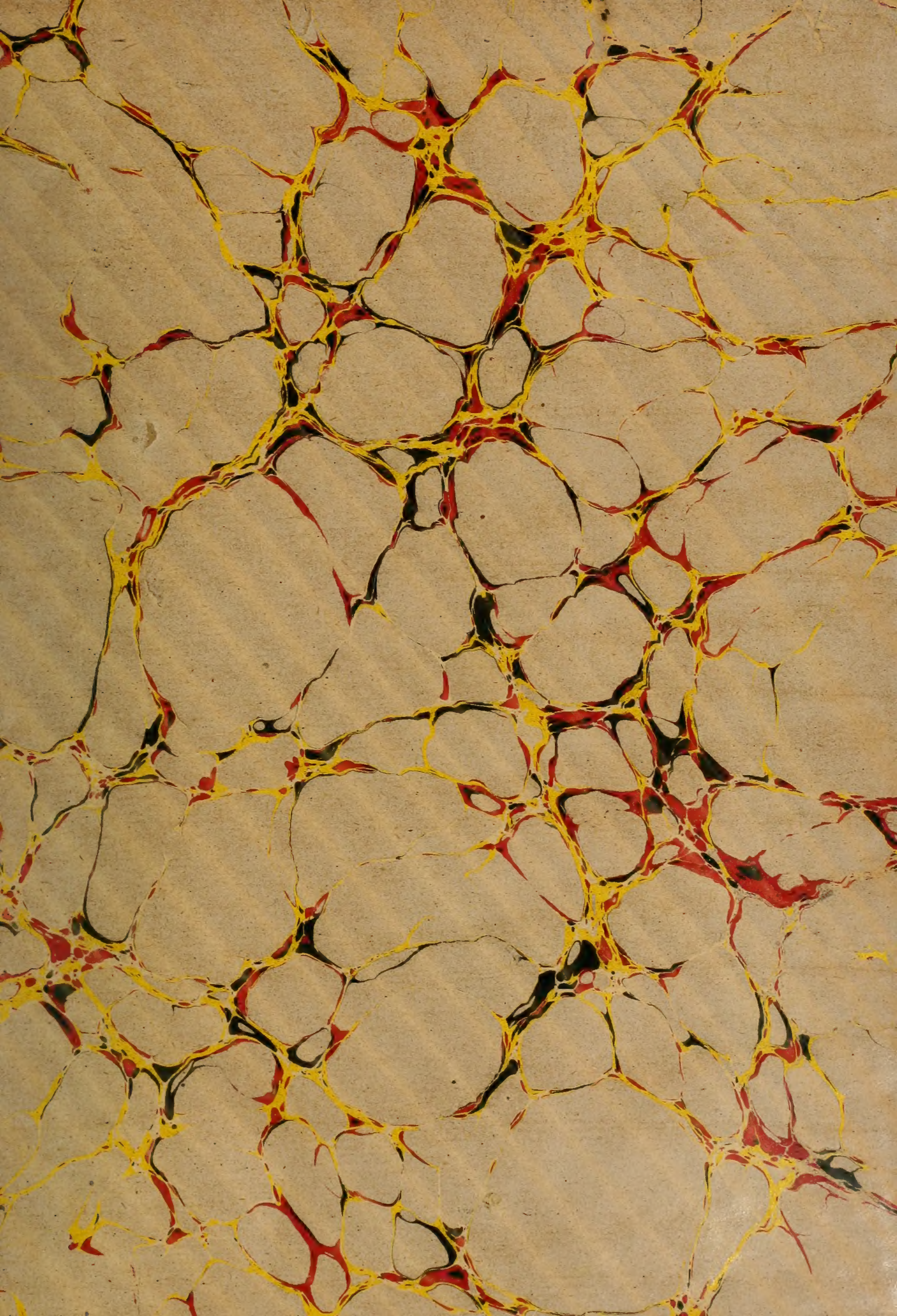




TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME ONZIÈME

AVIS IMPORTANT.

J'ai seul le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de Saint Jean Chrysostome par l'abbé Martin ; je suis seul propriétaire de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

SUEUR-CHARRUEY.

ÉDITEUR.

SAINT JEAN
CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

Licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée Conception de Saint-Dizier

---

TOME ONZIÈME

Commentaires sur les Epitres aux Philippiens; aux Colossiens; aux Thessaloniens; à Thimothée; à Tite; à Philémon; aux Hébreux. — Table de l'Ecriture Sainte et Table alphabétique des matières.

ARRAS

SUEUR-CHARRUEY, Imprimeur-Libraire-Editeur

Petite-Place, 20 et 22.

—

1888

AVERTISSEMENT.

Seize homélies ou discours de saint Jean Chrysostome expliquent et commentent l'admirable et touchante Epître de saint Paul aux Philippiens.

Toutes les éditions cependant s'accordent à ne compter que quinze discours proprement dits ; car le premier, sous le nom d'*hypothesis*, argument ou exposition, n'est qu'une Préface de l'illustre commentateur, où il fait connaître l'occasion et les circonstances locales qui ont déterminé l'écrit du grand Apôtre. — Nous suivrons sur ce point les éditeurs précédents, et le commentaire qui suit se divisera en *quinze discours* précédés *d'une préface* par l'auteur lui-même.

On a demandé en quelle ville le grand Orateur d'Orient avait prononcé ces homélies. Est-ce à Antioche, comme Tillemont semble le penser ; est-ce plutôt à Constantinople, dont saint Jean Chrysostome était évêque ? Avec les Bénédictins, nous sommes portés à croire que la grande capitale de l'empire des Constantins a dû entendre ce Commentaire. La neuvième homélie, en effet, nous le montre comme Juge entre certains prêtres qu'on blâmait et les détracteurs qui les avaient accusés ; et l'Orateur, s'interposant, s'écrie : *Je suis Père !* Un tel nom, invoqué devant un grand peuple, ne pouvait convenir à Jean, simple prêtre, tant qu'il fut à Antioche ; mais il appartient, dans toute sa forte dignité, à l'évêque de Constantinople, et prouve assez que le discours entier a dû retentir dans l'auditoire où il siégeait comme premier pasteur.

Le lecteur catholique trouvera dans ces homélies de précieux témoignages de la foi de l'Eglise, et spécialement de la prière publique pour les morts. Il faut s'attendre aussi à retrouver toujours, sous la plume et la parole de ce grand Prédicateur de la charité, l'obligation cent fois redite et toujours plus recommandée de l'aumône, le blâme jeté avec énergie au luxe effréné des Orientaux, les réflexions sévères sur les fléaux du temps, qui n'épargnaient pas même la Cour impériale, et la prédiction trop tôt réalisée des maux qui doivent frapper les chrétiens luxueux, volages et sans foi du Bas-Empire.

Notre siècle et notre pays ont à profiter de ces leçons.

PRÉFACE.

1. A qui et quand fut écrite cette épître de saint Paul.
2. Caractère particulier de cette lettre : Aucune plainte et beaucoup d'éloges pour les Philippiens.
3. Les Philippiens ont exercé la charité envers saint Paul. — Exhortation à l'aumône.

1. Les Philippiens sont les habitants d'une ville de Macédoine, qu'on appelle Philippes, du nom de son fondateur, et d'ailleurs colonie romaine, selon la remarque de saint Luc. (Act. XVI.) C'est dans cette cité que fut convertie une marchande de pourpre, dame très-pieuse, et disciple très-fidèle; là aussi, le chef de la synagogue embrassa la foi; là encore, Paul, et Silas avec lui, furent battus de verges; mais bientôt les magistrats de la ville, pleins d'épouvante, les prièrent humblement d'en sortir. On voit que l'Evangile y obtint le plus brillant début.

Au reste, Paul lui-même, et plus d'une fois, rend aux Philippiens de magnifiques témoignages, les appelant « sa couronne » et attestant qu'ils ont beaucoup souffert. « Dieu », leur dit-il, « vous a fait la grâce, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir « pour lui ». (Philip. I, 29.)

A l'époque même où saint Paul leur écrivait, il était dans les liens : « Mes liens », écrivait-il, « sont devenus célèbres à la gloire de Jésus-Christ dans tout le prétoire ». (Philip. XIII.) Il appelle ainsi le palais de Néron. Mais il fut relâché de ces premiers liens, comme le montre ce qu'il écrit à Timothée : « Dans ma première défense, personne ne fut auprès de moi ; tout « le monde m'avait délaissé : que cela ne leur soit pas imputé ! Dieu seul fut avec moi, pour « m'aider et me fortifier ». (II Tim. IV, 16, 17.) Les liens dont il parle à Timothée ont donc précédé cette première défense. Timothée n'était pas avec l'apôtre, puisque : « Personne », dit-il, « ne m'assista dans ma première défense ». Ce qu'il écrit suffirait, d'ailleurs, pour le démontrer : Paul n'apprendrait pas par lettre à son disciple, un fait qu'il saurait déjà connu de lui.

Mais quand il écrivait l'Epître aux Philippiens, Timothée était à ses côtés, comme le prouvent ces paroles : « J'espère en Jésus Notre-Seigneur, vous envoyer bientôt Timothée » ; et encore : « J'espère vous l'envoyer bientôt, dès que je verrai où en sont mes affaires ». (Philip. II, 19, 23.) Car relâché d'abord, il fut de nouveau jeté dans les fers, après être venu chez les Philippiens. Lorsqu'il dit : « Quand même je devrais répandre mon sang sur la victime et le « sacrifice de votre foi... »; il ne parle pas d'un martyre déjà présent et en voie d'exécution; mais il veut dire que s'il arrive enfin, et à quelque jour qu'il arrive, il s'en réjouit, — c'est son expression, — voulant ainsi les relever de l'abattement où sa nouvelle captivité les a plongés.

Il savait cependant qu'il ne devait pas, maintenant encore, subir le coup mortel; ses paroles l'indiquent : « J'ai la confiance, au contraire, que moi-même j'irai vous voir » ; et encore : « Je sais, je suis assuré que je resterai, que je ferai même séjour parmi vous ». (Philip. II, 24, et I, 25.)

Or, les Philippiens lui avaient envoyé Epaphrodite, pour lui porter de l'argent et savoir où en étaient ses affaires, car ils aimaient Paul avec tendresse. Sur ce premier fait de la mission d'Epaphrodite, entendez Paul lui-même : « J'ai tout », écrit-il, « j'abonde de toutes choses ; je suis « comblé, après avoir reçu par Epaphrodite ce que vous m'avez envoyé ». (Philip. IV, 18.) Ils l'avaient donc député pour le double motif et de consoler l'Apôtre, et de savoir où en étaient ses affaires. Que ce second point fût aussi l'objet de sa mission, nous le voyons dès le prélude de la lettre apostolique; saint Paul y parle de sa position : « Je veux », dit-il, « que vous sachiez « que ce qui m'est arrivé, a beaucoup servi aux progrès de l'Evangile ». (Philip. I, 12.) Et plus loin : « J'espère vous envoyer bientôt Timothée, pour être moi-même consolé en appre- « nant de vos nouvelles ». (Philip. II, 19.) Ce « pour être moi-même » n'a qu'un sens possible et évident : Vous avez envoyé savoir ma position, pour satisfaire les désirs de votre cœur; et moi aussi, je veux combler les miens en connaissant votre état actuel. — Comme d'ailleurs ils avaient été longtemps sans envoyer s'informer de lui, et qu'enfin ils venaient de le faire au moment même, il rappelle ce double fait en ces termes : « Puisque enfin une fois « encore vous avez laissé refleurir vos sentiments pour moi ».

Ils avaient appris les nouvelles chaînes de saint Paul. S'ils avaient entendu parler de la ma-

ladie d'Epaphrodite, qui était loin d'être aussi célèbre que Paul, à plus forte raison savaient-ils l'état de celui-ci; et naturellement ils en étaient troublés. Aussi, dès le préambule de son Epître, il s'empresse de les consoler au sujet de ses chaînes, et leur apprend que, loin d'en être troublés, ils ont bien plutôt à s'en réjouir. Ensuite, il leur conseille de pratiquer la charité et l'humilité, et leur montre, dans ces deux vertus, leur sauvegarde certaine et le moyen sûr et facile de vaincre leurs ennemis. La douleur de vos pasteurs n'est point de porter des chaînes, mais de voir la discorde déchirer leurs disciples : nos liens font le succès de l'Evangile; vos divisions iraient à le détruire.

2. La concorde leur est prêchée, et l'apôtre leur a enseigné que cette vertu a sa source dans l'humilité. Il a foudroyé certains Juifs qui, sous prétexte de christianisme, combattaient par tous les moyens la vérité; il les appelle « chiens, ouvriers du mal », et conseille de les éviter; il rappelle quel doit être l'objet de notre application, discute plusieurs points de morale, raffermit leur courage et les rassure par cette affirmation : « Le Seigneur est proche ! »

L'apôtre termine, avec la haute sagesse qui convenait à sa dignité, en leur disant quelques mots des offrandes qu'on lui avait fait parvenir, et ces paroles sont des plus consolantes pour eux. Une preuve évidente, au reste, de leur vertu, c'est qu'ils ne prêtent à ce grand docteur aucune occasion de les réprimander; toute sa lettre est en forme d'exhortation sans aucun mot de blâme. — C'est que, pour répéter une observation que j'ai déjà faite tout d'abord, cette ville avait manifesté le plus heureux penchant vers la foi. Le gardien même de la prison (genre d'emploi assez vil), le geôlier, à la vue d'un miracle seulement, accourut et reçut le baptême avec toute sa famille. Le miracle qui se fit alors, lui seul en fut témoin; mais il ne fut pas seul à en recueillir le bénéfice et la grâce; il entraîna sa femme et toute sa maison. Les magistrats eux-mêmes, qui condamnèrent Paul à la flagellation, agirent sous l'influence du tumulte et de l'entraînement populaire, plutôt que par malice et cruauté : on le devine, en voyant qu'ils ordonnent bientôt son élargissement et qu'ils tremblent de crainte.

Ce n'est pas seulement la foi des Philippiens et leur courage dans les dangers, que nous atteste l'Epître suivante; mais encore leur bienfaisante charité : « Au début de la prédication « évangélique », dit saint Paul, « vous avez une première et une seconde fois pourvu à mes be« soins, et personne ne l'a fait que vous; car nulle autre Eglise n'a usé avec moi de cette réci« procité de biens tour à tour donnés et rendus ». (Ibid. 15, 16.) Si leur générosité a subi quelque intermittence, ces paroles nous disent assez que l'occasion leur a manqué plutôt que le bon vouloir. Vos bons sentiments pour moi n'ont pas subi d'interruption, leur dit-il; l'occasion seule vous manquait. De telles expressions indiquent, de la part de saint Paul, une ardente affection; et nous avons ailleurs un témoignage de ce profond amour : « Je vous en« voie Timothée, parce que je n'ai personne qui soit autant que lui uni avec moi d'esprit et « de cœur, ni qui vous soit plus sincèrement dévoué ». Et ailleurs : « C'est que je vous porte « dans mon cœur et dans mes chaînes ».

3. A nous maintenant de comprendre ces paroles; à nous qui recevons de tels exemples de charité, de nous montrer nous-mêmes dignes de si grands modèles et prêts au besoin à souffrir pour Jésus-Christ!

Sans doute, à notre époque, les chrétiens ne trouvent plus ni persécuteurs ni bourreaux. Eh bien ! à défaut du martyre, imitons de nos devanciers leur charité, du moins, si ardente et si efficace; et n'allons pas croire, parce que nous aurons donné une fois ou deux, que notre devoir soit rempli. C'est là une dette de toute la vie. Ce n'est pas une fois, c'est toujours qu'il faut être bienfaisant. Aux courses publiques, en vain feriez-vous dix fois le double stade; en omettant le onzième tour, le prix est absolument perdu : ainsi, nous-mêmes, si nous subissons un arrêt volontaire dans cette carrière de bonnes œuvres, nous avons tout perdu, tout gâté.

Ecoutez plutôt l'avis éminemment utile d'un texte sacré : « Que l'aumône », est-il dit, « que « l'aumône et la foi ne vous abandonnent jamais ». (Prov. III, 3.) L'Esprit-Saint ne dit pas : Faites l'aumône une fois, deux, trois, dix fois, cent fois; mais à perpétuité. Qu'elles ne vous abandonnent jamais, dit-il; il n'a pas même prononcé : Ne les abandonnez pas ! mais qu'elles ne vous abandonnent pas; montrant que ces vertus n'ont pas besoin de nous, mais que nous avons toujours besoin d'elles, et enseignant que nous devons faire tout au monde pour les garder chez nous : « Entourez-en », ajoute-t-il, « votre cou et vos épaules ». Ne voyons-nous pas, en effet, les enfants des riches porter à leur cou un collier d'or, dont ils ne se dépouillent jamais, parce qu'ils le portent publiquement comme l'insigne de leur noblese? Ainsi devons-nous aussi nous entourer de l'aumône, montrant ainsi solennellement que nous sommes les fils de ce Dieu de miséricorde qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants,

Mais ces hommes, objets de notre charité, ce sont des infidèles, des païens! — Ils n'en seront que plus vite conquis à la religion, si nous savons donner. En nous voyant pleins de compassion pour tous les hommes, et dignes représentants de notre Maître suprême, ils comprendront que nous agissons à son exemple.

Ajoutons qu'il ne faut pas faire l'aumône au hasard; mais plutôt avec précaution, avec garantie. — Ayez, est-il dit, la vraie aumône et la vraie foi. Le mot vrai n'est pas mis là sans raison, cela veut dire que l'aumône ne soit pas prise sur des biens acquis, par fraude ou par rapine. La bonne foi, la véritable aumône ne se trouvent point là : celui qui vole, se sert nécessairement de mensonge et de parjure. Avec l'aumône donc, possédez et gardez la bonne foi, est-il dit. — Oui, mes frères, entourons-nous de ce brillant ornement; attachons à notre âme ce collier d'or, l'aumône, veux-je dire, et gardons-là tant que nous serons ici-bas.

En effet, quand cette vie sera finie, nous n'en ferons plus usage... Pourquoi ? C'est que, là-haut, il n'y a plus ni pauvres, ni argent, ni mendicité. Mais tant que nous sommes enfants, gardons-nous de nous dépouiller de cette parure. Les enfants arrivés à l'âge viril, déposent les ornements du bas âge pour en revêtir de nouveaux; ainsi en ira-t-il de nous. Dans la vie à venir, nous trouverons l'aumône encore, non pas celle qui se fait avec l'argent, mais une autre bien plus belle. De peur donc d'en être à jamais privés, ayons soin de former d'avance en nous une âme belle et splendide.

L'aumône est un bien si grand, si honorable; c'est une grâce si précieuse; c'est bien plus encore, c'est une vertu si féconde pour nous ! Si nous apprenons à mépriser l'argent, nous apprendrons plus et mieux encore. Voyez plutôt que de biens en résulteront : celui qui donne l'aumône comme elle doit être donnée, déjà apprend à mépriser l'argent; celui qui sait mépriser l'argent, arrache de son cœur la racine de tout mal. Aussi reçoit-il un bienfait plutôt qu'il n'en donne; non-seulement parce qu'à l'aumône est attachée une récompense assurée; mais aussi parce qu'en la pratiquant, l'âme s'élève à la vraie philosophie, elle est grande, elle est riche. Celui qui épanche l'aumône, s'instruit et s'apprend à ne point admirer l'or ni les biens terrestres; et son âme, formée à une telle école, a déjà fait un pas immense vers les hauteurs célestes; elle s'est retranché mille vains prétextes de disputes, de luttes, de jalousies, de désespoir. Car vous connaissez, oui, vous connaissez vous-mêmes, sans doute, que les richesses périssables sont la source de tous les maux, de mille guerres impies. Aussi en se formant à les mépriser, on se place dans un port sûr et tranquille, on n'a désormais aucun péril à craindre. L'aumône nous donne cet enseignement, elle nous apprend à ne plus convoiter le bien d'autrui. Comment désirerait-il encore, celui qui donne le sien, qui le jette à pleines mains? La vue du riche n'excite plus votre jalousie : comment serait jaloux celui qui veut même s'appauvrir? L'aumône, en un mot, rend pur le regard de votre âme.

Voilà pour les avantages de cette vie. Mais quels biens doivent être, dans l'autre, votre conquête éternelle, aucun langage ne saurait l'exposer. L'homme charitable ne sera pas réduit à « rester dehors », avec les vierges folles; mais dans le cortége des sages, sur les pas de l'Epoux, il entrera avec ses lampes brillantes. Ainsi, grâce à l'aumône, il dépassera ces insensées qui auront en vain conservé la virginité au prix de grands efforts, sans en avoir lui-même subi de pareils; tant est grande la puissance de l'aumône: elle introduit en toute liberté ses disciples fidèles dans les cieux. Les gardiens attachés aux portes de ces demeures éternelles, où l'Epoux habite, connaissent l'aumône; ils la connaissent et la révèrent; elle a le droit de faire entrer en toute liberté ceux qui l'ont aimée et pratiquée. Nul n'oserait l'arrêter; tout cède devant elle. Elle a bien pu amener un Dieu sur la terre et lui persuader de se faire homme; à bien plus forte raison peut-elle introduire l'homme dans le ciel : sa puissance est sans limites ! Oui, si par pure miséricorde, par amour pour les hommes, un Dieu s'est fait homme; s'il s'est abaissé jusqu'à se faire esclave, bien plus facilement voudra-t-il introduire ses serviteurs dans sa propre maison.

Aimons-la donc, pratiquons-la, non pas un jour ou deux, mais tous les jours, pour qu'elle nous reconnaisse; reconnus d'elle, nous le serons aussi de Dieu; méconnus par elle, Dieu nous méconnaîtrait à son tour, et nous dirait : Je ne vous connais pas ! Mais à Dieu ne plaise que nous entendions cet anathème; que plutôt il nous donne cette parole bienheureuse : « Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la création du « monde ». Puissions-nous tous y arriver, par pure grâce et bonté divines, en Jésus-Christ Notre-Seigneur,.... Ainsi soit-il.

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL ET TIMOTHÉE, SERVITEURS DE JÉSUS-CHRIST, A TOUS LES SAINTS EN JÉSUS-CHRIST QUI SONT A PHILIPPES, AUX COÉVÊQUES ET DIACRES; QUE DIEU NOTRE PÈRE ET JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR VOUS DONNENT LA GRACE ET LA PAIX. (CH. I, 1, 2 JUSQU'AU VERSET 7.)

Analyse.

1. Dans l'origine, les noms d'évêques, de prêtres et de diacres n'étaient pas parfaitement distincts pour le sens, et se prenaient souvent les uns pour les autres.
2. Venir en aide à ceux qui travaillent et qui souffrent pour l'Evangile, c'est partager leur couronne.
3. Dans les bonnes œuvres, c'est Dieu qui agit et nous-mêmes avec Dieu.
4 et 5. Avec quel soin il faut que les fidèles secourent de leurs biens leurs pasteurs, et que dans ces secours ils reçoivent plus qu'ils ne donnent. — De la vertu de cette veuve qui reçut Elie dans sa maison. — Qu'il faut donner simplement, sans trop examiner si ceux à qui on donne le méritent.

1. Ici, et comme s'il écrivait à des personnes d'une dignité égale à la sienne, Paul ne joint pas à son nom sa qualité d'apôtre; il prend un autre titre, mais bien grand, et quel est-il? Au lieu d' « apôtre », il écrit « serviteur ». C'est certainement une haute dignité, c'est le premier de tous les biens, que de pouvoir non pas être nommé seulement, mais être en réalité serviteur de Jésus-Christ.

Qui dit serviteur de Jésus-Christ, dit homme libre de tout péché; et par cela même qu'il est serviteur vrai et légitime, il ne voudrait jamais être asservi à un autre maître, puisqu'alors il ne serait plus qu'à demi le serviteur de Jésus-Christ.

Quand il écrit aux Romains, Paul reprend la même suscription : « Paul serviteur de « Jésus-Christ » ; au contraire dans les épîtres aux Corinthiens et à Timothée, il se nomme « apôtre ». Pourquoi ? ce n'est pas sans doute pour cette raison, que de simples fidèles valussent mieux que Timothée! Erreur évidente! C'est plutôt parce que, de tous ceux qu'il honore de ses lettres, les Philippiens se trouvent

être les plus honorés et les plus aimés : il attestera même bientôt leur grande vertu. — D'ailleurs, il déclare sa dignité d'apôtre quand il veut, dans son épître, établir ou régler quelque affaire très-grave. Mais, à l'égard des Philippiens, il n'a pas à leur mander autre chose que ce qu'ils savaient déjà.

« Aux saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes ». Comme vraisemblablement les Juifs s'adjugeaient à eux-mêmes le nom de « saints », d'après l'ancien oracle qui les désignait comme le peuple saint et choisi (Deut. (VII, 6), l'apôtre a soin d'ajouter pour cette raison : « Aux saints en Jésus-Christ ». Car désormais voilà seulement les saints ; les autres à l'avenir ne sont que des profanes.

« Aux coévêques et diacres... » Qu'est-ce à dire ? Une seule cité avait-elle donc plusieurs évêques? Non ; mais sous ce nom il a désigné les prêtres. Ces noms, alors, étaient communs et réciproques ; l'évêque même s'appelait diacre. Témoin cette ligne à Timothée : « Remplissez votre diaconie », bien qu'il fût évêque, puisque ce caractère épiscopal ressort de ces autres paroles au même disciple : « N'imposez légèrement les mains à personne » ; ailleurs au contraire il lui écrit : (La grâce) « vous a été donnée par l'imposition des mains « des prêtres », et pourtant des simples prêtres n'auraient pu ordonner un évêque. — De même écrivait-il à Tite : « Je vous ai laissé en « Crète, afin que vous y établissiez des prêtres « en chaque ville, selon l'ordre que je vous en ai « donné, choisissant celui qui sera irréprochable, qui n'aura épousé qu'une femme » ; autant de traits qui désignent l'évêque, puisqu'il ajoute, immédiatement après le texte précédent : « Car il faut que l'évêque soit irré« prochable, comme étant le dispensateur et « l'économe de Dieu ; qu'il ne soit pas orgueil« leux... » Ainsi, jadis, comme je le disais, les prêtres étaient appelés ou évêques ou diacres de Jésus-Christ ; et les évêques s'appelaient prêtres : tellement que même de nos jours, plusieurs évêques écrivent à leurs ministres inférieurs : A notre coprêtre, codiacre ; bien qu'avec le temps, chaque dignitaire ait enfin reçu son nom particulier, et que l'un s'appelle désormais évêque, l'autre, prêtre.

« Aux coévêques », continue-t-il, « et aux « diacres ; que Dieu notre Père et Jésus-Christ « notre Seigneur, vous donnent la paix ». On peut ici faire une question. Pourquoi ne s'adressant jamais au clergé d'autres cités, par exemple, à ceux de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, mais saluant en général en ces termes : « A tous les saints, ou à tous les fidèles, à tous « nos bien-aimés », pourquoi ici écrire au clergé ? — Sans doute parce que c'étaient des clercs qui lui avaient remis la lettre des Philippiens, porté leur aumône, et député Epaphrodite.

« Je rends grâces à mon Dieu, toutes les fois « que je me souviens de vous ». Il a écrit ailleurs : « Obéissez à vos prélats et soyez-leur « soumis ; car eux à leur tour veillent sans « cesse comme devant rendre compte de vos « âmes ; qu'ils aient donc à le faire avec bon« heur, et non avec gémissement ». Autant les fautes des disciples doivent faire gémir, autant la joie à parler d'eux démontre leurs progrès dans le bien. Voici donc sa pensée : Toutes les fois que je me souviens de vous, je rends gloire à Dieu. S'il remercie, c'est qu'il garde la mémoire de leurs grandes vertus. Je glorifie Dieu, et, ajoute-t-il, je le prie. Car, de ce que vous êtes entrés dans le chemin de la vertu, il ne suit pas que je doive cesser de prier pour vous ; au contraire, je persévère dans ma prière : « Je rends grâces à Dieu, chaque fois que je « me souviens de vous » et toujours, et dans « toutes mes prières pour vous tous, et c'est « avec joie que je prie ». Je me souviens « tou« jours », et non pas seulement à l'instant de mon oraison. C'est avec raison qu'il ajoute : Je le fais « avec joie » ; car il se peut qu'on prie avec tristesse, comme lui-même ailleurs le témoigne : Oui, dit-il aux Corinthiens, « c'est avec peine, avec serrement de cœur, à « travers bien des larmes que je vous ai « écrit ». (Je rends grâces à Dieu) « de « ce que vous avez participé à la propaga« tion de l'Evangile » (par vos aumônes) « depuis le premier jour jusqu'à présent ».

2. C'est un grand éloge que celui que donne aux Philippiens ce passage de l'apôtre ; c'est un éloge très-grand, et qui d'ordinaire ne s'accorde qu'aux apôtres et aux évangélistes. Loin de borner votre zèle, semble-t-il dire, à cette unique cité, qui seule, après tout, vous a été commise et confiée, vous ne négligez aucun moyen de prendre part à mes travaux, partout présents, et concentrant en union avec moi toutes vos pensées et toute votre action à la prédication de l'Evangile. Et ce n'est pas à tel ou tel instant

et par intervalles, c'est toujours, c'est depuis l'époque où vous avez reçu la foi, jusqu'au jour présent, que vous prenez une part ardente au zèle et au prosélytisme des apôtres. Et cependant, à l'encontre, voyez comme ses collaborateurs de Rome l'avaient quitté; écoutez comme il se plaint à Timothée, d'ailleurs: « Vous n'ignorez pas », lui dit-il, « que tous ceux « qui sont en Asie se sont éloignés de moi »; et encore : « Démas m'a abandonné, et dans « mon premier procès, personne ne m'a as« sisté ». Au contraire, il atteste que les Philippiens, malgré les distances des lieux, ont pris part à toutes ses traverses; qu'ils lui envoyèrent des messagers, lui fournirent aide et secours dans la mesure de leurs forces et de ses besoins, sans oublier ni négliger quoi que ce fût. Et vous le faites, ajoute-t-il, non-seulement en ce jour, mais sans cesse et toujours, m'aidant de tout moyen. Voilà l'aide qu'il désigne sous le nom de « communion au saint « Evangile ».

C'est qu'en effet, quand le prédicateur annonce la sainte parole, vous qui lui prêtez votre concours, vous aurez avec lui mêmes couronnes. Dans les combats simulés des jeux profanes, la couronne n'est pas décernée seulement au combattant, mais à son maître-instructeur, mais à ses seconds mêmes, à tous ceux enfin qui ont formé le vaillant athlète. Puisqu'il leur doit, en effet, force, soulagement, n'est-il pas juste qu'il les fasse participer à sa victoire? De même encore dans les guerres sérieuses, l'auteur d'un coup heureux n'est pas seul admis à recueillir la gloire et les trophées : on ne ferait pas cette injure à tous ceux qui lui ont prêté leur utile concours; on reconnaît, on avoue, en les couronnant avec lui, que leur œuvre et leur service les ont comme associés au combat. Par la même raison, se mettre au service des saints est une œuvre noble et puissante, loin d'être à dédaigner : elle nous donne droit avec eux aux récompenses que Dieu leur tient en réserve.

Un riche, par exemple, s'est dépouillé d'une immense fortune pour l'amour de Dieu; il s'est fait son serviteur de cœur et d'âme, s'acquittant désormais de tous les devoirs d'une vertu parfaite, évitant avec scrupule toute parole, toute pensée même, toute occasion capable d'offenser Dieu. Eh bien, vous qui êtes loin d'atteindre à la vertu héroïque de cet homme parfait, vous pouvez cependant espérer une portion de la récompense qui l'attend. Et comment? Aidez-le par vos paroles et par vos actes; soutenez-le, en lui donnant le nécessaire, en vous constituant le serviteur attentif de tous ses besoins. Vous méritez dès lors avec lui, parce que, grâce à vous, cette vie rude et méritante lui est devenue plus facile.

Si donc vous admirez les saints habitants du désert, ou ceux qui ont embrassé un genre de vie tout angélique, ou ceux encore qui, dans l'Eglise, pratiquent les mêmes vertus; si vous les admirez, dis-je, et si vous gémissez de vous voir si fort devancés par de nobles exemples, il vous reste un moyen d'entrer en communauté de mérite avec eux : prêtez-leur aide et assistance. C'est, en effet, un trait de la bonté de Dieu qu'il veut bien élever par une autre route à la hauteur des parfaits, ces chrétiens simples et moins zélés, qui n'ont point la force d'embrasser cette vie âpre et rude, mais si glorieuse. Saint Paul leur explique cette puissance de l'association : ils nous font, dit-il, une part dans leurs biens de la chair, et nous leur faisons part des biens de l'esprit.

Dieu lui-même, pour nos vertus si misérables et sans aucun prix, veut bien nous donner un royaume; ses saints, après lui et comme lui, nous donnent les biens spirituels en échange de services bien minces et purement charnels. Ou plutôt, c'est Dieu qui, par ses serviteurs, nous donne et les biens spirituels et les dons de la gloire. Vous ne pouvez supporter le jeûne, la solitude, vous ne pouvez coucher sur la dure, vous ne pouvez passer de longues nuits sans sommeil? Vous partagerez la récompense due à ces exercices de l'homme parfait, si vous faites de son travail votre propriété même; si l'athlète est l'objet de vos soins continus, de vos larges aumônes, si vous lui facilitez les saints combats de la perfection. Lui, fait face à l'ennemi, il lutte, il reçoit les coups : et vous, quand il reviendra de la bataille, soignez-le, recevez-le dans vos bras, essuyez sa sueur, pansez ses plaies, consolez et relevez cette grande âme fatiguée. Servir ainsi les saints avec un zèle empressé, c'est se créer un droit à partager avec eux le salaire éternel. Jésus-Christ lui-même l'enseigne : « Faites-vous des amis avec l'argent « d'iniquité, afin qu'ils vous reçoivent dans « les tabernacles éternels ». (Luc, XVI, 9.) — Vous voyez comment les Philippiens ont su

s'assurer une part aux mérites de saint Paul? — « Depuis le premier jour jusqu'à cette heure » ; telle est, dit-il, la raison de ma joie. « Votre « communion avec nous » ; et je suis heureux non-seulement du passé, mais de l'avenir; car je pressens ce que vous ferez, d'après l'expérience de ce que vous avez fait. Il poursuit en effet : « J'ai une ferme confiance que celui « qui a commencé le bien en vous, ne cessera de le perfectionner jusqu'au jour de « Jésus-Christ (6) ».

3. Voyez comme il leur enseigne la pratique de la modestie. Comme il leur a rendu un important témoignage, il craint que l'humaine faiblesse ne succombe à l'orgueil, et il s'empresse de leur apprendre à reporter tout à Jésus-Christ, le passé comme l'avenir. Comment ? Il se garde bien de dire : J'ai confiance qu'ayant si bien commencé, vous finirez de même. Que dit-il donc? « Celui qui « a commencé le bien en vous, ne cessera de le « perfectionner ». Sans doute il ne refuse pas d'avouer qu'ils ont quelque part dans la bonne œuvre : « Je suis heureux », dit-il au contraire, « de votre participation », comme s'ils ne devaient qu'à eux-mêmes cette sainte conduite. Mais cependant, il ne dit pas que la vertu vienne d'eux seuls, il en attribue à Dieu le principe tout d'abord : « C'est lui », dit-il, « j'en ai la confiance, qui a commencé le bien « en vous ; c'est lui encore qui ne cessera de « le perfectionner jusqu'au jour de Jésus-« Christ ». Lui, c'est Dieu. Et il en sera ainsi, ajouta-t-il, non-seulement de vous, mais de tous ceux qui vous suivront, je l'espère.

Après tout, ce n'est pas un mince éloge pour un homme, que Dieu daigne opérer en lui. Car s'il ne fait acception de personne, et certes c'est son caractère divin; s'il ne voit dans chacun de nous, pour se déterminer à nous aider, que notre bon propos à remplir notre devoir, il est assez clair que c'est nous-mêmes qui lui donnons sujet de nous seconder ainsi. Sous ce rapport, l'apôtre est loin de retirer aux Philippiens leur mérite. En effet, si Dieu agissait en nous seul et par caprice, rien n'empêcherait que les gentils et même tous les hommes sans exception ne fussent l'objet de sa grâce au même degré, s'il les remuait, osé-je dire, comme le bois ou la pierre, sans chercher aucune coopération de notre part. Ainsi, quand l'apôtre ajoute : « Dieu « perfectionnera », ici même il fait encore leur éloge, avouant qu'ils ont attiré sur eux la grâce de Dieu qui les aidera à vaincre l'humaine nature. Un autre mérite ressort encore ici : vos bonnes œuvres ont ce caractère qu'elles ne présentent rien de l'homme, mais qu'elles ont besoin de la force de Dieu. Au reste, si Dieu perfectionne, vous n'aurez pas à travailler beaucoup ; vous devez donc avoir confiance, facilement vous atteindrez la perfection, puisque vous serez aidés de lui.

« Et il est juste que j'aie ce sentiment de « vous tous, parce que je vous porte dans « mon cœur, comme ayant tous part à ma « grâce, par celle que vous avez prise à mes « liens, à ma défense, et à l'affermissement de « l'Evangile (7) ». Voilà bien la sainte passion d'une âme ardente : il portait les Philippiens dans son cœur; et jusque dans la prison et les fers, il gardait leur souvenir : ce n'est pas pour ces pieux fidèles un éloge vulgaire, que d'être ainsi gravés dans la mémoire d'un si grand saint. L'affection de Paul n'avait point son motif dans un mouvement irréfléchi ; il s'appuyait sur la raison et le jugement. Pour être aussi vivement aimé de lui, il fallait, évidemment, le mériter par une grande et admirable vertu.

« Jusque dans ma défense et dans l'affer-« missement de l'Evangile ». Après ce trait, n'admirons plus qu'il les portât dans son cœur, même au fond de son cachot : à l'heure même où je comparaissais devant les tribunaux, dit-il, pour y plaider ma cause, vous n'étiez pas sortis de mon esprit. — Telle est, en effet, la puissance de l'amour spirituel, qu'il ne puisse céder aux rigueurs d'un temps malheureux, mais qu'embrasant l'âme à tout jamais, il ne puisse être vaincu par le malheur ni par la souffrance. Jusque dans la fournaise de Babylone, au milieu de cet épouvantable brasier, une douce rosée rafraîchissait les bienheureux enfants : ainsi la sainte amitié, dès qu'elle a saisi l'âme, mais une âme aimante et agréable à Dieu, éteint toute autre flamme, et répand une admirable rosée.

« Et dans l'affermissement de l'Evangile ». Ainsi les chaînes apostoliques étaient l'affermissement de l'Evangile, et comme son bouclier et sa défense. Cette parole est juste et profonde. S'il n'avait pas, en effet, glorifié et

aimé ses chaînes, il n'aurait paru qu'un imposteur. Mais maintenant qu'il subissait volontiers les fers et la souffrance, tous les maux réunis, il montre assez qu'il ne souffrait pas pour une cause humaine, mais pour la cause de Dieu, son grand rémunérateur. Nul n'aurait ainsi choisi la mort et tous les dangers ; nul n'aurait affronté la colère d'un empereur comme celui-là, de Néron, s'il n'avait vu plus haut un empereur bien autrement grand. Les chaînes étaient donc la confirmation de l'Evangile. — Admirez comme, pour arriver plus pleinement et plus parfaitement à son but, l'apôtre fait voir en toutes choses le côté contraire aux vues humaines. Ce que l'on regardait comme faiblesse ou déshonneur, lui, le déclare être la confirmation de l'Evangile ; comme si l'apôtre avait dû être faible sans ces épreuves qui les effraient. — Ensuite, il veut montrer que son amitié pour eux n'est pas un aveugle parti pris, mais une affection raisonnée. Quelle preuve en donne-t-il? Ecoutez. « Je vous porte dans mes chaînes et jusque « dans ma défense, parce que, en union in« time avec moi, vous avez partagé ma grâce ». Qu'est-ce à dire? Etait-ce donc une grâce pour l'apôtre, que les fers, l'exil perpétuel, les innombrables supplices? Oui : car, est-il dit, « ma grâce vous suffit, et ma force se « montre tout entière dans l'infirmité; aussi », ajoute l'apôtre, « je me complais dans les in« firmités et dans les outrages ». (II Cor. XII, 9, 10.) Quand donc je vous vois montrer votre vertu par vos œuvres, et participer à cette grâce aussi, et même avec joie, je conçois aussi pour vous les mêmes espérances. Je vous connais par expérience, j'ai vu surtout vos bonnes œuvres; malgré la distance qui nous sépare, vous vous efforcez de partager mes tribulations et ensuite ma récompense, en sorte que tout en restant éloignés du combat, vous aurez dans la victoire une part égale à la mienne, moi qui suis au milieu de la mêlée; il est donc juste que je vous rende ce témoignage.

Mais pourquoi ne dit-il pas simplement: « Vous participez » ; mais : « Vous participez « dans l'union la plus intime avec moi? » C'est comme s'il disait : Je vous fais votre part, afin d'avoir moi-même la mienne dans cet Evangile, c'est-à-dire aux biens qu'il nous promet. Chose admirable, d'ailleurs, que tous ces pieux fidèles aient eu des sentiments assez généreux pour être appelés par Paul lui-même ses copartageants. Telle est, en effet, son expression : « Tous avec moi vous avez part à la « grâce ». De tels commencements me garantissent votre persévérance dans ces généreuses dispositions. Il est impossible qu'un début si glorieux s'éteigne et se dissipe comme une vaine fumée : d'avance il promet une fin glorieuse.

4. Nous pouvons donc, indirectement, participer à la grâce apostolique des dangers et des tribulations : je vous en supplie, mes frères, sachons y prendre notre part. Combien parmi ceux qui sont ici voudraient..., ou plutôt tous sans exception, ne voudriez-vous pas partager avec Paul ces biens que l'éternité nous garde? Or, ce but magnifique, facilement vous pouvez l'atteindre, si vous le voulez; oui, à ceux qui représentent le ministère apostolique, à ceux qui souffrent pour Jésus-Christ, veuillez prêter aide et secours. Voyez-vous un frère en danger ? Tendez-lui la main. Apercevez-vous un de vos maîtres en plein combat? Assistez-le. — Mais, répondez-vous, aucun ne peut être comparé avec Paul. — Quoi ! sitôt l'orgueil ! sitôt le jugement téméraire ! Que personne n'approche de ce grand Paul, je vous le concède. Mais cependant, d'après Jésus-Christ, « celui qui reçoit le pro« phète en son nom de prophète, recevra la « récompense du prophète ». Les Philippiens étaient-ils donc admirables, par la raison qu'ils aidaient Paul personnellement? Nullement ; mais c'est qu'ils entraient en communion avec l'apôtre, avec le héraut de l'Evangile. Paul ne méritait tant d'honneur que parce qu'il souffrait pour Jésus-Christ. Grand comme l'apôtre, nul ne peut l'être; et que dis-je? comme lui ! de lui, d'un tel saint, nul n'approche. Mais la prédication est la même aujourd'hui qu'alors.

Au reste, les Philippiens prenaient part à ses travaux, non pas seulement depuis qu'il était dans les fers, mais dès le principe. Voici ses propres termes : « Or, vous savez, « mes frères de Philippes, qu'après avoir com« mencé à vous prêcher l'Evangile, aucune « église ne m'a fait part de ses biens en recon« naissance de ceux que j'apportais : vous « seuls exceptés, cependant ». Et pourtant sans parler des dangers proprement dits, le Maître de la parole rencontre bien des ennuis : veilles, fatigues de la parole et de l'en-

seignement, dures critiques et accusations, plaintes, reproches, jalousies. N'est-ce rien, dites-moi, que de s'exposer à mille contradictions, lorsqu'après tout on aurait le droit absolu de ne penser qu'à soi et à ses intérêts personnels ?

Hélas ! où en suis-je ? Enfermé dans une alternative redoutable, j'hésite, je ne sais que résoudre. D'un côté, je désire vous exhorter, vous déterminer à prendre soin des saints de Dieu et à les aider de tous vos efforts reconnaissants ; de l'autre, je crains que mon langage ne semble pas dicté par l'intérêt que je vous porte, mais plutôt par celui de mes clients....

Hé bien ! sachez que c'est pour vous et non pour eux que je plaide en ce moment, et si vous daignez m'écouter, les raisons que j'apporte vous auront bientôt convaincus. — Les avantages de l'aumône sont beaucoup plus grands pour vous que pour eux ; si vous faites l'aumône, vous ne donnez, après tout, que de ces richesses dont bientôt, bon gré mal gré, vous devez subir la privation, le dépouillement. Ce que vous recevez, au contraire, est d'un prix immense, j'ose dire même, hors de comparaison. Quand vous donnez, n'avez-vous pas la confiance de recevoir ? Si tel n'est pas votre sentiment, ne donnez pas, je vous le dis, tant je suis loin de parler pour les pauvres. Non, si quelqu'un ici n'est pas tout d'abord convaincu qu'en donnant, il recevra davantage et fera un gain magnifique, qu'il sera bien plus l'obligé que le bienfaiteur, alors qu'il ne donne pas ! Sa conviction est-elle qu'il dépense sans recevoir, qu'il s'abstienne ! Pour ma part, ma grande inquiétude dans ce moment n'est pas de trouver la nourriture des saints : si vous ne donnez pas, un autre donnera. Mon seul désir, le voici : puissiez-vous avoir un doux remède contre vos péchés ! En ne donnant pas avec ces dispositions, vous n'avez pas de remède à attendre. L'aumône, en effet, ce n'est pas le don, c'est l'empressement et la joie à donner, c'est la reconnaissance envers celui qui reçoit. Paul l'a prononcé : « Rien par force, rien avec regret : « Dieu aime qu'on donne avec joie ». Pour ne pas donner ainsi, conservez plutôt : ce serait une perte et non pas une aumône.

Si donc vous êtes persuadés que vous gagnez et non pas vos obligés, ne soyez pas moins convaincus que le profit pour vous est incomparable. Leur corps sera nourri : votre âme deviendra belle et splendide. En acceptant, leurs péchés ne sont pas effacés ; vous retranchez de vos comptes de nombreuses offenses. Ainsi, prenons part à leurs travaux, à leurs combats, afin de partager un jour leur couronne. On a vu des particuliers adopter des rois et des empereurs, avec l'idée qu'ainsi ils recevaient autant qu'ils donnaient [1]. Adoptez, vous, Notre-Seigneur Jésus-Christ : vous placez ainsi votre fortune en toute sûreté. Voulez-vous être aussi les coassociés de saint Paul ?... Mais que parlé-je de Paul, quand au fond c'est Jésus-Christ lui-même qui reçoit.

5. Mais je veux vous convaincre encore que votre seul intérêt m'ouvre la bouche, que j'agis pour vous et non pour les autres. Ainsi, parmi les prélats de l'Eglise, en est-il qui vive dans l'aisance, hors de tout besoin, fût-il d'ailleurs un saint, ne lui donnez rien : préférez-lui cet autre ministre de Dieu, moins admirable peut-être, mais qui n'a point le nécessaire. Pourquoi ? Ah ! c'est qu'ainsi le veut Notre-Seigneur lui-même, quand il dit : « Quand vous donnez un repas, un banquet, « n'invitez pas vos amis ni vos parents, mais « plutôt les infirmes, les boiteux, les aveugles, « ceux enfin qui ne pourront vous rendre la « pareille ». (Luc, XIV, 12, 13.) Ainsi les invitations ne doivent pas se faire au hasard : préférez les gens affamés, altérés, nus ; les étrangers, les riches tombés dans la misère. Car le Seigneur n'a pas dit simplement : Vous m'avez nourri ; il ajoute : Vous avez nourri ma faim : « J'avais faim », dit-il, « vous m'avez « vu, et vous m'avez donné à manger ». (Matth. XXV, 35.) Telle est sa maxime en son entier. Or s'il faut nourrir celui qui a faim, par cela seul qu'il a faim, à plus forte raison, si le nécessiteux est un saint. S'il est saint, mais sans nécessité, ne donnez pas ; vous n'y trouveriez aucun bénéfice pour vous, puisque le commandement de Jésus n'est pas pour lui ; je dirai mieux, recevant sans avoir besoin, il n'est plus un saint. Reconnaissez-vous que mon langage s'inspire ici non pas d'un vil motif d'intérêt, mais uniquement de votre propre avantage ?

Nourrissez donc l'affamé pour ne pas nour-

[1] Rien n'était plus commun, sous les empereurs romains, que ces adoptions étranges du souverain par les particuliers ; ceux-ci les faisaient héritiers de leurs biens, pour sauver à la fois et leurs fortunes et leurs vies, objets des convoitises impériales.

rir un jour le feu de l'enfer. Le nécessiteux qui s'alimente d'une partie de vos biens, sanctifie toutes vos autres richesses. Rappelez-vous comment une veuve a nourri le prophète Elie : elle a bien moins donné que reçu; elle a été nourrie plutôt que nourricière. De nos jours cela arrive aussi, et mieux encore. Ce n'est plus seulement une mesure de farine ou d'huile ; mais quoi? Le centuple, mes frères, et la vie éternelle qui nous est donnée en échange de nos minces largesses : la miséricorde est si bien la nature même de Dieu! Pensez donc à la nourriture spirituelle; déposez dans la vie présente un levain pur et fécond ! — C'était une veuve, la famine régnait : rien ne l'arrête; elle avait des enfants, et l'amour maternel ne la retient pas. Sa générosité l'élève aussi haut que la veuve de l'Evangile qui laissa tomber deux oboles dans le tronc du temple. Elle ne s'est pas dit à elle-même : Quel avantage me vaudra ma conduite? Cet homme, qui me demande, s'il avait usé de ses forces, n'aurait pas faim ; il eût pu conjurer cette sécheresse, et ne pas partager la misère générale ! Sans doute il a mérité lui-même la colère de Dieu ! Elle n'a pas eu de semblables pensées. — Voyez-vous comme il est beau d'être bienfaisant en toute simplicité et sans s'inquiéter avec excès de la personne qui souffre le besoin? Si elle avait voulu trop approfondir, son esprit aurait hésité, elle n'aurait pas eu la foi. Ainsi Abraham, s'il avait voulu creuser et s'inquiéter, n'aurait pas reçu les anges. Car il est impossible, je le répète, impossible d'être bienfaisant pour un saint, quand on s'arrête à des doutes éternels. Au contraire on s'expose à obliger des trompeurs. Et pourquoi? Le voici : l'homme pieux ne cherche pas à paraître tel, il ne s'enveloppe pas de ce manteau, dût-il être méprisé. L'imposteur, au contraire, qui s'en fait un art, a bien soin de se cacher derrière un masque de piété impénétrable. Aussi, tout en faisant le bien à des gens qui ne paraissent point être saints et pieux, on a la chance d'obliger les personnes pieuses, tandis qu'en cherchant trop ceux qui ont la réputation de vertu, on tombe souvent à faire du bien à des impies. Je vous en prie donc, agissons en toute simplicité. Supposons, en effet, que voilà un imposteur qui s'avance : vous n'avez pas mission de faire son examen. « Donnez », a dit Jésus, « à quiconque vous demande » ; et ailleurs : « N'oubliez pas le condamné à mort! » Bien de ces gens qui subissent la peine capitale, n'y sont condamnés qu'après avoir été surpris en flagrant délit de crime. Et toutefois on vous dit : « Ne l'oubliez pas! » Ainsi deviendrons-nous semblables à Dieu; ainsi vraiment admirables à ses yeux, nous pourrons conquérir les biens immortels ; puissions-nous tous y parvenir, etc., etc.

HOMÉLIE II.

CAR DIEU M'EST TÉMOIN AVEC QUELLE TENDRESSE JE VOUS AIME TOUS DANS LES ENTRAILLES DE JÉSUS-CHRIST. — ET CE QUE JE LUI DEMANDE, C'EST QUE VOTRE CHARITÉ CROISSE DE PLUS EN PLUS EN LUMIÈRE ET EN TOUTE INTELLIGENCE ; AFIN QUE VOUS SACHIEZ DISCERNER CE QUI EST MEILLEUR, ET QUE VOUS SOYEZ INNOCENTS ET SANS TACHE JUSQU'AU JOUR DE JÉSUS-CHRIST, REMPLIS DE TOUS LES FRUITS DE JUSTICE, POUR LA GLOIRE ET LA LOUANGE DE DIEU. (CH. I, 8 — 11 JUSQU'A 19.)

Analyse.

1. Saint Paul exprime aux Philippiens l'ardente charité qu'il a pour eux. — Il prie pour que la charité dont ils ont fait preuve eux-mêmes croisse de plus en plus, pour qu'ils soient trouvés purs de tout péché et chargés des fruits de la justice, etc.
2. Saint Paul se réjouit de ce que sa captivité et les artifices mêmes de ses ennemis tournent au bien de l'Evangile.
3. Que les hérétiques travaillent en vain.
4 et 5. Unir à la vertu la pureté d'intention. — Crime et folie des envieux. — Malheur d'être riche et bonheur d'être pauvre.

1. « Dieu m'est témoin ». S'il invoque le témoignage de Dieu, ce n'est pas comme les soupçonnant de ne pas croire au sien propre ; c'est l'affection même qui lui dicte cet appel à Dieu, il veut avoir leur pleine et entière confiance. Il venait de parler des soulagements

qu'il avait reçus d'eux. Craignant de laisser croire que ce motif intéressé soit la cause de son affection, et qu'il ne les aime pas pour eux-mêmes, il ajoute : « Je vous aime dans « les entrailles de Jésus-Christ ». Qu'est-ce à dire? entendez : selon Jésus-Christ, parce que vous êtes vrais fidèles; parce que vous l'aimez, je vous aime de l'amour de Jésus-Christ. Encore ne dit-il pas « amour », mais ce qui est plus ardent, « entrailles de Jésus », comme s'il disait les entrailles, le sein de celui qui est devenu votre père, selon cette parenté mystique que nous avons en Jésus-Christ. C'est là comme une génération qui nous communique de nouvelles entrailles, un cœur plein de feu et de saintes flammes : c'est, en effet, un don de Dieu à ses serviteurs, que des entrailles semblables. Ainsi, dans ces entrailles, moi Paul, je vous aime, et non plus seulement selon celles de ma nature, mais dans ces entrailles bien autrement enflammées, celles de Jésus-Christ.

« Avec quelle tendresse je vous aime tous ». Je vous aime tous, car vous êtes tous tels que je viens de dire; et comme le langage humain ne peut exprimer l'ardeur de mon affection, dans cette sainte impossibilité, je laisse à Dieu de me comprendre, puisqu'il sonde les cœurs. Si l'apôtre eût voulu les flatter, il n'aurait pas pris ainsi Dieu à témoin : cet appel suprême devenait un péril.

« Et ce que je lui demande, c'est que votre « charité croisse de plus en plus ». Bien dit! car l'amour est insatiable. Vous voyez que, si fort aimé déjà, il désire l'être plus encore. Quand on aime comme il aimait, on veut être payé tellement de retour par la personne aimée, qu'on ne lui permette jamais de s'arrêter à tel degré d'affection. Cette vertu ne connaît point de limites; aussi saint Paul veut qu'on la doive toujours. « Ne devez rien à personne », dit-il, « si ce n'est de vous aimer les uns les autres ». La mesure de la charité est de progresser toujours : « Que votre charité », dit-il, « croisse « de plus en plus ». Mais faites attention à l'ordre des paroles. « Qu'elle croisse de plus en « plus », dit-il, « en lumière et en toute intel« ligence ». Ce n'est pas simplement l'amitié qu'il admire, ce n'est pas simplement toute charité ; mais celle qui vient « de la lumière » et de la science; car nous ne devons pas avoir pour tous la même affection : ce ne serait plus charité, mais indifférence. Qu'est-ce à dire « en lumière? » avec jugement, avec réflexion, avec discernement. Il est des gens qui donnent leur amitié sans raison, sans y regarder et comme il se trouve : aussi de pareilles liaisons ne peuvent tenir longtemps.

« En lumière », continue-t-il, « en toute in« telligence, afin que vous sachiez discerner ce « qui est meilleur ». — « Meilleur », ici, veut « dire utile » pour vous-mêmes : car ce n'est pas pour moi que je parle, mais bien pour vous. Il est à craindre, en effet, qu'on ne se laisse corrompre par l'affection des hérétiques. Les paroles qui précèdent font déjà entendre ce sens, mais voici qui le détermine plus clairement : « Pour que vous soyez sincères et « purs » : ainsi je ne parle pas dans mon intérêt, mais dans le vôtre; je crains que, sous prétexte de charité, vous n'admettiez quelque doctrine illégitime. — Vous me demandez comment l'apôtre a pu dire ailleurs : « S'il se « peut, ayez la paix avec tous les hommes ? » (Rom. XII, 18.) Je réponds qu'il n'a pu vous recommander une paix qui vous fût nuisible; au contraire, Jésus-Christ a dit : « Si votre œil « droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le « loin de vous ». (Matth. V, 29.) Mais de manière que vous soyez « sincères » devant Dieu, « sans reproches devant les hommes ». Trop souvent les liaisons de l'amitié ont compromis la foi. Quand la vôtre n'aurait rien à en craindre, votre frère pourrait s'en scandaliser, et vous ne seriez pas « sans reproche ». — « Jus« qu'au jour de Jésus-Christ » : c'est-à-dire pour qu'à cette heure suprême vous soyez trouvés purs, n'ayant scandalisé personne.

« Remplis des fruits de justice, par Jésus« Christ, pour la gloire et la louange de Dieu »; c'est-à dire ayant la vie aussi droite que les croyances. Et il ne suffit pas qu'elle soit simplement droite, il la faut remplie « des fruits de « justice » ; car il y a une certaine justice qui n'est pas selon Jésus-Christ, une certaine honnêteté selon le monde. Je demande celle qui l'est « selon Jésus-Christ à la gloire et louange de « Dieu ». Vous voyez donc qu'en rien je ne cherche ma gloire, mais celle de Dieu. — Souvent il appelle l'aumône justice. Ainsi donc ayez la paix avec tout le monde; mais toutefois que votre charité n'aille pas vous nuire et vous faire oublier vos intérêts; et que l'amitié pour un homme, quel qu'il soit, ne vous fasse pas faire un faux pas. Oui, je désire que votre charité grandisse, mais non jusqu'à vous de-

venir dommageable. Je ne veux pas que vous soyez surpris par votre simplicité même; mais quand la réflexion vous aura prouvé que nos paroles sont vraies. Il ne dit pas : Préférez mes vues; mais : « Faites l'épreuve ». Il ne prononce pas ouvertement : Gardez-vous de telle liaison! mais : Je désire que votre charité soit utile, et que vous ne vous fixiez pas sans discernement. Vous seriez déraisonnables, en effet, de faire des œuvres de justice autrement que pour Jésus-Christ, et par Jésus-Christ. Vous entendez cette formule fréquente : « Par lui ». Est-ce à dire qu'il se serve de Dieu comme d'un aide travaillant sous ses ordres? Arrière ce blasphème. Au contraire, dit-il, si je parle ainsi, loin de chercher ma gloire, je ne veux que celle de Dieu.

2. « Or, je veux bien que vous sachiez, mes « frères, que ce qui m'est arrivé a servi beau« coup aux progrès de l'Evangile, en sorte que « mes liens sont devenus célèbres, à la gloire de « Jésus-Christ, dans tout le prétoire, et parmi « tous les habitants de Rome (12, 13) ». Il est vraisemblable qu'ils gémissaient, apprenant ses liens, et qu'ils pensaient que la prédication apostolique était interrompue. Que fait-il donc? Il leur en ôte l'idée, et leur déclare que les événements qui l'ont frappé ont même servi aux progrès de l'Evangile. C'est encore une parole inspirée par l'affection que celle qui leur fait connaître ainsi son état présent, objet de leur inquiétude. Mais, ô Paul, que dites-vous? Vous êtes dans les fers, dans les entraves, et l'Evangile fait des progrès! Comment donc? Ah! répond-il, « mes liens sont deve« nus célèbres, à la gloire de Jésus-Christ, dans « tout le prétoire ». Mes chaînes, loin de fermer la bouche aux autres prédicateurs, loin de leur inspirer de la terreur, n'ont fait que les rendre plus confiants. Or, si jusqu'au milieu du danger, ceux-ci, loin de s'affaiblir, ont redoublé de courage, bien plus devez-vous reprendre confiance. Si l'apôtre enchaîné se fût laissé abattre par la persécution, s'il eût gardé le silence, il est vraisemblable que ses collaborateurs auraient partagé son abattement. Mais comme dans les liens il parlait avec encore plus de liberté qu'auparavant, il leur communiquait plus de confiance que s'il n'eût pas été dans les fers. Mais comment les chaînes ont-elles contribué aux progrès de l'Evangile? Dieu l'a voulu, dit-il, en permettant que mes liens en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, fussent connus « dans tout le prétoire » (c'était alors le nom du palais impérial), et non-seulement dans le prétoire, mais dans toute la capitale.

« Et que plusieurs de nos frères en Notre« Seigneur, se rassurant par mes liens, ont « conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer « la parole de Dieu sans aucune crainte (14) ». Ces paroles démontrent que déjà auparavant ils avaient parlé avec confiance et en toute liberté, mais qu'à l'heure présente, ils s'encourageaient bien plus encore. Si donc mes chaînes ont doublé l'énergie des autres, n'aurai-je point moi-même gagné plus que personne? Si je leur ai valu une force nouvelle, ne l'ai-je donc pas conquise plus grande aussi? « Plu« sieurs de nos frères dans le Seigneur ...» Comme il semblait hardi d'attribuer à ses chaînes le redoublement d'énergie de ses frères, il prévient le reproche d'orgueil en ajoutant : « Dans le Seigneur ». Voyez comme forcé de parler de lui-même avec éloge, il n'oublie cependant point la sainte modestie! « ... Osèrent « plus que jamais », dit-il, « sans crainte au« cune annoncer la parole ». — « Plus que ja« mais », c'est donc que depuis longtemps ils avaient commencé.

« Il est vrai que quelques-uns prêchent Jé« sus-Christ par un esprit d'envie et de con« tention, et que les autres le font par une « bonne volonté (15) ». Ce passage vaut la peine d'être expliqué. Pendant cette détention de Paul, bon nombre d'infidèles voulant exciter l'empereur à lui faire une guerre sans pitié, se mirent à annoncer eux-mêmes Jésus-Christ, afin d'allumer plus encore la colère du souverain à la vue de cette prédication semée quand même, et de faire retomber sur la tête de Paul tout ce poids de fureur. Deux lignes de conduite furent donc le double effet de cette incarcération. Elle redoubla le courage des uns; dans les autres elle réveilla l'espérance de perdre l'apôtre en prêchant, eux aussi, Jésus-Christ. « Quelques - uns par jalousie », c'est-à-dire envieux de ma gloire et d'un début heureux, désirant ma perte, et combattant contre moi, semblent continuer mes travaux; peut-être aussi l'ambition les entraîne, et ils croient dérober quelque chose à ma gloire. « Plusieurs toutefois agissent par une bonne « volonté, c'est-à-dire sans hypocrisie et de « grand cœur ».

« D'autres annoncent Jésus-Christ avec un

« esprit de contradiction, sans bonne foi (16)», c'est-à-dire sans pureté d'intention, et non pour l'honneur même de la religion. Pour quel motif donc ? « dans la pensée d'appesantir en- « core mes chaînes » ; ils ne veulent qu'aggraver mes périls et faire peser sur moi souffrance sur souffrance. O cruauté ! ô énergie de démon ! Ils le voyaient enchaîné, jeté dans un cachot, et ils le jalousaient encore, heureux s'ils ajoutaient à ses peines, s'ils l'exposaient à un redoublement de fureur. « Dans la pensée » est une expression fort juste ; car les événements trompèrent leur calcul. Ils croyaient, par cette conduite, me combler de chagrin, tandis que je me réjouissais du progrès de l'Evangile. Ainsi arrive-t-il parfois, quand on fait une bonne œuvre, mais avec une intention mauvaise : on n'obtient pas la récompense promise, on doit même en attendre le châtiment. Ces faux apôtres prêchaient Jésus-Christ dans le dessein formel d'attirer sur le prédicateur de Jésus de plus grands dangers : aussi loin de recevoir aucune récompense, ils n'obtiendront que le supplice, la peine trop bien méritée.

« Plusieurs cependant prêchent par charité, « sachant que j'ai été établi pour la défense « de l'Evangile (17) ». Qu'est-ce à dire : « J'ai « été établi pour la défense de l'Evangile », sinon, ils prêchent, pour me rendre plus facile le compte que je dois à Dieu, et ils m'aident à subir son jugement. En effet, j'ai reçu l'ordre d'en-haut de prêcher, je dois rendre mes comptes, et préparer pour ce Juge suprême mon apologie au sujet de ce grand devoir. Ils me viennent donc en aide pour me faciliter ma défense, qui vraiment me sera bien aisée, s'il se trouve un jour que de nombreux prosélytes ont reçu l'instruction et accepté la foi.

« Qu'importe après tout, pourvu qu'en dé- « finitive et de toute manière, soit par occa- « sion soit par véritable zèle, Jésus-Christ, soit « annoncé ? (18) » Admirez la sainte philosophie de ce grand homme. Loin d'invectiver contre personne, il dit simplement le fait. Que m'importe après tout, que le Seigneur soit annoncé de telle manière ou de telle autre, s'il l'est, d'ailleurs, de toute façon, par occasion ou par vrai zèle ? Il ne dit pas : « Qu'il « soit annoncé ! » il n'emploie pas ce ton impératif ; il se borne à raconter l'événement. Eût-il d'ailleurs parlé avec le sens d'un ordre formel, qu'il n'aurait pas pour cela ouvert le champ aux hérésies.

3. C'est, si vous le voulez, un point à examiner, cependant : il faut comprendre que, quand même saint Paul leur aurait commandé de prêcher ainsi, il n'aurait pas pour cela donné carrière à l'hérésie. Pourquoi ? C'est qu'après tout, ces prédicateurs annonçaient la sainte doctrine ; et que, malgré la perversité de leur but et de leur intention, la prédication était donnée en son intégrité : de toute nécessité même, ils étaient forcés à la donner pure de toute erreur. Pourquoi? c'est que s'ils avaient autrement prêché, enseigné autrement que Paul, ils n'auraient pas augmenté la colère de l'empereur. Au contraire, par le seul fait de propager la doctrine même de l'apôtre, de répéter les mêmes enseignements, de faire des prosélytes semblables aux siens, ils devaient réussir à courroucer Néron, témoin oculaire de cette multitude de conquêtes. Mais, sur ce passage de l'épître apostolique, il va se produire peut-être une objection misérable et inintelligente. Les ennemis de Paul, dira-t-on, pour lui causer une douleur cuisante, auraient dû suivre une toute autre conduite. Loin de grossir le nombre des fidèles, ils auraient dû détourner ceux qui avaient déjà embrassé la foi ! Que répondrons-nous ? Que leur but unique étant de redoubler les périls dont Paul était environné, et d'empêcher qu'on ne lui fît grâce de son cachot, ces gens prenaient, à leur avis, le plus sûr moyen de lui faire plus de mal encore et de détruire l'Evangile. Agissant différemment, ils auraient apaisé la colère de l'empereur, et permis à Paul de retrouver, avec la liberté, le droit de prêcher la foi. Au reste, ce n'était pas le grand nombre des ennemis du bien qui poussaient jusque-là leur calcul infernal, mais seulement quelques hommes remplis à la fois de haine et de perversité.

Saint Paul poursuit : « De tout cela je me « réjouis ; et même je me réjouirai toujours». Qu'est-ce à dire : « Je me réjouirai ?» Ma joie, dit-il, sera de plus en plus grande, quand même mes ennemis devraient persévérer. Malgré eux, ils secondent mon œuvre ; et ces travaux qu'ils s'imposent, en leur apportant le juste châtiment du ciel, me vaudront une récompense, sans que j'y mette la main. Est-il malice comparable à celle du démon, qui fait gagner ainsi le supplice éternel par l'entre-

prise la plus sainte, celle de l'apostolat, et qui entraîne à leur perte des gens qui ont eu le malheur de suivre ses inspirations? De quels traits atroces n'accable-t-il pas ses adeptes les plus dévoués? Et il leur forge ces traits et ce supplice avec la prédication elle-même, avec toutes les fatigues d'un saint combat. Quel autre ennemi, quel autre bourreau aurait ainsi préparé pour leur ruine tous les instruments du salut? — Comprenez, en outre, qu'on ne peut aucunement aboutir, quand on fait la guerre contre la vérité. Bien plutôt alors on se blesse, comme celui qui regimbe contre l'aiguillon.

« Car je sais que l'événement m'en sera salutaire, par vos prières et par l'infusion de « l'esprit de Jésus-Christ (19) ». Rien de plus détestable que le démon. Il accable, il écrase ses tristes amis sous le poids de fatigues stériles; et non content de les empêcher de conquérir la récompense, il sait leur faire mériter les châtiments, leur imposant non pas seulement la prédication, mais des jeûnes, mais une virginité qui seront privés de récompense, et prépareront même, à ceux qui les auront pratiqués, un affreux malheur. Tels sont les hommes qu'il stigmatise ailleurs comme « ayant leur conscience cautérisée ».

Remercions donc le Seigneur, je vous en prie, de ce qu'il a bien voulu nous alléger le travail et nous augmenter la récompense. Il est tel salaire, en effet, que recevront parmi nous de simples chrétiens par le chaste usage du mariage, et que ne pourront jamais gagner, chez certains autres, ceux mêmes qui auront gardé la virginité : oui, chez les hérétiques, ces hommes de virginité fidèlement pratiquée subiront la même peine que les fornicateurs. Pourquoi? C'est qu'ils ne font rien avec droiture de volonté et d'intention, mais que leur but est d'accuser les œuvres de Dieu et son immense sagesse[1]. Dieu pour empêcher la paresse nous a imposé des travaux modérés, et qui ne sont point pénibles. Craignons néanmoins de les dédaigner. Car si les hérétiques se mortifient par d'inutiles travaux, quelle excuse aurons-nous de ne point subir des fatigues beaucoup moindres que doit couronner une si grande récompense? Qu'y a-t-il donc de si lourd, de si accablant dans les commandements de Jésus-Christ? Ne pouvez-vous vivre dans la virginité? Le mariage vous est permis. Ne pouvez-vous vous dépouiller de tous vos biens? Il vous est permis de n'en verser qu'une partie par l'aumône. « Que votre abondance », vous dit l'apôtre, « supplée à leur disette ». Il se peut que vous regardiez comme grand et difficile le mépris des richesses, l'empire absolu sur votre chaire : mais pour les autres vertus moindres, vous n'avez besoin ni de dépense, ni d'une violence excessive sur vous-mêmes. Quelle violence, en effet, faut-il s'imposer pour ne pas médire, pour ne pas accuser témérairement, pour ne pas envier les biens du prochain, pour résister aux entraînements de l'ambition? Il faut de la force pour endurer les tourments sans fléchir; il en faut pour se contenir en vrai sage, pour supporter la pauvreté, pour lutter contre la faim et la soif. Mais si de pareils combats vous sont épargnés; si vous pouvez, autant qu'il est permis à un chrétien, jouir de vos biens, vous faut-il un si grand effort pour vous abstenir d'envier ceux des autres? Cette misérable passion de l'envie, ou, pour mieux dire, tous nos maux et nos crimes n'ont qu'une source : c'est notre attachement aux biens présents. Si vous regardiez comme pur néant les richesses et la gloire de ce monde, vous n'auriez pas ce regard envieux contre ceux qui les possèdent.

4. C'est parce que vous êtes épris de ces biens jusqu'à la folie, jusqu'à l'hallucination, que l'envie, que l'ambition vous entraîne et vous agite; oui, de là vient tout le mal, de cette admiration d'une vie éphémère et des biens qui s'y rattachent. Vous porterez envie à cet homme, parce qu'il s'enrichit? Hélas! il mérite bien plus votre pitié et vos larmes. Vous me répondez aussitôt en riant : c'est moi qui mérite les pleurs et non pas lui! Ah! oui, l'on vous doit aussi les larmes, non parce que vous êtes pauvre, mais parce que vous vous croyez misérable. Car enfin certaines gens qui n'ont aucun mal réel, et dont l'imagination seule est malade, obtiennent cependant nos larmes sincères, non pour leur mauvaise santé, puisqu'ils n'ont aucune maladie, mais pour l'idée qu'ils se sont faite. Ainsi, dites-moi, voici un homme sans fièvre et qui néanmoins se désole, bien portant et qui garde le lit et se laisse porter; ne méritera-t-il pas, ce malheureux, qu'on pleure sur lui, plutôt que sur de véritables fiévreux, non certes à cause de sa fièvre,

[1] Les Manichéens, en effet, et avant eux les *prohibentes nubere* dont parle saint Paul à Timothée, professaient et ces maximes et ces pratiques.

mais pour l'idée qu'il se forge d'un mal purement imaginaire? Ainsi nos larmes vous sont dues, parce que vous allez vous croire misérable, et non pas à cause de votre pauvreté; car comme pauvre vous êtes très-heureux.

Eh quoi! le riche vous fait-il donc envie parce qu'il s'est voué plus que vous aux chagrins? parce qu'il s'est condamné à un plus dur esclavage? parce que, semblable au dogue enchaîné, il traîne les mille anneaux de ses écus innombrables? Le crépuscule arrive, il se fait nuit; mais pour lui, le temps du repos devient l'heure du trouble, du chagrin, de la crainte, de l'inquiétude. Vienne un bruit léger... il est déjà sur pied! Qu'un vol se commette : lui qui n'a point pâti, souffre plus d'ennui que celui qui a été victime du vol. Une fois dépouillé, celui-ci cesse de craindre : l'autre nourrit une crainte perpétuelle.

La nuit arrive, port où finit le mal, consolation de toutes nos misères, remède de nos blessures. Voyez plutôt l'homme en proie à quelque grand chagrin : amis, parents, alliés, père ou mère même veulent en vain le consoler; loin d'écouter, loin de se rendre à leur voix, la colère lui monte, rien qu'à les entendre : car il n'y a pas de flamme qui fasse autant souffrir qu'une amère douleur; cependant que le sommeil lui commande le repos, il n'aura plus même la force d'ouvrir les yeux pour résister.

Tels encore nos membres brûlés, dévorés par les rayons d'un soleil ardent, cherchent et acceptent l'abri qui se présente, et lui trouvent les délices de mille fontaines d'eau vive et des plus doux zéphyrs : telle notre âme subit le bienfaisant empire des ombres et du sommeil; ou plutôt ni le sommeil ni la nuit n'apportent ces bienfaits; tout ce calme vient de Dieu, qui sait la condition misérable du genre humain.

Mais nous, nous sommes sans pitié pour nous-mêmes; ennemis de notre bonheur, nous avons inventé une tyrannie qui l'emporte sur la nécessité naturelle du repos, l'insomnie que cause le souci des richesses. « Le souci des « richesses éloigne le sommeil », dit le sage. (Ecclés. XXXI, 1.)

Et pourtant admirez la divine Providence : cette consolation, ce repos, n'a pas été remis à notre libre arbitre ni à notre choix; l'usage du sommeil n'est pas soumis à notre volonté; une invincible nécessité de notre nature nous enchaîne sous ses lois, dont, malgré nous, le bienfait s'impose. Dormir est un besoin de nature. Mais bourreaux de nous-mêmes, nous nous tourmentons comme nous ferions des étrangers et des ennemis, nous avons su nous imposer une tyrannie plus forte qu'un besoin physique, celle de l'avare! Le jour brille, l'avare redoute les fripons; la nuit tombe, il craint les voleurs; la mort menace, et c'est moins la mort qui le désole que l'idée de laisser aux autres tout son bien. A-t-il un jeune enfant? Ses désirs cupides grandissent, il se croit indigent. N'en a-t-il pas? son chagrin est encore pire.

Voudrez-vous donc estimer heureux, celui qui ne peut goûter un instant de joie? Regarderez-vous d'un œil d'envie cet homme jouet des vagues et des flots, vous qui reposez dans votre pauvreté comme en un port tranquille? C'est vraiment une infirmité de notre nature, que de ne pas accepter généreusement une position féconde en tout bien, et d'outrager même la source qui nous les procure.

Voilà pour ce monde. Mais quand nous serons passés dans l'autre, écoutez le cri de ce riche, du possesseur de ces biens que vous estimez tant, et que je déclare, moi, n'être pas des biens, mais des choses indifférentes. « Père Abraham, envoyez Lazare pour qu'il « trempe dans l'eau le bout de son doigt, et « qu'il rafraîchisse ma langue; parce que je « souffre dans cette flamme ». (Luc, XVI, 24.) Ce riche, cependant, n'avait subi aucun des ennuis que je signalai tout à l'heure; libre de tout chagrin et de tout souci, il avait passé toute une vie tranquille... mais, que dis-je? toute une vie! pour désigner ce moment si rapide, car notre vie n'est qu'un bien court instant, comparée à l'éternité... Enfin, tout avait marché au gré de ses désirs, et néanmoins son témoignage ou plutôt la cruelle expérience ne le montre-t-elle pas misérable?... Est-ce donc bien toi, malheureux, dont la table se couvrait de vins exquis, et maintenant, à l'heure du plus pressant besoin, tu ne peux même disposer d'une goutte d'eau! Est-ce bien toi qui regardais de si haut l'indigent Lazare et ses affreux ulcères? Et maintenant tu voudrais le voir un instant, et ne peux l'obtenir! Gisant hier à la porte de ton palais, il repose aujourd'hui dans le sein d'Abraham; et toi qui couchais sous de pompeux lambris, désormais tu prends ton lit dans l'éternelle flamme!

Riches, entendez! ou plutôt hommes sans richesse, puisque vous êtes sans humanité, comprenez! Ce damné est puni non comme riche, mais comme sans pitié. L'opulence, en effet, conduite par la sainte pitié des pauvres, peut conquérir les biens infinis. Ce méchant, du sein des tortures, n'a vu qu'un homme, le Lazare, afin que son aspect lui rappelât sa cruelle conduite et qu'il comprît mieux la justice du châtiment. Le ciel ne pouvait-il lui présenter, par milliers, des pauvres couronnés? Oui, sans doute : mais celui qui gisait à sa porte, se montre seul pour l'instruire et nous avec lui, du grand bonheur qu'on trouve à ne pas se fier aux richesses. A celui-ci, en effet, la pauvreté ne fut point un obstacle pour gagner le ciel; à celui-là les richesses ne servirent pas même à lui épargner l'enfer.

Jusqu'à quand donc dirons-nous : malheur aux pauvres! malheur aux mendiants! Non, non, le pauvre ce n'est pas l'homme qui n'a rien, c'est l'homme qui a de trop vastes désirs! Le riche n'est pas celui qui possède beaucoup, mais plutôt celui qui ne manque de rien. A quoi sert de posséder l'univers entier, si l'on est plus dans la tristesse que l'indigent? La volonté et le parti pris font les vrais riches ou les vrais pauvres, et non pas l'abondance ou le besoin. Pauvre, voulez-vous vous enrichir? Si vous le voulez, c'est chose facile, et personne au monde ne peut vous en empêcher : méprisez les richesses du monde; regardez-les pour ce qu'elles sont, pour rien! chassez de votre cœur les désirs cupides, et vous êtes riche!

Qui ne veut pas s'enrichir, a fait déjà fortune; qui ne veut pas s'appauvrir, est déjà ruiné. Languir en pleine santé, c'est être plus véritablement malade que ne l'est un homme courageux, qui supporte avec une égale facilité la santé et la maladie : ainsi ne pouvoir subir l'indigence même en perspective, et se croire pauvre au sein des richesses, c'est être vraiment pauvre, comme ne l'est pas celui qui, acceptant de grand cœur son indigence réelle, vit avec une joie inconnue à l'opulence. Oui, celui-ci est vraiment bien plus riche.

Dites-moi, en effet, pourquoi craindre la pauvreté? Pourquoi la redouter? Appréhendez-vous d'avoir faim, d'avoir soif, d'avoir froid, de subir enfin quelque fléau de ce genre? Mais personne, personne, entendez-le, n'a jamais été réduit à de telles extrémités : « Consultez plutôt les générations écoulées, et « voyez. Qui donc a cru en Dieu, et se vit dé« laissé? Qui espéra en lui, et fut confondu? » (Ecclés. II, 11.) Et ailleurs : « Regardez les oi« seaux du ciel : ils ne sèment ni ne moisson« nent ni n'amassent point dans des greniers, et « votre Père céleste les nourrit ». (Matth. VI, 26.) Il n'est pas facile de citer quelqu'un qui soit mort ou de faim ou de froid. Pourquoi donc craignez-vous la pauvreté? Vous ne pouvez répondre. Oui, pourquoi la craindre, si vous avez le nécessaire? Serait-ce parce que vous n'avez pas une multitude de serviteurs? Mais quel malheur, en vérité, de n'être pas ainsi embarrassé d'une foule de maîtres, de jouir d'un bonheur continuel, d'être affranchi de souci, d'être libre enfin! — Serait-ce parce que vous n'avez pas ce mobilier, ces lits, cette vaisselle d'argent? Mais, pour la vraie jouissance, le propriétaire de ces bagatelles est-il plus heureux que vous? Non, car, pour l'usage de la vie, que la matière soit plus ou moins précieuse, un meuble n'a que son emploi. — Serait-ce parce que vous ne commandez pas la crainte à la multitude? A Dieu ne plaise que cela vous arrive jamais! Où est le plaisir à vous faire craindre, à vous faire trembler? — Est-ce parce que, pauvre, vous craignez vous-même? Mais ne craignez pas, cela vous est permis! « Voulez-vous ne pas craindre les puissances « (de la terre)? Faites toujours bien, et vous « obtiendrez même leurs louanges ». (Rom. XIII, 3.)

Mais, m'objectez-vous, on nous méprise si facilement! on nous accable si volontiers! C'est beaucoup moins la pauvreté que le crime, qui attire ces fléaux. Bien des pauvres, en effet, passent leur vie sans encombre; tandis que bien des princes opulents et des souverains ont été plus maltraités par le sort que des criminels, des brigands, des profanateurs de sépulture. Le mal que peut vous faire la pauvreté, ils l'ont rencontré dans leurs richesses mêmes. Un malfaiteur vous attaque par mépris; il s'en prend au riche par envie et colère, et il le fait sur lui avec plus de rage que sur vous; car il est poussé à lui faire du mal par un motif plus violent. L'envieux, en effet, dépense, pour agir, toute la force et toutes les ressources de la passion : mais l'ambitieux, qui vous dédaigne souvent, prend en pitié l'objet de son dédain; et la cause de votre salut aura été votre pauvreté même, votre faiblesse pro-

fonde. Quand un puissant veut écraser un faible, n'avons-nous pas coutume de dire : Vous ferez, en vérité, une noble action en détruisant ce malheureux, en le tuant! vous y gagnerez gloire et profit! Et cette réflexion suffit pour calmer sa colère. Contre les riches, au contraire, l'envie se lève, et poursuit son œuvre sans paix ni trève jusqu'à l'accomplissement de tous ses désirs, jusqu'à l'effusion de tout son venin.

Voyez-vous comme le bonheur ne se trouve ni dans la pauvreté, ni dans les richesses, mais dans notre cœur et dans ses désirs? Sachons seulement le dominer; formons-le aux leçons de la sagesse. S'il est bien disposé, ni les richesses ne pourront nous exclure du céleste royaume, ni la pauvreté ne nous amoindrira : notre courage à la supporter empêchera qu'elle ne puisse nous nuire soit dans la conquête des biens futurs, soit même dans ceux de la vie présente. Celle-ci ne sera pas sans jouissance, et la possession des éternelles joies nous sera garantie. Puissions-nous en devenir dignes, etc.

HOMÉLIE III.

JE M'EN RÉJOUIS ET JE M'EN RÉJOUIRAI TOUJOURS. — CAR JE SAIS QUE L'ÉVÉNEMENT M'EN SERA SALUTAIRE, PAR VOS PRIÈRES, ET PAR L'INFUSION DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST. — SELON LA FERME ESPÉRANCE OU JE SUIS QUE JE NE RECEVRAI PAS LA CONFUSION D'ÊTRE TROMPÉ EN RIEN DE CE QUE J'ATTENDS ; MAIS QUE PARLANT AVEC TOUTE SORTE DE LIBERTÉ, JÉSUS-CHRIST SERA ENCORE MAINTENANT GLORIFIÉ DANS MON CORPS, COMME IL L'A TOUJOURS ÉTÉ, SOIT PAR MA VIE, SOIT PAR MA MORT. (CH. I, 18-20.)

Analyse.

1 et 2. Charité et fermeté de saint Paul. — Des différentes espèces de vie.
3. Sagesse de saint Paul.
4. Exhortation au mépris de la mort, à la décence dans les funérailles, à la prière pour les trépassés.

1. Une âme grande et amie de la sagesse chrétienne ne peut être blessée par les misérables chagrins de cette vie, inimitiés, accusations, calomnies, périls, piéges, rien ne l'atteint. Réfugiée comme au sommet d'une haute montagne, elle est inaccessible à tous les traits qui partent de cette terre vile et abaissée. Telle était l'âme de Paul, qui avait pris position sur les plus hauts sommets, au faîte d'une sagesse toute spirituelle, d'une philosophie seule véritable. Les prétentions des sages du dehors ne sont que vains mots et jeux d'enfants. Mais nous n'avons pas à en parler nous-même : les oracles de Paul doivent seuls nous occuper.

Le bienheureux avait donc pour ennemi Néron, et, avec lui, d'autres âmes haineuses qui le poursuivaient par tous les traits les plus divers, les plus envenimés d'atroces calomnies. Que dit-il cependant? « Loin d'en gémir, je « m'en réjouis et m'en réjouirai, non pour un « temps, mais pour toujours, car je sais qu'il « en sortira pour moi le salut. Et comment la « persécution ne me serait-elle pas salutaire, « puisque les inimitiés et le faux zèle, en « s'armant contre moi, favorisent la prédi- « cation? »

« Grâce à vos prières », ajoute-t-il, « et par « l'infusion de l'Esprit de Jésus-Christ selon « mon attente et mon espérance ». Voyez l'humilité de ce grand saint. Au milieu des combats, après des bonnes œuvres sans nombre, tenant déjà la couronne, Paul, car c'était Paul, et n'est-ce pas tout dire? Paul écrit aux Philippiens : Grâce à vos prières, je puis être sauvé, lorsque déjà des milliers d'actions saintes lui méritaient le salut. Il ajoute : « Par l'assis- « tance de l'Esprit de Jésus-Christ », c'est-à-dire, si vos prières me méritent cette grâce. Car ce mot « assistance » signifie, si cet esprit m'est accordé pour aide et soutien, si l'esprit m'est donné plus abondamment, « pour le « salut », pour la délivrance : ainsi pourrai-je échapper au danger présent comme au précé-

dent péril. Car de ce premier danger, il avait écrit : « Dans mon premier procès, personne « ne m'assista. Que Dieu le pardonne à tous ! « Le Seigneur seul fut avec moi et me donna la « force ». Il se la promet encore et la prophétise : « Grâce à votre prière et avec l'aide de l'Esprit « de Jésus-Christ », dit-il, « selon mon attente « aussi et mon espérance ». Car de mon côté, j'espère. En effet, notre confiance aux prières que l'on fait pour nous ne doit pas être tellement exclusive et entière, que nous n'apportions aussi notre part d'action ; et vous voyez ce qu'il apporte, il vous l'explique : l'espérance ! cette source ineffable de tous les biens, selon la parole du prophète : « Que votre mi« séricorde se répande sur nous, Seigneur, « dans la mesure de notre espérance en vous ! » et un autre écrivain sacré dit : « Consultez les « générations passées : qui jamais espéra au « Seigneur et fut confondu ? » Ailleurs aussi notre saint s'écrie : « L'espérance n'est jamais « confondue ».

« Selon l'attente et l'espérance où je suis « que je ne recevrai pas la confusion d'être « trompé en rien de ce que j'attends ». Telle est l'espérance de Paul ; il compte bien n'être jamais confondu. Voyez combien est puissante l'espérance en Dieu ! Quoi qu'il arrive, dit-il, je ne serai pas confondu ; jamais ils ne pourront me vaincre.

« Mais en toute confiance, comme toujours « il a été, ainsi maintenant même, Jésus« Christ sera glorifié dans mon corps ». Ils croyaient eux, par leurs piéges habiles, enlacer Paul, en quelque sorte, le faire un jour disparaître de ce monde, étouffer enfin sa prédication sous le poids de leurs machinations victorieuses. Paul répond : Non, vous n'aboutirez pas ! Je ne mourrai pas encore aujourd'hui ! mais « comme toujours, aujour« d'hui même, Jésus-Christ sera glorifié dans « mon corps ». Et comment ? C'est que déjà des périls m'ont environné, et si grands, que tout le monde, et que moi-même avec tous les autres, j'avais cessé d'espérer. « Nous-mê« mes », c'est son mot, « n'entendions plus en « nous qu'une réponse de mort » (II Cor. I, 9), et cependant Dieu nous a sauvé de tout danger ; ainsi sera-t-il encore glorifié dans mon corps. — Et pour empêcher qu'on ne dise ou qu'on ne pense ainsi : Quoi ! et si vous mourez, Dieu ne sera pas glorifié ! — Je vous comprends, semble dire l'apôtre ; aussi n'ai-je pas dit que ma vie seulement glorifiera Dieu, j'ai ajouté : Et ma mort même ! Mais, en attendant, ce sera par ma vie ; ils ne pourront me tuer ! et, le feraient-ils, qu'ainsi encore Jésus-Christ serait glorifié ! Comment donc ? Par ma vie, car il m'aura sauvé ; et par ma mort, parce que la mort même ne pourrait me décider à le renier. C'est lui qui m'a donné ce courage si grand, et qui m'a fait plus fort que la mort, une première fois en me sauvant des périls, et maintenant même, parce qu'il permet que la tyrannie de la mort ne m'inspire aucune crainte. Ainsi sera-t-il glorifié et par ma vie et par ma mort. — Il le dit, non qu'il doive bientôt la subir, mais pour prévenir chez les Philippiens toute douleur humaine, en cas que la mort lui arrive. S'ils avaient pu croire qu'il parlât ainsi en vue de sa fin prochaine, grand aurait été leur deuil par avance : mais voyez comment il les console et quelles douces paroles il leur prodigue. — Et si je parle ainsi, ce n'est pas que je doive bientôt mourir ; au contraire, poursuit-il : « Je sais une chose et « j'en suis sûr : je demeurerai, je ferai même « séjour chez vous ».

2. Cette autre affirmation : « Je ne serai en « rien confondu », répond à celle-ci : La mort ne m'apportera aucun déshonneur, mais plutôt un gain immense. En quel sens ? C'est que, sans être immortel, je serai plus glorieux encore que si l'immortalité était mon partage. La gloire n'est pas égale à mépriser la mort quand on est immortel, ou quand, au contraire, on est soumis au trépas. Aussi, dussé-je mourir à l'instant, il n'y aurait pour moi aucun déshonneur ; cependant je ne mourrai pas encore ; d'ailleurs, « je ne serai « confondu en aucun cas », que je vive ou que je meure : vie ou mort je subirai l'une ou l'autre avec courage. Admirable sentiment, vraiment digne d'une âme chrétienne ! Il y a plus : « En toute confiance ». Vous voyez que rien ne peut me confondre. Car si la peur de mourir m'avait ravi cette confiance, je mourrais avec honte ; mais maintenant que je ne crains pas même son glaive suspendu, qu'elle frappe ! Je ne puis être déshonoré ! Car si je vis, je n'aurai pas à rougir de ma vie, qui sera la prédication continuée du saint Evangile ; si je meurs, la mort ne peut me confondre, puisque ses terreurs ne m'arrêtent nullement, et que je lui oppose une confiance

inébranlable. J'ai parlé de mes chaînes : n'allez pas croire qu'elles m'humilient. Elles m'ont été tellement fécondes en biens solides, qu'elles ont augmenté le courage dans les autres et redoublé leur confiance. La honte n'est pas d'être prisonnier pour Jésus-Christ, mais bien de trahir par quelque endroit la cause de Jésus-Christ par la crainte des chaînes. Tant que je ne serai point un traître, les fers ne peuvent que me rendre plus confiant. Toutefois, mes frères, évitez un écueil : souvent j'ai échappé à des dangers imminents, et je puis en tirer gloire contre les infidèles ; eh bien ! si le contraire arrivait, n'allez pas croire que ce serait une honte ! Délivrance ou martyre doivent vous inspirer même confiance. Saint Paul se fait ici l'application personnelle d'un sort qui peut atteindre tous les chrétiens ; souvent il emploie cette façon de traiter une question ; ainsi quand il dit aux Romains : « Je ne rougis point de l'Evangile », (Rom. I, 16), ou aux Corinthiens : « J'ai pro« posé ces choses en ma personne et en celle « d'Apollon ». (I Cor. IV, 6.) « Soit par ma « vie, soit par ma mort », il ne parle pas dans l'ignorance de son avenir. Il savait qu'il ne mourrait pas à cette époque, mais plus tard : toutefois il veut y préparer leurs âmes.

« Car Jésus-Christ est ma vie, et la mort « m'est un gain (21) ». En mourant, en effet, je ne pourrai mourir, puisqu'en moi-même toujours je possède la vie. Ils m'auraient déjà tué, s'ils avaient pu, par la crainte, chasser la foi de mon cœur. Mais tant que Jésus-Christ sera avec moi, la mort dût-elle m'accabler, je vivrai, puisque dans cette vie même, vivre n'est pas ce qu'on suppose ; vivre pour moi, c'est Jésus-Christ ! Or si, tandis que je vis ici-bas, la vie présente n'est pas la vraie vie, qu'en sera-t-il donc dans l'éternité ? « Maintenant « même que je vis dans la chair », a-t-il dit ailleurs, « je vis dans la foi ». Je le répète donc aujourd'hui même, continue-t-il : « Je « vis ! non, ce c'est plus moi qui vis, c'est « Jésus-Christ qui vit en moi ». Tel doit être le chrétien : Je ne vis pas, dit l'apôtre, de la vie commune. Comment donc vivez-vous, ô bienheureux Paul ? N'est-ce point, comme nous, du soleil que vous voyez ? de l'air que vous respirez ? des aliments qui servent à vous nourrir ? Vos pieds, comme les nôtres, ne foulent-ils point la terre ? N'avez-vous besoin ni de sommeil, ni de vêtements, ni de chaussures ? Pourquoi dites-vous : Non, je ne vis point ? Comment ne vivez-vous donc plus ? Quel langage prétentieux est le vôtre ! Mais non, tout cela n'est point parole d'orgueil. On pourrait, sans doute, les taxer d'enflure et de vaine gloire, si les faits n'attestaient le contraire ; mais devant ce témoignage des faits, où est encore l'ombre de prétention ? Apprenons donc comment l'apôtre ne vit plus ; car il le répète ailleurs équivalemment : « Je suis « crucifié au monde, le monde est crucifié « pour moi ». (Gal. VI, 14.)

Quel est le sens de cette double assertion, d'une part : « Je ne vis plus » ; de l'autre : « Ma vie, c'est Jésus-Christ ? » Comprenez-le, mes bien-aimés ! Le mot de « vie » est tellement significatif, je veux dire, il présente tant de significations différentes, qu'il peut désigner la mort même. Il y a cette vie, la vie du corps ; il y a la vie même du péché, puisque saint Paul dit ailleurs : « Si nous sommes « morts au péché, comment pourrions« nous avoir encore la vie dans le péché ? » (Rom. VI, 2.) Il y a donc une vie du péché possible, hélas ! Ecoutez-moi, suivez-moi bien, pour que nous ne perdions pas le temps. Il y a une vie immortelle et éternelle, qui est aussi la vie céleste... « Notre conversation est « dans les cieux », dit-il quelque part. (Philip. III, 20.) Il y a notre vie corporelle, dont il affirme que c'est « par Lui (Dieu) que nous « avons la vie, le mouvement, l'existence ». Act. XVII, 28.) Ce n'est pas cette vie naturelle, que saint Paul affirme ne plus avoir ; c'est cette vie des péchés, dont vivent tous les hommes. Et il a raison de dire qu'il ne l'a plus. Vit-il encore dans le temps, celui qui ne désire plus la vie présente ? Vit-il dans le temps, celui qui vers un autre monde précipite sa marche ? Vit-il dans le temps, celui qui ne convoite plus ce qui est de la terre ? Un cœur de diamant serait en vain mille fois frappé ; rien ne l'entame : ainsi Paul ! « Je vis », nous dit-il, « non plus moi », c'est-à-dire, non plus le vieil homme, selon ce qu'il dit ailleurs : « Malheureux que je « suis ! Qui me délivrera de ce corps de « mort ? » (Rom. VII, 24.) Répétons-le donc : vit-il encore celui qui ne fait rien pour l'aliment, pour le vêtement, pour aucune chose de la vie présente ? Il faut avouer qu'un homme de cette trempe ne vit plus de la vie naturelle. Il est mort vraiment, celui qui n'a aucun souci des choses de la vie. Nous qui fai-

sons tout pour elle, nous vivons de cette vie misérable; Paul n'en vivait plus, puisqu'il ne s'occupait plus des soins de ce bas monde. Comment vivait-il alors? — Comme certaines personnes dont nous disons : Un tel n'est plus là! c'est-à-dire il ne fait rien de ce qui peut m'aider ou m'intéresser. Nous ajoutons même : Pour moi, il ne vit plus.— Quant à saint Paul, loin de repousser la vie naturelle, il dit expressément ailleurs : « Maintenant que je vis « dans la chair, je vis dans la foi du Fils de « Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré pour « moi » (Gal. II, 20), c'est-à-dire, je vis d'une vie nouvelle et toute différente de la vie vulgaire.

3. Et toutes ses paroles vont à consoler les Philippiens : Ne craignez pas, leur dit-il, que je puisse être dépouillé en perdant la vie : puisque vivant même, je n'ai plus la vie présente, mais celle que Jésus-Christ voulait pour les siens. Dites-moi, l'homme qui méprise la nourriture autant que la faim et la soif, qui dédaigne dangers, santé, délivrance, vit-il encore de cette vie? Celui qui ne possède rien ici-bas, et voudrait souvent faire le dernier sacrifice, s'il le fallait, sans jamais lutter pour sauver ses jours, celui-là vit-il de cette vie? Bien sûr, non.

Mais il faut éclaircir ce point par un exemple évident. Voici un individu qui regorge de richesses, d'or, de serviteurs, mais qui n'en use jamais : avec toute sa fortune est-ce un riche? Non. Supposez qu'il voie ses enfants, vagabonds et dissipateurs, semer son or au hasard, et qu'il n'en ait point souci; ajoutez, si vous voulez encore, qu'on le frappe sans qu'il se plaigne : direz-vous qu'il est dans les richesses? Non, quoiqu'il en soit le véritable propriétaire. — Tel était Paul : « Vivre, pour « moi », dit-il, « c'est Jésus-Christ »; si vous voulez connaître ma vie, c'est Lui seul!

« Et mourir m'est un gain ». Pourquoi? Parce qu'alors je le connaîtrai de plus près dans sa beauté, et que même je serai avec lui. Mourir ainsi, est-ce autre chose que parvenir à la vie? C'est tout le mal que feront sur moi ceux qui me tueront : ils m'enverront vers ma vie, ils me délivreront de celle-ci, qui ne me convient pas. — Mais quoi? Tant que vous êtes ici-bas, n'êtes-vous pas à Jésus-Christ? Tout au contraire, car : « Si demeurer plus « longtemps dans ce corps mortel, fait fructifier mon travail, je ne sais que choisir (22) ».

Il prévient l'objection suivante : Si votre vie est ailleurs, pourquoi Jésus-Christ vous laisse-t-il ici-bas? « C'est pour le fruit de mon travail », répond-il. Ainsi nous pouvons user même de la vie présente, mais comme il faut devant Dieu, et non comme la plupart des hommes. Il parle ainsi pour que personne ne calomnie la vie actuelle, et ne dise : Puisque nous n'avons rien à gagner ici-bas, pourquoi ne pas nous soustraire à l'existence par une mort volontaire? Jamais, dit-il; car nous avons à gagner même sur la terre, si nous ne vivons pas de cette vie, mais d'une autre bien plus digne. Quoi! demandera quelqu'un : vivre en ce monde rapporte aussi son fruit? Certainement, dit l'apôtre... Où sont maintenant les hérétiques[1]? Vous l'entendez: « Vivre dans la chair, c'est », dit-il, « produire du fruit par mon travail ». Il a dit « de mon travail », mais comment vient ce fruit? « Si je vis dans ma chair, je vis « de la foi » : c'est de là que vient le fruit du travail.

« Et je ne sais que choisir ». Dieu! quelle admirable philosophie! Comme il avait abjuré tout désir de la vie présente, sans vouloir toutefois la calomnier! D'un mot : « Mourir c'est « un gain », il renonçait au désir; par un autre mot : « Vivre dans la chair c'est fructifier par « le travail », il montre aussitôt que la vie présente est une nécessité. Et comment? Si nous en usons pour porter du fruit; car si elle est stérile, elle n'est plus la vie. Un arbre qui ne porte point de fruit nous est un objet d'aversion tout comme un tronc sec, et nous le jetons au feu. Ainsi la vie est du nombre de ces biens neutres et indifférents : c'est à nous de la faire ou bonne ou mauvaise. Ne haïssons point la vie : car nous pouvons la mener noble et belle. Quand même d'ailleurs nous en userions mal, nous n'avons pas le droit de la calomnier. Pourquoi? Parce que le crime n'est pas la vie, mais le choix de vie que font ceux qui abusent de la vie. Si Dieu vous accorde de vivre, c'est afin que vous viviez pour lui; mais puisque vos vices s'accommodent d'une vie de péché, toute la responsabilité en retombe sur vous par votre fait.

Mais qu'ajoutez-vous, bienheureux Paul? « Vous ne savez que choisir? » Ce passage

[1] Les prédicateurs du suicide : il s'en rencontrait à cette époque qui le prêchaient au nom de la religion, comme il s'en voit aujourd'hui qui l'approuvent au nom de la raison.

nous révèle un grand mystère : l'apôtre était maître de son sort, puisque avoir le choix c'est être maître de l'avenir. — « Je ne sais « que choisir », dit-il : ainsi tout dépend de vous? Sans doute, répond-il, si je veux demander cette grâce à Dieu.

« Je me trouve pressé des deux côtés, ayant « le désir (23) »... Remarquez la tendresse paternelle du bienheureux. Il veut encore ainsi les consoler, en leur faisant comprendre que son avenir est remis à son choix, qu'il ne dépend pas de la malice des hommes, mais de la providence de Dieu. Pourquoi donc, continue-t-il, vous chagriner de cette idée de la mort? mieux aurait valu qu'elle m'eût enlevé depuis longtemps, « car être dégagé des liens « du corps et habiter avec Jésus-Christ, c'est « bien le meilleur ».

« Mais il est plus utile pour votre bien que « je demeure en cette vie (24) ». Autant de paroles qui les préparaient à supporter généreusement la mort qui un jour frapperait l'apôtre; autant de leçons de haute sagesse. « Il « est bon d'être dégagé des liens du corps et « d'être avec Jésus-Christ ». Car la mort elle-même est du nombre des choses indifférentes. Le malheur n'est point de mourir, c'est de souffrir après la mort un juste châtiment. Le bonheur, non plus, n'est point de mourir, c'est d'être avec Jésus-Christ après votre trépas. Ce qui suit la mort, voilà le bien ou voilà le mal.

4. Ainsi ne pleurons pas en général ceux qui meurent, et n'ayons non plus tant de joie pour ceux qui survivent. Que ferons-nous donc? Pleurons sur les pécheurs, soit qu'ils meurent, soit qu'ils vivent. Réjouissons-nous sur les justes, soit qu'ils vivent, soit qu'ils meurent. Les premiers sont déjà morts tout vifs; les autres, même moissonnés par la mort, vivent toujours. Les uns, même habitant ce monde, méritent la compassion de tous, puisqu'ils sont ennemis de Dieu; les autres, même après le départ sans retour, sont heureux : ils sont allés à Jésus-Christ. Les pécheurs, quelque part qu'ils soient, dans ce monde ou dans l'autre, sont loin de leur roi et par conséquent dignes de pitié. Mais les justes, ici-bas ou au ciel, sont avec leur souverain, et bien plus heureux encore là-haut, parce qu'il le voient de plus près, non plus dans un reflet, non plus dans la foi, mais, Paul le dit, face à face.

Non, tous les morts ne doivent pas être pleurés; mais ceux-là seulement qui meurent dans leurs iniquités : à eux, nos lamentations, nos gémissements, nos larmes; car enfin, dites-moi, quelle espérance reste-t-il encore, quand on s'en va, chargé de péchés, vers ce lieu où il n'est plus possible de dépouiller le péché? Du moins, tant que dura leur séjour ici-bas, il restait une grande espérance : peut-être se convertiraient-ils! Ils pouvaient s'amender! Une fois partis pour l'enfer, ils n'ont rien à attendre de la pénitence même. « Qui, ô mon « Dieu », s'écriait le prophète, « qui vous glo- « rifiera dans l'enfer? » (Ps. VI, 6.) Comment ne pas pleurer ces misérables?

Pleurons donc ceux qui meurent ainsi; je ne vous le défends pas; pleurons! non pas toutefois au mépris des bienséances, sans nous arracher les cheveux, sans nous dénuder les bras, sans nous déchirer le visage, sans revêtir de sombres livrées, mais en silence, mais avec les pleurs amers de notre âme. On peut bien pleurer avec amertume, sans y mettre cet appareil, sans en faire un jeu public : car c'est vraiment un jeu d'enfant, que la douleur de quelques personnes. Ces gémissements en pleines rues ne partent pas d'un vrai chagrin, mais c'est pure montre, ambition, vanité! bien des femmes même en font métier! Pleurez avec amertume, gémissez dans votre demeure, sans témoin : ce sera une véritable compassion, qui même vous deviendra salutaire. Qui pleure ainsi sérieusement s'étudie, en conséquence, à mériter d'autant moins un si redoutable malheur; vous en concevez d'autant plus de crainte du péché à venir.

Pleurez les infidèles; pleurez ceux qui leur ressemblent et sortent de ce monde sans avoir connu la lumière, sans avoir été marqués du sceau de la foi. Voilà ceux qui méritent et vos gémissements et vos larmes. Ils sont exclus de la cour céleste, avec les damnés, avec ceux dont l'arrêt est prononcé. « En vérité, si « quelqu'un ne renaît pas de l'eau et du Saint- « Esprit, il n'entrera pas dans le royaume cé- « leste ». Pleurez les riches qui meurent au sein de leur opulence, sans avoir fait servir leurs richesses à la consolation de leurs âmes; ceux qui avaient l'occasion de laver leurs péchés, et qui ne l'ont point voulu. Oui, ceux-là, que chacun de nous les pleure en public et en particulier, mais sans jamais nous écarter des bienséances, mais en gardant toujours la

gravité, mais en évitant de nous ridiculiser. Pleurons-les non pas seulement un jour ou deux, mais toute notre vie : ainsi continuent les larmes, quand elles ne coulent pas d'une émotion insensée, mais d'un amour véritable et pur. Quant aux pleurs de folle tendresse, ils sont bientôt séchés, tandis que ceux qu'inspire la crainte de Dieu sont intarissables.

Pleurons ainsi nos morts, et secourons-les de tout notre pouvoir. Préparons-leur quelque consolation, si faible qu'elle soit, mais qui puisse être vraie et efficace. Comment? Par quel moyen? Prions pour eux, faisons prier, pour eux continuellement versons l'aumône aux pauvres. Toujours ainsi leur procurerons-nous quelque consolation. Ecoutez Dieu même qui dit : « Je protégerai cette ville, et pour « moi-même, et pour David mon serviteur». Si le seul souvenir d'un juste a eu cette puissance, que ne pourront pas des œuvres accomplies en faveur des morts?

Aussi n'est-ce pas en vain que les apôtres nous ont laissé la coutume et la loi : vous savez que, d'après eux, dans nos saints et redoutables mystères, il doit être fait mémoire des défunts. Ils savaient quel avantage, quel bien immense ce souvenir devait leur procurer. Dans le moment, en effet, où tout le peuple fidèle, uni au corps sacerdotal, debout, les bras étendus, offre le redoutable sacrifice, comment Dieu ne serait-il pas fléchi par les prières que nous adressons en leur faveur? Car nous parlons de ceux qui sont morts dans la foi. Les catéchumènes n'ont aucune part à ces consolantes prières; privés de tout autre secours, il leur en reste un cependant, un seul, et lequel? C'est que nous fassions pour eux l'aumône aux pauvres : leur pauvre âme en recueillera quelque bienfait.

Dieu veut, en effet, que nous nous prêtions mutuellement secours. Pour quel autre motif nous aurait-il commandé de prier pour la paix et pour la tranquillité publique? Pourquoi pour tous les hommes? lorsque dans cette universalité sont englobés les brigands, les violateurs de sépultures, les voleurs, et tant d'autres pervers chargés de crimes sans nombre? C'est que peut-être leur conversion s'en suivra. Comme donc nous prions pour des vivants en tout semblables à des cadavres, ainsi est-il permis de prier pour les défunts.

Job autrefois offrait des sacrifices pour ses enfants, et obtenait le pardon de leurs péchés : Je « crains », disait-il, « qu'ils n'aient péché dans « leur cœur ». Voilà vraiment consulter les intérêts des siens. Loin de dire, comme le répètent aujourd'hui la plupart des hommes : Je leur laisserai des richesses! Loin de dire J'amasserai pour eux la gloire ! loin de dire : J'achèterai pour eux quelque commandement, quelques terres; que dit-il? J'ai peur que leur cœur n'ait péché ! Quel avantage, en effet, procurent en définitive toutes ces propriétés attachées à ce bas monde? Aucun. Le Roi, le suprême Roi et ses miséricordes, voilà ce que je veux leur laisser, certain qu'avec Lui, rien ne peut leur manquer. Car « le Seigneur me « nourrit », a dit le prophète, « et rien ne me « manquera ». Magnifique fortune, riche trésor ! Si nous avons la crainte de Dieu, nous n'aurons besoin de rien; sinon, eussions-nous gagné un royaume, nous serions encore les plus pauvres des hommes. Rien n'est grand comme celui qui craint Dieu. « Est-ce qu'en « effet », dit la Sagesse, « cette crainte » du Seigneur « ne s'est pas placée au-dessus de tout ?» Ah! sachons donc l'acquérir; faisons tout pour sa conquête, fallût-il rendre à Dieu notre dernier souffle, fallût-il livrer notre corps aux tourments : que rien au monde ne nous fasse reculer : faisons tout pour gagner cette crainte salutaire. Ainsi devriendrons-nous plus riches que personne ici-bas; ainsi atteindrons-nous encore les biens à venir, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec lequel soit au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

JE DÉSIRE QUE LES LIENS DE MON CORPS SE BRISENT POUR ÊTRE AVEC JÉSUS-CHRIST. (V. 23.)

Analyse.

1 et 2. Éloge magnifique de saint Paul ; il désire la mort, et accepte par charité la vie, la vie qu'il nous dépeint si dure, et si compromettante pour le salut. Paul comparé au soleil. — Son plus grand bonheur est la joie et la vertu des Philippiens.

3. Son vœu, qu'ils soient unis par la charité : un seul cœur, une seule âme. — Son but, qu'ils soient sans peur et se préparent à tous les sacrifices.

4 et 5. La charité, c'est l'homme ; c'est presque Dieu, ou tout au moins, c'est l'imitation de sa bonté. — La miséricorde sera notre juge : nous serons traités comme nous aurons traité les autres.

1. Rien de plus heureux que l'âme de saint Paul, parce qu'aussi rien n'était plus généreux. De nos jours, au contraire, et de nous tous on peut dire : rien n'est plus faible, par suite rien n'est plus misérable. Nous avons tous horreur de la mort, les uns, et je suis du nombre, parce que le poids et la multitude de leurs péchés les accable ; les autres, et puissé-je n'en être jamais, parce qu'à tout prix ils veulent vivre et voient dans la mort le souverain mal. L'homme animal seul peut éprouver cette peur. Eh bien ! ce qui nous fait horreur, Paul le désirait, Paul s'y attachait, et ses paroles en font preuve : « Etre « dissous, c'est bien le meilleur ! et moi, « je ne sais que choisir ! » Que dites-vous? Sûr d'émigrer de cet exil vers le ciel, sûr de posséder Jésus-Christ, vous ne savez que choisir? Ah ! nous sommes loin de comprendre l'âme de Paul. Et qui donc, si pareille condition lui était présentée sérieusement, n'y souscrirait avec empressement ? Pour nous, il n'est en notre pouvoir, ni de mourir, pour aller avec Jésus-Christ, ni de demeurer en cette vie ; mais l'un et l'autre dépendaient de saint Paul, telle était sa vertu. — Que dites-vous donc, bienheureux apôtre? Vous savez, vous êtes assuré que vous serez avec Jésus-Christ, et vous hésitez ! « Je ne sais « que choisir », dites-vous ! Il y a plus, vous préférez rester ici, je veux dire dans votre chair. Et quel est votre attrait? Est-ce que vous n'avez pas toujours mené une vie bien rude, endurant veilles, naufrages, faim et soif, nudité, soins, inquiétudes? infirme avec les infirmes, dévoré de zèle et d'ennui pour ceux qui se laissaient prendre aux scandales? Il nous rappelle, en effet, la « grande patience, « les tribulations, les nécessités, les afflictions, « les plaies, les prisons, les séditions, les « jeûnes, la continence (II Cor. VI, 4, 5) ; par « cinq fois », dit-il, « j'ai reçu trente-neuf « coups de fouet ; trois fois j'ai été battu de « verges, une fois lapidé ; une nuit et un « jour au fond de la mer ; périls des fleuves, « périls des brigands, périls dans la cité, pé« rils dans la solitude ; périls de la part des « faux frères ». (II Cor. XI, 24-26.) — Et quand toute la nation des Galates avait fait un triste retour vers la loi de Moïse, ne vous entendait-on pas crier : « Vous qui cherchez la justice « légale, vous êtes déchus de la grâce? » (Gal. V, 4.) Alors, combien ne fut pas profonde votre douleur? — Et c'est cette vie si changeante que vous regrettez ?

D'ailleurs, quand bien même ces traverses ne vous seraient point arrivées ; quand même vous auriez saintement joui de vos saintes œuvres, ne deviez-vous pas, par crainte d'un avenir incertain, entrer enfin dans un port quelconque de salut? Où est le marchand qui ait comblé son vaisseau d'incalculables trésors, et qui, libre d'entrer au port et de s'y reposer, préférerait être battu des vagues? Quel athlète, pouvant recevoir la couronne, préférerait descendre dans la lice, et présenter encore sa tête aux coups meurtriers? Est-il un général qui, pouvant dire adieu aux combats avec gloire, et vivre heureux au palais avec le souverain, choisira de suer encore et d'affronter la bataille ?

Comment donc, astreint à cette vie si dure, désirez-vous demeurer sur la terre? N'avez-vous pas prononcé vous-même : « Je crains « qu'après avoir prêché aux autres, moi-« même je ne devienne un réprouvé ? »

(I Cor. IX, 27.) A défaut d'autre motif, celui-ci devait suffire à vous faire désirer la délivrance. Votre vie humaine aurait-elle été comblée d'un ineffable bien-être, qu'encore alors vous deviez en désirer le terme, à cause de Jésus-Christ, objet de vos vœux ardents.

O grande âme de Paul, que rien n'égala ni n'égalera jamais! Vous craignez à bon droit l'avenir, en restant au monde; des périls sans nombre vous environnent, et vous refusez néanmoins d'être avec Jésus-Christ? — Eh! sans doute, je refuse, pour Jésus-Christ même; je lui ai préparé des serviteurs, je veux les affermir dans son amour; j'aime à assurer les fruits du champ que j'ai ensemencé. M'avez-vous entendu? J'ai dit que je cherchais les intérêts du prochain et non les miens! j'ai dit que j'aurais voulu être anathème pour Jésus-Christ, afin de lui gagner un plus grand nombre de fidèles! Après avoir choisi l'anathème, ne dois-je pas plus facilement encore choisir le dommage d'un retard, la souffrance d'un délai, pour accroître deux autres chances du salut?

« Qui racontera vos puissances » (Ps. CV, 2), ô mon Dieu, qui n'avez pas laissé dans l'ombre ce grand Paul, et qui avez bien voulu montrer à l'univers un tel homme? Les anges vous ont loué d'un concert unanime, quand vous eûtes créé les astres et le soleil: mais plus ardentes furent leurs louanges quand vous avez montré, à nous et au monde, le bienheureux Paul! En ce jour-là, notre terre effaça les splendeurs du ciel, elle brilla par lui d'un plus vif éclat que cette lumière du soleil; elle lança par lui de plus beaux rayons. Quelle riche récolte il enfanta parmi nous, non pas en fournissant aux épis leur aliment, aux arbres leur nourriture, mais en créant le fruit même de la piété, en lui imprimant vie et force, en ressuscitant même souvent les cœurs flétris! Car ce soleil ne peut guérir et refaire sur les arbres leur branche ou un fruit gâté. Paul, au contraire, a rappelé du péché, des hommes accablés de mille plaies. Le soleil à chaque nuit se retire: Paul fut toujours vainqueur du démon; rien au monde ne le renversa, rien ne le put vaincre. Placé au sommet des cieux, l'astre des jours envoie ses rayons sur nos basses régions: Paul, au contraire, part d'en bas, et non-seulement il remplit de ses lumières l'intervalle qui sépare le ciel d'avec la terre, mais dès qu'il ouvre la bouche il comble d'une joie ineffable les anges eux-mêmes. Car si telle est la joie du ciel quand un seul pécheur fait pénitence, comment Paul n'aurait-il pas rempli de bonheur toutes les puissances célestes? Que dis-je, en effet? Il suffisait de la parole de Paul pour réjouir et faire tressaillir le ciel. Car si, au départ des Israélites de l'Egypte, les montagnes bondirent comme des béliers, quelle allégresse devait exciter cette glorieuse assomption des hommes, de la terre au ciel? Il ajoute donc: « Rester dans la chair est plus utile à cause « de vous ».

2. Et nous, mes frères, quelle sera l'excuse (de notre lâcheté?) On rencontre très-souvent des hommes modestes que le sort a placés dans quelque petite et chétive cité, et qui n'en veulent point sortir, parce qu'ils préfèrent leur repos à tout le reste: Paul, pouvant aller à Jésus-Christ, a refusé Jésus-Christ, ce Jésus qu'il désirait et aimait, jusqu'à demander à cause de lui l'enfer et l'anathème, il a préféré rester et souffrir dans la lutte pour le bien des hommes. Quelle sera donc notre excuse, à nous? Faut-il donc uniquement louer Paul? — Or, remarquez sa manière d'agir pour persuader aux Philippiens de ne pas trop s'affliger de mourir, il leur a dit qu'il valait mieux passer en l'autre monde que de rester en celui-ci; ensuite il leur montre que s'il reste ici-bas, il y reste à cause d'eux et en dépit de la malice et des piéges de ses ennemis. — Et, pour les mieux convaincre, il leur expose le motif expressément. S'il le faut je demeurerai absolument, et non content de demeurer, je « demeurerai « avec vous ». C'est le sens formel de ces paroles: καὶ συμπαραμενῶ, je vous verrai et resterai avec vous; et pour quelle raison?

« Pour votre avancement et la joie de votre « foi ». Ces paroles les invitent à veiller sur eux-mêmes. Si je reste pour vous, semble-t-il dire, gardez-vous de déshonorer mon séjour volontaire; car appelé à voir déjà mon Dieu, le seul espoir de votre avancement me décide à rester. C'est parce que ma présence contribue tout ensemble à votre foi et à votre joie que j'ai choisi de demeurer ici-bas. — Que veut-il dire? Ne restait-il que pour le bonheur des Philippiens? Sans doute, ce motif n'était pas le seul; mais, en parlant ainsi, il voulait les encourager. Et comment ceux-ci devaient-ils avancer dans la foi? C'est moi, répond-il,

qui veux vous y affermir de plus en plus, vous qui êtes semblables à une couvée récemment éclose, dont les ailes ne sont pas encore formées, et qui ont besoin jusque-là des soins maternels. — Une grande charité se révèle ici. C'est ainsi que nous-mêmes nous réveillons le zèle de personnes endormies. Allons, leur dirions-nous, c'est pour vous que je suis resté, pour vous rendre meilleur!

« Afin qu'étant de retour chez vous, je « trouve de nouveaux sujets de me glorifier « en Jésus-Christ ». Vous voyez que l'expression συμπαραμενῶ a bien le sens que j'ai indiqué. Mais appréciez l'humilité de Paul. Comme il a dit : Je reste « pour votre avancement », il ajoute qu'il le fait aussi dans son propre intérêt; c'est la même pensée qui lui faisait écrire aux Romains : « Je veux dire pour être « aussi consolé en vous voyant », aussitôt après avoir dit : « Pour vous faire quelque « part de la grâce spirituelle ». (Rom. I, 12.) — Mais quel est le sens précis de ces mots : « Pour que votre glorification abonde? » Il veut dire : Pour que les justes sujets de vous glorifier se multiplient; par suite : Afin que votre foi grandisse et se fortifie : car une vie sainte donne seule droit à être glorifié en Jésus-Christ.

Ainsi « votre glorification en moi » redoublera « par mon arrivée chez vous? » Sans doute, « car quelle est mon espérance? Où sera ma « glorification? N'est-ce pas vous qui faites ma « gloire comme moi la vôtre? » (I Thess. II, 19; II Cor. I, 14.) Ou plus clairement : Donnez-moi sujet d'être encore plus heureux et plus glorieux de vous? Et comment? « Qu'en vous « abonde la raison d'être glorifié! » car je trouverai d'autant plus sujet de gloire, que vous ferez plus de progrès. — « Par mon retour chez « vous ». Qu'est-ce à dire? L'apôtre leur revint-il? Je vous laisse à résoudre le problème de son retour.

« Ayez soin seulement de vous conduire « d'une manière digne de l'Evangile de Jésus-« Christ (27) ». Pourquoi ce mot : « Seule-« ment? » c'est équivalemment leur dire : Je ne vous recommande qu'un point, et rien au delà. Si vous y êtes fidèles, mal ne peut vous arriver.

« Afin que soit que je vienne et que je vous « revoie, soit même absent de chez vous, je « connaisse votre manière d'être ». Il parle ainsi, non pas qu'il ait changé d'avis, et qu'il soit résolu de ne pas revenir à Philippes; mais quand même mon retour n'aurait pas lieu, dit-il, et bien qu'absent, je puis être content de vous.

3. « Si j'apprends que vous êtes fermes dans « l'unité d'un même esprit, d'une seule âme ». C'est là, en effet, le principe de la communion des fidèles, le principe qui contient la charité elle-même. Aussi Jésus-Christ lui-même prie : « Pour qu'ils soient un ». (Jean, XVII, 11.) Car, ajoute-t-il, « un royaume divisé « contre lui-même ne subsistera pas ». (Matth. XII, 25.) De là, toujours dans saint Paul ces exhortations à l'union des cœurs et des pensées. De là cette définition du divin Sauveur : « Tous reconnaîtront que vous êtes mes dis-« ciples, si vous vous aimez les uns les au-« tres ». (Jean, XIII, 35.)

Gardez-vous, dit saint Paul, de rester endormis en attendant que j'arrive, et de différer jusqu'au jour de mon arrivée si attendue, jusqu'à l'heure où vous me reverrez, et d'en faire dépendre votre ferveur ou votre tiédeur [1]. Je puis, par ouï-dire, être aussi content de vous. Que veut dire ce terme : « En « un seul esprit? » Il signifie dans la même grâce, grâce de concorde, grâce de ferveur. Entendez ainsi l'unité d'esprit, puisque ces expressions se prennent souvent en ce sens. Avoir le même esprit, c'est aussi n'avoir qu'une âme; ainsi l'unité d'âme marque la concorde, et plusieurs âmes sont dites n'en faire qu'une. Telle était la primitive Eglise. « Tous les fidèles », dit l'écrivain sacré, « n'a-« vaient qu'un cœur et qu'une âme ». (Act. IV, 32.)

« Combattant tous ensemble pour la foi de « l'Evangile ». Puisque la foi subit comme un combat, combattez aussi entre vous; est-ce là ce qu'il veut dire? Evidemment non, car les chrétiens ne se livraient point de combats; le sens est : Aidez-vous mutuellement, dans le combat qui se livre pour la foi de l'Evangile.

« Et que vous ne soyez en rien effrayés par « les adversaires : ce qui est le sujet de leur « perte, et la cause de votre salut ». Effrayés, c'était le mot vrai; c'est tout ce que peut faire l'homme ennemi : il effraie. — « En rien », ajoute-t-il : quoi qu'il arrive, par conséquent, en face des périls, en présence des complots.

[1] Deux leçons contraires se lisent dans les manuscrits, et nous les avons fait soupçonner dans la traduction : « Gardez de m'attendre « pour bien agir; gardez de ne plus vouloir agir, si vous ne me re-« voyiez plus! »

A ce courage, on reconnaît l'intrépidité : ils ne peuvent qu'effrayer, rien de plus. — Vraisemblablement, en effet, les Philippiens étaient fort troublés des tribulations infinies que subissait l'apôtre. Je ne vous dis pas seulement : Gardez-vous d'être ébranlés; j'ajoute, ne tremblez pas; allez même jusqu'à les mépriser. Si vous arrivez à cette disposition d'âme, vous donnez la preuve évidente et de leur perte et de votre salut. Après s'être convaincus qu'ils auront épuisé mille moyens pour vous perdre, sans pouvoir même vous effrayer, ils auront acquis par là même la preuve évidente de leur ruine. Persécuteurs, en effet, sans pouvoir triompher de leurs victimes; organisateurs de complots vaincus par ceux mêmes qu'ils tiennent en leur pleine puissance, ne comprendront-ils pas clairement, à cet insuccès, et leur ruine, et leur impuissance, et la fausseté comme la faiblesse de leurs moyens et de leurs croyances? Il continue: « Et cet avantage vient de « Dieu ; car c'est une grâce qu'il vous a « faite, non-seulement que vous croyez en « Jésus-Christ, mais aussi de ce que vous « souffrez pour lui (29) ». — Il les rappelle de nouveau à la sainte modestie, rapportant tout à Dieu, et témoignant que souffrir pour Jésus-Christ, c'est une grâce, une faveur, un don du ciel. Et ne rougissez pas de cette grâce; elle est bien plus admirable que le pouvoir de ressusciter les morts et d'opérer tout autre miracle. Avec ce dernier pouvoir, je suis le débiteur de Jésus-Christ; mais par la souffrance en son nom, je fais de Jésus-Christ mon débiteur. Donc loin d'en rougir, il faut vous en réjouir : c'est une grâce! Saint Paul appelle grâces et dons nos vertus elles-mêmes, comme toutes les autres faveurs gratuites, bien qu'il y ait une différence. Ces dernières viennent tout entières de Dieu seul; dans les autres, nous avons notre part. Mais comme, dans la vertu même, la part de Dieu est la plus grande, il la lui rapporte en entier, non pour renverser notre libre arbitre, mais pour rappeler à ses disciples l'humilité et la reconnaissance.

« Vous trouvant dans les mêmes combats « où vous m'avez vu... (30) », c'est-à-dire, vous avez reçu l'exemple. Et toutefois, c'est encore un éloge qu'il leur adresse. Car partout il montre qu'en tout semblables à lui, et avec lui, ils subissent mêmes combats, supportent mêmes assauts, jusque chez eux et pour leur compte, soumis aux mêmes épreuves que leur apôtre.

« Comme vous m'avez vu », dit-il, et non par ouï-dire seulement : car il avait combattu chez eux, dans la ville même de Philippes. Voilà la preuve d'un grand courage. Au reste, Paul rappelle volontiers ces faits. Ainsi : — aux Galates : « Quoi ! vous avez souffert ainsi « inutilement, si toutefois c'est inutilement! » (Gal. III, 4.) — Aux Hébreux : « Or, rappelez « en votre mémoire ce premier temps, où après « avoir été illuminés par le baptême, vous avez « soutenu de grands combats dans les diverses « afflictions, ayant été d'une part exposés de- « vant tout le monde aux injures et aux mau- « vais traitements; et de l'autre, ayant été les « compagnons de ceux qui ont souffert de « semblables indignités ». (Hébr. X, 32.) — Aux Macédoniens, c'est-à-dire aux Thessaloniciens : « Tout le monde raconte quel a été « le succès de notre arrivée parmi vous »; et plus bas : « Vous n'ignorez pas vous-mêmes, « mes frères, que notre arrivée vers vous n'a « pas été vaine et sans fruit ». (I Thess. I, 9 et II, 1.) Et il rend à tous et toujours le même témoignage de luttes et de combats.

C'est là ce qu'on ne trouverait plus chez nous : bienheureux, si nous trouvons par hasard quelque sacrifice d'argent, bien que sur ce point même et en ce genre de sacrifices, Paul leur paie aussi un tribut d'éloges, lorsqu'il dit des uns : « Vous avez souffert avec « joie le pillage de vos biens » (Hébr. X, 34); — et à d'autres : « La Macédoine et l'Achaïe « ont résolu de faire une collecte pour les pau- « vres » (Rom. XV, 26); — ailleurs enfin : « Votre exemple » de charité « a excité le « même zèle dans l'esprit de plusieurs ». (II Cor. IX, 2.)

4. Entendez-vous quels éloges méritaient les premiers chrétiens? Ah! nous sommes loin de supporter comme eux jusqu'aux soufflets et aux coups, nous n'endurons pas même les outrages ni les pertes d'argent. Saintement rivaux, martyrs courageux, ils étaient tous de vrais soldats à la bataille : mais nous comme nous sommes devenus froids pour Jésus-Christ!

Me voici réduit encore à faire le procès de mon époque. Que résoudre, enfin? Je ne voudrais pas accuser, et j'y suis contraint. Si mon silence, si le soin de ne point redire de tristes faits, pour détruire les graves abus que chaque jour voit éclore, je

n'aurais qu'à me taire. Mais si le contraire a lieu, si notre silence, loin de détruire le mal, ne fait que l'aggraver, il faut parler. Celui qui se porte accusateur du crime, n'eût-il point d'autre succès, aura du moins celui d'en suspendre les progrès. Car si impudente, si hardie que soit une âme, à force d'entendre des reproches continuels, il ne se peut que la honte enfin ne l'arrête et ne rabatte un peu de sa malice excessive. Un reste, oui, un faible reste de honte et de pudeur habite encore dans une âme effrontée. C'est un sentiment naturel que cette honte, et Dieu l'a gravée dans nos cœurs. Puisque la crainte filiale ne suffisait pas pour nous contenir, sa bonté divine nous a préparé plusieurs autres motifs d'horreur pour le mal. Ainsi le blâme de nos semblables, la crainte des lois humaines, l'amour de la gloire, le besoin d'amitié : autant de mobiles qui nous déterminent à ne point pécher. Souvent, ce qu'on ne ferait pas pour Dieu, par honte on le fait; ce qu'on ne ferait point par crainte de Dieu, on le fait par crainte des hommes.

L'important est premièrement d'éviter le péché; l'éviter en vue de Dieu est un degré de perfection auquel nous nous élèverons plus tard. En effet, pourquoi saint Paul, exhortant les fidèles à vaincre leurs ennemis par la patience, n'emploie-t-il pas, pour les persuader, la crainte de Dieu, mais l'idée du supplice qu'ils attireront sur ces méchants? « En faisant « ainsi », dit-il, « vous amasserez sur sa tête « des charbons de feu ». (Rom. XII, 20.) Parce qu'il veut déjà, en attendant, leur faire faire ce premier pas dans la vertu qui consiste à épargner son ennemi.

Nous avons donc, comme je l'ai avancé, nous avons en nous un principe de pudeur, ainsi que d'autres motifs naturels et honnêtes de vertu. Tel est cet instinct de la nature, qui nous porte à compatir; c'est bien le plus noble qui habite en notre cœur. On pourrait même demander pourquoi notre humanité possède de préférence cette faculté de se briser à l'aspect des larmes, de se laisser fléchir, d'éprouver un penchant à la miséricorde. Par nature, en effet, personne n'est brave; par nature, personne n'est insensible à la vanité; par nature, personne n'est supérieur à l'envie. Mais il est dans notre nature à tous de compatir à la souffrance; l'homme le plus cruel, le plus féroce éprouve encore ce sentiment. Et quoi d'étonnant, si nous le montrons envers les hommes? les bêtes mêmes nous inspirent la pitié; tant la pitié surabonde en nous; la vue même d'un lionceau non émeut : combien plus celle de nos semblables! Hélas, disons-nous parfois : voyez donc que d'aveugles! que d'estropiés! Nous savons que cette réflexion suffit pour exciter en nous la compassion.

Rien ne plaît à Dieu autant que la miséricorde. Aussi l'huile servait à la consécration des prêtres, des rois et des prophètes, parce que l'huile était regardée comme l'emblème de la miséricorde de Dieu. Elle rappelait aussi que le chef, le premier entre les hommes, a besoin plus que personne d'être compatissant; et l'onction montrait assez que l'esprit de Dieu descendrait en lui pour le rendre ainsi miséricordieux. Dieu, en effet, a pitié des hommes et les traite avec bonté. « Vous « avez pitié de tous », dit l'Ecriture, « parce « que vous pouvez tout ». (Sag. XI, 24.) Telle était la raison de l'onction. Le sacerdoce lui-même était, de par Dieu, une institution de miséricorde. Les rois aussi recevaient l'onction de l'huile; et quand on fait l'éloge d'un souverain, on ne peut en trouver qui lui convienne mieux que la clémence : le propre de la souveraineté est, en effet, la miséricorde.

A la miséricorde même, sachez-le, nous devons la création du monde, et imitez votre Seigneur : « La miséricorde de l'homme », est-il dit, « s'exerce sur son prochain : celle « de Dieu se répand sur toute chair ». (Eccl. XVIII, 12.) Sur toute chair, qu'est-ce à dire? C'est que justes ou pécheurs, nous avons tous besoin de la miséricorde de Dieu, tous nous en jouissons, s'appelât-on Paul, Pierre, Jean.

Au reste, qu'est-il besoin de nos paroles? écoutons plutôt ces grands saints. Que dit notre bienheureux : « Mais j'ai obtenu misé-« ricorde, parce que j'ai agi dans l'ignorance ». (I Tim. I, 13.) Mais quoi? n'eut-il pas dans la suite besoin de miséricorde? Ecoutons-le : « J'ai travaillé plus qu'eux tous, non pas « moi, mais la grâce de Dieu avec moi ». (I Cor. XV, 10.) — Et parlant d'Epaphrodite : « Il a été malade jusqu'à devoir mourir », mais Dieu « lui a fait miséricorde, non-seu-« lement à lui, mais à moi aussi, pour que « je n'eusse pas chagrin sur chagrin ». (Philip. II, 27.) — Et ailleurs : « Nous avons été affli-« gés au-delà de nos forces, tellement que la « vie même nous était à charge. Mais nous « avons eu dans nous-mêmes une réponse de

« mort, afin que nous ne soyons plus con- « fiants en nous, mais en Dieu qui nous a « délivrés de tant de morts et qui nous en dé- « livrera ». (II Cor. I, 8-10.) Et enfin : « J'ai « été délivré de la gueule du lion ; le Seigneur « encore me délivrera ». (II Tim. IV, 17.) Ainsi partout nous le trouvons se glorifiant d'une seule chose : c'est qu'il a trouvé le salut par miséricorde.

5. Tel était aussi Pierre, objet d'une si grande miséricorde, et Jésus-Christ le lui avait signifié par cet oracle : « Voici que Satan « a demandé de vous cribler, comme le fro- « ment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta « foi ne défaille point ». (Luc, XXII, 31.) Saint Jean de même n'était ce qu'il était que par miséricorde, ou pour mieux dire, tous les apôtres, puisque Jésus-Christ leur disait : « Ce n'est « pas vous qui m'avez choisi; c'est moi qui ai « fait choix de vous ». (Jean, XV, 16.) En effet, nous avons tous besoin de la miséricorde de Dieu : « La miséricorde de Dieu », dit l'Ecriture, « est sur toute chair ».

Si de tels hommes ont eu besoin de la miséricorde de Dieu, que dirons-nous des autres? Quelle autre cause, dites-moi, fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants? Si pendant une année seulement elle enchaînait les pluies, le genre humain tout entier n'aurait-il pas péri? Et qu'arriverait-il si Dieu multipliait les orages, s'il faisait tomber le feu en pluie, les moucherons en nuées? Mais que dis-je? Qu'il amène seulement la nuit continuelle, comme il l'a fait déjà, tous les hommes ne seront-ils pas perdus? Qu'il secoue la terre, tous ne devront-ils pas périr? « Qu'est- « ce que l'homme », ô mon Dieu, « pour que « vous daigniez vous souvenir de lui? » (Ps. VIII, 5.) L'heure n'est-elle pas venue de dire, qu'une simple menace de Dieu contre la terre suffit pour que tous les hommes ne soient plus qu'un tombeau? « Ce qu'est une goutte d'eau « dans l'urne, les nations le sont à ses yeux, « elles ne sont pour lui qu'un peu d'écume, « qu'une inclinaison d'une balance ». (Isaïe, XL, 15.) Autant il nous est facile d'imprimer le mouvement à une balance, autant il lui est aisé de tout anéantir et de tout refaire à nouveau. Puisqu'il nous tient dans sa main avec une telle puissance, et que chaque jour il nous voit l'offenser sans nous punir, ne nous supporte-t-il pas dans sa miséricorde? Les animaux mêmes sont et subsistent par sa miséricorde : « Vous sauverez, Seigneur », s'écrie le Prophète, « les hommes et les animaux ». (Ps. XXXV, 7.) Dieu a regardé le monde, et l'a rempli d'êtres vivants : pour qui? Pour vous; et vous-mêmes, pourquoi vous créa-t-il? Par sa bonté.

Rien n'est comparable à cette huile de la miséricorde. Elle est la cause et l'aliment de la lumière ici-bas et plus haut. « Un jour », en effet, dit le Prophète, « votre lumière écla- « tera comme l'aube du matin » (Isaïe, LVIII, 8), si vous pratiquez la miséricorde envers le prochain. Et ce sera justice : comme l'huile alimente le phare qui éclaire les navigateurs, ainsi pour l'autre vie l'aumône nous allume et nous procure une grande et admirable lumière. Cette huile, Paul en parlait souvent et grandement. Ecoutez-le nous dire tantôt : « Seulement souvenons-nous des pauvres! » (Gal. II, 10.) Tantôt : « S'il vaut la peine, j'irai « moi-même ». (I Cor. XVI, 4.) Partout, toujours, en toute manière, cette vertu fait l'objet de sa sollicitude. C'est ainsi qu'il dit encore : « Que les nôtres aussi apprennent à « surpasser tout le monde par les bonnes œu- « vres » ; et ailleurs : « Toutes ces choses sont « bonnes et utiles aux hommes ». (Tit. III, 14, 8.) Ecoutez un autre écrivain sacré : « L'au- « mône délivre de la mort ». (Tob. XII, 9.) « Seigneur », dit un autre Prophète, « Sei- « gneur, si vous écartez votre miséricorde, « qui donc pourra subsister ? » Et encore : « Si vous entrez en jugement avec votre ser- « viteur ». (Ps. CXXIX, 3 et CXLII, 2.) Et enfin : « Une grande chose, c'est l'homme ; une « merveille d'honneur, c'est l'homme miséri- « cordieux ». (Prov. XX, 6.)

Faire miséricorde, c'est tout l'homme, disons mieux, c'est déjà Dieu. Voyez quelle est la puissance de la divine miséricorde. Elle a fait toutes choses, et spécialement elle a créé le monde et les anges eux-mêmes, tout cela, je le répète, par le seul effet de sa bonté. Il ne nous a menacés de l'enfer qu'afin que nous possédions son royaume, et ce royaume aussi nous le devrons à la miséricorde. Pourquoi Dieu, bien qu'heureux dans sa solitude, a-t-il voulu donner l'existence à tant de créatures? N'est-ce pas par bonté? n'est-ce pas par amour? Oui, si vous demandez pourquoi telle créature, pourquoi telle autre, de toutes parts vous découvrirez la bonté divine.

Ayons donc pitié du prochain, afin que sur

nous aussi s'exerce la divine pitié. C'est autant pour nous que pour lui que nous provoquons la miséricorde ; l'heure suprême du jugement doit sonner ; alors que menacera ce feu effroyable, la miséricorde se trouvera prête à l'éteindre, prête aussi à nous ouvrir le règne de l'éternelle lumière. Grâce à elle, nous serons délivrés des flammes de l'enfer ; grâce à elle, Dieu nous ouvrira son sein miséricordieux. Et pourquoi aura-t-il à notre égard des entrailles de pitié ? Ah ! c'est que la charité, l'amour se prouve par la miséricorde. Rien n'irrite le Seigneur autant qu'un cœur fermé à la pitié. Un jour, on lui offrait un homme qui lui devait dix mille talents ; touché de compassion, il lui remit sa dette. Mais dès que ce méchant se prit à saisir à la gorge son compagnon de service pour lui faire payer une dette de cent deniers, aussitôt le Seigneur livra aux exécuteurs cet être inhumain, jusqu'à complet paiement de sa dette. Après une telle leçon, soyons donc miséricordieux pour nos débiteurs, soit d'argent, soit de péché : que chacun oublie les injures, à moins que par hasard il ne préfère se blesser lui-même, puisque, en ne pardonnant pas, vous faites moins de tort à l'adversaire qu'à vous-même. Si vous le punissez, Dieu ne le punira pas ; si vous lui pardonnez, ou bien Dieu le punira, ou bien il vous remettra vos péchés. Comment donc osez-vous espérer le royaume céleste, si vous ne pardonnez pas aux autres ? Evitons un si grand malheur que de perdre le ciel ; remettons à tous, car c'est remettre à nous-mêmes ; pardonnons pour que Dieu nous pardonne nos péchés, et qu'ainsi nous puissions gagner ces biens à venir, etc.

HOMÉLIE V.

SI DONC IL Y A QUELQUE CONSOLATION EN JÉSUS-CHRIST, S'IL Y A QUELQUE CONSOLATION DANS LA CHARITÉ ; SI L'UNION DES ESPRITS ET DES CŒURS, SI LA TENDRESSE, SI LA MISÉRICORDE A CHEZ VOUS QUELQUE EMPIRE, RENDEZ MA JOIE PARFAITE, EN VOUS TENANT PLUS UNIS ENCORE DE PENSÉE, D'AME, DE SENTIMENTS. (CHAP. II, 1-4.)

Analyse.

1. Il les invite à l'unité de cœur, au nom des motifs les plus sacrés de la religion. — Il les détourne de l'orgueil par d'instantes prières ; éloge de l'humilité.

2 et 3. L'orgueil, passion ridicule et injuste devant Dieu. — Exemples d'humilité dans Joseph, Daniel et les saints apôtres.

1. On n'est pas meilleur, on n'est pas plus tendre que ce Docteur spirituel ; aucun père selon la nature ne montre une plus grande affection. Remarquez plutôt quelle prière notre bienheureux adresse aux Philippiens pour leurs plus chers intérêts. Car il les exhorte à la concorde, source de tous les biens, et que ne dit-il pas ? Qu'il est abondant ! qu'il est véhément ! qu'il est tendre et sympathique ! Reprenons ses paroles : « S'il y a quelque consolation « en Jésus-Christ », oui, si vous avez en lui quelque consolation ; c'est comme s'il disait : Si vous avez pour moi quelque égard, si vous me portez quelque amitié, si je vous ai rendu quelque service, faites ce que je demande. — Cette figure de langage nous est familière, quand nous voulons obtenir une faveur à laquelle nous attachons le plus haut prix. Si cette faveur n'avait pour nous une valeur incomparable, nous ne voudrions pas la recevoir seule en retour de tout ce qui nous est dû, nous ne dirions pas qu'à elle seule elle représente tout le reste. Toutefois, de notre côté, ce sont toujours des bienfaits temporels que nous alléguons : un père dira par exemple à son fils : Si tu as quelque respect pour ton père, s'il te souvient encore de ton éducation si coûteuse, si tu me gardes quelque amour, si tu as mémoire encore de l'honneur du nom que je t'ai légué et du bon vouloir que je t'ai montré, ne sois pas l'ennemi de ton frère ; en un mot, pour tous ces bienfaits je te demande ce seul acte de reconnaissance. Du côté de Paul, la prière est bien différente ; il ne leur rappelle

aucun motif charnel, mais tous motifs spirituels. Voici, en effet, ce qu'il dit : Si vous voulez me donner quelque consolation dans mes épreuves, et quelque rafraîchissement en Jésus-Christ; si vous voulez me témoigner en quelque chose votre charité, et l'union intime, l'union et la communauté d'âme avec moi; si vous avez des entrailles et quelque sentiment de miséricorde, mettez le comble à ma joie.

« Si vous avez des entrailles de miséri« corde ». La miséricorde envers Paul, c'est d'après lui-même la concorde entre ses disciples; montrant que sans cette concorde parfaite, les dangers sont extrêmes. Si donc, continue-t-il, je dois attendre de vous quelque consolation; si j'ai droit à quelque preuve touchante de votre affection; si je puis prétendre à une communauté d'âme avec vous; si, dans le Seigneur, nous ne faisons qu'un; si vous me devez quelque miséricorde et quelque compassion, montrez, par votre charité mutuelle, comment vous payez toutes vos dettes; car j'ai tout retrouvé, si vous vous aimez les uns les autres.

« Comblez ma joie ». Voyez comme, tout en les pressant, il se garde de faire croire que ses chers disciples aient abandonné le devoir. Il ne dit pas : « Faites », il dit : « Comblez ma « joie »; c'est-à-dire, vous avez commencé à semer les bienfaits sur moi; vous m'avez donné de quoi vivre en paix, mais j'aime à vous voir pousser jusqu'au bout. — Que désirez-vous donc, ô apôtre? Faut-il vous délivrer de vos chaînes? Faut-il vous envoyer encore quelque aumône? — Je ne demande rien de pareil, répond-il : mais seulement que « vous ayez « un seul esprit, ayant cette même charité », dans laquelle vous avez débuté; « n'ayez « qu'une âme, qu'une pensée ». Dieu! comme sa tendresse extrême toujours réclame la même vertu!

Oui, « que vous ayez les mêmes pensées », disait-il d'abord; mais plutôt, ajoute-t-il, « une seule pensée »; car les paroles qui suivent vont jusque-là : « Pensant une seule et « même chose », c'est son expression, plus forte encore que « pensant la même chose ». « Ayez une seule et même charité », c'est-à-dire, ne l'ayez pas seulement dans la foi, ayez-la en tout et toujours. Car nous pourrions avoir entre nous une même pensée, une même croyance et n'avoir pas la charité. « La même » charité, encore : c'est donner et rendre l'amour au même degré. Si vous jouissez, de la part d'autrui, d'une charité vraiment grande, gardez-vous de lui en témoigner une moindre, et par là de vous montrer avare. S'il est des gens de cette trempe, gardez-vous de leur ressembler.

« Soyez unanimes ». Une seule âme, semble-t-il dire, doit animer tous vos corps, non par une fusion de substance, puisque c'est impossible, mais par une communion de volontés et d'idées; comme si une seule âme commandait tous vos mouvements. Qu'est-ce à dire encore, « unanimes ? » Il l'explique en ajoutant: N'ayez qu'une manière de sentir; il voudrait que le sens et la pensée de tous ne fussent qu'un, comme produit d'une seule âme.

« Rien par esprit de contention ». Il nous fait cette prière et nous l'explique en ajoutant: Rien par un esprit de contention « et de vaine « gloire », lequel, je vous le dis, est la cause de tous les maux; de là, en effet, combats et discordes; de là jalousies et luttes acharnées; de là ce refroidissement de la charité, suite fatale et de notre ambition pour la gloire humaine, et de notre servilisme à l'égard de ceux qui la dispensent : l'homme asservi à cette gloire charnelle, ne sera jamais le vrai serviteur de Dieu. — Mais comment échapper à ce désir de vaine gloire? Paul, vous n'en avez pas encore indiqué le moyen. Ecoutez les paroles qui suivent: « Que chacun, par humilité, croie « les autres supérieurs à soi-même ». Dieu! quelle maxime de haute sagesse et d'admirable utilité pour le salut vient-il de nous exposer! Si vous admettez, dit-il, que tout homme, quel qu'il soit, est plus grand que vous; si vous en êtes persuadés; ou plutôt, si non contents de le dire, vous en avez la pleine conviction, volontiers vous lui rendez honneur, loin de vous indigner des honneurs qu'on lui rend. Au reste, ne le regardez pas seulement comme plus grand que vous; voyez en lui « un su« périeur », parole qui montre une grande prééminence, et dès lors, le voyant honoré, vous n'éprouverez ni tristesse, ni colère; s'il vous outrage, vous patienterez généreusement, puisque vous reconnaissez sa grandeur; s'il vous insulte, vous l'endurerez; s'il vous maltraite, vous le supporterez en silence. Qu'une bonne fois votre âme soit pénétrée de la conviction qu'il est plus grand que vous : dès lors,

il aura beau vous maltraiter, elle sera inaccessible à la colère, à la jalousie. Nul n'oserait envier le sort de ceux dont la supériorité est écrasante ; on subit tout, comme conséquence naturelle d'une supériorité avouée.

2. Telle est la grandeur d'âme que nous enseigne l'apôtre. Que si votre frère, à son tour, dit-il, objet de tant d'honneur de votre côté, revêt à votre égard les mêmes sentiments, songez quelle sûreté acquerra votre mutuelle bienveillance ainsi munie comme d'un double rempart. Tant que vous garderez, en effet, l'un pour l'autre, ce profond respect, tout incident fâcheux est impossible. Car s'il suffit, pour anéantir toute rivalité, que d'un seul côte déjà l'on rende à l'autre partie cet honneur, quand il est rendu de part et d'autre, qui pourra faire brêche à une si solide fortification? L'assaut est impossible au démon luimême ; l'enceinte est triple, quadruple, incomparablement fortifiée.

L'humilité, en effet, est la cause de tout bien, de toute vertu. Pour l'apprendre mieux encore, écoutez le prophète : « Si vous aviez « voulu un sacrifice, je vous l'eusse offert, « ô mon Dieu ; mais les holocaustes ne peu« vent vous plaire. Le vrai sacrifice à Dieu, « c'est un esprit pénitent : Dieu ne méprisera « jamais un cœur contrit et humilié ». (Ps. L, 19.) Le prophète ne veut pas simplement l'humilité, il lui faut un degré avancé d'humilité : « Un brisement ». De même que dans un objet matériel une partie broyée ne peut lutter contre un corps solide, mais qu'elle se détruit à chaque coup qui lui est porté avant même de lui avoir rendu le choc, ainsi en estil d'une âme vraiment humble : elle choisira les mauvais traitements et la mort même, plutôt que d'attaquer, plutôt que de se venger.

Ah ! jusqu'à quand respirerons-nous cet esprit d'orgueil si ridicule? Quand nous voyons de pauvres enfants s'emporter, s'enfler, jusqu'à s'armer de pierres, jusqu'à les lancer, le rire nous prend ; or tel est l'orgueil de l'homme, il vient de la puérilité et de la sottise. « Pour« quoi la terre et la cendre s'élèvent-elles d'or« gueil? » (Ecclés. x, 9.) Tu conçois des pensées orgueilleuses, ô homme ! Pourquoi? Dans quel intérêt, dis-moi? D'où vient cette hauteur envers tes semblables? N'es-tu donc plus de même nature qu'eux? N'ont-ils pas une âme comme toi? une âme qui a reçu de Dieu la même gloire? — Tu es un sage? je le veux; alors tu dois être reconnaissant, et non enflé de vanité. C'est l'ingratitude au premier chef, que cette démence d'esprit; et elle détruit et méconnaît la générosité du bienfaiteur. En s'élevant, on le fait pour s'attribuer le mérite de la bonne œuvre ; et en s'attribuant ce mérite, on prouve son ingratitude envers celui de qui on a reçu ce bienfait. As-tu quelque bien? Rends-en grâces à l'auteur de tout bien. Ecoute ici la parole et de Joseph et de Daniel.

Le premier sort de prison, par ordre du roi d'Egypte ; en présence de toute sa cour ce prince l'interroge sur un point où la sagesse Egyptienne, malgré son habileté en ces sortes de question, était restée muette ; Joseph va se montrer bien supérieur en tout; il va manifester une science qui efface astrologues, devins, thaumaturges, magiciens, et sages de toute sorte, bien qu'il ne soit qu'un enfant sorti à peine de prison et d'esclavage. La gloire n'est que plus grande, en pareille circonstance, puisque autre chose est qu'un homme illustre déjà brille une fois de plus, autre chose qu'un inconnu se révèle; moins on soupçonnait la réponse qu'il allait faire, plus il en devait être admiré. Or, que dit Joseph présenté à Pharaon? Répond-il : Oui ! je sais tout ! Tant s'en faut. Quoi donc? sans influence de personne, uniquement inspiré par sa profonde reconnaissance, que dit-il enfin? « N'est-ce pas à « Dieu qu'appartient semblable interpréta« tion? » (Gen. XL, 8.) Voyez comme il s'empresse de rendre gloire à Dieu, et comme Dieu aussitôt le glorifie lui-même, par une faveur qui doit compter dans l'appréciation de la vraie gloire. Car il est bien plus beau pour lui de recevoir le don d'interprétation par la révélation de Dieu, que d'y arriver par son effort personnel, outre que les paroles de Joseph lui gagnaient la confiance publique, et devenaient un témoignage irrécusable de sa familiarité avec Dieu. Or, aucun bien n'est comparable à cette divine familiarité. Car, dit saint Paul, « si l'homme est justifié par ses propres œu« vres, il en a la gloire, mais non pas devant « Dieu ». (Rom. IV, 2.) Celui, en effet, qui a trouvé grâce devant Dieu, se glorifie aussi devant Dieu, parce qu'il est aimé de lui, puisque sa bonté a daigné se rapprocher d'une créature pécheresse. L'homme de ses œuvres, au contraire, trouve la gloire, mais non pas comme l'autre, la gloire devant Dieu : preuve certaine de notre grande misère ! —

Combien est plus admirable celui qui reçoit de Dieu la sagesse! Il rend gloire à Dieu, il en reçoit la gloire en retour. « Car je glorifie », dit-il, « ceux qui me glorifient ».

Mais écoutons un des descendants de Joseph, un sage que personne n'a surpassé, puisqu'il est écrit : « Etes-vous donc plus sage que Daniel? » (Ezéch. XXVIII, 3.) Ce Daniel devait partager le sort de tous les sages qui avec lui étaient à Babylone : astrologues, devins, magiciens, faiseurs de prestiges; toute l'école de sagesse était non-seulement réprouvée, mais déjà exécutée : la peine capitale prononcée contre eux tous par le roi, prouvait assez qu'il se regardait comme trompé de longue date. Daniel donc se présente au roi, pour résoudre la question proposée; loin de se donner à lui-même un regard complaisant, il commence par reporter à Dieu tout honneur : « Ce n'est pas dans la sagesse « que je posséderais plus qu'aucun autre « homme, que révélation m'a été faite, ô « prince!... Alors le roi adora Daniel et dit : « Qu'on fasse venir les victimes et les offrandes! (Dan. II, 30.) Avez-vous compris tant d'humilité, cette reconnaissance, ce caractère ennemi de tout orgueil?

Ecoutez aussi le langage des apôtres, tantôt : « Pourquoi nous regardez-vous », disent-ils, « comme si c'était par notre puissance ou notre « piété que nous avons fait marcher cet « homme? » Tantôt : « Et nous aussi », s'écrient-ils, « nous sommes des hommes mortels, sem« blables à vous! » (Act. III, 12 et XIV, 14.) Voilà comment ils répudiaient des honneurs spontanément offerts, ces hommes qui, grâce à leur humilité en Jésus-Christ, grâce à sa puissance, opéraient des prodiges plus grands que ceux de Jésus-Christ lui-même; car « celui qui « croit en moi », avait-il dit, « fera de plus « grandes choses que moi-même je n'en fais » : comment donc ne pas nous appeler des malheureux, des misérables, nous qui ne pourrions chasser je ne dis pas des démons, mais des moucherons, nous qui n'avons pas même le pouvoir d'obliger un de nos semblables, bien loin d'être les sauveurs du monde entier, et qui cependant portons si haut nos pensées, que le démon même n'atteindrait pas à notre orgueil?

3. Rien de plus étranger à l'âme chrétienne que l'orgueil. Je dis l'orgueil, et non pas la franchise et le courage. Leur faux air de famille ne les empêche pas d'être essentiellement différents. Autre est l'humilité, autre le servilisme, l'adulation, l'esprit rampant. Voulez-vous de tout cela des exemples frappants? Les contraires parfois sont étrangement rapprochés, comme l'ivraie du froment, comme la rose des épines; un enfant s'y laisse tromper; mais l'homme fait, celui qui est habile dans la culture spirituelle, saura distinguer le bien d'avec le mal. Et, tenez; proposons à vos réflexions quelques exemples tirés des saintes Ecritures mêmes.

Qu'est-ce que flatterie, servilisme, esprit rampant? Siba profite d'un mauvais moment pour flatter David et accuser son maître; Achitophel fait pis encore auprès d'Absalon. David ne leur ressemble pas, il est humble. Les trompeurs sont nécessairement flatteurs, comme ces mages de Babylone, qui s'écrient : « Vive « le roi dans les siècles! » Saint Paul, dans les Actes, par exemple, discute avec les juifs, sans jamais les flatter, mais aussi sans oublier l'humilité. Il sait parler avec liberté : « Mes frères », dit-il, « je n'ai rien fait ni contre la nation, ni « contre les coutumes de nos pères, et cepen« dant j'ai été enchaîné à Jérusalem et livré à « la justice ». (Act. XXVIII, 17.) Et pour mieux reconnaître ici le langage de l'humilité, écoutez comment il parle quand il veut les reprendre avec force : « C'est avec raison que l'Esprit« Saint a dit de vous : Vous entendrez de vos « oreilles, et vous ne comprendrez pas; vous « verrez de vos yeux, et vous n'apercevrez pas ». (Act. XXV, 26.) Reconnaissez-vous là le courage?

Considérez encore avec quelle fermeté héroïque Jean-Baptiste traite le roi Hérode : « Il « ne vous est pas permis d'avoir la femme de « votre frère ». (Marc, VI, 18.) Voilà la confiance, voilà la force! Ainsi ne parlait pas un Séméi : « Sors », criait-il à David, « sors, homme de « sang ». (II Rois, XVI, 7.) Il parlait hardiment sans doute; mais la hardiesse n'est pas le courage; ici, c'était audace, outrage, excès de langue. De même quand Jésabel insultait Jéhu : Voilà, s'écriait-elle, l'assassin de son maître! C'était audace et non pas franchise. Elie aussi, mais par franchise et fermeté, trouvait un vif reproche : « Ce n'est pas moi qui trouble le « peuple; c'est vous et la maison de votre « père! » (III Rois, XVIII, 18.) Le même Elie traitait avec une égale fermeté tout le peuple réuni : « Pourquoi », disait-il, « boiter ainsi des « deux jambes et entre deux partis? » Frapper

ainsi donnait la preuve d'un franc parler, d'un vrai courage.

Vous faut-il d'autres exemples à la fois d'humilité et de liberté? Entendez cette phrase de Paul : « C'est le moindre souci que celui d'être « jugé par vous ou par tout homme mortel; « je ne voudrais pas me juger moi-même, car « bien que ma conscience ne me reproche « rien, je ne suis pas pour cela justifié ». (I Cor. IV, 3.) Voilà les inspirations qui conviennent aux chrétiens. Ajoutez-y celle-ci : « Comment! « un d'entre vous, ayant une affaire litigieuse « contre un de ses frères, ose se faire juger « auprès des infidèles et non par-devant les « saints! » (Ibid.) — Préférez-vous connaître à quelle basse flatterie se dégradent les juifs insensés? Ecoutez ce qu'ils disent : « Nous n'a- « vons point d'autre roi que César ». (Jean, XIX, 15.) — Aimez-vous mieux connaître l'humilité? Ecoutez de nouveau les protestations de saint Paul : « Nous ne nous prêchons pas nous- « mêmes, nous prêchons Jésus-Christ comme « Seigneur, et nous comme vos serviteurs en Jé- « sus-Christ ». (Ibid.) — Voulez-vous voir, à l'égard du même homme, l'audace et la flatterie? David subit l'audacieux langage de Nabal; et bientôt la basse adulation des Ziphéens; celui-là lui jetait des paroles de malédiction ; ceux-ci le trahissaient, au moins par leur volonté et leur complot.— Verrez-vous plus volontiers, non plus l'adulation, mais la sagesse en action? Considérez David épargnant Saül qui était tombé dans ses mains. — Vous plaît-il de retrouver la vile flatterie? Rappelez-vous les misérables qui assassinèrent Isboseth [1], crime affreux pour lequel David les fit mourir.

Enfin, pour abréger, définissons l'audace, comme aussi la franchise et la force. La première a lieu quand on s'irrite, quand un reproche violent se formule sans une cause grave et juste, quand on se venge, quand de toute autre injuste manière on s'emporte : la seconde se trouve à braver les périls et la mort, à mépriser les amitiés ou les ressentiments quand il s'agit de la volonté de Dieu. L'adulation et le servilisme se reconnaissent à servir certaines personnes bien au-delà de leurs besoins et des convenances, par convoitise de quelque avantage temporel; l'humilité se manifeste par les mêmes services, mais qu'on rend uniquement pour des motifs agréés de Dieu; l'homme humble descendant ainsi de sa dignité, pour accomplir une œuvre grande, admirable et parfaite.

Heureux, si nous savons, si nous pratiquons ces maximes! Les savoir, en effet, ce n'est pas assez : « Ce ne sont pas ceux qui entendent la « loi », dit saint Paul, « mais bien ceux qui la « pratiquent, qui seront justifiés ». (Rom. II, 13.) Bien plus la connaissance du précepte vous condamne, quand les œuvres manquent, et la pratique du devoir. Abordons la pratique aussi, afin de gagner la récompense, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

[1] Le manuscrit porte Miphiboseph, soit inadvertance de l'orateur, soit faute des copistes. (Note des Bénédictins.)

HOMÉLIE VI.

QU'ON RECONNAISSE EN VOUS LES SENTIMENTS DE JÉSUS-CHRIST MÊME, QUI ÉTANT L'IMAGE DE DIEU... ET SON ÉGAL,... S'EST ANÉANTI EN PRENANT LA FORME DE SERVITEUR, ETC. (CHAP. II, 5-9.)

Analyse.

1-4. Exorde : Jésus-Christ proposé par lui-même et par saint Paul comme modèle de charité. — Les ennemis de l'Incarnation nommés, leurs hérésies dévoilées, leurs impiétés d'avance réfutées par le texte de saint Paul. — Réfutation spéciale de Sabellius et d'Arius. — Le Fils n'est pas un petit Dieu, inférieur au Père. — Jésus-Christ a pu se croire Dieu, « sans rapine », puisqu'il l'est : l'orateur profite de ce texte, pour établir à la fois la nature divine de Jésus-Christ, et l'essence de l'humilité. — Il explique les mots : « In forma Dei ».

4-6. Judas perverti par l'avarice : craignons de succomber sous cette passion. — Mammon et Jésus-Christ se disputent le monde. — L'enfer au bout de l'avarice. Pourquoi l'orateur parle de l'enfer.

1. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ veut élever ses disciples aux plus grandes vertus, il propose en exemple, les prophètes, son Père et lui-même, disant tantôt : « Ainsi ont-ils « traité les prophètes qui ont vécu avant moi ». Tantôt : « Apprenez de moi que je suis doux »

(Matth. v, 12 et xi, 29); et ailleurs : « Soyez « miséricordieux comme votre Père qui est « dans le ciel ». (Luc, vi, 36.)

Paul ne suit pas une autre méthode. Pour décider les Philippiens à la pratique de l'humilité, il met en scène Jésus-Christ; et ce n'est pas seulement pour cette vertu, c'est aussi pour expliquer la charité envers les pauvres, qu'il rappelle ce grand modèle en ces termes : « Vous connaissez la grâce de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, qui pour nous s'est fait pauvre, « lorsqu'il était si riche! » (II Cor. viii, 9.) Il n'est rien, en effet, qui excite une âme grande et sage à la pratique du bien, comme de lui faire comprendre que ses œuvres la rendront semblable à Dieu. Quel motif vaudra jamais celui-là pour décider une volonté? Paul le savait, aussi pour amener ses lecteurs à l'humilité, il a commencé par les prier et par les conjurer; puis il a employé les paroles encourageantes : « Vous persévérez », disait-il, « dans « un seul esprit » ; et encore : « Ce qui est une « preuve de leur perdition, et de votre salut ». (Philip. i, 27.) Mais il arrive enfin à son grand moyen de persuasion : « Soyez dans la même « disposition et dans le même sentiment où a été « Jésus-Christ, qui étant dans la forme de Dieu, « n'a point cru que ce fût pour lui une rapi« ne et une usurpation d'être l'égal de Dieu, « mais qui cependant s'est anéanti, prenant la « forme de l'esclave (5, 6) ».

Mes frères, appliquez-vous, je vous en prie, élevez vos âmes. Comme un glaive à double tranchant, de quelque côté qu'il frappe, au milieu même d'innombrables bataillons, les rompt facilement et les détruit, parce que, tranchant des deux côtés, il présente d'ailleurs sa pointe à qui rien ne résiste : ainsi en est-il des paroles du Saint-Esprit. Oui, par la force de ces paroles, les sectateurs d'Arius d'Alexandrie, de Paul de Samosate, de Marcel le Galate, de Sabellius l'Africain, de Marcion le Pontique, de Valentin, de Manès, d'Apollinaire le Laodicéen, de Photin, de Sophronius, tous les hérétiques, sans exception, sont tombés sous les coups de Paul.

Invités à ce noble spectacle de leur défaite, conviés à voir toutes leurs phalanges abîmées d'un seul coup, réveillez-vous, pour ne pas perdre un seul trait de ce spectacle divin. Car enfin, si dans les courses des chevaux et des chars, le plus beau coup de théâtre pour vous est de voir un des vaillants écuyers vaincre d'un élan triomphal tous les chars et tous les écuyers ses rivaux, et parmi ces véhicules renversés, et au milieu de ses adversaires encore sur le siége, arriver seul jusqu'à la borne, jusqu'à la barrière du combat, alors que de toutes parts éclatent les applaudissements, et que les clameurs s'élèvent jusqu'aux cieux; alors que le vainqueur, à qui la joie et les applaudissements semblent donner des ailes, achève avec ses coursiers de parcourir le stade : combien plus n'éprouverez-vous pas de bonheur, après qu'aidés de la grâce de Dieu, nous aurons culbuté les bataillons des hérésies et les machines de guerre du démon avec leurs écuyers eux-mêmes, qui ne seront plus ensemble qu'un monceau de ruines?

Mais, s'il vous plaît, plaçons en ordre toutes ces hérésies. Quel ordre adopterons-nous, celui de leur impiété, ou celui des temps? Suivons plutôt celui des temps; car, au point de vue de l'impiété, il serait difficile de les classer.

Vienne d'abord Sabellius l'Africain. Que dit-il? « Père, Fils, Esprit-Saint, trois noms et « rien de plus, désignant une seule personne ».

Marcion le Pontique nie la bonté de ce Dieu qui a créé toutes choses; il ne veut pas qu'il soit père du Christ, qui est bon; il en imagine un autre qui est juste, selon lui; quant au Fils, il ne s'est pas incarné pour nous.

Marcel, Photin, Sophronius prétendent que le Verbe est une « énergie », et que cette énergie habite dans cet homme qui est né de la race de David, mais que ce n'est pas une substance hypostatique. Arius le reconnaît comme Fils, mais de nom seulement. C'est une créature, dit-il, et bien inférieure au Père. Les autres hérétiques refusent une âme à Jésus-Christ. Voyez-vous tous les chars en ligne? Considérez aussi leur ruine complète; voyez bien comment Paul les choque et les renverse, mais tous, vous dis-je, d'un seul coup, d'un seul élan! Et comment les a-t-il renversés? « Pre« nez en vous », dit-il, « les sentiments de Jé« sus-Christ, qui étant dans la forme de Dieu a « cru, sans usurpation aucune, être l'égal de « Dieu ». C'est assez pour briser Paul de Samosate, et Marcel, et Sabellius. Car il le déclare : « Jésus-Christ était dans la forme de « Dieu ». S'il était dans cette forme, comment donc, impie, oses-tu dire qu'il a commencé en Marie, et qu'auparavant il n'était pas? Comment encore ne serait-il qu'une « éner-

« gie? » Car s'il dit : « Dans la forme de Dieu », il dit aussi : « Dans la forme d'esclave ». L'esclave en bonne forme, n'est-il que l'esclave en énergie, ou l'esclave en nature? Certainement, réponds-tu, l'esclave formel, c'est l'esclave en nature. Donc aussi la forme de Dieu, c'est la nature de Dieu, et non une simple « énergie ». Ainsi succombent Marcel le Galate, Sophronius et Photin.

2. A Sabellius, maintenant. L'apôtre dit : « Comme il était dans la forme de Dieu, il n'a « pas cru que ce fût une usurpation pour lui, « que d'être l'égal de Dieu ». Qui dit égal, dit égal à un autre : l'égalité ne peut se dire d'une personne seule. Vous voyez donc ici la substance, l'hypostase de deux personnes, et non pas de vains noms qui ne s'appliquent pas à des réalités. Par là même, le Fils unique vous apparaît existant avant tous les siècles. Mais cela suffit contre ces adversaires.

Contre Arius, que dirons-nous? Il fait le Fils d'une autre substance que son Père. — Hérétique, réponds-moi : que veut dire cette proposition : « Il a pris une forme d'esclave? » Il s'est fait homme, me répond-il. Donc aussi, puisqu'il était dans « une forme de Dieu », il était Dieu; car dans les deux textes se trouve cette expression de « forme ». Si ce mot est vrai dans un cas, il l'est aussi dans l'autre : la forme d'esclave ici, c'est l'homme en sa nature, donc aussi la forme de Dieu, c'est Dieu dans sa nature. L'apôtre ne s'en tient pas là; mais comme Jean l'Evangéliste, il atteste la parfaite égalité de Jésus-Christ avec Dieu, et montre qu'il n'est en rien inférieur au Père : « Il n'a pas regardé comme une usurpation « d'être l'égal de Dieu ».

Toutefois, n'ont-ils pas ici quelque subtilité à nous opposer? Le texte, disent-ils, affirme précisément le contraire, puisqu'il dit : Etant dans la forme de Dieu, il n'a pas voulu être usurpateur de la nature de Dieu. — Mais s'il était Dieu même, comment pouvait-il ravir la nature divine? Se peut-il entendre un langage plus absurde? Dirait-on jamais ceci, par exemple : Etant homme, il n'a pas ravi la nature humaine? Quelqu'un pourrait-il ravir ce qu'il est essentiellement?

Vous ne comprenez pas, répondent-ils; entendez ainsi le texte : Le Fils étant un Dieu moindre, n'a pas usurpé l'égalité avec le Dieu grand, avec celui qui est plus grand que lui. — Ainsi, pour vous, il y a un Dieu grand et un Dieu petit! Voilà que vous introduisez le paganisme dans l'Eglise. Chez les païens, en effet, il y a petit et grand Dieu; en est-il de même chez vous? Je l'ignore. Dans les Ecritures, du moins, vous ne trouverez nulle part rien de pareil : partout le grand, nulle part un petit. Car dès qu'il est petit, comment est-il Dieu? S'il n'y a pas, à vrai dire, d'homme petit et d'homme grand, mais une seule nature d'homme; si tout ce qui n'a pas cette nature, n'est pas homme, comment s'est-il trouvé un Dieu grand et un Dieu petit en dehors de la nature divine? Qui est petit, n'est pas Dieu : car partout nos saints livres le proclament grand : « Le Seigneur est grand », dit David, « et dépasse toute louange ». Il le dit du Fils aussi, car partout il l'appelle son Seigneur. — Ailleurs il s'écrie : « Vous êtes « grand, vous faites des merveilles, vous êtes « le seul Dieu ». Et encore : « Notre Seigneur « est grand, grande est sa puissance; sa magni- « ficence est sans limites ». (Ps. XLVII, 1; LXXXV, 10; CXLIII, 3.)

Tout cela se dit du Père, répliquent-ils; le Fils est petit. — Vous le prétendez, vous : mais contre votre dire, l'Ecriture affirme du Fils ce qu'elle prononce du Père. Ecoutez la parole de Paul : « Nous attendons la bienheu- « reuse espérance, et l'avénement de gloire « du Dieu grand ». (Tit. II, 13.) L'avénement! Est-ce du Père qu'on dit cela? Or, pour vous condamner mieux encore, il a ajouté : L'avénement « du Dieu grand ». Cette phrase a-t-elle jamais été dite du Père? Jamais! Au reste, ce qu'il ajoute ne permet point un tel sens : « L'arrivée du Dieu grand et notre Sauveur, « Jésus-Christ ». Voilà donc le Fils aussi déclaré grand! Comment parlez-vous donc de grand et de petit? — Ecoutez encore un prophète qui l'appelle : « L'Ange du grand « conseil ». Qu'est-ce que l'Ange du grand conseil? N'est-il pas grand lui-même? Celui qui est le « Dieu fort », ne serait pas grand, mais petit? Comment ces impudents et criminels sectaires osent-ils abuser des mots, jusqu'à dire : Un petit Dieu? Souvent je rapporte leurs propres termes, pour que vous en ayez horreur. — C'était un petit Dieu, disent-ils; et il n'a pas été jusqu'à usurper le même rang que le grand. — Qu'est ceci? dites-moi; (cependant, n'allez pas croire que ces paroles absurdes soient de moi!) Mais d'après leur opinion, le Fils était petit, et bien inférieur

en puissance à son Père : dès lors, comment aurait-il usurpé l'égalité avec Dieu le Père? Une nature inférieure ne peut, quelque usurpation qu'elle fasse, devenir une nature supérieure. Ainsi l'homme ne pourra jamais se faire l'égal de l'ange; le cheval ne pourrait, le voulût-il, arriver à être selon la nature égal à l'homme.

Mais, laissant ce moyen, j'ai une question à vous faire. Par cet exemple de Jésus-Christ, que veut établir saint Paul? Vous me répondrez qu'il veut conduire les Philippiens à l'humilité. Alors, pourquoi nous proposer ce modèle? Dès qu'on veut exhorter à l'humilité, on ne s'exprime pas ainsi. On ne dit pas : Soyez humble, n'ayez pas de vous-même des sentiments aussi avantageux que de vos égaux; prenez modèle sur cet esclave; il ne s'est pas révolté contre son maître; imitez-le! A un tel propos, vous répondriez : Ce n'est pas là un type d'humilité! Sa révolte serait de l'arrogance! — Or, apprenez, impie, dont l'enflure est diabolique, apprenez ce que c'est qu'humilité.

En quoi consiste l'humilité? A n'avoir que d'humbles sentiments. Or, l'homme humble par nécessité n'a pas pour cela d'humbles sentiments; le vrai humble s'humilie lui-même. Je veux vous éclaircir ce point, appliquez-vous. Si, pouvant avoir des sentiments élevés de soi-même, un homme n'en veut avoir que des idées modestes, il est humble de cœur. Mais quiconque n'a d'humbles pensées que parce qu'il ne peut en avoir de magnifiques, n'est pas humble très-certainement. Par exemple, que l'empereur se soumette à son sujet, voilà l'humilité de cœur, puisqu'il descend de son rang suprême; que le sujet s'incline devant lui, au contraire, il n'est pas humble pour cela; car il ne s'est pas abaissé d'une plus haute position. Il n'y a vraiment aucune place au sentiment de l'humilité, si vous ne pouvez même pas être humble. Qu'un homme soit rabaissé malgré lui et par nécessité, cette soumission, bonne en elle-même, n'est pas attribuable à ses sentiments, à sa volonté, mais à la nécessité. Or ταπεινοφροσύνη, est un mot qui, par lui-même, dit abaissement volontaire de l'esprit.

3. Voudrez-vous, dites-moi, louer pour son amour de la justice, l'homme qui se contient dans les limites de ses propriétés, mais qui n'a aucun moyen de ravir celle d'autrui? Non; et pourquoi? c'est que la nécessité, l'impossible empêche qu'on ne juge de sa volonté. Dites-moi encore : vanterez-vous, comme tranquille et paisible, le citoyen qui reste dans la vie privée, lorsqu'il ne pourrait aucunement s'emparer d'un pouvoir, d'un trône? Non encore, il n'y a pas place au mérite. Car le mérite, sachez-le, ignorants, ne consiste pas à s'abstenir en pareil cas, mais à pratiquer son devoir. L'abstention ainsi entendue ne mérite pas le blâme, mais n'arrive pas non plus jusqu'à mériter l'éloge. Voyez plutôt comment Jésus-Christ lui-même motive la louange des élus : « Venez, les bénis de mon Père; « possédez le royaume qui vous a été préparé « dès la création du monde; car j'ai eu faim, « et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, « et vous m'avez donné à boire ». (Matth. XXV, 34, 35.) Il ne dit pas : Car vous n'avez pas désiré le bien d'autrui; car vous n'avez pas volé; ce serait trop peu de chose; mais : Vous m'avez vu avoir faim, et vous m'avez nourri. — Qui donc a jamais parlé de la sorte de ses amis ou de ses ennemis? Quelqu'un a-t-il jamais loué Paul, mais que dis-je? Paul! Quelqu'un a-t-il jamais fait d'un homme vulgaire, l'éloge que vous, hérétique, vous faites de Jésus-Christ, quand vous dites : Il n'a pas usurpé une dignité qui ne lui appartenait pas? — Louer quelqu'un de cette façon, c'est lui donner certificat de malice achevée. Pourquoi? C'est qu'on donne ordinairement aux malfaiteurs des compliments négatifs, tels que celui-ci : « Que celui qui volait, ne vole plus désormais ». (Ephes. IV, 28.) On ne parle pas sur ce ton aux honnêtes gens. On ne s'avise pas de louer celui qui n'a pas ravi une dignité qui ne lui appartenait pas : quelle folie serait-ce de le vanter ainsi?

D'ailleurs..... Mais appliquez-vous, je vous prie, mon raisonnement se prolonge... Qui voudrait, surtout de cette manière, exhorter à l'humilité? Un exemple ne doit-il pas toujours être plus grand et plus beau que la chose même, objet de votre exhortation? Ira-t-on jamais le prendre dans une sphère obscure et inférieure? Non. Voyez plutôt Jésus-Christ exhortant à faire du bien même à ses ennemis; il se sert d'un grand exemple, celui du Père « qui fait lever son soleil sur les bons et « sur les méchants, et tomber sa pluie sur le « juste et sur l'injuste ». (Matth. V, 45.) Veut-il exhorter à la douceur, il se pose en exemple : « Apprenez de moi que je suis doux et hum-

« ble de cœur » (Jean, XIII, 14); et ailleurs : « Si j'ai fait ainsi pour vous, moi votre Sei« gneur et votre Maître, combien plus devez « vous le faire vous-mêmes? » (Matth. XI, 29.) Voyez-vous quel modèle il choisit? Il ne faut pas en effet qu'un modèle soit inférieur : c'est là une règle que nous gardons nous-mêmes.

Or, dans la question présente, l'exemple, entendu comme les hérétiques, n'approche même pas du terme où il doit nous conduire. Comment cela? C'est que, si vous me proposez un esclave comme modèle, c'est un être inférieur, soumis par droit à un plus grand que lui : je n'y reconnais point d'humilité. C'est le contraire que vous deviez faire; il fallait nous montrer un plus grand obéissant à un plus petit. Mais comme l'apôtre ne trouvait en Dieu rien de semblable, je veux dire, une personne plus grande et une autre moindre, il a établi leur parfaite égalité.

Si le Fils avait été inférieur au Père, son exemple ne valait plus et ne pouvait servir à saint Paul, pour commander l'humilité. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas d'humilité à ne pas attaquer plus grand que soi, à ne pas usurper une dignité, à obéir jusqu'à la mort.

Souvenez-vous, d'ailleurs, d'une recommandation qui accompagne cet exemple. Saint Paul disait tout à l'heure : « Que chacun de « vous par esprit d'humilité croie les autres « au-dessus de soi ». — « Que chacun croie », dit-il; en effet, puisqu'à l'égard de la nature vous êtes une même chose, et que la grâce que vous avez reçue de Dieu vous rend tous égaux, l'humilité ne peut plus être que dans les sentiments. Mais quand il parle de plus petits et de plus grands, il ne dit plus : Supposez et croyez; mais : Honorez ceux qui sont au-dessus de vous; c'est sa parole dans un autre passage : « Obéissez à vos supérieurs et soyez« leur soumis ». (Hébr. XIII, 17.) Au cas actuel, saint Paul demande la soumission d'après la nature même des choses; tandis qu'au cas précédent, elle doit venir de notre libre jugement. « Que chacun par un sentiment d'hu« milité croie les autres au-dessus de soi » : et c'est bien là ce qu'a fait Jésus-Christ lui-même.

Ces réflexions suffisent à renverser le système hérétique. Il nous reste à exposer notre doctrine. Auparavant résumons ici cette controverse : Non, saint Paul, conviant les fidèles à la pratique de l'humilité, n'a pas dû produire en exemple un inférieur obéissant à un supérieur. S'il avait voulu prêcher simplement l'obéissance, celle que des serviteurs doivent à leur maître, à la bonne heure! Mais lorsqu'il s'agit de conseiller à l'homme libre de s'abaisser devant l'homme libre, que peut faire en pareil cas la soumission de l'esclave à son maître? de l'inférieur envers son supérieur? — Aussi bien n'a-t-il pas dit que le plus petit obéisse au plus grand; mais obéissez-vous les uns aux autres, bien que vous soyez d'égale dignité. « Croyez les autres au« dessus de vous ». Pourquoi n'a-t-il pas cité plutôt l'obéissance imposée à la femme? Ainsi que la femme obéit au mari, aurait-il dit, ainsi vous-mêmes obéissez. S'il n'a pas apporté l'exemple des époux, entre lesquels, après tout, se trouve égalité et liberté; s'il l'a évité, parce qu'il s'y rencontre cependant une certaine dépendance, combien moins aurait-il mis en avant l'exemple de l'esclave? — Au reste, j'ai commencé par faire remarquer qu'on ne louera personne, qu'on ne voudra pas même citer qui que ce soit, pour le seul mérite de ne pas être un criminel. Pour célébrer la chasteté d'un homme, on ne dira jamais qu'il ne fut point adultère; on le vantera, par exemple, de n'avoir pas même usé de son épouse. S'abstenir d'actions honteuses ne sera jamais à nos yeux un sujet de gloire; la gloire ici serait ridicule.

J'ai ajouté que « la forme de l'esclave » était vraie, et rien moins que l'esclave lui-même : par conséquent que « la forme de Dieu » est parfaite et rien moins que Dieu. Mais pourquoi est-il dit, non pas qu'il a été fait dans la forme de Dieu, mais qu' « il y était? » Cette expression équivaut à celle-ci : « Je suis celui qui « suis ». La forme, en tant que forme, annonce identité de nature; il ne se peut que la forme soit la même quand l'essence est différente; que, par exemple, l'homme ait la forme angélique; que la brute ait la forme humaine. Alors, concluez : Qu'est-ce que le Fils?

En nous, il est vrai, en nous qui sommes composés de deux substances, la forme appartient au corps : mais en CELUI qui était parfaitement simple et sans composition, la forme, évidemment, appartient à son essence et la désigne.

Que si, parce que le texte porte « en forme « de Dieu [1] », ἐν μορφῇ Θεοῦ, sans article, vous

[1] Les ariens prétendaient que le mot Dieu, qui en grec admet l'article « le Dieu » signifiait le Père; mais que, sans l'article, Dieu

prétendez que le Père n'est pas désigné ici, je vous montrerai en maints passages le Père désigné par le mot Dieu sans article. Pourquoi vous annoncé-je d'autres textes; d'abord, celui-ci m'en donne une preuve immédiate : il n'a pas cru être usurpateur, quand il s'est cru l'égal « de Dieu », et non pas « du » Dieu (Θεῷ simplement); il n'a pas mis l'article, bien qu'il parlât du Père. — Volontiers j'ajouterais mes autres citations; mais je crains de fatiguer vos esprits. Du moins que vos mémoires retiennent ce que nous avons dit pour renverser les systèmes ennemis. Arrachons les épines (du doute et de l'erreur), puis nous sèmerons la bonne semence, après avoir détruit les ronces maudites et rendu à la terre de nos cœurs un champ libre et reposé; il lui faut, en effet, dépouiller toute la végétation vicieuse des doctrines étrangères, pour qu'elle puisse ensuite recevoir avec pleine vertu les divines semences.

4. Rendons grâces à Dieu pour l'instruction que nous venons d'entendre; demandons-lui qu'il nous accorde de la garder et de la retenir, afin que, peuple et prédicateur, en recueillent la joie, et les hérétiques la confusion. Supplions-le qu'il daigne aussi, pour la suite de ce discours, nous ouvrir la bouche, et nous inspirer pour l'instruction des mœurs. Prions-le qu'il nous donne une vie digne de notre foi, afin que, vivant pour sa gloire, nous ne fassions jamais par notre faute blasphémer son saint nom. « Malheur à vous », est-il écrit, « parce qu'à cause de vous le nom de « Dieu est blasphémé ».

Si, lorsque nous avons un fils, (et que pouvons-nous avoir de plus proche qu'un fils?) et que nous sommes, à cause de lui, en butte aux outrages, nous le renions, nous le détestons, nous le rejetons; combien plus voyant des serviteurs ingrats, blasphémateurs et outrageux, Dieu ne devra-t-il pas les rejeter et les haïr? Et devenus les objets de cette aversion, de cette haine de Dieu, qui donc recevra, qui protégera ces misérables? Personne, Satan et les démons exceptés. Et cette proie du démon, quel espoir de délivrance lui reste? Quelle consolation dans sa triste vie?

Tant que nous sommes dans la main de Dieu, nul ne peut nous en arracher, tant elle est puissante. Mais une fois tombés hors de cette main, de cette puissance secourable, nous sommes perdus, exposés en proie à tous les ravisseurs, jetés sous tous les pieds qui voudront nous fouler, pareils à des murs croulants, à une haie renversée. Quand la muraille est faible, chacun facilement lui donne l'assaut; et ce que je vais dire de Jérusalem, ne s'applique pas seulement à la cité sainte, mais, sachez-le, à tout homme. Or, qu'est-il écrit de Jérusalem ?

« Je chanterai au peuple que j'aime le cantique que mon bien-aimé a composé pour sa « vigne. — Mon bien-aimé avait une vigne sur « une colline, dans un lieu fertile. — Je l'ai « close, je l'ai environnée d'un fossé, et j'ai « planté un cep de Sorech; j'ai bâti une tour « au milieu, j'y ai construit un pressoir, et j'ai « attendu qu'elle me produisît des raisins, et « elle n'a produit que des épines. — Maintenant « donc, vous, habitants de Jérusalem, et vous, « hommes de Juda, soyez juges entre moi et « ma vigne. — Qu'ai-je dû faire de plus à ma « vigne, et que je n'aie point fait? Car j'ai at« tendu qu'elle produisît du raisin; elle n'a « produit que des épines. — Maintenant donc « je vous montrerai ce que je veux faire à ma « vigne. J'en arracherai la haie, et elle sera ex« posée au pillage; j'en détruirai la muraille, « et elle sera foulée aux pieds. — Et j'abandon« nerai ma vigne; elle ne sera plus taillée ni la« bourée; les épines y monteront, comme dans « une terre inculte, et je commanderai aux « nuées de ne plus lui épancher leurs ondes. « — La vigne du Seigneur des armées, c'est la « maison d'Israël, c'est l'homme de Juda, au« trefois son plant choisi. — J'ai attendu qu'ils « fissent des actions de droiture, ils n'ont en« fanté que l'iniquité; et au lieu de la justice « que j'attendais, j'entends la clameur qui les « accuse ». (Isaïe, V, 1-7.)

Toute âme trouve ici sa leçon. Car lorsque le Dieu de toute bonté a comblé la mesure de ses bienfaits; et que l'âme, au lieu de raisin, a produit les épines, Dieu arrache la haie, détruit le mur, et nous sommes en proie aux ravisseurs. Ecoutez comment et avec quelle douleur un autre prophète a dépeint cet état : « Pourquoi, « mon Dieu, avez-vous détruit sa muraille? Pour« quoi est-elle ravagée par tous les passants du « chemin? Le sanglier de la forêt l'a dévastée; « toute bête sauvage y a pris sa pâture ». (Ps. LXXIX, 13, 14.) Sans doute, il parle plus haut du Mède et du Babylonien; mais ici il ne le

simplement indiquait le Fils. Le saint les réfute victorieusement. — (Note des Bénédictins.)

désigne même pas. Ce sanglier, cette bête solitaire et sauvage, c'est le démon et ses puissances infernales. « Solitaire et sauvage « sanglier » désigne et dépeint son impureté et sa férocité. Pour donner une image de ses instincts rapaces, les saints livres le comparent au « lion qui rôde en rugissant, cher« chant qui il pourra dévorer». (I Pierre, v, 8.) Pour nous signaler ses poisons dangereux et mortels, ils l'appellent serpent et scorpion. « Foulez aux pieds », est-il dit, « les serpents, « les scorpions, et toute la puissance de l'en« nemi ». (Luc, x, 19.) Pour nous faire comprendre à la fois son poison et sa force, ils le nomment dragon ; ainsi dans ce passage : « Le dragon que vous avez fait pour s'y jouer». (Ps. ciii, 26.) Au reste, dragon, serpent, aspic, sont des noms que l'Ecriture lui donne partout ; comme à une bête tortueuse, d'aspects variés et de force redoutable, qui agite, trouble, bouleverse toutes choses dans les hauteurs comme dans les abîmes.

Toutefois ne craignez pas, ne perdez pas courage ; veillez seulement, et il ne sera plus qu'un faible passereau. « Foulez aux pieds », a dit le Seigneur, « les serpents et les scor« pions ». Lui-même, si nous le voulons, le jettera sous nos pieds comme une vile poussière.

5. Mais qu'il est ridicule, ou plutôt qu'il est malheureux de voir qu'un être destiné à ramper sous nos pieds, plane en vainqueur sur nos têtes ! Et comment cela se fait-il? Par notre faute ! Il grandit, si nous voulons ; et si nous voulons, il se rapetisse. Soyons bien à nos intérêts, serrons-nous autour de notre Roi : dès lors, il s'amoindrit, et n'a pas plus de pouvoir contre nous qu'un petit enfant. Mais si nous nous éloignons de notre Roi suprême, il se redresse, il frémit, il aiguise ses dents homicides, parce qu'il nous trouve privés de ce puissant auxiliaire. Il n'attaque, en effet, que dans la mesure que Dieu permet. S'il n'osait, par exemple, envahir un troupeau de pourceaux, avant que le Seigneur ne lui en eût donné permission, bien moins le ferait-il sur les âmes humaines. Dieu permet ses attaques, d'ailleurs, ou pour instruire, ou pour punir, ou même pour glorifier davantage ses élus. Voyez-vous, par exemple, que loin de provoquer Job, le démon n'osait même approcher de lui, qu'il le craignait, qu'il tremblait ?

Mais que parlé-je de Job ? Judas, Judas luimême ne devint la proie du démon et son entière conquête, que quand Notre-Seigneur eut retranché ce traître du collége sacré des apôtres. Jusque-là Satan le tentait au dehors, et n'osait faire irruption jusque dans son âme. Mais dès qu'il le vit retranché du saint bercail, il l'attaqua plus furieusement qu'un loup ne ferait jamais, et il ne lâcha cette proie qu'après lui avoir donné une double mort.

Ce douloureux chapitre a été, du reste, écrit pour notre instruction. Ne demandez pas ce que nous avons gagné à savoir que Jésus-Christ ait été trahi par l'un des douze intimes : quel est ici notre profit, quel est notre avantage ? Il est grand, vous répondrai-je. Si nous comprenons bien le motif, qui détermina ce perfide à un pareil complot, nous veillerons à ne pas nous laisser entraîner par une cause semblable.

Comment donc Judas en vint-il à se perdre ? Par avarice. Il était voleur, et cette maladie le rendit fou au point de lui faire livrer Notre-Seigneur pour trente pièces d'argent. Quelle plus honteuse folie ! rien au monde n'égalait, rien ne pouvait valoir l'objet sacré de cette trahison ; et « Celui » devant qui les nations sont comptées comme un néant, il le livre pour trente pièces d'argent ! Tant est lourde la tyrannie de l'avarice, tant elle est capable de dégrader une âme ! L'ivresse même produit dans l'âme un délire moins grand que l'avarice. La folie, l'idiotisme frappent moins fort que la passion de l'argent. Car, dis-moi, aveugle apôtre, quelle raison a déterminé ta perfidie ? Obscur et inconnu, tu fus, par le Seigneur, appelé, placé même au rang des douze ; il te communiqua sa doctrine, il te promit des biens inappréciables, il te fit produire des miracles même ; sa table, ses voyages, sa conversation, il partageait tout avec toi, comme avec tes collègues de l'apostolat. Tant de bienfaits ne suffirent donc pas à t'arrêter ? Quel si grand mobile alors te rendit traître? Avais-tu, scélérat, le moindre sujet de plainte ; ou plutôt de quels biens ne t'avait-il pas accablé ? Connaissant ton infâme dessein, il ne cesse de te donner tout ce qu'il a. Souvent il répète : « Un « de vous me trahira» (Matth. xxvi, 21) ; souvent il te désigne, en t'épargnant toujours ; il sait ce que tu es, et ne te chasse pas du sacré collége. Il te supporte encore, et comme si tu étais toujours un membre légitime de ce corps

vénérable, un des douze intimes, il t'honore, il te chérit. Enfin, ô crime, tu le vois ceint d'un linge, et de ses pures mains lavant tes pieds impurs; rien ne t'arrête; tu continues à voler le bien des pauvres; et le Seigneur le supporte encore pour t'empêcher de faire le dernier pas; mais rien ne peut changer ta détermination. Et pourtant, quand tu serais une bête féroce, une pierre même, tant de bienfaits reçus, tant de miracles opérés, cette doctrine sublime de l'Evangile enfin, ne devait-elle pas te fléchir? Hélas! jusque dans cette dégradation bestiale, le Seigneur te poursuit de ses appels; malgré cette pétrification de ton cœur plus dur que les rochers, ses œuvres merveilleuses t'invitent au retour: mais en vain; tout cela ne peut amender Judas.

Peut-être, mes frères, cet excès de folie dans un traître vous étonne; ah! que sa plaie honteuse vous fasse trembler! La cupidité, l'amour de l'argent l'a fait ce que vous voyez. Arrachez de vos cœurs cette passion, qui enfante de telles maladies de l'âme, qui fait les impies, qui nous conduirait, même après mille bienfaits de la bonté de Dieu, à le méconnaître et à le renier. Arrachez cette passion, je vous en supplie; ce n'est pas une maladie légère; elle sait produire mille morts très-cruelles. Nous avons vu le mal de Judas: craignons d'y succomber nous-mêmes. Son histoire a été écrite pour nous préserver de tels malheurs; tous les évangélistes l'ont racontée, pour nous apprendre le désintéressement. Fuyez donc, et de loin, le vice contraire: l'avarice se reconnaît non-seulement dans le désir de beaucoup d'argent, mais dans le simple désir de l'argent. C'est déjà avarice grave, que de demander au-delà du besoin. Sont-ce des talents d'or qui ont poussé Judas à la trahison? Trente deniers lui ont suffi pour livrer le Seigneur. Ne vous souvient-il plus de ce que j'ai dit déjà, que le désir exagéré de l'argent se manifeste non pas seulement en acceptant une somme considérable, mais plus encore en recevant une somme chétive? Voyez quel grand crime commet Judas pour un peu d'or! que dis-je pour un peu d'or, pour quelques pièces d'argent!

6. Non, non, jamais l'avare ne contemplera Jésus-Christ face à face; c'est là, je le répète, une impossibilité. L'avarice est la racine de tous les péchés. Que s'il suffit d'un seul, pour perdre la gloire éternelle, où donc sera placé celui qui apportera, au jugement de Dieu, la racine de tous les péchés? Le serviteur de l'argent ne peut être le vrai serviteur de Jésus-Christ. C'est lui-même qui a proclamé cette incompatibilité absolue. « Vous ne pouvez », a-t-il dit, « servir Dieu et Mammon »; et encore: « Nul ne peut servir deux maîtres » (Matth. VI, 24), car leurs volontés sont contraires. Jésus-Christ vous dit: Pitié pour les pauvres! Mammon reprend: Prenez ce qu'ils possèdent. Jésus-Christ: Donnez-leur ce que vous avez! Mammon: Ravissez même ce qu'ils ont. Voyez-vous le combat? Voyez-vous la guerre? Faut-il vous montrer comment personne ne peut servir ces deux maîtres, mais comment l'un des deux sera nécessairement méprisé? N'est-ce pas là une vérité d'une clarté qui n'a pas besoin de commentaire? Comment? c'est qu'en fait nous voyons Jésus-Christ méprisé et Mammon en honneur! Sentez-vous déjà l'amertume de ces paroles? Et si les paroles sont amères, que ne sont pas les faits eux-mêmes? mais la maladie qui nous travaille, nous empêche de sentir la gravité des faits. Dès que nous commencerons à nous dégager des étreintes de cette passion, notre esprit jugera sainement des choses. Mais une fois sous l'empire de cette fièvre de l'or, notre âme se complaît dans son mal, perd absolument la faculté de juger, et voit se corrompre le tribunal même de sa conscience. Jésus-Christ prononce: « Si quelqu'un ne renonce « pas à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon « disciple ». (Luc, XIV, 33.) Mammon réplique: Arrache le pain à l'indigent. Jésus-Christ: Habillez sa nudité! Mammon: Volez-lui jusqu'à ses haillons. Jésus-Christ: Ne méprisez pas votre propre sang et ceux de votre maison. Mammon: Pour ton sang et ta maison, point de pitié; quand ce serait un père, quand ce serait une mère, méprise-les. Et que parlé-je de père et de mère? Sacrifie, je le veux, jusqu'à ton âme. Il commande, on l'écoute. Hélas! hélas! ce maître qui vous impose des lois si cruelles, si inhumaines, si sauvages, nous trouve obéissants, plutôt que Celui dont le joug est léger et les commandements si salutaires. De là, l'enfer; de là, le feu; de là ce fleuve de flammes et ce ver qui ronge éternellement.

Je le sais: beaucoup ici ne sont point charmés de nous voir traiter ce sujet menaçant; mais moi-même, c'est malgré moi que j'y touche;

qu'ai-je, enfin, à y gagner? Ah! bien mieux aimerais-je à vous entretenir continuellement des biens du royaume céleste, de ce repos, de ces ondes qui désaltèrent pleinement, de ces pâturages verdoyants et joyeux, comme les appelle le prophète : « Il m'a élevé auprès « des eaux rafraîchissantes, il m'a placé au « milieu de gras pâturages ». (Ps. XXII, 2.) Oui, j'aimerais à vous parler de ce lieu, d'où sont bannis la douleur, le deuil, les chagrins. J'aimerais à raconter le bonheur qu'on goûte dans un séjour avec Jésus-Christ, bien qu'il dépasse tout langage et même toute pensée. J'aimerais néanmoins à user toutes mes forces sur cet éternel et délicieux sujet, mais que ferais-je alors? Car il n'est pas possible de parler de royaume à un malade brûlé par la fièvre. Tant que dure son périlleux état, il faut traiter de sa guérison; tant que la peine et le châtiment le menacent, il messiérait de lui parler de gloire. On n'a qu'un but, en ce cas; c'est de le sauver de la peine, du supplice; si nous n'atteignons ce premier résultat, comment espérer l'autre? Continuellement donc je vous entretiens du mal à redouter, pour vous faire arriver au bien que vous désirez. Car si Dieu lui-même nous a menacés de l'enfer, c'est pour que personne ne tombe en enfer; c'est pour que tous nous arrivions à la couronne. Ainsi nous-mêmes nous ne cessons pas de vous parler d'enfer, pour vous relever jusqu'à l'espoir d'un trône, pour fléchir d'abord vos cœurs sous la crainte et les décider à pratiquer ce qui fait mériter la palme.

Veuillez donc supporter sans chagrin le poids de nos paroles. Ce poids de ma parole aura l'avantage d'alléger vos âmes du fardeau de leurs péchés. Le fer, aussi, les marteaux ont du poids; et cependant on fabrique avec eux les vases d'or et d'argent; on redresse les objets tors; si les outils étaient moins lourds, ils deviendraient impuissants à redresser un corps tordu. Ainsi le poids de nos reproches peut façonner vos âmes au bien. Ne cherchez donc pas à éviter ni leur pesanteur, ni leurs coups salutaires; on ne vous blesse jamais pour briser et déchirer vos âmes, mais pour les corriger. Nous savons, en effet, grâce à Dieu, dans quelle mesure il faut frapper, et quelle doit être l'intensité de nos coups, afin que, sans jamais briser le vase, ils puissent le guérir, le restaurer, le remettre en état de servir au divin Maître; de telle sorte que la réparation le présente avec un nouveau lustre, avec une forme et une ciselure irréprochable, au grand jour où doit couler le fleuve de feu, et qu'il ne devienne pas la pâture du bûcher que l'éternité entretiendra.

Si vous ne passez ici-bas par le feu de la parole, vous passerez infailliblement dans l'autre vie par le feu de l'enfer, puisque « le « jour du Seigneur se révèlera par le feu ». (I Cor. III, 13.) Mieux vaut qu'un instant notre parole vous brûle, que la flamme dont parle ici l'apôtre. Cet avenir éternel, en effet, est d'une certitude absolue; souvent je l'ai prouvé par des raisons sans réplique; les saintes Ecritures suffiraient pour vous en donner la pleine conviction. Mais plusieurs étant portés à la discussion, nous y avons ajouté maints raisonnements. Rien n'empêche que maintenant même nous ne les apportions encore. — Qu'avions-nous dit? Dieu est juste, nous l'avouons; gentils et juifs, hérétiques et chrétiens. Or, bien des pécheurs sortent de ce monde sans être punis; bien des hommes de vie vertueuse en sont sortis de leur côté après avoir subi mille calamités. Donc, si Dieu est juste, en quel lieu donnera-t-il aux uns la récompense, aux autres le supplice, s'il n'y a pas d'enfer, s'il n'y a pas de résurrection? Ce raisonnement, répétez-le toujours aux autres et à vous-mêmes; il ne vous laissera pas un doute sur la résurrection. Or, quand on croit à la résurrection, sans ombre de doute, on apporte tous les soins, toute l'attention possible à mettre son âme en état de gagner les biens éternels. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, en l'unité du Père et du Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

SOYEZ DANS LES MÊMES SENTIMENTS QUE JÉSUS-CHRIST, QUI AYANT LA FORME DE DIEU, N'A PAS CRU QUE CE FUT POUR LUI UNE USURPATION D'ÊTRE ÉGAL A DIEU, MAIS QUI S'EST ANÉANTI LUI-MÊME EN PRENANT LA FORME D'ESCLAVE ETC. (JUSQU'AU VERSET 11.)

—

Analyse.

1. Le Seigneur Jésus ne craignant pas qu'on l'accusât de rapine pour son titre et sa nature d'égal de Dieu, ne craint pas de déposer ce titre, de cacher cette nature. Il s'anéantit par humilité et non par nécessité.
2. Il est fait *semblable à l'homme*, parce qu'il en prend la nature, — mais non, comme le veut Marcion, par un faux semblant d'incarnation. — Il *s'anéantit*, mais sans cesser d'être Dieu, comme le voudraient Paul de Samosate et Arius.
3. Son incarnation ne nuit pas à sa nature divine. — Son obéissance humble jusqu'à la mort de la croix n'empêche pas son égalité avec Dieu le Père.
4. Grandeur du nom de Jésus, qui lui a été donné en récompense.
5 et 6. L'humilité nous élève au-dessus de nous-mêmes. L'orgueil nous ravale au-dessous de la brute.

1. Nous avons exposé et réfuté les systèmes hérétiques; il est temps, maintenant, de développer nos saintes vérités. Ces paroles : « Il « n'a pas cru usurper », d'après eux, ne signifient que : « Il n'a pas usurpé ». D'après nous, et nous l'avons fait voir, ce sens est ridicule et absurde, puisque jamais on ne pourrait, dans un sens pareil, trouver dans ce passage une exhortation à l'humilité; puisqu'on ne pourrait louer ainsi Dieu, ni même un homme vulgaire.

Que devons-nous donc croire ici? Appliquez-vous, mes frères, à bien suivre notre discours. C'est le préjugé du grand nombre, que s'ils se conduisent avec humilité, ils compromettront leur dignité personnelle, perdront dans l'estime publique, et descendront au-dessous de leur niveau réel. L'apôtre combat cette crainte orgueilleuse, et, pour montrer que tels ne doivent pas être nos sentiments, il monte jusqu'à la divinité même : ce Dieu, Fils unique, qui est dans la forme de Dieu, qui n'a rien de moins que son Père, qui lui est égal, n'a pas regardé, nous dit-il, comme une rapine ni comme une usurpation son égalité avec Dieu. Or, comprenez bien ces dernières paroles.

Un bien que vous auriez ravi ou que vous posséderiez sans aucun droit, vous n'oseriez pas le déposer même un instant; vous craindriez de le perdre, d'en déchoir; aussi le gardez-vous continuellement en vos mains. Au contraire, celui qui tient de la nature une dignité quelconque, celui-là ne craint pas de descendre de sa dignité, parce qu'il n'a pas à redouter de la perdre. Un exemple. Absalon avait ravi le pouvoir; il n'aurait osé l'abdiquer. Autre exemple. Mais ne vous troublez pas si nos comparaisons ne peuvent représenter parfaitement et intégralement leur objet : c'est le propre de ce genre d'arguments de laisser à l'esprit plus à deviner qu'ils n'expliquent. Je dis donc : Un usurpateur, révolté contre son prince, lui a ravi le sceptre : ne craignez pas qu'il ose ni déposer le pouvoir, ni dissimuler même cette autorité qu'il a ravie; dès qu'il la dissimule, il la perd. Au reste cet exemple s'applique à tout bien ravi : le ravisseur toujours veille sur sa proie, et la garde continuellement; s'il s'en dépouille un instant, il la perdra; de sorte qu'on peut dire en général, que tout voleur craint de se séparer de l'objet volé, et qu'il garde toujours le bien sur lequel il a mis la main; tandis qu'une crainte semblable ne se rencontre pas dans ceux qui ne possèdent rien par rapine : ainsi l'homme craint bien peu de perdre sa raison, qui fait sa dignité... J'avoue, toutefois, ne pas trouver d'exemples satisfaisants : nous ne tenons, pauvres humains, aucune royauté de par la nature; aucun bien même ne nous est naturel, puisque tous et chacun appartiennent essentiellement et en toute propriété à Dieu seul.

Que dirons-nous donc? Que le Fils de Dieu n'a pas appréhendé de descendre de sa dignité, bien sûr qu'il était de la recouvrer; et qu'il l'a cachée sans croire pour cela s'amoindrir. Aussi l'apôtre n'a-t-il pas dit de Jésus-Christ qu'il « n'a pas usurpé », mais bien qu'il « n'a pas cru

« usurper ». Sa souveraineté, en effet, ne venait ni de rapine, ni de donation faite par autrui ; elle était sa nature, et par suite immuable et assurée. Aussi n'hésite-t-il pas, roi suprême, à revêtir l'extérieur d'un de ses sujets. Un tyran craint de dépouiller à la guerre son manteau de pourpre; un roi s'en défait avec confiance. Pourquoi? Parce qu'il n'a pas usurpé le commandement. Il est loin de ressembler à l'usurpateur qui ne s'en dépouille jamais; il le dissimule et le cache, parce qu'il le possède par nature et qu'il ne peut le perdre. Je conclus : L'égalité avec Dieu n'était pas pour Jésus-Christ une usurpation, mais bien sa nature même ; aussi s'est-il anéanti.

Mais où sont ceux qui prétendent qu'il subit alors une nécessité, qu'il fut réduit à se soumettre? Il s'anéantit « lui-même », a dit saint Paul ; il s'humilia « lui-même », il « se fit » obéissant jusqu'à la mort. Comment il « s'a« néantit », l'apôtre le montre : « en prenant « la forme de l'esclave, en se faisant à la « ressemblance des hommes, étant reconnu « homme par tout son extérieur ». Il se rappelle qu'il vient d'écrire : « Que chacun croie les « autres au-dessus de soi ». Aussi ajoute-t-il de Jésus-Christ lui-même : « Il s'est anéanti ». En effet, s'il avait subi l'abaissement, mais non spontanément, mais non d'après sa volonté même, ce n'eût pas été un acte d'humilité. S'il n'a pas su, par exemple, que ce sacrifice lui était demandé, cette ignorance en lui est une imperfection. A-t-il seulement attendu, faute de la connaître, l'heure où il devait l'accomplir? Encore ici, c'est une ignorance du temps. Et s'il a connu l'obligation de le faire et l'heure de l'accomplir, pourquoi direz-vous qu'il ait été contraint de se soumettre? — Pour montrer, direz-vous, la prééminence de son Père sur lui. — Mais alors il aboutissait à montrer non pas la prééminence de son Père, mais sa propre bassesse. Car le nom de Père ne suffit-il pas pour indiquer la prérogative du Père? Or, à cette seule exception près qu'il n'est point le Père, nous trouvons dans le Fils identité complète et en tout avec le Père. Ce titre de Père, évidemment, ne peut passer au Fils sans absurdité. Mais, je le répète, à ce titre seul excepté, tout ce que possède le Père appartient au Fils en toute communauté.

2. Les marcionites, prenant le texte au pied de la lettre, aiment à rappeler qu'ici il est écrit : qu'il a été fait à « la ressemblance d'un « homme », et non pas qu'il s'est fait homme. — Mais comment pourrait-on être fait à la ressemblance d'un homme? En revêtant une vaine ombre? Dès lors, c'est un fantôme; ce n'est plus rien de semblable à l'homme. Le semblable de l'homme, c'est un autre homme. D'ailleurs, que répondrez-vous au texte de saint Jean : Le « Verbe s'est fait chair », sans contredire notre apôtre saint Paul lui-même, qui dit ailleurs : « A la ressemblance d'une « chair de péché? »

« Et par tout son extérieur, il a été trouvé « comme un homme ». Voilà, disent-ils encore : Par l'extérieur, et comme un homme. Or, être comme un homme, être un homme par l'extérieur, c'est tout autre chose qu'être un homme par nature. — Vous voyez, mes frères, avec quelle ingénuité et quelle assurance je vous rapporte les objections des adversaires? La victoire, en effet, ne peut être splendide et surabondante, qu'à la condition que nous ne dissimulerons en rien la force apparente de leurs difficultés. Dissimuler serait une ruse plutôt qu'une victoire. Que disent donc les hérétiques? Ne craignons pas de le répéter. Autre chose d'être homme par l'extérieur, autre chose de l'être par nature; et de même : Autre chose d'être dans la ressemblance d'un homme, ou d'être simplement homme.

Je réponds : Alors aussi prendre la forme d'esclave n'est pas prendre la nature d'esclave. Il y a contradiction dans les termes. Pourquoi ne détruisez-vous pas tout d'abord cet antagonisme? Car si le texte que vous citez plus haut nous bat selon vous, celui-ci évidemment vous bat à votre tour. L'apôtre n'a pas dit : Comme une forme d'esclave ; ni : A la ressemblance d'une forme d'esclave ; ni : Dans l'extérieur d'une forme d'esclave; mais simplement : « Il « a pris forme d'esclave ». Que voulait-il dire ici? Est-ce encore là une contradiction dans les mots? A Dieu ne plaise !

Toutefois, sur ce texte même, ils nous jettent une facétie froide et ridicule. Il a pris forme d'esclave, répondent-ils, lorsque, ceint d'un linge, il a lavé les pieds de ses disciples. — Mais est-ce là forme d'esclave? Non, non, c'est œuvre et rôle d'esclave; or assumer rôle d'esclave et prendre forme d'esclave, voilà choses bien différentes. Pourquoi n'a-t-il pas dit : Il fit une œuvre d'esclave? c'eût été plus clair. Jamais, dans l'Ecriture, le mot « forme » n'est employé pour le mot « œuvre ». La diffé-

rence de signification est complète : l'un est un nom de nature, l'autre un nom d'emploi. Dans le langage ordinaire non plus, nous n'employons jamais concurremment les termes œuvre et forme.

Au sens même des adversaires, Notre-Seigneur n'a pas fait œuvre d'esclave, il ne s'est pas ceint d'un linge, puisque son corps n'étant, selon eux, que fantastique, la scène entière était sans vérité. S'il n'avait point de mains, comment lavait-il? s'il n'avait point de reins, comment aurait-il pu se ceindre d'un linge? Quel genre de vêtements aurait-il pu prendre; car il est dit qu' « il reprit ses vêtements? » Comme il est donc impossible de trouver ici une véritable action, réellement faite, mais une pure illusion, avouez qu'il n'a pas même lavé les pieds des disciples! Si cette nature incorporelle apparut dans la chair, mais sans avoir de corps, qui donc a lavé les pieds des apôtres?

Et contre Paul de Samosate, que dirons-nous? Que dit-il lui-même, d'abord, ce sectaire? La même chose absolument que Marcion. Aussi lui répondons-nous : Celui qui a simplement la nature humaine, un homme pur et simple, ne s'anéantit pas à laver les pieds de ses compagnons de service. — Car ce que nous avons établi contre les ariens s'applique à ceux-ci également. Entre eux, toute la différence est une faible distance de temps ; les uns comme les autres font du Fils de Dieu une créature. Que suffit-il de leur répondre? Qu'un homme, pour laver d'autres hommes, ne s'anéantit pas, ne se dégrade pas. Si, n'étant qu'un homme, il n'a pas commis la monstrueuse usurpation de s'égaler à Dieu, il n'y a pas là de quoi faire son panégyrique. Qu'un Dieu se fasse homme, c'est une grande et ineffable humiliation ; mais où est l'humiliation à ce qu'un homme fasse des choses humaines? — Où trouvez-vous, d'ailleurs, que « forme de Dieu « s'appelle » œuvre de Dieu? » Car si, restant un homme pur et simple, vous l'appelez forme de Dieu d'après ses œuvres, pouruoi ne pas donner ce même nom à Pierre qui a fait des œuvres plus grandes? Pourquoi Paul lui-même ne se propose-t-il pas en exemple, lui qui, mille fois, avait accepté des emplois d'esclaves, sans jamais en refuser aucun? « Nous sommes bien loin de nous « prêcher nous-mêmes », disait-il ; « nous prê« chons Jésus-Christ, et nous avouons n'être « que vos esclaves par Jésus-Christ». (II Cor. IV, 5.) Les adversaires n'apportent donc que difficultés ridicules et misérables. Jésus-Christ s'est humilié : c'est la parole apostolique. Eh bien, vous, dites comment? Où est son anéantissement? Où est son humiliation? Est-ce d'avoir fait des miracles même? Mais Pierre et Paul en ont fait aussi, de sorte qu'on n'y reconnaît pas le privilége propre et spécial du Fils.

Quel est donc le sens vrai de ces mots : « Il « s'est fait à la ressemblance des hommes? » — Elles marquent que le Fils a eu plusieurs choses de nous, et qu'il n'en a pas eu plusieurs autres choses, comme par exemple d'être né par le commerce charnel, comme surtout d'avoir commis le péché. Tels furent ses priviléges exclusifs, qu'aucun homme ne partage avec lui. Il n'était pas seulement ce qu'il paraissait être, il était encore Dieu. Il apparaissait avec la nature de l'homme; mais quoique notre semblable par la chair, il différait de nous par beaucoup d'endroits. Ces paroles donc indiquent qu'il n'était pas purement et simplement un homme, et l'apôtre dit avec raison : « Dans la ressemblance des hom« mes». Car nous sommes corps et âme; lui, il est Dieu, âme et corps : c'est pourquoi il écrit : « Dans notre ressemblance». Craignant d'ailleurs que lui ayant entendu dire : « Il s'est « anéanti lui-même », nous n'allions croire, d'après ces mots, à la dégradation, à la perte de la divinité dans le Fils, il semble nous ajouter ici que, demeurant ce qu'il est, il prend ce qu'il n'était pas ; et que fait chair, il continue à être le Dieu-Verbe.

3. La même raison qui lui fait parler de « ressemblance », lui fait ajouter aussi : « Par « l'extérieur » : sa nature première n'a pas dégénéré, en effet; elle ne s'est pas confondue avec la nôtre, sinon « par l'extérieur » seulement. Ayant affirmé clairement la prise de possession par lui de la forme (ou nature) de l'esclave, il ajoute avec confiance cette seconde affirmation, après avoir par la première fermé la bouche à tous les hérétiques. En effet, quand il parlait aux Romains « d'une « ressemblance » de Jésus-Christ « avec notre « chair de péché », il ne niait pas pour cela que ce fût une vraie chair, mais seulement que cette chair eût péché, bien qu'elle fût semblable à une chair pécheresse. En quoi semblable? par la nature; en quoi différente? pour la malice : mais en somme semblable à

notre chair pécheresse. Eh bien! comme l'apôtre se servait alors de cette expression de « ressemblance », parce que, de fait, il n'y avait pas entre notre chair et la sienne complète égalité, de même ici la ressemblance est encore mentionnée, pour rappeler qu'entre elles encore tout n'est pas égal; qu'ainsi, par exemple, le Fils ne passa point par la naissance ordinaire, par le péché, par tout ce qui fait enfin l'homme pur et simple. Son mot, fait « comme l'homme » est donc d'une admirable vérité, puisqu'il n'était pas un d'entre nous, mais comme un d'entre nous. Dieu Verbe, il n'a pas dégénéré en homme; sa substance n'a pas changé : mais il s'est montré comme un homme, sans toutefois nous tromper par un corps fantastique, mais pour nous apprendre l'humilité. Ainsi quand il écrit : « Comme l'homme », son intention est claire; car en plus d'un autre passage, il l'appelle homme expressément, comme dans celui-ci : « Il n'y a qu'un Dieu, et qu'un médiateur « homme, Jésus-Christ». —Nous avons épuisé ce que nous devions dire contre les adversaires du corps de Jésus; quant à ceux qui nient qu'il ait pris une âme avec ce corps, il faut leur dire : Si la forme de Dieu est un Dieu parfait, bien certainement aussi la forme de l'esclave est aussi l'esclave parfait.

Maintenant revenons aux ariens : « Etant », dit saint Paul, « dans la forme de Dieu, il n'a pas cru que ce fût une usurpation d'être l'égal de Dieu ». Dès qu'il parle de la divinité du Fils, il ne se sert jamais des expressions : Il « a « été fait », il « a pris » ; mais écoutez-le désigner son humanité : Il s'est anéanti lui-même en « prenant » la forme de l'esclave; et il a « été fait » à la ressemblance des hommes. Vous retrouvez les deux termes qu'il évitait d'abord : Il s'est fait homme, mais il était Dieu. Gardons-nous autant de confondre (les natures) que de les séparer (de la seule et unique personne du Fils). En lui, un seul Dieu, un seul Christ, le Fils de Dieu : « un », cependant, vous dirai-je, par union mais non par mélange ni confusion; cette nature infinie de Dieu, tout en s'adjoignant l'autre nature, n'a pas dégénéré, elle lui est simplement unie.

« Il s'est humilié lui-même, s'étant fait « obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort « de la croix ». Les hérétiques interprètent aussitôt qu'il s'est fait obéissant, parce qu'il était loin d'être l'égal du Père auquel il obéissait. O stupides et insensés adversaires! comme si cette conduite admirable retirait au Fils la moindre perfection! comme si nous-mêmes nous ne savions pas obéir à nos amis, sans descendre cependant devant eux! C'est en toute spontanéité que le Fils se soumet à son Père; loin d'être servile, cette obéissance est glorieuse et parfaitement convenable à la dignité du Fils unique, tout en rendant à son Père un incomparable honneur. Il honore son Père, oui, mais garde-toi de le déshonorer, lui, ce Fils véritable de Dieu; aime plutôt à le vénérer davantage, à reconnaître d'autant mieux son titre de Fils, que lui-même honore plus admirablement ce Père de toutes choses. Jamais Dieu n'a eu un tel adorateur. Plus sa dignité était sublime, plus son humilité a été profonde. Si rien ne l'égale, rien n'égale non plus l'honneur qu'il rend à son Père, librement et sans contrainte. Ici plus qu'ailleurs sa vertu éclate et pour la peindre, je sens que les expressions me font défaut.

Ciel! quel mystère ineffable qu'il se fasse esclave! mais qu'il subisse volontairement la mort, c'est plus écrasant; et il trouva le moyen de surpasser encore ce double sacrifice, moyen qui dépasse notre pensée même. Qu'est-ce donc? c'est que parmi tant de genres de mort si différents, celle que le Seigneur endura était regardée comme la plus honteuse; elle était le comble de l'ignominie, le dernier terme de l'exécration. « Maudit soit », disait l'Ecriture, « celui qui est pendu au gibet! » (Deut. XXI, 23.) Aussi, les Juifs affectèrent de lui choisir ce supplice pour le rendre infâme, afin que si sa mort violente ne pouvait suffire à détacher de lui jusqu'au dernier de ses disciples, au moins il ne lui en restât plus un seul à la vue de cette mort exécrée. Aussi voulurent-ils encore qu'on le crucifiât entre deux brigands, pour qu'on eût de lui et d'eux, même mépris, et que la parole de l'Ecriture s'accomplît : « Il a été compté au nombre des « scélérats ». (Isaïe, LIII, 12.)

Mais la vérité, par là même, brilla d'un plus vif éclat. Bien plus beau, bien plus admirable apparaît, en effet, ce spectacle du calvaire, lorsque sa gloire attaquée par tant d'ennemis, malgré leurs mille artifices, en dépit de toutes leurs machines de guerre, ressort cependant et nous éblouit de sa magnificence. Ces misérables, pour l'avoir tué, et tué avec cet appareil, comptaient bien avoir fait de lui un ob-

jet d'horreur, et d'horreur extrême ; et cependant leur espoir indigne échoua complétement. Et pourtant ces deux brigands eux-mêmes étaient de si profonds scélérats (car l'un des deux seulement se convertit et encore au dernier soupir), que pendus à leur gibet, ils avaient encore la force de lui jeter l'outrage; la conscience de leurs crimes, les tortures, la compassion que devait leur commander cette fraternité du supplice, rien n'arrêtait leur fureur; témoin cet aveu de celui d'entre eux qui, enfin, reprit l'autre en ces termes : « Tu ne crains donc pas Dieu, bien « que tu subisses le même châtiment ! » (Luc, XXIII, 40.) Tant était profonde la malice de tous les spectateurs de ce grand drame. Mais la gloire de Jésus-Christ ne subit pas la moindre atteinte : « Dieu même », dit saint Paul, « en « retour de son immolation, l'a exalté et lui a « donné un nom qui est au-dessus de tout « nom ».

4. Remarquez bien la suite des idées dans saint Paul, et comment, dès qu'il a parlé de cette chair adoptée par le Seigneur, il rappelle immédiatement toutes les circonstances qui prouvent son humilité. Avant de dire qu'il a pris la forme de l'esclave, et tant qu'il nous entretient de la divinité de Jésus, voyez avec quelle élévation il s'exprime; je dis avec élévation, en la mesurant à nos forces humaines; car Paul même n'atteint pas, et il ne pourrait atteindre à la hauteur de son sujet. Toutefois, écoutez-le : « Etant dans la forme de Dieu, il a « cru sans usurpation être égal à Dieu ». Mais notre bienheureux parle-t-il du Dieu fait homme, il développe aussitôt toutes les conséquences de cette incomparable humilité, parce qu'une pensée le rassure : il sait que la chair sacrée de Jésus a subi seule toutes les humiliations qu'il rappelle; il sait que sa divinité n'en a souffert aucun dommage.

« Et pour cela, Dieu l'a élevé et lui a donné « un nom qui est au-dessus de tout nom, de « sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au « ciel, sur la terre et dans les enfers; et que « toute langue confesse que Notre-Seigneur « Jésus-Christ est dans la gloire de son Père ». Disons aux hérétiques : S'il est ici question du Dieu-Verbe et non pas du Verbe incarné, expliquez-nous cette exaltation et ce genre d'exaltation surtout? Le Père leur donne-t-il quelque chose en plus? Voilà, dès lors, l'imperfection antérieure du Fils constatée d'un côté au moins; c'est à cause de nous qu'une nouvelle perfection lui est dévolue, puisque s'il ne nous avait pas fait ce grand don, il n'aurait pas gagné l'honneur dont il est question.

« Il lui a donné un nom ». Ainsi, du moins dans votre opinion, il n'avait pas même de nom. Alors, s'il a reçu celui qui lui était dû, comment l'a-t-il reçu par don et par grâce ? « Un nom qui est au-dessus de tout nom », et si nous demandons lequel enfin : « Afin « qu'au nom de Jésus-Christ » tout genou fléchisse. Les hérétiques, par ce nom, entendent la gloire. Donc aussi doivent-ils ajouter : Une gloire au-dessus de toute gloire. Or, nous avons vu que cette gloire consiste précisément à adorer son Père ! Vous voilà bien loin de la grandeur divine, vous qui pensez connaître Dieu autant qu'il se connaît lui-même ! Votre interprétation à elle seule suffit pour montrer que vous êtes loin de l'idée véritable que représente le nom de Dieu ! Au reste, une nouvelle preuve de votre aberration va ressortir de votre idée même. Voilà, répondez-moi, la gloire du Fils ? Donc, avant la création des hommes, et surtout avant celle des archanges et des anges, ce Fils n'était pas dans la gloire ? Car, enfin, la nature de cette gloire, c'est de surpasser toute gloire; on le voit très-clairement par ces mots : « Un nom au-dessus de « tout nom ». Or, avant l'époque où Dieu la lui donne, il est dans la gloire sans doute, mais moins qu'il ne l'a été dès lors ! C'est à cette gloire qu'il tendait, c'est le but qu'il voulait atteindre quand il créait toutes choses; loin d'être déterminé par sa seule bonté, il avait soif de gloire, et de celle encore qui vient de nous ! Comprenez-vous ces folies, ces impiétés ? — Au contraire, appliquez ce langage de l'apôtre à l'incarnation; il est vrai de tout point; le Dieu-Verbe permet que nous parlions asinsi de sa chair glorifiée ; toutes ces donations n'arrivent pas à sa nature divine, mais à celle que sa bonté a voulu revêtir. Les appliquer à la divinité, c'est impardonnable, tandis qu'au contraire si j'avance que Dieu a immortalisé un homme, quand même je le dirais de l'homme tout entier, je sais ce que je dis.

« Au ciel, sur la terre et dans les enfers », qu'est-ce à dire ? Dans tout l'univers, qui comprend anges, hommes et démons ; — ou bien encore chez les justes comme chez les pécheurs. « Et que toute langue confesse que Notre-Sei-

« gneur Jésus-Christ est dans la gloire du Père ». Comprenez : que tout le monde le proclame ; et remarquez qu'il s'agit ici de la gloire du Père, de sorte que partout, quand le Fils est glorifié, le Père est aussi glorifié, et réciproquement le déshonneur du Fils retombe sur le Père. Car, s'il en est ainsi même humainement et chez nous, bien qu'entre les pères et leurs enfants la distance soit grande, bien plus en est-il ainsi en Dieu, au sein duquel cette différence ne peut être ; ainsi l'honneur ou le déshonneur retombent sur lui. Selon l'apôtre, en effet, le monde est soumis au Fils, et c'est là précisément la gloire du Père. Donc aussi, quand nous disons que ce Fils est parfait, sans besoin aucun, sans la moindre infériorité à l'égard du Père, c'est encore la gloire de son Père. Celui-ci apparaît dès lors dans tout l'éclat de sa bonté, de sa puissance, de sa sagesse, puisqu'il engendre un Fils aussi grand, qui ne lui est aucunement inférieur ni pour la bonté, ni pour la sagesse. Oui, si je le proclame sage autant que son Père, sans une ombre d'infériorité, voilà bien déclarer la sagesse infinie du Père. Quand je le déclare aussi puissant que lui, j'indique en retour la puissance infinie du Père ; quand je le dis bon comme le Père, c'est assez dire que le Père est infiniment bon, puisqu'il a pu engendrer un Fils qui n'est à son égard ni inferieur, ni moindre. Quand enfin je nie la moindre infériorité d'essence entre eux, et que j'avoue leur égalité, l'identité même de leur substance; par là même je proclame Dieu admirable, je chante sa puissance, sa bonté, sa sagesse, parce qu'il a bien voulu nous envoyer son Fils, ou plutôt un autre lui-même en tout point, sauf en un seul : c'est qu'il n'est point le Père. Ainsi tout ce que je dis à la louange du Fils, retourne à son Père. L'éloge même si pauvre et si chétif que je lui adresse en ce passage (car c'est bien peu de chose pour la gloire de Dieu, que d'être adoré par le monde entier), ce faible éloge appartient encore à sa gloire néanmoins : à combien plus forte raison tout le reste !

5. Croyons donc pour sa gloire, et pour sa gloire aussi sachons vivre, puisque faire l'un sans l'autre ne sert de rien. Car lorsque nous le glorifions selon la foi, sans vivre selon la loi, alors plus que jamais nous lui faisons outrage, puisque le reconnaissant comme Seigneur et Maître, nous ne le méprisons pas moins, nous ne redoutons pas son terrible tribunal. Que des gentils vivent dans l'impureté, rien d'étonnant, rien qui mérite un si grand supplice ; mais que des chrétiens, participants de si grands mystères, admis à une gloire si éminente, osent cependant mener une vie souillée, voilà une malice incomparable et impardonnable.

Répondez-moi, en effet. Jésus-Christ est descendu aux derniers degrés de l'obéissance, et a mérité ainsi de devenir le Seigneur des anges et des hommes, le Maître absolu de tout et de tous. Et nous croirions déchoir en nous humiliant ! Mais au contraire : nous montons à une élévation sublime ; jamais nous ne sommes aussi grands et dignes d'estime. Oui, celui qui s'élève s'abaisse ; celui qui s'abaisse s'élève ; et pour le prouver il suffit qu'une seule fois Jésus-Christ ait prononcé cette maxime.

Au reste, examinons cette question à fond. Etre humilié, qu'est-ce, sinon subir blâmes, accusations, calomnies? Etre exalté, qu'est-ce, sinon recevoir honneurs, louanges, élévation en gloire ? Sans doute. Or, voyons comment on arrive à l'un et à l'autre but. Satan était un ange : il s'élève, qu'arrive-t-il? Ne tombe-t-il pas au dernier degré de l'abaissement ? La terre n'est-elle pas maintenant son séjour ? N'est-il pas partout accusé et poursuivi de reproches? — Paul n'était qu'un homme; il s'humilie : qu'arrive-t-il? N'est-il pas estimé, comblé de louanges, célébré par les éloges ? N'est-il pas l'ami de Jésus-Christ? N'a-t-il pas fait des choses plus étonnantes que Jésus-Christ même? N'a-t-il pas souvent commandé au démon comme à un vil esclave? Ne l'a-t-il pas promené à sa guise comme on ferait d'un satellite ? N'en a-t-il pas fait son jouet et foulé aux pieds sa tête brisée? Ses prières n'ont-elles pas obtenu à bien d'autres personnes une semblable victoire ? Pourquoi m'arrêtai-je à ce double exemple? Voici celui d'Absalon et celui de David; l'un qui s'élève, l'autre qui s'abaisse : lequel, enfin, obtient l'honneur et la gloire? Or, se peut-il entendre rien de plus humble que la réponse de ce bienheureux prophète aux outrages de Séméi : « Laissez-le », disait-il, « laissez-le me maudire, c'est Dieu « qui le lui a commandé ? » (II Rois, XVI, 10.)— Ainsi encore le publicain s'humilie, quoiqu'après tout son langage ne fût point celui de l'humilité, mais seulement de la modestie

et d'une juste honte; le pharisien au contraire s'exalte lui-même.... Mais, je l'ai dit, laissons les exemples de personnes, étudions plutôt la nature des choses.

Supposez donc, en général, deux individus, également bien dotés du côté de la fortune, des honneurs, de la science, de la puissance, de tous les biens de ce monde, enfin, et connaissant d'ailleurs tous leurs avantages. L'un des deux, toutefois, mendie encore les éloges de chacun, et s'irrite, quand on les lui refuse, toujours insatiable dans son ambition, toujours enflé de lui-même et de son mérite. L'autre méprise tout ce vain attirail de la gloire, n'y trouve sujet de quereller personne, et repousse même les honneurs qu'on lui défère. A votre avis, lequel des deux est le plus grand, de celui qui mendie les honneurs, sans pouvoir les gagner, ou de celui qui les refuse quand même on les lui offre? C'est bien l'homme qui dédaigne, n'est-ce pas? Oh! oui, il est vraiment grand; car le vrai moyen d'acquérir la gloire, c'est de la fuir. Poursuivez-la, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous poursuit. Si vous voulez y parvenir, ne la désirez point; si vous voulez grandir, ne vous portez pas vous-mêmes vers les hauteurs. Il est d'ailleurs une raison qui nous fait honorer l'homme humble et sans ambition, et prendre en aversion les poursuivants de la gloire : les hommes aiment naturellement la contradiction; ils se plaisent à faire le contraire de ce qu'on veut.

Ainsi, méprisons la gloire; s'humilier c'est s'élever. Pour que les autres vous élèvent, ayez soin de ne pas vous élever vous-mêmes. Qui s'exalte ne sera point exalté par les autres; qui s'abaissera ne sera pas abaissé par les autres. L'orgueil est un grand vice. Mieux vaudrait être insensé qu'orgueilleux : l'idiotisme est une infirmité de nature; l'orgueil est une folie pire, c'est souvent folie et fureur tout ensemble. Le pauvre fou ne nuit qu'à soi; l'orgueilleux est la plaie de ses frères. Cette maladie de l'orgueil est, d'ailleurs, enfantée par la démence; à moins de délirer, nul au monde ne peut concevoir de soi-même une haute estime : le fou achevé est toujours arrogant. Le sage le déclare : « J'ai vu un « homme se croire sage : on peut encore mieux « espérer d'un insensé». (Prov. XXVI, 12.) Vous voyez que je ne me suis pas aventuré en disant que ce vice est pire que la folie; car, selon l'Ecriture, l'insensé doit donner plus d'espoir. Aussi saint Paul disait : « Ne soyez point sages « à vos propres yeux». (Rom. XII, 16.) A l'égard des corps, quels sont ceux qui nous paraissent les mieux portants? Sont-ce les chairs gonflées, que boursouflent les gaz et les humeurs aqueuses, ou plutôt celles qui présentent fermeté et consistance? Celles-ci, répondez-vous. Il en est ainsi de l'âme : avec l'orgueil, elle se gonfle plus dangereusement que vos membres par l'hydropisie; par l'humilité, elle est saine.

6. Mais quels biens nous procure l'humilité? Que souhaitez-vous? La patience, la douceur, l'humanité, la continence, la docilité? toutes ces vertus naissent de l'humilité, et tous les vices contraires, de l'orgueil. L'être orgueilleux sera nécessairement enclin à insulter, à frapper, à se montrer colère, âpre, chagrin, une bête féroce enfin plutôt qu'un homme. Robuste et fort, vous en êtes fier? Vous devriez plutôt en être honteux. Comment vous enorgueillir, en effet, d'une qualité sans valeur aucune? Plus que vous, en effet, le lion a l'audace, le sanglier, la force; près d'eux, vous n'êtes pas même un moucheron. Brigands, violateurs de sépultures, gladiateurs, que dis-je? vos propres serviteurs mêmes, et parmi eux encore ceux peut-être qui sont les plus stupides, vous surpassent pour la vigueur physique. Est-ce donc un sujet de gloire? ne devriez-vous pas plutôt vous cacher de honte, si tel est le sujet de votre orgueil? — Mais peut-être êtes-vous beau et joli? Laissez aux corneilles cette vanterie; vous n'égalez certes pas la beauté du paon, rien qu'à voir l'éclat de ses couleurs et la magnificence de son plumage; la victoire est à cet oiseau, qui certes est mieux coiffé, mieux brillanté. Le cygne encore et bien d'autres volatiles, si vous osez accepter la comparaison avec eux, vous apprendront à n'être pas fier; de plus les enfants et les jeunes filles, les femmes perdues, les infâmes se glorifient de ces vanités. Y a-t-il donc là un juste sujet d'orgueil? — Mais vous êtes si riche! Eh! de quoi, dites-le moi? Avez-vous de l'or, de l'argent, des pierres précieuses? C'est aussi la gloire des voleurs, des assassins, des gens condamnés aux mines. Ce qui fait la honte de ces criminels sera pour vous un sujet d'ostentation? — Mais la toilette, mais la parure vous embellissent. — Vous avez cela de commun avec vos chevaux? Les Perses font mieux : ils vous montreraient jusqu'à des chameaux richement

caparaçonnés; les gens qui montent sur les planches de théâtre, vous donneraient des leçons de luxe. Ne rougissez-vous pas de vous enorgueillir à propos d'avantages que partagent avec vous les animaux, les esclaves, les meurtriers, les efféminés, les brigands, les profanateurs de sépultures? — Mais vous construisez des palais splendides? Que vaut cet honneur? Beaucoup de geais en ont de plus magnifiques. Ne voit-on pas tous les jours des gens, que travaille la folle passion des richesses, qui bâtissent des maisons dans des lieux sauvages et déserts pour servir de demeure à ces oiseaux? — De quoi êtes-vous si fiers, enfin? De votre belle voix? Vous ne chanterez jamais plus agréablement que le cygne ou que le rossignol. De votre habileté mécanique ou artistique? Construisez-vous plus habilement que l'abeille? Est-il tapissier, peintre, architecte qui puisse imiter ses travaux? De la finesse de vos tissus? L'araignée vous dépasse. De la vitesse de vos pieds? Ah! déférez le premier rang aux animaux, aux lièvres, aux cerfs, à des bêtes de somme que votre vélocité ne saurait vaincre. De vos déplacements et voyages? Les oiseaux, à cet égard, n'ont rien à craindre de la comparaison; ils voyagent plus commodément, ils changent de séjour, sans avoir besoin d'équipages ni de provisions : leurs ailes suffisent à tout et remplacent vaisseau, coursiers, voitures, vents et voiles, tout ce que vous voudrez. De votre vue perçante? L'âne est encore mieux doué. De votre odorat? Le chien sera votre heureux rival. De votre talent à faire des provisions? Les fourmis sont plus habiles. De l'or qui brille sur vous? Les fourmis indiennes en ont davantage. De votre santé? Les animaux l'ont meilleure; ils ont plus que vous la solidité du tempérament, et l'admirable instinct de se procurer le nécessaire; aussi ne craignent-ils pas la pauvreté : « Regardez les « oiseaux du ciel », a dit le Seigneur, « ils ne « sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans « des greniers ». (Matth. VI, 26.) Ainsi, concluerez-vous, Dieu a créé les animaux dans une condition meilleure que la nôtre. Voyez-vous quelle est notre irréflexion? voyez-vous comment nous jugeons mal les choses? voyez-vous comme il est avantageux d'examiner les faits. Voilà un homme qui se plaçait bien au-dessus de ses semblables et qui se laisse convaincre qu'il est au-dessous des brutes! — Allons, épargnons-lui cette honte, et gardons-nous de l'imiter. Par ses sentiments d'orgueil, il voudrait s'élever au-dessus de la nature, ne le laissons donc pas tomber plus bas que les brutes; relevons-le, non pas par égard pour lui-même, car il mériterait de subir cette misérable condition, mais pour l'honneur de Dieu, dont nous aimons à montrer la bonté suprême et l'honneur que chacun de nous lui doit.

Car il est, il est bien certainement des différences profondes entre nous et les brutes; en certaines choses il n'y a plus rien de commun entre elles et nous. Et quelles sont ces prérogatives? La piété et la vertu. Ne m'objectez pas ici les fornicateurs, les voleurs et les homicides, car nous n'avons rien à démêler avec cette espèce d'hommes. Quels priviléges avons-nous encore? La connaissance de Dieu et de sa providence, la raison chrétienne qui nous découvre l'immortalité. Ici la brute est vaincue, puisqu'elle n'a pas même le soupçon de ces vérités qui nous consolent. Ici, entre la brute et nous, rien de commun; inférieurs sur tous les autres points signalés, nous avons en ceux-ci l'empire et le triomphe; c'est même un trait caractéristique de notre grandeur, que, vaincus par la bête d'autre part, nous pouvons cependant ainsi régner sur elle, dès que notre humilité, ne s'attribuant plus la cause et le mérite de quoi que ce soit, rapporte tout à Dieu, à Dieu qui nous a créés et nous a donné la raison. A la bête nous tendons des rets et des piéges, et nous savons l'y attirer et l'y prendre : tandis que nous-mêmes, sages et modérés, nous nous sauvons par l'équité, par la douceur, par le mépris de l'argent.

Vous, au contraire, qui comptez parmi les sottes victimes de l'orgueil et qui êtes éloigné des nobles idées que je développe, j'ai raison de dire que tantôt vous êtes le plus orgueilleux des hommes, tantôt la plus humiliée des brutes. C'est, en effet, le caractère de ce vice arrogant et audacieux de s'élever aujourd'hui sans mesure, et demain de se rabaisser d'autant plus, sans jamais garder le juste milieu. L'humilité nous égale aux anges; un royaume lui est promis, et c'est avec Jésus-Christ qu'elle doit en partager les joies. L'homme humble, vraiment homme, peut être frappé, il ne peut succomber; il méprise la mort, loin de l'envisager avec crainte et tremblement; il sait borner ses désirs. Qui n'a point l'humilité est plus méprisable que la brute; et, si par les

biens ou les ornements du corps vous l'emportez sur tous les hommes, et qu'en même temps vous soyez privés de ceux de l'âme, comment ne seriez-vous pas au-dessous de la bête? Car, enfin, mettons en scène un pécheur de ce genre, dont la vie s'écoule à braver la saine raison, à pratiquer le vice, à chercher les plaisirs et les excès. Il n'en est pas moins vaincu par la brute : le cheval est plus belliqueux, le sanglier plus fort, le lièvre plus agile, le paon plus beau, le cygne plus mélodieux; l'éléphant l'emporte par la taille, l'aigle par la vue, tous les oiseaux sont plus riches. Par quel côté dès lors méritez-vous de dominer sur les bêtes? Par votre raison peut-être? Mais non; dès que vous en faites un mauvais usage, vous devenez pires que les brutes. Doués de cette raison vous vivez, moins qu'elles, d'une manière conforme à la raison; mieux valait pour vous que le Créateur ne vous l'eût point donnée dans l'origine. Il est bien plus malheureux de livrer lâchement un trône dont vous êtes l'héritier, que de ne jamais en avoir hérité. Un roi inférieur à ses satellites aurait gagné à ne pas revêtir la pourpre. Telle est aussi votre histoire!

Comprenons donc qu'à défaut de pratiquer la vertu, nous nous ravalons au-dessous de la bête; que tous nos soins se portent à la pratiquer, et nous deviendrons des hommes, ou plutôt des anges, et nous jouirons des biens promis par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc., etc.

HOMÉLIE VIII.

AINSI, MES BIEN-AIMÉS..., OPÉREZ VOTRE SALUT AVEC CRAINTE ET TREMBLEMENT... CAR C'EST DIEU QUI OPÈRE EN NOUS LE VOULOIR ET LE FAIRE. (CHAP. II, 12 18.)

Analyse.

1 et 2. Les Philippiens exhortés à bien agir, d'après leurs propres exemples. — Le salut doit se faire avec crainte et tremblement, par la pensée de la présence de Dieu. — La grâce de Dieu et notre libre arbitre conciliés par l'apôtre. — Agir sans murmure ni hésitation.

3 et 4. Le saint apporte l'exemple de Job, souffrant sans murmure. — Longs développements. — La vertu brille dans la douleur, comme les étoiles dans la nuit sombre. — Les peines, vrais sujets de joie : ne pleurer la mort ni des justes ni des pécheurs eux-mêmes.

1. Les avis doivent être tempérés par les éloges : ainsi est-on sûr qu'ils seront bien accueillis, puisque les personnes averties de la sorte se verront invitées à rivaliser avec elles-mêmes. Telle est ici la sainte tactique de l'apôtre, et voyez sa sagesse à l'employer. « Ainsi « donc, mes bien-aimés... » Il ne dit pas sans détour et brusquement : Chrétiens, obéissez! mais il emploie d'abord cette apostrophe élogieuse, et il ajoute même : « Comme vous « avez toujours obéi », c'est-à-dire, je vous engage et je vous supplie d'imiter non pas les autres, mais vous-mêmes. « Non-seulement, « lorsque je suis présent, mais encore plus « lorsque je suis éloigné de vous... » Pourquoi plus encore en mon absence ? Parce que, moi présent, vous paraissiez peut-être agir par respect, par honneur pour ma personne; maintenant ce motif n'existe plus. Si vous persévérez maintenant dans les mêmes sentiments et les mêmes vertus, il deviendra évident que vous y êtes déterminés, non par égard pour moi, mais par le seul amour de Dieu. Alors, bienheureux Paul, pour vous-même que demandez-vous? Je ne demande pas que vous m'écoutiez, mais que vous opériez votre salut avec crainte et tremblement. Impossible, à qui n'a point cette crainte, de faire une œuvre tant soit peu grande et admirable.

L'apôtre, non content de réclamer ici « la « crainte », demande même « le tremble- « ment », qui est une autre sorte d'appréhension plus grande et plus vive; son but est de les rendre plus attentifs encore. Au reste, lui-même éprouvait cette crainte quand il écri-

vait : « Je crains qu'après avoir prêché aux « autres, je ne sois moi-même réprouvé ». (I Cor. IX, 27.) Sans cette crainte, en effet, l'acquisition des biens temporels est souvent impossible : combien plus celle des biens spirituels! Dites-moi plutôt si, sans cette crainte, on pût jamais apprendre même l'alphabet, ou savoir un métier! Et dans ces travaux, cependant, où le démon n'intervient pas aussi menaçant, où la paresse est le seul ennemi redoutable, il faut un suprême effort pour vaincre l'inertie de notre nature; comment donc dans la guerre si redoutable, dans les obstacles si grands que rencontre l'affaire du salut, comment pourrait-on jamais réussir sans la crainte?

Mais quels sont les moyens d'éveiller en nous ce sentiment si efficace? C'est de graver dans notre âme le sentiment de la présence partout d'un Dieu qui entend tout, qui voit tout, et non-seulement nos faits ou nos paroles, mais jusqu'aux replis les plus cachés de nos cœurs et de nos esprits. « Car Dieu est « le témoin des pensées et des désirs du cœur». (Hébr. IV.) Ainsi prédisposés, nous ne ferons, nous ne dirons, nous ne penserons rien où se mêle le péché. Dites-moi plutôt : si vous deviez constamment vous tenir debout devant un prince, vous seriez dans le respect et dans la crainte. Et comment se fait-il qu'en face de Dieu l'on s'abandonne au rire, aux bâillements, sans craindre, sans trembler? N'abusez pas de sa longue patience. Il diffère de punir pour vous amener à repentance; gardez-vous, dans n'importe quelle œuvre, d'agir comme si Dieu n'était pas partout présent : car il est là! Ainsi dans le repas, à l'heure du sommeil, lorsque vous êtes prêt à vous livrer à la colère, à la rapine, aux plaisirs, dans toute action enfin, pensez à la présence de Dieu, et le rire coupable s'arrêtera sur vos lèvres, et la colère ne pourra vous emporter. Armé de cette continuelle pensée, vous serez constamment dans la crainte et le tremblement, puisque toujours vous vous verrez en présence du souverain Roi. Le maçon le plus expérimenté et le plus habile ne se tient debout qu'avec crainte et tremblement sur l'édifice auquel il travaille : il pourrait se précipiter! Et vous aussi, malgré votre foi, malgré la pratique de maints devoirs de vertu, malgré le haut degré de sagesse où peut-être vous êtes arrivé, tenez-vous bien ferme sur l'endroit sûr, restez debout, mais avec crainte et l'œil ouvert : vous pourriez en déchoir! Il y a tant d'esprits de malice qui n'ont d'autre désir que de vous jeter dans l'abîme! « Servez Dieu avec crainte», dit le Prophète, « réjouissez-vous devant lui, « mais avec tremblement ». (Ps. II, 11.) Mais comment concilier l'allégresse et le tremblement? Je vous réponds que ce sont choses inséparables. Car lorsque nous aurons accompli un acte vertueux, quand nous l'aurons fait, vous dis-je, avec le même esprit qui fait agir un serviteur obéissant avec tremblement, alors, et seulement, alors la joie nous sera possible. Donc avec crainte et tremblement, « opé« rez votre salut »; non pas, faites, mais opérez, en ce sens que vous fassiez la grande œuvre non pas tant bien que mal, mais avec un soin, mais avec un zèle parfait. Or, ces paroles de crainte, de tremblement ne vont-elles pas nous jeter dans l'inquiétude? L'apôtre la prévient et la dissipe en ajoutant : « C'est « Dieu qui opère en vous» ; ainsi, que la crainte et le tremblement dont je parle ne vous fassent point tomber les armes des mains; si je les prononce, ce n'est pas pour vous désespérer ni pour vous faire croire que la vertu soit inabordable, mais seulement pour vous forcer à comprendre, à vous appliquer, à ne point vous abattre, à ne jamais vous lasser. — Alors, répondrez-vous, Dieu fera tout! il est vrai, ayez confiance! Car c'est Dieu qui opère...

« Qui opère en vous le vouloir et le faire ». Si donc Dieu opère, aussi faut-il que nous lui apportions une volonté toujours concordante, ferme, constante. Si Dieu opère en nous la volonté elle-même, sans aucune coopération de notre part, pourquoi saint Paul nous exhorte-t-il à vouloir? Si c'est Dieu qui fait toute notre volonté, vous avez tort, ô grand apôtre, de nous dire : « Vous avez obéi », car ce n'est plus nous qui obéissons; en vain vous ajoutez : « Avec crainte et tremblement » : tout est de Dieu! — L'apôtre vous répond : Ce n'est pas dans ce sens que je vous ai dit : « Dieu « opère en nous le vouloir et le faire »; je n'ai voulu qu'apaiser votre inquiétude. Si vous voulez, Dieu opérera en vous le vouloir; que cette crainte ne vous trouble pas. C'est lui qui imprime le mouvement à la volonté et qui donne la force d'opérer. Dès que nous aurons voulu, il augmentera, il accomplira notre bon vouloir. Par exemple, je veux faire quelque bonne œuvre? Il opère en moi cette bonne

œuvre, il opère en moi de la vouloir. Et par le bien que j'accomplis il fortifie encore ma première volonté.

2. Peut-être aussi l'apôtre parle-t-il ainsi par un motif de grande piété, comme quand il appelle grâces nos bonnes œuvres mêmes. Or, de même qu'en les appelant grâces, il ne prétend pas renverser notre libre arbitre et qu'il respecte au contraire notre parfaite autonomie ; ainsi quand il déclare que Dieu opère en nous le vouloir même, il n'entend pas nous priver de notre libre arbitre, mais il nous montre qu'en faisant le bien nous acquérons plus encore l'inclination à bien vouloir. Car, comme en faisant on apprend à faire, ainsi en ne faisant pas on désapprend. Avez-vous donné l'aumône? vous excitez d'autant plus en vous la sainte passion de la charité ; avez-vous négligé de la donner? vous êtes devenu plus lent à la faire. Avez-vous passé un jour entier dans la chasteté ? c'est un encouragement à faire de même le jour suivant. Avez-vous été négligent, vous aurez accru votre négligence. « L'impie », selon l'Ecriture, « arrivé aux der- « nières profondeurs du mal, méprise ». (Prov. XVIII, 3.) Autant donc a de mépris et d'indifférence celui qui est tombé au fond de l'abîme, autant a de zèle et de vigilance celui qui s'élève aux sommets du bien. L'un par désespoir devient plus négligent ; l'autre heureux du trésor amassé déjà, grandit en vigilance de peur de tout perdre.

« D'après la bonne volonté », dit saint Paul, c'est-à-dire, selon votre charité, selon votre soin à lui plaire et à produire les œuvres qu'il aime, et qui sont en harmonie avec sa sainte loi. Le saint vous enseigne et vous encourage ici : certainement, dit-il, Dieu opérera en vous. Il exige, en effet, que notre vie soit d'accord avec sa volonté ; or, si Dieu veut, et si d'ailleurs ce qu'il veut, il l'opère lui-même, bien certainement il le fera pour vous, il vous donnera la grâce d'une vie sans reproche : car là se réduit sa volonté. Vous voyez donc que Paul ne détruit pas ici notre liberté.

« Faites donc toutes choses sans murmures « et sans hésitation ». Quand le démon ne peut autrement nous détourner de la voie du bien, il essaie un dernier moyen pour faire évanouir au moins notre récompense. Il nous pousse à l'amour de la vaine gloire ou à la complaisance en nous-mêmes, ou du moins, en cas d'insuccès de ces piéges, il éveille en nous l'esprit de murmure ou d'hésitation. Voyez comme saint Paul nous en préserve. Il a parlé de l'humilité, et vous l'avez entendu combattre ainsi l'orgueil ; il a parlé du goût pour la vaine gloire, et rabaissé notre vanité ; ici encore il répète ces leçons quand il recommande de bien agir, mais non pas seulement en sa présence ; maintenant il nomme en passant et il condamne les murmures et l'hésitation. Mais pourquoi, voulant guérir les Corinthiens de cette même maladie, leur a-t-il apporté l'exemple des Israélites, tandis qu'en ce passage il n'emploie aucun argument de ce genre, et se contente de rappeler un précepte? C'est qu'à Corinthe le mal était invétéré et il fallait bien sonder les profondeurs de la blessure, et procéder par de vifs reproches ; à Philippes, au contraire, il ne doit que prévenir le mal, et il suffit d'un avis. A des gens qui n'avaient pas encore péché il était inutile d'adresser de sévères paroles dans le seul but de les préserver. Déjà même pour leur faire aimer l'humilité, il ne s'est point servi de l'exemple évangélique où est raconté le supplice de l'orgueil ; il a cherché, au contraire, en Dieu même son modèle pour les exhorter ; il leur a parlé non comme à des esclaves, mais comme à des fils légitimes. En effet, un caractère honnête et généreux n'a besoin, pour être entraîné à la vertu, que des exemples d'hommes vertueux et de nobles actions ; les cœurs mauvais, au contraire, doivent entendre l'histoire funeste de ceux qui ont failli au devoir ; l'un est pris par le motif de l'honneur, l'autre par la terreur du supplice. Pour la même raison, dans l'épître aux Hébreux, Paul rappelle cet Esaü qui vendit pour un vil aliment son droit d'aînesse, et il ajoute : « Si l'homme se « retire de moi, il me déplaira ». (Hébr. X, 38.) Or, parmi les Corinthiens, plusieurs s'étaient livrés au libertinage. Aussi leur disait-il : « Quand je reviendrai chez vous, puisse Dieu « ne pas m'humilier encore, et me réduire à « pleurer bon nombre de ceux qui déjà ont « péché et n'ont pas fait pénitence des impu- « retés, fornications, impudicités qu'ils ont « commises. Puissé-je vous trouver simples, « exempts de tous reproches » (I Cor. X, 10), c'est-à-dire, purs de tout blâme devant votre conscience et devant Dieu. Car l'esprit de murmure fait commettre des fautes graves. — Que veut dire précisément « sans hésitation ? » Ce péché a lieu quand on se demande sans fin :

L'œuvre est-elle avantageuse, ne l'est-elle pas? Ne disputez pas ainsi éternellement; agissez, quand même l'œuvre proposée aurait sa peine et ses ennuis. Il n'ajoute pas : Craignez d'être punis, car le supplice est indubitable; l'apôtre le déclare ouvertement aux Corinthiens; ici, rien de semblable; au contraire : « Soyez », dit-il, « irrépréhensibles et sincères, fils de « Dieu sans reproche au milieu d'une na« tion dépravée et corrompue, parmi laquelle « vous brillez comme des astres dans le mon« de, portant en vous la parole de vie, pour « être ma gloire au jour de Jésus-Christ».

Comprenez-vous comment Paul les instruit à éviter les murmures? Car cet esprit est celui des esclaves injustes et déraisonnables. Quel fils honnête, dites-moi, travaillant sur les propriétés de son père, et sûr par là de travailler pour lui-même, oserait murmurer? Pensez donc, dit l'apôtre, que vous travaillez pour vous-mêmes, que vous amassez pour vous-mêmes. Que d'autres murmurent parce qu'ils dépensent pour des étrangers leurs peines et leurs sueurs : mais amassant pour vous, pourquoi murmurer? Mieux vaut ne rien faire, que travailler avec cet esprit chagrin, puisqu'il détruit et tue ce que vous faites de bien. Est-ce que, dans nos maisons mêmes, nous n'avons pas sans cesse à la bouche cette maxime : Mieux vaut que besogne manque, plutôt que de se faire en murmurant? Et souvent nous aimons mieux nous passer de certains services que de souffrir qu'on nous les rende de mauvaise grâce. C'est chose grave, en effet, grave et coupable est le murmure; et qui approche du blasphème. S'il en était autrement, pourquoi les Israélites auraient-ils été si sévèrement punis de Dieu? Ce vice révèle une âme ingrate. Qui murmure, est ingrat envers Dieu; qui est ingrat envers Dieu, est déjà blasphémateur.

3. Au reste, à la naissance du Christianisme, les épreuves étaient continuelles, les dangers se suivaient sans interruption; point de cesse, point de trêve; de toutes parts une nuée de calamités; tandis que de nos jours, la paix est profonde, la tranquillité parfaite.

Quel si grave motif vous fait murmurer? — Votre pauvreté? Pensez à Job. — Vos maladies? Que feriez-vous donc si, chargé comme il l'était, et de biens et de bonnes œuvres, vous étiez tombé dans la maladie? Oui, pensez à ce saint patriarche, voyez-le, pendant de longs jours, rongé de vers, assis sur un fumier et tourmentant de ses ongles une lèpre hideuse. Après des souffrances de longue durée déjà, disent nos saints Livres, sa femme l'apostrophait : « Combien de temps encore « durera votre patience? continuerez-vous « toujours à répéter : J'attends, j'attends en« core? Dites plutôt une parole contre Dieu, « et puis mourez ». (Job. II, 9.) — Je reviens à vous, cher auditeur. Vous murmurez parce qu'un fils vous est mort? Que serait-ce donc si vous les aviez tous perdus, et encore par une fin cruelle comme autrefois Job? Vous savez, au contraire, oui, vous savez combien vous ont consolé les soins prodigués à leurs derniers jours, cette assiduité auprès de leur chevet, ces baisers de vos lèvres à leurs lèvres, leurs yeux que vous avez fermés, leur bouche que vous avez close, leurs dernières paroles que vous avez ouïes! Job, si grand et si juste, n'a pas même obtenu du ciel ces suprêmes consolations : tous ses fils, d'un seul coup, furent écrasés et périrent.

Mais, que dis-je? Si vous aviez reçu l'ordre de tuer vous-même votre fils, de l'immoler, de voir brûler sa dépouille mortelle comme cet autre patriarche [Abraham], qu'auriez-vous fait? Et pourtant avec quel courage il construit un autel, y place le bois, y attache son fils? — Mais il est des gens qui vous poursuivent de leurs insultes? Que serait-ce donc si les auteurs de ces insultes étaient des amis venus pour vous consoler? Et pourtant les péchés ne nous manquent jamais, et à ce titre nous avons mérité l'outrage. Mais Job, qui était un homme sincère, juste, pieux, qui avait évité toute faute, s'entendit calomnier par ses amis. Quelle eût été votre attitude en présence d'une épouse qui vous aurait couvert de reproches? Oui, disait-elle, me voilà, pauvre vagabonde, servante condamnée à errer çà et là, d'une maison à l'autre, n'attendant qu'avec le coucher du soleil un instant de trêve et de repos à mes chagrins! — Femme insensée, qu'oses-tu dire? Ton mari est-il donc la cause de tes malheurs? Non, non; c'est le démon seul! — « Job », dis-tu, « Job, pro« noncez quelque parole contre le Seigneur, « et puis mourez ». Est-ce bien ta pensée? En serais-tu plus heureuse, pauvre folle, si cet agonisant prononçait cette parole et qu'il mourût? — Mes frères, il n'existe pas de maladie plus affreuse que celle dont Job était

affligé. Elle était si grave et de telle nature qu'elle le chassait de sa maison et de toute habitation humaine. Si ce n'avait été une maladie incurable, on n'eût pas vu le patriarche assis hors de la ville, et dans des conditions pires que les malheureux que la lèpre dévore. Ceux-ci, du moins, trouvent une demeure et se rassemblent entre eux. Mais lui, à l'injure du temps, sur un fumier, passait ainsi nuit et jour et ne pouvait même se couvrir d'un vêtement. Comment l'eût-il essayé? Sa douleur en devenait plus aiguë. « Je creuse la terre », disait-il, « et j'irrite mes plaies saignantes ». (Job, VII, 5.) Ses chairs se fondaient en pourriture, fourmillaient de vers, et cela continuellement. Rien qu'à entendre ces horreurs, ne sentez-vous pas comme chacun frissonne? Et s'il est presque intolérable d'en ouïr le récit, combien plus l'était-il de les subir? Il les subit cependant, cet homme juste, et non pas un jour ou deux, mais longtemps; et ses lèvres ne commirent point de péché. Quelle maladie semblable pourriez-vous me citer? Quel mal fut plus fécond en souffrances? N'était-il pas pire que la perte de la vue? J'infecte mes aliments, s'écrie-t-il; la nuit non plus que le sommeil, soulagement de toute âme qui souffre, ne m'apporte aucune consolation; elle est pour moi une douleur de plus. Voici, du reste, ses paroles mêmes : « Mon Dieu, pourquoi « m'effrayez-vous par d'horribles rêves, pour- « quoi suis-je le jouet de visions cruelles? Et « quand l'aurore vient, je me dis : Quand donc « tombera la nuit? » (Job, VII, 14.) Malgré tant et de si grands maux qui l'accablent, il ne murmure jamais. Nouvel et atroce ennui : la multitude avait conçu contre lui les plus tristes idées. Ces calamités qui le frappaient faisaient croire qu'il était coupable de crimes sans nombre. Ses amis lui répétaient : Vos souffrances n'ont pas encore atteint la mesure de vos péchés! Lui-même ajoutait : « Je m'en- « tends blâmer par des hommes de rien, que « j'estimais moins que les chiens de mes ber- « gers ». (Job, XXX, 1.) Une telle honte n'est-elle pas pire que mille morts? Et cependant, ce naufragé battu par tant de vagues, en proie à une si horrible tempête, demeure calme, immobile au milieu des nuées, parmi les vents, les foudres, les tourbillons et les gouffres; l'ouragan, si redoutable, ne paraît être pour lui qu'un port tranquille, et l'on n'entend point ses murmures. Tant de courage se déployait avant notre loi de grâce, avant la claire prédication de la résurrection, de l'enfer, de ses peines et de ses supplices. Et nous qui avons entendu prophètes, apôtres, évangélistes, exemples à l'infini; nous qui avons appris les preuves de la résurrection pour nous si évidentes, nous n'en sommes pas moins impatients, bien que nul d'entre nous ne soit éprouvé par tant et de si grandes calamités. Un tel a fait une perte d'argent, mais il n'a pas perdu et ses fils et ses filles; et son malheur peut-être est la punition de ses péchés. Job voit périr les siens tout à coup, pendant les sacrifices qu'il offre à Dieu, à l'heure même où il lui rend ses hommages et son culte. Supposez même qu'un chrétien ait vu s'abîmer à la fois et ses richesses et sa famille, ce qui est presque impossible : au moins ne voit-il pas tout son corps se résoudre en vers dévorants et se fondre en corruption. Accordons qu'il ait même ce dernier malheur : du moins ne trouve-t-il pas et ces insultes et ces outrages qui, d'ordinaire, nous semblent être les maux les plus poignants, et nous désolent plus que nos malheurs mêmes. Car si dans nos misères profondes, lorsque nous trouvons des amis pour nous consoler, pour adoucir nos peines et nous inspirer quelques bonnes espérances, nous sommes cependant encore si brisés, si découragés : imaginez quel devait être le supplice de Job, quand il ne trouvait que des insulteurs. Oui, si le prophète nous signale un malheur grave et incomparable dans ce trait du psaume : « J'ai attendu un « ami pour pleurer avec moi, et personne « n'est venu pour me consoler, et je ne l'ai « point trouvé » (Ps. LXVIII, 21) : à quelle extrémité était donc réduit celui qui, au lieu de trouver des consolateurs, ne rencontrait que des insulteurs, et s'écriait : « Vous n'êtes « tous que d'onéreux consolateurs! » (Job, XVI, 2.) Ah! si de pareils souvenirs nous occupaient sans cesse, si tels étaient nos raisonnements, aucun événement du siècle présent ne nous accablerait de douleur; nos regards se porteraient sur cet athlète, sur cette âme de diamant, sur ce cœur de bronze que rien ne pouvait entamer; on eût dit, en effet, qu'il avait revêtu un corps de rocher et d'airain, tant il souffrait avec patience et générosité.

4. Armé de ces pensées, agissons toujours sans murmures, sans hésitation. Vous faites quelque bien et vous murmurez? Pourquoi?

C'est, dites-vous, une fatalité, une nécessité ! — L'apôtre répondra : Je connais, en effet, dans votre entourage, des gens qui presque vous forcent à murmurer. C'est ce que laisse deviner cette phrase de saint Paul : « Vous « habitez au milieu d'une nation dépravée et « pervertie ». Eh bien ! voilà précisément le seul point admirable de votre conduite : même harcelé, même poussé par les méchants, n'arrivez pas jusqu'au murmure. Voyez plutôt comme les étoiles brillent mieux dans la nuit sombre, et lancent leurs feux dans les ténèbres ; loin que leur beauté s'use et se dépense par cette ombre épaisse, elle n'en a que plus d'éclat ; et même à l'approche du jour, vous les verrez pâlir. C'est votre image : demeurez droit et vertueux parmi les méchants ; vous n'en aurez que plus de splendeur, vous n'en serez que plus admirable, de persévérer ainsi sans reproche. Vous voyez que l'apôtre a prévenu vos objections, quand il a écrit ces paroles.

Que veut-il indiquer par celles-ci : « Por« tant la parole de vie ? » C'est comme s'il disait : Vous qui devez arriver à la vie, vous qui êtes du nombre de ceux qui atteindront le salut. Comprenez donc qu'il se hâte de leur montrer la récompense. Les luminaires n'ont que la lumière ; vous portez, vous, la parole de vie. Qu'est-ce à dire ? La semence de la vie est en vous ; vous en avez la promesse, vous en portez le germe : voilà ce que l'apôtre appelle la parole de vie. En dehors de vous, tous sont des morts : c'est encore ce que Paul donne à entendre, car s'ils vivaient, ils auraient donc aussi la parole de vie.

« Pour ma gloire », dit-il encore. Pourquoi? C'est que, dit-il, j'ai ma part dans vos biens. Si grande est votre vertu, qu'elle suffit à la fois et pour vous sauver, et pour me glorifier. Mais quelle est votre gloire, ô bienheureux Paul ? Pour nous, vous êtes flagellé, banni, couvert d'outrages ! « Sans doute », répond-il, « ma gloire, au jour de Jésus-Christ, sera de « n'avoir pas couru en vain, de n'avoir pas « travaillé en vain » ; j'aurai ainsi toujours sujet de gloire, puisque ma carrière ne sera pas sans combat.

« Et si je dois subir l'immolation... » Il ne dit pas : Si je meurs, et il ne parle pas non plus de sa mort dans l'épître à Timothée ; il y répète seulement cette expression : « Déjà je « subis l'immolation ». Il veut à la fois et les consoler de sa mort, et leur apprendre à mourir sans crainte pour Jésus-Christ. Je deviens, dit-il, une victime, une hostie. O âme bienheureuse ! Il appelle hostie leur établissement dans la foi. Mieux vaut immoler sa vie que d'offrir un bœuf. Si donc je me livre moi-même sur cette offrande, comme victime volontaire, je me réjouis d'avance de ma mort ; tel est le sens de ces paroles : « Mais quand je « devrais répandre mon sang sur la victime « et le sacrifice de votre foi, je m'en réjouirais « en moi-même, et je m'en conjouirais avec « vous tous ; et vous devriez aussi vous en ré« jouir et vous en conjouir avec moi ». Voyez-vous comment il veut que les fidèles se réjouissent ? Pour moi, dit-il, je suis heureux de devenir une victime, et je me conjouis avec vous d'unir le sacrifice de ma mort à celui de votre foi. Vous-mêmes soyez-en heureux ; vous-mêmes, conjouissez avec moi de ce que je suis offert en victime. Partagez la joie que j'éprouve dans ma propre mort.

Ainsi la mort des justes ne veut point des larmes et mérite notre joie. Ils en sont heureux : soyons-le nous-mêmes avec eux. Il serait absurde de pleurer sur eux quand ils se réjouissent. Mais nous regrettons leur présence, direz-vous ? Ce n'est là qu'un prétexte, ce n'est qu'un déguisement. Ecoutez l'avis aux Philippiens : « Réjouissez-vous ; félicitez-moi ! » Vous ne les voyez plus, dites-vous, vous auriez raison de vous plaindre, si vous deviez toujours demeurer ici-bas ; mais si vous devez bientôt rejoindre celui que vous pleurez, quelle raison avez-vous de regretter si fort son départ ? Que celui-là regrette ses amis, qui se voit séparé d'eux pour jamais. Mais si vous devez bientôt prendre le même chemin, que signifient vos regrets ? Pourquoi ne pleurons-nous pas les absents ? Pourquoi, du moins, après quelques larmes pendant un ou deux jours, cessons-nous de pleurer ? Si vous ne regrettez que la séparation, pleurez seulement ce qu'il faut pour montrer que la nature vous a fait homme ; puis réjouissez-vous comme le faisait Paul, qui s'écriait : Il ne m'est arrivé aucun mal ; je suis heureux de m'en aller auprès de Jésus-Christ ; vous-mêmes associez-vous à ma joie ; félicitez-moi.

Réjouissons-nous donc à la vue d'un juste qui meurt, et même en apprenant la mort d'un pécheur impénitent. L'un est parti pour recevoir la récompense de ses travaux ; l'autre

a cessé d'ajouter au nombre toujours croissant de ses crimes. Mais peut-être, direz-vous, peut-être il eût changé de vie. Non ! car Dieu, si ce pécheur avait dû se convertir, ne l'aurait pas enlevé de ce monde. Car, pourquoi le bon Maître qui pour notre salut prépare tout, fait tout, ne l'aurait-il pas laissé vivre, si ce pécheur un jour avait dû redevenir en état de lui plaire ? S'il supporte et attend ceux qui ne se convertissent pas, combien plus ceux qui se convertissent ? Nous avons donc raison de supprimer les pleurs dans les deux cas. Quoi qu'il arrive, remercions Dieu de toutes choses ; faisons tout sans murmurer ; réjouissons-nous et sachons en tout lui plaire, afin de gagner l'éternelle palme, par la grâce et bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc., etc.

HOMÉLIE IX.

J'ESPÈRE, DANS LE SEIGNEUR JÉSUS, QUE JE VOUS ENVERRAI BIENTOT TIMOTHÉE, AFIN QUE JE SOIS CONSOLÉ MOI AUSSI, EN APPRENANT DE VOS NOUVELLES. (II, 19, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

Analyse.

1-3. Pour se rassurer au sujet des Philippiens, il envoie Epaphrodite, et bientôt aussi Timothée, un autre lui-même. — Eloge d'Epaphrodite, qu'il veut leur rendre, et que Dieu a guéri. — Le retour à la santé est une grâce de Dieu, et la vie présente n'est pas un mal. — Détails sur Epaphrodite, auxiliaire dévoué ; heureux qui peut ainsi aider les apôtres : transition à l'exhortation.
4-6. Obligation de subvenir aux besoins des ministres des autels : dette d'honneur et non de justice. — Iniquité de ceux qui les accusent. — Pourquoi le prêtre s'est fait pauvre. — Réponse à l'objection : Ne possédez ni or, ni argent, etc. — Pourquoi Dieu nous laisse-t-il les prêtres à secourir ?

1. Paul avait dit : Les événements qui « m'ont frappé ont contribué aux progrès de « l'Evangile ; mes chaînes ont été glorieuses « jusque dans le palais impérial ». (Phil. I, 13.) Il ajoutait : « Quand même je répandrais mon « sang sur le sacrifice et l'oblation de votre « foi » : autant d'encouragements qui rendaient la force à ses chers Philippiens. Mais peut-être aussi auraient-ils soupçonné ces premières paroles de n'être simplement qu'une consolation qu'il leur adressait. Pour écarter ce nuage, que fait-il ? Je vous envoie Timothée, leur dit-il. Il voulait ainsi contenter l'ardent désir qu'ils avaient de connaître parfaitement l'état présent de l'apôtre. Mais pourquoi ne dit-il pas : Je l'envoie pour vous faire savoir ce qui me concerne, mais plutôt pour m'instruire de vos affaires ? C'est que l'état de Paul leur devait être auparavant révélé par Epaphrodite, qu'il leur envoyait avant même le départ de Timothée, comme le prouvent les paroles qui suivent : « J'ai cru nécessaire de « vous renvoyer mon frère Epaphrodite », qui vous dira mes affaires ; mais je veux aussi savoir les vôtres. Il est vraisemblable, en effet, que celui-ci, à cause de sa propre maladie, avait dû rester longtemps près de l'apôtre. Je tiens donc absolument, disait saint Paul, à savoir ce qui vous concerne. Or, voyez comme il soumet toutes choses à Jésus-Christ, tout, jusqu'à l'envoi de Timothée : « J'espère », dit-il, « dans « le Seigneur Jésus », c'est-à-dire, j'ai confiance que Dieu m'accordera cette grâce, et qu'ainsi mes vœux pourront aboutir.

« Afin que moi aussi je sois consolé en ap- « prenant de vos nouvelles... » Comme vous avez été consolés, quand je vous ai appris que, selon vos vœux et vos prières, l'Evangile était en progrès, que le déshonneur était retombé sur nos ennemis, que la joie m'était venue des efforts mêmes qu'ils avaient faits pour me nuire ; ainsi je veux savoir à mon tour l'état actuel de vos affaires, afin que moi aussi je sois consolé en apprenant de vos nouvelles. C'est assez leur dire qu'ils avaient dû se réjouir de ses liens et ambitionner de l'y suivre eux-mêmes, puisqu'il y trouvait son plus grand bonheur.

En disant : Pour que « moi aussi » je sois consolé, il sous-entend : comme vous l'êtes vous-mêmes. Dieu ! comme il aimait ses chers Macédoniens ! Il tient, au reste, le même langage aux Thessaloniciens, quand il écrit : Nous sommes désolé d'être séparé de vous,

même pour très-peu de temps; tout comme il dit aux Philippiens : J'ai l'espoir de vous envoyer bientôt Timothée pour savoir où vous en êtes. De part et d'autre, il montre même souci, très-inquiet de ses néophytes. Car, lorsqu'il ne pouvait les voir en personne, il leur envoyait ses disciples : tant il ne pouvait se résigner à ignorer leurs affaires, même pendant un court laps de temps.

Paul, en effet, ne savait pas tout par révélation de l'Esprit ; et il valait mieux qu'il ignorât de cette manière, puisque si ses néophytes avaient pu croire qu'il eût cette omniscience, ils auraient péché par dépit et impudence; tandis que s'échappant à des fautes qu'ils croyaient être cachées, ils s'en corrigeaient plus facilement.

C'est aussi pour redoubler leur vigilance qu'il leur écrit : « Afin que moi aussi je sois « consolé » ; il réveille leur ferveur et leur bonne volonté, en leur faisant entendre que, quand bien même Timothée n'irait point chez eux, Paul saurait bien trouver un autre envoyé qui lui apprendrait leur conduite. Il se sert évidemment d'un moyen semblable, quand il diffère son voyage chez les Corinthiens, à l'effet de les convertir, disant : « C'est pour vous épar« gner que je ne suis pas encore venu chez « vous ». La charité de l'apôtre se manifeste, non-seulement en leur annonçant ce qui lui arrive, mais aussi en témoignant qu'il veut savoir où eux-mêmes en sont actuellement. Voilà bien le fait d'une âme inquiète, ardente, et qui ne peut calmer sa vive sollicitude. — Mais, en même temps, il les comble d'honneur en leur envoyant Timothée. Que dites-vous, en effet? ô grand saint! Vous envoyez Timothée? Pourquoi? Vous me répondez : « Je « n'ai personne qui soit autant avec moi d'es« prit et de cœur, ni qui se porte plus sin« cèrement à prendre soin de ce qui vous « touche... » N'avait-il donc personne qui eût le même cœur, le même amour que lui, Paul? Non, personne que Timothée. Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire aucun excepté lui qui, autant que moi, vous porte intérêt et sollicitude. Car il est difficile de trouver un ami capable de faire tant de chemin uniquement pour cette raison. Un seul vous aime autant que moi, c'est Timothée. J'en aurais trouvé d'autres pour cette mission ; mais personne n'a son cœur. Ainsi, cette « unanimité » avec l'apôtre, signifie un amour aussi grand que le sien pour ses néophytes... Lui, vous aime d'un amour « sin« cère », c'est-à-dire d'un amour paternel.

« Car tous cherchent leurs intérêts propres, « et non ceux de Jésus-Christ... » c'est-à-dire, leur plaisir, leur sécurité, comme il l'écrivait aussi à Timothée. Mais pourquoi ces plaintes ici ? Il veut nous apprendre, par cette leçon, à ne pas tomber dans de pareils errements ; il veut que tous ceux qui l'entendent ne cherchent ni leur satisfaction, ni leur tranquillité. Car celui qui cherche son propre bonheur, poursuit, non les intérêts de Jésus-Christ, mais les siens propres; pour lui nous devons être prêts à subir tous les travaux, toutes les souffrances.

« Jugez de lui par l'épreuve que j'en ai « faite, puisqu'il a servi avec moi dans la pré« dication de l'Evangile, comme un fils avec « son père ». — Vous avez la preuve que je ne le loue pas à l'aventure ; vous savez vous-mêmes qu'il m'a aidé dans la prédication de l'Evangile, comme un fils, son père. Paul fait ici à bon droit l'éloge de Timothée, puisqu'il veut qu'on le reçoive en tout honneur. La même raison lui dicte ces paroles aux Corinthiens : « Que personne ne le méprise, car il « fait autant que moi l'œuvre de Dieu » (I Cor. XVI, 10); recommandation qui est beaucoup moins utile à l'envoyé qu'à ceux qui le reçoivent; car ce sont eux qui seront récompensés magnifiquement en lui faisant accueil.

« J'espère donc vous l'envoyer, aussitôt que « j'aurai mis ordre à ce qui me regarde », aussitôt que je saurai l'état de mes affaires et que je pourrai en pressentir l'issue, le résultat. « Et « je me promets aussi de la bonté du Sei« gneur, que j'irai moi-même vous voir bien« tôt ». Si je vous l'envoie, ce n'est pas que je ne doive plus venir moi-même, mais c'est pour me rassurer en apprenant où en sont vos affaires, et pour ne pas rester, en attendant, sans nouvelle aucune. Je me promets d'aller vous voir, grâce à Dieu, si c'est sa volonté. Vous voyez qu'en tout et toujours, il se soumet à Dieu, et ne prononce rien d'après son propre esprit.

2. « Cependant j'ai cru nécessaire de vous « renvoyer mon frère Epaphrodite, l'aide de « mon ministère, le compagnon de mes com« bats... » L'apôtre l'envoie donc, avec les mêmes éloges qu'il donnait à Timothée. Celui-ci obtenait, en effet, deux titres de recommandation : son amour pour les Philippiens, que saint Paul attestait en disant que Timothée

prendrait soin d'eux avec une affection sincère; et les preuves de zèle qu'il avait données dans la prédication de l'Evangile. Il invoqua ce double titre pour Epaphrodite aussi, et en quels termes? Il l'appelle frère et coopérateur, il va même jusqu'à le nommer son compagnon d'armes, montrant en lui un ami qui a partagé tous ses dangers, et attestant de lui tout ce qu'il pourrait dire de soi-même. Compagnon d'armes dit plus encore que coopérateur; on trouve des gens qui s'associent à vous pour des affaires peu graves; beaucoup moins, pour prendre leur part de vos combats et de vos périls. L'apôtre indique que celui-ci portait jusque-là le dévouement. « Epaphrodite « qui est aussi votre apôtre et qui m'a servi « dans mes besoins ». Ainsi nous vous rendons, dit saint Paul, ce qui est à vous, puisque nous vous renvoyons un homme qui vous appartient, ou qui peut vous instruire.

« Parce qu'il désirait vous voir tous; et il était « fort en peine, parce que vous aviez appris sa « maladie; en effet, il a été malade jusqu'à « la mort, mais Dieu a eu pitié de lui, et non « seulement de lui, mais aussi de moi, afin que « je n'eusse point affliction sur affliction ». C'est une autre manière de recommander Epaphrodite. L'apôtre montre que ce cher député est convaincu de l'amour des Philippiens envers lui. Rien de plus capable qu'un tel motif pour le faire aimer encore davantage. Comment? C'est qu'il a été malade, et vous en avez été affligés; il est rétabli, et vous délivre ainsi de l'inquiétude que vous causait son accident; mais il n'a pas été sans chagrin même après sa guérison; il s'attristait de ne vous avoir pas vus encore depuis son rétablissement. L'intention de l'apôtre est aussi de se justifier lui-même en leur donnant la raison qui ne lui permettait pas de le renvoyer plus tôt, et prouvant que la négligence n'y est pour rien; qu'il a dû retenir Timothée, n'ayant personne avec lui : « Lui excepté, dit-il, je n'ai point d'ami intime », et d'autre part, gardant Epaphrodite à cause de sa maladie, qu'il montre aussitôt avoir été longue et dangereuse, puisqu'il « fut « malade à en mourir ». Voyez-vous quelles précautions saint Paul met en jeu pour que les fidèles ne puissent le moins du monde accuser en lui négligence ou paresse, et n'aillent soupçonner que si personne n'est venu, c'est parce qu'on les mépriserait? Rien n'est plus capable, en effet, d d'un disciple, que de lui donner la preuve et la conviction de l'intérêt que lui porte son maître et des regrets dont il est ainsi l'objet : c'est la marque d'une extrême charité. Et puis ajoutant : « Vous saviez qu'il avait été malade; il « l'a été mortellement, en effet », et pour vous convaincre que je n'invente ni n'exagère aucunement, écoutez : Dieu seul l'a sauvé « dans « sa miséricorde ».

A ce fait, hérétiques, que répondrez-vous? Paul, ici, attribue à la miséricorde la conservation d'un malade près de mourir, et son retour à la vie. Mais si ce monde était essentiellement mauvais, ce ne serait pas miséricorde que de le retenir dans cet empire du mal. Cette réponse est accablante et facile contre un hérétique; mais à un chrétien, que dirons-nous? Il se peut qu'il ait des doutes, et qu'il dise : Quoi! si être dissous et habiter avec Jésus-Christ est un sort préférable, comment dire que la miséricorde ici se soit exercée? — Et moi je répliquerai : Pourquoi l'apôtre ajoute-t-il aussitôt : Il est nécessaire que je reste à cause de vous? Nécessité pour Paul, qui valait aussi pour Epaphrodite; d'ailleurs il n'attendait que pour s'en aller enfin vers Dieu avec de plus riches trésors et une plus grande confiance. Pour être retardé un peu, ce bonheur ne pouvait néanmoins lui manquer; et une fois parti de ce monde, il lui était impossible de gagner des âmes. Ajoutez que Paul parle souvent le langage ordinaire des hommes, qu'il s'accommode à leurs sentiments et à leurs pensées, et qu'il ne s'élève pas toujours aux sommets de la sagesse. Sa parole s'adressait à des hommes mondains encore et craignant beaucoup la mort. Il veut enfin montrer sa haute estime pour Epaphrodite, et lui gagner les respects des fidèles en attestant que cette vie ainsi sauvée lui est nécessaire au point qu'il regarde cette guérison comme un acte de miséricorde envers lui-même.

Au reste, à part ces raisons, nous soutenons encore que la vie présente est un bien : sinon pourquoi Paul voudrait-il énumérer, parmi les châtiments du ciel, les morts prématurées? Car il dit en un autre endroit : C'est pour cela que parmi vous plusieurs sont malades, infirmes, frappés même de l'éternel sommeil. La vie à venir du méchant n'est pas meilleure que celle-ci, elle est affreuse; pour l'homme juste, elle vaut mieux que celle-ci.

« Dieu n'a pas voulu que j'eusse tristesse « sur tristesse », que déjà désolé de sa maladie, j'eusse encore la douleur de le perdre. Il ne peut mieux faire voir son estime pour Epaphrodite. « C'est pourquoi je me suis hâté de « le renvoyer ». Comment s'est-il hâté ? Sans hésitation, sans délai, en lui ordonnant de passer sur tous les obstacles, pour vous arriver au plus tôt et vous mettre hors de peine. En effet, quand une personne aimée revient à la santé, nous sommes heureux de l'apprendre, mais plus joyeux de la revoir, surtout si elle a guéri contre toute espérance, comme il était alors arrivé pour Epaphrodite. — « Pour « vous donner la joie de le revoir et pour adou- « cir aussi mon chagrin ». Quel est le sens des derniers mots ? Le voici : Si vous revenez à la joie, j'y reviendrai moi-même ; notre cher disciple sera, à son tour, heureux de notre bonheur, et moi-même je serai mieux délivré de mon chagrin. Il ne dit pas : Je serai sans tristesse ; mais seulement : Ma tristesse s'en adoucira, pour montrer que jamais son âme n'est exempte de souffrance. Comment serait-il sans chagrin ni peine, celui qui s'écrie : « Qui est-ce qui est malade sans que je le sois « avec lui ? Qui est scandalisé sans que je « brûle ? » (II Cor. XI, 29.) Du moins déposerai-je ce chagrin !

3. « Recevez-le donc avec toute sorte de joie « dans le Seigneur ». Recevoir « dans le Sei- « gneur », c'est le recevoir avec l'esprit de foi, avec une charité empressée ; ou plutôt, c'est l'accueillir selon la volonté de Dieu ; par conséquent avec le respect dû à la dignité des saints, comme il convient de recevoir un saint. — « En toute joie », dit-il encore ; car Paul, par ces recommandations, agissait dans l'intérêt non de ses envoyés, mais des fidèles qui les accueilleraient. Celui qui donne en pareil cas a bien plus à gagner que celui qui reçoit. Donc « traitez avec honneur de telles « personnes » ; faites à celui-ci l'accueil que méritent les saints.

« Car il s'est vu tout proche de la mort, « pour avoir voulu servir à l'œuvre de Jésus- « Christ, exposant ainsi sa vie, afin de suppléer « par son assistance à celle que vous ne pouviez « me rendre vous-mêmes ». Epaphrodite avait été envoyé par la communauté entière des chrétiens de Philippes, afin de servir Paul, ou peut-être il était venu lui apporter un secours. L'apôtre semble attester dans un passage déjà cité que c'était un secours d'argent. J'ai reçu, dit-il, ce que vous m'avez envoyé par Epaphrodite. Il est donc vraisemblable qu'à son arrivée à Rome, il trouva Paul dans un danger très-grave et si menaçant même que, loin de pouvoir aborder sa prison sans péril, on risquait sa vie en s'y hasardant ; ce qui arrive d'ordinaire quand gronde un violent orage et que la colère des souverains déborde au-delà de toute limite. Qu'un malheureux soit tombé dans la disgrâce du prince, il est jeté dans les fers et gardé très-étroitement ; ses serviteurs mêmes ne peuvent arriver jusqu'à lui. Il est vraisemblable que tel était alors le sort de Paul, et qu'Epaphrodite, homme d'un caractère et d'un courage héroïques, avait méprisé tous les dangers pour pénétrer auprès de lui, pour l'aider et lui fournir tout ce que réclamait sa position. Paul apporte donc deux motifs pour lui gagner le respect et l'autorité ; l'un, c'est qu'il a, dit-il, bravé la mort à cause de moi ; l'autre, qu'il s'est exposé ainsi étant l'ambassadeur de toute une cité ; de manière que, dans ce grand péril, la cité qui le députait a eu aussi sa part de gloire, puisqu'il représentait tous ceux qui l'avaient envoyé. Recevez-le donc avec de grands égards, rendez-lui des actions de grâces pour ses fonctions si bien remplies ; c'est le moyen pour vous de participer aux mérites de nos dangers et de toutes nos œuvres. Et il n'a pas dit : Il s'est exposé « pour moi », mais pour que son témoignage acquière autorité et confiance, il dit : « Pour l'œuvre de Dieu ». Ce n'est pas mon intérêt, c'est celui de Dieu qui l'a fait agir et « braver la mort ». Car enfin, n'est-il pas vrai que, bien qu'il n'ait pas, grâce à Dieu, subi le coup fatal, il n'a cependant tenu aucun compte de sa vie et qu'il s'est livré entièrement ; il aurait affronté à l'aveugle tous les maux, sans craindre ni cesser pour cela de m'offrir son secours. Et s'il s'est exposé à la mort pour le service de Paul, bien plus volontiers l'aurait-il fait pour la prédication de l'Evangile ; ou, à dire vrai, mourir pour Paul, c'était mourir pour l'Evangile. Car la couronne du martyre n'est pas seulement pour ceux qui refusent de sacrifier aux idoles, mais pour ceux encore qui meurent pour le service des saints. Je dirai même, et ceci vous étonnera peut-être, que le second cas est même plus glorieux que le premier. Celui qui, pour un sujet moindre, ose affronter la mort,

l'osera bien plus encore pour un sujet important. Aussi, nous-mêmes, quand nous voyons les saints aux prises avec le péril, ne ménageons pas même notre vie. Celui qui n'a jamais le cœur d'expérimenter le danger, ne sera jamais non plus capable d'une grande action; toujours préoccupé du salut de la vie présente, il perd le salut de la vie à venir.

« Afin de suppléer par son assistance à celle « que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes». Que dit l'apôtre? Votre cité n'était pas là, mais, par l'intermédiaire de son député, elle a rempli pour moi tous ses devoirs d'assistance. Il vous a suffi de l'envoyer, pour que votre secours qui me manquait, me fût prodigué par ce bien-aimé mandataire qui, pour cette raison, mérite tout l'honneur possible; ce que tous vous me deviez, il l'a payé pour tous. L'apôtre montre aussi que le premier devoir des fidèles, qui sont en sûreté, est de venir en aide à ceux qui sont en péril; c'est ce qu'indique l'expression qu'il emploie : « Le retard « de l'assistance qui m'était due », dit-il.

Saisissez-vous bien l'intention de Paul, l'esprit d'un apôtre? Cette liberté de parole ne provenait pas, chez lui, de l'orgueil, mais du grand intérêt qu'il portait aux fidèles. Craignant que ces néophytes ne viennent à s'enfler, voulant qu'ils gardent la sainte modération de l'esprit, et que loin de surfaire un service rendu, ils gardent d'humbles sentiments; il appelle le service rendu un ministère obligé, un secours qui manquait. Prenons garde nous aussi de nous enorgueillir quand nous aidons les saints, et n'allons pas nous poser en bienfaiteurs devant nos propres yeux. Nous payons une dette, nous ne faisons pas une donation. Comme l'armée active, et surtout le soldat en campagne, doit recevoir du citoyen qui vit en paix, les aliments et tout le nécessaire; car c'est pour celui-ci que l'autre est sous les armes : ainsi, dans le cas présent. Si Paul n'avait pas rempli sa charge apostolique, l'aurait-on jeté en prison? Ainsi c'est un devoir que d'aider les saints. Quelle absurdité serait-ce d'approvisionner entièrement ceux qui protègent un empire de la terre, de leur fournir aliments, vêtements, le nécessaire enfin, et même bien au-delà du besoin, tandis qu'à celui qui combat pour l'empereur du ciel, qui livre bataille contre des ennemis bien plus dangereux, [car saint Paul dit que nous ne luttons pas seulement contre la chair et le sang (Eph. VIII, 12)], nous n'accorderions pas l'indispensable nécessaire de chaque jour? Quelle iniquité serait-ce! Quelle ingratitude! Quelle avarice!

4. Ne semble-t-il pas que la crainte des hommes l'emporte chez nous sur les terreurs de l'enfer et des supplices éternels? On ne peut expliquer autrement ce renversement de nos idées et de notre conduite : ainsi nos obligations civiles s'accomplissent chaque jour comme d'elles-mêmes et avec un soin scrupuleux qui n'en voudrait négliger aucune; tandis que les obligations spirituelles n'entrent point chez nous en ligne de compte. Faut-il donc que des devoirs imposés par la nécessité et par la crainte des châtiments, exigés de nous comme d'esclaves contraints et forcés, soient cependant acquittés avec un extrême empressement, tandis qu'on oublie entièrement ceux qu'on nous réclame en s'adressant uniquement à notre liberté et à notre générosité? Ce reproche, s'il n'atteint pas la généralité des fidèles, s'adresse à ceux qui ne veulent point acquitter ces dettes sacrées. Dieu ne pouvait-il pas vous en faire la loi la plus rigoureuse? Il ne l'a pas voulu, parce que votre intérêt lui est plus cher encore que celui des saints, objets de votre charité. Dieu ne veut pas que vous obéissiez à la nécessité, parce qu'une telle obéissance n'aurait rien à espérer de lui.

Toutefois il en est ici, et beaucoup, qui sont plus bas et plus vils que les Juifs. Rappelez-vous les dîmes et les prémices, les secondes dîmes et même les troisièmes, le sicle, tout ce que donnait enfin ce peuple, sans se plaindre jamais de ce que lui coûtait l'entretien des prêtres. Plus ils recevaient, plus il était rendu à ceux qui donnaient. On ne disait pas : Ces gens sont insatiables, esclaves de leur ventre! Car il me revient de ces propos indignes, et ceux qui les tiennent savent pourtant se bâtir des maisons et acheter des terres, tout en se prétendant pauvres, tandis qu'ils taxeront de riche un prêtre qui, par hasard, ou sera un peu mieux vêtu, ou ne manquera pas des aliments nécessaires, ou se fera servir par un domestique pour ne pas abdiquer sa dignité. Riches, nous! oui nous le sommes en vérité, et nos détracteurs sont bien forcés d'en convenir. Si peu que nous possédions, en effet, nous sommes dans l'abondance ; tandis que, possesseurs du monde entier, ils auraient encore des besoins.

Jusques à quand durera notre folie? N'est-ce donc pas assez pour attirer sur vous le supplice éternel, que vous ne fassiez aucune bonne œuvre? Faut-il encore y joindre les malins propos pour rendre votre châtiment plus sévère?

Si c'était vous, en effet, qui eussiez fait la prétendue fortune du prêtre, rien qu'en lui reprochant comme un crime ce libre effet de votre générosité, vous auriez perdu votre récompense. Si c'est un don que vous lui avez fait, pourquoi l'accuser? Vous-même attestez qu'il était pauvre auparavant : ce qu'il a, dites-vous, il le tient de moi. Pourquoi l'accuser, dès lors? Il ne fallait pas lui donner, si vous deviez lui faire un crime de recevoir. Mais un autre a donné, et vous l'incriminez! Vous n'êtes que plus coupable, vous qui savez à la fois refuser pour votre compte et accuser ceux qui font le bien!

Quelle sera, pensez-vous, la récompense de ceux qui subissent de tels affronts? Car ils souffrent pour la cause de Dieu. Ils auraient pu, au lieu du sacerdoce, exercer la profession de simples hôteliers, en supposant que leurs ancêtres ne leur aient rien laissé. On sait bien nous l'objecter avec impudence, quand parfois nous recommandons tel ou tel comme pauvre et nécessiteux. Ne pourrait-il donc s'enrichir, s'il le voulait? nous dit-on; et l'outrage s'ajoute à cette réflexion brutale : Son aïeul, son bisaïeul n'étaient que cela, et lui, aujourd'hui même, voyez comme il est bien vêtu! Mais quoi! Voulez-vous qu'il aille nu? Ah! vous êtes habiles à imaginer des rapprochements cruels; mais craignez de parler contre vous-mêmes, et entendez l'avis menaçant de Notre-Seigneur : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés! » (Matth. VII, 1.)

Supposons, du reste, qu'il pouvait, à son gré, choisir une profession d'hôtelier, de commerçant qui l'eût mis au-dessus du besoin, et qu'il ne l'a pas voulu. Que gagne-t-il donc maintenant, dites-moi? Porte-t-il des vêtements de soie? Traîne-t-il après lui sur la place publique un cortége de nombreux valets? Monte-t-il un coursier superbe? Se construit-il des maisons, ayant d'ailleurs une habitation convenable? Si telle est sa conduite, je le blâme avec vous, et, loin de l'épargner, je le proclame indigne du sacerdoce. Comment, en effet, pourra-t-il exhorter les autres à savoir se passer de cet attirail superflu, puisque lui-même n'est pas assez sage pour cela? Mais s'il se borne à ne pas manquer du simple nécessaire, est-ce un crime? Faut-il plutôt qu'il aille de porte en porte demandant son pain? Et ne seriez-vous pas le premier à en rougir, vous son disciple? Si votre père selon la nature en était réduit là, vous vous croiriez déshonorés; mais si votre père spirituel était forcé à se dégrader, ne devriez-vous pas en être honteux jusqu'à ne plus oser vous montrer? Car, selon l'Ecriture, « un père sans honneur est le déshon-« neur de ses enfants ». (Ecclés. III, 13.) Eh quoi! faut-il donc que ce prêtre meure de faim? La piété ne le permet pas puisque Dieu le défend.

Or, quand nous répondons ainsi à cette sorte de gens, ils deviennent tout à coup des sages et des docteurs. L'Ecriture a prononcé selon eux : « Ne possédez ni or, ni argent, ni deux « tuniques, aucune monnaie dans vos ceintu-« res, pas même un bâton ». Matth. X, 9.) Or, on vous voit double et triple vêtement et jusqu'à des lits bien couverts.

Hélas! laissez-moi jeter un profond soupir; car si la bienséance ne me retenait, je verserais même des pleurs abondants. Pourquoi? parce que nous savons découvrir si habilement une paille dans l'œil du prochain, sans jamais soupçonner la poutre qui nous aveugle. Comment donc, dites-moi, comment ne prenez-vous pas pour vous-mêmes l'avis de Notre-Seigneur? Le précepte, répondez-vous, n'est que pour nos maîtres spirituels. Ainsi, lorsque Paul a écrit : « Quand vous avez le vivre et le « couvert, sachez être contents » (I Timoth. VI, 8), il ne parlait non plus qu'à vos pasteurs? Certainement non, mais à tous les hommes, et tel est le sens évident de ce passage, si vous l'étudiez dans tout son contexte. Il avait dit d'abord : « C'est une grande richesse que la « piété, qui se contente de ce qui suffit »; il poursuivait : « Car nous n'avons rien apporté « dans ce monde, et il est certain que nous « n'en pouvons emporter davantage »; et il conclut aussitôt : « Ayant donc de quoi nous « nourrir et de quoi nous couvrir, nous de-« vons être contents. Car ceux qui veulent de-« venir riches tombent dans la tentation et « dans le piége du démon, et dans maints dé-« sirs inutiles et pernicieux ». Voyez-vous comme son discours s'adresse à tous les hommes? N'est-ce pas encore son langage aux Romains? « N'ayez point de souci de la chair en

« ses désirs » ; et aux Corinthiens : « Les viandes sont pour le ventre, et le ventre pour les « viandes, et un jour Dieu détruira l'un et l'au- « tre » ; et ailleurs, parlant des veuves : « Celle « qui vit dans les délices, est morte toute vive ». Une veuve est-elle un maître et un docteur? et Paul n'a-t-il pas écrit : « Je ne permets pas « aux femmes d'enseigner ni de dominer sur « leurs maris ? »

5. Réfléchissez ici. Le veuvage ne va guère sans la vieillesse. Celle-ci déjà veut de grands soins; la nature de la femme les impose d'ailleurs, puisque ce sexe, à cause de sa faiblesse même, réclame plus de ménagements. Or, malgré ces exigences de l'âge et de la nature, saint Paul ne permet pas à la veuve une vie molle et délicate; il déclare même qu'elle est déjà morte, puisqu'il n'a pas dit seulement : Elle ne doit pas vivre délicatement ! mais bien : Celle qui vit dans les délices est morte ! Il l'a donc rayée de ce monde, puisqu'un mort en est effacé pour toujours. Comment donc un homme serait-il pardonné, s'il se permet une conduite que Dieu punit dans une femme déjà vieille? Voilà des réflexions que personne n'aborde, que personne n'approfondit.

Quant à moi, je suis forcé de vous tenir ce langage, non dans le but de disculper les ministres de l'autel, mais pour votre propre bien. Vos prêtres, en effet, s'ils ont le malheur de viser aux richesses, et de mériter de trop justes reproches, vos prêtres ne seront pas punis par vos accusations; parlez ou ne parlez pas contre eux, il est un Juge auquel ils rendront compte de leur conduite; mais vos détractions ne peuvent les atteindre. Qu'au contraire vos reproches soient des calomnies, ils n'ont qu'à gagner à être ainsi insultés sans raison, et vous n'avez frappé que vous-mêmes. Voyez-vous combien votre condition est différente de la leur? Parlez contre eux, à tort ou à raison, dès que vous parlez en mal, vous vous êtes blessés ! Pourquoi? c'est qu'une accusation même véridique vous nuit déjà, parce qu'en dépit du bon ordre, vous jugez vos maîtres : Or, s'il est défendu de juger un frère, combien plus l'est-il de juger un maître! Que si votre accusation est calomnieuse, le supplice vous attend ; le châtiment vous menace plus terrible encore. Pensez que vous devez rendre compte même d'une parole oiseuse ! Aussi quand, à ce sujet, je vous exhorte et me fatigue, je le fais dans votre intérêt.

Au reste, je le répète, ces réflexions qui nous condamneraient, personne ne les fait, personne ne les creuse, personne ne se les applique. Voulez-vous cependant d'autres textes dans le même sens? « Quiconque d'entre « vous (c'est Jésus qui parle) ne renonce « pas à tout ce qu'il possède, n'est pas digne « de moi ». (Luc, XIV, 33.) Et que pensez-vous de cette autre parole : « Il est difficile à un « riche d'entrer dans le royaume des cieux » (Matth. XIX, 23); et de celle-ci encore : « Mal- « heur à vous, riches, parce que vous avez « toute votre consolation ! » (Luc, VI, 24.) Voilà ce que personne ne pèse, n'approfondit, ne se dit à soi-même; nous n'avons de force et d'ardeur que dans la cause du prochain ; c'est le moyen assuré de tremper dans tous les crimes.

Toutefois, et toujours dans votre intérêt, écoutez comment se résolvent les tristes griefs qu'on impute aux prêtres. Les regarder comme convaincus de violer la loi de Dieu n'est pas une mince injure : examinons la valeur de ces accusations.

Jésus-Christ a dit : « Ne possédez ni or, ni « argent, ni deux tuniques, ni chaussures, ni « ceinture, ni bâton ». Qu'en conclure, dites-moi? Pierre allait-il contre le précepte? Et comment enfin l'excuser d'avoir possédé, en effet, ceinture, vêtements, chaussures? Ecoutez plutôt ce que lui dit l'ange libérateur : « Ceignez-vous, chaussez-vous de vos sou- « liers » (Act. XII, 8), bien qu'à cette époque de l'année, les chaussures ne fussent pas un objet de première nécessité ; en cette chaude saison, on peut aller nu-pieds; l'hiver seul les rend indispensables; et voilà Pierre en possession de chaussures ! — Et de Paul, que dirons-nous? Il écrit à Timothée : « Hâtez-vous de « venir me trouver », et aussitôt il ajoute : « Apportez-moi, en venant ici, le manteau que « j'ai laissé en Troade, chez Carpus, et les « livres et surtout les parchemins ». (II Tim. IV, 13, 21.) Il parle d'un manteau, et personne ne dira qu'il n'en avait pas un autre dont il pût se vêtir. Car s'il avait l'habitude d'aller sans manteau, il était inutile évidemment d'ordonner qu'on lui apportât celui-là. Si, au contraire, il était habitué à ce genre de vêtement, il est clair qu'il en avait un autre encore. Comment expliquer d'ailleurs qu'il demeura deux ans dans un logis qu'il louait ? Il faudra dire qu'il désobéissait à Jésus-Christ, lui qui disait pourtant : « Je vis, non ce n'est

« plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui « vit en moi »; lui, le vase d'élection à qui le Seigneur lui-même rendait ce témoignage : « Cet homme est pour moi un vase choisi ! »

Je devrais vous laisser dans le doute et ne pas vous donner la solution de ces problèmes, mais vous punir ainsi de votre négligence et de votre oubli de nos saints livres ; car tout le mal vient de là. Chercheurs infatigables et cruels quand il s'agit des péchés d'autrui, nous n'avons pas même la pensée des nôtres, ignorants que nous sommes des Ecritures, et nullement instruits de la loi de Dieu. Oui, je vous devrais ce légitime châtiment. Mais quoi? je suis père; un père est toujours trop indulgent pour ses enfants, parce que ce cœur paternel ne peut perdre sa chaleur; à l'aspect d'un fils triste et défait, il se trouve frappé, plus que lui-même, d'une douleur poignante; il n'est heureux que quand il a détruit la cause de ce chagrin. Puissé-je y réussir, moi aussi, bien que je vous aie laissé quelque peu avec le chagrin de ne pas être consolés, afin qu'à présent vous receviez mieux la consolation.

6. Que répondrai-je donc? Non, les exemples précipités ne répugnent pas, bien au contraire, ils sont pleinement d'accord avec les préceptes de Jésus-Christ. Car ces préceptes étaient faits pour un temps et non à perpétuité. Et je n'avance pas là une conjecture, mais une vérité déduite des saintes Ecritures. Comment? Saint Luc rapporte les paroles mêmes de Notre-Seigneur à ses apôtres : « Quand je vous ai envoyés sans sac ni be« sace, sans ceinture ni chaussures, quelque « chose vous a-t-il manqué? Rien absolu« ment, répondirent-ils ». (Luc, XXII, 35, 36.) Désormais donc, sachez vous en procurer.

Comment d'ailleurs n'avoir qu'une tunique, une seule? Comment? Quand elle avait besoin d'être lavée, fallait-il rester chez soi ou même sortir par nécessité, mais sans tenir compte des bienséances? Réfléchissez à l'étrange position qui aurait été faite à saint Paul : appelé à parcourir le monde entier pour des œuvres si grandes et si nobles, la privation d'un vêtement l'eût condamné à s'enfermer; elle aurait fait obstacle à sa haute mission ! Et que serait-il arrivé si l'hiver avait été rigoureux, si les pluies ou les glaces eussent été continuelles, de sorte qu'il eût été impossible de faire sécher cet unique vêtement? Fallait-il encore que l'apôtre demeurât enfermé? Et si le froid avait raidi ses membres, devait-il périr et s'interdire la parole? Car n'allez pas croire que le corps de ces premiers apôtres ait été de diamant. Ecoutez ce que saint Paul dit à Timothée : « Usez d'un « peu de vin, à cause de votre estomac et de « vos fréquentes maladies »; et d'Epaphrodite : « J'ai cru devoir vous renvoyer cet apôtre qui « m'a tant aidé aux jours de ma détresse ; il a « été malade jusqu'à en mourir, mais Dieu a « eu pitié de lui, et non-seulement de lui, « mais de moi-même aussi ». (I Tim. V, 23; et Philip. II, 25.) Ils étaient donc sujets à toute maladie ou infirmité. Fallait-il donc qu'ils se laissassent mourir? Non, évidemment. Pour quelle raison donc le Seigneur, à une certaine époque, leur donnait-il le précepte de n'avoir ni sac, ni besace, etc.? Il voulait sur l'heure y pourvoir par un prodige, et montrer que dans l'avenir même il serait encore assez puissant pour y suffire. Et toutefois il n'y suffit point; pourquoi? Car, enfin, les apôtres valaient mieux incontestablement que les Israélites, dont les vêtements ni la chaussure ne s'usèrent point pendant quarante ans, bien qu'ils parcourussent le désert, brûlés par les rayons d'un soleil capable de calciner les rochers mêmes. Pourquoi donc fit-il moins pour ses apôtres? Pour votre intérêt. Dieu savait que vous ne seriez pas invulnérables, que plus d'une blessure au contraire vous atteindrait; il vous a donc créé le moyen de vous préparer les médicaments; et la preuve de cette intention divine, écoutez-la. Dieu ne pouvait-il nourrir ses apôtres? Ce qu'il vous a donné à vous, pécheur, l'aurait-il refusé à Paul? Lui qui s'est montré généreux pour les Israélites murmurateurs, débauchés, idolâtres, aurait-il été avare à l'égard de Pierre, qui avait tout quitté pour lui? Lui qui autorise la propriété en faveur des méchants, comment aurait-il été moins gracieux à l'égard de Jean qui, pour lui, avait abandonné jusqu'à son père même? Et cependant, il ne l'a pas voulu; mais c'est par vous qu'il veut les nourrir, afin que vous ayez une occasion de vous sanctifier.

Et, de grâce, remarquez l'excès de sa bonté à votre égard. Il a voulu abaisser ses disciples pour vous relever. S'il les avait mis au-dessus du besoin, ils auraient gagné en admiration et en gloire : mais vous auriez perdu pour votre salut. Loin de les rendre admirables en ce point, il les a voulus nécessiteux et hum-

bles pour vous ouvrir une voie de salut; il leur a donné l'indigence pour vous offrir de gagner le ciel. Un maître se fait moins respecter quand il reçoit quelque chose; on honore bien davantage celui qui n'accepte rien. Mais aussi le disciple n'y gagne pas, il perd un noble fruit de charité. Voyez-vous la sagesse de Dieu, l'ami et le sauveur du genre humain? Il n'a pas lui-même cherché sa propre gloire ni étudié ses intérêts; il était dans la gloire, et il a voulu s'avilir pour votre bonheur. C'est aussi son plan pour les docteurs de sa loi. Il pouvait nous les montrer vénérables, il a préféré les faire voir abaissés, dans votre intérêt, et vous donner l'occasion de vous enrichir. Oui, pour vous faire moissonner les biens spirituels, Dieu veut que ses ministres éprouvent des besoins temporels. Rien ne l'empêchait de leur donner tout en suffisance; je vous l'ai prouvé par maintes raisons; pour votre intérêt, nous l'avons fait voir, Dieu les a laissés dans le besoin.

Convaincus de ces vérités, livrons-nous désormais non plus à notre caractère accusateur, mais à l'esprit de bienfaisance. Au lieu de scruter les défauts d'autrui, connaissons bien nos propres misères; pensons aux bonnes œuvres du prochain; n'étudions pas moins nos propres péchés, et nous plairons à Dieu. Celui qui ne veut voir dans les autres que leurs péchés, et dans lui-même que ses vertus, celui-là se cause un double dommage. Dans les uns il trouve sujet d'orgueil; dans les autres il rencontre scandale et tentation de négligence. En effet, tandis qu'il se rappelle qu'un tel et une telle sont tombés, lui-même se facilite les chutes et les défaillances; et quand, d'autre part, il croit avoir bien agi, facilement il s'enflera d'orgueil. Qu'un homme, au contraire, oublie ses propres bonnes actions et ne pense qu'à ses péchés; que dans les autres il cherche volontiers, non les fautes, mais les actes conformes à la vertu; il a dès lors tout à gagner. Et comment? Le voici. La vue du prochain dans l'exercice du bien vous décide, par une sainte envie, à suivre son exemple; le souvenir de vos péchés, d'autre part, rabaisse votre arrogance et sauve en vous la modestie.

Si nous retenons ces pensées et si nous y conformons notre conduite, nous pourrons atteindre enfin les biens promis de la vie future, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

AU RESTE, MES FRÈRES, RÉJOUISSEZ-VOUS DANS LE SEIGNEUR. IL NE M'EST PAS PÉNIBLE, ET IL VOUS EST AVANTAGEUX QUE JE VOUS ÉCRIVE LES MÊMES CHOSES. (CHAP. III, 1 à 7.)

Analyse.

1. Heureux de leur écrire, il les invite à éviter les judaïsants.
2. Il leur montre en quoi consiste la vraie circoncision, et témoigne qu'ayant tous les avantages de la loi, il a tout sacrifié pour Jésus-Christ.
3-5. Exhortation contre le luxe. — L'orateur montre les désavantages temporels d'un luxe exagéré, ainsi : luxe inutile des vêtements; luxe plein de folie de l'or employé en bijoux; luxe incroyable et ruineux de l'ameublement et de la décoration des maisons. — Le luxe envisagé au point de vue moral n'est pas moins malheureux. — Le luxe ne rend pas la vieillesse moins lourde, ni la vertu plus facile; le luxe, au contraire, empêche la pratique de la vertu : on abuse des biens de Dieu et on oublie les pauvres. — Les pierreries n'ont de prix que dans notre imagination.

1. Les chagrins et les inquiétudes, lorsque l'âme en est déchirée à l'excès, la privent de sa force propre. L'apôtre réveille et ranime les Philippiens, parce qu'il les voit en proie à de profonds chagrins. Ils s'affligeaient d'ignorer où en étaient les affaires de Paul; ils s'affligeaient parce qu'ils le croyaient mort; ils s'affligeaient à propos de la prédication et au sujet d'Epaphrodite. Sur tous ces points, il les comble d'assurances consolantes, et il conclut : « Pour tout le reste, mes frères, réjouis« sez-vous », car vous n'avez plus aucun sujet de tristesse. Vous avez Epaphrodite que vous regrettiez; vous avez Timothée, moi-même j'arrive, l'Evangile progresse : que peut-il vous manquer? Réjouissez-vous! — Et tandis

qu'il appelle les Galates du nom de fils, il nomme ceux-ci ses frères. C'est qu'en effet, lorsqu'il veut administrer un blâme ou témoigner son affection, il choisit le titre de fils; mais quand ceux à qui il s'adresse lui paraissent mériter plutôt l'éloge que le blâme, il préfère le titre de frères. — Réjouissez-vous « dans le Seigneur », paroles bien justes et vraies, « dans le Seigneur », et non pas d'une joie mondaine. Car celle-ci n'est point véritable; tandis que, d'après saint Paul, les souffrances en Jésus-Christ ont toujours leur bonheur. « Il ne m'est pas pénible et il vous est « avantageux que je vous écrive les mêmes « choses. Gardez-vous des chiens, des mauvais « ouvriers, des faux circoncis ».

Vous voyez que saint Paul n'a pas commencé par les avertissements. Au contraire, il leur a donné plusieurs éloges, il leur a témoigné son admiration; il les loue de nouveau, avant de donner des avis. C'est qu'en effet, un discours d'avis est, de sa nature, pénible à entendre : aussi veut-il l'adoucir de toutes manières.

Qui appelle-t-il « des chiens ? » C'étaient ces mêmes hommes que toutes ses épîtres laissent deviner, juifs impurs et abominables, avides d'argent et d'empire, et qui, pour attirer à eux nombre de fidèles, prêchaient à la fois le judaïsme et le christianisme, corrompant ainsi l'Evangile. « Prenez garde » à eux, dit-il, car ils sont difficiles à découvrir ; prenez garde « à ces chiens ». Les juifs ne sont plus les enfants de Dieu ; le nom de chiens qui désignait autrefois les gentils, leur convient maintenant. Comment? Parce qu'autant les gentils étaient éloignés de Dieu et de Jésus-Christ, autant les juifs ont rompu avec lui. Cette appellation si rude met à nu leur impudence, leur malice, leur séparation profonde et haineuse d'avec les enfants légitimes. Que les gentils aient été appelés chiens d'abord, la Chananéenne vous l'apprend : « Oui, Sei« gneur », s'écrie-t-elle; « mais les petits « chiens mangent les miettes qui tombent de « la table de leurs maîtres ». (Matth. XV, 27.) Mais pour qu'ils n'aient pas même cette espérance d'être parmi les chiens admis autour de la table de famille, il ajoute un mot qui les exclut absolument : « Prenez garde aux mau« vais ouvriers ». Désignation étonnamment bien choisie : mauvais ouvriers, puisqu'ils travaillent sans doute, mais au bénéfice du mal ; leur labeur est pire que l'oisiveté, puisqu'ils renversent les plus nobles institutions de Dieu.

« Prenez garde aux faux circoncis ». La circoncision, chez les juifs, était chose honorable, puisque devant elle la loi cédait, le sabbat n'était plus un jour sacré. Car pour donner la circoncision, on violait le sabbat, tandis que la loi de circoncision ne pliait pas devant celle du saint repos. Comprenez de là l'économie du plan divin : la circoncision était plus respectée que le sabbat lui-même, puisqu'aucun temps ne pouvait en dispenser. Or la première loi est tombée : combien plus le sabbat avec elle ! Aussi Paul ne laisse pas même à la circoncision son nom en cet endroit. Il ne dit pas qu'elle soit mauvaise, qu'elle soit inutile, pour ne pas irriter les sectaires ; mais il poursuit plus prudemment le même but, détournant de la cérémonie même dont il leur laisse encore le nom imparfait, mais avec le désir d'ébranler cette loi. Avec les Galates, il procède autrement. Comme cette plaie des faux circoncis y était plus dangereuse, il tranche dans le vif hardiment et avec une grande autorité. Avec les Philippiens, au contraire, comme les mauvaises doctrines n'avaient pas de succès, il épargne leurs oreilles et ne leur dit rien de dur tout en les combattant là comme ailleurs : Prenez garde « aux faux cir« concis. C'est nous qui sommes la vraie cir« concision »; comment? « Puisque nous ser« vons Dieu en esprit sans nous flatter d'au« cun avantage charnel ». Il n'a pas dit : Comparons entre cette circoncision et cette autre, et jugeons laquelle est préférable. Il ne donne pas même à ce rit à jamais éteint son nom antique : Ce n'est plus la circoncision, dit-il, ce n'est plus qu'une « concision », une plaie inutile, et pourquoi? C'est que les juifs se bornent à retrancher leur chair. Dès qu'une telle observance n'est plus consacrée par la loi, elle n'est plus qu'une incision, qu'une section. Peut-être aussi la désigne-t-il sous ce nom, parce que ces sectaires cherchaient à fractionner, à diviser l'Eglise. Notre langue [grecque] emploie ce terme κατατομή pour toute manière de couper quand elle est maladroite et sans règle.

2. Mais si vous tenez, dit l'apôtre, à connaître une circoncision véritable, vous la trouverez chez nous « qui servons Dieu en « esprit », c'est-à-dire par notre âme et notre

cœur. Lequel vaut mieux, en effet, dites-moi, du corps ou de l'âme? Celle-ci, évidemment. Donc la circoncision charnelle n'est pas la meilleure, et même la circoncision spirituelle est la seule vraie. Tant que dura l'obligation du rit extérieur, il y avait lieu à comparer les deux circoncisions; on pouvait parler, avec l'apôtre, « de retrancher telles parties super« flues de notre cœur ». Saint Paul, parlant aux Romains, pouvait exalter cette circoncision spirituelle et s'écrier : « Le vrai juif n'est « pas celui qui l'est au dehors, et la véritable « circoncision n'est pas celle qui se fait dans la « chair; mais le vrai juif est celui qui l'est « intérieurement, et la circoncision véritable « est celle du cœur qui se fait par l'esprit et « non selon la lettre ». (Rom. II, 28.) Ici, saint Paul va plus loin; il refuse au rit ancien son nom même, il ne veut plus qu'il s'appelle circoncision. Car la figure peut avoir le nom de la vérité, tant que celle-ci n'a pas brillé; mais elle doit le perdre aussitôt que la vérité paraît. Il en est de même dans l'art de la peinture. Supposez un portrait de l'empereur, mais seulement au trait et à l'état d'ébauche; tant que l'éclat des couleurs n'a pas accusé le modèle, nous ne disons pas que le prince est là; mais quand la couleur a été posée, le premier trait s'efface, se couvre sous ce ton plein de vérité, et nous disons : Voilà l'empereur! Aussi saint Paul ne dit pas : Nous avons; mais bien : « Nous sommes » la circoncision, et son langage est très-exact. La circoncision par la vertu, tel est le chrétien, en toute vérité. Il n'ajoute pas : Les juifs ne l'ont plus! mais : « Prenez garde à ces misérables coupés! » Désormais ils marchent dans la mort et le vice. Et pour mieux montrer que la circoncision ne doit plus être opérée sur le corps, mais sur le cœur, il ajoute : « N'ayez plus de confiance « en un avantage charnel ».

« Ce n'est pas que moi-même je ne puisse « prendre avantage du côté de la chair ». Qu'est-ce à dire « prendre avantage » et « du « côté de la chair? » Ce serait en tirer vanité, en parler avec sérieux et avec pleine confiance. Cette réflexion est belle et prudente. Car si Paul était né dans la gentilité, et qu'il accusât dès lors et la circoncision et ceux même qui la recevaient sans raison, il me paraîtrait si ardent à l'attaque que, pour des motifs personnels, il laisserait voir qu'il est privé de cette marque de noblesse qui caractérisait le judaïsme; qu'il en ignore la grandeur et la majesté; qu'il n'a pas la gloire d'y participer. Mais, maintenant circoncis et censeur toutefois de la circoncision, il ne l'attaque pas par le dépit d'en être exclus, mais par le devoir qu'il a de la condamner; loin d'agir avec ignorance, c'est en toute connaissance de cause. Voyez ce qu'il dit en cas semblable dans l'épître aux Galates; réduit à la nécessité de se glorifier lui-même, il révèle encore une grande humilité : « Vous savez », dit-il, « de « quelle manière j'ai vécu autrefois dans le « judaïsme ». (Gal. I, 13.) — Or, ici, c'est le même langage : « Si quelqu'un croit pouvoir « tirer vanité de cet avantage charnel, je le « puis encore plus que lui »; et il ajoute aussitôt : « Né Hébreu de pères Hébreux ». Il ne commence pas par cette recommandation de sa naissance, comme si son premier but avait été de parler ainsi de lui-même, il a commencé au contraire par ces mots : « Si quelqu'un » m'oppose cet avantage, montrant ainsi qu'il s'avance parce qu'il le faut, et qu'il parle uniquement à cause de l'objection. Si vous avez confiance, dit-il, j'en ai plus que vous. Vous me forcez à le dire, sans quoi je me tairais. Et toutefois, jusqu'en sa réplique, il évite le ton de l'aigreur; il frappe sans nommer personne, il donne ainsi facilité d'éviter le coup en reculant. — « Si quelqu'un croit pouvoir tirer « vanité ». Il choisit cette expression : « Croit « pouvoir.... », ou bien, parce qu'en effet leur confiance était moindre au fond qu'elle ne paraissait, ou parce que ce n'était pas une véritable confiance; tous ces avantages de nation ou de rite venant de la nécessité et non d'un libre choix.

« J'ai été circoncis au huitième jour ». Il commence par l'avantage le plus prisé de ses adversaires, la circoncision : « Etant », ajoute-t-il, « de la race d'Israël » : ce double fait montre aussi qu'il n'était ni prosélyte, ni même fils de prosélytes. Le non-prosélytisme se prouve par sa circoncision dès le huitième jour; et le fait que ses ancêtres n'étaient pas simplement prosélytes, ressort de ce qu'il était de la race d'Israël. Et pour que ces mots « la « race d'Israël » ne soient pas compris d'une des dix tribus schismatiques, il se déclare de la tribu de Benjamin, comme s'il disait de la plus saine partie de la nation, car le sort avait placé dans cette tribu les biens propres aux prêtres. « Hébreu né de pères Hébreux », nou-

velle preuve qu'il n'est pas simplement prosélyte, mais d'origine antique et issu des plus nobles juifs. On pouvait être israélite, en effet, sans être pour cela hébreu ni de pères hébreux. Bon nombre de juifs avaient déjà corrompu leur sang et ne gardaient plus même leur langage national, par suite d'alliances avec les gentils. Saint Paul rappelle donc cette dégénération de tant d'autres, en même temps que la noblesse bien conservée de son origine.

« Pour la manière d'observer la loi, j'étais « pharisien ; pour le zèle du judaïsme, j'ai été « persécuteur de l'Eglise; et pour la justice lé« gale et mosaïque, ma vie fut irréprochable ». L'apôtre aborde les avantages qui résultaient de son libre choix, ceux qu'il a précédemment énumérés ne venant pas de sa volonté. En effet, ni sa circoncision, ni son origine israélite, ni sa naissance dans la tribu de Benjamin, n'étaient son œuvre. Si, dans cette dernière catégorie, il avait des compagnons de gloire, du moins les faits qu'il va énoncer le relevaient au-dessus d'eux. Vous voyez pourquoi il dit : « J'ai plus » que personne? C'est qu'en effet, déjà il avait une série d'avantages : il n'était pas simple prosélyte, il sortait d'une tribu très-estimée; il tenait tout cela d'ancienne date et de ses ancêtres; bien des judaïsants ne pouvaient rien dire de semblable. Mais comme on n'apercevait rien là qui fût le fruit de son libre choix, il arrive aux avantages que sa volonté a déterminés, et il rappelle tout d'abord : « Selon la loi, j'étais « pharisien; et selon le zèle, j'étais persécu« teur de l'Eglise ». Ce dernier trait semble corroborer le premier, et prouver mieux encore son pharisaïsme. On pouvait être pharisien sans pousser jusque-là le zèle. — Enfin, « selon la justice de la loi, j'ai mené une vie « irréprochable ». Il se peut, en effet, qu'on méprise le péril par amour du commandement, comme faisaient les princes des prêtres, et non par zèle de la loi. Paul n'avait point ce caractère; jusqu'au point de vue de la justice légale, sa vie était sans reproche. Si donc je surpassais tous mes rivaux par la noblesse de mon origine, par mon zèle et mon ardeur, par ma vie et mes mœurs, pourquoi ai-je renoncé à toutes ces gloires, sinon parce que j'ai trouvé dans ce que Jésus-Christ m'offrait, plus de grandeur et des avantages vraiment incomparables? Car « ce que je considérais comme un « gain m'a paru depuis, en regardant Jésus« Christ, un désavantage et une perte ».

3. Ce genre de vie si parfait selon le judaïsme, et par lui embrassé dès l'enfance, cette noblesse d'origine, ces dangers et ces travaux affrontés jusqu'alors, ce beau zèle, tous ces avantages enfin, ne furent plus aux yeux de Paul que de véritables malheurs et des pertes; il abjura ce qui lui avait été si avantageux, pour gagner Jésus-Christ. Et nous, l'attrait de gagner Jésus ne suffit pas pour nous inspirer le mépris de l'argent : que dis-je? La perte du salut éternel nous effraie moins que celle des biens présents, quoiqu'ils ne soient autre chose que dommage et que ruine. Examinons plutôt en détail, je vous prie, ce qui se trouve au fond des richesses. Ne doit-on pas appeler dommage et ruine, ce qui vous produit d'inexprimables ennuis sans aucune compensation? Ainsi, répondez-moi, quel avantage trouvez-vous à posséder des vêtements en grand nombre et de grand prix? Que gagnons-nous à les porter? Rien absolument, rien que peine et dommage. N'est-il pas vrai que le pauvre, sous un vêtement grossier et usé, supporte facilement les plus fortes chaleurs de l'été? Il les endure même plus aisément; car un tissu simple et déjà fatigué gêne d'autant moins vos membres et vous facilite la respiration; au contraire, quand il est neuf, fût-il plus léger qu'une toile d'araignée, il vous fatigue davantage. D'ailleurs vous qui êtes heureux d'étaler votre luxe, il vous faut l'une sur l'autre deux et trois tuniques, souvent même un manteau, puis une ceinture, puis des caleçons. On en estime pas moins le pauvre pour n'avoir qu'une tunique ; il n'en supporte que mieux la chaleur de l'été. Nous voyons souvent les riches inondés de sueur, et les pauvres, jamais. Ainsi, puisqu'on trouve le même usage et même un meilleur usage dans ces vêtements grossiers et qui ne coûtent presque rien; tandis que ceux qu'on aura payés au poids de l'or, ne rendent pas plus de services, dites, n'y voyez-vous pas une inutile dépense, un vrai dommage? Ils ne sont ni plus utiles, ni plus commodes : ils vous ont coûté plus d'argent, voilà tout! Tout au plus sont-ils de même usage et de même commodité. Seulement vous, riche, vous les avez achetés cent, peut-être même mille écus d'or, et le pauvre a ce qu'il lui faut pour quelques pièces d'argent. Voyez-vous le dommage? Mais le luxe est aveugle.

Voulez-vous aussi approfondir ce que vaut cet or dont on aime à parer les femmes et même les chevaux? Ici le mal et le ridicule ordinaire s'augmentent d'un trait de plus : les richesses donnent la folie. Oui, on honore de même manière et les femmes et les chevaux; aux unes comme aux autres on choisit mêmes parures; on veut faire briller celles-là par les mêmes ornements qu'on placera sur les chars, qu'on brodera sur les housses pompeuses où elles-mêmes viendront s'asseoir. Dites-moi, quel profit trouvez-vous à rehausser d'or un cheval, un mulet? Et cette femme ainsi chargée d'or, écrasée de pierreries, en est-elle plus riche? — Mais, dites-vous, les bijoux d'or ne s'usent point. Les gens du métier assurent tout le contraire; dans les bains et même souvent en d'autres endroits, les pierreries et l'or perdent beaucoup de leur prix. Au reste, je veux que vous ayez raison : ces bijoux ne se détériorent jamais! Mais encore, quel rapport vous donnent-ils? Quand ils sont usés ou perdus, n'est-ce pas un dommage? Et quand ils vous ont attiré la haine et l'envie, n'est-ce pas un malheur? Oui, lorsque d'une part, je les vois sans rapport ni profit pour vous, charger votre femme, et que d'ailleurs ils allument contre vous les regards des envieux, les convoitises des voleurs, n'est-ce pas un dangereux profit? Quoi! le mari pouvait trouver dans ces valeurs un précieux capital à utiliser dans quelque entreprise lucrative, et le luxe d'une femme dépensière l'arrête, et le voilà réduit à se défendre lui-même contre la famine, à lutter contre une gêne extrême, tandis qu'il contemple cette créature chargée d'or, — et ce n'est pas une ruine, un malheur? Et cependant le seul nom de la fortune, chez nous χρήματα, signifie biens utiles, et nous rappelle qu'il faut en faire usage, non pour un étalage de bijoutier, mais pour quelque œuvre honorable et lucrative. Si donc la folle ambition de l'or en parure vous en interdit le véritable usage, que vous laisse-t-elle enfin, que ruine et malheur? Ne pas oser vous en servir c'est vraiment ménager comme si c'était propriété d'autrui : dès lors cette richesse, sans emploi, est-elle encore un bien utile?

Sommes-nous mieux avisés de construire des palais splendides, immenses, de les embellir de colonnes, de marbres, de portiques, de promenoirs, de mille ornements divers, d'y placer partout et peintures et statues? On reconnaît souvent, dans ces dernières, les images du démon : mais je veux l'oublier pour le moment. Que font encore ces toiles lamées d'or? Une habitation modeste et appropriée à nos besoins nous rend-elle moins de services? Mais, dites-vous, un palais vous ravit, vous enchante! Oui, pour un jour ou deux; puis le charme s'évanouit. Le soleil lui-même n'excite pas en nous une grande admiration, à cause de l'habitude que nous avons de le voir; un objet d'art en excitera bien moins encore; bientôt nous ne le remarquons pas plus qu'un vase d'argile. A quoi servent pour la commodité d'une habitation, la multitude des colonnes ou la beauté des statues, ou l'or répandu à profusion sur les murs? A rien; tout cela n'est que luxe insolent, fol orgueil, vrai délire; les choses nécessaires ou vraiment utiles devraient nous occuper, et non pas d'inutiles folies. Ruine et malheur : telle est la suite de ces excès. En comprenez-vous la superfluité, la frivolité? On n'y trouve rien pour l'utilité, rien même pour l'agrément, puisqu'avec le temps ce faste engendre la satiété, et ne vous laisse que dommage et que ruine. Mais le goût de la vanité est un voile épais sur nos yeux. Paul abandonne ce qu'il croyait un gain; et nous, nous ne savons renoncer pour Jésus-Christ à ce qui nous perd?

4. Jusques à quand enfin serons-nous cloués à cette misérable terre? Jusques à quand enfin n'aurons-nous point de regard pour le ciel? Ne voyons-nous pas, comme en vieillissant, tels ou tels ont déjà perdu jusqu'au sentiment du passé? Ne voyons-nous pas mourir et jeunes et vieux? N'en voyons-nous pas qui, dès cette vie même, sont dépouillés de tout et complétement ruinés? Pourquoi convoiter ce qui est si fragile? Pourquoi nous attacher à des biens sans stabilité? Jusques à quand négligerons-nous la seule richesse durable? Que ne donneraient pas les vieillards pour déposer le lourd fardeau des ans? Dès lors, quelle folie que ce désir de retrouver sa jeunesse première, jusqu'à consentir à tout livrer en échange pour la reconquérir, tandis que, placés en face d'une autre jeunesse qui sera sans déclin, d'une jeunesse comblée de richesses ineffables et d'une vie bien autrement vigoureuse, on ne veut pas même faire le moindre sacrifice pour l'acquérir, l'on préfère retenir ce qui, dans la vie présente, nous est abso-

lument inutile! Ces prétendus biens ne peuvent ni vous sauver de la mort, ni conjurer une maladie, ni empêcher la vieillesse, non plus qu'aucun de ces accidents nécessaires et imposés par la loi de la nature; et vous y êtes attaché!

Qu'y gagnez-vous, répondez-moi ? L'ivrognerie, la gourmandise, des plaisirs déréglés qui nous tourmentent plus cruellement que ne feraient des bourreaux. Là se borne le profit que nous retirons de nos richesses, parce que nous n'en voulons pas d'autres; car si nous voulions, nous pourrions avec nos richesses acheter le ciel même. — Elles sont donc un bien, m'objecterez-vous? — Non, le bien n'est pas dans les richesses elles-mêmes, mais dans le cœur et la disposition de celui qui les possède. En ce point, tout dépend de la volonté, et un pauvre même, s'il le veut, peut aussi gagner le ciel. En effet, et je l'ai dit souvent, Dieu tient compte, non pas de ce qu'on donne, mais du bon cœur de celui qui donne; et le pauvre, en donnant peu, reçoit la récompense des plus riches, Dieu demandant à chacun selon ses facultés. Ce ne sont ni les richesses qui gagnent le ciel, ni la pauvreté qui mérite l'enfer. Notre volonté bonne ou mauvaise nous fait trouver l'une ou l'autre. A nous de la corriger, à nous de la dresser, cette volonté, et de la faire ce qu'elle doit être : dès lors tout nous deviendra facile. L'ouvrier, en effet, que sa hache soit d'or ou qu'elle soit de fer, coupe et aplanit aussi aisément le bois ; il se servira même mieux d'une de fer ; ainsi la vertu s'acquiert beaucoup plus facilement par la pauvreté. Car Jésus-Christ, parlant des richesses, a dit : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, « qu'à un riche d'entrer dans le royaume des « cieux ». (Math. XIX, 24.) Contre la pauvreté il n'a point d'arrêt semblable; il dit au contraire : « Vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et puis venez, suivez-« moi » (Marc, X, 21), parce qu'en effet, c'est le choix de la volonté qui décide à suivre Notre-Seigneur.

5. Donc, gardons-nous de fuir la pauvreté comme un mal, puisqu'elle est le grand introducteur au ciel; gardons-nous de poursuivre la fortune comme un bien, puisqu'elle perd tant d'hommes irréfléchis; mais l'œil attaché sur notre Dieu, usons, comme il convient, de tout ce qu'il nous a donné, force physique, richesses, biens de tout genre. Nous sommes ses créatures : il serait absurde de ne pas lui rapporter ce que nous tenons de lui, et d'en faire hommage à d'autres maîtres. Il vous a fait des yeux : consacrez-les à son service, et non pas au démon. Et comment les consacrez-vous à Dieu? Employez-les à contempler ses œuvres pour lui en rapporter la gloire, et détournez-les des beautés charnelles. Il vous a fait des mains? Possédez-les pour lui et non pour le démon : qu'elles ne s'étendent pas pour le vol et la rapine, mais pour accomplir les commandements, mais pour les bonnes œuvres et la prière continuelle, mais pour relever ceux qui sont tombés. Il vous a fait des oreilles? Ouvrez-les pour Dieu, et non pour des chants corrompus et efféminés; l'Ecriture vous dit : « Ecoutez toujours la loi de « Dieu » ; et encore : « Fréquentez l'assemblée « des vieillards, et s'il est un sage, cherchez tout « d'abord son amitié ». (Ecclés. IX, 23 et VI, 35.) Il vous a fait une bouche? Qu'il n'en sorte rien que Dieu puisse condamner, mais bien des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, des discours qui procurent la grâce en ceux qui les entendent; qui soient capables d'affermir et non de renverser, de produire la bénédiction et non la malédiction; qui éloignent des piéges au lieu d'y faire tomber. Il vous a fait des pieds, non pour courir aux vices, mais aux vertus. Il vous a fait un estomac, non pour le rompre par la bonne chère, mais pour le dominer par la sobriété et la sagesse. Il vous a donné le désir du mariage pour la procréation des enfants, mais non pour la débauche et l'adultère. Il vous a donné de l'esprit, non certes pour jeter le blasphème contre lui et l'outrage contre le prochain, mais pour diriger et modérer votre langue. Il vous a donné l'argent, pour en user selon le devoir; toutes vos forces enfin, il vous les a départies avec la même intention. Il a créé les arts pour le soutien de notre vie, mais non pour nous distraire des choses spirituelles, et moins encore pour nous livrer à des métiers infâmes: Dieu permet les arts nécessaires, afin que mutuellement on s'entr'aide, mais non pour qu'on se nuise. Il vous a donné un toit, pour vous abriter contre la pluie, et non pas pour l'orner d'or, lorsque le pauvre meurt de faim. Il vous a donné des vêtements pour vous couvrir, et non pour l'ostentation; il ne veut pas que vous les enrichissiez d'or, tandis que Jé-

sus-Christ resterait nu. Il vous a donné une maison, non pour la posséder à vous seul, mais pour y recevoir votre prochain. Il vous a donné la terre, non pour dépenser la plus grande partie de vos revenus à l'entretien de prostituées ou de bouffons, à payer des joueurs de flûte, de lyre, de cithare ; ces biens du bon Dieu doivent servir aux malheureux, aux indigents. Il vous a donné la mer pour les besoins de la navigation, mais non pour vous fatiguer par des voyages sans but, pour en sonder curieusement les profondeurs et en extraire les pierres précieuses et autres bagatelles de ce genre; Dieu n'aime pas une semblable passion.

Alors, direz-vous, à quoi servent les pierres précieuses? — Répondez-moi plutôt vous-même. Pourquoi tant de valeur à un caillou? A-t-il quelque propriété secrète? A-t-il quelque usage? Les pierres qu'on ne va pas chercher dans la mer, sont certes plus utiles. Du moins servent-elles à la construction de nos maisons, et celles-là, jamais ! Du moins ont-elles le mérite d'être plus solides. — Mais, dites-vous, les pierreries rehaussent la beauté. — Comment? N'est-ce pas là pur et vain préjugé?— Elles sont d'un blanc plus vif.— Non, car elles ne surpassent pas l'éclat, la pureté d'un marbre bien blanc, j'ose dire qu'elles n'en approchent même pas. — Sont-elles plus résistantes, au moins? Pas davantage ; plus utiles, plus grosses? Non et toujours non. D'où vient donc leur valeur? Elle est toute de convention. Moins belles que d'autres, car nous en trouvons de plus diaphanes et d'un blanc plus brillant ; n'ayant d'ailleurs pas plus de solidité ni d'utilité, quelle raison les fait tant estimer? La mode, rien que la mode. — Alors, pourquoi Dieu nous les a-t-il données? Elles n'étaient pas un don, dans la pensée de Dieu ; c'est votre imagination qui leur prête une valeur! — Mais pourquoi, direz-vous, l'Ecriture même les a-t-elle célébrées? C'est qu'elle a voulu parler d'après votre opinion même. Quand un maître s'adresse à un petit enfant, force lui est d'admirer ce qu'admire cet innocent, pour gagner son cœur et l'élever peu à peu. Pourquoi désirez-vous la magnificence des vêtements? Donnez une robe à votre corps, et des chaussures à vos pieds ; et tenez-vous pour vêtu et paré suffisamment. — Mais, dites-vous, l'Ecriture parlant des commandements de Dieu, dit qu'ils sont plus « estimables « que l'or et les pierres précieuses ». (Ps. VIII, 11.) Cela n'empêche pas que ces pierres précieuses ne soient des choses inutiles; autrement, la sainte Ecriture n'aurait pas commandé de les mépriser. Si parfois nos saints livres en parlent d'après notre estimation, n'y voyez qu'une condescendance de la divine bonté.

Vous me demandez pourquoi Dieu nous a donné la pourpre et d'autres ornements pareils? Reconnaissez-y les œuvres de sa magnificence infinie; d'autres ouvrages de sa main témoigneraient ainsi de son incomparable richesse. Quand la Providence travaillait pour vous, elle vous donnait le pur et simple froment; c'est vous qui avez imaginé de le dénaturer, par mille préparations, en gâteaux, en friandises, en mets à l'infini qui flattent uniquement la sensualité. Le plaisir et la vanité ont fait ces inventions qui vous ont paru préférables à tout au monde. Mais vienne à passer un étranger ou un paysan ignorant de tous vos artifices; et que vous voyant extasiés devant vos œuvres, il vous demande raison de votre admiration ridicule, dites, qu'aurez-vous à lui répondre? Que ces mets sont bien beaux à voir? Rien n'est plus faux.

Laissons donc, mes frères, de vains préjugés, et attachons-nous aux seuls biens véritables. Ceux de la terre ne méritent point ce nom; ils passent, ainsi que coule l'eau d'un fleuve. Donc, je vous en prie, établissons-nous sur le roc afin de n'être point ballotés au caprice des vents, mais de gagner en outre les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ...... Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

CE QUI M'ÉTAIT ALORS UN GAIN, JE L'AI CRU DEPUIS, POUR JÉSUS-CHRIST, UNE PERTE... (CHAP. III, DU VERSET 7 AU VERSET 13.)

—

Analyse.

1. L'hérésie (probablement celle des manichéens), ne peut pas conclure des paroles de saint Paul que la loi mosaïque fut un mal.
2. La foi en Jésus-Christ est un bien infiniment préférable à la justice mosaïque.
3. Dignité de nos souffrances, unies à la passion de Jésus-Christ; la résurrection glorieuse en est la récompense.
4. Malheur de l'éloignement de Dieu. Ses bienfaits. Notre ingratitude.

1. Dans les combats que nous livrons aux hérétiques, il nous faut apporter une attention vive et soutenue sur l'objet de nos luttes. Le seul moyen de dissiper leurs bataillons et de remporter pleine victoire, c'est de ne pas même leur laisser reprendre haleine. Mon but est de vous dresser à ce genre de duels à l'aide des saintes Ecritures, et de vous faire trouver dans les textes mêmes qu'ils apportent, de quoi réduire au silence nos contradicteurs. Par conséquent, je veux commencer la discussion qui se présente aujourd'hui à l'endroit même où j'ai terminé celle d'hier. Où en sommes-nous restés hier? Saint Paul avait résumé tous les avantages judaïques qui lui donnaient quelque sujet de gloire, ce qu'il tenait de la nature, de son choix et de son œuvre, et il avait ajouté : « Mais tout ce qui était gain pour moi, je le « regarde à présent comme détriment à cause « de l'éminente science de Jésus-Christ mon « Seigneur; pour lui, j'ai renoncé à tous ces « prétendus avantages que je regarde comme « vile ordure, afin de gagner Jésus-Christ».

Ici l'hérésie se dresse avec insolence. Mais la sagesse de l'Esprit-Saint se plaît à éveiller chez l'ennemi l'espoir d'un triomphe, afin de l'engager à livrer bataille. Si Paul avait parlé ouvertement, les hérétiques auraient fait pour cette épître ce qu'ils ont fait pour d'autres livres sacrés, altérant le texte, lui déniant l'authenticité parce qu'ils n'osaient l'attaquer ouvertement. Mais comme les poissons ne voient point tomber dans l'onde l'hameçon qui doit les prendre, parce qu'on a soin de le couvrir et de le cacher sous l'appât, et qu'ainsi ils accourent à l'envi pour se faire prendre; ainsi en est-il de cet endroit où Paul appelle la loi un dommage. Telle est la déclaration de l'apôtre il appelle la loi un dommage, une chose vaine; il ne lui était pas permis, ajoute-t-il, de gagner Jésus-Christ, à moins de renoncer à cette loi. Les hérétiques se laissent prendre par la lettre et le mot, reçoivent l'épître avec bonheur, et pensent avoir gain de cause; puis, dès qu'ils l'ont reçue, ils se trouvent saisis comme dans les mailles étroites d'un filet inévitable.

Que disent donc ces adversaires insolents? Voyez : La loi est un dommage, elle n'est que paille et poussière : comment donc osez-vous dire que Dieu en soit l'auteur? Le vrai, c'est que ce passage est favorable à la loi; et vous allez clairement en voir la preuve : appliquons-nous avec soin à l'étude de tous ses termes.

L'apôtre n'a pas dit : La loi est une perte; mais : « Je l'ai considérée comme une perte ». Lorsqu'il parle du gain, il ne se sert point de la même expression, mais il affirme simplement et dit : « Tout ce qui a été gain pour « moi ». — Au contraire, lorsqu'il parle de perte, il n'affirme plus, mais il dit : « Je l'ai « cru ». — Admirable exactitude de langage qui nous définit d'un côté la loi telle qu'elle était dans son essence, et de l'autre la loi telle qu'elle est devenue dans notre condition de chrétiens.

Que faut-il donc affirmer? Peut-on dire absolument que la loi n'est pas un dommage? — Elle est un dommage, mais en comparaison de Jésus-Christ; d'un autre point de vue elle a été un véritable gain. On pouvait ne pas y voir un gain; toutefois elle était déjà un gain, déclare saint Paul. C'est comme s'il vous disait : Pensez quel bonheur c'était déjà que des hommes indomptés par nature fussent amenés à un genre de vie plus humain. D'ailleurs, si la loi n'avait pas préexisté, la grâce n'aurait pas été donnée; pourquoi? C'est que la loi fut

comme un pont jeté pour son passage. De leur bassesse naturelle les hommes ne pouvaient s'élever jusqu'à la hauteur de la grâce; la loi fut leur échelle. Mais après que l'on est monté on n'a plus besoin d'échelle; toutefois celui qui s'en est servi pour monter ne la méprise pas ensuite pour cela : au contraire, il reconnaît l'obligation qu'il lui a. C'est elle-même, en effet, qui l'a mis en état de pouvoir se passer d'elle; il lui sait donc gré, et rien n'est plus juste, de ce qu'il n'a plus besoin d'elle. Sans elle, il ne pouvait monter si haut. Voilà aussi ce qu'il faut dire de la loi. Elle nous a élevés à une certaine hauteur; elle était donc un gain. Mais, dès lors, nous la regardons comme un dommage, et pourquoi? Elle ne l'est pas absolument, mais la grâce est bien préférable. Supposez, par exemple, un pauvre, un affamé : tant qu'il a quelque argent, il s'en sert pour conjurer la faim; mais qu'il trouve une bourse pleine d'or, et qu'il ne puisse retenir les deux valeurs à la fois, il regardera comme un dommage de garder l'argent, il le laissera pour s'emparer de l'or; s'il abandonne l'un, ce n'est pas qu'il le regarde comme nuisible, il sait bien tout le contraire; mais ne pouvant pas garder les deux, il faut bien qu'il laisse l'un ou l'autre : ainsi arrive-t-il ici.

Le détriment, le malheur n'est donc pas de suivre la loi; mais ce serait de s'attacher à elle pour délaisser Jésus-Christ. Si elle nous détourne de Jésus, elle est un dommage; si elle nous amène à lui, c'est tout l'opposé. Aussi l'apôtre la déclare « détriment en comparaison « de Jésus-Christ ». Si elle est sensible seulement à cause de Jésus-Christ, elle ne l'est donc pas par sa nature.

Mais pourquoi la loi ne permet-elle pas qu'on s'approche de Jésus? Car, après tout, c'est pour nous mener à lui qu'elle a été donnée! Jésus-Christ, dit saint Paul, est la plénitude de la loi, la fin de la loi. — Elle nous laisse venir à lui, si nous savons lui obéir à elle-même. — Alors, qui obéit à la loi, abandonne la loi? — Il l'abandonne, en effet, s'il la comprend et l'écoute; autrement, cette loi l'arrête et l'enchaîne. Il y a plus : « Bien cer« tainement je regarde tout au monde comme « un détriment », dit-il encore. Et que parlé-je de la loi? Le monde n'est-il pas bon? La vie actuelle n'est-elle pas bonne? Toutefois si ces biens m'éloignent de Jésus-Christ, je les déclare dommageables, pourquoi? « A cause et « en comparaison de l'éminente science de « Jésus-Christ mon Seigneur ». Dès que le soleil brille, vous perdez à tenir votre flambeau allumé. Ainsi le désavantage d'une chose quelconque résulte nécessairement de sa comparaison avec un objet plus grand. Or, vous voyez que Paul fait une comparaison : « A cause « de l'éminente science », dit-il, sans rejeter le premier objet comme étranger au second. Car dire qu'une grandeur excelle sur une autre et la dépasse, c'est supposer au contraire qu'elle est du même genre qu'elle. En sorte que la prééminence comparative que l'apôtre attribue à la connaissance de Jésus-Christ sur la loi suppose que ces deux choses sont de même genre, c'est-à-dire bonnes toutes deux.

« Pour lui j'ai tout rejeté; j'ai tout regardé « comme des ordures pour gagner Jésus-« Christ ». Il n'est pas évident, d'ailleurs, que sous ce nom « d'ordures », Paul désigne la loi; il est vraisemblable qu'il indique plutôt les choses de ce monde. Car il a dit d'abord : Tout ce qui a été un gain pour moi, je l'ai regardé comme détriment au prix de Jésus-Christ; et il ajoute ici d'une manière plus générale encore : Tout me paraît détriment; parole qui embrasse tout le présent aussi bien que tout le passé. Quand bien même ce terme signifierait la loi, il n'aurait encore rien de bien outrageux pour elle. Les ordures dont il s'agit, sont les issues du froment, ce qu'il a de grossier, le chaume, la paille. Or avant la maturité du froment, la paille avait son utilité; nous la recueillons même encore avec le froment; si le chaume n'avait d'abord poussé, le grain n'aurait point paru. Ainsi en est-il de la loi de Moïse. Ce n'est donc jamais absolument parlant et en considérant la chose en soi, que Paul appelle la loi dommageable, mais par rapport à Jésus-Christ. Ecoutez encore : « Je regarde tout comme détriment », nous dit-il. Pourquoi? « A cause de la science « éminente de Jésus-Christ pour qui j'ai tout « rejeté ». Puis il ajoute : « J'estime que tout est « détriment, afin que je gagne Jésus-Christ ». Voyez-vous comme fidèle à s'appuyer sur la pierre fondamentale, sur Jésus-Christ, saint Paul se garde néanmoins de laisser la loi sans défense et en butte à tous les coups, et comme au contraire il la protége de toutes parts.

2. « Et que je sois trouvé en Jésus-Christ « n'ayant plus ma justice qui vient de la loi ». Si saint Paul, en possession d'une justice, est

accouru vers une justice meilleure, parce que l'ancienne n'était rien à côté de celle-ci, combien plus les gentils, placés en dehors de toute justice, devront-ils saisir celle que Paul a préférée! Je ne veux plus de « ma » justice, dit à bon droit l'apôtre, de celle que j'avais acquise par mes travaux et mes sueurs; je veux celle que j'ai trouvée par la grâce. Si donc, après avoir rempli les devoirs de la vertu, Paul ne trouve son salut que dans la grâce, combien plus, ô Philippiens, ne l'aurez-vous que là! Il est probable que parmi eux on aurait trouvé préférable la justice due à nos travaux personnels; aussi Paul démontre que celle-ci, auprès de l'autre, n'est que de la vile paille. Autrement, moi-même qui avais sué pour l'acquérir, je ne l'aurais pas rejetée pour embrasser celle qui lui succède.

Mais quelle est donc enfin cette justice? Celle qui vient « de Dieu par la foi »; cette justice est de Dieu; Dieu même est l'auteur de cette justice; elle est par excellence un don de Dieu. Or les dons de Dieu laissent bien derrière eux la vileté de nos bonnes œuvres, de celles qui sont les fruits de nos simples efforts.

Que veut dire maintenant: « Dans la foi, « afin de connaître Jésus-Christ? » C'est que toute connaissance divine vient de la foi; sans la foi, impossible de connaître Jésus; et pourquoi? C'est qu'elle seule nous apprend « la « vertu de sa résurrection ». En effet, quel raisonnement nous démontrera jamais la résurrection? Aucun, mais la foi seule. Et si la résurrection de Jésus-Christ ne nous est connue que par la foi, comment la génération humaine du Dieu-Verbe pourra-t-elle être saisie par notre simple logique? Car la résurrection est un fait moindre que cette génération. En quel sens? C'est que l'on a vu plusieurs exemples de l'une, aucun de l'autre. Plusieurs morts ont ressuscités avant Jésus-Christ; bien que ressuscités, ils durent de nouveau subir la mort. Mais nul homme jamais ne naquit d'une vierge. Et si la résurrection de Jésus-Christ, qui sort de l'ordre commun bien moins que sa naissance, ne peut être cependant saisie que par la foi, comment pourrons-nous atteindre par nos raisonnements sa génération divine, dogme bien autrement grand et pour mieux dire hors de toute comparaison? Voilà pourtant la justice nouvelle; il a fallu croire que ces mystères sont possibles, sans qu'on puisse montrer jamais comment ils sont possibles.

C'est encore l'œuvre de la foi de nous faire accepter « une participation aux souffrances « de Jésus-Christ ». Si nous ne croyons pas, nous ne voudrons pas souffrir; non, si nous n'avons pas la foi qu'en souffrant avec lui, avec lui aussi nous régnerons, aucune considération ne nous décidera jamais à subir tant de peines. Il faut que la foi nous ait appris d'abord et sa naissance et sa résurrection. Mais aussi, vous le voyez; on exige de nous non pas une foi nue et morte, mais unie aux bonnes œuvres. On reconnaît, en effet, qu'un chrétien croit à la résurrection d'après son courage à s'exposer comme Jésus-Christ aux périls, à partager avec lui ses douleurs. Ainsi devient-il l'associé de ce Dieu ressuscité, de ce Dieu à jamais vivant. Aussi saint Paul disait-il: « Puissé-je être trouvé en Jésus-Christ, « n'ayant point la justice qui me soit venue « de la loi, mais ayant celle qui naît de la foi « en Jésus-Christ, cette justice qui vient de « Dieu par la foi; afin que je connaisse Jésus-« Christ avec la vertu de sa résurrection et la « participation de ses souffrances, étant rendu « conforme à sa mort, pour tâcher de parve-« nir enfin à la bienheureuse résurrection des « morts ».

Reprenons. Saint Paul a dit: « Etant rendu « conforme à sa mort », ou, comme il écrit ailleurs: « J'accomplis dans ma chair ce qui « reste à souffrir à Jésus-Christ ». (Colos. I, 24.) Conforme à la mort, c'est participant à la mort. Comme mon Maître a été maltraité des hommes, ainsi je le serai, je lui deviendrai conforme; les vexations, les calamités reproduiront en moi une certaine image de sa mort. Il ne cherchait pas, en effet, son propre bonheur, mais notre salut. Donc aussi vexations, misères, angoisses, non-seulement ne doivent pas nous troubler, mais plutôt nous combler de joie, puisqu'elles nous rendent conformes à sa mort. On ne peut mieux dire qu'ainsi nous sommes façonnés à sa ressemblance, « portant partout dans notre chair », comme il l'écrit ailleurs, « la mort de Jésus-« Christ ». (II Cor. IV, 10.)

La foi seule fait ces miracles. Nous croyons, par de tels sacrifices, non plus seulement que Jésus est ressuscité, mais qu'après sa résurrection même il possède une puissance infinie. Aussi embrassons-nous la voie qu'il a suivie,

et de ce côté encore nous devenons ses frères. C'est dire qu'ainsi nous devenons d'autres Jésus-Christ. Ciel ! quelle est donc la dignité des souffrances ? Car, comme par le baptême « nous avons été ensevelis à la ressemblance « de sa mort », ici nous devenons vraiment semblables à sa mort. L'apôtre se sert pour le baptême d'un mot bien exact : « A la ressem- « blance de sa mort », car nous n'avons pas subi alors le trépas véritable et entier ; nous sommes morts seulement au péché, et non pas selon le corps et la chair. Dans les deux textes, il est question de mort ; seulement notre Maître est mort dans son corps, et nous, seulement au péché. Il est mort, lui, dans notre humanité même, dans notre chair qu'il avait adoptée ; pour nous, au contraire, c'est l'homme de péché qui meurt en nous. Saint Paul a donc dû écrire que nous subissons « la ressemblance « de sa mort », quand il s'agit de notre baptême ; tandis que ce n'est plus une ressemblance, c'est sa « mort même » que nos souffrances nous font partager ici.

3. Paul, en effet, dans les persécutions qu'il a endurées, n'est pas mort seulement au péché ; mais dans son corps même, il a subi la mort comme son Maître pour arriver enfin, dit-il, « à la résurrection des morts ». Que dites-vous, ô grand apôtre ? Tous les hommes ne doivent-ils pas ressusciter ? N'avez-vous pas dit vous-même que nous ne nous endormirons pas tous, mais que nous serons tous changés ? (I Cor. xv, 51.) Ce n'est pas d'ailleurs la résurrection seule qui attend tous les hommes, c'est aussi l'immortalité, les uns pour la gloire, les autres pour le supplice. Si donc tous arrivent à la résurrection et non pas à la résurrection seulement, mais à l'immortalité, comment, ô Paul, dites-vous comme s'il s'agissait d'obtenir quelque chose d'exceptionnel : « Je veux tâcher « enfin d'arriver ? » Je souffre tout, répondez-vous, pour arriver à la résurrection, « mais à « celle qui fait sortir d'entre les morts » ; si vous ne mourez d'abord, vous ne ressusciterez pas. Qu'est-ce à dire ? L'apôtre semble avoir en vue une bien haute récompense. Elle était si haute qu'il n'ose se la garantir : « Je veux « tâcher enfin », dit-il, j'ai cru en lui, j'ai cru en sa résurrection ; j'ai fait plus, pour lui, je souffre ; et cependant je n'ose me reposer avec une pleine confiance dans l'espérance de la résurrection. De quelle résurrection parle-t-il donc ici ? De celle qui conduit à Jésus-Christ. Oui, l'apôtre le déclare : je crois en lui, à la puissance de sa résurrection, à ma part dans ses souffrances, à ma conformité à sa mort ; et malgré toutes mes convictions, je n'ose avoir pleine confiance. C'est, au reste, ce qu'il écrit ailleurs : « Que celui qui est debout prenne « garde de tomber ». Et : « Je crains qu'après « avoir prêché aux autres, je ne devienne moi- « même un réprouvé ». (I Cor. x, 12 et ix, 27.)

« Ce n'est pas que j'aie atteint jusque-là ni « que je sois déjà parfait ; mais je poursuis ma « course, pour tâcher d'atteindre au terme où « le Seigneur Jésus-Christ m'a destiné en me « prenant ». — « Je n'ai pas encore atteint », quoi donc ? Le prix de la course. Ah ! si saint Paul, après tant de souffrances, au milieu même de tourments actuels, subissant déjà la mort, n'était pas encore pleinement confiant ni en pleine sécurité pour sa résurrection glorieuse, que dirons-nous de nous-mêmes, mes frères ? — « Pour tâcher d'atteindre », qu'est-ce à dire ? Rapprochez ici le texte : « Pour tâcher « d'arriver à la résurrection d'entre les morts », et concluez qu'il se tient heureux s'il atteint, s'il saisit la résurrection de Jésus-Christ, dussé-je, dit-il, pour l'imiter autant que je pourrai, souffrir autant que lui et me modeler sur lui, comme lui-même a subi mille douleurs, comme il a été souillé de crachats, battu de soufflets et de verges, comme il a subi la mort. Voilà la carrière à parcourir ; voilà le chemin par où il vous faut passer pour arriver à sa résurrection à travers tous les combats.

Tel est le sens de ces paroles : « Pour tâ- « cher d'atteindre ». On peut aussi l'entendre comme s'il disait : Pour que je devienne digne d'arriver à cette résurrection si belle, si capable de combler mes vœux ; pour que j'arrive à la résurrection, enfin, de Jésus lui-même. Car si j'ai le cœur de subir tous les combats et tous les travaux, je pourrai aussi gagner sa résurrection et revivre avec gloire. Maintenant je n'en suis pas digne encore, mais je poursuis ma course pour tâcher enfin d'y atteindre. Ma vie n'est encore qu'une lutte perpétuelle ; je suis encore loin du terme, encore loin du prix ; il me faut courir encore, encore le poursuivre.

Remarquez même qu'il ne dit pas : Je cours ; mais : « Je poursuis ». Il a raison. Car celui qui poursuit, vous savez avec quelle ardeur il presse ses rivaux ; il ne regarde personne ; il

pousse et écarte par son invincible élan tous ceux qui font obstacle à sa course rapide; ses pensées avec ses yeux, ses forces de corps et d'âme, tout en lui se ramasse et se concentre vers le prix à conquérir. Mais si Paul, jouteur si intrépide, après tant de souffrances, dit encore : « Si je puis enfin atteindre », que dirons-nous, pauvres concurrents tant de fois renversés? — Quant à lui, ses efforts lui semblent l'acquit d'une dette sacrée; je veux gagner, dit-il, « comme j'ai moi-même été gagné « par Jésus-Christ ». J'étais dans la masse de perdition; j'étouffais; il me fallait périr; Dieu m'a ressaisi. Hélas! nous n'avions d'ardeur que pour le fuir, et Dieu nous a poursuivis! L'apôtre en rapporte à lui seul tout le mérite. Par ces paroles : J'ai été gagné et ressaisi, il nous a prouvé l'ardeur de sa volonté à nous retrouver, en même temps qu'il nous montre notre éloignement si grand déjà, et nos errements, et notre fuite déjà consommée.

4. Chose également déplorable! Nous revenons tous à notre vieil état de péché, et, avec un compte déjà si redoutable, nul parmi nous ne gémit, ne pleure, ne soupire. Ne croyez pas que je parle ici par ironie. Autant nous avons fui loin de Dieu avant l'arrivée de Jésus-Christ, autant le fuyons-nous maintenant encore. Car nous pouvons fuir Dieu, non par des changements de lieu, puisqu'il est présent partout, mais par nos œuvres. Que par rapport au lieu nous ne puissions l'éviter, le Prophète le déclare : « Où irai-je, mon Dieu, pour me sous« traire à votre esprit? Où fuirai-je pour évi« ter votre face? (Ps. CXXXVIII, 7.) Quel est donc le moyen de fuir Dieu? Comment s'éloigne-t-on de lui? Cet éloignement n'est que trop possible, puisque le même prophète dit encore : « Ceux qui s'éloignent de vous péri« ront »; et Isaïe : « Est-ce que vos iniquités « n'ont pas jeté entre vous et moi un mur de « division? » (Ps. LXXII, 27; et Isaïe, LIX, 2.)

Comment donc se fait cet éloignement, cette séparation? Par notre volonté, par notre cœur, puisque ce ne peut être une séparation locale; car comment fuir hors de celui qui est partout présent? Et cependant le pécheur fuit. C'est ce que marque l'Ecriture : « L'impie s'enfuit « quand personne ne le poursuit ». (Prov. XXVIII, 1.) Nous fuyons donc Dieu, qui nous poursuit sans cesse. L'apôtre courait pour approcher de lui; nous courons aussi, nous, mais pour l'éviter et nous éloigner de lui.

Et ce n'est pas là un malheur déplorable! Où fuis-tu, malheureux? Où fuis-tu, misérable, loin de ta vie, loin de ton salut? Si tu évites ton Dieu, où sera ton refuge? Si tu évites la vie, comment pourras-tu vivre? Ah! plutôt, fuyons l'ennemi de notre salut!

Quand nous péchons, nous fuyons loin de Dieu; nous errons comme l'esclave fugitif; nous nous exilons sur la terre étrangère, semblable à cet enfant prodigue qui avait dévoré le bien de son père, et s'en était allé en pays étranger, après avoir épuisé son patrimoine, désormais il vivait, mais affamé. Nous aussi nous avons un patrimoine, et quel est-il? La délivrance de nos péchés; la force que Dieu nous a donnée pour remplir les devoirs de la vertu; cette ardeur et cette patience, cet Esprit-Saint qu'il nous a versé avec le baptême. Une fois que ces biens sont épuisés, nous sommes en proie à la famine.

Un malade, tant qu'il est agité par la fièvre et travaillé par des humeurs vicieuses, ne peut ni se lever, ni s'acquitter de ses fonctions, ni faire quoi que ce soit; mais que, délivré de sa maladie et rendu à la santé, il reste cependant inerte, sans action, vous ne l'imputerez qu'à sa paresse. C'est aussi notre histoire. Torturés par une grave maladie et par une fièvre ardente, nous étions gisants non pas sur un lit de douleurs, mais sur une couche de malice; heureux de nous rouler dans le péché comme sur un fumier, couverts d'ulcères, respirant la puanteur, souillés, courbés, spectres enfin plutôt que créatures humaines. Les démons abominables nous entouraient; le prince de ce monde nous insultait par un rire affreux. Le Fils unique de Dieu est venu; il a fait luire les rayons de sa présence et dissipé l'ombre épaisse. Le roi qui s'asseyait sur le trône du Père, est venu vers nous quittant ce trône du Père; et quand je dis qu'il l'a quitté, n'allez pas croire encore à un déplacement de sa substance divine, qui ne cesse de remplir et la terre et les cieux; je parle de son incarnation. Il est venu vers cet ennemi qui lui portait une haine profonde, qui lui tournait le dos, et loin de vouloir, enfin, tourner vers lui ses yeux repentants, le poursuivait encore de ses blasphèmes journaliers. Il l'a vu gisant sur le fumier, dévoré par les vers, accablé par la fièvre et par la faim, travaillé par toutes les maladies à la fois. Oui, la fièvre le torturait, car c'est une fièvre avec ses flammes que la mauvaise con-

cupiscence ; c'est une fièvre avec sa faim anormale et insatiable, que l'ambition ; c'est une fièvre avec son virus, que l'avarice ; c'est une fièvre avec la privation de la vue, que l'impureté ; l'idolâtrie, c'est une fièvre avec la surdité et le délire qui condamnait l'homme à adorer, à consulter la pierre et le bois ; c'est elle toujours avec l'altération des traits, car les vices nous dégradent ; c'est tout ce qu'il a de plus triste et la plus redoutable maladie. Il vit des hommes plus fous dans leur langage que les êtres en démence, puisqu'ils appelaient Dieu la pierre et le bois. Il nous vit dans cette mer d'iniquités ; et il ne nous prit pas en abomination, en haine, pas même en aversion ; il ne détourna pas sa face ; car il était le Seigneur et ne haïssait point son ouvrage. Que va-t-il donc faire ? Comme un médecin charitable il prépare de précieux médicaments, et il y goûte le premier. Quand il en a constaté la vertu, il nous les présente. Comme premier remède et souverain antidote, il nous donne le bain sacré ; il nous fait vomir toute notre iniquité ; tous les symptômes ennemis prennent la fuite ; l'inflammation cesse, la fièvre est éteinte, le virus est desséché. Tous les symptômes d'avarice, de colère, de tout mal enfin se sont évanouis par la présence de l'Esprit. Nos yeux et nos oreilles s'ouvrirent ; notre langue se délia pour de pieuses paroles ; notre âme acquit la force, notre corps la beauté, cette fleur de beauté que doit avoir un enfant de Dieu engendré par la grâce de son Esprit ; une gloire telle que doit avoir le fils d'un roi, nouvellement né et couché sur la pourpre.

Oh ! quelle noblesse Dieu nous a donnée ! Et nous, envers celui qui nous a tant aimés, nous continuons à être ingrats. Il nous a enfantés, nourris, comblés de biens ; pourquoi fuyons-nous ce généreux bienfaiteur ? Et après tant de merveilles opérées en notre faveur, il nous prête encore sa force : tant que la maladie nous accablait, en effet, nous étions incapables de supporter le fardeau, si lui-même ne nous avait donné le pouvoir. Mais en vain nous a-t-il accordé la rémission de nos péchés, nous avons rendu ce pardon inutile ; en vain tant de richesses, nous les avons dissipées et dévorées ; en vain la force, nous l'avons usée ; en vain la grâce, nous l'avons étouffée ; et comment ? en dépensant tous ces trésors pour des choses qui ne pouvaient nous servir, à de vraies inutilités. Celles-ci nous ont perdus, et, de plus, malheur incomparable, exilés que nous sommes sur une terre étrangère, réduits à la nourriture des pourceaux, nous ne disons pas encore : Revenons à notre Père, faisons-lui cet aveu, nous avons péché contre le ciel et contre vous ; et cela, bien que nous ayons un père si aimant, si désireux de notre retour ! Car abandonnons seulement les voies du vice, et revenons à lui ; et nous verrons qu'il ne peut se résoudre même à nous faire un reproche. Qu'ai-je dit? Dieu ne peut se résoudre à nous faire un reproche ? Non-seulement lui-même ne veut pas en faire, mais il ferme la bouche à tout autre qui nous en adresserait ; quand même celui-là serait un de ceux qu'il aime le plus. Ah ! revenons ! jusqu'à quand resterons-nous éloignés ? Comprenons notre déshonneur ; sentons notre dégradation. Le vice nous rabaisse au niveau de l'animal immonde ; le vice affame notre cœur. Retrouvons notre âme ; rentrons en nous-mêmes ; revenons à notre ancienne noblesse et regagnons les biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

HOMÉLIE XII.

MES FRÈRES, JE NE CROIS PAS AVOIR SAISI LE PRIX ; TOUT CE QUE JE FAIS, C'EST D'OUBLIER CE QUI EST DERRIÈRE MOI, POUR TENDRE EN AVANT... (CHAP. III, 13 A 17.)

Analyse.

1. L'apôtre oublie le terrain gagné, et ne veut qu'aller en avant et franchir le reste de sa course.
2. Et nous aussi, avançons dans le bien ; Dieu nous regarde ; l'apôtre nous précède.
3. Exhortation sur l'imitation des saints. — Les saints sont nos modèles. — Jésus-Christ est notre maître et notre premier modèle. — Toutes les conditions trouvent leur type parfait dans les saints livres.
4. La vertu, source unique du bonheur, se concilie avec tous les états de l'homme.

1. Il n'est rien pour rendre inutiles nos bonnes œuvres et pour nous gonfler d'orgueil, comme le souvenir complaisant du bien que nous avons fait. Deux maux en résultent pour nous : une négligence plus grande, une vanité plus exaltée. Aussi Paul, sachant que notre nature est invinciblement portée à la paresse, ayant d'ailleurs prodigué l'éloge aux Philippiens, se hâte, vous le voyez, de rabaisser toute enflure ; il l'a fait déjà précédemment de plusieurs manières, mais en ce passage surtout, il n'a pas d'autre but. Ainsi :

« Mes frères », dit-il, « je ne crois pas avoir « saisi ce vers quoi je tends ». Que si Paul ne tient pas encore le prix, s'il n'est pas pleinement sûr de sa résurrection glorieuse ni de son avenir, bien moins doivent l'être ceux qui n'ont pas encore gagné la moindre partie de semblables mérites. Voici, du reste, sa pensée : Je ne crois pas avoir atteint encore la vertu toute entière, comme on dit d'ordinaire d'un coureur : Il ne tient pas encore le but. Ni moi non plus, dit saint Paul, je n'ai pas parcouru toute la carrière. Il est vrai qu'ailleurs il s'exprime autrement : « J'ai combattu « le bon combat » (II Tim. IV, 7), tandis qu'ici vous entendez : « Je ne crois pas avoir encore « atteint le terme » ; mais qu'on lise attentivement les deux textes, et l'on comprendra la raison de ces deux affirmations. Nous ne pouvons pas toujours renouveler des discussions de ce genre ni donner de toutes choses une explication complète. Il suffit d'avertir qu'une des deux paroles a été prononcée bien avant l'autre, et que celle-ci, écrite à Timothée, coïncide avec les derniers jours de saint Paul. Ici il dit seulement : « Je ne crois pas avoir « encore atteint le but », mais tous mes efforts tendent en avant. Les paroles suivantes accusent ce vœu : « Mais tout ce que je « fais maintenant, c'est qu'oubliant ce qui « est derrière moi, et m'avançant vers ce « qui est devant moi, je cours incessamment « vers le bout de la carrière, pour rem« porter le prix de la félicité du ciel, à « laquelle Dieu nous a appelés par Jésus« Christ ».

Voyez comment par ces paroles il nous montre le motif qui le faisait tendre vers ce qui est encore devant lui. Bien certainement, celui qui se croit parfait, celui qui pense ne manquer de rien pour posséder une vertu accomplie, cessera par conséquent de courir, comme si déjà il avait atteint le but. Mais celui qui se regarde comme éloigné encore de la borne désirée, ne suspendra pas son élan. Telle doit toujours être notre persuasion, alors même que nous aurons fait une multitude de bonnes œuvres. Car si Paul, après mille morts, après de si grands combats, avait cependant cette conviction intime, bien plus doit-elle être la nôtre. Je ne perds pas courage, nous dit-il, bien qu'après une si longue course, je ne sois pas encore arrivé ; je ne veux jamais désespérer ; je cours encore, et je combats ; je n'ai qu'un but : avancer toujours ! C'est ce que nous devons faire nous-mêmes, oubliant nos bonnes actions passées, négligeant tout ce qui est en arrière. Le coureur, en effet, ne pense pas aux espaces déjà parcourus, mais à ceux qui restent à franchir. Ainsi ne pensons pas aux progrès que nous avons pu faire dans la vertu, mais bien à ceux qui nous restent à faire encore. A quoi en effet nous servira le terrain gagné, si nous n'achevons pas l'intervalle qui reste ? L'apôtre n'a pas même dit : Je n'y

pense pas, je ne m'en souviens pas; mais: « J'ou-« blie; » voulant ainsi nous rendre plus vigilants. En effet, nous n'avons vraiment bien toute notre ardeur que quand nous jetons tout l'élan de notre âme vers ce reste de lutte à subir, et que nous livrons à l'oubli tout le passé. — « Nous « tendons la main avec effort », dit-il, pour prendre avant même d'être arrivés. On dit en effet que le coureur s'étend en avant lorsqu'il projette avec effort son corps entier en avant même de ses pieds qui courent néanmoins toujours, se penchant vers le but, allongeant les bras, pour diminuer encore l'espace qui l'en sépare. Ainsi se révèle une âme pleine d'élan et d'invincible ardeur. Pour entrer en lice, il faut ainsi courir, avec toute cette hâte, avec toute cette énergie, et jamais mollement. Or la différence que vous remarquez entre un coureur de ce genre et un paresseux couché sur le dos, est précisément celle qui se trouve entre Paul et nous. Chaque jour il savait mourir, chaque jour mériter; point d'occasion, nul moment qui ne le fît avancer d'un pas vers le terme de la carrière; il ne voulait pas prendre, il voulait ravir. Et cette façon de saisir est permise : Celui qui donne le prix est si haut; la palme est dans un lieu si élevé!

2. Considérez quel grand espace nous avons à parcourir et combien est élevé le but où il nous faut voler avec les ailes de l'esprit, seules capables d'atteindre à cette grande hauteur. Il faut monter là avec notre corps même, à qui ce terme est aussi proposé. « Car « notre conversation », dit saint Paul, « est « dans les cieux ». (Philip. III, 20.) Là est notre palme. Or, voyez-vous quel sévère régime suivent les athlètes? Comme ils ne touchent à aucun aliment capable d'énerver leurs forces; comme chaque jour ils s'exercent au gymnase sous un maître, sous une discipline? Imitez-les, déployez même pour votre âme une plus grande énergie. Votre palme est plus belle, vos adversaires sont plus nombreux; suivez un régime, car vos forces sont menacées de plus d'un côté; fortifiez vos jarrets et vos pieds, vous le pouvez, c'est l'affaire de votre volonté et non de la nature. Quant à celle-ci, nous devons l'alléger, de peur qu'elle n'oppose à l'agilité des jambes un poids accablant. Apprenez à avoir le pied sûr, le terrain glisse en maints endroits, et si vous tombez, vous perdez beaucoup; toutefois, même tombé, relevez-vous; ainsi vous sera-t-il encore permis de vaincre. Ne vous fiez pas à certain sol luisant et glissant, et vous ne tomberez pas; choisissez le ferme, le solide, toujours. Tenez le front, les yeux levés : les maîtres de la course recommandent cette allure, qui favorise l'effort. La tête trop penchée vous entraîne et vous fait tomber.

Surtout regardez en haut, là est votre palme; la vue d'une palme augmente l'ardeur du désir; l'espérance vous ôtera le sentiment du labeur et des fatigues. L'éloignement vous fait paraître petite la récompense promise; mais quelle est-elle enfin? Ce n'est pas une branche de palmier, qu'est-ce donc? Le royaume des cieux, le repos éternel, la gloire avec Jésus-Christ, avec lui l'héritage, la fraternité, des biens infinis que le langage humain ne peut expliquer. Impossible à nous de vous développer les beautés de cette palme ineffable; celui-là seul la connaît qui l'a gagnée et va la recevoir. Ni l'or, ni les pierreries ne la composent; elle est mille fois plus précieuse; l'or, au prix d'elle, est de la boue; au prix de sa beauté, les diamants sont de l'argile. Si conquérant de cette palme, vous arrivez au ciel, il vous sera donné d'y marcher entouré d'honneurs; les anges, vous la voyant en main, vous environneront de respect; avec confiance vous approcherez de tous les trônes.

« En Jésus-Christ ». Voyez la connaissance de l'apôtre. Je fais tout, avoue-t-il, en Jésus-Christ; car à moins qu'il n'imprime le mouvement, tant d'espace est infranchissable à notre faiblesse; nous avons besoin d'être beaucoup aidés. Il a voulu que le théâtre de la lutte fût ici-bas; et là-haut, le couronnement. Chez nous la couronne est accordée sur le champ du combat; celle-là, au contraire, est placée sur des sommets splendides. D'ailleurs, dans nos cités mêmes, l'athlète ou l'écuyer vainqueurs, quand ils vont recevoir l'honneur tant recherché, ne restent pas en bas dans le stade; ils montent appelés par l'empereur, qui de son trône élevé, les couronne. Ainsi vous-mêmes, loin d'ici, vous recevrez la palme dans le ciel.

« Tout ce que nous sommes donc de par-« faits, conclut-il, soyons dans ces sentiments, « et si vous en avez d'autres, Dieu vous dé-« couvrira aussi ce que vous en devez croire ». Qu'est-ce que Dieu nous apprendra? Qu'il faut oublier tout ce que nous laissons derrière nous, de sorte que la marque de la perfection

c'est de ne se pas croire parfait. Mais alors, ô apôtre, pourquoi dites-vous : « Nous qui som« mes parfaits? » Car enfin, ne voulez-vous pas, dites-moi, que nous partagions vos vues et vos sentiments? Or, si vous n'avez pas encore vaincu, si vous-même n'êtes pas parfait, comment voulez-vous que les parfaits adoptent une conviction que vous avez, vous qui n'êtes pas parfait encore? — Eh! nous répond-il, c'est que cet humble sentiment est la perfection même; et « si vous avez quelque « autre manière de voir, Dieu vous montrera « ce que vaut votre idée ». Pour les prémunir contre l'orgueil, l'apôtre voudrait dire : Si quelqu'un parmi vous se croit déjà en pleine possession de la vertu; et toutefois, il ne parle pas ainsi, il dit seulement : « Si vous avez « quelque autre manière de voir, Dieu vous « montrera ce qu'elle vaut. Vous voyez la modestie respectueuse de son langage. Dieu vous l'enseignera, dit-il; il ne vous l'apprendra pas seulement, il vous le persuadera. En effet, Paul enseignait, et Dieu faisait profiter l'enseignement. Encore ne dit-il pas : Dieu vous persuadera ; mais : Dieu vous éclairera pour montrer que c'est affaire d'ignorance. Ces paroles de l'apôtre n'ont pas trait à l'enseignement des dogmes, mais à la perfection des mœurs; elles prescrivent que personne ne se regarde comme parfait; car dès qu'on se croit en pleine possession de la vertu, c'est qu'on n'a rien absolument.

« Cependant, pour ce qui est des choses « auxquelles nous sommes parvenus, ayons « les mêmes sentiments, demeurons dans la « même règle ». Que signifie cette phrase : « Pour ce qui est des choses auxquelles nous « sommes parvenus? » En attendant, dit l'apôtre, gardons le bien que nous avons conquis, la charité, la concorde, la paix; ce point, en effet, nous est gagné, « nous y sommes parvenus; « restons dans la même règle, n'ayons tous « qu'un même sentiment ». — « Nous y sommes « parvenus », c'est donc un fait accompli. Voyez-vous aussi que Paul veut que les commandements soient notre règle? Une règle n'admet ni addition ni retranchement; autrement ce n'est plus une règle. « Dans la même « règle », c'est-à-dire dans la même foi, dans la même constitution.

« Mes frères, rendez-vous mes imitateurs, « et proposez-vous l'exemple de ceux qui se « conduisent selon le modèle que vous avez « vu en nous ». Il a dit précédemment : Prenez-garde aux chiens, afin d'en éloigner ses chers néophytes; maintenant il leur propose les modèles à imiter. Si quelqu'un veut suivre notre exemple, dit-il, et marcher dans la voie que nous traçons, attachez-vous à lui. Bien que je sois absent, vous connaissez ma manière de faire, c'est-à-dire, mon plan de vie et de mœurs. Car il n'enseignait pas seulement par sa parole, mais encore par ses actions; comme dans un chœur ou dans une armée, chacun doit imiter le chef d'orchestre ou le général, et marcher avec ordre. Il suffit pour détruire l'ordre, de suivre une faction isolée.

3. Ainsi les apôtres étaient des types et des modèles, parce qu'ils observaient un archétype dont l'image était devant leurs yeux. Imaginez-vous toutefois combien leur vie était parfaite et pure, puisqu'eux-mêmes étaient proposés comme archétypes et exemplaires, comme autant de lois vivantes. Ce que disaient leurs lettres, tout le monde le voyait clairement dans leur vie. Voilà la meilleure méthode d'enseignement; c'est ainsi que le maître entraîne son disciple. Qu'il parle seulement, que ses paroles seules respirent la sagesse, tandis que ses exemples reproduiront tout le contraire, il n'est plus un maître. Philosopher en parole est chose facile au disciple même; il faut que vous lui donniez en outre la leçon, la persuasion qui vient de l'exemple. L'exemple seul fait respecter le maître, et incline le disciple à l'obéissance. Comment? C'est que celui-ci ne voyant votre sagesse qu'en paroles, dira tout bas : Ce maître m'impose une morale impossible; et lui-même m'en donne la preuve, puisqu'il ne la pratique pas.

Et toutefois, mes frères, quand même un maître indigne nous laisserait voir sa conduite pleine de lâcheté, veillons à nos propres intérêts, et écoutons le prophète qui dit : « Tous « seront enseignés de Dieu »; et ailleurs : « Désormais l'homme n'enseignera plus son « frère, en disant : Connaissez le Seigneur; « car tous me connaîtront, depuis le plus grand « jusqu'au plus petit ». Vous n'avez pas un maître vertueux; mais vous avez le véritable maître, le seul qu'on doive appeler du nom de Maître. Allez à son école. Il a dit : « Apprenez « de moi que je suis doux » (Matth. XI, 29); n'écoutez pas l'autre docteur; mais seulement

le Maître et ses leçons. Prenez là le modèle ; voilà un type parfait ; sur lui conformez-vous toujours.

Les saintes Ecritures vous proposent par milliers des exemples de vies passées dans la vertu. Après celui du Maître, abordez, si vous voulez, ceux des disciples. Parmi eux tel brilla par la pauvreté, et tel par les richesses : ainsi Elie fut pauvre, Abraham opulent : prenez la voie qui vous paraît la plus aisée, la plus à votre portée. Tel encore trouva son salut dans le mariage, tel autre dans la virginité : Abraham était marié, Elie resta vierge : choisissez entre ces deux routes, toutes deux mènent au ciel. Le jeûne a sanctifié Jean-Baptiste ; Job fut saint sans jeûner. Celui-ci encore avait le souci d'une grande maison, femme, fils et filles, grandes richesses ; Jean ne possédait qu'un vêtement de poils. Et que parlé-je de maison, de richesses, d'argent, puisque même avec une royauté terrestre, on peut gagner la vertu ? Un palais est, sans comparaison, bien plus rempli d'occupations qu'une maison de particulier : et cependant David a brillé sur un trône ; la pourpre ni le diadème n'ont pu le corrompre ; tel fut aussi un autre chef d'Etat, à qui la Providence avait confié le gouvernement de tout un peuple, Moïse ; et sa tâche était plus difficile encore, car il rencontra chez ce peuple plus de licence, et par suite plus de difficultés, plus d'ennuis.

Vous avez vu des saints dans les richesses comme dans la pauvreté ; vous en avez vu dans le mariage comme dans la virginité. Par contre, sachez que plusieurs ont péri mariés ou vierges, riches ou pauvres. Ainsi, dans le mariage plusieurs se sont perdus : témoin Samson, qui n'a pas péri, au reste, par le fait de cette condition, mais par sa volonté et sa liberté. Ainsi dans la virginité encore : témoin les cinq vierges folles ; ainsi dans les richesses, l'orgueilleux riche qui méprisait Lazare ; ainsi dans la pauvreté, puisque aujourd'hui même les indigents se perdent par milliers. Je pourrais vous faire voir bien des grands qui se sont perdus sur le trône et dans le gouvernement des peuples. Mais aussi, jusque dans l'état militaire, voulez-vous des noms de soldats qui ont fait leur salut ? Voyez Corneille. Préférez-vous des intendants de maisons particulières ? Voyez l'eunuque de la reine d'Ethiopie. Ainsi devient-il évident qu'en usant des richesses selon le devoir, elles n'ont rien qui puisse nous perdre ; mais qu'en dehors de la règle, tout est ruine : le trône vous perd, la pauvreté vous perd, les richesses vous perdent.

Rien ne peut nuire à l'homme qui est sur ses gardes. Serait-ce, dites-moi, la captivité qui lui serait fatale ? Nullement. Rappelez-vous Joseph, réduit en esclavage et non moins enchaîné à la vertu. Rappelez-vous Daniel et les trois enfants de Babylone qui, par leur captivité même, s'illustrèrent davantage. C'est qu'en effet, la vertu conserve partout son éclat ; aucun obstacle ne peut la vaincre ni seulement l'arrêter. Que parlé-je de pauvreté, d'esclavage ? La faim même, les ulcères, la maladie ne peuvent l'atteindre, bien que la maladie soit pire encore que l'esclavage. Tel on a vu Lazare, tel Job, tel aussi Timothée lequel était visité par de fréquentes infirmités. Vous le voyez donc : la vertu ne peut être vaincue par quoi que ce soit ; richesse et pauvreté, servitude et empire, soucis d'administration, maladie, ignominie, exil, la vertu laisse tout s'agiter dans la sphère inférieure de ce bas monde ; elle-même arrive au ciel !

Qu'elle trouve seulement une âme généreuse, et dès lors rien ne pourra empêcher qu'elle n'y entre dans la plénitude de sa force. Dès que l'agent qui devra produire la bonne œuvre, sera lui-même fort, les choses extérieures ne feront point obstacle. Dans les professions mécaniques, dès que l'ouvrier est habile, patient, maître de son métier enfin, que la maladie vienne, il garde son art ; que la pauvreté l'accable, il garde son art ; que l'outil soit dans sa main et lui dans l'exercice de son travail, ou qu'il chôme au contraire, son art lui reste toujours et tout entier : son art fait partie de lui-même. Ainsi l'homme vertueux et qui ne dépend que de Dieu, montre sa vertu partout également, dans la pauvreté et dans la maladie comme dans la santé, dans la gloire ou dans les outrages.

4. Les apôtres n'ont-ils pas traversé tous ces chemins si divers, et, comme dit saint Paul, « à « travers la gloire et l'ignominie », par « la « bonne et par la mauvaise réputation ? » (II Cor. VI, 8.) C'est être un vrai athlète, que d'être prêt à tout ; et telle est aussi la nature de la vertu. Si vous dites : Je ne puis commander, il me faut mener la vie monastique, vous faites injure à la vertu. Elle doit en effet être utile à tous, et partout briller, dès qu'elle habite une âme. Voici la famine ou voici l'abon-

dance : la vertu y conserve et y montre sa puissance active, selon que Paul a dit : « Je « sais vivre dans l'abondance, ou souffrir la « disette ». (Philip. IV, 12.) Fallait-il travailler? Il n'en rougissait pas, et pendant deux ans il fit son humble métier. Supporter la faim? On ne le voyait ni succomber, ni même chanceler. Mourir même? Son courage ne faiblissait pas; il montrait partout son art, sa fermeté dans la vertu.

Imitons-le, et nous n'aurons plus aucun sujet de tristesse. Car quel chagrin pouvait arriver à la hauteur d'un tel homme? Aucun sans doute. Et nous aussi, tant que la vertu ne nous sera point ravie, notre bonheur surpassera tout bonheur humain, non pas dans tel cas donné, mais dans tous les cas possibles. Donnez-moi un homme vertueux; qu'il ait une femme, des enfants, de l'argent, qu'il soit environné de gloire, il gardera, au sein de cette félicité multiple, la vertu toujours. Qu'on l'en dépouille, sa vertu demeure en exercice, ses malheurs ne l'accablent pas plus que ne l'enflaient ses prospérités; pareil à un rocher au sein des mers, que l'onde se gonfle ou qu'elle se calme, l'immobilité est sa nature, la vague ne peut le briser, ni le calme l'user; ainsi l'âme solide demeure inébranlable aux flots irrités comme aux eaux paisibles. Et comme de pauvres enfants sur un navire facilement se troublent, tandis que le pilote reste assis, souriant et tranquille, s'amusant même de leur épouvante; ainsi l'âme du vrai sage, lorsque les autres tour à tour, selon les vicissitudes du siècle, se troublent ou se livrent à des rires insensés, demeure assise et calme auprès du gouvernail de la religion et de la piété. Quelle cause, en effet, dites-moi, pourrait troubler l'âme pieuse? La mort? mais elle est le commencement d'une vie meilleure. La pauvreté? mais elle n'est qu'un mobile de plus dans la voie de la vertu. La maladie? mais elle compte pour rien la vie présente; et que parlé-je de la maladie? elle met sur la même ligne les joies et les souffrances; elle a même pris les devants, elle s'est mortifiée. Craindrait-elle l'infamie? mais le monde est crucifié pour elle. La perte de ses enfants? mais elle est sans peur, elle a foi en la Résurrection. Qui pourrait donc l'ébranler? Rien, absolument rien. — Mais les richesses donnent de l'orgueil? Non, car elle sait que l'argent n'est rien. Mais la gloire? elle est instruite à une école qui proclame que toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe des champs. (Isaïe, XL, 6.) Mais les délices? Elle a entendu cette leçon de Paul : « Vivre dans les délices, c'est être mort ». (I Tim. V, 6.) Ainsi incapable de s'enfler ni de s'abattre, qu'est-ce qui pourrait égaler la solidité de cette âme?

Telles ne sont pas tant d'autres âmes qui, au contraire, changent plus souvent que la mer ou le caméléon. Oh! que leur manière d'être prête à rire, quand on voit la même personne tour à tour riant ou pleurant, inquiète ou plongée dans la dissolution et la joie! Aussi Paul nous recommande de ne pas « nous conformer à ce siècle » présent. Déjà nous vivons dans le ciel, nous sommes déjà les citoyens d'un monde où rien ne change : des récompenses immuables nous sont promises. Embrassons ce noble genre de vie, recueillons-en dès maintenant les biens inappréciables. Pourquoi nous jeter nous-mêmes dans l'Euripe, au milieu des vagues, des tempêtes, des tourbillons? Embrassons ce calme bienheureux, qui ne dépend des richesses ni de la pauvreté, du bon ni du mauvais renom, de la maladie ni de la santé, ni d'aucune infirmité, mais de notre propre cœur. Qu'il soit solide, lui, et formé à l'école de la vertu, tout lui sera facile dès lors; déjà il apercevra dans l'avenir le repos et le port tranquille, et après le départ enfin, il trouvera des biens infinis. Puissions-nous les gagner tous par la grâce et bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel soit au Père et au Fils, gloire, empire et honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

CAR IL Y EN A PLUSIEURS DONT JE VOUS AI SOUVENT PARLÉ ET DONT JE VOUS PARLE ENCORE AVEC LARMES, QUI SE CONDUISENT EN ENNEMIS DE LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST. (CHAP. III, 18 JUSQU'AU CHAP. IV, 3.)

—

Analyse.

1. Quelle est la vertu de la croix, et même du signe de la croix ? Qui sont les ennemis de la croix, chez les soi-disant chrétiens ?
2. L'orateur condamne avec saint Paul ceux qui font un Dieu de leur ventre. — L'immortalité et la résurrection des corps doivent nous charmer et nous consoler.
3. Compliments de saint Paul aux premières dames chrétiennes : leur rôle dans ce premier âge de la religion. — Saint Paul n'était cependant pas marié, bien qu'une appellation amphibologique l'ait fait dire à quelques-uns.
4. Le céleste Thriomphateur vient au devant de ses élus ; beauté de ce spectacle ; malheur d'en être exclus ; misère plus grande que l'enfer même.

1. Il n'est rien qui soit aussi peu d'accord avec la vie chrétienne, rien qui lui soit étranger autant que la recherche du repos et du bien-être ; notre enrôlement dans la sainte milice où nos noms sont inscrits ne s'accordera jamais avec l'attache à la vie présente. Votre Dieu a été mis en croix, et vous cherchez votre tranquillité ! Votre Dieu a été percé de clous, et vous vivez dans les délices ! Est-ce là la conduite d'un soldat généreux ? Aussi Paul a-t-il dit : « Plusieurs, je vous l'ai dit « souvent et je le dis encore avec larmes, plu« sieurs se conduisent en ennemis de la croix « de Jésus-Christ ». Quelques-uns, en effet, et c'est la raison des larmes de Paul, faisaient semblant d'être chrétiens, mais vivaient dans l'inertie et les plaisirs. C'est déclarer la guerre à la croix. Car la croix ne peut aller qu'à une âme toujours debout sur la brèche, avide de mourir, détachée de tout plaisir égoïste. Ces gens suivent une façon de vivre tout opposée. En vain donc prétendent-ils appartenir à Jésus, ils ne sont que les ennemis de sa croix ; s'ils l'aimaient, ils prouveraient leur amour en s'étudiant à vivre d'une vie crucifiée. Est-ce que votre Seigneur n'a pas été cloué à la croix ? Si vous ne pouvez le suivre à la lettre, au moins d'une autre manière, imitez-le. Attachez-vous à la croix, bien que personne ne vous y cloue en réalité ; oui, crucifiez-vous, non pas dans le sens du suicide, grand Dieu ! ce serait une impiété ; mais dans le sens que Paul indiquait en ces termes : « Le monde est « crucifié pour moi, je le suis aussi pour le « monde ». (Gal. VI, 14.) Si vous aimez votre Seigneur, mourez de sa mort ; instruisez-vous de la puissance de sa croix, des bienfaits qu'elle a répandus et qu'elle répand encore, des saintes assurances de vie qu'elle nous donne.

C'est par la croix que tout s'accomplit ; le baptême se fait par la croix ; car il y faut recevoir ce sceau sacré. C'est par la croix que se confère l'imposition des mains. Pour abréger, enfin, en voyage ou à la maison, en tout lieu, la croix est le souverain bien, l'armure du salut, le bouclier invincible contre les assauts du démon. Pour le combattre, vous vous armez de la croix, et non pas seulement en vous marquant de son signe, mais en subissant et souffrant tout ce que montre cet instrument de la passion. Jésus-Christ, en effet, appelle croix toutes nos souffrances, comme dans ce texte : « Il ne peut être sauvé « celui qui ne prend pas sa croix pour me « suivre » ; autrement, celui qui ne se tient pas prêt à bien mourir. Mais ces chrétiens lâches et dégénérés, amis de leur chair et de leur vie, sont évidemment ennemis de la croix ; tous ceux qui aiment les délices et la tranquillité en ce bas monde ne sont pas moins les ennemis de cette croix dans laquelle Paul se glorifie, qu'il embrasse, à laquelle il voudrait s'identifier, d'après ses paroles : Je suis crucifié au monde ; il est crucifié pour moi.

Maintenant il ajoute : « Or à présent je le dis « en pleurant ». Pourquoi ? Parce que le mal a grandi, parce que de telles gens méritent qu'on les pleure. Oui, nous devons nos larmes, en vérité, à ceux qui vivent dans les délices, ne songeant qu'à nourrir l'enveloppe, le corps, veux-je dire, sans tenir aucun compte du supplice qui les attend. Votre vie est délicieuse,

ah ! je le veux ; le vin, je vous l'accorde, vous plaît et vous délecte ; et ainsi aujourd'hui, demain ; ainsi dix, vingt, trente, quarante, cinquante ans ; je vous accorde un siècle, par impossible ; mais vous le voulez, je vous l'accorde : quelle sera la fin ? qu'y gagnerez-vous ? Rien. Passer une telle vie, n'est-ce pas lamentable, déplorable ? Dieu nous a introduit dans le stade pour nous couronner, et nous nous en irons sans avoir fait un acte de courage ! Paul, lui, Paul gémit et pleure de ce qui est pour les autres occasion de rire et de s'amuser ; tant il ressent vivement le malheur du prochain ; tant il porte tous les hommes dans son cœur !

« Leur Dieu », ajoute-t-il, « c'est leur ventre ». Il n'est pas d'autre Dieu, en effet. C'est la mise en action de leur adage : « Mangeons « et buvons ». Voyez-vous quel péché c'est qu'une vie de délices ? Pour les uns, c'est l'argent ; pour d'autres, c'est le ventre qui est Dieu. Ne sont-ils pas aussi des idolâtres, ces derniers, et pires et plus détestables encore ? « Leur gloire », dit saint Paul, « est dans leur « confusion ». Quelques-uns entendent ces paroles de la circoncision. Je les interprète en ce sens, que telles gens devraient être couverts de honte et se voiler la face à raison de certains vices, et qu'au contraire il s'en font gloire. C'est, en d'autres termes, ce qu'il dit ailleurs : « Quel fruit avez-vous donc trouvé en « ces jouissances qui maintenant vous font « rougir ? » (Rom. VI, 26.) C'est un grand mal, en effet, que de commettre des choses honteuses ; mais si vous rougissez encore en le faisant, ce n'est que demi-mal ; si au contraire vous en tirez gloire, c'est le dernier degré de l'insensibilité.

Alors, dira-t-on, ces paroles ne s'appliquent qu'à ces endurcis effrontés ; et, dans cet auditoire, personne ne donne prise à semblable reproche ? Personne ne peut être accusé d'avoir son ventre pour Dieu, et de se faire gloire de sa honte même ? Ah ! je le souhaite, et je souhaite bien ardemment que ce portrait ne nous ressemble pas même de loin. Je voudrais ne connaître personne sur qui ce blâme doive tomber. Mais je crains qu'au contraire il ne nous convienne mieux qu'à eux-mêmes. En effet, s'il en est un ici qui passe sa vie dans les banquets et la boisson, trouvant bien sans doute quelques oboles pour les pauvres, mais prodiguant pour son ventre la plus grande partie de ses richesses, celui-là, en toute justice, ne devra-t-il pas prendre pour lui l'anathème apostolique ?

2. Au reste, pour réveiller la sainte honte, pour adjurer enfin le pécheur, rien de plus habile ni de plus fort que ce langage apostolique : « Leur Dieu, c'est leur ventre ; leur « gloire est dans leur confusion même ». Mais qui sont ceux-là ? « Ce sont ceux qui n'ont de « goût que pour la terre », ceux qui disent : Bâtissons des maisons ; où ? sur la terre ; achetons des champs, sur la terre encore ; acquérons l'empire, sur la terre aussi ; poursuivons la gloire, toujours sur la terre ; amassons des richesses, tout enfin sur la terre. Voilà encore des gens pour qui le ventre est un Dieu. Car, puisque leur âme ne s'occupe d'aucun objet spirituel, puisqu'ils ont tout ici bas et n'ont pas d'autres soucis, vraiment dès lors leur ventre est leur Dieu, et ce sont eux qui disent : « Mangeons et buvons, car demain nous mour- « rons ». Oui, vous gémissez de ce que votre corps est pétri de limon, bien que cette chair même ne soit point un obstacle à la vertu ; et vous rabaissez votre âme par les délices, vous la traînez dans la boue, et vous le faites sans remords, vous riez même et vous livrez votre âme à la folie : quel pardon espérez-vous donc, après vous être condamnés à l'insensibilité ? Et cela, lorsque vous devriez spiritualiser votre corps lui-même ! Car vous le pouvez, il ne s'agit que de vouloir. Vous avez un ventre pour lui donner les aliments nécessaires, et non pour l'étendre et pour l'engraisser ; pour lui commander, et non pour qu'il vous commande ; non pour en être l'esclave, mais pour le faire servir à la nutrition des autres membres ; non pour dépasser enfin toute limite honnête. La mer cause moins de dégâts sur les rivages qu'elle envahit, que n'en cause le ventre à notre corps et à notre âme. L'une submerge la terre, l'autre dévaste le corps tout entier. Imposez-lui comme limite le strict nécessaire de la nature, comme Dieu pour la mer a placé le sable du rivage. S'il bouillonne, s'il se révolte, reprenez-le avec cette puissance intime qui est en vous. Voyez de quel honneur Dieu vous comble, puisqu'ici vous pouvez parler comme lui. Mais vous vous y refusez, et quand vous voyez ce tyran sortir de ses bornes, gâter et dévorer votre nature, vous n'osez pas l'arrêter ni le modérer. « Leur Dieu, c'est leur « ventre ».

Voyons comment Paul a servi Dieu, et voyons aussi comment les gourmands sont les esclaves de leur ventre. Est-ce que pour lui ils n'endurent pas mille morts? Ne redoutent-ils pas de lui refuser en quoi que ce soit l'obéissance absolue? Est-ce que l'impossible même, pour lui plaire, ne les trouve pas soumis et obéissants? Ne sont-ils pas pires que les esclaves?

Paul était loin de cette ignominie; aussi disait-il : « Pour nous, notre conversation est « dans les cieux ». Ne cherchons donc pas le repos ici-bas; mais efforçons-nous de gagner la gloire de ce royaume dont nous sommes les citoyens. « De là aussi nous attendons le Sau« veur, qui est le Seigneur Jésus, qui transfor« mera notre corps, tout vil et abject qu'il est, « afin de le rendre conforme à son corps glo« rieux ». Peu à peu, Paul nous fait monter. Du ciel, dit-il, est notre Sauveur; le lieu, la personne nous font voir la majesté de Jésus-Christ. « Il transformera notre corps vil et « abject » : notre corps, en effet, est maintenant soumis à mille vexations, il souffre les chaînes, les coups, des misères et des maux sans nombre. Mais le corps de Jésus a souffert tout cela; l'apôtre le fait entendre par ces mots : « Pour qu'il devienne conforme à son « corps glorieux »; c'est donc le même corps, mais revêtu d'immortalité. — « Il transfor« mera notre corps », dit-il; il aura donc une autre forme, ou bien cette expression, peu exacte, est synonyme de changement. — Il a dit : « Le corps de notre abjection », parce qu'il est maintenant dans l'abjection, soumis à la douleur et à la mort; parce qu'il paraît vil et sans avantage sur les autres êtres matériels. — « Pour le rendre conforme à son corps « glorieux ». Eh quoi! grand Dieu? conforme à celui qui maintenant est assis à la droite du Père? Oui, notre corps devient semblable à celui qu'adorent les anges, qu'environne le cortége des puissances célestes, qui domine au-dessus de toute principauté, vertu, puissance; voilà celui dont il revêt la ressemblance parfaite.

Toutes les larmes du monde entier suffiraient-elles pour pleurer dignement ceux qui sont déchus d'une si belle espérance, et qui ayant pu devenir conformes au corps glorieux de Jésus-Christ, ont préféré la ressemblance avec les démons. Je ne compte plus pour rien l'enfer; tous les supplices imaginables ne sont rien en comparaison d'une telle déchéance.

Mais que dites-vous, Paul? Notre corps deviendrait conforme au sien? Oui, répond-il; n'en doutez pas, et il ajoute en preuve que ce sera « par l'opération de sa puissance, par laquelle « il peut d'ailleurs s'assujétir toutes choses ». Voici son raisonnement : Il a puissance de tout s'assujétir; donc aussi le trépas et la mort; ou plutôt, en vertu de cette même puissance, il fait cette merveille de préférence à toute autre. Où brille, en effet, d'avantage l'œuvre de sa puissance, dites-moi; est-ce à soumettre anges, archanges, chérubins, séraphins, démons mêmes? où bien est-ce à rendre un corps immortel et désormais incorruptible? Dans le premier cas évidemment. Il allègue donc le plus pour vous faire admettre le moins. C'est pourquoi, quand vous verriez tous ces mondains dans la joie, quand vous les verriez dans leur gloire, tenez-vous fermes et debout; n'en prenez ni ombrage ni scandale. Les espérances que nous vous proposons sont assez hautes pour redresser les plus lâches, pour réveiller les plus endormis.

« C'est pourquoi, mes très-chers et très« aimés frères, qui êtes ma joie et ma cou« ronne, continuez, mes bien-aimés, et de« meurez ainsi fermes dans le Seigneur ». (IV, 1.) — « Ainsi »; comment? Comme vous êtes restés déjà, inébranlables. Voyez-vous comment un avis est accompagné d'un éloge? — « Ma joie et ma couronne », oui, non-seulement ma joie, mais ma gloire; non-seulement ma gloire, mais ma couronne. Gloire sans pareille, évidemment, que celle de ces dignes fidèles, puisqu'ils sont la couronne de Paul. — « Demeurez ainsi fermes dans le Seigneur », c'est-à-dire dans l'espérance en Dieu.

3. « Je prie instamment Evodie et je conjure « Syntique de s'unir dans les mêmes senti« ments en Notre-Seigneur. Je vous prie aussi, « très-cher conjoint, assistez-les ». Quelques-uns prétendent que dans ces paroles : « Cher « conjoint », saint Paul s'adresse à son épouse. C'est absolument faux. Il désigne ainsi, soit une autre femme, soit le mari d'une de celles qu'il a nommées. « Assistez celles qui ont tra« vaillé avec moi dans l'établissement de l'E« vangile, avec Clément et les autres, qui « m'ont aidé dans mon ministère, et dont les « noms sont écrits au livre de vie ». Vous voyez quel magnifique témoignage il rend à leur

vertu; c'est ainsi, au reste, que Jésus-Christ même parlait à ses apôtres : « Ne vous réjouissez « pas de ce que les démons vous sont soumis, « mais de ce que vos noms sont écrits au livre « de vie ». (Luc, x, 20.) Paul se sert de termes identiques à leur égard : « Leurs noms « sont écrits au livre de vie ». Il me semble que ces femmes étaient les principales de l'Eglise de Philippes; et peut-être l'apôtre les recommande à un personnage très-méritant, qu'il appelle même son conjoint, auquel peut-être il adressait volontiers ses protégés, voyant en lui un auxiliaire, un compagnon d'armes, un ami, un frère. Pareille recommandation se lit dans son épître aux Romains : « Je vous re-« commande Phébé, notre sœur, qui est au « service de l'Eglise établie à Cenchrée ». (Rom. XVI, 1.) — « Conjoint » : il appelle ainsi le frère ou même l'époux de l'une d'elles; comme s'il disait : Tu es maintenant frère légitime, légitime époux, tu es un de leurs membres. — « Elles ont avec moi travaillé à l'éta-« blissement de l'Evangile » : de là sa sollicitude et ses prévenances pour elles; ce n'est pas raison d'amitié, mais de bonnes œuvres. « Elles ont travaillé avec moi ». Que dites-vous? Des femmes ont travaillé avec vous? Sans doute, répond-il. Car bien que Paul eût maints auxiliaires, elles ont contribué, et non pas un peu; et dans le nombre même, celles-ci ont eu leur bonne part d'action. Ainsi déjà dès lors les églises particulières grandissaient beaucoup. Le fait même que les personnages dignes et saints, hommes et femmes, étaient entourés de respects unanimes, avait plusieurs excellents résultats. En effet, d'abord tous les autres fidèles étaient excités à montrer un zèle semblable; ensuite ceux qui rendaient honneur au zèle d'autrui, y gagnaient même personnellement; enfin l'honneur rendu redoublait, dans les personnages honorés, l'ardeur et la foi. Aussi partout vous voyez Paul empressé à rendre ces témoignages et à recommander ces fidèles d'un mérite spécial. C'est ainsi que dans l'épître aux Corinthiens il parle de ceux qui sont « les prémices de l'Achaïe ». — Quelques-uns voient dans ce mot « conjoint », σύζυγε, Syzigue, un nom propre. Mais peu importe qu'il soit ceci, ou qu'il soit cela; il n'est pas besoin ici de recherches curieuses; admirons plutôt simplement quel grand honneur Paul réclame pour ceux qu'il recommande.

3. Tout est au ciel, d'après saint Paul : le Sauveur, la patrie, tout ce que peut demander le cœur le plus exigeant. Nous attendons de là, c'est sa parole, notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. Reconnaissez ici encore un trait de cette adorable bonté. Il ne veut pas nous y entraîner par un effet de sa puissance; il aime mieux revenir nous chercher; et quand il nous a reconquis, il se retire, nous laissant ainsi comblés d'honneur. Car s'il est venu à nous lorsque nous étions ses ennemis, bien plus volontiers reviendra-t-il après nous avoir faits ses amis. Et cette mission de nous venir chercher sur la terre, il ne la confie ni à ses anges, ni à d'autres serviteurs; c'est lui-même qui vient sur les nuées pour nous appeler à son palais de gloire. Peut-être même daignera-t-il enlever avec lui sur les nuées tous ceux qui lui auront été fidèles. Nous aussi, dit l'apôtre, nous qui l'aurons aimé, nous serons enlevés avec lui sur les nuées, et ainsi nous serons toujours avec lui.

Eh! qui donc sera trouvé serviteur fidèle et prudent? Quels heureux vainqueurs seront trouvés dignes de si grands biens? Qu'il faut plaindre ceux qui en seront déchus! Car si nous avons des larmes intarissables pour les rois qui ont perdu un trône, quel deuil sera digne de cette inexprimable infortune? Multipliez tant qu'il vous plaira les douleurs de l'enfer; vous n'aurez pas encore la douleur, l'angoisse d'une âme à cette heure terrible où l'univers s'ébranle, où sonnent les trompettes, où un premier, puis un second, puis un troisième bataillon d'anges, puis des milliers enfin de ces phalanges célestes se répandent sur la terre; bientôt apparaissent les chérubins en nombre incalculable, ensuite les séraphins tout près de Lui; et Lui, enfin, lui-même avec le cortége d'une gloire immense autant qu'indescriptible. Alors les anges se hâtent de rassembler tous les élus autour de son trône; alors Paul et tous ceux qui l'ont suivi reçoivent la couronne, l'éloge public, l'honneur solennel de la bouche du Roi, en présence de toute l'armée des cieux... Dites, quand même il n'y aurait point d'enfer, comment apprécier cette gloire des uns, cette confusion des autres? Subir l'enfer, c'est affreux, je l'avoue, c'est intolérable; mais plus cruelle encore doit être l'exclusion de ce royaume des cieux.

Un roi, ou, si vous l'aimez mieux, un prince royal, après une glorieuse absence et plusieurs guerres heureusement terminées, précédé par

l'admiration publique et suivi de son armée victorieuse, fait son entrée dans une de nos grandes villes. Voici son char triomphal, ses trophées, ses mille bataillons tout chargés d'or, ses gardes étincelants aussi sous leurs boucliers dorés, tout un peuple couronné de laurier, autour de lui tous les princes de la terre habitée, derrière lui les nations étrangères représentées par des captifs de tout âge, avec leurs chefs, satrapes, consuls, tyrans, princes. Au milieu de cette pompe glorieuse, le triomphateur accueille tous les citoyens qui se présentent; il leur donne le baiser, leur serre la main, leur permet de parler en toute liberté, et, en présence de tout le monde, lui-même leur parle comme à des amis, témoignant avoir fait pour eux seuls toutes ses démarches et entreprises. Enfin, introduisant ceux-ci dans son palais, il laisse ceux-là dehors : dites, quand bien même il ne les enverrait pas au supplice, combien cette ignominie dépasse-t-elle tous les supplices! Or, s'il est si amer d'être exclus d'une telle gloire auprès d'un mortel, ne l'est-il pas bien davantage de l'être de par Dieu même, alors que le souverain Roi s'environne des puissances célestes, alors qu'il traîne et les démons enchaînés, courbés sous la honte; et, avec eux, leur chef les mains chargées de fers, et tous ses ennemis désarmés; alors que sur les nuées apparaissent les vertus des cieux, et Lui-même enfin!

La douleur, croyez-moi, la douleur m'accable à ce récit, à cette pensée : je ne puis achever mon discours. Apprécions quelle gloire nous allons perdre, lorsqu'il dépend de nous de conjurer cette ruine. Ce qui surtout déchire le cœur, en effet, c'est d'être ainsi frappés, lorsque nous sommes maîtres d'arrêter le coup. Encore une fois, quand le Fils de Dieu accueille les uns et les envoie auprès de son Père; quand, au contraire, il oublie les autres, et qu'à l'instant saisis par les anges, entraînés, gémissants, courbés sous la honte, ils sont livrés en spectacle au monde entier, dites-moi, est-il plus cruel tourment?

Travaillons donc quand il est temps encore; préparons avec ardeur et sollicitude notre salut. Quels motifs ne pourrions-nous pas ajouter, comme ceux, par exemple, que formulait le mauvais riche? Si vous vouliez les entendre, nous pourrions les développer pour votre plus grand intérêt : mais qui voudrait ici nous écouter?... Et le langage que nous prêterait ce misérable, bien évidemment une foule d'autres criminels viendraient le confirmer. Pour ne vous donner que cette leçon, combien de pécheurs, dans les tourments de la fièvre, se sont dits : Ah! si la santé nous était rendue, nous ne tomberions jamais plus en de semblables maux! Nous exprimerons nous-mêmes, au grand jour, de pareils regrets; mais nous entendrons la réponse faite au mauvais riche : que l'abîme immense nous sépare du ciel, que nous avons ici-bas reçu notre part de bonheur.

Pleurons donc amèrement, je vous en supplie; ou plutôt, non contents de pleurer, abordons franchement la vertu. Gémissons pour notre salut, pour ne pas gémir alors inutilement; versons aujourd'hui des larmes, pour n'en pas verser plus tard sur nos iniquités. Pleurer dans ce monde, c'est vertu; en l'autre, c'est regret inutile. Punissons-nous de ce côté, pour ne pas être punis de l'autre. La différence est énorme entre ces deux manières d'être châtiés; ici-bas, vous ne l'êtes que pour un instant; encore n'avez-vous pas même le sentiment de la peine, convaincus qu'elle vous frappe pour votre bonheur à venir. Là, au contraire, elle est bien plus cruelle la souffrance, puisqu'aucune espérance ne la console, et qu'on n'en trouve pas la fin, mais qu'elle est infinie et éternelle.

Puissions-nous, au contraire, délivrés de ce monde, conquérir l'éternel repos! Mais comme, pour éviter d'en être exclus, nous avons besoin et de vigilance et d'une prière continuelle, veillons, je vous en supplie. La vigilance nous commandera cette prière perpétuelle, et cette prière non interrompue obtient tout de Dieu. Si, au contraire, nous ne prions pas, si nous n'agissons pas en ce sens, nous n'arriverons à rien; comment se pourrait-il qu'on gagnât le ciel en dormant? Absurde impossibilité. C'est déjà bien assez que nous puissions l'acquérir par une course sérieuse, par l'effort en avant, par la conformité à la mort de Jésus, comme le recommandait saint Paul; mais si nous dormons, tout est perdu. Paul a dû dire, lui : « Si je puis l'ac« quérir enfin », que dirons-nous à notre tour? Les endormis n'ont jamais achevé une affaire temporelle, bien moins encore une affaire spirituelle. Les endormis ne reçoivent rien de leurs amis eux-mêmes, bien moins

encore de Dieu. Les endormis ne sont pas même honorés par leurs parents : le seraient-ils de Dieu? Travaillons un instant, pour nous reposer durant toute l'éternité. Il nous faut absolument souffrir ; si la souffrance nous épargne ici-bas, elle nous attend dans l'autre vie. Pourquoi ne pas préférer la peine en ce monde, pour trouver ailleurs le repos sans fin? Ah! plaise à Dieu que menant enfin une vie digne de Jésus-Christ, et devenus conformes à sa mort, nous puissions gagner les biens qu'aucun langage ne peut peindre, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec lequel soit au Père et au Saint-Esprit, etc.

HOMÉLIE XIV.

RÉJOUISSEZ-VOUS SANS CESSE DANS LE SEIGNEUR ; JE LE DIS ENCORE UNE FOIS, RÉJOUISSEZ-VOUS. (IV, 4 JUSQU'A 10.)

Analyse.

1. L'orateur développe simplement le texte de l'apôtre, et ses consolations et recommandations aux Philippiens. — Première consolation : joie intime, jusque dans les souffrances et le pardon des injures.
2. Seconde consolation : la prière, l'action de grâces, sources d'une paix qui surpasse tout sentiment. — Troisième consolation : une sainte émulation pour tout ce qui est bon, beau, vrai, pur, honnête : la paix encore est à ce prix.
3. Le vice, et surtout le vice impur, porte avec lui sa peine. — La vertu apporte avec elle-même sa récompense, ce qui est vrai surtout du pardon des injures.

1. Jésus-Christ a déclaré bienheureux ceux qui pleurent, malheureux ceux qui rient. Quel est donc le sens de ces paroles de son apôtre : « Réjouissez-vous sans cesse dans le « Seigneur? » Il ne contredit point son maître, oh non! Jésus-Christ, en effet, annonce malheur à ceux qui rient de ce rire mondain qui a sa raison dans les choses du temps, et il proclame bienheureux ceux qui pleurent, mais non pas ceux qui le font pour quelque raison humaine, comme la perte d'un bien temporel, mais ceux qui ont la componction chrétienne, pleurant leurs misères, expiant leurs péchés et même ceux d'autrui. La joie recommandée ici, loin d'être contraire à ces larmes, s'engendre à leur source pure et féconde. Pleurer ses véritables misères, et les confesser, c'est se créer une joie et un bonheur. D'ailleurs il est bien permis de gémir sur ses péchés et de se réjouir en l'honneur de Jésus-Christ. Les Philippiens souffraient de rudes épreuves, comme le rappelle l'apôtre : « Il vous a été donné », leur disait-il, « non« seulement de croire en Jésus-Christ, mais de « souffrir pour lui » (Philip. I, 29); pour cette raison, il ajoute : « Réjouissez-vous dans le « Seigneur ». C'est dire en d'autres termes : Vivez de manière à goûter une joie pure. Tant que rien n'empêchera vos progrès dans le service de Dieu, réjouissez-vous en lui. C'est là le sens, à moins que cette préposition « en » ne soit synonyme de « avec »; le sens alors serait : Réjouissez-vous sans cesse d'être « avec « le Seigneur ».

« Je vous le dis encore une fois, réjouissez« vous ». Expression qui prouve la confiance de saint Paul, et par laquelle il montre que, tant qu'on s'appuie sur Dieu, on doit sans cesse être dans la joie ; fût-on d'ailleurs accablé, frappé de toute manière, on la possède toujours. Ecoutez, en effet, saint Luc nous raconter au sujet des apôtres « qu'ils sortaient « du conseil des juifs en se réjouissant d'avoir « été trouvés dignes de recevoir pour son nom « la flagellation ». (Act. V, 41.) Si les coups et les fers, que chacun regarde comme ce qu'il y a de plus affreux, engendrent une telle joie, quelle autre douleur au monde pourra enfin nous créer la peine? — « Je vous le répète, « réjouissez-vous ». L'apôtre a eu raison de réitérer cette recommandation ; la nature des événements commandait la douleur; mais cette répétition de termes encourageants leur impose le devoir de se réjouir en dépit des événements.

« Que votre modestie et modération soit « connue de tous les hommes ». Paul avait parlé un peu auparavant de ceux « qui ont « pour Dieu leur ventre, dont la gloire est « dans leur honte même, qui n'ont de goût

« que pour les choses de la terre ». Ces paroles étant de nature à inspirer à ses néophytes de la haine pour les méchants, Paul les avertit de n'avoir rien de commun avec eux, mais cependant de traiter avec modestie et modération non pas seulement leurs frères, mais même leurs ennemis et leurs adversaires.

« Le Seigneur est proche; ne vous inquiétez de rien ». Car quelle pourrait être, dites-moi, la raison de votre découragement? Serait-ce parce qu'ils se dressent contre vous, ou parce que vous les voyez vivre dans les délices? « Ne vous inquiétez de rien ». L'heure du jugement va sonner; dans peu, ils rendront compte de leurs œuvres. Vous êtes dans l'affliction, eux dans les délices? Tout cela finira bientôt. Ils complotent, ils menacent? Mais leurs coupables desseins ne réussiront pas toujours; le jugement est suspendu sur leurs têtes, tout va changer! « Ne vous inquiétez de rien ». Déjà la part de chacun est faite. Montrez seulement votre patience et modération envers ceux qui vous préparent sans cesse les persécutions; et tout va s'évanouir comme un songe, pauvreté, mort, fléaux de tout genre qui vous menacent, tout finira : « Ne vous inquiétez de rien ».

« Mais qu'en tout, par la prière et par la « supplication, avec action de grâces, vos de« mandes et vos vœux soient connus devant « Dieu. Dieu est proche; je serai avec vous « tous les jours jusqu'à la fin du monde » : c'était déjà une consolation; en voilà une seconde; voilà un antidote capable de dissiper toute peine, tout chagrin, tout ennui. Mais quel est ce médicament? Prier, en toutes choses rendre grâces. Ainsi Dieu ne veut pas que nos prières soient de simples demandes; il les exige unies à l'action de grâces pour les bienfaits que nous avons déjà reçus. Comment, en effet, demander quelques faveurs pour l'avenir, si nous ne sommes pas reconnaissants des faveurs passées? — « En tout », dit-il, c'est-à-dire en toutes choses, recourez à « la prière « et à la supplication ». Donc il faut remercier Dieu de tout, même de ce qui paraît fâcheux. C'est vraiment là que se reconnaît le cœur reconnaissant. La nature des choses l'exige; ce sentiment sort spontanément d'une âme vraiment reconnaissante et pleine d'amour pour Dieu. Demandez-lui donc des faveurs qu'il puisse approuver et connaître; car il dispose tout pour notre plus grand bien, même à notre insu; et une preuve que tout se fait pour notre plus grand bien, c'est cette ignorance même où il nous laisse du succès de nos prières.

« Et que la paix de Dieu, qui surpasse toutes « nos pensées, garde vos esprits et vos cœurs « en Jésus-Christ ». Qu'est-ce à dire? Entendez, dit l'apôtre, que la paix de Dieu, celle qu'il a faite avec les hommes, surpasse toute pensée. Qui jamais, en effet, attendit et osa espérer ces biens de l'avenir? Ils surpassent non-seulement toute parole, mais toute pensée humaine. Pour ses ennemis, pour ceux qui le haïssaient, qui le fuyaient, pour eux Dieu n'a pas refusé de livrer son Fils unique pour faire la paix avec nous. Telle est la paix, ou, si vous voulez, telle notre délivrance; telle la charité de Dieu.

2. « Que cette paix garde vos cœurs et vos « intelligences ». On reconnaît un bon maître, non-seulement à ses avis, mais surtout à ses prières, au secours que ses suppliques auprès de Dieu implorent pour ses disciples, afin qu'ils ne soient ni accablés par les tentations, ni ballotés par les erreurs. Ici donc saint Paul semble dire : Que celui qui vous a délivrés si merveilleusement; que celui qu'âme qui vive ne peut comprendre, oui, que lui-même vous garde, vous fortifie contre tout malheur. — Tel est le sens de saint Paul, ou bien le voici : Cette paix dont Jésus-Christ a dit : « Je vous « laisse ma paix, je vous donne ma paix », elle-même vous gardera. Car cette paix surpasse toute intelligence humaine; et si vous demandez comment, écoutez : quand Dieu nous ordonne d'avoir la paix avec nos ennemis, avec ceux qui nous font un mal injuste, qui nous provoquent, qui nous gardent de la haine, une loi semblable n'est-elle pas au-dessus de tout esprit humain? Il y a plus : s'il vous plaît, comprenons d'abord ce mot profond : « La paix de Dieu surpasse toute intelli« gence ». Si la paix de Dieu surpasse toute intelligence, combien plus le Dieu qui nous la donne, surpassera non-seulement toutes nos pensées, mais même toutes celles des anges et des puissances même célestes! — « En Jésus« Christ », qu'est-ce à dire? Que la paix de Dieu vous maintiendra sous l'empire de Jésus-Christ pour vous y faire persévérer, pour que votre foi en lui ne chancelle même pas.

« Au reste, mes frères... » — Que signifie « au « reste? » J'ai dit tout ce que j'avais à dire. C'est

le mot de quelqu'un qui se presse et n'a plus rien de commun avec les choses temporelles. « Au reste, mes frères, que tout ce qui « est vrai, tout ce qui est saint, tout ce qui est « juste, tout ce qui est pudique, tout ce qui est « aimable, tout ce qui est édifiant, tout ce qui « est vertueux et louable, fasse l'entretien de « vos pensées ».

« Tout ce qui est aimable », qu'est-ce à dire? Aimable aux fidèles, aimable à Dieu. — « Tout « ce qui est vrai », le mot « vrai » est éminemment bien choisi, car il désigne la vertu même; tout vice, au contraire, est mensonge. La volupté, compagne du vice, la gloire et toutes les choses de ce bas monde ne sont plus que mensonge. — « Tout ce qui est pudique », c'est l'opposé du péché qu'il stigmatisait dans ceux qui n'ont de goût que pour les choses de la terre. — « Tout ce qui est saint » est dit contre ceux qui n'ont d'autre Dieu que leur ventre. — « Tout ce qui est juste et édifiant », ou, comme il le répète en finissant, « tout ce « qui est vertueux et louable », est mis pour rappeler aux Philippiens leurs devoirs envers les hommes. — Vous le voyez : le dessein de Paul est de bannir de nos cœurs toute mauvaise pensée. Car des pensées mauvaises procèdent nécessairement les mauvaises actions.

Et comme c'est une méthode excellente que de se proposer soi-même comme modèle de l'accomplissement des avis qu'on a donnés, il va dire : « Pratiquez ce que vous avez appris « et reçu de moi », dans le même sens qu'il leur écrivait déjà : « Comme vous avez notre exem- « ple ». Il déclare donc : Faites selon ce que je vous ai enseigné, selon ce que « vous avez vu « et appris en moi », c'est-à-dire, imitez-moi pour les paroles, les actions, la conduite. Vous voyez que cette recommandation emporte tous les détails de la vie. En effet, comme il est absolument impossible de définir par le menu tous les devoirs, nos allées et venues, nos conversations, notre extérieur, nos habitudes intimes, et que toutefois le chrétien doit tout régler, saint Paul les résume et dit : « Faites « selon ce que vous avez vu et appris en moi »; comme pour dire : Je vous ai instruits par mes actions autant que par mes paroles. « Prati- « quez », a-t-il écrit; faites, et ne vous contentez pas de parler. « Et le Dieu de paix sera « avec vous »; c'est-à-dire, si vous gardez ces règles, si vous avez la paix avec tout le monde, vous aurez pris ainsi le poste le plus sûr et le plus tranquille; il ne vous arrivera rien qui vous afflige, rien qui soit contraire à vos désirs. — En effet, toutefois que nous aurons la paix avec Dieu, et nous l'avons toujours par la vertu, bien plus encore Dieu aura-t-il la paix avec nous. Car puisqu'il nous a aimés jusqu'à nous rechercher quand nous l'évitions, combien plutôt, nous voyant courir à lui, nous offrira-t-il spontanément son amitié.

Le plus grand ennemi de notre nature, c'est le vice. Que le vice soit notre ennemi, et la vertu notre amie, bien des preuves le démontrent. Et, si vous le voulez, la fornication, une des grandes plaies de l'homme, nous fournira le premier exemple. La fornication attire sur ses victimes un déshonneur complet, la pauvreté, le ridicule; elle en fait la fable et le mépris de tout le monde : à ces ruines, reconnaissez un ennemi. Souvent d'ailleurs elle apporte et maladies et dangers extérieurs, puisque l'on a vu maints débauchés périr par les suites naturelles du libertinage ou par des blessures. Si tels sont les fruits de la fornication, quels ne seront pas ceux de l'adultère? En est-il ainsi de l'aumône? Tant s'en faut, qu'au contraire, pareille à une mère, elle gagne à son enfant chéri la grâce, l'honneur, la gloire; elle lui fait aimer à remplir ses devoirs d'état; loin de nous délaisser, loin de nous détourner des obligations nécessaires, elle rend nos cœurs plus prudents, tandis que les débauchés sont l'imprudence même.

Mais préférez-vous étudier l'avarice? Elle aussi nous traite en ennemie. Comment? C'est qu'elle nous attire la haine universelle; elle nous fait détester de tous, des victimes de l'injustice et de ceux mêmes que nos injustices n'ont point foulés. Ceux-ci plaignent les autres et craignent pour eux-mêmes. Aussi tous n'ont contre l'avare qu'un regard de colère : l'avare est l'ennemi commun, une bête féroce, presque un démon. De là contre lui mille accusations, complots, jalousies : autant de fruits d'inimitiés. Au contraire, la justice nous fait de tous nos semblables autant d'amis, autant de serviteurs dévoués, autant de cœurs bienveillants, tous répandent pour nous leurs prières; de là pour nous un état tranquille et sûr; point de danger, point de soupçon; le sommeil même nous arrive calme et heureux; aucune inquiétude, aucune plainte amère.

3. Voyez-vous que la justice est préférable

au vice contraire? Quoi! dites-moi; est-on plus heureux à être envieux des autres qu'à prendre sa part dans le bonheur d'autrui? Faisons ces réflexions, et nous nous convaincrons que la vertu est une mère aimante, qui nous apporte la sécurité; le vice nous jette en proie aux dangers; de sa nature, il est plein de périls. Ecoutez cette parole du Prophète : « Dieu est une base solide pour ceux qui le craignent; il aime à montrer son alliance avec « eux ». (Ps. XXIV, 14.) On ne craint personne, quand la conscience ne reproche rien; mais aussi on ne se fie à personne, quand on vit dans l'iniquité, on craint jusqu'à ses serviteurs; on les regarde avec un œil soupçonneux. Et que parlé-je de serviteurs? Le méchant ne peut affronter même le tribunal de sa conscience; il a des comptes terribles à régler avec ses juges du dehors comme avec ses bourreaux du dedans, qui ne lui laissent aucun repos.

Alors, direz-vous, il faut vivre pour mériter les éloges? — Non! Paul n'a pas dit : Visez aux éloges; mais : Faites ce qui les mérite, sans vous soucier de les recevoir; cherchez « ce qui est « vrai », la gloire n'est que mensonge; « faites « ce qui est saint »; à la lettre, le terme dont se sert l'apôtre signifie ce qui est sérieux; pratiquez la gravité, gardez même l'extérieur de la vertu; quant à « pureté », elle est le propre de l'âme. Et comme il avait ajouté : « Faites « tout ce qui est de bonne réputation », pour que vous n'alliez pas croire qu'il ait égard à l'estime des hommes seulement, il se complète en disant : « S'il est une vertu, s'il une est « vraie gloire, pratiquez-la, recherchez-la ».

En effet, si nous gardons la paix avec nous-mêmes, Dieu à son tour sera avec nous; si nous excitons la guerre, ce Dieu de paix nous fuira. Rien n'est aussi hostile à notre âme que le vice; rien ne lui donne vie et assurance comme la paix et la vertu. Commençons donc à apporter du nôtre, et nous gagnerons Dieu à notre cause. Dieu n'est pas un Dieu de guerre et de combat; dépouillez donc l'esprit de combat et de guerre tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain. Soyez pacifique pour tout le monde. Pensez à qui Dieu accorde le salut : « Bienheureux les pacifiques », dit-il, « parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu » (Matth. V, 9); avec ce caractère, en effet, ils sont les imitateurs perpétuels du Fils de Dieu; et vous aussi, copiez ce modèle, sauvez la paix à tout prix; plus vive sera l'attaque de votre frère, plus riche aussi sera votre récompense. Ecoutez cette parole du Prophète : « J'étais « pacifique avec ceux qui haïssaient la paix ». (Ps. CXIX, 7.) Voilà la vertu, voilà où n'atteint pas la raison humaine, voilà ce qui nous fait approcher de Dieu même.

Rien ne réjouit le cœur de Dieu autant que l'oubli des injures. Par là vous êtes délivrés de vos péchés; par là vos crimes s'effacent. Mais combattons, mais disputons, et déjà nous sommes loin et bien loin de Dieu. Le combat, en effet, amène les inimitiés, et les inimitiés entretiennent le souvenir des injures. Coupez la racine, et le fruit avortera. Ainsi, d'ailleurs, nous nous formerons à mépriser ce qui ne tient qu'à la vie présente. Car, dans les choses spirituelles, il n'y a, vous le savez, il n'y a point de guerres; tout ce qui ressemble à la guerre, combats, jalousies, toutes misères pareilles ont leur cause et leur point de départ dans quelque intérêt temporel. C'est ou le désir injuste du bien d'autrui, ou l'envie, ou la vaine gloire qui engagent toutes les luttes. Si donc nous sauvons la paix, nous apprendrons à mépriser aussi toutes ces choses viles et terrestres.

Quelqu'un nous a ravi de l'argent? Il ne vous a pas nui s'il ne vous enlève pas les biens célestes. — Il aura fait obstacle à votre gloire? Mais non pas à celle que Dieu vous garde; il n'atteint donc qu'une gloire sans valeur, qui n'est pas même la gloire, mais un nom sonore, et au fond, une ombre et des ténèbres. — Il vous a ôté votre honneur? A lui-même, oui; à vous, non. Car comme celui qui fait du tort subit ce tort en réalité, et ne le fait pas, ainsi celui qui complote contre son prochain se perd le premier. Qui creuse une fosse à son prochain, y tombe tout d'abord. Aussi gardons-nous de tendre un piége à autrui, si nous craignons de nous nuire à nous-mêmes. Quand nous détruisons une réputation, pensons bien que le coup nous frappe, que le piége nous surprend. Que nous soyons assez forts pour nuire à d'autres devant les hommes, c'est chose possible; mais, pour sûr, nous nous blessons devant Dieu et l'irritons contre nous. Cessons donc de nous nuire. En commettant l'injustice envers notre frère, nous la commettons contre nous-mêmes; comme en lui faisant du bien, nous sommes nos propres bienfaiteurs. Ainsi, lorsque votre ennemi vous aura causé quelque dommage, vous serez convaincus si vous

êtes sage, qu'il vous a bien servi; et dès lors, loin de le payer d'un triste retour, vous lui ferez du bien. — Mais, direz-vous, je porte en mon cœur une blessure si légitime et si vive! Eh bien! alors pensez que vous ne lui faites aucun bien par le pardon, mais qu'au moins vous ajoutez à son supplice, tandis que tout le bienfait est pour vous: cette idée vous déterminera à lui faire du bien. — Quoi donc! est-ce là le but que vous devez vous proposer par votre générosité? Non certes. Mais si par hasard votre cœur ne peut se fléchir autrement, déterminez-le du moins par cette raison de votre propre intérêt, et bientôt vous arriverez à lui persuader aussi de déposer tout ressentiment; dès lors vous ferez du bien à votre ennemi comme à un ami, et vous gagnerez les biens à venir. Puissions-nous tous en jouir par Jésus-Christ, etc.

HOMÉLIE XV.

AU RESTE, J'AI REÇU UNE GRANDE JOIE EN NOTRE-SEIGNEUR, DE CE QU'ENFIN VOUS AVEZ RENOUVELÉ LES SENTIMENTS QUE VOUS AVIEZ POUR MOI. (CHAP. IV, 10 ET LE RESTE.)

Analyse.

1. Le mérite de l'aumône: pourquoi et comment saint Paul l'acceptait.
2. Saint Paul savait vivre dans l'abondance comme dans la disette; s'il souffrait qu'on lui donnât, c'est qu'il voulait associer les néophytes à ses travaux et à ses récompenses.
3. Ce n'est pas que l'argent puisse acheter le ciel; l'intention du donateur fait tout le mérite de la donation. Par suite, celle des Philippiens était précieuse devant Dieu.
4. Paul, comme les mendiants, remercie celui qui donne, et leur souhaite toute sorte de biens, de sa part et de la part de ses frères dans l'apostolat et dans la souffrance. — Transition à l'exhortation sur les souffrances.

5 et 6. Les souffrances sont nécessaires et inévitables, pour la formation du chrétien. — Exemples vivants de souffrances, à la cour même des empereurs de Constantinople; exemples chez les rois juifs. — Les souffrances sont une pénitence utile, et la préparation au bonheur de l'autre vie.

1. Je l'ai souvent répété, l'aumône a été commandée dans l'intérêt non de ceux qui la reçoivent, mais de ceux qui la donnent. Ceux-ci en recueillent surtout le fruit. Paul nous enseigne clairement ici cette vérité. Comment? Rappelons-nous qu'après s'être fait longtemps attendre, les Philippiens lui avaient envoyé une aumône, et qu'Epaphrodite avait été chargé de la lui porter. Sur le point de renvoyer celui-ci avec cette épître, il les loue, comme vous voyez, et leur montre que leur bienfait a rejailli sur eux-mêmes bien plus que sur ceux qui l'ont reçu. Il procède ainsi pour deux raisons: il craint d'abord que les bienfaiteurs ne s'enorgueillissent, et veut au contraire les rendre plus empressés à se montrer encore généreux, puisqu'ils sont au fond les obligés; en second lieu il empêche que ceux qui reçoivent n'encourent le jugement de Dieu par un empressement exagéré, éhonté même à recevoir toujours; en effet, il est dit ailleurs « qu'il est plus heureux de donner « que de recevoir ». (Act. XX, 35.)

Quelle est donc sa pensée en écrivant: « J'ai reçu une grande joie dans le Sei« gneur? » Je me suis réjoui, dit-il, non d'une joie mondaine, non pas même d'une joie purement humaine, mais dans le Seigneur, à cause de vos progrès dans la vertu, et non pas pour le soulagement temporel que j'ai éprouvé. Oui, votre vertu fait ma consolation; et il ajoute même ma consolation et ma « grande joie »; ce bonheur, en effet, n'avait rien de matériel; il n'était pas même inspiré par la reconnaissance pour un secours nécessaire, mais par l'idée de leur progrès dans le bien. Et remarquez encore: après un doux reproche pour le passé, il s'empresse de voiler ce blâme, en les instruisant à l'exercice continuel et non interrompu de la charité. « Enfin une fois... », dit-il, pour rappeler un long intervalle de stérilité: « Vous avez re« fleuri », figure empruntée aux arbres qui bourgeonnent et puis sèchent pour pousser ensuite des fleurs nouvelles. Il leur fait donc entendre qu'après avoir donné la preuve d'une charité florissante et s'être ensuite desséchés, ils ont repris sève et vigueur. Ainsi

l'expression : « Vous avez refleuri », contient à la fois un blâme et un éloge. Il n'est pas sans mérite, en effet, de refleurir après avoir été desséché ; mais aussi la négligence a été pour eux l'unique cause de ce malheur. « Jusqu'à « reprendre pour moi les sentiments que vous « aviez autrefois » : il montre qu'ils ont eu la sainte habitude de se montrer généreux en pareils cas, de là ces mots : « Que vous aviez « autrefois ». Encore pour ne pas laisser croire qu'après avoir été si charitables, ils se soient tout à coup entièrement desséchés, il montre que sur un point seulement ils se sont oubliés, et s'attache à le déclarer ainsi avec une extrême précaution : « Vous avez enfin refleuri « pour moi », comme s'il ne faisait porter l'avis que sur ce point seul ; « enfin », car (c'est du moins mon interprétation), dans les autres cas, vous n'avez pas cessé d'être bienfaisants.

Mais quelqu'un pourrait ici opposer l'apôtre à lui-même. Il a déclaré, objecterait-on, « qu'il « a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ; « mes mains », ajoutait-il, « ont travaillé pour « mes besoins personnels et pour ceux de mes « compagnons d'apostolat ; j'aime mieux mou« rir », écrivait-il aux Corinthiens, « que de « souffrir que quelqu'un me fasse perdre cette « gloire ». (I Cor. IX, 15.) Aujourd'hui, au contraire, il n'a aucun souci de perdre cette gloire et de la voir s'anéantir. Et comment? En acceptant l'aumône. S'il a pu dire : Ma gloire est de ne rien recevoir, pourquoi l'abdiquer aujourd'hui? Comment répondre à cette objection ?

C'est que, dans le premier cas, il avait une excellente raison de refuser ; il combattait les faux apôtres qui voulaient paraître tout à fait semblables aux vrais ministres de Dieu, et trouver en cela sujet de « se vanter ». Il ne dit pas qu'en cela ces misérables montraient ce qu'ils étaient, mais qu'ils se vantaient, montrant ainsi que ces gens savaient bien recevoir, mais en secret ; et c'est pourquoi il écrit : Qu'ils se vantaient de leur désintéressement. (II Cor. XI, 12.) — Mais néanmoins saint Paul acceptait les présents des fidèles, sinon à Corinthe, du moins ailleurs. C'est pourquoi il disait non pas absolument et simplement : « Je ne me laisserai pas ravir cette gloire », mais avec restriction : On ne me la ravira pas « dans toute l'Achaïe », après avoir écrit quelques lignes auparavant : « J'ai dépouillé les « autres églises, en recevant d'elles l'assis« tance dont j'avais besoin pour vous servir ». (II Cor. VIII et seq.) Il déclare donc lui-même qu'il avait coutume d'accepter.

D'ailleurs Paul avait bien le droit de recevoir, pendant qu'il s'imposait un si rude travail ; mais des ouvriers qui ne font rien, comment auraient-ils ce même droit? — Mais, dira l'un d'entre eux, je donne mes prières ! Ce n'est pas un travail, puisque tout en travaillant vous pouvez prier. — Mais je jeûne ! Ce n'est pas encore là travailler. Notre bienheureux, vous le verrez en maints passages, unissait le travail à la prédication.

« Vous n'aviez pas l'occasion », ajoute-t-il. Qu'est-ce à dire? Ce n'était pas négligence chez vous, c'était une impossibilité, puisque vous n'aviez rien de disponible, vous n'aviez pas de superflu ; c'est le sens de ces mots : « Vous n'aviez pas l'occasion ». Paul emploie ici une manière commune de parler. Car c'est ce que disent la plupart des gens quand la fortune leur manque et qu'ils sont dans la gêne.

« Ce n'est pas le besoin qui me fait parler ». Si j'ai dit : « Qu'enfin une fois encore » vous avez été généreux ; si je vous ai fait un reproche, ce n'était pas pour pourvoir à mes intérêts ni pour soulager ma détresse ; non, tel n'était pas mon but. — Cependant, ô apôtre, votre langage ici ne respire-t-il pas l'amour-propre ? — Non, car déjà aux Corinthiens il disait : « Nous ne vous écrivons rien que vous « n'ayez lu ou que vous n'ayez connu par « vous-mêmes ». (II Cor. I, 13.) Croyez donc qu'aux Philippiens non plus, il ne tenait pas un langage qu'on aurait pu facilement réfuter. Il ne leur parlerait pas ainsi, assurément, s'il voulait se vanter ; car sa lettre arrivait à des gens qui le connaissaient, et le blâme lui serait arrivé de leur part plus éclatant et plus ignominieux. Aussi à ceux-ci même il pouvait dire : « J'ai appris à me contenter de l'état où je « me trouve ». — « Il a appris », parce que c'est une vertu qui s'acquiert uniquement par l'exercice, l'étude et la ferme volonté. Loin d'être aisée à conquérir, elle est très-difficile et très-laborieuse : J'ai appris à me suffire « dans « l'état où je suis. Je sais vivre pauvrement, « je sais vivre dans l'abondance ; je suis fait à « tout » ; c'est-à-dire, je sais me contenter de peu, supporter la faim et la disette, l'abondance comme les privations. — Soit, dira

quelqu'un ; mais il n'est pas besoin de science ni de vertu pour vivre dans l'abondance. — Au contraire, ce point réclame beaucoup de vertu, et non moins que son opposé. Comment? C'est que si la faim conseille beaucoup de crimes, l'abondance n'a pas moins de mauvaises inspirations. Plusieurs, en effet, quand ils sont arrivés à l'opulence, deviennent paresseux et ne savent porter le poids de la fortune. Plusieurs ont trouvé dans la richesse le prétexte d'une fainéantise absolue. Tel n'était pas l'apôtre. Quand il recevait, il savait faire la part, et très-large, de son prochain. Voilà bien user de ce qu'on possède. Il ne ralentissait point son zèle, il ne se réjouissait pas de l'affluence des biens de la terre; mais il se montrait toujours le même dans la disette comme dans l'abondance, sans jamais être accablé par l'une, ni enflé par l'autre.

2. « Je sais être rassasié ou être affamé », disait-il; « je sais porter l'abondance ou la pé« nurie ». Il en est plus d'un qui ne savent pas être rassasiés sans danger, comme ces Israélites qui mangeaient et aussitôt se révoltaient; pour moi, dit-il, je garde en toute occasion la même modération. Il montre ainsi qu'il n'a pas plus de plaisir aujourd'hui qu'il n'a éprouvé de douleur auparavant; et que, s'il a accepté, c'était plus pour eux que pour lui-même : car, pour lui, il savait ne point éprouver le moindre changement d'humeur. « Par« tout, en effet, à tout événement je suis prêt « et formé », c'est-à-dire, de longue date j'ai fait de toutes choses la complète expérience, et toutes choses me vont également bien. Et parce qu'une telle affirmation sentait la vanterie, voyez comme saint Paul se hâte de la corriger : « Je puis tout », dit-il, « en Jésus« Christ qui me fortifie »; c'est-à-dire, ce que je fais de bien, ce n'est pas moi qui le fais, mais celui qui m'en donne la force.

Toutefois les plus généreux bienfaiteurs se ralentissent, s'ils voient que leur obligé n'est pas vivement touché, et qu'il dédaigne même ce qu'on lui donne. On est volontiers charitable, quand on croit faire un heureux, soulager un besoin. Paul donc, en méprisant les secours qu'on lui offrait, aurait rendu nécessairement les néophytes plus négligents. Or, voyez comme il s'empresse de prévenir ce malheur. Ses avis précédents réprimaient en eux l'orgueil satisfait; les paroles qui suivent animent et enflamment leur saint dévouement : « Vous avez bien fait néanmoins », dit-il, « de prendre part à l'affliction où je « suis ». Voyez comme tour à tour il s'élève et s'abaisse, s'isole et se rapproche, et reconnaissez à ce double trait son amitié pour eux à la fois vive et chrétienne. Je pouvais me passer, dit-il, mais n'allez pas croire que pour cela je n'éprouvasse aucun besoin : j'ai besoin, pour vous être utile. Et comment participaient-ils à ses souffrances? Par leur charité secourable. Il leur dit la même chose touchant ses chaînes : « Vous êtes tous associés à « ma grâce », leur dit-il; c'est une grâce, en effet, de souffrir pour Jésus-Christ, et l'apôtre leur avait déjà dit : « Dieu vous a fait cette « grâce, non-seulement de croire en lui, mais « de souffrir pour lui ». (Philip. I, 29.) En s'arrêtant court après ses premières paroles, il aurait pu les affliger. Aussi veut-il les embrasser dans un tendre amour et leur adresser un éloge, quoique modéré. Il ne dit pas : Vous avez bien fait de me « donner... »; mais, de « prendre part » à mes afflictions; montrant qu'eux-mêmes ont gagné, puisqu'ils ont acquis le droit de partager la récompense. Il ne dit pas non plus : Vous avez allégé mes souffrances; mais : « Vous avez pris part à mes tri« bulations », ce qui était certainement plus glorieux.

Comprenez-vous maintenant l'humilité de saint Paul? Voyez-vous aussi sa magnanimité? Il a commencé par déclarer qu'il n'a aucun besoin de leur argent; mais aussitôt il ne craint pas d'user des plus humbles expressions, s'abaissant même au langage des mendiants qui vous disent : Donnez, selon votre habitude charitable! Car l'apôtre ne recule devant aucune parole, ni devant aucune action pour arriver pleinement à son noble but. Et quel est ce but? Vous n'accuserez pas, leur dit-il, l'arrogance de mon langage, bien que je vous aie blâmé, bien que je vous aie écrit : « Enfin, une fois encore, vous avez refleuri ». Vous ne m'accuserez pas non plus de parler sous l'empire de la nécessité. Non, je ne vous ai pas écrit sous l'influence du besoin. Quel fut donc mon mobile? Une pleine confiance en vous, et vous-mêmes êtes la cause et les auteurs de cette confiance. Voyez comme il gagne leur cœur. Vous êtes cause de ma confiance, leur dit-il; vous accourez les premiers à notre aide; vous nous donnez le droit de

vous rappeler vos bienfaits. — Maintenant, après l'humilité de Paul, voyez la dignité de l'apôtre : tant que les Philippiens ne lui envoient rien, il ne leur adresse aucun blâme, de peur de paraître plaider sa propre cause; dès qu'ils ont envoyé, il les blâme aussitôt pour le passé, et eux-mêmes acceptent chrétiennement ce blâme, parce qu'en effet, saint Paul, en parlant avec cette liberté, ne pouvait être soupçonné d'agir pour son intérêt personnel.

« Or vous savez, mes frères de Philippes, « qu'après avoir commencé à vous prêcher « l'Evangile, ayant depuis quitté la Macé« doine, nulle autre Eglise n'a communiqué « avec moi par l'échange de dons reçus et « rendus, vous seuls exceptés ». Dieu! quel magnifique éloge! La charité des Corinthiens et des Romains avait été provoquée par l'exemple des autres et la parole de saint Paul, mais les Philippiens entrèrent d'eux-mêmes dans cette voie, avant qu'aucune autre Eglise leur eût montré l'exemple, « et, au début même « de l'Evangile », dit l'apôtre, ils montrèrent pour le saint prédicateur un tel amour, un dévouement si spontané, qu'ils furent les premiers à porter de tels fruits de charité. Et l'on ne peut pas dire qu'ils agissaient ainsi parce que Paul les honorait de son séjour, et que c'était une manière de prouver leur reconnaissance pour des bienfaits reçus; car saint Paul l'a dit : « Quand je suis parti de la Macé« doine, nulle autre Eglise n'a communiqué « avec moi par l'échange de biens rendus et « reçus, vous seuls exceptés ». — Que signifie cette parole : « Biens reçus et rendus », et cette autre : « N'a communiqué? » Pourquoi ne dit-il pas simplement : Aucune Eglise ne m'a rien donné, mais plutôt : « Aucune n'a com« muniqué avec moi, par l'échange de biens « reçus et rendus? » C'est qu'ici il y avait, en effet, échange et communauté. « Si nous avons « semé parmi vous des biens spirituels », écrivait-il ailleurs, « est-ce une grande chose « que nous recueillions un peu de vos biens « temporels? » (I Cor. IX, 11.) Et dans un autre passage : « Que votre abondance sup« plée à leur indigence ». (II Cor. VIII, 14.) Vous voyez l'échange : ils donnent d'une part, de l'autre ils reçoivent; biens temporels pour biens spirituels. Ainsi que font échange les vendeurs et les acheteurs, recevant l'un de l'autre et se donnant l'un à l'autre, car c'est là l'échange même, ainsi arrive-t-il au cas présent. Rien, en effet, rien n'est plus lucratif que ce commerce et ce saint négoce; il commence sur la terre, il s'achève et se parfait au ciel. L'acheteur habite cette basse région; mais contre une valeur terrestre, il achète par contrat les biens célestes.

3. Ici toutefois que nul ne perde espoir; les biens éternels ne nous sont point offerts à prix d'argent; non, telle n'est point la monnaie du ciel; le ciel s'achète par notre libre volonté, par le courage viril qui nous fait jeter l'argent même, par la sagesse, par le mépris des choses de la terre, par l'humanité, par l'aumône. Si l'argent payait de tels biens, la veuve qui laissait tomber deux oboles dans le tronc n'aurait pas reçu beaucoup; mais comme le bon vouloir est la grande puissance et qu'elle apportait tout le désir de son cœur, elle a tout reçu. Ne disons donc jamais que l'or achète le céleste royaume; ce n'est pas l'or, non, mais l'intention, mais la bonne volonté qui se traduit par ce sacrifice d'argent. Mais, direz-vous, encore faut-il être riche? Non, non, la richesse n'est point nécessaire, la bonne volonté suffit. Ayez-la, et avec deux oboles vous pourrez acheter un trône; sinon, deux mille talents d'or n'auraient pas la vertu de deux oboles. Pourquoi? C'est qu'ayant beaucoup, vous donnez bien peu; l'aumône que vous faites n'atteint pas celle de la pauvre veuve. Moins que la veuve vous avez apporté l'empressement et le bon cœur qui donne. Cette femme s'est dépouillée de tout; que dis-je? non, elle ne s'est pas dépouillée de tout, elle s'est tout donné. Dieu a mis le ciel à prix, non pour vos talents d'or, mais pour une somme de bon vouloir; non pas même pour votre vie, mais pour une généreuse intention. Donner une vie, en effet, qu'est-ce après tout? Ce n'est qu'un homme; et un homme, c'est encore un prix bien inférieur.

« Vous m'avez envoyé deux fois à Thessalo« nique de quoi satisfaire aux besoins ». Nouvel et grand éloge des Philippiens dont la pauvre cité le nourrissait même pendant son séjour dans la capitale de la province. Remarquez cependant ses paroles. Comme en témoignant toujours qu'il était hors de besoin, il craignait (je l'ai dit déjà) de les rendre moins zélés, après leur avoir montré de tant de manières que personnellement il ne manquait de rien, il a soin de leur rendre ce fait plus évi-

dent encore par un seul mot : « Aux besoins », écrit-il, et non « à mes besoins », sauvant ainsi la dignité et les bienséances. Et, non content de ce trait, il va poursuivre dans le même sens ; il va corriger ce que ses éloges pourraient avoir de trop vil et de trop abaissé.

« Ce n'est pas », continue-t-il, « que je désire vos dons », suivant l'idée déjà exprimée autrement par lui quand il disait : « Je ne « parle pas sous l'empire du besoin ». Ceci est moins fort toutefois que la première manière d'écrire. Autre chose est ne pas chercher ni désirer, quand on est dans le besoin ; autre chose est ne pas même se croire dans le besoin quand réellement on s'y trouve. « Ce « n'est pas que je désire vos dons ; mais je dé« sire qu'il en revienne, pour votre compte et « non pour le mien, un profit considérable ». Voyez-vous comme l'aumône leur amasse des fruits ? Je ne parle pas ici, dit-il, dans mon intérêt, mais dans le vôtre et pour votre salut. Je ne gagne rien, moi, en recevant ; tout le bien est pour ceux qui donnent, et non pour ceux qui reçoivent ; les premiers ont en réserve une récompense infinie ; les seconds consomment ce qui leur est ainsi donné. Nouvel éloge, mais non sans quelque aveu d'un besoin ; car s'il a dit : « Je ne désire pas », craignant qu'ils ne se ralentissent, il ajoute : « Maintenant j'ai tout reçu et je suis dans « l'abondance », c'est-à-dire, votre aumône a réparé même les oublis précédents. C'est encore une manière certaine d'exciter leur zèle charitable. Il remercie : or, tout bienfaiteur, quand il a fait des progrès dans la sagesse chrétienne, désire d'autant plus trouver chez l'obligé la reconnaissance. « J'ai tout reçu, « j'abonde ». C'est comme s'il disait : Non-seulement vous avez réparé les oublis du passé, mais vous avez même comblé la mesure et au delà. Mais ne vont-ils pas voir ici un reproche ? Il le prévient par les sages précautions de tout ce passage. En effet, il avait dit : « Ce « n'est pas que je désire vos dons », et plus haut : « Enfin, un jour vous avez refleuri », leur montrant ainsi qu'ils acquittaient une dette en retard ; le terme « j'ai reçu » de cette phrase même, rappelle qu'il a touché comme le montant d'une rente, comme les fruits d'un champ. Mais aussitôt il déclare qu'ils ont donné bien au-delà de leur dette : « J'ai tout « reçu, j'abonde, je suis rempli de vos biens » ; et ce n'est pas à l'aventure, ce n'est pas par excès de tendresse que j'en fais l'aveu ; quoi donc ? « C'est que j'ai reçu par Epaphrodite « ce que vous m'avez envoyé comme une obli« gation d'agréable odeur, comme une hostie « que Dieu accepte volontiers et qui lui est « agréable ». Mon Dieu ! à quelle hauteur il élève leur aumône ! Ce n'est pas moi qui ai reçu, dit-il, c'est Dieu par moi ; aussi quand je n'aurais aucun besoin, n'y regardez pas ; Dieu n'avait pas besoin assurément, et pourtant il a reçu ; à ce point que la sainte Ecriture n'a pas craint de dire : « Le Seigneur a « respiré un parfum agréable » (Gen. VIII, 2) ; ce qui indique évidemment une joie de Dieu. Vous savez, oh ! vous savez comme notre âme est délicieusement impressionnée par un suave parfum, quelle douceur et quelle volupté elle y trouve. Eh bien ! l'Ecriture sainte n'a pas fait difficulté d'attribuer à Dieu une expression aussi humaine, aussi abaissée, pour faire comprendre aux hommes comment il recevait leurs présents. Car ce n'étaient sans doute ni l'odeur, ni la fumée qui rendaient un sacrifice agréable ; mais bien le cœur qui l'offrait ; sinon, les dons mêmes de Caïn auraient été agréés. Et toutefois, l'Ecriture atteste cette joie de Dieu ; et comment s'expliquer cette joie ? C'est que les hommes ne savent pas comprendre d'autre langage. Aussi l'Etre bienheureux, qui est au-dessus de tout besoin, témoigne de sa joie, de peur que les hommes, sous prétexte que Dieu n'a pas besoin, s'attiédissent dans le devoir. Mais comme dans la suite des temps, oubliant toutes les autres vertus et obligations, ils n'avaient de confiance qu'en ces victimes immolées, Dieu les reprenait sévèrement en ces termes : « Est-ce « que je mangerai la chair des taureaux ; est« ce que je boirai le sang des boucs ? » (Ps. XLIX, 13.) C'est le sens de saint Paul quand il dit : « Je ne cherche pas vos dons ».

4. « Je souhaite que mon Dieu comble tous « vos besoins selon les richesses de sa gloire « par Jésus-Christ ». Remarquez que Paul, à l'exemple des pauvres mendiants, remercie et bénit. Que si Paul bénit ainsi ses bienfaiteurs, combien moins devons-nous rougir d'en faire autant nous-mêmes quand nous recevons ; ou plutôt, ne recevons pas en nous félicitant d'échapper au besoin, ne nous réjouissons pas pour nous-mêmes, mais pour ceux qui donnent. Ainsi nous serons récompensés, nous aussi qui recevons, puisque nous serons heu-

reux de leur vertu; ainsi ne serons-nous point fâché contre eux s'ils nous refusent, mais plutôt nous plaindrons leur sort; ainsi deviendrons-nous plus dignes et plus saints, si nous prouvons que notre intérêt propre n'est jamais notre guide.

« Que mon Dieu », dit saint Paul, « comble « tous vos besoins ». Au lieu de χρείαν besoin, faut-il lire χάριν ou χαράν, grâce ou joie ? Si vous lisez « grâce », le sens est : Que Dieu bénisse non-seulement votre aumône présente, mais toutes vos bonnes œuvres! Si vous lisez « besoin », et telle est, je crois, la vraie leçon, voici la pensée de l'apôtre : il avait dit : « Les ressources vous manquaient », il se hâte d'ajouter l'équivalent de ce qu'il dit déjà aux Corinthiens : « Puisse Celui qui fournit la se« mence au semeur, vous donner aussi le pain « de chaque jour, multiplier votre semence, « et faire croître les germes des fruits de votre « sagesse ». (II Cor. IX, 10.) Il demande donc aussi pour les Philippiens que Dieu leur donne l'abondance, la semence pour la répandre encore. Il prie Dieu non de leur accorder une abondance quelconque, mais celle qui est « selon les richesses de sa bonté ».

Remarquez, toutefois, la prudence et la modération de saint Paul. Il n'aurait pas ainsi prié Dieu de combler « tous les besoins » de ses néophytes, s'ils avaient été d'autres Pauls par la sagesse, par le crucifiement au monde. Mais il voyait en eux des artisans, des pauvres, des gens mariés, chargés d'enfants; pères de famille, ils avaient pris l'aumône sur leur indigence même, et ils n'étaient pas sans quelque désir des biens de ce monde. La prière de l'apôtre s'abaisse à leur portée. A des personnes de cette condition, il aurait pu, sans être déraisonnable, souhaiter le suffisant, l'abondance même. Voyez toutefois ce qu'il demande pour eux. Il ne dit pas : Que Dieu vous enrichisse, qu'il vous accorde l'opulence; mais quoi? « Qu'il comble tous vos « besoins », que vous n'ayez pas la misère, que tout le nécessaire vous arrive. Jésus-Christ même, quand il nous enseigna une formule de prière, y ajouta cette demande et nous apprit à dire : « Donnez-nous aujour« d'hui notre pain de chaque jour ».

« Selon ses richesses ». Qu'est-ce à dire? Selon sa bonté habituelle, qu'on sait être si facile et si prompte à donner. Et comme en demandant « pour leur besoin », l'apôtre ne veut pas qu'ils entendent ce mot dans le sens de misère, il ajoute : « Selon les richesses de sa gloire par « Jésus-Christ ». Vous aurez de toutes choses une telle abondance, que vous croirez être déjà dans la gloire de Dieu. Peut-être aussi veut-il simplement leur prédire qu'ils seront au-dessus du besoin; « car la grâce était « grande dans tous les fidèles », nous disent les Actes (Act. IV, 33); « il n'y avait même « aucun pauvre parmi eux ». Peut-être enfin veut-il qu'ils fassent tout pour la gloire de Dieu; comme s'il leur disait : Usez des biens de Dieu pour sa gloire.

« Gloire soit à Dieu notre Père dans tous les « siècles des siècles. *Amen* ». La gloire de Dieu n'appartient pas seulement au Fils, mais aussi au Père. Quand on l'attribue au Fils, on l'attribue aussi au Père. L'apôtre venait de parler d'une gloire de Dieu en Jésus-Christ; de peur qu'on ne la reporte à celui-ci seulement, il ajoute : « Mais à Dieu aussi et à notre « Père, gloire! » Cette gloire, en effet, a été donnée au Fils.

« Saluez de ma part tous les saints en Jésus« Christ ». Encore un précieux témoignage en leur faveur; c'est une grande amitié de sa part que de les saluer même par lettres. « Les « frères qui sont avec moi vous saluent ». Comment disiez-vous de Timothée : Je n'ai personne qui me soit aussi intime, ni qui vous porte une aussi tendre sollicitude? Et comment dites-vous aujourd'hui : « Les frères « qui sont avec moi? » Il appelle frères ceux qui sont avec lui, soit parce que les paroles : « Je n'ai personne qui me soit aussi intime », ne se rapportent pas à ceux qui étaient dans Rome; car quelle nécessité pouvaient avoir ceux-ci de se charger des affaires de l'apôtre? — Soit même parce qu'il consent bénévolement à leur donner ce nom de frères.

« Tous les saints vous saluent, surtout ceux « qui sont de la maison de César. Que la grâce « de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous « tous ». Il relève leur courage en leur montrant que la sainte prédication est arrivée jusque dans le palais impérial. Si les heureux du siècle, qui habitent la cour des princes, ont tout méprisé pour le royaume des cieux, à plus forte raison devaient-ils, eux aussi, marcher dans cette voie. C'était encore une preuve de la charité de Paul, que de raconter des Philippiens tant et de si belles choses, que, de si loin et sans les avoir jamais vus, les

habitués du palais leur adressaient ainsi un salut d'amitié. A cette époque surtout, où les fidèles étaient persécutés, la charité avait tout son empire; et comment? C'est que, malgré les distances fort grandes qui les séparaient, ils gardaient entre eux cependant la plus étroite union; et les plus éloignés eux-mêmes, tout comme s'ils avaient été voisins, s'envoyaient mutuellement le salut; tous s'entr'aimaient; le pauvre aimait le riche, le riche aimait le pauvre, autant que chacun aime ses propres membres; on ne connaissait point de préséance, parce que tous étaient enveloppés également dans la haine publique, tous rejetés et bannis pour la même cause. Et tels que des prisonniers de guerre arrachés de pays différents, se portent un même et mutuel intérêt quand ils ont la même ville pour prison, parce que leur misère commune en fait des frères; tels alors les chrétiens, réunis par la communauté de bonheur ou de disgrâce, se témoignaient réciproquement une grande charité.

5. La tristesse et les tribulations forment, en effet, entre ceux qui souffrent, un indestructible lien, augmentent la charité, redoublent la piété et la componction. Ecoutez David : « Il m'a été bon que vous m'ayez humilié, Seigneur; j'ai appris ainsi votre justice « et vos lois ». (Ps. CXVIII, 71.) Entendez un autre prophète : « Il est bon à l'homme de porter « le joug du Seigneur dès son adolescence ». (Jérémie, III, 27.) Et ailleurs : « Bienheureux « l'homme que vous instruirez par l'épreuve, « Seigneur ». (Ps. XCIII, 12.) Un autre nous a dit : « Ne méprisez pas les rudes leçons du « Seigneur » (Prov. III, 11); et encore : « Si vous « voulez arriver à la hauteur du service de Dieu, « préparez votre âme à la tentation ». (Ecclés. II, 1.) Jésus-Christ à son tour avertissait ses disciples : « Vous trouverez l'oppression et la peine « en ce monde, mais ayez confiance. Vous « pleurerez », ajoute-t-il, « vous gémirez vous « autres, et le monde sera dans la joie » (Jean, XVI, 20, 33); car il nous en prévient aussi : « La voie est étroite et rude ». (Matth. VII, 14.)

Voyez-vous comment partout la tribulation nous est proposée avec éloges, avec instances, comme une nécessité de premier ordre? En effet, si dans les luttes du cirque et de l'arène, personne ne peut sans peine emporter la couronne; s'il faut la mériter en se formant par les travaux, par les abstinences, par un sévère régime de vie, par les veilles, par mille exercices gênants, combien plus le faut-il pour le ciel! Eh! quel homme au monde est exempt de peines? M'opposerez-vous l'empereur? Ah! pas plus que personne il ne mène une vie affranchie de soucis, mais au contraire sa carrière est remplie d'ennuis et d'angoisses. Regardez, non pas le diadème, mais ce déluge d'inquiétudes, qui fait constamment autour de lui gronder la tempête; voyez, non la pourpre de son manteau, mais son âme, son âme plus assombrie que cette pourpre sombre : la couronne lui ceint le front beaucoup moins que l'inquiétude ne lui serre le cœur. Contemplez, non pas le nombre de ses gardes, mais la multitude de ses chagrins; aucune maison de simples sujets n'abrite, autant que le palais des rois, une multitude de tristes soucis. La mort les menace sans cesse, ils redoutent même leurs proches; il semble que toutes les tables soient couvertes de sang. On croit en voir lorsqu'on entre à table et lorsqu'on en sort. Que de nuits pleines d'horreur où les visions et les rêves arrachent de leur couche les princes tremblants! Voilà les soucis en pleine paix; mais que la guerre s'allume, leurs inquiétudes vont redoubler. Se peut-il imaginer une vie plus misérable?

Et que ne leur font pas endurer ceux-mêmes qui les touchent de plus près, ceux sur qui pèse plus immédiatement leur empire? Hélas! le pavé de leur palais est souvent inondé d'un sang qui leur est cher. Faut-il vous raconter quelques traits de ce genre? Peut-être suffiront-ils pour vous faire comprendre que telle est bien la triste vérité. Plus volontiers je vous rappellerai des faits anciens, bien qu'ils soient assez contemporains, toutefois, pour n'être pas effacés de la mémoire publique.

Ainsi l'on raconte qu'un souverain, soupçonnant la vertu de son épouse, la fit enchaîner dans les montagnes, et livrer toute nue aux lions dévorants, bien que déjà elle lui eût donné de son sein plusieurs princes et rois [1]. Imaginez dès lors une vie plus triste que la sienne! Quel dut être le bouleversement de ce noble cœur, pour arriver à commander une si terrible expiation! Ce souverain fit aussi mourir son propre fils; et le frère de celui-ci se donna la mort ainsi qu'à tous ses enfants [2]. On raconte encore que ce même

[1] [2] Les faits auxquels le saint orateur fait allusion ne sont pas tous également certains; il en raconte plus d'un d'après la rumeur

empereur, déjà malheureux par sa femme et par son fils, frappa aussi de mort son propre frère. On vit tel prince se tuer, pour échapper aux mains d'un tyran ; tel autre tuer son propre cousin-germain, après l'avoir volontairement associé à sa couronne. Un troisième vit mourir sa femme empoisonnée par des médicaments, qu'elle avait pris pour conjurer sa stérilité ; une créature misérable et coupable (car il faut être l'un et l'autre pour vouloir procurer, par des moyens humains, une fécondité que Dieu seul peut donner), osa fournir à l'impératrice ses drogues dangereuses ; elle en fit sa victime et périt avec elle. Un quatrième prince bientôt fut empoisonné aussi, et, croyant prendre un breuvage, but la mort à pleine coupe. Le fils de ce malheureux, dont la santé était une menace pour l'avenir, se vit arracher les yeux, sans avoir mérité ce supplice. Un cinquième a péri plus affreusement encore, et la décence ne permet de dire ni pour quelle raison, ni de quelle façon lamentable il dut perdre la vie. Deux princes lui succédèrent. Or, l'un subit un supplice réservé aux derniers, aux plus misérables des hommes, puisqu'il fut brûlé vif dans un affreux pêle-mêle de chevaux, de poutres, de débris de tout genre, laissant son épouse dans un triste veuvage, et terminant une triste vie dont on ne saurait peindre les tribulations surtout depuis l'époque ou il avait pris les armes. Et l'autre prince, qui maintenant règne encore, n'a-t-il pas eu à subir, depuis qu'il porte le diadème, un perpétuel enchaînement de peines, de dangers, d'ennuis, de chagrins, de malheurs, de complots?

Le royaume des cieux n'a rien de semblable : dès qu'on y parvient, on acquiert la paix, la vie, la joie, l'allégresse. Au reste, je l'ai dit, aucune existence sur la terre n'est à l'abri des souffrances. Car si dans le gouvernement des Etats la condition des souverains, de toutes la plus heureuse en apparence, est inondée d'un déluge de malheurs, que ne doivent pas souffrir les particuliers, les familles? Au reste, la multitude des peines de tout genre qu'on rencontre sous la pourpre surpasse toute description. C'est sur ce thème qu'ont été inventées tant de fables lugubres ; puisque toutes les tragédies et les drames qui se jouent sur nos théâtres sont tissus de royales infortunes ; la plupart des faits qu'on représente sur la scène sont empruntés à l'histoire et ont un fond de vérité. Ainsi on nous amuse par les affreux banquets de Thyeste et par les péripéties douloureuses des malheurs qui ont anéanti cette illustre maison.

6. Je vous accorde que les livres des gentils nous ont légué ces histoires. Mais voulez-vous que les saintes Ecritures elles-mêmes nous en retracent de semblables? Saül fut le premier roi ; vous savez qu'après mille traverses douloureuses, il périt malheureusement. Après lui, David, Salomon, Abias, Ezéchias, Josias furent aussi l'objet de tribulations sans nombre.

Concluez donc que la vie présente ne peut aller sans travaux, peines ni chagrins. Pour nous, ne nous affligeons pas pour les mêmes choses que les rois. Affligeons-nous pour d'autres sujets qui rendront notre tristesse avantageuse ; « car la tristesse qui est selon Dieu « opère une pénitence certaine pour le salut ». (II Cor. VII, 10.) Voilà comment il nous faudrait verser des pleurs, gémir, être pénétré de douleur! Ainsi Paul se désolait, ainsi pleurait-il pour les pécheurs : « Je vous ai écrit », dit-il aux Corinthiens, « le cœur souffrant, « l'âme navrée, à travers bien des larmes ». (II Cor. II, 4.) N'ayant pas à pleurer sur ses péchés, il gémissait sur ceux d'autrui ; je dis mieux, par la pénitence et la douleur, il savait se les approprier. Personne ne pouvait succomber au scandale, sans que Paul ne fût brûlé ; la langueur des autres l'accablait de langueur. Bonne et sainte tristesse que celle-là, et préférable à toute joie mondaine! L'homme qui sait ainsi pleurer, je le préfère à tous les hommes ; le Seigneur même proclame bienheureux ceux qui adoptent comme personnelle à eux la douleur de leurs frères. J'admire Paul beaucoup moins pour les dangers qu'il a courus volontairement ; ou plutôt non, je ne l'admire pas moins pour ces périls où chaque jour il trouvait la mort ; mais sa charité me charme et me transporte. J'y re-

publique, et d'ailleurs le texte de ce discours est altéré en plusieurs endroits. Disons cependant : 1° L'impératrice exposée aux lions est probablement une fable ; 2° Le fils condamné à mourir, par son père, est Crispus, l'aîné du grand Constantin, et le fait n'est que trop vrai ; 3° Le frère de Crispus et son histoire sont controuvés, ou plutôt le texte est altéré ; 4° Les princes qui meurent par suicide, l'impératrice empoisonnée par imprudence, l'héritier du trône auquel on arracha les yeux, sont autant de problèmes historiques ; 5° Mais l'histoire nous montre Valens dans l'empereur brûlé vif après une bataille, et Arcadius dans le souverain si malheureux qui régnait à l'époque où parlait saint Jean Chrysostome.

connais une âme tendre et passionnée pour Dieu; j'y découvre cet amour que demandait Jésus-Christ, une piété fraternelle, un paternel dévouement, quelque chose de supérieur encore. Ainsi doit-on accepter la douleur et verser des larmes. Les pleurs ainsi répandues surabondent de joie; une tristesse de ce genre est une source d'allégresse.

Et ne me dites pas : Quel avantage produisent donc mes larmes, à ceux pour qui je les répands? Dussent-elles ne leur point servir, à coup sûr elles nous servent à nous-mêmes. Pleurer ainsi sur les péchés d'autrui, c'est avoir dans l'avenir des pleurs aussi pour ses propres péchés; oui, celui qui gémit sur les fautes des autres, s'engage à ne pas laisser passer sans de grandes larmes ses vices et ses fautes personnels; il y a plus, un tel homme sera moins prompt à offenser Dieu. Mais chose déplorable entre toutes! On nous commande de pleurer les péchés d'autrui, et nous ne donnons pas même signe de repentir pour les nôtres; au contraire, nous tombons sans aucun regret, et nos péchés sont, de toutes choses au monde, ce qui nous donne le moins de souci, le moins de crainte! Aussi nous nous livrons à la joie mondaine, inutile, bientôt effacée et grosse de mille chagrins.

Ah! plutôt, embrassons une tristesse mère de la joie, et renonçons à une joie qu'enfante l'amertune. Cherchons l'affliction qui porte en elle-même la paix, et fuyons les délices qui engendrent misère et douleur. Travaillons pour un temps bien court sur cette terre, pour nous réjouir à jamais dans les cieux. Mortifions-nous pendant une vie fragile, afin de gagner le repos dans une vie sans fin; ne nous prodiguons pas en vain dans cette existence éphémère, pour n'être pas réduits aux sanglots dans l'éternité. Ne voyez-vous pas que, même pour des nécessités temporelles, bien des hommes ici-bas subissent la douleur? Supposez que vous êtes de leur nombre, et supportez les peines et les souffrances, en vous nourrissant de l'espérance du bien à venir. Vous n'êtes pas meilleur que Paul, meilleur que Pierre, à qui le repos ne fut jamais accordé, qui ont passé toute leur vie dans la faim, la soif, la nudité. Si vous aspirez au même but, pourquoi vous placer sur un autre chemin? Si vous voulez parvenir à la cité qu'ils ont si dignement gagnée, embrassez jusqu'au bout la voie qui vous y mène! La voie qui aboutit à ce bonheur n'est pas celle de l'inertie, mais bien celle de la souffrance. L'une est la voie large, l'autre est l'étroite. Passons par celle-ci pour conquérir la vie éternelle en Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, appartiennent gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé COLLERY.

FIN DU COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉPITRE AUX COLOSSIENS.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL, APOTRE DU CHRIST, PAR LA VOLONTÉ DE DIEU, ET TIMOTHÉE SON FRÈRE.— AUX SAINTS ET FIDÈLES FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST QUI SONT A COLOSSES.— QUE DIEU VOTRE PÈRE ET JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR VOUS DONNENT LA GRACE ET LA PAIX. (CHAP. I, 1 A 3.)

Analyse.

1. Date de l'épître aux Colossiens et de certaines épîtres de saint Paul.
2. Explication des versets 4, 5, 6, 7 et 8 du chapitre I.
3. Des divers genres d'amitié.
4. La table des pauvres préférable à celle des riches.
5. Honte et suites fâcheuses qui s'attachent à l'intempérance.
6. Avantages de l'aumône.

1. Toutes les épîtres de Paul sont édifiantes; mais celles qui sont datées de sa prison offrent surtout ce caractère : de ce genre sont les épîtres aux Ephésiens, à Philémon, à Timothée et l'épître actuelle : car cette épître aussi a été écrite, quand Paul était dans les fers, comme l'attestent ces mots : « Ce mystère « pour lequel je suis dans les liens, afin que « je le découvre aux hommes en la manière « que je dois le découvrir ». (Col. IV, 3, 4.) Mais cette épître semble postérieure à l'épître aux Romains. L'épître aux Romains a été écrite quand Paul n'avait pas encore vu Rome. Lorsque celle-ci a été écrite, au contraire, Paul avait vu Rome et touchait au terme de sa prédication. Voici la preuve évidente de ce fait : dans son épître à Philémon, il dit : « Quoique « je sois déjà vieux » (Philém. 9), en le priant pour Onésime. Dans cette épître-ci, c'est Onésime lui-même qu'il envoie, comme il le dit lui-même : « J'envoie aussi Onésime, mon « cher et fidèle frère ». (Col. IV, 9.) Il l'appelle son cher et fidèle frère. Il prend aussi un ton plein de fermeté, en disant dans cette épître : « Demeurez inébranlables dans l'espérance « que vous donne l'Evangile que vous avez en« tendu et qui a été prêché à toutes les créa« tures qui sont sous le ciel ». Car la prédication durait déjà depuis un certain temps. C'est ce qui me fait croire aussi que cette épître a précédé l'épître à Timothée, qui a été écrite vers l'époque de sa mort, puisqu'il y est dit : « Quant à moi, je suis comme une victime qui « a déjà reçu l'aspersion, pour être sacrifiée ». (II Timothée, IV, 6.) Cette épître est plus ancienne que celle qui est adressée aux Philippiens. Elle semble dater des premières années de sa captivité à Rome. Pourquoi donc est-ce que je dis que ces épîtres offrent plus d'intérêt que les autres? Parce qu'elles datent de sa captivité. Il fait comme ces héros qui prennent la plume, après avoir déposé le glaive, en se reposant sur leurs trophées. Cette captivité, il le savait bien, était sa gloire. « Le fils que j'ai « eu quand j'étais dans les liens », écrit-il à Philémon. (Philém. 10.) Par ces paroles, il nous engage à nous réjouir au sein même de l'adversité et de la détresse, loin de nous laisser abattre.

Philémon était là parmi eux. Car, en lui écrivant, il dit : « Paul à Archippe, le compa« gnon de nos combats » (Philém. 2); et dans l'épître aux Colossiens, on trouve ces mots : « Dites à Archippe » (Col. IV, 17); cet Archippe était probablement chargé de quelque fonction ecclésiastique. Quant à Paul, il n'avait jamais vu ni les Colossiens, ni les Romains, ni les Hébreux, quand il leur écrivait. C'est un fait auquel il fait allusion en plusieurs endroits. Ici notamment écoutez-le : « Pour tous

« ceux qui ne me connaissent point de visage, « et ne m'ont jamais vu »; et plus bas : « Si « je suis absent de corps, je suis néanmoins « avec vous en esprit ». (Col. II, 1, 5.) Il savait donc que sa présence était partout chose très-importante, et même quand il est absent, il veut se faire passer pour présent. Quand il punit le fornicateur, il veut qu'on se figure qu'il assiste à la sentence : « Pour moi », dit-il, « étant absent de corps, mais présent en « esprit, j'ai déjà porté, comme présent, ce « jugement contre celui qui a fait une telle « action »; et ailleurs : « Je viendrai à vous et « je sonderai non pas le langage, mais la vertu « de ces hommes qui sont enflés de vanité » (I Cor. V, 3 et III, 19); et ailleurs : « Non-seu« lement quand je suis présent parmi vous, « mais surtout quand je suis absent ». (Gal. IV, 18.)

« Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté « de Dieu ». Il est bon de dire d'abord quel est le sujet de cette épître. Quel est donc ce sujet? Nous trouvons la réponse dans l'épître elle-même. C'était par l'intermédiaire des anges que les Colossiens voulaient avoir accès auprès de Dieu. Ils avaient encore plusieurs observances ou judaïques ou païennes que saint Paul veut abolir, et c'est pour cela qu'il dit dès le commencement de sa lettre : « Par la « volonté de Dieu ». — « Et Timothée, son frère », dit-il. Ce Timothée était donc aussi un apôtre. Il était vraisemblablement connu des Colossiens. « Aux saints qui sont à Colosse », ville de Phrygie, voisine de Laodicée. Et « aux fi« dèles, frères en Jésus-Christ ». D'où vient, dit-il, je vous le demande, que vous êtes saint? D'où vous vient ce nom de fidèle? N'est-ce pas de ce que vous avez été sanctifié par la mort du Christ? N'est-ce pas de ce que vous croyez au Christ? Comment êtes-vous devenu notre frère? Car ce n'est ni par vos œuvres, ni par vos paroles, ni par une conduite pleine de droiture que vous vous êtes montré fidèle. D'où vient, je vous prie, que tant de mystères vous ont été confiés? N'est-ce pas à cause du Christ? — « Que Dieu notre « Père vous donne la grâce et la paix! » D'où vous vient la grâce? D'où vous vient la paix? « De Dieu notre Père », dit-il. — Il n'a pas dit de Dieu, le Père du Christ. Je dirai à ceux qui poursuivent l'Esprit-Saint de leurs calomnies : D'où vient que Dieu est devenu le Père de ceux qui étaient des esclaves? Qui a pu opérer ces merveilles? Qui vous a rendu saint? Qui vous a rendu fidèle? Qui a fait de vous un enfant de Dieu? Celui qui vous a rendu digne de foi, celui-là a été cause que l'on vous a tout confié.

2. Si nous portons le nom de fidèles, ce n'est pas seulement à cause de notre foi, c'est parce que Dieu nous a confié des mystères qui n'ont pas même été connus des anges avant nous. Mais Paul parle ici sans distinguer. « Nous « rendons grâces à Dieu, le Père de Notre-Sei« gneur Jésus-Christ ». Il a l'air de tout rapporter au Père, pour ne pas les offenser d'abord. « Et nous le prions sans cesse pour « vous ». Non-seulement son action de grâces, mais encore cette oraison perpétuelle montre sa tendresse pour ces hommes qu'il avait toujours devant les yeux sans les avoir vus jamais. « Depuis que nous avons appris quelle « est votre foi en Jésus-Christ (4) ». Plus haut il a dit : « Notre-Seigneur »; ici il dit : « Jé« sus-Christ ». C'est lui qui est Notre-Seigneur, dit-il; mais il ne prononce pas le mot « d'esclaves » du Christ; titre qui est pourtant le symbole de sa bonté pour nous : car c'est lui, dit l'évangéliste, qui délivrera son peuple du péché. (Matth. I, 21.) « Depuis que « nous avons appris quelle est votre foi en Jé« sus-Christ et votre charité envers tous les « saints ». Il se concilie ses auditeurs et cherche à gagner leur bienveillance. C'est Epaphrodite qui lui a appris ce qu'il dit, et il envoie sa lettre par Tychique, en retenant Epaphrodite auprès de lui. « Et votre charité « envers tous les saints ». Non pas envers tel ou tel, mais envers nous aussi. — « Dans l'es« pérance des biens qui vous sont réservés « dans le ciel (5) ». Il est question des biens à venir. C'est un rempart qu'il leur donne contre les tentations, afin qu'ils ne cherchent pas ici-bas le repos et la tranquillité. Il ne fallait pas qu'on pût dire : Et que leur sert leur charité envers les saints, au milieu de leurs angoisses et de leurs douleurs? Voilà pourquoi il s'écrie : Nous nous réjouissons à la vue des grandes et splendides récompenses que vous vous préparez dans le ciel. « Dans « l'espérance des biens qui vous sont réser« vés », dit-il. C'est une récompense assurée qu'il leur fait entrevoir. « Dont vous avez déjà « reçu la connaissance par la parole véritable « de l'Evangile (3) ». C'est ici une expression de blâme. Cette parole, ils l'ont observée long-

temps et ont fini par la négliger. « Dont vous « avez déjà reçu la connaissance par la parole « véritable de l'Evangile ». Il rend ici témoignage à la vérité évangélique et il a raison; car l'Evangile, c'est la vérité pure. — « De « l'Evangile ». Il ne dit pas : « De la prédica« tion », mais il appelle l'Evangile en témoignage, leur rappelant sans cesse les bienfaits de Dieu; il a commencé par leur donner des éloges; puis il leur remet les bienfaits de Dieu en mémoire.

« Qui subsiste chez vous comme dans le « monde entier (6) » : ce sont encore là des paroles flatteuses. « Qui subsiste » est une expression métaphorique. L'Evangile n'est point parvenu jusqu'à eux pour disparaître; l'Evangile demeure et subsiste parmi eux. Puis, comme rien n'est plus capable d'affermir la croyance que d'avoir beaucoup de gens qui la partagent, il ajoute : « Comme dans le monde « entier ». L'Evangile est partout, dit-il, partout il domine et règne. « Dans le monde en« tier il fructifie et croît, ainsi qu'il a fait « parmi vous ». Il fructifie par ses œuvres; il croît par les prosélytes qu'il fait, par les profondes raisons qu'il jette de tous côtés. Car les plantes aussi deviennent touffues, quand elles deviennent robustes. « Ainsi qu'il a fait parmi « vous ». Il s'empare d'abord par la louange de l'âme de ses auditeurs, pour qu'ils ne s'éloignent de lui qu'à regret. « Du jour où vous « avez entendu ». Ce qu'il y a d'admirable, c'est la rapidité avec laquelle vous êtes arrivés à la lumière, avec laquelle vous avez cru, avec laquelle vous avez porté des fruits. « Du « jour où vous avez connu et entendu la grâce « de Dieu, selon la vérité ». Ce n'est point par des discours, par des effets illusoires, c'est par des actes que vous l'avez connu. Voilà ce que signifie le mot : « L'Evangile fructifie ». Vous avez accueilli les signes et les miracles, et vous avez connu la grâce de Dieu. Puisqu'il vous a montré tout d'abord sa puissance, comment feriez-vous pour ne pas croire en lui? « Comme « vous en avez été instruit par notre très-cher « Epaphras, notre compagnon dans le service « de Dieu (7) ». Il est vraisemblable que cet Epaphras avait prêché à Colosses : vous avez appris de lui l'Evangile, dit saint Paul. Puis, pour montrer que c'est là un maître digne de foi, l'apôtre dit : « Qui est un fidèle ministre « de Jésus-Christ, pour le bien de vos âmes ».

« Et de qui nous avons appris aussi votre « charité toute spirituelle (8) ». Ne doutez pas, dit-il, des biens à venir. Vous voyez que le monde change de face. Qu'est-il besoin de vous dire ce qui se passe chez les nations étrangères? Sans parler de ces événements, ce qui se passe chez vous est bien digne de foi. « Vous avez connu », dit-il, « la grâce de « Dieu par la vérité », c'est-à-dire, par les faits. Il y a donc deux motifs bien propres à raffermir votre espérance des biens à venir : c'est la croyance universelle, c'est votre propre croyance, et les faits sont d'accord avec les paroles d'Epaphras. « Qui est un fidèle » ministre, dit-il, c'est-à-dire, un ministre véridique. « Qui est un fidèle maître, pour le bien de vos « âmes », c'est-à-dire, qui est venu à nous et « de qui nous avons appris votre charité toute « spirituelle pour nous ». S'il est le ministre du Christ, pourquoi dites-vous que vous êtes amenés et gagnés à Dieu par le ministère des anges? — « De qui nous avons appris aussi « votre charité toute spirituelle pour nous ». Voilà une admirable charité, une charité ferme et stable. Les autres espèces de charité n'en ont que le nom. Il y en a quelques-unes de ce genre. Mais ce n'est pas là de l'amitié. Aussi un semblable attachement est-il loin d'être indissoluble.

3. Qu'ils sont nombreux les liens qui peuvent former l'amitié! Les liaisons honteuses, nous les passerons sous silence; car on ne peut pas nier que de semblables liaisons ne soient blâmables. Mais parlons, si vous voulez, de ces liaisons toutes naturelles qui s'offrent dans la vie. En voici quelques-unes : vous avez rendu service à un homme; cet autre était lié avec votre famille. Cet autre s'est assis à la même table que vous; c'est votre compagnon de voyage; c'est votre voisin. Cet autre exerce la même profession que vous : encore cette amitié-là n'est-elle pas bien sincère, puisqu'elle contient un germe de rivalité jalouse. Quant à l'attachement qu'engendre la nature, c'est celui du père pour le fils, du fils pour le père, du frère pour le frère, de l'aïeul pour son petit-fils, de la mère pour ses enfants, de l'épouse pour son mari, si vous voulez. Tous ces genres d'attachement qui dérivent du mariage nous entourent en cette vie terrestre. Ils semblent plus forts que les premiers. Je dis : « Ils semblent », parce qu'ils sont quelquefois moins forts. Que de fois n'a-t-on pas vu des amis plus étroitement et plus

franchement unis que des frères, que des fils et des pères entre eux! Souvent un fils laisse son père sans secours, et le secours vient d'un inconnu. Mais l'amitié spirituelle, c'est la suprême amitié. C'est une reine qui étend son empire sur les siens, une reine brillante. Il n'en est pas de cette amitié comme de l'autre. Ce n'est pas un intérêt terrestre, ce n'est ni l'habitude, ni le bienfait, ni la nature, ni l'or qui l'engendre; c'est d'en-haut; c'est du ciel qu'elle descend. Quoi d'étonnant, si elle n'a pas besoin du bienfait pour subsister, puisque les mauvais traitements eux-mêmes ne peuvent compromettre son existence?

Voulez-vous savoir combien cette amitié l'emporte sur l'autre? Ecoutez Paul qui vous dit : « Pour mes frères, je voudrais être une « victime soumise à l'anathème par le Christ ». (Rom. IX, 10.) Quel père voudrait s'exposer à un tel malheur pour son fils? Ecoutez encore cette parole : « Ce qu'il y aurait sans contredit « de plus heureux pour moi, ce serait d'être « dégagé des liens du corps, pour me réunir « au Christ; mais il est plus utile pour vous « que je demeure encore en cette vie ». (Philipp. I, 23, 24.) Quelle mère sacrifierait ainsi ses intérêts? Ecoutez encore l'apôtre : « Nous « avons été », dit-il, « pour un peu de temps, « séparés de vous de corps, mais non pas de « cœur ». (I Thess. II, 17.) Un père outragé ôte à son fils sa tendresse; mais le chrétien n'agit pas ainsi; il va trouver ceux qui l'ont lapidé, pour les combler de bienfaits. Car il n'y a rien, non, il n'y a rien d'aussi fort que le lien spirituel. Celui qui vous est attaché par le bienfait, sera votre ennemi, quand vous cesserez de lui faire du bien. Celui que l'habitude enchaînait à vous, ne sera plus votre ami, quand la chaîne de l'habitude viendra à se rompre. La discorde et les querelles entrent-elles dans le ménage? Voilà la femme qui laisse là son mari et qui ne l'aime plus. Le fils lui-même ne voit pas sans impatience que la vie de son père se prolonge. Mais, dans l'attachement spirituel, rien de semblable. Il n'a pas les mêmes chances de se rompre, parce qu'il ne repose pas sur les mêmes bases. Ni le temps, ni la longévité, ni les mauvais traitements, ni les médisances, ni le ressentiment, ni les outrages, rien en un mot ne peut l'attaquer ni le dissoudre. Voulez-vous en être convaincus? Voyez Moïse priant pour ceux qui le lapident. (Exod. XVII.) Quel père en aurait fait autant pour le fils qui l'aurait lapidé? Ne l'aurait-il pas, au contraire, accablé à son tour d'une grêle de pierres? Appliquons-nous donc à serrer les nœuds de cette amitié spirituelle forte et indissoluble, et non les nœuds de cette amitié qui prend naissance au milieu des festins; car, pour cet attachement vulgaire, il nous est interdit.

Ecoutez cette parole évangélique du Christ: « Quand vous donnez un festin, n'invitez ni « vos voisins ni vos amis; invitez les pauvres « et les estropiés ». (Luc, XIV, 12, 13.) Elle est bien vraie cette parole: elle nous promet, si nous la suivons, une grande récompense. Mais vous ne vous sentez ni la force ni le courage de faire asseoir à votre table des boiteux et des aveugles. C'est peut-être pour vous une corvée que vous refusez nettement. Vous devriez pourtant ne pas vous y dérober; mais enfin elle n'est pas nécessaire. Ne les faites point asseoir à votre table, soit; mais envoyez-leur des mets de votre table. Quand on invite ses amis, on ne fait rien là de bien méritoire, et l'on reçoit ici-bas sa récompense. Mais quand on invite un pauvre et un estropié, c'est Dieu même que l'on a pour débiteur. Affligeons-nous, non de ne pas recevoir ici-bas notre récompense, mais de la recevoir sur cette terre; car, si nous sommes payés sur cette terre, nous ne serons pas payés là-haut. Si les hommes nous paient, Dieu ne nous paiera pas; si les hommes ne nous paient pas, c'est Dieu qui nous paiera. Ne cherchez donc pas à faire du bien à ceux qui peuvent nous le rendre; que nos bienfaits ne soient pas intéressés; car ce serait là un froid calcul. Si vous invitez un ami, il vous en est reconnaissant jusqu'au soir, et cette amitié éphémère se fond avant l'argent du festin. Mais invitez un pauvre et un estropié, vous vous acquérez des droits à une reconnaissance éternelle, car c'est Dieu qui se souvient toujours, c'est Dieu qui n'oublie jamais qui devient votre débiteur. Quelle est, je vous le demande, cette petitesse, quelle est cette faiblesse de ne pouvoir s'asseoir, avec les pauvres, à la table du festin? C'est, dites-vous, un convive malpropre et dégoûtant. Mettez-le dans un bain avant de le conduire à table. Mais il a des vêtements grossiers. Faites-lui-en changer et habillez-le proprement.

4. Ne voyez-vous pas ce que ce festin peut vous rapporter? C'est le Christ en personne

qui vient s'asseoir à votre table, et, quand il s'agit du Christ, vous usez de parcimonie? C'est un roi que vous invitez et vous craignez? Faites dresser deux tables: l'une pour cette foule d'aveugles, d'estropiés, de boiteux, d'hommes aux membres mutilés, qui s'en vont pieds nus et sans chaussures, avec une tunique usée; l'autre pour les puissants, pour les généraux, pour les gouverneurs, pour les grands et pour les princes qui ont des habits précieux, de fins tissus de lin, avec des ceintures d'or. Sur la table des pauvres, point d'argenterie, peu de vin, juste ce qu'il en faut pour égayer le repas, des coupes et des vases en verre uni. Sur la table des riches au contraire, que toute la vaisselle soit d'or et d'argent; qu'un homme ne suffise pas pour apporter cette table demi-circulaire; que deux jeunes serviteurs aient de la peine à la faire mouvoir; qu'il y ait une fiole d'or du poids d'un demi-talent, assez lourde pour que deux robustes esclaves puissent à peine la remuer; rangez ces amphores avec symétrie, et que ces amphores soient en argent ou mieux d'un or massif fait pour éblouir les yeux; que la table demi circulaire soit entourée de toutes parts de coussins et de tapis moelleux. Qu'il y ait là une foule de serviteurs empressés revêtus aussi d'ornements et d'habits splendides avec d'amples hauts-de-chausses. Qu'ils soient beaux; que la fleur de la jeunesse brille sur leurs visages, qu'ils soient propres et d'un extérieur avenant.

Qu'à la table des pauvres au contraire, il n'y ait que deux serviteurs foulant aux pieds tout ce faste. Pour les riches, un service élégant et somptueux; pour les pauvres, juste ce qu'il faut pour apaiser la faim et entretenir la gaieté. Est-ce bien tout? Les deux tables sont-elles mises et dressées comme il faut? manque-t-il quelque chose? Je ne le crois pas; j'ai passé en revue les invités, je me suis arrêté sur le luxe et la magnificence de la vaisselle, des tapisseries et des mets. Si nous avons omis quelques détails, nous les trouverons en continuant. Eh bien! maintenant que les deux tables ont été mises et dressées comme il faut, à laquelle vous assiérez-vous, je vous le demande? Quant à nous, c'est vers la table des aveugles et des boiteux que je me dirige: plusieurs d'entre vous choisiront peut-être la table des généraux, cette table où règne une gaieté brillante. Voyons quelle est celle de ces deux tables où l'on est mieux. Ne nous plaçons pas encore au point de vue de l'avenir. Sous ce rapport, la table des pauvres, la table de mon choix, est supérieure à l'autre. Pourquoi? C'est qu'on y trouve le Christ, tandis qu'à l'autre il n'y a que des hommes: l'une est la table du maître, l'autre est celle des esclaves. Mais ce n'est point encore ce dont il s'agit; voyons quelle est celle où l'on est le mieux, pour le moment. D'abord on est mieux à celle des pauvres, en ce sens qu'il vaut mieux manger à la table du roi qu'à celle des serviteurs. Mais omettons encore ce détail et examinons la chose elle-même. Moi et les autres qui avons choisi cette table, nous allons nous entretenir en toute liberté, tout à loisir et tout à notre aise. Quant à vous, convives de l'autre table, tremblants et craintifs, de peur de déplaire à vos commensaux, vous n'oserez pas même étendre la main, comme si vous étiez à l'école et non dans un festin, comme si vous étiez des enfants en présence d'un maître terrible.

A notre table, il n'en est pas ainsi. Mais, me direz-vous, l'honneur est ici pour beaucoup. Eh bien! je me trouve plus honoré que vous. Vous qui partagez ce festin de princes, vos propos serviles font encore ressortir votre bassesse. Car la condition de l'esclave ne se trahit jamais mieux que lorsqu'il est assis à côté de son maître. C'est alors qu'il n'est point à sa place; plus rabaissé qu'honoré par cette condescendance que l'on a pour lui, c'est alors surtout qu'il semble petit et abject. L'esclave, le pauvre peut avoir sa dignité; mais il ne l'a plus quand il marche à côté de son maître. La bassesse, près de la grandeur, est toujours bassesse; et le contraste, loin de l'élever, le rabaisse encore. Ainsi, vous qui êtes assis à la table des grands, le rang élevé de vos commensaux vous rend encore plus humbles et plus abjects; mais il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons sur vous le double avantage de l'honneur et de la liberté, double avantage incomparable aux yeux d'un convive qui veut avoir ses aises. Car je préfère le pain de la liberté aux innombrables mets de la servitude, et, comme dit le livre des Proverbes (XV, 17) « mieux vaut manger des légumes à la table « de la charité que de manger un veau gras à « la table de la haine ». Quoi que disent ces grands auprès desquels vous êtes assis, vous êtes, sous peine de les choquer, obligés de leur

accorder vos éloges, en vous conduisant comme des parasites, plus mal encore que des parasites. Les pauvres ont beau être méprisés, ils ont leur franc parler cependant : vous autres, vous ne l'avez même pas. Tel est l'état de bassesse et d'abjection où vous êtes : vous avez peur, vous tremblez, et vos commensaux ne daignent pas faire attention à vous. Le plaisir est donc banni de cette table des grands ; tandis qu'à l'autre ce n'est que contentement et joie.

5. Mais examinons le repas en lui-même. A la table des grands, il faut, bon gré mal gré, boire avec excès ; à la table des pauvres, on peut, si l'on veut, s'abstenir de boire et de manger. A la première de ces tables le plaisir que fait naître la sensualité est donc banni d'abord par la gêne, puis par le malaise qui suit la satiété. La plénitude est aussi funeste et aussi douloureuse que la faim. Que dis-je ? Elle est plus funeste encore. Qu'on me livre un homme, j'en viendrai plutôt à bout par les excès que par la faim. C'est qu'en réalité la faim est plus facile à supporter. Tel est capable de résister à la faim, durant vingt jours, qui ne résistera pas à deux jours d'excès. Ces paysans toujours en butte avec la faim sont bien portants et n'ont pas besoin des secours de la médecine ; mais ceux qui vivent dans l'orgie, n'y résistent qu'à force de remèdes, encore la débauche, devenue tyrannique, rend-elle souvent inutile l'art du médecin. Sous le rapport du plaisir qu'on y trouve, la seconde table a donc l'avantage sur la première. Car si l'honneur vaut mieux que la honte, la liberté que la dépendance, l'assurance que la crainte et l'effroi, la frugalité que l'intempérance qui se noie dans les délices, la seconde table, même au point de vue purement sensuel, vaut mieux que l'autre. Sous le rapport de la dépense, elle a encore l'avantage : elle est peu coûteuse, tandis que l'autre engloutit des sommes immenses.

Mais quoi ? n'est-ce qu'aux convives, n'est-ce pas aussi à l'amphitryon que cette table est plus agréable que l'autre ? Celui qui invite les grands s'y prend plusieurs jours à l'avance pour faire ses préparatifs ; il se donne nécessairement beaucoup de mal, beaucoup de peine, beaucoup de tracas ; il ne dort ni jour ni nuit ; il se met l'imagination à la torture ; il entre en pourparler avec les cuisiniers, avec les pourvoyeurs, avec ceux qui dressent la table. Quand le grand jour arrive, regardez-le bien : le voilà plus inquiet qu'un athlète qui va disputer le prix du pugilat. Il craint les accidents, les jaloux, les mauvaises langues. L'amphitryon des pauvres, au contraire, est libre de tout soin et de tout tracas ; il met lui-même la table ; il ne s'inquiète pas plusieurs jours d'avance. Et puis les grands ne savent pas longtemps gré à celui qui les invite, tandis que celui qui traite les pauvres est le créancier de Dieu ; il est plein d'espérance, et chaque jour il savoure la joie de ce festin. Le gré qu'on lui sait ne disparaît pas comme les mets. Il est plus heureux chaque jour que celui qui s'est gorgé de vin. Le meilleur aliment de l'âme en effet, c'est l'espoir, c'est l'attente du bonheur. Mais voyons la suite.

Au festin des grands, les cithares, les flûtes, les instruments de toute sorte font entendre leurs accords. Au festin du pauvre point de bruits discordants ; des hymnes et des psaumes s'élèvent dans les airs. Là ce sont des chants en l'honneur du démon ; ici c'est Dieu notre souverain maître que l'on bénit. Ici quelles actions de grâces ! Là quelle ingratitude ! quelle légèreté ! quel abrutissement ! Comment ! c'est Dieu qui vous nourrit, et, au lieu de le remercier de la nourriture qu'il vous donne, c'est le démon que vous invoquez ! Car tous vos concerts ne sont que des hymnes au démon. Quoi ! au lieu de dire : Vous êtes béni, ô mon Dieu, parce que vous m'avez nourri de vos biens, vous perdez le souvenir de ces biens comme un chien sans pudeur, et c'est le démon que vous invoquez ! Mais que dis-je ? Les chiens, qu'on leur donne ou non quelque chose, caressent les gens de la maison ; mais vous, ce n'est pas là ce que vous faites. Le chien caresse son maître, lors même que son maître ne lui donne rien, et vous aboyez, vous, contre la main qui vous nourrit. Le chien, quand une personne qui lui est antipathique, lui fait du bien, ne cesse pas, pour cela, d'être son ennemi et ne s'attache pas à elle. Et vous, à qui le démon a fait tant de mal, vous le faites figurer dans vos festins. Vous valez donc deux fois moins qu'un chien.

J'ai bien fait de citer l'exemple du chien à ces hommes dont la reconnaissance est toujours intéressée. Oui, rendez hommage aux chiens qui, même affamés, caressent leurs maîtres ; vous, si vous entendez dire que le démon a rendu quelques services à un homme,

vous abandonnez aussitôt votre maître, ô serviteur plus déraisonnable qu'un chien ! Mais les courtisanes, dites-vous, font plaisir à voir. Le beau plaisir ! Dites plutôt qu'elles font honte à voir. Votre maison est devenue un mauvais lieu, un lieu d'orgies et de folies ; ne rougissez-vous pas de trouver du plaisir là dedans? Si vous goûtez ce plaisir en son entier, la honte et le dégoût qui en résultent n'en sont que plus grands. Comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque vous faites de votre maison un antre de débauches où l'on se vautre dans la fange, à l'exemple des pourceaux? Si l'on ne va pas jusque-là, on souffre davantage. Car la vue de ces courtisanes ne suffit pas ; elle ne fait qu'enflammer les désirs. Voulez-vous savoir à quoi tout cela aboutit? Quand ces gens-là sortent de table, ils sont sans pudeur, ils sont irascibles, ils sont même pour les valets un objet de risée. Les serviteurs ont leur sang-froid ; les maîtres sont ivres. Quelle honte ! Mais parmi les pauvres, il ne se passe rien de pareil. Ils rentrent chez eux, après avoir terminé le repas par une action de grâces rendues au Seigneur; ils sont joyeux quand ils se couchent, joyeux quand ils se lèvent ; ils n'ont pas à rougir ; ils n'ont aucun reproche à se faire.

6. Examinez maintenant ces illustres invités, vous verrez qu'ils sont au dedans ce que les autres sont au dehors, c'est-à-dire aveugles, estropiés, boiteux. L'hydropisie et la fièvre attaquent le corps chez les autres; chez eux elle attaque l'âme. Tel est en effet l'orgueil ; après le plaisir, l'âme est mutilée. Voilà ce que c'est que la satiété et l'ivresse ; l'âme ne sort de là qu'estropiée et boiteuse. Les pauvres, au contraire, sont au moral ce que les grands sont au physique. Leur âme est belle et parée. Car, lorsqu'on vit en rendant grâces au Seigneur, quand on ne demande que le nécessaire, quand on possède cette haute raison, voilà le bonheur dans tout son éclat ! Mais voyons comment tout cela se termine. Là règnent l'intempérance, le rire immodéré, l'ivresse, la bouffonnerie, l'obscénité dans les propos; la présence des courtisanes bannit des entretiens toute pudeur. Ici règnent la douceur et la bienveillance. Celui qui invite les grands est cuirassé d'orgueil; celui qui invite les pauvres n'écoute que l'humanité et son bon cœur. C'est l'humanité qui dresse cette table ; cette autre a été préparée par la vanité, par la dureté du cœur, fille de l'injustice et de la cupidité. Et cette vaine gloire, je le répète, aboutit à l'arrogance, à l'abrutissement, à la folie, fruits de la vaine gloire, tandis que l'humanité mène à remercier et à glorifier Dieu. Celui qui traite les pauvres reçoit ici-bas plus d'éloges ; tandis que l'autre est un objet d'envie, et est regardé comme le père commun des pauvres même que ses bienfaits n'ont pas atteints. Les victimes de l'injustice trouvent parmi ceux même que l'injustice a épargnés des êtres compatissants qui font cause commune avec eux contre l'homme injuste. De même ceux qui ont rencontré une main bienfaisante trouvent dans ceux-là même qui n'ont pas reçu de bienfaits des gens tout prêts à louer, à admirer avec eux le bienfaiteur. L'amphitryon des grands est exposé à tous les traits de l'envie ; l'amphitryon des pauvres voit tout le monde s'intéresser à lui, entend le concert des vœux que l'on fait pour lui.

Voilà ce qui se passe ici-bas ! Et là-haut, quand viendra le Christ, le bienfaiteur du pauvre comparaîtra devant lui avec assurance, et, devant l'univers entier, le Christ lui dira : « J'avais faim, et vous m'avez nourri ; j'étais « nu, et vous m'avez habillé ; j'étais étranger, « et vous m'avez recueilli » (Matth. xxv, 35); et autres choses pareilles. A l'autre, au contraire, il dira : « Esclave méchant et paresseux »; et puis : « Malheur à ceux qui s'étendent avec « délices sur leurs couches moelleuses ; qui « dorment dans des lits d'ivoire, qui boivent « des vins délicats ! » (Amos, vi, 4.) Malheur à ceux qui, s'inondant de parfums exquis, croient à la durée de ces plaisirs éphémères ! J'avais mon but en vous tenant un pareil langage. J'ai voulu changer vos cœurs. J'ai voulu vous engager à chercher en tout votre intérêt véritable. Mais, me direz-vous, si je fais les deux; si j'invite les grands et les pauvres ! Voilà les mots qui sont dans toutes les bouches ! Mais dites-moi : pourquoi donc, au lieu de diriger toutes vos actions vers un but d'utilité, les diviser ainsi ; pourquoi vous jeter d'un côté dans des dépenses inutiles, quand de l'autre vous dépensez utilement votre avoir ? Si, tout en semant, vous jetiez votre grain en partie sur la pierre, en partie sur un bon terrain, seriez-vous content et me diriez-vous : Qu'est-ce que cela fait si je sème à la fois au hasard et sur une bonne terre? Pourquoi en effet ne pas jeter tout ce grain sur une bonne terre; pourquoi diminuer ainsi votre profit? Quand

il s'agira d'amasser des richesses, vous raisonnerez, vous en amasserez de tous côtés. Et ici, pourquoi ne raisonnez-vous pas? Et, s'il faut placer votre argent à intérêt, vous ne direz pas : Pourquoi ne pas placer « telle somme « chez les riches, telle autre chez les pauvres? » Vous placerez le tout le mieux possible. Ici donc, et quand il s'agit d'intérêts aussi grands, pourquoi êtes-vous moins sage; pourquoi ne pas faire trêve aux folles dépenses, aux profusions inutiles?

Mais ces dépenses que vous blâmez me profitent aussi. — Comment cela? Elle me font des amis. Tristes amis que ceux qui le deviennent de cette manière! Tristes amis que ces parasites qui hantent votre table, pour s'y gorger de vos mets! Est-il rien de plus fade qu'une amitié qui jaillit d'une semblable source? Ah! ne faites pas une telle injure à un sentiment aussi admirable que la charité. Ne la faites pas sortir d'une racine aussi impure. — C'est comme si vous donniez à un arbre chargé de fruits, d'or et de diamants, non pas une racine aussi précieuse que ses fruits, mais une racine putréfiée. Oui, vous faites ici de même; car si l'amitié s'engendrait ainsi, il n'y aurait rien de plus froid que l'amitié. Mais ces repas, ceux dont je parle, nous gagnent le cœur non pas des hommes, mais de Dieu, et, quand ils sont toujours les mêmes, c'est toujours le même ami qu'ils nous conservent. Semer son argent de côté et d'autre, c'est peut-être dépenser beaucoup, mais ce n'est rien faire qui vaille; dépenser tout son avoir, comme je l'entends, c'est peut-être dépenser peu, mais, devant Dieu, c'est tout. Que l'on donne peu ou beaucoup, la question n'est pas là; il s'agit de donner, selon ses moyens. Pensons à ces hommes dont l'un gagna cinq talents et l'autre deux; pensons à la femme qui donna ses deux oboles; pensons à la veuve du temps d'Elie. La femme aux deux oboles n'a pas dit : Qu'importe que je garde une obole, puisque j'en ai donné une; elle a sacrifié tout son avoir. Et vous, avec toutes vos richesses, vous voilà plus parcimonieux que cette femme! Ah! songeons bien à notre salut et faisons l'aumône. Nous ne pouvons rien faire de mieux; nous ne pouvons rien faire qui nous soit plus profitable. C'est ce que nous prouvera l'avenir, et déjà le présent nous le prouve. Vivons donc pour la gloire de Dieu, et faisons ce qui lui plaît, pour nous montrer dignes des biens qu'il nous a promis. Puissions-nous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire, puissance et honneur, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

C'EST POURQUOI, DEPUIS QUE NOUS AVONS SU CES CHOSES, NOUS NE CESSONS DE PRIER POUR VOUS, ET DE DEMANDER A DIEU QU'IL VOUS REMPLISSE DE LA CONNAISSANCE DE SA VOLONTÉ, EN VOUS DONNANT TOUTE LA SAGESSE ET TOUTE L'INTELLIGENCE SPIRITUELLE, AFIN QUE VOUS MARCHIEZ DANS LES VOIES DE DIEU D'UNE MANIÈRE DIGNE DE LUI, TACHANT DE LUI PLAIRE EN TOUT, PORTANT LES FRUITS DE TOUTES SORTES DE BONNES ŒUVRES ET CROISSANT EN LA CONNAISSANCE DE DIEU. (I, 9, 10.)

Analyse.

1. Explication du chapitre I, versets 1 et 2. Paul commence presque toujours par louer ses auditeurs.
2. Explication des versets 9, 10, 11 et 12. Dieu nous fait participer et nous rend dignes de participer à l'héritage des saints.
3. Explication des versets 13, 14, 15 Dieu nous a arrachés à la tyrannie du démon. — Par une rédemption complète, le Christ nous a frayé le chemin de son royaume — Titres du Christ
4. Grandeur des bienfaits de Dieu. — La vie de ce monde n'est qu'un mal. — Sources de l'incrédulité, la mollesse et la lâcheté.
5. Le chrétien incrédule est pire et fait plus de mal que le païen.
6. C'est pour s'étourdir lui-même, c'est pour faire taire sa conscience que l'incrédule repousse le dogme du jugement dernier et le dogme de la résurrection. Le fatalisme est une doctrine injuste, inhumaine et cruelle.

1. « C'est pourquoi », c'est-à-dire parce que nous avons connu votre foi et votre charité. Les espérances que nous avons conçues alors nous ont encouragé à demander encore à Dieu pour vous sa protection dans l'avenir. Dans les luttes on s'applique à exhorter les athlètes qui vont saisir la victoire. Ainsi fait Paul : il s'adresse à ceux qui ont le mieux

réussi. « Du jour où nous avons appris ces « choses », dit-il, « nous ne cessons de prier « pour vous ». Oui, nous prions pour vous et ce n'est pas depuis un jour, ce n'est pas depuis deux ou trois jours. Il leur montre ici sa charité pour eux, et il leur fait entendre aussi qu'ils ne sont pas encore arrivés au but. C'est le sens de ce mot « qu'il vous remplisse ». Voyez ici sa prudence. Il ne dit jamais que tout leur manque ; il dit partout qu'il leur manque quelque chose encore. C'est le sens de l'expression « qu'il « vous remplisse ». Puis il dit : « Tâchant de « lui plaire en tout », par toutes sortes de bonnes œuvres ; puis encore : « Etant rempli « de force en tout », et plus bas : Pour avoir, « en toutes rencontres, une patience et une « douceur persévérante ». Ce mot « en toutes « rencontres » est d'un homme qui rend justice à leurs progrès, sans proclamer encore leurs perfections. « Qu'il vous remplisse ». Il ne dit pas : Qu'il vous donne ; car cette connaissance leur a déjà été donnée. Il dit : « Qu'il vous « remplisse », c'est-à-dire, qu'il perfectionne cette connaissance. Il y a ici une réprimande légère et un éloge qui, n'étant pas complet, ne les engage pas à se négliger. Mais comment seront-ils « remplis de la connaissance de la « volonté de Dieu ? » Ils seront conduits à cette connaissance par le Fils de Dieu et non par les anges. Vous le savez, leur dit-il, il faut que vous y soyez conduits : il vous reste maintenant à apprendre pourquoi Dieu vous a envoyé son Fils. Si notre salut devait s'opérer par le moyen des anges, Dieu n'aurait pas envoyé, n'aurait pas livré son Fils. « En vous donnant », dit-il, « toute la sagesse et toute l'intelligence spiri« tuelle ». Comme ils se laissaient abuser par les philosophes, il veut qu'ils acquièrent la sagesse spirituelle et non la sagesse humaine. Or, si pour connaître la volonté de Dieu, il faut avoir la sagesse spirituelle, pour connaître son essence, il faut de constantes prières. Et il leur fait voir ici depuis combien de temps il prie pour eux sans relâche. Tel est le sens de ces mots « du jour où nous avons appris ». Ces mots sont aussi la condamnation de ceux que cette longue prière n'aurait pas rendus meilleurs. « De demander à Dieu » et de demander avec un zèle ardent. Nous avons beaucoup prié, dit-il, et vous avez déjà connu quelque chose ; mais vous avez encore besoin d'en connaître beaucoup d'autres.

« Afin que vous marchiez dans les voies de « Dieu, d'une manière digne de lui ». Il est ici question de la manière dont il faut vivre et agir, et c'est là un point sur lequel l'apôtre insiste toujours. Il ne sépare jamais la foi de la bonne conduite. « Tâchant de lui plaire en « tout ». Cette expression est expliquée par la suivante : « Portant les fruits de toutes sortes « de bonnes œuvres, et grandissant dans la « connaissance de Dieu ». Si Dieu s'est révélé tout entier à vous, si vous avez reçu de lui cette connaissance sublime, montrez que votre conduite est à la hauteur de votre foi. Car cette foi nouvelle impose à ses adeptes un plan de vie magnanime, plus magnanime encore que l'ancienne loi. Quand on connaît Dieu, quand on a été trouvé digne d'être le serviteur, que dis-je ? le fils de Dieu, quelle vertu ne faut-il pas avoir ?

« Que vous soyez en tout remplis de force ». Il veut ici parler des épreuves et des persécutions. Nous prions Dieu, dit-il, que vous vous sentiez pleins de force, pour que vous ne tombiez pas dans l'abattement et le désespoir. « Par la puissance de sa gloire », c'est-à-dire, pour que vous ayez une ardeur proportionnée à l'éclat de sa gloire. « Pour avoir, en toutes « rencontres, une patience et une douceur per« sévérante ». Ce qu'il dit là revient à ceci : Nous prions Dieu, en un mot, qu'il vous fasse la grâce de mener une vie vertueuse, une vie digne de votre plan de conduite, qu'il vous fasse la grâce de rester fermes, comme des athlètes qui puisent leurs forces dans le ciel. Il ne parle pas encore de leurs croyances ; il ne s'occupe que de leur vie où il ne trouve rien à reprendre, et après leur avoir donné la part d'éloges à laquelle ils ont droit, il en vient à les accuser. C'est la méthode qu'il suit toujours dans ses épîtres. A-t-il à reprendre ou à louer, il commence par l'éloge et finit par l'accusation. Il se concilie et gagne d'abord son auditeur ; il ôte à ses accusations tout caractère passionné, et montre qu'il voudrait toujours donner des éloges, mais que la nécessité lui dicte un autre langage. C'est ce qu'il fait dans sa première épître aux Corinthiens. (I Cor. v.) Après les avoir loués beaucoup de leur affection pour lui, il s'en prend à un fornicateur, et il en vient à les accuser. Dans l'épître aux Galates (Galates, I), il suit une marche toute contraire. Mais que dis-je ? A bien examiner les choses, il fait sortir une accusation d'un éloge. Ne pouvant parler de

leur bonne conduite, ayant à intenter contre eux une grave accusation, ayant affaire à des auditeurs corrompus qui pouvaient supporter les reproches, parce qu'ils étaient endurcis, il commence par les accuser en disant : « Je m'é-« tonne » (Ibid. 6) ; c'est là un mot d'éloge. Plus bas il loue non leur conduite actuelle, mais leur conduite d'autrefois, en ces termes : « Vous étiez prêts, s'il eût été possible, à vous « arracher les yeux, pour me les donner ». (Ibid. IV, 15.)

« Portant des fruits ». Il parle ici de leurs œuvres. « Remplis de force » pour résister aux épreuves, « pour avoir, en toutes ren-« contres, la patience et la longanimité ». Entre eux, ils doivent faire preuve de longanimité ou de douceur ; à l'égard des étrangers ils doivent faire preuve de patience. On fait preuve de longanimité ou de douceur envers ceux dont on pourrait se venger ; on fait preuve de patience à l'égard de ceux dont on ne peut se venger. Aussi ne dit-on jamais : « La « patience » de Dieu, tandis qu'il est souvent question de sa longanimité ou de sa douceur, comme dans ce passage de saint Paul lui-même : « Méprisez-vous donc les trésors de sa « bonté, de sa tolérance et de sa longanimité ? » (Rom. II, 4.) — « En toutes rencontres ». Il ne s'agit pas d'avoir de la patience aujourd'hui seulement, et de ne plus en avoir ensuite. « Que Dieu vous donne toute la sagesse et « toute l'intelligence spirituelle ». Autrement comment connaître sa volonté ? Cette volonté, ils croyaient la connaître ; mais leur sagesse n'était pas une sagesse spirituelle. « Afin que « vous marchiez dans la vie d'une manière « digne de Dieu ». Voilà en effet la meilleure ligne de conduite à suivre ! Voilà ce qui s'appelle le droit chemin. Quand on sera bien pénétré de la bonté de Dieu (et on en sera pénétré, en voyant qu'il nous livre son Fils), on aura plus d'ardeur pour le servir. D'ailleurs, nous ne nous bornons pas à demander pour vous la science ; nous demandons que votre conduite témoigne de vos lumières ; car celui qui sait et qui ne pratique pas, mérite toujours d'être puni. « Afin que vous marchiez dans la « vie », dit-il. C'est-à-dire, telle est la ligne que vous devez suivre constamment et toujours. Il nous est aussi nécessaire de suivre le droit chemin de la vie que de marcher. Il appelle toujours la vie un chemin, un voyage, et avec raison. Il nous prouve que c'est là le plan de vie que nous devons nous proposer ; il n'a rien de commun avec la vie mondaine. C'est un grand mérite que cette vie selon Dieu. « Afin « que vous marchiez dans la vie d'une ma-« nière digne de Dieu, et de bonnes œuvres en « bonnes œuvres ». Afin que vous marchiez sans vous arrêter. Puis, en se servant d'une expression métaphorique, il ajoute : « Portant « les fruits de la vertu, et grandissant dans la « connaissance de Dieu ; afin que, grâce à la « puissance de Dieu », vous deveniez forts, autant que l'homme peut être fort. « Par la « puissance de Dieu ». Voilà une parole bien consolante ! Il n'a pas dit : La vertu, le pouvoir, mais « la puissance » ; cette expression a plus de grandeur. « Par la puissance », dit-il, c'est-à-dire par la domination « de sa gloire » ; car sa gloire est partout toute-puissante. Il vous a consolés en vous disant qu'après avoir marché dans le déshonneur et dans l'opprobre, vous avez suivi ensuite une marche digne du Seigneur. Il s'agit ici du Fils de Dieu, souverain maître de la terre et du ciel, du Fils de Dieu dont la gloire règne dans tout l'univers. Il ne s'est pas borné à dire : Soyez forts ; il a dit : Soyez forts autant que doivent l'être les serviteurs d'un maître aussi fort. « En la connais-« sance de Dieu ». Il insiste sur cette connaissance ; car l'erreur consiste à ne pas connaître Dieu, comme il faut. Afin que vous croissiez, dit-il, dans la connaissance de Dieu. Quand on ne connaît pas le Fils, on ne connaît pas le Père non plus. Il faut donc apprendre à connaître Dieu ; car sans cela, de quoi sert la vie ?

« Pour avoir, en toutes rencontres, la pa-« tience et la longanimité, accompagnées de la « joie. Rendant grâces à Dieu ». Puis, pour les exhorter, il ne rappelle pas ces biens encore cachés à leurs yeux, auxquels il a fait cependant allusion d'abord en ces termes : « A cause de vos « espérances qui reposent dans le ciel » ; il leur rappelle ce qui s'est déjà passé. Car c'est sur le passé que repose l'avenir. Il suit cette méthode en plusieurs endroits. Car le récit de ce qui a eu lieu fait croire aux paroles de l'orateur, et éveille l'attention de l'auditoire. « Rendant « grâces à Dieu avec joie », dit-il. C'est là une conséquence de ce qu'il a déjà dit : Nous ne cessons de prier pour vous, et de rendre grâces à Dieu de ce qu'il a fait pour vous. Vous voyez comme il en vient à parler du Fils de Dieu. Si nous rendons grâces à Dieu, avec tant de

joie, c'est que ses bienfaits dont nous parlons sont grands. Il y a bien des motifs pour rendre grâces. On rend grâces, parce que l'on était dans la crainte. On rend grâces, même quand on est affligé. Voyez Job rendant grâces à Dieu au sein même de la douleur. Entendez-le, quand il dit : « Dieu m'a donné, Dieu « m'a ôté ». (Job, I, 21.) N'allez pas dire qu'il était insensible à ses malheurs et qu'il n'était pas dans l'affliction ; vous ôteriez à ce juste ce qui fait son plus grand éloge. Mais, ce n'est point ici par crainte, ce n'est point seulement parce que Dieu est notre maître, c'est tout naturellement que « nous rendons grâces à celui qui « nous a rendus dignes d'avoir notre part dans « cet héritage de lumière échu aux saints ». Ce sont là de grands bienfaits. Non-seulement Dieu nous a donné, mais il nous a rendus dignes de recevoir. Pesez ces paroles : « Celui « qui nous a rendus dignes ». Un homme, même de la plus basse extraction, devenant roi, peut donner à qui bon lui semble un rang élevé ; mais rendre son favori capable de bien remplir sa charge, voilà ce qu'il ne peut faire ; car l'élévation du favori le rend quelquefois ridicule. Ah ! si le souverain nous donne en même temps la dignité, la capacité, l'aptitude, voilà des honneurs véritables ! C'est ainsi que Dieu agit, dit l'apôtre. Non-seulement il nous donne le plus honorable héritage, mais il nous rend dignes de l'accepter.

3. Il y a donc ici un double honneur : Dieu nous a donné ; Dieu nous a rendus dignes de recevoir le don. L'apôtre n'a pas dit seulement : « Qui nous a donné » ; il a dit : Qui nous a rendus aptes et propres à « prendre « notre part dans l'héritage de lumière échu « aux saints ». Cela veut dire qu'il nous a mis au rang des saints. Mais ce n'est pas tout ; cela veut dire aussi qu'il nous a fait jouir des mêmes biens qu'eux. Car la part de l'héritage, c'est ce que chacun des cohéritiers reçoit. Il peut arriver en effet qu'on fasse partie de la même cité, sans jouir des mêmes avantages. Mais avoir la même part et ne pas jouir des mêmes biens, voilà qui est impossible. Il peut arriver encore qu'on ait à partager un même lot, mais que ce même lot ne soit pas également partagé. Exemple : nous sommes tous copartageants d'un même héritage ; mais la part de chacun de nous n'est pas la même. Mais ce n'est pas là ce que dit l'apôtre. Nous avons, dit-il, la même part au même héritage. Pourquoi ces mots de lot et d'héritage? C'est pour montrer que nul homme ne doit à ses bonnes actions et à sa justice le royaume des cieux. Cet héritage est, pour ainsi dire, une bonne aubaine qui nous arrive. Nul homme, en effet, n'arrange assez bien sa vie pour être trouvé digne du royaume des cieux ; cet héritage est un pur bienfait de Dieu. C'est pourquoi il est dit : « Quand vous aurez fait tout ce qu'il faut » ; dites : « Nous sommes des serviteurs inutiles ; « car nous n'avons fait que ce que nous de- « vions faire ». (Luc, XVII, 10.)

« Notre part dans l'héritage de lumière « échu aux saints » ; c'est-à-dire « dans la con- « naissance de Dieu ». Il parle là, ce me semble, du présent et de l'avenir. Puis il nous montre le prix du don que l'on a daigné nous faire. Ce qu'il y a d'étonnant, en effet, ce n'est pas seulement qu'on nous ait jugés dignes d'un royaume ; il faut encore penser à ce que nous étions, car cela fait beaucoup. « C'est à « peine, en effet, si quelqu'un voudrait mourir « pour un juste ; peut-être néanmoins quel- « qu'un aurait-il le courage de mourir pour « un homme de bien ». (Rom. V, 7.)

« Qui nous a arrachés à la puissance des té- « nèbres », dit l'apôtre. Tous ces bienfaits, c'est à Dieu que nous les devons ; car le bien ne vient jamais de nous. « A la puissance des té- « nèbres », dit-il, c'est-à-dire à l'erreur, à la tyrannie du démon. Il n'a pas dit seulement : Aux ténèbres ; mais : A leur puissance. C'est que le démon avait sur nous un grand pouvoir, un pouvoir tyrannique. C'est un grand malheur déjà que d'être soumis à l'influence du démon ; mais c'est un malheur plus grand encore que d'être soumis à sa puissance. « Et « nous a fait passer », ajoute l'apôtre, « dans le « royaume de son Fils bien-aimé ». Il ne suffit pas à Dieu de montrer sa tendresse pour nous, en nous délivrant des ténèbres. C'était déjà beaucoup ; mais nous introduire dans son royaume est bien plus encore. Voyez comme il a su multiplier ses dons. Nous étions dans l'abîme ; il nous en a délivrés, et non content de nous en délivrer, il nous a fait passer dans son royaume.

« Qui nous a arrachés ». Il ne dit pas : « Qui « nous a soustraits » ; mais : « Qui nous a arra- « chés », pour montrer toute la grandeur de notre affliction et de notre misère, et toute la pesanteur de ces chaînes. Puis, pour faire voir combien tout est facile à la puissance de Dieu,

il dit : « Il nous a fait passer » dans le royaume, comme on fait passer des soldats d'un lieu dans un autre. Il n'a pas dit : Il nous a « con« duits », il nous a « placés », car alors nous n'y serions pour rien. Il « nous a fait passer », dit-il, ce qui montre que l'homme aussi y a mis du sien. « Dans le royaume de son Fils bien« aimé». Il n'a pas dit : Dans le royaume des cieux; il a donné plus d'éclat et de poids à son expression, en disant: « Dans le royaume de son « Fils ». Quoi de plus flatteur pour l'homme? Ailleurs, du reste, il dit aussi : « Si nous persé« vérons, nous régnerons avec lui ». (II Timothée, II, 12). Il a daigné nous faire le même honneur qu'à son Fils. Et l'apôtre ne se contente pas de dire : « De son Fils»; il dit : «De son « Fils bien-aimé ». A cette épithète il joint les titres naturels de ce Fils : « Qui est l'image du Dieu « invisible ». Mais il n'aborde pas tout aussitôt ce chapitre. Il parle d'abord du grand bienfait de Dieu. De peur qu'on ne s'imagine que ce bienfait tout entier vient du Père, et que le Fils n'y est pour rien, il l'attribua dans son entier au Père et dans son entier au Fils. Le Père nous a fait entrer dans le royaume du Fils; mais le Fils nous a mis en état d'y entrer. Que dit l'apôtre en effet? « Qui nous a « arrachés au pouvoir des ténèbres ». Expression qui se lie intimement à celle-ci : « Par le « sang duquel nous avons été rachetés et avons « obtenu la rémission de nos péchés ». Voici le mot « par lequel, par le sang duquel » qui revient ici. Et il parle d'une rédemption pleine et entière qui doit nous empêcher de faillir et de redevenir mortel.

« Qui est l'image du Dieu invisible, et qui « est né avant toutes les créatures ». Nous tombons ici sur des mots qui ont donné naissance à une hérésie. Nous différons donc notre explication et demain nous satisferons, sur ce point, votre curiosité. Mais s'il faut dire ici quelque chose de plus, avouons que l'œuvre du Fils est la plus grande. Comment cela? C'est qu'en restant au milieu des liens du péché, nous ne pouvions entrer dans son royaume; en nous délivrant, il nous en a facilité l'entrée, et ce sont ses bienfaits qui nous en ont frayé le chemin. Que dis-je? En nous remettant nos péchés, il nous y a amenés. Voilà dès à présent un dogme bien établi.

4. En terminant, nous avons encore un mot à dire. C'est qu'après avoir reçu un si grand bienfait, nous devons toujours en conserver la mémoire, toujours réfléchir à cette faveur divine, aux maux dont nous avons été délivrés, aux biens que nous avons acquis, et alors nous serons reconnaissants, alors nous sentirons s'augmenter en notre cœur notre amour pour Dieu. Quoi donc ! ô homme, vous êtes appelé à un royaume, au royaume du Fils de Dieu, et vous tardez, vous hésitez, vous restez plongé dans la torpeur ! S'il vous fallait chaque jour vous élancer, à travers mille morts, à une pareille conquête, ne devriez-vous point braver tous les périls? Pour obtenir une place de magistrat, il n'est rien que vous ne fassiez; pour participer à la royauté du Fils unique de Dieu, vous n'êtes pas prêt à braver mille glaives menaçants, à vous précipiter au milieu des flammes ! Chose plus grave encore, au moment de quitter ce monde, vous vous lamentez, vous vous plaisez à demeurer en cette vie, tant vous tenez à votre corps ! Quoi donc? La mort est-elle pour vous si terrible? Ah ! j'aperçois la cause de vos craintes; c'est que vous menez une existence molle et oisive. Quand la vie est amère, on voudrait avoir des ailes pour en sortir. Mais nous ressemblons à des poussins frêles et délicats qui voudraient toujours rester dans leur nid. Et cependant, plus nous y resterons, plus nous deviendrons faibles.

Qu'est-ce que cette vie en effet? C'est un nid de paille et de boue. Vous avez beau me montrer vos grands édifices, vos palais tout brillants d'or et de pierres précieuses, je dirai toujours : Nids d'hirondelles que tout cela. A l'approche de l'hiver, tout cela tombe de soi-même; or, j'appelle l'hiver ce jour qui n'est pourtant pas l'hiver pour tous les hommes. Ce temps-là, Dieu l'appelle le jour et la nuit : c'est la nuit pour les pécheurs; c'est le jour pour les justes. Moi donc, à mon tour, je l'appelle l'hiver. Si, pendant l'été, nous ne sommes pas élevés de manière à pouvoir nous envoler, quand l'hiver arrivera, nos mères ne nous accueilleront pas; elles nous laisseront mourir de faim ou périr au moment où tombera notre nid. Toute cette demeure terrestre, Dieu va la nettoyer, comme l'hirondelle nettoie son nid et plus facilement encore. Dieu va tout détruire, tout rétablir, tout mettre à sa place. Ces âmes incapables de voler, ces âmes qui ne peuvent traverser les airs, pour aller à Dieu, et qui ont reçu une éducation trop basse et trop servile pour se confier à la légèreté de

leurs ailes, ces âmes souffriront ce qu'elles doivent naturellement souffrir. Un nid d'hirondelle tombe-t-il, la couvée périt bientôt; nous autres, nous ne périssons pas, mais nous sommes condamnés à des souffrances éternelles.

Oui, ce temps-là sera l'hiver, ce sera même quelque chose de plus terrible et de plus cruel que l'hiver. Alors point de pluies torrentielles; mais des fleuves de feu : pas de ténèbres tombant des nuages; mais des ténèbres indissolubles et profondes : point de ciel à voir, point d'atmosphère transparente; un cachot plus étroit que le séjour des malheureux qui sont ensevelis dans les entrailles de la terre. Ces vérités, nous les répétons souvent, sans pouvoir convaincre certains esprits. Quoi d'étonnant! si tel est l'effet de notre parole à nous, chétive créature, puisqu'on n'écoutait pas davantage les prophètes, non-seulement quand ils abordaient de pareils sujets, mais quand ils parlaient de la guerre et de la captivité. Et Sédécias, convaincu par Jérémie, ne rougissait pas. Voilà pourquoi les prophètes disaient : « Malheur à ceux qui disent : Qu'elles s'accom« plissent bien vite les œuvres de Dieu, afin « que nous en soyons témoins, et que le con« seil du Saint d'Israël s'exécute, pour que « nous le connaissions ». (Is. LIV, 19.) Ne nous étonnons pas de ce langage. Les hommes qui existaient à l'époque de l'arche étaient incrédules aussi; ils ne commencèrent à croire que lorsqu'il n'était plus temps. Les habitants de Sodome attendaient les événements et n'y crurent que lorsque la chose était inutile. Et pourquoi parler de l'avenir? Ce qui se passe aujourd'hui en divers lieux, ces tremblements de terre, la destruction de toutes ces villes, qui s'y serait attendu? Et pourtant ces catastrophes récentes étaient plus croyables que les désastres du temps passé, que le miracle de l'arche. Pourquoi? C'est que les hommes d'autrefois n'avaient eu sous les yeux aucun précédent et ne connaissaient pas encore les saintes Ecritures. Nous autres, au contraire, nous sommes instruits par d'innombrables exemples, par ce qui s'est passé de nos jours, par ce qui s'est passé jadis. Mais quelle a toujours été la source de l'incrédulité? C'est la lâcheté et la mollesse. On s'occupe de boire et de manger; on ne s'occupe pas de croire. Ce qui est conforme à nos désirs, nous le croyons, nous l'espérons; mais les discours qui viennent heurter nos opinions ne sont pour nous que des bagatelles.

5. Mais ne donnons pas dans ce travers. Il n'y aura plus de déluge; il n'y aura plus de ces châtiments qui font périr tant de monde; mais c'est un commencement de supplice que la mort de l'homme qui ne croit pas au jugement. Qui est revenu de là-bas, s'écrie l'incrédule, pour nous dire et pour nous raconter ce qui s'y passe? Homme incrédule, si votre langage n'est qu'une plaisanterie, votre langage est déjà un mal; il ne faut pas plaisanter sur de pareilles matières. C'est plaisanter sur des sujets qui n'ont rien de plaisant et sur des choses périlleuses. Mais si vous parlez sérieusement, si vous pensez qu'au-delà de cette vie il n'y a plus rien, comment osez-vous vous dire chrétien? Car je ne m'occupe point ici de ceux qui sont en dehors de notre religion. Pourquoi ce baptême que vous recevez? Pourquoi entrer dans l'Eglise? Est-ce que nous vous promettons de hautes dignités et des magistratures? Non : tout notre espoir repose sur la vie future. Pourquoi venir à nous, si vous ne croyez ni aux saintes Ecritures, ni au Christ? Non : un tel homme n'est pas chrétien. Dieu me préserve de l'appeler ainsi! Un tel homme est pire qu'un païen. Pourquoi? Parce que tout en croyant à un Dieu, vous ne croyez pas en ce Dieu. La croyance du païen n'est pas une impiété; lorsqu'on ne croit pas à l'existence du Christ, nécessairement on ne doit pas croire en lui. Mais il y a impiété, il y a même inconséquence à confesser que Dieu existe et à ne pas ajouter foi à sa parole. C'est un propos d'ivrogne, un propos inspiré par la sensualité, par la débauche et par l'intempérance que cette parole : « Mangeons et buvons; « nous mourrons demain ». (I Cor. XV, 32.) Ce n'est pas demain, c'est au moment où vous parlez ainsi que vous mourez.

N'y aura-t-il donc, dites-moi, rien qui nous distingue des pourceaux et des ânes? Car enfin, s'il n'y a ni jugement, ni récompense, ni rémunération, ni tribunal, pourquoi avons-nous reçu la raison en partage? Pourquoi sommes-nous les rois de la création? Pourquoi commandons-nous aux créatures? Pourquoi les créatures nous obéissent-elles? Voyez-vous comme le démon nous presse de tous côtés, comme il nous pousse à méconnaître le don que Dieu nous a fait? Il confond tout, les serviteurs et les maîtres. Comme un mar-

chand d'esclaves, comme un esclave ingrat, il s'efforce de faire descendre un être libre à l'état de bassesse et d'abjection où tombe celui qui a offensé le Seigneur. On dirait qu'il veut supprimer le jugement; il voudrait supprimer Dieu. Oui, le démon est toujours ainsi. C'est par fraude, par ruse, c'est en usant de piéges qu'il agit; il n'agit pas franchement et de manière à nous mettre sur nos gardes. S'il n'y a pas de jugement, Dieu n'est pas juste; c'est le langage de l'homme que je parle ici : et si Dieu n'est pas juste, il n'existe pas : enfin, si Dieu n'existe pas, tout est le jouet du hasard, il n'y a ni vice, ni vertu. Mais c'est là un langage que le démon ne tient pas ouvertement. Avez-vous bien vu le fond de la pensée de Satan? Voyez-vous comme il voudrait faire de nous des brutes ou plutôt des bêtes féroces ou même des démons? Ne l'écoutons pas. Oui, il y a un jugement, malheureux et infortuné que vous êtes. Et je sais bien pourquoi vous parlez comme vous le faites. C'est que vous avez bien des fautes sur la conscience; vous avez offensé le Seigneur; vous ne parlez pas en pleine liberté, en pleine franchise, et vous croyez pouvoir faire mentir la nature. En attendant, dit l'incrédule, je ne veux pas me mettre l'âme à la torture avec cette idée de la géhenne; si elle existe, je me persuaderai qu'elle n'existe pas et je me plongerai dans les délices.

Mais pourquoi donc entasser fautes sur fautes? Si vous croyez, pécheur que vous êtes, aux tourments de l'enfer, vous en serez quitte pour expier vos péchés. Mais si vous ajoutez à vos péchés le crime d'une incrédulité impie, vous serez puni en outre de cette incrédulité avec la dernière rigueur. Et ce qui aura été pour vous une triste consolation d'un moment, deviendra contre vous un chef d'accusation qui vous vaudra un supplice éternel. Vous avez péché, soit. Mais est-ce une raison pour exhorter les autres à pécher aussi, en leur disant qu'il n'y a pas de géhenne? Pourquoi tromper les âmes simples? Pourquoi décourager le peuple de Dieu et lui ôter la force de lever les mains au ciel? Vous renversez tout, en tant que cela dépend de vous. S'ils vous écoutent, les gens de bien ne deviendront pas meilleurs; ils tomberont dans la mollesse et dans l'inaction; les méchants, de leur côté, persisteront dans le vice. Mais si nous corrompons les autres, obtiendrons-nous, pour cela, le pardon de nos péchés? N'avez-vous pas été témoin des tentatives du démon pour faire tomber et pour terrasser Adam? Le démon a-t-il obtenu son pardon pour cela? Son supplice, au contraire, a été certainement aggravé. Ne fait-il pas tout ce qu'il peut pour que nous portions la peine non-seulement de nos fautes, mais des fautes d'autrui? Ne croyons donc pas, en entraînant les autres dans notre perte, adoucir notre sentence; nous nous attirerons, au contraire, une condamnation plus lourde et plus cruelle. Pourquoi nous pousser dans l'abîme et nous perdre les uns les autres? Ce sont là des habitudes sataniques. Homme, avez-vous péché? Vous avez un Dieu bon et clément; priez-le, suppliez-le, pleurez, gémissez, effrayez les autres et demandez qu'ils ne tombent pas dans les mêmes erreurs que vous. Qu'un esclave, après avoir offensé son maître, dise à son fils : Mon fils, j'ai offensé mon maître; toi, efforce-toi de lui plaire et ne fais pas comme moi; cet esclave, dites-moi, n'obtiendra-t-il pas, jusqu'à un certain point, son pardon? Ne parviendra-t-il pas à calmer, à fléchir son maître? Mais si, tenant un tout autre langage, il fait entendre que son maître ne fera pas justice à chacun, que, pour lui, le bien et le mal se mêlent et se confondent, que dans sa maison, on ne sait pas gré aux esclaves de ce qu'ils font, que pensera le maître d'un esclave pareil? Ne lui fera-t-il pas subir un châtiment plus rigoureux encore? Oui, certes, et il aura raison. Le premier esclave trouvera une certaine excuse dans son repentir; l'autre n'obtiendra point de pardon. A défaut d'autre exemple, suivez du moins l'exemple de ce riche qui, au milieu des tourments de l'enfer, disait : « Père Abraham, envoyez Lazare vers « mes frères, de peur qu'ils ne viennent dans « ce lieu de souffrances ». (Luc, XVI, 27, 28.) Il ne pouvait en sortir, lui; mais il voulait empêcher les autres d'y tomber. Renonçons donc à notre langage satanique.

6. Quoi, direz-vous, quand les gentils ou les païens nous interrogent, ne voulez-vous pas que nous nous occupions d'eux? Mais quand, sous prétexte de vous occuper des gentils, vous jetez les chrétiens dans le scepticisme, c'est la doctrine de Satan que vous vous mettez en devoir d'établir. Ce sont des témoins que vous cherchez pour appuyer une doctrine à laquelle vous ne pouvez faire croire avec les

seules ressources de votre esprit. Si vous êtes obligé de discuter avec un gentil, donnez donc à la discussion son véritable point de départ, recherchez si le Christ est Dieu et Fils de Dieu, et si ces prétendus dieux du paganisme ne seraient pas des démons. Cela une fois prouvé, tout le reste s'en déduit. Mais tant que vous n'avez pas posé le principe, il est inutile de discuter sur les conséquences. Avant d'avoir appris les axiomes, il est superflu et inutile d'arriver aux derniers corollaires. Ce gentil ne croit pas au jugement. Eh bien ! il est dans le même cas que vous. Les Grecs peuvent citer aussi beaucoup de philosophes qui ont traité cette matière. Ces philosophes séparent l'âme du corps ; mais enfin il reconnaissent un dernier jugement. Et ce point-là est si clairement établi parmi eux, que personne n'en ignore, que les poètes et tous les écrivains s'accordent sur le tribunal et sur le jugement. Aussi, en général, les gentils en croient là-dessus leurs écrivains ; ni les juifs, ni qui que ce soit, ne doutent de cette vérité.

Pourquoi donc nous trompons-nous les uns les autres ? Vos mauvaises raisons, c'est à moi que vous les dites. Mais que direz-vous à Dieu qui a façonné les cœurs, qui connaît tous les replis de notre pensée, qui vit et qui agit en nous, dont la parole est plus perçante qu'un glaive à deux tranchants ? (Hébr. IV, 12.) Car, à parler franchement, quand vous commettez une faute, ne vous condamnez-vous pas vous-même ? Est-il au monde un homme qui ne se blâme lui-même, quand il agit avec tiédeur ? Est-ce une sagesse aveugle que cette sagesse qui fait que nous nous condamnons nous-mêmes, lorsque nous commettons une faute ? Car c'est là, oui c'est là une grande sagesse. En définitive donc, règle générale et universelle : quand on mène une vie vertueuse, qu'on soit gentil, qu'on soit même hérétique, on croit au jugement dernier; quand on se traîne dans le vice, on n'admet presque jamais le dogme de sa résurrection. Et c'est ce que dit le Psalmiste : « Vos jugements se dérobent à ses yeux ». (Ps. IX, 27.) Pourquoi ? Parce que de tout temps les voies du Seigneur ont été méconnues. « Mangeons et buvons », disent les incrédules; « car nous mourrons demain ». Voyez quelle bassesse et quelle abjection ! C'est au fond des verres que l'on va puiser cette parole dont on s'arme pour renverser le dogme de la résurrection. Ah ! c'est que l'homme ne veut pas absolument supporter le jugement de sa propre conscience. C'est ainsi que l'homicide se persuade qu'il échappera à la sentence, pour commettre un meurtre de sang-froid. S'il avait comparu devant sa conscience, il y aurait regardé à deux fois, avant de devenir un assassin. Il sait bien ce qu'il fait, mais il simule l'ignorance, pour se soustraire aux terreurs et aux tourments de sa conscience; autrement il se serait trouvé faible devant le meurtre. Ainsi les pécheurs savent bien que le péché est un mal, et ceux qui chaque jour roulent dans ce même cercle de maux, ne veulent pas le savoir, quoique leur conscience les reprenne. Mais n'écoutons pas ces hommes. Il y aura, oui il y aura un jugement et une résurrection, et Dieu ne souffrira pas que tant d'actions aient été faites en vain. C'est pourquoi, je vous en prie, fuyons le vice et cherchons la vertu, pour embrasser la véritable doctrine, en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Et pourtant, quel est celui de ces deux dogmes le plus facile à admettre, le dogme de la résurrection, ou celui du fatalisme ? Ce dernier dogme est plein d'injustice, plein de déraison, plein de cruauté, plein d'inhumanité; l'autre est plein d'équité et de justice distributive, et pourtant ce n'est pas celui qu'on admet. La faute en est à notre paresse; car il suffit de réfléchir, pour rejeter le fatalisme. Ces philosophes grecs qui font du plaisir le but de la vie, l'ont accepté ; mais tous ceux qui se sont attachés à la vertu, l'ont banni comme une doctrine insensée. Si telle a été le sort de cette doctrine chez les gentils, elle doit à plus forte raison disparaître devant le dogme de la résurrection. Voyez l'habileté du démon à se servir de deux moyens contraires. Oui ! pour nous faire négliger la vertu, pour introduire chez nous le culte de Satan, il y a introduit le fatalisme, et par deux voies différentes il est parvenu à son double but. Quelle raison pourra-t-il alléguer, l'homme qui n'ajoute pas foi à ce dogme admirable de la résurrection, et qui croit à toutes les absurdités des fatalistes? Ne vous nourrissez donc pas, incrédules, de cette consolation que votre pardon vous sera accordé. Tournons-nous avec ardeur vers la vertu, et vivons réellement pour Dieu, en Jésus-Christ.

HOMÉLIE III.

QUI EST L'IMAGE DU DIEU INVISIBLE, ET QUI EST NÉ AVANT TOUTES LES CRÉATURES. CAR TOUT A ÉTÉ CRÉÉ PAR LUI, DANS LE CIEL ET SUR LA TERRE, LES CHOSES VISIBLES ET LES INVISIBLES, SOIT LES TRONES, SOIT LES DOMINATIONS, SOIT LES PRINCIPAUTÉS, SOIT LES PUISSANCES ; TOUT A ÉTÉ CRÉÉ PAR LUI ET POUR LUI. IL EST AVANT TOUS, ET TOUTES CHOSES SUBSISTENT EN LUI. IL EST LE CHEF ET LA TÊTE DU CORPS DE L'ÉGLISE. (I, 15-18.)

—

Analyse.

1. Discussion sur ces mots « qui est l'image du Dieu invisible ».
2. Le Christ est le premier dans les cieux, le premier dans l'Eglise, le premier partout.
3. Le Christ pacificateur universel.
4. Les anges gardiens. Avantages de la paix. Suites terribles de la discorde.
5. Les évêques sont les ambassadeurs de Dieu.

1. C'est aujourd'hui que je dois acquitter la dette dont hier j'ai différé le paiement, pour offrir, à vos âmes avides d'apprendre, le résultat de mes recherches. En parlant de la dignité du Fils, Paul, nous l'avons vu, s'exprime ainsi : « Qui est l'image du Dieu invisible ». De quelle image parle-t-il, selon vous ? S'il est l'image de Dieu, à la bonne heure ! car il est Dieu et fils de Dieu. Or ce mot « l'image de Dieu », désigne une parfaite ressemblance ; il est donc, d'après cela, parfaitement semblable à Dieu. Si vous pensez qu'il s'agit ici d'une image humaine, osez le dire, et je vous laisserai là, comme on quitte un insensé. Mais pourquoi donc ne donne-t-on jamais à un ange le nom d'image ni de fils, tandis que ces deux noms sont souvent donnés à l'homme ? C'est que la sublimité de la nature des anges aurait pu jeter, à propos de ce double nom, le lecteur ou l'auditeur dans quelque croyance impie ; quand il s'agit de l'homme, nature humble et faible, cette double démonstration est sans danger et ne peut pas égarer même ceux qui voudraient s'égarer. Aussi l'Ecriture emploie-t-elle hardiment ces noms comme des titres d'honneur pour les plus humbles créatures. Mais quand il s'agit d'une nature élevée, elle n'en use plus.

« Il est l'image du Dieu invisible », dit l'apôtre. Si Dieu est invisible, l'image de Dieu est donc invisible aussi comme Dieu ; autrement elle ne serait pas l'image de Dieu. Car, même pour nous autres hommes, il faut que l'image, en tant qu'image, soit en tout semblable au modèle, qu'elle en reproduise la forme exacte et tous les caractères. Mais, chez les hommes, cette parfaite ressemblance est impossible, parce que l'art humain est souvent incapable de l'atteindre, et n'y arrive même jamais à examiner les choses avec soin. Mais quand il s'agit de Dieu, l'image n'est jamais inexacte, l'image est toujours parfaite. Mais si le Christ est une créature, comment peut-il être l'image de celui qui l'a créé ? Un cheval n'est pas non plus l'image d'un homme. Et si l'image n'offre pas la ressemblance de l'Être invisible, qui empêche les anges d'en être aussi l'image ? Car eux aussi, ils sont invisibles, mais non pour eux-mêmes. Mais l'âme est invisible, et par cela même qu'elle est invisible, elle est aussi en quelque sorte l'image de Dieu. Oui, mais pas comme le Christ. — « Le premier-né de toutes « les créatures ».

2. Mais quoi, me dira-t-on, il a donc été créé ? D'où tirez-vous cette conclusion ? je vous prie. De ce mot « le premier-né ». Mais remarquez donc qu'il n'y a pas : Le premier créé ; mais : Le premier engendré ; parce qu'il est dit le premier engendré, vous dites qu'il a été créé, que direz-vous, quand vous l'entendrez appeler notre frère ? Car, aux termes de l'Ecriture, il est notre frère, et il est, en tout point, semblable à nous. Soutiendrons-nous donc pour cela qu'il n'est pas notre créateur et qu'il ne nous est supérieur ni en dignité, ni sous aucun autre rapport ? Où est l'homme sensé qui pourra tenir un semblable langage ? Ce mot de premier-né ne marque ni la dignité ni l'honneur ; il n'exprime que le temps. Si donc il n'a d'autre avantage que d'être né avant toutes les créatures, ce Dieu-Verbe sera de la même substance que les pierres, que le bois, et que toutes les autres créatures matérielles ; car l'apôtre dit :

« Né avant toutes les créatures ». Mais s'il est né avant toutes les créatures, direz-vous, c'est qu'il a été « créé ». D'accord, s'il n'avait que cette qualité-là, et si l'on ne signalait pas en lui d'autres rapports : « Il est le premier-né d'entre les morts » (Col. I, 18), « l'aîné entre une « foule de frères ». (Rom. VIII, 29.) Dites-moi, je vous prie, que veut dire ceci : Le premier-né d'entre les morts? Vous ne direz pas qu'on l'appelle ainsi, parce qu'il est ressuscité le premier; car l'apôtre n'a pas dit simplement : Des morts; mais : D'entre les morts. Il n'a pas dit qu'il fut mort le premier; il a dit qu'il avait été le premier-né d'entre les morts. Cela revient donc uniquement à dire qu'il est les prémices de la résurrection. Ce mot sur lequel on s'appuie ne prouve donc rien. Paul aborde ensuite le dogme en lui-même. Pour que ses auditeurs ne puissent s'imaginer que le Christ est postérieur aux anges, parce que sa venue a d'abord été annoncée par les anges, il montre que les anges n'ont jamais eu aucun pouvoir; autrement ce ne serait pas le Christ qui nous aurait tiré des ténèbres : il fait voir en second lieu que le Christ est antérieur aux anges; et ce qui le prouve, c'est que les anges ont été créés par lui. « Car tout a été créé en lui », dit-il, dans le ciel et dans la terre...

Que disent maintenant les disciples de Paul de Samosate? Tout a été fait en lui. Car c'est la parole de saint Paul : « Tout a été fait en « lui ». Saint Paul met en premier lieu ce qui est en question : « Ce qui est dans le ciel », et ensuite : « Ce qui est dans la terre ». Puis il ajoute : « Les choses visibles et les choses in« visibles ». Les choses invisibles, par exemple l'âme; les choses visibles, c'est-à-dire tous les hommes. Il laisse de côté ce que l'on accorde, pour établir ce qui est en question. Et il dit : « Soit les trônes, soit les dominations, soit les « principautés, soit les puissances ». Ce mot « soit » entraîne tout. L'Esprit-Saint n'est pas au nombre des puissances. Mais Paul descend ici par degrés du plus au moins. « Tout », dit-il, « a été fait en lui et par lui ».— « En lui », veut dire ici « par lui »; car cette dernière expression a été ajoutée pour expliquer la première. « En lui », quelle est la portée de ce mot? Il veut dire qu'à lui se rattache toute substance; non-seulement il a tiré les créatures du néant, mais il les contient, il les maintient. Si elles étaient arrachées à sa providence, elles périraient. Mais il n'a pas dit simplement : Il les contient; le sens de l'apôtre est plus fort; il dit qu'elles dépendent de lui, qu'elles se rattachent à lui. Il suffit, pour qu'elles soient contenues et maintenues, qu'elles reposent, qu'elles s'appuient sur lui. C'est ainsi qu'il a placé comme une base de la création, cette qualité du Christ : Né avant toutes les créatures. Cela ne signifie pas que les créatures sont de la même essence que lui; cela veut dire que toutes sont en lui et par lui. Ailleurs aussi, quand il dit : « J'ai jeté les fondements » (I Cor. III, 10), il n'est pas question d'essence, il est question d'un acte.

Pour que l'on ne s'imagine pas que le Christ joue simplement le rôle de ministre, saint Paul dit qu'il maintient l'univers, œuvre tout aussi grande que de le créer, œuvre encore plus grande, selon nous; car la première n'est qu'une œuvre d'art, et la seconde n'a pas ce caractère; car pour maintenir il faut être immortel. « Et il est avant tous », dit-il. Voilà un mot qui s'applique bien à Dieu. Que devient Paul de Samosate? « Et toutes choses subsistent « en lui », c'est-à-dire, ont été faites en lui. Il retourne sans cesse les mêmes idées, en enchaînant les expressions, en portant à ses adversaires des coups multipliés qui renversent de fond en comble un dogme pernicieux. S'il a fallu tout cela pour terrasser Paul de Samosate, né si longtemps après saint Paul, combien Paul de Samosate n'aurait-il pas été plus hardi, si saint Paul ne lui avait pas répondu d'avance? « Et toutes choses », dit-il, « subsis« tent en lui ». Comment toutes choses subsisteraient-elles en lui, s'il ne subsistait pas avant toutes choses? C'est pourquoi tout ce qui se fait par l'intermédiaire des anges est son œuvre. « Et il est la tête du corps de l'Eglise ». De la dignité du Christ l'apôtre passe à sa bonté. « Il est », dit-il, « la tête du corps de « l'Eglise ». Il n'a pas dit de la « plénitude », quoique son expression ait le même sens; mais il a voulu nous montrer combien il avait à cœur de se rapprocher de nous, puisque, malgré cette élévation suprême qui le met au-dessus de tout, il est ainsi attaché à ceux qui sont tellement au-dessous de lui. Car il est le premier partout : le premier dans les cieux; le premier dans l'Eglise dont il est la tête; le premier dans la résurrection. Tel est le sens de ce mot : « Afin qu'il soit le premier ».

3. C'est pourquoi il est aussi le premier en génération. Et c'est ce que Paul s'étudie sur-

tout à démontrer. Car s'il a été prouvé qu'il existe avant tous les anges, il s'ensuit que toutes les œuvres des anges sont ses œuvres, et ont eu lieu par son ordre. Chose étonnante, saint Paul tend à nous montrer le Christ comme le premier partout même dans sa seconde naissance. Ailleurs il nous montre, dans Adam, le premier homme, et il a raison. Mais ici il entend par l'Eglise toute la réunion des hommes, tout le genre humain; et le Christ est le chef, le premier de l'Eglise, et il est le premier de la création, selon la chair. Voilà pourquoi l'apôtre emploie ici le mot de « premier-né. Que veut dire ici le « premier-né? » Cela veut dire le « premier créé », ou celui qui est ressuscité le premier de tous, comme ailleurs, qui est avant tous. Ici saint Paul se sert du mot de « prémices », en disant : « Qui est « comme les prémices et le premier-né d'entre « les morts, afin qu'il soit le premier en tout », montrant par là aussi qu'il s'est fait semblable à nous. Ailleurs il ne s'est pas servi de ces expressions; il a dit que le Christ est l'image du Dieu invisible, tandis qu'ici c'est « le pre- « mier-né d'entre les morts ».

« Parce qu'il a plu au Père que toute pléni- « tude résidât en lui, et de réconcilier toutes « choses avec soi par lui; pacifiant, par le sang « qu'il a répandu sur la croix, tant ce qui est « sur la terre que ce qui est dans le ciel ». Tout ce qui est au Père est aussi au Fils, et plus même en quelque sorte, puisqu'il est mort pour nous et s'est uni à nous. Il se sert du mot « prémices », comme s'il parlait d'un fruit. Il ne parle pas expressément de la résurrection; il emploie ici le mot « prémices », pour montrer dans le Christ le pontife qui nous a tous sanctifiés et qui a offert pour nous le sacrifice. Le mot de « plénitude » s'applique à sa divinité. C'est ainsi que saint Jean disait : « Nous avons tous reçu de sa plénitude ». (Jean, I, 16). Fils ou Verbe de Dieu, il est ainsi par essence et non par une opération quelconque. Saint Paul ne peut attribuer cette manière d'être et ces bienfaits qu'à la volonté du Père. Tel a été le bon plaisir du Père; « il lui a plu « aussi de réconcilier toutes choses avec soi « par lui ».

Ne pensez pas que le Christ ait joué là le rôle d'un serviteur. « Avec soi », dit-il. Et ailleurs, dans l'épître aux Corinthiens, par exemple, il est dit que le Christ a réconcilié les hommes avec Dieu. Il a raison de dire « réconciliés par lui ». (II Cor. XV.) Cette réconciliation avait déjà commencé; mais il fallait qu'elle fût parfaite, pour qu'ils ne fussent plus les ennemis de Dieu. Comment s'opère-t-elle? C'est ce qu'il dit ensuite. Il parle non-seulement de la réconciliation, mais du mode de réconciliation. « Pacifiant par le sang répandu « sur la croix ». Nous étions des ennemis pour Dieu; — il nous a réconciliés. Il y avait guerre; — il a ramené la paix. « Pacifiant », dit-il, « par « le sang qu'il a répandu sur la croix, tant ce « qui est sur la terre que ce qui est au ciel ». C'est déjà beaucoup que cette réconciliation; c'est un bienfait plus grand encore quand elle s'opère par l'intermédiaire de Dieu; c'est plus encore, quand elle est scellée de son sang. Et par son sang versé sur une croix. Il y a donc là cinq choses admirables : une réconciliation, un Dieu qui l'accepte, un Dieu qui se sacrifie, la mort de ce Dieu, la mort sur une croix. Voyez comme il a rassemblé toutes ces merveilles. Pour que l'on n'aille pas confondre, pour que l'attention ne s'arrête point en particulier sur cette croix qui n'a rien de grand par elle-même, il dit: « Son sang qu'il a répandu « lui-même ». Qu'est-ce qui fait ici la grandeur du sacrifice? C'est que Dieu opère le miracle, non par sa parole, mais en s'offrant lui-même, par sa réconciliation. Mais que veut dire ce mot: « Ce qui est dans le ciel? » Car, pour ce qui appartient à la terre, cette pacification se conçoit. Elle était inondée de haines et de divisions, et chacun de nous était en guerre avec lui-même et avec une foule d'ennemis. Mais le ciel qu'avait-il besoin d'être pacifié? Est-ce que là aussi il y avait guerre et combat? Et cette prière : « Que votre volonté soit faite sur « la terre, comme au ciel », que signifie-t-elle donc? C'est qu'il y avait scission entre la terre et le ciel; c'est que les anges faisaient la guerre aux hommes, en voyant Dieu abreuvé d'opprobres et d'outrages. Saint Paul dit que la paix est rétablie par le Christ, dans le ciel et sur la terre. (Eph. I, 19.) Et comment? Voici ce qui se passa dans le ciel. Le Christ y transporta l'homme, il fit monter dans le ciel l'ennemi des anges, celui qu'ils abhorraient. Non-seulement il rendit la paix à la terre, mais il fit asseoir auprès des anges leur ennemi particulier, leur ennemi déclaré. De là une paix profonde. Les anges reparaissent sur la terre, depuis que l'homme à son tour a fait dans le ciel son apparition. C'est pour cela que Paul a été

ravi au ciel, selon moi; c'est pour rendre témoignage de l'ascension du Fils. Sur la terre la paix existe doublement : la terre est en paix avec le ciel; la terre est en paix avec elle-même. Dans le ciel, la paix est une et toujours la même. Si le repentir d'un seul pécheur est un si grand sujet de joie pour les anges, que sera pour eux le repentir de tant de pécheurs? La puissance divine a produit ces miracles. Pourquoi donc, dit-il, avez-vous confiance dans les anges? Loin de vous mener au ciel par la main, loin de vous en donner accès, ils vous ont fait la guerre, et, sans cette réconciliation dont Dieu a été le médiateur, vous n'auriez jamais obtenu la paix. Pourquoi donc accourir vers les anges? Voulez-vous savoir quelle était pour nous la haine, l'aversion éternelle des anges? Ce sont eux qui ont mission de punir les Israélites, de punir David, de punir Sodome, de punir les hommes dans la vallée des larmes. Les temps sont bien changés. Ils ont entonné, sur la terre, un cantique d'allégresse, le Christ les a conduits vers nous; le Christ nous a élevés jusqu'à eux.

4. Contemplez le miracle. Après avoir fait descendre les anges sur la terre, il a élevé l'homme jusqu'à eux. La terre est devenue le ciel, du moment où le ciel s'est ouvert pour recevoir la terre. De là cette action de grâces : « Gloire à Dieu, dans le ciel, et paix, sur la terre, « aux hommes de bonne volonté! » (Luc, II, 14.) Voici, dit l'Evangéliste, voici venir des hommes en paix avec Dieu. Qu'est-ce que cette paix? La réconciliation. Le ciel n'est plus une muraille placée entre Dieu et l'homme. Autrefois c'était par le nombre des nations que l'on comptait les anges. (Deut. XXXII, 8.) Aujourd'hui ce n'est plus par le nombre des nations, c'est par le nombre des fidèles qu'on les compte. Voulez-vous en avoir la preuve? Ecoutez cette parole du Christ : « Gardez-vous « de mépriser aucun de ces petits enfants. « Leurs anges voient face à face mon Père qui « est dans les cieux ». (Matth. XVIII, 10.) Tout fidèle en effet a son ange gardien, et dans les premiers temps tout homme vertueux avait aussi le sien, comme dit Job : « L'ange qui « me soutient et qui me soulage, depuis ma « jeunesse ». (Gen. XLVIII, 16.) Si donc nous avons des anges gardiens, conduisons-nous sagement, comme si nous avions auprès de nous des surveillants; car nous avons aussi près de nous le démon.

Voilà pourquoi nous prions en invoquant l'ange de paix; car c'est toujours la paix que nous demandons. Rien en effet n'est comparable à ce bien. C'est la paix que nous demandons dans nos églises, dans nos prières, dans nos salutations, et le prêtre nous souhaite ce bien jusqu'à deux ou trois fois, en nous disant : « La paix soit avec vous! » Pourquoi? Parce que la paix est la mère de tous les biens, la matière et la source de toutes les joies. Voilà pourquoi le Christ a ordonné aux apôtres de dire, quand ils entrent dans une maison, cette parole, comme symbole de tous les biens : « Quand vous entrez dans une maison, dites: « Que la paix soit avec vous! » (Matth. X, 12.) C'est que, sans la paix, tout le reste est superflu. Et le disciple du Christ disait aussi : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma « paix ». (Jean, XIV, 27.) C'est la paix qui nous fraie un chemin vers la charité. Et le prêtre ne se contente pas de dire : « Que la paix soit « avec vous! » Il dit : « Paix à tout le monde! » Car si nous sommes en paix avec l'un et en guerre avec l'autre, quel fruit retirerons-nous d'un pareil état de choses? Dans le corps humain, si certains organes sont tranquilles et d'autres troublés, la santé est impossible; elle résulte du bon ordre, de la bonne harmonie, du calme qui règne dans l'organisme entier : si tout n'est pas tranquille, si tout n'est point à sa place, il y aura un bouleversement général. Il en est de même de notre âme : si nos pensées sont tumultueuses, elle ne peut pas être en paix. C'est une si bonne chose que la paix! Ceux qui la font naître, ceux qui la cimentent, portent le nom d'enfants de Dieu et ils le méritent. (Matth. V, 45.) Le Fils de Dieu lui-même n'est-il pas venu sur la terre pour pacifier la terre et le ciel? Si les enfants de Dieu sont pacifiques, ceux qui s'étudient à servir les révolutions sont les enfants du démon. Quoi! déchaîner les dissensions et la discorde! Et qui donc est assez malheureux pour cela? Ah! il n'y a que trop de gens qui aiment le mal, qui déchirent et qui percent le corps du Christ plus cruellement encore que les soldats avec leurs lances, et les juifs avec leurs clous. Car ces derniers enfin lui faisaient moins de mal; les plaies qu'ils ont faites au Christ se sont cicatrisées. Mais ces membres que la discorde retranche de l'Eglise, si l'on ne parvient à les réunir bientôt, ils ne se réuniront jamais et resteront à jamais séparés du

corps des fidèles. Quand vous voudrez faire la guerre à votre frère, songez que vous allez faire la guerre aux membres du Christ, et calmez votre fureur. Mais c'est un être abject, vil et méprisable... écoutez le Christ... « Ce « n'est pas la volonté de mon Père qu'aucun « de ces petits périsse». (Matth. XVIII, 14.) Et ces paroles : « Leurs anges voient toujours face à « face mon Père qui est dans le ciel». (Ibid. 10.) C'est pour lui que Dieu a souffert l'esclavage et la mort, et vous croyez que cet être dont vous parlez n'est rien? Mais en combattant contre lui, c'est contre Dieu que vous combattez, en jugeant cet homme autrement que Dieu ne l'a jugé. Le prêtre, aussitôt qu'il entre, dit : « Paix entre tous! » Quand il fait un sermon, quand il harangue les fidèles, il dit: « Paix entre tous! » — « Paix entre tous! » dit-il, en terminant le sacrifice. Et au milieu du sacrifice, il dit encore : « Que la grâce et la paix « soient avec vous! » N'est-il pas absurde, quand on nous recommande si souvent la paix, d'être toujours en guerre les uns avec les autres, de rendre guerre pour guerre et de combattre celui-là même qui nous offre sa paix? Vous dites à cet homme : « Que la paix « soit avec votre esprit! » Et dehors vous le calomniez! Hélas! ces saintes et vénérables paroles ne sont plus que des symboles sans consistance. Hélas! ce qui devait nous servir de drapeau n'est plus qu'un mot vide. Aussi ignorez-vous jusqu'au sens de ces mots : « Paix « entre tous! » Mais écoutez encore le Christ : Dans quelque ville, dans quelque bourg que vous entriez, « Entrant dans la maison, saluez- « la : si cette maison en est digne, votre paix « viendra sur elle; si elle n'en est pas digne, « votre paix reviendra à vous». (Matth. X, 12, 13.) Ce qui cause encore notre ignorance, c'est que nous ne voyons dans tout cela qu'une figure à laquelle nous ne faisons pas attention. Est-ce que c'est moi qui vous donne la paix? C'est le Christ qui daigne vous parler par ma bouche. Quand nous n'aurions pas habituellement la grâce, nous l'avons pour nous adresser à vous. Si la grâce de Dieu a opéré dans une âme, dans un prophète, pour la dispensation de ses bienfaits, pour l'utilité des Israélites, il est clair qu'elle ne refusera pas d'opérer en nous et de nous soutenir.

5. Qu'on ne dise donc pas que je suis un être imparfait, vil, abject et de nulle valeur, et qu'on ne doit pas faire attention à mes paroles. Je suis tel que vous dites, en effet, mais Dieu, pour être utile à l'humanité, assiste d'ordinaire les créatures imparfaites. Et la preuve c'est qu'il a daigné parler à Caïn à cause d'Abel, au démon à cause de Job, à Pharaon à cause de Joseph, à Nabuchodonosor et à Balthasar à cause de Daniel. Les magiciens eux-mêmes ont obtenu le bienfait de la révélation, et Caïphe, tout meurtrier du Christ qu'il était, tout indigne qu'il était de la faveur divine, a eu le don de prophétie, pour la dignité du sacerdoce. C'est en considération de cette dignité qu'Aaron fut épargné par la lèpre. Pourquoi donc, en effet, je vous le demande, sa sœur a-t-elle été seule punie, quand il avait murmuré comme elle? Ne vous en étonnez pas. Qu'un homme revêtu des dignités temporelles soit courbé sous le poids d'accusations innombrables, on ne le mettra en jugement que lorsqu'il aura déposé cette dignité, pour que l'opprobre ne rejaillisse pas sur elle. Il doit en être ainsi à plus forte raison pour l'homme revêtu d'un pouvoir spirituel, et qui, quel qu'il soit d'ailleurs, opère par la grâce de Dieu. Il doit en être ainsi; autrement tout serait perdu. Mais une fois qu'il aura déposé le pouvoir, soit au sortir de la vie, soit durant cette vie même, il sera puni plus sévèrement que les autres. N'allez pas croire que c'est nous qui vous parlons ainsi. C'est la grâce de Dieu qui opère dans son serviteur indigne, non pas à cause de nous, mais à cause de vous.

Ecoutez donc cette parole du Christ : « Si la « maison en est digne, que votre paix des- « cende sur elle ». Or comment peut-elle en être digne? En vous accueillant, dit le Christ. « Mais s'ils ne vous accueillent pas, s'ils ne « vous écoutent pas, en vérité, je vous le dis, « la terre de Sodome et de Gomorrhe sera « mieux traitée au jour du jugement, que cette « cité ». (Matth. X, 13-15.) Mais à quoi bon nous accueillir, si vous ne nous écoutez pas? Quel fruit vous revient-il des honneurs que vous nous rendez, si vous ne faites pas attention à ce qu'on vous dit? Voulez-vous nous rendre un témoignage d'honneur et de respect auquel nous tenions, et qui vous soit utile ainsi qu'à nous? Ecoutez notre parole. Ecoutez saint Paul qui vous dit : « Je ne savais pas, mes « frères, que ce fût un pontife ». (Act. XXIII, 5.) Ecoutez aussi le Christ : « Observez », dit-il, « et faites tout ce qu'ils vous disent ».

(Matth. XXIII, 3.) Ce n'est pas moi que vous méprisez, c'est le sacerdoce. Quand vous m'en verrez dépouillé, alors méprisez-moi, alors de mon côté je ne vous ordonnerai plus rien. Mais tant que nous occupons ce siége, tant que nous sommes à la tête de cette Eglise; nous avons l'autorité et le pouvoir, bien que nous en soyons indigne. Si le trône de Moïse était assez respectable pour faire écouter Moïse, il en est de même à plus forte raison du trône du Christ : c'est ce trône que nous avons reçu, c'est du haut de ce trône que nous vous parlons, depuis le jour ou le Christ a fait de nous son ministre de paix.

Les embassadeurs, quels qu'ils soient, doivent à leur titre de grands honneurs. Voyez, ils pénètrent jusqu'au cœur d'un pays barbare; les voilà seuls au milieu de tant d'ennemis ! Et pourtant, grâce à leur titre, tous ces ennemis les considèrent, tous ces ennemis les laissent partir et veillent à leur sûreté. Et nous aussi nous sommes envoyés en embassade; nous sommes les ambassadeurs de Dieu : c'est là le titre que nous donne l'épiscopat. Nous venons donc à vous en ambassadeurs, pour vous demander la paix et pour vous en dire les conditions. Ce ne sont ni des cités, ni des mesures de froment, ni des esclaves, ni de l'or, que nous nous engageons à vous livrer. Nous vous promettons le royaume des cieux, la vie éternelle, la vue du Christ, et tant d'autres biens que nous ne pouvons énumérer, et que vous ne pouvez connaître, tant que nous sommes dans les liens du corps et de cette vie mortelle. C'est donc une ambassade dont nous nous acquittons. Et nous voulons être honorés, non pas pour nous, indignes que nous sommes, mais pour vous, pour que vous fassiez attention à nos paroles, pour qu'elles vous soient utiles, pour que nous ne trouvions pas en vous des auditeurs insensibles ou négligents. Ne voyez-vous pas comme on entoure les ambassadeurs, comme on se presse autour d'eux? Eh bien ! Nous sommes accrédités par Dieu, pour lui servir d'ambassadeurs auprès des hommes. Si les paroles que nous sommes chargés de vous adresser vous blessent, ce n'est pas notre faute; c'est notre épiscopat qui nous force à vous les adresser. Ce n'est pas tel ou tel homme qui vous parle; c'est l'évêque : ne m'écoutez point; mais écoutez l'ambassadeur de Dieu. Faisons donc tous nos efforts pour plaire à Dieu; efforçons-nous de vivre pour sa gloire et de nous montrer dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté, etc...

HOMÉLIE IV.

VOUS ÉTIEZ VOUS-MÊMES AUTREFOIS ÉLOIGNÉS DE DIEU, ET VOTRE ESPRIT, ABANDONNÉ A DES ŒUVRES CRIMINELLES, VOUS RENDAIT SES ENNEMIS. — MAIS MAINTENANT JÉSUS-CHRIST VOUS A RÉCONCILIÉS PAR LA MORT QU'IL A SOUFFERTE DANS SON CORPS MORTEL, POUR VOUS RENDRE SAINTS, PURS ET IRRÉPRÉHENSIBLES DEVANT LUI. (I, 21, 22.)

Analyse.

1. Jésus nous a réconciliés par sa mort, pour nous rendre saints, si toutefois nous restons inébranlables dans l'espérance et dans la foi.
2. Jésus intercède pour nous dans le ciel et continue à souffrir pour nous sur la terre, dans la personne de ses apôtres.
3. Ne pas s'enquérir de l'année où le Christ est arrivé, mais du bien qu'il a fait.
4. Les Juifs, sous Moïse, comparés à des enfants. Eloge de Moïse.

1. Il montre ici que le Christ a réconcilié avec Dieu ceux qui n'en étaient pas dignes. Dire qu'ils étaient en la puissance de l'esprit de ténèbres, c'est montrer toute l'étendue de leur malheur; mais pour que l'on ne voie point dans cette puissance de l'esprit de ténèbres un joug nécessaire, saint Paul a ajouté : « Vous étiez autrefois éloignés de Dieu ». Il a l'air de dire ici la même chose; mais il n'en est pas ainsi. Car ce n'est pas la même chose de délivrer celui qui était condamné par la nécessité à souffrir, et de délivrer l'homme qui s'était condamné à souffrir lui-même, de son plein gré. Celui-ci est digne de haine, l'autre

est digne de pitié. Eh bien! dit-il, ce n'était point malgré vous, ce n'était point par nécessité, c'était de votre plein gré, c'était bien volontairement que vous vous étiez séparés de lui. Vous étiez indignes de ses bienfaits, et il vous a délivrés. Et, tout en rappelant les choses du ciel, il montre que les inimitiés ne sont pas venues du ciel, mais sont venues de la terre. Car depuis longtemps déjà les anges voulaient la réconciliation ; Dieu la voulait aussi : mais vous ne la vouliez pas, vous. Et il montre que dans la suite des temps, les anges n'auraient rien pu faire pour les hommes, si les hommes étaient restés ennemis de Dieu. Ils n'auraient pu ni les persuader, ni, en les persuadant, les délivrer du démon. A quoi bon les persuader, en effet, si celui qui les tenait sous son joug n'avait pas été enchaîné? A quoi bon l'enchaîner, si ses esclaves n'avaient pas voulu revenir à la liberté? Il fallait donc la réunion de deux conditions dont ni l'une ni l'autre ne pouvaient être remplies par les anges, et ces deux conditions ont été réalisées par le Christ. C'était donc un plus grand miracle encore de persuader les hommes que de les affranchir de la mort. Le Christ tout seul pouvait accomplir ce dernier miracle; l'accomplissement du premier dépendait à la fois de lui et de nous. Or, ce qui ne dépend que de celui qui agit, est toujours plus facile. C'est donc du premier de ces miracles que saint Paul parle en dernier lieu, parce qu'il est le plus grand. Il n'a pas dit simplement : Vous étiez les ennemis de Dieu; il a dit : « Vous « étiez éloignés de Dieu » ; ce qui indique une inimitié violente. Et non-seulement ils étaient éloignés de Dieu, mais ils ne pensaient pas à revenir à lui. Il dit qu'ils étaient ses ennemis du fond du cœur, faisant voir par là que cette inimitié n'était pas seulement une affaire de choix et de réflexion. Mais que dit-il encore? « Votre esprit était abandonné à des œuvres « criminelles ». Vous étiez, dit-il, les ennemis de Dieu, et vous agissiez en ennemis à son égard.

« Mais maintenant Jésus-Christ vous a ré« conciliés par la mort qu'il a soufferte dans « son corps mortel, pour vous rendre saints, « purs et irrépréhensibles devant lui ». Il parle de la manière dont la réconciliation s'est opérée. Après avoir été frappé, flagellé et vendu, le Christ a subi la mort la plus honteuse. Il fait encore ici allusion au supplice de la croix, puis il mentionne un nouveau bienfait. Non-seulement le Christ a délivré les hommes, mais, comme il l'a dit plus haut, il les a rendus propres à recevoir ses bienfaits. C'est ce qu'il fait entendre aussi, dans ce passage, par ces mots : « Pour vous rendre « saints, purs et irrépréhensibles devant lui ». C'est qu'il a souffert pour les délivrer de leurs maux et pour les élever au plus haut rang, comme un être bienfaisant qui, après avoir délivré un coupable, le ferait monter au faste des honneurs. Non content de les mettre au rang de ceux qui n'ont pas péché, il les met au nombre de ceux qui ont fait les actions les plus grandes et les plus illustres : et, bienfait plus précieux encore, il les a rendus saints devant lui. Remarquez que ce mot irrépréhensible dit encore plus que pur de tout opprobre. Etre irrépréhensible, c'est ne pas donner prise à la moindre accusation, au moindre blâme. Mais, après avoir rendu pleine et entière justice à ce Dieu qui a tout fait pour nous, en mourant pour nous, afin de fermer la bouche à ceux qui voudraient dire que nous n'avons plus rien à faire, il a ajouté : « Si toutefois vous « demeurez ancrés et affermis dans la foi, et « inébranlables dans l'espérance que vous « donne l'Evangile (23) ».

Il les reprend ici de leur tiédeur. Il ne se borne pas à dire : « Si vous demeurez », car on peut demeurer debout, tout en chancelant et en s'agitant à droite et à gauche ; on peut encore rester debout, en tournant sur soi-même. Mais il faut rester, dit l'apôtre, « ancré, affer« mi et inébranlable ». Voyez quel luxe de figures! C'est peu de ne pas chanceler; il ne faut pas bouger. Il ne leur impose pas là des devoirs bien lourds, ni bien pénibles à remplir; il recommande seulement la foi et l'espérance. Il veut dire : Soyez fermes dans la croyance que l'espérance des biens futurs repose sur la vérité. Il ne demande là rien d'impossible ; mais dans la vertu, il faut demeurer inébranlable. C'est ainsi que le devoir devient facile. « Dans l'espérance que « donne l'Evangile qu'on vous a annoncé, qui « a été prêché à toutes les créatures qui sont « sous le ciel ». Or, quelle est cette espérance que donne l'Evangile, si ce n'est le Christ lui-même? C'est lui qui est notre espoir et qui a opéré toutes ces œuvres. Celui qui met son espoir dans un autre, ne reste plus inébranlable? Et pour lui, tout est perdu ; s'il ne croit

pas en Jésus-Christ. « L'Evangile qu'on vous « a annoncé », dit-il. Il les prend à témoin; puis il prend à témoin l'univers entier. Il ne dit pas : « Qui est prêché », mais : « Qui a été « prêché, qui a été cru », comme il l'a déjà dit en commençant et en invoquant une foule de témoins, pour affermir leur foi. Et « dont « moi, Paul, j'ai été établi ministre ». Par ce moyen, il donne encore plus d'autorité à sa parole. « Moi, Paul », dit-il. Son influence était déjà grande; son nom était partout célèbre; il enseignait dans tout l'univers. « Main« tenant, je me complais dans les maux que « je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma « chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, « en souffrant moi-même pour son corps qui « est l'Eglise (24) ».

2. Voyez comme ce verset se rattache bien au précédent. Il semble s'en détacher; mais il a avec lui une liaison intime. J'ai été établi ministre de l'Evangile, dit-il, c'est-à-dire, je viens à vous non pour vous apporter quelque chose de moi, mais pour vous annoncer ce qui émane d'un autre. Je crois donc que je souffre en son lieu et place, et, tandis que je souffre, je me complais dans mes souffrances, les yeux brillants d'espoir et fixés sur l'avenir; et ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que je souffre. Et « j'accomplis dans ma chair ce « qui reste à souffrir à Jésus-Christ ». Ce langage paraît ambitieux; et pourtant il n'a rien d'arrogant, à Dieu ne plaise! Il est plutôt empreint d'un ardent amour pour le Christ. Ses souffrances, dit-il, ne sont pas les siennes; ce sont les souffrances du Christ. Il cherche, en parlant ainsi, à se concilier ses auditeurs. Ce que je souffre, dit-il, c'est pour lui que je le souffre : c'est donc lui et non pas moi qu'il faut remercier; car c'est lui qui souffre. C'est comme si un homme envoyé auprès d'un autre, priait un tiers d'y aller à sa place, et comme si ce dernier disait : C'est pour un tel que j'agis. Saint Paul ne rougit donc pas d'appeler ses souffrances les souffrances du Christ. Car le Christ est mort pour nous, et même, après sa mort, il s'est montré prêt à supporter pour nous les afflictions. L'apôtre s'efforce de démontrer que c'est le Christ qui maintenant encore affronte le péril, dans l'intérêt de son Eglise, et il fait allusion à cette vérité, en disant : Ce n'est pas nous qui vous ramenons; c'est lui qui vous ramène, bien que ce soit nous qui agissions. Car ce n'est pas à notre œuvre, c'est à la sienne que nous avons mis la main. C'est comme si une armée, commandée par un général bien capable de la défendre et de la protéger, venait à perdre son chef et trouvait pour le remplacer, jusqu'à la fin de la guerre, un lieutenant qui recevrait les blessures et les coups d'épée portés au chef de l'armée.

Et ce qui prouve que tout ce que fait l'apôtre, il le fait pour le Christ, ce sont ces paroles : « Pour son corps ». Il veut dire : Ce n'est pas à vous, c'est au Christ que je veux être agréable; car je souffre pour lui ce qu'il devait souffrir lui-même. Quelle preuve que ces paroles! Quel amour du Christ elles respirent! C'est ainsi que, dans sa seconde épître aux Corinthiens, il disait : « Il nous a confié un « ministère de réconciliation »; et encore : « Nous « sommes les ambassadeurs du Christ; c'est « Dieu qui vous exhorte, par notre bouche ». (II Cor. v, 18, 20.) C'est ainsi qu'il parle, en ce passage : C'est pour lui que je souffre. Il voulait par là attirer encore davantage ses auditeurs. C'est comme s'il disait : Votre débiteur est parti; mais j'acquitte le reste de sa dette. Voilà le sens de ce mot : « Ce qui reste à « souffrir ». Il veut montrer que, selon lui, Jésus-Christ n'a pas encore souffert pour nous tout ce qu'il avait à souffrir. Il dit encore que le Christ souffre, après sa mort, les maux qu'il peut encore avoir à supporter; ce qui rappelle ce passage de l'épître aux Romains : « Il intercède encore pour nous ». (Rom. VIII, 34.) Il montre que, non content de mourir pour eux, le Christ prodigue encore aux hommes des bienfaits sans nombre. Il tient ce langage, non pour s'élever lui-même, mais pour montrer que le Christ veille encore sur eux. Et il le prouve par ces mots qu'il ajoute : « Pour son corps ». Voyons comme le Christ a su nous rattacher à lui. Pourquoi donc recourir à l'intermédiaire des anges? « Dont j'ai été établi le ministre », dit Paul. A quoi bon d'autres messagers? C'est moi qui suis son ministre. Puis il montre qu'il n'a rien fait en son nom, puisqu'il n'est que ministre.

« Dont j'ai été établi ministre, selon la « charge que Dieu m'a donnée pour l'exercer « envers vous, afin que je m'acquitte pleine« ment du ministère de la parole de Dieu (25) ». — « La charge que Dieu m'a donnée ». Peut-être veut-il dire : Le Christ, en vous quittant

nous a donné une charge à remplir auprès de vous, pour que vous n'eussiez pas l'air d'être complétement abandonnés; car c'est lui qui a souffert; c'est lui qui s'acquitte d'une mission. Peut-être veut-il dire : J'étais le plus zélé persécuteur des croyants, et Dieu a permis que je fusse persécuté à mon tour, pour donner plus d'autorité à ma prédication. Peut-être « cette « charge que Dieu lui a donnée » est-elle la mission qu'il a, non de faire de grandes œuvres et des actions illustres, mais de répandre la foi et de conférer le baptême. Autrement, dit-il, vous n'auriez pas accueilli la parole de Dieu.

« Afin que je m'acquitte pleinement du mi« nistère de la parole de Dieu », en la prêchant aux nations. Et il montre par là que leur foi est encore chancelante. « Afin que je m'ac« quitte pleinement ». Si les nations dispersées ont ouvert leurs âmes à des dogmes aussi profonds, ce n'est pas l'œuvre de Paul, mais l'œuvre d'une providence divine. Car moi, dit-il, je n'aurais pu opérer ce miracle. Après avoir exprimé cette grande idée que ses souffrances sont celles du Christ, il ajoute que s'il s'acquitte pleinement du ministère de la parole de Dieu, c'est là l'œuvre de Dieu. Et ici encore il fait entrevoir que s'ils sont capables d'entendre la parole divine, c'est une œuvre de la providence divine. Car Dieu ne fait rien à la légère. Quand il descend jusqu'à l'homme, c'est un haut sentiment d'humanité qui le guide. Et voilà pourquoi le Christ est venu maintenant et non autrefois. C'est ainsi que dans son Evangile il est dit qu'il a envoyé en avant ses serviteurs, afin que le Fils de Dieu ne fût pas à l'instant même immolé. Puisqu'on ne l'a pas épargné, en effet, quand il est venu après eux, on l'aurait épargné bien moins encore, s'il avait pris les devants. S'ils n'ont pas voulu écouter l'humble parole des précurseurs, comment auraient-ils pu écouter la doctrine sublime du Christ? Que dit-il donc? Est-ce qu'aujourd'hui encore les juifs et les gentils ne sont pas remplis d'imperfections? Ah ! c'est là le comble de la faiblesse. Après tant d'années, après tant de preuves, être encore si imparfait, c'est être bien tiède.

3. Quand donc les gentils nous diront : Pourquoi le Christ n'est-il venu qu'à présent? ne les laissons pas dire; mais demandons-leur s'il n'a pas bien accompli son œuvre. S'il était venu dès le commencement, et s'il n'avait pas réussi, le temps n'aurait pas suffi pour l'excuser. Mais puisque son œuvre s'est accomplie, pourquoi nous parler du temps? Quand un médecin soigne un malade et le guérit, on ne lui demande pas compte du traitement qu'il a appliqué. Quand un général a remporté la victoire, on ne lui demande pas compte de l'heure et du terrain qu'il a choisi. S'il n'avait pas réussi, on pourrait l'interroger. Mais, puisqu'il a réussi, il faut l'accueillir avec éloge. Que faut-il croire, dites-moi, vos raisonnements calomnieux ou cette œuvre si parfaite? A-t-il remporté ou non la victoire? dites-moi. A-t-il triomphé ou non de tous les obstacles? Sa parole s'est-elle accomplie ou non? Voilà ce qu'il faut examiner. Dites-moi : Si vous ne croyez pas au Christ, croyez-vous en Dieu? Est-il vrai, je vous le demande, que Dieu n'ait pas eu de commencement? Cela est vrai, me répondrez-vous. Mais, dites-moi; pourquoi ne s'y est-il pas pris dix mille ans plus tôt, pour créer les hommes? De cette manière, le monde aurait duré plus longtemps. Car si l'existence est un bien, mieux vaut la commencer plus tôt. Mais les hommes ont-ils donc perdu à ne pas exister plus tôt? Non sans doute, et celui qui les a faits sait pourquoi. Autre question : Pourquoi n'a-t-il pas créé tous les hommes à la fois et en même temps? L'aîné du premier homme a tant d'années; l'aîné de l'homme qui nait plus tard en a moins? Pourquoi a-t-il fait venir au monde les uns plus tôt, les autres plus tard? Voilà des points vraiment dignes de faire question, sans mériter cependant de curieuses recherches. Mais pourquoi le Christ est-il venu plus tôt ou plus tard? Il ne faut même pas le demander, car j'ai déjà dit pourquoi, et je ne pourrais que me répéter.

Figurez-vous l'humanité comme ayant une existence à elle : les temps primitifs sont l'adolescence du genre humain; l'âge suivant est sa jeunesse; les siècles de décadence sont sa vieillesse. Alors, quand l'âme possède toute sa vigueur, quand le corps a perdu la sienne et ne fait plus la guerre à l'âme, on est porté à la philosophie. Eh bien ! me dira-t-on, dans la pratique il en est tout autrement; car nous instruisons les jeunes gens. Il est vrai, mais nous ne leur enseignons pas les hautes sciences, mais la rhétorique et l'éloquence : on étudie la philosophie, quand on est dans toute la force de l'âge. Voyez Dieu : c'est ainsi qu'il traite les juifs. Les juifs sont comme des en-

fants auxquels il a donné Moïse pour maître, et c'est pour eux qu'il trace cette loi qui est pour ainsi dire leur abécédaire, « cette loi « qui n'offre que l'ombre des biens à venir, « sans offrir l'image même des choses ». (Hébr. x, 1.) Nous achetons des friandises aux enfants, nous leur donnons quelques pièces de monnaie, à une seule condition, c'est qu'ils se rendront à l'école. Et Dieu aussi donne aux Hébreux richesses et plaisirs, et leur prodigue ses biens, en retour desquels il ne demande qu'une chose, c'est qu'ils écoutent Moïse. C'est pour cela qu'il les a mis entre les mains de ce maître. Il ne veut pas qu'ils le méprisent; il veut qu'ils l'accueillent, comme un père bienveillant. Et voyez comme ce maître à lui seul leur impose. Ils ne disent pas : Où est Dieu? Ils disent : Où est Moïse? Il n'avait qu'à paraître pour se faire craindre. Quand ils font mal, voyez comme il sait les punir. Dieu voulait les abandonner, Moïse ne le permit pas. Ou plutôt, en cette circonstance, c'est Dieu qui fait tout. Dieu est le père qui menace; Moïse est le maître qui demande, qui cherche à fléchir le père et qui dit : Pardonnez-moi; je prends tout sur moi, à partir de ce moment. Ainsi le désert fut pour les Juifs une école. Semblables aux enfants qui, après être longtemps restés à l'école, demandent à se retirer, eux aussi avaient toujours les yeux tournés du côté de l'Egypte, et, les larmes aux yeux, ils disaient : Nous sommes perdus, c'est fait de nous, nous voilà morts! Et Moïse brisa la table de la loi, après avoir écrit pour eux quelques mots destinés à leur servir d'exemple, comme ferait un maître qui, pour témoigner sa colère à un mauvais élève, jetterait des tablettes qu'il aurait mal écrites; il a même le droit de les briser, sans que le père se fâche. Car cette table de la loi, Moïse s'était appliqué à l'écrire. Mais eux, sans s'inquiéter de leur maître, et distraits par d'autres pensées, ne gardaient ni modération, ni réserve, et, comme des enfants qui, dans une école, se frappent mutuellement, il leur permit de se frapper et de s'exterminer les uns les autres. Un maître donne une leçon à apprendre, et lorsqu'en la faisant dire, il voit que l'enfant a perdu son temps, il l'en punit. Par exemple les événements de l'Egypte étaient comme des lettres qui marquaient la puissance de Dieu. Il est vrai que ces lettres étaient des plaies et des fléaux, mais elles n'en montraient que mieux que Dieu punit ses ennemis : elles renfermaient un grand enseignement. En annonçant la punition des ennemis de Dieu, elles annonçaient aussi ses bienfaits à votre égard.

Les Juifs ressemblaient à ces écoliers qui prétendent savoir leur alphabet et qui, interrogés sur certaines lettres prises à part, ne peuvent pas répondre et sont battus. Ils prétendaient, eux, connaître la puissance de Dieu, et quand on les interrogeait sur des cas isolés de cette puissance, ils ne savaient rien et ils étaient châtiés. Avez-vous vu cette eau? Elle doit vous rappeler l'eau de l'Egypte. Celui qui a pu changer l'eau en sang, peut aussi faire jaillir une source. C'est ainsi que nous répétons aux enfants : Quand vous verrez sur un livre la lettre A, souvenez-vous que cette lettre a figuré sur vos tablettes. Avez-vous vu une famine? Souvenez-vous que c'est Dieu qui étouffe la moisson dans son germe. Avez-vous été témoins de guerres? Souvenez-vous du déluge. Avez-vous vu ce grand peuple qui habite cette terre? Il n'est pas plus grand que le peuple d'Egypte : Celui qui vous a tiré du milieu de ce peuple, saura bien vous sauver aujourd'hui que vous êtes loin de la terre d'Egypte. Mais ils ne savaient pas qu'on leur faisait subir un interrogatoire sur les éléments isolés de leur doctrine, et ils étaient châtiés. Ils ont mangé, ils ont bu et se sont révoltés. Ils ne devaient pas chercher la volupté dans la manne, puisqu'ils avaient appris que leurs maux venaient de la volupté. Ils faisaient comme ces enfants de bonne maison que l'on envoie à l'école et qui recherchent la compagnie des esclaves, et qui se font un jeu de les servir. Ils peuvent, à la table paternelle, se nourrir comme il faut et comme il convient à des gens bien nés, et ils préfèrent à la table de leur père, une ignoble table d'esclaves où règnent le tumulte et le désordre. C'est ainsi que les Hébreux cherchaient la terre d'Egypte. Et ils disaient à Moïse : « Oui, Seigneur, nous « ferons et nous écouterons tout ce que vous « direz ». (Exod. xxiv, 7.) Et, comme s'il se trouvait devant un père irrité qui voudrait se défaire de ses fils incorrigibles, le maître ne cessait de prier pour eux. Voilà ce qui arrivait souvent alors.

4. Pourquoi ce langage? C'est parce que nous ressemblons en tout aux enfants. Voulez-vous voir combien les lois que l'on donnait aux Juifs étaient des lois d'enfants Lisez

le Lévitique : « Œil pour œil, dent pour « dent », dit-il. (Lévit. XXIV, 20.) C'était ainsi qu'il fallait leur parler; car rien n'est plus porté à la vengeance que l'enfant. Qu'est-ce que la colère, en effet? C'est une éclipse de la raison; c'est un mouvement tumultueux de l'âme; or, comme cet âge manque surtout de réflexion et de raison, l'enfant se laisse dominer par la colère. Cela est si vrai, que s'il vient à tomber, il se frappe le genou en se relevant, il renverse son tabouret et parvient ainsi à calmer son ressentiment, à éteindre sa colère. Dieu traitait donc les Hébreux comme des enfants, en leur donnant la faculté d'arracher œil pour œil, dent pour dent, en immolant les Egyptiens et les Amalécites, leurs persécuteurs. Dans ses promesses, on croit entendre un père, à qui son enfant vient de dire : Papa, celui-là m'a frappé. Le père répond à son enfant : C'est un méchant; n'ayons pour lui que de la haine. Tel est le langage de Dieu : Vos ennemis, dit-il, seront les miens, et je détesterai ceux qui vous détestent. (Exod. XXIII, 22.) Et, quand Balaam priait, leur abattement était bien celui de l'enfant. Les enfants ont peur d'un rien, d'un morceau de laine et autre objet semblable. Pour calmer leur frayeur, on leur met l'objet sous la main et on charge leur nourrice de leur montrer ce que c'est. Ainsi fit Dieu : Balaam était un prophète terrible, et pourtant la terreur des Hébreux se changea en audace. Dieu traitait les Hébreux comme des enfants qui viennent d'être sevrés et dont on remplit la petite corbeille de mille bonnes choses; il leur prodiguait les biens et les douceurs. Comme l'enfant qui demande le sein, les Hébreux demandaient l'Egypte et les viandes de l'Egypte.

On ne court donc pas risque de se tromper en regardant Moïse comme le maître, le précepteur des Hébreux, et comme un maître plein de sagesse. Ce n'est pas en effet la même chose d'avoir à conduire des philosophes ou des enfants privés de raison. Voulez-vous un autre exemple? Ecoutez cette nourrice qui dit à son enfant : Aie bien soin de rassembler les plis de ta robe quand tu t'assieds. Ainsi faisait Moïse. Les enfants dont l'âme est encore sans frein, ressentent le pouvoir tyrannique de toutes les passions : c'est la vanité, c'est la cupidité, c'est l'irréflexion, c'est la colère, c'est l'envie qui les domine; les Juifs aussi étaient esclaves de toutes ces passions; ils conspuaient Moïse, ils le frappaient : comme des enfants qui prennent des pierres, et auxquels on crie : Ne lancez donc pas de pierres, ils prenaient, eux aussi, des pierres pour les jeter à Moïse, leur père, et Moïse fuyait. Quand un père a quelque ornement, son enfant, auquel cet ornement fait envie, le lui demande : ainsi faisaient Dathan et Abiron, s'élevant contre le sacerdoce. C'était le peuple le plus envieux, le plus querelleur et le plus arriéré de tous les peuples en toutes choses. Le moment, dites-moi, était-il favorable pour l'arrivée du Christ? Etaient-ils mûrs pour les leçons de la sagesse, ces hommes égarés par les passions, aussi effrénés dans leurs désirs que des coursiers fougueux, ces hommes esclaves des richesses et de leur ventre? Mais tous les préceptes de sagesse du Christ auraient été perdus pour ces insensés, et ils n'auraient profité ni des leçons de Moïse, ni des leçons du Christ.

Un maître qui veut faire lire ses écoliers, avant de leur faire connaître leurs lettres, ne réussira même pas à leur apprendre leur alphabet. C'est ce qui serait arrivé à cette époque. Mais aujourd'hui, les temps sont bien changés. La grâce de Dieu a civilisé le monde et y a semé en abondance les germes de la vertu. C'est pourquoi rendons grâces à Dieu de toutes choses et ne soyons pas trop curieux. Nous ne connaissons pas le temps; mais l'Etre qui a fait le temps, l'ouvrier des siècles le connaît. Cédons-lui donc en toutes choses; car c'est glorifier Dieu que de ne pas lui demander compte de ce qu'il fait. C'est ainsi qu'Abraham rendait grâces à Dieu, dans la persuasion où il était, dit-il, que Dieu est assez puissant pour tenir toutes ses promesses. (Rom. IV, 21.) Abraham se gardait d'interroger Dieu, même sur l'avenir; et nous autres, nous lui demandons compte même du passé. Voyez quelle est notre folie, quelle est notre ingratitude! Mais corrigeons-nous de ce défaut : loin de nous profiter, cette habitude nous porte un grand préjudice. Soyons reconnaissants envers Notre-Seigneur et glorifions Dieu, afin qu'en le remerciant de tous ses bienfaits nous soyons jugés dignes de sa miséricorde ainsi que de la grâce et de la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et pouvoir, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE V.

LE MYSTÈRE QUI AVAIT ÉTÉ CACHÉ A TOUS LES SIÈCLES ET A TOUS LES AGES, A ÉTÉ DÉCOUVERT MAINTENANT A SES SAINTS. — AUXQUELS DIEU A VOULU FAIRE CONNAITRE QUELLES SONT, DANS LES GENTILS, LES RICHESSES DE LA GLOIRE DE CE MYSTÈRE QUI N'EST AUTRE CHOSE QUE JÉSUS-CHRIST REÇU DE VOUS ET DEVENU L'ESPÉRANCE DE VOTRE GLOIRE. — C'EST LUI QUE NOUS ANNONÇONS, REPRENANT TOUT HOMME ET INSTRUISANT TOUT HOMME EN TOUTE SAGESSE, POUR RENDRE TOUT HOMME PARFAIT EN JÉSUS-CHRIST. (CHAP. I, 26-28 JUSQU'AU VERSET 6 DU CHAP. II.)

Analyse.

1. Degrés innombrables que les gentils ont dû franchir pour arriver à la connaissance du Christ.
2. Trésors de la science du Christ; ce que saint Paul demande à ses auditeurs, c'est une foi pleine et entière jointe à l'intelligence et à la charité.
3. Quand il s'agit de croire aux mystères, la raison nous égare et la foi nous soutient.
4. Contre ceux qui ne croient pas à la résurrection. Les mystères de la nouvelle loi ont dans l'ancienne loi et dans la nature des précédents qui nous préparent à y croire.

1. Après avoir dit les bienfaits que nous avons obtenus, comme autant de preuves de la bonté et de la grandeur de Dieu, il entre dans un autre développement et s'applique à faire voir que personne, avant nous, n'a connu Dieu. C'est ce qu'il fait dans l'épître aux Ephésiens, lorsqu'il dit : Ni les anges, ni les principautés, ni aucune autre vertu créée ne l'a connu; il n'a été connu que du Fils de Dieu. (Ephés. III, 5.) C'est pourquoi il ne dit pas : Mystère inconnu, mais : Mystère caché. Quoiqu'il ait été découvert maintenant, ce mystère est ancien. Dieu voulait que les choses fussent ainsi dès le commencement; pourquoi cela? Saint Paul ne le dit pas encore. — « A tous les « siècles », dit-il, « dès le commencement ». Et c'est avec raison qu'il donne le nom de mystère à ce que Dieu seul connaissait. Et ce mystère, où était-il caché? En Jésus-Christ; c'est ce que dit saint Paul dans son épître aux Ephésiens. (Ephés. III, 9.) C'est ce que dit le Prophète : « Vous existez depuis le commen« cement des siècles jusqu'à la fin des siècles ». (Ps. LXXXIX, 2.) — « Ce mystère a été découvert « maintenant à ses saints ». Ce bienfait est donc tout entier une grâce de la Providence. « Il a été manifesté maintenant ». Il ne dit pas : S'est opéré; mais : « A été manifesté à ses « saints ». Il reste donc encore caché, puisqu'il n'a été découvert qu'à ses saints. Ne vous laissez donc pas tromper sur les motifs de Dieu qui sont inconnus. « Le mystère a été décou« vert à ceux à qui il a voulu le découvrir ». Voyez comme il sait toujours mettre un frein à leur curiosité. « A ceux à qui Dieu a voulu « faire connaître, etc. » Dieu a eu ses raisons pour agir ainsi. Et, en parlant comme il parle, l'apôtre a voulu que les hommes reconnaissent l'empire de la grâce, au lieu de se glorifier de leurs vertus.

Que signifie cette expression : « Les richesses « de la gloire de ce mystère chez les gentils? » C'est une expression pleine de beauté et d'énergie. C'est un sentiment sublime; ce sont de grandes images qui renchérissent les unes sur les autres. C'est employer, en effet, une grande image que de dire sans rien préciser : « Les « richesses de la gloire de ce mystère chez les « gentils ». Car c'est chez les gentils surtout qu'éclate la grandeur de ce mystère, et c'est ce que saint Paul dit ailleurs : « Quant aux « gentils, ils doivent glorifier Dieu de sa misé« ricorde ». (Rom. XV, 9.) Oui, la gloire de ce mystère éclate chez les autres; mais elle éclate surtout chez les gentils. Que des hommes, plus insensibles que des pierres, aient été tout à coup élevés au rang des anges par de simples paroles, par la seule opération de la foi, voilà où est la gloire, où est la splendeur du mystère! C'est comme si, d'un chien famélique et galeux, hideux et difforme, gisant sur le sol sans pouvoir faire un seul mouvement, on faisait tout à coup un homme, pour faire asseoir cet homme sur un siége royal. Voyez, en effet : ils adoraient les pierres et la terre; ils ont appris que l'homme vaut mieux que le ciel et le soleil, et que le monde entier doit être son esclave. Ils étaient captifs, dans

les chaînes du démon; tout à coup ils lui ont mis le pied sur la tête, ils lui ont commandé et l'ont flagellé. Ces captifs, ces esclaves des démons, sont devenus des natures divines, des natures d'anges et d'archanges. Ces êtres, qui ne savaient même pas ce que c'est que Dieu, sont allés s'asseoir sur le trône de Dieu.

Voulez-vous voir quels degrés innombrables ils ont franchis? Ils ont dû apprendre d'abord que les pierres ne sont pas des dieux; que la pierre, loin d'être dieu, est même au-dessous de l'homme, qu'elle est même au-dessous de la brute, qu'elle est même inférieure à la plante; que c'était sur le dernier degré de l'échelle des êtres qu'ils avaient choisi leurs dieux; que non-seulement ni la pierre, ni la terre, ni l'animal, ni la plante, ni l'homme, ni le ciel, mais, pour monter plus haut, que ni la pierre, ni l'animal, ni la plante, ni les éléments, ni la matière qui est au-dessus de nous, ni celle qui est au dessous, ni l'homme, ni les démons, ni les anges, ni les archanges, ni aucune de ces puissances célestes ne doivent être pour le genre humain les objets d'un culte. Ils ont dû fouiller, pour ainsi dire, dans les abîmes de la science, pour apprendre que c'est le Maître de l'univers qui est Dieu, qu'il a seul droit à nos hommages, qu'il est beau de savoir bien régler sa vie, que la mort actuelle n'est pas la mort, que la vie d'ici-bas n'est pas la vie, que notre corps ressuscite, qu'il devient incorruptible, qu'il monte au ciel, qu'il parvient à l'immortalité, qu'il est à côté des anges auprès desquels il se trouve transporté. Cet être placé ici-bas, Dieu lui a fait monter et franchir tous les degrés pour le placer sur le trône : cet être qui était au-dessous de la pierre, Dieu l'a mis au-dessus des anges, des archanges, des trônes et des dominations. Oui, il a eu raison de dire : « Les richesses de la gloire de ce mystère ».

En comparaison de cette science, la science des anciens philosophes n'était que folie : tout ce que les philosophes pourraient dire ici serait inutile. Car le style de Paul a ici une grandeur infinie : « Quelles sont », dit-il, chez les gentils, « les richesses de la gloire de « ce mystère », qui est le « Christ résidant en « vous? » Les gentils devaient apprendre en outre que celui qui est au-dessus de tout, qui commande aux anges et qui étend son empire sur toutes les puissances, s'est abaissé jusqu'à devenir un homme, a enduré d'innombrables souffrances, est ressuscité et monté au ciel.

2. Voilà tout ce que renfermait ce mystère. Et, pour en faire l'éloge, il ajoute : « Qui est « le Christ résidant en vous ». Mais s'il est en vous, à quoi bon aller chercher les anges, pour vous l'enseigner? « De ce mystère ». Il y a d'autres mystères encore. Mais ce mystère-là est bien le mystère inconnu, le mystère admirable qui surpasse toute attente, le mystère qui était caché au monde. « Qui est », dit-il, « le Christ résidant « en vous, l'espérance de votre gloire », le Christ que nous vous annonçons, en faisant descendre sa doctrine du ciel : c'est nous qui vous l'annonçons; ce ne sont pas les anges. « C'est lui que nous prêchons, reprenant tous « les hommes ». Nous ne vous commandons rien; nous ne vous imposons pas la religion du Christ; car c'est encore ici un effet de la bonté de Dieu, de ne pas tyranniser les âmes. Pour atténuer ce que ce mot « nous prêchons » peut avoir d'ambitieux, il ajoute : « Reprenant » tous les hommes. C'est la réprimande d'un père plutôt que celle d'un maître. « Que nous « annonçons », dit-il, « reprenant tous les « hommes et les instruisant dans toute la sa- « gesse », ce qui veut dire, les instruisant dans toute espèce de sagesse ou leur parlant toujours avec sagesse. Il faut donc ici une sagesse accomplie; car il n'est pas donné à tout le monde d'apprendre de tels mystères. « Afin que nous « rendions tout homme parfait en Jésus- « Christ ». Que dites-vous, Paul? vous voulez rendre tous les hommes parfaits? Oui, c'est là le désir le plus cher de l'apôtre. Quand même il ne réussirait pas, saint Paul veut guider tous les hommes vers la perfection. Oui, vers la perfection; mais l'œuvre de Paul est encore imparfaite et elle le sera, tant que tous les hommes ne seront pas complétement sages. «Tout homme « parfait en Jésus-Christ »; non dans la connaissance de la loi, non dans la connaissance des anges; car ce n'est pas là la perfection; mais « en Jésus-Christ », c'est-à-dire dans la connaissance du Christ. Bien connaître les actions du Christ, c'est être plus sage que les anges. « En Jésus-Christ ».

« C'est aussi la fin que je me propose dans « mes travaux et dans mes luttes ». Je ne poursuis pas mon œuvre, dit-il, avec mollesse et tant bien que mal; je travaille, je lutte avec zèle, c'est-à-dire sans épargner mes veilles.

Si je veille tant à vos intérêts, vous devez à plus forte raison me seconder. Puis il montre que Dieu est pour beaucoup dans ces travaux. « Avec l'aide de sa vertu qui agit puissamment « en moi ». Il prouve que c'est là l'ouvrage de Dieu. S'il me rend fort et robuste pour accomplir cette œuvre, c'est qu'il veut que je l'accomplisse. Et voilà pourquoi il dit au commencement de ce chapitre : « Paul, par la vo« lonté de Dieu ». Ce n'est pas là seulement le langage de la modestie ; c'est celui de la vérité. « Dans mes luttes », cela signifie qu'il a beaucoup d'adversaires.

Puis, du ton le plus bienveillant, il dit à ses auditeurs : « Je veux que vous sachiez quelle « est ma sollicitude pour vous et pour ceux qui « sont à Laodicée ». (Chap. II, 1.) Et, pour que cet intérêt ne ressemble point à un témoignage de leur faiblesse, il l'étend aussi à d'autres, sans les reprendre encore. « Et pour « tous ceux qui ne me connaissent pas encore « de vue ». Langage admirable dont le sens est qu'il les voit toujours en esprit ! Il leur témoigne beaucoup d'affection, et c'est pourquoi il ajoute : « Afin que leurs cœurs soient con« solés, en se trouvant unis par la charité, et « qu'ils soient remplis de toutes les richesses « de l'intelligence, pour connaître le mystère « de Dieu le Père, et de Jésus-Christ, en qui tous « les trésors de la sagesse et de la science sont « cachés ».

Il s'efforce ici d'aborder le dogme, sans les accuser, ni sans les disculper tout à fait. Je lutte, dit-il, et pourquoi ? Pour qu'ils forment une masse bien compacte, c'est-à-dire pour qu'ils soient fermes et stables dans la foi. Mais il n'expose pas ainsi sa pensée ; il retranche de son discours toute parole accusatrice. Il veut qu'ils soient unis par la charité et non par la nécessité, ni par la violence. Car, je le répète, c'est toujours sans aigreur qu'il les exhorte ; et voilà pourquoi il dit : Je suis dans l'angoisse, parce que je voudrais les mener avec le lien de l'affection, sans les contraindre. Je ne veux pas qu'ils soient unis seulement de bouche, ni qu'ils s'unissent inconsidérément et sans réflexion ; je veux que leurs cœurs soient consolés, « étant unis par la charité, « pour être remplis de toutes les richesses « d'une parfaite intelligence », c'est-à-dire pour qu'ils ne soient plus en proie au doute, pour que leur foi soit pleine et entière. Car c'est de la plénitude de la foi qu'il s'agit ici. Le raisonnement peut bien produire aussi la conviction ; mais cette foi-là n'a aucune valeur. Je sais que vous croyez ; mais je veux que vous soyez pleinement convaincus, de manière à posséder non-seulement la richesse, mais « toutes « les richesses », de manière à posséder la foi pleine et entière. Voyez l'habileté du saint apôtre. Il ne dit pas : Vous avez tort de ne pas avoir la foi, dans toute sa plénitude ; il ne les a pas accusés. Il dit : Vous ne savez pas comme je voudrais vous voir remplis d'une foi intelligente. Car, puisqu'il a parlé de la foi, n'allez pas croire, ajoute-t-il, que je parle d'une foi aveugle et inutile. La foi que je vous demande, c'est la foi jointe à l'intelligence et à la charité.

« Pour connaître le mystère de Dieu le Père « et de Jésus-Christ ». C'est le mystère de Dieu, d'y être amené par Jésus-Christ. « Et de Jésus« Christ, en qui tous les trésors de la sagesse et « de la science sont cachés ». S'il renferme en lui seul tous ces trésors cachés, il est arrivé à point, en arrivant aujourd'hui sur la terre. Que signifient donc les reproches de quelques insensés ? Voyez comme il parle à ces hommes simples : « En qui sont renfermés tous les « trésors » : c'est-à-dire qui connaît tout. — « Cachés ». N'allez pas croire, en effet, que vous les possédez tous. Ce n'est point à vos yeux seulement, c'est encore aux yeux des anges qu'ils sont cachés. C'est donc au Christ qu'il faut tout demander ; c'est lui qui donne la sagesse et la science. Par le mot, « les tré« sors de la science », il fait allusion à leur richesse ; par le mot « tous », à l'omniscience du Christ ; par le mot « cachés », à son privilége. « Or je dis ceci, afin que personne ne « vous trompe par des paralogismes exposés « d'une manière persuasive (4) ».

3. Ce que je vous ai dit, poursuit-il, a pour but de vous empêcher d'interroger les hommes sur de pareils sujets. « Afin que personne ne « vous trompe avec des paralogismes présentés « d'une manière persuasive ». Quelle n'est pas, en effet, la puissance du sophiste, si sa parole est persuasive ? « Car, si je suis absent de corps, « je suis néanmoins avec vous en esprit (5) ». La suite des idées amenait ces paroles : Si je suis absent de corps, je connais cependant ceux qui voudraient vous tromper. Le verset finit par un éloge. « Voyant avec joie l'ordre « qui règne parmi vous et la solidité de votre « foi en Jésus-Christ ». L'ordre dont il parle,

est un ordre bien établi. « Et la solidité de « votre foi en Jésus-Christ ». Ici l'éloge est encore plus flatteur. Il n'a pas dit, votre foi; mais: « La solidité de votre foi », comme s'il parlait à des soldats bien alignés et fermes à leur poste. Ce qui est ferme et solide est à l'épreuve de la fraude et de la tentation. Non-seulement, dit-il, vous n'êtes pas tombés, mais nul ennemi n'a pu jeter le désordre dans vos rangs. Il s'offre à leurs regards, comme un chef présent parmi eux; c'est le moyen de faire respecter la discipline. C'est quand les soldats restent fermes à leur poste que les rangs restent bien serrés. Ce qui fait la solidité d'un tout, c'est le rapprochement et l'union intime de toutes les parties de ce tout, et c'est ce qui a lieu dans une bonne muraille. Voilà l'œuvre de la charité. Les membres qu'elle unit étroitement forment un corps des plus solides. La foi produit le même effet, en ne permettant pas au sophisme de se glisser entre eux. Le sophisme est un élément de division et de ruine; la foi est un gage de solidité et d'union. Puisque les bienfaits de Dieu dépassent la raison humaine, Dieu a fait sagement de nous donner la foi. Comment rester ferme, lorsqu'on demande des comptes à Dieu ?

Chez nous, ce sont les vérités les plus sublimes qui se passent du raisonnement et qui s'appuient sur la foi. Dieu est partout et nulle part. Quoi de plus contraire à la raison? Chaque mot de cet axiome cache un écueil. L'espace, en effet, ne renferme pas Dieu; aucun lieu n'est capable de le contenir. Il est increé, il ne s'est pas fait lui-même; il n'a pas eu de commencement. La raison acceptera-t-elle ces vérités, si la foi est absente? Les propositions ne semblent-elles pas ridicules et plus insolubles que des énigmes? Il n'a pas eu de commencement, il est incréé, immense et infini, voilà ce qui nous jette dans le doute et la perplexité. Il est incorporel; c'est là que notre raison se perd. Dieu est incorporel : comment cela? voilà un mot vide, un mot que l'esprit ne peut concevoir et qui ne lui représente rien. Car s'il représentait quelque chose, il représenterait notre nature et ce qui constitue le corps. Un pareil mot, la bouche le prononce; mais l'esprit ne comprend pas ce que dit la bouche. Il ne sait qu'une chose, c'est que ce mot désigne un être qui n'a pas de corps. Mais pourquoi parler de Dieu? Que signifie ce mot incorporel appliqué à l'âme qui est créée, renfermée dans notre corps et limitée? Répondez; montrez-moi le sens de ce mot. Mais vous ne le pouvez pas. Est-ce de l'air, que cette âme ? Mais l'air est un corps, bien qu'il ne soit pas solide; et mille faits nous prouvent que c'est un corps élastique. Est-ce un feu ? mais le feu est un corps, et l'activité de l'âme est incorporelle. Pourquoi? c'est qu'elle pénètre partout. Donc si l'âme n'est pas un corps, quelque chose d'incorporel se trouve donc compris dans un lieu, et par conséquent est circonscrit; or, ce qui est circonscrit forme une figure, et les figures sont tracées avec des lignes, et les lignes appartiennent à des corps. Mais ce qui n'offre pas de figure, comment peut-on le concevoir ? Il n'y a là ni figure, ni forme, ni lieu. Voyez-vous quelle obscurité?

Autres réflexions. Le grand Etre n'a pas la capacité du mal; mais il est « volontairement » bon ; donc il serait aussi capable du mal. Mais voilà ce qu'on ne peut dire, et loin de nous un pareil langage! Est-ce volontairement ou malgré lui qu'il a été amené à posséder l'existence? Voilà encore une question qu'on ne doit pas faire. Autre problème. Renferme-t-il la terre dans sa circonscription, ou ne la renferme-t-il pas? S'il ne la renferme pas, c'est que c'est elle qui le renferme. S'il la renferme, c'est qu'il est infini dans sa nature. Et maintenant se borne-t-il lui-même? S'il se borne lui-même, il n'est pas sans commencement par rapport à lui, bien qu'il le soit par rapport à nous; on ne peut donc pas dire que par sa nature même, il n'a pas de commencement.

Partout des contradictions qui prouvent que nous sommes environnés de ténèbres, et que nous avons toujours besoin de la foi. Mais abordons, s'il vous plaît, de moins hautes questions. Cet Etre suprême est capable d'action. Or cette action, quelle est-elle? Est-ce un mouvement quelconque? Il n'est donc pas immuable; car ce qui se meut n'est pas immuable, puisque l'immobilité se change en mouvement. Mais cette essence se meut et ne reste jamais en place. Quel est son mouvement, dites-moi? Chez nous il y a sept manières de se mouvoir; on peut se mouvoir de bas en haut, de haut en bas, de dehors en dedans, de dedans en dehors, à gauche, à droite, circulairement; sous un autre point de vue, il y a le mouvement qui augmente, celui qui diminue, celui qui commence, celui qui finit, celui

qui change. L'essence suprême ne se meut-elle d'aucune de ces manières et se meut-elle comme l'âme? Mais loin de nous cette pensée! car l'âme se livre à une foule de mouvements déréglés.

Vouloir, est-ce agir? S'il en est ainsi, Dieu veut que tous les hommes soient bons et qu'ils soient sauvés. Comment donc cela n'a-t-il pas lieu? Vouloir, n'est-ce pas agir? Alors, pour agir, il ne suffit pas de vouloir. Et comment donc l'Ecriture dit-elle: « Tout ce qu'il a voulu, il l'a fait? » (Ps. CXIII, 11.) Et pourquoi le lépreux dit-il au Christ : « Si vous voulez, vous pouvez me « purifier? » (Matth. VIII, 2.) Voulez-vous que je passe à d'autres questions? Comment le monde a-t-il été tiré du néant? Comment y retombe-t-il? Qu'y a-t-il au-dessus du ciel? et au-dessus de la région supérieure au ciel? et au-dessus de l'espace supérieur à cet autre espace, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini? Qu'y a-t-il au-dessous de la terre? la mer. Et au-dessous de la mer ? et toujours ainsi ... Mais à droite et à gauche, ne sommes-nous point assiégés par le doute ?

4. Mais les yeux n'ont rien à faire là. Voulez-vous descendre un peu et aborder des sujets qui sont du ressort de la vue et de l'histoire? Comment se fait-il, dites-moi, que Jonas ait vécu dans le ventre de la baleine? La baleine n'est-elle pas un monstre privé de raison qui fait des bonds insensés? Comment donc a-t-elle épargné ce juste? Comment ce juste n'a-t-il pas étouffé, comment son corps ne s'est-il pas putréfié dans sa prison? Si la mer est déjà dangereuse, ce séjour dans les entrailles d'un monstre, au milieu d'une atmosphère suffocante, était bien plus dangereux encore. Comment Jonas pouvait-il respirer? Comment y avait-il là assez d'air pour faire vivre deux créatures? Comment se fait-il qu'il soit sorti du ventre de la baleine, sain et sauf? Comment pouvait-il parler, conserver son sang-froid et prier? Tout cela n'est-il pas incroyable? C'est incroyable, si nous consultons la raison; c'est très-croyable, si nous consultons la foi. Mais voici quelque chose de plus fort. Le blé dans le sein de la terre se gâte et repousse. Il y a là deux phénomènes merveilleux qui se combattent et qui triomphent l'un de l'autre. Ce blé préservé de la putréfaction, merveille ! ce blé qui se pourrit et qui repousse, merveille encore !...

Où sont ces hommes qui ne croient pas à la résurrection et qui disent : Comment tous ces ossements peuvent-ils se réunir ? et qui tiennent d'autres discours semblables? Répondez : Comment se fait-il qu'Elie soit monté au ciel sur un char de feu? (IV Rois, II, 11.) Le feu brûle, mais ne sert pas de véhicule. Quel est le secret de sa longue existence? Dans quel lieu est-il? Pourquoi ce miracle a-t-il eu lieu? Où Enoch a-t-il été transporté? Se nourrit-il des mêmes aliments que nous? Qui le retient loin de la terre? Pourquoi cette translation? Voyez là des leçons que Dieu nous donne l'une après l'autre. Il a ravi Enoch à la terre; ce n'est pas là un grand miracle, mais c'est une leçon qui nous prépare à voir Elie enlevé au ciel. Il a enfermé Noé dans l'arche; ce n'est pas non plus un bien grand miracle, mais c'est une leçon qui nous prépare à croire que Jonas a été enfermé dans le ventre d'une baleine. C'est ainsi que les faits de l'Ancien Testament ont eu besoin aussi de précédents et de symboles. Le premier degré d'une échelle conduit au second, et l'on ne peut arriver du premier au quatrième échelon sans mettre le pied sur les échelons intermédiaires. Il en est de même dans l'échelle des événements. Il y a des symboles qui annoncent d'autres symboles, témoin l'échelle vue par Jacob. Dieu se tenait sur le dernier échelon, et au-dessous de lui étaient les anges qui montaient ou descendaient.

On annonçait que le Père a un Fils : il fallait faire croire à cet article de notre foi. Où voulez-vous que j'en prenne les symboles? Faut-il, pour vous les faire voir, descendre ou monter l'échelle? Il fallait faire voir qu'il engendre sans diminution de sa substance : c'est pour cela que nous voyons tout d'abord un sein stérile qui porte des fruits. Mais remontons plus haut. Il fallait nous préparer à croire que Dieu engendra seul et de lui-même. A cet effet, nous voyons aussi paraître un symbole, obscur, il est vrai, comme l'ombre qui figure le corps; mais enfin le symbole apparaît et devient plus clair avec le temps. L'homme, sans coopération, sans rien perdre de son être, engendre la femme. Et le mystère de l'enfantement d'une Vierge ne réclamait-il point aussi quelque symbole précurseur? Eh bien ! avant que ce mystère ait lieu, nous voyons jusqu'à deux ou trois fois, nous voyons souvent un sein stérile porter des fruits. C'est là le type du mystère; c'est le symbole qui nous prépare à y croire. Car si

l'homme peut naître suivant un mode privilégié, à plus forte raison un être supérieur à l'homme. Il y a une autre génération qui sert aussi de type aux vérités de la foi : c'est notre régénération dans le Saint-Esprit. Le type de cette génération est aussi la femme stérile, car l'œuvre dont nous parlons n'est pas née du sang. Mais cette génération est à son tour le symbole de la génération céleste. De ces deux symboles, l'un montre que le Père engendre sans altération de sa substance, l'autre qu'il peut engendrer sans coopération.

Le Christ étend du haut des cieux sa domination sur toutes les créatures. Voilà encore un article de foi. Cette domination, l'homme l'exerce sur la terre. Dieu dit : « Faisons l'homme « à notre image et à notre ressemblance » (Gen. I, 26), pour qu'il commande à tous les animaux privés de raison : les leçons de Dieu ne sont pas seulement des mots, ce sont aussi des faits. La distinction que la nature a mise entre les créatures, est marquée dans le paradis terrestre, où l'on voit que l'homme est le meilleur et le plus noble de tous les êtres de la création. Le Christ devait ressusciter. Voyez combien de signes concourent à annoncer cette résurrection : c'est Enoch, c'est Elie, c'est Jonas, c'est le miracle de la fournaise, c'est le déluge de Noé, ce sont les semences, les plantes, c'est la reproduction de tous les êtres animés. Comme c'est là le pivot de notre foi, c'est celui de tous les articles de notre foi qui a pour lui le plus grand nombre de symboles. Cette providence qui gouverne le monde se révèle aussi dans toutes les choses d'ici-bas. Partout veille un œil prévoyant ; les troupeaux et toutes les choses d'ici-bas ont besoin d'un guide. Pour prouver que rien ne se fait au hasard, nous avons la géhenne, le déluge de Noé, le feu, l'exemple des Egyptiens engloutis dans les flots, ce qui s'est passé dans le désert. Le baptême aussi devait être annoncé par une foule de signes précurseurs : de là tous les miracles opérés au moyen de l'eau, les exemples innombrables de l'Ancien Testament, la piscine ; de là, et pour attester que tout ce qui n'est pas sain doit être purifié, le déluge lui-même et le baptême de saint Jean. Il fallait croire au sacrifice du Fils offert par Dieu le Père : eh bien ! c'est un homme qui le premier donne l'exemple d'un sacrifice pareil : cet homme est Abraham, le patriarche. Ainsi tous ces faits, il ne tient qu'à nous d'en trouver la représentation dans l'Ecriture. Mais sans nous fatiguer, arrêtons-nous aux résolutions suivantes : Soyons fermes et stables dans notre foi ; montrons que notre plan de vie est bien réglé, afin que, rendant grâces à Dieu en toutes choses, nous soyons jugés dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, aujourd'hui et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

DONC, SUIVANT L'INSTRUCTION QUE VOUS EN AVEZ REÇUE, MARCHEZ DANS LA VOIE DU CHRIST ET VIVEZ EN LUI. — ENRACINÉS A LUI, ÉDIFIÉS SUR LUI, APPUYÉS SUR LA FOI, COMME VOUS L'AVEZ APPRIS, CROISSANT DE PLUS EN PLUS DANS LA FOI, AU MILIEU DE CONTINUELLES ACTIONS DE GRACES. (CH. II, 6, 7-15.)

Analyse.

1. Saint Paul attaque les pratiques superstitieuses des juifs et des gentils.
2. Explication des mots : La plénitude de la divinité habite en lui.
3. Dieu a déchiré l'acte de notre condamnation.
4. Régénération par le baptême. Comparaison de l'homme régénéré par le baptême avec l'athlète.

1. Il commence par les prendre à témoin, en leur disant : « Suivant l'instruction que « vous avez reçue ». Nous ne changeons rien à nos préceptes, leur dit-il ; ne changez donc rien à votre conduite. « Continuez à marcher dans « sa voie, à vivre en lui » ; c'est lui en effet qui est la voie qui conduit à son Père, et non les anges ; car cette voie ne conduit pas au même

but. « Enracinés », c'est-à-dire fixes et stables, ne flottant ni à droite, ni à gauche, mais « enracinés », parce que ce qui est enraciné, ce qui a pris racine ne peut être transposé. Voyez comme il emploie toujours le mot propre et comme toutes ses expressions sont bien appliquées! « Et édifiés sur lui », dit-il, c'est-à-dire, fixant sur lui notre pensée, et « appuyés » sur lui, c'est-à-dire tenant à lui, comme l'édifice tient à sa base. Il montre que leur foi tombait en ruines. C'est ce que signifie le mot « édifiés ». C'est que la foi est un édifice qui a besoin d'être bien assis sur des fondements fermes et stables. Si le terrain n'est pas sûr, l'édifice chancelle; si le terrain est sûr, mais si l'édifice n'est pas bien assis, il n'est pas plus solide. « Comme vous l'avez appris ». Autre preuve qu'il ne dit rien de nouveau : « Croissant de plus en plus en cette foi, au « milieu de continuelles actions de grâces ». C'est le propre de la reconnaissance non-seulement de rendre grâces, mais de rendre grâces avec effusion, avec plus d'effusion qu'on n'a appris à le faire, s'il est possible, et de tout son cœur. « Prenez garde que quelqu'un ne « vous surprenne », preuve qu'il y a par là un voleur, un intrus qui s'introduit en cachette. Et il a raison de parler de surprise. Il y a par là un de ces malfaiteurs qui creusent sous les murailles pour les faire tomber. C'est son intérêt de poursuivre son œuvre de destruction, sans qu'on s'en aperçoive. « Par la philosophie ». Mais, la philosophie étant respectable à ses yeux, il ajoute : « Et par des raisonnements vains « et trompeurs ». Il y a des fraudes salutaires dont nous avons plusieurs exemples et qui ne méritent pas le nom de fraudes. C'est celle dont Jérémie est victime, lorsqu'il dit : « Vous « m'avez trompé, Seigneur ». (Jér. xx, 7.) Ici il n'y a vraiment pas de quoi crier à la fraude. Et la fraude au moyen de laquelle Jacob a surpris son père n'était vraiment pas de la fraude, c'était une trame providentielle. « Par la phi« losophie », dit-il, et « par des raisonnements « vains et trompeurs, selon une doctrine hu« maine, selon les éléments du monde, et non « selon Jésus-Christ ».

Il blâme ici l'attention superstitieuse dont certains jours étaient l'objet, en parlant des éléments du monde, c'est-à-dire du soleil et de la lune. C'est ainsi qu'il disait dans l'épître aux Galates : « Comment vous tournez-vous « vers ces éléments du monde impuissants et « défectueux ? » (Gal. iv, 9.) Il ne parle pas spécialement de l'observation des jours; il parle en général du monde, pour montrer combien ce monde et à plus forte raison ses éléments ont peu de valeur. C'est après avoir mis sous leurs yeux la multitude des bienfaits de Dieu, qu'il les accuse, pour donner plus de poids à l'accusation par le tableau des bienfaits, et pour convaincre ses auditeurs. C'est la méthode des prophètes; ils montrent les bienfaits de Dieu pour aggraver la faute des pécheurs. Isaïe s'écrie : « J'ai engendré, j'ai « exalté des fils, et ils m'ont méprisé ». (Isaïe, i, 2.) Et Michée : « O mon peuple, que t'ai-je fait, « quelle douleur, quel chagrin t'ai-je causé ? » (Mich. vi, 3.) Et David : « Je t'ai exaucé dans « une nuit d'orage ». (Ps. lxxx, 8.) Et dans un autre endroit : « Ouvre la bouche, et je la « remplirai de mes dons ». Partout, chez les prophètes, on trouvera cette méthode. Ainsi, quoi que pussent dire les imposteurs, il ne faudrait pas les écouter, et même, tout souvenir des bienfaits de Dieu mis à part, il faut fuir tous les piéges de ces raisonneurs. Lors même en effet que vous pourriez servir deux maîtres, il ne faut pas vous rendre esclaves de ces sophistes. Mais leurs raisonnements ne vous permettent pas de suivre le Christ et vous en détournent. Après avoir battu en brèche les observations superstitieuses des gentils, il attaque victorieusement la superstition des juifs. Car juifs et gentils se livraient à des observations superstitieuses; seulement, la source de ces observations étaient la loi pour les juifs, la philosophie pour les gentils. Il commence par s'en prendre à ceux chez lesquels il y a le plus à blâmer. Que dit-il ? Il parle de ces observations qui n'étaient pas « selon le « Christ ». — « C'est en lui, en effet, que toute « la plénitude de la divinité habite corporel« lement (9) . Et c'est en lui que vous en « êtes remplis, lui qui est le chef de toute « principauté et de toute puissance (10) ».

2. « Parce que la plénitude de la divinité ha« bite en lui », c'est-à-dire, parce que Dieu habite en lui. Mais n'allez pas croire que Dieu soit renfermé en lui, comme dans un corps. Il dit : « Toute la plénitude de la divinité cor« porellement. Et c'est en lui que vous en êtes « remplis ». Il y en a qui prétendent que c'est l'Eglise qui reçoit son accomplissement de la divinité de Jésus-Christ, selon ce que saint Paul dit ailleurs : « Qui accomplit tout en

« toutes choses ». (Eph. I, 33.) Le mot « corpo-« rellement » signifie que Jésus-Christ est à l'égard de l'Eglise ce que la tête est à l'égard du corps. Mais pourquoi n'a-t-il pas dit : La plénitude de la divinité qui est l'Eglise? Quelques-uns prétendent que ces mots : « La pléni-« tude de la divinité », désignent le Père : mais c'est à tort, parce que le mot « habiter », ne peut s'appliquer à Dieu, et parce que la plénitude n'est pas ce qui contient, mais ce qui remplit. « La terre et tout ce qui remplit la terre appar-« tient à Dieu », dit le Psalmiste (Ps. XXIII, 1.) « Jusqu'à ce que toutes les nations qui rem-« plissent la terre soient arrivées ». La réunion de toutes les parties, voilà la plénitude. Que veut dire « corporellement? » Comme dans une tête. Pourquoi donc ces mots qui suivent : « Et « c'est en lui que vous en êtes remplis? » Que veulent dire ces mots? Que vous n'êtes pas moins bien partagés que lui. Ce qui est venu habiter en lui, est venu habiter en vous. Paul en effet cherche toujours à nous associer au Christ ; c'est ce qu'il fait, quand il dit : « Il est « ressuscité comme nous et nous a fait asseoir « auprès de lui ». (Ephés. II, 6.) « Si nous per-« sévérons, nous régnerons avec lui ». (II Tim. II, 12.) « Ne nous donnera-t-il pas aussi toutes « choses avec lui ». (Rom. VIII, 32.) Il va jusqu'à nous donner le nom de cohéritiers du Christ. « Et il est le chef de toute principauté et de « toute puissance ». (Ibid. 17.) Celui qui est supérieur à tous, celui qui est la source de toute puissance et de toute principauté, ne nous est-il pas aussi consubstantiel?

Puis il parle des bienfaits du Christ en termes admirables, plus admirables même que dans l'épître aux Romains. Car dans l'épître aux Romains, il dit : « La circoncision est celle du « cœur qui se fait par l'esprit et non selon la « lettre ». Ici la circoncision se fait « par le « Christ ». — « C'est en lui que vous avez été « circoncis d'une circoncision qui n'est pas « faite de main d'homme, mais qui consiste « dans le dépouillement du corps des péchés « que produit la chair, et qui est la circonci-« sion du Christ (11) » · Voyez comme il serre toujours de près la vérité. Il dit : Le dépouillement « absolu », et non pas « le simple dépouille-« ment ». Ce terme « du corps des péchés » fait allusion à l'ancienne vie que menaient les fidèles avant leur conversion. Il tourne et retourne toujours et de mille manières les mêmes idées. C'est ainsi qu'il disait plus haut : « Qui nous a arrachés à la puissance des ténè-« bres et nous a réconciliés avec Dieu qui s'é-« tait détourné de nous, afin que nous fussions « saints et sans péchés ». (Col. I, 13.) Ce n'est plus par le glaive, dit-il, que se fait la circoncision; c'est par le Christ lui-même. Ce n'est pas, comme autrefois chez les Juifs, la main de l'homme, c'est l'esprit qui opère la circoncision ; et elle s'opère non sur une partie de l'homme, mais sur l'homme tout entier. Cela est un corps et ceci en est un autre ; mais pour le corps du vieil homme, il y a la circoncision charnelle ; pour vous, il y a la circoncision spirituelle qui n'a pas lieu comme chez les Juifs ; car ce n'est pas de votre chair que vous vous êtes dépouillés, c'est de vos péchés. Quand et comment? Par le baptême. Et ce qu'il appelle circoncision, il l'appelle aussi sépulcre. Voyez comme il justifie ce qu'il vient de dire. Les péchés de la chair, sont ceux dont leur chair s'est rendue coupable. Cette circoncision nouvelle dont il parle est plus qu'une circoncision. Il ne se sont pas bornés à retrancher et à rejeter loin d'eux leurs péchés, ils les ont détruits, ils les ont anéantis.

« Ayant été ensevelis avec vos péchés par le « baptême, dans lequel vous avez été aussi « ressuscités par la foi que vous avez eue en « Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts (12) ». Il n'y a pas là seulement un tombeau ; voyez ce qu'il dit : « Dans lequel vous avez été aussi « ressuscités par la foi que vous avez eue en « Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts ». Et cela est juste. C'est la foi qui a tout fait. Vous avez cru que Dieu pouvait vous ressusciter et vous êtes ressuscités. Pour prouver que vous aviez raison de croire, il dit : « Qui l'a « ressuscité d'entre les morts » ; puis il montre la résurrection baptismale : « Et lorsque vous « étiez dans la mort de vos péchés et dans « l'incirconcision de votre chair, il vous a fait « revivre avec lui ». Car vous étiez soumis à la mort. Et quand même vous seriez morts, votre mort n'eût pas été imméritée. Voyez maintenant ce qu'ajoute saint Paul, pour montrer à ses auditeurs les peines qu'ils avaient méritées.

« Nous pardonnant tous nos péchés, il a « effacé la cédule qui s'élevait contre nous par « ses décrets, et il l'a détruite en l'attachant à « sa croix ; et dépouillant les principautés et « les puissances, il les a menés hautement en tri-« omphe, à la face du monde (13-15) ». — « Nous

« pardonnant », dit-il, « tous nos péchés ». Lesquels? Ceux qui causaient notre mort. Mais les a-t-il laissés subsister? Non, il les a anéantis. Il ne s'est pas borné à les effacer, il en a détruit jusqu'à la trace. « Par ses décrets ». Par quels décrets? Par la foi. Il suffit donc de croire. Il n'a pas mis les œuvres à côté des œuvres, mais la foi à côté des œuvres. Après avoir parlé de la rémission, l'apôtre parle de l'abolition des péchés. « Et il a détruit la cé« dule », dit-il, il l'a déchirée violemment, « en l'attachant à sa croix ; dépouillant les « princes et les principautés, il les a menés « hautement en triomphe, à la face du monde». Jamais l'apôtre ne s'est élevé à cette hauteur.

3. Vous voyez avec quel soin il a détruit cette cédule. Nous étions tous soumis au péché et au châtiment; il nous a délivrés de l'un et de l'autre, en se soumettant lui-même au supplice de la croix. C'est à cette croix qu'il a attaché la fatale cédule, et il a usé de son pouvoir pour la déchirer. Qu'est-ce que c'était que cette cédule? Elle attestait peut-être ces promesses faites par les Juifs à Moïse : « Tout ce « que Dieu a dit, nous le ferons et nous l'é« couterons ». Peut-être témoignait-elle de l'obéissance que nous devons à Dieu. Peut-être encore était-ce un écrit qui se trouvait entre les mains du démon et qui conservait le souvenir de cette parole adressée par Dieu à Adam : « Le jour où tu mangeras du fruit de « cet arbre, tu mourras ». (Gen. II, 17.) Cet écrit était donc au pouvoir du démon. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous le rendre, il l'a déchiré lui-même, comme un créancier qui fait volontiers à son débiteur remise de sa dette. « Dépouillant les principautés et les « puissances ». Les puissances de l'enfer, soit que la nature humaine se fût revêtue d'un pouvoir satanique, soit que le Christ trouvant les hommes toujours prêts à employer ces puissances, leur ait ôté l'occasion de s'en servir, en devenant homme. Tel est le sens de ces mots : « Il les a menés hautement en « triomphe ». Et le mot est juste; car jamais le démon ne fut aussi humilié. Il s'attendait à posséder le Christ, et il perdit son empire sur tous les esclaves qu'il possédait, et, par la grâce de ce corps attaché à une croix, les morts ressuscitaient. Ce fut alors que le démon fut blessé, et cette blessure mortelle c'était ce corps mort sur la croix qui la lui faisait. Le démon était l'athlète qui croit avoir frappé son adversaire et qui reçoit lui-même le coup mortel.

C'est encore là une preuve qu'une belle mort, une mort tranquille et courageuse est un moyen d'humilier et de couvrir d'opprobre le démon. Le démon aurait tout fait, s'il l'avait pu, pour persuader aux hommes que le Christ n'était pas mort. La résurrection de Jésus-Christ devait être assez démontrée par les temps à venir, mais sa mort n'eût pu être en aucune façon démontrée, si elle ne l'eût été à l'instant même où elle avait lieu; voilà ce qui explique pourquoi il est mort sous les yeux de tous, tandis que la même publicité n'a pas entouré sa résurrection; le Christ savait que l'avenir devait en témoigner. Oui, c'est devant le monde entier que le serpent a été écrasé sur la croix, et voilà ce qu'il y a d'admirable. Que n'a pas fait le démon, en effet, pour que le Christ ne mourût pas? Ecoutez Pilate : « Prenez-le », dit-il, « et crucifiez-le vous-mêmes : car je trouve « qu'il n'y a aucun motif pour le faire mourir». (Jean, XIX, 6.) Et les Juifs lui disaient : « Si tu « es le Fils de Dieu, descends de la croix ». (Matth. XXVII, 40.) Mais la blessure était mortelle; il ne descendit pas et il fut mis dans le tombeau. Il pouvait ressusciter aussitôt; mais il fallait que tout le monde crût à sa mort.

Dans une mort ordinaire on peut ne voir parfois qu'une défaillance. Mais il n'en est pas de même ici. Les soldats ne lui brisèrent pas les jambes, comme ils firent aux autres; il était donc manifeste pour eux qu'il était mort. Et ceux qui l'ensevelirent, firent aussi leur œuvre, au vu et au su de tout le monde; voilà pourquoi les Juifs s'unissent aux soldats, pour sceller la pierre du sépulcre. Tout le monde travaillait à ce qu'il ne restât pas sur sa mort la moindre nuance de doute. Elle avait eu des témoins chez les ennemis du Christ, chez les Juifs. Entendez-les dire à Pilate : « Ce séducteur a « dit qu'il ressusciterait dans trois jours; faites « donc garder le sépulcre ». (Matth. XXVII, 63, 64.) Et c'est ce qu'ils firent. Entendez-les dire ensuite aux apôtres : « Vous voulez faire re« tomber sur nous le sang de cet hommme ». (Act. V, 38.) Il n'a pas permis que le supplice de la croix continuât à être un supplice humiliant. Comme les anges n'avaient pas souffert ce supplice, Jésus-Christ voulut faire voir que sa mort avait sauvé le monde, car sa mort fut un duel. La mort frappa le Christ; mais le

Christ frappé anéantit bientôt sa mort : le cadavre détruisit la mort qui semblait immortelle, et cela à la face de l'univers. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que Dieu ne confia cette mission à personne et qu'il l'accomplit lui-même. Un autre acte fut donc passé, qui ne ressemblait en rien au premier.

4. Prenez donc garde d'être convaincus par votre propre témoignage, puisque nous avons dit dans ce billet que nous renonçions à Satan et que nous nous attachions à Jésus-Christ. Mais que dis-je ? Ce n'est pas là un billet; c'est plutôt un traité et un pacte. Car ce n'est pas là une convention qui contient une peine; il n'y est pas dit : Si telle chose arrive, si telle clause n'est pas remplie. Moïse a parlé comme le Christ en arrosant le peuple du sang sacré, et Dieu, dans cette circonstance aussi, promettait à son peuple la vie éternelle; aux deux époques il y a pacte. Sous l'ancienne loi, il y a pacte entre le serviteur et le maître; sous la nouvelle loi, il y a pacte entre deux amis. « Le jour où vous mangerez de ce fruit », dit Dieu à l'homme, « vous mourrez ». (Gen. II, 17.) Voilà la menace ! Mais aujourd'hui rien de tel. Là, comme ici, l'homme est nu; là, après le péché et à cause du péché; ici, pour être délivré du péché. L'homme des premiers jours est dépouillé de la gloire qu'il avait possédée; l'homme d'aujourd'hui dépouille le vieil homme, avant de s'élever au-dessus de l'humanité, et il dépouille le vieil homme comme on se dépouille d'un vêtement. Il est frotté comme l'athlète prêt à entrer dans la lice. Il reçoit cette onction dès qu'il est né, et non peu à peu, comme le vieil athlète; et non pas seulement sur la tête, comme les anciens pontifes. Autrefois, on vous frottait d'huile la tête, l'oreille droite et la main, pour vous exciter à bien écouter et à bien faire. Mais le nouvel athlète, on lui frotte toutes les parties du corps. Car il ne vient pas seulement s'instruire; il vient combattre et s'exercer à la lutte. Il devient un autre homme. Car en confessant la vie éternelle, il confesse sa métamorphose.

Dieu a pris autrefois un peu d'argile et il a fait l'homme. Aujourd'hui ce n'est plus avec l'argile, c'est avec l'Esprit-Saint que Dieu fait l'homme : oui, c'est l'Esprit-Saint qui crée et façonne l'homme, comme il a créé et façonné le Christ, dans le sein de la Vierge. Il n'est plus question du paradis terrestre; il est question du ciel. Et, en effet, parce que vous foulez la terre, n'allez pas croire que vous apparteniez à la terre. Vous avez été transporté au ciel. C'est là, c'est au milieu des anges que s'accomplit le mystère. Dieu prend là-haut votre âme entre ses mains, c'est là-haut qu'il la pétrit et qu'il la façonne, et vous êtes là devant son trône royal. Cette âme façonnée et régénérée par l'eau, reçoit le souffle de Dieu qui est en harmonie avec elle. Le nouvel homme, une fois formé, n'est pas livré aux bêtes, mais il est mis en présence des démons et du prince des démons. Alors Dieu dit à l'homme : « Foulez aux « pieds les serpents et les scorpions ». Il ne dit plus : « Faisons l'homme à notre image et à notre « ressemblance ». (Gen. I, 26.) Mais que fait-il ? Il donne à l'homme la qualité d'enfant de Dieu, d'un de ces enfants qui ne sont pas nés du sang, mais de Dieu même. N'écoutez donc plus le serpent; car tout d'abord on vous apprend à dire : « Je renonce à toi », c'est-à-dire, quels que soient tes discours, je ne t'écouterai pas. Puis, de crainte qu'il n'emploie des instruments pour vous perdre, on ajoute : « Et à tes pompes, et à ton culte et à tes anges ». Dieu ne met plus l'homme au paradis terrestre, pour qu'il fasse du paradis terrestre sa demeure; il lui donne pour domicile le ciel. Car, dès que l'homme s'est élevé jusqu'à ce séjour, il dit aussitôt : « Notre Père, qui êtes « aux cieux, que votre volonté soit faite sur « la terre comme au ciel ». (Matth. VI, 9, 10.)

L'enfant ne s'agenouille point pour être sacrifié; il n'y a là ni bûcher ni source. Mais c'est le Seigneur lui-même que vous possédez tout d'abord; c'est à lui que vous vous unissez, à lui dont vous recevez le baptême, et le Seigneur est placé trop haut, pour que le démon puisse approcher de vous. Il n'y a pas là de femme que le démon puisse tromper, en profitant de sa faiblesse. « Il n'y a là », dit saint Paul, « ni homme ni femme ». (Gal. III, 28.) Si vous ne vous abaissez pas à descendre jusqu'au démon, il ne pourra monter jusqu'à vous; car vous êtes au ciel, et le ciel n'est pas ouvert au démon. Il n'y a pas là d'arbre, dont le fruit ait la propriété de faire discerner le bien et le mal; il n'y a que l'arbre de vie. La femme n'est plus tirée d'une côte de l'homme; nous sommes tous tirés de la côte du Christ. Les hommes qui se frottent avec le suc de certaines plantes n'ont rien à craindre des serpents, et vous non plus vous n'aurez rien à craindre,

quand vous aurez reçu cette onction sacrée ; vous pourrez saisir et étouffer le serpent, vous foulerez aux pieds les serpents et les scorpions. Mais à côté de ces dons précieux, il y a un châtiment sévère. Une fois qu'on est tombé du paradis, on ne peut rester en face du paradis, on ne peut retourner dans le séjour d'où l'on est tombé. Qu'a-t-on en perspective alors ? la géhenne et un ver rongeur aux replis immenses. Mais à Dieu ne plaise que quelqu'un d'entre nous encoure un pareil supplice ! Menons une vie vertueuse, étudions-nous à faire ce qui est bien, ce qui est agréable aux yeux de Dieu. Oui, rendons-nous agréables à Dieu, pour être à l'abri du châtiment et pour jouir des biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

QUE PERSONNE DONC NE VOUS CONDAMNE POUR LE MANGER ET POUR LE BOIRE, AU SUJET DES JOURS DE FÊTE OBSERVÉS EN PARTIE, DES NOUVELLES LUNES ET DES JOURS DE SABBAT, PUISQUE CES CHOSES SONT L'OMBRE DE CELLES QUI DEVAIENT ARRIVER, ET QUE JÉSUS-CHRIST EN EST LE CORPS. QUE NUL NE VOUS RAVISSE LE PRIX DE VOTRE COURSE, EN AFFECTANT DE PARAITRE HUMBLE PAR UN CULTE SUPERSTITIEUX DES ANGES, EN PARLANT DE CE QU'IL N'A POINT VU, ÉTANT ENFLÉ PAR LES VAINES IMAGINATIONS D'UN ESPRIT CHARNEL, ET NE DEMEURANT PAS ATTACHÉ A CETTE TÊTE D OU DÉPEND LE CORPS ENTIER, QUI RECEVANT SON INFLUENCE PAR LES VAISSEAUX QUI EN JOIGNENT ET EN LIENT TOUTES LES PARTIES, S'ENTRETIENT ET S'AUGMENTE PAR L'ACCROISSEMENT QUE DIEU LUI DONNE. (CH. II, 16-19 JUSQU'A III, 4.)

Analyse.

1. Ne pas se préoccuper des minuties. — Une nouvelle espèce d'hypocrites.
2. Notre vie n'est pas de ce monde ; elle est cachée en Dieu. — Nous paraîtrons avec le Christ, dans la gloire.
3-5. Portrait du nouvel homme. — Nouvelle vie que les chrétiens reçoivent dans le baptême. — De la fragilité de l'homme dans tous les états de la vie. — Contre le luxe effroyable des riches. — Le saint menace de les retrancher de l'Eglise.

1. Saint Paul avait dit vaguement : « Prenez « garde que personne ne vous surprenne, selon « une doctrine toute humaine ». Et plus haut encore il avait dit : « Je vous parle ainsi, pour « que personne ne vous trompe par des dis- « cours subtils ». Après s'être emparé de son auditoire, et réveillé les esprits, après avoir exposé les bienfaits du Christ et développé ce sujet par amplification, il exprime en ces termes une réprimande : « Que personne donc « ne vous condamne pour le manger et pour « le boire, pour des fêtes observées en partie, « au sujet des nouvelles lunes et des jours de « sabbat ». Vous voyez comme il rabaisse ces pratiques. Si vous êtes parvenus, dit-il, à faire ce qu'il y a d'essentiel, pourquoi vous astreindre à des minuties ? « Pour des fêtes observées « en partie ». Expression de mépris ; car toutes les anciennes traditions n'étaient plus observées. « Au sujet des nouvelles lunes et « des jours de sabbat ». Il n'a pas dit : Ne les observez pas ; mais : « Que personne ne vous « condamne ». Il montre par là qu'ils avaient failli à cet égard ; mais ce n'est pas à eux qu'il s'en prend. Ne baissez pas la tête, dit-il, sous de pareilles condamnations. Mais ce n'est même pas là ce qu'il leur dit. Il s'entretient avec eux sans leur fermer la bouche, sans leur dire : Vous ne devez pas condamner ; car ce n'est pas à eux qu'il adresse directement sa réprimande. Il n'a pas dit : Au sujet de ce qui est pur ou immonde, au sujet de la fête des tabernacles, des azymes et de la Pentecôte ; mais : « Au sujet des fêtes observées en partie ». Ils n'osaient pas en effet observer entièrement ces jours, ou s'ils les observaient, ce n'était pas comme des jours de fête. « En partie », c'est-à-dire en grande partie tout au plus ; car le jour du sabbat lui-même n'était pas exactement et strictement observé.

« Puisque tout cela n'était que l'ombre de « ce qui devait arriver », c'est-à-dire du Nouveau Testament, « et que Jésus-Christ en est « le corps ». D'autres ponctuent ainsi : τὸ δὲ

σῶμα Χρίστου, Jésus-Christ en est le corps, c'est-à-dire la réalité. D'autres lisent ainsi la fin de ce verset : « Que personne, en usant de su« percherie, ne vous dérobe le prix de la « course, qui est le corps du Christ ». Le mot καταβραβευθῆναι, en effet, employé ici, à ce qu'on prétend, et employé ailleurs par saint Paul, se dit d'un prix mérité par un athlète, et décerné à un autre par supercherie et par surprise. Dans votre lutte contre le démon et le péché, vous avez le dessus. Pourquoi donner encore au péché le pouvoir de vous terrasser? Voilà pourquoi saint Paul disait dans son épître aux Galates : « Tout homme qui se fera circoncire « est obligé de garder toute la loi » ; et dans un autre passage : « Jésus-Christ a-t-il donc « jamais été un ministre de péché? » (Gal. v, 3, et II, 17.) Lors donc qu'il a excité leur courage par ces mots : « Que nul ne vous ravisse « le prix de votre course », il reprend ainsi : « En affectant de paraître humble par un culte « superstitieux des anges, en parlant des cho« ses qu'il n'a point vues », étant enflé par les vaines « imaginations d'un esprit charnel ». Ces expressions, « en affectant de paraître « humble, étant enflé », font voir que toutes ces démonstrations sont de la vaine gloire. Mais quel est au total l'esprit de ce passage? C'est qu'il y avait des gens qui disaient que ce n'était pas le Christ qui devait nous amener à Dieu, mais les anges, parce que la faveur d'être ramené par le Christ est trop au-dessus de nous, pour que nous puissions l'obtenir. Voilà pourquoi l'apôtre s'arrête si souvent sur les bienfaits du Christ, et retourne cette vérité en tous sens : « C'est par le sang du Christ « versé sur la croix que nous avons été récon« ciliés». (Coloss. I, 20.) « Parce qu'il a souf« fert pour nous, parce qu'il nous a aimés ». (Ephés. II, 4.) Et leur attention était encore fixée sur cette vérité. Il n'a pas dit : En affectant d'être ramenés par les anges; mais il a dit : En affectant le culte des anges.

« En parlant de ce qu'il n'a point vu ». Car il n'a pas vu les anges, mais il affecte l'émotion d'un homme qui les aurait vus. Aussi saint Paul ajoute-t-il, « étant enflé par les « vaines imaginations d'un esprit charnel ». Cet imposteur prend le masque de l'humilité, c'est-à-dire qu'il a un esprit purement charnel, et qu'il n'a que des vues mondaines. « Et ne « demeurant pas attaché à celui qui est la « tête », il a tout ce qu'il faut pour vivre et pour bien vivre. Pourquoi donc négliger la tête pour s'attacher aux membres? Une pareille négligence, c'est la mort. « La tête d'où « dépend le corps entier». Qui que vous soyez, c'est là que vous pouvez puiser la vie, c'est là que vous pouvez vous rattacher. Tant qu'elle possède cette tête, l'Eglise tout entière s'entretient et s'augmente. Là, point d'arrogance ni de vaine gloire, point d'invention humaine. « D'où dépend le corps entier ». — « D'où » désigne le Fils de Dieu, « qui, recevant son in« fluence par les vaisseaux qui en joignent et lient « toutes les parties, s'entretient et s'augmente « par l'accroissement que Dieu lui donne ». Accroissement selon Dieu, progrès résultant d'un bon plan de vie. Si donc vous êtes morts avec Jésus-Christ; voilà le moyen terme de son raisonnement, et ce moyen terme est doublement fort. « Si vous êtes morts avec le « Christ aux premières instructions du monde, « pourquoi jugez-vous comme si vous viviez « dans le monde? » La conséquence n'est pas rigoureuse. Il aurait dû dire : Pourquoi vous soumettez-vous à ces instructions, comme si vous viviez dans le monde? Mais que dit-il ensuite? « Ne touchez pas à telle chose; ne goû« tez point à ceci; ne prenez pas cela, parce « que l'usage que vous feriez de toutes ces « choses vous serait pernicieux; ils vous par« lent ainsi selon des maximes et des doctrines « humaines ».

2. Vous n'êtes pas dans le monde, dit-il, comment se fait-il que vous vous soumettiez aux principes du monde, aux observations des hommes? Et voyez comme il se joue d'eux. Ne touchez pas à telle chose, dit-il, ne goûtez pas de ceci, ne prenez pas cela, comme si c'étaient là de grandes privations, « parce que « l'usage que vous feriez de toutes ces choses « vous serait pernicieux ». Il rabaisse ici l'orgueil d'un grand nombre de docteurs, et il ajoute : « Selon les ordonnances et les maxi« mes humaines». Oui : quand même il s'agirait de la Loi cette loi, ancienne, depuis le temps, n'est plus qu'une doctrine humaine. Peut-être aussi tient-il ce langage parce qu'ils altéraient et interprétaient à tort et à travers cette loi. Peut-être encore fait-il allusion aux gentils. Tout cela, dit-il, n'est que croyance et doctrine humaine.— « Qui ont néanmoins quel« que apparence de sagesse dans une supers« tition et une humilité affectée, dans un rigou« reux traitement qu'on fait au corps, et dans

« le peu de soin qu'on prend de rassasier la « chair (23) ». Ce n'est qu'une apparence de sagesse sans effet ; ce n'est donc pas la réalité. C'est pourquoi, bien que ce soit une apparence de sagesse, nous n'avons pour elle que de l'aversion. Nous voyons des hommes qui semblent pieux et modestes, qui semblent mépriser le corps ; mais ce sont là de faux-semblants. « Dans le peu d'honneur qu'on fait à la chair, « et dans le peu de soin qu'on prend de la ras« sasier ». Dieu, en effet, a honoré la chair ; mais eux, ils en ont fait un usage peu honorable. Quand on en use suivant ses préceptes, c'est lui faire honneur, aux yeux de Dieu. Mais ils déshonorent la chair, dit saint Paul, en la privant, en lui ôtant tous ses ressorts, au lieu de laisser à la raison seule le soin de dominer la volonté charnelle.

« Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, « recherchez les choses d'en-haut ». (Chap. III, 1.) Il les réunit au Christ, après avoir démontré plus haut que le Christ était mort. Voilà pourquoi il dit : « Si donc vous êtes ressuscités avec « le Christ, recherchez les choses d'en-haut ». Point d'observations à faire sur ce texte. « Re« cherchez les choses du ciel où le Christ est « assis à la droite de Dieu ». Ah ! comme il sait élever nos âmes ! De quels nobles sentiments il anime ses auditeurs ! Non-seulement il leur ouvre le ciel, le ciel où est le Christ, mais il le leur montre assis à la droite du Père. Il leur fait perdre ensuite la terre de vue. « N'ayez de goût que pour les choses du ciel, « et non pour celles de la terre ; car vous êtes « morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le « Christ. Mais quand paraîtra le Christ qui est « votre vie, vous paraîtrez aussi avec lui dans « la gloire (2-4) ». Ce n'est point ici-bas, dit-il, que vous vivez ; il y a pour vous une autre vie. Il les force à se transporter dans les cieux ; il a à cœur de leur montrer qu'ils sont assis là-haut, qu'ils sont morts ici-bas, et de ce double état qui est le leur, il conclut qu'ils ne doivent pas rechercher les choses d'ici-bas. Non, vous ne devez pas les rechercher, si vous êtes morts ici-bas ; non, vous ne devez pas les rechercher, si vous êtes assis là-haut. Le Christ ne paraît pas, donc votre vie ne commence pas encore : votre vie est en Dieu ; elle est là-haut. Quand donc vivrons-nous ? Quand paraîtra le Christ qui est votre vie ; gloire, existence, délices, recherchez alors tout cela. Voilà comment il leur fraie le chemin du ciel, pour les détourner du relâchement et des plaisirs du monde. C'est une méthode qui lui est familière ; tout en s'appliquant à prouver, à établir une vérité, il passe à autre chose. A propos de ces fidèles qui prenaient part à la scène avant les autres, il s'élève à la contemplation des mystères. Il emploie un mode de réprimande qui fait un grand effet, parce que ses paroles ne font pas soupçonner la réprimande.

« Votre vie vous est cachée », dit-il. C'est avec Jésus-Christ que vous paraîtrez. Voilà pourquoi vous êtes éclipsés maintenant. Voyez comme il les transporte dans les cieux ! Car, je le répète, il s'attache toujours à leur montrer qu'ils ont les mêmes avantages que le Christ. Dans toutes ses épîtres, il s'arrange de manière à leur prouver qu'en toutes choses, ils sont ses associés, qu'ils sont avec lui en communauté pleine et entière. Si donc nous devons paraître un jour avec lui, ne nous affligeons pas de ne pas être encore honorés. Si la vie d'ici-bas n'est pas la nôtre, si notre vie est encore cachée, nous devons vivre ici-bas, comme si nous étions morts. « Un jour », dit saint Paul, « vous paraîtrez avec lui dans la gloire ». Oui, « dans la gloire » ; le mot est à sa place, le mot est juste. La perle aussi est cachée, tant qu'elle est renfermée dans le coquillage. Si donc nous sommes humiliés, si nous souffrons, ne nous affligeons pas. Notre vie n'est pas de ce monde ; nous sommes, sur cette terre, des hôtes et des étrangers. « Vous êtes morts », dit-il. Qui donc ferait la folie d'acheter des esclaves, de bâtir des maisons, de payer des vêtements précieux pour un cadavre enseveli ? Personne. N'agissons donc pas ainsi. Si notre unique but est de ne pas être dépouillés des biens du ciel, que notre unique but ici-bas soit d'être dépouillés des biens de la terre. Le vieil homme, en nous, a été enseveli ; il a été enseveli, non pas dans la terre, mais dans l'eau ; ce n'est pas la mort qui l'a détruit, c'est le destructeur de la mort qui l'a enseveli ; il n'a pas accompli la loi de la nature ; il a accompli l'ordre d'un Maître plus fort que la nature. On peut défaire l'ouvrage de la nature, on ne peut défaire l'œuvre accomplie par l'ordre de ce Maître. Heureuse sépulture qui réjouit tous les cœurs, qui réjouit les anges, les hommes et le Maître des anges ! Sépulture où il ne faut ni linceul, ni sépulcre, ni rien de semblable. Voulez-vous en voir le symbole ? Voyez cette piscine où un homme

meurt, où un autre homme ressuscite ; voyez la Mer Rouge qui engloutit les Egyptiens pour livrer passage aux Israélites. Ce qui, pour les uns, est un sépulcre, devient, pour les autres, un berceau.

3. Ne vous étonnez pas si le baptême renferme à la fois la vie et la mort. Dites-moi : la dissolution et la réunion ne constituent-elles pas deux phénomènes contraires? C'est là une vérité évidente pour tout le monde. Eh bien ! le feu opère ces deux phénomènes ; il liquéfie et fait disparaître la cire ; il réunit les minéraux pour en faire de l'or. Ici donc encore le feu, après avoir détruit une statue de cire, produit de l'or ; car, avant le baptême nous étions d'argile ; après le baptême, l'argile s'est changée en or. Qu'est-ce qui le prouve ? Ecoutez l'Apôtre lui-même : « Le premier « homme vient de la terre, c'est une créature « terrestre ; le nouvel homme vient du ciel, « c'est une créature céleste ». (I Cor. XV, 47.) Il y a, je le répète, une grande différence entre la boue et l'or ; mais entre les choses du ciel et les choses de la terre, la différence est bien plus grande encore. Nous étions de cire et de boue ; car nous fondions à la flamme des passions plus rapidement que la cire au contact du feu, et la tentation avait, pour nous briser, plus de pouvoir que n'en a le caillou pour briser l'argile. Représentons-nous, si vous voulez, la vie de l'homme, sous l'ancienne Loi, pour voir si tout n'était pas alors terre et eau, si les choses humaines n'étaient pas sujettes au flux et au reflux comme l'Euripe, si tout, dans cet ancien monde, ne tombait pas et ne se dissipait pas comme la poussière.

Et, si vous voulez, jetons les yeux non sur ce qui se passait autrefois, mais sur ce qui se passe aujourd'hui. Est-ce que nous ne voyons pas que tout s'évanouit comme l'onde et la poussière? Parlerons-nous des dignités? Rien, au premier coup-d'œil, ne semble plus digne d'envie. Et pourtant tout cela est plus fugitif que la poussière, aujourd'hui surtout. Ces magistrats, ces grands dignitaires dépendent de leurs courtisans, des eunuques, de ces hommes qui ne voient que l'argent, des colères du peuple, de l'indignation des grands. Cet homme qui, hier encore majestueusement assis sur son tribunal, était entouré de hérauts élevant la voix, cet homme que précédait sur la place publique un magnifique et nombreux cortége, cet homme-là est aujourd'hui dédaigné ; ce n'est plus qu'un être vil et abject que tout le monde abandonne. Le voilà dénué d'amis ; sa grandeur a été jetée au vent comme la poussière, elle a passé comme l'onde. Comme nos pieds soulèvent la poussière, ce sont les hommes d'argent, ces pieds de notre société, pour ainsi dire, qui portent les magistrats au pinacle. La poussière, quand elle s'élève, occupe dans les airs beaucoup de place, sans être elle-même beaucoup de choses ; il en est de même des dignitaires, et, comme la poussière, le tourbillon de la grandeur nous aveugle.

Et maintenant, voulez-vous approfondir ce qui fait ici-bas l'objet de nos désirs les plus vifs, la richesse? Examinons-la dans tous ses détails. Elle apporte avec elle les plaisirs, les honneurs, la puissance. Examinons d'abord les plaisirs ; sont-ils autre chose que poussière ; ne sont-ils même pas plus fugitifs encore? C'est là une volupté qui ne dépasse point le palais et qui n'arrive même plus jusqu'au palais, une fois que le ventre est plein. Mais les honneurs, dira-t-on, sont toujours agréables et flatteurs. Et qu'y a-t-il de plus amer que ces honneurs, fruits de la richesse? Ces honneurs, qui ne sont le résultat ni du libre choix ni de la sympathie, ne sont pas pour vous ; on les décerne à votre fortune. C'est ce qui fait que le riche est l'homme du monde le moins honoré. Dites-moi, en effet, si on vous honorait parce que vous avez un ami, en déclarant que vous n'avez aucune valeur personnelle, mais qu'on est obligé de vous honorer à cause de votre ami, ne serait-ce pas vous faire le dernier des outrages? Eh bien ! la richesse ne nous rapporte qu'ignominie, puisqu'elle est honorée plutôt que son possesseur et puisqu'elle est un signe de faiblesse plutôt que de puissance. N'est-il pas bizarre que, tout en nous regardant comme indignes de posséder cet amas de terre et de cendre qu'on appelle de l'or, on nous honore parce que nous le possédons. C'est là sans doute une bizarrerie. Et l'homme qui méprise les richesses n'a pas ces sentiments vulgaires ; mieux vaut, en effet, ne pas être honoré que de l'être ainsi. Dites-moi, je vous prie : si l'on venait vous dire : Vous ne méritez pas qu'on vous fasse honneur, mais je vous honore à cause de vos nombreux domestiques, ce langage ne serait-il pas tout ce qu'il y a de plus insultant? Or, si c'est une honte de n'être ho-

noré qu'à cause de ces serviteurs qui ont une âme comme nous, qui sont faits comme nous, n'est-ce pas à plus forte raison un déshonneur de devoir sa considération à un entourage encore plus vil, à des murailles, à des galeries, à de la vaisselle d'or, à des vêtements? Voilà qui est vraiment ridicule et honteux. Mieux vaut la mort que de pareils honneurs.

Je vous le demande : si, au milieu de tout ce faste, vous couriez quelque danger, et si quelque être vil et méprisable s'offrait à vous pour vous en délivrer, votre situation ne serait-elle pas affreuse? Que vous disiez-vous les uns aux autres à propos d'une certaine cité? Je veux vous le rappeler. Notre ville offensa un jour son souverain, et le souverain ordonna qu'elle fût anéantie avec ses habitants, ses enfants et ses maisons. Car telle est la colère des rois; ils usent, comme ils veulent, de leur pouvoir, tant il est vrai que le pouvoir est un grand malheur! Notre ville était donc dans un péril extrême. Une ville maritime de notre voisinage intercéda pour nous auprès de l'empereur. Mais les habitants de notre cité disaient qu'une pareille intercession était pire que la ruine. Tant il est vrai qu'un pareil honneur est pire que l'ignominie! Voyez, en effet, sur quoi repose souvent l'honneur humain. C'est l'œuvre de nos cuisiniers, et c'est à eux que nous devons en savoir gré; c'est aussi l'œuvre de cet éleveur de porcs qui fournit au luxe de notre table; c'est l'œuvre des tisserands, des cotonnadiers, de ceux qui travaillent les métaux; c'est l'œuvre des pâtissiers et des gens de service.

4. Ne vaut-il donc pas mieux être privé de tous ces honneurs, que d'avoir des obligations à de pareils gens? Mais, outre cela, je vais essayer de prouver qu'on s'avilit en s'enrichissant. Oui, la richesse donne au riche une vilaine âme : quoi de plus honteux? Je vais vous faire une question. Je suppose qu'un homme ait le don de la beauté et qu'il soit doué d'une beauté supérieure. La fortune veut bien le visiter, mais à condition qu'elle remplacera, chez cet homme, la beauté par la laideur, la santé par la maladie, la juste proportion des membres par l'enflure et l'inflammation. Et, grâce à la fortune, voilà le nouveau riche qui est hydropique de tous ses membres! Voilà son visage qui se gonfle et qui se boursouffle! Voilà ses pieds qui atteignent à la grosseur de deux poutres! Voilà son ventre qui est plus gros qu'un tonneau! La fortune, en outre, abusant de son pouvoir, lui déclare qu'elle ne laissera pas aux médecins de bonne volonté, liberté pleine et entière de le soigner. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de les laisser approcher du malade, à condition qu'elle les punira. Qu'y aurait-il de plus déplorable, je vous le demande, qu'une pareille condition? Voilà pourtant ce que la richesse fait de notre âme. Comment donc serait-elle un bien? Mais le pouvoir excessif que donne la richesse est encore pire que le mal. Car, ne pas même écouter les ordonnances des médecins, c'est encore pis que d'être malade. Eh bien! tel est l'effet de la richesse : quand elle a produit l'hydropisie complète et l'inflammation de l'âme, elle éloigne les médecins.

Ne disons donc pas qu'ils sont heureux ces hommes revêtus d'un pouvoir excessif, et plaignons-les plutôt. Cet hydropique gisant sur son lit, que personne n'empêche de se gorger de boissons et de viandes malfaisantes, dirons-nous qu'il est heureux, parce qu'il peut prendre tout ce qu'il lui plaît? Car le pouvoir de tout faire n'est pas toujours un bien, pas plus que les honneurs. Tout cela remplit l'âme d'orgueil et d'arrogance. Vous ne voudriez pas avoir en partage les maladies du corps en même temps que la richesse; pourquoi donc faire si bon marché de votre âme pour laquelle non-seulement la maladie, mais un autre châtiment encore est la suite de la richesse? L'âme du riche, en effet, est attaquée de tous côtés par la fièvre et par l'inflammation, et cette fièvre, personne ne peut l'éteindre. La richesse le défend, la richesse qui persuade au malade que ce qui fait son malheur doit le rendre heureux, la richesse qui lui souffle à l'oreille de ne supporter aucun avis et de n'écouter que ses fantaisies. Il n'y a que l'âme du riche, en effet, pour être en proie à mille fantaisies monstrueuses. Quelles idées puériles n'ont-ils pas? Ils en ont plus que ces fous qui se forgent des monstres et des chimères, qui n'ont devant les yeux que Scyllas et que fantômes aux pieds de serpents. En comparaison d'un de leurs caprices bizarres, les Scyllas, les chimères, les hippocentaures ne sont rien; un seul de leurs caprices est tout ce qu'il y a au monde de plus monstrueux. On croira peut-être que j'ai dû être bien riche moi-même, quand on me verra faire des riches une peinture si fidèle. On dit, car je veux d'abord prou-

ver ma thèse par des exemples puisés chez les gentils, on dit, je le répète, qu'un de leurs princes efféminés poussa les raffinements du luxe jusqu'à ordonner à un sculpteur de lui faire un platane d'or, avec un ciel d'or au dessus; c'était sous ce platane qu'il s'asseyait, et cela, quand il faisait la guerre à une nation belliqueuse. Cette fantaisie ne vaut-elle pas les hippocentaures et les Scyllas? Un autre faisait enfermer des hommes dans un taureau de bois. N'est-ce pas là encore la fable de Scylla? Il y a encore un roi guerrier de l'antiquité auquel les richesses ont fait perdre sa qualité d'homme, pour le transformer en femme. Quand je dis « en femme », je devrais dire en brute et même en quelque chose de pis. Car les bêtes, si elles vivent dans les forêts, mènent du moins une existence conforme à leur nature, tandis que ce roi menait une vie bien plus abrutissante que les brutes.

Quoi donc de plus insensé que les riches? Voilà l'effet de leurs passions effrénées! Mais ne trouvent-ils pas de nombreux admirateurs? Eh bien! ces admirateurs deviennent aussi ridicules qu'eux. Les exemples ci-dessus, en effet, ne prouvent pas l'opulence, mais la démence. Ce fameux platane d'or est loin de valoir et d'égaler un platane naturel. Car ce qui est conforme à la nature a toujours plus de charme que ce qui est contre nature. Que voulais-tu faire avec ton ciel d'or, monarque insensé? Voyez-vous combien la richesse nous égare? Voyez-vous comme elle gonfle l'âme d'orgueil, comme elle lui donne la fièvre? On dirait que le riche ne sait pas ce que c'est que la mer et qu'il voudrait y marcher. Ne sont-ce pas là de pures chimères? Eh bien! il y a maintenant des riches qui ressemblent à ceux de l'antiquité et qui sont même beaucoup plus insensés. Ces amphores et ces marmites d'or, en effet, n'annoncent-elles pas la folie aussi bien que le platane d'or? Que dire de ces femmes (j'ai honte de citer ce fait, mais j'y suis forcé), que dire de ces femmes qui ont des vases immondes en argent? Ah! vous devriez rougir de votre conduite. Le Christ a faim, et vous vous livrez ainsi à votre sensualité. Mais vous êtes fou et vous paierez cher votre folie. Puis vous demandez pourquoi il y a tant de voleurs, tant de parricides et tant de fléaux, quand vous êtes agités de toutes les fureurs du démon! Avoir des tablettes d'argent n'est pas de la sagesse; c'est du luxe. Mais faire faire en argent des vases destinés aux plus vils usages, c'est du luxe, ou plutôt de la folie, ou plutôt de la fureur; c'est même quelque chose de pis.

5. Bien des gens, je le sais, rient de mes paroles; mais peu m'importe, si mes paroles portent leurs fruits. Oui, la démence et la fureur sont filles de la richesse. Si ces riches le pouvaient, ils feraient faire une terre d'or, des murailles d'or, peut-être même un ciel d'or et une atmosphère d'or. Quelle fureur! quelle injustice! quelle fièvre! Voilà une créature faite à l'image de Dieu qui meurt de froid, et voilà les œuvres qui vous occupent! O quel faste! et que pourrait faire de plus un insensé? Trouvez-vous donc vos excréments assez précieux pour employer l'argent à les recueillir? Je sais qu'en entendant ces paroles vous êtes frappés de stupeur. Mais les personnes qui devraient être frappées de stupeur sont celles qui commettent de pareils actes, et qui se rendent esclaves de pareilles manies; car il y a là de l'indécence, de la cruauté, de l'inhumanité, de la férocité et de la mollesse. Quel monstre, quel reptile, quel mauvais génie, quel démon peut être capable d'agir de la sorte? A quoi sert le Christ? A quoi sert la foi, si l'on suit l'exemple des païens ou plutôt du démon? Si l'on ne doit point parer sa tête d'or et de perles, celui qui emploie l'argent au plus vil de tous les usages est-il excusable? Ne vous suffit-il pas d'avoir déjà tant de meubles en argent, d'avoir des siéges et des escabeaux en argent, luxe déjà intolérable et insensé? Mais partout aujourd'hui règne un faste inutile, partout la vanité; la raison n'est plus de mode; on n'aime que le superflu. Ah! j'ai bien peur qu'en donnant de plus en plus dans toutes ces folies, les femmes ne deviennent de véritables monstres; aujourd'hui probablement elles voudraient avoir des cheveux d'or. Avouez donc que mes paroles n'ont pu ni émouvoir ni réveiller vos âmes; avouez que vous êtes plongés dans la concupiscence et que, si la honte ne vous retenait, vous tomberiez dans tous les excès. D'après ce qu'on ose déjà faire, je puis croire que les femmes voudront bientôt avoir des cheveux d'or, des lèvres, des sourcils de même métal, et qu'elles se doreront de la tête aux pieds.

Peut-être ne me croyez-vous pas; vous croyez peut-être que je veux rire; eh bien! je vais vous raconter ce que j'ai appris, ce qui a

lieu encore de nos jours. Le roi de Perse porte une barbe d'or; des artistes habiles ont soin de garnir de lames d'or sa barbe naturelle, et c'est dans cet accoutrement qu'il se fait voir comme un phénomène. Gloire à toi, Jésus-Christ! De combien de faveurs ne nous as-tu pas comblés pour guérir nos âmes! De combien de folies monstrueuses ne nous as-tu pas délivrés! Aujourd'hui donc j'élève la voix, non pour vous donner des avis, mais pour vous donner des ordres. M'entende qui voudra, et qu'on me désobéisse, si l'on veut. Mais je vous déclare que, si vous persistez dans votre conduite, je ne la supporterai plus, je ne vous accueillerai plus, je ne vous laisserai plus passer le seuil de ce temple. Qu'ai-je besoin, en effet, de cette multitude de malades que je cherche en vain à guérir de leurs manies? Paul ne défendait-il pas aussi l'or et les perles? Eh bien! nous autres nous servons de risée aux gentils, et nous sommes la fable des païens. C'est aussi pour les hommes que je parle : voulez-vous venir à l'école du Christ, pour y apprendre la science de l'âme? Déposez d'abord votre faste. C'est aux hommes et aux femmes que je m'adresse, et je ne souffrirai plus qu'on me désobéisse.

Jésus-Christ n'avait que douze disciples. Ecoutez ce qu'il leur dit : « Et vous, ne voulez-vous point aussi me quitter? » (Jean, VI, 68.) Car, si nous ne cessons de vous flatter, quand vous soulagerons-nous? Quel progrès ferons-nous? Mais il y a, dites-vous, d'autres sectes que l'on peut embrasser, en changeant de croyance. Une pareille objection ne me touche pas. « Mieux vaut un seul fidèle faisant la volonté de Dieu, que mille impies ». (Eccl. XVI, 3.) Car, je vous le demande, aimeriez-vous mieux avoir une foule d'esclaves fugitifs et voleurs qu'un seul esclave affectionné? Oui, je vous le conseille et je vous l'ordonne : défaites-vous de ces ornements, de ces vases, donnez-en le prix aux pauvres et corrigez-vous de votre folie. Qu'on se révolte, si l'on veut; qu'on m'accuse et qu'on me critique, si l'on veut : je n'excuse plus personne. Quand je comparaîtrai devant le tribunal du Christ, vous ne serez pas là pour me défendre, et vous ne pourrez pas me secourir, lorsque je rendrai mes comptes. C'est vouloir me corrompre que de me dire : Cet homme vous abandonnera, il passera à l'ennemi et embrassera une autre secte. C'est une âme faible; descendez jusqu'à lui et pliez-vous un peu à sa faiblesse. Et jusques à quand faut-il user de condescendance? C'est bon pour une fois, pour deux ou trois fois tout au plus; mais ça ne peut pas toujours durer. Je vous le déclare donc de nouveau et je vous le proteste avec saint Paul : Si vous y revenez, je ne vous épargnerai plus (II Cor. XIII, 2). Quand vous vous serez corrigés, vous verrez tout ce que vous aurez gagné à écouter mes paroles. Je vous prie donc, je vous conjure de vous corriger; je suis prêt, s'il le faut, à embrasser vos genoux et à me répandre en supplications. Que signifient cette faiblesse, cette sensualité, cette conduite qui outrage Dieu? Car votre conduite n'est pas pour vous le bonheur; c'est un outrage envers Dieu. Quelle est cette démence? quelle est cette folie? Quoi! il y a tant de pauvres autour de l'Eglise, et l'Eglise qui possède dans son sein tant de riches enfants ne peut venir au secours du pauvre! L'un meurt de faim, tandis que l'autre est ivre! L'un emploie l'argent aux plus vils usages, tandis que l'autre n'a pas de pain! Quelle est cette folie? Quelle est cette férocité? A Dieu ne plaise que nous soyons réduits, dans notre indignation, à punir votre désobéissance! Puissiez-vous au contraire remplir tous vos devoirs avec résignation, avec plaisir, afin que nous vivions pour honorer Dieu, afin que nous évitions les peines de l'autre vie et que nous obtenions le bonheur promis à ceux qui aiment Dieu, par sa grâce et par sa bonté!

HOMÉLIE VIII.

FAITES DONC MOURIR LES MEMBRES TERRESTRES QUI SONT EN VOUS, LA FORNICATION, L'IMPURETÉ, LES ABOMINATIONS, LES MAUVAIS DÉSIRS ET L'AVARICE QUI EST UNE IDOLATRIE. TOUT CELA ATTIRE LA COLÈRE DE DIEU SUR SES FILS INCRÉDULES, ET VOUS AVEZ COMMIS QUELQUEFOIS CES CRIMES, QUAND VOUS VIVIEZ AU MILIEU DE CES DÉSORDRES. (III, 5-7 JUSQU'A 15.)

—

Analyse.

1. Il faut déposer le fardeau des mauvais penchants.
2. Jésus-Christ doit être tout pour nous. — La charité est la première des vertus. — Sans la charité les autres vertus sont inutiles.
3. La paix de Dieu est la seule qui soit vraiment solide ; il faut mortifier ses membres, en travaillant pour le ciel.
4. Le mot « membres », dans saint Paul, veut souvent dire « passions ».
5. Quand il faut rendre grâces à Dieu. — Pratiques superstitieuses.
6. L'écriture sainte nous offre une foule d'exemples qui doivent nous exhorter à la résignation.

1. Mon dernier discours, je le sais, a heurté bien des susceptibilités. Mais que faire ? Vous connaissez les préceptes du Seigneur. Ce n'est pas ma faute. Que faire encore une fois? Ne voyez-vous pas les créanciers jeter dans les fers leurs débiteurs récalcitrants ? Vous venez d'entendre saint Paul s'écrier : « Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui « est en vous, la fornication, l'impureté, les « abominations, les mauvais désirs et l'avarice « qui est une idolâtrie ». Qu'y a-t-il de pire que le genre d'avarice qui vous possède ? Mais que dis-je, c'est plus grave encore que de l'avarice; c'est un usage insensé de l'argent. « L'avarice qui est une idolâtrie ». Voyez-vous où mène cette passion ? Ne vous irritez point de mes paroles. Car je ne voudrais pas me faire gratuitement et de gaîté de cœur des ennemis parmi vous. Mais je voudrais vous rendre vertueux; je voudrais que vous vous fissiez, par votre vertu, une bonne réputation. Mon langage n'est pas celui d'un maître impérieux; c'est l'expression de la tristesse et de la douleur. Pardonnez-moi, pardonnez-moi : je ne cherche pas le scandale; mais je suis forcé de m'expliquer avec vous. Je ne vous parle plus du malheur des pauvres; je vous parle de votre salut : Malheur, oui malheur à ceux qui auront refusé des aliments au Christ ! Qu'importe même que vous donniez des aliments à un pauvre, si vous vous plongez si avant dans le luxe et dans les délices ? La question n'est pas de savoir si vous donnez beaucoup, mais si vous donnez en proportion de ce que vous avez. La charité qui n'est pas à la hauteur de vos moyens n'est qu'une charité illusoire.

« Faites donc mourir », dit saint Paul, « les « membres de l'homme terrestre qui est en « vous ». Mais que signifient ces paroles ? N'avez-vous pas dit, ô apôtre, que nous étions ensevelis, circoncis, que nous nous étions dépouillés du corps des péchés que produit la chair? (Rom. VI, 4; Colos. II, 11 et III, 9.) Que signifient donc maintenant ces paroles : « Faites mourir les membres de l'homme « terrestre ? » Parlez donc sérieusement. Avons-nous maintenant des membres terrestres? Non, il n'y a point contradiction entre les deux textes. Qu'après avoir nettoyé ou plutôt refondu une statue, qu'après lui avoir rendu son éclat primitif, un statuaire dise qu'elle a été dérouillée, il est vrai, mais qu'il faut se livrer à un nouveau travail, pour la dérouiller encore, il n'y aura pas contradiction dans son langage. Ce n'est pas la rouille déjà enlevée, c'est la rouille qui est survenue plus tard qu'il conseille d'enlever. Ainsi l'apôtre ne parle pas de la mortification première, ni des anciennes fornications, mais de celles qui surviennent plus tard. Mais, disent les hérétiques, voilà Paul qui calomnie la création ! N'a-t-il pas dit plus haut : « Pensez aux choses « du ciel et non à celles de la terre ?» Et maintenant il vient nous dire : « Faites mourir les « membres terrestres qui sont en vous ! » Je réponds que ces mots « les membres terres- « tres » signifient le péché et ne calomnient en rien la création. Oui, il donne aux péchés le nom de choses terrestres, soit parce qu'ils

sont le fruit des pensées terrestres et qu'ils se commettent sur la terre, soit parce qu'ils montrent l'homme terrestre dans le pécheur. « La fornication, l'impureté », dit-il. Il passe sous silence les habitudes qu'il serait honteux de nommer; le mot impureté dit tout. « Les « abominations, les mauvais désirs », tout est compris dans ces termes généraux; il y a là toutes les mauvaises passions : la haine, la colère, la sombre envie, et l'avarice qui est une idolâtrie.

« Puisque ce sont ces crimes qui attirent la « colère de Dieu sur ses enfants incrédules ». Il a recours à bien des raisonnements pour les détourner du péché. Il leur expose les bienfaits qu'ils ont reçus, les maux de la vie future dont nous avons été délivrés, ce que nous étions alors, ce que nous sommes devenus, comment et pourquoi nous avons été délivrés. Tout cela devrait suffire pour ramener les pécheurs. Mais voici la raison la plus forte, raison terrible à entendre, mais qui est loin d'être inutile à dire : « Ce sont ces crimes qui « attirent la colère de Dieu sur ses enfants incré« dules ». Il n'a pas dit : « Sur vous » ; il a dit : « Sur ses enfants incrédules ». — « Et vous avez « commis vous-mêmes ces actions criminelles, « quand vous viviez dans ces désordres ». Eloge implicite; il veut dire qu'ils n'y vivent plus. Ce langage s'applique au passé. « Main« tenant déposez aussi vous-mêmes le fardeau « de tous ces péchés ». Il commence, selon son habitude, par un terme général, tous ces péchés ; puis il les détaille : ce sont les mauvaises passions de l'âme. « La colère, l'aigreur, « la malice, la médisance; que les paroles « déshonnêtes soient bannies de votre bou« che. N'usez point de mensonge les uns en« vers les autres ». Que les paroles déshonnêtes soient bannies de votre bouche, ajoute-t-il énergiquement, car de telles paroles sont des souillures. « Dépouillez le vieil homme et « ses œuvres. Revêtez-vous du nouveau qui se « renouvelle en avançant dans la connaissance « de Dieu, étant formé à la ressemblance de « Celui qui l'a créé ». Il est bon de rechercher ici pourquoi il désigne sous le nom de membres, d'homme et de corps, la corruption humaine, et pourquoi il désigne encore sous les mêmes noms la vie vertueuse. Si le péché c'est l'homme, pourquoi faire suivre le mot « homme » de ce mot : « Avec ses actes? » Car il a déjà parlé du vieil homme, en montrant qu'il désigne par là non toutes les œuvres de l'homme, mais le péché. Le libre arbitre en effet est plus important que la substance, et c'est ce libre arbitre plutôt que la substance qui constitue l'homme. Ce n'est pas la substance de l'homme en effet qui précipite l'homme dans la géhenne ou qui le transporte dans le royaume des cieux, c'est le libre arbitre, et ce que nous aimons dans l'homme ce n'est pas l'homme, c'est telle ou telle qualité. Si donc le corps est la substance, et si la substance est irresponsable pour le bien comme pour le mal, comment le corps serait-il le mal ?

2. Mais qu'entend saint Paul par ces mots : « Avec ses actes? » C'est le libre arbitre avec ses œuvres. Il dit « le vieil homme », pour montrer sa laideur, sa difformité, sa faiblesse. Et quand il parle du nouvel homme, il a l'air de nous dire : N'attendez pas qu'il se conduise comme l'autre; il se conduira tout autrement. L'homme marche, non pas à la vieillesse, mais à une jeunesse plus brillante que la première. Car plus il apprend, plus il profite, plus il croît en vigueur et en force, non-seulement à cause de sa jeunesse, mais à cause du modèle sur lequel il se forme. La perfection est une création du Christ. A l'image du Christ, tel est le sens de ces mots : « A l'image de Celui qui « l'a créé » ; car le Christ n'est pas mort vieux, et il était d'une beauté indicible.

Dans cette création nouvelle, « il n'y a ni « homme, ni femme, ni circoncis, ni incircon« cis, ni barbare, ni scythe, ni homme libre « ni esclave; mais Jésus-Christ est tout en « tous ». C'est un troisième éloge adressé ici par saint Paul à ce nouvel homme. Il n'y a pour lui ni distinction de race, ni grade, ni distinction d'ancêtres. Rien n'est donné chez lui à l'extérieur ; il n'a pas besoin d'un relief étranger, et tous ces avantages sont des avantages extérieurs. La qualité de circoncis ou d'incirconcis, d'esclave, d'homme libre, de gentil, de juif, tout cela est une affaire de prosélytisme ou de naissance. Si ce sont là vos seuls avantages, vous ne possédez que ce que d'autres possèdent. « Mais Jésus-Christ », dit-il, « est « tout en tous ». C'est-à-dire que Jésus-Christ nous tiendra lieu de tout, de dignité et de naissance, c'est-à-dire qu'il sera en nous tous. Peut-être aussi veut-il dire : Vous formez tous le Christ, puisque vous êtes son corps.

« Revêtez-vous donc, comme des élus de

« Dieu, saints et bien-aimés ». Il montre que la vertu est facile, pour qu'ils la conservent toujours et pour qu'elle fasse leur plus bel ornement. Il y a là tout à la fois un conseil et un éloge, et l'éloge donne au conseil beaucoup de force. Ils étaient saints, mais ils n'étaient pas des élus de Dieu; maintenant ils sont saints, élus et chéris de Dieu. — « D'entrailles « de miséricorde ». Il n'a pas dit: « De miséri« corde », mais il s'est exprimé avec plus d'énergie en employant deux mots, au lieu d'un. Il n'a pas dit: Soyez entre vous comme des frères; mais, ayez les uns pour les autres une tendresse paternelle. Ne me parlez plus des torts de votre prochain. Telle est la portée de ce mot « des « entrailles de miséricorde ». Ces expressions remplacent le mot « pitié », qui, étant isolé, aurait eu quelque chose d'humiliant. « Revê« tez-vous de bonté, d'humilité, de modestie, « de patience. Vous supportant les uns les « autres, vous remettant les uns aux autres « les sujets de plainte que vous pouvez avoir « entre vous, et vous pardonnant comme le « Christ vous a pardonné ». Ici encore il spécialise: car la bonté est la source de l'humilité, et l'humilité est la source de la patience. « Vous supportant », dit-il, « les uns les au« tres »; c'est-à-dire vous soutenant et vous remettant vos fautes les uns aux autres. Et voyez comme il atténue l'offense: « Les sujets de plainte que vous pouvez avoir. Et il ajoute: « Comme le Christ vous a pardonné ». C'est là un grand exemple qu'il leur offre toujours; il cite le Christ pour les exhorter. L'offense dont il parle est peu de chose; mais l'exemple qu'il cite nous engage à pardonner les offenses les plus graves. Voilà ce que signifient ces mots: « Comme le Christ ». Et cela veut dire non-seulement qu'il faut pardonner, mais qu'il faut pardonner de tout son cœur, mais qu'il faut aimer l'auteur de l'offense. L'exemple du Christ amené ici amène toutes ces conséquences. Quand l'offense serait grande, quand il n'y aurait pas eu provocation de notre part, quand nous serions de grands personnages, quand l'auteur de l'offense serait un homme infime, quand il devrait nous offenser encore, peu importe. Nous devons même être prêts à mourir pour lui. Ces mots « comme le Christ » nous le commandent, nous devons persister dans ces sentiments jusqu'à la mort et même au delà, s'il est possible.

« Mais surtout ayez la charité qui est le « lien de la perfection ». Vous voyez ce qu'il dit là. Il pourrait se faire que l'on pardonnât une offense sans pour cela en chérir l'auteur. Eh bien! dit l'apôtre, il faut l'aimer. Et l'apôtre nous montre même ici comment on arrive à pardonner. C'est en étant bon, doux, humble, patient, aimant. Aussi a-t-il dit en commençant: « Les entrailles de miséricorde »; ce qui comprend la charité et la pitié. « Sur« tout ayez la charité, qui est le lien de la per« fection ». Ces paroles veulent dire: Tout cela ne sert de rien; car tout peut se rompre, sans le lien de la charité. C'est elle qui réunit tout. Les meilleures choses, sans elle, ne sont rien ou ne durent pas. Dans un navire, les meilleurs agrès, s'ils ne sont pas bien assujétis, demeurent inutiles; il faut dans une maison, que toutes les parties de la charpente soient bien unies; dans le corps humain, la charpente osseuse a beau être vigoureuse, sa vigueur, sans les articulations, ne sert de rien. Quelles que soient vos bonnes œuvres, quel que soit le mérite de vos actions, tout cela, sans la charité, est en pure perte. Il n'a pas dit: La charité est le « faîte » de la vertu; il a dit plus: La charité est un lien, chose plus nécessaire. Le faîte n'est qu'un degré de perfection; le lien est ce qui embrasse et comprend les éléments de la perfection; elle en est la racine. « Que « la paix de Dieu, à laquelle vous avez été ap« pelés dans l'unité d'un même corps, règne « dans vos cœurs, et soyez reconnaissants ».

3. La paix de Dieu est une paix ferme et stable. La paix humaine n'est pas durable; elle ne ressemble pas à la paix de Dieu. Il a parlé de la charité en général; maintenant il particularise. Car il y a une sorte de charité exagérée qui porte aux accusations téméraires, aux querelles, aux antipathies. Non, dit l'apôtre, non: ce n'est pas cette charité que je veux. Faites entre vous la paix, comme Jésus-Christ l'a faite avec vous. Comment vous l'a-t-il offerte cette paix? De lui-même, sans rien recevoir de vous en échange. Mais que veulent dire ces mots: « Que la paix de Dieu règne en « vos cœurs? » Si deux pensées se combattent dans votre cœur, ne donnez pas à la colère la palme et le prix du combat; que la paix remporte le prix. Si par exemple un homme est injustement outragé, l'outrage fait naître en son âme deux pensées, l'idée de la vengeance et celle du pardon qui luttent ensemble. Si la

paix de Dieu est là pour décerner le prix de la lutte, elle couronne l'esprit de pardon et humilie l'esprit de vengeance. Comment cela? En nous persuadant que Dieu est un Dieu de paix et qu'il a fait la paix avec nous. Ce n'est pas sans raison qu'il nous montre cette lutte entre l'esprit de pardon et l'esprit de vengeance, lutte dont notre cœur est le théâtre. Non, ce n'est pas la colère, ce n'est pas la discorde, ce n'est pas la paix humaine qui doit ici décerner le prix. La paix humaine est une paix vindicative et intolérante. Ce n'est point cette paix qu'il nous faut, dit l'apôtre, c'est la paix que le Christ nous a laissée. Il a tracé dans notre âme une arène où deux idées se combattent, et c'est la paix du Christ qui est chargée de décerner la palme. Puis vient cette exhortation : « A laquelle vous avez été appelés ». — « A « laquelle », c'est-à-dire, « pour laquelle ». Il nous rappelle ainsi tous les biens dont la paix est la source. C'est pour elle qu'il vous a appelés, c'est à cause d'elle qu'il vous a appelés, afin que vous obteniez le prix dû à votre foi. Car pourquoi n'a-t-il fait de nous qu'un seul corps? N'est-ce pas pour faire régner la paix? N'est-ce pas pour nous fournir les moyens de vivre en paix tous ensemble?

Pourquoi ne faisons-nous tous qu'un seul corps? Qu'est-ce qui fait que nous formons un seul corps? C'est la paix et réciproquement, c'est parce que nous ne faisons qu'un seul corps que nous sommes en paix les uns avec les autres. Mais pourquoi, au lieu de dire : Que la paix de Dieu triomphe, a-t-il dit : Que la paix règne ou décerne le prix? C'est pour accréditer la paix, c'est pour ne pas permettre aux mauvaises pensées d'entrer en lutte avec elle, c'est pour qu'elles aient toujours le dessous. En outre, le mot de prix éveille l'auditeur. Car, si le prix est toujours décerné à la bonne pensée, l'effronterie de l'esprit du mal sera désormais inutile. L'esprit du mal sachant que, malgré tous ses efforts, malgré son impétuosité et sa violence, il n'obtiendra pas le prix, finira par renoncer à ses vaines attaques. Il a eu raison d'ajouter : « Et soyez reconnaissants » ; car la reconnaissance et l'honneur consistent à être pour nos compagnons d'esclavage ce que Dieu a été pour nous, à céder, à obéir à notre maître, à toujours rendre grâces à Dieu, soit qu'on nous outrage, soit qu'on nous frappe. Celui qui rend grâces à Dieu de ses souffrances, ne se vengera pas de l'homme qui lui aura fait du mal; se venger, en effet, ce n'est pas rendre grâces. Ah! ne soyons pas comme le créancier impitoyable qui réclamait impérieusement ses cent deniers. Ne nous exposons pas à être traité « d'esclave méchant ». (Matth. XVIII, 32.) L'ingratitude est le plus affreux de tous les vices, et ceux qui se vengent sont des ingrats.

Mais pourquoi parle-t-il d'abord de la fornication? Car aussitôt qu'il a dit : « Mortifiez vos « membres qui sont sur la terre », il ajoute : « La fornication » ; et c'est presque toujours l'ordre qu'il suit. C'est que la fornication est de tous les vices le plus tyrannique. Il l'a mis aussi en première ligne, dans son épître aux Thessaloniciens. Quoi d'étonnant, puisqu'il dit aussi à Timothée : « Conservez votre pu« reté » (I Tim. V, 22); et ailleurs : « Etudiez« vous à être en paix avec tout le monde, et vi« vez dans la sainteté sans laquelle nul ne « verra Dieu ». (Hébr. XII, 14.) — « Mortifiez vos « membres », dit-il. Ce qui est mort, vous le savez, n'est plus qu'un objet d'horreur, d'abomination, de corruption. Si vous tuez les membres du péché, il ne reste bientôt plus rien de ce cadavre qui se corrompt et s'anéantit. Eteignez les ardeurs du péché, et ce n'est bientôt plus qu'un cadavre dont il ne reste rien. Il montre l'homme faisant ce que fait le Christ dans la piscine. Voilà pourquoi il appelle les péchés des membres, et il nous montre dans un style énergique l'homme fort qui les mortifie. Il a eu raison de dire : « Qui sont sur la terre ». Car c'est là qu'ils sont; c'est là qu'ils se corrompent et qu'ils meurent bien plus complétement que les membres corporels. Notre corps n'est pas aussi terrestre que le péché; car le corps humain est parfois revêtu d'un certain éclat; mais le péché, jamais. Tous ces membres qui restent sur la terre, qui sont comme cloués à la terre, sont le siége des mauvais désirs. Que l'oreille, la main, l'œil ou un membre quelconque reste attaché à la terre, le ciel n'est plus rien pour lui. L'œil ne voit plus que le corps, la beauté physique, la figure, ce qui appartient à la terre; en un mot, cela seul a du charme pour lui. L'oreille se délecte à de doux concerts, aux accents de la lyre et de la flûte; elle se prête complaisamment à de honteux propos. Plaisirs terrestres que tout cela!

Quand saint Paul a transporté ses auditeurs auprès du trône de Dieu, il leur dit : « Morti-

« fiez vos membres qui sont sur la terre ». On ne peut rester avec de pareils membres, dans la région céleste; ils n'y ont que faire. Cette boue-là est pire que l'homme physique qui est aussi de la boue. Cette boue, en effet, devient de l'or. « Cette chair corruptible doit revêtir « l'incorruptibilité ». (I Cor. xv, 53.) Mais la boue du péché, on ne peut pas la refondre pour forger de l'or. Voilà pourquoi il n'a pas dit : Qui appartiennent à la terre; voilà pourquoi il a dit : « Qui sont sur la terre » ; car il peut arriver que nos membres n'appartiennent pas à la terre. Ceux qui s'attachent à la terre sont nécessairement sur la terre; les autres, non. L'oreille qui n'entend pas les bruits de la terre et qui n'écoute que les bruits du ciel, l'œil qui perd le monde de vue, pour regarder en haut, ne sont point sur la terre. Elle n'est point sur la terre cette bouche dont les paroles n'ont rien de terrestre. Elle n'est point sur la terre cette main qui ne fait rien de terrestre, qui ne fait point le mal et qui ne travaille que pour le ciel.

4. Le Christ dit : « Si votre œil droit vous « scandalise » par ses regards impudiques, « arrachez-le », c'est-à-dire déracinez toute mauvaise pensée. Tous ces mots, impureté, abominations, mauvais désirs, ont le même sens, le sens de fornication. Il veut nous détourner de ce vice par toutes les expressions qu'il emploie. C'est qu'un pareil vice est une maladie de l'âme fort sérieuse; c'est la fièvre, c'est la plaie de l'âme. Il ne dit pas « réprimez », il dit « mortifiez », anéantissez cette passion; portez-lui des coups dont elle ne puisse pas se relever. Ce qui est mort nous l'enlevons; un durillon est une partie morte, nous l'enlevons. Si nous tranchons dans le vif, nous souffrons; mais si nous retranchons un membre mort, nous ne le sentons même pas. C'est ainsi que nous devons agir dans les affections et les maladies de l'âme qui rendent impure et font souffrir cette âme immortelle. Pourquoi l'apôtre appelle-t-il l'avarice une idolâtrie, nous l'avons dit souvent. Les passions les plus tyranniques sont l'avarice, l'intempérance et l'incontinence. « Elles attirent la colère de Dieu sur ses fils « désobéissants ». Il parle ici de désobéissance, en les déclarant par là indignes de pardon, en montrant que c'est leur désobéissance qui les plonge dans l'abîme. « Et vous avez vous-mêmes commis ces actions criminelles, quand vous « viviez dans ces désordres et quand vous vous « laissiez persuader par les impies ». Il montre qu'ils ont encore un pied dans le vice; mais il leur adresse un mot d'éloge, en leur disant : « Mais maintenant quittez aussi vous-mêmes « tous ces péchés : la colère, l'aigreur, la malice, « la médisance : plus de paroles déshonnêtes ».

Pour ne pas les blesser, ce n'est pas sur eux, c'est sur d'autres qu'il fait porter ses reproches. Les médisances sont les mots blessants, les injures, de même que la malice est encore de la colère. Ailleurs, pour faire rougir ses auditeurs de leurs procédés, il leur dit : « Soyez « les membres l'un de l'autre ». (Ephés. IV, 25.) Il les représente comme devant former un seul homme ayant les mêmes sympathies et les mêmes répulsions. Dans le passage ci-dessus il se sert du mot « membres ». Dans cet épître il dit : « Tous les péchés », désignant ainsi tous les membres du vieil homme, le cœur par la colère, la bouche par la médisance, les yeux par la fornication, les mains et les pieds par l'avarice et par le mensonge, la pensée elle-même et le vieil esprit. Quant à la forme du nouvel homme, c'est une forme royale, c'est la forme du Christ. Saint Paul semble ici faire allusion surtout aux gentils, pour montrer que tous les membres de la société, les grands, comme les petits, sont les membres d'un même corps qui a une forme royale. La terre n'est que du sable; mais elle perd sa première forme et devient or. La laine, quelle qu'elle soit, prend une nouvelle forme qui déguise la première. Il en est de même du fidèle. « Vous supportant les uns les autres », dit-il. C'est justice : supporte ton prochain et que ton prochain te supporte. C'est ce qu'il dit encore dans son épître aux Galates : Supportez le fardeau les uns des autres. (Gal. VI, 2.) « Et soyez reconnaissants, » ajouta-t-il. (Col. III, 15.) Partout il s'applique à recommander la reconnaissance, qui est la première des vertus.

5. Il faut donc, en toute circonstance et quoi qu'il arrive, rendre grâces à Dieu. Voilà la véritable reconnaissance. Lui rendre grâces dans la prospérité n'a rien de bien méritoire; car c'est chose toute naturelle. Mais lui rendre grâces, quand nous sommes dans la détresse, voilà ce qu'il y a d'admirable. Lui rendre grâces de ce qui pousse les autres au blasphème, de ce qui les jette dans l'impatience, voilà la philosophie! Agir ainsi c'est réjouir le cœur de Dieu, c'est humilier le démon, c'est déclarer que le malheur n'est rien. C'est à la fois rendre

grâces à Dieu, emprunter la main de Dieu pour extirper le mal et terrasser le démon. Si vous vous montrez impatient, le démon, parvenu au comble de ses vœux, est là; Dieu, blessé de vos blasphèmes et de vos outrages vous abandonne, en étendant, en augmentant votre plaie. Mais si vous rendez grâces à Dieu, le démon, voyant qu'il n'a rien à faire là, se retire, et Dieu, que vous honorez, vous honore davantage. L'homme qui rend grâces à Dieu de ses maux ne peut plus les ressentir. L'âme est heureuse de sa vertu; la conscience est heureuse parce qu'elle chante ses propres louanges et sa victoire; or la conscience, étant heureuse, ne peut être affligée. L'homme qui murmure sent peser sur lui le double fardeau de son malheur qui l'accable et de sa conscience qui le flagelle; l'homme qui rend grâces à Dieu est couronné par sa conscience qui proclame son triomphe.

Qu'elle est sainte la bouche du juste qui rend grâces à Dieu, dans le malheur! Le juste est alors un martyr. Comme un martyr, il est couronné. Car il a, lui aussi, à ses côtés un licteur qui lui ordonne de renier Dieu en blasphémant. Le démon le presse en tourmentant son âme et en jetant sur elle un sombre voile. Si, dans cette situation, le juste supporte la douleur, il reçoit la palme du martyre. Voilà par exemple un petit enfant qui est malade. Si sa mère rend grâces à Dieu, la palme du martyre lui appartient. Quel tourment pourrait égaler son chagrin? Eh bien! son chagrin ne peut lui arracher une parole amère. L'enfant se meurt; elle rend de nouveau grâces à Dieu. Elle est devenue une vraie fille d'Abraham. Car, si elle n'a pas tué son enfant de sa propre main, elle s'est du moins réjouie de sa mort, ce qui est la même chose; elle ne s'est pas irritée de se voir ravir celui que Dieu lui avait donné; elle n'a pas eu recours à ces nœuds mystérieux, dont la superstition enseigne le secret. C'est le martyre qu'elle a souffert; car elle a sacrifié son fils en pensée. — Mais quoi? me dira-t-on, quel mérite a-t-elle eu à ne pas employer de pratiques superstitieuses, si ces pratiques sont inutiles, si elles ne sont que tromperie et enfantillage? Mais il y avait des gens qui lui disaient que ces pratiques étaient efficaces, et elle a mieux aimé voir mourir son enfant que de sacrifier à l'idolâtrie. Ainsi cette femme a le mérite du martyre, qu'il s'agisse de ses propres souffrances ou qu'il s'agisse de voir souffrir un fils, un mari, ou un être quelconque qui lui est cher : la femme superstitieuse au contraire adore des idoles. Elle aurait, cela est évident, sacrifié aux faux dieux, si elle avait pu. Que dis-je? Ce sacrifice a eu lieu. Elle a eu recours à des pratiques superstitieuses, à des nœuds mystérieux. Vous avez beau raisonner, vous qui employez aussi de semblables pratiques, vous avez beau dire : Nous invoquons Dieu, voilà tout! et autres choses semblables. Vous avez beau dire que cette femme est une femme respectable, une bonne chrétienne : je vous réponds, moi, que vos pratiques superstitieuses sont de l'idolâtrie. Etes-vous une vraie chrétienne? Faites le signe de la croix et dites : Le signe de la croix, voilà mes seules armes, voilà le remède que j'emploie; je ne connais pas d'autres moyens.

Dites-moi : si vous envoyez chercher un médecin et que ce médecin remplace les ressources de la médecine par des enchantements, lui donnerez-vous le nom de médecin? Nullement; car vous ne voyez pas autour de lui l'attirail de la médecine. Eh bien! nous autres nous ne voyons pas dans ces pratiques l'attirail du christianisme. Il y a encore des femmes qui forment des nœuds figurant certains noms de fleuves, et qui osent se livrer à d'autres pratiques innombrables. Eh bien! je vous le dis, je vous le déclare d'avance à vous tous : si je vous y prends encore, si quelqu'un retombe dans la superstition, qu'il s'agisse de nœuds, d'enchantements ou de tout autre sortilége, je ne l'épargnerai pas.

Il faut donc laisser mourir cet enfant, me direz-vous? Si c'est par de semblables moyens que vous lui sauvez la vie, vous le faites mourir; s'il meurt, parce que vous négligez de recourir à la superstition, vous le faites vivre. Quand vous voyez votre fils fréquenter des courtisanes, vous voudriez le voir enterrer et vous dites : de quoi sert qu'il vive? Et quand vous voyez l'âme de votre enfant en péril, vous voulez lui sauver la vie, au prix de son salut! Ne vous rappelez-vous pas ces paroles du Christ : Celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera, et celui qui voudra sauver sa vie, la perdra? (Matth. XVI, 25.) En croyez-vous le Christ, ou ces paroles ne sont-elles pour vous qu'une fable? Si l'on vous disait : Conduisez votre enfant dans le temple des idoles et il vivra, supporteriez-vous un pa-

reil langage? Non sans doute, et pourquoi? C'est qu'on voudrait vous forcer à adorer des idoles, tandis qu'ici, dites-vous, il s'agit non pas d'idolâtrie, mais d'enchantements. Eh bien! c'est là une invention de Satan, un piége du démon pour cacher ses fraudes et pour vous faire avaler le poison avec le miel; sachant qu'il ne pourrait vous persuader sans prendre de détours, il a recours à des amulettes et à des contes de bonne femme. La croix n'est plus en crédit; les caractères cabalistiques sont en grand honneur. On chasse le Christ pour faire entrer quelque vieille sorcière qui a le délire et qui est ivre. On foule aux pieds nos mystères, et le démon triomphe. Pourquoi, dites-vous, Dieu ne blâme-t-il pas formellement de semblables pratiques? Mais que de fois n'a-t-il point blâmé chez vous l'emploi de pareils moyens, sans pouvoir vous persuader? Maintenant il vous laisse à votre erreur. « Dieu », dit l'apôtre, « les a livrés à « leur sens dépravé ». (Rom. I, 28.) Un païen même, s'il est quelque peu sage, ne supporterait pas ce genre de superstition. A Athènes, dit-on, un orateur populaire usa un jour de ces sortiléges ; un philosophe, son maître, l'ayant vu, le réprimanda, se répandit en plaintes, le critiqua amèrement et le tourna en ridicule. Et nous autres, nous sommes assez mal inspirés pour croire à ces bagatelles! Pourquoi, me direz-vous, n'y a-t-il plus aujourd'hui personne pour ressusciter les morts et pour opérer des guérisons miraculeuses? Pourquoi, je ne vous le dis pas encore. Mais je vous demanderai à mon tour pourquoi il n'y a plus aujourd'hui personne qui méprise la vie présente, pourquoi nous n'offrons à Dieu que des hommages intéressés ? Quand l'humanité était plus faible, quand il s'agissait de planter sur la terre l'arbre de la foi, il y avait beaucoup d'hommes qui opéraient des miracles. Mais aujourd'hui Dieu veut que nous soyons préparés à la mort, sans nous mettre sous la dépendance des signes. Pourquoi donc cet attachement à la vie présente? Pourquoi ce mépris pour la vie future? Dans l'intérêt de la vie présente, vous avez le courage d'encenser des idoles; dans l'intérêt de la vie future, vous ne pouvez supporter la plus légère contrariété. Pourquoi cette différence? Si les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, c'est que nous avons pris l'autre vie en dégoût, puisque nous ne faisons rien pour elle, tandis que, pour conserver la vie présente, nous acceptons toutes les souffrances. Que signifient encore ces momeries, ces opérations magiques par la cendre, par la suie, par le sel, et cette vieille magicienne qui arrive encore? Voilà qui est honteux et ridicule! Votre enfant, dit-on, a été fasciné.

6. Jusques à quand vous livrerez-vous à ces pratiques, à ces œuvres de Satan? Les gentils ne se moqueront-ils pas de nous, quand nous leur vanterons les vertus de la croix? Comment persuader ces hommes qui nous voient recourir à ce qui fait l'objet de leur risée? Est-ce pour cela que Dieu nous a donné ses médecins et ses remèdes? Mais quoi, dites-vous, si ces médecins ne le sauvent pas? Si l'enfant s'en va? Mais où va-t-il donc, je vous le demande, malheureux que vous êtes? Tombe-t-il entre les mains des démons et de notre tyran? Ne retourne-t-il pas au ciel vers son maître? Pourquoi cette douleur? pourquoi ces pleurs? pourquoi ces larmes? Pourquoi préférer votre enfant au Seigneur? N'est-ce pas le Seigneur qui vous l'a donné? Pourquoi êtes-vous assez ingrat pour préférer le don au donateur? Mais je suis faible, dites-vous, et je n'ai point assez la crainte de Dieu. Car si, lorsqu'il s'agit des maux physiques, le plus grave empêche de ressentir le plus léger; lorsqu'il s'agit de l'âme à plus forte raison, la crainte chasse la crainte, et la douleur la douleur. Votre enfant était beau, mais quel qu'il fût, il n'était pas plus beau qu'Isaac, et Isaac aussi était fils unique. C'était l'enfant de votre vieillesse. Le père d'Isaac l'avait eu aussi dans ses vieux jours. Mais il était si gracieux, si distingué! Il ne l'était pas plus que Moïse qui charma les yeux d'une femme barbare, et cela, dans un âge où la grâce et la distinction n'ont pas encore eu le temps de percer. Pourtant cet enfant chéri fut jeté par ses parents dans un fleuve. Vous, du moins, vous l'avez devant vos yeux, vous le livrez à la sépulture et vous pouvez visiter son tombeau; mais les parents de Moïse ignoraient s'il n'allait pas servir de pâture aux poissons, aux chiens ou à quelque monstre marin, et ils ne savaient pas encore ce que c'est que le royaume des cieux, ce que c'est que la résurrection.

Mais ce n'est pas le seul enfant que vous ayez perdu ; plusieurs de vos enfants l'avaient précédé dans la tombe. Ah! vos malheurs n'ont pas été si soudains, si répétés, si déplo-

rables que ceux de Job. Vous n'aviez pas appris déjà, étant à table, la ruine de votre maison et une longue suite de désastres. Mais c'était votre enfant chéri. Vous ne l'aimiez pas plus que Jacob n'aimait son fils, lorsqu'il apprit qu'il avait été dévoré par les bêtes féroces. Et pourtant il supporta son malheur, et les nouveaux malheurs qui vinrent encore le frapper. Le père pleura, mais il ne se conduisit pas en impie. Il se lamenta, mais il ne perdit pas sa résignation et se borna à dire : « Joseph n'est plus, « Siméon n'est plus, Benjamin n'est plus ; tous « les malheurs sont venus fondre sur moi ». (Gen. XLII, 36.) Voyez-vous comme la voix impérieuse du besoin le força à exposer ses fils, tandis que la crainte de Dieu n'a pas sur vous autant d'empire que la faim ? Pleurez, je vous le permets, pleurez ; mais pas de blasphèmes. Votre fils, quel qu'il fût, ne pouvait être comparé à Abel, et pourtant Adam n'a rien dit qui ressemblât à un blasphème. Quoi de plus grave en effet qu'un fratricide ? Mais ce fratricide m'en rappelle d'autres. Ainsi Absalon ne tua-t-il pas Ammon son frère aîné ? (II Reg. XIII.) Le roi David aimait son enfant, et le souverain était là étendu sur la cendre. Mais il ne fit venir ni devin ni enchanteur. Il y en avait cependant alors, et l'exemple de Saül nous le fait bien voir. Mais David se bornait à supplier Dieu. Imitez-le ; imitez ce juste ; dites, comme lui, quand votre enfant est mort : Il ne viendra pas à moi, mais j'irai à lui ; voilà de la sagesse ! Voilà de l'attachement ! Vous avez beau aimer votre enfant, vous ne l'aimez pas autant que David aimait son fils, quoique ce fils fût le fruit de l'adultère. Mais David pensait à la mère de ce fils, et vous le savez, l'affection que l'on a pour les parents, rejaillit sur les enfants. Or David avait tant d'affection pour ce fils, qu'il tenait à lui, bien qu'il fût pour lui un reproche vivant. Eh bien ! tout cela n'empêcha point David de rendre grâces à Dieu.

Quelle ne fut pas, croyez-vous, la douleur de Rébecca, lorsqu'elle vit Jacob menacé par son frère ? Pourtant elle ne voulut pas faire de chagrin à son mari, et fit partir son fils. Quand vous avez une affliction, songez à des afflictions plus grandes et vous serez consolé. Dites-vous à vous-même : Et si mon fils était mort sur le champ de bataille ? Et s'il avait péri dans un incendie ? Songeons à des malheurs plus graves que les nôtres, et nous serons consolés. Quels que soient nos malheurs, jetons nos regards sur ceux qui sont plus malheureux que nous. C'est ainsi que Paul exhorte ses auditeurs, quand il leur dit : « Dans « vos luttes contre le péché, vous n'avez pas « encore combattu jusqu'au sang ». (Hébr. XII, 4.) Et ailleurs : « Vous n'avez encore eu que « des tentations humaines ». Ayons donc les yeux fixés sur les infortunes qui surpassent les nôtres : nous en trouverons toujours, et de cette manière nous serons reconnaissants. Avant tout et en toutes choses, rendons grâces à Dieu ! C'est le moyen de nous calmer, c'est le moyen de vivre pour honorer Dieu et d'obtenir les biens qui nous sont promis. Puissions-nous les acquérir par la grâce et la bonté etc.

HOMÉLIE IX.

QUE LA PAROLE DU CHRIST HABITE EN VOUS ET REMPLISSE VOS AMES. INSTRUISEZ-VOUS EN TOUTE SAGESSE ET EXHORTEZ-VOUS PAR DES PSAUMES, PAR DES HYMNES, PAR DES CANTIQUES SPIRITUELS, CHANTANT DE CŒUR AVEC ÉDIFICATION LES LOUANGES DU SEIGNEUR. QUOI QUE VOUS FASSIEZ, EN PARLANT OU EN AGISSANT, FAITES TOUT AU NOM DE JÉSUS-CHRIST, NOTRE SEIGNEUR, RENDANT GRACES PAR LUI A DIEU LE PÈRE ! (CH. III, 16, 17.)

Analyse.

1. Comment faut-il témoigner à Dieu sa reconnaissance ? Il faut lire les saintes Écritures, et se résigner dans le malheur.
2. Les psaumes sont un beau livre de morale.
3. Toujours parler, toujours agir au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

1. Après leur avoir persuadé qu'ils devaient se montrer reconnaissants envers Dieu, il leur montre le moyen qu'ils doivent employer pour cela. Quel est ce moyen ? C'est celui dont nous nous sommes d'abord entretenus. Et que dit l'apôtre ? « Que la parole du Christ demeure

« en vous et remplisse vos âmes ». Il est encore un autre moyen de témoigner à Dieu notre reconnaissance ; j'en ai déjà parlé. Ce moyen consiste, quand on est malheureux, à passer en revue, à regarder autour de soi ceux qui ont encore plus souffert que nous, et à rendre grâces à Dieu qui ne nous a pas éprouvés comme eux. — « Que la parole du Christ de« meure en vous et remplisse vos âmes ». Cette parole du Christ, ce sont ses dogmes, ce sont ses avis, c'est sa doctrine où il nous montre le néant de la vie présente et de ses biens. Si cette vérité devient évidente pour nous, nous ne reculerons devant aucune difficulté. « Qu'elle « habite en vous », dit-il, « et qu'elle rem« plisse vos âmes ». Il ne s'est pas contenté de dire : « Qu'elle habite en vous », il a ajouté : « Qu'elle remplisse vos âmes ». Ecoutez tous tant que vous êtes, hommes du monde, vous qui avez une femme, qui avez des enfants. Voyez comme il vous recommande de lire les saintes Ecritures et d'apporter à cette lecture non pas un esprit distrait et léger, mais une grande attention, une grande ardeur. Le riche peut supporter l'amende et bien des condamnations ; de même celui qui possède les dogmes de la sagesse peut supporter facilement non-seulement la pauvreté, mais les autres malheurs ; il les supportera même plus facilement que le riche ne supportera l'amende. Car le riche, en payant l'amende, éprouve un dommage qui, multiplié, finirait par épuiser ses finances ; mais il n'en est pas ainsi de celui qui est riche en sagesse ; la raison et la droiture ne s'épuisent pas en faisant face aux événements ; elles subsistent toujours.

Et voyez l'intelligence du saint apôtre. Il ne s'est pas borné à dire : Que la parole du Christ soit en vous. Qu'a-t il dit ? Il a dit : « Que la « parole du Christ habite en vous et qu'elle « remplisse vos âmes. Instruisez-vous en toute « sagesse et exhortez-vous les uns les autres ». Pour lui, la vertu c'est la sagesse, et avec raison. La sagesse, en effet, c'est l'humilité, c'est l'aumône avec ses sœurs ; les vices au contraire ne sont que folie. C'est une folie que la dureté du cœur. Aussi, en mille endroits, l'Ecriture donne-t-elle au péché le nom de folie : « L'insensé a dit dans son cœur, il n'y a pas « de Dieu » ; et ailleurs : « J'ai vu, dans ma fo« lie, mes cicatrices se pourrir et se corrom« pre ». (Ps. XIII, 1 ; XXXVII, 6.) Quoi de plus insensé en effet que cet homme bien vêtu qui voit avec indifférence la nudité de ses frères, qui nourrit une meute de chien et qui, dans son mépris, abandonne aux tourments de la faim un être fait à l'image de Dieu ; qui tout en étant persuadé du néant des choses humaines, y demeure attaché, comme si elles devaient durer toujours ? Si c'est là le comble de la folie, la droiture en revanche est le comble de la sagesse. Voyez en effet comment se comporte le sage : il est charitable, compatissant et bon, il reconnaît que nous sommes tous frères, il connaît le peu de cas que l'on doit faire de la fortune, il sait qu'il faut être plus économe de sa personne que de son argent. Tout homme qui méprise la gloire est donc philosophe, parce qu'il connaît les choses humaines ; car la science des choses divines et humaines, c'est la philosophie. Le philosophe sait donc faire la différence des choses divines et humaines. Il s'abstient de celles-ci, il s'occupe de celles-là ; il sait en toutes choses rendre grâces à Dieu ; il connaît le néant de la vie présente ; voilà pourquoi il ne se laisse ni enivrer par la prospérité, ni abattre par les revers. Qu'avez-vous besoin de maîtres ? Vous avez la parole de Dieu. Où trouver un meilleur enseignement ? Souvent, par vaine gloire ou par jalousie, un maître vulgaire ne vous transmet qu'une partie de sa science.

Ecoutez bien, vous tous qui vous préoccupez des choses de cette vie, et faites provision de ces livres qui contiennent les remèdes de l'âme. Si vous ne voulez pas en avoir beaucoup, procurez-vous du moins le Nouveau Testament, les Actes des apôtres, les Evangiles. Vous y trouverez des leçons bonnes en tout temps. S'il vous arrive un chagrin, ouvrez cette officine, vous y trouverez quelque remède qui adoucira votre douleur. Venez-vous à éprouver une perte d'argent, la mort est-elle à votre porte, perdez-vous quelqu'un des vôtres ? Jetez les yeux sur ces divins formulaires, pénétrez-vous-en, retenez-les bien. La source de tous les maux, c'est l'ignorance des saintes Ecritures. Les ignorer, c'est marcher sans armes au combat. Comment donc vous défendrez-vous ? Nous devons nous trouver heureux, si ces armes nous sauvent ; si nous ne les avons pas, comment donc pouvons-nous être sauvés ? Ne jetez pas sur nous tout le fardeau. Vous êtes nos brebis ; mais vous êtes des brebis douées de raison. Vous aussi vous avez à remplir

bien des devoirs que saint Paul vous impose. Les disciples ne sont pas toujours disciples; car apprendre toujours, c'est ne savoir jamais. Ne venez pas à nous, comme si vous deviez toujours apprendre; autrement vous ne saurez jamais. Venez à nous en disciples qui cesseront un jour d'apprendre pour devenir des maîtres à leur tour. Dans toute espèce de science, dans toute espèce d'art, je vous le demande, est-ce que tous ceux qui étudient n'attendent pas un terme à leurs études? Oui, tous nous nous fixons ce terme. Toujours apprendre prouve qu'on n'a rien appris.

2. Voilà le reproche que Dieu faisait aux Juifs. « Ces hommes qui, depuis leur plus tendre enfance jusqu'à la vieillesse, sont toujours à l'école ». Si vous n'aviez pas toujours attendu la leçon d'un maître, vous n'auriez pas toujours marché à reculons dans la voie du progrès. Si, en trouvant parmi vous des auditeurs ayant encore besoin d'apprendre, nous en avions trouvé d'autres complétement instruits, nos efforts au moins vous auraient profité. Vous auriez un jour cédé la place à d'autres disciples et vous nous auriez secondé. Je vous le demande : si des écoliers en étaient toujours aux éléments, ne donneraient-ils pas beaucoup de mal à leur maître? Jusques à quand passerons-nous notre temps à disserter sur la vie humaine? Il n'en était pas ainsi chez les apôtres. Ils passaient d'une contrée à une autre, laissant à de nouveaux disciples leurs disciples anciens pour maîtres. C'est ainsi qu'ils ont pu parcourir l'univers entier; ils n'étaient pas attachés à un lieu. Dans votre opinion, que de frères n'avons-nous pas dans les campagnes qui, aussi bien que leurs maîtres, ont encore besoin d'être instruits? Mais vous me tenez cloué près de vous. Car, avant que la tête soit bien guérie, il est superflu de s'occuper du reste du corps. Vous vous reposez de tout sur moi. Tandis que nous nous chargeons de vous instruire, vous devriez à votre tour vous charger d'instruire vos femmes et vos enfants; mais vous nous laissez toute la besogne. Aussi nous avons beaucoup de peine. « Vous intruisant », dit-il, « et vous « exhortant les uns les autres par des psaumes, « des hymnes et des cantiques spirituels ». Voyez comme Paul rend la sagesse abordable et facile. La lecture de l'Ecriture sainte est un travail très-pénible et très-sérieux. Ce n'est donc pas l'histoire qu'il leur donne à lire; mais il leur donne des psaumes à chanter, pour qu'ils trouvent en chantant de quoi se distraire et tromper leur ennui. « Par des « hymnes », dit-il, « et par des cantiques spi- « rituels ». Aujourd'hui ce sont les chants du démon, c'est la danse que vos enfants affectionnent : c'est un goût qui leur est commun avec les cuisiniers, les pourvoyeurs et les saltimbanques. Il n'est plus question de psaumes; on rougit de les chanter, on les trouve ridicules et l'on s'en moque. De là toutes sortes de maux. Tel terrain, tel fruit, en effet; un terrain sablonneux et chargé de matières salines produira des fruits de la même nature que lui, et il en sera de même d'un terrain doux et gras. C'est ainsi que tout ce que l'on apprend est une source de bien ou de mal.

Apprenez à l'enfant à chanter ces psaumes si remplis de sagesse. Ils lui parleront tout d'abord de la modération et de la tempérance, ou plutôt ils lui diront avant tout, dès le commencement du livre, qu'il ne faut pas fréquenter les méchants. C'est par là que commence le Prophète, quand il dit : « Heureux « l'homme qui s'éloigne des impies ! »(Ps. I, 1.) Et il dit ailleurs : « Je n'ai pas pris place dans « cette assemblée de la vanité ». — « Le mé- « chant, en sa présence, a été comme s'il n'é- « tait pas; ceux qui craignent le Seigneur sont « glorifiés ». (Ps. XXV, 4; XIV, 4.) Les psaumes renferment en outre une foule de préceptes sur la nécessité de fréquenter les gens de bien et de commander à sa sensualité, sur le désintéressement, contre l'avarice, sur le néant de la richesse et de la gloire, et autres semblables matières. Lorsque, dès son plus jeune âge, l'enfant aura été nourri de ces leçons, il recevra peu à peu un plus haut enseignement. Les psaumes renferment tout; mais les hymnes n'ont rien de mortel. Lorsque l'enfant aura fait son apprentissage en chantent les psaumes, il apprendra les hymnes qui se rapprochent encore plus du ciel. Ce sont les hymnes, en effet, que chantent les puissances célestes. « Les hymnes n'ont rien de beau », dit l'Ecclésiaste, « en passant par la bouche du pé- « cheur ». (Eccl. XV, 9.) — « Mes yeux sont fixés « sur les fidèles qui habitent la terre, afin qu'ils « soient un jour assis avec moi dans le ciel ». — « Celui qui sacrifie à l'orgueil n'habite pas « dans ma maison ». — « Il me servait en mar- « chant dans la voie de la sainteté ». (Ps. C, 6; VII, 2.)

Tant il est vrai que vous devez veiller à ce que vos enfants ne se corrompent pas en fréquentant vos amis ou vos esclaves; car nos enfants courent des dangers innombrables, quand nous les confions à des esclaves corrompus. Si, en effet, l'amour et la sagesse d'un père suffisent à peine pour les sauver, que sera-ce, si nous les confions à des esclaves n'ayant ni foi ni loi. Ces esclaves les traitent en ennemis et se figurent qu'ils trouveront en eux des maîtres complaisants, quand ils auront fait d'eux des insensés, des méchants et des vauriens. Occupons-nous donc, avant tout, de ces points importants, et occupons-nous-en avec soin. « J'ai aimé, dit le Seigneur, « ceux qui aiment ma loi ». Montrons-nous donc jaloux d'observer cette loi, et aimons ceux qui l'observent. Les enfants veulent-ils apprendre la tempérance et la modération, qu'ils écoutent ces paroles du Prophète : « Mes « reins se sont remplis d'illusions » ; et celles-ci : « Tu chasseras de ta présence et tu perdras « ceux qui se livrent à la fornication ». (Ps. XXXVII, 8 ; LXXII, 27.) Pour leur apprendre combien il est nécessaire de commander à sa sensualité, le psalmiste leur dira : « Et il a fait « périr plusieurs d'entre eux qui avaient en« core la bouche pleine ». (Ps. LXXVII, 30, 31.) Il leur dira qu'il ne faut pas se laisser corrompre par les présents, en ces termes : « Quand la richesse affluerait entre vos mains, « ne lui donnez pas votre cœur ». (Ps. LXI, 11.)

Pour apprendre qu'il faut savoir maîtriser son orgueil, ils trouveront ce passage : « L'or« gueil ne descendra pas avec lui sur ses pas ». (Ps. XLVIII, 18.) Ils verront qu'il ne faut pas imiter les méchants : « Gardez-vous de prendre « les méchants pour modèles » (Ps. XXXVI, 1) ; qu'il faut mépriser les dignités : « J'ai été té« moin de l'élévation de l'impie. Il était haut « comme les cèdres du Liban ; je n'ai fait que « passer, il n'était déjà plus » (Ps. XXXV, 36) ; qu'il faut mépriser les biens de la terre : « Ils « appelaient heureux le peuple qui possédait « ces biens ; mais il n'y a d'heureux que le « peuple qui a pour soutien le Seigneur notre « Dieu ». (Ps. CXLIII, 15.) « Ils verront que l'on « ne pèche pas impunément, et que le pé« cheur reçoit son salaire. Tu rétribueras « chacun selon ses œuvres ». Pourquoi la rétribution n'est-elle pas immédiate? « C'est que « Dieu, ce juge intègre, est à la fois fort et pa« tient ». L'humilité est une vertu. « Seigneur, « l'orgueil n'a pas enflé mon cœur ». (Ps. CXXX, 1.) L'orgueil est un vice. « Ils ont été « jusqu'à la fin esclaves de leur vanité ». (Ps. LXXII, 16.) « Dieu résiste au superbe ». (Prov. III, 31.) « Leur iniquité sortira de leur cœur « gonflé d'orgueil ». (Ps. LXXII, 7.) Il est bon de faire l'aumône : « Il a dépensé ses biens, il « les a donnés aux pauvres, sa justice est éter« nelle ». (Ps. III, 19.) La pitié est chose louable : « Heureux l'homme qui a de la pitié « et qui fait du bien ! » (Ib. 5.) On trouvera dans les psaumes bien d'autres préceptes de morale. Il ne faut pas médire : « Je poursui« vais ce détracteur qui médisait en cachette « de son prochain ». (Ps. C, 5.) Quant à cet hymne céleste que répètent là-haut les chérubins, il est connu des fidèles. Et les anges placés au-dessous des chérubins, que disent-ils? Gloire à Dieu, au plus haut des cieux ! (Luc, I, 14.) Donc après les psaumes viendront les hymnes qui offrent quelque chose de plus parfait. « Par des psaumes », dit l'apôtre, « par des hymnes, par des cantiques spirituels, « chantant de cœur avec édification les louanges « du Seigneur ». Cela veut dire que Dieu nous a dicté ces chants pour notre édification, ou que ces chants sont des cantiques d'actions de grâces, ou que nous devons nous avertir et nous instruire dans la grâce, ou que ces chants sont des dons de la grâce, ou enfin, autre explication, qu'ils ont été inspirés par la grâce de l'Esprit-Saint : « Chantant de cœur les louan« ges de Dieu ». Il ne faut pas se borner à chanter avec les lèvres; il faut chanter avec le cœur.

3. C'est là ce qui s'appelle chanter pour Dieu ; autrement on chante pour le vent qui emporte nos paroles. Ce n'est pas là, nous dit l'apôtre, une affaire d'ostentation. Même sur la place publique, vous pouvez vous tourner vers Dieu et chanter ses louanges sans qu'on vous entende. C'est ainsi que priait Moïse, et Dieu pourtant l'entendit, car voici les paroles de Dieu : « Pourquoi cries-tu vers moi ? » Pourtant Moïse ne proférait pas un seul mot ; la contrition dans le cœur, il faisait une oraison mentale ; aussi était-ce Dieu seul qui l'entendait. Rien ne nous empêche en effet de prier de cœur, en nous promenant, et d'élever notre esprit vers Dieu. « Quoi que vous fas« siez », continue saint Paul, « en priant ou « en agissant, faites tout au nom de Jésus-

« Christ Notre-Seigneur, rendant grâces par lui « à Dieu le Père ». De cette manière, en invoquant le Christ, nous ne ferons, nous ne dirons rien de contraire à la vertu et à la pureté. Que vous mangiez, que vous buviez, que vous contractiez mariage, que vous voyagiez, faites tout au nom de Dieu, c'est-à-dire en invoquant son appui. Quoi que vous fassiez, adressez-lui d'abord votre prière. Quoi que vous disiez, que ce soit là votre préambule.

Voilà pourquoi le nom du Seigneur se trouve en tête de toutes nos épîtres. Ce nom-là porte toujours bonheur. Si des noms de consuls suffisent pour donner à un acte sa sanction, il en est de même à plus forte raison du nom du Christ. Peut-être aussi l'apôtre veut-il dire : Agissez et parlez toujours au nom du Seigneur ; ne faites pas intervenir les anges avant et après vos repas, rendez grâces à Dieu. Avant de dormir, à votre réveil, rendez grâces à Dieu. Allez-vous à vos affaires ? faites de même. Qu'il n'y ait dans votre conduite rien de mondain, rien pour la vie terrestre. Faites tout au nom du Seigneur, et tout vous réussira. Partout et toujours ce nom-là porte bonheur. S'il chasse les démons, s'il chasse les maladies, il porte bonheur à plus forte raison en tout le reste. Que veut dire : « Quoi que vous fassiez, en « parlant ou en agissant ? » C'est-à-dire en priant, en faisant un acte quelconque. Ecoutez Abraham, donnant, au nom du Seigneur notre Dieu, message à son serviteur ; voyez David tuant Goliath au nom du Seigneur ! C'est que ce nom est merveilleux et grand. Et Jacob, en laissant partir ses fils, ne leur dit-il pas : « Que mon Dieu vous donne sa grâce, quand « vous serez devant cet homme ? » (Gen. XLIII, 14.)

En agissant ainsi, on s'assure l'appui de ce Dieu, sans lequel on n'ose rien entreprendre. Ce Dieu, que vous avez honoré, que vous avez invoqué, vous honore à votre tour, en faisant prospérer vos entreprises. Invoquez le Fils, et rendez grâces au Père. Invoquer le Fils, c'est invoquer aussi le Père ; rendre grâces au Père c'est rendre grâces au Fils. Ne nous bornons pas à retenir ce précepte ; mettons-le en pratique. Rien ne peut être mis en parallèle avec ce nom ; il produit toujours de merveilleux effets. « Votre nom est un parfum exquis ». (Cant. I, 2.) Celui qui a adressé ces paroles à Dieu a été aussitôt en bonne odeur devant Dieu. « Nul « ne peut confesser que Jésus est le Seigneur, « sinon par le Saint-Esprit ». (I Cor. XII, 3.) Tant ce nom opère de miracles ! Ces mots, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, prononcés avec foi, produisent les plus puissants effets. En les prononçant, on crée un homme nouveau, on obtient toutes les grâces du baptême. Ce nom du Seigneur, ce nom qui commande aux maladies, devient une arme terrible. Voilà pourquoi le démon, jaloux du privilége que Dieu accorde à l'homme, a introduit le culte des anges. Oui, ce sont là des sortiléges du démon. Ne vous y prêtez point, qu'il s'agisse d'un ange, d'un archange, ou d'un chérubin ; car ces puissances, loin d'accueillir vos prières, les rejetteront, en voyant que vous humiliez Dieu. Je vous ai honoré, dit Dieu, et je vous ai dit : Invoquez-moi, et vous outragez Dieu. Ces paroles magiques prononcées avec foi, mettront en fuite les maladies et les démons, et, si la maladie ne disparaît pas, ce n'est pas la faute du moyen que vous employez, c'est que ce n'est pas votre avantage. La gloire de votre nom est proportionnée à votre grandeur, dit l'Ecriture. Par le nom du Seigneur, l'univers a été converti, le joug de la tyrannie a été brisé, le démon a été foulé aux pieds, les cieux ont été ouverts. Que dis-je ? les cieux ! C'est par ce nom que nous avons été régénérés. Ce nom nous revêt de splendeur ; il fait les confesseurs et les martyrs. Regardons-le comme un magnifique présent, pour vivre dans la gloire, pour plaire à Dieu et nous rendre dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté etc.

HOMÉLIE X.

FEMMES, SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS, COMME IL EST BIEN RAISONNABLE, EN CE QUI EST SELON LE SEIGNEUR. MARIS, AIMEZ VOS FEMMES ET NE LES TRAITEZ POINT AVEC RIGUEUR. ENFANTS, OBÉISSEZ EN TOUT A VOS PÈRES ET A VOS MÈRES ; CAR CELA EST AGRÉABLE AU SEIGNEUR. PÈRES, N'IRRITEZ POINT VOS ENFANTS, DE PEUR QU'ILS NE TOMBENT DANS L'ABATTEMENT. SERVITEURS, OBÉISSEZ EN TOUT A CEUX QUI SONT VOS MAITRES SELON LA CHAIR, NE LES SERVANT PAS SEULEMENT LORSQU'ILS

ONT L'ŒIL SUR VOUS, COMME SI VOUS NE PENSIEZ QU'A PLAIRE AUX HOMMES; MAIS AVEC SIMPLICITÉ DE CŒUR ET CRAINTE DE DIEU. FAITES DE BON CŒUR TOUT CE QUE VOUS FEREZ, COMME LE FAISANT POUR DIEU ET NON POUR LES HOMMES. SACHEZ QUE C'EST DU SEIGNEUR QUE VOUS RECEVREZ L'HÉRITAGE DU CIEL POUR RÉCOMPENSE; C'EST LE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST QUE VOUS DEVEZ SERVIR. MAIS CELUI QUI AGIT INJUSTEMENT RECEVRA LE SALAIRE DE SON INJUSTICE, ET DIEU NE FAIT POINT ACCEPTION DE PERSONNE. VOUS, MAITRES, RENDEZ A VOS SERVITEURS CE QUE L'ÉQUITÉ ET LA JUSTICE DEMANDENT DE VOUS, SACHANT QUE VOUS AVEZ AUSSI BIEN QU'EUX UN MAITRE QUI EST DANS LE CIEL. (III,18; IV, 1-4.)

—

Analyse.

1. Devoirs réciproques des maris et des femmes, des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs.
2. Suite des devoirs réciproques. — Comment il faut prier.
3. Prière d'un saint.
4. La prison de Socrate et celle de Paul. — Paul est bien supérieur à Socrate. — Les parures mondaines sont des chaînes; les chaînes de Paul sont une parure. — La plus belle parure, c'est la vertu. — Influence de l'éducation et de l'exemple.

1. Pourquoi l'apôtre ne fait-il point partout et dans toutes ses épîtres les recommandations qu'il fait ici? Pourquoi ne trouvons-nous ces préceptes de saint Paul que dans cette épître, dans l'épître aux Ephésiens, dans les épîtres à Timothée et à Tite? C'est que, dans les villes d'Ephèse et de Colosses, probablement les familles étaient divisées; c'est que le mal était surtout chez elles dans ces discordes auxquelles il fallait remédier au moyen de la parole. Peut-être encore ce sont là des préceptes généraux. Cette épître offre du reste, et surtout dans ce passage, de grands points de ressemblance avec l'épître aux Ephésiens. Il n'en est pas de même des autres épîtres; soit que, dans ces autres épîtres, il s'adresse à des villes pacifiques et à des hommes qui avaient besoin d'entendre de plus hautes leçons, soit que ces hommes, ayant déjà été consolés dans leurs tentations, n'aient plus besoin de ces préceptes domestiques. Cela me fait conjecturer que, dans ces villes, l'Eglise était solidement établie, et que saint Paul a gardé ces préceptes pour la fin. « Femmes, soyez soumises à vos « maris, comme c'est raisonnable, en ce qui « est selon Dieu ». C'est-à-dire, soyez soumises à vos maris, pour obéir à Dieu; car cette soumission est votre parure. Il ne s'agit point en effet ici de cette soumission que l'on doit à un maître. Il ne s'agit pas seulement d'une soumission commandée par la nature, mais d'une soumission agréable à Dieu. « Maris, aimez « vos femmes, et ne les traitez point avec ri- « gueur ». Voyez comme les devoirs réciproques sont ici bien marqués. Il place de part et d'autre l'amour à côté de la crainte; car celui qui aime pourrait, malgré cela, se montrer acerbe. Voici donc ce qu'il veut dire : Qu'il ne s'élève point de contestations entre vous; car il n'y a rien de plus amer que ces contestations qui ont lieu entre mari et femme. Il n'y a rien de plus aigre que ces disputes qui surgissent entre personnes qui s'aiment. Car cette révolte du corps contre ses propres membres est la preuve d'une grande animosité.

Aimer est le devoir de l'homme; obéir est celui de la femme. Si chacun y met du sien, l'union entre les deux époux est ferme et stable. La tendresse du mari fait naître dans le cœur de la femme la sympathie et l'amour; la soumission de la femme fait de l'homme un mari doux et clément. Et remarquez que la nature aussi a fait l'homme pour la tendresse, la femme pour la soumission. Quand l'être qui commande aime l'être qui obéit, tout va bien. Et le sentiment de la tendresse est plus impérieusement exigé de celui qui commande que de celui qui obéit. Car, à ce dernier, ce que l'on demande surtout, c'est la soumission. Cette beauté qui est l'apanage de la femme, ces désirs naturels à l'homme ne montrent qu'une chose; c'est que tout cela est arrangé pour inspirer à l'homme l'attachement. N'abusez donc pas, ô maris, de la soumission de vos femmes pour vous montrer insolents; et vous, femmes, ne vous montrez pas vaines de l'amour de vos maris. Que la tendresse de l'homme ne soit point pour la femme un sujet d'orgueil; que la soumission de la femme ne soit point pour l'homme un motif de vanité. Si Dieu veut que la femme vous soit soumise, ô homme, c'est pour que vous l'aimiez davantage; si Dieu veut que l'homme vous aime, ô femme, c'est pour allé-

ger votre joug. Ce joug, ne le craignez pas; être soumis à celui qui vous aime est une situation qui n'a rien de pénible. Et vous, homme, ne craignez pas d'aimer; votre femme vous est soumise. La nature vous a donné une autorité nécessaire; joignez-y le lien de la tendresse qui fait pardonner aux faibles.

« Enfants, obéissez en tout à vos pères et à vos « mères; car cela est agréable au Seigneur ». — « Cela est agréable au Seigneur », dit-il encore ici; pour insister sur cette loi de l'obéissance, pour rendre les enfants respectueux et soumis. « Car cela est agréable au «Seigneur». Voyons comment saint Paul nous recommande de suivre toujours non-seulement l'ordre de la nature, mais les préceptes de Dieu, si nous voulons être récompensés. « Pères, n'irritez point vos enfants, de peur « qu'ils ne tombent dans l'abattement ». Voilà encore ici la soumission et la tendresse. L'apôtre n'a pas dit: « Aimez vos enfants »; la recommandation serait inutile; car la nature nous y force. Mais il rectifie le sentiment de l'amour paternel, en indiquant qu'il doit être d'autant plus vif que la soumission de l'enfant est plus grande. Nulle part il n'emploie, quand il s'agit de tendresse, l'exemple des maris et des femmes comme terme de comparaison. Quoi d'étonnant? Ecoutez ces paroles du Prophète : Comme un père qui a eu pitié de ses enfants, le Seigneur a eu pitié de ceux qui le craignent. (Ps. XII, 13.) Et Jésus-Christ dit aussi : « Quel est celui d'entre vous « qui donnerait une pierre à son fils, quand « son fils lui demande du pain? Quel est celui « d'entre vous qui lui donnerait un serpent, « quand il lui demande du poisson? » (Matth. VII, 9.) — « Pères, n'irritez point vos enfants, « de peur qu'ils ne tombent dans l'abatte« ment ». Il s'est exprimé de la manière la plus propre à faire impression sur eux; c'est un ordre aimable où il ne fait pas intervenir Dieu pour les émouvoir, il en appelle à leur affection: « N'irritez point vos enfants », c'est-à-dire, ne les aigrissez pas; il y a des cas où vous devez leur faire des concessions. Il passe ensuite à un troisième commandement: «Servi« teurs, obéissez à vos maîtres selon la chair». Il y a aussi place pour l'affection entre le serviteur et le maître. Mais ce n'est plus l'affection qui résulte des liens naturels; c'est une affection qui résulte des bons rapports entre celui qui commande et celui qui sert. Mais, comme dans une pareille situation c'est l'obéissance qui a la plus large part, c'est aussi sur l'obéissance qu'il insiste et qu'il appuie pour en faire jaillir ce sentiment que la nature fait éclore dans la famille. Aussi n'est-ce pas seulement la cause des maîtres, c'est celle des serviteurs eux-mêmes qu'il plaide auprès des serviteurs. Il veut qu'ils se rendent agréables à leurs maîtres; mais il ne le dit pas explicitement, pour ne pas les humilier. « Obéissez », leur dit-il, « à vos maî« tres selon la chair ».

2. Voyez comme il a soin de faire ressortir ces titres d'épouse, de fils, de serviteur, parce que ces titres leur marquent les devoirs qu'ils ont à remplir et leur commandent la soumission. Mais, pour ne pas humilier les esclaves, il ajoute : « A vos maîtres selon la chair ». Ce qu'il y a de meilleur en vous, leur dit-il, votre âme, est libre; votre esclavage n'aura qu'un temps. Soumettez donc votre corps à vos maîtres; vous sentirez moins votre chaîne. « Ne « les servant pas seulement lorsqu'ils ont « l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez « qu'à plaire aux hommes ». Faites en sorte, dit-il, que cet esclavage qui vous est imposé par la loi, vous soit imposé par la crainte du Christ. Car si, loin des yeux du maître, vous remplissez envers lui tous vos devoirs, c'est l'œil vigilant de Dieu qui vous y oblige. « Ne « les servant pas seulement lorsqu'ils ont « l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez « qu'à plaire aux hommes »; car cette pensée est une pensée pernicieuse. Ecoutez le Prophète : « Dieu a dispersé les os de ceux qui « songent à plaire aux hommes ». (Ps. LII, 6.) Voyez comme il les ménage, tout en leur donnant des règles de conduite. « Mais avec sim« plicité de cœur et crainte de Dieu ». Une conduite toute contraire n'est plus simplicité de cœur; ce n'est qu'hypocrisie et dissimulation; le serviteur alors pense tout autrement qu'il n'agit; quand son maître n'est plus là, le serviteur n'est plus le même. Et saint Paul ne dit pas seulement « avec simplicité de « cœur », il ajoute « et crainte de Dieu ». Car la crainte de Dieu consiste à ne rien faire de mal, lors même que personne ne nous voit. Voyez-vous la règle de conduite qu'il leur donne? « Quoi que vous fassiez », dit-il, « faites-le de bon cœur, faites-le pour Dieu et « non pour les hommes ». C'est qu'il veut les

mettre en garde non-seulement contre l'hypocrisie, mais contre la paresse et la fainéantise. D'esclaves, il les rend libres, puisqu'ils n'ont pas besoin de la présence du maître. C'est ce que veulent dire ces mots « de bon cœur » ; ils signifient « avec bienveillance », non parce que l'esclavage vous y oblige, mais agissant en vertu de votre libre arbitre et de plein gré.

Et quelle sera leur récompense? « Sachez », leur dit-il, « que c'est du Seigneur que vous « recevrez l'héritage du ciel pour récompense; « c'est le Seigneur Jésus-Christ que vous devez « servir ». C'est lui qui vous donnera votre salaire. Et voici la preuve que c'est Dieu que vous servez : « Celui qui agit injustement re« cevra la peine de son injustice ». Il confirme là ce qu'il a dit plus haut : Pour que ses paroles n'aient pas un faux air de flatterie, il recevra la peine de son injustice, dit-il ; c'est-à-dire, il sera châtié ; « car Dieu ne fait point « acception de personne ». Qu'importe que vous soyez esclave? Vous n'êtes point, pour cela, déshonoré devant Dieu. C'est aux maîtres que l'apôtre devait adresser ce langage, comme dans l'épître aux Ephésiens ; mais dans cette épître-là on dirait qu'il parle pour les maîtres qui étaient gentils. Qu'importe, en effet, que vous soyez chrétien, tandis que votre maître est païen? Ce n'est pas ici une question de personne ; c'est une question de conduite. C'est donc avec bienveillance et de bon cœur que le serviteur doit faire son service.

« Vous, maîtres, rendez à vos serviteurs ce « que l'équité et la justice demandent de « vous ». Or, qu'est-ce que demandent la justice et l'équité? Elles demandent que vous ne laissiez manquer de rien vos serviteurs ; elles demandent que vous ne les forciez point à avoir recours aux autres et que vous les récompensiez selon leurs travaux. On a dit qu'ils recevraient leur récompense de Dieu ; mais ce n'est pas une raison pour que leur maître les prive de leur salaire. Dans un autre endroit, saint Paul dit : « Ne les traitant point avec « menaces ». (Eph. VI, 9.) Il voulait rendre les Ephésiens plus doux ; car, sous d'autres rapports, il n'y avait rien à dire contre eux. Ces mots : « Dieu ne fait point acception de « personne », ont été dits pour les esclaves ; mais, en les leur adressant, il veut aussi que les maîtres les prennent pour eux. Quand nous disons, en effet, à une personne quelque chose qui s'appliquerait bien à une autre, c'est sur cette dernière personne principalement que tombe la réprimande. Vous êtes comme eux, dit-il aux maîtres. Vous avez, comme eux, un maître : « Sachez que vous « avez aussi bien qu'eux un maître qui est « dans le ciel ».

« Persévérez et veillez dans la prière, en « l'accompagnant d'actions de grâces ». Comme la persévérance dans la prière engendre parfois la lassitude, il leur recommande de veiller, c'est-à-dire, d'être attentifs à eux-mêmes et de ne pas se permettre les distractions et les divagations ; car le démon sait bien quels sont les fruits de la prière : il se tient donc là toujours aux aguets, et saint Paul sait, du reste, quelle froideur et quelle nonchalance on apporte souvent dans la prière. « Persévérez « dans l'oraison », comme si l'oraison était un travail. « Veillez dans la prière, en l'accom« pagnant d'actions de grâces ». Regardez, dit-il, comme votre tâche et votre devoir de rendre grâces à Dieu par la prière, pour ses bienfaits évidents et cachés, pour ceux qu'il vous a prodigués sur votre demande et malgré vous, pour obtenir le royaume des cieux, pour éviter la géhenne, quand il vous afflige et quand il vous soulage. C'est ainsi que prient les saints ; c'est ainsi qu'ils rendent grâces à Dieu pour les bienfaits dont il comble tous les hommes.

3. Je me rappelle la prière d'un saint. Voici cette prière : Nous vous rendons grâces, Seigneur, pour tous les bienfaits dont vous n'avez cessé de nous combler, nous vos serviteurs indignes ; nous vous rendons grâces pour ces bienfaits, pour ceux que nous connaissons et pour ceux que nous ignorons, pour vos bienfaits visibles ou invisibles, pour le bien que vous nous avez fait par votre coopération ou par votre parole, pour celui que vous nous avez fait même malgré nous, pour celui que vous nous avez fait quoique nous en fussions indignes, pour les maux dont vous nous avez affligés, pour les consolations que vous nous avez données, pour les périls dont vous nous avez frappés, pour le royaume des cieux, notre héritage. Nous vous prions de nous conserver la pureté du cœur, la paix de la conscience, et de nous donner une fin digne de votre clémence. Vous, qui nous avez aimés au point de nous sacrifier votre Fils unique, daignez nous rendre dignes de votre amour, mettez la sa-

gesse dans notre bouche ; remplissez-nous de votre force et de la crainte de Dieu ; vous qui avez sacrifié pour nous votre Fils unique, et qui avez envoyé votre Saint-Esprit pour la rémission de nos péchés, pardonnez-nous nos fautes volontaires ou involontaires, souvenez-vous de tous ceux qui invoquent votre nom avec la parole de la vérité, souvenez-vous de ceux qui nous veulent du bien ou du mal, car nous sommes tous des hommes.

Puis, après avoir adressé à Dieu la prière des fidèles, pour couronner l'œuvre, et afin de prier pour tout le monde, il s'arrêtait. Car Dieu nous a fait beaucoup de bien, même malgré nous ; il nous en a fait davantage encore, à notre insu. Car, lorsqu'il fait tout le contraire de ce que nous lui demandons, c'est évidemment parce qu'il nous fait du bien à notre insu. « Priez aussi pour nous ». Quelle humilité ! Il les fait passer avant lui. « Afin que Dieu nous ouvre une entrée pour « aborder le mystère du Christ ». Une entrée, c'est-à-dire la liberté de parler. Ah ! le courageux athlète ne leur demandait pas de prier Dieu pour qu'il fût délivré de ses liens ; mais, quand il était chargé de liens, il demandait aux autres de prier Dieu de lui accorder une faveur précieuse, la liberté de parler et de parler un sujet bien grand, à raison de la personne et de la matière, la liberté de parler « sur le mystère du Christ ». C'est là le plus cher de tous ses vœux. « Ce mystère pour « lequel je suis dans les liens ».

« Et afin que je le découvre aux hommes en la « manière que je dois le découvrir ». En toute assurance, en toute liberté et sans réticence, veut-il dire. Eh quoi ! Paul, tu es dans les liens et tu t'ériges en consolateur ? — Oui sans doute ; mes liens même rendent ma parole plus libre. Mais je demande à Dieu son secours. N'ai-je pas entendu dire au Christ : « Quand on vous livrera entre leurs mains, ne « vous inquiétez pas de savoir comment vous « leur parlerez et ce que vous leur direz ». (Matth. x, 19.) Et remarquez cette image : « Une entrée pour aborder le mystère ». Voyez ce style sans faste et l'humilité du captif. Il voudrait amollir les âmes, mais il ne le dit pas, il demande seulement la liberté de parler en toute assurance. Ce qu'il en dit est pure modestie, c'est de l'humilité. Car cette liberté, il l'avait ; mais il veut la tenir de Dieu une seconde fois. Il montre dans cette épître, pourquoi le Christ n'était pas venu plus tôt, en appelant une ombre tout ce qui l'avait précédé, ombre de la vérité dont le Christ est le corps. (Coloss. II, 17.) Les hommes devaient d'abord s'accoutumer à l'ombre. Il leur donne en même temps une preuve éclatante de sa tendresse pour eux. C'est pour vous faire écouter la parole de Jésus-Christ que je suis chargé de liens, dit-il. Le voilà encore qui parle de ses liens, et c'est ce qui me fait aimer Paul, c'est ce qui éveille en sa faveur toutes mes sympathies. Ah ! que j'aurais voulu le voir ce saint captif, lorsque dans sa prison il écrivait, il prêchait, il baptisait, il catéchisait. Quelle que fût l'affaire qui s'agitât au sein de l'Eglise, c'était à Paul, dans les liens, qu'on en référait ; dans les liens, il possédait au plus haut degré le pouvoir d'édifier tout le monde. C'était alors qu'il était plus libre que jamais. « Afin qu'un « plus grand nombre de mes frères, s'ap- « puyant sur mes liens, osent prêcher hardi- « ment et dans l'effusion de leurs cœurs la « parole de Dieu ». (Philip. I, 14.) Il proclame cette même vérité en ces termes : « Quand je « suis faible, c'est alors que je suis fort ». (II Cor. XII, 10.) Voilà pourquoi il disait encore : « Mais on n'enchaîne pas la parole de « Dieu ». (II Tim. II, 9.)

Il était chargé de chaînes avec des malfaiteurs, des scélérats, des homicides, ce docteur universel. Celui qui est monté au troisième ciel, celui qui a entendu retentir à son oreille des paroles mystérieuses et ineffables était chargé de liens. Mais alors même sa course était plus rapide. Mais celui qui était chargé de liens était libre, et celui qui était libre était le prisonnier. Le premier faisait ce qu'il voulait ; le second ne pouvait ni lui faire obstacle, ni accomplir ses desseins. Que fais-tu, stupide geôlier ? C'est à un athlète spirituel que tu as affaire. La carrière où il dispute le prix n'est pas de ce monde. Il est au ciel, et l'athlète qui court dans la lice du ciel ne peut être ni enchaîné ni retenu par les liens terrestres. Ne vois-tu pas ce soleil ? Tâche d'enchaîner ses rayons et de l'arrêter dans sa course ; tes efforts seront inutiles. Comment donc pourrais-tu arrêter Paul ? C'est un ministre de la providence divine bien plus grand que le soleil ; car il apporte cette vraie lumière qui n'a rien de matériel. Où sont-ils ceux qui ne veulent rien souffrir pour le Christ ? Que dis-je, souffrir ! Ils ne veulent même pas sacrifier

pour lui une obole. Paul aussi autrefois enchaînait les fidèles et les jetait en prison. Mais, depuis qu'il est serviteur du Christ, il ne se glorifie pas de ses actes, il se glorifie de ses souffrances. Et voilà ce que cette prédication a de merveilleux : c'est à la souffrance, ce n'est pas au péché qu'elle doit ses triomphes et ses progrès. A-t-on jamais vu de semblables luttes? Dans cette lutte céleste, c'est la victime qui triomphe ; c'est le bourreau qui est le vaincu. C'est la victime qui est illustre, et c'est du cachot que la prédication s'élance pour soumettre le monde. Non, je ne rougis pas, dit Paul, je me glorifie au contraire de prêcher la parole du crucifié. Conclusion : L'univers entier abandonne ceux qui sont libres pour s'attacher aux captifs ; il se détourne les bourreaux pour honorer ceux qui sont chargés de chaînes ; il adore le crucifié et n'a, pour ceux qui l'ont mis en croix, que des sentiments de haine.

4. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que le don de la prédication est accordé à des pêcheurs, à des hommes simples, c'est en outre que tous les obstacles naturels, au lieu d'être des obstacles pour ces hommes, ne font que doubler leurs forces. Oui, loin d'être pour eux un écueil, leur simplicité ne fait que rendre plus éclatante la vérité de la parole qu'ils prêchent. Ecoutez-le dire : « Et l'on s'étonnait « de trouver en eux des hommes simples et « sans instruction ». (Act. IV, 13.) Leurs chaînes, loin de les gêner, leur donnaient plus d'assurance. Les disciples étaient encore plus audacieux quand Paul était captif que lorsqu'il était libre. « Afin », dit-il, « qu'ils aient « plus de courage pour prêcher la parole de « Dieu ». Où sont-ils ceux qui prétendent que ce n'est pas là une prédication divine? La simplicité et l'ignorance des apôtres ne suffisaient-elles pas pour donner un démenti à cette assertion? Ces hommes simples d'ailleurs n'auraient-ils pas dû être intimidés ? Car vous savez qu'il y a deux choses qui retiennent le commun des hommes : la fausse gloire et la crainte. Or, si leur simplicité et leur ignorance les préservaient de la honte, ils auraient dû au moins trembler devant le péril qui les menaçait. Mais, dira-t-on, ils faisaient des miracles. Vous croyez donc aux miracles des apôtres. Si vous me dites au contraire qu'ils n'en faisaient pas, je vous répondrai que, de la part de ces hommes, le plus grand de tous les miracles, c'était de ramener les âmes, sans recourir aux miracles.

Socrate aussi, chez les Grecs, fut chargé de chaînes. Eh bien ! les disciples ne s'enfuirent-ils pas aussitôt à Mégare ? Sans doute ; car ils ne crurent pas à ce qu'il leur disait de l'immortalité de l'âme. Mais voyez ce qui se passe ici. Dès que Paul est jeté en prison, les disciples redoublent de courage et ils ont raison ; car ils voient que ses liens ne sont pas pour la prédication des entraves. Pouvez-vous enchaîner la langue en effet? La persécution ne fait que la rendre plus libre. Pour arrêter un coureur, il faut lui lier les pieds ; pour arrêter l'évangéliste, il faudrait lui lier la langue. Entourez de chaînes les reins du coureur, il n'en est que plus ardent à la course ; enchaînez l'évangéliste, ses liens lui donnent encore plus d'assurance et de courage pour prêcher la parole de Dieu. Le captif a peur, quand il n'est qu'un captif; mais le captif qui est en même temps un homme de cœur et qui méprise la mort, comment ferez-vous pour l'enchaîner? Les persécuteurs de Paul n'enchaînaient, pour ainsi dire, que le fantôme de Paul ; c'était comme s'ils voulaient fermer la bouche à une ombre. Car c'était contre une ombre qu'ils combattaient. Paul, dans les fers, n'en était que plus regrettable pour ses amis, n'en était que plus respectable pour ses ennemis. Ses liens étaient pour lui le prix qui attestait sa grandeur d'âme et son courage. La couronne, loin d'amener la rougeur sur le front couronné, est pour ce front un ornement et un titre de gloire. Eh bien ! les persécuteurs de Paul lui tressaient une couronne avec ses chaînes. Car, dites-moi, pouvait-il redouter les fers, l'homme qui osait briser les portes de la mort, ces portes d'airain ?

Parlons, mes amis, parlons de ces chaînes que nous devons ambitionner, dont nous devons être jaloux. O femmes qui vous couvrez de colliers d'or, soyez jalouses des chaînes de Paul. La splendeur que votre collier jette autour de votre cou, les chaînes de Paul la répandait sur son âme. Mais si vous ambitionnez ces ornements, détestez les ornements mondains. Qu'y a-t-il de commun entre la lâcheté et le courage, entre l'éclat matériel et la sagesse ? les liens de Paul, les anges les respectent ; ces colliers sont un objet de risée pour le ciel. Les chaînes de Paul nous élèvent de la terre au ciel ; les ornements mondains nous

font descendre du ciel sur la terre. Oui, ce sont ces ornements qui méritent le nom de chaînes ; les chaînes de Paul, au contraire, sont des ornements véritables. Ces colliers courbent l'âme et le corps à la terre, tandis que les chaînes de Paul sont une parure pour l'âme et pour le corps à la fois. En voulez-vous la preuve? Dites-moi : de vous ou de Paul, quel est celui qui attirera le plus de regards? Mais que dis-je? L'impératrice elle-même, toute resplendissante d'or, ne serait pas un spectacle plus attrayant que Paul. Que Paul, chargé de fers et que l'impératrice entrent en même temps dans une église, tous les yeux se détourneront de l'impératrice, pour se fixer sur Paul, et ce sera justice. N'est-il pas plus curieux en effet de voir un homme supérieur à la nature humaine, un homme qui n'a rien d'humain et qui est un ange sur la terre, que de voir une femme parée? Une femme parée! Mais cela se voit partout, au spectacle, aux bains, à la procession. Un homme chargé de chaînes, au contraire, qui, en même temps, loin de se courber sous le poids de ses fers, y trouve son plus bel ornement, voilà un spectacle qui n'a rien de terrestre et qui est digne du ciel! L'âme de cette créature entourée d'ornements terrestres fait attention à ceux qui la regardent ou qui ne la regardent pas : elle est pleine d'orgueil, elle est en proie aux inquiétudes et aux soucis, elle a pour liens des passions sans nombre. Mais, grâce à ses chaînes, Paul se trouve exempt d'orgueil et rempli d'allégresse ; libre de toute inquiétude, il lève vers le ciel des regards joyeux. Si l'on me donnait le choix, qu'est-ce que je préférerais, de Paul apparaissant et parlant du haut des cieux, ou de Paul apparaissant et parlant dans sa prison? J'aimerais mieux voir Paul m'apparaître du fond de sa prison ; car c'est dans sa prison que les anges viennent le visiter. Les chaînes de Paul suspendent ses auditeurs à ses lèvres et servent en même temps de base à sa prédication. Tâchons donc d'en obtenir de semblables.

5. Pour cela, que faut-il faire? Il faut briser et broyer ces colliers, ces ornements mondains. Ce sont des liens inutiles et même pernicieux, qui seront là-haut lés marques de notre servitude. Ce sont lés chaînes de Paul qui nous délivreront des chaînes du monde. La femme qui est chargée de ces chaînes mondaines, sera un jour condamnée à une prison éternelle et jetée dans un cachot, pieds et poings liés. Celle qui aura été chargée des liens de Paul, les portera autour d'elle comme une parure. Délivrez donc votre corps de ses liens, et le pauvre de la faim. Pourquoi river les fers dont le péché vous entoure? Comment donc, direz-vous, puis-je river ces fers? Eh! quoi! Porter de l'or, quand votre semblable meurt de faim, vous charger d'or pour satisfaire votre vanité, quand votre semblable n'a pas de quoi manger, n'est-ce pas river les chaînes dont vous charge le péché? Revêtez-vous du Christ et non de cet or; le Christ n'est pas où est le mammon d'iniquité, le mammon d'iniquité ne peut être où est le Christ. Ne voulez-vous donc pas vous revêtir du Roi de l'univers? Si l'on vous donnait la pourpre et le diadème, n'aimeriez-vous pas mieux un tel présent que de l'or? Et moi, ce ne sont pas les insignes de la royauté, c'est le roi en personne que je vous donne pour ornement. Comment donc, dites-vous, peut-on se revêtir du Christ? Ecoutez cette parole de Paul : « Vous « tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, « vous avez été revêtus de Jésus-Christ ». (Gal. III, 27.) Ecoutez ce conseil de l'apôtre : « Ne cherchez point à contenter votre sensua- « lité, en satisfaisant à ses désirs ». (Rom. XIII, 14.) On peut donc se revêtir du Christ, en ne cherchant point à contenter sa sensualité. Et quand on sera revêtu du Christ, on fera reculer le démon. Mais si l'on se revêt d'or, on deviendra un objet de risée même pour les hommes auxquels on imposerait le respect, en se revêtant du Christ.

Voulez-vous paraître belle et séduisante? Contentez-vous de la parure naturelle que vous a donnée le Créateur. A quoi bon cet or et ces ornements qui affichent la prétention de corriger ce que Dieu a fait? Voulez-vous paraître belle? Revêtez-vous de charité, de bonté, de modestie, de pudeur, et dépouillez le faste. Les ornements que je vous indique sont plus précieux que l'or; ils ajoutent à la beauté et changent en beauté la laideur même. Quand on voit la beauté jointe à la bonté, on est prévenu en sa faveur; mais une méchante femme perd toute sa beauté; car sa méchanceté choque les yeux de l'âme qui ne la voient plus telle qu'elle est physiquement. L'égyptienne, femme de Putiphar, était parée, ainsi que Joseph; lequel des deux était le plus beau? Et

notez bien que je ne parle pas ici de cette femme assise dans son palais, quand Joseph était plongé dans un cachot. Joseph, lors même qu'il était nu, avait pour vêtements sa continence et sa pudeur; mais elle, avec toute sa parure, était encore plus laide que si elle s'était montrée toute nue; car c'était une femme sans pudeur. Oui, avec tous vos vêtements dispendieux, ô femme, vous voilà plus laide que si vous étiez nue; car vous avez dépouillé la pudeur.

Eve aussi était nue, et, quand elle se revêtit d'ornements, elle devint laide. Tant qu'elle resta nue, elle eut pour ornement la gloire de Dieu; mais une fois revêtue de la livrée du péché, elle devint laide. Et vous aussi, vos ornements mondains vous enlaidissent. Votre luxe ruineux et excessif ne suffit pas pour mettre en relief votre beauté, et une femme parée peut sembler moins belle que si elle n'avait pas d'ornements; je vais vous le prouver. Vous êtes-vous avisée parfois de vous habiller en joueuse de flûte, et n'était-ce pas là un costume déshonnête et indécent? Pourtant c'était de l'or que vous portiez; mais c'était justement tout cet or qui faisait votre honte. Tout ce luxe dispendieux, en effet, convient aux histrions, aux danseurs, aux acteurs tragiques, aux baladins, aux bestiaires; mais une vraie chrétienne a une autre parure qu'elle a reçue de Dieu : cette parure, c'est le Fils unique de Dieu lui-même. « Vous tous, « qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous « êtes revêtus du Christ ». (Gal. III, 27.) Dites-moi, je vous prie, si l'on vous donnait des vêtements royaux, et si vous échangiez cette parure contre la livrée abjecte d'un mercenaire, ne trouveriez-vous pas déjà votre châtiment dans votre bassesse? Quoi! vous voilà revêtue du Maître souverain des anges et du ciel, et vous restez attachée à la terre! J'ai pour but ici de démontrer que cet amour excessif de la parure, est à lui seul, un grand mal, quand même il n'entraînerait avec lui aucune suite fâcheuse, quand même il serait innocent; car, à lui seul, il nous dispose à la vanité et au faste.

Mais ce soin exagéré de notre parure produit en abondance les plus mauvais fruits : il engendre les soupçons, les dépenses inutiles, les médisances, la cupidité. Pourquoi ces ornements, je vous le demande? Est-ce pour plaire à votre mari? Parez-vous donc, quand vous restez chez vous. Mais c'est le contraire que vous faites. Si c'est à votre mari que vous voulez plaire, ne cherchez donc pas à plaire aux autres; car en voulant plaire aux autres, vous ne pouvez plaire à votre mari. Vous devriez donc quitter votre parure, quand vous allez au marché, quand vous allez à l'église. En d'autres termes, pour plaire à votre mari, vous devriez recourir aux séductions des honnêtes femmes et non pas à celles des courtisanes. Car, je vous le demande, qu'est-ce qui distingue la courtisane de la femme légitime? C'est que la première a pour unique affaire de charmer ses amants par sa beauté, tandis que la seconde dirige sa maison et partage avec son mari la vie commune et les soins de la famille. Peut-être avez-vous une fille? Eh bien! servez-lui de sauvegarde; les mœurs dépendent de l'éducation, et les filles imitent leur mère. Donnez à votre fille l'exemple de la modestie et de la pudeur; que ce soit là votre parure; méprisez tout autre ornement. Mais j'en ai dit assez. Que ce Dieu qui a fait le monde, chef-d'œuvre de beauté; que ce Dieu qui nous a donné la parure de l'âme, nous serve aussi de parure et d'ornement; qu'il nous donne pour vêtement sa propre gloire, afin que tout resplendissants de l'éclat de nos bonnes œuvres et vivant pour la gloire de Dieu, nous rendions gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

HOMÉLIE XI.

CONDUISEZ-VOUS AVEC SAGESSE ENVERS CEUX QUI SONT HORS DE L'ÉGLISE, EN RACHETANT LE TEMPS; QUE VOTRE ENTRETIEN, TOUJOURS ACCOMPAGNÉ D'UNE DOUCEUR ÉDIFIANTE, SOIT ASSAISONNÉ DU SEL DE LA DISCRÉTION, EN SORTE QUE VOUS SACHIEZ COMMENT VOUS DEVEZ RÉPONDRE A CHAQUE PERSONNE. (IV, 5-11.)

Analyse.

1. Il faut être circonspect dans sa conduite et dans son langage ; il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. — Affection de Paul pour ses frères.
2. Paul recommande ses amis aux Colossiens.
3. Humilité de Paul. — Il faut se réjouir avec ceux qui se réjouissent, et pleurer avec ceux qui pleurent. — Il faut applaudir aux succès de ses frères, pour les partager.
4. L'envie doit être foulée aux pieds.

1. Les conseils que le Christ donnait à ses disciples, Paul les donne ici. Que disait le Christ? « Je vous envoie comme des brebis « au milieu des loups. Ayez donc la prudence « du serpent et la simplicité de la colombe ». (Matth. x, 16.) C'est-à-dire, prenez vos précautions, ne donnez jamais prise sur vous. S'il ajoute : « Avec ceux qui sont hors de l'Eglise », c'est que nous avons moins de précautions à prendre avec ceux qui sont nos membres qu'avec les étrangers. Entre frères, on se passe bien des choses, parce qu'on s'aime ; pourtant, même entre frères, il faut se tenir sur ses gardes; mais il faut y être surtout avec les étrangers. Car autre chose est de se trouver au milieu de ses ennemis, autre chose est de vivre parmi ses amis. Après les avoir intimidés, voyez comme Paul les rassure. « En « rachetant le temps », dit-il; car le moment présent est court. S'il leur tenait ce langage, ce n'était point pour en faire des caméléons et des hypocrites, car l'hypocrisie est folie plutôt que sagesse. Mais il veut dire : Dans les choses indifférentes, ne donnez pas prise sur vous. C'est ce qu'il dit aux Romains : « Rendez à cha- « cun ce qui lui est dû ; le tribut, à qui vous « devez le tribut; les impôts, à qui vous devez « les impôts; hommage à qui vous devez hom- « mage ». (Rom XIII, 7.) Ne combattez que pour la parole de Dieu; c'est cette parole seule qui doit vous donner le signal de la guerre. Car si, pour d'autres motifs, nous levions l'étendard de la guerre contre les étrangers, ce serait là une guerre sans profit pour nous, qui les rendrait pires qu'ils ne sont, et qui leur donnerait, en apparence, le droit de nous accuser ; par exemple, si nous ne voulions pas payer l'impôt et rendre hommage à qui de droit, si nous n'étions pas humbles. Voyez-vous comme Paul s'abaisse, quand il ne s'agit pas de la parole de Dieu? Ecoutez ce qu'il dit à Agrippa : « Je m'estime heureux « d'avoir à plaider ma cause devant vous, « parce que vous connaissez à fond les coutu- « mes des Juifs et les questions qui s'agitent « entre eux ». (Act. XXVI, 2, 3.) S'il avait cru devoir humilier le souverain, tout aurait été perdu pour lui. Ecoutez encore saint Pierre qui répond aux Juifs avec douceur : « Il faut « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». (Act. V, 29.) Et pourtant ces hommes, qui avaient fait le sacrifice de leur vie, auraient pu se répandre en outrages et tout oser. Mais s'ils avaient fait le sacrifice de leur vie, ce n'était pas pour courir après une vaine gloire; car alors leurs insultes n'auraient été que de la jactance. Mais leur unique but était de publier la parole de Dieu et de parler en toute liberté et en toute assurance. Courir après la vaine gloire aurait été, de leur part, un acte d'impudence.

« Que votre entretien, étant toujours accom- « pagné d'une douceur édifiante, soit toujours « assaisonné du sel de la discrétion ». Cela veut dire que cette douceur et cette grâce de style ne doivent pas être employées indifféremment. On peut, en effet, parler avec urbanité et avec grâce, sans oublier pour cela la dignité du langage et les convenances. « En « sorte que vous sachiez comment vous devez « répondre à chaque personne ». Il ne faut donc point parler à tous nos auditeurs le même langage; il faut savoir faire la différence des gentils et de nos frères. Parler autrement serait le comble de la folie.

« Tychique, mon très-cher frère, ce fidèle « ministre du Seigneur que nous servons tous « deux, vous apprendra tout ce qui me re- « garde ». Ah ! que saint Paul est sage ! Dans ses lettres, il ne met rien qui ne soit nécessaire et urgent. C'est qu'avant tout il ne veut pas être prolixe. Puis il veut faire respecter son envoyé, il veut que cet envoyé ait quelque chose à dire. Il montre aussi l'affection qu'il a pour lui; car autrement il n'en aurait pas fait son mandataire. Enfin, il y avait certains détails qu'il ne pouvait exprimer par lettres. « Mon très-cher frère », dit-il. C'était donc pour lui un confident auquel il ne cachait rien. « Ce fidèle ministre du Seigneur que « nous servons tous deux ». S'il est fidèle, il est incapable d'en imposer. S'il sert Dieu avec

Paul, c'est qu'il a partagé ses épreuves. Il groupe ici tous les motifs qui peuvent l'accréditer auprès des Colossiens. « Et je vous l'ai « envoyé, afin qu'il apprenne l'état où vous « êtes vous-mêmes (8) ». Il leur donne par là une preuve de sa vive affection pour eux; cette preuve, c'est le motif même du voyage de Tychique. C'est ainsi qu'il écrivait aux Thessaloniciens : « Ne pouvant y tenir plus « longtemps, j'ai voulu rester seul à Athènes, « et je vous ai envoyé mon frère Timothée ». (I Thess. III, 1, 2.) Il l'envoie aussi, pour la même cause, chez les Ephésiens : « Pour qu'il « s'informe de ce qui vous concerne et qu'il « vous console ». (Eph. VI, 22.) Voyez ce qu'il leur dit : Je ne tiens pas à vous faire connaître ma situation, mais je veux connaître la vôtre : c'est ainsi qu'il abdique toujours sa personnalité. Il fait allusion aussi à leurs épreuves en ces termes : « Afin qu'il vous console ». — « J'envoie « aussi Onésime, mon cher et fidèle frère, qui « est de votre pays. Vous saurez par eux tout « ce qui se passe ici (9) ». C'est ce même Onésime, à propos duquel il écrivait à Philémon : « J'avais voulu le garder auprès de moi, afin « qu'il me rendît quelque service, en votre « place, dans les chaînes que je porte pour « l'Evangile; mais je n'ai voulu rien faire sans « votre avis ». (Philém. 13.) Puis vient un mot flatteur pour leur cité : « Il est de votre pays. « Vous saurez par eux tout ce qui se passe « ici. Aristarque, qui est prisonnier avec moi, « vous salue (10) ».

2. Il fait là le plus bel éloge de cet Aristarque, qui avait été amené avec lui de Jérusalem. Le langage de Paul surpasse celui des prophètes. Les prophètes s'appellent des hôtes, des étrangers, des voyageurs; Paul s'honore du nom de captif. Car c'était comme captif qu'il était promené çà et là et qu'il se voyait exposé à tous les outrages; il était même plus maltraité que les prophètes. Les prophètes une fois pris par les ennemis recevaient du moins les soins que l'on donne à des esclaves que l'on regarde comme sa propriété; mais lui, tout le monde le traitait en ennemi, on le frappait à coups de fouets et à coups de verges; on l'accablait d'insultes, on le calomniait. C'était là une consolation pour ses auditeurs; car lorsque le maître est persécuté comme eux, c'est un sujet de consolation pour les disciples. — « Aussi bien que Marc, cousin de Barnabé ». Cette parenté est, pour Marc, une recommandation; car c'était un grand homme que Barnabé. « Au sujet duquel on vous a écrit : s'il « vient chez vous, recevez-le bien ». Ils l'auraient certainement bien reçu, sans cette recommandation. Mais Paul veut dire qu'il faut l'accueillir avec un zèle empressé, comme on accueille un homme supérieur. Qui avait écrit ? il ne le dit pas. — « Jésus aussi, appelé le « juste, vous salue ». Ce Jésus était peut-être de Corinthe. Puis il enveloppe dans un commun éloge tous ces hommes dont il a déjà fait l'éloge en particulier. « Ils sont du nombre « des fidèles circoncis. Ce sont les seuls qui « travaillent maintenant avec moi, pour avan« cer le royaume de Dieu, et qui ont été ma « consolation ». Il a, tout à l'heure, parlé d'un « compagnon de captivité ». Mais, pour ne pas abattre ses auditeurs, voyez comme il relève leur courage, en disant : « Ils travaillent avec « moi pour le royaume de Dieu »; c'est-à-dire, ils ont partagé mes épreuves, ils partagent mon œuvre glorieuse. « Ils ont été ma consolation ». Ils sont bien grands, puisqu'ils ont été les consolateurs de saint Paul. Mais remarquons la prudence de Paul : « Conduisez-vous avec « sagesse envers ceux qui sont au dehors, en « rachetant le temps »; c'est-à-dire, le temps d'aujourd'hui, c'est leur temps à eux; le vôtre n'est pas encore venu : ne vous arrogez donc pas la souveraineté et l'autorité; mais rachetez le temps. Il n'a pas dit : « Achetez », mais « ra« chetez le temps ».

Soyez dans ces dispositions, et, par là, faites en sorte que ce temps soit aussi le vôtre. Ce serait, en effet, de notre part le comble de la démence d'imaginer des prétextes de guerres et de discordes. Outre les périls inutiles et sans profit que nous aurions à braver, nous aurions le malheur d'éloigner de nous les gentils. Au milieu de nos frères, nous marchons avec assurance; il n'en est pas de même, quand nous nous trouvons avec les gentils. Voilà pourquoi Paul écrivait à Timothée : « Il faut « que ceux du dehors portent aussi sur vous « un bon témoignage ». (I Tim. III, 7.) Et il dit encore : « Il ne m'importe pas de juger ceux « qui sont au dehors ». (I Cor. V, 12.) « Condui« sez-vous », dit-il, « avec sagesse envers ceux « qui sont au dehors ». Les gentils, en effet, tout en habitant le même monde que nous, sont en dehors de l'Eglise; ils sont en dehors du royaume et de la maison de notre Père. Il console en même temps ses auditeurs, en

donnant aux gentils le nom d'étrangers. N'a-t-il pas dit plus haut : « Votre vie, à vous, est « cachée en Dieu avec Jésus-Christ? » Quand il paraîtra, cherchez la gloire, les honneurs et tous les biens. Mais ne cherchez rien de tout cela, pour le moment; laissez tout cela aux gentils. Puis, pour qu'on n'aille point penser que saint Paul veut leur parler de la richesse, il ajoute : « Que votre entretien, toujours accom« pagné d'une grâce édifiante, soit assaisonné « du sel de la discrétion, en sorte que vous « sachiez comment vous devez répondre à « chaque personne ». Il ne veut pas dire par là que vos paroles doivent être pleines d'hypocrisie, car l'hypocrisie n'est pas de l'aménité; elle ne peut pas non plus servir d'assaisonnement à un entretien. Mais ne vous refusez pas à rendre hommage à qui de droit, si cet hommage est sans péril. Si les circonstances vous permettent de parler avec douceur, ne prenez pas cette douceur de langage pour de la flatterie. Rendez aux princes du monde tous les hommages possibles, pourvu que la religion n'en souffre pas. Ne voyez-vous pas Daniel honorer un impie? Ne voyez-vous pas la sage conduite de ces trois jeunes hommes qui se présentent au roi, en déployant une franchise et un courage qui n'ont cependant rien d'âpre ni de téméraire? Car l'âpreté et la témérité n'ont rien de commun avec la franchise, avec une noble assurance; ce n'est que vanité.

« Afin que vous sachiez », dit l'apôtre, « com« ment vous devez répondre à chacun ». C'est qu'il ne faut pas parler à un prince comme à un sujet, à un riche comme à un pauvre. Pourquoi? Parce que les princes et les riches, nageant dans la prospérité, ont l'âme faible et gonflée d'orgueil, ce qui nous oblige à nous incliner devant eux et à nous plier à leurs caprices. Les pauvres, au contraire, et ceux qui sont soumis à une puissance quelconque, sont plus forts et plus sages, ce qui fait qu'on peut leur parler avec plus de franchise, en ne s'attachant qu'à une chose, à rendre sa parole édifiante. Ce n'est point parce que l'un est riche et l'autre pauvre que vous rendez plus d'honneurs à l'un qu'à l'autre; c'est à cause de sa faiblesse, que l'un se trouve élevé plus que l'autre... N'allez donc pas, sans motif, traiter un gentil d'homme abominable et l'aborder, l'insulte à la bouche. Mais, si l'on vous demande votre avis sur ses croyances, dites que vous les trouvez abominables et impies. Si l'on ne vous interroge pas, si l'on ne vous force pas à parler, ne vous faites pas à la légère un ennemi. A quoi bon, en effet, soulever, sans aucun profit, des haines contre soi? Cherchez-vous à instruire un auditeur sur la religion? dites ce que le sujet vous force à dire, et rien autre chose. Si votre parole est assaisonnée du sel de la discrétion, en tombant dans une âme énervée, elle la guérira de sa mollesse; en tombant dans une âme rebelle, elle en adoucira les aspérités. Ne choquez pas les oreilles de vos auditeurs, soyez agréable, sans mollesse; joignez le charme du langage à la gravité. Soyez agréable, sans être importun; point de fadeur, mais un style grave et charmant tout à la fois. Un langage trop austère fait plus de mal que de bien; un langage trop plein d'agréments cause plus d'ennui que de plaisir. Il faut de la mesure en tout. Ne vous montrez pas triste et farouche; c'est le moyen de déplaire. Ne soyez pas diffus et mou; c'est le moyen d'encourir le mépris. Prenez ce qu'il y a de bon dans chaque genre, en évitant les excès; faites comme l'abeille qui, en butinant les fleurs, puise dans ce calice des sucs doux, et dans cet autre des sucs sévères. Le médecin n'emploie pas indifféremment toutes sortes de matières; il en est de même à plus forte raison du maître; que dis-je? les remèdes dangereux sont moins nuisibles au corps, que certaines paroles ne le sont à l'âme. Un gentil vient à vous, par exemple, et il devient votre ami. Ne lui parlez de religion que lorsqu'il est devenu votre ami intime et, même alors, n'entamez ce chapitre que peu à peu.

3. Voyez comme Paul parle aux Athéniens, quand il vient à Athènes! Il ne leur dit pas : O hommes criminels et abominables! Il leur dit : « Athéniens, vous êtes, je le vois, religieux « à l'excès ». (Act. XVII, 22.) Mais, quand il faut prendre un ton sévère, il sait élever la voix et dit avec véhémence à Elyme : « Homme rempli « d'astuce et de fausseté, fils du démon, ennemi « de toute justice ». (Ibid. 13.) Il y aurait eu de la démence à prendre ce ton-là avec les Athéniens; il y aurait eu de la pusillanimité à ménager Elyme. Quand, pour quelque affaire, vous comparaissez devant les magistrats, rendez-leur les honneurs qui leur sont dus. « Vous « saurez par eux », dit-il, « tout ce qui se passe « ici ». Il s'excuse de ne pas être venu en personne. Mais que veulent dire ces mots : « Tout « ce qui se passe ici? » Il fait allusion à ses chaînes

et à tout ce qui le retient. C'est comme s'il disait : Si je vous envoie des messagers, moi qui voudrais tant vous voir, c'est que de puissants obstacles me retiennent loin de vous; autrement, je n'aurais pas tardé un seul instant à venir moi-même. C'est ainsi qu'il prévient tout reproche. Apprendre aux Colossiens les épreuves qu'il subissait et le courage avec lequel il les supportait, c'était prouver qu'il méritait leur confiance, et c'était en même temps les encourager.

« J'envoie aussi Onésime, mon cher et fidèle « frère ». Paul donne à un esclave le nom de frère, et avec raison, puisqu'il s'appelle lui-même l'esclave des fidèles. Rabaissons tous notre orgueil, foulons aux pieds l'arrogance. Il se donne le nom d'esclave, ce Paul qui est est aussi grand que l'univers, et dont l'âme est toute céleste, et vous, vous êtes plein de hauteur ! Lui qui remuait un monde, qui tenait dans le ciel le premier rang, qui a mérité une couronne, qui est monté au troisième ciel, il donne à des esclaves le nom de frères, il les appelle ses compagnons de chaînes. Que dire de votre folie ? Que dire de votre arrogance ? Il fallait qu'Onésime fût bien digne de foi, pour que Paul le chargeât de son message ; aussi bien que Marc, « cousin de Barnabé, au « sujet duquel on vous a écrit. S'il vient chez « vous, recevez-le bien ». Peut-être avaient-ils reçu de Barnabé quelque mandat. « Ils sont « du nombre des fidèles circoncis ». Il rabat ici l'orgueil des juifs et relève les esprits de ses auditeurs; car il s'était fait moins de conversions chez les juifs que chez les gentils. « Et « qui ont été ma consolation »; ce qui montre que Paul avait été en proie à de cruelles épreuves. Quand on console une âme pieuse par sa présence et par ses entretiens assidus, c'est beaucoup de partager son affliction. Avec les prisonniers, pleurons comme si nous étions prisonniers. (Hébr. XIII, 3.) Si nous nous intéressons à leurs souffrances, nous partagerons leurs couronnes. Vous n'êtes pas descendu vous-même dans la lice, c'est un autre qui entre dans l'arène, c'est un autre qui lutte. Mais si vous voulez, vous pouvez partager sa couronne. Frottez d'huile cet athlète qui va combattre, soyez son ami, encouragez-le de la voix. Voilà ce qu'on peut toujours faire. C'était dans le seul but d'encourager ses auditeurs, que Paul leur parlait.

Et vous aussi, en toute circonstance, fermez la bouche aux médisants, entourez l'athlète de sympathies, accueillez-le avec empressement quand il sort de la lice ; c'est ainsi que vous partagerez ses couronnes et sa gloire. Sans avoir combattu vous-même, par cela seul que vous avez applaudi à ses travaux, vous vous y êtes associé en grande partie, car vous l'avez soutenu de vos sympathies; et le plus grand de tous les avantages, c'est de se sentir soutenu. En effet, si ceux qui pleurent avec nous semblent partager notre chagrin et contribuent à l'adoucir, à plus forte raison ceux qui se réjouissent de notre succès augmentent le plaisir qu'il nous cause. C'est un grand malheur de ne trouver personne qui compatisse à nos souffrances. Ecoutez cette parole du Prophète : « J'attendais quelqu'un qui s'attristât « avec moi, et je n'ai trouvé personne ». (Ps. LXVIII, 21.) C'est pour cela que Paul ici nous dit « de nous réjouir avec ceux qui se ré« jouissent, et de pleurer avec ceux qui pleu« rent ». (Rom. XII, 18.) Ajoutez à la joie de vos frères. Voyez-vous votre frère jouir de l'estime publique? ne dites pas : S'il est estimé, tant mieux pour lui ! Pourquoi m'en réjouirais-je, moi ? Ce n'est pas là le langage d'un frère, c'est le langage d'un ennemi. Si vous voulez, les avantages que possède votre frère, deviendront les vôtres ; vous n'avez qu'à ajouter à cette bonne renommée de votre frère; au lieu de vous en affliger, vous n'avez qu'à y applaudir. C'est là une vérité évidemment prouvée par ce qui suit. Les envieux, en effet, portent envie tout à la fois à ceux qui jouissent de l'estime publique et à leurs amis qui sont heureux de les voir estimés. Ils savent que ces amis sont estimés eux-mêmes à cause de cette généreuse sympathie, et que ce sont eux qui se glorifient le plus de la gloire de leurs amis. Ceux-ci, en effet, rougissent des pompeux éloges qu'on leur donne, tandis que ceux-là en sont tout heureux et tout fiers.

Voyez les athlètes ! A l'un la couronne, à l'autre la défaite. Quant à la douleur et à la joie, elle est pour leurs partisans et pour leurs ennemis qui bondissent et qui trépignent. Voyez comme il est beau de ne pas être jaloux ! La fatigue est pour un autre, et le plaisir est pour vous. Un autre a la couronne, mais c'est vous qui bondissez, qui trépignez de joie. Car, dites-moi, je vous prie, pourquoi ces transports de joie, quand c'est un autre que vous qui remporte la victoire ? Ah ! c'est qu'il y a,

vous le savez bien, communauté de succès entre vous. Aussi n'est-ce pas à l'athlète que s'adressent les envieux ; ils cherchent seulement à rabaisser sa victoire, et c'est à vous qu'ils viennent dire : Vous voilà renversé! vous voilà terrassé! Un autre a donc combattu, et c'est vous qui avez la gloire. Si donc, quand il s'agit d'un avantage extérieur, il est si utile d'être exempt d'envie, pour s'approprier ainsi le succès d'autrui, que sera-ce quand il s'agira d'un triomphe spirituel, remporté sur le démon? C'est alors que le démon est furieux contre nous, parce que c'est nous surtout qui applaudissons à sa défaite. Son âme, quelque noire qu'elle soit, connaît toute l'étendue de la joie que nous éprouvons. Voulez-vous attrister le démon? réjouissez-vous, applaudissez-vous des succès de vos frères. Attristez-vous-en, si vous voulez faire plaisir à l'esprit du mal. La douleur que lui cause la victoire de votre frère est moins grande, quand vous en gémissez aussi. Vous passez de son côté, en vous séparant de votre frère, et vous êtes plus coupable encore que le démon. Ce n'est pas la même chose en effet d'agir en ennemi quand on est l'ennemi de quelqu'un, et de tenir envers quelqu'un une conduite hostile quand on est son ami. Dans ce dernier cas, on est plus son ennemi, on est plus coupable qu'un ennemi déclaré. Votre frère s'est-il fait une réputation par sa parole ou par ses actes? associez-vous à sa gloire, en montrant qu'il est de votre famille.

4. Comment faire, direz-vous? Moi, je n'ai point acquis une pareille renommée. Ne parlez pas ainsi, taisez-vous. Si vous étiez près de moi, vous qui tenez ce langage, je vous aurais mis la main sur la bouche, pour empêcher l'ennemi de vous entendre. Souvent, en effet, il s'élève entre nous des haines particulières que nous cachons à nos ennemis communs; et vous, vous dévoilez au démon votre âme haineuse. Ah! ne parlez pas, ne pensez pas, comme vous le faites; dites au contraire : Cet homme illustre est un membre de moi-même, sa gloire rejaillit sur le corps dont il fait partie. Mais pourquoi, dites-vous, les étrangers, ceux qui sont hors de l'Eglise, ne partagent-ils pas ces sentiments? Pourquoi? c'est que vous leur donnez le mauvais exemple. Ils vous voient rester étrangers au bonheur d'autrui, et ils y restent étrangers eux-mêmes. S'ils vous voyaient vous associer à sa gloire, ils n'oseraient se conduire comme ils le font; et vous aussi, vous seriez illustre. Vous ne vous êtes pas fait un nom par votre éloquence, mais en félicitant votre frère, qui s'est acquis de la célébrité par sa parole; vous avez obtenu plus de gloire que lui. Car si la charité est une chose si importante, si elle est la source de tous les biens, la couronne dont elle dispose vous est décernée. Votre frère remportera le prix de l'éloquence, et vous, vous remporterez celui de la charité. S'il montre la puissance de sa parole, de votre côté vous triomphez de la haine, et vous foulez aux pieds l'envie. Vous méritez donc mieux que lui la couronne; vos travaux ont plus d'éclat que les siens; vous ne vous êtes pas borné à triompher de l'envie, vous avez été plus loin. Votre frère n'a remporté qu'une couronne; vous en avez remporté deux qui sont plus brillantes que la sienne. Ces couronnes, quelles sont-elles? Celle-ci, vous l'avez obtenue en triomphant de l'envie; cette autre vous a été décernée par la charité. Car cette joie que vous cause le succès de votre frère prouve tout à la fois que vous n'avez point de jalousie dans le cœur, et que la charité a jeté dans votre âme de profondes racines.

Le triomphateur a souvent ses ennuis qui proviennent de quelque trouble intérieur, de la vanité par exemple; mais vous êtes affranchi, vous, de tous ces troubles; la vanité ne vous tourmente pas, et si vous vous réjouissez, c'est du bonheur d'autrui. Votre frère, dites-moi, a-t-il rehaussé l'éclat de l'Eglise, a-t-il fait des prosélytes? S'il en est ainsi, faites encore son éloge, vous aurez deux couronnes, l'une pour avoir terrassé l'envie, l'autre pour avoir entendu la voix de la charité. Ah! je vous en prie, je vous en conjure, écoutez-moi. Voulez-vous que je vous parle d'une troisième couronne que vous allez mériter? Tandis qu'ici-bas les hommes applaudissent aux succès de vos frères, vous vous attirez là-haut les applaudissements des anges. Ce n'est pas la même chose, en effet, d'avoir une diction élégante et belle, et de triompher de ses passions. La gloire de la parole passe; la gloire que l'on acquiert en domptant ses passions, est éternelle. La première vient des hommes; la seconde vient de Dieu. Ici-bas, c'est devant tout le monde que le triomphateur reçoit sa couronne; mais vous, c'est en secret que vous recevez votre couronne des mains de votre Père qui vous

voit. Si l'on pouvait ouvrir la poitrine des hommes, pour lire dans leur âme, je vous montrerais l'âme de l'homme exempt d'envie, plus resplendissante que l'âme du triomphateur. Foulons donc aux pieds les aiguillons de l'envie ; veillons nous-mêmes à nos intérêts, ô mes chers frères, et nous nous couronnerons de nos propres mains.

L'envieux s'attaque à Dieu et non pas à l'homme qui est l'objet de son envie. Car, lorsqu'il voit que celui-ci est en faveur, lorsqu'à cette vue il se chagrine et s'irrite jusqu'à vouloir détruire l'Eglise, c'est contre Dieu qu'il combat. Dites-moi, en effet, voilà un homme qui est occupé à parer la fille d'un roi, et cette occupation lui vaut l'estime publique. Survient un envieux qui fait des vœux pour que la fille du roi compromette sa réputation, et pour que celui qui s'occupe de rehausser son éclat ne puisse plus travailler pour elle. A qui cet envieux tendra-t-il ses piéges? Ne sera-ce pas au roi et à sa fille? Il en est ainsi de vous qui portez envie à votre frère en Jésus-Christ; c'est contre l'Eglise, c'est contre Dieu que vous combattez. N'y a-t-il pas, entre la gloire de votre frère et l'intérêt de l'Eglise, une connexion intime, et la chute de l'un n'entraîne-t-elle pas nécessairement celle de l'autre? C'est donc une œuvre de démon que vous faites, puisque c'est au corps même du Christ que vous vous attaquez. Votre dépit et votre ressentiment s'allument contre un homme qui ne vous a rien fait, et contre le Christ en particulier. Qu'est-ce qu'il vous a donc fait, le Christ, pour que sa gloire et celle de sa jeune épouse vous offusque? Mais voyez donc quel supplice vous vous infligez. Vos ennemis, vous les comblez de joie, et celui-là même dont vous voulez empoisonner les succès, vous le faites rire à vos dépens, puisque votre jalousie fait encore ressortir sa gloire et sa réputation. S'il ne la méritait pas, en effet, vous ne seriez pas jaloux de lui ; vous montrez chaque jour davantage à quel point le dépit vous dévore. J'ai honte de vous exhorter à ce sujet; mais, puisque nous sommes encore si faibles, après les leçons que nous avons reçues, délivrons-nous donc du fléau de l'envie. Les éloges et l'estime que l'on accorde à votre frère vous aigrissent! Pourquoi donc ajoutez-vous à sa gloire? Vous voulez le tourmenter! Pourquoi donc faire éclater votre dépit? Pourquoi vous punir vous-même, avant de punir celui à la gloire duquel vous vous opposez? Il y a là pour lui un double plaisir, un double triomphe, et pour vous un double tourment; d'abord, vous le faites valoir, et c'est un plaisir bien amer pour vous que vous lui procurez ; puis, cette envie, qui fait votre tourment, fait sa joie.

Voyez quel mal nous nous faisons à nous-mêmes, sans le savoir. Cet homme est notre ennemi, mais pourquoi? Quel mal nous a-t-il fait? Ne faut-il pas songer après tout que par notre jalousie nous lui donnons plus de lustre et que nous nous punissons nous-mêmes? Ce qui est encore un supplice pour nous, c'est de croire qu'il s'est aperçu de nos sentiments. Peut-être notre jalousie n'entre-t-elle pour rien dans la joie qu'il éprouve ; mais nous croyons qu'elle y est pour quelque chose, et nous en gémissons. Bannissez donc l'envie, car à quoi bon ces blessures que vous vous faites à vous-même? Songeons, ô mes chers frères, à cette double couronne qui attend l'homme exempt d'envie. Eloges de la part des hommes, éloges de la part de Dieu, voilà ce qui lui est réservé. Réfléchissons aussi à tous les maux dont l'envie est la mère. C'est ainsi que nous parviendrons à étouffer ce monstre, à obtenir les éloges de notre Dieu, à obtenir l'estime des hommes, comme les autres. Si nous ne parvenons pas à nous faire une réputation, c'est que cette réputation ne serait pas pour nous un avantage. Mais, après tout, si notre vie a été employée pour la gloire de Dieu, il nous sera permis d'obtenir les biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

EPAPHRAS, QUI EST DE VOTRE VILLE, VOUS SALUE. C'EST UN SERVITEUR DE JÉSUS-CHRIST QUI COMBAT SANS CESSE POUR VOUS, DANS SES PRIÈRES, AFIN QUE VOUS DEMEURIEZ FERMES ET PARFAITS, ET QUE VOUS ACCOMPLISSIEZ PLEINEMENT CE QUE DIEU DEMANDE DE VOUS. CAR JE PUIS BIEN LUI RENDRE CE TÉMOIGNAGE QU'IL A UN GRAND ZÈLE POUR VOUS, ET POUR CEUX DE LAODICÉE ET D'HIÉRAPOLIS. (IV. 12, 13 JUSQU'A LA FIN.)

Analyse.

1. Tendresse de Paul pour ses frères.
2. Paul se glorifie de ses liens. — Ses liens nous servent de leçon.
3. Bienheureux ceux qui pleurent!
4. Les larmes doivent être l'accompagnement des prières et des admonestations.
5. Le sacrement de mariage est le plus important de tous. — Jésus-Christ et l'Eglise y sont représentés. — Les courtisans et les baladins ne doivent point être admis à la célébration d'un mariage.
6. C'est Jésus-Christ accompagné des anges qu'il faut inviter à la célébration des noces.
7. Il faut donner à une jeune fille un mari probe et honorable plutôt que riche.

1. Au début même de cette épître, il recommande Epaphras, au nom de la charité. Car il a dit en commençant : « Epaphras, de qui « nous avons appris aussi votre charité toute « spirituelle ». (Colos. I, 8.) Il fait ressortir aussi la charité d'Epaphras, et lui concilie la bienveillance des auditeurs, quand il le leur montre priant pour eux. Il le recommande, en rapportant tout d'abord ce qu'il demande à Dieu; car le respect qu'on a pour le maître est utile aux disciples. Il le recommande par ces mots : « C'est un d'entre vous ». Leur cité doit être fière de produire de tels enfants. « Il « prie sans cesse pour vous avec sollicitude ». Il ne se borne pas à prier, « il prie avec solli« citude », l'inquiétude et la crainte dans le cœur. « Je lui rends ce témoignage qu'il est « plein de zèle pour vous ». Et Paul est un témoin digne de foi. « Il est plein de zèle pour « vous », c'est-à-dire, il a pour vous beaucoup de tendresse et une ardente charité. — « Et « pour ceux de Laodicée et d'Hiérapolis »; il le leur recommande aussi. Il est vraisemblable que les habitants de ces deux villes avaient déjà entendu parler du zèle qu'Epaphras avait pour eux; mais cette lettre le leur apprenait encore. « Ayez soin », dit Paul, « que cette « lettre soit lue aussi dans l'Eglise de Laodi« cée. Afin que vous demeuriez fermes et par« faits » (Colos. IV, 16), dit-il. Ces mots renferment une sorte de réprimande, un avis et un reproche sans amertume. Un homme peut être parfait, sans demeurer ferme dans la perfection; il peut, par exemple, être parfaitement instruit, mais vacillant dans ses croyances. On peut aussi, tout à la fois, manquer de perfection et de fermeté, si, par exemple, on n'a qu'une science incomplète et une croyance mal assise. Voilà pourquoi Epaphras demande à Dieu pour les Colossiens la perfection et la fermeté. Voyez comme il leur rappelle indirectement ce qu'il a dit des anges et de la vie chrétienne! « Afin que vous accom« plissiez pleinement tout ce que Dieu de« mande de vous ». C'est qu'il ne suffit pas de faire la volonté de Dieu. Quand une âme est bien convaincue de la nécessité d'obéir à Dieu, toute autre volonté que celle de Dieu perd sur elle son empire; autrement l'âme n'est pas pleinement convaincue. « Je lui « rends ce témoignage qu'il est plein de zèle « pour vous ». Il a du zèle, il en est plein. Il insiste sur le zèle d'Epaphras et sur l'ardeur de ce zèle. C'est ainsi que dans sa seconde épître aux Corinthiens, il dit : « J'ai pour vous « un amour de jalousie, et d'une jalousie de « Dieu ». (II Cor. XI, 2.)

« Luc, le médecin, notre très-cher frère, « vous salue (14) ». C'est saint Luc, l'évangéliste. Ce n'est pas pour le rabaisser, qu'il le met ici le dernier; c'est pour exalter Epaphras. Il y avait probablement d'autres personnes qui s'appelaient Luc. « Et Démas ». Après avoir dit : Luc, le médecin, il ajoute, « mon très-cher frère ». C'est un bien beau titre que celui de très-cher frère de saint Paul. « Saluez nos frères de Laodicée, et Nymphas, « et l'église qui est dans sa maison ». — Voyez comme il les encadre dans un même souvenir, non-seulement en les saluant tous ensemble,

mais en envoyant cette épître qui doit leur être lue. Puis il accorde à Nymphas un souvenir spécial et flatteur, et il a ses raisons pour cela, il veut inspirer à ses auditeurs le désir de l'imiter. C'est un grand honneur qu'il lui fait de ne pas le confondre avec les autres. Pour voir que c'était quelqu'un de considérable que ce Nymphas, jetez les yeux sur sa maison, sur cette maison qui est une église. « Et lorsque cette lettre aura été lue « parmi vous, ayez soin qu'elle soit lue aussi « dans l'Eglise de Laodicée (16) ». Je crois que la lettre de saint Paul aux Colossiens contient des détails qui devaient intéresser les Laodicéens. Et ces derniers n'en retiraient que plus de fruits. Les avis donnés par saint Paul à leurs frères de Colosse leur faisaient faire un retour sur eux-mêmes. « Et qu'on vous lise aussi la « lettre des Laodicéens ». Quelques interprètes voient dans cette autre lettre, non pas une épître de saint Paul aux Laodicéens, mais une épître des Laodicéens à saint Paul, puisque l'apôtre ne dit pas : Ma lettre aux Laodicéens, mais, la lettre des Laodicéens. « Dites à Ar« chippe : Prenez garde au ministère que vous « avez reçu du Seigneur, afin que vous en « remplissiez tous les devoirs (17) ». Pourquoi ne s'adresse-t-il pas directement à Archippe? Peut-être n'était-ce pas nécessaire, et suffisait-il de ce simple avis, pour ranimer son zèle. « Voici la salutation que j'ajoute ici, moi « Paul, de ma propre main ». C'est là une preuve de tendresse sincère et du plaisir que devait causer aux Colossiens cette salutation écrite de la main de Paul. « Souvenez-vous de « mes liens ». O liens consolateurs qui suffisent pour les exhorter en tout et pour les rendre plus forts! Que dis-je? En les rendant plus forts, ces liens les attachaient davantage à l'apôtre. « La grâce soit avec vous ! Ainsi soit-il ».

2. C'est un grand éloge, c'est l'éloge le plus magnifique de dire, en parlant d'Epaphras : « C'est un des vôtres ; c'est un serviteur du « Christ ». Saint Paul le représente comme un ministre de Dieu qui combat pour eux ; c'est ainsi qu'il se représente lui-même comme un ministre de l'Eglise, comme dans ce passage où il dit : « Je lui ai prêté mon minis« tère, moi Paul ». (Colos. I, 25.) Il appelle Epaphras au partage de cet honneur. C'est son compagnon dans le service de Dieu, a-t-il dit plus haut. C'est un serviteur du Christ, nous dit-il encore dans ce passage. « C'est un « des vôtres ». Il semble s'adresser à la cité qui est sa mère ; il semble dire à cette cité : C'est le fruit de tes entrailles. Mais un panégyrique aussi explicite aurait déchaîné l'envie. Voilà pourquoi, afin de le recommander aux Colossiens, il s'appuie sur ce qui les intéresse personnellement. C'est le moyen de conjurer l'envie. « Il ne cesse d'avoir pour vous », leur dit-il, « une tendre sollicitude ». Et cela, non pas seulement quand il se trouve avec nous ou avec vous ; car il n'y a pas chez lui d'ostentation. Il caractérise d'un mot le zèle et l'ardeur d'Epaphras. « C'est une tendre sollicitude ». Puis, pour que son langage ne soit pas suspect de flatterie, il ajoute : « Il a un grand « zèle pour vous et pour ceux de Laodicée et « d'Hiérapolis ». — « Afin que vous demeuriez « fermes et parfaits ». Ce n'est pas là de la flatterie ; c'est le signalement d'un maître respectable. Il faut que vous demeuriez fermes et parfaits, dit-il. En leur accordant l'une de ces deux qualités, il leur refuse l'autre. Il ne dit pas : Afin que vous soyez préservés de toute chute ; mais : « Afin que vous restiez fermes ».

Ces salutations font le bonheur de ces hommes qui, salués par leurs amis, se voient rappelés en même temps au souvenir de la cité. « Dites à Archippe de considérer le ministère « qu'il a reçu de Dieu ». Il les met par là sous la dépendance absolue d'Archippe. Ils n'ont plus le droit de le critiquer, lorsqu'il les reprend, puisqu'ils lui donnent eux-mêmes plein pouvoir. Il est leur maître, et il n'est pas rationnel que les disciples se permettent de critiquer le maître. C'est donc pour leur fermer la bouche par la suite, qu'il leur écrit : « Dites à Archippe : Prenez garde à votre mi« nistère ». C'est le ton de la menace. Il dit de même : « Gardez-vous des chiens ». (Philip. III, 2.) « Prenez garde qu'on ne vous égare : « prenez garde que cette liberté dont vous « jouissez ne soit une occasion de chute pour « les faibles ». (Colos. II, 8; I Cor. VIII, 9.) Voilà comme il parle toujours, quand il veut inspirer une crainte salutaire. « Prenez garde », dit-il, « au ministère que vous avez reçu de « Dieu, afin que vous le remplissiez digne« ment ». Il ne le laisse pas maître de ses actions. Il disait de même dans son épître aux Corinthiens : « Si je prêche l'Evangile de bon « cœur, j'en aurai la récompense ; mais si je « ne le fais qu'à regret, je dispense ce qui m'a « été confié ». (I Cor. IX, 17.) — « Afin que vous

« accomplissiez pleinement, toujours avec zèle, « tout ce que Dieu demande de vous ». Votre ministère, ce n'est pas de nous, c'est de Dieu même que vous le tenez. Et il les soumet au ministre de Dieu, en disant que c'est de Dieu même qu'il tient son ministère. « Souvenez-« vous de mes liens. La grâce soit avec vous ! « Ainsi soit-il ». Il les affranchit de toute crainte. Leur maître a beau être chargé de fers; la grâce vient l'en délivrer. Et c'est encore un effet de la grâce que cet aveu de Paul qui proclame sa captivité. Ecoutez cette parole de saint Luc : « Les apôtres sortaient du con-« seil, pleins de joie; ils avaient été jugés « dignes de souffrir cet outrage pour le nom « de Jésus ». C'est qu'il est vraiment honorable d'être, pour le nom de Jésus, abreuvé d'outrages et chargé de fers. N'est-ce pas un bonheur de souffrir pour celui qu'on aime et surtout pour Jésus-Christ ?

Cela étant, ne supportons pas avec peine les afflictions pour le Christ, mais souvenons-nous des liens de Paul, et qu'ils nous servent de leçon. Prêchez-vous par exemple la charité au nom du Christ, rappelez-vous les liens de Paul, et déclarez que, vous et vos auditeurs, vous seriez des misérables de refuser du pain aux pauvres, quand Paul s'est laissé charger de liens pour l'amour du Christ. Vous êtes fier de vos bonnes œuvres : souvenez-vous des liens de Paul, et vous verrez combien il est injuste que Paul soit chargé de liens, quand vous nagez dans les délices. Vous soupirez après les plaisirs : songez à la prison de Paul : vous êtes son disciple, vous êtes son compagnon d'armes. Est-il rationnel que votre compagnon d'armes soit dans les fers, tandis que vous nageriez dans les plaisirs? Vous êtes dans l'affliction, vous vous croyez abandonné : écoutez les paroles de Paul, et vous verrez que l'affliction n'est pas un signe d'abandon. Vous voulez avoir des robes de soie : souvenez-vous des liens de Paul, et vos robes de soie auront moins de prix à vos yeux que des haillons. Vous voulez que l'or brille sur vos vêtements : souvenez-vous des liens de Paul, et cet or vous fera l'effet d'un brin de jonc desséché. Vous voulez orner votre chevelure et paraître belle : pensez au dénûment de Paul dans sa prison, et vous serez éblouie par l'éclat des vertus des apôtres, et tous ces ornements mondains vous sembleront hideux, et vous gémirez profondément, et vous envierez à Paul ses liens. Vous prend-il fantaisie de mettre du fard, et de recourir à de semblables moyens pour peindre votre visage? pensez aux larmes de Paul ; il a passé trois ans à pleurer, nuit et jour, dans sa prison. Que de pareilles larmes vous servent d'ornement ; elles donneront à votre visage un pur éclat. Je ne vous dis pas de pleurer sur les autres, je voudrais qu'il en fût ainsi, mais cette charité est au-dessus de vous. Tout ce que je vous demande, c'est de pleurer sur vos péchés. Vous avez donné l'ordre que votre enfant fût enfermé et vous êtes irritée : souvenez-vous de la prison de Paul, et votre colère s'arrêtera. Souvenez-vous que vous êtes du nombre des victimes, et non des bourreaux ; du nombre de ceux dont le cœur est brisé, et non pas de ceux qui brisent le cœur des autres. Votre joie se répand au dehors, et vous poussez de grands éclats de rire : souvenez-vous des larmes de Paul, et vous gémirez ; ces larmes-là vous rendront bien plus belle. Vous avez vu ces hommes qui se livrent au plaisir et qui dansent : souvenez-vous des larmes de Paul. Est-il une source d'où l'eau jaillisse avec autant d'abondance que les larmes de ses yeux? Il dit ailleurs : « Souvenez-vous de mes lar-« mes » (Act. xx, 31), comme il dit ici : « Sou-« venez-vous de mes liens ». Et il avait raison de parler ainsi à ces prêtres qu'il faisait venir d'Ephèse à Milet; car il parlait à des maîtres qu'il voulait rassembler autour de lui. Ici, au contraire, tout ce qu'il demande à ses auditeurs, c'est de savoir traverser les épreuves.

3. Quelle source féconde pourrait être comparée aux larmes de Paul ? Serait-ce celle qui venait du paradis et qui arrosait toute la terre ? Mais ses larmes, à la différence de cette source, n'arrosaient pas la terre, elles arrosaient les âmes. Qu'on nous montre Paul pleurant et gémissant, ce spectacle sera bien préférable au spectacle de tous ces chants de théâtre, malgré leur élégance et leurs couronnes de fleurs. Je ne parle point ici de vous; mais que l'on prenne sur la scène ou au théâtre un de ces débauchés qui ne ressentent d'ardeur que pour la beauté physique, qu'on lui montre une vierge à la fleur de l'âge, plus belle et plus jolie que toutes ses compagnes, avec ses yeux doux et veloutés, avec des yeux souriants où la pudeur se mêle à la grâce, une vierge aux paupières soyeuses et frangées de cils d'ébène, une vierge au front pur et aux regards parlants, aux joues vermeilles comme le carmin

et lisses comme le marbre; puisque l'on me montre, à moi, Paul versant des larmes, je laisserai l'habitué du théâtre regarder la vierge, et je m'empresserai d'aller contempler Paul. Car c'est des yeux de Paul que jaillissent les rayons de la beauté immatérielle. La beauté matérielle transporte, brûle et enflamme le cœur de la jeunesse; la beauté spirituelle apaise les sens. Quand on voit ces yeux qui pleurent, les yeux de l'âme deviennent plus beaux, on met un frein à sa sensualité, on se sent rempli de sagesse et de commisération, un cœur de bronze est capable de s'amollir.

Ces larmes de Paul arrosent le sol de l'Eglise et engendrent des âmes. Ces larmes peuvent éteindre le feu qui dévore le corps et les sens: ces larmes éteignent les traits enflammés de l'esprit malin. Songeons donc à ces larmes et nous nous rirons de tous les biens de la vie présente. C'étaient ces larmes que le Christ appelait des larmes bienheureuses, quand il disait: « Bienheureux ceux qui pleurent, parce « qu'un jour ils seront dans la joie ». (Matth. v, 5.) Voilà les larmes que versaient Isaïe et Jérémie. Isaïe disait: « Laissez-moi partir; lais« sez-moi répandre des larmes amères ». (Is. xxii, 4.) Jérémie disait: « Qui changera mes « yeux en deux sources de larmes » (Jér. ix, 1), comme si la source naturelle de ces larmes ne lui suffisait pas. Rien de plus doux que de pareilles larmes; elles sont plus douces que le rire de la gaîté. Ils savent bien, ceux qui pleurent, quelle consolation on éprouve à pleurer. Ne demandons pas à Dieu d'éloigner de nous les larmes; demandons-lui plutôt de pouvoir pleurer. Souvenons-nous de ces larmes et de ces liens pour avoir le cœur content, en pensant aux pécheurs. Les larmes de Paul coulaient donc sur ses liens; mais la mort de ses bourreaux l'empêchait de goûter le charme de ces mêmes liens. Il pleurait sur ces bourreaux, en vrai disciple de Celui qui pleurait sur le sort des prêtres juifs, non pas parce qu'ils devaient le faire mettre en croix, mais parce qu'ils devaient périr. Non content d'agir ainsi, le maître exhorte ses disciples à l'imiter, en disant: « Ne pleurez pas sur moi, filles de « Jérusalem ». (Luc, xxiii, 28.)

Oui, les yeux de Paul ont contemplé le paradis, ils ont contemplé le troisième ciel; mais, selon moi, ils sont moins heureux encore d'avoir eu ce privilége que d'avoir versé les larmes, à travers lesquelles ils ont vu le Christ. Voilà ce qui a fait leur véritable bonheur; car Paul lui-même se vante d'avoir joui de ce spectacle, en ces termes: « N'ai-je pas « vu Jésus-Christ Notre-Seigneur? » (I Cor. ix, 1.) Mais c'est un plus grand bonheur encore de pleurer, comme Paul pleurait. Beaucoup ont été admis à voir le Christ, et ceux qui n'y ont pas été admis sont aussi proclamés heureux par le Christ, qui s'écrie: « Bienheureux « ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru! » (Jean, xx, 29.) Mais peu de gens ont obtenu ce privilége. Si, en effet, pour travailler au salut de ses frères, mieux vaut rester sur cette terre que de trouver dans la mort un moyen de se réunir au Christ, il est encore plus nécessaire de gémir pour sauver ses frères que de voir le Christ. S'il est plus désirable d'être dans la géhenne pour ses frères que d'être avec le Christ, il est plus désirable aussi d'être séparé du Christ pour l'amour de ses frères que d'être avec lui. C'est ce que disait saint Paul: « Pour mes frères, je voudrais être anathème « et séparé du Christ ». (Rom. ix, 3.) A plus forte raison doit-on désirer d'être condamné aux larmes pour ses frères. Je n'ai pas cessé, dit l'apôtre, d'avertir chacun de vous, en pleurant. (Act. xx, 31.) Pourquoi? Ce n'était point par crainte des périls. Mais, semblable à un ami qui, assis au chevet d'un malade, ignore comment tout cela finira, et qui pleure, parce qu'il tremble pour les jours de son ami, saint Paul pleurait sur les âmes faibles que ses avis ne pouvaient ramener. C'est ce que faisait le Christ, qui voulait voir si ses larmes seraient respectées. Rencontrait-il un pécheur, il l'avertissait. Le pécheur s'éloignait, en lui crachant au visage; alors le Christ pleurait, pour le ramener à lui.

4. Souvenons-nous de ces larmes. C'est ainsi que nous devons élever nos fils et nos filles. Pleurons sur eux, quand nous les voyons en proie à la maladie du péché. O femmes, qui voulez être aimées, souvenez-vous des larmes de Paul, et gémissez; ô femmes si heureuses aux yeux du monde, vous qui goûtez les douceurs de l'hymen et qui vivez au sein des plaisirs, souvenez-vous de ces larmes; vous tous qui êtes dans le deuil, échangez vos larmes contre celles de l'apôtre. Ce n'était pas sur les morts qu'il pleurait; c'était sur les vivants qui couraient à leur perte. Dois-je citer d'autres exemples? Il pleurait aussi, Timothée, le disciple de l'apôtre, et voilà pourquoi saint Paul lui

écrit : « Je me souviens de tes larmes, quand « je veux goûter une joie sans mélange ». (II Tim. I, 25.) Bien souvent aussi, c'est la joie qui fait couler les larmes. Alors c'est un plaisir, c'est un grand plaisir de pleurer. De pareilles larmes ne sont ni brûlantes ni amères ; elles ne prennent point leur source dans une douleur mondaine ; de pareilles larmes sont autrement précieuses que les larmes arrachées par les plaisirs terrestres. Ecoutez cette parole du Prophète : « Le Seigneur a entendu « mes pleurs ». (Ps. VI, 9.) Les larmes sont-elles jamais inutiles? N'ont-elles pas leur utilité dans les prières, dans les avis? Nous les blâmons, nous autres, parce que nous ne savons pas nous en servir. Consolons-nous un frère d'une faute qu'il a commise ? pleurons et gémissons. Perdons-nous notre temps à conseiller un sourd qui court à sa perte? pleurons encore. Ces larmes-là sont celles de la sagesse.

Mais que la pauvreté, la maladie et la mort ne fassent pas couler nos larmes ; car elles ne les méritent pas. Nous blâmons le rire hors de saison ; nous blâmons les larmes répandues mal à propos. La vertu ne se montre dans tout son lustre que lorsqu'elle est bien employée. Le vin a été donné à l'homme pour l'égayer et non pour l'enivrer ; le pain a été donné à l'homme pour le nourrir ; l'union des sexes a été donnée à l'homme pour propager son espèce. L'abus de tous ces dons est blamâble ; l'abus des larmes est blamâble. Posons, en principe, que les larmes ne doivent être employées que dans les prières et dans les admonestations ; dans ces deux cas, il faut appeler les larmes. Rien ne lave mieux les souillures du péché. De plus, elles rehaussent la beauté, en inspirant la compassion ; elles donnent à la physionomie une teinte grave et honnête. Rien de plus sympathique que des yeux en pleurs. L'œil est le plus noble et le plus beau des organes ; c'est l'organe de l'âme. A travers ces yeux en larmes, c'est l'âme que nous voyons pleurer et c'est ce qui cause notre émotion. J'ai un but, en vous tenant ce langage : c'est de vous éloigner de ces noces, de ces danses, de ces chœurs où règne une licence qui est l'œuvre du démon. Voyez, en effet, ce que l'esprit du mal a imaginé. La nature elle-même écarte les femmes du théâtre et de ses peintures déshonnêtes ; voilà pourquoi le démon a introduit dans le gynécée des hommes efféminés et des courtisanes. Cet abus a été amené par je ne sais quelle loi nuptiale ; mais pourquoi parler de loi nuptiale? Il a été amené par notre mollesse. O homme ! pourquoi agir ainsi ? Vous ne savez ce que vous faites. Vous vous mariez parce que vous voulez mener une vie honorable et avoir des enfants. Pourquoi donc ces courtisanes ? Pour égayer les noces, dites-vous. Mais n'est-ce pas une folie? N'est-ce pas une insulte que vous faites à votre épouse et aux femmes que vous invitez ? Et si elles trouvent du plaisir à cela, c'est un plaisir honteux. Mais, si la vue de ces courtisanes éhontées et sans pudeur est un spectacle si magnifique, pourquoi n'en faites-vous pas jouir votre épouse, pourquoi l'en éloigner?

Ah ! quelle infamie d'introduire chez vous des danseurs efféminés et toutes les pompes de Satan ! « Souvenez-vous des liens de Paul ». Le mariage aussi est un lien, un lien d'institution divine, tandis que la courtisane est le type de la dissolution. Il est d'autres moyens d'égayer les noces. On fait bonne chère, on fait toilette ; je ne le défends pas, pour ne point avoir l'air d'un sauvage. Pourtant Rébecca, ce jour-là, parut avec ses vêtements de travail. Mais enfin je vous permets ces extra. Mettez vos habits de fête ; livrez-vous à la joie en bonne compagnie. Mais à quoi bon de monstrueux plaisirs ? Quels propos entendez-vous sortir de la bouche de ces bouffons ? Vous rougiriez de les répéter. Quoi ! vous en rougissez et vous les provoquez ? Si vous admirez ces baladins, pourquoi ne faites-vous pas comme eux ? S'ils vous font rougir, pourquoi les forcer à parler comme ils parlent ? Il faut observer en tout les lois de la tempérance, de la modestie, de la dignité et de la décence, et, dans vos fêtes, que voit-on ? Des baladins qui sautent comme des chameaux et des mulets. La jeune mariée ne doit connaître que le lit nuptial. Mais elle est pauvre, dites-vous. Eh bien, c'est pour elle une raison d'être modeste et honnête. La vertu doit lui tenir lieu de richesse. Mais elle ne peut apporter de dot. Pourquoi donc voulez-vous la pervertir et la rendre tout à la fois pauvre et méprisable ? Qu'elle ait auprès d'elle d'autres jeunes filles, ses compagnes ; qu'elle ait auprès d'elle de jeunes mariées dont elle va grossir le nombre, à la bonne heure ! et voilà qui est convenable. Il y a là, en effet, deux troupes ; la troupe des jeunes filles, la troupe des jeunes mariées. La

première remet la fiancée entre les mains de la seconde. La fiancée est là, entre ces deux troupes : elle n'est plus jeune fille, elle n'est pas encore femme. Elle est en train de passer d'une classe dans une autre.

Mais pourquoi ces courtisanes? Elles devraient, quand il y a un mariage, se cacher sous terre ; car leur métier est l'abus dégradant de l'union des sexes, et malgré cela, nous les admettons à nos noces ! Quoi que vous fassiez, vous vous gardez bien de prononcer même une parole qui pourrait être en contradiction avec ce que vous faites. Quand vous semez, quand vous mettez la vendange sous le pressoir, vous êtes sourd à toute parole qui peut faire une allusion quelconque à l'ivraie et au vin tourné. Et dans un moment où il faut du sérieux et de la modestie, vous amenez chez vous la lie de la société ! Etes-vous occupé à composer un parfum ; vous éloignez de vous toute odeur malsaine. Eh bien ! le mariage est un parfum ; pourquoi cette boue nauséabonde que vous laissez entrer chez vous lorsqu'il se prépare? Eh quoi ! cette jeune mariée danse, sans rougir, pour cette autre jeune fille qui lui fait vis-à-vis. Elle devrait cependant être encore plus sérieuse et plus modeste qu'elle, puisqu'elle sort des bras de sa mère et non d'une école de danse. Je dis même qu'une jeune fille ne devrait jamais figurer à un bal de noce.

5. Dans le palais d'un roi, les personnages de distinction se tiennent à l'intérieur et entourent la personne du souverain ; les autres se tiennent en dehors. Restez donc chez vous auprès de votre femme. Et vous, jeune femme, restez aussi maintenant chez vous, ne faites point parade de votre virginité. Il y a près de vous deux troupes ; l'une qui montre dans quel état elle vous remet entre les mains de l'autre, l'autre chargée de veiller sur vous. Pourquoi cette tache que vous imprimez à votre virginité ? Si votre extérieur est si peu décent, votre époux vous jugera sur votre extérieur. Car c'est toujours une honte d'avoir de mauvaises manières, fût-on la fille d'un roi. Qui vous empêche d'être digne ? Est-ce votre pauvreté ? Est-ce votre humble condition ? Mais une jeune fille, quand même elle serait esclave, doit avoir de la réserve. « Car, « en Jésus-Christ, il n'y a ni esclave, ni homme « libre ». (Gal. III, 28.) Est-ce que le mariage serait un théâtre ? Non, c'est un mystère qui représente une grande chose. Si vous ne respectez pas le mariage, respectez au moins ce qu'il représente. « Ce sacrement est grand en « Jésus-Christ et en l'Eglise », dit l'apôtre. (Ephés. v, 32.) C'est Jésus-Christ et l'Eglise qu'il représente, et vous amenez des courtisanes à la célébration de ce mystère !

Mais, dites-vous, si les jeunes filles, si les jeunes mariées ne dansent pas, qui donc dansera ? Personne. La danse n'est pas chose si nécessaire. Chez les gentils, la danse entrait dans la célébration des mystères ; mais nos mystères à nous demandent le silence, la décence et le sérieux, la réserve et la modestie. Un grand mystère est en train de s'accomplir ; hors d'ici les courtisanes ! Hors d'ici les profanes ! Mais quel est ce mystère ? Ce sont deux créatures humaines qui s'unissent pour n'en former qu'une seule. Pourquoi, à l'arrivée des deux époux, n'y a-t-il ni danses, ni bruit de cymbales ? Pourquoi ce silence profond ? Et quand ils s'approchent l'un de l'autre, en représentant non pas une froide image terrestre, mais l'image même de Dieu, pourquoi ce désordre qui jette le trouble dans l'assemblée et qui souille les âmes ? Voilà deux êtres qui viennent s'unir, pour ne faire qu'un seul être ! C'est un mystère de charité qui commence ! Tant qu'ils ne seront pas unis, tant qu'ils continueront à former deux êtres séparés, ils ne pourront donner la vie à une foule d'autres êtres ; leur union seule produira cet effet. Nous voyons, par là, combien l'union est puissante. Dès l'origine du monde, le grand Ouvrier a fait deux créatures de la seule créature humaine qui existât. Et, pour montrer que cette séparation ne les empêche pas de ne faire qu'un, il n'a pas voulu que chacun des deux, en particulier et à lui seul, pût travailler à l'œuvre de la génération. Car l'un de ces deux êtres, quand il n'est pas joint à l'autre, n'est pas entier ; il ne forme que la moitié d'un tout. Et voilà pourquoi il est inhabile à procréer. Avez-vous fait attention au mystère du mariage ? Dieu s'est servi d'une créature humaine, pour en faire une autre, puis il a réuni ces deux créatures et n'en a fait qu'une. Voilà pourquoi on peut dire que c'est un seul être qui en produit un autre. Car le mari et la femme ne sont pas deux êtres distincts ; ils ne sont qu'une chair, et à l'appui de cette vérité, on peut citer bien des preuves. On peut citer Jacob, on peut citer Marie, la mère du

Christ; on peut citer cette parole : « Dieu les « a faits mâle et femelle ». (Gen. I, 27.)

Si l'un est la tête et l'autre le corps, comment formeraient-ils deux êtres séparés? La femme, c'est l'écolière; le mari, c'est le maître. Le mari, c'est le chef; la femme, c'est l'être qui obéit. La manière dont elle a été créée vous fera voir qu'elle ne fait qu'un avec son époux; elle a été tirée d'une côte de l'homme, et tous deux sont, pour ainsi dire, les deux moitiés d'un tout. Voilà pourquoi l'homme la regarde comme son aide. Voilà pourquoi la femme quitte père et mère pour s'attacher de préférence à l'homme auquel elle va s'unir, avec lequel elle va vivre. Et un père lui-même se plaît à établir son fils et sa fille, à serrer les nœuds de ce mariage qui va rendre à un être une partie de lui-même. Que de dépenses! Quelle perte d'argent pour ce père, avant d'en venir là! Mais qu'est-ce que cela fait? Ce père serait inconsolable, s'il n'établissait pas ses enfants. Chacun d'eux, en effet, quand il reste isolé, est comme une chair séparée de sa chair; c'est un être incomplet qui ne peut procréer; c'est un être incomplet qui n'a pas encore organisé sa vie. De là ce mot du Prophète : « C'est le reste de ton âme ». (Malach. II, 15.) Mais comment ne font-ils qu'une chair? C'est comme si vous détachiez d'un lingot d'or ses parcelles les plus pures pour les mêler à un autre lingot. De même ici, c'est la partie la plus onctueuse du sang de l'homme que le plaisir verse dans le sein de la femme où elle se trouve développée, en se mêlant aux germes que la femme fournit. Et l'enfant joue, entre le mari et la femme, le rôle de trait d'union. Voilà donc trois êtres qui ne font qu'une chair, et dont l'un sert de lien entre les deux autres. C'est comme si deux cités, divisées par un fleuve, étaient réunies en une seule par un pont. Dans la circonstance qui nous occupe, l'union est la même, que dis-je? elle est plus intime. Car le trait d'union est de la même nature que les deux objets unis. Les deux êtres ne font donc qu'un seul être, comme le tronc accompagné des membres ne fait qu'un même corps avec la tête. C'est le cou seul qui les sépare; encore les unit-il autant qu'il les divise, en se trouvant au milieu d'eux. C'est comme si un chœur, après s'être séparé en deux moitiés, se recomposait avec ses membres pris à droite et à gauche. Aussi ce mot : Ils ne feront qu'une chair, est-il exact. C'est leur enfant qui produit cette union intime. Mais que dis-je? Quand même ils n'auraient pas d'enfant, ils ne formeraient pas encore deux êtres distincts. Et le motif en est clair. C'est la cohabitation qui confond ces deux individualités en une seule; c'est le parfum qu'on jette dans l'huile et qui s'y incorpore, de manière à ne faire qu'un avec elle.

6. Bien des gens, je le sais, sont choqués de mes paroles. Mais ce qui m'a fait aborder ce sujet, ce sont les abus introduits par la débauche et par l'impudeur. Oui, la manière dont se font les noces, ces habitudes dépravées et corrompues dégradent le mariage. « Car les noces en elles-mêmes sont honora- « bles, et le lit nuptial est immaculé ». (Hébr. XIII, 4.) Pourquoi donc avoir honte de ce qui est honorable? Pourquoi rougir de ce qui est immaculé? C'est aux hérétiques de rougir; c'est à ceux qui amènent des courtisanes. Je veux purifier le mariage pour lui rendre sa noblesse, pour fermer la bouche à l'hérésie. On a déshonoré une institution qui est un présent divin, qui est la source du genre humain; on y a jeté du limon et de la boue. Purifions cette source, en appelant la raison à notre aide. Un peu de courage! Quand on ne craint pas la boue, on ne doit pas en craindre l'odeur. Je veux vous montrer que ce n'est pas le mariage, mais l'abus que vous y introduisez qui doit vous faire rougir. Vous n'avez qu'une mauvaise honte et vous condamnez Dieu qui a institué le mariage. Je vais vous dire ce que c'est que ce sacrement de l'Eglise. C'est le Christ qui vient trouver l'Eglise, l'Eglise née de lui et à laquelle il s'est uni par des liens spirituels. « Car je vous ai fiancés », dit l'apôtre, « à cet unique époux qui est le Christ, « pour vous présenter à lui comme une vierge « toute pure ». (II Cor. XI, 2.) Voyez comme il déclare que nous appartenons au Christ, que nous sommes les membres de ses membres, et la chair de sa chair.

Livrons-nous à ces réflexions et respectons ce mystère sublime. Eh quoi! le mariage vous représente Jésus-Christ, et vous vous enivrez! Dites-moi, si vous aviez devant vous l'image du souverain, ne la respecteriez-vous pas? Ah! sans doute, vous la respecteriez. On semble n'attacher aucune importance à la manière dont on se comporte quand on assiste à un mariage, et pourtant cette indifférence a

des suites désastreuses. Ce ne sont qu'habitudes impies. « Point de paroles déshonnêtes », dit saint Paul, « point de paroles « insensées ou bouffonnes ». (Ephés. v, 4.) Et pourtant, quand on assiste à une noce, on n'entend que propos déshonnêtes, insensés ou bouffons. Cette habitude est devenue un art qui fait honneur à celui qui l'exerce : oui, le vice est devenu un art. Et cet art, nous ne le pratiquons pas à la légère; nous déployons, en l'exerçant, notre application et notre science. Et d'ailleurs, c'est le démon en personne qui commande et qui dirige ces troupes de bouffons. Car la débauche loge à la même enseigne que l'ivresse : là où circulent les propos obscènes, le démon prend toutes ses aises. A ces repas de noces, avez-vous bien le cœur, je vous le demande, d'invoquer le démon, en célébrant les mystères du Christ? Vous me trouvez peut-être fâcheux et importun, car c'est encore l'effet de votre perversité extrême de tourner en ridicule l'austérité de vos censeurs. Eh! n'entendez-vous pas saint Paul qui vous dit : « Quoi que vous fassiez, que vous « mangiez ou que vous buviez, agissez tou« jours pour la gloire de Dieu? » Vous, au contraire, vous vous occupez à dire de mauvais propos et des infamies. N'entendez-vous pas cette parole du Prophète : « Servez le « Seigneur avec une crainte respectueuse et « avec une allégresse mêlée de terreur? ». (Ps. II, 11.)

Vous, au contraire, vous vous plongez dans la mollesse. Ne pouvez-vous donc pas vous livrer à des plaisirs sans danger? Voulez-vous entendre de mélodieux accords? Certes vous n'en auriez pas besoin; mais je me plie à votre faiblesse, si vous voulez; au lieu des concerts de Satan, écoutez les concerts des anges. Voulez-vous voir des danses? Contemplez celles des anges. Et comment faire pour les voir? me direz-vous. Pour cela vous n'avez qu'à chasser tous ces musiciens, tous ces danseurs profanes. Alors le Christ viendra à vos noces; or le Christ est toujours accompagné du chœur des anges. Il opérera, si vous voulez, des miracles, comme autrefois; il changera encore l'eau en vin et fera d'autres prodiges. Cette joie dissolue, ces désirs qui bientôt vous laissent froids, se changeront bientôt en joie spirituelle. Voilà ce qui s'appelle changer l'eau en vin. Là où sont vos joueurs de flûte le Christ ne paraît pas; mais entre-t-il dans la salle, il les chasse et opère des miracles. Quoi de plus choquant que ces pompes de Satan; où il n'y a que confusion, où, s'il n'y a pas confusion, il n'y a que honte et amertume?

7. Rien de plus doux que la vertu; rien de plus suave que la tempérance; rien de plus désirable que l'honneur. Que les noces soient telles que je le demande, et l'on verra quel plaisir on y trouve. Faites bien attention aux conditions que je pose : pour une jeune fille, il faut, avant tout, chercher un mari qui puisse être à la fois son époux, son protecteur et son tuteur. Il y a là un corps sur lequel il faut mettre une tête. Ce n'est pas une esclave que vous donnez à un maître; c'est votre fille à laquelle vous allez donner un époux. Ne cherchez ni la richesse, ni la splendeur de la naissance, ni l'éclat du berceau; tout cela est superflu; mais demandez chez l'époux de votre fille, la piété, la douceur, la véritable sagesse, la crainte de Dieu, si vous voulez que votre fille soit heureuse. En courant après la richesse, loin de faire le bonheur de votre fille, vous ferez son malheur; car, de libre qu'elle était vous la rendrez esclave. L'or n'est point aussi doux que la servitude est amère. Ne cherchez donc pas tous ces vains avantages; donnez à votre fille un mari de sa condition. Si la chose est impossible, cherchez un mari plutôt pauvre que riche, si vous ne voulez pas pour votre fille un maître, mais un époux.

Quand vous l'aurez bien choisi, quand vous serez décidé à lui donner votre fille, priez le Christ d'honorer cette union de sa présence; il ne s'y refusera pas; car c'est lui qui doit être présent dans ce mystère. Et priez-le de vous donner, pour votre fille, l'époux que vous demandez. Ne restez pas au-dessous de l'esclave d'Abraham qui, parti pour un si long voyage, sut deviner à qui il devait avoir recours et vit son entreprise couronnée d'un plein succès. Si vous flottez dans l'incertitude, si vous n'êtes pas encore fixé, ayez recours à la prière et dites à Dieu : Que votre volonté et votre prévoyance me viennent en aide. Reposez-vous sur lui de toute cette affaire. De cette manière, vous l'honorerez et il vous récompensera. Il y a ici deux chose à faire : il faut confier à Dieu les intérêts de votre fille; il faut lui chercher un mari selon Dieu, c'est-à-dire un homme probe et honorable. Au moment de la célébration, n'allez pas de maison en maison emprunter des miroirs et des objets de toilette. Le

mariage n'est pas une affaire d'ostentation; vous ne menez pas votre fille à la parade. Contentez-vous des ressources que vous trouvez chez vous, invitez vos voisins, vos amis et vos parents; invitez tous les gens de bien, tous les gens honnêtes que vous connaissez, et priez-les de se contenter de ce que vous leur offrez. Point de danseurs de profession : c'est une dépense superflue et peu honorable. Avant tout, invitez le Christ à ces noces, vous savez quels sont ses représentants ici-bas. Le bien que vous ferez, dit-il, au plus humble d'entre vous, c'est à moi que vous le ferez. (Matth. XXV, 45.)

Ce n'est pas, gardez-vous de le croire, un ennui et une corvée d'inviter les pauvres pour l'amour du Christ; mais c'est une corvée bien lourde d'inviter des courtisanes. Inviter les pauvres est un moyen de s'enrichir; inviter les courtisanes est un moyen de se ruiner et de se perdre. Donnez à la jeune mariée, pour parure, non pas des robes enrichies d'or, mais des vêtements ordinaires dont la pudeur et la bonté rehaussent l'éclat. Au lieu de vêtements brodés d'or, qu'elle revête la pudeur et la décence, sans rechercher les parures mondaines. Point de bruit, point de désordre. Qu'on appelle le fiancé et qu'on remette entre ses mains la jeune fille. Que la sobriété, que la pure allégresse de l'âme règnent au festin. De telles noces seront la source d'une foule d'avantages et ne compromettront pas votre existence. Mais les noces, pour ne pas dire les parades matrimoniales d'aujourd'hui, de combien de maux ne sont-elles pas la source? Le festin est terminé et, tout aussitôt, on s'inquiète, on a peur que quelque pièce d'argenterie prêtée ne se retrouve pas, et voilà la gaieté qui fait place à une insupportable inquiétude.

Mais cette inquiétude et ce chagrin, direz-vous, sont pour la personne chargée de l'ordonnance du repas. Ah! la nouvelle mariée elle-même n'en est pas exempte. Que dis-je? tous les désagréments qui surviennent ensuite, deviennent son partage. Cette ruine complète, quel sujet de tristesse! Cette demeure livrée à l'abandon, quel sujet de chagrin! d'un côté le Christ, de l'autre le démon; d'un côté l'allégresse, de l'autre l'inquiétude; d'un côté le plaisir, de l'autre la douleur; d'un côté la dépense, de l'autre rien qui y ressemble; d'un côté l'opprobre et la honte, de l'autre la modération; d'un côté l'envie, de l'autre absence complète de jalousie; d'un côté l'ivresse, de l'autre la sobriété, le salut, la sagesse. Réfléchissons à tous ces détails et arrêtons-nous dans cette mauvaise voie où nous sommes : soyons agréables à Dieu et montrons-nous dignes d'obtenir les biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Traduit par M. BAISSEY.

COMMENTAIRE

SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

AVERTISSEMENT POUR LES DEUX ÉPITRES.

Ces homélies furent prononcées à Constantinople, ainsi que l'orateur lui-même l'insinue, lorsqu'il dit dans la huitième homélie sur la première épître, vers la fin : « Pour moi, il faudra que je rende « compte de ce gouvernement des âmes qui m'a été confié ». Il l'indique non moins clairement dans la quatrième homélie sur la seconde épître, lorsqu'il dit : « Le diable s'arme contre nous plus terrible- « ment que contre les autres : A la guerre, en effet, c'est surtout contre le chef que l'ennemi dirige « ses attaques ».

Çà et là, il frappe fortement sur les vices des habitants de Constantinople, sur leurs sortiléges, leurs amulettes et leurs pratiques divinatoires. Il proscrit les théâtres et leurs divertissements grossièrement immoraux. Il blâme les deuils exagérés. Il rapporte certaines singularités concernant le lac de Sodome, comme des faits constants et avérés. Dans la quatrième homélie sur la deuxième épître, il dit que Néron est le type de l'antechrist, et croit trouver dans le texte de saint Paul une prédiction de la chute prochaine de l'empire romain.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL, SYLVAIN ET TIMOTHÉE A L'ÉGLISE DE THESSALONIQUE QUI EST EN DIEU LE PÈRE ET EN JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR. QUE LA GRACE ET LA PAIX VOUS SOIENT DONNÉES. NOUS RENDONS SANS CESSE GRACES A DIEU POUR VOUS TOUS, FAISANT MENTION DE VOUS DANS NOS PRIÈRES, ET NOUS REPRÉSENTANT SANS CESSE DEVANT DIEU QUI EST NOTRE PÈRE, LES ŒUVRES DE VOTRE FOI, LES TRAVAUX DE VOTRE CHARITÉ, ET LA FERMETÉ DE L'ESPÉRANCE QUE VOUS AVEZ EN NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (I, 1-3 JUSQU'A 7.

Analyse.

1. Témoignage avantageux rendu par saint Paul à la foi et à la charité des Thessaloniciens.
2. Ils ont à peine embrassé la foi, et voilà qu'ils peuvent servir de modèle à tous les chrétiens de la Macédoine et de la Grèce.
3. Nécessité de la vigilance. — Il est très-utile que l'on prie pour nous, mais les prières d'autrui ne sont utiles qu'à ceux qui font déjà par eux-mêmes ce qu'ils peuvent.
4. Exemples qui prouvent l'utilité des prières quand s'y joint la diligence de ceux pour qui elles sont faites.

1. Pourquoi donc, lorsque l'apôtre écrit aux Philippiens et qu'il a Timothée avec lui, ne joint-il pas le nom de ce disciple au sien propre en tête de sa lettre [1], tandis qu'il le fait ici ? Cependant Timothée était bien connu de ce peuple, et il en était admiré. « Vous avez « éprouvé vous-mêmes », leur dit saint Paul, « qu'il m'a servi comme un fils servirait son « père. Je n'ai personne », dit-il encore, « qui « soit si véritablement dans les mêmes senti- « ments que moi, et qui ait autant soin de « tout ce qui vous regarde ». (Philipp. II, 22, 20.) Pourquoi donc le nom de Timothée se trouve-t-il mis à côté de celui de Paul dans un cas et non dans l'autre? Je crois que c'est parce que, lorsqu'il écrivait aux Philippiens, il était sur le point de leur envoyer bientôt Timothée. Il eût été superflu que celui-ci s'associât à l'envoi d'une lettre qu'il allait suivre de si près. Saint Paul, en effet, leur dit formellement qu'il était sur le point de leur envoyer bientôt Timothée. (Ibid. 23.) Pour ce qui regarde les Thessaloniciens, il n'en était pas de même. Mais Timothée était depuis peu de retour de chez eux, en sorte qu'il est naturel qu'il s'associe à la lettre qu'on leur écrit,

[1] C'est une erreur : le nom de Timothée est mis à côté de celui de saint Paul dans l'épitre aux Philippiens. Il ne s'y trouve pas dans l'epitre aux Ephesiens mais ce qui suit montre que ce n'est pas de ceux-ci que parle saint Chrysostome, mais bien des Philippiens La mémoire a fait défaut à l'orateur.

« Timothée est revenu récemment près de « nous après vous avoir vus », dit l'apôtre. (I Thess. III, 6.)

Mais pourquoi nomme-t-il Silvain avant Timothée, Timothée à qui il rend les témoignages les plus avantageux et qu'il préfère à tous les autres? Peut-être est-ce Timothée lui-même qui l'a ainsi voulu par humilité. En voyant son maître pousser l'humilité jusqu'à mettre ses disciples sur le même rang que lui, Timothée devait se sentir porté à pratiquer aussi l'humilité et à se mettre après tous les autres.

« Paul, Silvain et Timothée à l'Eglise de « Thessalonique ». Saint Paul ne prend ici aucune qualité, il se nomme tout court Paul, sans ajouter apôtre, ou serviteur de Jésus-Christ. Les Thessaloniciens étaient encore assez novices dans la foi, ils n'avaient pas encore appris à connaître saint Paul, voilà pourquoi, ce me semble, l'apôtre ne met aucun terme qui rappelle sa dignité. C'est qu'en effet la prédication ne faisait encore que débuter chez eux. — « A l'Eglise de Thessalonique ». Ceci n'est pas mis sans intention. Ces fidèles étaient encore en petit nombre et sans beaucoup de cohésion, et c'est pour les encourager que l'apôtre emploie ici le terme d'Eglise. Il ne s'en sert pas toujours en s'adressant à des communautés depuis longtemps fondées, nombreuses et fortement constituées. Le terme d'Eglise implique à la fois le grand nombre et l'union bien cimentée des membres ; c'est comme encouragement que l'apôtre l'applique aux Thessaloniciens. — « A l'Eglise de « Thessalonique, qui est en Dieu le Père et en « Jésus-Christ Notre-Seigneur ». Voici encore le mot « Dieu » employé également pour le « Père » et pour le « Fils ». Ces mots : « Qui « est en Dieu », servent à distinguer l'Eglise ou assemblée des fidèles de Thessalonique d'avec les assemblées des juifs et des païens. C'est là un grand éloge, éloge incomparable que d'être en Dieu. Je voudrais pouvoir en dire autant de cette Eglise-ci, mais je crains fort qu'elle ne soit indigne d'une si belle appellation. On ne peut dire des esclaves du péché qu'ils sont en Dieu. — « Que la grâce et la paix vous « soient données ». Vous le voyez, cette épître débute par des éloges.

« Nous rendons sans cesse grâces à Dieu « pour vous tous, faisant mention de vous « dans nos prières ». Rendre grâces à Dieu pour ce peuple, c'était non-seulement témoigner de leur grand progrès dans la foi, mais encore leur montrer qu'ils doivent en être reconnaissants à Dieu qui a tout fait. Il leur enseigne donc l'humilité, et son langage revient à dire que la puissance divine est la source de tout bien et de toute vertu. L'action de grâces est donc un témoignage rendu à leur vertu, et la mention qu'il fait d'eux dans ses prières est une preuve de sa charité envers eux. La suite fait voir que ce n'était pas seulement dans ses prières, mais en tout temps qu'il se souvenait d'eux.

« En nous représentant sans cesse devant « Dieu qui est notre Père, les œuvres de votre « foi, les travaux de votre charité et la fermeté « de l'espérance que vous avez en Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ ». Les mots « devant Dieu » peuvent aussi se rapporter aux Thessaloniciens, et alors le sens serait : Nous représentant les œuvres de votre foi, les travaux de votre charité, etc., lesquels sont devant Dieu, notre Père. Il ne se souvient pas de leur vertu seulement, mais aussi de leurs personnes, et cela « devant Dieu », mots qui sont pleins de sens. C'est comme si l'apôtre disait : Les hommes ne vous louent point de ce que vous faites, aucun ne vous en récompense, mais ayez confiance, vous travaillez en présence de Dieu.— Qu'est-ce à dire : l'œuvre de votre foi ? c'est-à-dire, que rien n'a ébranlé leur fermeté ; car c'est en quoi consiste l'œuvre de la foi. Si vous avez la foi, souffrez tout ; si vous ne voulez pas tout souffrir, c'est que vous n'avez pas la foi. Est-ce que les promesses ne sont pas assez belles pour que celui qui y a foi souffre volontiers mille morts? C'est le royaume des cieux qu'il a en perspective, avec l'immortalité et la vie éternelle. Le croyant souffrira donc tout. Or, la foi se montre par les œuvres. Rien de plus juste que les expressions de l'apôtre ; elles reviennent à ceci : Vous n'avez pas montré simplement votre foi par vos paroles, mais encore par vos œuvres, par votre fermeté, par votre zèle. — « Les travaux de votre charité ». A aimer d'une manière telle quelle, le travail est nul, mais il est grand à aimer véritablement, sincèrement. Lorsque tout est mis en œuvre pour nous détacher de la charité, et que nous résistons à tout, n'est-ce pas un travail? Et que n'avaient-ils pas souffert, ces fidèles de Thessalonique, pour ne pas s'écarter de la charité? Les adversaires de l'Evangile

n'allèrent-ils pas trouver l'hôte de Paul, et, ne l'ayant pas trouvé, n'entraînèrent-ils pas Jason devant les magistrats? Etait-ce peu de chose, dites-moi, pour ces chrétiens, dont la foi ne faisait encore que de naître et n'avait pas acquis toute sa solidité, d'avoir à supporter un tel orage, de telles épreuves? « Ils exigèrent « de lui une caution », dit le livre des Actes (XVII), et l'ayant obtenue, ils laissèrent aller Paul. Etait-ce donc peu de chose que cela? Est-ce que Jason ne s'exposait pas à mourir à la place de Paul? C'est cet attachement à toute épreuve que l'apôtre appelle « le travail de « leur charité ».

2. Remarquez que l'apôtre ne parle de lui-même qu'après avoir fait l'éloge des Thessaloniciens, en sorte qu'il ne paraît ni se vanter, ni les aimer sans raison et comme par anticipation.— « Et votre fermeté ». La persécution, en effet, n'avait pas duré qu'un instant, elle n'avait pas cessé. Les disciples y étaient en butte aussi bien que leur maître. Comment ceux qui persécutaient des hommes tels que les apôtres, des hommes qui opéraient des miracles et se montraient de toute manière si respectables, comment ceux-là auraient-ils épargné des gens de la même ville et de la même maison qu'eux qui, tout à coup, passaient dans le camp de Jésus-Christ? C'est à la fermeté de ces fidèles que l'apôtre rend témoignage en disant: « Vous avez été les imitateurs des Églises de « Dieu qui sont en Judée ». (I Thess. II, 14.)

« Et l'espérance que vous avez en Jésus-« Christ, devant Dieu notre Père ». Rien de plus juste que ces expressions, car la foi et l'espérance sont le principe de tout ce qu'ils ont fait. Leur conduite ne prouvait pas seulement qu'ils avaient du courage, mais encore qu'ils ajoutaient une foi pleine et entière aux récompenses qui leur étaient réservées. Dieu permettait qu'il y eût des persécutions dès le commencement, afin que personne ne vînt dire que la prédication évangélique avait réussi d'une manière toute simple par l'intrigue et la flatterie; il le permettait encore pour faire paraître l'ardeur des fidèles, pour montrer qu'une foi assez ferme pour affronter mille morts n'était pas l'œuvre d'une persuasion humaine, mais de la toute-puissante vertu de Dieu. Il fallait pour cela que, dès le commencement, la prédication fût profondément enracinée et assez solidement plantée pour ne craindre aucun orage.

« Sachant, mes frères bien-aimés, que votre « élection est de Dieu, parce que l'Evangile que « nous vous avons prêché, ne vous a pas été « seulement présenté en paroles, mais encore « dans la vertu de Dieu, dans l'Esprit-Saint, et « dans une certitude abondante. Vous savez « aussi de quelle manière nous avons agi « parmi vous pour votre salut ». Que veut-il dire par ces mots: « Vous savez aussi de quelle « manière nous avons agi parmi vous pour « votre salut? » L'apôtre effleure ici son propre éloge, mais très-légèrement. Il veut d'abord épuiser l'éloge des Thessaloniciens. Voici le sens de ses paroles: Nous savions que vous étiez des hommes généreux et magnanimes, des hommes choisis, c'est pourquoi nous avons aussi tout enduré pour vous. En effet, dire: « Vous savez de quelle manière nous avons « agi », c'était leur rappeler qu'on aurait de grand cœur donné sa vie pour eux; dévouement dont l'apôtre attribue le mérite non à lui, mais à eux, parce qu'ils étaient des hommes élus de Dieu. C'est la même pensée qu'il exprime encore ailleurs en ces termes: « Je « souffre tous ces maux pour les élus ». (II Tim. II, 10.) Que ne souffrirait-on pas pour les bien-aimés de Dieu? A peine a-t-il parlé de lui-même qu'il se hâte d'ajouter presque en propres termes: Puisque vous êtes les bien-aimés et les élus de Dieu, il était naturel que je souffrisse tout pour vous. Ce n'était pas tout de les louer pour les fortifier, il était bon encore de leur rappeler dans le même but qu'ils avaient eux-mêmes montré un courage égal au zèle qu'on leur avait témoigné.

Il ajoute donc: « Et vous êtes devenus nos « imitateurs et les imitateurs du Seigneur, « ayant reçu la parole au milieu d'une grande « tribulation, avec la joie du Saint-Esprit ». Quel éloge! Les disciples, en un moment, sont devenus des docteurs. Non-seulement ils ont écouté la prédication, mais encore ils ont atteint jusqu'au faîte où était saint Paul. Mais cela n'est rien en comparaison de ce qui suit, voyez jusqu'où il les exalte en disant: « Vous « êtes devenus les imitateurs du Seigneur ». De quelle manière? « En recevant la parole au « milieu d'une grande tribulation, avec la joie « du Saint-Esprit ». Non-seulement au milieu de la tribulation, mais au milieu « d'une « grande tribulation ». On peut voir, par les Actes des apôtres, quelle persécution l'on suscita contre eux. (Act. XVII.) Ils émurent tous

les magistrats, dit l'auteur, et soulevèrent toute la ville. Et l'on ne peut pas dire que s'ils ont été affligés et ont reçu la foi, ils l'aient fait avec tristesse, puisqu'il est dit au contraire qu'ils ont montré une grande joie. Il en était de même des apôtres. «Ils se réjouissaient», est-il dit, «de ce qu'ils avaient été jugés dignes «de souffrir pour le nom de Jésus-Christ». (Act. v, 41.) Ce qu'il y avait de merveilleux dans leur conduite, c'était principalement cette joie. Ce n'est pas déjà peu de chose que de souffrir l'affliction n'importe comment, mais la souffrir avec joie suppose des hommes élevés au-dessus de la nature humaine, et dont le corps est devenu comme impassible. Comment étaient-ils devenus les imitateurs du Seigneur? Parce que le Seigneur avait lui-même enduré beaucoup de souffrances, et qu'il ne s'en était pas plaint, mais réjoui, puisqu'il les avait acceptées volontairement, et qu'il était venu sur la terre pour cela. En effet, il s'est anéanti lui-même pour nous, sachant qu'il aurait à souffrir les crachats, les soufflets, la croix. Et au milieu de ces souffrances, la joie qu'il éprouvait lui faisait dire : «Mon Père, glorifiez-moi». (Jean, XVII, 1.)

3. «Avec la joie du Saint-Esprit». Pour qu'on n'objecte pas : Comment mêlez-vous ensemble l'affliction et la joie ? Ces choses-là ne sont-elles pas incompatibles? l'apôtre ajoute : «Avec la «joie du Saint-Esprit». L'affliction est dans les choses du corps, la joie dans celles de l'esprit. Comment cela? Les faits sont douloureux, mais les suites en sont tout autres, par la permission du Saint-Esprit. Ainsi, on peut souffrir sans se réjouir, comme lorsqu'on souffre pour ses péchés; et l'on peut aussi se réjouir jusque sous les fouets, lorsqu'on souffre pour Jésus-Christ. Telle est la joie du Saint-Esprit. De ce qui semble douloureux, elle fait sortir des délices. On vous a affligés, persécutés, veut dire l'apôtre, mais l'Esprit-Saint ne vous a pas délaissés dans vos maux mêmes : et comme autrefois il versa la rosée sur les trois enfants de la fournaise, il répand de même sur vous une joie céleste au milieu de vos afflictions. Et comme alors la rosée qui rafraîchissait les trois enfants, n'était point l'effet du feu; de même la joie que vous ressentez maintenant n'est point l'effet de vos maux. Les afflictions naturellement ne produisent point la joie; cela est réservé aux afflictions que l'on souffre pour Jésus-Christ, et est l'effet de la rosée du Saint-Esprit, qui, par la fournaise des maux, fait passer les élus dans un repos et un rafraîchissement éternel. «Avec la joie», dit saint Paul, et non simplement avec la joie, mais avec une grande joie; car c'est ce que marque ce mot : «Avec la joie du Saint-Esprit».

« De sorte que vous avez servi de modèles « à tous ceux qui ont embrassé la foi dans la « Macédoine et dans l'Achaïe». Cependant ils avaient été les derniers visités par l'apôtre. Mais vous avez brillé, leur dit-il, jusqu'à devenir les modèles de ceux qui vous ont précédés. C'était là une vertu vraiment apostolique. L'apôtre ne dit pas simplement qu'ils ont servi de modèles à ceux qui n'ont pas encore embrassé la foi, mais à ceux mêmes qui l'ont déjà embrassée. Vous leur avez appris de quelle manière il faut croire en Dieu, vous qui, à peine entrés dans la foi, avez commencé à combattre pour elle. — «Dans l'Achaïe», c'est-à-dire dans la Grèce. Que ne fait point le zèle? Il ne lui faut ni temps, ni délai, ni retard. Il lui suffit de se montrer, et tout est fait. Ainsi les Thessaliens, les derniers venus dans la foi, se montraient les maîtres des premiers venus. Que personne donc ne se décourage : quand même on aurait passé une bonne partie de sa vie sans rien faire, on pourrait encore, en très-peu de temps, faire plus qu'on n'aurait peut-être fait en s'y prenant dès le commencement. Si celui qui n'était pas encore chrétien, jette tout en le devenant un si vif éclat, que ne pourra pas faire celui qui a déjà la foi?

Mais, d'un autre côté, qu'on n'aille pas tomber dans la paresse sous prétexte qu'on pourra tout réparer en peu de temps. Car l'avenir est incertain et le jour du Seigneur est un voleur qui survient tout à coup pendant que nous dormons. Si nous ne dormons point, il ne viendra pas nous surprendre comme un voleur, il ne nous emmènera point sans que nous soyons prêts. Si nous veillons, il viendra comme un envoyé du Roi du ciel nous appeler au bonheur qui nous est préparé. Mais si nous nous endormons, il se présentera comme un voleur. Que personne donc ne s'endorme, que personne ne soit lâche dans la pratique de la vertu, car voilà le sommeil. Ne savez-vous pas que, lorsque nous dormons, nos biens sont peu en sûreté, et qu'il est facile de nous les prendre? Veillons-nous, la garde en est facile. Dormons-nous, malgré tous nos soins, nous perdons souvent ce que nous avons. Portes,

verroux, sentinelles en dedans et au dehors, rien n'empêche le voleur d'entrer. Quelle conséquence tirer de mes paroles? c'est qu'éveillés nous n'avons pas besoin du secours d'autrui, et qu'endormis le secours d'autrui ne nous servira de rien et n'empêchera point notre perte.

C'est un grand bien que d'être secouru par les prières des saints, mais à la condition que nous ne resterons pas nous-mêmes sans rien faire. Vous dites : Mais de quoi me serviront les prières des autres, si moi-même je suis vigilant, et si je ne me réduis pas moi-même à en avoir besoin? Je vous conseille fort de ne pas vous réduire à cet état. Cependant nous avouerons, si nous sommes sages, que nous ne sommes jamais sans avoir besoin des prières des autres. Saint Paul ne disait pas : Qu'ai-je besoin de prières? Et cependant ceux qui priaient pour lui étaient loin d'être ses égaux. Et vous, vous dites : Qu'ai-je besoin de prières? Saint Pierre non plus ne disait pas : Qu'ai-je besoin de prières? « Une prière assidue », dit le livre des Actes (XII, 5), « était adressée pour lui à Dieu « par l'Eglise ». Et vous, vous dites : Qu'ai-je besoin de prières? Vous en avez un grand besoin, puisque vous vous imaginez n'en avoir pas besoin. Vous seriez un saint Paul que vous en auriez encore besoin. Ne vous élevez pas, pour que vous ne soyez pas rabaissé. Mais, comme je viens de le dire, c'est à la condition que nous agirons nous-mêmes, que les prières faites pour nous, nous seront utiles. Ecoutez les paroles de saint Paul : « Je sais que cela « tournera à mon salut, par l'assistance de vos « prières et le secours de l'Esprit de Jésus-« Christ » (Philip. I, 19); et ailleurs : « Vous « m'aiderez aussi en cela par le secours des « prières que vous ferez pour moi, afin que « Dieu, nous ayant fait grâce par les prières « de plusieurs personnes, plusieurs personnes « se joignent aussi à nous pour lui en témoi-« gner notre reconnaissance ». (II Cor. I, 11.) Et vous, vous dites : Qu'ai-je besoin de prières? Mais si nous demeurons dans la lâcheté, personne, par ses prières, ne pourra nous être utile. De quel secours Jérémie fut-il pour les Juifs? Trois fois il se présenta devant le Seigneur, et trois fois il lui fut répondu : « Ne « priez point, ne demandez rien pour ce « peuple, parce que je ne vous exaucerai « point ». (Jérém. VII, 16.) De quel secours fut pour Saül la prière de Samuel? Et cependant il pleura sur lui jusqu'au dernier jour de sa vie, et il n'offrait pas seulement pour lui quelque prière en passant. De quel secours furent pour les Israélites les prières de ce même prophète? Ne disait-il pas lui-même : « Dieu me garde de pécher jusqu'à oublier de « prier pour vous ». Et néanmoins tous périrent. — Les prières sont donc inutiles, direz-vous. Au contraire, elles sont utiles et grandement, mais à la condition que nous y joignions notre action. Les prières sont une aide et un secours; or, on ne secourt et on n'aide que celui qui travaille déjà lui-même. Si vous restez sans rien faire, l'utilité du secours sera nulle.

4. Si les prières des autres pouvaient mener au ciel même les négligents, pourquoi tous les païens ne sont-ils pas chrétiens? Ne prions-nous pas pour tous les hommes? Saint Paul ne faisait-il pas de même? Ne demandons-nous pas que tous se convertissent? Pourquoi donc, dites-moi, les méchants ne deviennent-ils pas tous bons? N'est-il pas évident que c'est parce qu'ils ne veulent rien faire de leur côté? L'utilité des prières des autres pour nous est très-grande, lorsque, de notre part, nous faisons ce qui dépend de nous. Faut-il vous prouver cette utilité? Rappelez-vous Corneille et Tabithe. (Act. X, 3 et IX, 36.) Ecoutez ce que Jacob dit à Laban : « Si le Dieu que mon père craignait, n'était « venu à mon secours, vous m'auriez renvoyé « nu de chez vous »; voyez encore ce que Dieu dit : « Je protégerai cette ville à cause « de moi, et de David mon serviteur ». (Gen. XXXI, 42; IV Rois, XIX, 34.) Mais quand parle-t-il ainsi? A l'époque d'Ezéchias, roi juste. Si les prières pouvaient quelque chose pour les plus méchants, pourquoi, lorsque Nabuchodonosor vint, Dieu ne dit-il pas la même chose, mais lui livra-t-il la ville? Alors le crime prévalut. Ce même Samuel, dont je viens de parler, pria une autre fois pour les Israélites, et obtint ce qu'il demandait, mais en quelle circonstance? Ce fut lorsqu'ils étaient eux-mêmes agréables à Dieu, et c'est pourquoi Dieu mit en fuite leurs ennemis.

Mais, direz-vous, quel besoin ai-je qu'un autre prie pour moi, si je suis, moi, en grâce auprès de Dieu? — Ne tenez jamais ce langage, ô homme, vous avez un besoin réel de prières, et un grand besoin. Voyez ce que Dieu dit des amis de Job : « Job priera pour vous, et

« votre péché vous sera remis ». (Job, XLII, 8.) Ils avaient commis un péché, mais non un grand péché. Cependant ce même saint qui, par ses prières, avait pu sauver ses amis, n'eût pas sauvé les Juifs dans le temps de leur ruine. « Quand Noé, Job et Daniel se présenteraient « devant moi pour eux », dit Dieu, « ils ne déli- « vreraient pas leurs fils, ni leurs filles, parce « que leur malice a prévalu ». (Ezéch. XIV, 16.) Il dit encore à Jérémie : « Quand Moïse et « Samuel se présenteraient devant moi, je « n'écouterais pas leurs prières ». (Jér. XV, 1.) Dieu fait la même réponse à ces deux prophètes, parce qu'ils l'avaient tous deux prié inutilement pour le peuple. Ezéchiel dit à Dieu : Hélas, Seigneur, perdrez-vous ce qui reste d'Israël ? Et Dieu, pour lui montrer la justice de ses vengeances, et afin qu'il fût convaincu que s'il rejetait ses prières, ce n'était point qu'il méprisât sa personne, Dieu fait voir à ce saint prophète les péchés de son peuple, ce qui revenait à lui dire : Ce que vous voyez suffit pour vous convaincre que si je n'exauce pas votre prière, ce n'est point par mépris pour vous, mais à cause de l'énormité de leurs péchés. Néanmoins il ajoute encore : « Quand « Noé, Job et Daniel me prieraient pour eux, « je ne les écouterais point ». Il était naturel que Dieu parlât de la sorte à un prophète qui avait tant souffert. Vous m'avez commandé, disait-il à Dieu, de manger sur un fumier, et je l'ai fait; vous m'avez commandé de me raser, et je vous ai obéi; vous m'avez commandé de dormir en me tenant toujours couché sur un côté, et je l'ai fait; vous m'avez commandé de passer par le trou d'une muraille chargé de bagages, et je l'ai fait; vous m'avez ôté ma femme avec défense de la pleurer, et je ne l'ai point pleurée. J'ai souffert une infinité d'autres choses pour ce peuple ; et lorsque je vous prie pour lui, vous n'écoutez pas mes prières. Il est vrai, répond Dieu, que je ne vous écoute pas, mais ce n'est point par mépris pour vous; quand Noé, Job et Daniel prieraient pour leurs propres enfants, je ne les écouterais pas.

Et Jérémie qui avait moins souffert par les ordres de Dieu, mais bien davantage par la malice de son peuple, que lui dit le Seigneur ? « Ne voyez-vous pas ce qu'ils font ? » (Jér. VII, 17.) — Oui, répondit le Prophète, je vois ce qu'ils font, mais faites pour moi ce que je vous demande. C'est alors que le Seigneur lui dit : « Quand Moïse et Samuel se présenteraient de- « vant moi, je ne les écouterais pas ». Il nomme d'abord Moïse, leur législateur, celui qui les avait tant de fois délivrés du péril, celui qui disait : « Si vous voulez pardonner cette faute, « pardonnez-la, sinon, effacez-moi aussi de « votre livre ». (Exod. XXXI, 32.) Quand le même prophète, dit Dieu, se présenterait encore aujourd'hui devant moi, et me ferait la même prière, ce serait inutilement. Samuel lui-même n'obtiendrait rien, Samuel qui les a aussi tant de fois délivrés, Samuel qui fut dès son enfance si admirable. J'ai dit du premier que je m'entretenais avec lui comme un ami avec son ami, et non par énigmes. J'ai dit de l'autre que je lui étais apparu dès son enfance, et que, par égard pour lui, j'avais rouvert la prophétie depuis un certain temps fermée ; il est dit, en effet, que la parole du Seigneur était rare alors, et qu'il n'y avait pas de vision distincte. (I Rois, III, 1.) Eh bien, quand ces hommes se présenteraient maintenant devant moi, ils n'obtiendraient rien. Il est dit aussi de Noé, qu'il était juste et parfait dans sa génération (Gen VI, 9); de Job, qu'il était irréprochable, juste, pieux et véridique (Job, I, 1); quant à Daniel, les Chaldéens le prenaient pour un Dieu : or ils viendraient devant moi pour me supplier, qu'ils ne pourraient sauver leurs fils ni leurs filles.

Que la vue de ces vérités, mes frères, nous porte à ne pas mépriser les prières des saints, et à ne pas non plus nous y reposer entièrement ; ainsi, d'une part, ne soyons pas négligents, ne vivons pas au hasard ; de l'autre, ne nous privons pas du secours si important de la prière. Demandons aux saints qu'ils prient pour nous, qu'ils élèvent pour nous leurs mains vers Dieu, et nous, de notre côté, attachons-nous à la vertu. Par là nous obtiendrons les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, empire, honneur soient au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

PAR VOUS LA PAROLE DU SEIGNEUR S'EST RÉPANDUE AVEC ÉCLAT NON-SEULEMENT EN MACÉDOINE ET EN ACHAIE, MAIS VOTRE FOI EN DIEU EST ENCORE SORTIE POUR SE FAIRE CONNAITRE PARTOUT, TELLEMENT QU'IL N'EST POINT NÉCESSAIRE QUE NOUS EN PARLIONS ; PUISQUE TOUT LE MONDE NOUS RACONTE A NOUS-MÊMES QUEL A ÉTÉ LE SUCCÈS DE NOTRE ARRIVÉE PARMI VOUS, ET COMMENT VOUS VOUS ÊTES CONVERTIS A DIEU APRÈS AVOIR QUITTÉ LES IDOLES, POUR SERVIR LE DIEU VIVANT ET VÉRITABLE, ET POUR ATTENDRE DU CIEL SON FILS QU'IL A RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS, JÉSUS QUI NOUS DÉLIVRE DE LA COLÈRE A VENIR. (I, 8-10 JUSQU'A II, 9.)

—

Analyse.

1. D'où vient ce grand retentissement qu'a eu dans le monde la conversion des Thessaloniciens ? La célébrité d'Alexandre le Grand et du nom Macédonien en a été cause en partie.
2. Les apôtres de Dieu ne recherchent pas la gloire humaine.
3, 4. Excellente description d'une amitié chrétienne. — Qu'il faut aimer pour en bien comprendre la douceur. — Qu'une âme désintéressée imite la bonté que Dieu a eue pour les hommes.

1. De même qu'un parfum exquis ne peut tenir son odeur cachée, mais la répand de toutes parts, en remplit l'air et réjouit les sens de ceux qui en approchent ; de même les hommes d'une vertu généreuse et admirable ne la tiennent point renfermée en eux-mêmes, mais par la renommée qui s'en répand, ils sont utiles à un grand nombre et les rendent meilleurs. Il en était ainsi des Thessaloniciens, ce qui fait dire à saint Paul : « Vous « avez servi de modèle à tous ceux qui ont em- « brassé la foi dans la Macédoine et dans l'A- « chaïe. Par vous, en effet, la parole du Sei- « gneur s'est répandue avec éclat, non-seule- « ment en Macédoine et en Achaïe, mais votre « foi en Dieu est encore devenue célèbre par- « tout ». Vous avez été en même temps l'instruction de vos voisins et l'exemple de toute la terre. Car c'est là ce que veut dire ce mot : « Votre foi est devenue célèbre partout ». L'apôtre ne se contente pas de dire que leur réputation s'était répandue partout, il ajoute « avec éclat ». Comme le son d'une trompette éclatante retentit dans tous les lieux d'alentour ; de même le bruit de votre foi si généreuse a rempli également tout l'univers. D'ordinaire, les grands événements ont, dans le lieu où ils s'accomplissent, un retentissement qui s'affaiblit par la distance ; il n'en est pas de même du bruit de votre foi, le retentissement en a été égal par toute la terre. Que l'on ne croie pas qu'il y ait de l'exagération dans ces paroles. La nation des Macédoniens était autrefois fameuse avant la venue de Jésus-Christ ; elle jouissait alors partout de plus de célébrité que les Romains. Ce qui a fait la gloire des Romains, c'est d'avoir subjugué les Macédoniens.

Les grandes actions du roi des Macédoniens sont au-dessus de tout discours ; parti d'une petite ville, il a conquis l'univers. Le Prophète le vit sous la figure d'un léopard ailé, ce qui marquait sa rapidité, son impétuosité ardente, et la soudaineté avec laquelle il allait parcourir le monde sur les ailes de la victoire. On rapporte qu'ayant entendu dire à un philosophe qu'il existait une infinité de mondes, il soupira amèrement, parce que de ce nombre infini de mondes, il n'en avait pas même conquis un tout entier ; tant il avait l'âme et le cœur grands ; et sa renommée par toute la terre n'était pas moindre. En même temps que la gloire du roi, s'était élevée celle de la nation. On le nommait Alexandre de Macédoine. Sa réputation remplissait le monde, et rien de ce qui concernait le pays d'un roi, partout si célèbre, ne demeurait ignoré. Les Romains eux-mêmes ne l'emportaient pas sur les Macédoniens en célébrité.

« Votre foi en Dieu est sortie » pour se faire connaître « partout ». Il se sert du terme « est « sortie » comme s'il parlait d'un être animé. C'est un effet de leur ferveur extraordinaire. Il ajoute encore, toujours pour montrer la puissance et l'énergie de cette même foi : « Tellement qu'il n'est pas nécessaire que « nous en parlions, puisque tout le monde « nous raconte à nous-mêmes quel a été le suc-

« cès de notre arrivée parmi vous». Ceux qui ont été témoins de vos vertus n'ont rien à en apprendre aux autres qui les préviennent, informés de tout avant d'avoir rien vu ; tant la renommée a été prompte et exacte à les instruire. Nous n'avons donc pas besoin de leur raconter les merveilles de votre piété, quand nous voulons les porter à vous imiter, puisqu'on nous prévient partout, et que l'on commence par nous dire ce qu'on aurait dû apprendre de nous. L'envie que font naître vos vertus ne peut tenir contre leur éclat, et tous sont contraints de se faire les hérauts de vos glorieux combats. Leur infériorité en face de vous ne les rend pas muets sur votre compte, et ils sont les premiers à vous louer. Secondée par des dispositions si favorables, notre parole ne saurait rencontrer nulle part l'incrédulité ni la défiance.

« Tout le monde nous raconte quelle a été « notre arrivée parmi vous ». Qu'est-ce à dire ? — Qu'elle a été pleine de périls, exposée à mille morts sans que rien ait pu vous troubler ; que vous nous êtes demeurés attachés comme s'il n'y avait eu aucun danger à craindre ; que vous nous avez accueillis une seconde fois malgré les tribulations, comme vous auriez pu faire si, au lieu de la persécution, nous vous avions apporté tous les biens. Saint Paul, accompagné de Silas, avait quitté Thessalonique pour aller à Bérée. Pendant son absence les fidèles furent persécutés. A son retour il fut reçu avec amour et avec beaucoup d'honneurs par les fidèles qui exposèrent ainsi leur vie pour lui. C'est de cette seconde arrivée surtout qu'il veut parler. Ce mot donc : « Quelle a « été notre arrivée parmi vous », présente un sens complexe. Il renferme l'éloge de saint Paul et de Silas non moins que celui des Thessaloniciens, quoique l'apôtre leur attribue tout l'honneur. — « Et comment vous vous « êtes convertis à Dieu après avoir quitté les « idoles, pour servir le Dieu vivant et vérita« ble ». C'est-à-dire, combien votre conversion a été facile, comme vous avez vite embrassé son culte avec entrain, comme il a fallu peu d'efforts pour vous amener à servir le Dieu vivant et véritable.

Puis, prenant un ton moins grave, celui d'un homme qui exhorte, il ajoute : « Pour « attendre du ciel son Fils, qu'il a ressuscité « d'entre les morts, Jésus qui nous a délivrés « de la colère à venir ». Pour attendre du ciel, dit saint Paul, celui qui a été crucifié et enseveli, c'est ce qu'il fait entendre en ajoutant : « Qu'il a ressuscité des morts ». On voit ensemble, dans ce verset, la résurrection, l'ascension, le second avènement de Jésus-Christ, le jugement, la récompense des bons et le supplice des méchants. — « Jésus qui nous a dé« livrés de la colère à venir ». C'est là une consolation, un encouragement et une exhortation. Car, si Dieu a ressuscité son Fils d'entre les morts, s'il est dans le ciel, s'il en doit revenir, et cela, vous le croyez, car autrement vous n'auriez pas souffert ce que vous avez souffert, n'est-ce pas là une grande consolation pour vous? Que si vos persécuteurs doivent infailliblement subir un jour leur peine, et vous, recevoir votre récompense, ce que l'apôtre affirme dans sa seconde épître (II Thess. I, 9), c'est encore une autre consolation que vous aurez, et une grande. En disant d'attendre du ciel le Fils de Dieu, Jésus-Christ, l'apôtre nous apprend que les maux sont pour nous dans le temps présent et les biens dans l'avenir, lorsque le Christ viendra du ciel. Voyez combien l'espérance nous est nécessaire, puisque le Christ crucifié est ressuscité, est monté aux cieux et doit venir juger les vivants et les morts.

2. « Car vous savez vous-mêmes, mes frè« res, que notre arrivée chez vous n'a pas été « sans fruit ; mais après avoir beaucoup souf« fert auparavant, comme vous savez, et avoir « été traités avec outrage dans Philippes, nous « ne laissâmes pas d'avoir assez confiance en « notre Dieu pour vous prêcher hardiment « l'Evangile de Dieu parmi beaucoup de com« bats ». (II, 1.) Il est vrai que votre conduite a été généreuse, mais la nôtre aussi n'a point été humaine. C'est la même pensée exprimée déjà plus haut, savoir que le mérite de la prédication se montre de la part des prédicateurs par les signes miraculeux et le dévouement, et de la part des disciples par la ferveur et le zèle. Vous savez vous-mêmes que notre arrivée parmi vous n'a point été sans fruit, c'est-à-dire n'a point été humaine ni ordinaire. A peine délivrés des dangers de mort et des mauvais traitements, nous retombâmes dans de nouveaux périls. « Mais après avoir beau« coup souffert auparavant, et avoir été outra« gés, comme vous savez, dans Philippes, « nous avons montré notre confiance en notre « Dieu ». Voyez comme de nouveau il rap-

porte tout à Dieu. « Pour prêcher hardiment « devant vous l'Evangile de Dieu parmi beau« coup de combats ». On ne peut dire que nous ayons eu ces combats à Philippes, mais non parmi vous. « Vous m'êtes témoins des « peines, des inquiétudes, des périls où nous « avons été dans votre ville ». Il dit la même chose en écrivant aux Corinthiens : « J'ai été « parmi vous dans de grandes afflictions, dans « de grands travaux, dans une grande crainte, « et dans de grands tremblements ». (I Cor. II, 3.)

« Car nous ne vous avons point prêché une « doctrine d'erreur et d'impureté, et nous « n'avons point eu dessein de vous tromper, « mais comme Dieu nous a choisis pour nous « confier son Evangile, nous parlons aussi, « nous, pour plaire non aux hommes, mais à « Dieu qui voit le fond de nos cœurs (3, 4) ». C'est donc, comme je l'ai déjà dit, de la fermeté de ce peuple que saint Paul tire des preuves pour montrer que sa prédication était l'ouvrage de Dieu. Autrement, s'il y eût eu de l'illusion et de la tromperie, nous n'aurions pas enduré des maux si excessifs qu'ils ne nous permettaient même pas de respirer. Que prouvait donc notre patience ? sinon que si un avenir de bonheur ne nous était réservé, ou si nous n'eussions été pleinement assurés que notre espérance n'était pas vaine, nul d'entre nous n'aurait de bon cœur souffert tant de maux. Qui donc voudrait, pour les seuls biens d'ici-bas, souffrir tant de maux, mener une vie d'angoisses et pleine de périls ? Otez l'espérance des biens à venir et dites-moi comment les apôtres auraient pu convertir une seule personne ? Quoi de plus capable d'effrayer des disciples que de voir les maîtres qui les instruisent si persécutés ? Mais cela ne vous a point effrayés. « C'est que nous ne vous avons « point prêché une doctrine d'erreur ». L'Evangile n'est pas un leurre ni une tromperie pour que nous reculions devant quelque chose. Notre doctrine n'est pas une doctrine d'abomination comme les pratiques des sorciers et des magiciens. Ce n'est pas une doctrine « d'impureté » que nous vous prêchons. Nous ne sommes ni artificieux, ni factieux comme Theudas.

« Mais comme Dieu nous a choisis pour nous « confier son Evangile, nous parlons aussi non « pour plaire aux hommes, mais à Dieu ». Vous le voyez, ce n'est pas ici une affaire d'amour-propre ; nous ne cherchons pas à plaire aux hommes, mais à Dieu qui connaît le fond de nos cœurs. Autrement, quelle serait la raison de notre conduite ? Après ce témoignage flatteur, qu'ils ne font rien pour plaire aux hommes ni pour rechercher leurs honneurs, il ajoute : « Comme nous avons été choisis de « Dieu pour être chargés de son Evangile ». C'est comme s'il disait : S'il ne nous avait vus affranchis de toute préoccupation terrestre, il ne nous aurait pas choisis. Tels donc il nous a choisis, tels nous restons. — « Nous avons été « choisis de Dieu après examen » ; il nous a examinés et nous a confiés son Evangile. Nous restons dans le même état dans lequel nous avons été approuvés de Dieu. La charge de prêcher l'Evangile de Dieu est une preuve de vertu ; Dieu ne nous aurait pas approuvés pour cette mission s'il avait vu en nous quelque chose de mauvais. Quand saint Paul dit que Dieu l'a éprouvé, il veut dire simplement qu'il l'a vu bon et qu'il l'a choisi pour apôtre, et non qu'il l'ait mis à l'épreuve. Nous avons besoin, nous, de mettre à l'épreuve pour savoir à quoi nous en tenir ; mais Dieu connaît tout d'une seule vue et sans épreuve. — Donc, nous parlons comme doivent parler ceux que Dieu a choisis et qu'il a jugés dignes de l'Evangile. — Et nous ne parlons pas comme si nous avions à plaire aux hommes, c'est-à-dire, ce n'est pas à cause de vous que nous faisons ce que nous faisons. Et parce qu'il les avait loués, pour prévenir le soupçon que cela aurait pu causer, il ajoute :

« Car nous n'avons usé d'aucune parole de « flatterie, comme vous le savez, et notre mi« nistère n'a point servi de prétexte à notre « avarice, Dieu m'en est témoin. Nous n'avons « point non plus recherché aucune gloire de « la part des hommes, ni de vous ni d'aucun « autre. Nous pouvions cependant, comme « apôtre de Jésus-Christ, vous charger de no« tre subsistance (5, 6) ». — Nous n'avons pas usé de flatterie, comme font ceux dont l'intention est de tromper, de s'emparer des hommes et de les dominer. On ne peut dire que nous vous ayons adulés pour vous dominer, ou nous approprier vos richesses. Qu'il ne les a pas flattés pour les dominer, la chose est claire, et il en appelle à leur témoignage ; qu'il ne les a pas flattés par un motif d'avarice, si l'on en peut douter, il en prend Dieu à témoin. — « Nous n'avons point non plus

« recherché aucune gloire de la part des hom-« mes, ni de vous, ni d'aucun autre. Nous « pouvions cependant, comme apôtre de Jé-« sus-Christ, vous charger de notre subsis-« tance ». C'est-à-dire, nous n'avons pas recherché les honneurs, nous n'avons pas étalé de faste, nous ne nous sommes point fait escorter. Et quand nous l'aurions fait, qui aurait pu nous condamner ? Si les ambassadeurs des rois sont honorés, quels qu'ils soient personnellement, à combien plus forte raison devions-nous l'être? Il ne dit pas : Nous avons été dans l'opprobre, nous avons été laissés sans honneur, ç'eût été leur faire un reproche; il dit : Nous n'avons pas recherché les honneurs. Si nous n'avons pas recherché les honneurs, lorsque la prédication nous donnait ce droit, il est clair que nous n'agissons pas en vue de la gloire humaine. Quand même cependant nous aurions recherché les honneurs, qui eût pu nous en faire un crime? N'est-il pas convenable que les envoyés de Dieu aux hommes, que ceux qui viennent du ciel sur la terre, en qualité d'ambassadeurs, soient accueillis même avec beaucoup d'honneurs? Par surérogation nous n'avons rien fait de cela, pour fermer la bouche à nos adversaires.

3. Et vous ne pouvez dire que telle a été ma conduite envers vous, mais non envers les autres. Voici, en effet, ce qu'il dit écrivant aux Corinthiens : « Vous souffrez que l'on vous « réduise en servitude, que l'on vous dévore, « que l'on vous pille, que l'on s'élève, que « l'on vous frappe au visage ». (II Cor. XI, 20.) La même chose se trouve exprimée dans les passages suivants : « Son aspect », disent vos séducteurs en parlant de Paul, son aspect est misérable, son discours « méprisable »; et « pardonnez-moi cette injure, etc. » (Ibid. X, 10, et XII, 13.) Ici, dans son épître aux Thessaloniciens, il parle encore de l'argent qu'il pouvait demander pour sa subsistance, en qualité d'apôtre de Jésus-Christ.

« Mais nous avons été parmi vous comme « de petits enfants, comme une mère qui nour-« rit et qui aime tendrement ses propres en-« fants. Ainsi dans l'affection que nous ressen-« tions pour vous, nous aurions souhaité de « vous donner, non-seulement la connais-« sance de l'Evangile de Dieu, mais aussi notre « propre vie, tant était grand l'amour que « nous vous portions (7, 8) ». Nous avons été au milieu de vous comme de petits enfants; nous n'avons montré ni orgueilleuse dureté, ni fastueuse hauteur « au milieu de vous ». C'est comme s'il disait : J'ai été l'un d'entre vous, je n'ai pas pris pour moi une place plus haute que les autres.

« Nous avons été comme une mère qui nour-« rit et qui aime tendrement ses propres en-« fants ». Tel doit être le pasteur. Une mère caresse-t-elle son enfant pour en retirer de la gloire? Exige-t-elle de lui de l'argent pour le lait qu'elle lui donne? Lui est-elle à charge? lui fait-elle de la peine? Saint Paul donc veut montrer, par cette comparaison, jusqu'où doit aller l'affection d'un pasteur pour son peuple. C'est cet amour, dit-il aux Thessaloniciens, que nous avons eu pour vous. Non-seulement nous n'avons rien désiré de vos biens, mais s'il avait fallu donner notre vie même pour vous, nous l'aurions fait de bon cœur. Est-ce là, dites-moi, l'effet d'un sentiment purement humain? qui serait assez insensé pour le croire? Nous aurions voulu, dit saint Paul, vous donner non-seulement l'Evangile de Dieu, mais notre propre âme. C'est donc plus de donner sa vie que de prêcher, parce que l'on souffre davantage en donnant sa vie. Il est vrai que l'Evangile est quelque chose de plus précieux : mais la mort aussi est quelque chose de plus pénible. Nous aurions voulu, dit l'apôtre, s'il eût été possible, livrer nos âmes pour vous. Comme il avait beaucoup loué ce peuple, il a soin de leur dire qu'il ne l'a pas fait pour rechercher la gloire, ni de l'argent, ni pour les flatter. Les Thessaloniciens avaient eu de grands combats à soutenir. Ils méritaient donc quelques louanges afin de s'affermir de plus en plus dans leurs bonnes résolutions. Cependant ces louanges pouvant devenir suspectes, saint Paul s'efforce de prévenir ces soupçons. C'est dans cette vue qu'il leur parle de ses périls. Et, d'autre part, afin que l'on ne croie pas qu'il parle de ses périls pour s'attirer des hommages en retour, il ajoute : « Parce que vous m'êtes très-chers ». J'aurais volontiers donné ma vie pour vous, parce que je vous suis étroitement attaché. Nous annonçons l'Evangile parce que Dieu nous l'ordonne; mais notre affection pour vous est telle que, s'il le fallait, nous livrerions pour vous notre âme. Telle est l'amitié véritable, celui qui aime donnerait sa vie si elle lui était demandée et que cela fût possible. Que dis-je, si elle lui était demandée? bien plus

il courrait lui-même au-devant d'un tel don. Rien de plus doux qu'un tel amour; il n'est mêlé d'aucune amertume. Un ami fidèle est vraiment le baume salutaire de la vie; un ami fidèle est vraiment un rempart solide.

Que ne ferait pas un ami sincère? Quelle joie n'apporte-t-il pas à la vie, quelle utilité, quelle sûreté? Des trésors par milliers ne seraient pas comparables à un sincère ami. Parlons donc des délices d'une sainte amitié. En voyant son ami, l'ami éprouve une joie dont il est inondé. L'union de leurs deux âmes leur procure d'ineffables délices; il suffit d'un souvenir de l'ami pour élever la pensée, pour lui donner des ailes. Je parle des vrais amis, unis du fond de l'âme, prêts à mourir s'il le faut, dont l'affection est ardente. Je ne veux pas que l'on pense à ces amis vulgaires, amis de table, amis de nom, ce n'est pas de ceux-là que je parle. Si quelqu'un possède un ami tel que celui que j'ai en vue, il me comprend. Il ne se rassasie jamais de le voir, le vît-il tous les jours. Il lui souhaite les mêmes biens qu'à lui-même. J'ai connu un homme qui commençait toujours à prier pour son ami, ensuite pour lui-même. Tel est un ami, qu'on aime, à cause de lui jusqu'aux temps, jusqu'aux lieux mêmes. Comme les objets qui ont de l'éclat, le font rejaillir tout autour d'eux, de même les amis laissent quelque chose de leur amabilité aux lieux qu'ils fréquentent. Et souvent nous retrouvant dans ces mêmes lieux sans nos amis, nous pleurons au souvenir des jours que nous y avons passés avec eux. Il n'est pas donné au discours de représenter tout le plaisir que nous fait goûter la présence d'un ami, ceux-là seuls le connaissent, qui en ont fait l'expérience. On peut librement demander une grâce à un ami et la recevoir sans la moindre honte. Lorsqu'ils nous prient de quelque chose, nous leur en savons gré : lorsqu'ils craignent de nous importuner, nous ne nous en consolons pas. Nous n'avons rien qui ne soit à eux. Souvent, lorsque tout nous inspire du dégoût en ce monde, nous ne voudrions cependant pas les quitter. Ils nous sont plus agréables que la lumière du jour.

4. Non, la lumière du jour elle-même n'est pas plus douce qu'un ami, qu'un véritable ami. Et ne vous étonnez pas de ce que je dis. Mieux vaudrait, pour nous, que le soleil s'éteignît, que d'être privés de nos amis; mieux vaudrait vivre dans les ténèbres que d'être sans amis. Pourquoi? parce que beaucoup peuvent voir le soleil et rester néanmoins dans les ténèbres, et que ceux qui sont riches en amis, ne sauraient ressentir de tristesse au milieu même de l'affliction. Je parle toujours des véritables amis, des amis spirituels, et qui ne préfèrent rien à l'amitié. Tel était saint Paul, qui aurait, de bon cœur, donné sa vie sans même attendre qu'on la lui eût demandée, et qui eût, sans hésiter, descendu dans les flammes de l'enfer. C'est avec cette ferveur qu'il faut aimer. Je veux donner un exemple d'amitié. Les amis aiment leurs amis avec plus de tendresse que les pères n'aiment leurs enfants, que les enfants n'aiment leurs pères, je dis les amis selon Jésus-Christ. Ne me parlez pas des amis d'aujourd'hui, l'amitié est une vertu que nous avons perdue avec tant d'autres. Mais remontez vers les temps apostoliques, et, sans parler des apôtres eux-mêmes, considérez quels étaient les simples fidèles, dont il est dit qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme; que nul ne regardait comme sa propriété exclusive rien de ce qui lui appartenait, et qu'on distribuait à chacun selon son besoin. (Act. IV, 32.) Les mots « le tien » et « le mien » ne s'entendaient jamais parmi eux. Ne rien tenir comme sa propriété exclusive, mais tout regarder comme le bien du prochain, considérer ses propres biens comme des choses étrangères, épargner la vie de son ami comme la sienne propre : c'est dans la réciprocité de cette disposition que consiste la vraie amitié.

Et où trouver une telle amitié? dira-t-on. En effet, elle est difficile à rencontrer à cause de notre mauvaise volonté : que notre volonté change et rien ne sera plus facile. Si une telle amitié n'était pas possible, Jésus-Christ ne nous l'eût pas commandée; il n'en eût pas fait un précepte si exprès. Il faut le dire encore une fois, c'est quelque chose de grand que l'amitié. C'est un bien qui ne peut s'exprimer ni se connaître que par l'expérience, l'union des amis a été quelquefois jusqu'à produire des hérésies; c'est elle qui fait que les païens sont encore païens. Celui qui aime ne veut ni dominer ni commander. Il se tient pour obligé qu'on lui commande. Un ami aime mieux faire un plaisir que le recevoir, parce qu'il aime. Il est, en donnant toujours, comme un homme qui ne peut satisfaire ses désirs. Il ne trouve pas tant de plaisir dans le bien qu'on lui fait, que dans le bien qu'il fait lui-même. Il

aime mieux obliger son ami que d'être l'obligé de son ami, ou plutôt il veut devoir et qu'on lui soit redevable. Il veut faire plaisir, et il ne veut pas paraître faire plaisir, mais paraître l'obligé tout en obligeant.

Je suis sûr que beaucoup d'entre vous n'entendent rien à ce que je dis. En effet, il semble qu'il y ait de la contradiction à dire qu'un homme en prévienne un autre, qu'il commence à l'obliger le premier, et qu'en même temps il veuille ne point paraître l'avoir prévenu. C'est ainsi que Dieu lui-même a agi à notre égard. Il voulait nous donner son propre Fils; mais pour ne pas paraître nous le donner gratuitement, mais comme quelque chose qu'il nous devait, il commanda à Abraham de lui donner son fils; de sorte que tout en nous faisant le plus grand des dons, il paraissait ne rien faire d'extraordinaire. Celui qui n'aime point, reproche le bien qu'il fait, et exagère jusqu'aux moindres grâces. Celui qui aime, au contraire, cache tout le bien qu'il fait et veut que ses bons offices passent pour rien. Bien loin de vouloir qu'on croie que son ami lui ait obligation, il fait tout son possible pour faire croire que c'est lui-même qui lui est obligé des services qu'il lui a rendus. Je vous le dis encore : je sais bien que plusieurs ne comprennent rien à ce que je dis, car je parle d'une vertu qui n'est plus guère maintenant que dans le ciel. Lorsque je vous parle de l'amitié, c'est comme si je vous parlais de quelque plante inconnue qui viendrait dans l'Inde, et que vous n'auriez jamais rencontrée. Tout ce que je pourrais vous en dire, ne vous en donnerait pas l'exacte connaissance, puisque je ne pourrais pas vous en faire sentir la vertu par expérience. De même quelque éloge que je fasse de l'amitié, vous ne me comprendrez pas si vous n'aimez. C'est dans le ciel qu'est cette noble plante ; c'est là qu'elle pousse des branches chargées, non de perles mais de vertus infiniment plus précieuses. Comparez l'amitié à tous les plaisirs honnêtes ou déshonnêtes, vous n'en trouverez pas qui l'égale. L'amitié surpasse toutes les douceurs du monde, sans excepter même celle du miel, puisqu'on finit par se dégoûter du miel et jamais d'un ami. Tant qu'il est ami, on ne s'en lasse point; au contraire, on l'aime toujours de plus en plus, et la douceur qu'on y sent n'est point mêlée d'amertume.

Un ami est plus agréable que la vie même, c'est pourquoi on en a vu ne plus désirer de vivre après la mort de leurs amis. On souffre de bon cœur l'exil avec un ami, et sans lui on est comme exilé dans son propre pays et dans sa maison même. On trouve la pauvreté supportable avec un ami; sans lui, ni la santé ni les richesses n'ont rien qui nous plaise, tout nous est insupportable. On retrouve dans un ami un autre soi-même. Je souffre de ne point trouver d'exemple qui me satisfasse. Je reconnais, avec confusion, que tout ce que je dis est infiniment au-dessous de la vérité. Car les avantages que j'ai marqués ne regardent encore que cette vie. Mais ensuite Dieu récompense une amitié semblable au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. Il nous offre une récompense afin que nous nous aimions les uns les autres. Aimez, dit-il, et recevez une récompense ; c'est nous qui devrions, pour cela, offrir une récompense. Priez, dit-il encore, et recevez une récompense ; c'est nous encore qui devrions offrir une récompense pour les biens que nous demandons. Parce que vous me demandez mes grâces, recevez une récompense. Jeûnez et soyez récompensé. Devenez vertueux et je vous récompenserai, bien que vous me soyez redevable. Lorsque les pères ont rendu leurs enfants vertueux, ils les en récompensent ; car ils leur sont redevables du plaisir qu'ils éprouvent de les voir vertueux. Dieu fait de même. Devenez vertueux, nous dit-il, et je vous promets une récompense. Votre vertu réjouit mon cœur de père, et pour cela je vous dois une récompense. Si vous devenez mauvais, c'est tout le contraire; car vous irritez l'auteur de votre existence. N'irritons pas Dieu, réjouissons au contraire son cœur, afin que nous obtenions le royaume des cieux en Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Traduit par M. JEANNIN.

HOMÉLIE III.

CAR VOUS N'AVEZ PAS OUBLIÉ, MES FRÈRES, NOTRE PEINE ET NOTRE FATIGUE ; NUIT ET JOUR TRAVAILLANT DE MANIÈRE A N'ÊTRE A CHARGE A AUCUN DE VOUS, NOUS AVONS PRÊCHÉ L'ÉVANGILE DE DIEU. VOUS ÊTES TÉMOINS VOUS-MÊMES, ET DIEU AVEC VOUS, DE CE QU'IL Y A EU DE SAINT, DE JUSTE ET D'IRRÉPROCHABLE DANS NOTRE CONDUITE ENVERS VOUS, QUI AVEZ EMBRASSÉ LA FOI. VOUS SAVEZ QUE NOUS AVONS AGI ENVERS CHACUN DE VOUS, COMME UN PÈRE ENVERS SES ENFANTS, VOUS EXHORTANT, VOUS CONSOLANT, VOUS CONJURANT DE MARCHER D'UNE MANIÈRE DIGNE DE DIEU, QUI VOUS A APPELÉS AU PARTAGE DE SA ROYAUTÉ ET DE SA GLOIRE. (CHAP. II, 9-12 JUSQU'A III, 4.)

—

Analyse.

1-3. Devoirs du maître envers ses disciples. — Saint Paul travaillant, de ses mains, de manière à n'être à charge à personne. — De la manière dont les apôtres parlaient aux fidèles. — Eloge de la fermeté, de la constance des fidèles de Thessalonique. — Saint Paul ne se lasse pas de prendre dans l'histoire du Christ toutes les raisons qui doivent retremper le courage en face des périls. — Invectives contre les Juifs déicides, et poursuivant les chrétiens de leur haine. — Affection de saint Paul pour les fidèles. — Grandeur de l'Eglise plantée, cultivée par lui. — Pourquoi saint Paul envoie Timothée à Thessalonique.

4-6. Les persécutions ne doivent pas être, pour la foi, un sujet de trouble. — Le chrétien est destiné à souffrir. — Souffrir, voilà le seul mérite, le seul titre de gloire du chrétien. — L'amour du plaisir, cause de la perte de l'homme et de tous ses malheurs. — Nos passions plus cruelles pour nous que tous les bourreaux — Contre la vaine gloire, l'amour des richesses, la superstition qui consulte les devins. — Consentir aux pertes d'argent, c'est s'enrichir. — Bénir Dieu dans l'adversité. — Imiter Job. — Etre pauvre, et pouvoir donner quelque chose au plus puissant des rois, à Dieu même, quelle richesse !

1. Le maître ne doit reculer devant aucune fatigue pour le salut de ses disciples. Car si le bienheureux Jacob travaillait nuit et jour pour garder ses brebis, à bien plus forte raison, celui qui a charge d'âmes, doit-il tout faire, quelque pénible, quelque modeste que soit sa tâche, en vue de son unique but, qui est le salut de ses disciples, et la gloire qui en revient à Dieu. Voyez donc le travail qu'acceptait Paul, ce héraut de Jésus-Christ, cet apôtre de la terre élevé à une dignité si haute ; il travaillait de ses mains pour ne pas être à charge aux disciples ; car « vous n'avez pas « oublié », dit-il, « mes frères, notre peine et « notre fatigue ». Il avait dit auparavant : « Nous aurions pu vous être à charge, com« me apôtres du Christ » ; c'est ce qu'il dit encore dans l'épître aux Corinthiens : « Ne sa« vez-vous pas que les ministres des sacrifices « mangent de ce qui est offert pour les sacri« fices? » (I Cor. IX, 13.) Le Christ a établi que ceux qui annoncent l'Evangile, vivent de l'Evangile. Mais moi, dit-il, je n'ai pas voulu ; j'ai préféré la fatigue. Et ce n'est pas assez dire qu'il travaillait, mais c'était avec un zèle ardent. Voyez ce qu'il dit : « Car vous n'avez « pas oublié », il ne dit pas mes bienfaits, mais, « notre peine et notre fatigue ; nuit et « jour travaillant de manière à n'être à char« ge à aucun de vous, nous avons prêché l'E« vangile de Dieu ». Aux Corinthiens, il adresse d'autres paroles : « J'ai dépouillé les autres « églises, en recevant d'elles l'assistance dont « j'avais besoin pour vous servir ». (II Cor. XI, 8.) Il est bien entendu qu'en d'autres lieux aussi il travaillait ; mais il ne parlait pas de ce travail aux Corinthiens ; il prenait une expression plus piquante, comme s'il disait : Ce sont les autres qui m'ont nourri, quand c'était vous que je servais.

Ici, il ne parle pas de la même manière ; mais que dit-il? « Nuit et jour travaillant ». Aux Corinthiens, il dit : « Et lorsque je de« meurais parmi vous, et que j'étais dans la « nécessité, je n'ai été à charge à personne » (Ibid, 9). « Et j'ai reçu l'assistance dont j'a« vais besoin pour vous servir » : ici au contraire, il montre que les fidèles sont pauvres ; dans l'épître aux Corinthiens, il n'en est pas de même. Voilà pourquoi il invoque toujours le témoignage de ceux de Thessalonique : « Vous êtes témoins, vous-mêmes », dit-il, « et « Dieu avec vous ». La confiance avec laquelle il s'appuie sur le témoignage de Dieu, voilà de quoi les persuader ; les autres assertions laissaient dans l'incertitude ceux qui ignoraient les faits. Ne réclamez pas, ne dites pas : C'était Paul qui parlait ; Paul s'arme d'un témoignage de beaucoup supérieur au sien, pour les persuader. De là ce qu'il dit : « Vous

« êtes témoins, vous-mêmes, et Dieu avec vous, « de ce qu'il y a eu de saint, de juste et « d'irréprochable dans notre conduite envers « vous, qui avez embrassé la foi ». Il fallait aussi leur adresser des éloges ; voilà pourquoi il leur parle d'une manière qui devait les persuader. Si je n'ai rien reçu ailleurs, dit-il, quoique je fusse dans le besoin, cela est bien plus vrai encore maintenant. « De ce « qu'il y a eu de saint, de juste et d'irréprochable dans notre conduite envers vous, « qui avez embrassé la foi. Vous savez que « nous avons agi envers chacun de vous, « comme un père envers ses enfants, vous exhortant, vous consolant ». Après avoir parlé de sa manière de vivre au milieu des hommes, il parle de ce qui tient à la charité, ce qui est une idée plus élevée, et son langage est celui de l'humilité. « Comme un père envers ses « enfants, vous exhortant, vous consolant, « vous conjurant de marcher d'une manière « digne de Dieu, qui vous a appelés au par- « tage de sa royauté et de sa gloire ». Cette expression, « vous conjurant », lui est inspirée par le souvenir de ce que font les pères. Oui, nous vous avons conjurés ; et, en cela, nous n'avons pas usé de rigueur, nous nous sommes conduits comme des pères. « Chacun « de vous ». Ah ! dans une si grande multitude, personne de négligé, ni petit, ni grand, ni riche, ni pauvre ! — « Vous ex- « hortant », dit-il, à la résignation ; « vous « consolant, vous conjurant ».— « Vous exhor- « tant » ; donc les apôtres ne cherchaient pas la gloire. « Vous conjurant » ; certes, ce n'étaient pas des flatteurs ; « de marcher d'une « manière digne de Dieu, qui vous a appelés « au partage de sa royauté et de sa gloire ». Voyez maintenant ce que ce récit a d'instructif et de consolant. Car si Dieu nous a appelés à sa royauté, s'il nous a appelés à sa gloire, il faut tout supporter. Nous vous exhortons, non pas pour que vous nous fassiez quelque faveur, mais pour que vous obteniez le royaume des cieux.

« C'est pourquoi nous rendons à Dieu, nous « aussi, de continuelles actions de grâces, de « ce qu'ayant entendu, de notre bouche, la « parole de Dieu, vous l'avez reçue, non com- « me la parole des hommes, mais comme « étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la pa- « role de Dieu, efficace en vous qui avez em- « brassé la foi (13) ». On ne peut pas prétendre, dit-il, que nous, de notre côté, nous fassions toutes choses d'une manière absolument irréprochable, mais que vous, de votre côté, vous vous montriez indignes de notre séjour auprès de vous ; car vous ne nous avez pas écoutés comme on écoute des hommes ; vous avez été attentifs, comme si vous entendiez les avertissements de Dieu même. Qui le prouve ? De même qu'il démontre qu'il n'a recherché ni la faveur qu'obtiennent les flatteries, ni la vaine gloire dans ses prédications, et qu'il en donne pour preuves les périls qu'il a courus, le témoignage de ses auditeurs, les œuvres qu'il a faites, de même il prouve, par les périls qu'ils ont affrontés, la piété avec laquelle ils ont reçu la parole. En effet, comment, leur dit-il, si vous n'aviez pas écouté, comme on écouterait Dieu lui-même, comment pourriez-vous supporter de tels périls ? Et voyez à quelle hauteur il les élève : « Car, mes frères, vous « êtes devenus les imitateurs des Eglises de « Dieu, qui ont embrassé la foi de Jésus- « Christ dans la Judée ; vous avez souffert, de « la part de vos concitoyens, les mêmes persé- « cutions que ces Eglises de la part des juifs, « qui ont tué le Seigneur Jésus-Christ, et les « prophètes ; qui nous ont persécutés ; qui ne « sont point agréables à Dieu et qui sont « ennemis de tous les hommes ; qui nous em- « pêchent d'annoncer aux gentils la parole du « salut, comblant ainsi la mesure de leurs pé- « chés, car la colère de Dieu est tombée sur « eux et y demeurera jusqu'à la fin ». (Ibid. 14, 15, 16.)

2. Vous êtes, dit-il, devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée. Grande consolation ; il n'est pas étonnant, dit-il, que les juifs vous traitent comme ils ont traité leurs frères. Et maintenant ce n'est pas une faible marque de la vérité de la prédication, de voir que des juifs mêmes étaient décidés à tout supporter. « Parce que vous avez « souffert », dit-il, « de la part de vos concitoyens, « les mêmes persécutions que ces Eglises de la « part des juifs ». Il y a plus d'énergie en ce qu'il dit : « Que celles qui sont dans la Judée ». Il montre par là que les fidèles se réjouissaient partout de leurs combats. Il dit donc : Vous aussi, vous avez souffert les mêmes traitements ; et maintenant, qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils vous aient fait subir les rigueurs qu'ils ont osé exercer contre le Seigneur ? Voyez-vous quelle grande consolation il leur apporte ?

Et il ne se lasse pas d'exprimer cette idée : dans presque toutes ses lettres, vous le verrez, si vous les étudiez avec soin, toujours opposer aux épreuves mille exemples différents empruntés du Christ. Voyez bien, ici, c'est en accusant les Juifs, qu'il rappelle l'histoire du Seigneur, la passion du Seigneur ; il savait bien que c'était là la meilleure des consolations. « Qui ont tué le Seigneur », dit-il ; mais peut-être ne le connaissaient-ils pas ? Au contraire, ils le connaissaient parfaitement, et après ? N'ont-ils pas encore tué leurs prophètes ? et lapidé ceux dont ils portent partout les livres ? Certes, ils ne l'ont pas fait par amour pour la vérité. Donc il n'y a pas seulement une consolation dans les tentations ; mais encore un avertissement qui nous fait voir que les persécuteurs n'agissent point par amour pour la vérité ; ce qui est un motif pour les fidèles de ne pas se troubler. « Qui nous ont persécutés », dit-il ; et nous aussi, dit-il, nous avons souffert des maux sans nombre. — « Qui ne sont point « agréables à Dieu, et qui sont ennemis de « tous les hommes, qui nous empêchent d'an- « noncer aux gentils la parole du salut ». Vous l'entendez : « Qui sont ennemis », dit-il, « de « tous les hommes ». Comment cela ? C'est que, s'il faut parler à toute la terre, et s'ils nous en empêchent, ce sont, pour toute la terre, des ennemis. Ils ont tué le Christ, les prophètes ; ils outragent Dieu ; ce sont, pour toute la terre, des ennemis ; ils nous chassent, nous, qui sommes venus pour le salut du monde. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils aient tenu envers vous la même conduite ; qu'ils reproduisent ce qu'ils ont fait dans la Judée ? « Qui nous « empêchent », dit-il, « d'annoncer aux gentils « la parole du salut ». L'envie, voilà ce qui fait obstacle au salut de tous. « Comblant ainsi « la mesure de leurs péchés, car la colère « de Dieu est tombée sur eux et y demeurera « jusqu'à la fin ». Il n'y a plus lieu de croire qu'il en sera comme par le passé ; il n'y a plus pour eux de retour possible ; ils ne mettent plus de bornes à leurs crimes ; la colère de Dieu va fondre sur eux. Qui le prouve ? La prédiction du Christ, car la consolation des affligés ne consiste pas seulement à voir leurs afflictions partagées, mais à voir le coup qui frappe ceux qui les ont affligés. Si le retard de la vengeance est une douleur, que ce soit une consolation de n'avoir plus à l'attendre. L'apôtre fait plus ; il a supprimé le délai en disant que « la colère » est proche, qu'elle est décidée, qu'elle est prédite.

« Aussi, mes frères, ayant été pour un « peu de temps comme des orphelins, loin de « vous par le corps, non par le cœur, nous « avons désiré, avec d'autant plus d'ardeur, « de jouir de votre présence ». Il ne dit pas, séparé, il emploie un mot plus expressif. Plus haut il a parlé de la flatterie pour montrer qu'il ne flatte pas, qu'il ne recherche pas la gloire. De même qu'il a dit plus haut : « Com- « me un père envers ses enfants, comme une « nourrice », de même ici il emploie une expression de choix, « comme des orphelins » ; ce qui se dit des enfants qui n'ont plus de père. Eh quoi ! ceux-ci sont-ils donc orphelins ? Non, dit-il, mais c'est nous. Si l'on médite sur la nature de la douleur, de même que des enfants, en bas-âge, dont nul ne prend soin, qui supportent, avant le temps, une perte cruelle, regrettent amèrement leurs parents, non-seulement par affection naturelle, mais parce qu'ils sont dans l'abandon, de même cela est vrai de nous ; de là il montre la douleur que son âme ressentait de la séparation. Et si nous pouvons nous exprimer ainsi, ce n'est pas que nous ayons été loin de vous longtemps, mais « pour un peu de temps », et cela, « par le « corps, non par le cœur. Car nous vous « portons toujours dans notre pensée ». Voyez la force de l'affection. Quoiqu'il les portât toujours dans son cœur, il recherchait leur vue, leur présence. Qu'on ne m'objecte pas ici une sagesse intempestive ; voilà la marque d'une ardente charité : voir, entendre, converser, c'est une grande consolation. « Nous « avons désiré avec d'autant plus d'ardeur », qu'est-ce à dire « avec d'autant plus d'ar- « deur ? » Ou cela veut dire : Nous vous étions fortement attachés, ou, comme il est vraisemblable, après une heure d'éloignement, nous désirions voir votre visage. Voyez, considérez le bienheureux Paul ; ne pouvant par lui-même satisfaire son désir, il le fait par des intermédiaires ; comme lorsqu'il envoie, aux habitants de Philippes, Timothée ; à ceux de Corinthe, le même encore ; il a recours à des intermédiaires, quand il ne peut pas se rapprocher lui-même ; sa tendresse en effet avait des transports invincibles ; son amitié était indomptable. C'est pourquoi « nous avons « voulu vous aller trouver », c'est l'affection qui tient ce langage. Quoiqu'en ce moment,

dit-il, je n'aie pas d'autre besoin que celui de vous voir. « Et moi Paul, je l'ai voulu, une « et deux fois; mais Satan nous en a empê- « chés ».

3. Que dites-vous, saint apôtre? Satan vous empêche? Oui; ce n'était pas là l'œuvre de Dieu. Pour les Romains, il leur dit que Dieu l'en a empêché. (Rom. xv, 22.) Et ailleurs, Luc déclare que l'esprit les a empêchés de venir en Asie. (Act. xvi, 6.) Aux Corinthiens, il dit que c'est l'œuvre de l'esprit; ici, au contraire, que c'est l'œuvre de Satan. Mais quel est cet empêchement qui vient de Satan? Des épreuves qu'il ne soupçonnait pas, épreuves violentes; c'est que des piéges lui avaient été tendus par les juifs, et il fut retenu dans la Grèce pendant trois mois. (Act. xx, 3.) Il y a certes une différence entre demeurer de propos délibéré, en vertu d'un projet, demeurer de soi-même, et se trouver empêché. Dans l'épître aux Romains, il dit : « C'est pourquoi, n'ayant plus « maintenant aucun sujet de demeurer davan- « tage dans ce pays-ci ». (Rom. xv, 23.) Ailleurs : « C'est pour vous épargner que je n'ai point « voulu aller à Corinthe ». (II Cor. i, 23.) Ici, au contraire, rien de pareil; mais quoi? « Satan nous en a empêchés. Moi Paul, une « fois et deux fois ». Voyez quelle recherche de paroles, comme il tient à montrer la vivacité de son affection pour eux : « Moi « Paul ». C'est comme s'il disait : Quand même les autres ne l'eussent pas voulu. Les autres se bornaient à vouloir, mais moi j'ai entrepris. « Et certes, quelle est notre espérance, « notre joie et la couronne de notre gloire? « N'est-ce pas vous aussi, qui l'êtes devant « le Seigneur Jésus-Christ, pour le jour de son « avénement? » (Ibid. 19.) Ce sont les Macédoniens, qui sont votre espérance, ô bienheureux Paul? Non, dit-il, pas eux seulement. Voilà pourquoi il s'exprime de cette manière : « N'est-ce pas vous aussi? » — « Quelle est en « effet », dit-il, « notre espérance, notre joie « et la couronne de notre gloire? » Ne reconnaissez-vous pas là le langage des femmes ont les entrailles s'attendrissent, quand elles parlent à leurs enfants tout petits? « Et la cou- « ronne », dit-il, « de notre gloire ». Le mot de couronne ne lui suffisait pas pour montrer la splendeur qu'il a en vue, il ajoute : « De « notre gloire ». Quel feu! Jamais un père, une mère, supposez-les ensemble, et confondant leur amour, ne pourraient montrer une tendresse égale à celle de Paul. « Notre joie », dit-il, « et la couronne ». Je tressaille plus de joie, dit-il, pour vous, que pour une couronne. Considérez toute une Eglise, Eglise que Paul a plantée, et qui a poussé des racines; qui ne tressaillirait pas devant cette nombreuse postérité, cette postérité si belle? Aussi, ce langage n'est pas de la flatterie; car il ne dit pas seulement, vous, mais : Vous avec les autres, « vous êtes notre gloire et notre « joie (20) ».

« Ainsi, ne pouvant souffrir plus longtemps « de n'avoir point de vos nouvelles, j'ai jugé « à propos de rester tout seul à Athènes », ce qui veut dire : J'ai préféré. « Et je vous ai « envoyé Timothée, notre frère et ministre de « Dieu dans la prédication de l'Evangile de « Jésus-Christ (iii, 1, 2) ». Ce qu'il dit, ce n'est pas pour faire l'éloge de Timothée, mais pour leur montrer combien il les honore, en leur envoyant un aide et un ministre de l'Evangile; c'est comme s'il disait : Nous avons arraché à ses travaux, nous avons envoyé un ministre de Dieu, notre aide dans l'Evangile du Christ. Et il ajoute la raison : « Pour vous « fortifier et vous exhorter dans votre foi, afin « que personne ne s'ébranle par les persécu- « tions qui nous arrivent (3) ». Qu'est-ce à dire? C'est que les épreuves des maîtres troublent les disciples. Or, il était en proie alors à un grand nombre d'épreuves, comme il le dit lui-même : « Satan nous en a empêchés ». C'est pour les ranimer qu'il leur parle ainsi; comme s'il disait : Une fois, deux fois, j'ai voulu aller vous trouver, sans le pouvoir; ce qui était, pour lui, une grande privation. Or il est vraisemblable que cette absence les avait troublés, car les disciples sont moins tourmentés de leurs propres épreuves que de celles de leurs maîtres. Un soldat s'affecte moins de ses propres blessures que de celles du chef de l'armée. « Pour vous fortifier », dit-il; donc, c'est pour prévenir leur trouble, qu'il a envoyé; ce n'est pas que leur foi fût défectueuse, ni qu'ils eussent quelque chose à apprendre. « Et vous exhorter à demeurer fermes dans « votre foi; sans que personne soit ébranlé « des persécutions qui nous arrivent. Car « vous savez que c'est à quoi nous sommes « destinés. Dès lors même que nous étions « parmi vous, nous vous prédisions que « nous aurions des afflictions à souffrir; et « nous en avons eu, en effet, comme vous le

« savez (4) ». Il ne faut pas se troubler, dit-il; il n'est rien arrivé d'étrange, d'inattendu : cette observation devait suffire pour les ranimer. Comprenez-vous que c'est pour la même raison que le Christ disait aussi à ses disciples ce qui devait arriver? Ecoutez ses paroles : « Et je vous le dis maintenant, avant que cela « arrive, afin que, lorsque cela sera arrivé, « vous croyiez en moi ». (Jean, xiv, 29.) Car c'est une grande consolation, une bien grande, en vérité, d'être ainsi averti de la bouche des maîtres. Un malade entend son médecin lui dire que ceci, que cela doit arriver, et il ne se trouble pas; supposez, au contraire, un accident imprévu, le médecin lui-même incertain et embarrassé, la maladie plus forte que la médecine, voilà le malade troublé, consterné; il en est de même ici. Paul, qui voyait l'avenir, leur prédit les afflictions, « et « nous en avons eu », dit-il, « en effet, comme « vous le savez ». Et il ne dit pas seulement que telle affliction a eu lieu, mais qu'il en a beaucoup prédit, et que tout ce qu'il a prédit est arrivé. « C'est à quoi nous sommes des-« tinés ». Par conséquent, non-seulement les épreuves passées ne doivent ni nous troubler ni nous confondre, mais il en doit être de même des épreuves à venir qui pourraient se rencontrer. « C'est à quoi nous sommes des-« tinés ».

4. Ecoutons, si nous avons des oreilles pour écouter. C'est à cela qu'est destiné le chrétien. Le, « c'est à quoi nous sommes destinés », l'apôtre l'applique à tous les fidèles. « C'est « à quoi nous sommes destinés », et nous, comme si nous étions destinés à une vie tranquille, nous sommes tout étonnés. Et maintenant de quoi sommes-nous étonnés? Car l'affliction qui nous a saisis, l'épreuve n'a rien que d'humain. C'est le cas de vous dire : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à ré-« pandre votre sang, en combattant contre le « péché ». (Hébr. xii, 4.) Je me trompe, ce n'est pas le cas de vous adresser ces paroles. Que faut-il donc vous dire? Vous n'avez pas encore méprisé les richesses. A ceux qui avaient perdu tous leurs biens, on pouvait adresser les paroles de l'apôtre; mais à ceux qui ont toute leur fortune, que leur dire, sinon, à qui a-t-on ravi ses biens, à cause du Christ? A qui a-t-on donné des soufflets? Qui donc a été outragé? je dis, en paroles. De quoi donc pourriez-vous vous glorifier? Où prendriez-vous le droit de parler? Quand le Christ a tant souffert pour nous qui étions ses ennemis, quelles souffrances pouvons-nous montrer, endurées par nous pour lui? Nos souffrances, néant; les bienfaits reçus de lui, c'est l'infini. Où prendrons-nous le droit de parler au dernier jour? Ne savez-vous pas que c'est un corps couvert de blessures, criblé de cicatrices qui recommande le soldat au souverain? S'il n'a rien à montrer, fût-il même irréprochable, ignorez-vous qu'il reste au dernier rang? Mais ce n'est pas le temps des combats, me répond-on. Mais si c'était le temps des combats, où trouverait-on, répondez-moi, un combattant? Qui s'élancerait dans la mêlée? Qui mettrait en déroute la phalange ennemie? Ah! personne, je le crains : quand je vois que vous ne parvenez pas à mépriser les richesses en vue du Christ, comment croirais-je que vous sauriez mépriser les coups? Savez-vous, répondez-moi, supporter noblement les outrages, et bénir qui vous fait affront? Vous ne le faites pas, vous n'obéissez pas à la loi. Vous ne faites pas ce qu'on peut faire sans danger, et vous supporterez les coups, dites-moi, malgré la souffrance, malgré la douleur? Ne savez-vous pas qu'il faut, dans la paix, s'exercer à la guerre? Ne voyez-vous pas ces soldats qui sans que la guerre gronde d'aucun côté, au sein d'une paix profonde, fourbissent leurs armes, suivent les chefs qui leur enseignent la manœuvre dans les rangs, et s'en vont au soleil, dans de vastes plaines, tous les jours, s'exercer aux combats, avec un zèle ardent? Qui les imite pour les combats spirituels? Personne. Aussi, quand vient la guerre, sans vigueur et sans énergie, nous appartenons à qui veut nous prendre.

Quelle démence que de se figurer que le temps présent n'est pas le temps des combats, lorsque Paul nous crie : « Tous ceux qui veu-« lent vivre avec piété en Jésus-Christ, seront « persécutés » (II Tim. iii, 12); lorsque le Christ nous dit : « Vous aurez à souffrir l'afflic-« tion dans le monde » (Jean, xvi, 33); lorsque le bienheureux Paul nous crie encore de sa voix éclatante : « Nous n'avons pas à com-« battre la chair et le sang, mais... » et encore: « Soyez donc fermes; que la vérité soit la cein-« ture de vos reins ». (Ephés. vi, 12, 14.) Et nul, dans ces jours d'autrefois, ne lui dit : Pourquoi nous armez-vous, je vous le demande, puisqu'il n'y a pas de guerre? Pour-

quoi nous créer des affaires sans besoin? Pourquoi faire prendre la cuirasse à des soldats qui pourraient vivre dans le repos et la tranquillité? A qui lui eût fait entendre de telles paroles, l'apôtre aurait répliqué : C'est surtout quand il n'y a pas de guerre, qu'il faut penser à la guerre. Quiconque, dans la paix, pense à la guerre, sera terrible à l'heure des batailles; au contraire, celui qui ne sait pas la guerre, s'épouvante, même au sein de la paix. Pourquoi? Parce qu'il pleure en voyant ce qu'il possède, et il s'attriste de ne pouvoir défendre ses biens en combattant. Car tous les biens des lâches qui ne savent pas se battre, appartiennent aux braves habitués aux combats, et voilà une première raison pour vous armer. Ensuite le temps de la guerre, c'est le temps de notre vie. Comment cela, et de quelle manière? Le démon nous assiége tant que notre vie dure. Ecoutez ce que dit l'apôtre à ce sujet. Il tourne autour de nous, comme un lion rugissant (I Pierre, v, 8), pour nous enlever. Les innombrables passions des sens se ruent sur nous, il faut les passer en revue si nous voulons nous soustraire à l'irréflexion qui nous tromperait. Dites-moi, je vous le demande, qui ne combat pas contre nous? Richesses, beauté, plaisirs, pouvoir, envie, gloire, orgueil insolent. Ce n'est pas seulement notre gloire à nous, qui combat contre nous pour nous ravir l'humilité, c'est aussi la gloire des autres, pour nous inspirer une haine envieuse. Et maintenant tous les maux contraires, pauvreté, ignominie, mépris, abandon, privation de toute force, ne nous font-ils pas aussi la guerre? Tous ces ennemis sont en nous; nous en avons aussi d'extérieurs : les méchancetés, les trahisons, les perfidies, les calomnies, les piéges de toutes sortes; et tous les malheurs que les démons nous ménagent, les principautés, les puissances, les princes de ce siècle de ténèbres, les esprits de perversité. Nous sommes, les uns dans la joie, les autres dans la douleur. Aberration des deux côtés. — Mais la santé, mais la maladie. — Où trouver ce qui n'est pas une cause de péché? Voulez-vous que je remonte jusqu'à Adam, pour vous dire tout de suite comment tout s'explique? Qu'est-ce qui a perdu le premier homme? Le plaisir, la gourmandise, l'ambition. Et, après lui, son premier fils? L'envie et la haine. Et les hommes du temps de Noé? La luxure et tous les maux qu'elle enfante. Et le fils de Noé? L'oubli de la pudeur, l'effronterie. Et les Sodomites? L'abomination, la débauche blasée et repue. Et c'est ce qui arrive souvent à la pauvreté même : aussi un sage disait : « Ne me « donnez ni la richesse ni la pauvreté ». (Prov. xxx, 8.) Faisons mieux, n'accusons ni la richesse, ni la pauvreté, mais la volonté incapable de faire un bon usage soit de la pauvreté, soit de la richesse. « Reconnaissez », dit le sage, « que vous marchez parmi les piéges ». (Ecclés. ix, 18.)

5. C'est donc avec une admirable sagesse que le bienheureux Paul dit: « C'est à quoi « nous sommes destinés ». Il ne se contente pas de dire: Nous sommes soumis aux épreuves, mais : « C'est à quoi nous sommes des« tinés »; comme s'il disait: C'est pour cela que nous naissons. C'est là notre tâche, c'est là notre vie, et toi, au rebours, tu cherches le repos? Il n'y a pas près de vous de bourreau qui vous déchire le flanc, qui vous force de sacrifier; mais la cupidité est là, l'avarice est là qui nous arrache les yeux. Il n'y a pas de soldat pour mettre le feu à notre bûcher, pour nous étendre sur le gril ardent, mais le feu de nos sens est plus brûlant que les flammes des bourreaux. Il n'y a pas de roi pour nous promettre des biens innombrables et forcer notre consentement, mais il y a l'amour insensé de la gloire, plus puissant à nous séduire. Combat terrible, oui, vraiment épouvantable, si nous voulons conserver la sagesse; la vie présente, elle aussi, a ses couronnes : écoutez Paul qui vous dit : « Il ne « me reste qu'à attendre la couronne de jus« tice que me décernera le juste juge, et non « seulement à moi, mais à tous ceux qui ai« ment son avénement ». (II Tim. iv, 8.) Quand vous perdez un enfant chéri, un fils unique, élevé dans l'opulence, qui donnait de belles espérances, qui devait être votre seul héritier, ne pleurez pas, mais bénissez Dieu, glorifiez celui qui a reçu votre enfant, et vous ne le céderez en rien à Abraham. De même qu'il donna son fils à Dieu pour obéir à son ordre, de même, vous, laissez Dieu vous prendre le vôtre, et ne gémissez pas.

Vous êtes tombé dans une maladie grave, et voilà une foule de gens qui veulent vous forcer à recourir à des charmes, à des amulettes, à d'autres moyens encore pour obtenir votre guérison; mais vous, qui craignez Dieu, vous

leur opposez l'énergie, la fermeté d'une grande âme, vous aimez mieux tout souffrir que de rien faire qui sente le culte des idoles; eh bien, cette conduite vous vaut la couronne du martyre. N'en doutez pas. Comment cela, et de quelle manière? je vous l'explique. De même que le martyr supporte avec l'énergie d'une grande âme toutes les tortures, plutôt que d'adorer les idoles, de même, vous aussi, vous supportez les douleurs de la maladie, plutôt que de recourir à ce que vous offre le démon, plutôt que de faire ce qu'il veut de vous. Mais les douleurs du martyre sont bien plus violentes? Mais celles de la maladie sont plus longues: aussi le résultat est le même. Souvent même elles sont plus violentes. Eh bien, que faites-vous, répondez-moi, quand la fièvre intérieure tourmente votre corps et le brûle, et que, repoussant les conseils qu'on vous donne, vous rejetez bien loin de vous le charme magique, est-ce que vous ne ceignez pas votre front de la couronne du martyre?

Autre circonstance encore : vous avez perdu de l'argent? Des conseillers en foule vous disent d'aller consulter les devins : mais vous, vous n'écoutez que la crainte de Dieu, vous savez ce qu'il défend, et vous aimez mieux perdre votre argent que de désobéir à Dieu. Qu'en résulte-t-il? Vous obtenez une récompense aussi forte que si vous aviez donné cet argent aux pauvres; si, après avoir subi une telle perte, vous bénissez le Seigneur, si, au lieu d'aller trouver les devins, vous consentez plutôt à ne recouvrer jamais rien, vous obtenez une récompense aussi forte que si vous vous étiez dépouillé pour Dieu. De même que c'est la crainte de Dieu qui fait qu'on se dépouille pour les indigents, de même c'est la crainte de Dieu qui vous a empêché de rentrer en possession de ce que d'autres vous ont ravi. Il ne dépend que de nous d'être ou de n'être pas blessés dans nos vrais intérêts; nul autre ne peut nous nuire. Si vous le voulez, méditons cette vérité, à propos du vol.

Un voleur a brisé le mur d'une chambre, il s'y est élancé, il a fait main basse sur de la vaisselle d'or d'un grand prix, sur des pierres précieuses, enfin il a emporté tout un trésor, et ce voleur n'a pas été pris. Voilà un malheur qui paraît lourd à supporter, il semble qu'il y ait là un grave préjudice; il n'en est rien; il dépend de vous qu'il y ait là, soit préjudice, soit profit. Et comment pourrait-on y trouver un profit, me dites-vous? Je veux essayer de vous en faire la démonstration. Vous n'avez, vous, qu'à vouloir ce qui est arrivé, il y aura un profit considérable; si vous refusez le concours de votre volonté, vous subirez un dommage plus grand que la perte réelle. Il en est ici comme dans l'industrie : la matière première étant donnée, l'ouvrier habile en fait un bon usage; au contraire, l'ouvrier maladroit la perd, la gâte; il fait si bien qu'elle est, pour lui, une cause de préjudice; il en est de même dans cette circonstance. Comment donc y aura-t-il pour vous un profit? Si vous bénissez Dieu, si vous ne faites pas entendre d'amères lamentations, si vous répétez les paroles de Job : « Le Seigneur m'a donné, le Seigneur « m'a ôté : nu, je suis sorti du ventre de ma « mère, nu, je m'en retournerai ». (Job. I, 21.) Que dites-vous : « Le Seigneur m'a ôté? » C'est le voleur qui m'a ôté, me réplique-t-on, et comment pouvez-vous dire : « Le Sei« gneur m'a ôté? » Cessez de vous étonner : c'était à propos de ce que le démon lui avait ôté que Job aussi s'écriait : « Le Seigneur m'a ôté ». Or, si ce saint personnage n'a pas craint de parler ainsi, comment pourrez-vous hésiter, quand un voleur vous aura enlevé quelque chose, à dire que c'est le Seigneur qui vous l'a ôté? Quel homme admirez-vous, répondez-moi, celui qui prodigue son bien aux pauvres, ou Job qui fait entendre ces paroles? Job n'a pas moins de mérite que celui qui donnerait tout son bien aux pauvres, quoiqu'il ne donnât rien alors. Ne dites pas : Il m'est impossible de faire entendre des actions de grâces, ce n'est pas par ma volonté que l'événement est arrivé; je ne le soupçonnais, ni ne le voulais quand le voleur m'a pris mon bien; quelle pourrait être ma récompense? Ni Job non plus ne soupçonnait, ni ne voulait ce qui lui est arrivé, est-il besoin de le dire? toutefois Job a lutté. Eh bien, vous pouvez, vous aussi, mériter une récompense aussi grande que si vous aviez volontairement sacrifié vos biens.

Et c'est avec raison que nous avons, pour celui qui bénit Dieu, au sein des injustices qu'il subit, plus d'admiration encore que pour celui qui donne volontairement ce qu'il possède. Pourquoi? C'est que ce dernier reçoit des éloges qui le soutiennent, il a sa conscience nourrie de bonnes espérances, et ce n'est que quand il se sent assez fort pour supporter la perte de ses biens, qu'il les rejette loin de lui; le pre-

mier, au contraire, est encore attaché aux richesses qu'on lui arrache par violence. Or, voilà deux conditions qui ne sont pas les mêmes : Ne s'être rien réservé de ses biens après y avoir renoncé volontairement ; ou, quand on les possède encore, se les voir arracher. Prononcez les paroles de Job, et vous recevrez des trésors, des trésors bien plus considérables que ceux qui furent accordés à Job. Job n'a reçu que le double de ce qu'il possédait auparavant (Job, XLII, 10); mais à vous, le Christ promet le centuple. La crainte de Dieu vous a fait éviter le blasphème? vous n'avez pas recouru aux devins? dans le malheur, vous avez béni Dieu ? C'est comme si vous aviez pris les richesses en dédain; car une pareille conduite suppose nécessairement le dédain des biens de ce monde. Or il n'y a pas égalité de mérite entre la sagesse lentement acquise qui dédaigne ces biens, et la vertu qui supporte tout le coup d'une perte subite. C'est ainsi que la perte devient un profit, que vous ne recevez aucun préjudice, au contraire que vous recevez du démon un bienfait.

6. Mais maintenant, comment la perte devient-elle un malheur pour vous ? C'est lorsque votre âme est blessée par cette perte. En effet, répondez-moi. Un voleur vous a dépouillé de votre argent? Pourquoi vous dépouillez-vous vous-même de votre salut? pourquoi, aux malheurs qui vous viennent des autres, ajoutez-vous de plus grands malheurs où vous vous précipitez vous-même ? Ce voleur vous a peut-être jeté dans la pauvreté, mais vous êtes le premier à vous faire, dans vos plus chers intérêts, les torts les plus graves ; ce voleur vous a privé de choses extérieures à vous, qui plus tard, malgré vous, devaient vous abandonner; mais vous, vous vous enlevez à vous-même votre éternel trésor. Le démon vous a affligé en vous privant de vos biens? Affligez-le à votre tour, vous aussi, en bénissant le Seigneur. Gardez-vous de réjouir le démon ; si vous allez trouver les devins, vous réjouissez le démon ; si vous bénissez Dieu, vous portez au démon un coup mortel. Et voyez ce qui arrive : vous ne retrouverez pas vos biens, pour avoir été consulter les sorciers, car ils ne sauraient rien vous dire ; si d'aventure ils vous apprennent quelque chose, vous perdez votre âme, vous devenez la risée de vos frères, et vous reperdez de nouveau, et tristement, tous vos biens. En effet, le démon qui sait que vous ne supportez pas une perte de ce genre, que c'est pour vous un motif de renier votre Dieu, ne vous rend vos richesses que pour se ménager une nouvelle occasion de vous tromper. Supposez que les devins parfois rencontrent juste, il n'y a pas lieu, pour vous, de vous étonner. Le démon n'a pas de corps ; il rôde dans tout l'univers, c'est lui-même qui arme les brigands ; car ces œuvres-là ne se font pas sans le concours du démon. Donc, si c'est lui qui arme les brigands, il sait de même où ils se cachent ; car il n'est pas sans connaître ceux qui le servent. Il n'y a donc là rien d'étonnant. Le démon voit qu'une perte vous afflige, il vous en ménage une seconde ; s'il voit au contraire votre dédain qui ne fait que rire de pareilles attaques, il renonce à vous harceler par ce moyen. C'est la conduite que nous tenons nous-mêmes avec nos ennemis; nous ne les attaquons que par ce qui peut leur causer de la peine ; si nous les trouvons indifférents, nous renonçons à les affliger, dans l'impuissance où nous sommes de les piquer au vif ; ainsi fait le démon.

Que dites-vous ? Ne voyez-vous pas l'indifférence que montrent pour l'argent les navigateurs ; quand la tempête s'élève sur la mer, comme ils jettent tout dans les flots ? Et personne ne se prend à dire : Que fais-tu, ô homme ? Agis-tu donc de concert avec la tempête, es-tu le complice du naufrage ? Avant que les flots engloutissent ton trésor, c'est toi-même qui le jettes dans le gouffre, de tes propres mains ? Avant le naufrage, tu te fais un naufrage toi-même ? Ce seraient là des propos d'un homme grossier, n'ayant aucune idée des hasards de la mer ; au contraire, le matelot expérimenté, sachant ce qui produit le calme, ce qui provoque la tempête, ne fera que rire à de telles paroles : Si je jette, dira-t-il, une proie au gouffre, c'est pour que tout ne soit pas englouti. De même celui qui a l'expérience des choses de la vie humaine et de ses épreuves, au moment où l'esprit risque de faire naufrage, englouti par la corruption, le sage alors se débarrasse de l'argent qui lui reste. On vous a volé, faites l'aumône, et vous rendrez votre barque plus légère. Des brigands vous ont dépouillé ? Eh bien, vous, donnez au Christ ce qu'ils vous ont laissé. Voilà comment vous vous consolerez dans la pauvreté qu'on vous a faite. Rendez votre barque plus légère, ne songez pas à garder ce qui vous reste, votre

barque pourrait sombrer. Eh quoi, pour sauver leurs corps, les matelots jettent la cargaison, ils n'attendent pas l'invasion du flot qui submergerait la barque; et vous, pour sauver votre âme, vous ne conjurerez pas le naufrage? Faites-en l'essai, si vous ne me croyez pas, je vous en conjure, faites-en l'essai, et vous verrez la gloire de Dieu. Quand il vous arrive quelque affliction, faites bien vite l'aumône, bénissez Dieu de ce qui vous arrive, et vous verrez de quelle joie vous serez inondé. Tel est le profit, si mince qu'il soit, dans les choses de l'esprit, qu'il fait disparaître toute perte dans les choses de ce monde. Tant que vous avez de quoi donner au Christ, vous êtes riche.

Répondez-moi, vous avez été dépouillé, un roi s'approche de vous, vous tend la main, ne rougit pas de recevoir de vous quelque chose, ne vous regarderez-vous pas comme le plus riche qui soit au monde, vous qui, dans une si grande pauvreté, voyez un roi qui ne rougit pas de vous? Ne vous dépouillez pas vous-même, n'ayez qu'une pensée, celle de vous vaincre vous-même, et vous vaincrez sans peine le perfide démon. Il ne dépend que de vous de faire de grands bénéfices. Méprisons les richesses, afin de ne pas mépriser notre âme. Mais comment arriverons-nous à les mépriser? Ne voyez-vous pas ce qui se passe pour la beauté du corps, et l'amour qu'elle inspire; tant que les yeux en sont frappés, le feu brûle, la flamme s'élève et resplendit; une fois qu'on a détourné ses regards, tout s'éteint, tout est assoupi; est-ce vrai? Il en est de même des richesses : que nul n'amasse des objets dorés, plus de pierres précieuses, plus de colliers, plus de bracelets, plus de cette amorce pour les yeux. Si vous voulez être riche, comme les hommes des anciens jours, ne mettez pas votre richesse dans l'or, mais dans les choses nécessaires, afin d'être toujours prêt à les distribuer aux autres. Renoncez à l'amour des ornements; les richesses de ce genre sont exposées aux mauvais coups des brigands, et ne nous donnent que des soucis; plus de vases d'or ni d'argent; ayez des provisions de froment, de vin, d'huile; ayez-en, non pour les vendre et en faire de l'argent, mais pour les distribuer aux malheureux. Si nous savons nous détourner de ces biens superflus, nous obtiendrons les biens du ciel. Puissions-nous tous entrer dans ce partage, en Jésus-Christ, etc.

HOMÉLIE IV.

NE POUVANT DONC ATTENDRE PLUS LONGTEMPS, JE VOUS L'AI ENVOYÉ, POUR RECONNAÎTRE L'ÉTAT DE VOTRE FOI, AYANT APPRÉHENDÉ QUE LE TENTATEUR NE VOUS EUT TENTÉS, ET QUE NOTRE TRAVAIL NE DEVINT INUTILE. MAIS TIMOTHÉE, ÉTANT REVENU VERS NOUS, APRÈS VOUS AVOIR VUS, ET NOUS AYANT APPORTÉ LA BONNE NOUVELLE DE VOTRE FOI ET DE VOTRE CHARITÉ, ET DU BON SOUVENIR QUE VOUS AVEZ SANS CESSE DE NOUS, QUI VOUS PORTE A DÉSIRER DE NOUS VOIR, COMME NOUS AVONS AUSSI LE MÊME DÉSIR POUR VOUS, NOUS TENONS A VOUS DIRE, MES FRÈRES, QUE, DANS TOUTES LES AFFLICTIONS ET DANS TOUS LES MAUX QUI NOUS ARRIVENT, VOTRE FOI NOUS FAIT TROUVER NOTRE CONSOLATION EN VOUS; QUE NOUS VIVONS MAINTENANT, SI VOUS DEMEUREZ FERMES DANS LE SEIGNEUR. (III, 5-8 JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1-3. Les prophètes, les saints ne connaissent pas tout, ils participent à la faiblesse humaine. — Pourquoi Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. — Affection de saint Paul pour les fidèles; ses inquiétudes, en ce qui concerne leur foi et leurs mœurs. — Raisons du voyage de Timothée, envoyé par saint Paul, à Thessalonique. — C'est du cœur que vient le mal de la corruption; tel, sans faire d'actions mauvaises, est perverti.

4. Contre l'impureté. — De l'amour pur, de l'amour des saints en général et de saint Paul en particulier; de sa tristesse et de ses larmes pour les pécheurs.

5. Courage, bonté, chasteté de Joseph. — De l'oubli des injures, de la facilité à pardonner, de l'humilité. — Rompons tous nos liens, ne différons pas l'œuvre de notre salut.

I. La question qui se pose aujourd'hui devant nous, occupe un grand nombre de personnes, et se représente bien souvent. Quelle est cette question? «Ne pouvant donc», dit-il, « attendre plus longtemps, je vous ai envoyé « Timothée pour reconnaître l'état de votre

« foi ». Que dites-vous? Celui qui connaît tant de choses, celui qui a entendu les paroles mystérieuses, celui qui est monté jusqu'au troisième ciel, il y a quelque chose qu'il ne connaît pas, et cela lorsqu'il est à Athènes, dans une ville qui n'est pas très-éloignée de Thessalonique, quand la séparation date de si peu de temps? « Comme des orphelins », dit-il, « loin de vous pour un peu de temps ». (Chap. II, 17.) Ainsi un tel homme ne connaît pas l'état de ceux de Thessalonique, et il faut nécessairement qu'il leur envoie Timothée, pour reconnaître l'état de leur foi? « Ayant « appréhendé », dit-il, « que le tentateur ne « vous eût tentés, et que notre travail ne de- « vînt inutile ». Quoi donc, dira-t-on, est-ce que ces grands saints ne savaient pas tout? Non; et c'est ce que l'on peut conclure d'un grand nombre d'anciens exemples et de ceux qui les ont suivis. Ainsi Elisée ne connaissait pas la pauvre veuve. (IV Rois, IV.) Ainsi Elie disait à Dieu : « Je suis demeuré seul, ils « cherchent encore à m'ôter la vie »; ce qui lui valut de Dieu cette réponse : « Je me suis « réservé sept mille hommes ». (III Rois, XIX, 10, 18.) Et quand Samuel fut envoyé pour oindre David, le Seigneur lui dit : « N'ayez « égard, ni à sa bonne mine, ni à la grandeur « de sa taille, parce que j'ai rejeté Saül, et que « je ne juge pas des choses par ce qui en pa- « raît aux yeux des hommes; car l'homme ne « voit que le dehors, mais le Seigneur regarde « le fond du cœur » (I Rois, XVI, 7); ce qui marque la sollicitude et la providence de Dieu. Comment et pourquoi? Et pour les saints eux-mêmes, et pour ceux qui se confient aux saints. Car, de même que c'est Dieu qui permet les persécutions, de même c'est encore Lui qui permet que les saints ignorent beaucoup de choses, afin de les réduire à la modération; de là ce que Paul disait lui-même : « J'ai ressenti, dans ma chair, un « aiguillon qui est l'ange de Satan, pour me « donner des soufflets » (II Cor. XII, 7), c'est-à-dire pour que je ne m'élève pas trop dans mes pensées. Dieu l'a voulu ainsi pour que les autres hommes n'allassent pas s'imaginer de trop grandes choses à son sujet.

Et en effet, si à voir les miracles que les saints ont opérés, on les a pris pour des dieux (Act. XIV, 10), cette erreur se serait bien plus propagée, s'ils eussent toujours montré la connaissance de toutes choses. Aussi le même Paul dit encore : « Je ne veux pas que l'on « m'estime au-dessus de ce que l'on voit en « moi, ou de ce que l'on entend dire de moi ». (II Cor. XII, 6.) Et maintenant, écoutez les paroles de Pierre, quand il eut guéri le boiteux : « Pourquoi nous regardez-vous avec des « yeux étonnés, comme si c'était par notre « vertu, ou par notre puissance, que nous « eussions fait marcher ce boiteux? » (Act. III, 12.) Si ces paroles, ces actions, malgré l'infirmité de ceux qu'on entendait, qu'on voyait, provoquaient des suppositions fausses, que serait-il arrivé s'ils eussent été revêtus de toute espèce de grandeur? Pierre ne veut pas qu'on puisse attribuer à une nature surhumaine, dont les apôtres seraient doués, les grandes œuvres qu'ils opèrent; il veut prévenir une adoration insensée; voilà pourquoi il montre la faiblesse des apôtres; il veut couper court à tout prétexte d'orgueil, et voilà pourquoi Paul montre ici une certaine ignorance; voilà encore pourquoi, bien qu'il se fût souvent proposé d'aller à Thessalonique, il n'y a pas été; c'est pour qu'on sache, à n'en pas douter, qu'il y a beaucoup de choses qu'il ignore; cette ignorance offrait donc un grand avantage. D'ailleurs, même avec cette ignorance, il y avait encore un grand nombre de gens qui le nommaient la grande vertu de Dieu; d'autres l'exaltaient de diverses manières; s'il n'eût pas paru ignorant, que n'auraient-ils pas pensé de lui? Maintenant, il semble qu'il y ait, dans ces paroles, comme un reproche; si pourtant on les considère avec attention, elles montrent bien plutôt que les gens de Thessalonique méritent l'admiration, par leur vertu qui surmontait les tentations. Comment cela? Soyez attentifs.

En effet, vous leur avez d'abord dit, ô bienheureux Paul, que vous étiez destiné pour souffrir ces maux, et de plus, vous leur avez encore dit, que personne donc ne se trouble; pourquoi, maintenant, leur envoyez-vous Timothée, comme si vous aviez peur que ce que vous redoutez n'arrive? L'apôtre n'écoute ici que son affection; ceux qui aiment redoutent même les dangers qui n'existent pas, c'est le caractère d'une charité ardente; de plus, l'apôtre s'inquiète du grand nombre des tentations. Sans doute, j'ai dit, « ce à quoi nous « sommes destinés », mais l'excès des maux m'a effrayé. Aussi l'apôtre ne dit-il pas qu'il les condamne, en leur envoyant Timothée.

mais : « Ne pouvant pas attendre plus long-« temps », paroles où respire l'amitié. Que signifie, « ayant appréhendé que le tentateur « ne vous eût tentés? » Voyez-vous que les tentations qui nous font chanceler, sont des œuvres du démon, qui proviennent de ce qu'il veut nous égarer? S'il ne peut pas nous ébranler nous-mêmes, il ébranle, en nous attaquant, ceux qui sont plus faibles : c'est là l'effet d'une faiblesse insigne, d'une faiblesse inexcusable. C'est ce qu'il fit, à propos de Job, en excitant son épouse : « Maudissez Dieu », lui dit-elle, « et mourez ». (Job. II, 9.) Voyez comme le démon l'a tentée. Maintenant, pourquoi l'apôtre ne dit-il pas : Ne vous eût ébranlés, mais : « Ne vous eût tentés? » C'est que, dit-il, j'ai soupçonné seulement que vous pouviez avoir été tentés; il se garde bien d'appeler cette tentation un ébranlement. Il faut accepter le choc pour être ébranlé. Ah ! voyez la tendresse de Paul. Il oublie ses afflictions, les perfidies qui l'entourent. Car je pense qu'en ce moment il demeurait dans la Grèce, où saint Luc nous dit qu'il séjourna trois mois au milieu des piéges des Juifs qui voulaient le perdre.

2. Donc il oublie ses propres dangers, ne pensant qu'à ses disciples. Voyez-vous qu'il n'est pas un père selon la nature qui puisse lui être comparé? Que faisons-nous? dans les afflictions, dans les dangers, nous ne pensons plus qu'à nous; Paul, au contraire, ne craignait, ne tremblait que pour ses enfants, au point de leur envoyer, malgré les dangers qu'il courait lui-même, son unique consolateur, son unique auxiliaire, Timothée. « Et « que notre travail ne devînt inutile ». Pourquoi? Quand même ils auraient été renversés, ce ne serait pas de votre faute, ce ne serait pas par votre négligence. N'importe, en ces circonstances, je dis que mon travail serait devenu inutile, c'est mon vif amour pour mes frères qui parle ainsi. « Ayant appréhendé « que le tentateur ne vous eût tentés ». Ce qu'il fait, sans savoir s'il vous fera tomber. Eh bien! le démon, même sans savoir s'il triomphera, nous attaque; nous, au contraire, quoique nous sachions parfaitement que nous aurons l'avantage sur lui, nous ne sommes pas en éveil? Que le démon nous attaque sans savoir l'issue de la lutte, c'est ce qui se voit à propos de Job : en effet, voici ce que disait à Dieu ce démon pervers : « N'avez-vous pas, à « l'intérieur et à l'extérieur, mis un rempart « tout autour de lui? Enlevez-lui ses biens ; « j'imagine, certes, qu'il vous bénira en face ». (Job, I, 10, 11.) Il nous tente. S'il voit un côté faible, il attaque; s'il rencontre la force, il se retire.

« Et que notre travail », dit l'apôtre, « ne de-« vînt inutile ». Ecoutons tous le récit des fatigues de Paul. Il ne dit pas : Notre ouvrage, mais « notre travail ». Il ne dit pas : Et que vous vous perdiez, mais : « Et que notre travail n'ait « été inutile ». Quand vous auriez été ébranlés, je n'en serais pas surpris; mais puisque vous ne l'avez pas été, je vous admire. Voilà, dit-il, ce à quoi nous nous attendions, mais ce qui s'est produit, c'est tout le contraire : car non-seulement vous ne nous avez donné aucun sujet d'affliction, mais, de plus, vous nous avez consolés. — « Mais Timothée étant revenu vers « nous après vous avoir vus, et nous ayant « apporté la bonne nouvelle de votre foi et de « votre charité ». — « Et nous ayant apporté la « bonne nouvelle », dit-il. Voyez-vous l'allégresse de Paul? Il ne dit pas : Nous ayant apporté la nouvelle, mais : « La bonne nou-« velle », tant il attachait de prix à leur solidité dans la foi, à leur charité. Car nécessairement, quand la foi est solide, la charité aussi est robuste. Et il se réjouissait de leur charité, parce qu'il y voyait un signe de leur foi. « Et « du bon souvenir que vous avez sans cesse de « nous, qui vous porte à désirer de nous voir, « comme nous avons aussi le même désir « pour vous ». Il y a ici des éloges : ce n'est pas seulement quand nous étions auprès de vous, ni quand nous faisions des miracles, mais maintenant encore, quand nous sommes loin de vous, frappés de coups, en proie à mille maux, que vous avez su garder un bon souvenir de nous. Ecoutez, voyez l'admiration qui s'attache aux disciples, gardant de leurs maîtres un bon souvenir, voyez combien leur sort est digne d'envie; imitons-les; car, par là, nous servons nos propres intérêts, nous ne sommes pas utiles seulement à ceux que nous aimons. « Qui vous porte à désirer de nous « voir, comme nous avons aussi le même « désir pour vous ». Encore un sujet de joie ici pour les fidèles. Apprendre, quand on aime, que celui qui est aimé connaît l'amour qu'on lui porte, c'est là un grand motif de joie et de consolation.

« Nous tenons à vous dire, mes frères, que,

« dans toutes les afflictions et dans tous les « maux qui nous arrivent, votre foi nous fait « trouver notre consolation en vous ; que nous « vivons maintenant, si vous demeurez fermes « dans le Seigneur ». Où trouver l'égal de ce Paul qui regardait le salut du prochain comme son propre salut, qui était, à l'égard de tous, ce qu'est le corps pour ses membres ? Qui nous fera entendre aujourd'hui un pareil cri de l'âme ? Ou plutôt, qui concevra jamais un pareil sentiment dans son cœur ? Il ne pensait pas que les fidèles dussent lui savoir gré des épreuves qu'il acceptait pour eux, mais c'est lui qui leur savait gré de ce que ses épreuves à lui n'ébranlaient pas leur constance ; il a l'air de leur dire : C'est pour vous plus que pour nous, que les épreuves sont dangereuses ; vous êtes plus éprouvés, vous qui ne subissez pas les souffrances, que nous qui les subissons. Mais depuis que Timothée, dit-il, nous a apporté ces bonnes nouvelles, nous ne sentons plus rien de nos douleurs, mais, « dans toutes « les afflictions, votre foi nous fait trouver « notre consolation » ; et non-seulement dans toutes les afflictions, mais « dans tous les « maux qui nous arrivent », dit-il, et avec raison. Car un bon maître est au-dessus de toutes les douleurs, tant que ses disciples s'avancent au gré de ses désirs. C'est par vous, dit-il, que nous sommes consolés ; ce qui veut dire, c'est vous qui nous fortifiez. Assurément c'était tout le contraire ; car le courage qui triomphe des souffrances, qui résiste avec fierté, un pareil exemple suffisait bien pour affermir les disciples. Mais l'apôtre voit, dans le sens opposé, l'édification qu'il raconte, il transporte l'éloge aux disciples : c'est vous, dit-il, qui avez répandu sur nous l'huile fortifiante, c'est vous qui nous avez permis de respirer, c'est vous qui nous avez enlevé le sentiment de nos souffrances. Et il ne dit pas : Nous respirons, ni, nous sommes consolés, mais que dit-il ? « Que nous vivons mainte- « nant » ; il montre par là qu'il n'y a pour lui d'autre épreuve, d'autre mort que le scandale qui provoquerait leur chute, puisque ce qu'il regarde comme sa vie, c'est leur avancement. Quel autre a jamais exprimé ainsi, ou sa douleur de la faiblesse de ses disciples, ou la joie qu'ils lui causent ? Il ne dit pas : Nous nous réjouissons, mais, « nous vivons », marquant par là la vie à venir.

3. C'est que, sous cette espérance, la vie même n'est pas une vie pour nous. Voilà quels doivent être les sentiments des maîtres, ceux des disciples ; et nul n'aura jamais à s'en repentir. L'apôtre développe ensuite cette pensée ; voyez, écoutez : « Car quelles actions « de grâces pouvons-nous rendre assez digne- « ment à Dieu, à cause de vous, pour toute la « joie dont nous tressaillons, à cause de vous, « devant notre Dieu ; nuit et jour, le conjurant « avec ardeur, pour qu'il nous soit donné de « voir votre visage, afin d'ajouter à ce qui peut « manquer encore à votre foi (9, 10) ? » Non-seulement, dit-il, c'est la vie que nous vous devons, mais nous vous devons aussi une joie si grande, que nous ne pouvons pas en rendre à Dieu de dignes actions de grâces. Votre perfection, nous la regardons, dit-il, comme un présent divin ; vous nous avez fait tant de bien, que nous pensons que ce bien nous vient de Dieu, ou plutôt que c'est l'œuvre de Dieu ; car ni l'âme humaine, ni l'ardeur de tout le zèle humain ne sauraient rien produire de pareil. « Nuit et jour », dit-il, « le con- « jurant avec ardeur ». Encore des expressions où la joie éclate. Supposez un agriculteur qui entend dire que la terre arrosée de ses sueurs est chargée de fruits ; il lui tarde de voir de ses propres yeux ce qui le remplit d'une joie si vive ; c'est ainsi que Paul brûle de voir la Macédoine. « Le conjurant avec ardeur », voyez combien c'est expressif ; « pour qu'il « nous soit donné de voir votre visage, afin « d'ajouter à ce qui peut manquer encore à « votre foi ».

Ici, une question qui demande assez d'explications. Si vous vivez maintenant, parce que les fidèles sont solides, si Timothée vous a apporté les bonnes nouvelles de leur foi et de leur charité, si vous en avez été rempli d'une joie si vive, qu'il vous est impossible d'en rendre à Dieu de dignes actions de grâces, comment vous avisez-vous de parler de ce qui peut manquer encore à leur foi ? N'auriez-vous tout à l'heure fait entendre que des flatteries ? Nullement, gardons-nous d'en rien croire. L'apôtre a commencé par dire qu'ils ont soutenu nombre de combats, qu'ils n'ont pas été moins éprouvés que les Eglises de la Judée. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est qu'ils n'avaient pas eu pleine et entière communication de la doctrine, ils n'avaient pas appris tout ce qu'ils avaient à apprendre, ce que montre l'apôtre vers la fin de sa lettre. Peut-être y

avait-il, chez eux, des recherches au sujet de la résurrection, des agents nombreux de troubles, non plus des persécutions, des dangers pour les personnes, mais de prétendus docteurs. De là ces mots : « Ce qui peut manquer « encore à votre foi » ; de là le tour que prend l'expression ; l'apôtre ne dit pas : Afin de confirmer, mais « afin d'ajouter ». En effet, quand il avait craint pour la foi même : « Je vous « ai », écrivait-il, « envoyé Timothée pour « vous affermir » ; mais ici il n'est question que d'ajouter à ce qui peut manquer, ce qui est plutôt une œuvre d'enseignement qu'un effort pour raffermir ; c'est de même que Paul écrit ailleurs : « Pour que vous soyez parfaits « pour toute bonne œuvre ». (I Cor. I, 10.) Or, ce qui est humainement parfait, c'est ce à quoi il ne manque que très-peu de chose ; c'est là ce qui devient parfait.

« Que Dieu lui-même notre Père, et Notre-« Seigneur Jésus-Christ nous conduisent vers « vous. Que le Seigneur vous fasse croître de « plus en plus dans la charité que vous avez les « uns pour les autres, et envers tous, et qu'il « la rende telle que la nôtre est envers vous « (11, 12) ». C'est la marque de la plus tendre affection, non-seulement de ressentir dans son cœur un tel désir, mais encore d'exprimer ce vœu dans sa lettre ; voilà la marque d'une âme brûlante et qui ne peut plus du tout se contenir ; il faut remarquer aussi l'usage qui se fait ici de la prière, et en même temps une justification d'une absence qui n'était ni volontaire, ni le fait de l'indifférence. C'est comme s'il disait : Que Dieu lui-même supprime les épreuves qui nous entraînent de tous les côtés, de telle sorte qu'il nous soit donné d'aller vers vous par le plus court chemin. « Que le Sei-« gneur vous fasse croître de plus en plus ». Voyez-vous le transport d'un amour qui ne se possède plus, qui éclate dans les paroles ? « Fasse croître et surabonder », dit-il, « de « plus en plus » ; expressions plus fortes que, augmente. On pourrait dire que l'apôtre désire obtenir d'eux l'excès de leur amour. Qu'il rende votre charité, dit-il, « telle que la nôtre « est envers vous ». C'est-à-dire, l'amour, nous l'éprouvons déjà, nous voulons que vous le ressentiez aussi. Voyez-vous quelle extension de charité l'apôtre réclame ? La charité entre fidèles ne lui suffit pas : il la veut envers tous et partout. C'est là, en réalité, le propre de l'amour selon Dieu, il embrasse tous les hommes ; aimer tel ou tel et non tel autre, ce n'est que de l'amitié à la manière des hommes. Notre amour, à nous, n'est pas de ce caractère. « Telle que notre charité est envers vous. Qu'il « affermisse vos cœurs en vous rendant irré-« prochables, par la sainteté, devant Dieu notre « Père, en la présence de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, venant avec tous ses saints « (13) ». Il leur montre que c'est à eux que l'amour est utile, non à ceux qui sont aimés. Je veux, dit-il, que cette charité croisse, afin qu'il n'y ait aucun reproche parmi vous. L'apôtre ne dit pas : Qu'il vous affermisse, mais : « Qu'il affermisse vos cœurs. Car c'est du cœur « que partent les mauvaises pensées ». (Matth. XV, 19.) Il peut se faire, sans qu'on opère aucune action, que l'on soit un pervers : ainsi, l'homme qui est envieux, qui ne croit à rien, le perfide, le méchant qui se réjouit du mal d'autrui, qui ne connaît pas l'affection, dont toutes les pensées sont mauvaises, tout cela vient du cœur ; la sainteté consiste à s'en purifier. A proprement parler, la sainteté c'est la chasteté parfaite, puisque l'impureté est surtout la fornication et l'adultère ; maintenant, en général, tout péché est impureté, toute vertu au contraire est pureté. En effet, « Bienheureux », dit le Seigneur, « ceux qui « ont le cœur pur ? » (Matth. V, 8.) Les cœurs purs, dont parle ici le Seigneur, sont ceux qui le sont tout à fait.

4. Je sais bien, en effet, que les autres vices ne souillent pas moins l'âme. Voulez-vous une preuve que la malice en ternit l'éclat ? Ecoutez le Prophète : « Purifie ton cœur de la malice, « Jérusalem » (Jérém. IV, 14) ; et encore : « Lavez-vous, purifiez-vous, enlevez la ma-« lice de vos âmes ». (Is. I, 16.) Il ne dit pas : La fornication ; donc ce n'est pas la fornication seulement, mais les autres vices aussi qui souillent l'âme. « Qu'il affermisse », dit-il, « vos cœurs, en vous rendant irréprochables, « par la sainteté, devant Dieu, notre Père, en « la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « venant avec tous ses saints ». Le Christ sera donc alors notre juge, mais ce n'est pas seulement en sa présence, mais aussi en présence du Père que nous serons jugés. Ou bien encore, l'apôtre dit que nous devons être tout à fait irréprochables devant Dieu : c'est ce que je répète sans cesse, nous devons l'être en présence de Dieu (car c'est en cela que consiste la vertu sincère) et non-seulement en

présence des hommes. C'est donc la charité qui rend irréprochable, car en réalité elle nous fait éviter toute espèce de fautes. Or, je m'entretenais, un jour, avec une personne, et je disais que la charité nous rend irréprochables, que l'amour du prochain ne laisse entrer dans notre âme aucun péché, je passais en revue tous les autres péchés; une des personnes que je connais le mieux, m'interrompit alors pour m'objecter : Et la fornication? Aimer et se livrer à la fornication sont-ils incompatibles? N'est-ce pas au contraire de l'amour que vient ce péché? On comprend que l'amour du prochain exclue l'avarice, l'adultère, l'envie, les perfidies et tout ce qui y ressemble; mais est-ce la même chose de la fornication? — Alors moi, je lui soutins que l'amour est de nature à détruire la fornication. Car celui qui aime la femme adonnée à cette honte, s'efforcera de l'éloigner des autres hommes, et il se gardera bien de se livrer lui-même à ce péché. C'est la plus forte preuve de la haine qu'on porte à la femme impudique, que de se livrer avec elle à l'impudicité; c'est une preuve d'affection réelle, que de la détourner de cette abominable conduite. Il n'est pas, non il n'est pas de péché que la puissance de l'amour ne consume, comme fait un feu dévorant. Le sarment le plus mince résiste plus aux flammes d'un bûcher, que le péché à la puissance de l'amour.

Sachons donc le faire et germer et grandir dans nos âmes, afin de pouvoir nous tenir dans la grande société des saints; tous ces illustres saints se sont rendus agréables à Dieu par leur amour du prochain. D'où vient qu'Abel a reçu la mort, et ne l'a pas donnée? C'est qu'il était plein d'amour pour son frère; une pensée de meurtre ne pouvait entrer dans son âme. D'où vient que Caïn conçut cette envie qui l'a perdu? Je dis Caïn, je ne veux plus l'appeler le frère d'Abel. C'est que les fondements de l'amour n'étaient pas assez solides en lui. D'où vient la gloire des fils de Noé? N'est-ce pas de leur amour pour leur père, ce qui fit que leurs yeux ne supportèrent pas sa nudité? D'où vient que le troisième a été maudit? N'est-ce pas parce qu'il était incapable d'aimer? Et Abraham, d'où est venue sa gloire? sinon de l'amour qu'il a montré en s'occupant des intérêts de son neveu? de la supplication qu'il fit entendre pour les habitants de Sodome? Oui, l'amour des saints était plein de transports, plein d'ardeur; leur âme était ouverte à la pitié.

Réfléchissez en vous-mêmes, concevez, s'il se peut, l'amour brûlant de Paul, l'audace avec laquelle il défie les flammes, cet homme de diamant, solide, inaltérable, en qui rien ne branle, rivé à Dieu par la crainte, qui ne fléchit jamais. « Qui donc nous séparera », dit-il, « de l'amour de Jésus-Christ? L'affliction, ou les angoisses, ou les persécutions, « ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le « glaive? » (Rom. VIII, 35.) Celui qui méprisait tout cela, et la terre, et la mer, celui qui se moquait des portes de l'enfer, de ces portes de diamant, celui à qui rien jamais ne résistait, le même homme, voyant les larmes de quelques-uns de ses amis, fut tellement brisé, broyé, lui, ce cœur de diamant, qu'il ne put dissimuler son émotion, qu'aussitôt il s'écria : « Que faites-vous, de pleurer ainsi, et de m'attendrir le cœur? » (Act. XXI, 13.) Que dites-vous, je vous en prie? Une larme a-t-elle pu briser ce cœur de diamant? Oui, dit-il, je résiste à tout, mais non à l'amour; il est plus fort que moi, il me domine. C'est là ce qui plaît à Dieu. Il a résisté à l'abîme des eaux, et il suffit de quelques larmes pour lui fendre le cœur. « Que faites-vous, de pleurer ainsi, et « de m'attendrir le cœur? » C'est que la puissance de la charité est grande. Voulez-vous le voir encore dans les pleurs? Ecoutez ce qu'il dit, dans une autre circonstance : « Pendant « trois ans, nuit et jour », dit-il, « je n'ai pas « cessé d'avertir, avec des larmes, chacun de « vous ». (Act. XX, 31.) La vivacité de sa charité lui faisait craindre l'invasion de quelque fléau. Et encore : « Je vous écrivis alors, dans « une grande affliction, dans un serrement de « cœur, avec une grande abondance de lar« mes ». (II Cor. II, 4.) Et maintenant, répondez-moi, que penserons-nous de ce courageux Joseph, de cet homme ferme, qui tint tête à une tyrannie si impérieuse, qui se montra si fier devant un tel foyer d'amour, qui sut combattre, repousser avec tant de noblesse la passion de sa maîtresse insensée? Quelle âme n'aurait pas été séduite? La beauté, la dignité, l'éclat du rang, la magnificence des vêtements, l'enivrement des parfums (car les odeurs embaumées sont aussi des dissolvants de l'âme), les paroles les plus caressantes, quelles séductions manquaient?

5. Vous savez fort bien que cette femme,

possédée par l'amour, par un amour si violent, n'aurait reculé devant aucune espèce d'abaissement, après avoir pris le ton d'une suppliante. Elle était tellement brisée, cette femme parée d'ornements d'or, cette femme d'une condition royale, qu'elle a bien pu se jeter aux pieds d'un esclave, captif dans sa maison, qu'elle a bien pu encore le conjurer, en pleurant, en s'attachant à ses genoux, et cela, non pas une fois seulement, ni deux, mais souvent, en renouvelant tous ses efforts. Joseph pouvait voir alors surtout un œil étincelant; il n'est pas vraisemblable qu'elle fît sa toilette sans y penser; elle devait, au contraire, mettre tous ses soins à s'embellir, en femme qui tenait à tendre de nombreux filets pour prendre l'agneau de Jésus-Christ. Ajoutez ici encore beaucoup de sortiléges et de charmes. Eh bien! pourtant, cet homme inébranlable, solide, insensible comme la pierre, quand il vit ses frères, qui l'avaient vendu, qui l'avaient jeté dans une citerne, qui l'avaient livré, qui voulaient le tuer, qui avaient été la cause et de sa prison et de sa haute fortune, quand il apprit, de leur bouche, ce qu'ils avaient dit à son père: « Nous « dirons », rapporte l'Ecriture, « qu'une bête « sauvage l'a dévoré » (Gen. XXXVII, 20), il fut brisé, il sortit, il se sentit fondre, il sentit son cœur se briser, ses larmes jaillissaient; ne pouvant supporter son émotion, il sortit, puis il revint, « se faisant violence » (Gen. XLIII, 30), c'est-à-dire, essuyant ses larmes. Comment, que fais-tu, ô Joseph? tu pleures? Mais convient-il donc de verser des larmes? Ce qu'il faut ici, c'est que ta colère éclate, et ta fureur, et ton indignation, et que tu infliges un châtiment terrible, que tu exiges une juste réparation; tu tiens tes ennemis en tes mains, ces meurtriers de leur frère, et tu peux satisfaire ta vengeance. Et, ce faisant, tu ne commettras pas une action contre la justice, ce n'est pas toi qui commences l'œuvre de la violence, tu te venges de ceux qui ont usé de violence contre toi. Ne considère pas ta dignité, ton rang; ce n'est pas à ces traîtres que tu dois ton élévation, mais à Dieu, qui a sur toi répandu ses faveurs. Qu'as-tu à sangloter? Joseph répondrait: J'ai, pour moi, l'estime de tous, loin de moi le malheur de tout perdre par cette rancune vindicative: en vérité, je n'ai rien autre chose à faire, en ce moment, qu'à pleurer. Je ne suis pas plus cruel que les bêtes féroces; on les voit, par un instinct naturel, se réconcilier, quels que soient les maux qu'elles aient soufferts. Je pleure, uniquement de ce qu'ils ont pu me traiter ainsi.

Imitons-le, à notre tour, et pleurons sur ceux qui nous font une injure; ne nous irritons pas contre eux; ils sont réellement dignes de larmes, parce qu'ils se mettent sous le coup de la punition et du supplice. Je n'ignore pas quelles larmes vous versez maintenant, quelle joie vous pénètre; vous admirez Paul, vous êtes, devant Joseph, en extase, vous leur donnez le titre de bienheureux. Mais voici ce qu'il faut faire: s'il arrive que l'un de vous a un ennemi, que celui-là y pense en ce moment, qu'il y tienne sa réflexion attachée, qu'il profite de la ferveur dont son cœur s'embrase au souvenir des saints, pour fondre l'endurcissement de la colère, pour adoucir ce qu'il y a, dans son âme, de farouche rigueur. C'est que je n'ignore pas non plus que quand vous serez sortis de l'église, quand j'aurai cessé de parler, quelque reste de ferveur qui vous brûle encore, vous ne serez plus tout ce que vous êtes au moment où vous entendez la parole. Donc c'est maintenant qu'il faut rompre la glace du cœur; c'est une glace en réalité que ce souvenir qui refroidit, qui engourdit l'âme, après une injure qu'on ne veut pas oublier. Mais invoquons le soleil de justice; demandons-lui de nous envoyer ses rayons; au lieu d'une dure glace, il n'y aura plus en nous qu'une onde rafraîchissante. Une fois réchauffée au soleil de justice, notre âme n'aura plus en elle rien de dur, de raboteux ni de sec, rien de ce qui ne sert qu'à brûler, sans porter aucun fruit; on n'y trouvera plus que des fruits mûrs, doux et suaves, des sources abondantes de plaisir et de joie.

Aimons-nous les uns les autres, ce rayon viendra sur nous. Accordez-moi, je vous en conjure, ce qui m'est nécessaire pour que mon discours soit un transport d'allégresse: faites que j'entende dire qu'il ne vous aura pas été tout à fait inutile; qu'un de vous, au sortir de l'église, a serré bien vite les deux mains de son ennemi, s'est jeté à son cou, l'a embrassé, pressé contre son cœur, l'a couvert de ses caresses et de ses larmes. Serait-ce une bête féroce, une pierre, tout ce que vous voudrez, votre bonté l'adoucira. Car enfin pourquoi un tel est-il votre ennemi? Parce qu'il vous a outragé? Mais il ne vous a fait aucun

mal. Mais voilà, c'est par des considérations empruntées à l'argent, que vous dédaignez ce frère, qui est votre ennemi? Non, jamais cela, je vous en conjure. Rompons tous nos liens. Nous avons l'occasion dans nos mains, sachons en faire un bon usage. Coupons les cordages qui nous attachent au péché; avant de partir d'ici pour le jugement, jugeons-nous réciproquement nous-mêmes. « Que le soleil », dit l'apôtre, « ne se couche point sur « votre colère ». (Ephés. IV, 26.) Pas de délai. Les délais ne font qu'engendrer, à l'infini, les ajournements. Différer aujourd'hui, c'est ajouter à votre confusion; hésiter demain, c'est vous apprêter plus de honte encore; reculer après-demain, c'est vouloir encore plus de rougeur sur son front. Ne nous déshonorons pas nous-mêmes; pardonnons afin qu'il nous soit pardonné. Si nous recevons notre pardon, nous obtiendrons les biens du ciel, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

AU RESTE, MES FRÈRES, NOUS VOUS DEMANDONS, ET NOUS VOUS CONJURONS, EN NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS, QU'APRÈS AVOIR APPRIS DE NOUS COMMENT VOUS DEVEZ MARCHER, POUR PLAIRE A DIEU, VOUS AVANCIEZ DE PLUS EN PLUS. CAR VOUS SAVEZ QUELS PRÉCEPTES NOUS VOUS AVONS DONNÉS, DE LA PART DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. CAR LA VOLONTÉ DE DIEU, C'EST VOTRE SANCTIFICATION. (CHAP. IV, 1-3 JUSQU'AU VERSET 8.)

Analyse.

1. Ce n'est pas en leur propre nom, mais au nom du Seigneur que les apôtres exhortent les fidèles. — La vertu parfaite ne consiste pas seulement à éviter le mal, il faut, de plus, faire le bien. — De la sanctification.
2. Contre la fornication. Combien l'adultère est détestable. — C'est un outrage à Dieu même. — Des différentes espèces d'adultères, surtout en ce qui concerne la conduite des hommes.
3. Il convient de marier les jeunes gens de bonne heure. — Contre les habitudes licencieuses que contracte la jeunesse. — Précautions de saint Jean Chrysostome quand il parle sur l'impureté! — De la pudeur qui s'alarme des mots, et non des choses.
4. Contre les spectacles lascifs, et tout ce qui porte à l'impudicité. — Contre la mollesse, la lâcheté, qui s'oppose à la volonté, à la correction des mœurs.

1. Après avoir insisté sur ce qui était urgent, dans le moment, il passe aux affaires éternelles, aux vérités qu'il faut toujours entendre; il annonce la suite de son discours par cette expression, « au reste », ce qui veut dire, et toujours, et continuellement nous vous demandons, et nous vous conjurons en Notre-Seigneur. Eh quoi! il ne se croit pas assez d'autorité pour conjurer les fidèles, en son propre nom; et cependant qui avait autant d'autorité que lui? Il s'adjoint le Christ. C'est au nom de Dieu que nous vous conjurons, dit-il. Car c'est là le sens de cette expression : « En Notre-Sei« gneur ». C'est ainsi qu'il disait aux Corinthiens: « C'est Dieu même qui vous exhorte par notre « bouche ». (II Cor. v, 20.) « Qu'après avoir ap« pris de nous ». Le, « Après avoir appris », ne suppose pas seulement l'instruction par les paroles, mais l'enseignement par les œuvres. Ces mots : « Comment vous devez marcher », embrassent toute la conduite de la vie. « Pour « plaire à Dieu, vous avanciez de plus en plus »; c'est-à-dire, vous montriez une vertu plus haute, vous ne vous renfermiez pas seulement dans la stricte observation des préceptes, mais vous les dépassiez, c'est là ce que veut dire, « vous avanciez de plus en plus ». Dans les passages qui précèdent, il admire la solidité de leur foi; ici l'apôtre veut régler leur vie. En effet, c'est une marque de progrès que d'aller jusqu'à dépasser les préceptes et les commandements; car alors ce n'est plus seulement la nécessité doctrinale, c'est le libre mouvement de la volonté qui détermine toutes les actions. La terre ne rend pas seulement ce qu'on y a semé; il en est de même pour l'âme qui ne doit pas se borner à reproduire la semence qu'on y jette, mais la dépasser. Voyez-vous combien l'apôtre a raison de vouloir qu'on dépasse les préceptes?

Il y a, pour la vertu, deux moments : se détourner du mal, et faire le bien. Il ne suffit pas de s'écarter des vices, pour arriver à la vertu; le chemin qui détourne du péché n'est que le commencement de la route qui conduit au bien; il faut, pour parvenir, l'ardeur de la bonne volonté. La conduite, en ce qui concerne les vices à éviter, n'est, leur dit l'apôtre, que l'obéissance aux préceptes, et il a raison, car les mauvaises actions attirent les châtiments, mais on ne mérite pas d'être loué, parce que l'on n'en commet pas. Quant à la pratique de la vertu, comme ne se rien réserver de ses biens, toutes les œuvres de ce genre ne sont plus seulement, dit-il, des actions déterminées par les préceptes; mais de ces œuvres l'Ecriture dit : « Qui peut comprendre ceci, le com« prenne ». (Matth. XIX, 12.) Il y a donc apparence que l'apôtre, après leur avoir donné, dans le temps, quelques préceptes avec beaucoup de circonspection et de tremblement, se propose, dans cette lettre, de rappeler à leur souvenir ce qui constitue la vraie piété. Voilà pourquoi il ne fait pas ici une exposition des préceptes; il se contente de les leur rappeler. « Car vous « savez », dit-il, « quels préceptes nous vous « avons donnés, de la part de Notre-Seigneur « Jésus-Christ. Car la volonté de Dieu, c'est « votre sanctification ». Et, remarquez, il n'est pas de pensée, dans toutes ses lettres, qu'il insinue d'une manière aussi pressante que celle-ci : ailleurs encore, il écrit : « Recher« chez la paix avec tous, et la sanctification « sans laquelle nul ne verra le Seigneur ». (Hébr. XII, 14.) Il n'est pas étonnant que toutes ses lettres à ses disciples expriment cette pensée, puisqu'à Timothée même il écrit : « Con« servez-vous pur vous-même ». (I Tim. V, 22.) Dans sa seconde épître aux Corinthiens, il disait : « Dans l'excès de la patience, dans les « jeûnes, dans la pureté ». (II Cor. VI, 5, 6.) Partout on trouvera cette pensée, et dans l'épître aux Romains, et dans toutes les autres.

C'est qu'en effet l'impureté est, pour tous, un mal pernicieux; le porc, couvert de fange, répand l'infection partout sur son chemin, on ne voit plus, on ne sent plus que le fumier; c'est l'image de la fornication; il est difficile de se laver de cette souillure. Quand il arrive que des hommes, des hommes mariés se livrent à cette honte, quel excès dans le mal! « Car la volonté de Dieu », dit-il, « c'est votre « sanctification; c'est que vous vous absteniez « de toute fornication ». Il y a bien des espèces de déréglements, bien des formes, des variétés de plaisirs, que le discours se refuse à exprimer. En disant, « de toute fornication », l'apôtre laisse le soin de comprendre, à ceux qui connaissent ces désordres. « Que chacun de « vous sache maintenir son vase dans la sanc« tification et dans l'honneur, et non point en « suivant les mouvements de la concupiscence, « comme les païens qui ne connaissent point « Dieu (4, 5) ». — « Que chacun de vous sache », dit-il, « maintenir son vase ». C'est qu'en effet c'est une œuvre qui suppose un grand savoir, que d'éviter le libertinage. Donc, nous maintenons notre vase, quand il reste pur et dans la sanctification; mais quand il est impur, c'est que le péché le tient naturellement. Car ce n'est plus notre volonté que le corps accomplit, mais ce que le péché lui commande. « Non « point en suivant les mouvements de la con« cupiscence », dit-il. Ici l'apôtre montre le moyen de pratiquer la tempérance, les mouvements de la concupiscence doivent être retranchés. C'est l'amour des plaisirs, la passion des richesses, l'indolence de l'âme, son inertie, ce sont tous les vices de ce genre qui nous portent à la concupiscence et aux déréglements. « Comme les païens qui ne connaissent « point Dieu ». Si telles sont leurs mœurs, c'est qu'ils ne s'attendent pas à voir le jour de l'expiation. « Que nul ne franchisse ses limites, ni « n'augmente sa part, en cette affaire, aux dé« pens de son frère (6) ».

2. L'apôtre a bien raison de dire : « Que nul « ne franchisse ses limites ». Dieu affecte, à chaque homme, une femme au plus; il fixe des limites naturelles; ce commerce n'admet qu'une seule femme. Le commerce avec une seconde est en dehors des limites, il y a vol, la part est démesurée. Disons mieux, il y a là un crime plus détestable que toute espèce de brigandage. Car nous éprouvons moins de douleur, quand on nous vole notre argent, ou notre or, que quand on brise le coffre-fort du bien conjugal. Vous appelez un homme votre frère, et vous augmentez votre part à ses dépens, et contre toute justice? Ici, c'est de l'adultère qu'il parle; plus haut, il avait en vue toute espèce de fornication. Au moment de dire, qu'on ne doit pas franchir ses limites, qu'on ne doit pas augmenter sa part aux dépens de son frère, l'apôtre prévient une restriction; n'allez pas croire, dit-il, que je ne

pense qu'aux égards que vous devez à vos frères, il vous est également défendu de posséder les femmes des autres, et les femmes qui se trouvent non mariées, défendu d'avoir des femmes en commun. Toute espèce de fornication est interdite; aussi ajoute-t-il : « Parce « que le Seigneur est le vengeur de tous ces « péchés ». Il leur a d'abord adressé une prière, il les a touchés par le sentiment de l'honneur, en disant : « Comme les païens » ; il entreprend ensuite de démontrer tout ce qu'il y a là de déréglement; c'est ce à quoi tend l'expression : « Ni n'augmente sa part, aux dépens de son « frère ». Il ne reste plus qu'à dire le plus important, c'est ce que fait l'apôtre de cette manière : « Parce que le Seigneur est le vengeur « de tous ces péchés, comme nous vous l'avons « déjà déclaré et attesté ». En effet, nous ne commettrons pas impunément de pareilles actions, les plaisirs que nous goûterons ne compenseront pas les châtiments qui nous attendent. « Car Dieu ne nous a pas appelés « pour être impurs, mais pour être saints (7) ».

Après avoir dit : « Aux dépens de son frère », il ajoute que le Seigneur punit ces outrages; pour montrer que, quoique la personne lésée soit infidèle, Dieu punit l'impudicité, il ajoute, de plus, cette dernière raison qui revient à ceci : Ce n'est pas pour venger l'infidèle, que Dieu vous punira, mais parce que c'est lui-même que vous avez outragé; c'est lui qui vous a appelé, et vous avez outragé ce Dieu qui vous appelle. Voilà pourquoi l'apôtre continue ainsi : « Donc l'outrage n'est pas un « outrage à un homme, mais au Dieu qui nous « a donné son Saint-Esprit (8) ». Par conséquent, soit que vous corrompiez, dit-il, une reine, soit que vous outragiez votre servante mariée, le crime est égal. Pourquoi? parce qu'il ne venge pas les personnes qui ont été outragées, c'est lui-même qu'il venge; quant à vous, vous vous êtes également souillé, vous avez également outragé Dieu. Car, des deux côtés, il y a adultère, puisque, des deux côtés, il y a mariage. Dans le cas même où vous ne commettriez pas d'adultère, quand vous vous livrez à la débauche, quoique la courtisane n'ait pas de mari, peu importe, Dieu exerce également la vengeance, parce qu'il se venge lui-même. Car vous montrez moins de mépris pour la personne outragée que pour Dieu. Ce qui le prouve, c'est que, dans ces moments-là, vous vous cachez de l'homme que vous offensez, tandis que vous ne pouvez dire que Dieu ne vous voit pas.

Répondez-moi : supposez un homme décoré de la pourpre par l'empereur, comblé d'honneurs par son souverain, un homme à qui sa dignité fait un devoir de mener une vie qui convienne à son rang, et cet homme s'en irait déshonorer une femme; qui aurait-il outragé? Cette femme ou l'empereur qui l'a fait ce qu'il est? Sans doute cette femme aussi est outragée, mais quelle différence entre les outrages! Aussi, je vous en conjure, gardons-nous de ces déréglements. Nous punissons l'épouse qui habite avec nous et se livre à d'autres qu'à nous; de même sommes-nous punis, nous aussi, non par les lois de Rome, mais par celles de Dieu. Car la débauche est un adultère. Il n'y a pas adultère seulement dans le cas d'une femme mariée, mais lorsque l'homme impudique est soumis au lien conjugal. Faites bien attention à mes paroles : je sais bien que mon discours est pénible à entendre pour le grand nombre, mais il est nécessaire pour que vous vous corrigiez. Ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas seulement l'outrage que nous faisons à une femme mariée, mais quand nous nous adressons à une femme libre de tout engagement, et que nous sommes nous-mêmes liés à une femme, nous commettons un adultère. Pourquoi, puisque la femme impudique n'est pas enchaînée? Mais vous êtes enchaîné, vous : vous avez trangressé la loi; vous avez outragé votre propre chair. Car pourquoi, répondez-moi, punissez-vous la femme, dans le cas même où elle se livre à l'impudicité avec un homme libre de tout engagement, non marié? C'est qu'il y a adultère. Cependant, l'homme impudique n'a pas de femme, mais c'est que la femme est enchaînée à un mari. Eh bien, vous, de votre côté, vous êtes enchaîné à une femme. De sorte que votre fait est également un adultère. « Quiconque aura », dit le Seigneur, « renvoyé sa femme, si ce n'est en cas d'im« pureté, la rend adultère; et qui épouse la « femme renvoyée, est adultère ». (Matth. v, 32.) Si l'homme qui épouse la femme renvoyée est adultère, n'est-il pas vrai que l'homme marié, qui se livre à une courtisane, est bien plus adultère encore? Voilà, certes, une vérité évidente pour tout le monde.

Que ces paroles vous suffisent, ô hommes : car c'est pour de pareils déréglements que le Christ dit : « Leur ver ne mourra point, leur

« feu ne s'éteindra point ». (Marc, IX, 45.) Mais maintenant il est nécessaire de vous parler, dans l'intérêt des jeunes gens; ou plutôt ce n'est pas tant dans leur intérêt que dans le vôtre ; car ce n'est pas à eux, c'est à vous que conviennent de pareils discours; comment cela? Je m'explique : celui qui n'a pas appris à commettre l'adultère ne commet pas l'adultère ; mais celui qui se vautre avec des courtisanes, arrive bientôt à commettre l'adultère, quoiqu'il n'ait pas eu de commerce avec des femmes mariées, quoiqu'il n'ait pris d'infâmes habitudes qu'avec des femmes libres de tout engagement.

3. Quel est donc le conseil que je vous donne? C'est d'extirper les racines du mal; et, dans cette pensée, vous tous dont les fils sont des jeunes gens et qui voulez les lancer dans le monde, hâtez-vous de les soumettre au lien conjugal. La jeunesse est l'âge des passions qui troublent; à l'époque qui précède le mariage, retenez vos fils par vos exhortations, vos menaces, des paroles qui inspirent la crainte, qui rappellent les promesses, par les mille moyens dont vous disposez. A l'époque du mariage, maintenant, pas de délai (voyez, je parle comme les femmes qui font les mariages), mariez vos enfants. Je ne rougis pas de tenir un pareil langage, puisque Paul n'a pas rougi de dire : « Ne vous « refusez point l'un à l'autre ce devoir » (I Cor. VII, 5), pensée qui semble, pour la pudeur, bien plus embarrassante que ce que je dis; mais Paul n'a pas rougi. C'est que sa pensée ne s'arrêtait pas aux expressions, mais se portait sur les bonnes œuvres résultant des expressions employées par lui.

Donc, une fois votre fils devenu grand, avant de le faire entrer dans la milice, dans toute autre profession, occupez-vous de son mariage. S'il s'aperçoit que vous ne perdez pas de temps pour lui trouver une épouse, si vous ne le faites pas attendre, il pourra triompher du feu qui le brûle ; mais s'il remarque votre nonchalance, vos lenteurs, les occasions manquées par vous, s'il comprend que vous tenez, avant de le marier, à ce qu'il ait de grands revenus, la longueur de l'attente lui fera perdre courage, et vous le verrez vite glisser dans le libertinage. Hélas, hélas! la racine de tous les maux, ici encore, c'est l'avarice. Nul ne se soucie de la modestie, de la sagesse de son enfant, tous jettent sur l'or des regards avides, et voilà pourquoi nul ne s'applique à faire ce que je conseille ici. Je vous en prie, avant tout, réglez vos enfants. Le jour où votre fils s'approchera d'une jeune fille chaste, rien qu'à sa vue, il se sentira possédé d'un vif désir, d'une crainte de Dieu plus grande; il y aura un vrai mariage, un mariage honorable, noble, l'union de corps purs que rien n'a souillés; les enfants qui en sortiront seront comblés de toute espèce de bénédictions; l'époux et l'épouse n'auront l'un pour l'autre que déférence; ignorant des mœurs étrangères, ils ne connaîtront réciproquement qu'eux-mêmes pour se céder tout l'un à l'autre.

Mais quand un jeune homme commence à prendre des leçons d'impudicité auprès des courtisanes, quand les désordres d'une vie honteuse sont devenus pour lui une habitude, le premier soir, le second soir encore il apprécie sa jeune épouse, mais bientôt il retombe dans l'infamie, il lui faut les éclats d'un rire dissolu et sans frein, les paroles que rien n'arrête, les attitudes lascives, toute l'ignominie que notre discours ne veut pas exprimer. La noble épouse ne supporte pas cette honte, elle ne se laisse pas profaner. Car si elle a été fiancée à un homme, c'est pour vivre en société avec lui, c'est pour lui donner des enfants, ce n'est pas pour être le honteux objet qui provoque des rires infâmes ; elle doit être la gardienne de sa maison, elle doit le former lui-même à l'honnêteté, elle n'est pas faite pour lui fournir un aliment de débauche. Quant à vous, je le sais bien, vous trouvez pleins de charmes les gestes des courtisanes ; l'Ecriture aussi nous apprend que « le miel coule des lèvres de la courti« sane » (Prov. V, 3); et si je fais tant d'efforts, c'est pour que vous ne goûtiez pas à ce miel qui se change bien vite en amertume. C'est encore ce que dit l'Ecriture : « Qui semble « dans le moment verser un doux breuvage « dans votre gosier, mais bientôt, vous trouvez « un goût plus amer que le fiel, qui vous pé« nètre plus que la pointe d'une épée à deux « tranchants ». (Ibid. 4.)

Que dites-vous? Il faut que vous supportiez même l'immodestie pour ainsi dire, de ma parole, qui brave en ce moment la réserve et la pudeur. Ce n'est pas de gaîté de cœur que je tiens ce langage; ceux qui ont, dans leur conduite, dépouillé toute pudeur, me forcent

à parler. Nous voyons, dans l'Ecriture, un grand nombre d'exemples qui me soutiennent. Ezéchiel, dans les reproches qu'il adresse à Jérusalem, emploie un grand nombre d'expressions dont il ne rougit pas, et il a raison; il ne parle pas pour son plaisir, mais par intérêt pour ceux qui l'inquiètent. Quand ses expressions paraîtraient honteuses, ce n'est certes pas un but honteux qu'il poursuit, au contraire, la pensée la plus honnête l'inspire, il veut purifier les âmes; il faut faire entendre les expressions mêmes des choses, pour que l'âme qui n'a plus de pudeur puisse retrouver ce qu'elle a perdu. Quand le médecin veut faire sortir du corps l'humeur qui le corrompt, il commence par mettre les doigts sur le siége du mal; la main qui cherche la guérison doit commencer par se souiller, pour que la guérison soit possible. C'est ce que je fais en ce moment: si je ne commence pas par souiller ma bouche qui cherche à guérir votre mal, je ne pourrai pas vous guérir. Je me trompe, ni ma bouche ne se souille, ni les mains du médecin ne sont des mains souillées. Pourquoi? C'est que l'impureté n'est pas dans notre nature, dans notre corps, de même que l'impureté ne sort pas des mains du médecin, mais d'ailleurs. Eh bien, si, pour sauver un corps étranger, le médecin ne refuse pas de plonger ses mains dans la pourriture, quand il s'agit de sauver notre propre corps, répondez-moi, pourrons-nous refuser? Car vous êtes notre propre corps, ô vous à qui je m'adresse, corps malade et souillé, et pourtant notre corps.

4. Eh bien, qu'ai-je voulu vous dire, et à quoi tend toute cette exhortation? Voici ce que je dis : le vêtement que porte votre esclave, vous ne voudriez pas le porter, ce vêtement immonde vous dégoûte, vous aimeriez mieux être nu que de vous en servir; mais voilà un corps souillé, immonde, et ce n'est pas seulement à votre esclave qu'il sert, mais à des milliers d'autres, et vous vous en servirez, et vous ne serez pas dégoûté? Vous rougissez d'entendre ces paroles? Ah! rougissez donc des actions, et non des paroles. Je passe toutes les autres infamies, les mœurs perverties, infâmes, la dégradation d'une existence servile, abominable pour un être libre. Vous approchez de la même femme, vous et votre esclave; et encore, s'il n'y avait avec vous que votre serviteur, mais il y a aussi le bourreau. Vous ne supporteriez pas le contact des mains du bourreau; et cette femme qui n'a fait qu'un corps avec lui, vous la pressez dans vos bras, vous la couvrez de vos baisers, et cela sans frissonner d'horreur? sans honte? sans remords? sans crainte?

Je viens de dire à vos pères qu'ils doivent s'occuper promptement de vous marier; mais vous n'en êtes pas moins, vous, exposés à tous les châtiments. S'il n'y avait pas un grand nombre d'autres jeunes gens plus sages que vous, des jeunes gens qui vivent dans la chasteté, s'il ne s'en était pas montré un grand nombre, et autrefois, et aujourd'hui encore, peut-être auriez-vous quelque excuse: mais s'ils existent, quel moyen aurez-vous de prétendre que vous n'avez pas pu éteindre en vous la flamme de la concupiscence? Ceux qui ont eu ce pouvoir vous condamnent, parce qu'ils ne sont pas d'une autre nature que vous. Ecoutez ce que dit Paul : « Recherchez « la paix et la sanctification sans laquelle nul « ne verra le Seigneur ». (Hébr. XII, 14.) Ces menaces ne suffisent-elles pas pour vous remplir de terreur? Vous voyez d'autres hommes, toujours chastes, toujours dignes de tous les respects, et vous, vous ne pouvez même pas rester pur pendant votre jeunesse? Vous voyez d'autres hommes qui ont des milliers de fois triomphé du plaisir, et vous ne combattrez pas le plaisir une seule fois? Voulez-vous que je vous donne l'explication de cette conduite? Ce n'est pas la jeunesse qu'il faut accuser, car, à ce titre, tous les jeunes gens devraient être dissolus; c'est nous-mêmes qui nous jetons dans le bûcher ardent.

Quand vous allez au théâtre, quand vous y prenez place, pour assouvir vos regards de la nudité des femmes, vous goûtez un moment de plaisir, et vous revenez dévoré par la fièvre. Quand vous voyez des femmes qui posent pour montrer leurs formes, quand les yeux et les oreilles ne sont frappés que d'infâmes amours, une telle, dit l'un, aimait un tel et ne l'a pas obtenu, elle s'est pendue, ajoutez à cela les affreux commerces où des mères se perdent avec leurs enfants; quand vous entendez ces choses, que des femmes, que des gestes abominables, et ce n'est pas tout, que des vieillards vous enseignent (des vieillards, des hommes se mettent des masques et jouent des rôles de femmes), je vous le demande, répondez-moi, que devient désormais votre chasteté, avec de pareils entretiens, de pareils specta-

cles, de pareils bourdonnements autour de votre âme, de pareils songes qui occupent ensuite vos nuits ? L'âme naturellement se représente surtout alors ce qui a charmé pendant le jour ses désirs et ses goûts. Donc, quand vous voyez là des choses honteuses, quand vous entendez des discours plus honteux encore, quand vous recevez tant de blessures, quand vous n'y appliquez pas de remèdes, quel moyen que la corruption ne s'étende pas? Quel moyen que la maladie n'empire pas, et cela bien plus vite que pour les plaies qui affligent nos corps? Si nous voulions, bien plus facile que la guérison du corps serait celle de notre volonté malade. Car, pour le corps, il faut et des remèdes, et des médecins, et du temps; pour l'âme, la volonté suffit, et aussitôt elle est bonne ou mauvaise. Car c'est de la volonté qu'est venue la maladie. Quand nous nous plaisons à accumuler sur nous ce qui nous perd, quand nous ne tenons aucun compte de ce qui nous est salutaire, d'où peut nous venir la santé ? Voila pourquoi Paul disait : « Comme les païens, qui ne connaissent « point Dieu ». Soyons donc saisis et de honte et de crainte à voir que les païens, qui ne connaissent point Dieu, pratiquent souvent la chasteté, la continence ; soyons confus d'être pires qu'eux. Il nous est facile de pratiquer la continence, nous n'avons qu'à le vouloir; nous n'avons qu'à nous détourner de ce qui nous perd ; à vrai dire, il n'est pas facile de fuir l'impureté, si nous ne voulons pas la fuir.

Qu'y a-t-il de plus facile que de se rendre à pied sur la place publique? mais grâce à notre insigne mollesse, voilà qui est devenu chose difficile, non pour les femmes seulement, mais, à l'heure où je vous parle, même pour les hommes. Qu'y a-t-il de plus facile que de dormir ? Or, voilà ce que nous avons trouvé moyen de rendre encore difficile. Grand nombre de riches se tournent et retournent inutilement toute la nuit, parce qu'ils ne savent pas attendre, pour dormir, qu'ils aient besoin de dormir. Enfin, il n'y a rien de difficile, quand on veut, de même qu'il n'y a rien de facile, quand on ne veut pas; car tout dépend de nous. Voilà pourquoi l'Ecriture dit encore : « Si vous voulez m'écouter », et encore : « Si vous ne voulez pas m'écouter ». (Is, I, 19.) Donc, tout se réduit à vouloir, à ne pas vouloir. Voilà ce qui fait que nous sommes châtiés, que nous sommes loués. Puissions-nous être du nombre de ceux qui sont loués, et obtenir les biens que nous annoncent les promesses, par la grâce et par la bonté etc.

HOMÉLIE VI.

QUANT A CE QUI REGARDE LA CHARITÉ FRATERNELLE, NOUS N'AVONS PAS BESOIN DE VOUS ÉCRIRE SUR CE SUJET, PUISQUE DIEU VOUS A APPRIS LUI-MÊME A VOUS AIMER LES UNS LES AUTRES; ET, VRAIMENT, C'EST CE QUE VOUS PRATIQUEZ A L'ÉGARD DE TOUS NOS FRÈRES, QUI SONT DANS TOUTE LA MACÉDOINE. (IV, 9-11.)

Analyse.

1. De la nécessité de la charité. — Contre l'oisiveté. — Celui qui travaille, donne aux autres. — Il vaut mieux donner que recevoir. — Le travail, remède à la pauvreté ; la foi en la résurrection, remède à la tristesse.
2. Contre le désespoir où se laissent aller, devant la mort, ceux qui croient en la résurrection. — Spécialement contre la douleur exagérée des veuves. — Sur les veuves inconsolables convolant à de secondes noces.
3. La longue vie, dans les premiers temps du monde, était la récompense de la foi des patriarches. — Longue vie d'Abraham et de Sara. — Ne pas irriter Dieu ; il y a de la prudence à l'aimer par-dessus tout. — Explication de la fermeté de Job. — Quand Dieu nous comble de ses bienfaits, ils sont absolument gratuits, nullement mérités par nous.
4. Devoir des veuves, élever leurs enfants. — Bonheur du ciel : les coursiers, là haut, sont les nuages. — Gloire des élus.

1. Pourquoi, après des discours si pressants sur la modestie et la sagesse, au moment de de leur parler des œuvres à accomplir, au moment de leur prouver qu'il ne faut pas s'affliger du départ de ceux qui nous sont chers, pourquoi ne parle-t-il qu'en passant du principe de tous les biens, de la charité ? « Nous « n'avons pas besoin », dit-il, « de vous écrire ». Il y a là une grande preuve d'intelligence et d'habileté dans l'enseignement spirituel. Il

fait ici deux choses : il montre que la charité est tellement nécessaire, qu'elle n'a pas même besoin d'être enseignée, car les vérités d'une grande importance éclatent aux yeux de tous; ensuite il les touche plus vivement en leur parlant ainsi, que s'il leur adressait une exhortation. Celui qui, par la considération que vous avez fait votre devoir, se dispense de vous exhorter, supposé que vous ne l'ayez pas rempli, vous excite plus fortement à l'accomplir. Et maintenant, voyez, il ne parle pas de la charité envers tous, mais de la charité envers ses frères. « Nous n'avons pas besoin de vous « écrire ». Il fallait donc se taire, ne rien dire, puisqu'il n'en était pas besoin. Mais, en disant : Il n'est pas besoin, il dit plus que s'il faisait un discours en règle : « Puisque Dieu vous a appris lui-même ». Voyez quel honneur il leur fait : il leur donne Dieu lui-même pour maître. Il n'est pas nécessaire, dit-il, qu'un homme vous instruise. C'est ce que dit encore le Prophète : « Dieu leur apprendra à tous ». — « Puisque « Dieu vous a appris lui-même », dit-il, « à « vous aimer les uns les autres, et, vraiment, « c'est ce que vous pratiquez à l'égard de tous « nos frères, qui sont dans toute la Macédoine », et à l'égard de tous les autres, dit-il. Ce sont là des paroles tout à fait pressantes, pour les porter à cette conduite. Ce n'est pas sans y penser que je vous dis que Dieu vous a instruits lui-même; je le vois bien, aux œuvres que vous faites; et, à l'appui de ces paroles, il cite un grand nombre de témoignages.

« Nous vous exhortons, mes frères, à vous « avancer de plus en plus dans cet amour, à « vous étudier, à vivre en repos, à vous appli- « quer chacun à ce que vous avez à faire, à « travailler de vos propres mains, ainsi que « nous vous l'avons ordonné, afin que vous « vous conduisiez honnêtement envers ceux qui « sont hors de l'Eglise, et que vous vous mettiez « en état de n'avoir besoin de personne ». Il leur montre ici combien de maux résultent de l'oisiveté; de combien de vertus le travail est la source. Vérité qu'il met hors de contestation, par des exemples pris des choses qui nous entourent, comme il le fait dans un grand nombre de passages; l'apôtre a grande raison de procéder ainsi : car, pour le commun des hommes, les choses sensibles sont plus éloquentes que les choses spirituelles. Le propre de la charité envers le prochain, ce n'est pas de recevoir, mais de donner. Et maintenant, voyez la sagesse de l'apôtre; au moment d'adresser aux fidèles une prière, des avertissements, il s'arrête, il établit simplement la règle de la vertu parfaite ; il veut laisser aux fidèles un moment pour respirer, après ses premiers avertissements; il veut qu'ils puissent se remettre de ses menaces. On l'a entendu dire : « Donc l'outrage n'est pas un ou- « trage à un homme, mais à Dieu ». Une raison si forte ne souffre pas qu'on regimbe contre le précepte. Or, maintenant, l'effet du travail c'est que l'homme actif ni ne reçoit rien des autres, ni ne languit dans l'oisiveté. Celui qui travaille, donne aux autres : « C'est un plus grand « bonheur », est-il dit, « de donner que de re- « cevoir ». (Act. xx, 35.)

« A travailler », dit-il, « de vos propres « mains » ; où sont ceux qui veulent voir ici une œuvre spirituelle ? Comprenez-vous comment le texte enlève à cette explication toute vraisemblance, par ces mots : « De vos propres « mains ? » Est-ce qu'on jeûne avec les mains? Est-ce qu'elles servent à veiller, à coucher sur la dure ? Nul ne peut le soutenir. Mais il parle d'un travail spirituel ; c'est en effet une œuvre spirituelle que de travailler pour fournir aux besoins des autres, et rien ne vaut ce travail. « Afin que vous vous conduisiez honnêtement ». Voyez sa manière de les toucher : il ne dit pas : De peur que vous ne vous déshonoriez en mendiant, mais il exprime implicitement cette pensée, d'une manière douce, de manière à piquer sans être blessant. Car, si les fidèles qui sont avec nous, se scandalisent de cette mendicité, à plus forte raison les étrangers trouvent-ils mille sujets d'accusations et de reproches, à la vue d'un homme sain de corps, pouvant se suffire à lui-même, et qui mendie, et qui a besoin des autres. Aussi nous appellent-ils d'un nom qui signifie « marchands du « Christ. Voilà comment », dit-il ailleurs, « le « nom de Dieu est blasphémé ». (Rom. II, 24.) Mais ici, rien de pareil. Il leur parle de ce qui pouvait le plus les toucher de la honte d'une pareille conduite. « Or, nous ne voulons pas, « mes frères, que vous ignoriez ce que vous « devez savoir, touchant ceux qui dorment « du sommeil de la mort, afin que vous ne « vous attristiez pas, comme font les autres « hommes qui n'ont point d'espérance (12) ».

2. Les deux plus grandes causes des troubles de leurs pensées, c'étaient la pauvreté, et un chagrin porté au découragement, raisons

de trouble aussi pour le reste des hommes. Voyez comment s'y prend l'apôtre, pour guérir ces blessures. La pauvreté leur venait de ce qu'on leur avait enlevé leurs biens; or, s'il donne à ceux qui se sont vu ravir leurs biens à cause du Christ, le conseil de gagner leur vie par le travail, à plus forte raison le donne-t-il aux autres hommes. On leur avait enlevé leurs biens; c'est ce qui résulte de ces paroles : « Vous êtes devenus les imitateurs des « Eglises de Dieu, qui ont embrassé la foi « de Jésus-Christ, dans la Judée ». (I Thess. II, 14.) Comment cela? c'est qu'en écrivant à ces Eglises, il leur disait : « Vous avez vu avec « joie tous vos biens pillés ». (Hébr. X, 34.) Maintenant, dans le passage qui nous occupe, il parle de la résurrection. Quoi donc? n'avait-il pas déjà discouru avec eux sur ce sujet? sans doute; mais il insinue ici un autre mystère. Quel est-il? C'est que « nous, qui som« mes vivants et qui sommes réservés, » dit-il, « pour l'avénement du Seigneur, nous ne « préviendrons point ceux qui sont dans le « sommeil de la mort (14) ». La résurrection suffit pour consoler celui que tourmente la douleur; il suffit aussi de ce qu'il dit en ce moment pour confirmer la foi en la résurrection. Reprenons donc, et disons comme lui : « Or, nous ne voulons pas, mes frères, que « vous ignoriez ce que vous devez savoir, tou« chant ceux qui dorment du sommeil de la « mort, afin que vous ne vous attristiez pas, « comme font les autres hommes, qui n'ont « point d'espérance ». Voyez ici quelle douceur de langage; il ne leur dit pas : Etes-vous assez privés de raison, comme aux Galates (Galat. III, 3), assez insensés, vous, qui connaissez la résurrection, pour succomber à la douleur comme les incrédules? Il leur dit, avec une parfaite douceur : « Je ne veux pas »; montrant d'ailleurs qu'il respecte leur vertu. Et il ne dit pas, touchant ceux qui sont morts, mais, dès ses premières paroles, il pose le fondement de la consolation.

Se frapper la poitrine, au trépas de ceux qui ne sont plus, ce n'est pas là, assurément, une conduite digne de ceux qui espèrent; sans doute l'âme qui ne sait rien de la résurrection, qui prend cette mort pour une mort, a raison de gémir, de se lamenter sur ceux qui ont péri, de se livrer à une insupportable douleur; mais toi qui attends la résurrection, pourquoi te lamentes-tu? Le deuil ne convient qu'à ceux qui n'ont pas d'espérance. Ecoutez, ô femmes; vous toutes qui aimez les gémissements, vous toutes qui vous livrez au deuil outre mesure, vous faites ce que font les gentils. Si le deuil, au moment du départ de ceux qui ne sont plus, est le propre des gentils, que dirons-nous de ceux qui se frappent la poitrine, qui se déchirent les joues? Quel nom leur donner, répondez-moi? D'où viennent vos lamentations, si vous croyez que le mort ressuscitera, si vous croyez qu'il n'est pas mort, si vous croyez qu'il n'y a là qu'un assoupissement et un sommeil? Mais, me répond-on, les habitudes si cruellement changées, un appui que l'on perd, un surveillant, un protecteur, tant de services précieux ravis à la fois! Quand vous perdez un fils, avant l'âge, incapable jusqu'à ce jour de rien faire pour vous, pourquoi vos lamentations, pourquoi vos regrets? C'est, dit-on, qu'il montrait de belles espérances, et je croyais qu'il prendrait soin de moi. Et voilà pourquoi je regrette mon mari; pourquoi, mon fils; pourquoi je me frappe la poitrine; pourquoi je gémis; je crois en la résurrection, mais je suis abandonnée, sans secours; j'ai perdu mon protecteur, celui qui habitait avec moi, dont la vie était liée à la mienne, celui qui me consolait; de là mon deuil; je sais bien qu'il ressuscitera, mais je ne puis, en attendant, supporter la séparation; une multitude d'affaires tourbillonnent sur moi; je suis exposée à tous ceux qui veulent me nuire; mes serviteurs, qui me craignaient auparavant, aujourd'hui me méprisent et m'insultent; celui que mon époux a bien traité, a oublié aujourd'hui ses bienfaits; mais celui qui a souffert de lui quelque rigueur, garde rancune à l'homme qui n'est plus, et tourne contre moi sa colère. C'est ce qui fait que je ne supporte pas mon veuvage, que mon deuil ne saurait être paisible, et voilà pourquoi je me frappe la poitrine, voilà pourquoi je me lamente.

Comment donc nous y prendre pour consoler ces femmes? Que leur dire? Comment bannir, loin d'elles, le chagrin? D'abord, j'essaierai de leur prouver que ce ne sont pas là des paroles qui expriment la douleur, que c'est le langage de tout ce qu'il y a, en réalité, de plus déraisonnable dans la passion. En effet, si vous avez de la douleur pour ce que vous dites, il faudrait pleurer toujours celui qui est parti; si, au contraire, au bout d'un

an, vous l'avez aussi bien oublié que s'il n'avait jamais existé, ce qui vous fait pleurer, ce n'est pas celui qui n'est plus, ni sa tutelle que vous avez perdue; mais c'est la séparation qui vous est insupportable; et vous ne pouvez vous résigner à voir vos relations rompues. — Eh bien! que diront celles qui convolent à de secondes noces? assurément ce n'est pas le premier mariage qu'elles regrettent; mais laissons-les, ne nous adressons qu'à celles dont la douleur est fidèle à ceux qui ne sont plus. Pourquoi pleurez-vous votre enfant? Pourquoi pleurez-vous votre mari? C'est que je n'ai pas joui de l'un; c'est que je m'attendais à jouir de l'autre plus longtemps. Je vous le demande, quelle manque de foi que de penser qu'un mari, qu'un enfant puisse vous assurer un bonheur qui ne vous serait pas assuré par Dieu? Comment ne voyez-vous pas que c'est Dieu que vous irritez? Si le Seigneur vous prend ces objets de votre tendresse, souvent c'est pour que vous ne vous y attachiez pas, en renonçant aux espérances d'en-haut; car le Seigneur est un Dieu jaloux, et ce qu'il veut surtout de nous, c'est notre amour, et cela parce qu'il est pour nous plein d'amour. Vous savez bien comment se comporte l'amour ardent; celui qui aime, est jaloux jusqu'à mieux aimer perdre la vie, que de se voir préférer un rival; et voilà pourquoi Dieu vous a pris votre mari ou votre enfant; c'est à cause de ces paroles que vous avez prononcées.

3. Expliquez-moi, en effet, pourquoi, dans les anciens temps, il n'y avait ni veuvage, ni perte prématurée; pourquoi Abraham et Isaac vécurent si longtemps; c'est parce que Isaac, étant plein de vie, Abraham lui préféra Dieu. En effet, Dieu lui dit : Va me l'immoler. Et Abraham immola son fils. Pourquoi Sara atteignit-elle une si longue vieillesse? C'est parce que Sara étant pleine de vie, Abraham écouta Dieu plus que Sara; aussi Dieu lui disait : « Ecoute Sara ton épouse ». (Gen. XXI, 12.) Ni l'amour pour un mari, ni l'amour pour une femme, ni l'intérêt pour un enfant, n'excitait alors la colère de Dieu. Mais aujourd'hui que nous sommes penchés vers la terre et tout à fait déchus, maris, nous aimons nos femmes plus que Dieu; femmes, nous nous attachons à nos maris plus qu'à Dieu; et alors Dieu, malgré nous, nous rappelle à son amour. N'aime pas ton mari plus que Dieu, et tu ne sentiras jamais le veuvage; je dis plus, supposé que tu sois veuve, tu ne sentiras pas ton état. Pourquoi? c'est que tu as pour défenseur un ami plus tendre, un protecteur immortel. Si tu aimes Dieu plus que tout, ne pleure pas; car celui que tu aimes plus que tout, est immortel, et il ne permet pas que tu sois sensible à la perte du moins aimé. Un exemple vous prouvera cette vérité; répondez-moi, vous avez un mari, qui fait tout au gré de vos désirs; la considération l'entoure; il répand la gloire tout autour de vous; il chasse loin de vous tous les mépris; c'est un homme fameux auprès de tous, plein de sagesse, d'habileté, d'amour pour vous; vous êtes heureuse par lui; il vous donne un fils, et ce fils, avant l'âge, s'en va; est-ce que vous sentirez le deuil? nullement. Celui qui est plus aimé, rend la perte moins sensible. Eh bien, maintenant, si vous avez plus d'amour pour Dieu que pour votre mari, Dieu ne vous l'enlèvera pas aussi vite; s'il vous l'enlève, vous n'en ressentirez pas le deuil; voilà pourquoi le bienheureux Job n'a pas éprouvé une douleur trop amère en apprenant, coup sur coup, la mort de ses enfants; il aimait Dieu plus que ses fils. L'objet aimé étant plein de vie, ses pertes n'étaient pas faites pour l'abattre.

Que dis-tu, ô femme, ton mari et ton fils te défendaient et veillaient sur toi, et Dieu te traite avec rigueur? Ce mari, qui te l'a donné? N'est-ce pas Dieu? Et toi-même, qui est-ce qui t'a faite? N'est-ce pas Dieu? Tu n'étais pas, et et il t'a donné l'être; et il a mis en toi une âme; et il t'a douée de pensées; et il a daigné se faire connaître à toi; et, à cause de toi, il a traité avec rigueur son Fils unique; et tu dis que c'est toi qu'il traite avec rigueur; et tu dis que celui qui est esclave comme toi, a pour toi moins de rigueur? Quelle colère n'excitent pas de telles paroles? Qu'as-tu reçu, quel pareil bienfait as-tu éprouvé de la part de ton mari? Tu ne saurais le dire. Si quelquefois il t'a traitée avec bienveillance, sa bienveillance était provoquée par la tienne qui avait commencé. Mais à propos de Dieu, ce langage est impossible; quand Dieu nous comble de ses bienfaits, ce n'est pas pour répondre aux nôtres, il n'a besoin de personne, il n'écoute que sa seule bonté, pour faire du bien aux hommes; il t'a promis le royaume du ciel, il t'a donné la vie immortelle, la gloire, la fraternité, l'adoption des enfants de Dieu; il t'a

faite cohéritière de son Fils unique ; et toi, après tant de bienfaits, tu penses encore à ton mari? De quels dons t'a-t-il gratifiée, qui ressemblent à ces dons?

Le Seigneur a fait lever pour toi son soleil, et il t'a envoyé la pluie ; il te nourrit des fruits des saisons ; malheur à notre ingratitude. Il te prend ton mari pour que tu n'y attaches pas toute ton âme, et toi, tu t'obstines à poursuivre celui qui est parti ; et tu renonces à Dieu quand tu devrais le bénir, quand tu devrais te jeter tout entière dans ses bras ; car enfin, qu'as-tu reçu de ton mari? Les douleurs de l'enfantement, les fatigues, les outrages, et souvent les querelles, et les reproches, et les paroles d'indignation. N'est-ce pas là ce qu'il faut attendre des maris? Mais il y a aussi, me répond cette femme, d'autres présents bien doux. Quels sont-ils? Il m'a revêtue de vêtements somptueux, il a couvert d'or mon visage, il m'a faite considérable pour tous. Eh bien, si vous voulez, Dieu vous donnera un ornement bien plus riche, car l'or est une parure moins splendide que l'honnêteté. Notre Roi a aussi des vêtements qui ne ressemblent pas à ceux de la terre, qui sont bien plus riches ; il ne tient qu'à vous de les revêtir. Quels sont-ils? Des vêtements brochés d'or ; vous n'avez qu'à vouloir, pour en revêtir votre âme. Mais votre mari vous a rendue considérable parmi les hommes ; quelle merveille ! le veuvage vous a rendue respectable pour les démons. Autrefois, vous commandiez à vos serviteurs, je veux bien dire que vous leur commandiez ; aujourd'hui vous avez pour serviteurs, soumis à votre empire, les puissances incorporelles, les principautés, les dominations, le prince de ce monde. Et maintenant, vous ne me parlez pas des chagrins qui vous tourmentaient avec votre mari ; si parfois vous aviez à craindre les magistrats, si parfois, dans le voisinage, d'autres personnes étaient plus considérées que vous ; aujourd'hui, vous êtes affranchie de tous ces soucis, et de la terreur, et de la crainte. Mais voilà ce qui vous inquiète : qui les nourrira, ces enfants qui vous restent? Le père des orphelins ; car qui vous les a donnés? répondez-moi. N'entendez-vous pas le Christ dire dans l'Evangile : « La vie n'est-elle pas plus que la « nourriture, et le corps plus que le vêtement? » (Matth. VI, 25.)

4. Voyez-vous que ces lamentations ne viennent pas d'une affection dont l'âme s'est fait une habitude, mais du manque de foi? Mais les enfants n'ont plus une position si brillante, une fois que leur père est mort. Pourquoi ? Dieu est leur père, et leur position a cessé d'être brillante? Combien vous en montrerai-je d'enfants élevés par des veuves, qui ont acquis de la considération? Combien furent élevés par leur père, qui ont péri? Car, si vous les élevez comme il convient, dès le premier âge, ils jouiront d'un plus grand bienfait que de la sollicitude paternelle. Et voilà la fonction des veuves, elles doivent élever leurs fils. Ecoutez ce que dit saint Paul : « Si elle a bien élevé ses enfants » ; et ailleurs : « Elle se sauvera par les enfants qu'elle aura « mis au monde » (l'apôtre ne dit pas par son mari) « s'ils persévèrent dans la foi, dans la « charité, dans la sainteté et dans une vie bien « réglée ». (I Tim. V, 10 et II, 15.) Inspirez-leur la crainte de Dieu dès l'enfance, et il les gardera mieux que n'importe quel père ; ce sera là, pour eux, le mur indestructible. En effet, quand le gardien réside à l'intérieur, nous n'avons pas besoin des appuis du dehors ; si au contraire ce gardien manque, toutes les choses du dehors sont inutiles. Voilà ce qui leur tiendra lieu de richesse, de gloire, de parure ; voilà qui fera leur splendeur, non-seulement sur la terre, mais dans les cieux. Ne regardez pas ceux qui ont des ceintures d'or, ceux que portent des coursiers, ceux qui brillent, dans les palais des rois, de l'éclat de leurs pères, ceux qui ont un cortége de serviteurs et de pédagogues.

Voilà peut-être ce qui excite les lamentations des veuves sur leurs fils orphelins ; elles pensent, elles se disent : Si mon fils avait encore son père, il jouirait de toute cette félicité, tandis que maintenant le voilà abaissé, sans honneur ; nul n'a de considération pour lui. Bannis ces pensées, ô femme ; ouvre-toi les portes du ciel par les conceptions de ton esprit ; contemple la royauté d'en-haut, c'est là que le vrai roi réside ; considère ceux qui demeurent sur la terre : peuvent-ils être revêtus de plus de gloire que ton fils, élevé à ces hauteurs? Gémis alors, si tu peux. S'il est sur la terre quelque gloire, il n'en faut tenir aucun compte ; tu peux te représenter ton fils comme un soldat du ciel, enrôlé dans cette sublime armée. Les soldats de là-haut ne montent pas des chevaux ; leurs coursiers sont les nuages ;

ils ne se traînent pas sur la terre, ils volent dans le ciel ; ils n'ont pas des esclaves précédant leur marche, ce sont les anges qui vont devant eux ; ils n'escortent pas un roi mortel, mais le Roi qui possède en propre l'immortalité, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs ; ils n'entourent pas leurs reins d'une ceinture vulgaire, mais d'une gloire ineffable ; et ils éclipsent les rois et tous ceux qu'on honore et qu'on estime ; car, dans cette résidence royale, on ne recherche ni trésors, ni noblesse, ni rien de pareil ; on ne recherche que la vertu ; et, avec elle, rien ne manque et l'on est au premier rang.

Rien ne nous est difficile, si nous voulons être sages. Lève les yeux au ciel, et vois de combien ces hauteurs dominent le faîte des rois. Si, de ces rois supérieurs, les parvis sont tellement magnifiques, que les palais des rois de la terre ne sont plus que de la boue ; si l'un de nous peut mériter de voir de près, dans toutes ses parties, cette sublime demeure, quelle ne sera pas sa félicité ? « La veuve qui « est vraiment veuve et abandonnée », dit l'apôtre, « espère en Dieu ». (I Tim. v, 5.) A qui adressé-je ces paroles ? Aux veuves qui ont des enfants, parce qu'elles sont de beaucoup plus considérables aux yeux de Dieu ; parce qu'elles ont une plus grande occasion de plaire à Dieu ; parce que tous leurs liens sont brisés ; parce qu'elles n'ont plus rien qui les retienne ; parce qu'elles n'ont plus de chaînes à traîner. Tu es séparée de ton mari, mais tu es unie à Dieu ; tu n'as plus de compagnon d'esclavage partageant son existence avec toi, partage ton existence avec le Seigneur. Lorsque tu pries, n'est-ce pas avec Dieu que tu t'entretiens ? réponds-moi. Lorsque tu fais la lecture, écoute sa voix qui te parle ; que te dit-il ? Des paroles bien plus désirables que les paroles d'un époux. Un époux, même quand il vous flatte, ne vous fait pas grand honneur ; ce n'est qu'un compagnon d'esclavage ; mais quand le Seigneur flatte sa servante, c'est alors que l'affection bienveillante est précieuse. Comment le Seigneur nous témoigne-t-il sa bonté ? Ecoutez ses paroles : « Venez à moi, vous tous « qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je « vous soulagerai » ; et encore, il nous crie par le Prophète : « Une mère peut-elle oublier « son enfant, et n'avoir point compassion du « fils qu'elle a porté dans ses entrailles ; mais, « quand même elle l'oublierait, pour moi, je « ne vous oublierai jamais ». (Isaïe, XLIX, 15.) Quelles paroles d'amour ! Et ailleurs : « Tour-« nez-vous vers moi » ; et dans un autre passage encore : « Tourne-toi vers moi, et tu « seras sauvé ». (Isaïe, IV, 5, 22 ; XLIV, 22.) Si l'on veut recueillir, dans le Cantique des cantiques, d'autres expressions plus mystiques : « Ma colombe, mon unique beauté ». (Cant. II, 10.) Voilà ce que dit le Seigneur à l'âme qu'il chérit. Quoi de plus doux que ces paroles ? Voyez-vous l'entretien de Dieu avec l'homme ?

Eh quoi ? dites-moi ; ne voyez-vous pas combien de fils de ces femmes bienheureuses, sont partis, sont couchés dans les tombeaux ; combien de femmes ont souffert des douleurs plus cruelles, perdant leur mari avant de perdre leurs enfants ? Elevons nos âmes, appliquons-les aux divines promesses, méditons-les, et aucun chagrin ne nous accablera, et nous passerons notre vie entière dans la joie spirituelle, et nous jouirons des biens de l'éternité. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et par la bonté, etc.

HOMÉLIE VII.

JE NE VEUX PAS QUE VOUS IGNORIEZ, MES FRÈRES, CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR TOUCHANT CEUX QUI DORMENT DU SOMMEIL DE LA MORT, AFIN QUE VOUS NE VOUS ATTRISTIEZ PAS, COMME FONT LES AUTRES HOMMES, QUI N'ONT PAS L'ESPÉRANCE. (IV, 12 ET 13.)

Analyse.

1. Sur le dogme de la résurrection. — Le Christ a réellement revêtu notre chair ; autrement la résurrection n'a pas de sens. — Il faut distinguer la résurrection universelle, et la résurrection individuelle et particulière.

2. Des objections qu'on opposait au dogme de la Résurrection. — Sur la métempsycose. — Allusion à diverses erreurs des Grecs. — Images naturelles pour faciliter la foi en la résurrection.
3. Nous ne savons rien de rien, nous ne comprenons rien ; rien n'est impossible à Dieu.

1. Bien des douleurs ne nous viennent que de notre ignorance, à ce point que si nous étions instruits, nous bannirions la tristesse. C'est ce que Paul fait voir par ces paroles : « Je ne veux pas que vous ignoriez, afin que « vous ne vous attristiez pas, comme font les « autres hommes, qui n'ont pas l'espérance ». Que leur défendez-vous d'ignorer ? Le dogme de la Résurrection, dit l'apôtre. Mais pourquoi ne leur dites-vous pas : Le châtiment réservé à qui ne connaît pas le dogme de la Résurrection? C'est que c'était chose manifeste et avouée, et qu'à cette pensée du châtiment facile à sous-entendre, il en voulait ajouter une autre aussi très-profitable. Ils croyaient à la résurrection, ce qui ne les empêchait pas de se lamenter, de là les paroles de l'apôtre. Il ne tient pas le même langage aux incrédules, et à ceux dont il s'occupe ici : car évidemment ces derniers, puisqu'ils s'inquiétaient des temps, n'ignoraient pas le dogme.

« Car si nous croyons », dit l'apôtre, « que « Jésus est mort et ressuscité et vivant, nous « devons croire aussi que Dieu amènera avec « Jésus, ceux qui se seront endormis en lui « (13) ». Où sont-ils ceux qui ne veulent pas que le Seigneur ait réellement pris notre chair ? Evidemment, s'il ne s'est pas incarné, il n'est pas mort ; mais, s'il n'est pas mort, il n'est pas ressuscité. Que deviennent les raisons que l'apôtre nous donne pour nous porter à la foi ? Faut-il n'y voir, comme font les contradicteurs, qu'une frivole imposture ? Car si la mort est le fait du péché, comme le Christ est sans péché, que deviennent les exhortations de l'apôtre ? Et maintenant pourquoi dit-il encore : « Comme font les autres hom- « mes qui n'ont pas l'espérance ? » C'est comme s'il disait : Que pleurez-vous, ô hommes ? sur qui vous affligez-vous ? sur les pécheurs, ou simplement sur tous ceux qui meurent ? Et ceux qui n'espèrent pas en la résurrection, que pleurent-ils eux-mêmes, puisque tout est néant pour eux ? « Le premier- « né », dit l'apôtre, « d'entre les morts » (Col. I, 18), c'est-à-dire les prémices. Donc, puisqu'il y a des prémices, il faut qu'il y ait une suite. Maintenant voyez, l'apôtre s'abstient ici de raisonnements, parce qu'il s'adressait à des âmes bien disposées. Mais quand il écrit aux Corinthiens, il développe les preuves et il ajoute : « Insensés que vous êtes, ce que vous « semez ne se vivifie-t-il pas ? » (I Cor. XV, 36.) Son langage d'aujourd'hui avec les Thessaloniciens, convient mieux, à la condition de s'adresser à des fidèles : les mêmes paroles, aux gentils, quelle efficacité auraient-elles pu avoir ?

« Nous devons croire aussi », dit l'apôtre, « que Dieu amènera, avec Jésus, ceux qui se « seront endormis en lui ». Encore, « ceux qui « se seront endormis » ; il ne dit jamais, les morts. A propos du Christ, il lui a bien fallu dire « est mort », avant de dire qu'il est ressuscité ; mais ici : « Ceux qui se seront endor- « mis en Jésus ». Ou il faut entendre, par ces paroles, ceux qui se sont endormis ayant la foi dans Jésus, ou l'apôtre déclare que Dieu, par le moyen de Jésus, réunira ceux qui se seront endormis, à savoir les fidèles. Ici les hérétiques prétendent qu'il s'agit de ceux qui ont reçu le baptême. Mais alors que signifie le : Nous devons croire « aussi ? » En effet, Jésus ne s'est pas endormi dans le baptême. Pourquoi donc l'apôtre dit-il : « Ceux qui se seront endormis ? » C'est qu'il ne parle pas d'une résurrection universelle, mais d'une résurrection particulière. « Dieu amènera, avec Jésus, ceux qui se seront « endormis avec lui », dit l'apôtre, et c'est sa manière de parler dans un grand nombre d'endroits.

« Ainsi nous vous déclarons, comme l'ayant « appris du Seigneur, que nous, qui sommes « vivants, et qui sommes réservés pour son « avénement, nous ne préviendrons point ceux « qui sont dans le sommeil (14) ». C'est en parlant des fidèles qu'il dit encore : « Ceux qui « se seront endormis avec le Christ ». Ailleurs : « Les morts ressusciteront ». Ensuite, ce n'est plus seulement de la résurrection qu'il traite, mais, et de la résurrection, et du degré d'honneur au sein de la gloire. Tous jouiront de la résurrection, dit-il ; quant à la gloire, tous n'y participeront pas, mais ceux qui se seront endormis « avec le Christ ». Donc l'apôtre, jaloux de les consoler, ne les console pas seulement par la résurrection, mais par tous les honneurs qui les attendent, et par la brièveté du temps qui les en sépare ; ce qu'il fait, parce qu'ils connaissaient le dogme de la Ré-

surrection. La preuve que c'est par tous ces honneurs qu'il les veut consoler, c'est la suite de ses paroles : « Et nous serons toujours avec « le Seigneur, et nous serons ravis dans les « nuages». (I Cor. xv.) Mais comment les fidèles se sont-ils endormis avec Jésus? C'est-à-dire qu'ils possèdent le Christ en eux. Quant à cette expression, « amènera avec Jésus », c'est pour montrer qu'on les amène de tous les côtés. « Nous vous déclarons », dit l'Apôtre, « comme « l'ayant appris du Seigneur ». Sur le point d'annoncer une vérité aussi étrange, il prend les précautions nécessaires pour opérer la persuasion : « Comme l'ayant appris du Sei« gneur », dit-il ; ce qui signifie, nous ne parlons pas de nous-mêmes; nous vous disons ce que le Christ nous a enseigné : « Que nous « qui sommes vivants, et qui sommes réservés « pour son avénement, nous ne préviendrons « point ceux qui sont dans le sommeil ». C'est ce qu'expriment ces paroles de la lettre aux Corinthiens : « En un moment, en un clin « d'œil... » (Ibid), où l'apôtre assure la foi à la résurrection par la manière même dont elle doit s'accomplir.

2. C'est qu'aussi l'on objectait des difficultés naturelles; alors l'apôtre montre qu'il est aussi facile à Dieu d'enlever les morts que les vivants. Quant à ce mot : « Nous », il ne l'applique pas à lui-même, car il ne devait pas vivre jusqu'à l'époque de la résurrection, mais il l'applique aux fidèles; voilà pourquoi il ajoute : « Qui « sommes réservés pour l'avénement du Sei« gneur, nous ne préviendrons pas ceux qui « sont dans le sommeil ». C'est comme s'il disait : Ne créez pas des difficultés, lorsque vous entendez dire que les vivants d'alors ne préviendront pas les morts tombés en dissolution, en putréfaction, ceux qui sont morts depuis des milliers d'années; c'est Dieu qui fait tout. Et, comme il lui est facile de faire comparaître ceux qui ont tous leurs membres, il lui est également facile de faire venir ceux qui sont décomposés. Mais il y a des personnes qui ne croient pas à ces choses, dans l'ignorance où elles sont de Dieu. Lequel, dites-moi, est le plus facile de faire venir du néant à l'existence, ou de ressusciter ce qui était décomposé?

Mais que disent les incrédules? Un tel a souffert un naufrage, et il a été englouti, et, dans la chute qu'il a faite au fond de l'eau, de nombreux poissons l'ont reçu. Et chacun de ces poissons lui a mangé un membre; et ensuite, de ces poissons mêmes, l'un a été pris dans un tel golfe, l'autre, dans tel autre, et celui-ci a été mangé par celui-là, et celui-là par un troisième. Et maintenant ceux qui ont mangé les poissons, par qui l'homme a été dévoré, ont péri; les uns, dans telle contrée; les autres, dans telle autre, et ces mangeurs de poissons ont été mangés des vers : dans cette confusion, dans cette dispersion, le moyen de croire à une résurrection? Qui rassemblerait cette poussière? A quoi tend ce discours, ô homme, et que signifie cet enchaînement de réflexions frivoles dans un problème inexplicable? Car, répondez-moi, si cet homme n'était pas tombé dans la mer, si un poisson ne l'avait pas mangé; si ce poisson n'avait pas été lui-même mangé par des hommes sans nombre; si ce mort eût été déposé, après les funérailles ordinaires, dans un tombeau, à l'abri des vers, hors de toute atteinte nuisible, expliquez encore la résurrection, après la dissolution; expliquez la poussière et la cendre qui se rattachent, pour se coller ensemble; expliquez d'où peut renaître la fleur de la vie dans un cadavre. N'y a-t-il pas là un mystère inexplicable? Si ce sont des grecs qui nous opposent ces doutes, nos réponses seront interminables; car enfin, n'ont-ils pas, au milieu d'eux, des penseurs qui donnent des âmes aux plantes, à des arbres, à des chiens? Lequel est le plus facile, dites-moi, de reprendre possession de son corps, ou de revêtir un corps étranger? Il en est d'autres qui parlent d'un feu qui consume tout, et qui croient à la résurrection des vêtements et des chaussures, et on ne les tourne pas en ridicule; d'autres arrivent avec leurs atomes. Quant à ceux-là, nous n'avons rien à leur dire. Mais pour les fidèles, si toutefois il faut appeler fidèles ceux qui nous interrogent, nous leur dirons comme l'apôtre, que c'est de la corruption que vient toute vie, toute plante, tout germe. (I Cor. xv, 36.)

Ne voyez-vous pas le figuier? Quel tronc, que de souches et que de feuilles, de rameaux, de bourgeons, de racines, qui se prolongent, qui s'entrelacent; et cet arbre si grand, dont vous voyez la nature, naît de ce grain, jeté de haut en bas, et qui se corrompt et qui meurt; car, s'il ne devient pas poussière et dissolution, rien ne se fera. Expliquez-moi cet effet; et la vigne, si belle à voir,

et dont le fruit est si doux, sort de ce grain d'une forme si laide. Et enfin, répondez-moi, n'est-ce pas de l'eau seulement qui tombe d'en-haut; et comment cette eau, qui est une par sa nature, subit-elle de si nombreuses transformations? Car voilà qui est bien plus merveilleux que la résurrection. Là même germe, même plante, même substance, une grande parenté; ici, dans la pluie, une seule et même qualité. une seule et même nature; comment donc subit-elle de si nombreux changements? La vigne produit du vin, et non-seulement du vin, mais, et des feuilles, et la sève. Et en effet, ce n'est pas seulement la grappe, mais tout le reste, tout ce qu'on voit dans la vigne, qui en tire sa nourriture. Et de même l'olivier produit, avec l'huile, tout ce qui sort de l'olivier; et remarquez cette merveille : ici l'humide, là le sec; ici le doux, là l'aigre; ici l'astringent, là l'amer; d'où viennent, répondez-moi, tant de changements? Donnez-moi l'explication; impossible à vous. Et maintenant, considérez-vous vous-mêmes, je vous en prie, car voilà un sujet qui est plus près de vous. Cette première semence, comment se change-t-elle de manière à former des yeux, des oreilles, des mains, un cœur? D'où lui viennent tant de formes qui la dessinent? Ne voyez-vous pas, dans le corps, d'innombrables différences de figure, de grandeur, de qualité, de position, de puissance, d'harmonie? Comment des nerfs, des veines, des chairs, des os, des membranes, des artères, des muscles, des cartilages et bien d'autres choses particulières, que les médecins connaissent et dont ils parlent d'une manière exacte, qui sont des attributs de notre nature, comment tout cela vient-il d'une seule et même semence? Cette merveille ne vous semble-t-elle pas bien plus complexe, bien plus inexplicable? Comment l'humide et le mou se réunissent-ils de manière à former ce qui est dur et froid, à former un os? de manière à produire le chaud et l'humide, réunis dans le sang? le froid et le mou, réunis dans le nerf? le froid et l'humide, réunis dans l'artère? D'où vient tout cela, répondez-moi? D'où vient que vous ne doutez pas? Ne voyez-vous pas, chaque jour, la résurrection et la mort dans l'écoulement des âges? Où s'en est allée la jeunesse? D'où est venue la vieillesse? Et comment ce qui a vieilli, ce qui ne peut pas se donner la jeunesse à soi-même, enfante-t-il, dans un autre, l'enfance, plus jeune que la jeunesse? Que ce que l'on ne peut se donner à soi-même, on le donne à un autre?

3. C'est ce que nous montrent et les arbres et les animaux. Pourtant, ce qu'on donne à un autre, on devrait d'abord se le donner à soi-même; mais c'est là une exigence de la raison humaine : quand Dieu agit, il faut que tout cède. Si ces mystères sont inexplicables, à tel point qu'il n'est rien de plus inexplicable, je ne puis m'empêcher de penser aux insensés dont l'esprit se travaille sur la génération incorporelle du Fils. Nous portons, dans nos mains, des choses mille fois étudiées, que nul ne peut comprendre. Comment donc se travailler ainsi au sujet de cette génération ineffable, inexprimable, répondez-moi? Ne faut-il pas que la pensée succombe à scruter de telles profondeurs? A quels vertiges ne s'expose pas l'esprit qui veut fixer son regard sur ces mystères? N'éprouvera-t-il pas un éblouissement à le rendre stupide? Eh bien! non, ces esprits sont incorrigibles; ils ont la vigne, ils ont le figuier, dont ils ne peuvent rien dire, et les voilà, sur Dieu, qui se travaillent; car enfin, répondez-moi, comment ce grain se résout-il en feuilles et en souches? Comment produit-il ce qui n'était pas, ce qu'on ne voyait pas auparavant en lui? Mais ce n'est pas, me répond-on, un effet du grain; tout ce travail vient de la terre. Eh bien! alors, comment, sans ce grain, la terre ne produit-elle rien d'elle-même? Mais ne déraisonnons pas. Ni la terre, ni le grain ne produisent cet effet; c'est l'œuvre du Seigneur, qui commande à la terre et aux semences. Aussi, tantôt sans aucune semence, tantôt avec des semences, il a produit tout ce qui reçoit la naissance : tantôt il s'est contenté de montrer sa puissance, comme quand il dit : « Que la terre produise de l'herbe verte » (Gen. I, 11); tantôt, il veut en nous montrant sa puissance, nous instruire, nous enseigner l'activité courageuse qui accepte les labeurs avec joie.

Pourquoi ce discours? Ce n'est pas sans dessein; c'est pour réveiller notre foi à la résurrection. Quand il nous arrivera de vouloir tout comprendre par notre seule raison, si l'intelligence nous est refusée, il faut que nous sachions nous résigner avec douceur, il faut que nous sachions nous abstenir avec sagesse, réprimer nos pensées, nous réfugier dans cette

croyance, qu'il n'est rien d'impossible à Dieu, rien pour lui de difficile.

Donc, instruits de ces vérités, mettons un frein à nos pensées, ne franchissons pas nos limites, les bornes imposées à notre connaissance; car, dit l'apôtre, «si quelqu'un se flatte « de savoir quelque chose, il ne sait encore « rien comme il faut le savoir ». (I Cor. VIII, 2.) Je ne parle pas de Dieu, dit-il, mais de quelque chose que ce soit. Car, que voulez-vous savoir de la terre? qu'en connaissez-vous, répondez-moi? Sa mesure? sa grandeur? sa position? sa substance? le lieu qu'elle occupe? où elle se tient? sur quoi elle s'appuie? sur tout cela vous serez toujours muet. Qu'elle est froide, sèche et noire, à la bonne heure; mais en dire plus, impossible. Mais de la mer? même embarras pour vous, difficultés inexplicables; attendu que vous ne savez, ni où elle commence, ni où elle s'arrête; sur quoi elle s'appuie; qui en porte le fondement; quel est son lieu; si, après la mer, il y a un continent, ou de l'eau et de l'air; et maintenant, des choses qu'elle renferme que savez-vous? Et de l'air? Et des éléments? Jamais vous n'en pourrez rien dire; je laisse ces sujets. Voulez-vous, parmi les plantes, prendre ce qu'il y a de moins considérable, ce gazon qui ne porte pas de fruit, que nous connaissons tous; expliquez-m'en la naissance. N'a-t-il pas pour substance de l'eau, de la terre, du fumier? D'où lui vient sa beauté, son admirable couleur? et d'où vient que cette beauté se flétrit? Ni la terre, ni l'eau n'ont produit cet ouvrage. Ne voyez-vous pas que partout c'est de la foi qu'il nous faut? D'où vient que la terre produit? D'où vient que la terre enfante? répondez-moi. Impossible à vous; apprenez, ô homme, par les choses d'en-bas, par tout ce qu'elles contiennent, à ne pas scruter inutilement, curieusement le ciel.

Et si encore vous ne scrutiez que le ciel, et non le Dieu du ciel? Vous ne connaissez pas, répondez-moi, la terre dont vous êtes né, où vous prenez votre nourriture, où vous habitez, que vous foulez aux pieds, sans laquelle vous ne pouvez même pas respirer; et, sur des choses si éloignées de vous, vous exercez votre curiosité? Vraiment l'homme n'est que vanité. Et si l'on vous ordonnait de descendre au fond de l'abîme, de rechercher ce qu'il y a au fond de la mer, vous ne supporteriez pas un pareil ordre; et quand personne ne vous y force, de vous-même, vous voulez embrasser l'abîme qu'il est impossible de sonder? Cessez, je vous en conjure; naviguons à la surface, ne nous mettons pas à nager dans les raisonnements; la fatigue nous prendrait bien vite; nous serions engloutis dans les ondes; servons-nous des divines Ecritures comme d'un navire; déployons les voiles de la foi. Si nous montons sur ce navire-là, nous aurons pour pilote, la parole de Dieu: si au contraire nous nous jetons à la nage au milieu des raisonnements humains, plus d'espoir. Car, pour ceux qui voguent ainsi, où est le pilote? Double danger, absence de navire, absence de pilote. Si la barque est en péril quand il n'y a pas de pilote, du moment qu'il n'y a ni pilote ni barque, quelle peut être l'espérance du salut? Ne nous jetons pas dans un péril manifeste; assurons notre marche en nous suspendant à l'ancre sacrée; c'est ainsi que nous naviguerons jusqu'au port tranquille, avec une riche cargaison, et dans une pleine sécurité, et nous obtiendrons les biens réservés à ceux qui chérissent Dieu, dans le Christ Notre-Seigneur, auquel appartient, ainsi qu'au Père, etc.

HOMÉLIE VIII.

AINSI NOUS VOUS DÉCLARONS, COMME L'AYANT APPRIS DU SEIGNEUR, QUE NOUS, QUI SOMMES VIVANTS, ET QUI SOMMES RÉSERVÉS POUR SON AVÉNEMENT, NOUS NE PRÉVIENDRONS POINT CEUX QUI SONT DANS LE SOMMEIL DE LA MORT; CAR AUSSITOT QUE LE SIGNAL AURA ÉTÉ DONNÉ PAR LA VOIX DE L'ARCHANGE, ET PAR LE SON DE LA TROMPETTE DE DIEU, LE SEIGNEUR LUI-MÊME DESCENDRA DU CIEL, ET CEUX QUI SERONT MORTS EN JÉSUS-CHRIST, RESSUSCITERONT D'ABORD; PUIS, NOUS AUTRES, QUI SOMMES VIVANTS, ET QUI AURONS ÉTÉ RÉSERVÉS JUSQU'ALORS, NOUS SERONS EMPORTÉS AVEC EUX DANS LES NUÉES, POUR ALLER AU-DEVANT DU SEIGNEUR, AU MILIEU DE L'AIR; ET AINSI NOUS SERONS POUR JAMAIS AVEC LE SEIGNEUR. (CH. IV. 14, 15, 16, 17.)

Analyse.

1. Différence entre la manière des prophètes et celle de saint Paul, pour donner de l'autorité à leurs paroles. — De l'ordre des résurrections pour les morts des diverses époques, quand viendra le dernier jour. — Bonté de Dieu pour les hommes. — La résurrection, en un clin d'œil, effet de la divine puissance.
2. Description du jugement dernier. — Soyons saisis d'épouvante comme si le fait allait s'accomplir. — Il ne faut pas se faire une objection de la bonté de Dieu. — Preuves qu'il a données de sa juste colère. — Le déluge.
3. Sodome, Gomorrhe. — Contre le crime abominable de Sodome. — Les égarements de cette ville antique moins détestables que l'infamie présente. — Autre preuve de la colère de Dieu, Pharaon et son armée engloutis. — Punitions terribles infligées par Dieu, même à ceux qui croyaient en lui. — Ne nous rassurons pas, Dieu ne frappe pas toujours tout de suite. — Nous sommes plus coupables et nous avons moins d'excuses que les hommes d'autrefois.
4. Divers châtiments infligés au peuple de Dieu. — Pestes, guerres, captivités, famines en Palestine. — Châtiments individuels; Caïn. — Autres exemples, Saül, Ananie et Saphire. — N'y a-t-il pas, sous nos yeux, des forfaits impunis, dont la punition est inévitable? — Les sages, parmi les païens, admettent la nécessité des châtiments. — Utilité de pareilles méditations.

1. Les prophètes, pour montrer combien leurs paroles sont dignes de foi, se hâtent de commencer ainsi : « Vision qu'a vue Isaïe ». (Isaïe, I, 1.) Autre exemple : « Paroles que le « Seigneur a adressées à Jérémie » (Jérémie, I, 2.) Et encore : « Voilà ce que dit le Sei« gneur », et autres expressions semblables. Beaucoup de prophètes encore voient Dieu lui-même assis, autant qu'ils peuvent le voir, mais Paul, qui ne le voit pas assis, qui le porte en lui-même, qui entend le Christ parler, au lieu de dire : « Voilà ce que dit le Seigneur », s'exprimait de cette manière : « Est-ce que « vous voulez éprouver la puissance de Jésus« Christ qui parle en nous? » (II Cor. XIII, 3.) Et encore : « Paul, apôtre de Jésus-Christ », montrant par là qu'il ne dit rien de lui-même; car l'apôtre ne fait qu'annoncer la parole de Celui dont il est l'apôtre. Et encore : « Je crois que j'ai aussi l'esprit de Dieu ». (I Cor. VII, 40.) Tous ces discours lui étaient donc inspirés par l'Esprit; quant à celui qu'il tient maintenant, il l'a entendu de Dieu lui-même; ainsi ce qu'il disait aux vieillards d'Ephèse : « Il y a plus de bonheur à donner « qu'à recevoir » (Act. XX, 35), c'étaient des paroles qu'il avait entendues dans le secret. Voyons donc ce qu'il dit maintenant. « Ainsi « nous vous déclarons, comme l'ayant appris « du Seigneur, que nous qui sommes vivants « et qui sommes réservés pour son avéne« ment, nous ne préviendrons point ceux qui « sont dans le sommeil de la mort; car, aus« sitôt que le signal aura été donné par la « voix de l'archange, et par le son de la trom« pette de Dieu, le Seigneur lui-même des« cendra du ciel ».

C'est ce que le Christ en personne a dit : « Les puissances des cieux seront ébranlées». (Matth. XXIV, 29.) Mais pourquoi? « Et par le « son de la trompette ». Nous voyons la même circonstance sur le Sinaï; nous y voyons aussi des anges. Mais maintenant, que signifie, dans ce passage : « La voix de l'archange?» Nous nous rappelons les paroles à propos des vierges : « Levez-vous, voici venir l'Epoux ». (Matth. XXV, 6.) Ou il exprime la même pensée, ou il prend une image de la cour impériale; par analogie, les anges seront les ministres de la résurrection. Dieu, en effet, n'a qu'à dire : Que les morts ressuscitent, et la résurrection s'opère, non par la force des anges, mais par la seule énergie de sa parole. Comme si l'empereur donnait l'ordre de faire sortir des prisonniers que des ministres amèneraient, non en vertu de leur pouvoir propre, mais pour obéir à l'empereur. Le Christ dit ailleurs encore : « Il enverra ses anges, avec « une trompette éclatante, et ils rassemble« ront les élus des quatre points du monde, « depuis toutes les extrémités des cieux ». (Matth. XXIV, 31.) Et partout vous voyez les anges courant en tous sens. Quant à « l'ar« change », je crois que c'est celui qui commande les anges, et il leur crie : Faites que tous soient prêts, car voici le juge. Que signifie : « Par le son de la dernière trompette?» C'est pour montrer qu'il y aura plusieurs trompettes, et que c'est au son de la dernière, que le juge descendra. « Et ceux qui seront « morts en Jésus-Christ, ressusciteront d'a« bord; puis, nous autres, qui sommes vi« vants et qui aurons été réservés jusqu'alors, « nous serons emportés avec eux dans les « nuées, pour aller au-devant du Seigneur, « au milieu de l'air; et ainsi nous serons « pour jamais avec le Seigneur ». Consolez-vous donc les uns les autres par ces vérités. Mais si Dieu doit descendre, pourquoi serons-nous emportés? C'est pour rendre à Dieu les honneurs qui lui sont dus. Lorsque l'empereur fait son entrée dans une ville, les dignitaires vont à sa rencontre; mais ceux qui sont en jugement, demeurent dans l'intérieur de

la ville, attendant le juge. A l'arrivée d'un bon père, ses enfants, ses dignes enfants, montent sur un char, et vont au-devant de lui pour l'embrasser. Au contraire, les serviteurs, qui l'ont offensé, restent dans la maison. Eh bien, nous serons transportés sur le char de notre Père; c'est lui-même qui l'a mis dans les nuées, et nous serons emportés dans les nuées. Voyez quel honneur pour nous : il descend, et nous allons à sa rencontre, et, bonheur suprême, ainsi nous serons avec lui. « Qui racontera les œuvres « de la puissance du Seigneur et qui fera en« tendre toutes ses louanges ? » (Psal. cv, 2.) De combien de faveurs il a honoré la race des hommes !

Les premiers morts ressuscitent, et c'est ainsi que se fait la rencontre universelle. Abel, le premier de tous les morts, ira alors au-devant de Dieu, avec tous ceux qui vivaient de son temps. Les anciens morts n'auront rien de plus que les autres; celui qui est mort depuis si longtemps, qui est resté tant d'années sur la terre, ira à la rencontre de Dieu, avec tous les morts de son temps, et tous les autres. Si ceux-là nous ont attendus pour nous voir couronnés, comme l'apôtre le dit ailleurs : « Dieu ayant voulu, par une faveur particu« lière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent « qu'avec nous l'accomplissement de leur « bonheur » (Hébr. xi, 40), à bien plus forte raison les attendrons-nous de notre côté; ou plutôt, ils nous auront attendus, mais nous, nous n'attendrons pas un instant. En effet, la résurrection sera l'affaire d'un moment, d'un clin d'œil. Quant à ce que dit l'apôtre, qu'il se rassembleront, cela veut dire qu'ils ressusciteront de partout; ce sont les anges qui les rassembleront. La résurrection sera l'effet de la puissance de Dieu, ordonnant à la terre de rendre le dépôt qu'elle a reçu, et aucun serviteur n'en sera l'agent. C'est ainsi que, lorsqu'il appela Lazare, il n'eut qu'à lui dire : « Lazare, viens dehors ». (Jean, xi, 43.) Quant à « conduire auprès de Dieu », c'est ce qui se fait par le ministère des anges. Mais, si les anges les rassemblent et courent de différents côtés, comment les morts sont-ils ravis jusqu'au ciel ? C'est après la descente des anges que les morts seront ainsi ravis; c'est après qu'ils auront été rassemblés; cela se fera d'une manière soudaine et à l'insu de tous. On verra d'abord la terre en mouvement, un mélange de poussière; et, en même temps, tous les corps se réveillant à la fois de toutes parts, et cela sans qu'aucun serviteur prête son ministère; un ordre pur et simple suffit pour que la terre, qui était pleine, devienne vide. Considérez cet immense événement : tous les morts, depuis Adam jusqu'au jour actuel, debout, ensemble, avec leurs femmes et leurs enfants; il faudra voir un tel tumulte pour le comprendre. Et de même que le monde a ignoré tout le mystère d'un Dieu fait homme, de même nul n'aura rien deviné de cette résurrection.

2. Eh bien donc, quand cet événement s'accomplira, alors on entendra la voix de l'archange, donnant ses ordres aux anges, faisant retentir ses cris, et l'on entendra aussi les trompettes, ou plutôt le son des trompettes. Quel sera le tremblement, quelle sera l'épouvante des vivants de la terre ? Car « l'une est « prise, et l'autre renvoyée; l'un est saisi, et « l'autre renvoyé ». (Matth. xxiv, 40, 41; Luc, xvii, 34, 35.) Que ressentira-t-on quand on verra les autres enlevés dans les airs, et qu'on sera soi-même renvoyé ? Un tel spectacle n'inspirera-t-il pas plus de terreur que tous les enfers qu'on peut se représenter ? Eh bien, supposons donc que le fait s'accomplit maintenant. Si une mort subite, ou, au milieu des villes, un tremblement de terre, si des menaces bouleversent, on le sait, nos âmes; quand nous verrons la terre en éclats, et partout tant de prodiges, quand nous entendrons les trompettes, quand nous entendrons la voix de l'archange plus retentissante que toutes les trompettes, quand nous verrons le ciel s'abaisser sur nous, quand nous le verrons lui-même, Lui, le Roi de l'univers, Dieu, que ressentirons-nous ? Ah ! frémissons, je vous en prie, et soyons saisis d'épouvante, comme si le fait allait s'accomplir. Que l'ajournement ne soit pas, pour nous, une pensée qui nous rassure; puisqu'il faut absolument que le fait s'accomplisse, que pouvons-nous gagner à l'ajournement ? Quel tremblement alors ? Quelle épouvante? Avez-vous vu quelquefois des condamnés qu'on mène à la mort ? Qu'éprouvent-ils, selon vous, quand ils font le chemin, jusqu'à la porte? Combien faudrait-il de morts pour égaler ce supplice? Que ne voudraient-ils pas et faire et endurer, pour être délivrés de cette sombre nuit qui les enveloppe? J'en ai beaucoup entendu, que la clémence de l'empereur avait rappelés du

supplice; ils disaient, au retour, avoir vu des hommes qui ne leur paraissaient pas des hommes; tel était le trouble, la stupeur, le bouleversement de leur âme.

Si la mort du corps produit en nous cette épouvante, quand viendra l'éternelle mort, que ressentirons-nous? Et que dis-je de ceux qu'on mène à la mort? La foule qui les entoure, se compose d'individus qui, pour la plupart, ne les connaissent pas. Supposez, dans cette foule, une personne dont les regards pussent lire au fond de leur âme; qui pourrait être assez dur, assez ferme pour ne pas se sentir abattu, frappé d'anéantissement, glacé par la terreur? Et maintenant, si cette mort, qui en saisit d'autres que nous, si cette mort qui ne diffère en rien du sommeil, produit une impression si profonde sur ceux qui n'ont pas à la subir; à l'heure où nous-mêmes nous tomberons dans un état plus effroyable, quel ne sera pas notre abattement, notre consternation? Non, non; il faut m'en croire, il n'est pas de discours, de paroles, qui égalent l'impression qui nous attend.

Sans doute, me répond-on; mais Dieu est si bon pour les hommes, et rien de tout cela n'arrivera. Ainsi les Ecritures sont sans valeur? Non, me répond-on; il n'y a là qu'une menace pour nous porter à la sagesse. Eh bien! si nous ne nous conformons pas à la sagesse, si nous persévérons dans le mal, Dieu n'infligera-t-il pas le châtiment, répondez-moi? Et par conséquent il ne décernera pas, à la vertu, ses récompenses? Au contraire, me répond-on, récompenser est une conduite conforme à sa nature, et ses bienfaits dépassent nos mérites. Voilà donc votre conclusion : pour les récompenses, la promesse est vraie et se réalisera d'une manière absolue; quant aux châtiments, il n'en est pas de même; il n'y a là qu'une menace pour nous épouvanter. Comment m'y prendre pour vous persuader? Je n'en sais rien. Si je dis que « leur ver ne « mourra point, que leur feu ne s'éteindra « point » (Marc IX, 45); si je dis qu'ils s'en iront dans le feu éternel; si je produis devant vous le riche déjà livré au supplice, pures menaces, me direz-vous. Comment m'y prendre pour vous persuader? Satanique pensée qui rend la grâce inutile et qui ne fait que des indolents. Comment l'extirper, cette pensée? Tout ce que nous vous dirons pris des Ecritures, pures menaces, répondrez-vous; mais cette réponse, suppose qu'elle s'applique à l'avenir, si vous l'objectez à ce qui est arrivé, à ce qui est accompli, est sans valeur. Vous avez tous entendu parler du déluge. Direz-vous aussi, pure menace? N'est-ce pas là un événement, un fait accompli? Vos discours ne sont que la repétition des discours d'autrefois; durant cent ans, employés à la construction de l'arche, pendant que l'on formait la charpente, pendant que le juste annonçait la vengeance à grands cris, nul ne l'en croyait. Mais aussi pour n'avoir pas cru les paroles de la menace, ils eurent à subir la réalité du châtiment; et c'est le sort qui nous attend, si nous ne voulons pas croire. Voilà pourquoi l'apôtre compare l'avénement du Seigneur aux jours de Noé. De même qu'on refusa de croire à l'ancien déluge, de même on ne veut pas croire au déluge de l'enfer. N'était-ce donc qu'une menace jadis? L'événement ne s'est-il pas accompli? Et celui qui infligea si soudainement le supplice alors, ne l'infligera-t-il pas, à bien plus forte raison, aujourd'hui encore? Les attentats des anciens âges ne depassaient pas ceux d'aujourd'hui; qu'est-ce à dire? « Alors », dit l'Ecriture, « les enfants de Dieu allèrent trouver les filles « des hommes » (Gen. VI, 2); et le pêle-mêle était affreux; et aujourd'hui quelle honte fait reculer? Croyez-vous, oui ou non, au déluge, ou le prenez-vous pour une fable? Les montagnes où l'arche s'est arrêtée l'attestent, je parle des montagnes de l'Arménie.

3. Les exemples me viennent en foule; j'en prends un singulièrement manifeste. Quelqu'un de vous a-t-il jamais voyagé en Palestine? Ce ne sont plus des paroles, mais des choses que je dis. — Quoique, à dire vrai, mes preuves de tout à l'heure fussent plus convaincantes que des réalités. Car ce que dit l'Ecriture mérite plus notre foi, que ce que voient nos yeux. Eh bien donc, quelqu'un de vous a-t-il jamais voyagé en Palestine? je pense que quelqu'un a fait ce voyage. Eh bien, vous qui avez vu le pays, servez-moi donc de témoins auprès de ceux qui n'y ont pas été. Au-dessus d'Ascalon et de Gaza, à l'endroit où cesse le Jourdain, il y a un pays immense, fertile; disons mieux, il était fertile, car aujourd'hui il ne l'est plus; c'était une contrée belle comme le paradis. « Loth vit », dit l'Ecriture, « tout le pays autour du Jourdain, et « il était arrosé comme le paradis de Dieu ».

(Gen. XIII, 10.) Donc, c'était un pays tout en fleurs, rivalisant avec les plus belles contrées du monde, un pays dont la fertilité égalait celle du paradis de Dieu ; et il n'est pas aujourd'hui de désert plus désert. On y voit des arbres, et qui portent du fruit ; mais ce fruit est un monument de la colère de Dieu ; on y voit des cours d'eau, et le bois, et le fruit, ont une belle apparence ; et qui n'est pas prévenu se réjouit ; mais, prenez-les dans vos mains, ces fruits, vous les brisez ; pas de fruit, rien que de la poussière, rien que de la cendre à l'intérieur ; et tout est de même, dans toute cette terre ; vous croyez voir une pierre et vous ne voyez que de la cendre. Et que parlé-je de pierres, de bois et de terre, là où l'air même et les eaux manifestent la même calamité ? De même qu'un corps, dévoré par le feu, conserve sa forme, sa figure, que c'est le même aspect, mais que la force en est détruite ; de même, pour cette terre, elle n'a plus rien de la terre ; tout n'y est plus que cendre. Des arbres et des fruits qui ne sont plus en rien, ni des arbres, ni des fruits ; de l'air et de l'eau, qui n'ont plus rien ni de l'air ni de l'eau ; car ces éléments mêmes ne sont plus que de la cendre. Cependant comment de l'air peut-il être dévoré par le feu ? Comment l'eau peut-elle brûler, et rester de l'eau ? Le bois et les pierres peuvent brûler, mais pour l'air et pour l'eau, c'est absolument impossible. Impossible pour nous ; mais pour Celui qui les a faits, c'est un prodige possible. Cet air n'est donc plus qu'une fournaise ; l'eau n'est plus qu'une fournaise ; rien ne porte de fruit, rien n'engendre rien ; partout les traces, les images de la colère antique, les preuves de la colère à venir.

Sont-ce là des menaces en paroles ? n'est-ce là qu'un bruit de paroles ? Il est bien entendu que, pour moi, j'ajoute foi aux anciens exemples ; j'ajoute foi, aussi bien à ce que ne voient pas, qu'à ce que voient mes yeux. Mais je parle à l'incrédule, et ce que je dis doit suffire pour le forcer à croire. Que celui qui ne croit pas à l'enfer médite sur Sodome, réfléchisse sur Gomorrhe, sur le châtiment qui s'est effectué, qui dure encore. Témoignage du supplice éternel, pensées difficiles à supporter ; mais croyez-vous donc qu'il soit facile de supporter vos paroles qui soutiennent qu'il n'y a pas d'enfer ; qu'il n'y a, de la part de Dieu, qu'une simple menace ? Que faites-vous, quand vous frappez ainsi de découragement le cœur du peuple ? Vous me forcez à vous tenir de pareils discours, vous qui ne croyez pas. Si vous aviez ajouté foi aux paroles du Christ, je ne serais pas forcé d'avoir recours à la réalité, pour provoquer votre foi. Mais puisque vous n'avez pas voulu accepter d'autres preuves, bon gré mal gré, il faudra bien que vous soyez persuadés, car enfin qu'avez-vous à dire de Sodome ? Et voulez-vous savoir la cause de ce qui est arrivé alors ? c'était un péché funeste, exécrable, mais enfin, ce n'était qu'un péché, une passion insensée pour les jeunes enfants, et voilà ce qui a motivé cette punition. Mais aujourd'hui on les compte par milliers, les désordres pareils, les égarements plus funestes que ceux des anciens hommes. Eh bien, celui qui, pour un seul péché, répandit les flots d'une si terrible colère, sans égard pour les prières d'Abraham, sans égard pour Loth, habitant de ce pays, lequel, pour honorer les serviteurs de Dieu, exposait ses propres filles aux outrages, Dieu, en présence de tant de crimes qui sont les nôtres, nous ferait grâce ? Préjugé ridicule, frivolité, erreur, illusion du démon ! Voulez-vous un autre exemple ?

Vous connaissez suffisamment l'histoire de Pharaon, de ce roi des Egyptiens : vous connaissez la punition qu'il a subie, ses chars, ses chevaux, son armée entière, précipités avec lui au fond de la mer Rouge. Vous faut-il encore d'autres preuves ? car ce Pharaon était peut-être un impie ; je me trompe, il ne faut pas dire, peut-être ; c'était réellement un impie. Eh bien, vous faut-il des exemples, pris de ceux qui croyaient en Dieu, qui s'attachaient à Dieu, mais qui ne pratiquaient pas la vertu ? Voulez-vous les voir punis ? écoutez Paul : « Ne commettons point de fornication, comme « quelques-uns d'entre eux commirent ce « crime pour lequel vingt-trois mille furent « frappés de mort en un seul jour ; ne mur- « murons point comme murmurèrent quel- « ques-uns d'entre eux qui furent frappés de « mort par l'exterminateur ; ne tentons point le « Christ, comme le tentèrent quelques-uns « d'entre eux qui furent tués par les serpents ». (I Cor. X, 8-10.) Si la fornication, si les murmures ont produit un tel effet, quel traitement ne nous attireront pas nos crimes ? que si Dieu ne réclame pas tout de suite la vengeance, n'en soyez pas surpris. Les hommes d'autre-

fois ne connaissaient pas l'enfer, aussi étaient-ils frappés de châtiments soudains; mais vous, qui, quelles que soient vos fautes, n'êtes pas punis, vous les expierez toutes là-bas. Eh quoi! Dieu a puni ceux qui, auprès de nous, n'étaient que des enfants; pour de moindres péchés, de tels supplices, et il nous épargnera? Ce discours ne peut se soutenir. Quand nos fautes égaleraient seulement les leurs, nous mériterions un plus rigoureux châtiment. Pourquoi? parce que nous avons reçu la grâce avec plus d'abondance. Et maintenant que nous sommes plus souvent et plus gravement coupables, à quelle vengeance ne devons-nous pas nous attendre? Ces anciens hommes (n'allez pas croire que je sois surpris de leur supplice, que je veuille les absoudre, loin de moi cette pensée; quand Dieu punit, celui qui condamne le jugement de Dieu exprime une pensée qui lui vient du démon; donc je ne fais pas l'éloge des anciens hommes, je ne prétends pas les absoudre, je ne fais que montrer notre perversité), eh bien donc, ces hommes d'autrefois, s'ils murmuraient, c'est qu'ils arrivaient dans un désert; mais nous, nous avons une patrie, et c'est à l'abri de nos maisons que nous proférons des murmures; ces hommes d'autrefois encore, ils se livraient à la fornication, mais ils sortaient de l'Egypte, du sein d'un peuple corrompu, et c'est à peine s'ils étaient initiés à la loi; mais nous, qui avons reçu de nos pères des enseignements pour nous sauver, nous méritons un châtiment plus rigoureux.

Vous faut-il encore d'autres exemples de punition? Les châtiments soufferts dans la Palestine, les famines, les pestes, les guerres, les captivités; captivité sous les Babyloniens, captivité sous les Assyriens; les maux soufferts de la part, et des Macédoniens, et d'Adrien, et de Vespasien. Je veux, mon cher auditeur, vous raconter une histoire, mais ne faites pas un mouvement en arrière; ou plutôt, non, je vous dirai autre chose d'abord. Il y avait une fois une famine, dit l'Ecriture, et le roi se promenait sur le rempart : une femme s'approche de lui et lui dit : « Roi, voilà une « femme qui m'a dit : Donnez votre fils, que « nous le fassions cuire aujourd'hui et que « nous le mangions; et demain, ce sera le « mien; et nous l'avons cuit, et nous l'avons « mangé » (IV Rois, VI, 26, 29); celle-ci n'a pas encore donné le sien. Quoi de plus affreux que ce malheur? Dans un autre endroit le Prophète dit : « Les mains des femmes miséri« cordieuses ont fait cuire leurs enfants ». (Jérém. IV, 10.) Telle fut la punition des Juifs, et nous, n'en subirons-nous pas une bien plus terrible encore?

4. Voulez-vous connaître encore quelques autres de leurs malheurs? Lisez Josèphe, étudiez toute cette tragédie, nous vous persuaderons peut-être, par là, qu'il y a un enfer. Réfléchissez donc : s'ils ont été châtiés, pourquoi ne sommes-nous pas châtiés? Quelle vraisemblance que nous ne soyons pas châtiés aussi, nous qui sommes plus coupables? N'est-il pas évident que le châtiment est mis en réserve pour nous? Si vous voulez, je vais vous montrer qu'ils ont été châtiés aussi individuellement. Caïn a tué son frère. Crime affreux, c'est nicontestable; mais Caïn a subi sa peine, peine terrible, plus affreuse que mille morts; écoutez ses plaintes : « Vous me chassez aujourd'hui « de dessus la terre, et j'irai me cacher de de« vant votre face, et quiconque me trouvera, « me tuera ». (Gen. IV, 14.) Eh bien, dites-moi, n'y a-t-il pas beaucoup d'hommes qui font aujourd'hui comme ce meurtrier? Quand vous assassinez, non votre frère selon la chair, mais votre frère spirituel, ne faites-vous pas comme Caïn? Qu'importe que ce ne soit pas avec une arme, mais d'une autre manière, quand, au lieu d'apaiser sa faim, ce que vous pourriez faire, vous l'abandonnez? Eh quoi! est-il vrai de dire aujourd'hui que nul n'est envieux de son frère? Que nul ne jette son frère dans les dangers? Eh bien, ces méchants sur cette terre, n'ont pas subi leur peine, mais ils la subiront. Voyez donc encore : celui qui n'a entendu ni la loi écrite, ni les prophètes, qui n'a pas vu des signes éclatants, celui-là est frappé d'un châtiment rigoureux; et celui qui, sans être moins coupable, a eu tant d'avertissements pour le ramener au bien, celui-là demeurera impie? Où donc est la justice de Dieu? Qu'est devenue sa bonté?

Autre exemple : pour du bois ramassé le jour du sabbat, un malheureux a été lapidé (Nombr. XV, 32) : la défense pourtant n'était pas des plus importantes, ce n'était pas une prescription comme celle de la circoncision. Eh bien, pour du bois ramassé le jour du sabbat, lapidé; et ceux qui enfreignent mille fois la loi, seront impunis? S'il n'y a pas d'enfer, où donc est la justice, que devient ce

qu'on nous dit que Dieu ne fait point acception des personnes? Cependant les accusations ne manquent pas contre tous ceux qui n'observent pas le sabbat. Autre exemple encore, un fils de Chram, pour une offrande soustraite, lui et toute sa famille, lapidés. Eh quoi, depuis ces temps anciens, n'a-t-on plus commis de sacrilége? Saül encore, pour avoir fait grâce contre la volonté de Dieu, a subi un châtiment sévère; depuis Saül, est-ce que personne n'a fait comme lui? Plût au ciel qu'il en fût ainsi, et qu'on ne nous vît pas, plus féroces que les bêtes féroces, nous manger les uns les autres, contre la volonté de Dieu, et qu'il n'y eût pas de combattants renversés dans la mêlée! Autre exemple encore, les fils d'Héli pour avoir mangé les victimes avant qu'on les eût brûlées en sacrifice, furent punis d'une mort terrible, et leur père avec eux. N'y a-t-il donc plus de pères qui négligent leurs enfants? N'y a-t-il plus d'enfants pervertis? Nous n'en voyons aucun de puni. Quand donc le seront-ils, s'il n'y a pas d'enfer? D'autres exemples encore, il y en a des milliers. Ananie et Saphire, pour avoir soustrait une partie de leurs propres offrandes, n'ont-ils pas été punis sur-le-champ? Depuis ces temps anciens, personne n'a-t-il donc fait comme eux? Comment donc n'avons-nous pas vu, depuis, les mêmes châtiments? Comprenez-vous qu'il y a une géhenne, ou vous faut-il encore des exemples? Eh bien, nous les demanderons à ce qui n'est pas écrit, à ce qui se passe aujourd'hui, car il ne faut négliger aucun moyen de conviction, il ne faut pas, par une complaisance irréfléchie pour nous-mêmes, nous faire du tort à nous-mêmes.

Ne voyez-vous pas des malheureux, des mutilés sans nombre, en proie à mille maux? Pourquoi des meurtriers punis; d'autres, qui ne le sont pas. Ecoutez Paul : « Il y a des personnes dont les péchés sont connus avant le « jugement; il y en a d'autres qui ne se dé« couvrent qu'ensuite ». (I Tim. v, 24.) Combien y en a-t-il d'échappés parmi les meurtriers; combien, parmi les violateurs de sépultures? Mais laissons cela. Combien y en a-t-il que vous ne voyez pas rigoureusement punis? Les uns sont frappés d'une maladie cruelle; d'autres, livrés à de perpétuelles tortures; d'autres encore, à des maux innombrables. Eh bien, quand vous voyez un homme coupable, comme ces malheureux, et beaucoup plus coupable encore, demeurer impuni, ne sentez-vous pas que, malgré vous, vous reconnaissez qu'il y a un enfer? Rassemblez ceux qui, sur cette terre, avant vous, ont subi un châtiment rigoureux, considérez que Dieu ne fait pas acception des personnes, que vous avez fait mille et mille actions mauvaises, que vous n'avez éprouvé aucun traitement qui ressemble au leur, et alors vous comprendrez l'enfer. Car Dieu nous en a mis la pensée dans l'âme, à tel point que jamais personne n'a pu l'ignorer. Poètes, philosophes, auteurs de fictions, en un mot, tous les hommes ont raisonné sur la rémunération dans une autre vie, et ont parlé de la foule de ceux qui subissent, dans les enfers, des châtiments. Si leurs récits sont des fables, il n'en est pas de même chez nous. Je n'ai pas voulu vous effrayer par ce discours, ni charger vos âmes d'un poids incommode, au contraire, je voudrais leur donner les ailes de la sagesse. Je voudrais bien, moi aussi, qu'il n'y eût pas de châtiment, je le voudrais, plus que vous tous, moi qui vous parle. Pourquoi? c'est que chacun de vous ne tremble que pour son âme à lui; mais moi, j'aurai des comptes à rendre de mon administration, de sorte que c'est moi, plus que vous tous, qui aurai de la peine à y échapper. Mais il n'est pas possible qu'il n'y ait ni enfer ni supplice. Que ferai-je? Voici maintenant des doutes et des objections : où est donc la bonté de Dieu? Partout. Mais c'est un point que je développerai dans un autre temps; ne confondons pas, avec ces réflexions, ce que nous avons dit sur l'enfer. Quant à présent, gardons le profit que nous avons retiré de ces paroles; ce n'est pas un mince profit, que d'être convaincu qu'il existe un enfer. Le souvenir de pareil discours est un remède amer mais efficace pour nous purger de toute corruption, si nous savons le conserver dans notre esprit. Donc, il faut en user, purifions ainsi notre cœur, rendons-nous dignes de voir ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, les biens que n'a pas compris le cœur de l'homme; puissions-nous tous en jouir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

OR, POUR CE QUI REGARDE LES TEMPS ET LES MOMENTS, MES FRÈRES, VOUS N'AVEZ PAS BESOIN QU'ON VOUS EN ÉCRIVE, PARCE QUE VOUS SAVEZ BIEN VOUS-MÊMES QUE LE JOUR DU SEIGNEUR DOIT VENIR COMME UN VOLEUR DE NUIT. (CHAP. V, 1 A 12.)

Analyse.

1. De l'indiscrète curiosité qui veut pénétrer les mystères. — Il est particulièrement inutile de vouloir connaître l'époque précise de la consommation des siècles. — Réponse à cette idée, que si l'on connaissait le moment, on fermerait la bouche aux gentils. — Le jour du Seigneur doit venir comme un voleur de nuit, non-seulement pour le monde, mais pour chacun en particulier.
2. Il est utile qu'il en soit ainsi. — Quels crimes ne commettrait-on pas, s'il en était autrement? — Raisons diverses. — Que devient la vertu même, avec la connaissance parfaite de ce qui doit arriver? — Il faut veiller. — L'avènement du dernier jour comparé avec justesse à un accouchement subit.
3. Explication de ces expressions, enfants de lumière, enfants du jour, enfants de perdition, enfants de la géhenne. — Qu'est-ce que l'ivresse, qu'est-ce que le sommeil? — La cuirasse de la foi et de la charité, le casque de l'espérance. — Dieu ne nous a pas appelés pour nous perdre, mais pour nous sauver. — Consolons-nous.
4. Quelle est l'origine du mal? En dernière analyse, notre négligence. — Donc, soyons attentifs et diligents. — Pas de vaines recherches. La voie est étroite, pensons-y.
5. Les plaisirs exquis et raffinés ne servent à rien. — Le bonheur n'est pas là. — Ne pleurons que ce qui mérite d'être pleuré, ne recherchons que ce qu'il faut pour vivre. — Il dépend de nous que Dieu nous prenne en pitié. — Si nous voulons obtenir la miséricorde, faisons tous nos efforts pour en être dignes.

1. Rien n'égale l'inutile et avide curiosité qui pousse l'homme à connaître ce qui est obscur et caché. C'est le propre d'un esprit infirme et mal cultivé. La naïveté des enfants ne se lasse pas de harceler pédagogues, précepteurs et parents, de mille questions où il n'y a rien que ces mots, quand donc ceci, quand donc cela? C'est le résultat d'une existence que rien ne gêne, et qui n'a rien à faire. Il y a beaucoup de choses que notre esprit est pressé d'apprendre et de connaître, et surtout l'époque de la consommation des siècles. Rien d'étonnant qu'il nous arrive ce qu'ont éprouvé ces saints apôtres, possédés, plus que personne ne le fut jamais, de la même inquiétude : avant la passion, ils entourent le Christ, ils lui disent : « Dites-nous quand ces choses arri« veront? quel sera le signe de votre avénement « et de la consommation du siècle? » (Matth. XXIV, 3.) Après la passion, après la résurrection, ils lui disaient : « Seigneur, sera-ce en ce temps « que vous rétablirez le royaume d'Israël? » (Act. I, 6.) Et ce fut là la première question qu'ils lui adressèrent. Il n'en fut pas de même plus tard. En effet, une fois qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, non-seulement ils ne font plus de questions, non-seulement ils acceptent leur ignorance, mais encore ils répriment, chez les autres, une intempestive curiosité.

Écoutez donc ce que dit aujourd'hui le bienheureux Paul : « Or, pour ce qui regarde « les temps et les moments, mes frères, vous « n'avez pas besoin qu'on vous en écrive ». Pourquoi ne dit-il pas : Personne n'en sait rien? Pourquoi ne dit-il pas : C'est un secret, mais : « Vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive? » C'est qu'une autre réponse les aurait tourmentés ; celle qu'il leur fait, les console ; ce « vous n'avez pas besoin », montre ce qu'il y a de superflu, d'inutile, dans une recherche qu'il ne faut pas continuer. Car quel profit? répondez-moi. Mettons la consommation des siècles dans vingt ans, dans trente ans, dans cent ans : après? Que nous importe? La consommation n'est-elle pas, pour chacun de nous, la fin de sa vie à lui? Que signifie ce mal que vous vous donnez pour connaître, et comme enfanter la consommation? Ce qui nous arrive en d'autres circonstances, nous l'éprouvons ici. En d'autres circonstances, nous négligeons nos affaires particulières pour celles des autres, nous disons : Un tel est un débauché, un tel est un adultère, celui-ci a commis un brigandage, celui-là a fait du tort à tel autre ; nul ne s'occupe de ses affaires ; on s'inquiète de tout ce qui est étranger, plutôt que de ses propres intérêts ; de même ici, chacun de nous, au lieu de s'inquiéter de sa fin particulière, veut savoir quelle sera la fin commune. Eh, que vous importe cette fin universelle? Faites,

dans de bonnes dispositions, votre fin à vous, et vous n'aurez rien à craindre de la grande consommation. Qu'elle soit éloignée, qu'elle soit proche, cela ne nous touche en rien. Voilà pourquoi le Christ ne répond pas; il sait que la question est sans intérêt. Comment! sans intérêt? me répond-on. Celui qui n'a rien voulu dire, sait bien pourquoi la question est sans intérêt; écoutez ce qu'il dit aux apôtres : « Ce n'est point à vous de savoir « les temps et les moments que le Père a ré« servés à sa puissance propre ». (Act. I, 7.) Que signifie cette recherche curieuse? Voilà ce qu'entendit, avec les autres apôtres, Pierre leur chef, pour prix d'une indiscrète curiosité. Très-bien, réplique-t-on, mais si l'on était mieux instruit, on pourrait fermer la bouche aux gentils. Comment cela? répondez-moi. C'est que les gentils, fait-on observer, regardent le monde comme un dieu; donc si nous connaissions l'époque de la consommation, nous leur fermerions la bouche. Très-bien : que faut-il pour leur fermer la bouche? leur montrer que ce monde sera détruit, ou leur apprendre l'époque de la destruction? Voulez-vous leur fermer la bouche, dites-leur que ce monde aura une fin; s'ils ne vous accordent pas ce point, ils ne vous accorderont pas l'autre davantage.

Ecoutez ce que dit Paul : « Vous savez bien « vous-mêmes que le jour du Seigneur doit venir « comme un voleur de nuit ». Ce qui ne s'applique pas seulement à la fin commune, mais à la fin particulière de chacun de nous; car celle-ci se comporte comme l'autre; ces deux fins se ressemblent, c'est la même famille. Ce que l'une fait en bloc, l'autre le fait en détail; le temps de la consommation a, pour point de départ, Adam; la fin de la vie de chacun de nous est une image de la consommation; on peut l'appeler aussi une consommation, sans craindre de se tromper. Chaque jour, des milliers et des milliers de mourants, lesquels doivent, tous sans exception, attendre le grand jour, et, avant ce jour-là, nul ne ressuscitera; la consommation particulière n'est-elle pas une partie de la grande consommation? Maintenant, pourquoi l'heure est-elle un secret? pourquoi ce jour doit-il venir comme un voleur de nuit? Je vais vous dire l'opinion qui me paraît sage. Personne ne consacrerait à la vertu sa vie tout entière, si on le connaissait bien ce jour, s'il n'était pas caché; si l'on savait quand il doit venir, on commettrait mille crimes, avant de recourir au baptême et de s'apprêter au départ. Voyez, en effet, ce qui se passe maintenant : malgré l'incertitude qui épouvante toutes les âmes, tous les hommes consacrent d'abord leur vie à la corruption, ils attendent qu'ils n'aient plus qu'un souffle de vie, pour se tremper dans les eaux du baptême; s'ils étaient tout à fait rassurés, qui s'occuperait donc de vertu? Malgré la crainte qui les presse, un grand nombre sont partis pour l'autre vie sans avoir reçu la lumière et la grâce du baptême; cette crainte même n'a pas appris aux vivants à s'inquiéter de ce qui plaît à Dieu; supposez que cette crainte leur eût été enlevée, qui donc aurait encore gardé quelque mesure? Qui donc aurait encore pratiqué la justice? Personne. Seconde raison : il en est que retient l'épouvante de la mort, le désir de vivre; si chacun savait que la mort ne doit venir que demain, on ne se refuserait rien, on oserait tout jusqu'à ce dernier jour, on égorgerait ceux qu'on voudrait, on commettrait crimes sur crimes pour se venger de ses ennemis.

2. Le scélérat qui n'a plus l'espoir de prolonger sa vie ici-bas, n'a plus de respect, même pour celui qui porte la pourpre. Supposez-le convaincu qu'il faut absolument partir, il se vengera de son ennemi, il assouvira sa fureur avant de recevoir la mort. Dirai-je une troisième raison? Ceux qui tiennent à la vie, ceux qui ne peuvent se détacher de la terre, ceux-là mourraient d'abattement et de douleur. Un jeune homme saurait qu'il ne doit pas atteindre à la vieillesse, que sa vie sera terminée auparavant, il serait comme ces animaux languissants qui, une fois pris, deviennent plus languissants encore, n'attendant plus que leur fin. Pour le courage même, plus de récompense. Des hommes vaillants sauraient que dans trois ans ils doivent de toute nécessité mourir, mais non avant ce terme; quelle pourrait être la récompense de leur audace dans les périls? C'est parce que vous n'avez rien à craindre, pour ces trois ans, que vous vous exposez aux dangers; vous savez bien que vous ne pouvez pas quitter cette vie plus tôt. Celui qui peut trouver la mort dans chaque danger, qui sait que la prudence le sauverait, qui ne craint pas la mort et l'affronte, celui-là donne, et de son courage, et de son mépris de la vie présente, une preuve

signalée. Un exemple va vous rendre ces vérités manifestes.

Répondez-moi, si le patriarche Abraham avait prévu, en conduisant Isaac sur la montagne, qu'il n'égorgerait pas son fils, aurait-il mérité une récompense? Voyez encore : Si Paul eût prévu qu'il ne mourrait pas, quelle admiration aurait mérité son mépris des dangers? Mais on verrait le plus lâche se jeter dans les flammes, si on lui garantissait qu'il peut le faire en toute sûreté. Il n'en fut pas de même des trois jeunes hommes. Qu'arriva-t-il? Entendez leurs voix : « Roi, il est un « Dieu dans le ciel qui nous retirera de vos « mains et de cette fournaise; et s'il ne veut « pas le faire, sachez bien que nous n'hono« rons point vos dieux, et que cette statue d'or « que vous avez fait élever, nous ne l'adorons « pas ». (Daniel, III, 17, 18.) Voyez-vous quels grands avantages? comprenez-en de plus grands encore; voyez-vous quel profit pour l'homme d'ignorer sa fin? Mais nous pouvons nous contenter, sur ce point, de ces réflexions. Voilà donc pourquoi le jour du Seigneur vient comme un voleur de nuit : c'est pour que nous ne nous laissions pas entraîner dans la corruption, pour que nous ne cédions pas à l'indolence, pour que nous puissions nous assurer notre récompense. « Vous savez bien « vous-mêmes », dit l'Apôtre. Dès lors, à quoi bon votre curiosité intempestive, puisque vous êtes persuadés? Que l'avenir est incertain, c'est ce que vous montrent les paroles du Christ. Ecoutez ce qu'il dit à ce sujet : « Veil« lez donc, parce que vous ne savez pas à « quelle heure le voleur arrive ». (Matth. XXIV, 42.) A ce sujet, Paul disait aussi : « Quand « ils diront, nous voici en paix et en sûreté, « tout à coup une ruine imprévue les sur« prendra, comme une femme grosse que « surprennent les douleurs de l'enfantement, « et ils ne pourront se sauver (3) ».

Il fait entendre ici ce qu'il répète dans la seconde épître. Les fidèles étaient dans les afflictions, ceux qui leur faisaient la guerre vivaient dans le relâchement et les délices; en conséquence, l'apôtre consolait les fidèles en les entretenant de la résurrection. Les ennemis leur prodiguaient les insultes, répétant les pensées de l'ancien peuple; ils disaient : Quand viendra-t-il ce jour? (C'est ce qui faisait dire aux prophètes : « Malheur à vous qui « dites : Que Dieu se hâte de faire ce qu'il fera, « afin que nous le voyions; que la volonté du « saint d'Israël s'accomplisse, afin que nous « la connaissions » (Is. V, 19); et encore : « Malheur à vous qui désirez le jour du Sei« gneur » (Amos, V, 18) (ce qui ne veut pas dire simplement ceux qui le désirent, mais qui le désirent, parce qu'ils ne croient pas); et « ce jour du Seigneur », dit encore le même texte, « sera ténèbres, et non lumière ». Telle est la pensée de l'apôtre. Et voyez comme il les console : c'est comme s'il leur disait : La douce vie qu'ils mènent, ne prouve pas que le jour du jugement ne doive pas venir; rien n'y fait, il doit venir. Mais maintenant, voici une question intéressante : si l'antechrist arrive, si Elie arrive, comment peut-il se faire que, quand ils diront : « Nous voici en paix et en « sûreté », ce soit précisément alors qu'une ruine imprévue les surprenne? Voilà des signes qui ne permettent pas de se tromper sur l'avénement de ce grand jour, ils en révèlent l'apparition. Mais l'apôtre n'indique pas le temps, je veux dire de l'antechrist; il ne dit pas non plus que ce jour fameux sera le signe de l'apparition du Christ, mais que le Christ n'aura pas de signe, qu'il viendra subitement, sans qu'on l'attende. Mais, objecte-t-on, une femme enceinte n'est pas surprise par sa délivrance; elle sait bien qu'elle doit s'y attendre au bout de neuf mois. Au contraire, l'époque est tout à fait incertaine; certaines femmes accouchent au septième mois, d'autres, au neuvième; et maintenant on ne peut fixer ni le jour, ni l'heure. Voilà donc quelle est la pensée de Paul. La comparaison est exacte; il n'y a pas beaucoup de marques pour indiquer l'accouchement; nombre de femmes se laissent surprendre dans les rues, hors de chez elles, n'ayant pu prévoir le moment. Maintenant l'apôtre, ici, n'indique pas seulement l'incertitude de l'heure, mais l'amertume des lamentations. De même que cette femme jouant, riant, ne prévoyant absolument rien, est tout à coup en proie aux douleurs d'un enfantement qui la déchire, de même en sera-t-il de ces âmes imprévoyantes que surprendra le dernier jour. « Et ils ne pourront se sauver ». Ensuite l'apôtre tient à montrer que ce n'est pas pour les fidèles de Thessalonique qu'il parle ainsi : « Mais vous, mes frères, vous n'êtes pas « dans les ténèbres, pour être surpris de ce « jour comme d'un voleur (4) ».

3. Par ténèbres, il entend ici la vie qui se

cache dans la nuit de l'impureté. C'est comme dans les ténèbres de la nuit où tout ce qu'il y a d'hommes souillés, de pervers se plongent, se renferment avec leurs actions infâmes. Répondez-moi, n'est-ce pas le soir qu'attend l'adultère? n'est-ce pas la nuit qu'attend le voleur? le brigand qui force les sépulcres n'accomplit-il pas toute son œuvre pendant la nuit? Eh quoi! est-ce que le dernier jour ne les surprend pas comme fait un voleur? est-ce que ce jour n'est pas imprévu pour eux? Faut-il croire qu'ils le connaissent par avance? Comment donc l'apôtre peut-il leur dire : « Vous « n'avez pas besoin qu'on vous en écrive? » C'est qu'ici l'apôtre ne pense pas à l'incertitude du moment, mais au malheur de la catastrophe; il veut dire que ce jour ne viendra pas pour le malheur des fidèles. En effet, ils en seront surpris, eux aussi, mais ils n'y trouveront aucun sujet d'affliction. « Pour être sur-« pris de ce jour comme d'un voleur ». Dans une maison où l'on veille, où il y a de la lumière, le brigand a beau venir, il ne peut causer aucun dommage; il en est de même pour ceux qui vivent dans l'honnêteté; quant à ceux qui dorment, le brigand les dépouille de tout ce qu'ils ont, ce sont ceux qui ont trop de confiance dans les choses d'ici-bas. L'apôtre ajoute ensuite : « Car vous êtes tous des en-« fants de lumière et des enfants du jour (5) ». Mais, demande-t-on, qu'est-ce que cela veut dire, des enfants du jour? C'est de même qu'on dit, des enfants de perdition, des enfants de l'enfer. Aussi le Christ dit-il aux Pharisiens : « Malheur à vous, qui courez la mer et la « terre pour faire un prosélyte, et, quand « vous l'avez, en faites un enfant de la « géhenne! » (Matth. XXIII, 15.) Et Paul : « Puisque ce sont ces crimes qui font tomber « la colère de Dieu sur les enfants de la déso-« béissance » (Col. III, 6); ce qui veut dire, les pécheurs qui font les œuvres dignes de la géhenne, les œuvres de la désobéissance. De même donc que les enfants de Dieu sont ceux qui font les œuvres agréables à Dieu, de même les enfants du jour et les enfants de la lumière sont ceux qui font les œuvres de la lumière.

« Nous ne sommes point des enfants de la « nuit, ni des ténèbres. Ne dormons donc « point comme les autres; mais veillons, et « gardons-nous de l'enivrement de l'âme. Car « ceux qui dorment, dorment durant la nuit, « et ceux qui s'enivrent, s'enivrent durant la « nuit. Mais nous, qui sommes enfants du « jour, gardons-nous de cette ivresse (6, 7, 8) ». L'apôtre montre ici que notre vie appartient au jour. Le jour et la nuit qui frappent nos yeux, ne dépendent pas de notre volonté; la nuit vient en dépit de nous; malgré nous, le sommeil nous saisit; mais, pour ce qui est de l'autre nuit, de l'autre sommeil, il n'en est pas de même; nous pouvons être toujours éveillés; nous pouvons nous faire un jour perpétuel. Fermer les yeux de l'âme, se laisser aller au sommeil de la perversité, ce n'est pas un effet de la nature, mais de la libre volonté. « Mais veillons », dit-il, « et gardons-« nous de l'enivrement de l'âme ». On peut dormir, tout éveillé qu'on est, si l'on ne fait rien de bien. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Et gardons-nous de l'enivrement de l'âme ». En effet, veiller dans le jour, mais pour s'enivrer, c'est s'exposer à des maux innombrables. De sorte qu'il faut qu'à la vigilance se joigne la sobriété.

« Ceux qui dorment », dit-il, « dorment « durant la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'eni-« vrent durant la nuit ». L'ivresse dont il parle ici n'est pas seulement l'ivresse produite par le vin, mais celle qui résulte de tous les vices. Car l'ivresse de l'âme, ce sont les richesses, le désir de l'argent, l'amour sensuel; tout ce que vous pouvez dire d'affections de ce genre constitue l'ivresse de l'âme. Mais pourquoi la malignité est-elle appelée par l'apôtre un sommeil? C'est que d'abord le pervers n'a aucune énergie pour la vertu : ensuite il n'a que des fantômes devant les yeux, il ne voit nulle part la vérité, il est plein de songes, l'extravagance est dans toutes ses actions; s'il lui arrive de voir le bien, il n'y a là ni fermeté, ni solidité. Telle est la vie présente, un tissu de rêves et de vaines images. La richesse est un rêve; de même, la gloire, et toutes les choses du même genre. Celui qui dort ne voit ni le réel, ni le vrai; à ce qui n'existe pas, il attribue une réalité qui n'est que dans son imagination. Telle est la pensée corrompue, telle est la vie passée dans la corruption; l'homme corrompu ne voit pas la réalité, c'est-à-dire, ce qui est spirituel, céleste, persistant, durable, mais ce qui s'écoule, ce qui s'envole, ce qui s'échappe bien vite loin de nous. Or, il ne suffit pas de la vigilance et de la sobriété, il faut y joindre encore l'énergie

qui prend les armes. Car on a beau être vigilant, tempérant ; si l'on n'est pas armé, on est bien vite à la merci des brigands. Eh bien, je vous le demande, si, quand nous devrions être et vigilants, et sobres, et armés, nous demeurons désarmés, nus, endormis, qui peut empêcher l'ennemi de nous percer de son glaive ? C'est ce besoin de nous faire comprendre la nécessité d'être en armes, qui inspire les paroles suivantes : « Mais nous, qui sommes des « enfants du jour, gardons-nous de cette « ivresse; revêtons-nous de la cuirasse de la « foi et de la charité, prenons le casque de « l'espérance du salut (8) ».

« De la foi », dit-il, « et de la charité ». Ici l'apôtre indique la rectitude de la vie et des croyances. Voyez cette explication qu'il donne de la vigilance, de la continence ; elle consiste à prendre, dit-il, la cuirasse de la foi et de la charité. Il n'entend pas une foi vulgaire ; il veut la ferveur, la sincérité qui rend invulnérable. De même qu'il n'est pas facile de percer une cuirasse qui est comme un mur épais sur la poitrine ; de même, pour préserver votre âme, recouvrez-la de la foi et de la charité, de telle sorte qu'aucun des traits de feu du démon ne puisse pénétrer en vous. Du moment que l'énergie de l'âme a pour défense et pour arme la charité, elle peut défier toutes les attaques; les assauts deviennent inutiles contre elle. Ni la perversité, ni la haine, ni l'envie, ni la flatterie, ni l'hypocrisie, rien ne peut atteindre une telle âme. Or, l'apôtre ne dit pas seulement qu'il faille se revêtir de charité, mais s'en faire comme une solide cuirasse. Et ensuite, il ajoute : « Le casque de l'espé« rance du salut ». En effet, de même que le casque garantit ce qu'il y a de plus important en nous, de même l'espérance ne laisse pas notre raison déchoir ; l'espérance la maintient droite comme la tête, et la préserve de tous les coups du dehors. Tant qu'aucune secousse ne l'ébranle, elle-même ne chancelle pas ; avec de telles armes, il est impossible de succomber. « Car », dit l'apôtre, « ces trois ver« tus demeurent, la foi, l'espérance, la cha« rité ». (I Cor. XIII, 13.) Et maintenant qu'il a dit, revêtez-vous, préparez-vous, c'est lui-même qui fournit les armes, qui montre d'où naissent la foi, et l'espérance, et la charité, d'où viennent les armes de plus en plus invincibles. « Car Dieu ne nous a pas destinés « à être les objets de sa colère, mais à acquérir « le salut, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, « qui est mort pour nous (9, 10) ».

4. Ainsi Dieu ne nous a pas appelés pour nous perdre, mais pour nous sauver. C'est là sa volonté. Qui le prouve ? Il a livré son Fils pour nous, dit l'apôtre ; Dieu désire à tel point notre salut, qu'il a livré son Fils, et il ne l'a pas simplement livré, mais pour qu'on le mît à mort. Voilà les considérations qui enfantent l'espérance. Ne désespère donc pas, ô homme, en présence de ce Dieu qui, pour toi, n'a pas même épargné son Fils : ne te laisse pas abattre dans les maux de la vie présente. Celui qui a livré son Fils unique, afin de te sauver, afin de t'affranchir de la géhenne, que pourra-t-il épargner pour assurer ton salut ? Il faut donc n'avoir que de bonnes espérances. Si nous allions, sur la terre, comparaître devant un juge que son amour pour nous aurait porté à égorger son fils, nous serions sans crainte. Ayons donc de bonnes et de grandes espérances ; nous tenons le principal, si nous avons la foi. Nous avons un exemple, une preuve : livrons-nous donc à l'amour ; ce serait le comble du délire de ne pas aimer celui qui se montre ainsi disposé pour nous.

« Afin que, soit que nous veillions, soit que « nous dormions, nous vivions ensemble avec « Lui. C'est pourquoi consolez-vous mutuel« lement, et édifiez-vous les uns les autres, « comme vous le faites (11) ». Plus haut, l'apôtre a parlé (6) de veiller, de dormir. Mais, quand il disait ne « dormons » donc point, il n'entendait point dormir de la même manière qu'ici, soit que nous dormions. Il s'agit, ici, du sommeil de la mort ; il s'agissait plus haut de l'incurie des vivants. Voici donc ce que l'apôtre veut montrer : que les dangers ne sont pas à craindre, que, même après notre mort, nous vivrons. Ne désespérez pas, ne dites pas que vous êtes en danger ; vous avez une preuve certaine, invincible ; s'il ne brûlait pas d'un amour ardent pour nous, il ne nous aurait pas donné son Fils. De telle sorte que, même après votre mort, vous vivrez ; car lui-même a subi la mort. Donc soit que nous mourions, soit que nous vivions, nous vivrons avec lui. Il m'est égal de mourir ou de vivre ; il n'y a rien là dont je me soucie, peu m'importe que je vive, que je meure : car, avec lui, nous vivrons.

Donc que toutes nos actions soient faites en considération de cette vie, ayons toujours les

yeux fixés sur cette vie à venir, quoi que nous fassions. Le péché n'est rien que ténèbres, ô mon cher auditeur, c'est la mort, c'est la nuit qui ne nous laisse rien voir de ce qu'il faut voir, rien faire de ce qu'il faut faire. Cadavres hideux, cadavres infects, voilà les âmes corrompues remplies de toute espèce de souillures; les yeux fermés, la bouche comprimée, immobiles sur la couche où le vice les étend. Image défectueuse, combien l'état de ces âmes est plus sinistre! Nos morts, pour le bien comme pour le mal, sont morts; ces âmes, insensibles pour la vertu, sont vivantes pour la perversité. Frappez un mort, il ne sent rien, il ne se venge pas; voilà un morceau de bois sec, telle est l'âme, sèche aussi, réellement desséchée, qui a perdu la vie; chaque jour elle reçoit d'innombrables blessures, elle ne sent rien, elle n'éprouve rien, elle ne souffre de rien, quoi qu'on lui fasse. Cet état peut se comparer à la folie furieuse, à l'ivresse, au délire. Voilà ce qu'est le péché, sa condition est bien plus déplorable que tout ce qu'il faut déplorer. On ne peut en vouloir au malheureux qui a perdu sa raison, tous l'excusent: son mal n'est pas l'effet de sa volonté, la nature seule a tout fait; mais l'homme qui vit dans la perversité, quelle excuse pourra-t-il alléguer? D'où vient donc la perversité? D'où vient le si grand nombre des pervers? D'où ils viennent, vous me le demandez? eh bien, répondez-moi, vous, d'où viennent les maladies? d'où viennent les transports? d'où viennent les sommeils pesants? n'est-ce pas de notre incurie, de notre négligence? Si les maladies du corps accusent, dès l'origine, notre volonté, à bien plus forte raison faut-il le dire des maladies volontaires. D'où vient l'ivresse? n'est-ce pas de l'intempérance? les transports, n'est-ce pas d'un excès de fièvre? et la fièvre maintenant, n'est-ce pas de la surabondance des éléments qui débordent en nous? mais cette surabondance des éléments qui sont en nous, d'où vient-elle, sinon de notre négligence? Soit par défaut, soit par excès, nous dérangeons l'équilibre de nos humeurs, et voilà comment nous allumons ce feu qui nous brûle. Et maintenant si, après avoir allumé la flamme, nous restons longtemps sans y faire attention, nous construisons en nous, contre nous, un bûcher qu'il nous est impossible d'éteindre. Voilà comment se produit la perversité; quand nous ne lui opposons pas d'entraves au début, quand nous ne l'extirpons pas dès l'origine, il nous est impossible de l'anéantir ensuite, c'est un triomphe au-dessus de nos forces.

Aussi, je vous en conjure, faisons tout pour ne pas nous endormir. Ne voyez-vous pas les gardiens perdre souvent, pour avoir un peu cédé au sommeil, tout le fruit d'une longue veille? cet instant si court de relâchement a tout gâté, parce qu'ils ont donné au voleur les moyens de faire son coup sans avoir rien à craindre. Eh bien donc, de même que nous ne voyons pas les voleurs comme ils nous voient, de même le démon nous presse avec la plus grande insistance, et il ne cesse de grincer des dents. Donc gardons-nous bien de nous endormir, et ne disons pas: Rien à craindre par ici, rien à craindre par là. Souvent c'est par l'ennemi que nous n'attendions pas, que nous sommes dépouillés. Il en est de même du péché; ce que nous n'attendions pas nous perd. Regardons avec soin tout autour de nous; ne nous enivrons pas, et nous ne succomberons pas au sommeil; ne nous plongeons pas dans les plaisirs, et nous ne nous endormirons pas; ne laissons pas notre raison se troubler aux choses du dehors, et nous passerons notre vie tout entière dans la continence. Sachons nous régler nous-mêmes par tous les moyens. De même que ceux qui marchent sur une corde tendue, ne doivent pas avoir le moindre moment de distraction, si court qu'il soit, car cette petite distraction produit un grand malheur, on perd l'équilibre, on tombe, on se tue; de même nous ne pouvons pas nous relâcher. Nous marchons en suivant une voie étroite, bordée des deux côtés de précipices, où les deux pieds ne peuvent se poser à la fois. Voyez-vous combien il est nécessaire que nous soutenions notre attention? Ne voyez-vous pas comme les voyageurs qui s'avancent entre deux précipices, assurent non-seulement leurs pieds, mais leurs yeux? Car s'ils se trompent pour la direction, quoique leurs pieds tiennent ferme, le vertige qui trouble leurs yeux les fait tomber dans l'abîme. Il faut veiller sur soi-même et veiller sur sa marche; de là ce que dit l'apôtre: Ni à droite, ni à gauche. L'abîme de la perversité est profond, les précipices en sont vastes; en bas d'épaisses ténèbres, et la voie est étroite; ayons donc une attention pleine de crainte, et marchons avec tremblement. Aucun de ceux qui entreprennent cette route ne se laisse aller à un rire dissolu, ni ne souffre que

l'ivresse l'appesantisse, c'est dans la sobriété qu'il se maintient, c'est avec attention qu'il s'avance pour faire une telle route; ceux qui entreprennent cette route, ne se laissent pas distraire par des choses inutiles; car c'est beaucoup que de pouvoir, même étant bien équipé, la parcourir jusqu'au bout ; nul ne s'y engage d'un pied embarrassé, on s'arrange de manière à être libre dans sa marche.

5. Mais nous qui nous créons mille liens, mille entraves, avec les soucis qui nous tourmentent, nous qui nous chargeons de mille fardeaux, qui faisons des préoccupations de la vie présente des poids si lourds à porter, qui sommes toujours la bouche béante, les yeux grands ouverts, incapables de nous contenir, comment pouvons-nous espérer d'aller sans accident jusqu'au terme de cette route étroite? Le Seigneur n'a pas dit seulement : Cette route est étroite ; mais il a fait entendre une exclamation : « Combien la route est étroite ! » (Matth. VII, 14.) Ce qui veut dire, qu'elle est des plus étroites. C'est ce que nous faisons nous-mêmes toutes les fois que nous sommes saisis d'un grand étonnement. Et le Seigneur dit encore : « Elle est resserrée, la route qui « conduit à la vie ». (Ibid.) Et c'est avec raison que le Seigneur l'appelle étroite, resserrée. Si nous devons rendre compte, et de nos paroles, et de nos pensées, et de nos actions, et de toute notre conduite, réellement la route est étroite. Mais maintenant nous la rendons plus étroite encore par notre manière de nous étendre, de nous dilater, d'écarter les jambes. Car la route étroite est difficile pour tout le monde, mais elle l'est surtout pour l'embonpoint, pour l'obésité; celui que les mortifications amaigrissent, ne s'aperçoit pas que la route est étroite ; celui qui s'afflige et se comprime de lui-même, ne s'attristera pas des afflictions.

Donc que personne ne s'attende à mériter, par son indolence, de voir le ciel ; c'est impossible. Que personne n'espère trouver les plaisirs de la vie molle et délicate, en suivant la route resserrée ; c'est impossible. Que personne n'espère, en suivant la route large et commode, arriver à la vie. Quand vous voyez ces bains splendides, des tables somptueuses, un tel entouré d'une foule de satellites, et vivant dans les délices, ne vous regardez pas comme un dépossédé, parce que vous n'avez pas votre part de ce luxe, mais gémissez sur cet homme qui marche par le chemin de perdition. Car à quoi sert ce chemin qui aboutit à la désolation ? et quel mal nous fait cette route étroite, qui conduit au repos? Dites-moi, de deux hommes, l'un, appelé au palais du souverain, traverse des ruelles étroites, et marche d'un pas ferme, en côtoyant des précipices ; l'autre, que l'on mène à la mort, est traîné au milieu de la place publique ; quel est celui que nous regarderons comme un homme heureux, quel est celui qui provoquera nos larmes de compassion ? L'homme heureux, ne sera-ce pas celui qui va par la rue étroite ? Appliquons ici ces réflexions, ne célébrons pas le bonheur de ceux qui vivent dans les délices des plaisirs ; les heureux sont les hommes qui ne connaissent pas ces plaisirs ; ceux-ci prennent leur essor vers le ciel ; les autres, du côté de la géhenne. Peut-être un grand nombre de ces malheureux riront de nos paroles; quant à moi, ce qui cause surtout mes lamentations et mes gémissements, c'est qu'ils ne distinguent pas ce qui doit les faire rire, ce qui doit les plonger dans le deuil; ils confondent, ils brouillent, ils bouleversent tout. Voilà pourquoi je gémis sur eux.

Que dis-tu, ô homme ? Tu dois ressusciter, tu dois rendre compte de tes actions, tu dois subir le dernier châtiment, et tu n'y penses jamais, tu ne t'occupes que d'exercer ton ventre, que de te plonger dans l'ivresse, et, ce n'est pas tout, tu ris ? Mais moi, je me lamente sur toi, parce que je sais les maux qui t'attendent, la vengeance qui doit sévir contre toi ; et ce qui fait surtout que je me lamente, c'est que tu ris. Afflige-toi avec moi ; lamente-toi avec moi sur tes malheurs. Réponds-moi donc : un de tes proches serait mort, et ce coup provoquerait le rire de certaines personnes; ne les prendrais-tu pas en aversion, ne regarderais-tu pas ces gens-là comme des ennemis? N'est-il pas vrai que ceux qui versent des larmes, qui s'affligent avec toi, ce sont ceux-là que tu aimes ? Ton épouse est exposée, morte, celui que tu vois rire t'est odieux ; eh bien, c'est ton âme à toi, qui est frappée de mort, et tu te détournes de celui qui pleure, et tu es le premier à rire ? Voyez-vous comme le démon nous rend des ennemis, des ennemis particuliers de nous-mêmes, acharnés contre nous?

Revenons donc enfin à la sagesse, ouvrons les yeux, réveillons-nous, emparons-nous de

la vie éternelle, secouons notre lourd assoupissement, notre long sommeil. Il y a un jugement, il y a un châtiment, il y a une résurrection, il y a un examen des actions qui ont été faites. Le Seigneur vient au milieu des nuages. « Le feu s'enflammera en sa présence, « et autour de lui éclatera une tempête vio« lente ». (Ps. XLIX, 3.) Un fleuve de feu s'allonge devant lui, le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas, les ténèbres extérieures, le grincement de dents. Vous aurez beau vous récrier mille et mille fois encore, je continuerai ces discours. On lapidait les prophètes, ils ne se taisaient pas ; à bien plus forte raison ne devons-nous pas craindre de nous rendre odieux, ni rechercher les paroles qui vous plaisent, ni vous tromper, pour être nous-mêmes déchirés. Il y a là-bas un châtiment immortel, sans consolation possible ; nul pour nous protéger. « Qui aura pitié », dit l'Ecriture, « de l'enchanteur mordu par le serpent ? » (Eccl. XII, 13.) Si nous n'avons pas nous-mêmes pitié de nous, qui donc, je vous en prie, nous prendra en pitié ? A la vue d'un homme se frappant lui-même d'une épée, pensez-vous pouvoir jamais le ménager ? Non, sans doute ; et à bien plus forte raison quand nous pouvons nous bien conduire, et que nous nous conduisons mal, qui nous ménagera ? Personne. Ayons pitié de nous-mêmes ; quand il nous arrive d'adresser à Dieu cette prière : Ayez pitié de moi, Seigneur, n'oublions pas de nous dire à nous-mêmes aussi : Ayons pitié de nous-mêmes. Il ne tient qu'à nous de faire en sorte que le Seigneur ait pitié de nous, c'est un pouvoir que nous avons reçu de sa grâce. Si nous méritons sa pitié par nos actions, si nous méritons sa bonté, Dieu aura pitié de nous ; mais si nous n'avons pas pitié de nous-mêmes, qui donc nous ménagera ? Ayez pitié de votre prochain, et Dieu lui-même aura pitié de vous. Combien y en a-t-il qui vous disent chaque jour : Ayez pitié de moi, sans que vous vous retourniez seulement ? Combien de malheureux qui sont nus, manchots, mutilés, et nous sommes insensibles ; et de combien d'infortunés repoussons-nous les prières suppliantes ! Comment pouvez-vous espérer d'être pris en pitié, vous qui ne faites rien pour mériter la pitié ? Devenons donc miséricordieux, devenons donc doux et compatissants, afin d'être ainsi agréables à Dieu, et d'obtenir les biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE X.

NOUS VOUS DEMANDONS, MES FRÈRES, DE RECONNAITRE CEUX QUI SE FATIGUENT PARMI VOUS, QUI VOUS GOUVERNENTSELON LE SEIGNEUR, ET QUI VOUS AVERTISSENT, ET D'AVOIR, POUR EUX, UNE AFFECTIONS INGULIÈRE, A CAUSE DU TRAVAIL QU'ILS FONT ; CONSERVEZ LA PAIX AVEC EUX. (V, 12-18.)

Analyse.

1. Sur les difficultés que rencontre toujours celui qui gouverne, qui contrarient surtout l'action du prêtre. — De la dignité du prêtre, et des sacrifices auxquels il se soumet. — Droits du prêtre à la reconnaissance. — De la réprimande, quel en doit être le caractère. — Différentes espèces de déréglements et de vices.
2. Il faut toujours chercher le bien, rendre le bien, même pour le mal, se maintenir dans la joie, prier. — Les afflictions ne sont rien, c'est nous qui nous frappons nous-mêmes.
3. Contre l'avarice, source de tous les maux. — Contre les vains prétextes qu'on allègue pour la justifier. — Désintéressement de Jacob, d'Abraham. — La sollicitude paternelle, le besoin d'assurer des ressources à ses enfants ne saurait en rien excuser l'avarice. — Ne profanons pas l'admirable institution de Dieu, l'amour paternel, en l'appliquant à la défense de la cupidité.
4. Contre la rapine, le vol, le brigandage. Contre le mépris de l'homme pour l'homme. — L'avarice, plus effrontée, plus criminelle que le brigandage. — Texte d'une verve admirable de vérité et de naturelle indignation.

1. Celui qui commande est nécessairement exposé à une multitude de petites rancunes ; de même que les médecins nécessairement chagrinent plus d'une fois les malades, en leur donnant et des aliments et des médicaments, désagréables sans doute, mais d'une

grande utilité ; de même que les pères sont souvent à charge à leurs fils, de même arrive-t-il à ceux qui enseignent, et à ceux-là plus qu'à tous les autres, d'être importuns, à charge, odieux. Le médecin, dans le cas même où le malade l'a pris en haine, n'a qu'à se louer des parents du malade et de ses amis ; et souvent le médecin n'a qu'à se louer du malade. Quant au père, qui a pour lui et la nature et le secours que lui prêtent d'ailleurs les lois, il lui est très-facile de gouverner son fils. Supposez l'enfant indocile, le père pourra le corriger et le châtier sans que personne s'y oppose ; ajoutons que l'enfant même n'osera pas le regarder en face. Le prêtre, au contraire, doit surmonter de grandes difficultés. Et d'abord, il faut que son empire, que sa direction soit acceptée ; ce qui ne se fait pas tout de suite ; car celui qu'on reprend et qu'on blâme, quel qu'il soit, oublie qu'il doit savoir gré de la réprimande, et devient un ennemi : de même celui à qui on adresse des conseils, des avertissements, des prières. Si je vous dis : Versez votre argent entre les mains des pauvres, ce que je vous dis là, vous est à charge et désagréable ; si je vous dis : Apaisez votre colère, éteignez le feu de votre cœur, réprimez un désir déréglé, supprimez quelque peu de vos délicatesses, autant de paroles désagréables, et qui sont à charge ; si je châtie l'indolent et le lâche, que je l'écarte de l'Eglise, que je lui interdise la prière commune, il s'afflige, non pas de ce qu'il est déchu, mais de ce qu'il est publiquement exposé à la honte.

Car voilà encore ce qui accroît notre mal : quand on nous interdit les biens spirituels, nous nous affligeons, non pas d'être privés de biens si précieux, mais d'être en spectacle, et forcés de rougir. Ce n'est pas la privation même que nous avons en horreur, que nous redoutons. — Paul fait entendre, à ce sujet, beaucoup de réflexions. Et le Christ, pour recommander la soumission à l'autorité religieuse, a été jusqu'à dire : « Les scribes et les « pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; « observez donc et faites tout ce qu'ils vous « disent, mais ne faites pas ce qu'ils font » (Matth. XXIII, 2) ; et ailleurs, après avoir guéri le lépreux, il disait : « Allez vous montrer au « prêtre et offrez le don prescrit par Moïse, « afin que cela leur serve de témoignage ». (Ibid. VIII, 4.) — Mais, Seigneur, vous avez dit aussi vous-même aux scribes et aux pharisiens qu'ils font un prosélyte et qu'ils le rendent digne de l'enfer deux fois plus qu'eux-mêmes. — C'est pour cela que j'ai dit, répond le Christ : « Ne faites pas ce qu'ils font ». (Matth. XXIII.) Le Seigneur ôte par ces paroles tout prétexte à l'insoumission. Paul écrivait encore à Timothée : « Que les prêtres qui « gouvernent bien, soient doublement hono« rés » (I Tim. V, 17) ; il écrivait aux Hébreux : « Obéissez à vos conducteurs, et soyez-leur « soumis ». Et ici encore : « Nous vous de« mandons, mes frères, de reconnaître ceux « qui se fatiguent parmi vous, et qui vous « gouvernent selon le Seigneur ». Comme il a dit en effet : « Edifiez-vous l'un l'autre », ils auraient pu s'imaginer qu'il les élevait tous au rang de docteurs. Voilà pourquoi il ajoute des paroles qui reviennent à ceci : Croyez bien que je vous ai recommandé de vous édifier réciproquement, car il n'est pas possible que le docteur dise tout, à lui tout seul.

« Ceux qui se fatiguent », dit-il, « parmi « vous, qui vous gouvernent selon le Sei« gneur, et qui vous avertissent ». Si un homme vous prenait sous sa protection, vous défendait, vous feriez tout pour lui marquer votre reconnaissance ; or voici maintenant un homme qui vous prend sous sa protection auprès de Dieu et qui vous défend, et vous ne lui avez pas de reconnaissance, n'est-ce pas absurde ? Et comment cet homme, objecte-t-on, me défend-il ? Parce qu'il prie pour vous, parce qu'il se met à votre service, en vous communiquant le don spirituel du baptême ; parce qu'il vous visite, vous exhorte, vous avertit ; au milieu de la nuit, si vous l'appelez, il va vous trouver ; il ne fait pas autre chose que de parler pour vous, et il supporte les malédictions dont vous l'accablez parfois. Quelle nécessité l'y a contraint ? A-t-il bien fait, ou mal fait ? Vous, vous avez une femme, et vous passez toute votre vie dans les délices, vous consacrez toutes vos heures au commerce ; le prêtre n'a qu'une affaire ; sa vie entière se passe attachée à l'Eglise. « D'avoir « pour eux une affection singulière, à cause « de l'œuvre qu'ils font, conservez la paix « avec eux ». Voyez-vous la connaissance qu'il a des discordes qui s'élèvent ? Il ne dit pas seulement : Une affection, mais « une affec« tion singulière », comme celle des fils pour leurs pères. En effet, ce sont pour vous des

pères, qui vous ont engendrés à la vie éternelle; c'est par eux que vous avez conquis votre royauté; ce sont leurs mains qui font tout; ce sont eux qui vous ouvrent les portes du ciel; pas de sédition, pas de querelle; celui qui aime le Christ aimera son prêtre, quel qu'il soit, parce que c'est par lui qu'il jouit des sacrements vénérables. Dites-moi, si vous vouliez voir un palais tout brillant d'or, tout resplendissant de l'éclat des pierreries, si vous alliez trouver celui qui a les clefs, et que sur votre demande il vous ouvrît aussitôt, et vous donnât les moyens d'entrer, cet homme-là, ne le préféreriez-vous pas à tous les hommes? Ne l'aimeriez-vous pas comme vos yeux? Ne l'embrasseriez-vous pas? Le prêtre vous a ouvert le ciel, et vous ne le baisez pas, vous ne l'embrassez pas? Si vous avez une femme, ne chérissez-vous pas, au plus haut degré, celui qui l'a unie à votre destinée? Eh bien! si vous chérissez le Christ, si vous chérissez le royaume du ciel, reconnaissez ceux à qui vous le devez. Voilà pourquoi il dit : « A cause de l'œuvre qu'ils font, « conservez la paix avec eux. Je vous prie en« core, mes frères, reprenez ceux qui sont dé« réglés, consolez ceux qui ont l'esprit abattu, « supportez les faibles, soyez patients envers « tous (14) ».

2. Ici, il s'adresse à ceux qui conduisent : « Reprenez ceux qui sont déréglés », ce qui veut dire : Ne les gourmandez pas, en vous prévalant de votre pouvoir; ne le faites pas avec insolence; soyez équitables et doux. « Consolez ceux qui ont l'esprit abattu, sup« portez les faibles, soyez patients envers « tous ». C'est que la réprimande amère produit le désespoir, l'effronterie, quand on la méprise; par ces raisons, l'apôtre veut que les exhortations soient douces, que le remède soit agréable. Mais quels sont les déréglés? Ceux qui agissent sans consulter la volonté de Dieu. En effet, la hiérarchie militaire elle-même est moins harmonieuse que la hiérarchie de l'Eglise. Aussi celui qui fait entendre de mauvaises paroles est déréglé; celui qui s'enivre est déréglé; de même l'avare, de même tous les pécheurs. En effet, ils ne s'avancent pas en bon ordre, de manière à former une phalange, mais ils vont en désordre, et voilà pourquoi ils sont renversés. Il est encore une autre espèce de vices qui ne sont pas de la même nature, mais c'est toujours une nature vicieuse. Quel est cet autre mal? La bassesse de l'âme; autant que l'indolence, elle est funeste. Qui ne supporte pas l'outrage, a l'âme basse; qui ne supporte pas la tentation, a l'âme basse; de celui-là, l'âme est la pierre sur laquelle la semence est tombée. Autre espèce de vice; c'est la faiblesse. « Sup« portez les faibles ». Il entend les faibles selon la foi; car il y a une faiblesse selon la foi; mais considérez qu'il ne veut pas qu'on les méprise. Ailleurs encore l'apôtre écrivait : « Supportez « les faibles dans la foi ». (Rom. XIV, 1.) En effet, nous avons, dans nos corps, des membres faibles; nous ne les laissons pas dépérir. « Soyez patients envers tous », dit l'apôtre. Eh quoi donc, même envers ceux qui sont déréglés? Sans doute; car il n'est pas de remède qui convienne mieux de la part de celui qui enseigne, et il n'en est pas de mieux fait pour ceux qui obéissent. Et ce remède a toute l'énergie capable de rappeler à la pudeur le plus farouche et le plus impudent.

« Prenez garde que nul ne rende à un autre « le mal pour le mal (15) ». S'il ne faut pas rendre le mal pour le mal, à bien plus forte raison ne convient-il pas de rendre le mal pour le bien; à plus forte raison encore, si l'on n'a reçu aucun mal, ne faut-il pas rendre le mal. Mais un tel, dit-on, est un être méchant; et il m'a fait beaucoup d'injures. Voulez-vous le punir? Ne lui rendez pas la pareille; laissez-le impuni. Est-ce assez? nullement. « Mais cherchez toujours à faire du « bien, et à vos frères, et à tout le monde ». Voilà la sagesse supérieure, qui ne se contente pas de ne pas rendre le mal pour le mal, qui veut, en outre, rendre le bien pour le mal. C'est là, en effet, la vraie vengeance, funeste pour celui qui en est l'objet, entièrement utile pour vous; disons mieux, utile aussi pour l'autre., si sa volonté y consent. Et ne croyez pas qu'il s'agisse ici seulement des fidèles, car l'apôtre vous dit : « Et à vos frères, « et à tout le monde ».

« Soyez toujours dans la joie (16) ». Ceci regarde les épreuves qui jettent l'âme dans la tristesse. Ecoutez, tous tant que vous êtes, qui êtes tombés dans la pauvreté; écoutez, vous tous qui êtes tombés dans l'infortune, car de là naît la joie. Quand nous sommes portés à laisser toute offense impunie, à faire du bien à tous les hommes, d'où viendrait, répondez-moi, l'aiguillon de la douleur qui percerait

notre âme? Celui que les mauvais traitements réjouissent, de telle sorte qu'il se venge par des bienfaits de celui qui le blesse, comment serait-il accessible au chagrin? Mais, me dit-on, un tel caractère est-il possible? Nous n'avons qu'à vouloir pour le rendre possible. L'apôtre continue et nous montre le chemin : « Priez sans cesse (17). Rendez grâces à Dieu « en toutes choses, car c'est là la volonté de « Dieu (18) ».

Toujours des actions de grâces, voilà la sagesse. Vous avez éprouvé quelque mal? Mais, si vous le voulez, il n'y a pas là de mal; bénissez Dieu, et le mal se transforme en bien : dites-vous aussi, comme Job : « Que le nom « du Seigneur soit béni dans tous les siècles ». (Job, I, 21.) Car, répondez-moi, qu'avez-vous souffert qui ressemble à ce qu'il a souffert? La maladie est tombée sur vous? Il n'y a là rien d'étrange; notre corps est mortel et fait pour la souffrance. Mais la pauvreté vous a surpris; vous n'avez plus d'argent? Mais l'argent se gagne et se perd, il n'a d'usage qu'ici-bas. Vous avez été attaqué, calomnié par des ennemis? Mais ce n'est pas nous qui avons souffert, en cela, aucun mal; le mal est pour ceux qui nous ont fait injure. En effet, dit le Prophète, « l'âme qui commet le péché, mourra « elle-même ». (Ezéch. XVIII, 20.) Or, le pécheur, ce n'est pas celui qui a souffert, mais celui qui a fait le mal; donc il ne faut pas se venger de celui qui est dans la mort, mais prier pour lui, afin de l'affranchir de la mort. Ne voyez-vous pas que l'abeille meurt en frappant de son aiguillon? Dieu se sert de cet animal pour nous montrer que nous ne devons jamais nuire aux autres hommes; c'est nous, en effet, qui nous frappons de mort. Il peut se faire qu'en les frappant, nous leur causions une petite douleur; mais nous, nous y perdons la vie comme l'abeille. C'est ce que dit l'Ecriture : « Combien l'abeille est travail« leuse »; l'ouvrage qu'elle produit rend la santé aux rois et aux particuliers, mais ne la défend en rien de la mort; il faut absolument qu'elle périsse. Si le mal qu'elle fait n'est pas racheté par tant de services, il en est de même, à bien plus forte raison, pour nous.

3. C'est vraiment ressembler aux bêtes les plus féroces que de commencer à nuire à quelqu'un sans provocation de sa part; et même c'est être pire que les bêtes féroces, car si vous les laissez dans leurs solitudes, si vous n'exercez contre elles aucune contrainte, aucune violence, elles ne vous feront jamais de mal, elles n'iront pas vous trouver, elles n'iront pas vous mordre, elles passeront leur chemin. Mais toi, ô homme, toi qui es doué de raison, qui as reçu en privilége tant de puissance, d'honneur et de gloire, tu n'imites pas même la conduite des bêtes féroces envers les animaux de la même espèce, et tu commets l'injustice contre ton frère, et tu le dévores. Et comment pourras-tu t'excuser? N'entends-tu pas la voix de Paul : « Pourquoi ne souffrez« vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? Pour« quoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous « trompe? Mais c'est vous-mêmes qui faites « tort aux autres, et qui les trompez, et qui « faites cela à vos frères ». (I Cor. VI, 7, 8.) Voyez-vous que faire le mal c'est le subir, que savoir le supporter c'est éprouver un bien? En effet, dites-moi, je vous prie, supposez un homme qui attaquerait de ses injures les magistrats, qui insulterait les puissances, à qui ferait-il du tort? A lui-même ou à ceux qu'il attaquerait? Evidemment, il ne nuirait qu'à lui-même. Celui qui outrage les magistrats, n'outrage pas en réalité les magistrats, il n'outrage que lui-même; celui qui outrage un homme, par cela même n'outrage-t-il pas le Christ? Nullement, me réplique-t-on. Que dites-vous là? Celui qui lance des pierres contre les images de l'empereur, contre qui lance-t-il des pierres? N'est-ce pas contre lui-même? Si lancer des pierres contre l'image du souverain de la terre n'est pas autre chose que les lancer contre soi-même, outrager l'image du Christ (car l'homme est l'image de Dieu), n'est-ce pas s'outrager soi-même?

Combien de temps encore serons-nous amoureux des richesses; car je ne cesserai pas de les poursuivre de mes cris, voilà la cause de tous nos maux. Combien de temps encore nous montrerons-nous insatiables, impuissants à assouvir cette faim que rien n'apaise? Qu'y a-t-il donc de si beau dans l'or? Je ne reviens pas de ma stupeur; en vérité il faut qu'il y ait là je ne sais quel prestige, comment expliquer cette considération si profonde qui s'attache à l'or, à l'argent parmi nous. Nous ne faisons aucun cas de ces âmes qui sont nos âmes, mais nous sommes à genoux devant des images inanimées? D'où est venue, à la terre, cette maladie? Qui donc aura le pouvoir de la faire disparaître? Quel discours aura pour

effet d'exterminer cette bête monstrueuse, de l'anéantir, de la détruire de telle sorte qu'il n'en reste plus rien? Cette fureur insensée, elle est dans toutes les âmes, dans les âmes mêmes de ces hommes qui semblent adonnés à la piété! Sachons donc rougir en nous rappelant les préceptes évangéliques; ce sont des mots qui se trouvent dans l'Ecriture, voilà tout, mais vous n'en voyez nulle part la pratique dans les actions. Mais enfin, quelles excuses spécieuses fait-on généralement entendre?

J'ai des enfants, dit l'un, et j'ai peur d'être réduit un jour à manquer de pain, à n'avoir plus loin à subir la honte de tendre la main aux autres, à mendier. Voilà donc pourquoi vous forcez les autres à mendier? Je ne puis pas, dit celui-là, supporter la faim. Voilà donc pourquoi vous la faites supporter aux autres? Vous savez combien il est douloureux de mendier, douloureux d'être rongé par la faim? Eh bien! alors, épargnez vos frères. Vous rougissez d'avoir faim, répondez-moi, et vous ne rougissez pas de ravir le bien d'autrui? Vous craignez que la faim ne vous ronge, et vous ne craignez pas que les autres soient rongés par la faim. Certes, il n'y a pas à rougir de souffrir la faim, il n'y a là aucun sujet de reproche, mais forcer les autres à la subir, ce n'est pas seulement une honte, mais un crime qui mérite le plus rigoureux des châtiments. Toutes vos raisons ne sont que vains prétextes, verbiage, puérilités. La preuve que vous ne pensez pas à vos enfants, c'est la foule innombrable de ceux qui n'ont pas d'enfants, qui n'en auront jamais, et qui cependant se tourmentent tout autant, et sont misérables, et entassent l'or, et grossissent leur fortune comme s'ils avaient des milliers d'enfants à qui ils voudraient la laisser. Non, ce n'est pas la préoccupation pour les enfants qui produit l'avidité, l'avarice, c'est une maladie de l'âme. Voilà pourquoi tant d'hommes sans enfants sont possédés de cette fureur des richesses, tandis que d'autres, avec une nombreuse famille, méprisent la fortune qu'ils ont: ceux-là seront vos accusateurs au dernier jour. Si la nécessité d'assurer l'existence de vos enfants était la seule cause de votre désir d'amasser, ceux-là aussi devraient éprouver ce même désir, cette même passion; s'ils ne la ressentent pas, ce n'est pas notre inquiétude pour nos enfants, c'est notre amour de l'argent qui nous rend insensés.

Mais quels sont-ils donc, me demande-t-on, ceux qui ont des enfants et méprisent les richesses? Ils sont nombreux, et partout; si vous voulez, je vous parlerai des anciens hommes. Jacob n'avait-il pas douze enfants? N'a-t-il pas mené la vie d'un mercenaire? N'a-t-il pas eu à souffrir de la part de son beau-père? N'a-t-il pas été obligé de lui faire des reproches? (Gen. XXXI, 7, 8, 36, 37, 38.) Le grand nombre de ses enfants lui a-t-il jamais inspiré de mauvaises pensées? Et Abraham? N'a-t-il pas eu, outre Isaac, un grand nombre d'autres enfants? (Gen. XXV, 1-4.) Eh bien! ne faisait-il pas part de ses biens aux voyageurs? Ne voyez-vous pas que non-seulement il ne commettait pas l'injustice, mais qu'il savait renoncer à ses possessions, que non-seulement il faisait du bien, mais qu'il consentait au tort que lui faisait son neveu? C'est que savoir souffrir, en vue de Dieu, le tort qu'on vous fait en vous ravissant ce qui est à vous, suppose une vertu encore plus haute que de faire simplement le bien. Pourquoi? C'est que la vertu ordinaire est un fruit de l'âme, un fruit de la volonté, d'où il suit qu'elle coûte peu; mais, dans le cas d'un vol, il y a insulte et violence. Et il en coûte beaucoup moins de donner spontanément dix mille talents qu'on jette sans la moindre peine, que de se voir enlever trois oboles qu'on ne s'attendait pas à perdre. Voilà pourquoi la résignation est l'effet d'une sagesse plus parfaite. C'est un exemple que nous trouvons dans la vie d'Abraham: « Loth considéra tout le pays », dit l'Ecriture, « et il était arrosé comme le « paradis de Dieu, et il le choisit pour lui ». (Gen. XIII, 10, 11.) Et Abraham ne fit aucune objection. Comprenez-vous que non-seulement il ne commettait pas l'injustice, mais qu'il la supportait? Pourquoi accuses-tu tes enfants, ô homme? Si Dieu nous a donné nos enfants, ce n'est pas pour piller le bien d'autrui. Prends garde d'irriter Dieu par tes paroles. Si tu dis que ce sont tes enfants qui font de toi un ravisseur, un homme cupide, j'ai peur que tu n'en sois privé comme d'ennemis conjurés pour te perdre. Dieu t'a donné tes enfants pour prendre soin de ta vieillesse, pour apprendre de toi la vertu.

4. Voilà pourquoi Dieu a constitué la race des hommes telle qu'elle est: il a agencé deux ressorts des plus énergiques: d'une part, il a établi les pères pour maîtres et docteurs; d'au-

tre part il a inspiré un grand et naturel amour. En effet, si la Providence ne présidait pas à la génération des hommes, personne n'aurait d'affection pour personne. Si maintenant même qu'il y a des pères, des enfants et des petits enfants, tant d'hommes sont indifférents pour le plus grand nombre des hommes ; il en serait à bien plus forte raison de même, sans la parenté. Voilà pourquoi Dieu vous a donné des enfants : gardez-vous donc de les accuser. Et maintenant si ceux qui ont des enfants, n'en sont pas moins dépourvus de toute excuse, comment pourront-ils se défendre, ceux qui n'en ont pas, et qui se tourmentent tant pour faire fortune ? Ces derniers pourtant, eux aussi, ont leur excuse, absolument inadmissible. Quelle est-elle ? Je n'ai pas d'enfants, je veux être riche, pour qu'on se souvienne de moi. Le ridicule, en vérité, est ici à son comble. Je n'ai pas d'enfants, dit cet insensé, ma maison sera l'immortel monument de ma gloire. Ce n'est pas de ta gloire, ô homme, mais de ton avarice qu'elle sera le monument. Ne vois-tu pas la foule qui regarde aujourd'hui ces splendides maisons, n'entends-tu pas ces discours : Que de machinations perfides n'a-t-il pas faites pour acquérir tant de richesses, que n'a-t-il pas pillé pour construire cette maison ? et ce riche n'est plus aujourd'hui que cendre et poussière, et cette maison est passée en des mains étrangères. Ce n'est donc pas de ta gloire que tu laisses un monument, mais de ton avarice. Ton corps est caché au sein de la terre, mais tu ne veux pas que le souvenir de ton avarice puisse se perdre par la suite des temps ; on le fouille, on le déterre, voilà ce que tu fais, grâce à ta maison. Car tant qu'elle a gardé ton nom, qu'elle a été ta propriété, il a bien fallu, de toute nécessité, que toutes les bouches s'ouvrissent pour t'accuser. Comprends-tu qu'il vaut mieux ne rien avoir, que d'être obligé de supporter une pareille accusation ? Ces réflexions s'appliquent à notre condition ici-bas ; mais maintenant là-haut, dites, je vous en prie, que ferons-nous, nous qui aurons tant possédé, mais rien donné, ou très-peu de chose, des biens qui auront été en notre pouvoir ? comment nous débarrasserons-nous des fruits de notre cupidité ? Celui qui veut se débarrasser des fruits de sa cupidité, ne donne pas un peu de beaucoup, il donne beaucoup plus qu'il n'a ravi, et il cesse de pratiquer la rapine.

Ecoutez ce que dit Zachée : « Je rends, de « ce que j'ai pris à tort, le quadruple ». (Luc, XIX, 8.) Quant à toi, tu pilles dix mille talents, tu donnes quelques drachmes, à grand'peine encore, et tu crois avoir tout rendu, tu te regardes comme ayant dépassé tes rapines par le don que tu as fait. Or, voici ce qu'il faut faire : d'abord il faut rendre ce que tu as pris, et prélever sur ce qui t'appartient de manière à ajouter à ce que tu as rendu. Le voleur ne restitue pas ce qu'il a pris sans y rien ajouter pour se justifier, souvent il paie, en outre, de sa vie, souvent une transaction s'opère moyennant qu'il donne beaucoup plus : il en est de la cupidité comme du vol. L'avare, en effet, c'est un voleur, c'est un brigand d'une espèce beaucoup plus dangereuse, parce qu'elle est plus tyrannique. Le voleur fait ses coups en cachette, et de nuit ; son crime est moins audacieux, il a honte, il a peur en le commettant ; mais le cupide, l'avare, dépouillant toute honte, nu-tête, au beau milieu de la place publique, il pille la fortune de tous ; c'est un voleur et un tyran tout ensemble ; il ne fait pas de trous dans les murs, il n'éteint pas la lumière, il n'ouvre pas le coffre-fort, il n'efface pas les traces de son crime ; mais que fait-il donc ? Son effronterie a toute l'ardeur de la jeunesse : à la vue de ceux auxquels il vient enlever tout ce qu'ils ont, il ouvre la porte toute grande, il s'élance, rien ne le gêne ni ne l'intimide, il ouvre tout, il force les malheureux à se dépouiller eux-mêmes. Voilà jusqu'où va sa violence que rien n'arrête. L'avare est plus infâme que tous les voleurs ensemble, parce qu'il est plus effronté, parce que c'est un plus cruel tyran. Celui qui souffre des brigandages ordinaires, souffre sans doute, mais il peut goûter une puissante consolation, en ce qu'il est redouté par celui qui lui a fait du tort ; mais la victime de l'homme cupide, il lui faut souffrir et l'injustice et les mépris ; elle ne peut pas avoir recours à la force, elle n'en serait que plus exposée à la dérision. Dites-moi, un adultère se cache ; un autre, au contraire, à la vue du mari, ne se cache pas du tout, lequel des deux fait la blessure la plus cruelle, la plus déchirante ? Le dernier sans doute, il ne se contente pas de nuire, il joint à l'injure, le mépris : l'autre a au moins cela pour lui, qu'il redoute celui qu'il a offensé. Il en est de même pour les crimes qui concernent la richesse ; celui qui se

cache, pour dérober, marque au moins quelques égards, en ce qu'il se cache; au contraire, celui qui pille ouvertement, publiquement, ajoute, au préjudice qu'il fait, même la honte de subir des mépris.

Cessons donc de piller le bien des autres, finissons-en, pauvres et riches. Car ce discours ne s'adresse pas seulement aux riches, mais je parle aussi pour les pauvres. Eux aussi pillent ceux qui sont plus pauvres; parmi les ouvriers, ceux qui ont plus de ressources et de pouvoir, vendent ceux qui sont plus pauvres et plus faibles, infâme commerce, des méchants vendent des méchants, et tous en pleine place publique. Si bien que ce que je veux, c'est exterminer partout l'injustice. Car ce n'est pas à la mesure des choses pillées ou volées qu'il faut juger du crime, il est tout entier dans la volonté libre du ravisseur. Quant à cette vérité que les voleurs les plus coupables, les plus tourmentés du mal de la cupidité, sont ceux qui ne dédaignent pas les plus minces larcins, je sais, je me rappelle que je vous l'ai exposée, je suppose que vous vous e souvenez, vous aussi. Toutefois ne subtilisons pas. Considérons-les comme des riches. Corrigeons-nous, habituons-nous à modérer nos désirs, à ne rien souhaiter plus qu'il ne faut. En ce qui concerne les biens célestes, ne modérons jamais notre désir d'avoir plus, toujours plus encore, que ce désir ne quitte jamais aucun de nous; mais, pour ce qui est de la terre, que chacun se contente de ce qui doit suffire à son usage, et ne recherche jamais rien de plus, afin qu'il nous soit ainsi donné d'obtenir les vrais biens, par la grâce et par la bonté, etc., etc.

HOMÉLIE XI.

N'ÉTEIGNEZ PAS L'ESPRIT, NE MÉPRISEZ PAS LES PROPHÉTIES; ÉPROUVEZ TOUT, ET RETENEZ CE QUI EST BON; ABSTENEZ-VOUS DE TOUT CE QUI A QUELQUE APPARENCE DE MAL. (V, 19-23.)

Analyse.

1. De la lumière que Dieu nous a donnée pour éclairer nos ténèbres. — Ce qu'en font les hommes. — Contre l'impureté qui l'éteint. — Des diverses passions mauvaises qui rendent la grâce inutile.

2. Du respect pour les prophéties. — De la sanctification. — De la prière. — Humilité de saint Paul demandant aux fidèles de prier pour lui. — Pourquoi le pasteur a raison de tenir aux prières de ceux qu'il dirige. — Amour de saint Paul pour les fidèles.

3. Histoire d'une servante. — Contre l'indifférence envers les pauvres et les malheureux. — Les pauvres, réduits, pour vivre, à faire le métier de prestidigitateurs, de bouffons, au lieu de prier Dieu pour nous! Supériorité des mendiants, priants et résignés, sur les heureux de ce monde.

4 et 5. Utilité de la présence des pauvres dans les églises. — Ce sont les chiens qui gardent les palais du Seigneur. — Vanité des choses humaines. — De l'égalité devant Dieu.

1. Une obscurité épaisse, des nuages ténébreux se sont répandus sur toute la terre, c'est ce que l'apôtre montrait par ces paroles: « Nous n'étions autrefois que ténèbres » (Ephes. V, 8); et ailleurs: « Mes frères, vous « n'êtes pas dans les ténèbres, pour être sur« pris de ce jour, comme d'un voleur ». (I Thess. V, 4.) Donc, puisque c'est la nuit, et, pour ainsi dire, une nuit sans lune; puisque c'est dans cette nuit que nous marchons, le Seigneur nous a donné une lampe brillante, la grâce du Saint-Esprit, qu'il a allumée dans nos âmes. Mais voici ce qui est arrivé de cette lumière: les uns l'ont reçue et l'ont rendue plus éclatante, plus resplendissante, comme ont fait et Paul, et Pierre, et tous ces glorieux saints; les autres, au contraire, l'ont éteinte: ainsi les cinq vierges; ainsi ceux qui ont fait le naufrage dans la foi, comme le fornicateur de Corinthe, comme les Galates pervertis. Voilà pourquoi Paul dit maintenant: « N'étei« gnez pas l'Esprit », c'est-à-dire, la grâce. C'est son habitude d'appeler ainsi la grâce de l'Esprit; et ce qui l'éteint, c'est l'impureté. Supposez que, dans nos lanternes, on verse de l'eau, on mette de la terre: on éteindra la lumière; et il n'est même pas besoin de rien faire de semblable: il suffit d'ôter l'huile, il

en est de même de la grâce de l'Esprit ; mêlez-y les choses terrestres, les soucis des affaires, vous éteignez l'Esprit, et, à défaut de ce que vous aurez pu faire, il suffit d'ailleurs d'une tentation survenant violemment pour éteindre, comme le fait le vent, la flamme qui n'est pas assez forte, ou qui n'a pas assez d'huile pour la nourrir, ou c'est que vous n'avez pas bouché les ouvertures, fermé la porte, et tout est perdu.

Les ouvertures, qu'est-ce à dire ? Il en est de nous comme des lanternes : nos ouvertures sont les yeux et les oreilles. Ne souffrez pas que le vent de la perversité s'y engouffre, parce qu'il éteint la lumière; bouchez vos ouvertures, avec la crainte de Dieu ; la bouche est une porte, fermez-la à clef, et tirez le verrou, afin d'abriter la lumière et de n'avoir pas à craindre l'irruption du dehors. Exemple : on vous a outragés, on vous a dit des injures : fermez votre bouche, parce que, si vous l'ouvrez, vous excitez le vent. Voyez ce qui se passe dans nos maisons, quand il y a deux portes directement en face l'une de l'autre, que le vent souffle avec violence; si vous fermez l'une, sans établir de courant d'air, le vent n'a pas de prise; toute sa force tombe ; il en est de même ici : les deux portes sont votre bouche et celle de l'homme qui vous outrage et vous injurie. Si vous fermez votre bouche, si vous n'établissez pas de courant d'air, vous faites tomber toute la force du vent ; au contraire, ouvrez-la, vous ne pouvez plus maîtriser le vent; donc n'éteignons pas la grâce. Il arrive souvent que, même sans aucune irruption du dehors, la flamme s'éteint; c'est l'huile qui manque ; nous ne faisons pas l'aumône, l'Esprit s'éteint. En effet, l'aumône vient de Dieu vers vous ; elle voit qu'il n'y a, auprès de vous, aucun fruit à faire, et elle s'envole; elle ne reste pas dans une âme insensible à la pitié. Une fois l'Esprit éteint, vous savez ce qui arrive, ô vous tous qui avez marché dans une nuit sans lune. S'il est difficile de trouver, pendant la nuit, le chemin qui conduit d'une terre à une autre terre, comment pourrait-on se diriger, dans le chemin qui conduit de la terre au ciel? Ignorez-vous tous les démons répandus dans cet espace, tous les monstres, tous les génies de la perversité ? Eh bien, si nous avons cette lumière dont je parle, ils ne peuvent en rien nous nuire ; au contraire, si nous l'éteignons, vite ils se jettent sur nous, vite ils nous dévalisent. Vous savez bien que les brigands éteignent la lumière avant de commettre leurs brigandages. Ces esprits du mal voient clair dans ces ténèbres, parce que leurs œuvres sont ténébreuses; mais nous, nous n'avons pas l'habitude de cette lumière. Gardons-nous donc de l'éteindre ; toute action mauvaise l'éteint, toute querelle, toute mauvaise parole, quelle qu'elle soit. Tout corps d'une nature étrangère au feu en ruine l'essence ; ce qui allume le feu , c'est ce qui a de l'affinité avec lui. Il en est de même pour la lumière ; ce qui est résistant, chaud, igné, embrase la flamme de l'Esprit ; n'y portons donc rien de froid, ni rien d'humide, car voilà ce qui éteint le feu spirituel.

On peut encore vous proposer d'autres réflexions. Grand nombre d'hommes, chez ces premiers chrétiens, prophétisaient ; les uns parlaient selon la vérité, les autres ne proféraient que des mensonges. Paul le dit encore dans son épître aux Corinthiens : « C'est pour cela », dit-il, « que Dieu a donné le discernement des esprits ». (I Cor. XII, 10.) L'esprit impur, le démon aurait voulu faire servir ce don de prophétie à la destruction complète de l'Eglise. Il y avait deux prédictions : celle du démon, celle de l'Esprit; la première remplie de mensonges, la seconde n'exprimant que la vérité. Impossible de les distinguer, de les reconnaître; on eût dit Jérémie et Ezéchiel. Quand le temps fut venu, Dieu permit de reconnaître, de distinguer les esprits. Il y avait donc à cette époque, chez les habitants de Thessalonique, un grand nombre de prophètes, que Paul désigne, dans un autre passage, par ces paroles : « Ne vous laissez « ébranler ni par des discours, ni par des « lettres supposées écrites par nous, de « manière à croire que le jour du Seigneur « est arrivé ». (II Thess. II, 2.) C'est ce qui fait qu'après avoir dit ici : « N'éteignez pas « l'Esprit », il a eu raison d'ajouter ce qui suit : « Ne méprisez pas les prophéties » ; ce qui veut dire : S'il y a auprès de vous quelques faux prophètes, ce n'est pas une raison pour écarter les autres, pour vous éloigner d'eux. Gardez-vous d'éteindre les prophètes. Voilà ce que veut dire : « Ne méprisez pas les prophéties ».

2. Comprenez-vous ce qu'il entend par : « Eprouvez tout ? » Comme il vient de dire :

« Ne méprisez pas les prophéties », on pouvait s'imaginer qu'il accordait à tous les prophètes indistinctement, l'accès de la chaire. « Eprou- « vez tout », dit-il ; « retenez ce qui est bon », c'est-à-dire les véritables prophéties : « Abs- « tenez-vous de tout ce qui a quelque appa- « rence de mal ». Il ne dit pas, de telle ou telle mauvaise apparence, mais : « De tout ce qui « a quelque apparence de mal » ; mensonges, vérités, éprouvez tout, examinez, distinguez, pour vous abstenir du mal, et pour vous attacher au bien. C'est ainsi que vous prouverez votre haine sincère pour ce qui est mal, votre amour pour ce qui est bien. Ne vous contentez pas d'agir à la légère et sans examen ; ne faisons rien qu'après nous être rendu soigneusement un compte exact de tout.

« Que le Dieu de paix vous sanctifie lui- « même, en toute manière, afin que tout ce « qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, « se conservent sans tache, pour l'avénement « de Notre-Seigneur Jésus-Christ (23) ». Voyez l'affection que montre le maître ; à l'exhortation il joint la prière, et non-seulement la prière parlée, mais la prière écrite ; c'est que le conseil ne suffit pas, il faut encore la prière. Voilà pourquoi, nous aussi, nous vous conseillons, et nous faisons pour vous des prières, ce que savent bien les initiés. Quant à Paul, certes, il avait raison d'agir ainsi, lui qui avait tant de droit de parler à Dieu en toute liberté. Mais nous, nous sommes couverts de honte, et nous n'avons pas auprès de Dieu cette liberté ; mais comme nous avons été établis et ordonnés pour agir de cette sorte, malgré notre indignité, nous nous adressons à Dieu, quoique nous ne méritions pas d'être comptés parmi les derniers des disciples. Mais nous savons que la grâce opère, par le moyen des hommes indignes, non en vue d'eux-mêmes, mais en vue de ceux qui en retireront de l'utilité, et nous apportons ce qui dépend de nous. « Qu'il « vous sanctifie », dit l'apôtre, « en toute ma- « nière, afin que tout ce qui est en vous, l'es- « prit, l'âme et le corps, se conservent sans « tache, par l'avénement de Notre-Seigneur « Jésus-Christ ». Qu'entend-il ici par « Esprit ? » Cela veut dire, la grâce, le don gratuit ; car si nous sortons d'ici emportant dans nos mains des lampes brillantes, nous entrerons dans la chambre de l'époux ; si nos lampes s'éteignent, non. Voilà pourquoi il dit : « L'Esprit sans « tache » ; car lorsque l'esprit demeure sans tache, la grâce aussi demeure. « L'âme », dit-il, « et le corps » ; si, dit-il, ni l'âme ni le corps ne reçoivent aucune souillure.

« Celui qui vous a appelés, est fidèle, et c'est « lui qui fera cela en vous (24) ». Voyez l'humilité de l'apôtre : il a prié ; ne croyez pas, dit-il, que ce soit un effet de mes prières ; c'est la suite du dessein qui fait que le Seigneur vous a appelés ; car, s'il vous a appelés pour le salut, et si c'est le Dieu de vérité, il vous donnera certainement le salut qu'il veut vous donner. — « Mes frères, priez pour nous (25) ». Ah ! quelle humilité ! mais ce que Paul disait par humilité, nous le disons, nous, non pas par humilité, mais pour notre plus grande utilité, et parce que nous voulons recevoir de vous un grand profit ; priez aussi pour nous, car, si vous ne recevez pas de nous de bien grands, d'admirables services, priez toutefois à cause de l'honneur que procure la prière ; priez, en considération du titre que nous portons. Un homme avait des fils, il ne leur était d'aucune utilité ; mais, attendu qu'il était leur père, il leur disait : Un jour entier s'est passé sans que vous m'ayez appelé votre père. Voilà pourquoi nous vous disons, nous aussi, priez pour nous : et ce ne sont pas là de vaines paroles ; vos prières, je les désire vivement. Si c'est mon devoir de prendre soin de vous tous ; si je dois un jour rendre des comptes, à bien plus forte raison convient-il que j'obtienne vos prières. C'est à cause de vous que je dois un compte plus redoutable ; vous devez donc m'apporter un plus grand secours.

« Saluez tous nos frères, en leur donnant le « saint baiser (26) ». Ah ! quelle ardeur ! Ah ! quel sentiment, quel cœur ! Etant loin des frères, il ne pouvait pas les saluer en leur donnant lui-même le baiser, il le leur donne donc par correspondance, c'est cé que nous faisons, quand nous disons : Embrassez pour moi un tel. Faites de même, vous aussi, entretenez le feu de la charité. Il n'y a pas pour la charité de grands espaces, elle franchit les distances, elle se montre partout. « Je vous adjure, « par le Seigneur, de faire lire cette lettre de- « vant tous les saints frères (27) », paroles qui témoignent encore plus de l'ardeur de la charité que du zèle de l'enseignement. Je veux, dit-il, m'adresser à eux aussi, « la grâce « de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec « vous. *Amen* (28) ». Il ne se contente pas de leur ordonner, il les adjure ardemment, afin

que dans le cas où ils seraient portés à négliger son ordre, cette considération, qu'il les adjure, les détermine à l'exécuter. Autrefois on n'écoutait qu'en tremblant ces adjurations, aujourd'hui on n'y prend pas garde. Il arrive souvent qu'un esclave, frappé de verges, adjure son maître au nom de Dieu et du Christ de Dieu; on l'entend s'écrier : Chrétien, que tu meures, personne n'y fait attention, personne ne s'en occupe, personne n'en prend souci. Si au contraire on adjure par la vie d'un fils, aussitôt le maître se faisant violence, grinçant encore des dents, apaise sa colère. On voit un homme, traîné en prison, emporté à travers la place publique, en présence des grecs et des juifs, adjurer de la manière la plus redoutable celui qui l'entraîne : personne n'y fait attention. Que ne diront pas les grecs, à la vue d'un fidèle adjurant un fidèle, un chrétien qui n'en tient aucun compte, qui de plus le dédaigne ?

3. Voulez-vous que je vous raconte une histoire que j'ai entendue moi-même? Ce n'est pas une fiction que je vous apporte, j'ai entendu le fait de la bouche d'une personne tout à fait digne de foi. Une servante était mariée à un méchant homme, un scélérat, un esclave fugitif; ce malheureux avait commis de grandes fautes, et devait être vendu par sa maîtresse ; il s'était couvert de trop de crimes pour qu'elle pût lui pardonner ; c'était une veuve : elle ne pouvait pas le châtier quand il ruinait sa maison, mais elle avait résolu de le vendre. Elle réfléchit ensuite qu'il n'était pas permis de séparer le mari de sa femme, et, quoique celle-ci fût honnête, et lui rendît des services, elle aima mieux la vendre avec son mari que de l'en séparer. La jeune servante se voyant donc dans cette situation, pleine d'angoisses, alla trouver une noble dame, amie de sa maîtresse, et c'est de cette dame que je tiens cette histoire; la servante, lui prenant les genoux et répandant des flots de larmes, et poussant mille cris lamentables, la pria de fléchir sa maîtresse en sa faveur. Après avoir fait entendre beaucoup de paroles, à la fin elle ajouta, comme le moyen le plus énergique de persuasion, une adjuration terrible. Or, voici quelle était cette adjuration : Puissiez-vous voir le Christ au jour du jugement, si vous ne méprisez pas ma prière, et à ces mots elle se retira. Celle à qui cette prière avait été adressée, distraite par quelque affaire, comme il arrive dans la vie, oublia un instant ces paroles; mais plus tard, tout à coup, dans l'après-midi, à l'heure du crépuscule, elle se souvint de l'adjuration redoutable, et son âme en fut fortement touchée, et elle s'en alla, et elle s'acquitta avec soin de ce dont elle était priée. Cette femme, pendant la nuit, vit tout à coup le ciel ouvert, et Jésus-Christ lui-même; elle le vit comme le Christ pouvait être vu par une femme.

C'est parce qu'elle comprenait l'importance de ces adjurations, c'est parce qu'elle redoutait le Seigneur, qu'elle fut favorisée d'une pareille vision. Ce que j'en dis, c'est pour que nous comprenions bien ce que les adjurations ont de redoutable, surtout lorsqu'on nous adjure de faire des bonnes œuvres, de faire l'aumône, de pratiquer la charité. Voici, à terre, des pauvres, des mutilés, ô femme, et ils te voient franchir en courant ton chemin; leurs pieds ne peuvent te suivre ; alors ils se servent comme d'un hameçon pour t'attirer à eux, de l'adjuration; ils étendent les mains, et t'adjurent de leur donner une obole, deux oboles, rien de plus. Mais toi, tu continues ta course; toi qu'on adjure au nom du Seigneur ton Dieu? Et je suppose qu'on t'adjure par les yeux, ou de ton mari en voyage, ou de ton fils, ou de ta fille; aussitôt tu cèdes, et ton cœur palpite, et ton sang s'échauffe ; si, au contraire, on t'adjure au nom du Seigneur, tu poursuis ta course. Je connais beaucoup de femmes, moi, que le nom du Christ ne retient pas dans leur course; mais, qu'on loue leur beauté en s'approchant d'elles, elles fléchissent, elles s'attendrissent, et elles vous tendent la main; elles vont jusqu'à provoquer chez les pauvres, chez ces infortunés, le rire à leurs dépens. Comme les paroles passionnées ou sévères ne touchent pas le cœur de ces femmes, les pauvres emploient le moyen qui leur fait plaisir, et voilà le malheureux, celui que la faim tourmente, forcé par notre bassesse de faire l'éloge de leur beauté.

Et, s'il n'y avait pas d'autres désordres, mais il est un autre abus plus révoltant; voilà les pauvres forcés de faire le métier de prestidigitateurs, de bouffons, de personnages ridicules. Quand vous les voyez avec des coupes, des vases de bois de lierre, des gobelets, dans les doigts des timbales, des flûtes, chantant des chansons honteuses, exprimant les sales amours, vociférant, criant; autour d'eux s'amasse la

foule, et les uns leur donnent un morceau de pain, les autres une obole, d'autres encore n'importe quoi, et on les arrête longtemps, et c'est un plaisir, un plaisir pour les hommes, un plaisir pour les femmes. Qu'y a-t-il de plus triste que cela? N'y a-t-il pas là une féconde matière de gémissements? C'est peu de chose, on regarde cela comme peu de chose, et voilà, dans nos mœurs, de grands sujets de péchés. Un chant obscène, une musique qui fait plaisir, amollit l'âme et cette mollesse produit la corruption. Et quand je pense que le pauvre, invoquant Dieu, lui demandant, pour vous, dans ses prières des biens innombrables, n'est auprès de vous en nulle estime, et qu'au contraire celui qui substitue aux prières de niais plaisirs, excite votre admiration!

Maintenant, il me vient à l'esprit quelque chose que je veux vous dire. Qu'est-ce? Quand vous serez tombés dans la pauvreté, dans la maladie, apprenez au moins des mendiants de nos ruelles à bénir le Seigneur. Ils passent toute leur vie à mendier et ils ne blasphèment pas, ils ne s'irritent pas, ils se résignent; toute leur existence de mendiants, ils se la racontent à eux-mêmes, en y mêlant des actions de grâces; ils célèbrent la grandeur et la bonté de Dieu; et toi, qui vis dans la pleine abondance de toutes choses, tant que tu n'as pas tout attiré à toi, tu taxes de cruauté le Seigneur! Combien le pauvre nous est supérieur, quelle condamnation un jour ne prononcera-t-il pas sur nous! Pour nous enseigner à tous ce que c'est que le malheur, en même temps, pour nous consoler, Dieu, sur tous les points de l'univers, a envoyé les pauvres. Vous avez souffert un malheur qui vous afflige? mais il n'y a rien là de comparable au malheur de cet infortuné. Vous êtes borgne? mais il est aveugle. Vous avez eu à supporter une maladie longue? mais il a, lui, une maladie incurable. Vous avez perdu vos fils? mais, lui, il a perdu jusqu'à la santé de son propre corps. Vous avez éprouvé un grand dommage? mais vous n'avez pas encore été réduit à avoir besoin des autres. Donc, rendez grâces à Dieu; voyez ces infortunés dans la fournaise de la pauvreté, adressant leurs demandes à tous, et recevant d'un si petit nombre. Donc, lorsque vous êtes fatigué de prier, que vous ne recevez rien, pensez en vous-même combien de fois vous avez entendu un pauvre vous appeler sans que vous l'ayez écouté; et ce pauvre ne s'est pas mis en colère, et il ne vous a pas outragé. Pour vous, ce que vous faites, c'est par cruauté; Dieu, au contraire, c'est par bonté qu'il ne vous écoute pas. Eh quoi! vous n'écoutez pas, par inhumanité, celui qui est votre compagnon d'esclavage, et vous ne trouvez pas juste que l'on vous réprimande; et, lorsque par bonté le Seigneur ne vous écoute pas, vous, son esclave, vous le réprimandez? Voyez-vous l'inégalité du jugement? Voyez-vous l'injustice criante?

4. Ne nous lassons pas de faire ces réflexions, de considérer ceux qui sont plus bas que nous, ceux qui souffrent de plus grands malheurs, et alors nous bénirons Dieu. La vie est pleine d'exemples de ce genre, et le sage et l'esprit attentif y peut trouver un grand enseignement. Tenez, sans sortir de nos maisons de prière, voilà pourquoi, et dans les églises, et dans les chapelles élevées aux martyrs, des pauvres se tiennent sous les vestibules; leur aspect peut nous être d'une grande utilité; considérez que, dans les palais de la terre, aucun spectacle pareil ne frappe les visiteurs qui entrent; de tous côtés vous ne voyez que personnages considérables, des dignitaires magnifiques, des riches superbes, des hommes dont on vante l'esprit; dans notre palais, à nous, je veux dire l'Eglise, à l'entrée de nos temples, de nos chapelles de martyrs, ce sont des démoniaques, des manchots, des mutilés, des pauvres, des vieillards, des aveugles, et ceux qui ont les membres contournés; pourquoi? pour que le spectacle qu'ils présentent vous soit un enseignement. Et d'abord vous pourriez rapporter du dehors quelque faste orgueilleux, jetez les yeux sur ces infortunés, déposez votre insolence, prenez un cœur contrit avant d'entrer, avant d'entendre la parole; (l'orgueilleux n'est pas écouté dans ses prières). A la vue d'un infortuné vieillard, vous cesserez d'être si fier, de vous applaudir de votre jeunesse; ces vieillards aussi furent des jeunes gens. La profession des armes, un royal pouvoir enflent votre vanité; réfléchissez que, parmi ces infortunés, il y en a qui furent glorieux dans les palais des rois. Votre santé vous donne de la confiance; regardez ces malades et réprimez votre vanité. Celui qui fréquente assidûment l'église, tout sain de corps qu'il est, ne s'enorgueillira pas de sa santé; et celui qui souffre recevra une consolation puissante.

Mais ce n'est pas là l'unique raison qui les fait asseoir sous nos portiques ; ils sont là aussi pour vous faire pratiquer l'aumône, pour vous attendrir, pour vous apprendre à admirer la bonté de Dieu. Si Dieu n'a pas honte de ces infortunés, s'il les a introduits sous ces portiques, faites de même à bien plus forte raison, vous ; ils sont là pour vous apprendre à ne pas vous glorifier des royautés de la terre. Ne rougissez donc pas quand un pauvre vous appelle ; s'il s'approche de vous, s'il vous prend les genoux, ne le repoussez pas. Les pauvres sont en quelque sorte d'admirables chiens des palais du Roi, et je ne leur adresse pas un outrage en les appelant des chiens ; au contraire, je prétends par là faire d'eux un noble éloge ; ils gardent le palais du Roi ; donc nourrissez-les. L'honneur remonte jusqu'au Roi. Dans les palais tout est faste insolent, j'entends les palais de la terre ; dans les palais du vrai Roi, tout est humilité. Les choses humaines ne sont rien ; les vestibules des églises suffisent pour vous l'apprendre. La richesse n'a aucun charme pour Dieu ; ceux que vous voyez assis là, suffisent pour vous l'apprendre. Cette assemblée qui séjourne là, c'est comme un avertissement à la nature humaine, c'est une voix sonore et retentissante qui dit : Les choses humaines ne sont rien qu'ombre et fumée. Si les richesses étaient de vrais biens, Dieu n'aurait pas établi des pauvres à ses propres portes ; s'il reçoit même des riches, ne soyez pas étonnés ; ce n'est pas à cause de leurs richesses qu'il les reçoit, ce n'est pas pour qu'ils se conservent riches, mais pour qu'ils déposent leur vanité. Ecoutez ce que leur dit le Christ : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et « Mammon [1] » ; et encore : « Il sera difficile « aux riches d'entrer dans le royaume des « cieux » ; et encore : « Il est plus facile pour « un câble d'entrer dans le trou d'une aiguille, « que pour un riche dans le royaume des « cieux ». (Matth. VI, 24 ; XIX, 23, 24.) S'il reçoit les riches, c'est pour qu'ils entendent ces paroles, pour leur apprendre à désirer les éternelles richesses, à soupirer après les biens du ciel. Etonnez-vous qu'il ne dédaigne pas de les voir assis sous ces portiques, quand il ne dédaigne pas de les convier à sa table spirituelle, de les admettre au divin banquet ; mais le boiteux, le mutilé, le vieillard en haillons, souillé, couvert d'ulcères, côte à côte avec le jeune homme élégant, le superbe décoré de la pourpre, et celui qui porte en tête le diadème, vient à la table prendre sa part, et il est admis au festin spirituel ; et, les uns comme les autres, jouissent des mêmes biens sans différence, sans distinction.

[1] Mammon, dieu des richesses chez les Syriens.

5. Eh quoi ! le Christ ne dédaigne pas de les appeler à sa table, en même temps que l'empereur ; ils sont tous conviés en même temps. Et toi peut-être, tu t'avises de faire le dédaigneux, tu ne veux pas qu'on te voie donnant aux pauvres, ou même leur adressant la parole. Ah ! quelle arrogance ! quel orgueil ! Prenez garde qu'il ne vous arrive la même chose qu'au riche d'autrefois. Il faisait le dédaigneux, ce riche ; il ne voulait pas voir Lazare, il ne daignait même pas lui donner un abri sous son toit ; ce pauvre était dehors, gisant sous le vestibule, et on ne daignait pas lui adresser une parole. Mais voyez aussi comme au jour où le riche eut besoin de ce pauvre, il n'obtint pas son secours. Si nous rougissons de ceux dont le Christ n'a pas rougi, le Christ rougit de nous, qui rougissons de ses amis. Remplissez votre table de boiteux, de manchots et de mutilés ; ce sont eux qui font venir le Christ, ce ne sont pas les riches. Peut-être que mon discours vous fait rire, eh bien ! ce n'est pas moi qui parle ; écoutez le Christ lui-même et ne riez pas, mais frémissez : « Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, « n'y conviez ni vos amis, ni vos frères, ni vos « parents, ni vos voisins riches, de peur qu'ils « ne vous invitent ensuite à leur tour, et « qu'ainsi ils ne vous rendent ce qu'ils avaient « reçu de vous ; mais, lorsque vous faites un « festin, conviez-y les mendiants, les pauvres, « les aveugles, et vous serez bienheureux, « parce qu'ils n'auront pas de quoi vous rendre, car cela vous sera rendu dans la résurrection des justes ». (Luc. XII, 14,)

Ajoutez encore à cela une gloire plus éclatante, si vous l'aimez cette gloire. Dans les festins du monde règnent l'envie, les jalousies, les accusations, les médisances, et la crainte excessive de manquer aux convenances ; et vous êtes là comme l'esclave du maître, et si l'on a invité des convives plus considérables que vous, vous redoutez leurs propos méchants ; dans les banquets du Seigneur rien de pareil, quels que soient les mets que vous offriez aux pauvres, ils les reçoivent volon-

tiers, et de là, pour vous, de grands applaudissements, une gloire plus éclatante, plus d'admiration ; on n'applaudit pas autant aux banquets des riches que n'applaudissent, aux festins des pauvres, ceux qui en entendent parler. Si vous refusez de me croire, faites-en l'expérience, ô riches, qui conviez des généraux et des chefs d'armée. Conviez des pauvres, remplissez-en votre table, voyez s'ils ne vous applaudissent pas tous, s'ils ne vous chérissent pas tous, s'ils ne vous regardent pas tous comme un père. Les festins du monde ne procurent aucun profit ; ceux dont je parle assurent la conquête du ciel et de tous les célestes biens. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

COMMENTAIRE

SUR LA DEUXIÈME ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

ARGUMENT. — HOMÉLIE PREMIÈRE.

Analyse.

1. Pour quels motifs saint Paul envoie aux Thessaloniciens cette seconde lettre. — Sur les imposteurs qui prétendent que la résurrection est un fait déjà accompli, qui fondent leurs enseignements sur la parole de l'apôtre lui-même. — De l'enseignement de Jésus-Christ à ce sujet.
2. Contre l'orgueil qui vient de l'ignorance où l'on est de Dieu. — L'orgueil, commencement de tout péché. Tourments que causent les passions mauvaises. — Vanité des choses humaines, qui ne sont que de purs songes.

1. En disant dans la première épître : « Jour « et nuit nous désirons vous voir, et encore « nous n'y résistons plus, et encore nous som« mes restés seuls à Athènes, et j'ai envoyé Ti« mothée » (I Thess. III, 10, 1, 2) ; par toutes ces expressions, il marque son désir de se rendre auprès de ceux de Thessalonique. C'est, à ce qu'il semble, parce qu'il n'a pas encore pu satisfaire son désir, c'est parce qu'il lui est impossible de leur communiquer de vive voix les enseignements dont ils avaient encore besoin, qu'il leur écrit cette seconde lettre, destinée à le remplacer auprès d'eux. Il n'était pas allé les voir ; c'est ce que l'on peut conjecturer des paroles de cette lettre même, où il dit : « Nous vous conjurons, mes frères, par « l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». (II Thess. II, 1.) Car dans la première lettre il leur disait : « Pour ce qui regarde les temps « et les moments, il n'est pas besoin de vous en « écrire ». (I Thess. V, 1.) S'il avait fait le voyage, une lettre eût été inutile ; mais la question ayant été ajournée, il leur écrit. Il s'exprime ainsi, dans l'épître à Timothée : « Quelques« uns bouleversent la foi, en disant que la ré« surrection est déjà arrivée ». (II Tim. II, 18.) Le but de ces prédicateurs de mensonges était, en ôtant aux fidèles toute grande et glorieuse espérance, de les décourager devant les fatigues. L'espérance redressait les fidèles, les empêchait de succomber aux maux présents. C'était, pour eux, comme une ancre que le démon voulût briser. Or, ne pouvant leur persuader que les choses futures n'étaient que des mensonges, il s'y prit d'une autre manière ; il envoya de ces hommes perdus qui devaient lui servir à tromper les fidèles en leur insinuant que cette grande et glorieuse destinée avait reçu son accomplissement. Et tantôt ces imposteurs disaient que la résurrection était déjà arrivée ; tantôt, que le jugement était proche, qu'on allait voir paraître le Christ ; ils voulaient envelopper

jusqu'au Christ dans leurs mensonges. En montrant qu'il n'y a plus désormais ni rémunération, ni jugement, ni châtiment, ni supplice pour les coupables, ils voulaient rendre les oppresseurs plus audacieux, et enlever à leurs victimes toute énergie. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que, parmi ces imposteurs, les uns envoyaient des paroles qu'ils prétendaient sorties de la bouche de Paul; les autres allaient jusqu'à fabriquer des lettres qu'il était censé avoir écrites.

Voilà pourquoi l'apôtre, pour s'opposer à ces hommes, disait : « Que vous ne vous laissiez pas ébranler ni par quelques prophéties, « ni par quelques discours, ni par quelques « lettres qu'on supposerait venir de nous ». — « Ni par quelques prophéties ». (II Thess. II, 2.) Il indique par là les faux prophètes; mais comment s'y reconnaître, dira-t-on? par le signe qu'il donne. Aussi ajoute-t-il : « Je vous « salue de ma propre main, moi Paul; c'est là « mon seing, dans toutes mes lettres j'écris « ainsi. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ « soit avec vous tous ». (Ibid. III, 17, 18.) Il ne dit pas que ce qu'il écrit soit son signe, car il est vraisemblable que d'autres aussi l'avaient imité, mais il dit : Je vous écris ma salutation de ma propre main. C'est ce qui se passe aujourd'hui encore parmi nous. La suscription des lettres montre qui les écrit. Maintenant il les avertit des maux dont ils sont infectés; il les loue, pour le présent, et il tire de l'avenir les exhortations qu'il leur envoie. Il les avertit, en leur parlant du supplice, de la distribution des biens qui leur sont préparés; il insiste sur ce point où il répand la lumière; sans indiquer l'époque précise, il montre le signe qui fera reconnaître les derniers temps, à savoir, l'antechrist. Pour procurer la certitude à l'âme faible, il ne suffit pas de lui parler simplement, il faut lui donner des signes et des preuves. Le Christ se montre plein de sollicitude à cet égard; assis sur la montagne, il met un soin extrême à révéler à ses disciples tout ce qui concerne la consommation des temps. Pourquoi? pour ne pas laisser le champ libre à ceux qui introduisent les antechrists et les pseudochrists. Lui-même donne beaucoup de signes; il en donne un surtout et c'est le plus grand : Quand l'Evangile aura été prêché dans toutes les nations. Il donne encore un second signe pour qu'on ne se trompe pas sur son avénement : « Il viendra », dit-il, « comme « l'éclair » ; il ne se cachera pas dans un coin; on le verra partout resplendissant. Il n'a besoin de personne pour l'annoncer, tant sa splendeur éclate; l'éclair aussi n'a pas besoin qu'on l'annonce. Jésus-Christ dit encore quelque part, en parlant de l'antechrist : « Je suis venu au « nom de mon Père, et vous ne m'avez pas « reçu; si un autre vient en son propre nom, « vous le recevrez ». (Jean, V, 43.)

Il donne aussi comme des signes de son arrivée, les calamités survenant coup sur coup, des malheurs inexprimables. Autre signe encore : la venue d'Elie. Or, à cette époque, les habitants de Thessalonique étaient dans le doute, et leur doute nous a été utile à nous-mêmes, car les paroles de l'apôtre ne devaient pas servir seulement aux hommes de Thessalonique, mais à nous-mêmes, pour nous délivrer de fables puériles et d'extravagances de vieilles femmes. N'avez-vous pas entendu souvent, dans votre enfance, certaines conversations sans fin, sur l'antechrist et sur la génuflexion? Ce sont des impostures que le démon fait entrer dans nos âmes encore tendres, de telle sorte que cette croyance se fortifie en nous, quand nous grandissons, et trompe nos esprits. Paul, parlant de l'antechrist, n'aurait pas négligé ces fables, s'il y eût eu du profit pour nous à nous en parler. Ne cherchons donc pas de pareils signes, car il ne viendra pas ainsi, fléchissant les genoux. Mais, « s'éle« vant au-dessus de tout ce qui est appelé « Dieu, ou adoré, jusqu'à s'asseoir dans le « temple de Dieu, voulant lui-même passer « pour Dieu ». (II Thess. II, 4.) Car, de même que c'est l'arrogance qui a causé la chute du démon, de même celui que le démon fait mouvoir, est rempli d'arrogance.

2. Aussi, je vous en prie, appliquons-nous tous à repousser ce vice loin de nous, afin de ne pas subir le même jugement, de ne pas encourir la même peine, de ne pas partager le même supplice. « Que ce ne soit point un « néophyte », dit-il, « de peur qu'enflé d'or« gueil il ne tombe dans la même condam« nation que le démon ». (I Tim. III, 6.) Ainsi, celui qui est enflé d'orgueil, sera puni de la même manière que le démon. « Car le com« mencement de l'orgueil, c'est de mécon« naître le Seigneur ». (Eccl. X, 14.) Le commencement du péché c'est l'orgueil. C'est là le premier élan, le premier mouvement vers le mal; peut-être en est-ce et la racine et

la base. Le mot « commencement » veut dire, en effet, le premier élan vers le mal, ou ce qui le constitue: par exemple, si l'on disait que s'abstenir des mauvais spectacles c'est le commencement de la chasteté, cela signifierait le premier élan, le premier pas dans la voie de la chasteté. Si au contraire nous disons : Le commencement de la chasteté c'est le jeûne ; c'est comme si nous disions : Voilà ce qui la fonde, ce qui la constitue. Ainsi, le commencement du péché c'est l'orgueil ; c'est par lui, en effet, que tout péché commence, c'est l'orgueil qui forme le péché. En effet, quelles que soient nos bonnes œuvres, ce vice les détruit ; c'est comme une racine qui ne permet pas aux plantes de prendre de la consistance. Voyez, par exemple, toutes les bonnes actions du pharisien, elles lui ont été inutiles parce qu'il n'en a pas coupé la funeste racine ; la racine a tout perdu et corrompu. De l'orgueil naissent le mépris des pauvres, la cupidité, l'amour de la prédominance, le désir d'une gloire insatiable. Un homme de ce caractère est porté à se venger de tous les outrages, car l'orgueil ne souffre pas les insultes qui viennent même des plus puissants, à plus forte raison celles qui viennent des plus faibles. Mais celui qui ne peut souffrir l'insulte, ne peut supporter aucun mal. Voyez comme il est vrai de dire que l'orgueil est le commencement du péché ; mais est-il bien vrai que le commencement de l'orgueil, c'est de méconnaître le Seigneur?

Assurément, car celui qui connaît Dieu, comme il faut le connaître, celui qui sait que le Fils de Dieu s'est abaissé à un état si humble, celui-là ne cherche pas à s'élever; celui, au contraire, qui ne sait pas ces choses, s'enfle et s'élève ; car l'orgueil le prédispose à l'arrogance. En effet, dites-moi comment ceux qui font la guerre à l'Eglise, peuvent-ils prétendre qu'ils connaissent Dieu? N'est-ce pas là une folie orgueilleuse ? Et voyez dans quel précipice les jette l'ignorance où ils sont de Dieu ; car si Dieu aime un cœur contrit, en revanche il résiste aux superbes ; c'est aux humbles qu'il réserve sa grâce. Non, aucun malheur n'est comparable à l'orgueil ; de l'homme, il fait un démon, insolent, blasphémateur, parjure ; l'orgueil fait qu'on aspire au carnage ; car toujours l'orgueilleux vit dans les douleurs, toujours indigné, toujours chagrin, et rien ne peut rassasier la funeste passion qui le tourmente ; il verrait l'empereur incliné devant lui et l'adorant, qu'il ne serait pas rassasié, il lui faudrait plus encore. Plus les avares amassent, plus ils ont de besoins. De même pour ces âmes superbes ; de quelque gloire qu'elles jouissent, c'est pour elles une raison d'en désirer une plus grande ; la passion s'augmente (car c'est une passion). Or, la passion ne connaît pas la mesure ; elle ne s'arrête qu'après avoir tué celui qui la porte en soi. Ne voyez-vous pas combien de gens ivres, toujours altérés, car la passion mauvaise n'est pas un désir fondé sur la nature, mais une dépravation, une maladie. Ne voyez-vous pas que les affamés ont toujours faim ? Cette infirmité, comme disent les médecins, franchit toutes les limites de la nature ; ainsi ces investigateurs curieux et oisifs ont beau apprendre, ils ne s'arrêtent pas ; c'est une passion mauvaise, et qui ne connaît pas de bornes. Et ceux maintenant qui trouvent des charmes aux plaisirs impurs, ceux-là non plus ne s'arrêtent pas. « [Car pour « le fornicateur », dit l'Ecriture, « toute es« pèce de pain est agréable »] (Ecclés. XXIII, 20) ; il ne s'arrêtera que quand il sera dévoré ; c'est une passion. Mais, si ce sont là des passions funestes, elles ne sont pas toutefois incurables, la cure en est possible, et beaucoup plus possible que pour les affections du corps ; nous n'avons qu'à vouloir, nous pouvons les éteindre. Comment donc éteindre l'orgueil ? Connaissons Dieu. Si notre orgueil provient de l'ignorance où nous sommes en ce qui concerne Dieu, la connaissance de Dieu chasse l'orgueil. Pensez à la géhenne, pensez à ceux qui sont bien meilleurs que vous, pensez à toutes les expiations que vous devez à Dieu, de telles pensées auront bien vite réduit, bien vite dompté votre esprit superbe.

Mais c'est ce qui vous est impossible? Vous êtes trop faible? Pensez aux choses présentes, à la nature humaine, au néant de l'homme. A la vue d'un mort qu'on porte sur la place publique, des enfants orphelins qui le suivent, de sa veuve brisée par la douleur, de ses serviteurs qui se lamentent, de ses amis dans l'affliction, considérez le néant des choses présentes, qui ne sont que des ombres, des songes, rien de plus. Vous ne le voulez pas? Pensez à ces riches qui ont péri dans les guerres ; voyez ces maisons de grands et illustres personnages, ces splendides demeures maintenant abattues; pensez à toute la puissance qu'ils possédaient,

dont il ne reste pas aujourd'hui un souvenir. Il n'est pas de jour, si vous voulez, qui ne vous présente de pareils exemples, des princes laissant leur place à d'autres, des richesses confisquées. « Un grand nombre de rois se sont assis « sur la terre nue, et celui qu'on ne soupçon- « nait pas, a porté le diadème ». (Ecclés. XI, 5.) N'est-ce pas l'histoire de tous les jours? Ne tournons-nous pas sur une roue ? Lisez, si vous voulez, nos livres, et les livres profanes (car les livres du dehors sont remplis de pareils exemples) si vous dédaignez nos écritures par orgueil; si les ouvrages des philosophes provoquent votre admiration, eh bien, consultez-les; vous y trouverez des leçons, ils vous parleront des malheurs antiques, poètes, orateurs, maîtres de philosophie, tous les écrivains quels qu'ils soient. Partout, si vous voulez, les exemples se montreront à vous. Si vous ne voulez rien entendre parmi eux, considérez notre nature même, son origine, sa fin; appréciez ce que vous pouvez valoir, quand vous dormez : n'est-il pas vrai que le moindre animal pourrait vous ôter la vie? Que de fois un animalcule, tombant du haut d'un toit, ou crève l'œil, ou fait courir quelque autre danger ! Eh quoi? n'êtes-vous pas plus faible que tout animal, quel qu'il soit? Eh ! que me dites-vous? que vous avez le privilége de la raison? Eh bien, vous ne l'avez pas, la raison, et ce qui prouve qu'elle vous manque, c'est votre présomption. Qu'est-ce qui vous inspire votre fierté, répondez-moi : la bonne constitution de votre corps? Mais les animaux l'emportent sur vous. Et cela est vrai aussi des brigands, des meurtriers, des profanateurs de sépultures. Mais votre intelligence? Mais l'intelligence ne se manifeste pas par la présomption ; voilà donc tout d'abord qui vous dépouille de votre intelligence. Sachons donc abaisser nos sentiments présomptueux, devenons modestes, humbles, doux et pacifiques : car voilà ceux que le Christ regarde comme heureux avant tous les autres : « Bienheureux « les pauvres d'esprit » (Matth. V, 3, et XI, 29); et sa voix nous crie encore : « Apprenez de moi « que je suis doux et humble de cœur ». Aussi a-t-il lavé les pieds de ses disciples, nous donnant par là un exemple d'humilité. Appliquons-nous à profiter de tous ces discours, afin de pouvoir obtenir les biens promis par lui à ceux qui l'aiment, par la grâce et par la bonté, etc., etc.

HOMÉLIE II.

PAUL, ET SILVAIN, ET TIMOTHÉE, A L'ÉGLISE DE THESSALONIQUE, EN DIEU NOTRE PÈRE, ET EN JÉSUS-CHRIST, NOTRE SEIGNEUR. QUE DIEU NOTRE PÈRE ET LE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, VOUS DONNENT LA GRACE ET LA PAIX. (I, 1-8.)

Analyse.

1. La grâce divine, bien inestimable. — Joseph et la femme de Putiphar ; Joseph comblé de la faveur de Dieu. — La foi défie les tempêtes, les déluges ne l'engloutissent pas. — Grande ressource, être bien uni, ne former qu'un corps.
2. De la charité. — De l'imperfection de l'amour qui n'est pas l'amour divin. — De la patience dans les persécutions. — Nécessité des afflictions pour entrer dans le royaume de Dieu. — La rémunération future bien supérieure aux épreuves endurées.
3. Réjouissons-nous des récompenses à venir, mais non de la punition certaine des méchants. — Sans perdre de vue, d'une part les châtiments, d'autre part, les récompenses, tout en méditant des vérités qui doivent servir à nous fortifier, excitons-nous à la vertu, par le seul amour de Jésus-Christ. — La crainte des châtiments, combien utile et salutaire.
4. Utilité des entretiens sévères; évitons les frivolités, les discours inutiles, la curiosité indiscrète, les médisances. — Mollesse des âmes qui ne peuvent supporter les discours sur l'enfer. — Paul les méprisait. Pourquoi ? — Les richesses ne sont pas des biens, la pauvreté n'est pas un mal, la pensée de l'avenir est tout.

1. La plupart des hommes ont recours à tous les moyens, font jouer toutes les machines, pour se mettre un peu en crédit auprès des magistrats, des personnes un peu haut placées; on attache beaucoup de prix à leur faveur, on la convoite, c'est un bonheur de l'obtenir. Si la faveur des hommes est d'un si grand prix, de quel prix sera la faveur de Dieu? Voilà pourquoi, dans ses lettres, l'apôtre débute toujours par le souhait de la grâce de Dieu. Paul sait bien qu'avec cette grâce on n'a plus rien à craindre, que c'en est fait de tous les chagrins, de toutes les contrariétés. Voici qui vous fera comprendre cette vérité : Joseph était un

esclave, un jeune homme sans expérience, très-simple, et tout à coup le voilà chargé d'administrer une maison, et c'était à un égyptien qu'il devait ses comptes. Vous savez tous combien les gens de cette race sont portés à la colère, et surtout sont vindicatifs. Ajoutez à ces dispositions naturelles, une charge qui donne du pouvoir; la colère est plus redoutable, parce qu'elle s'augmente avec le pouvoir. L'égyptien l'a bien montré. La maîtresse porte l'accusation; le maître l'accueille, et cependant, s'il y avait eu violence, ce n'était pas sur ceux qui avaient le manteau entre les mains, mais sur celui qui avait été dépouillé. L'égyptien aurait dû dire : Vous n'aviez qu'à élever la voix, il aurait pris la fuite; s'il se sentait coupable, il n'aurait pas attendu la présence de son maître. Toutefois de pareilles pensées étaient trop fortes pour cet homme; il s'abandonna tout entier, aveuglément, à la colère, et jeta Joseph en prison; tel était l'excès de sa démence. Et cependant les témoignages ne lui manquaient pas pour lui apprendre quelle était la sagesse, l'intelligence de Joseph; mais cet égyptien était tout à fait dépourvu de raison, aussi ne fit-il aucun raisonnement. Eh bien, Joseph, avec un maître d'un caractère si misérable, Joseph chargé de tout le soin d'administrer la maison, lui, qui était un étranger, sans soutien, sans expérience, reçut à grands flots la grâce divine, et toutes ces épreuves furent comme non avenues; il surmonta tout cela, et les calomnies de sa maîtresse, et les dangers qui menaçaient sa vie, et la prison; enfin il arriva jusqu'au trône.

Eh bien donc, notre bienheureux Paul sait combien est grande la grâce de Dieu, et voilà pourquoi il la souhaite à ceux qui recevront sa lettre. Il a aussi en tête une autre pensée : il veut qu'on fasse bon accueil à ce qu'il écrit; il veut que, s'il réprimande, s'il gronde, on ne regimbe pas. Voilà pourquoi il leur parle, avant tout, de la grâce de Dieu; il adoucit leur cœur; il veut que, dans les afflictions, ils se souviennent de la grâce qui les a sauvés au milieu d'épreuves plus difficiles, de telle sorte que, dans de moindres épreuves, ils ne désespèrent pas, qu'au contraire ils soient consolés. C'est ainsi que, dans un autre endroit, il leur disait : « Si, lorsque nous étions ennemis de « Dieu, nous avons été réconciliés avec lui « par la mort de son Fils, à plus forte raison, « maintenant que nous sommes réconciliés, « serons-nous sauvés par la vie de ce même « Fils ». (Rom. V, 10.)

« Que Dieu Notre Père », dit-il, « et le Sei« gneur Jésus-Christ, vous donnent la grâce et « la paix. Nous devons, mes frères, rendre « pour vous à Dieu de continuelles actions de « grâces, comme il est juste ». Voyez quel excès d'humilité! En disant : « Nous devons rendre « des actions de grâces », voici la pensée, la réflexion qu'il leur suggère: Si ce n'est pas vous que les autres commencent par admirer pour vos bonnes œuvres, si c'est Dieu d'abord qu'ils admirent, à plus forte raison doit-il en être ainsi de nous. L'apôtre en outre élève leurs pensées; ce qui arrive aux Thessaloniciens n'est pas fait pour provoquer, ni les larmes, ni les lamentations, loin de là, mais les actions de grâces adressées à Dieu. Si Paul bénit le Seigneur pour les biens décernés aux autres, quel sera le sort de ceux qui, loin de bénir le Seigneur, se laissent ronger par l'envie?

« Puisque votre foi s'augmente de plus en « plus, et que la charité, que vous avez les « uns pour les autres, s'accroît ». Et comment, me dira-t-on, la foi peut-elle s'augmenter? Comment? par les traitements rigoureux que nous endurons pour elle. Il est beau d'être solide, fixe dans ses pensées; mais lorsque les vents soufflent avec violence, lorsque la tempête se précipite, lorsque les flots s'amoncellent de toutes parts, si alors nous ne chancelons pas, c'est l'infaillible marque de l'abondance, de la surabondance, du sublime essort de notre foi. De même qu'aux jours du déluge, de l'inondation, tout ce qui est pierre et tenant à la terre est submergé vite, tandis que ce qui s'élève vers le ciel, échappe au naufrage, de même la foi qui s'élève n'est pas engloutie. Voilà pourquoi l'apôtre ne dit pas simplement, « s'augmente », mais, « puisque votre foi s'aug« mente de plus en plus, et que la charité que « vous avez les uns pour les autres, s'accroît ». Voyez quelle ressource, dans les afflictions, de former une masse compacte; de se tenir serrés les uns contre les autres; de là, en outre, une grande consolation. La charité molle et la foi sans énergie se troublent devant les afflictions; au contraire, une foi et une charité énergiques se fortifient encore dans les épreuves. L'âme tourmentée par les douleurs n'en retire, si elle est faible, aucun profit; l'âme forte y gagne un surcroît de force. Voyez la charité des pre-

miers chrétiens; ils n'avaient pas, pour un tel, un amour sans bornes; pour tel autre, aucune affection; leur affection était égale pour tous. C'est ce que l'apôtre fait entendre par ces paroles : « Et que la charité que vous « avez les uns pour les autres». C'est l'équilibre; les chrétiens ne forment tous qu'un corps; aujourd'hui même, nous voyons bien que beaucoup de personnes éprouvent la charité, ressentent l'affection, mais cette affection est une cause de dissentiment. Qu'arrive-t-il, dans le cas de deux ou trois amis ensemble? Ces deux ou trois, ou quatre, étroitement unis, se séparent des autres, les abandonnant pour ceux qui font leur force, en qui seuls ils ont une confiance exclusive; c'est le déchirement de la charité, ce n'est plus de la charité. Supposez que l'œil, qui doit veiller pour tout le corps, ne s'exerçât plus que dans l'intérêt de la main, se séparât de toutes les autres parties du corps, pour ne s'occuper que de la main, ne serait-ce pas la perte du corps entier? Assurément. Il en est de même pour nous; notre charité doit s'étendre à toute l'Eglise de Dieu. Si nous la concentrons sur un seul ou sur deux, nous nous perdons nous-mêmes, et nos amis, et tous les autres. Ce n'est pas là de la charité; il n'y a là que division, séparation, déchirement, tiraillement. Une partie arrachée au corps humain aura beau posséder toute l'unité, toute la cohésion possible, cependant il n'y en a pas moins fracture, déchirement, vu que cette partie n'est pas unie au reste du corps.

2. Qu'importe que celui-ci, que celui-là soit l'objet de votre amour passionné. L'amour est un sentiment humain ; si votre sentiment est plus qu'humain, si c'est en vue de Dieu que vous aimez, aimez tous les hommes, car Dieu nous commande d'aimer jusqu'à nos ennemis. S'il nous a commandé d'aimer jusqu'à nos ennemis, à combien plus forte raison ceux qui ne nous ont fait aucun mal. Mais je suis plein d'amour, me répond-on ; non, vous ne ressentez pas l'amour divin, ou plutôt vous ne ressentez aucun amour ; vous accusez, vous enviez, vous dressez des piéges. Où est votre amour? Mais, je ne fais rien de pareil, me répond-on. Cependant, quand vous entendez médire, vous ne fermez pas la bouche du médisant, vous ne refusez pas d'ajouter foi à ses paroles, vous ne l'arrêtez pas ; quelle marque d'amour! « Puisque la charité », dit l'apôtre, « que vous avez les uns pour les autres, prend « tous les jours un nouvel accroissement, de « sorte que nous nous glorifions en vous, « dans les églises de Dieu (3, 4) ».

Dans la première épître, il dit que toutes les églises de la Macédoine et de l'Achaïe ont retenti du bruit de leur foi : « De telle sorte », dit-il, « qu'il n'est point nécessaire que nous « en parlions, puisqu'ils racontent eux-mêmes « de nous, quel a été le succès de notre arrivée « parmi vous ». (I Thess. I, 8, 9.) Ici maintenant il dit : « De sorte que nous nous glori« fions ». Qu'est-ce que cela veut dire? Dans la première épître, il dit : Ils n'ont pas besoin de nos leçons; dans celle-ci, il ne dit pas : Nous leur apportons l'enseignement, mais: « Nous nous glorifions ». Cela veut dire : Si, à cause de vous, nous rendons grâces à Dieu, si nous nous glorifions auprès des hommes, à bien plus forte raison vous convient-il de le faire pour les biens qui nous arrivent. Si, en effet, vos bonnes œuvres méritent que d'autres se glorifient, comment seront-elles, pour nous, un sujet de lamentations? On ne peut pas le dire : « De sorte que nous nous glorifions « en vous dans les églises de Dieu, à cause de « la patience et de la foi que vous montrez ». Il prouve ici que beaucoup de temps s'est passé, car la patience suppose beaucoup de temps, plus qu'une simple durée de deux ou trois jours. Et maintenant il ne dit pas seulement, la patience ; il faut certes beaucoup de patience pour attendre, sans en jouir, des biens qui sont promis. Mais l'apôtre indique ici une plus grande patience. Quelle est-elle? La patience au sein des persécutions. Ce qui prouve que c'est là la patience qu'il indique, c'est ce qui suit : « Dans toutes les persécutions et les afflictions que vous supportez ». En effet, ils étaient entourés d'ennemis, qui, de tous côtés, cherchaient à leur nuire, et la patience des fidèles, leur solidité était inébranlable.

Honte à ceux qui, pour s'assurer des protecteurs parmi les hommes, changent de croyances ; aux premiers jours de la prédication, des pauvres, obligés de travailler tous les jours pour gagner leur vie, bravèrent les inimitiés de ceux qui gouvernaient l'Etat, des plus hauts dignitaires, des plus grands potentats; on ne rencontrait pas un chrétien parmi les princes et les magistrats, et cependant ces premiers chrétiens supportaient une guerre implacable, et ne renonçaient pas à leur foi.

« Qui sont les marques du juste jugement « de Dieu (5) ». Voyez la consolation que l'apôtre leur ménage. Il a dit : Nous rendons grâces à Dieu; il a dit : Nous nous glorifions auprès des hommes. Voilà de bonnes paroles; mais ce que recherche avant tout l'affligé, c'est d'être délivré de ses maux, c'est de voir punir ceux qui l'affligent. Voilà ce que l'âme faible désire avant tout. Quant au sage, il n'en est pas de même. Que dit donc l'apôtre? « Qui « sont les marques du juste jugement de « Dieu ». Il y a là deux idées indiquées, à savoir : la punition des méchants et la récompense des bons. C'est comme s'il disait : Afin qu'en vous couronnant, afin qu'en les punissant, la justice de Dieu se manifeste. C'est en même temps une consolation qu'il leur adresse; il leur montre que les sueurs et les fatigues qu'ils souffrent, demandent, et qu'il est conforme à la justice, qu'ils soient couronnés. L'apôtre leur parle d'abord de ce qui les concerne. En effet, quelque désireux qu'on soit de vengeance, ce sont d'abord les récompenses qu'on désire, voilà pourquoi il ajoute : « Et qui servent à vous rendre dignes du « royaume de Dieu, pour lequel aussi vous « souffrez ». Ces persécutions ne sont donc pas un effet de la puissance supérieure des persécuteurs, mais de la nécessité d'entrer par cette voie dans le royaume de Dieu. « Car, c'est par « beaucoup d'afflictions », dit l'Ecriture, « que « nous devons entrer dans le royaume de « Dieu ». (Act. XIV, 22.)

« Si vraiment il est juste devant Dieu, qu'il « afflige à leur tour ceux qui vous affligent « maintenant, et qu'il vous console avec nous, « vous qui êtes dans l'affliction. Lorsque le « Seigneur Jésus descendra du ciel avec les « anges, qui sont les ministres de sa puis- « sance (6, 7) ». Ce « si vraiment », tient lieu ici, de parce que, expression que nous employons quand il s'agit d'une vérité incontestable qu'il est impossible de contredire ; c'est donc pour, il est tout à fait juste. S'il est juste, dit-il, devant Dieu qu'il les punisse, n'en doutons pas, il les punira ; c'est comme s'il disait : Si Dieu prend souci de ces choses, si Dieu s'en préoccupe. Ce « si vraiment » a la même valeur que si la chose était incontestable, comme s'il disait : Si Dieu déteste les méchants, pour forcer les auditeurs à dire que Dieu les déteste (ce sont là en effet des pensées sur lesquelles il n'y a pas le moindre doute); et de même ici, tout le monde est d'accord qu'il y a justice, car si cela est juste devant les hommes, à bien plus forte raison est-ce juste devant Dieu. « Qu'il afflige », dit-il, « ceux qui vous affli- « gent, et qu'il vous console, vous qui êtes « dans l'affliction ».

3. Eh quoi donc? Est-ce que la rétribution est égale? Nullement. Mais voyez comme il montre, par les paroles qui suivent, combien la rétribution est plus forte, combien la consolation dépasse les épreuves. Voyez, de plus, cette autre consolation : Partagez la rétribution, dit-il, avec ceux qui ont partagé l'affliction. C'est là en effet ce que signifie cet « avec nous ». Il associe, au partage des couronnes, ceux qui ont fait peu de chose, et ceux dont les œuvres sont innombrables, incomparables. Ce n'est pas tout, il marque le temps, et il le décrit de manière à exalter les âmes; sa parole ouvre, pour ainsi dire, le ciel, et l'étale sous les yeux; montre l'armée des anges, et présente un admirable tableau plein de consolations pour les affligés. « Et qu'il vous console, « avec nous, vous qui êtes dans l'affliction, « lorsque le Seigneur Jésus descendra du ciel « et paraîtra avec les anges, qui sont les « ministres de sa puissance. Lorsqu'il viendra « au milieu des flammes se venger de ceux « qui ne connaissent point Dieu et qui n'o- « béissent point à l'Evangile de Notre-Seigneur « Jésus-Christ (8) ». Si l'on est puni pour ne pas obéir à l'Evangile, quel sera le sort de ceux qui, non-seulement n'obéissent pas à l'Evangile, mais vous affligent? A quels tourments ne sont-ils pas réservés? Mais maintenant, remarquez la prudence de l'apôtre; il ne dit pas : Ceux qui vous affligent, mais « ceux qui « n'obéissent pas » ; d'où il suit que, si ce n'est pas pour vous, c'est pour l'Evangile qu'il est nécessaire de les punir. Cette parole, c'est pour prouver, avec plus de certitude, qu'il faut absolument les punir. Ce qui précède, c'est pour montrer qu'il faut que les fidèles soient honorés. La certitude du supplice qu'il annonce, les porte donc à la foi, et ce qui doit réjouir les fidèles, c'est que ces supplices sont la punition des maux qu'on leur a faits. Ces paroles s'adressaient à ceux de Thessalonique, mais elles nous conviennent à nous aussi. Donc, à l'heure des afflictions, méditons-les.

Ne nous réjouissons pas du supplice des autres parce qu'il nous venge, réjouissons-nous d'être nous-mêmes affranchis de la

punition et du châtiment. Quel profit pour nous, lorsque les autres sont châtiés? Ne souffrons pas, je vous en prie, dans nos âmes, de tels sentiments, mais que la royauté du ciel nous excite à la vertu. Sans doute, l'homme vraiment vertueux ne se décide ni par crainte, ni par amour de la royauté, mais par le seul amour du Christ; ainsi faisait Paul. Mais nous, méditons sur les biens du royaume céleste, sur les douleurs de l'enfer, et sachons, par ce moyen-là au moins, nous former, nous instruire, nous porter à notre devoir. En présence de ce qui semble bon, de ce qui semble grand dans la vie présente, pensez à la royauté du ciel, et vous ne verrez plus qu'un néant ici-bas. En présence d'un objet terrible, pensez à l'enfer, et vous rirez; quand un désir charnel pénétrera en vous, pensez au feu éternel, méditez en même temps sur le plaisir même du péché, plaisir qui n'a rien de réel, plaisir qui n'est pas même un plaisir. Si les lois de ce monde sont assez terribles pour nous détourner des actions coupables, à bien plus forte raison faut-il le dire de la pensée des choses à venir, du châtiment immortel, de la peine éternelle. Si la crainte qu'inspire un roi de la terre nous écarte de tant d'actions mauvaises, à combien plus forte raison la crainte du Roi éternel. Eh bien! comment pourrons-nous l'entretenir toujours en nous, cette crainte? Ecoutons souvent l'Ecriture. Si l'aspect seul d'un mort fait que notre cœur se serre, à bien plus forte raison la géhenne et le feu inextinguible, à bien plus forte raison le ver qui ne meurt pas. Pensons toujours à la géhenne, nous ne serons pas près d'y tomber. Voilà pourquoi Dieu nous menace de ce supplice. Si la pensée de ce supplice n'était pas pour nous d'une grande utilité, Dieu ne nous en aurait pas menacés; mais cette pensée fait faire de grandes choses, et, comme un remède salutaire, la menace de Dieu l'applique à nos âmes. Ne méprisons pas l'utilité si grande qui en ressort pour nous; pensons-y sans cesse, dans les dîners, dans les soupers. La conversation sur des sujets agréables n'est d'aucun profit pour l'âme, et ne fait que la rendre plus lâche; mais la conversation sur des sujets sévères et dont l'idée importune, retranche le luxe inutile des pensées superflues, prévient le relâchement de l'âme et en ramasse les forces.

Les entretiens sur les théâtres et les acteurs ne servent de rien à l'âme, et ne font qu'ajouter à l'irréflexion, à la pétulance de la pensée. La curiosité qui recherche, qui fouille les actions d'autrui, jette souvent l'âme dans les périls; mais parler de la géhenne, c'est s'affranchir de tout péril, et rendre l'âme plus sage. Mais vous redoutez les paroles de mauvais augure? Est-ce que votre silence éteindra la géhenne? Est-ce que votre parole l'allumera? Que vous parliez ou non, le feu s'embrasera. Ne cessons donc pas d'en parler, afin que vous n'y tombiez jamais. Il est impossible qu'une âme, inquiétée par la pensée de la géhenne, soit prompte à pécher. « Rappelez-vous votre dernière heure, « et vous ne pécherez pas pour l'éternité ». (Eccl. XXVIII, 6.) Il est impossible qu'une âme, qui redoute les comptes à rendre un jour, n'ait pas de répugnance pour les prévarications. La crainte, maîtrisant la pensée, n'y laisse rien entrer de mondain. Si les paroles qui rappellent l'enfer, abattent et répriment la pensée mauvaise, la raison qui a fait sa résidence dans les âmes, ne les purifie-t-elle pas plus encore que toutes les flammes? Ne pensons pas à la royauté du ciel autant qu'à la géhenne, car la crainte a plus de force que la promesse; et j'en sais un trop grand nombre qui dédaigneraient les biens incomparables, s'ils pouvaient s'affranchir de la punition. N'est-il pas vrai qu'il me suffit à moi-même de n'être pas puni, de n'être pas châtié? Aucun de ceux qui ont la géhenne devant les yeux, ne tombera dans la géhenne; aucun de ceux qui méprisent la géhenne, n'échappera à la géhenne. De même que chez nous ceux qui redoutent les tribunaux, ne sont pas conduits devant les tribunaux, tandis que ceux qui les méprisent sont surtout ceux que l'on y traîne; de même pour la géhenne. Si les habitants de Ninive n'avaient pas redouté leur destruction, ils auraient été détruits; mais pour l'avoir redoutée, ils n'ont pas été détruits. Si les contemporains de Noé avaient redouté le déluge, ils n'auraient pas été engloutis. Si les Sodomites avaient redouté la flamme, ils n'auraient pas été dévorés par la flamme. C'est un grand malheur de mépriser les menaces; qui méprise les menaces, en éprouvera bien vite les effets. Rien n'est aussi utile que de s'entretenir de la géhenne; voilà qui purifie les âmes, qui les rend plus blanches que l'argent le plus pur. Ecoutez les paroles du Prophète : « Vos jugements sont toujours de« vant moi ». (Psal. XVII, 23.) Le Christ aussi

en parle sans cesse; discours qui affligent l'auditeur, mais qui l'affligent pour sa plus grande utilité.

4. Car il en est ainsi de tout ce qui nous est utile. Ne vous en étonnez pas, les médicaments, les aliments répugnent d'abord au malade, et ils lui sont utiles. Si nous ne supportons pas la rigueur des paroles, il est évident que nous ne supporterons pas l'affliction réelle; si l'on ne supporte pas les discours sur la géhenne, évidemment quand la persécution viendra, l'on ne saura pas résister au feu et au glaive. Sachons donc habituer notre oreille à ces discours, préservons-nous de la mollesse. Après les paroles, viendra pour nous la réalité. Habituons-nous à entendre des choses terribles pour nous habituer à supporter des choses terribles. Si notre relâchement va jusqu'à ne pas pouvoir endurer des paroles, comment pourrons-nous tenir contre les rigueurs de la réalité? Voyez quel mépris pour tous les mauvais traitements, pour les dangers survenant coup sur coup, manifeste le bienheureux Paul. C'est que ses méditations l'avaient porté jusqu'au mépris de l'enfer, pour se rendre agréable à Dieu. La réalité même de l'enfer lui paraissait peu de chose, pour l'amour du Christ; et nous, en considération de nos intérêts, nous ne supportons même pas les paroles qui le rappellent. A peine avez-vous entendu quelques mots sur ce sujet, vite vous vous retirez. Je vous en prie, s'il y a en vous quelque charité, ne vous lassez pas de semblables entretiens. Ces méditations ne sauraient en rien vous nuire, supposé qu'elles ne vous servent pas; au contraire, je suis sûr qu'elles vous serviront, car l'âme se façonne selon les discours qu'elle entend. « Les mauvais entretiens gâ« tent les bonnes mœurs », dit l'apôtre. (I Cor. xv, 33.) D'où il suit que les bons entretiens les améliorent : Les entretiens sur des sujets terribles inspirent la sagesse. L'âme est comme une cire : exposez-la au froid de certains discours, vous la pétrifiez, vous l'endurcissez. Au contraire, les discours fervents l'amollissent; et quand elle est amollie, vous lui donnez la forme que vous voulez, et vous y gravez la royale image.

Donc, bouchons nos oreilles aux discours inconsidérés, redoutons ce mal d'où proviennent tous les maux. Si l'attention de notre âme s'exerçait uniquement à entendre les divines paroles, elle ne ferait pas attention aux autres discours, et n'y faisant pas attention, elle ne se porterait pas aux actions mauvaises. Car la route qui conduit aux actions, c'est la parole; d'abord nous pensons, ensuite nous parlons, puis nous agissons. Grand nombre d'hommes, pleins de sagesse et de modération, ont commencé par les paroles honteuses pour arriver aux actions honteuses. Notre âme, en effet, n'est de sa nature ni bonne ni mauvaise; c'est le libre arbitre qui la met tantôt dans tel état, tantôt dans tel autre. De même que la voile porte le navire partout où souffle le vent, ou plutôt, de même que le gouvernail transporte le navire, si le vent est favorable; de même la pensée, si les bonnes paroles sont portées par un vent favorable, naviguera sans péril. Dans le cas contraire, la pensée fera souvent naufrage; car, ce que sont les vents pour les navires, les paroles le sont pour les âmes; partout où vous voulez, vous transportez et tournez votre pensée; de là ce conseil de l'Ecriture : « Que « toutes vos paroles soient conformes à la loi « du Très-Haut ». (Eccl. ix, 20.) Aussi, je vous en prie, quand les nourrices vous rendent vos enfants, ne les habituez pas à des contes de vieille femme; mais, dès l'âge le plus tendre, qu'ils apprennent ce que c'est que le jugement; gravons-leur dans l'âme ce que c'est que le supplice. Cette crainte, enracinée dans les cœurs, produit de grands biens. L'âme qui, dès les premières années de l'enfance, s'est pliée à cette attente, ne secouera pas facilement ce guide dont elle a peur; comme un cheval docile au frein, l'âme qui sent peser sur elle la pensée de la géhenne, marche d'un pas bien réglé, et toutes ces paroles seront conformes à son utilité, et ni jeunesse, ni richesse, ni perte ou abandon, ou quoi que ce soit, ne pourra lui nuire, si elle a cette raison solide assez forte pour résister à tout. Ces entretiens doivent être notre règle et notre frein, pour nous, pour nos femmes, nos esclaves, nos enfants, nos amis, et, s'il est possible, pour nos ennemis. Nous pouvons, avec ces entretiens, retrancher le grand nombre de nos péchés, et vivre, au milieu des afflictions, plus heureux qu'au sein de la prospérité, et je vais vous le prouver. Répondez-moi : Vous entrez dans une maison où se célèbre un mariage, et, pendant une heure, ce spectacle vous amuse, mais bientôt vous vous retirez, et le chagrin vous dessèche parce que vous n'êtes

pas aussi riche; vous entrez, au contraire, dans une maison en deuil, et quelque riches qu'en soient les habitants, en vous retirant, vous vous sentez le cœur en repos, parce que ce que vous avez vu, ne vous a pas inspiré l'envie, mais vous a consolés de votre pauvreté.

Vous le voyez, la réalité vous montre que la richesse n'est pas un bien, que la pauvreté n'est pas un mal; que ce sont choses indifférentes. Maintenant, parlez, je suppose, des plaisirs recherchés de la vie, vous heurtez l'homme qui n'a pas assez de ressources pour se les procurer; parlez, au contraire, contre les délices, et, si vous le voulez, de la géhenne, la conversation est de nature à vous intéresser vivement, car cette pensée que les plaisirs délicats n'auront servi absolument à rien pour préserver du feu à venir, vous empêchera de les rechercher. Ce n'est pas tout, la pensée que ces plaisirs ne servent d'ordinaire qu'à irriter ce feu, non-seulement vous empêchera de les rechercher, mais vous portera encore à les haïr, à les repousser loin de vous. Donc n'évitons pas les discours sur la géhenne, si nous voulons éviter la géhenne; n'évitons pas la pensée du châtiment, si nous voulons n'être pas châtiés. Si ce riche, bien connu, avait pensé au feu de l'enfer, il n'aurait pas péché. C'est pour n'y avoir jamais pensé, qu'il y est tombé d'une chute si terrible. Réponds-moi, ô homme, il te faudra comparaître devant le tribunal du Christ. Quel sujet d'entretien peux-tu préférer à celui-là? Si tu as un procès auprès d'un juge, tu en parles, non-seulement pendant la nuit, non-seulement pendant le jour, non pas quelques instants seulement, non pas une heure seulement, mais toujours, mais sans cesse; tu ne parles que de ce procès; et quand il te faudra rendre compte de ta vie tout entière, et subir un jugement, tu ne peux pas même supporter ceux qui te rappellent ce jugement? Eh bien, voilà pourquoi tout meurt, pourquoi tout est perdu, c'est que, pour avoir à nous présenter devant un tribunal humain pour des affaires de la vie présente, nous mettons tout en mouvement, nous adressons des prières à tout le monde, nous ne cessons pas un instant de nous inquiéter, de tout faire, en vue de ce procès; et nous, les mêmes hommes, nous qu'attend le tribunal du Christ, au bout d'un temps bien court, nous ne faisons rien, ni par nous, ni par les autres; nous n'adressons pas nos prières au juge, quoiqu'il nous donne assez de temps pour cela, quoiqu'il ne nous enlève pas du beau milieu de nos péchés, quoiqu'il nous permette, au contraire, de nous en dépouiller; quoiqu'il fasse, par lui-même, tout ce que lui inspirent et sa bonté et sa clémence. Inutile sollicitude : et voilà pourquoi plus rigoureux est le châtiment. Mais loin de nous de le sentir par expérience. Aussi, je vous en conjure, revenons, maintenant du moins, à la sagesse; ayons toujours la géhenne devant les yeux; réfléchissons sur ces comptes à rendre de toute nécessité; et puissent ces pensées nous faire fuir le vice, nous porter à la vertu, nous mériter les biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et par la bonté, etc.

HOMÉLIE III.

QUI SOUFFRIRONT LA PEINE D'UNE ÉTERNELLE DAMNATION, ÉTANT CONFONDUS PAR LA FACE DU SEIGNEUR ET PAR LA GLOIRE DE SA PUISSANCE, LORSQU'IL VIENDRA POUR ÊTRE GLORIFIÉ DANS SES SAINTS, ET POUR SE FAIRE ADMIRER DANS TOUS CEUX QUI AURONT CRU EN LUI. (I, 9, II, 5.)

Analyse.

1. L'enfer, la géhenne n'est pas un supplice temporaire mais éternel. — Comment Dieu sera glorifié par les élus. — La gloire du fidèle, c'est l'affliction reçue à cause du Christ.
2. De l'avénement du Christ, et de notre réunion avec lui. — Des imposteurs qui montraient des lettres supposées de saint Paul. — De l'antechrist.
3. De la nécessité où les fidèles mettaient l'apôtre de leur répéter, par écrit, ses enseignements donnés de vive voix. — L'effet de la prédication ne dépend pas uniquement des docteurs et des maîtres; il faut l'attention de ceux qui reçoivent la parole et l'application de leur mémoire. — Des passions qui s'opposent à l'effet de la prédication.

1. Contre l'avarice. — Les richesses et les épines; les riches et les chameaux. — Il faut, par tous les moyens, extirper de nos âmes l'amour des richesses. — Contre les riches qui viennent s'étaler dans les églises. — Texte d'une verve admirable sur les riches qui croient faire grand honneur à Dieu. — De la lecture de l'Ecriture sainte.

1. Grand nombre d'hommes ont bon espoir; ce n'est pas qu'ils s'abstiennent du péché, mais c'est qu'ils regardent la géhenne comme moins rigoureuse qu'on ne le dit. Ils la croient plus douce que les menaces ne l'annoncent; temporaire, non éternelle, et ils font là-dessus beaucoup de dissertations. Quant à moi, non-seulement je ne la crois pas plus douce que les menaces ne nous l'annoncent, mais je la crois beaucoup plus terrible, et j'en puis donner un grand nombre de preuves, et conclure ce qui en est, des paroles mêmes qui nous annoncent la géhenne. Toutefois, je n'en veux rien faire, quant à présent; il suffit de la crainte, inspirée par les seules paroles, quand même nous n'en expliquerions pas le sens. Non, l'enfer n'est pas temporaire : écoutez ce que dit Paul de ceux qui ne veulent pas connaître Dieu, qui ne croient pas à l'Evangile. Ceux-là seront punis d'une mort éternelle. Ce qui est éternel peut-il être temporaire? « Confondus », dit l'apôtre, « par la face du Seigneur ». Il indique par là la promptitude irrésistible du supplice. Ces riches si orgueilleux, il ne faut pas, dit l'apôtre, déployer contre eux un grand effort : il suffit que Dieu se présente et se montre, et les voilà tous en proie aux châtiments, au supplice. La présence du Seigneur sera, pour les uns, la lumière; pour les autres, le supplice.

« Et par la gloire », dit l'apôtre, « de sa puissance, lorsqu'il viendra pour être glorifié dans ses saints, et pour se faire admirer « dans tous ceux qui auront cru en lui ». Que dites-vous? Dieu sera glorifié? Sans doute; « dans tous ses saints », dit l'apôtre. Comment cela? Quand ces orgueilleux, dit-il, verront ceux qu'ils frappaient, qu'ils méprisaient, qu'ils raillaient, se tenir auprès de Dieu, c'est alors qu'apparaîtra la gloire de Dieu, ou plutôt, et la gloire des élus, et la gloire de Dieu; du Dieu, qui ne les a pas abandonnés, qui les a rendus glorieux et illustres; et la gloire des élus, qui auront été jugés dignes d'un si grand honneur. Comme ils composent sa richesse, parce qu'ils sont fidèles, de même ils sont sa gloire, parce qu'ils vont entrer dans la possession de ses biens. La gloire du bien suprême, c'est de pouvoir se répandre et se communiquer. « Et pour se faire admirer dans tous « ceux qui auront cru en lui »; c'est-à-dire, par le moyen de ceux qui auront cru en lui. Voici encore une fois le mot « dans », signifiant « par le moyen de ». C'est par le moyen de ces fidèles que Dieu se rend admirable. En effet, quand ceux qui étaient dans la misère, dans l'abjection, éprouvés par des maux innombrables et qui ont gardé la foi, sont élevés par lui à une gloire si éclatante, c'est alors que sa puissance se montre. Ils paraissaient abandonnés, et les voilà dans la jouissance, dans la plénitude de la gloire. C'est alors surtout que se montre toute la gloire de Dieu et sa puissance. Comment cela maintenant? Ecoutez les paroles qui suivent : « Puisque le témoignage que nous avons « rendu à la parole a été reçu dans l'attente « de ce jour-là. C'est pourquoi nous prions « sans cesse pour vous ». Ce qui veut dire : Quand on voit apparaître des fidèles qui ont souffert des maux sans nombre pour ne pas abandonner leur foi; quand ils ont résisté; quand ils ont cru, Dieu est glorifié, et c'est alors que se montre aussi la gloire des fidèles. Un grand nombre simulent la foi, aussi ne dites de personne qu'il est bienheureux; attendez la mort; car c'est en ce jour que se montrent ceux qui ont cru : « C'est pourquoi nous « prions sans cesse pour vous, et nous demandons à notre Dieu qu'il vous rende dignes de « sa vocation, qu'il accomplisse, par sa puissance, tous les desseins favorables de sa « bonté sur vous et l'œuvre de votre foi (11) ».

« Qu'il vous rende dignes », dit l'apôtre, « de sa vocation », montrant par là qu'un grand nombre ont été rejetés. Voilà pourquoi il ajoute : « Qu'il accomplisse tous les desseins « favorables de sa bonté ». Car celui qui était recouvert de haillons, a été, lui aussi, appelé, mais il n'est pas resté fidèle à sa vocation. D'où il résulte que ce malheureux ne s'est trouvé que plus écarté de la chambre de l'Epoux. Il y avait cinq vierges qui furent appelées. « Levez-vous », dit l'Ecriture, « voici « l'Epoux » (Matth. XXV, 6); et elles s'apprêtèrent, mais elles ne sont pas entrées. Donc, pour bien faire entendre la vocation dont il parle, l'apôtre ajoute : « Et qu'il accomplisse « tous les desseins favorables de sa bonté sur « vous et l'œuvre de votre foi par sa puis-

« sance ». Voilà, dit-il, la vocation que nous cherchons. Voyez comme il leur insinue doucement la modestie. Il ne veut pas que l'excès des éloges les transporte, comme s'ils avaient fait de grandes choses, qu'ils tombent dans la négligence, et il leur montre ce qui leur manque encore dans ce genre de vie. C'est aussi ce qu'il écrivait aux Hébreux : « Vous n'avez « pas encore résisté jusqu'à répandre votre « sang, en combattant contre le péché ». (Hébr. XII, 4.) — « Tous les desseins favora- « bles de sa bonté », dit-il; c'est-à-dire, son bon plaisir, ce qu'il est résolu à faire, ce qui est décidé; c'est comme s'il disait : De telle sorte qu'il arrive ce que Dieu veut résolûment, ce qui lui plaît, à savoir que rien ne soit défectueux en vous, que vous soyez comme il veut vous voir. « Et l'œuvre de votre foi ». Qu'est-ce à dire? La force qui supporte les persécutions; pas de relâchement, dit-il, pas de défaillance. « Afin que le nom de Notre- « Seigneur Jésus-Christ soit glorifié en vous, « et que vous soyez glorifiés en lui, par la « grâce de notre Dieu et de Notre-Seigneur « Jésus-Christ (12) ».

2. Voyez : il a plus haut parlé de la gloire, il en parle encore ici. Il a dit qu'eux-mêmes sont glorifiés de telle sorte qu'ils puissent savourer cette gloire; il dit maintenant, ce qui est beaucoup plus considérable, qu'ils glorifient Dieu même; il dit qu'ils recevront cette gloire. Et maintenant, ce qu'il ajoute, c'est que, lorsque le maître est glorifié, les esclaves aussi sont glorifiés; car ceux qui glorifient le maître, sont bien plus glorifiés eux-mêmes, et, par ce seul fait et indépendamment de ce fait. Qu'est-ce en effet que la gloire? L'affliction reçue à cause du Christ, et partout il l'appelle la gloire; et plus nous aurons supporté de honte et d'ignominie, plus nous mériterons l'illustration. Ensuite, montrant que cette illustration même est le don de Dieu, il dit : « Par la grâce de notre Dieu et de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ ». C'est à lui-même que nous devons la grâce de le glorifier en nous, de le voir nous glorifier en lui. Comment est-il glorifié en nous? Par ce fait que nous ne lui préférons rien. Comment sommes-nous glorifiés en lui? Par ce fait que c'est de lui que nous est venue notre force, le courage de résister à nos maux; car, quand la tentation arrive, Dieu est glorifié, et nous sommes glorifiés en même temps. Les hommes le glorifient de ce qu'il nous a ainsi fortifiés; les hommes nous admirent de ce que nous nous sommes montrés dignes du don de Dieu. Or, tout cela se fait par la grâce de Dieu.

« Or, nous vous conjurons, mes frères, par « l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « et par notre réunion avec lui, que vous ne « vous laissiez pas légèrement ébranler dans « votre sentiment ». (II Thess. II, 1, 2.) Quand sera la résurrection? Il n'en dit rien; mais qu'elle ne viendra pas tout de suite, il l'affirme. « Et par notre réunion avec lui », dit-il, voilà une parole qui est aussi digne d'attention. Voyez comme elle prouve encore, en nous glorifiant, en nous exhortant à la vertu, que le Seigneur nous apparaîtra pour nous sanctifier tous. Il parle ici de l'avénement du Christ, et de notre réunion avec lui, car ces choses auront lieu ensemble. Il redresse les pensées, il leur dit de ne pas chanceler, de ne pas tomber trop vite dans l'incertitude. « Et « que vous ne vous troubliez pas, en croyant, « sur la foi de quelques prophéties, sur quel- « ques discours, ou sur quelques lettres qu'on « supposerait venir de nous, que le jour du « Seigneur soit près d'arriver ». Il semble marquer ici qu'on portait une lettre supposée de Paul, qu'on se la montrait, en disant que le jour du Seigneur était proche; qu'il en était résulté qu'un grand nombre de personnes étaient tombées dans l'erreur. L'apôtre veut donc prévenir ces égarements; il écrit aux fidèles pour les raffermir, il leur dit : « Et « que vous ne vous troubliez pas, en croyant « sur la foi de quelques prophéties, sur quel- « ques discours ». Ce qui revient à ceci : Quand même un prophète vous dirait cela, ne le croyez pas; quand j'étais auprès de vous, je vous ai avertis, vous ne devez pas abandonner la foi qui vous a été enseignée. — « De quelques « prophéties »; il désigne par là les faux prophètes, parlant sous l'inspiration d'un esprit impur. Ces imposteurs, pour opérer la persuasion, n'avaient pas seulement recours à des raisonnements perfides, ce que l'apôtre indique en disant : « Sur quelques discours »; mais, de plus, ils montraient une lettre supposée de Paul, qui appuyait leur dire; voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Ou sur quelque « lettre qu'on supposerait venir de nous ».

Donc, les voulant raffermir par tous les moyens, il leur dit : « Que personne ne vous « séduise en quelque manière que ce soit, car

« ce jour ne viendra point que l'apostasie ne « soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu pa- « raître l'homme de péché, cet enfant de per- « dition, cet ennemi de Dieu qui s'élèvera au- « dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou « qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le tem- « ple de Dieu, voulant lui-même passer pour « Dieu (3, 4) ». Il parle ici de l'antechrist, et il découvre de grands mystères. Qu'est-ce que « l'apostasie? » C'est l'antechrist qu'il entend par l'apostasie, parce que l'antechrist doit en perdre un grand nombre qui feront défection. « Jusqu'à séduire, s'il était possible », dit l'Evangile, « les élus mêmes ». (Matth. XXIV, 24.) Il l'appelle de plus « l'homme de péché », car il en fera d'innombrables, et en fera faire aux autres de terribles; il l'appelle de plus « cet « enfant de perdition », parce qu'il faut que lui-même périsse. Maintenant, quel est-il? Serait-ce Satan? Nullement, mais un homme entreprenant l'œuvre entière de Satan. « Et « qu'on n'ait vu paraître cet homme », dit le texte, « qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui « est appelé Dieu, ou qui est adoré ». C'est qu'en effet il ne conduira pas les hommes au culte des idoles; mais ce sera un adversaire de Dieu; il détruira tous les dieux, et il ordonnera qu'on l'adore lui-même, en place de Dieu; et il siégera dans le temple de Dieu, non pas dans le temple de Jérusalem, mais dans le temple de l'Eglise, « voulant lui-même « passer pour Dieu ». L'apôtre ne dit pas : Se disant Dieu, mais : Essayant de passer pour Dieu. Car il fera de grandes œuvres et montrera des signes admirables. « Ne vous sou- « vient-il pas que je vous ai dit ces choses « lorsque j'étais encore avec vous (5)? »

3. Comprenez-vous la nécessité de répéter ces choses, et de les reproduire dans les mêmes termes? En effet, ces fidèles à qui il avait donné de vive voix ces conseils, se trouvèrent avoir encore besoin d'avertissements. C'est ainsi qu'après l'avoir entendu parler sur les afflictions : « Car », dit-il, « lorsque nous étions « parmi vous, nous vous prédisions que nous « aurions des afflictions à souffrir » (I Thess. V, 4), ils oublièrent de même ces paroles, et on le voit forcé de leur écrire pour leur rendre la fermeté. De même, après l'avoir entendu parler sur l'avénement du Christ, ils eurent encore besoin de ses lettres pour se maintenir dans les voies de la sagesse. L'apôtre s'adresse donc à leur mémoire; il leur montre qu'il ne dit rien de nouveau, qu'il ne fait que reproduire ce qu'il a toujours dit. Voyez les laboureurs, ils ne jettent qu'une fois la semence, mais elle ne réussit pas toujours, il faut beaucoup de culture et de soins, il faut creuser la terre et recouvrir les graines que les oiseaux mangeraient. C'est notre histoire; si le souvenir continué ne préserve pas ce que l'on a jeté dans nos âmes, tout se dissipe dans l'air. Le démon nous ravit la semence; notre négligence la perd, le soleil la dessèche, la pluie la supprime; les épines l'étouffent. C'est pourquoi il ne suffit pas de la jeter et de se retirer; pour assurer le fruit, grand besoin est d'assiduité; il faut chasser les oiseaux; il faut retrancher les épines; il faut amasser de la terre sur le sol pierreux; il faut écarter, enlever tout ce qui est nuisible.

Mais, en ce qui concerne la terre, toute la tâche appartient à l'agriculteur, parce que la terre est inanimée, elle n'est que passive; en ce qui concerne notre terre spirituelle, il en est tout autrement, tout ne dépend pas uniquement des docteurs et des maîtres. Si ce n'est pas la plus grande partie de la tâche qui appartient aux disciples, c'en est au moins la moitié. A nous à jeter la semence; mais à vous à faire ce qui vous est dit; à montrer, par vos actions, les fruits de votre mémoire; à arracher les épines jusqu'à la racine. Les épines, c'est l'amour de l'argent, passion stérile, hideuse, qui ne produit que d'inutiles douleurs, importune à ceux qui l'éprouvent, et non-seulement stérile, mais, de plus, contraire à toute fructification. Voilà ce que sont les richesses; non-seulement incapables de porter des fruits pour l'éternité, mais gênantes, embarrassantes pour quiconque voudrait porter de tels fruits. Ce sont des êtres sans raison qui se nourrissent d'épines, des chameaux; aliment pour le feu, somptuosité inutile, voilà ce que sont les richesses; absolument inutiles, ne servant qu'à embraser la fournaise, qu'à faire brûler ce feu du dernier jour, qu'à alimenter la déraison et toutes les passions qui troublent l'âme, la haine, la rancune et la colère. Tel est aussi le chameau qui mange les épines. Les personnes expérimentées dans ces sortes de choses, disent que parmi les animaux, nul n'est plus irritable, d'une colère plus méchante, nul n'est plus vindicatif que le chameau : tel est l'effet des richesses; elles nourrissent le délire des passions. Quant

à ceux qui ont la raison en partage, elles les piquent, elles les blessent; c'est ce que font les épines. Cette plante est dure et âpre, elle naît d'elle-même. Voyons comment elle naît, afin que nous l'extirpions. Elle naît dans les lieux abrupts, pierreux, secs, où il n'y a aucune source. Quand il se trouve un homme âpre, d'un caractère raboteux, escarpé, c'est-à-dire inaccessible à la pitié, là on voit naître l'épine. Maintenant, les laboureurs qui veulent extirper ce fléau n'emploient pas le fer, que font-ils? Ils mettent le feu, c'est ainsi qu'ils purgent tout à fait la terre. En effet, il ne suffit pas de couper à la surface, en laissant la racine à l'intérieur; il ne suffit pas d'arracher la racine, parce qu'il resterait dans la terre un élément qui suffirait pour la vicier, de même qu'un mal qui s'est attaché au corps, y imprègne ses restes. Il faut que le feu, attirant à la surface le poison des épines, l'aspire hors des entrailles de la terre délivrée. Comme une ventouse appliquée sur la chair, fait sortir tout ce qui viciait le corps, de même le feu fait sortir tout ce qu'il y a de vicieux dans les épines, et purge la terre.

A quel propos cette réflexion? C'est qu'il faut, par tous les moyens, extirper l'amour des richesses et purger notre âme. Nous avons à notre disposition un feu qui fait sortir ce poison de l'âme, c'est le feu de l'Esprit, allumons-le en nous, il ne détruira pas seulement les épines, mais il en desséchera le poison. Si nous les laissons en nous, tous nos efforts d'ailleurs sont inutiles. Tenez, regardez, voici un riche qui entre ici, un homme ou une femme, peu importe; son soin n'est pas d'entendre la parole de Dieu; ce qui l'occupe, c'est la manière de se montrer, de s'asseoir avec fracas, avec une prétention glorieuse. Cette femme se demande comment elle surpassera les autres par la magnificence de sa toilette; comment, par son extérieur, par son aspect, par sa démarche, elle excitera l'admiration, l'adoration de sa beauté. Et toutes ses pensées, et toutes ses inquiétudes ne vont que là; une telle ou une telle m'a-t-elle vue? Suis-je bien admirée? Suis-je bien parée? Et ce n'est pas là seulement ce qui la travaille, mais si ses vêtements allaient recevoir des taches, si sa robe allait être déchirée; et voilà toute son inquiétude. Et maintenant l'homme riche fait son entrée pour s'étaler devant le pauvre, et le frapper par la pompe de son costume et le grand nombre de ses serviteurs; ceux-là se tiennent auprès de lui, écartant le peuple, chose que cet orgueilleux ne daigne pas faire lui-même, chose tellement indigne d'un homme libre, que, malgré la vanité qui le gonfle, il n'ose pas faire cela lui-même, il s'en rapporte aux esclaves, qui lui font cortège. Car cette tâche exige qu'il y ait des esclaves, des esclaves impudents; et quand ce riche est assis, le voilà aussitôt assailli par les inquiétudes domestiques tiraillant son esprit en tout sens; l'orgueil qui le possède, déborde tout autour de lui. Et il croit faire grand honneur, et à nous et au peuple, qui sait? et à Dieu peut-être, de ce qu'il est entré dans la maison de Dieu. Une pareille enflure n'est-elle pas incurable?

4. Dites-moi, un homme va trouver un médecin et ne demande aucun service à ce médecin; mais il estime que c'est lui qui fait honneur à la médecine, et il oublie de demander un remède à son mal, pour ne s'occuper que de sa toilette. Quel bien lui en reviendra-t-il? Aucun, ce me semble; or, maintenant je vous dirai la cause de tout cela, si bon vous semble; on s'imagine que c'est auprès de nous qu'on vient, lorsque l'on vient ici; on s'imagine que c'est nous qu'on entend, lorsque l'on entend notre parole; on ne remarque pas, on ne réfléchit pas que c'est auprès de Dieu que l'on est venu, que c'est Dieu lui-même qui parle. En effet, quand le lecteur se lève et dit: « Voici ce que dit le Seigneur »; quand le diacre, imposant silence, ferme toutes les bouches, ce qu'il en fait, ce n'est pas par égard pour le lecteur, mais par respect pour Celui qui, par l'organe du lecteur, parle seul au peuple. Si ces vaniteux savaient que c'est Dieu qui parle par le Prophète, ils rabaisseraient tout leur faste. Quand les magistrats leur adressent la parole, ces riches se gardent bien d'avoir des distractions; à plus forte raison faut-il les éviter quand Dieu parle. Nous sommes ses ministres, ô mes bien-aimés; nous ne vous disons pas nos pensées, mais les pensées de Dieu; le ciel vous envoie chaque jour les lettres qu'on vous lit. Voyons, répondez-moi, je vous en prie; nous sommes tous ici rassemblés. Je suppose que tout à coup arrive ici un homme avec une ceinture d'or, la tête haute, la démarche fière; il se dit envoyé par un des rois de la terre; il apporte une lettre pour entretenir la cité tout entière de

choses de la plus grande importance. Est-ce qu'aussitôt vous ne vous tourneriez pas tous de son côté? N'est-il pas vrai que, même sans la recommandation du diacre, vous feriez tous un grand silence? Pour moi, je n'en doute pas : j'ai entendu lire, ici même, des lettres de l'empereur. Eh bien! pour l'envoyé d'un souverain de la terre vous êtes tous attentifs et, pour un envoyé de Dieu, lorsque du haut du ciel retentissent les accents du Prophète, aucun de vous ne veut être attentif? Est-ce que vous ne croyez pas que c'est au nom de Dieu qu'on vous parle? Nos épîtres viennent de Dieu. Sachons donc entrer dans les églises avec le respect convenable, écouter la parole avec un saint respect. A quoi bon y entrer, me dit celui-ci, si je n'entends pas une voix qui me parle? Voilà qui perd tout; quel besoin avez-vous d'un prédicateur qui vous parle? Ce besoin trahit notre lâcheté. Quel besoin avez-vous qu'on vous parle? Tout est simple et facile dans les divines Ecritures. Tout ce qui est de nécessité, y est visible. Mais vous cherchez des plaisirs pour vos oreilles. Voilà pourquoi vous voulez des discours. Car enfin, répondez-moi, quelle était la pompe des discours de Paul, et cependant il a converti la terre. Quel était l'ornement de la parole de Pierre, un homme sans lettres?

Mais je ne sais pas, me répond-on, ce qu'il y a dans la divine Ecriture; pourquoi ne le savez-vous pas? Est-ce de l'hébreux, est-ce du latin, est-ce une langue étrangère, est-ce que l'Ecriture ne vous parle pas grec? mais c'est obscur, me répond-on. Où est l'obscurité? parlez; ne sont-ce pas des histoires? Vous comprenez celles qui sont claires; interrogez-moi sur celles qui ne le sont pas. Il y a des milliers d'histoires dans l'Ecriture; dites-m'en une de celles qui sont obscures. Mais vous n'en ferez rien. Vains prétextes, excuses mauvaises. Mais entendre chaque jour, me réplique-t-on, les mêmes choses! Qu'est-ce à dire, répondez-moi? Et dans vos théâtres n'entendez-vous pas les mêmes choses? Et dans vos courses de chevaux? Et toutes les choses ne sont-elles pas les mêmes choses, et n'est-ce pas toujours le même soleil qui se lève? Ne sont-ce pas toujours les mêmes aliments? Je veux vous faire une question, puisque vous dites que vous entendez toujours les mêmes choses, répondez-moi : De quel prophète est le passage qu'on vient de lire? De quel apôtre ou de quelle épître? Vous ne sauriez le dire; vous me faites l'effet, bien au contraire, d'entendre des nouveautés. Mais, voilà, quand vous voulez céder à l'indolence, vous dites : Ce sont toujours les mêmes choses; et quand on vous interroge, vous montrez que vous n'avez rien écouté. Puisque ce sont les mêmes choses, vous devriez les savoir, mais vous n'en savez rien. Etat lamentable et digne de toutes nos larmes : celui qui forge l'argent, prend une peine inutile. Ce que vous auriez dû remarquer précisément, c'est que, parce que ce sont les mêmes choses, nous ne vous imposons aucun travail, nous ne vous disons rien d'étrange, nous ne varions pas. Mais soit, l'Ecriture vous fait toujours entendre les mêmes choses; mais nous, nous vous disons toujours des paroles nouvelles et qui doivent vous surprendre. En êtes-vous plus attentifs? Nullement. Si nous disons : Pourquoi ne retenez-vous pas nos paroles? vous nous répondez : Nous n'avons entendu qu'une fois, et comment est-il possible de tout retenir? Si nous disons : Pourquoi n'êtes-vous pas attentifs quand on lit la sainte Ecriture? vous répondez : C'est toujours la même chose, et je n'entends que des excuses à la négligence et des prétextes. Mais ces excuses ne seront pas toujours de mise, le temps viendra où les lamentations seront superflues et inutiles. Loin de nous ce malheur; mais, bien plutôt, faisons pénitence; écoutons avec sagesse, avec piété, la parole; appliquons-nous aux bonnes œuvres; sanctifions tout à fait notre vie, afin d'obtenir les biens promis par Dieu à ceux qui l'aiment, par la grâce et par la bonté, etc.

HOMÉLIE IV.

ET VOUS SAVEZ BIEN CE QUI EMPÊCHE QU'IL NE VIENNE, AFIN QU'IL PARAISSE EN SON TEMPS; CAR LE MYSTÈRE D'INIQUITÉ SE FORME DÈS A PRÉSENT: IL FAUT SEULEMENT QUE CELUI QUI LE RETIENT MAINTENANT, LE RETIENNE ENCORE, JUSQU'A CE QU'IL SOIT OTÉ DU MONDE, ET ALORS SE DÉCOUVRIRA L'IMPIE QUE LE SEIGNEUR JÉSUS DÉTRUIRA PAR LE SOUFFLE DE SA BOUCHE, ET QU'IL PERDRA PAR L'ÉCLAT DE SA PRÉSENCE. CET IMPIE QUI DOIT VENIR ACCOMPAGNÉ DE LA PUISSANCE DE SATAN. (II. 6, JUSQU'A III, 2.)

—

Analyse.

1. Raisons de l'obscurité dont l'apôtre s'enveloppe en parlant de l'antechrist. — Pourquoi Dieu suscitera l'antechrist.
2. De la sanctification qui conduit à la gloire. — De la foi due à la tradition de l'Eglise. — Contre les hérétiques qui prétendent que le Fils est moindre que le Père. — Précepte d'humilité; tout est l'œuvre de Dieu.
3. De l'efficacité de la prière. — Paul a demandé aux fidèles de prier pour lui; l'orateur de Constantinople veut suivre l'exemple de Paul; lui aussi se recommande aux prières des fidèles, mais qu'on ne l'accuse pas de prétendre se comparer à Paul.
4. Combien l'Eglise est intéressée à prier pour son chef. — Paroles touchantes du premier pasteur de l'église de Constantinople sur l'égalité d'honneurs et de biens entre son peuple et lui.

1. La première question à s'adresser, c'est d'abord que signifie « Ce qui empêche? » On peut aussi se demander pourquoi Paul s'exprime d'une manière si obscure? Que signifie donc cette expression : « Ce qui empêche qu'il « ne vienne, afin qu'il paraisse », c'est-à-dire, où est l'obstacle? Les uns disent que c'est la grâce de l'Esprit, les autres que c'est la puissance Romaine; pour moi, je suis fort porté à prendre ce dernier sens, pourquoi? C'est que s'il eût voulu dire l'Esprit, il ne l'aurait pas dit d'une manière obscure; il aurait dit ouvertement que ce qui l'empêche de venir, c'est la grâce de l'Esprit, c'est-à-dire les dons de l'Esprit. Il serait d'ailleurs déjà arrivé, s'il devait arriver lorsque les dons de l'Esprit cesseraient, car il y a longtemps qu'ils ont cessé de se manifester aux yeux. Mais comme il veut parler de la puissance Romaine, il s'enveloppe d'énigmes et il s'exprime d'une manière obscure; il ne voulait pas susciter des haines superflues, ni provoquer des dangers inutiles. S'il avait dit qu'on verrait bientôt la puissance Romaine détruite, on l'aurait sur-le-champ exterminé comme un homme pernicieux, et, avec lui, tous les fidèles vivant et combattant sous ses ordres.

Voilà pourquoi il s'exprime d'une manière obscure, pourquoi il ne dit pas nettement que cet antechrist viendra prochainement, quoique d'ailleurs il dise l'équivalent. Que dit-il? « Afin qu'il paraisse en son temps, car le mys« tère d'iniquité se forme dès à présent ». C'est Néron qu'il désigne, car c'est le type de l'antechrist. Cet homme en effet voulait être regardé comme un Dieu, et l'apôtre a raison de dire « le mystère »; car Néron ne rejetait pas tous les voiles comme doit le faire l'antechrist; il gardait encore quelque pudeur. Or, si, avant le temps de l'antechrist, un homme s'est rencontré qui ne le cédait pas beaucoup à l'antechrist pour la perversité, qu'y a-t-il d'étonnant que l'antechrist doive bientôt paraître? Voilà donc pourquoi l'apôtre parle ainsi d'une manière obscure. S'il ne s'est pas exprimé clairement, ce n'est pas qu'il eût peur, mais il voulait nous apprendre à ne pas exciter contre nous des haines superflues, quand rien ne presse. Ainsi, voici ce qu'il dit : « Il faut seule« ment que celui qui le retient maintenant, le « retienne encore jusqu'à ce qu'il soit ôté du « monde ». Cela veut dire : L'antechrist viendra quand la puissance Romaine aura disparu, et l'apôtre a raison. En effet, tant que cette puissance inspirera la terreur, nul ne viendra s'y heurter; mais une fois cette puissance détruite, ce sera l'anarchie, et l'antechrist essaiera de prévaloir contre les hommes et contre Dieu. De même que, dans les âges passés, les empires ont été renversés, les Mèdes par les Babyloniens, les Babyloniens par les Perses, les Perses par les Macédoniens, les Macédoniens par les Romains; de même Rome sera renversée par l'antechrist, et l'antechrist par le Christ, et il n'y aura plus d'empêchement; c'est ce que Daniel nous enseigne avec une grande évidence.

« Et alors », dit l'apôtre, « se découvrira

« l'impie », et après? Tout aussitôt, la consolation; car l'apôtre ajoute : « Que le Seigneur « Jésus détruira par le souffle de sa bouche, « et qu'il perdra par l'éclat de sa présence, « cet impie qui doit venir accompagné de la « puissance de Satan ». Le feu s'attaquant de loin à de petits animalcules, même sans les approcher, de loin les saisit, les consume; de même le Christ, rien que l'ordre, la présence du Christ, exterminera l'antechrist; il suffit que le Christ se montre, et tout cela périra; pour arrêter le cours de la perfidie, il lui suffira d'apparaître. Maintenant ce n'est pas tout: l'apôtre fait voir ce que c'est que l'antechrist: « Qui doit venir accompagné de la puissance « de Satan avec toute sa force », dit-il, « avec « des signes et des prodiges trompeurs », c'est-à-dire qu'il fera voir sa force, sa puissance, mais rien de vrai, tout pour tromper. Ces prédictions de l'apôtre ont pour but de prévenir les erreurs de ceux qui existeront alors. « Avec « des prodiges trompeurs », dit l'apôtre, c'est-à-dire, soit l'effet d'un pouvoir menteur, soit préparant le mensonge. « Et avec toutes les « illusions qui peuvent porter à l'iniquité « ceux qui périssent (10) ».

Mais pourquoi, me dira-t-on, Dieu a-t-il permis l'antechrist? Et quel est le dessein de Dieu? Et quelle est l'utilité de la venue de l'antechrist, puisqu'il se propose de nous perdre? Ne craignez rien, mon bien-aimé, écoutez la parole de Dieu même; la force de l'antechrist est dans ceux qui périssent, dans ceux qui, même s'il n'était pas venu, n'auraient pas accepté la foi. Quelle est donc l'utilité de son apparition? C'est qu'elle fermera la bouche à ceux qui doivent périr. Comment cela? Soit que l'antechrist fût venu, soit qu'il ne fût pas venu, ces hommes n'auraient pas cru au Christ. L'antechrist vient donc pour les confondre. Les incrédules auraient pu dire: C'est parce que le Christ se donnait pour Dieu, quoiqu'il ne l'ait dit nulle part ouvertement; c'est parce que ceux qui l'ont suivi ont prêché sa divinité, c'est pour cela que nous n'avons pas cru; parce que nous avons entendu dire qu'il n'y a qu'un Dieu d'où sortent toutes choses, voilà pourquoi nous n'avons pas cru Eh bien, c'est ce prétexte que l'antechrist leur enlèvera; car, quand il viendra, ne commandant rien de salutaire, ne commandant rien que d'injuste et de contraire à toutes les lois, ils croiront en lui, rien que sur la foi de ces signes, de ces signes mensongers, et voilà ce qui leur fermera la bouche. Car, si vous ne croyiez pas au Christ, à bien plus forte raison deviez-vous ne pas croire à l'antechrist. Le Christ se disait envoyé par son Père, l'antechrist vous dit le contraire; de là ces paroles que le Christ prononçait autrefois : « Je suis « venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez « pas reçu. Si un autre vient en son propre « nom, vous le recevrez ». (Jean, v, 43.) Mais, diront-ils, nous avons vu des signes, des miracles. Mais le Christ en a fait de nombreux et de grands ; donc, à bien plus forte raison fallait-il croire en lui. Du reste, les prédictions n'ont pas manqué, annonçant cet impie, cet enfant de perdition, annonçant qu'il doit venir, accompagné de la puissance de Satan; pour le Christ, prédictions toutes contraires, c'est le Sauveur qui apporte des biens en foule. « Comme ils n'ont pas reçu la charité de la « vérité, pour être sauvés, Dieu leur enverra « des illusions si efficaces qu'ils croiront au « mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés, « qui n'ont point cru à la vérité, mais qui ont « consenti à l'iniquité (11) ».

2. « Soient jugés » ; il ne dit pas, soient punis. Il y a d'autres raisons encore pour lesquelles ils méritent d'être punis, mais l'apôtre dit : « Soient jugés », c'est-à-dire, soient condamnés dans le jugement terrible, soient trouvés sans excuse. Quels sont-ils? L'apôtre l'explique assez par ces paroles : « Qui n'ont point cru à la vé« rité, mais qui ont consenti à l'iniquité ». Par « la charité de la vérité », c'est le Christ qu'il désigne; « parce que », dit l'apôtre, « ils n'ont « pas reçu la charité de la vérité ». Ces deux motifs expliquent la venue du Christ; il est venu parce qu'il aime les hommes, et il est venu pour la vérité. « Mais qui ont consenti », dit l'apôtre, « à l'iniquité ». En effet, l'antechrist est venu pour la perte des hommes, pour leur faire du mal; car que ne fera-t-il pas? Il jettera toutes choses dans la confusion et dans le trouble, pour accomplir les ordres d'en-haut, et pour inspirer l'épouvante; il sera terrible de toutes les manières, par son pouvoir, par sa cruauté, par l'injustice de ses exigences; mais ne craignez rien, « sa force se« ra », dit l'apôtre, « dans ceux qui doivent pé« rir ». — « Car Elie, à son tour, viendra aussi « à cette heure, affermissant les fidèles ». (Malach. iv, 5.) Et c'est ce que dit le Christ : « Elie « viendra, et rétablira toutes choses ». (Marc,

IX, 11.) Voilà pourquoi il a été dit, à propos de Jean : « Dans l'esprit, et dans la vertu d'Elie». (Luc, I, 17.) Sans doute il n'a pas fait de signes et de miracles comme Elie : « Car Jean » , dit l'évangéliste, « n'a fait aucun miracle; mais « tout ce que Jean a dit de celui-ci, était vrai». (Jean, X, 41, 42.) Comment donc a-t-on pu dire : « Dans l'esprit et la vertu d'Elie?» Cela veut dire, qu'il se chargera du même ministère, et de même que Jean a été le précurseur du premier avénement, de même Elie sera aussi le précurseur du second avénement, avénement glorieux, et il est réservé pour cette heure. Donc, ne craignons point : Paul a frappé l'esprit de ses auditeurs; cependant il n'a pas tant voulu inspirer la terreur et l'épouvante, que provoquer nos actions de grâces. Voilà pourquoi il ajoute : « Mais quant à nous, mes « frères, chéris du Seigneur, nous nous sen« tons obligés de rendre pour vous à Dieu « de continuelles actions de grâces, de ce qu'il « vous a choisis comme des prémices pour « vous sauver dans la sanctification de l'Esprit « et dans la foi de la vérité (12) ».

Comment Dieu a-t-il choisi pour le salut? L'apôtre le montre en disant : « Dans la sancti« fication de l'Esprit », c'est-à-dire pour nous sanctifier, par l'Esprit et par la vraie foi; car voilà ce qui renferme notre salut. Ce ne sont nullement les œuvres, nullement les vertus parfaites; c'est la foi en la vérité. Nouvel exemple de «dans» au lieu de «par». — « Dans la sanc« tification de l'Esprit », dit-il, « vous appelant « à cet état, par notre Evangile, pour vous « faire acquérir la gloire de Notre-Seigneur « Jésus-Christ (13) ». Faveur insigne, le Christ regardant notre salut comme sa gloire; la gloire de celui qui aime les hommes, c'est qu'il y en ait un grand nombre de sauvés. Certes, il est grand Notre-Seigneur, de désirer à ce point notre salut; il est grand aussi l'Esprit-Saint, qui opère en nous la sanctification. Pourquoi n'a-t-il pas mis d'abord la foi, mais la sanctification? C'est que la sanctification même nous laisse dans un grand besoin de la foi, afin que nous ne soyons pas ébranlés; voyez comme l'apôtre nous montre que rien ne vient de nous, que tout est l'œuvre de Dieu.

« C'est pourquoi, mes frères, demeurez « fermes et conservez les traditions que vous « avez apprises, soit par nos paroles, soit « par notre lettre (14) ». Passage qui prouve que tout l'enseignement n'était pas dans la correspondance par lettres, que beaucoup de points étaient communiqués de vive voix et cet enseignement oral aussi est digne de foi. Par conséquent regardons la tradition de l'Eglise comme digne de foi. C'est la tradition, ne cherchez rien de plus. L'apôtre montre ici qu'il y en a un grand nombre qui chancellent. — « Que Notre-Seigneur Jésus« Christ, et Dieu notre Père, qui nous a aimés, « et qui nous a donné par sa grâce une con« solation éternelle, et une si heureuse espé« rance, console lui-même vos cœurs, et vous « affermisse dans toutes sortes de bonnes « œuvres et dans la bonne doctrine (15, 16) ». Encore la prière après l'exhortation; voilà ce qui s'appelle vraiment porter secours et consolation : « Qui nous a aimés », dit-il, « et qui « nous a donné par sa grâce une consolation « éternelle, et une si heureuse espérance ». Où sont-ils maintenant ceux qui prétendent que le Fils est moindre que le Père, parce qu'on ne le nomme qu'après le Père, dans la cérémonie du baptême? Voici en effet que nous voyons ici le contraire; l'apôtre dit d'abord : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ »; ensuite il ajoute : « Et que Dieu, et le Père de Notre« Seigneur, qui nous a aimés et qui nous a « donné une consolation éternelle ». Quelle est-elle, cette consolation? L'espérance des biens à venir. Voyez comme, par manière de prière, il excite leur pensée, en leur montrant les gages et les signes du soin ineffable de Dieu. « Console », dit-il, « vos cœurs, et vous affer« misse dans toutes sortes de bonnes œuvres, « et dans la bonne doctrine » ; c'est-à-dire, par toutes sortes de bonnes œuvres et de bonnes doctrines. Car ce qu'il faut dire aux chrétiens, c'est de faire non-seulement le bien, mais ce qui plaît à Dieu. Voyez comme il rabaisse leur orgueil. « Qui nous a donné », dit-il, « par sa « grâce, une consolation éternelle et une si « heureuse espérance ». Et en même temps il leur inspire une bonne espérance pour l'avenir. En effet, si la grâce de Dieu nous a procuré des biens si considérables, à plus forte raison nous en ménage-t-elle d'autres pour l'avenir. Oui certes, dit l'apôtre, je vous ai annoncé tout cela, et maintenant tout cela est l'œuvre de Dieu. C'est lui qui nous rassure, qui nous rend fermes, afin que nous ne devenions pas vacillants, chancelants; à nous la faiblesse; à lui la force. L'apôtre comprend donc ce qui concerne et les actions et les doc-

trines; et il exhorte afin de raffermir; car tant qu'on échappe aux agitations qui ébranlent, quoi qu'il arrive, on supporte tout avec une grande patience; si, au contraire, l'âme est agitée, il n'en faut plus attendre d'actions bonnes ou généreuses. Comme la paralysie qui empêche l'action des mains, ainsi fait l'agitation dont est saisie l'âme qui manque de foi, et que ne soutient pas l'espérance d'un bien à venir. « Au reste, mes frères, priez pour nous, « afin que la parole de Dieu se propage rapide« ment, et soit glorifiée partout, comme elle « l'est parmi vous ». (II Thess. III, 1.)

3. Il a prié pour eux, pour les voir se raffermir, et maintenant il leur demande à eux-mêmes de prier pour lui, non pour le mettre hors des dangers, car sa mission était de courir les dangers, mais : « Afin que la parole de Dieu « se propage rapidement et soit glorifiée par« tout, comme elle l'est parmi vous ». A sa demande, il joint un éloge : « Comme elle l'est « parmi vous », dit-il. « Et afin que nous soyons « délivrés des hommes intraitables et mé« chants, car la foi n'est pas commune à tous « (2) ». Paroles qui expriment les dangers du moment, et, en même temps, paroles d'exhortation. « Des hommes intraitables et mé« chants », dit-il, « car la foi n'est pas commune « à tous ». Peut-être parle-t-il de ceux qui contredisaient la prédication, qui résistaient à la parole de Dieu, qui luttaient contre les dogmes; c'est à eux, sans doute, qu'il fait allusion par ces paroles : « Car la foi n'est pas commune à « tous ». Je ne crois pas qu'il fasse ici allusion à ses dangers; il veut parler des contradicteurs qui lui suscitaient des embarras, comme Hyménée, comme Alexandre, l'ouvrier en cuivre : « Car il a fortement combattu la doctrine que « nous enseignons ». (II Tim. IV, 15.) Comme si quelqu'un faisant allusion à une noblesse héréditaire, disait qu'il n'est pas donné à tous de servir dans les palais des rois; c'est ainsi qu'il parle des méchants dont il veut être délivré : Tels sont ceux, dit-il, auxquels la foi a été refusée, et en même temps qu'il parle ainsi, il réveille l'ardeur des fidèles. Ils étaient donc de grands personnages aux yeux de Dieu, s'ils avaient la confiance de délivrer leur docteur de ses dangers, et de lui rendre la prédication facile.

Eh bien, nous vous adressons la même prière, et que personne ne nous accuse d'un excès d'arrogance; que personne de vous, par un excès d'humilité, ne nous prive d'un si précieux secours. Nous ne vous parlons pas en nous mettant à la place de Paul; car ce que voulait Paul, c'était consoler ses disciples; mais nous, ce que nous voulons, c'est obtenir un bien précieux et considérable, et nous croyons ardemment que, si vous voulez tous, d'un seul et même cœur, tendre vers Dieu vos mains en faveur de notre infirmité, tout nous réussira. Faisons ainsi la guerre à nos ennemis, par nos prières, par nos supplications; si en effet autrefois on combattait ainsi contre des ennemis en armes, à bien plus forte raison devons-nous combattre de la même manière ceux qui n'ont pas les armes à la main. C'est ainsi qu'Ezéchias a mis en fuite le roi d'Assyrie; c'est ainsi que Moïse a triomphé d'Amalech; Samuel, des Ascalonites; Israël, des trente-deux rois. Si, quand il fallait des armes, des combats, des batailles, répudiant leurs armes, ils avaient recours aux prières, combien n'est pas impérieuse, lorsque tout dépend des prières, la nécessité de prier! Mais autrefois, me répondra-t-on, c'étaient les chefs du peuple qui priaient pour le peuple, tandis que vous, ce que vous voulez, c'est que le peuple prie pour son chef. Je le sais bien, c'est qu'alors ceux qui obéissaient étaient des misérables, vils, abjects, et c'était la confiance en Dieu, fondée uniquement sur la vertu du chef de l'armée, qui procurait à tous le salut; aujourd'hui, au contraire, la grâce de Dieu s'est augmentée; parmi ceux qui obéissent, il en est beaucoup, il en est, c'est la grande majorité, dont la vertu dépasse la vertu de celui qui commande. Ne nous privez donc pas de votre secours dans le combat que nous soutenons. Soulevez nos mains pour qu'elles ne retombent pas; ouvrez notre bouche, empêchez qu'elle ne se ferme; priez Dieu, priez-le à ces intentions. Cette prière que je vous demande pour nous, produit un effet général qui est à votre avantage; car c'est pour votre utilité que nous occupons notre place, et ce sont vos intérêts qui nous sollicitent. Voyez Paul disant aux Corinthiens : « Afin que la « grâce que nous avons reçue, soit recon« nue par les actions de grâces qu'un grand « nombre rendront pour nous » (II Cor. I, 11); c'est-à-dire, afin que le Seigneur accorde sa grâce à un grand nombre. Si parmi les hommes il arrive que des condamnés soient conduits à la mort, que le peuple demande leur

grâce, que, par égard pour la multitude, l'empereur révoque la sentence, à bien plus forte raison Dieu se laissera-t-il fléchir, non par la multitude, mais par la vertu, car nous avons affaire à un ennemi violent.

Chacun de vous n'a de souci, n'a d'inquiétude que pour ses intérêts propres, mais nous, ce qui nous inquiète, c'est l'intérêt commun. Nous sommes debout, soutenant tout l'effort de la guerre, car c'est nous qu'attaque le démon avec le plus de violence. En effet, dans les combats, ce que l'on cherche avant tout à terrasser, c'est celui qui conduit les bataillons opposés. Voilà pourquoi ce concours de toutes les forces sur un même point, les uns réunissant leurs boucliers, les autres faisant des efforts tumultueux pour s'emparer du chef, et les boucliers qui l'entourent de toutes parts, s'unissent pour conserver sa tête. Ecoutez les paroles que le peuple tout entier adresse à David (ce n'est pas que je me compare à David, ma démence ne va pas jusque-là; mais je veux montrer l'affection du peuple pour son chef) : « Nous ne souffrirons plus que vous « veniez à la guerre avec nous, de peur que « la lampe d'Israël ne s'éteigne ». (II Rois, XXI, 17.) Voyez comme ils tenaient à conserver le vieux roi. J'ai grand besoin de vos prières; que nul d'entre vous, je vous l'ai déjà dit, par excès d'humilité, ne me prive de cette ressource et de ce secours. Si nous méritons l'estime et la gloire, vos affaires aussi seront plus brillantes. Si l'enseignement découle de nous avec une salutaire abondance, c'est à vous qu'en ira la richesse. Ecoutez le Prophète : « Est-ce que les pasteurs se paissent eux-mê« mes? » (Ezéch. XXXIV, 2.) N'entendez-vous pas la voix de Paul réclamant perpétuellement ces prières? Ne savez-vous pas que si Pierre a été arraché de sa prison, c'est parce que des prières assidues se faisaient pour lui? (Act. XII, 5.) Oui, c'est ma conviction, vos prières auront un grand pouvoir, étant faites avec une telle unanimité. Quel avantage précieux, et combien cela est au-dessus de notre infirmité, de nous approcher de Dieu, et de prier pour un si grand peuple! Si je n'ai pas la confiance qu'il me faut, quand je prie pour moi-même, je l'ai encore bien moins, en priant pour les autres. Il n'appartient qu'à ceux dont la vie est pure et la gloire sans tache, d'implorer pour les autres la clémence et la bonté de Dieu. C'est le droit de ceux qui ont mérité pour eux-mêmes la divine miséricorde; mais celui qui a personnellement offensé Dieu, comment peut-il le prier pour un autre? Toutefois, comme je ressens pour vous, dans mes entrailles, une affection paternelle, comme l'amour ose tout, ce n'est pas à l'église seulement, mais dans ma demeure aussi que je prie avant toutes choses pour le salut de vos âmes, pour la santé de vos corps, car il n'est pas de prières qui conviennent tant au prêtre que celles qu'il adresse à Dieu quand il l'aborde, quand il s'entretient avec lui des biens qu'il lui demande pour le peuple tout entier. Si Job, dès le matin, adressait tant de prières pour ses fils selon la chair, combien devons-nous davantage en faire entendre pour nos fils selon l'Esprit?

4. Et maintenant, à quoi bon ce discours? C'est que, si nous, malgré notre indignité, nous élevons vers Dieu pour vous tous, nos supplications et nos prières, à bien plus forte raison devez-vous nous rendre la pareille. Qu'un seul prie pour le grand nombre, c'est une grande audace, et qui suppose beaucoup de confiance; au contraire, qu'un grand nombre se réunissent, afin de prier pour un seul, il n'y a rien là qui choque la pensée. Chacun, en effet, se fie non en ses propres mérites, mais en la multitude, en l'unanimité, toujours si puissante aux yeux de Dieu; c'est là ce qui le touche et ce qui l'apaise, « car en « quelque lieu que se trouvent deux ou trois « personnes assemblées en mon nom », dit le Seigneur, « je m'y trouve au milieu d'elles ». (Matth. XVIII, 20.) S'il se trouve avec deux ou trois personnes assemblées, à bien plus forte raison se trouve-t-il au milieu de vous. En effet, ce qu'un seul ne peut obtenir isolément, il l'obtiendra en priant avec la foule. Pourquoi? C'est parce que, même où la vertu propre fait défaut, l'accord a une grande force, « car en « quelque lieu », dit le Seigneur, « que se « trouvent deux ou trois personnes assem« blées ». — Pourquoi « deux? » Comment, une personne priera en votre nom, et vous ne serez pas là? — Je veux que tous soient réunis et non séparés. Donc fortifions-nous l'un l'autre, joignons notre charité, faisons-en un faisceau, que nul ne nous sépare. Si quelqu'un veut en accuser un autre, si quelqu'un a reçu un mauvais traitement, nous lui demandons d'oublier ce qu'il peut avoir sur le cœur soit contre le prochain, soit contre nous.

Voici la grâce que je vous demande : Si vous avez quelque chose contre nous, venez nous trouver, et recevez de nous notre excuse. « Reprenez votre prochain », dit l'Ecclésiaste, « sur ce qu'on l'accuse d'avoir dit, parce que « peut-être il ne l'a point dit, reprenez-le « sur ce qu'on l'accuse d'avoir fait, parce que « peut-être il ne l'a point fait, et s'il l'a dit ou « fait, afin qu'il ne recommence pas ». (Ecclés. XIX, 14.) En effet, ou nous nous excusons, ou nous sommes convaincus, et nous demandons notre grâce, et plus tard nous faisons nos efforts pour ne pas retomber dans les mêmes fautes. Voilà ce qui est utile, et pour vous et pour nous. Il vous arrivera peut-être, après avoir accusé sans raison, une fois que vous aurez compris la réalité des faits, de corriger votre jugement; ou bien s'il arrive que nous ayons péché sans nous en apercevoir, nous nous en corrigerons en l'apercevant; pour vous, il vous est funeste de juger témérairement, car un châtiment a été établi contre ceux qui prononcent une parole inutile. Pour nous, nous repoussons les accusations, aussi bien celles qui sont vraies, que celles qui sont mensongères ; les mensongères, en montrant qu'elles sont mensongères, les vraies, en ne nous y exposant pas davantage. Il est absolument nécessaire que celui qui a tant d'affaires à soigner, et ignore bien des choses, et pèche par ignorance. Si chacun de vous, ayant une maison à conduire, une femme, des enfants, des serviteurs, un peu plus ou un peu moins, dans tous les cas un bien petit peuple et facile à connaître, est exposé à une foule de fautes involontaires, soit qu'il ignore, soit qu'il veuille opérer quelque correction, à bien plus forte raison est-ce vrai de nous, qui sommes à la tête d'un si grand peuple.

Et que le Seigneur vous agrandisse encore et vous envoie ses bénédictions, sur les petits comme sur les grands. Car quelque accablante que soit la sollicitude que suscite un grand peuple, nous ne cessons pas pourtant de prier pour que notre sollicitude grandisse comme ce peuple, pour qu'il se multiplie, pour qu'il s'étende à l'infini. Les pères qui ont de nombreux enfants, et que souvent ces enfants tourmentent, ne consentent pourtant jamais à en perdre un seul. Entre vous et nous, c'est l'égalité, c'est le partage des mêmes biens précieux. Je n'ai pas une plus grande part, vous, une moindre part, à la table sainte ; vous et moi nous y participons également. Si je suis le premier, ce n'est pas une grande affaire ; parmi les enfants, l'aîné est le premier qui porte la main vers les mets, sa part toutefois n'en est pas plus grosse ; entre nous, c'est l'égalité, le salut, la satisfaction de nos âmes ; l'égalité d'honneur nous appartient à vous comme à moi. Je n'ai pas ma part d'un agneau ; vous, votre part d'un autre agneau ; c'est au même que nous participons tous ensemble ; c'est le même baptême pour vous et pour moi ; c'est d'un seul et même esprit que nous recevons tous les dons ; c'est à la même royauté que nous prétendons, vous et moi ; frères du Christ au même titre, toutes choses nous sont communes ; en quoi donc ai-je plus que vous ? J'ai les soucis, les fatigues, les inquiétudes, les douleurs que je ressens pour vous ; mais rien de plus doux que cette douleur. Une mère souffrant pour son enfant, trouve des charmes dans cette souffrance ; elle est inquiète pour ses enfants et elle se fait une joie de ses inquiétudes. C'est que, si l'inquiétude est par elle-même une chose amère, quand on l'éprouve pour ses enfants, on y trouve des délices. Il en est un grand nombre de vous que j'ai enfantés, et ensuite sont venues les douleurs de l'enfantement. Qu'est-ce à dire ? Chez les mères selon le corps, les douleurs commencent et l'enfantement arrive ; chez nous, au contraire, les douleurs durent jusqu'au dernier soupir, dans la crainte que l'enfant ne devienne un avorton, et voilà ce qui cause nos alarmes ; car, si la génération vient souvent d'un autre, je n'en suis pas moins déchiré de soucis. En effet, nous n'engendrons pas de nous-mêmes, c'est l'œuvre uniquement de la grâce de Dieu. Mais si nous sommes deux pour produire l'enfantement par l'Esprit, vous aurez raison de dire que mes enfants sont les enfants de celui qui coopère avec moi, et que les enfants de celui qui coopère avec moi sont mes enfants. Méditez sur toutes ces choses, et donnez-nous votre main pour être notre gloire, et pour que nous soyons la vôtre, au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puissions-nous tous le voir avec confiance, en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE V.

MAIS DIEU EST FIDÈLE, ET IL VOUS AFFERMIRA ET VOUS PRÉSERVERA DU MALIN ESPRIT. POUR CE QUI VOUS REGARDE, NOUS AVONS CETTE CONFIANCE, EN LA BONTÉ DU SEIGNEUR, QUE VOUS ACCOMPLISSEZ ET QUE VOUS ACCOMPLIREZ A L'AVENIR CE QUE NOUS VOUS ORDONNONS. QUE LE SEIGNEUR VOUS DONNE UN CŒUR DROIT, DANS L'AMOUR DE DIEU ET DANS LA PATIENCE DE JÉSUS-CHRIST. (III, 3 JUSQU'A LA FIN.)

—

Analyse.

1. Dieu veut que nous unissions la prière et les œuvres. — Besoin que nous avons du secours de Dieu. — C'est par les œuvres que se prouve la sincérité de l'amour de Dieu. — De la patience qui attend Dieu; de la patience qui supporte les afflictions.
2. Du travail : celui qui ne veut point travailler ne doit point manger. — Besoin qu'éprouve saint Paul, après avoir prononcé des paroles sévères, d'en adoucir l'amertume. — De la manière dont la réprimande doit s'exercer entre frères.
3. Contre la dureté envers les pauvres. — De la manière de s'avertir entre frères. — La paix est un grand bien. — De la signature de saint Paul, c'est un souhait, c'est une prière. — Du changement dans les mœurs : c'était un grand malheur autrefois, d'être séparé de la société des fidèles.
4 et 5. Il n'en est plus de même. — Du contact avec les corrompus de toute espèce. — De la société chrétienne et de l'union des premiers fidèles. — Du refroidissement de la charité. — Devoir des maîtres et des docteurs; devoir de tous. — Chacun peut être le docteur d'un autre et son docteur à lui-même. — De la vertu des esclaves, de l'édification produite par eux. — Vive exhortation à tous de travailler au salut de tous. — Devoirs des pères de famille, des maris et des femmes.

1. Nous ne devons ni nous reposer uniquement sur les prières des saints, en demeurant inactifs nous-mêmes, courant au vice et n'entreprenant aucune action vertueuse; ni, d'un autre côté, mépriser ce précieux secours tout en faisant le bien. Grande est la puissance, grande est l'efficacité de la prière que l'on fait pour nous, mais à la condition que nous agissions nous-mêmes. Voilà pourquoi Paul, en priant pour ceux de Thessalonique, leur inspire de la confiance par une promesse et leur dit : « Mais Dieu est fidèle, et il vous affermira et vous préservera du malin esprit ». Car s'il vous a choisis pour le salut, il ne mentira pas, il ne consentira pas à votre perte. Mais maintenant Paul veut prévenir la négligence qui s'endormirait, après avoir remis à Dieu tout le soin de cette affaire; et voyez comme il exige leur coopération, il leur dit : « Pour ce qui vous regarde, nous avons cette « confiance en la bonté du Seigneur, que « vous accomplissez, et que vous accom« plirez à l'avenir ce que nous vous ordon« nons ». Dieu est fidèle, dit-il, et s'il promet de sauver, il sauvera, mais selon l'esprit de sa promesse. A quelles conditions, cette promesse? Que nous ayons la bonne volonté, que nous écoutions sa voix : il ne nous sauvera pas d'une manière absolue, sans conditions pour nous, il ne sauvera pas des morceaux de bois, des pierres, des oisifs; c'est encore avec raison que l'apôtre dit : « Nous avons cette confiance en la bonté du « Seigneur », c'est-à-dire, nous croyons à son amour pour les hommes. Dans un autre ordre d'idées maintenant, il les rabaisse: tout dépend de Dieu. Si l'apôtre eût dit : Nous croyons en vous, c'eût été leur faire un grand éloge, mais il ne leur aurait pas enseigné qu'il faut tout rapporter à Dieu. Maintenant s'il leur avait dit : Nous avons confiance en la bonté du Seigneur qu'il vous gardera, sans ajouter : « Pour ce qui vous regarde »; sans ajouter : « Que vous accomplissez, et que vous « accomplirez à l'avenir ce que nous vous « ordonnons », il leur aurait enseigné le relâchement, en renvoyant tout à Dieu et à sa puissance. Car s'il faut tout renvoyer à Dieu, il faut, en même temps, agir nous-mêmes, accepter les fatigues et les combats. Et l'apôtre montre ici qu'alors même que la vertu seule suffirait pour nous sauver, encore faut-il qu'elle ne soit jamais interrompue, qu'elle nous accompagne jusqu'à notre dernier soupir.

« Que le Seigneur vous donne un cœur « droit, dans l'amour de Dieu et dans la pa« tience de Jésus-Christ ». Nouvel éloge qu'il leur adresse, avec une prière qui montre son intérêt pour eux. Il va les réprimander, il commence par les flatter, par disposer doucement leur cœur, en leur disant : J'ai confiance

que vous écouterez ; en leur disant qu'il réclame d'eux des prières; en leur disant que, de son côté, il demande pour eux l'abondance de tous les biens. « Que le Seigneur « vous donne un cœur droit, dans l'amour de « Dieu ». Il y a bien des causes qui détournent de l'amour, bien des sentiers qui vous entraînent au loin; et d'abord la cupidité qui jette, pour ainsi dire, impudemment ses mains sur nos âmes; qui les saisit, en les déchirant, et violemment les entraîne en dépit de tout; ensuite la vaine gloire; et souvent les afflictions, les tentations nous poussent hors du droit chemin. Aussi avons-nous besoin, comme d'un souffle favorable, du secours de Dieu; il faut qu'il remplisse notre voile et nous reporte vers l'amour divin. Et ne me dites pas : Je l'aime plus que moi-même, ce sont des mots; ce sont vos actions qui doivent montrer si vous l'aimez plus que vous-mêmes. Aimez-le plus que l'argent, et alors je croirai sans peine que vous l'aimez plus que vous-mêmes. Si vous ne méprisez pas les richesses à cause de Dieu, comment vous mépriserez-vous vous-mêmes? Mais, que dis-je, les richesses? Si vous ne méprisez pas l'avarice, ce que vous devriez faire, même en l'absence de toute prescription de Dieu, comment vous mépriserez-vous vous-mêmes? — « Et dans la « patience de Jésus-Christ », dit l'apôtre. Qu'est-ce que cela veut dire : « Dans la pa« tience ? » Que nous souffrions avec patience ce qu'il a souffert; que nous fassions ce qu'il a fait, ou bien encore que nous l'attendions patiemment, c'est-à-dire que nous soyons prêts. Il a fait des promesses considérables; il vient lui-même juger les vivants et les morts; attendons-le, ayons patience. En disant : « Patience », l'apôtre donne à entendre l'affliction, car c'est aimer Dieu que de souffrir avec patience, et de ne pas se laisser troubler.

« Nous vous ordonnons, mes frères, au « nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de « vous retirer de tous ceux d'entre vos frères « qui se conduisent d'une manière déréglée, « et non selon la tradition qu'ils ont reçue de « nous (6) ». Ce qui veut dire : Ce n'est pas nous qui vous disons ces choses, c'est le Christ. Voilà, en effet, ce que signifie : « Au « nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ », paroles qui montrent combien l'ordre est redoutable; c'est par le Christ, dit-il, que nous vous ordonnons; nulle part le Chris ne nous autorise à l'inertie : « De vous retirer », dit l'apôtre, « de tous ceux d'entre vos frères ». Ne me parlez ni de riches, ni de pauvres, ni de saints; tout cela n'a rien à voir avec l'ordre. « Qui marchent », dit-il; cela veut dire qui se conduisent « d'une manière déréglée et « non selon la tradition qu'ils ont reçue de « nous ». Il parle de la tradition par les œuvres; c'est toujours là, au propre, la tradition qu'il entend. « Car vous savez vous-mêmes ce « qu'il faut faire pour nous imiter, puisqu'il « n'y a rien eu de déréglé dans la manière « dont nous avons vécu parmi vous, et nous « n'avons mangé gratuitement le pain de per« sonne (7, 8) ». Quand même je l'aurais mangé, je ne l'aurais pas mangé gratuitement. « Car celui qui travaille, mérite sa ré« compense ». (Luc, x, 7.) « Mais nous avons « travaillé jour et nuit, avec peine et avec « fatigues, pour n'être à charge à aucun de « vous; ce n'est pas que nous n'en eussions le « pouvoir, mais c'est que nous avons voulu « nous donner nous-mêmes pour modèles, « afin que vous nous imitiez. Aussi, lorsque « nous étions avec vous, nous vous déclarions « que celui qui ne veut point travailler ne « doit point manger (9, 10) ».

2. Voyez, dans la première épître, comme il s'exprime avec plus de douceur à ce sujet, par exemple, quand il dit : « Je vous exhorte, « mes frères, à vous avancer de plus en plus, « et à vous appliquer ». (I Thess. IV, 10, 12.) On n'y trouve nulle part : Nous vous ordonnons; ni : Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qui est redoutable et rempli de dangers; mais : « De vous avancer », dit-il, « et de vous appliquer »; ce qui était une exhortation à la vertu, comme le : « Afin « que vous vous conduisiez honnêtement ». (I Thess. IV, 11.) Ici, au contraire, rien de pareil; mais : « Celui qui ne veut point tra« vailler, ne doit point manger ». C'est qu'en effet, si Paul, qui n'avait pas besoin de travailler, qui pouvait vivre en prenant des loisirs, s'était assujéti à un si grand labeur, travaillait, et non-seulement travaillait, mais travaillait nuit et jour, afin de secourir les autres, à bien plus forte raison d'autres devaient-ils imiter son exemple.

« Nous avons appris qu'il y en a parmi vous « qui marchent d'une manière déréglée, ne « travaillant point, se mêlant de ce qui ne les « regarde pas (11) ». Ceci, dans l'épître qui

nous occupe; dans la précédente, il y avait: « Afin que vous vous conduisiez honnêtement « envers ceux qui sont hors de l'Eglise ». Pourquoi cette différence? Peut-être n'y avait-il rien d'abord qui pût motiver une pareille observation; ailleurs aussi, il disait : « C'est « un plus grand bonheur de donner que de « recevoir ». (Act. xx, 35.) Quant à cette expression : « Que vous vous conduisiez honnê- « tement », elle ne se rapporte pas à l'immodestie, à la dissolution des mœurs; aussi ajoute-t-il : « Et que vous vous mettiez en « état de n'avoir besoin de personne ». Mais, dans l'épître qui nous occupe, il parle d'une autre nécessité de faire ce qui est honnête, de faire ce qui est bien auprès de tous; car en continuant, il leur dit : « Ne vous lassez point « de faire ce qui est bien ». Il est de toute nécessité que celui qui ne fait rien, et qui peut travailler, s'occupe de ce qui ne le regarde pas. Or, l'aumône ne se donne qu'à ceux qui ne peuvent pas trouver leur subsistance dans le travail de leurs mains, ou à ceux qui enseignent, et dont tous les instants sont absorbés par l'enseignement: « Vous ne lierez pas », dit l'Ecriture, « la bouche du bœuf qui broie « le grain dans l'aire » (Deutéron. xv, 4); et: « Celui qui travaille, mérite sa récom- « pense ». (Matth. xi, 10.) Celui qui travaille, reçoit son salaire ; il est évident que celui-là n'est pas inactif, il travaille, et comme son travail est grand, il en reçoit le salaire. Quant à celui qui ne fait rien, la prière et le jeûne ne lui tiennent pas lieu du travail des mains; car, par travail, l'apôtre entend le travail des mains. Et pour ôter toute incertitude, il ajoute : « Qui ne travail- « lent point, et qui se mêlent de ce qui ne les « regarde pas ».

« Or, nous ordonnons à ces personnes, et « nous les conjurons, par Notre-Seigneur « Jésus-Christ, de manger leur pain, en travail- « lant, en silence (12) ». Après les avoir rudement frappés, il prend un ton plus doux: « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ »; c'est le ton de la persuasion, mêlé d'idées terribles : « De manger leur pain, en travaillant, en si- « lence ». Pourquoi ne dit-il pas : S'ils n'ont pas de mauvaises mœurs, s'ils ne vivent pas dans la dissolution, nourrissez-les? Pourquoi cette double exigence, et du silence et du travail? C'est qu'il veut que ces personnes-là gagnent leur vie par leur propre travail; c'est là le sens de cette expression : « De manger « leur pain », c'est-à-dire ce qu'elles ont gagné par leur propre travail; non pas le pain d'autrui, non pas le pain mendié.

« Et pour vous, mes frères, ne vous lassez « point de faire ce qui est bien (13) ». Voyez tout de suite les entrailles paternelles qui s'émeuvent; il n'a pas pu pousser plus loin la réprimande; par un changement de sentiment, il cède à la pitié; mais voyez avec quelle prudence; il ne dit pas : Ayez pitié d'eux jusqu'à ce qu'ils se corrigent, mais que dit-il? « Pour vous, ne vous lassez point de « faire ce qui est bien ». Retirez-vous, dit-il, loin des paresseux, et faites-leur des reproches. Cependant ne détournez pas les yeux, s'ils meurent de faim. Mais si, recevant de nous l'abondance, le paresseux demeure dans l'oisiveté, l'apôtre indique, pour le guérir, un remède où il y a de la douceur. Que dit-il donc? Si, recevant de nous l'abondance, il demeure dans l'oisiveté, eh bien, dit-il, je vous ai indiqué un remède paisible : « Retirez-vous du « paresseux »; c'est-à-dire, ne lui permettez pas la confiance, la liberté de la parole auprès de vous; montrez que vous êtes en colère. Ce moyen n'est pas à dédaigner. Voilà comment doit s'exercer, entre frères, la réprimande. Si nous avons vraiment le désir de corriger, nous ne pouvons pas dire que nous ignorons l'art de la réprimande. Répondez-moi, je vous en prie; je suppose que vous avez un frère selon la chair, le laisseriez-vous mourir de faim? Non assurément, j'imagine. Et de plus vous sauriez le redresser.

« Si quelqu'un n'obéit pas aux paroles de « notre lettre (14) ». Voyez l'humilité de Paul; il ne dit pas : Celui qui désobéit, c'est à moi qu'il désobéit; mais il fait entendre doucement cette pensée : « Notez-le », ce qu'il veut, c'est que la désobéissance ne soit pas cachée ; « N'ayez point de commerce avec lui »; ce qui n'est pas un châtiment léger. Il continue : « Afin qu'il en ait de la confusion ». Et il ne veut pas que l'on aille plus loin. De même qu'après avoir dit : « Celui qui ne veut point « travailler, ne doit point manger », de peur que les paresseux ne mourussent de faim, il a ajouté : « Pour vous, ne vous lassez point de « faire ce qui est bien ». De même, après avoir dit : « Retirez-vous », et : « N'ayez point de « commerce avec lui »; de peur que ce malheureux ne fût retranché de la fraternité des

enfants de Dieu (car celui qui est ainsi abattu, périra bientôt, ne sachant plus à qui parler avec confiance), il ajoute ce qui suit : « Ne le « considérez pas néanmoins comme un en« nemi, mais reprenez-le comme votre frère « (15) » ; paroles qui montrent que la rigueur du châtiment qu'il lui inflige, consiste à le priver de la liberté qui s'exprime avec confiance.

3. Car, si c'est une honte d'être au milieu d'un grand nombre d'hommes, uniquement pour recevoir ce qu'ils vous donnent, lorsque les dons sont accompagnés de réprimandes, lorsqu'on se retire loin de celui à qui l'on donne, quelle honte, quel aiguillon pour l'âme! En effet, si le don tardif, ou accompagné de murmures, brûle ceux qui le reçoivent (ne m'objectez pas ici les mendiants sans pudeur, nous ne parlons que des pauvres fidèles); si la réprimande doit encore s'ajouter à la honte, que ne ferait-on pas pour ne pas mériter ce supplice? Ce n'est pas dans cet esprit de sage réprimande, c'est avec la colère d'un affront reçu, que nous outrageons, nous, les mendiants, et que nous les repoussons. Vous ne voulez pas donner : pourquoi tenez-vous à être blessant : « Avertissez », dit l'apôtre, « comme on s'avertit entre frères » ; n'outragez pas les pauvres, comme si c'étaient des ennemis. Quand on avertit son frère, on ne le fait pas en public, on n'affiche pas l'outrage ; on fait cela en particulier, avec beaucoup de circonspection, et l'on est affligé, tourmenté, on pleure, on gémit. Montrons-nous donc animés d'un fraternel amour, que la tendresse fraternelle dicte nos avertissements, ne soyons pas comme affligés de donner, mais comme affligés de voir que le pauvre agit contrairement à la loi. Quel profit pour vous de donner pour outrager ensuite? Vous perdez le plaisir de donner. Et maintenant si vous refusez de donner, si vous infligez un outrage, quel mal ne faites-vous pas au malheureux, à l'infortuné ? Il s'est approché de vous dans la pensée de recevoir quelque don, et il vous quitte n'ayant reçu qu'une blessure mortelle, et ses larmes ont redoublé. Car si c'est la pauvreté qui le force à mendier, et si cette nécessité de mendier le couvre de honte, voyez combien rigoureux sera le supplice de ceux qui redoublent sa honte. « Celui qui outrage le pauvre, irrite « celui qui l'a fait ». (Prov. XIV, 21.) Car enfin que pouvez-vous répondre? C'est à cause de vous que Dieu laisse le pauvre dans l'indigence, c'est afin que vous trouviez les moyens de vous guérir vous-mêmes, et vous outragez celui qui n'est pauvre qu'à cause de vous? Quelle dépravation, quelle ingratitude! « Aver« tissez », dit l'apôtre, « comme on s'avertit « entre frères ». Il veut que, même après avoir donné, on ajoute l'avertissement ; eh bien! nous qui, au contraire, ne donnons pas, et outrageons ensuite, quelle excuse pourrons-nous alléguer ?

« Que le Seigneur de paix vous donne sa « paix, en tout temps et en tout lieu (16) ». Voyez : après avoir dit ce qu'il faut faire, il signe pour ainsi dire avec une prière ; il appose son seing à ce qu'il vient de dire, et ce seing est une prière, une supplication : « Vous « donne », dit-il, « sa paix en tout lieu ». En effet, considérant les combats qui allaient résulter de la présente lettre probablement, les uns devant se montrer intraitables et les autres moins accommodants qu'on ne le voudrait, il a raison de faire cette prière : « Vous « donne », dit-il, « sa paix en tout temps » ; c'est là, en effet, ce qu'il cherche, à savoir qu'ils aient toujours la paix. Maintenant pourquoi : « En tout lieu? » Il veut voir la paix partout, de telle sorte qu'il ne leur vienne d'aucun côté un sujet de dispute. Partout, en effet, c'est un grand bien que la paix, même auprès des gens du dehors. Ecoutez-le disant dans un autre endroit : « Vivez en paix, si « cela se peut, et, autant qu'il est en vous, « avec toutes sortes de personnes ». (Rom. XII, 18.) Si nous voulons bien faire, rien n'est si utile que d'être pacifique, exempt de troubles, affranchi de toute haine, n'ayant aucun ennemi.

« Que le Seigneur soit avec vous tous ; je « vous salue ici de ma propre main, moi « Paul ; c'est là mon seing dans toutes mes « lettres ; j'écris ainsi ; la grâce de Notre-Sei« gneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Ainsi « soit-il ». Il dit que c'est là ce qu'il écrit de sa main dans toutes ses lettres, afin qu'on ne puisse pas les falsifier, grâce à ces paroles, qui sont comme une grande signature. « Je vous « salue », désigne la prière qu'il fait entendre, montrant par là que tout alors était spirituel dans le commerce, et, quand il fallait saluer, on y regardait au profit des âmes, et le salut était une prière, et non simplement un symbole d'amitié. Et il terminait comme il avait

commencé, les affermissant entre cette double muraille aux fondements solides et inébranlables; il achevait son ouvrage en le consolidant. « La grâce », dit-il, « et la paix », en commençant; et, pour finir : « La grâce de « Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous « tous. Ainsi soit-il ». C'est ce que le Christ disait de son côté à ses disciples : « Voici « que je suis avec vous tous les jours jusqu'à « la consommation des siècles ». (Matth. XXVIII, 20.) Mais cela n'arrive qu'autant que nous le voulons. Il ne sera pas du tout avec nous, si nous l'écartons au loin. Je serai, dit-il, avec vous toujours. Donc, n'éloignons pas la grâce. Il veut que nous nous retirions de tous ceux d'entre les frères qui marchent d'une manière déréglée. C'était alors un grand malheur d'être séparé de la société des frères. Voilà donc le châtiment que l'apôtre inflige à tous. C'est dans le même esprit qu'il écrivait ailleurs aux Corinthiens : « Que vous ne mangiez pas même avec lui ». (I Cor. V, 11.) Mais aujourd'hui, ce n'est pas une grande punition pour bon nombre de personnes. Tout est confondu et perverti. C'est avec des adultères, des libertins, des avares, que nous consentons, sans y regarder de si près, à nous rencontrer confusément. S'il fallait autrefois se retirer loin des paresseux, combien davantage fallait-il fuir les autres coupables ! Et ce qui vous prouvera la terreur avec laquelle on se voyait séparé de l'assemblée des frères, le grand profit qu'on recueillait des réprimandes bien reçues, c'est l'histoire de ce pécheur, empoisonné dans l'âme, arrivé au terme de la plus détestable corruption, coupable d'une fornication inconnue aux gentils, et ne sentant même pas son mal (c'est là le dernier degré de la perversité). Eh bien ! cet homme ainsi affecté fut touché, ramené, au point de faire dire à Paul : « Il « suffit pour cet homme qu'il ait subi la cor- « rection qui lui a été imposée par votre as- « semblée ». (II Cor. II, 6.) Par conséquent, raffermissez-vous dans la charité pour lui. En effet, à cette époque, un homme écarté de l'assemblée des frères était comme un membre violemment séparé du corps.

4. Et maintenant, voici ce qui fait que ce châtiment était alors si terrible, c'est qu'on regardait comme un grand bien d'être réunis. Comme on voit unis ensemble les habitants d'une même maison, les enfants d'un même père, ceux qui participent à une même table, telle était la vie commune aux saints de chaque église. Etre déchus d'un telle communauté d'affections, c'était un malheur incomparable. Aujourd'hui au contraire on n'en fait aucun cas, parce qu'on ne fait aucun cas du bonheur d'être réunis. Autrefois, c'était un supplice, aujourd'hui la charité s'est refroidie et ce n'est plus un châtiment, et nous nous séparons sans y prendre garde, et cela vient du refroidissement des âmes, car la cause de tous les maux, c'est l'extinction de la charité. Voilà ce qui a ruiné, effacé tout ce qu'il y avait de vénérable, de gloire brillante dans l'Eglise, ce qui devrait faire sa parure et sa joie.

Grande est la force du docteur, quand il peut fonder sur ses vertus à lui, les réprimandes qu'il adresse à ses disciples. Aussi Paul disait : « Vous savez vous-mêmes ce qu'il faut « faire pour nous imiter ». (II Thess. III, 7.) L'enseignement doit résulter plutôt de la conduite que des paroles. Et maintenant qu'on n'accuse pas l'apôtre de vanité et de jactance, il a été forcé de tenir ce langage, utile dans l'intérêt de tous. « Puisqu'il n'y a rien eu », dit-il, « de déréglé dans la manière dont nous avons « vécu parmi vous ». Ne voyez-vous pas l'humilité dans ces paroles, quand il parle de gratuité et de modestie ? « Et nous n'avons mangé « gratuitement le pain de personne ». Il montre aussi sans doute, par ces paroles, que ces gens étaient pauvres. Et ne m'objectez pas qu'ils n'étaient pas tous pauvres, car Paul ici parle des pauvres, de ceux qui sont réduits pour vivre à travailler de leurs mains; car plus haut il ne dit pas : Qu'ils reçoivent de leurs parents, mais : « Qu'ils travaillent pour « gagner leur pain ». En effet, si moi, le héraut de la doctrine du Verbe, j'ai eu peur de vous être à charge, à bien plus forte raison celui-là doit-il avoir cette peur, qui ne vous est utile à rien. En effet, on est alors tout à fait à charge; on est à charge lorsque celui qui donne ne donne pas de grand cœur. Mais ce n'est pas là la pensée principale qu'il exprime, mais celle-ci, que ces personnes (celles qu'il accuse de vivre dans l'oisiveté) n'avaient pas la vie facile. Pourquoi ne travaillez-vous pas ? Si Dieu vous a donné des mains, ce n'est pas pour recevoir des autres, mais pour donner aux autres. « Le Seigneur », dit-il, « soit « avec vous ». Prière que, nous aussi, nous pouvons faire, si nous accomplissons les actions du Seigneur. Ecoutez le Christ disant à

ses apôtres : « Allez et instruisez tous les peu- « ples, les baptisant au nom du Père et du « Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à « observer toutes les choses que je vous ai « commandées, et assurez-vous que je serai « toujours avec vous jusqu'à la consommation « des siècles ». (Matth. XVIII, 19, 20.) Paroles qui ne sont pas seulement pour eux, mais aussi pour nous, car que cette promesse ne s'adresse pas à eux seulement, c'est ce qui ressort évidemment de ces expressions : « Jus- « qu'à la consommation des siècles ». Cette promesse est donc aussi pour tous ceux qui suivent les traces du Sauveur.

Que dit donc le Seigneur à ceux qui ne sont pas des docteurs? Chacun de vous peut être, s'il veut, sinon le docteur d'un autre, au moins son docteur à lui-même. Instruisez-vous vous-même le premier. Si vous vous instruisez de manière à observer ses commandements, vous aurez, par ce moyen, un grand nombre d'imitateurs jaloux. La lampe une fois allumée, peut en allumer d'autres sans nombre ; la lampe éteinte ne s'éclaire plus elle-même, et ne peut allumer d'autres lampes. Il en faut dire autant de la vie passée dans la pureté. Si notre lumière brille, nous ferons et des disciples et des docteurs sans nombre à notre exemple. Mes paroles ne seront pas aussi utiles à ceux qui m'écoutent, que le sera notre vie à tous. Soyez donc, vous n'avez qu'à le vouloir, un homme cher à Dieu, brillant de vertu, et prenez femme, car on peut même en ayant une femme être agréable à Dieu, même en ayant des enfants, et des serviteurs, et des amis. Un tel homme n'aura-t-il pas, je vous le demande, beaucoup plus de moyens d'être utile à tout le monde, que je n'en puis avoir ?

Pour ce qui est de moi, une fois ou deux fois dans le mois on m'écoutera, supposé même qu'on m'écoute une fois, et ce que l'on aura écouté peut-être le gardera-t-on jusqu'au seuil de l'église pour le perdre tout de suite après ; au contraire, le spectacle continuel de la vie d'un tel homme est un grand profit : on lui fait un outrage et il ne rend pas l'outrage. N'y a-t-il pas, dans cette clémence, dans cette douceur, quelque chose qui enfonce, qui grave la modestie et la pudeur dans l'âme de qui l'a outragé? Le coupable n'avouera pas tout de suite l'utilité qu'il en aura recueillie ; la colère offusque son jugement ; la honte le couvre ; le sentiment de sa faute le retient ; toutefois, au fond du cœur, il est touché, et je dis qu'il est impossible que l'homme qui outrage, cet homme fût-il une bête brute, quand il est en présence d'un homme plein de patience et de douceur, n'en recueille pas une grande utilité. La femme aussi a beaucoup à gagner à voir un homme paisible et modeste, à passer sa vie avec lui ; il en est de même de l'enfant. Donc, chacun de nous peut être un docteur. « Edifiez-vous », dit en effet l'apôtre, « les uns les autres, ainsi que vous le faites ». (I Thess. V, 11.) Pesez ces paroles, je vous en prie. Voilà quelque dommage qui est arrivé dans votre maison ; votre femme est toute bouleversée, attendu qu'elle n'a pas grande force et qu'elle est mondaine. Eh bien ! que le mari soit philosophe, se moque du dommage éprouvé ; il la console, il la persuade ; elle opposera à cet accident la force d'une âme généreuse. Eh bien, je vous le demande, le mari ne lui sera-t-il pas beaucoup plus utile que tous nos discours ? Tout le monde peut parler, c'est chose facile ; mais agir dans l'occasion, voilà ce qui est difficile. Voilà pourquoi ce sont les actions surtout qui corrigent l'humaine nature, et la remettent dans l'ordre. Telle est l'excellence de la vertu, qu'un esclave souvent a été utile à une maison tout entière, sans en excepter le maître.

5. Ce n'est pas sans raison, sans une vue profonde des choses, que Paul s'applique à leur recommander la vertu, l'obéissance envers les maîtres ; ce n'est pas tant pour assurer le service de ces maîtres, que pour prévenir les blasphèmes contre la parole de Dieu, contre la doctrine du Seigneur ; du moment qu'on cesse de la blasphémer, on l'admire. Et je sais nombre de maisons à qui a rendu de grands services la vertu des esclaves. Et maintenant si le serviteur, sous la puissance d'un maître, peut le corriger, à bien plus forte raison le maître peut-il corriger les serviteurs. Partagez-vous avec moi, je vous en prie, ce ministère. Je m'adresse à tous à la fois ; vous, de votre côté, adressez-vous à chacun en particulier, et que chacun prenne en main le salut de ceux qui l'entourent. Que ce soit le devoir des pères de famille de se mettre à la tête de leur maison, en ce qui concerne ces choses, qui le prouve? Ecoutez, voyez à qui Paul renvoie les femmes : « Si elles veulent s'instruire de quelque chose », dit-il, « qu'elles « interrogent leurs maris dans leur maison »

(I Cor. XIV, 35), et il ne les envoie pas consulter un docteur. Car, de même que dans les écoles il y a des élèves qui servent de maîtres; ainsi, dans l'Eglise, l'apôtre ne veut pas que tous aillent déranger le docteur. Et pourquoi? C'est que de grands avantages résultent de cette recommandation; non-seulement le docteur se trouve soulagé, mais chaque disciple prenant une part de ses soins, peut bientôt devenir docteur à son tour.

Voyez combien est grand le ministère de la femme : elle garde la maison, prend soin de toutes les affaires domestiques, surveille les servantes, les habille de ses mains; elle vous rend père, elle vous arrache aux lieux de débauche, elle vous aide à observer la continence, elle émousse l'aiguillon de la nature. Eh bien, soyez à votre tour son bienfaiteur. Comment? Dans les choses spirituelles, tendez-lui la main; avez-vous entendu des paroles utiles, portez-les-lui, faites comme l'hirondelle, donnez la becquée à la mère et aux enfants. Quelle démence ne serait-ce pas, à vous, de prétendre à certains égards, au premier rang, de vouloir être le chef, et d'abdiquer en ce qui concerne la doctrine? Le chef doit l'emporter sur ceux qu'il commande, non parce qu'il est plus honoré, mais parce qu'il est plus vertueux; les honneurs qu'on lui rend, sont le fait de ses subordonnés; ce qu'il faut attendre de celui qui commande, c'est l'éclat de la vertu. Vous jouissez des plus grands honneurs, vous n'y êtes pour rien, vous les avez reçus des autres; si vous avez la splendeur de la vertu, c'est votre ouvrage uniquement à vous. Vous êtes le chef de la femme, eh bien, le gouvernement de tout le corps appartient au chef. Ne voyez-vous pas que la hauteur de la position ne constitue pas la supériorité de la tête sur le corps, autant que la prévoyance, autant que la mission qu'elle a de lui servir comme de pilote et de le gouverner? Dans la tête, les yeux du corps et les yeux de l'âme; c'est la tête qui possède la faculté de discerner et de juger, et le pouvoir de diriger. Et tout le corps est disposé pour lui obéir, elle est faite pour lui commander. C'est dans la tête que tous les sens ont leur principe et leur source; dans la tête, les organes de la voix, la vue, l'odorat, le tact qui, de là, se répand partout; dans la tête, la racine complexe des nerfs et des os. Vous voyez que le gouvernement qu'elle exerce lui donne une supériorité plus haute que l'honneur qu'on lui rend.

Et c'est ainsi que vous devez être les chefs de vos femmes. Ayons sur elles l'avantage, non des honneurs, mais des bienfaits. J'ai montré l'importance des bienfaits que nous recevons d'elles, mais il ne tient qu'à nous, dans l'ordre des choses spirituelles, de les payer de retour, et la victoire est à nous. Dans l'ordre des choses qui regardent le corps, impossible à nous de nous acquitter. Car que pourriez-vous dire? Vous apportez une grande fortune? Mais cette femme la conserve; et ce soin qu'elle prend établit l'équilibre, et ce soin est une nécessité. Pourquoi? Parce que nombre de riches, maîtres d'une grande fortune, faute d'une femme pour la conserver, ont tout perdu. Mais, pour les enfants, c'est un bien commun à vous deux, et c'est, de part et d'autre, l'égalité des bienfaits. Je me trompe, c'est la femme qui a, dans ce ministère, la part la plus pénible, c'est elle qui porte le fruit dans ses entrailles, et l'enfantement la déchire. Ce n'est donc que dans les choses spirituelles seulement que vous pouvez avoir sur elle la supériorité. Ne nous inquiétons pas d'acquérir des richesses, mais de conduire à Dieu les âmes qui nous sont confiées, de pouvoir les lui présenter sans crainte; en les corrigeant, nous travaillerons pour nous-mêmes, de la manière la plus profitable. Celui qui en instruit un autre, n'y gagnerait-il rien, en retirera au moins la componction du cœur, en se voyant lui-même coupable des fautes qu'il reproche à autrui. Eh bien donc, puisque, par cette conduite, nous nous servons nous-mêmes en même temps que nous procurons le bien de nos femmes, et, par leur entremise, le bien de nos familles, puisque, par cette conduite, nous sommes assurés de plaire à Dieu, n'hésitons pas, appliquons-nous à sauver notre âme, à sauver les âmes de ceux qui nous servent; préparons-nous, pour toutes nos œuvres, la grande rémunération; amassons les trésors que nous transporterons dans la sainte cité, notre mère, dans la céleste Jérusalem; puissions-nous n'en jamais déchoir; brillants de la splendeur que donne la sagesse d'une vie consacrée à la vertu, puissions-nous être jugés dignes de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, etc.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

COMMENTAIRE
SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE A TIMOTHÉE.

PRÉFACE DE S. J. CHRYSOSTOME.

Timothée était un des disciples de l'apôtre. Saint Luc témoigne que c'était un jeune homme digne d'admiration, selon le témoignage des frères de Lystre et d'Iconium. (Act. XVI, 1, 2.) Il devint à la fois disciple et maître (Ibid. 4); il était d'une prudence rare, et savait si bien discerner l'à-propos, qu'après avoir entendu saint Paul prêcher l'Evangile sans tenir compte de la circoncision, et avoir appris que ce même saint Paul avait résisté à saint Pierre à ce sujet, il eut assez de ménagement non-seulement pour ne pas attaquer ce rite dans ses prédications, mais encore pour le subir lui-même. Saint Paul le circoncit en effet, dit le texte (3), malgré son âge, et lui confia toute l'administration. L'affection de Paul suffisait pour montrer ce qu'était Timothée. Il rend, en effet, à diverses reprises, témoignage de lui dans ses écrits, lorsqu'il dit : « Sachez quelle épreuve il a soutenue, lui qui a servi avec moi pour l'Evangile, « comme un fils auprès de son père ». (Phil. II, 22.) Et ailleurs, écrivant aux Corinthiens : « Je vous ai « envoyé Timothée, qui est mon enfant chéri et fidèle dans le Seigneur » (I Cor. IV, 17); et plus loin : « Prenez garde que personne ne le méprise, car il accomplit l'œuvre du Seigneur, comme je le fais « moi-même ». (XVI, 11, 10.) Et il dit encore en écrivant aux Hébreux : « Sachez que notre frère Ti-« mothée est en liberté ». (XIII, 23.) Partout on trouvera l'expression de sa grande tendresse pour lui. Les miracles qui se produisent maintenant montrent la sincérité de sa foi.

Et si l'on demande pourquoi Paul n'écrit qu'à Tite et à Timothée, puisque Silas et Luc étaient aussi au nombre de ses plus illustres disciples, lui-même l'explique dans une épître, en disant : « Luc « est seul avec moi ». (II Tim. IV, 11.) Clément fut aussi un de ses compagnons, car il dit de lui : « Avec Clément et mes autres coopérateurs ». Ainsi, pourquoi écrit-il seulement à Tite et à Timothée ? C'est que déjà il leur avait confié des églises, tandis qu'il conduisait ceux-là avec lui. Il avait mis à part Tite et Timothée pour des postes éclatants. Et telle était la vertu éminente de celui-ci, que sa jeunesse n'y fut pas un empêchement. C'est pour cela qu'il lui écrit : « Que personne ne vous dédaigne à cause « de votre jeunesse » (I Tim. IV, 12); et plus loin : « Exhorte comme des sœurs celles qui sont jeunes (2) ». Car là où se trouve la vertu, tout le reste est accessoire, et rien ne doit être un empêchement. Discourant en effet des évêques et touchant à beaucoup d'objets, il ne se préoccupe nulle part de leur âge. Et s'il écrit : « Qu'il se fasse obéir de ses enfants », et « qu'il n'ait eu qu'une seule femme », il ne veut pas dire par là qu'il doive être nécessairement époux et père de famille ; mais que, s'il a participé à la condition mondaine, il soit tel qu'il sache gouverner ses enfants et toute sa maison. Car si, dans le monde, il n'a pas su user de sa condition, comment lui confierait-on le soin d'une église ? Et pourquoi donc adressait-il ces épîtres à un disciple désormais chargé d'enseigner? Ne fallait-il pas l'instruire pleinement avant de lui donner son mandat? Oui, mais il avait maintenant besoin d'une instruction différente de celle des disciples et propre à celui qui enseigne. Voyez en effet comment, dans toute cette épître, Paul donne l'enseignement qui convient à un maître. Aussitôt après la suscription, il dit à Timothée, non pas de négliger ceux qui enseignent de nouvelles doctrines, mais de les avertir eux-mêmes de n'en point enseigner.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL, APOTRE DE JÉSUS-CHRIST, SELON L'ORDRE DE DIEU NOTRE SAUVEUR ET SEIGNEUR, JÉSUS-CHRIST, NOTRE ESPÉRANCE, A TIMOTHÉE, SON VRAI FILS DANS LA FOI. (I, 1-2 JUSQU'A 4.)

Analyse.

1. Apostolat, grandeur de cette dignité.— De la filiation selon la foi.
2. En matière de foi il n'est pas besoin d'examen.
3. Contre les fausses doctrines ; en particulier contre l'émanation qui n'est autre chose que le panthéisme, contre le fatalisme.

1. La dignité d'apôtre était grande et digne d'admiration ; et partout nous voyons Paul en exposer l'origine comme celle d'un honneur qu'il ne s'arroge pas, mais qui lui est conféré et qui lui est imposé. Lorsqu'il dit qu'il est appelé, lorsqu'il dit qu'il est apôtre « par la « volonté de Dieu » (I Cor. I, 1); et ailleurs : « La nécessité m'en est imposée » (Ib. IX, 16);

lorsqu'il dit qu'il a été mis à part pour cet objet (Rom. I, 1); par toutes ces paroles, il rejette loin de lui la passion des honneurs et la vaine gloire. De même, en effet, que celui qui s'élève de lui-même à un honneur qu'il ne reçoit pas de Dieu, est digne du blâme le plus sévère ; de même celui qui écarte et fuit ce que Dieu lui présente, mérite un autre reproche, celui de désobéissance et de rébellion. C'est ce que dit Paul, au commencement de cette épître à Timothée : « Paul, apôtre de « Jésus-Christ, suivant l'ordre de Dieu ». Il ne dit pas en ce passage, « appelé », mais « suivant l'ordre » ; il débute ainsi pour empêcher que Timothée, voyant qu'on lui parle sur le même ton qu'aux autres disciples, n'en soit blessé par une faiblesse trop ordinaire aux hommes. Et où Dieu a-t-il donné cet ordre ? On trouve, dans les Actes des apôtres, que l'Esprit dit : « Mettez-moi à part Paul et Barnabé ». (Act. XIII, 2.) Partout, dans ses épîtres, Paul prend le nom d'apôtre, apprenant ainsi à celui qui l'écoute à ne pas croire que ses paroles soient des paroles humaines ; car l'apôtre (l'envoyé) ne peut rien dire de lui-même, et le nom d'apôtre élève la pensée de l'auditeur jusqu'à Celui qui l'envoie. Aussi met-il ce titre en tête de ses épîtres, comme garant de la croyance que méritent ses paroles, et il s'exprime ainsi : « Paul, apôtre de « Jésus-Christ, selon l'ordre de Dieu, notre Sauveur ». Et même on ne voit nulle part le Père donner cet ordre, mais partout c'est le Christ qui lui parle; c'est le Christ qui dit : « Marche, parce que je t'enverrai au loin « parmi les nations » (Act. XXII, 21); et ailleurs : « Il faut que tu comparaisses devant « César ». (Ib. XXVII, 24.) Mais tous les ordres que donne le Fils, il les appelle ordres du Père, comme il appelle ordres du Fils ceux de l'Esprit. C'est l'Esprit qui l'a envoyé, c'est l'Esprit qui l'a mis à part, et il emploie ces mots : L'ordre de Dieu. Quoi donc? La puissance du Fils est-elle restreinte, parce que son apôtre est envoyé par l'ordre du Père? Nullement; car voyez comment il montre que cette puissance leur est commune. Après ces mots : « Selon l'ordre de Dieu notre Sauveur », il ajoute ceux-ci : « Le Christ Jésus, notre espé« rance ». Voyez l'exacte propriété des termes qu'il emploie. Le Psalmiste appelle le Père « l'espérance de toutes les extrémités de la « terre ». (Ps. LXIV, 6.) Et saint Paul à son tour, dans son épître : « Nous nous fatiguons « et nous sommes en butte aux outrages, « parce que nous avons espéré dans le Dieu « vivant et véritable ».

Il fallait que le maître supportât des périls, et des périls bien plus nombreux que les disciples : « Je frapperai le pasteur, et les brebis « seront dispersées ». (Matth. XXVI, 31.) Il est donc naturel que le démon se déchaîne avec plus de violence contre le pasteur, puisque la perte du pasteur cause la dispersion du troupeau. En faisant périr les brebis, il diminue le troupeau ; mais, en faisant disparaître le pasteur, il ruine le troupeau tout entier. Pouvant donc par là obtenir avec moins d'efforts un résultat plus grand et tout ruiner en perdant l'âme d'un seul, c'est aux pasteurs qu'il s'attaque surtout. Tout d'abord donc et dès le préambule, Paul élève l'âme de Timothée, en lui disant : Nous avons un Sauveur, qui est Dieu, et une espérance, qui est le Christ. Nous souffrons beaucoup de maux, mais nous avons de grandes espérances ; nous sommes exposés aux périls et aux embûches, mais nous avons un Sauveur, qui n'est pas un homme, mais Dieu. A notre Sauveur la force ne peut manquer, puisqu'il est Dieu ; et, quelque grands que soient les périls, ils ne nous surmonteront pas ; notre espérance ne sera point confondue, puisqu'elle vient du Christ. Ainsi nous sommes garantis des périls, ou par une prompte délivrance, ou par les nobles espérances dont nous sommes nourris. Car, est-il dit, tout ce que nous pouvons souffrir n'est rien, quand il ne s'agit que des souffrances de cette vie. Pourquoi ne dit-il nulle part qu'il est l'envoyé du Père, mais du Christ? Parce qu'il leur attribue tout en commun ; ainsi il dit que l'Evangile est de Dieu.

« A Timothée, mon vrai fils dans la foi ». Ici encore se trouve une exhortation. Car si Timothée a montré assez de foi pour être appelé fils et vrai fils de Paul, il sera plein de confiance pour l'avenir. La foi, en effet, est telle que, si les événements ne se montrent pas d'accord avec les promesses, elle ne se laisse ni abattre, ni troubler. Mais, dira-t-on, voici un fils, un vrai fils, qui n'est point de la même substance que son père. — Quoi donc? est-il d'une autre race ? — Mais, insiste-t-on, il n'était pas fils de Paul. — Ce mot n'indique pas une filiation proprement dite. Mais quoi ? était-il d'une substance différente? Non, car

en disant : « Mon fils », il a ajouté : « dans la « foi » ; ce qui indique une légitime filiation. Ils ne sont différents en rien : la ressemblance de la foi est entre eux ce qu'est entre les hommes la ressemblance de la nature. Un fils ressemble à son père, mais non aussi parfaitement que s'il s'agissait de la nature divine. Parmi les hommes, quoique la substance soit la même, bien des différences se produisent : le teint, les traits, l'intelligence, l'âge, les goûts, les qualités de l'âme et celles du corps, les circonstances extérieures, mille choses établissent entre un père et son fils des différences ou des ressemblances. Ici aucune de ces causes d'opposition n'existe.

« Par ordre » est une expression plus forte que le mot « appelé ». Quant au passage : « A « Timothée, mon vrai fils », on peut le rapprocher de ce que Paul dit aux Corinthiens : « Je vous ai engendrés en Jésus-Christ » (I Cor. IV, 15), c'est-à-dire dans la foi. Il ajoute : « Vrai fils », pour témoigner d'une ressemblance plus exacte de Timothée que des autres avec lui, de son affection pour lui, et des dispositions de son âme. Voici encore la préposition « dans » mise devant le mot foi. Voyez quel éloge contient ce langage, où il l'appelle, non-seulement son fils, mais son fils véritable.

2. « Grâce, miséricorde et paix », dit-il, « de « la part de Dieu notre Père, et de Jésus-Christ « Notre-Seigneur ». Pourquoi « miséricorde » dans la suscription de cette épître, et non dans les autres ? Sa vive tendresse lui a dicté ce mot ; pour son fils sa prière est plus étendue, parce qu'il craint et tremble pour lui. Sa sollicitude est telle qu'à lui et à lui seul il adresse des recommandations sur ses besoins matériels. « Usez d'un peu de vin à cause de « votre estomac et de vos fréquentes mala- « dies ». (I Tim. V, 23.) Or ceux qui enseignent ont plus que d'autres besoin de miséricorde. « De la part de Dieu notre Père, et de Jésus- « Christ Notre-Seigneur ». Ici encore se trouve une exhortation. Car, si Dieu est notre Père, il prend soin de ses enfants ; écoutez en effet le Christ nous dire : « Quel est l'homme parmi « vous qui, si son fils lui demande du pain, « voudrait lui donner une pierre ? » (Matth. VII, 9.)

« Ainsi que je vous ai prié de demeurer à « Ephèse, à mon départ pour la Macédoine ». (I Tim. I, 3.) Ecoutez la douceur de cette parole ; ce n'est point la voix d'un maître qui enseigne, c'est presque celle d'un suppliant. Il ne dit point : J'ai commandé, j'ai ordonné, j'ai prescrit, mais bien : « Je vous ai prié ». Ce n'est pas envers tous les disciples qu'il faut agir ainsi, mais bien envers ceux qui sont doux et vertueux ; envers ceux au contraire qui sont corrompus, qui ne sont pas de véritables disciples, il faut un autre langage, comme l'apôtre même le témoigne, quand il dit : « Réprimandez avec pleine autorité ». (Tit. II, 15.) Et ici même, voyez ce qu'il ajoute : « Afin de prescrire à certains hom- « mes (et non de les prier) de ne point « enseigner une autre doctrine ». (I Tim. I, 3.) Que veut-il dire en parlant ainsi ? L'épître que Paul avait adressée aux Ephésiens ne suffisait-elle pas ? Non, car on méprise plus facilement un texte écrit ; ou peut-être ce fait était-il antérieur à l'épître. L'apôtre a passé beaucoup de temps dans cette ville où était le temple de Diane, et où il a souffert cette persécution (Act. XIX, 23-40) que vous connaissez. Car après que la foule, réunie au théâtre, fut dispersée (Ib. 29, 31, 40), Paul fit venir ses disciples, les exhorta et partit (Act. XX, 1) ; et quelque temps après il se retrouva parmi eux. (Ib. 17.) Il est intéressant de rechercher si ce fut alors qu'il y établit Timothée, car il lui dit « de prescrire « à certains hommes de ne point enseigner « une autre doctrine ». Il ne les nomme pas, afin de ne pas les humilier trop par la publicité de ses reproches. Il y avait là plusieurs d'entre les juifs, faux apôtres, qui voulaient ramener les fidèles à la loi, ce que Paul attaque partout dans ses épîtres. Car ils ne le faisaient point par l'impulsion de leur conscience, mais par vanité, parce qu'ils voulaient se faire des disciples, et par esprit de contention et d'envie contre le bienheureux Paul. Tel est cet « en- « seignement d'une autre doctrine ».

« Et de ne point s'attacher », poursuit-il, « à des fables et à des généalogies ». Les fables dont il parle, ce n'est pas la loi, à Dieu ne plaise ; mais les additions fictives, la fausse monnaie de la loi, les opinions trompeuses. Il paraît que les vains esprits de la race des Juifs employaient toutes leurs facultés à supputer les générations pour s'acquérir la renommée d'hommes savants et érudits. « De « prescrire à certains hommes de ne point « enseigner une autre doctrine et de ne point « s'attacher à des fables et à des généalogies « sans fin ». Que veut dire ici « sans fin ? »

Quelque chose d'interminable, ou sans objet sérieux, ou peu intelligible. Vous voyez comment il blâme ces recherches. Là où est la foi, la recherche est inutile; là où il n'y a rien à chercher, à quoi bon l'examen? L'examen exclut la foi. En effet celui qui cherche n'a pas encore trouvé, et ne peut avoir la foi. C'est pourquoi l'apôtre dit : Ne nous occupons point de recherches. Si nous cherchons, nous n'avons pas la foi qui est le repos du raisonnement. Comment donc le Christ dit-il : « Cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert? » (Matth. VII, 7.) Et encore : « Scrutez les Ecritures, puisque vous pensez y avoir la vie éternelle ». (Jean, V, 39.) Là le mot « cherchez » est dit de la prière et de ses ardents désirs; ici, « scrutez les Ecritures » n'est pas dit pour provoquer des recherches fatigantes, mais pour en soulager. Quand Jésus-Christ dit : « Scrutez les Ecritures », il entend : Afin d'en apprendre et d'en posséder le sens exact, non pour chercher toujours, mais pour mettre fin à nos recherches. Et l'apôtre dit avec justice : « Prescrivez à certains hommes de ne pas enseigner une autre doctrine et de ne pas s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, qui produisent des recherches plutôt que l'édification divine qui est dans la foi ». (I Tim. I, 3, 4.) L'expression « l'édification divine », est juste ; car Dieu a voulu nous donner de grands biens ; mais le raisonnement n'est pas apte à concevoir la grandeur de ses plans. C'est l'œuvre de la foi, qui est le plus grand des remèdes de l'âme. La recherche est donc opposée au plan divin. Et quel est ce plan fondé sur la foi ? Accueillir les bienfaits de Dieu et devenir meilleur ; ne point disputer ni douter, mais trouver le repos. Car ce que la foi a achevé et édifié, la recherche le renverse. Comment cela? En soulevant des questions et en mettant de côté la foi. « Ne pas s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin ». Quel mal, dira-t-on, faisaient ces généalogies? Le Christ a dit que l'on doit être sauvé par la foi, et ceux-là cherchaient et disaient qu'il n'en saurait être ainsi. Car, puisque l'assertion, la promesse est pour le temps présent, et l'accomplissement pour l'avenir, la foi est nécessaire. Or ces hommes, préoccupés des observances de la loi, faisaient obstacle à la foi. Mais je pense qu'il parle ici des gentils, dressant le catalogue de leurs dieux, quand il dit : « Les fables et les généalogies ».

3. Ainsi donc, ne nous attachons point à des recherches, car le titre de fidèles nous engage à croire à la parole, sans doute ni hésitation. Si c'était une parole humaine, nous devrions la soumettre à l'épreuve ; mais, si elle est divine, nous devons la vénérer et la croire ; si nous ne croyons pas à cette parole, c'est que nous ne croyons pas même qu'elle est de Dieu ; car comment connaître que c'est Dieu qui parle, et lui demander compte de sa parole ? La première preuve que nous connaissons Dieu, c'est de croire à sa parole sans preuves ni démonstrations. Les gentils eux-mêmes le savent, car ils croient en leurs dieux, bien que leurs oracles soient sans preuves, et par cela seul qu'ils viennent des dieux. Les gentils donc le savent, vous le voyez. Et que dis-je, la parole d'un dieu? Ils croient à celle d'un enchanteur et d'un mage, je veux dire de Pythagore : « Le maître l'a dit ». Et dans la partie supérieure des temples, le dieu du silence était peint, tenant un doigt sur sa bouche, et serrant ses lèvres pour enseigner le silence à tous ceux qui passaient. Faut-il croire que leurs doctrines étaient vénérables, et que les nôtres au contraire sont dignes de risée ? C'est plutôt avec raison que celles des gentils sont un objet d'examen, car elles consistent en raisonnements contradictoires, en controverses, en conclusions, et les nôtres en sont affranchies. Celles-là sont l'œuvre de la sagesse humaine, celles-ci sont l'enseignement de la grâce de l'Esprit-Saint ; celles-là sont les dogmes de la folie et de la déraison, celles-ci de la véritable sagesse. Là il n'y a point de disciple et de maître, mais tous cherchent ensemble, qu'ils soient maîtres ou disciples. Car être disciple, ce n'est pas chercher ; c'est être guidé par la confiance et non par le doute ; c'est croire et non raisonner. C'est la foi qui fait la gloire des anciens ; c'est le manque de foi qui a tout corrompu. Et que parlé-je des choses célestes? Si nous examinons de près celles de la terre, vous trouverez qu'elles ne sont point étrangères à toute foi ; ni les contrats, ni les arts, ni rien de semblable ne peut s'en passer. Et, s'il en faut pour des objets trompeurs, combien plus pour des objets célestes !

Attachons-nous donc à la foi, possédons-la ; c'est ainsi que nous écarterons de notre âme toute funeste doctrine, telle que celles de l'é-

manation et du destin. Si vous croyez à la résurrection et au jugement, vous saurez écarter de votre âme toutes ces doctrines. Croyez que Dieu est juste, et vous ne croirez pas à une émanation inique ; croyez à la Providence divine, et vous ne croirez pas à une émanation à laquelle tout est soumis ; croyez aux châtiments divins et au royaume de Dieu, et vous ne croirez pas à une émanation qui nous enlève notre libre arbitre, pour nous soumettre à une nécessité impérieuse. Ne semez point, ne plantez point, ne combattez pas, ne faites rien en un mot ; avec ou sans votre volonté, tout se produira par l'émanation. Que restera-t-il à la prière ? et pourquoi voudriez-vous être chrétien, si l'émanation est vraie ? Car vous ne pourrez plus être accusé d'aucun péché. D'où viennent les sciences ? De l'émanation ? — Oui, nous répond-on ; mais le destin exige que tel homme devienne savant à grand'peine. — Eh ! montrez-m'en un seul qui le devienne sans peine. C'est donc le travail et non l'émanation qui fait les savants.

Pourquoi, me dira-t-on, tel misérable coquin est-il riche, pour avoir reçu de son père un héritage, tandis que tel homme se donne mille peines et reste pauvre ? — Car tel est l'objet constant de leurs disputes ; ils ne soulèvent que des questions de richesse et de pauvreté, non de vice et de vertu. Mais plutôt à ce sujet, montrez-moi un homme qui soit devenu méchant, quelque effort qu'il ait fait pour être vertueux, ou vertueux sans nul effort. Si le destin a tant de puissance, qu'il la montre dans les objets les plus grands, la vertu et le vice, et non dans la richesse et la pauvreté. — Pourquoi, dira-t-on encore, celui-ci vit-il dans les maladies et celui-là dans la santé ? Pourquoi celui-ci dans l'estime et celui-là dans l'opprobre ; pourquoi celui-ci réussit-il à son gré dans toutes ses affaires, et celui-là trouve-t-il mille et mille entraves ? — Ecartez la doctrine de l'émanation et vous le comprendrez ; croyez à la Providence divine, et vous le verrez clairement. — Je ne le puis, répond mon adversaire, car cette confusion ne me permet point de soupçonner qu'une providence divine soit l'auteur de tout cela. Comment croire qu'un Dieu bon par excellence donne les richesses à l'impudique, au scélérat, à l'homme cupide, et ne les donne pas à l'homme de bien ! Quel moyen de le croire ? Car il faut bien s'en rapporter à ce qui existe. — Soit. Eh bien ! tout cela provient-il d'une émanation juste ou injuste ? — Injuste, me direz-vous. — Et qui en est l'auteur ? Est-ce Dieu ? — Non, me dira-t-on ; elle n'a point d'auteur. — Et comment cette émanation, qui n'est pas émanée, peut-elle opérer tout cela ? Il y a contradiction.

Ainsi Dieu n'y est pour rien. Examinons pourtant qui a fait le ciel. — L'émanation, me dira-t-on. — Et la terre ? Et la mer ? Et les saisons ? Et puis elle a disposé la nature inanimée dans un ordre parfait, dans une harmonie parfaite, et nous, pour qui tout cela existe, elle nous aurait destinés au désordre ? Comme celui qui, par ses soins prévoyants, disposerait à merveille une maison, mais ne ferait rien pour ceux qui doivent l'habiter. Qui veille à la succession des phénomènes ? Qui a donné à la nature ses lois si régulières ? Qui a réglé le cours du jour et de la nuit ? Tout cela est au-dessus de l'émanation. — Non, me dira mon adversaire ; tout cela s'est fait par hasard. — Et comment un ordre pareil serait-il l'effet du hasard ? — Mais on insiste : D'où vient que la santé, la richesse, la renommée sont le fruit, tantôt de la cupidité, tantôt d'un héritage, tantôt de la violence ? Et pourquoi Dieu l'a-t-il permis ? — Parce que ce n'est point ici que chacun est rémunéré suivant ses mérites ; ce sera dans le temps à venir : montrez-moi qu'alors il en sera comme en ce monde. — Donnez-moi d'abord, me dira-t-on, les biens d'ici-bas ; je ne cherche pas ceux de l'autre monde. — C'est pour ce motif que ceux-là ne vous sont pas donnés. Car si, lorsque vous êtes privé des plaisirs, vous les aimez au point de les préférer aux biens célestes, que serait-ce, si vous jouissiez d'un plaisir sans mélange ? Dieu vous montre ainsi que ces avantages ne sont pas réels, mais indifférents ; s'ils ne l'étaient pas, il ne les eût point donnés aux méchants. Dites-moi, n'est-il pas indifférent que l'on soit noir ou blond, grand ou petit ? Eh bien ! il en est de même de la richesse. Dites-moi, chacun n'est-il pas équitablement pourvu des biens nécessaires, savoir l'aptitude à la vertu et la répartition des dons spirituels ? Si vous connaissiez les bienfaits de Dieu, jamais, étant équitablement pourvu de ces biens, vous ne seriez indigné de manquer des biens terrestres ; vous n'auriez pas cette avidité, si vous connaissiez les biens auxquels vous êtes admis,

Un serviteur nourri, vêtu, logé par son maître comme ses compagnons, ne se croit pas plus riche qu'eux parce qu'il a des cheveux plus abondants ou des ongles plus longs; de même c'est un bien vain orgueil que celui des biens terrestres. Dieu les éloigne de nous pour apaiser cette folie, pour diriger vers le ciel le désir qui se portait vers eux. Mais nous, même alors, nous ne devenons pas sages. De même que si un enfant possède un jouet et le préfère aux objets importants, son père le lui enlève pour l'amener, même malgré lui, à une occupation sérieuse; de même Dieu en agit envers nous pour nous diriger vers le ciel. — Et pourquoi donc, dira-t-on, permet-il que les méchants possèdent les richesses? — Parce qu'il en fait peu de cas. Et pourquoi le permet-il aux justes? Il se borne à ne pas l'empêcher. — Nous avons parlé ici d'une façon élémentaire, comme à des hommes qui ignoreraient les Ecritures; mais, si vous vouliez croire et vous attacher aux paroles divines, nous n'aurions pas besoin de tant de discours, vous sauriez tout ce que vous avez besoin de savoir. Et pour vous apprendre que la richesse n'est rien, que la santé n'est rien, que la gloire n'est rien, je vous montrerai beaucoup d'hommes qui ont pu s'enrichir et ne l'ont pas fait, qui ont pu avoir une santé florissante et ont macéré leur corps, qui ont pu être honorés et ont tout fait pour être méprisés. Cependant nul homme étant bon ne s'efforce de devenir mauvais. Ayons donc l'ambition des biens véritables et nous obtiendrons même les autres en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec lequel soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

LA FIN DU PRÉCEPTE EST LA CHARITÉ QUI PART D'UN CŒUR PUR, D'UNE BONNE CONSCIENCE ET D'UNE FOI SINCÈRE; MAIS QUELQUES-UNS S'EN SONT ÉCARTÉS POUR S'ÉGARER EN DE VAINS DISCOURS, VOULANT ÊTRE DOCTEURS DE LA LOI ET NE COMPRENANT NI CE QU'ILS DISENT NI L'OBJET DE LEURS AFFIRMATIONS. (I, 5-7 JUSQU'A 11.)

Analyse.

1. D'où viennent les hérésies. — Usage qu'il faut faire de la loi.
2. Saint Chrysostome voit dans les versets 9 et 10, où se trouvent énumérés les plus grands crimes, une allusion aux Juifs. — En quoi consiste la vraie gloire.
3. Vanité de la parure. — Bonne odeur de la vertu, infection du péché. — Quelle est la vraie volupté.

1. Rien n'est si funeste au genre humain que de mépriser la charité au lieu de la pratiquer avec zèle; rien n'est si efficace pour la rectitude de la vie que de s'efforcer d'atteindre à cette vertu. Le Christ nous l'enseigne, quand il nous dit: « Si deux d'entre vous unissent leur « prière pour le même objet, tout ce qu'ils de« manderont, ils l'obtiendront ». (Matth. XVIII, 19.) Et encore: « Lorsque l'iniquité sera abon« dante, la charité se refroidira ». (XXIV, 12.) C'est là l'origine de toutes les hérésies. C'est parce qu'on n'aimait pas ses frères qu'on est devenu jaloux de leur bonne renommée; cette jalousie a produit l'amour de la domination, et celui-ci toutes les hérésies. Aussi Paul, après avoir dit à Timothée « de prescrire à « certains hommes de ne point enseigner une « autre doctrine », lui enseigne comment il y pourra réussir. Et quel est ce moyen? La charité. De même que, lorsqu'il dit: « Le Christ est « la fin de la loi » (Rom. X, 4), il veut dire son accomplissement, qui ne peut être obtenu sans le Christ; de même le précepte ne peut s'accomplir sans la charité. La fin de la médecine, c'est la santé; quand on la possède, on n'a pas besoin de soins extraordinaires; de même quand on possède la charité, on n'a pas besoin de beaucoup de préceptes. Et de quelle charité parle l'apôtre? De celle qui est véritable et ne s'en tient pas aux paroles, mais réside dans le sentiment de l'âme et le partage des souffrances. Celle qui part d'un cœur pur, dit l'apôtre; voulant dire d'une conduite droite ou d'une affection légitime; car une

vie qui n'est point pure produit des divisions. « Quiconque fait le mal, hait la lumière ». (Jean, III, 20.) Il y a en effet aussi une amitié entre les méchants; les brigands aiment les brigands, les meurtriers aiment les meurtriers; celle-là ne part point d'une bonne conscience, mais d'une mauvaise; non d'un cœur pur, mais d'un cœur impur; elle ne part point d'une foi sincère. La foi enseigne le vrai; une foi véritable fait naître la charité; car celui qui croit véritablement en Dieu ne peut perdre la charité.

«Quelques-uns», continue le texte, «s'en sont « écartés pour s'égarer en de vains discours ». Oui, ils se sont égarés, car il faut être habile pour choisir la direction vraie et ne pas se détourner du but, en sorte qu'on se laisse diriger par l'Esprit; beaucoup d'impulsions nous écartent du véritable but, et il faut avoir toujours en vue le terme unique. « Voulant », continue l'apôtre, « être docteurs de la loi ». Vous voyez ici une autre cause de ce désordre, l'amour de la domination. C'est pourquoi le Christ a dit : « Vous ne vous ferez point ap« peler rabbi ». (Matth. XXIII, 8.) Et l'apôtre à son tour : « Ils n'observent point eux-mêmes « la loi, mais veulent se glorifier dans votre « chair ». (Gal. VI, 13.) Ils désirent être honorés, et à cause de cela ne considèrent point la vérité. « Ne comprenant ni ce qu'ils disent, ni « l'objet de leurs affirmations ». L'apôtre les accuse ici de ne point connaître le but de la loi, et de ne point savoir jusqu'à quel temps elle devait régner. Mais, me dira-t-on, si leur conduite vient d'ignorance, comment dites-vous qu'ils pèchent? C'est que leur faute vient non-seulement de ce qu'ils veulent être docteurs de la loi, mais encore de ce qu'ils ne conservent pas la charité, et que de là résulte l'ignorance. En effet, quand l'âme se donne aux objets charnels, sa vue se paralyse; jetée hors de la charité, elle tombe dans une jalousie querelleuse, et désormais l'œil de son intelligence est éteint. Celui qui se laisse posséder par le désir des choses temporelles, s'enivre de sa passion et ne saurait être le juge intègre de la vérité. — « Ils ne connais« sent point ce qu'ils affirment ». Sans doute ils débitaient de vaines paroles au sujet de la loi, et s'étendaient en longs discours sur les cérémonies purificatoires et les autres observances matérielles.

Sans s'arrêter à démontrer que ces observances n'étaient que les ombres des préceptes spirituels et de simples figures, l'apôtre aborde un sujet plus digne d'attrait. Et quel est-il? C'est l'éloge de la loi, par laquelle il entend ici le décalogue, dont il a séparé les observances légales. Car si les violateurs de celles-ci, qui sont inutiles aux chrétiens, ont encouru des châtiments, combien plus ceux du décalogue. « Nous savons », dit-il, « que la loi « est bonne, si l'on en fait un usage légitime « en sachant qu'elle n'est pas faite pour le « juste (8, 9) ». La loi, dit-il, est bonne, et elle n'est pas bonne. Quoi! si l'on en fait un usage illégitime, la loi cesse-t-elle d'être bonne? Non, elle l'est toujours; mais voici ce que veut dire l'apôtre : Il la déclare bonne lorsqu'on l'accomplit par les œuvres. Tel est ici le sens de ces mots : « Si l'on en fait un usage légi« time». Mais l'interpréter en paroles et la violer dans sa conduite, c'est là en faire un usage illégitime; ils en usent, mais non pour leur avantage. Il y a encore quelque chose à ajouter, c'est que si vous faites de la loi un usage légitime, elle vous conduit à Jésus-Christ. Le but de la loi en effet étant de justifier l'homme, et la loi ne le pouvant faire par elle-même, elle conduit à celui qui en a la puissance. Et l'on fait de la loi un usage légitime, lorsqu'on l'observe par surcroît. Et comment cela? De même qu'un cheval obéit au frein de la façon la plus convenable, s'il ne se cabre ni ne mord, mais s'il ne le porte que pour la forme; de même l'homme qui fait de la loi un usage légitime est celui qui ne doit pas sa conduite sage à la lettre de la loi. Et quel est-il? C'est celui qui sait qu'il n'a pas besoin d'elle. Car celui qui s'efforce d'arriver à une si haute vertu, que la rectitude de sa conduite soit due, non à la crainte que la loi inspire, mais à la vertu même, celui-là fait de la loi un usage légitime et sûr; agir sans craindre la loi, mais en ayant devant les yeux le jugement de Dieu et le châtiment, c'est faire un bon usage de la loi. L'apôtre appelle ici « juste » celui qui pratique la vertu. Celui-là fait un excellent usage de la loi, qui veut être formé par un autre que par elle.

2. De même en effet que l'on met la ponctuation dans les écritures à l'usage des enfants, mais que celui qui la supplée dans les écritures où elle n'est pas mise est en possession d'une science plus haute et sait mieux faire usage des lettres; de même celui qui est

au-dessus de la loi n'est pas instruit par elle. Celui qui l'accomplit, non par crainte, mais par un désir plus ardent de la vertu, celui-là l'exécute mieux. Car celui qui craint la peine et celui qui désire l'honneur n'accomplissent pas la loi de la même façon; on ne peut assimiler celui qui est sous la loi et celui qui est au-dessus de la loi; vivre au-dessus de la loi, c'est en faire un usage légitime. Celui-là en fait un excellent usage et l'observe, qui fait plus que la loi ne prescrit, et qui ne se fait pas le disciple de la loi. Car, en général, la loi défend le mal, mais cela ne suffit pas pour être juste; il y faut joindre la pratique du bien. En sorte que ceux qui ne s'abstiennent du mal que par une crainte servile n'accomplissent point le but de la loi. Comme elle est faite pour réprimer la prévarication, ils font bien usage de la loi, mais seulement dans la crainte du châtiment. « Voulez-vous », dit l'Ecriture, « ne pas craindre le pouvoir? « Faites le bien » (Rom. XIII, 3); c'est-à-dire, qu'elle ne dénonce le châtiment qu'aux méchants; mais celui qui mérite des couronnes, à quoi bon une loi pour lui? Le médecin est utile au blessé, non à celui dont la santé est bonne et satisfaisante.

« La loi », continue l'apôtre, « est faite pour « les injustes et les insubordonnés, les impies « et les pécheurs (9) ». Par les injustes et les insubordonnés, il entend les Juifs. « La loi », dit-il ailleurs, « opère la colère ». (Rom. IV, 15.) Qu'a cela de commun avec celui qui mérite l'honneur? « Par la loi, le péché est re« connu ». (Ib. III, 20.) Qu'a cela de commun avec le juste? Comment donc la loi n'est-elle pas faite pour lui? Parce qu'il n'est pas soumis au châtiment, et parce qu'il n'attend pas qu'elle lui enseigne ce qu'il doit faire, ayant au dedans de lui-même la grâce de l'Esprit qui l'inspire. Car la loi a été donnée pour réprimer par la crainte et les menaces. Mais il n'est pas besoin de frein pour un cheval qui se laisse aisément conduire, ni d'instruction pour celui qui n'en manque pas. « Pour les « injustes et les insubordonnés, les impies et « les pécheurs, les scélérats et les hommes « souillés, les meurtriers de leur père ou de « leur mère (9) ». L'apôtre ne s'est pas borné là dans l'indication des péchés, mais il les a parcourus en détail, afin de faire rougir ceux qui sont sous la loi. Et derrière cette énumération, il y a une allusion facile à saisir. De qui veut-il donc parler? Des Juifs. Les meurtriers de leur père et de leur mère, ce sont eux. Les hommes souillés, les impies, ce sont eux. Ce sont eux que l'apôtre a en vue lorsqu'il dit : « Pour les impies, pour les pé« cheurs ». Puisqu'ils étaient tels, il fallait bien que la loi leur fût donnée. Dites-moi, en effet, n'adoraient-ils pas continuellement des idoles? Ne voulaient-ils pas lapider Moïse? Leurs mains n'étaient-elles pas souillées du meurtre de leurs frères? Les prophètes ne leur font-ils pas sans cesse ces reproches? Tout cela est étranger à ceux dont la pensée est dans le ciel.

« Les parricides, les meurtriers, les forni« cateurs, les hommes coupables de désordres « contre nature, les vendeurs d'hommes li« bres, les menteurs, les parjures, et tout ce « qui peut encore être contraire à la saine « doctrine (9, 10, 11) » : c'étaient là toutes les passions des âmes corrompues. « Doctrine qui « est conforme », dit-il, « à l'Evangile de la « gloire du Dieu bienheureux; et cet Evan« gile m'a été confié (11) ». En sorte que maintenant encore la loi est nécessaire pour l'affermissement de l'Evangile; mais non à ceux qui croient. Si l'apôtre l'appelle Evangile de gloire, c'est ou bien en vue de ceux qui en rougissent à cause des persécutions et de la passion du Christ, et spécialement parce que la passion du Christ et les persécutions sont une gloire; ou bien pour exprimer mystérieusement l'avenir. Car si l'époque présente est remplie d'opprobres et d'outrages, il n'en sera pas de même de l'avenir, et « l'Evangile » a pour objet l'avenir plutôt que le présent. Comment donc l'ange a-t-il dit : « Voilà que « je vous évangélise qu'il vous est né un Sau« veur? » (Luc, XI, 10, 11.) Le Sauveur « est « né », mais il « sera » Sauveur, car il n'a pas fait ses miracles à sa naissance. — « Conforme « à l'Evangile de la gloire du Dieu bienheu« reux ». Par « gloire » il entend l'adoration de Dieu, et nous dit que si le temps présent est rempli de sa gloire, le temps à venir le sera bien davantage; « quand ses ennemis « seront mis sous ses pieds » (I Cor. XV, 25), lorsqu'il n'y aura plus d'opposition à sa gloire et que les justes verront ce bonheur « que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a « point entendu, et qui n'a point pénétré dans « le cœur de l'homme ». (Ib. II, 9.) « Je veux », dit l'Evangile, « que, là où je suis, ils soient

« aussi, afin qu'ils contemplent la gloire que « vous m'avez donnée ». (Jean, XVII, 24.)

Apprenons quels sont ceux-là, afin que nous les félicitions d'être destinés à jouir de tels biens, à participer à une telle gloire et à une telle lumière! Car ici-bas la gloire est vaine et instable; si longtemps qu'elle dure, elle ne peut durer plus que nous, elle s'évanouit donc bientôt. « Sa gloire », dit l'Ecriture, « ne descendra pas avec lui dans la tombe » (Ps. XLVIII, 18); et pour beaucoup elle n'a pas même duré jusqu'au terme de leur vie. Mais, pour la gloire céleste, on ne peut rien soupçonner de tel; bien au contraire, elle demeure et n'aura jamais de fin. Car ces dons divins sont permanents, supérieurs au changement et à la mort. Alors la gloire ne vient plus des choses extérieures, mais elle a son siége en nous-mêmes, elle ne provient plus des vêtements somptueux, de la foule des serviteurs, des chars qui nous portent; l'homme est revêtu d'une gloire indépendante de tout cela. Ici, quand il est privé de ces insignes, il est dépouillé de sa gloire : c'est ainsi qu'aux bains tous sont également nus, gens illustres et gens obscurs et misérables. C'est un danger que beaucoup ont couru, même sur les places publiques, lorsque pour quelque nécessité leurs serviteurs s'éloignaient d'eux. Mais le bienheureux n'est plus nulle part séparé de sa gloire. De même que les anges, quelque part qu'ils se montrent, portent leur gloire en eux-mêmes, ainsi en est-il des saints. Le soleil n'a pas besoin de vêtement; il n'a pas besoin d'un autre soleil, mais, dès qu'il paraît, il fait reluire sa gloire; ainsi en sera-t-il dans le ciel.

3. Poursuivons donc cette gloire, digne de la plus haute vénération; renonçons à l'autre qui est ce qu'il y a de plus vain. « Ne vous « enorgueillissez pas », dit l'Ecriture, « des « vêtements qui vous couvrent ». (Ecclésiast. XI, 4.) Voilà ce qu'a dit aux insensés la sagesse d'en-haut. En effet, le danseur, la courtisane, l'acteur, ne sont-ils pas vêtus avec plus de grâce et de richesse que vous? Et, quand il n'en serait pas ainsi, comment vous enorgueillir d'un objet que les vers peuvent vous ravir, s'ils s'y attachent? Vous voyez donc combien est instable la gloire de la vie présente. Vous vous enorgueillissez d'une chose qu'un insecte produit et qu'un insecte dévore. On dit en effet que ces fils sont l'œuvre de petits animaux de l'Inde[1]. Acquérez un vêtement, si vous le voulez, mais un vêtement qui soit tissu dans le ciel, un ornement vraiment digne d'admiration et de gloire, un costume dont l'or soit véritablement pur. Cet or n'est point arraché des mines par les mains des condamnés, mais il est le produit de la vertu. Revêtons-nous de cette robe qui n'est pas l'œuvre des pauvres et des esclaves, mais du souverain Maître lui-même. Mais quoi! L'or est-il répandu sur ce vêtement? Et que vous importe? Ce que chacun admire dans votre costume, c'est l'art de l'ouvrier et non vous qui le portez, et c'est l'ouvrier seul qui le mérite. Pour les vêtements simples, nous n'admirons pas le morceau de bois sur lequel on les a étendus chez le foulon; nous ne faisons cas que de l'ouvrier lui-même; et cependant le bois porte le vêtement et sert à le maintenir : de même une femme parée[2] ne sert qu'à donner de l'air à ses vêtements, pour que les vers ne les dévorent pas.

Comment donc en vient-on à cet excès de folie que, pour un objet qui n'est rien, l'on montre une telle passion, on soit prêt à tout faire, on trahisse le soin de son salut, on méprise l'enfer, on outrage Dieu, on oublie la pauvreté du Christ? Que dire de cette abondance de parfums, fournis par l'Inde, l'Arabie et la Perse, secs et liquides; essences et parfums à brûler, pour lesquels on fait une dépense si grande et si inutile? Femme, pourquoi parfumez-vous un corps qui au dedans est rempli d'impureté? Pourquoi tant de frais pour un objet infect? C'est comme si vous jetiez un parfum sur de la boue ou du baume sur une misérable argile? Il est, si vous voulez l'acquérir, un parfum, un aromate, dont vous pouvez embaumer votre âme; on ne le tire point de l'Arabie, de l'Ethiopie, ni de la Perse, mais il descend du ciel lui-même; on ne l'achète point au prix de l'or, mais par la bonne volonté et la foi sincère. Procurez-vous ce parfum, dont l'odeur peut remplir la terre entière. C'est lui que respiraient les apôtres. « Nous sommes un parfum d'agréable odeur », dit l'apôtre, « aux uns pour la mort, aux au« tres pour la vie ». (II Cor. II, 15, 16.) Que veulent dire ces paroles? C'est que, dit-on, une odeur agréable suffoque les porcs. Ce

[1] Il s'agit évidemment de la soie : dans la géographie très-imparfaite de cette époque, l'Inde se dit pour l'extrême Orient.

[2] Texte obscur et peut-être altéré.

n'était pas seulement le corps des apôtres, mais leurs vêtements qui respiraient le parfum spirituel. Des vêtements de Paul sortait une émanation si noble qu'elle chassait les démons. Le laser, la cannelle et la myrrhe peuvent-ils rivaliser avec le charme et l'avantage d'un tel parfum? S'il chassait les démons, que ne pouvait-il pas faire?

Procurons-nous cet aromate; c'est la grâce de l'Esprit qui nous le donne par sa miséricorde. Nous le respirerons, sortis de ce monde; et comme, sur la terre, ceux qui sont parfumés attirent l'attention de tout le monde; comme au bain, à l'église et dans toutes les réunions nombreuses, où une toilette exhale cette odeur, chacun s'en rapproche ou se tourne vers elle; de même, dans l'autre monde, lorsqu'une âme se présente, respirant la bonne odeur spirituelle, chacun se lève et s'écarte pour lui faire honneur. Ici les démons et les vices n'ont ni le courage ni la force de s'en approcher: ils sont suffoqués. Couvrons-nous de cet aromate. L'autre nous vaut la réputation d'hommes efféminés; celui-là d'hommes courageux et admirables; il nous procure une mâle indépendance. Ce n'est point la terre qui le donne, c'est la vertu qui le produit; il ne se dessèche point, il fleurit; il rend dignes d'honneur ceux qui le possèdent. Nous en sommes enduits au baptême; nous exhalons alors une odeur suave. Mais le respirer aussi durant le reste de notre vie, cela dépend de notre vertu. C'est pour cela que dans l'antiquité les prêtres étaient oints de parfums, comme symbole de la suave odeur de la vertu que doit exhaler le prêtre.

Mais rien n'est plus infect que le péché. Voyez comment le prophète en décrit la nature, quand il dit: « Mes blessures sont infec« tes et corrompues ». (Ps. XXXVII, 6.) Et réellement le péché est pire et plus infect que la pourriture. Qu'y a-t-il, dites-moi, de plus infect que la fornication? Si cette odeur ne se sent pas dans la perpétration du péché, essayez après, c'est alors que vous sentirez l'infection, que vous apercevrez l'impureté, la souillure, l'abomination. Il en est ainsi de tous les péchés: avant qu'ils soient commis, ils nous offrent quelque attrait; après qu'ils sont consommés, le plaisir cesse et se flétrit, la douleur et la honte en prennent la place. Pour la justice, il en est tout au contraire; elle impose d'abord quelque peine, mais ensuite elle apporte la joie et le repos. Et, même dans le péché, le plaisir n'est pas un plaisir, quand il attend la honte et le châtiment; dans la justice, la peine n'est plus une peine, par l'espoir de la récompense.

Qu'est-ce que l'ivrognerie, dites-le-moi? Ne trouve-t-elle pas du plaisir uniquement dans l'acte de boire, ou plutôt pas même dans cet acte? Lorsque l'ivrogne est tombé dans un état d'insensibilité et ne voit rien de ce qui l'entoure, mais gît ravalé au-dessous de l'insensé, quel plaisir lui reste-t-il? La débauche ne procure pas même une satisfaction momentanée; car, quand l'âme maîtrisée par sa passion a perdu le jugement, quelle joie peut-elle éprouver? Si elle en éprouve, ce n'est qu'une démangeaison. La vraie joie est celle de l'autre vie, où l'âme n'est plus tourmentée et déchirée par les passions. Est-ce de la joie que de grincer des dents, de rouler les yeux, d'éprouver l'agitation et la chaleur de la fièvre? C'est si peu la joie que nous nous empressons de nous en débarrasser et qu'après l'accès de la passion nous souffrons encore. Si c'est la joie, ne vous en débarrassez point, conservez-la. Vous voyez bien qu'elle n'en a que le nom. Mais le bonheur du chrétien n'est point tel; il est véritable, ce n'est point un plaisir fiévreux; il donne la liberté à l'âme, elle en est charmée et se fond de plaisir. Telle était la joie de Paul quand il disait: « En cela « je me réjouis et me réjouirai encore ». (Phil. I, 18.) — Et plus loin: « Réjouissez-vous tou« jours dans le Seigneur ». (Ib. IV, 4.) L'autre joie entraîne la honte et la condamnation; elle ne se produit qu'en secret, et est remplie de mille dégoûts: celle-ci est franche de toutes ces peines. Poursuivons-la donc afin d'obtenir les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, à présent et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

JE RENDS GRACES A CELUI QUI M'A FORTIFIÉ, AU CHRIST JÉSUS NOTRE-SEIGNEUR, DE CE QU'IL M'A ESTIMÉ FIDÈLE, ME PLAÇANT A SON SERVICE, MOI QUI AUPARAVANT ÉTAIS BLASPHÉMATEUR, PERSÉCUTEUR ET COUPABLE D'OUTRAGES ; MAIS IL M'A FAIT MISÉRICORDE, PARCE QUE J'AI AGI PAR IGNORANCE DANS L'INCRÉDULITÉ ; ET LA GRACE DE NOTRE-SEIGNEUR A SURABONDÉ AVEC LA FOI ET LA CHARITÉ QUI EST EN JÉSUS-CHRIST. (I, 12-14.)

Analyse.

1. Admirable humilité de saint Paul.
2. S'il avait persécuté l'Eglise naissante, il l'avait fait par ignorance et par zèle, et non par amour de la domination.
3 et 4. Que l'amour de Dieu dirige notre vie. — Rendons le bien pour le mal.

1. Nous savons que l'humilité procure de grands avantages, mais nulle part on n'y arrive aisément; nous trouvons bien et plus qu'il ne faut l'humilité des paroles, nulle part la vraie humilité. Mais le bienheureux Paul l'a pratiquée avec un grand zèle, et il se représentait toutes les raisons d'humilier son esprit. En effet, comme il est naturel que l'humilité soit difficile pour ceux qui ont conscience de leurs grands progrès dans le bien ; saint Paul devait souffrir une grande violence, car le bien dont il avait conscience produisait comme un gonflement dans son cœur. Considérez donc ce qu'il fait. Il vient de dire que l'Evangile de la gloire de Dieu lui a été confié, Evangile auquel ne peuvent avoir part ceux qui suivent encore la loi ; car il y a incompatibilité, et l'intervalle est si grand que ceux qui se laissent entraîner par la loi, ne sont pas encore dignes d'avoir part à l'Evangile ; ainsi dirait-on que ceux à qui il faut des chaînes et des tribunaux ne peuvent être admis au nombre des philosophes. Après donc qu'il s'est exalté et a dit de lui-même cette grande parole, il se rabaisse aussitôt et engage les autres à faire de même. A peine a-t-il écrit que l'Evangile lui a été confié, qu'il se hâte d'ajouter un correctif, afin que vous ne pensiez point qu'il a parlé par orgueil. Voyez donc comme il corrige son discours en ajoutant ces mots : « Je rends « grâces à celui qui m'a fortifié, au Christ « Jésus Notre-Seigneur, de ce qu'il m'a estimé « fidèle, me plaçant à son service ».

Voyez-vous comment il cache partout sa vertu et rapporte tout à Dieu, sachant toutefois réserver son libre arbitre? En effet, un infidèle dirait peut-être : Si tout est de Dieu, si nous ne contribuons à rien, s'il vous transporte comme du bois et des pierres, du vice à la sagesse, pourquoi en a-t-il agi ainsi envers Paul et non envers Judas? Voyez comment, pour détruire cette objection, il use de paroles prudentes : L'Evangile m'a été confié, dit-il. C'est là son avantage et sa dignité ; mais elle ne lui appartient pas pleinement, car voyez ce qu'il dit : « Je rends grâces à celui qui m'a « fortifié, à Jésus-Christ ». Voilà ce qui appartient à Dieu ; voici maintenant ce qui lui appartient à lui-même : « Parce qu'il m'a estimé « fidèle » ; c'est-à-dire estimé devoir faire bon usage de ses propres facultés. « Me prenant », dit-il, « à son service, moi qui auparavant étais « blasphémateur, persécuteur et coupable d'ou- « trages ; mais il m'a fait miséricorde, parce « que j'ai agi par ignorance dans l'incrédulité ». Voyez comment il expose ce qui lui appartient et ce qui appartient à Dieu, attribuant la plus grande part à la Providence divine, et resserrant la sienne, mais toutefois, comme j'ai eu hâte de le dire, sans porter atteinte au libre arbitre. Et pourquoi ces mots : M'a fortifié? L'apôtre avait reçu un lourd fardeau et avait besoin d'une grande assistance d'en-haut. Songez en effet ce que c'était que d'avoir à soutenir chaque jour les outrages, les insultes, les embûches, les périls, les railleries, les injures, le danger de mort; et cela sans faiblir, sans glisser dans la voie, sans retourner en arrière ; mais, en butte à mille traits chaque jour, conserver un regard fixe et intrépide, cela n'est point au pouvoir des forces humaines, et même ne demande pas l'assistance ordinaire de Dieu, mais une vocation spéciale. C'est parce que Dieu avait prévu ce que serait Paul, qu'il l'a choisi ; écoutez ce qu'il dit avant que Paul commence à prêcher l'Evangile : « Celui

« ci est pour moi un vase d'élection, qui doit « porter mon nom en présence des nations et « des rois ». (Act. IX, 15.) De même que ceux qui portent à la guerre le drapeau du souverain, le labarum, ont besoin de force et d'expérience, pour ne pas le laisser tomber aux mains de l'ennemi ; de même ceux qui portent le nom du Christ, non-seulement durant la guerre, mais aussi en pleine paix, ont besoin d'une grande force pour ne pas le trahir devant les bouches qui l'accusent, mais pour le soutenir noblement et porter la croix. Oui, il faut une grande force pour soutenir le nom du Christ. Celui qui se permet dans ses paroles, ses actions ou sa pensée quelque chose d'indigne, ne le soutient pas et n'a pas le Christ en lui. Celui qui en est chargé, doit le porter avec honneur, non à travers une place publique, mais à travers les cieux ; et c'est avec tremblement que tous les anges l'escortent et l'admirent.

« Je rends grâces », dit l'apôtre, « à celui qui « m'a fortifié, au Christ Jésus Notre-Seigneur ». Vous le voyez, il témoigne sa reconnaissance. C'est de ce qu'il est un vase d'élection, qu'il témoigne sa reconnaissance envers Dieu. Ce titre vous appartient, ô bienheureux Paul, car Dieu ne fait point acception des personnes. C'est comme s'il disait : Je rends grâces de ce que Dieu m'a honoré de cette fonction, qui montre qu'il m'estime fidèle. Car de même que, dans une maison, l'intendant ne remercie pas seulement son maître d'avoir eu confiance en lui, mais voit dans sa charge un témoignage qu'il a en lui plus de confiance que dans les autres ; de même en est-il du ministère apostolique.

Considérez ensuite comment il exalte la miséricorde et la bonté de Dieu, en parlant de sa vie antérieure : « Moi », dit-il, « qui auparavant étais « blasphémateur, persécuteur et coupable d'ou- « trages ». Lorsqu'il parle des juifs encore incrédules, son langage est fort réservé : « Je leur « rends témoignage », dit-il, « qu'ils ont du zèle « pour Dieu, mais un zèle qui n'est pas selon la « science ». (Rom. X, 2.) S'il parle de lui-même, au contraire, il se donne les noms de blasphémateur et de persécuteur. Voyez comme il s'abaisse, comme il est éloigné de l'amour-propre, combien il tient sa pensée dans l'humilité. Il ne lui a pas suffi de dire « blasphémateur », il ajoute « persécuteur » ; il insiste. Il dit en effet qu'il ne se bornait pas à faire lui-même le mal, qu'il ne se contentait pas de blasphémer, mais qu'il persécutait ceux qui voulaient suivre la voie de la religion ; car la fureur du blasphème va bien loin. « Mais », ajoute-t-il, « Dieu m'a fait miséricorde, parce que j'ai agi « par ignorance dans l'incrédulité ».

2. Et pourquoi n'a-t-il pas fait miséricorde au reste des juifs ? Parce qu'ils n'ont pas péché par ignorance, mais qu'ils avaient conscience et pleine connaissance du mal qu'ils faisaient. Et, pour le bien comprendre, écoutez l'évangéliste qui nous dit : « Plusieurs d'entre les « principaux juifs croyaient en lui, mais n'en « convenaient pas ; car ils aimaient mieux la « gloire qui vient des hommes, que celle qui « vient de Dieu ». (Jean, XII, 42, 43.) Et le Christ : « Comment pouvez-vous croire, vous qui re- « cherchez la gloire, que vous vous donnez les « uns aux autres ? » (Jean, V, 44.) Et encore le passage où il est dit que les parents de l'aveugle parlèrent ainsi à cause des juifs, dans la crainte d'être chassés de la synagogue. (Jean, IX, 22.) Et les Juifs disaient : Voyez-vous que nous ne gagnons rien ? car tout le monde va après lui. Partout, en effet, la passion de dominer les troublait. Et eux-mêmes dirent que « per- « sonne n'a le pouvoir de remettre les péchés, « si ce n'est Dieu seul ». (Luc, V, 21.) Et aussitôt Jésus fit ce qu'ils disaient être le signe de Dieu. Ce n'était donc pas chez eux cause d'ignorance. Où était alors Paul ? dira-t-on peut-être. Il était assis aux pieds de Gamaliel, n'ayant rien de commun avec cette foule séditieuse. Et où était Gamaliel ? C'était un homme qui ne faisait rien par amour de la domination. Comment donc, après cela, Paul se trouve-t-il avec la foule ? Il voyait le nombre des croyants s'augmenter, prendre le dessus et tout le peuple se laisser gagner. Les uns s'étaient réunis au Christ pendant qu'il était sur la terre, d'autres à ses disciples ; enfin il se faisait une grande division parmi les Juifs. Et ce qu'il fit alors, il le fit, non par amour de la domination, comme les autres, mais par zèle. Car pourquoi se rendait-il à Damas ? Il regardait ce qui se passait comme un mal, et craignait que la prédication ne se répandît partout. Mais il n'en était pas ainsi des autres. Ce n'était pas par un soin tutélaire pour la foule, mais par amour de la domination qu'ils agissaient. Voyez ce qu'ils disent : « Les Romains détruisent no- « tre nation et notre ville ». (Jean, XI, 48.) C'était donc une crainte humaine qui les agitait.

Mais il est important d'examiner comment Paul, disciple si exact de la loi, ne connaissait pas cet Evangile qu'il a dit avoir été annoncé d'avance par le ministère des prophètes. (Rom. I, 2.) Comment ne le savait-il pas, lui zélateur de la loi de ses pères, instruit aux pieds de Gamaliel? D'autres, vivant sur les lacs, sur les fleuves, dans les bureaux des publicains, accouraient à Jésus et accueillaient sa parole, et vous, savant dans la loi, vous la persécutiez. C'est pour cela qu'il se condamne en disant : « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre ». (I Cor. xv, 9.) Il reconnaît ainsi en lui une ignorance engendrée par l'incrédulité; c'est pour cela qu'il dit avoir été l'objet de la miséricorde. Que veut donc dire : « M'a estimé fidèle? » C'est qu'il n'a trahi aucun des commandements qu'il a reçus; il a tout rapporté au souverain Maître, même ses actions, et ne s'est point approprié la gloire de Dieu. Ecoutez en effet ce qu'il dit ailleurs : « Que faites-vous « là? Nous sommes des hommes et dans la « même condition que vous » (Act. xiv, 14); c'est ainsi qu'il entend ces mots : Il m'a estimé fidèle. En effet il dit ailleurs : « J'ai enduré « plus de fatigues qu'eux tous, non pas moi, « mais la grâce de Dieu avec moi ». (I Cor. xv, 10.) Et dans un autre endroit : « C'est Dieu « qui opère en nous le vouloir et le faire ». (Philipp. II, 13.) Il s'avoue digne de châtiment. Mais la miséricorde intervient en ces circonstances. Et ailleurs encore : « L'aveu- « glement s'est répandu sur une partie d'Is- « raël ». (Rom. xi, 25.)

« Mais », dit-il à Timothée, « la grâce de Dieu « a surabondé avec la foi et la charité, qui est « en Jésus-Christ ». (I, 14.) Pourquoi parle-t-il ainsi? Afin que vous ne pensiez pas qu'il lui a seulement « été fait miséricorde ». J'étais, dit l'apôtre, blasphémateur, persécuteur, coupable d'outrages; et par conséquent digne de châtiment. Je n'ai pas été puni, car il m'a été fait miséricorde. Mais ne s'est-elle étendue qu'à le sauver du châtiment? Non certes : Dieu y a ajouté de nombreux et immenses bienfaits. Dieu ne nous a pas seulement sauvés du châtiment suspendu sur nos têtes, mais il nous a faits justes, ses enfants, ses frères, ses amis, ses héritiers, cohéritiers de Jésus-Christ. C'est pour cela que l'apôtre dit : La grâce a surabondé; car la mesure de ses bienfaits a dépassé le niveau de la simple miséricorde. Ce n'est plus l'acte de la miséricorde, mais de l'amour et d'une extrême tendresse. L'apôtre en exaltant la bonté de Dieu qui lui a fait miséricorde, à lui blasphémateur, persécuteur et coupable d'outrages, et qui ne s'en est pas tenu là, mais a daigné lui accorder de grands bienfaits, écarte encore l'objection des incrédules, en se gardant de laisser soupçonner la suppression du libre arbitre, car il ajoute : « Avec la foi et « la charité en Jésus-Christ ». Tout ce que nous avons apporté, dit-il, c'est que nous avons cru qu'il peut nous sauver.

3. Aimons donc Dieu par le Christ. Mais que veulent dire ces mots : « Par le Christ? » Ils veulent dire que c'est à lui-même et non à la loi que nous devons notre salut. Voyez-vous de quels biens le Christ a été pour nous l'auteur et ce que nous devons à la loi? L'apôtre n'a pas dit seulement que la grâce a abondé, mais qu'elle a surabondé. Oui, elle a surabondé, quand d'hommes qui méritaient mille châtiments, elle a fait tout à coup des enfants d'adoption. Dans le Christ, c'est par le Christ. Voici encore une fois « dans » mis pour « par ». Il n'est pas seulement besoin de foi, mais d'amour. Car aujourd'hui encore il en est beaucoup qui croient que le Christ est Dieu, mais qui ne l'aiment pas et n'agissent point comme des personnes qui aiment; et comment l'aimeraient-ils, quand ils lui préfèrent toutes choses, les richesses, la naissance, le fatalisme, les superstitions, les présages, les augures? Quand nous ne vivons que pour outrager le Christ, dites-moi, comment l'aimerions-nous? Si quelqu'un a un ami chaleureux et plein d'ardeur, qu'il ait au moins pour le Christ, le même amour; qu'il ait le même amour pour Dieu, qui a livré son Fils pour ses ennemis, pour nous qui n'avons rien fait pour le mériter. Que dis-je, qui n'avons rien fait? Je devrais dire pour nous qui avons commis des crimes d'une audace inconcevable, sans motif, après d'innombrables bienfaits, d'innombrables marques d'amour; et il ne nous a pas pour cela rejetés, mais c'est au moment où nous étions le plus avant dans l'iniquité, qu'il nous a donné son Fils. Et nous, après un bienfait si grand, après être devenus ses amis, après que, par le Christ, nous avons été comblés de biens si grands, nous ne l'aimons pas comme nous aimons un ami. Et quelle sera notre espérance? Frémissez à cette parole, et plaise à Dieu que ce frémissement vous soit salutaire!

Et quoi, me dira-t-on, nous n'aimons pas même le Christ comme nos amis? Je vais essayer de vous le faire voir; je voudrais que mes paroles fussent des folies et non la vérité, mais je crains de rester encore au-dessous d'elle. Pour de véritables amis, souvent plusieurs ont volontairement souffert; pour le Christ, nul ne consent, je ne dis pas à souffrir, mais à se contenter de sa fortune présente. Pour un ami, souvent nous nous exposons à l'injure, nous acceptons des inimitiés; pour le Christ, nul n'en accepte; mais, comme dit le proverbe : Fais-toi aimer à l'aventure et non haïr à l'aventure. Nous ne voyons pas d'un œil indifférent notre ami souffrir de la faim; chaque jour le Christ vient nous demander non de grands sacrifices, mais un morceau de pain et nous ne l'accueillons pas, tandis que nous remplissons et gonflons notre ventre jusqu'à un ignoble excès, que notre haleine est infectée de vin, que nous vivons dans la mollesse, que nous prodiguons nos biens les uns à des créatures sans pudeur, les autres à des parasites, ou à des flatteurs, ou encore à des monstres, à des fous, à des nains, car on se fait un amusement des disgrâces de la nature. Jamais nous ne portons envie à nos véritables amis, et nous ne souffrons point de leurs succès; mais envers le Christ, nous éprouvons ce sentiment; on voit donc que l'amitié a sur nous une plus grande puissance que la crainte de Dieu. L'homme perfide et envieux a moins de respect pour Dieu que pour les hommes. Comment cela? C'est que la pensée de Dieu voyant au fond des cœurs, ne le détourne pas de ses machinations, mais s'il est aperçu d'un de ses semblables, il est perdu, il est saisi de honte, il rougit. Que dirai-je encore? Nous allons trouver un ami dans le malheur, et, si nous différons quelque peu, nous craignons d'être blâmés; et quand, tant de fois, le Christ est mort dans la captivité, nous n'y avons pas pris garde. Nous allons vers nos amis qui sont au nombre des fidèles, non parce qu'ils sont fidèles, mais parce qu'ils sont nos amis.

4. Vous le voyez, nous ne faisons rien par la crainte de Dieu, ni par amour pour lui, mais nous agissons par amitié ou par coutume. Quand un ami est absent, nous pleurons, nous gémissons; si nous le voyons mort, nous nous lamentons, bien que nous sachions que ce n'est point une séparation éternelle; mais quand le Christ est éloigné de nous chaque jour, ou plutôt quand chaque jour nous l'éloignons de nous, nous n'en éprouvons aucune douleur, et nous ne pensons pas être malheureux quand nous commettons l'injustice, quand nous le contristons, quand nous l'irritons, quand nous faisons ce qui lui déplaît. Mais nous ne nous contentons point de ne pas le traiter en ami; je vais vous montrer que nous le traitons en ennemi. Comment cela? C'est que « la prudence de la chair, dit l'Ecriture, est ennemie de Dieu ». (Rom. VIII, 7.) Or nous nous tenons attachés à cette prudence, et nous persécutons le Christ qui veut accourir à nous; car tel est l'effet des actions mauvaises; nous nous rendons chaque jour coupables des outrages qu'il subit par notre cupidité et nos rapines. Un homme jouit d'une éclatante renommée, parce qu'il célèbre la gloire du Christ et qu'il sert les intérêts de l'Eglise; eh bien! nous lui portons envie, parce qu'il fait l'œuvre de Dieu; nous paraissons ne porter envie qu'à lui, mais elle remonte jusqu'à Dieu lui-même. Nous ne voulons pas que le bien se fasse par d'autres que par nous; qu'il se fasse pour le Christ, mais pour nous; car, si nous le désirions en vue du Christ, il nous serait indifférent qu'il s'opérât par d'autres mains ou par les nôtres.

Car, dites-moi : si un médecin a un enfant menacé de devenir aveugle, et qu'étant lui-même impuissant à le guérir il en trouve un autre capable de le faire, l'écartera-t-il d'auprès de son fils? Non certes, mais il sera prêt à lui dire : Par vous ou par moi, que mon enfant soit guéri. Pourquoi? Parce que ce n'est pas son intérêt qu'il a en vue, mais celui de son fils. De même aussi nous dirions, si nous considérions la cause du Christ : Par nous ou par un autre, que ce qui est expédient s'opère; et, comme dit l'apôtre, « par vérité ou « par occasion, que le Christ soit annoncé ». (Phil. I, 18.) Ecoutez ce que dit Moïse, quand on voulut exciter sa colère, parce que Eldad et Moad prophétisaient : « N'ayez point de ja« lousie à mon sujet; qui me donnera de voir « tout le peuple du Seigneur devenir pro« phète? » (Nomb. XI, 29.) Tout cela vient de l'amour de la renommée. N'est-ce pas là la conduite d'ennemis, d'ennemis déclarés? Quelqu'un vous a-t-il mal parlé? Faites-lui bon accueil. Est-ce possible? Oui, si vous le voulez. Quel mérite avez-vous, si vous aimez celui qui n'a pour vous que de bonnes paro-

les? Car vous ne le faites pas pour le Seigneur, mais pour votre renommée. Quelqu'un vous a-t-il fait tort? Faites-lui du bien; car si vous rendez service à ceux qui vous en rendent, vous n'avez rien fait de grand. Avez-vous subi une grande injustice, une grande offense? Efforcez-vous de rendre le bien pour le mal. Oui, je vous en conjure, agissons ainsi de notre côté; cessons d'offenser et de haïr nos ennemis. Dieu nous ordonne d'aimer nos ennemis, et nous persécutons le Dieu d'amour. Qu'il n'en soit point ainsi. Nous en convenons tous de bouche, mais non tous par nos actions. Telles sont les ténèbres du péché, que ce que nous n'oserions dire, nous l'osons faire. Tirons notre salut de ceux qui nous font tort et outrage, afin d'obtenir ce qui appartient aux amis de Dieu. « Je veux », dit Jésus, « que là où je suis, là soient aussi mes disciples, afin qu'ils voient ma gloire » (Jean, XVII, 24); gloire à laquelle je souhaite que nous arrivions tous en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui soit au Père et au Saint-Esprit, gloire, à présent et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

LA PAROLE EST FIDÈLE ET DIGNE D'ÊTRE REÇUE : LE CHRIST JÉSUS EST VENU DANS LE MONDE POUR SAUVER LES PÉCHEURS, ENTRE LESQUELS JE SUIS LE PREMIER. MAIS J'AI OBTENU MISÉRICORDE, POUR QU'EN MOI TOUT LE PREMIER JÉSUS-CHRIST FIT VOIR TOUTE SA PATIENCE, AFIN QUE JE SERVISSE D'EXEMPLE A CEUX QUI CROIRONT EN LUI POUR LA VIE ÉTERNELLE. (I, 15-16 JUSQU'A 17.)

Analyse.

1. La justice légale n'est rien.
2. Humilité de saint Paul.
3. Comment nous pouvons glorifier Dieu.

1. Les bienfaits de Dieu sont si grands et dépassent de si loin toute attente et toute espérance humaine, qu'ils trouvent souvent des incrédules. Il nous a en effet accordé ce que jamais n'eût attendu ni pensé l'esprit d'un homme, en sorte que les apôtres ont eu grand'peine à établir la foi aux dons de Dieu. Car, de même qu'éprouvant quelque grand bonheur, on se dit : N'est-ce pas un songe? exprimant ainsi qu'on se défie de sa réalité; de même en est-il des dons de Dieu. Et quel est ce don auquel on ne croit pas? On se demande si les ennemis de Dieu, les pécheurs, ceux qui n'étaient justifiés ni dans la loi ni par les œuvres, obtiendront réellement tout à coup et par la seule foi, la justification qui est le premier des biens. L'apôtre s'étend sur ce chapitre dans l'épître aux Romains, et il s'y étend ici encore. « La parole est fidèle », dit-il, « et digne d'être reçue : le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier ». Car, comme c'était là surtout la doctrine que les juifs avaient peine à suivre, il leur persuade de ne pas s'attacher à la loi, car par elle et sans la foi l'on ne peut être sauvé. Il combat donc sur ce point. Il pensait qu'on jugerait incroyable qu'un homme qui aurait étourdiment dissipé toute sa vie antérieure, et l'aurait salement employée à de mauvaises actions, dût être ensuite sauvé par la seule foi. C'est pour cela qu'il dit : La parole est fidèle. Mais quelques-uns ne se bornaient pas à n'y pas croire, ils s'en faisaient les calomniateurs, comme on le fait maintenant encore, lorsque l'on dit : « Faisons le mal, afin que le bien arrive ». (Rom. III, 8.) L'apôtre a dit : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ». (Ib. V, 20.) Mais pourquoi disent-ils : « Faisons le mal afin que le bien arrive? » Ce sont surtout les gentils qui le disent, tournant en dérision notre doctrine. Lors donc que nous leur parlons de l'enfer; comment, disent-ils, ce dogme est-il digne de Dieu? Si un homme trouve son serviteur coupable de plusieurs fautes, il lui fait grâce et le croit digne de pardon, et Dieu punirait de peines éternelles? Puis, quand nous leur parlons du

baptême et de la rémission des péchés conférée par lui, ils nous disent : Comment serait-il digne de Dieu de pardonner les péchés à celui qui a commis tant de fautes? Voyez-vous la perversion de leur pensée, qui cherche surtout à contester? Pourtant, si c'est un mal de pardonner, c'est un bien de punir; s'il n'est pas bien de punir, il est bien de pardonner. Je parle ainsi en me plaçant à leur point de vue; mais, selon notre doctrine, il est bon de punir et il est bon de pardonner; comment cela? C'est ce que nous ferons voir dans une autre occasion, car celle-ci n'est pas opportune. C'est une question profonde et digne d'être longuement développée; il faudra donc l'exposer aux yeux de votre charité.

Comment cette parole est-elle fidèle? On le voit par ce qui précède et par ce qui suit. Considérez comment l'apôtre y prépare les esprits et s'arrête ensuite sur ce point. Quand il a dit que Dieu lui a fait miséricorde, à lui blasphémateur et persécuteur, il préparait l'esprit à cette parole. Non-seulement, dit-il, Dieu a eu pitié de moi, mais il m'a rendu fidèle; tant il est vrai qu'il a eu pitié de moi. Car nul, voyant un prisonnier devenu l'hôte du palais, ne doute qu'il ait obtenu sa grâce; et c'est ce qu'on voit en Paul. Mais encore, comment cette parole est-elle fidèle? Il en montre la preuve en lui-même, car il ne craint pas de s'appeler pécheur; mais il se glorifie d'autant plus d'avoir été l'objet d'une si grande bonté, parce que c'est par là surtout qu'il peut montrer la grandeur de la tendresse divine. Et comment ailleurs parle-t-il de lui-même? « Suivant la justice qui est dans la « loi, j'étais sans reproche » (Phil. III, 6); et ici il proclame qu'il était pécheur et le premier des pécheurs. C'est que, suivant la justice qui est l'œuvre de Dieu et qui est le vrai but de nos devoirs, ceux-mêmes qui sont dans la loi sont des pécheurs. « Car tous ont péché, « et ne peuvent atteindre à la gloire de Dieu ». Il n'a pas dit simplement la justice, mais, la justice qui est dans la loi. Car de même que celui qui possède beaucoup d'argent paraît riche, à ne considérer que lui, mais est bien pauvre et le premier des pauvres, si l'on compare ses trésors à ceux de l'empereur; de même ici, les hommes, même justes, sont des pécheurs, si on les compare aux anges. Mais si Paul, ayant pratiqué la justice qui est dans la loi, est le premier des pécheurs, qui, parmi les autres, pourra être appelé juste? Car il ne parle pas ainsi en calomniant sa vie; il ne s'est dit ni impudent, ni débauché, ni avide du bien d'autrui, à Dieu ne plaise; mais, en comparant une justice avec l'autre, il montre que la justice légale n'est rien, et que ceux qui la possèdent sont des pécheurs. — « Mais j'ai « obtenu miséricorde, pour qu'en moi tout le « premier, Jésus-Christ fît voir toute sa patien« ce, afin que je servisse d'exemple à tous « ceux qui croiront en lui pour la vie éter« nelle ».

2. Vous voyez comment ici encore l'apôtre s'humilie et s'abaisse, en présentant une autre cause plus humble de sa justification. Obtenir son pardon à cause de son ignorance, ne montre pas que l'on ait été fort coupable ni que l'on ait mérité des reproches bien accablants; mais l'obtenir pour que désormais nul pécheur ne désespère d'obtenir aussi miséricorde, voilà ce qui témoigne d'un grand, d'un extrême abaissement. Et bien qu'il ait dit : « Je suis le « premier des pécheurs, blasphémateur, persé« cuteur et coupable d'outrages »; et encore : « Je ne suis pas digne d'être nommé apôtre » (I Cor. XV, 9), rien de tout cela, ni de ce qu'il a dit ailleurs n'exprime autant d'humilité. C'est ce qu'une comparaison va éclaircir. Supposez une ville populeuse, dont tous les habitants soient criminels, les uns plus, les autres moins, mais qui tous sont condamnés; que l'un soit plus que tous les autres digne de châtiments et de supplices, qu'il se soit livré à tous les genres de crimes. Si quelqu'un annonce que l'empereur veut pardonner à tous, on ne le croira pas facilement jusqu'à ce qu'on ait vu la grâce accordée au plus coupable; mais alors il n'y aura plus de doute. Voilà ce que dit Paul, que Dieu voulant remplir les hommes de la confiance qu'il leur pardonne tous leurs péchés, a choisi le plus coupable de tous. Car, dit-il, quand j'obtiens mon pardon, nul ne peut douter du pardon des autres; en sorte qu'on pourrait se servir de la formule : Si Dieu pardonne à celui-là, il ne punira personne. Il exprime par là qu'il n'était point digne de grâce, mais qu'il l'a obtenue en vue du salut des autres. Que personne donc ne doute, dit-il, puisque j'ai été sauvé. Voyez donc l'humilité de ce bienheureux. Il n'a pas dit : Pour que Dieu montre en moi sa patience, mais « toute sa patience »; comme s'il eût dit : En nul autre, il n'en pouvait montrer davantage;

il ne peut trouver un si grand pécheur qui ait besoin de toute sa miséricorde, de toute sa patience et non d'une partie, comme ceux qui ne sont pécheurs qu'en partie. — « Afin que j' « servisse d'exemple à ceux qui croiront en lui « pour la vie éternelle » ; c'est-à-dire pour leur consolation, pour leur encouragement. Et après avoir dit du Fils cette grande parole sur l'immense charité qu'il a montrée, afin que nul ne suppose qu'il ait voulu priver le Père de la gloire qui lui est due, il la lui rapporte en disant : « Et au roi des siècles, « immortel, invisible, Dieu unique, honneur et « gloire aux siècles des siècles. Ainsi soit-il ». (I Tim. I, 17.) De ces bienfaits, dit-il, nous glorifions non-seulement le Fils, mais le Père.

Mais écoutons les hérétiques : Voyez, il a dit : Dieu unique; le Fils n'est donc pas Dieu ; il a dit : Seul immortel ; le Fils n'est donc pas immortel. — Eh quoi ! Ce qu'il nous donne après cette vie, il ne le possède pas? Oui, dira l'hérétique, il est Dieu et immortel, mais non comme le Père. — Que voulez-vous dire par là ? — C'est qu'il est d'une moindre substance. — Ainsi il est d'une moindre immortalité ? Qu'est-ce donc qu'une immortalité moindre ou plus grande ? Car l'immortalité, qu'est-ce autre chose que de ne pas mourir ? La gloire peut être plus grande ou plus petite, mais non l'immortalité, non plus que la bonne santé : un être doit mourir, ou ne pas mourir. — Quoi donc, me répondra-t-on, en est-il de nous comme de Dieu ? — Non certes; loin de nous une telle pensée. — Et comment l'entendez-vous ? — C'est qu'il possède l'immortalité par nature, et que nous l'avons reçue. Mais en est-il de même du Fils ? Nullement, il la possède aussi par nature. — Quelle est donc la distinction? — C'est que le Père n'est point engendré d'une autre personne et que le Fils est engendré de son Père. Nous en convenons; nous ne nions point que le Fils soit engendré immortel du Père. Nous glorifions le Père de ce qu'il a engendré un tel Fils. Comprenez-vous que le Père est glorifié d'autant plus que le Fils est plus grand? Car la gloire du Fils lui est rapportée. Ainsi Dieu ayant engendré un Fils aussi puissant que lui-même, la gloire en appartient-elle plus au Fils qu'au Père ? Il en est de même, quand nous disons que le Fils est puissant par lui-même, qu'il se suffit à lui-même et qu'il possède la force. C'est en parlant du roi des siècles, et c'est de son Fils qu'il est dit : « Par lequel il a fait aussi les siècles ». (Hébr. I, 2.) Voici ce qui se passe en ce monde. Chez nous, la fabrication et la création sont choses bien différentes. L'un se fatigue et s'épuise à effectuer une œuvre ; un autre en jouit. Pourquoi ? Parce que l'ouvrier est moins puissant. Mais, dans les cieux, autre n'est pas le fabricateur et autre le maître. Ainsi je n'irai pas, à cause de ces mots : « Par lequel il a fait « aussi les siècles », enlever au Père la puissance créatrice ; ni à cause de ceux-ci : « Le Père, roi « des siècles », enlever au Fils sa souveraineté ; l'une et l'autre sont communes à tous les deux. Le Père est l'auteur du monde, puisqu'il a engendré le Démiurge ; le Fils est Roi, puisqu'il est maître des créatures. Ce n'est point un ouvrier mercenaire comme les nôtres ; il n'est point comme eux un instrument passif; mais il agit par sa propre bonté et son amour pour les hommes. Et le Fils a-t-il été vu ? Nul ne l'oserait dire [1]. Cependant l'apôtre dit : « Au roi des siècles, immortel, in« visible, Dieu unique ». Mais que sera-ce quand l'Ecriture dit aussi : « Il n'est point d'autre « nom, dans lequel nous devions être sauvés », et : « Il n'est de salut en aucun autre ? » (Act. IV, 12.)

3. « Honneur et gloire dans tous les siècles, « ainsi soit-il », continue l'apôtre. L'honneur et la gloire ne viennent pas des paroles, et ce n'est pas en paroles que Dieu lui-même nous a honorés, mais par des actes effectifs ; nous aussi honorons-le donc par nos actions. L'honneur qu'il nous fait nous touche, et celui que nous lui rendons ne l'atteint pas, car il n'a pas besoin de ce qui vient de nous, tandis que nous avons besoin de ses faveurs. En sorte que lui rendre gloire, c'est travailler à notre élévation. De même que celui qui ouvre les yeux pour voir la lumière du soleil, fait un acte utile à lui-même, et qu'en admirant la beauté de cet astre il ne lui fait point une faveur, car il ne le rend pas plus brillant et le soleil demeure ce qu'il est ; de même et bien plus encore en est-il par rapport à Dieu : celui qui vénère Dieu et lui rend honneur, se sauve lui-même et se procure le plus grand des biens. Comment ? Parce qu'il suit la voie de la vertu et est glorifié par Dieu même. « Ceux qui me glorifient, je les glorifierai » dit-il. (I Rois, II, 30.) Comment donc dit-il qu'il

[1] En dehors de l'Incarnation.

est glorifié par nous, puisqu'il ne jouit pas de l'honneur que nous lui rendons? Eh! De même qu'il dit avoir faim et avoir soif, il s'approprie ce qui est de l'humanité, afin de nous attirer à lui; il s'approprie et les honneurs et les offenses, afin que nous craignions d'en commettre contre nos frères; et nous ne nous laissons pas gagner.

« Glorifions Dieu et exaltons-le dans notre « corps » (I Cor. VI, 20) et dans notre esprit. Comment un homme peut il le glorifier dans son corps? Et comment dans son esprit? L'esprit ici veut dire l'âme, par opposition au corps. Mais comment le glorifier dans son corps? Comment dans son âme? On le glorifie dans son corps en évitant l'impureté, l'ivrognerie, la gourmandise, la vaine parure, en ne prenant de son corps que le soin utile pour la santé; celui-là le glorifie qui ne commet point d'adultère; celle-là, qui ne se parfume point, qui ne farde point son visage, qui se contente de ce que Dieu a formé, sans y rien ajouter par l'art. Pourquoi, en effet, dites-moi, ajouter ce qui vient de vous-même à l'œuvre que Dieu a parfaite? Vous ne vous êtes pas formée vous-même; et, comme si vous étiez une ouvrière d'un talent supérieur, vous essayez de rectifier l'ouvrage; en vous parant ainsi, vous insultez le Créateur pour vous attirer de nombreux amants. — Mais comment faire, me direz-vous? Je ne le voudrais pas; c'est mon mari qui m'y contraint. — Non, cela n'arrive qu'à celles qui veulent provoquer l'amour. Dieu vous a faite belle, pour être admiré dans son œuvre et non pour être outragé; ne lui offrez point pour ses dons un tel retour, mais une conduite modeste et réglée. Dieu vous a faite belle pour accroître le mérite de votre retenue; car on ne peut mettre sur la même ligne la modestie d'une femme pleine d'attraits et celle d'une femme à qui nul ne songera. Ecoutez ce que dit l'Ecriture au sujet de Joseph, « qu'il était jeune et beau de visage ». (Gen. XXXIX, 6.) Que nous fait donc à nous qu'il fût beau? L'Ecriture le dit pour que nous admirions à la fois sa beauté et sa chasteté. Dieu vous a faite belle! Pourquoi donc vous défigurer? Celles qui se couvrent d'une couche de fard, ressemblent à l'homme qui barbouillerait de rouge une statue d'or; c'est une boue rouge et blanche que vous répandez sur vous-même.

Mais, dira-t-on, celles qui sont laides ont raison d'en agir ainsi. — Pourquoi donc, dites-moi? Pour cacher leur laideur? Peine perdue. Quand donc la nature est-elle vaincue par l'artifice? Et après tout, en quoi la laideur vous afflige-t-elle? Parce qu'on la repousse? Ecoutez cette parole d'un sage : « N'ayez point « d'éloignement pour un homme à cause de « son aspect, et ne louez point un homme « pour sa beauté ». (Ecclésiast. XI, 2.) Admirez Dieu, le grand artiste, et non un homme qui n'est pas l'auteur de sa propre beauté. Quel avantage apporte la beauté? Aucun, mais plutôt des difficultés plus grandes, plus de malveillance, de dangers et de soupçons. Telle femme n'eût jamais été soupçonnée sans sa beauté; telle autre, si elle n'use d'une réserve consommée, d'une réserve extrême, aura bien vite une mauvaise renommée. Un mari soupçonne celle qui est sa compagne : Que peut-il y avoir de plus pénible? Il ne trouvera point tant de plaisir à la voir que de souffrances dans ses soupçons. Le plaisir s'émousse à la longue; la nonchalance et le laisser-aller passent pour impudence, l'âme devient vulgaire et pleine d'arrogance; et c'est la beauté surtout qui amène ces malheurs; sans elle, il ne se trouvera plus tant d'inconvénients; sans elle, on ne verra pas des chiens insulter l'agneau, mais il paîtra dans une paix profonde, sans que le loup le trouble et l'attaque, et le berger pourra demeurer assis auprès de lui. Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que l'une soit belle et que l'autre ne le soit pas; c'est qu'une femme ait de mauvaises mœurs sans être belle, et que celle qui l'est soit vertueuse.

Dites-moi : Quelle est la qualité des yeux? Est-ce d'être humides, bien mobiles, bien arrondis, d'un beau bleu, ou bien d'être clairs et perçants? C'est assurément d'être perçants, et en voici la preuve : Quelle est la qualité d'une lampe? Est-ce de jeter un vif éclat et d'éclairer toute la maison, ou d'être bien façonnée et bien arrondie? C'est d'éclairer, dirons-nous sans hésiter; c'est ce qu'on recherche en elle, le reste est indifférent. C'est pour cela que nous disons sans cesse à la servante qui en est chargée : Vous avez mal préparé la lampe. C'est que le fait d'une lampe est d'éclairer. L'œil de même; il n'importe pas qu'il soit de telle ou telle façon, dès lors qu'il remplit convenablement sa fonction; on le dira mauvais s'il a la vue faible, si son organisme laisse à désirer; nous disons de ceux qui n'y

voient pas, les yeux ouverts, qu'ils ont des yeux détestables. Nous appelons ainsi tout ce qui ne remplit pas la fonction à laquelle il est destiné, et ne pas bien voir est le défaut des yeux. Et le nez, quelle est sa qualité? Est-ce d'être bien droit, bien lisse des deux côtés? parfaitement symétrique? ou bien d'être bien disposé pour l'odorat, ou bien apte à percevoir promptement les odeurs, pour les transmettre au cerveau? Ceci sera clair pour tout le monde, grâce à cette comparaison : L'instrument appelé croc, quand est-il bien fait? Est-ce quand il peut accrocher fort et retenir, ou quand il est façonné avec élégance? Evidemment, c'est le premier qui est bon. Et les dents, quand dirons-nous qu'elles sont bien faites? quand elles sont bien tranchantes et mâchent facilement la nourriture, ou quand elles sont bien rangées? Evidemment ce sont les premières. Il en est de même de tout le corps, si nous lui faisons subir la critique de la raison; nous trouverons que les hommes bien portants sont beaux, dès lors que chacun de leurs membres remplit avec exactitude sa fonction spéciale. Ainsi en est-il d'un instrument, d'un animal, d'une plante : ce n'est point d'après ses formes ou sa couleur, mais d'après son usage que nous en jugeons; de même encore nous appelons beau serviteur, celui qui est propre au service et non un jeune et gentil fainéant.

Voyez-vous maintenant ce que c'est qu'être belle? Lorsque nous jouissons tous de la même façon des avantages les plus grands et les plus magnifiques, nous ne sommes frustrés en rien. Je m'explique : Tous de la même façon nous voyons le monde, le soleil, la lune, les étoiles; nous respirons l'air, nous avons part à l'eau et aux aliments, que nous soyons beaux ou laids. Et s'il faut dire quelque chose de surprenant, celles qui ne sont pas belles, ont une santé plus vigoureuse et jouissent mieux de ces dons. Les belles femmes, en effet, prennent garde aux saisons, ne s'exposent point à la fatigue, mais s'adonnent à l'oisiveté et vivent à l'ombre; de là vient que leurs facultés physiques sont énervées. Les autres femmes, au contraire, débarrassées de ces soucis, usent simplement et largement de ces facultés.

Ainsi donc « glorifions Dieu et portons-le « dans notre corps ». Ne nous parons point : c'est là un soin frivole et inutile. N'enseignez point à vos maris à n'aimer que le plaisir des yeux, car s'ils vous voient ainsi parées, ils ne songent qu'à votre visage, ils se laisseront bientôt séduire; mais si vous leur apprenez à aimer vos mœurs et votre modestie, ils ne seront pas facilement infidèles, car ce ne sont point ces qualités, mais les vices contraires qu'ils trouveront chez une femme sans pudeur. Ne leur enseignez point à se laisser gagner par un sourire, par un extérieur efféminé, de peur de préparer des poisons contre vous-mêmes; apprenez-leur à se plaire à la modestie, et vous leur plairez, si votre extérieur même est modeste; mais si vous êtes évaporées, effrontées, comment pourrez-vous tenir un langage respectable? Qui ne se rira pas de vous, qui ne vous raillera pas? Et qu'est-ce que porter Dieu dans son esprit? C'est pratiquer la vertu, parer son âme, car ceci n'est point défendu. Nous glorifions Dieu, quand nous sommes pleinement vertueux, et nous sommes nous-mêmes glorifiés en même temps, non comme des hommes qui se parent, mais bien autrement: « Car », dit l'apôtre, « j'estime « qu'il n'y a point de proportions entre les « souffrances du temps présent et la gloire « future qui doit se révéler en nous » (Rom. VIII, 18), gloire à laquelle je souhaite que nous ayons tous part en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

JE VOUS DONNE CE PRÉCEPTE, MON FILS TIMOTHÉE, CONFORMÉMENT AUX PROPHÉTIES PRONONCÉES SUR VOUS, DE COMBATTRE AVEC ELLES LE BON COMBAT, AYANT LA FOI ET UNE BONNE CONSCIENCE; QUELQUES-UNS L'AYANT REJETÉE ONT FAIT NAUFRAGE DANS LA FOI. (I, 18, 19 ET 20.)

Analyse.

1. Quels sont ceux que l'on doit choisir pour l'épiscopat. — Ce qu'il faut entendre ici par ce mot de prophétie. — La foi et une bonne conscience sont deux choses qui se soutiennent mutuellement. — Une mauvaise vie a pour effet le naufrage dans la foi.
2. Les apôtres châtiaient eux-mêmes les incorrigibles, et livraient à Satan ceux qu'ils voulaient corriger. Ainsi Satan était leur serviteur, signe éclatant de la grâce qui opérait en eux. — L'Esprit-Saint marquait l'Eglise de même que la nuée marquait le camp des Hébreux.
3. Contre ceux qui s'approchaient de la sainte Communion indignement ou une seule fois dans l'année.

1. La dignité de l'enseignement et du sacerdoce est grande et admirable ; il faut vraiment le suffrage de Dieu, pour trouver celui qui est digne de l'exercer. Ainsi en a-t-il été autrefois ; ainsi en est-il encore, lorsque nous faisons ces choix en dehors de toute passion humaine, sans considérer rien de terrestre, ni l'amitié, ni la haine. En effet, bien que l'assistance de l'Esprit nous soit moins largement accordée qu'aux apôtres, il suffit de la bonne volonté pour que le choix de Dieu s'opère, car les apôtres n'avaient point encore reçu le Saint-Esprit lorsqu'ils choisirent Matthias, mais ils s'en étaient remis à la prière, ils le firent entrer au nombre des apôtres, sans avoir égard à aucun motif humain. Il en devrait être ainsi parmi nous : mais notre mauvaise volonté est telle que nous négligeons même les indices certains; lorsque nous négligeons ce qui est manifeste, comment Dieu nous découvrira-t-il ce qui nous est caché? Si vous n'êtes pas fidèles dans ce qui est petit, dit-il, qui vous confiera ce qui est grand et vrai? (Luc, XVI, 11.) Alors rien d'humain n'agissait, et les prêtres étaient choisis par le don de prophétie. Qu'est-ce à dire? C'est qu'ils étaient choisis par l'Esprit-Saint. La prophétie en effet ne consiste pas essentiellement à annoncer l'avenir, mais a aussi pour objet le présent, puisque Saül fut désigné par prophétie, tandis qu'il était caché ; car Dieu a des révélations pour les justes. Il y avait aussi une prophétie dans ces paroles : « Séparez-moi Paul « et Barnabé » (Act. XIII, 2); et c'est ainsi que Timothée lui-même fut choisi. Paul parle ici de plusieurs prophéties et peut-être de celle par laquelle il choisit Timothée, lorsqu'il le circoncit et le désigna, comme il l'écrit lui-même: « Ne négligez point la grâce qui est en « vous ». (I Tim. IV, 14.) Animant donc son zèle et le disposant au jeûne et aux veilles, il le fait souvenir de celui qui l'a choisi et qui l'a élu; comme s'il lui disait : C'est Dieu qui vous a désigné ; il a eu confiance en vous; ce n'est point un suffrage humain qui vous a fait ce que vous êtes, ne faites pas injure et honte au suffrage de Dieu.

Puis, après ce mot si redoutable de précepte, que lui dit-il ? « Je vous donne ce précepte, « mon fils Timothée ». Il lui donne ses ordres comme à son véritable fils, non comme une autorité despotique, non comme une puissance souveraine, mais il lui dit : « Mon fils « Timothée ». Il montre qu'il confie à sa garde la plus exacte, un dépôt qui n'est pas à nous, car nous ne nous le sommes pas approprié, et c'est la grâce de Dieu qui nous l'a remis : La foi et une bonne conscience. Ce qu'il nous a donné, gardons-le. Car s'il n'était pas venu, la foi elle-même n'eût pas été trouvée, ni la vie pure que nous suivons par ses enseignements. Comme s'il eût dit : Ce n'est pas moi qui donne le précepte ni qui vous ai choisi ; c'est ce qu'il entend par « les prophéties prononcées sur « Timothée ». Ecoutez-les, obéissez-leur. Que lui a-t-il prescrit? De combattre avec elles le bon combat. Ce sont elles qui vous ont choisi ; faites cette guerre pour laquelle elles vous ont choisi. Le bon combat ; car il en est aussi un mauvais dont il a dit : « Comme vous avez fait de « vos membres des armes pour le péché et l'im« pureté ». (Rom. VI, 19.) Ceux-là servent sous un tyran ; vous, sous un roi. Et pourquoi donne-t-il à cette œuvre le nom de combat? Parce qu'une guerre terrible est allumée pour tous, mais surtout pour celui qui a la charge d'enseigner les autres ; parce que nous avons besoin d'armes puissantes, du jeûne, des veilles, d'une veille incessante, parce que nous devons nous préparer pour le sang et les combats, paraître sur le champ de bataille et n'avoir aucun sentiment de lâcheté. « De com« battre avec elles », lui dit-il ; car, comme dans les armées tous ne servent pas avec les mêmes armes, mais dans des corps différents; de même, dans l'Eglise, l'un a la fonction de maître, l'autre de disciple, un autre de simple fidèle ; vous servez comme je vous l'ai dit.

Ensuite pour qu'il ne croie pas que c'est assez, il ajoute : « Ayant la foi et une bonne

« conscience », car celui qui enseigne doit d'abord s'enseigner lui-même. De même qu'un général, s'il n'est d'abord excellent soldat, ne sera jamais un vrai général, de même en est-il de celui qui est instruit. Il dit ailleurs la même chose : « De peur qu'ayant prêché aux « autres, je ne sois rejeté moi-même ». (I Cor. IX, 27.) — « Ayant », dit-il, « la foi et une « bonne conscience », afin que par là il soit supérieur à tous les autres. Que ces paroles nous apprennent à ne pas dédaigner les avertissements de ceux qui sont au-dessus de nous, quand nous aurions à enseigner nous-mêmes. Car si Timothée, que nul de nous n'égale, reçoit des avertissements et des enseignements, quoiqu'il soit chargé d'enseigner, combien plus le devons-nous faire. — « Quelques-uns, « l'ayant rejetée, ont fait naufrage dans la « foi ». Sans doute, car celui qui dit adieu à la vie chrétienne se forme une croyance semblable à ses mœurs, et l'on en peut voir beaucoup qui de là sont tombés dans un abîme de maux et se sont dévoyés jusqu'au paganisme. Afin de n'être pas tourmentés par la crainte de la vie future, ils s'efforcent de persuader à leur âme que tout est mensonger parmi nous. Et plusieurs se détournent de la foi, en cherchant à tout soumettre à leurs raisonnements. Car c'est ainsi que l'on fait naufrage, tandis que la foi est semblable à une barque impérissable; ceux qui s'en écartent font nécessairement naufrage.

2. Et l'apôtre l'enseigne par un exemple. « Au nombre desquels », dit-il, « sont Hyménée « et Alexandre (20) »; et il nous enseigne ainsi la prudence. Voyez-vous comment, dès ce temps là, il existait de faux docteurs, des gens inquiets, qui refusent la foi et veulent tout chercher par eux-mêmes? Celui qui fait naufrage est dépouillé de tout; de même à celui qui a perdu la foi, il ne reste rien, ni point d'appui, ni port de refuge, ni une vie dans laquelle il puisse tirer quelque avantage de cet état, car, si la tête est gâtée, à quoi peut servir le reste du corps? Si la foi sans les mœurs est inutile, combien plus les mœurs sans la foi. Car, si Dieu dédaigne à cause de nous ses propres œuvres, combien plus devons-nous, à cause de lui, dédaigner les nôtres. Il en est ainsi, lorsqu'un homme a perdu la foi; il ne peut tenir nulle part, mais il flotte de côté et d'autre jusqu'à ce qu'enfin il soit englouti. — « Que j'ai livrés à Satan », dit l'apôtre, « afin qu'ils apprennent à ne point « blasphémer ». Vous voyez que c'est un blasphème que de soumettre à ses raisonnements les choses divines. Sans doute, car qu'est-ce que le raisonnement humain a de commun avec elles? Et comment Satan leur apprend-il à ne point blasphémer? S'il l'apprend aux autres, il devrait bien davantage se l'apprendre à lui-même; et s'il ne l'a pu jusqu'à présent, comment le ferait-il pour les autres?

L'apôtre n'a point dit : Afin que Satan leur enseigne à ne point blasphémer; mais : « Afin « qu'ils l'apprennent ». Ce n'est pas lui qui est l'auteur de cette œuvre, elle s'opère par voie de conséquence; c'est ainsi qu'ailleurs l'apôtre dit du fornicateur : « Livrez-le à Satan » non afin que celui-ci sauve son âme, mais « afin « que son âme soit sauvée ».(I Cor. v, 5.) Satan n'est pas le sujet du verbe. Comment cela se fait-il? De même que les bourreaux, forts misérables eux-mêmes, contiennent les autres dans le devoir, ainsi en est-il du mauvais esprit. — Et pourquoi ne les avez-vous pas punis vous-même, comme vous avez puni Bar-Jésus, comme Céphas a puni Ananie, mais les avez-vous livrés à Satan? Pour qu'ils soient instruits plutôt que punis. Paul a cependant de la puissance, comme le jour où il a dit : « Que voulez-vous? que je vienne vers vous « avec la verge? » (I Cor. IV, 21.) Et encore : « Non pour que nous soyons approuvés, mais « pour que vous fassiez le bien », et encore : « Non pour perdre, mais pour édifier ». (II Cor. XIII, 7, 10.) Pourquoi donc appeler Satan au châtiment? Pour qu'avec la vigueur et la sévérité de la peine, l'humiliation fût plus grande; ou plutôt les apôtres instruisaient eux-mêmes les infidèles et livraient à Satan ceux qui s'étaient écartés de l'Evangile. Cependant saint Pierre punit lui-même Ananie? C'est qu'il était encore infidèle, puisqu'il tentait le Saint-Esprit. Afin que les infidèles apprissent qu'ils ne peuvent rester ignorés, les apôtres les ont punis par eux-mêmes; mais ceux qui étant instruits se sont dévoyés, ils les ont livrés à Satan, pour leur montrer que ce n'était pas à leur propre vertu, mais à la garde des apôtres qu'ils devaient d'être préservés de Satan, et que ceux qui s'emportaient à un orgueil insensé lui étaient livrés. Il en est ainsi des rois qui frappent eux-mêmes leurs ennemis étrangers et livrent aux bourreaux ceux qui sont leurs sujets.

Paul montre que les choses se passaient ainsi par le soin des apôtres. D'ailleurs ce n'était pas une faible puissance que de pouvoir commander au démon; Paul montrait par là que celui-ci est asservi et cède malgré lui aux apôtres; signe très-propre à faire briller la grâce dont jouissaient les apôtres. Et comment les a-t-il livrés? Ecoutez-le. « Lors« que vous serez rassemblés », dit-il, « avec « mon esprit et la force de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, livrez-le à Satan ». (I Cor. v, 4, 5,) Il était chassé de l'assemblée des fidèles, séparé du troupeau, abandonné, dépouillé, livré au loup. Comme la nuée faisait reconnaître le camp des Hébreux, de même l'Esprit faisait reconnaître l'Eglise. Si donc quelqu'un en était éloigné, il était consumé; et il en était éloigné par le jugement des apôtres. C'est ainsi que le Seigneur a livré Judas à Satan; car dès qu'il eut pris la bouchée de pain, Satan entra dans lui. (Jean, XIII, 26, 27.) Il faut conclure de cela, que ceux qu'ils voulaient convertir, ils ne les châtiaient pas eux-mêmes; mais ne le faisaient que pour ceux qui étaient incorrigibles; ou du moins qu'ils se rendaient plus redoutables, en les livrant à un autre pouvoir. Job aussi fut livré à Satan, mais ce n'était pas à cause de ses péchés, c'était pour accroître sa gloire.

3. Bien des faits semblables se produisent même de nos jours. Car si les prêtres ne connaissent pas tous les pécheurs, tous ceux qui participent indignement aux saints mystères, Dieu les livre souvent lui-même à Satan. Lorsque les maladies, les trahisons, les douleurs et les calamités de toutes sortes nous arrivent, la cause en est là. C'est ce que dit Paul par ces paroles : « C'est pour cela « que parmi vous plusieurs sont faibles et « débiles, et que ceux qui l'ont mérité dor« ment ». (I Cor. XI, 30.) Et comment cela, dira-t-on, tandis que nous n'approchons qu'une fois chaque année de la sainte table? Et voilà ce qui est effrayant; c'est que ce n'est point la pureté de la conscience, mais l'intervalle écoulé qui détermine pour vous la convenance de cet acte; vous croyez que la prudence consiste à ne pas approcher souvent, ignorant que la communion indigne, ne fût-elle faite qu'une seule fois, vous a souillés, tandis qu'une communion dignement faite, même souvent répétée, vous sauverait. Ce n'est point témérité que d'approcher souvent; la témérité c'est de le faire indignement, ne fût-ce qu'une fois dans la vie. Si nous sommes si insensés et si malheureux, c'est que, commettant mille péchés durant tout le cours de l'année, nous ne nous mettons point en peine de nous en laver, et nous croyons qu'il nous suffit de ne pas commettre de continuelles insolences, de ne pas fouler sans cesse aux pieds le corps du Christ, ne réfléchissant pas que ceux qui ont crucifié le Christ ne l'ont crucifié qu'une fois; mais un péché est-il moindre parce qu'il n'est commis qu'une fois? Judas n'a trahi qu'une fois; eh bien! Cela l'a-t-il sauvé?

Pourquoi donc arrêter sa pensée sur le temps où se fait une action? Que le temps de la communion soit pour vous le temps de purifier votre conscience. Le mystère accompli à Pâques n'est en rien supérieur à celui que nous accomplissons en ce temps; c'est un seul et même mystère, c'est toujours la pâque; vous le savez, initiés : la veille et le jour du sabbat, le dimanche et le jour de la fête des martyrs, c'est le même sacrifice qui est offert. « Chaque « fois que vous mangez ce pain ou que vous « buvez ce calice, vous annoncez la mort du « Seigneur ». (Ib. 26.) L'apôtre ne limite point le temps du sacrifice. Pourquoi, dira-t-on, l'appeler la pâque? Parce que c'est alors que le Christ a souffert pour nous.

Que personne donc n'approche en des conditions différentes dans un temps et un autre temps; c'est la même vertu du sacrifice, la même dignité, la même grâce, le même corps; cette hostie n'est pas plus sainte, cette autre inférieure en dignité. Vous le savez vous-mêmes, car vous ne voyez rien de nouveau, que ces tapisseries terrestres et cette foule parée. Ce que ces jours ont de plus que les autres, c'est qu'ils furent le principe du jour de notre salut, où le Christ a été immolé; mais quant aux mystères eux-mêmes, ils ne l'emportent point sur les autres. Comment donc, dites-moi, vous lavez-vous la bouche pour prendre une nourriture matérielle, et ne lavez-vous pas votre âme, mais demeurez-vous plein d'impureté pour approcher de la sainte table? Les quarante jours de jeûne ne suffisent-ils pas, direz-vous encore, pour nous purifier des nombreuses immondices de nos péchés? Mais, dites-moi, à quoi servirait-il de nettoyer la place où l'on versera des parfums abondants, si, peu après les avoir répandus, on y jette du fumier? La bonne odeur ne disparaît-elle pas? C'est ce

qui nous arrive : nous nous sommes rendus selon notre pouvoir, dignes de l'Eucharistie au moment d'en approcher ; puis nous nous souillons de nouveau. Nous disons ceci de ceux qui peuvent se purifier réellement durant le Carême. Ne négligeons point notre salut, je vous en conjure. Car, dit l'Ecriture, l'homme qui s'éloigne de son péché et qui ensuite rentre dans les mêmes voies et fait les mêmes actions, « est comme le chien qui revient à « son vomissement ». Que mon labeur ne soit pas inutile. Car c'est ainsi que nous pourrons être jugés dignes de ces récompenses que je souhaite que nous obtenions tous, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

JE VOUS CONJURE DONC QU'AVANT TOUT DES DEMANDES, DES PRIÈRES, DES SUPPLICATIONS, DES ACTIONS DE GRACES SE FASSENT POUR TOUS LES HOMMES, POUR LES ROIS ET TOUS CEUX QUI SONT ÉLEVÉS EN DIGNITÉ, AFIN QUE NOUS MENIONS UNE VIE PAISIBLE ET TRANQUILLE, EN TOUTE PIÉTÉ ET RETENUE. CAR VOILA CE QUI EST BEAU ET DIGNE, AUX YEUX DE DIEU NOTRE SAUVEUR, QUI VEUT QUE TOUS LES HOMMES SOIENT SAUVÉS, ET ARRIVENT A RECONNAÎTRE LA VÉRITÉ. (II, 1-4.)

Analyse.

1. Le devoir du prêtre est de prier pour toute la terre. — Le chrétien doit avoir une élévation d'âme par laquelle il ne soit plus possible à rien de terrestre de l'atteindre et de le blesser.
2. Ne pas faire d'imprécation contre ses ennemis, ne pas prier contre eux.
3. Ne pas se contenter d'entendre la prédication, la mettre aussi en pratique.

1. Le prêtre, sur toute la terre, est comme un père commun. Il doit donc prendre soin de tous, comme le fait le Dieu dont il est le prêtre. C'est pour cela que l'apôtre dit : « Je « vous conjure d'abord qu'avant tout des de- « mandes, des prières se fassent ». Car il en résulte deux biens : l'inimitié que nous avons pour ceux qui sont étrangers à notre foi [1] s'évanouit ; nul en effet ne pourra conserver de la haine envers celui pour qui il prie ; et eux-mêmes deviendront meilleurs par l'effet des prières adressées pour eux, et parce qu'ils cesseront d'être furieux contre nous. Il n'est rien qui persuade si bien de se laisser instruire que d'aimer et d'être aimé. Réfléchissez à ce que devaient ressentir des hommes qui machinaient contre nous, qui nous livraient aux jouets, à l'exil, à la mort, en apprenant que ceux qui éprouvaient ces cruels traitements adressaient à Dieu des prières assidues pour leurs persécuteurs. Vous voyez combien l'apôtre veut que le chrétien soit élevé au-dessus de tout. Qu'un petit enfant sans raison, porté par son père, le frappe au visage, la tendresse du père envers lui n'en sera point diminuée ; de même, si nous sommes frappés par les païens, nous ne devons rien perdre de notre bienveillance pour eux.

Et que veulent dire ces mots : « Avant tout ? » Ils veulent dire : Dans le culte rendu à Dieu chaque jour. Ceux qui sont initiés savent comment cette prière se fait tous les jours soir et matin ; comment nous adressons nos vœux pour le monde entier, pour les rois et tous ceux qui sont élevés en dignité. Mais peut-être on dira que par ces mots : « Pour tous les « hommes », l'apôtre entend, non le genre humain, mais les fidèles. Comment disait-il donc : « Pour les rois », car alors il n'y avait pas de rois qui fussent chrétiens ; mais pendant longtemps ce furent des rois impies succédant à des rois impies. Et afin que sa parole fût exempte de flatteries, il a dit d'abord : « Pour « tous les hommes », et ensuite : « Pour les « rois ». Car s'il n'eût parlé que des rois, il aurait pu donner lieu à ce soupçon. Ensuite, parce qu'il était vraisemblable que l'âme d'un chrétien serait glacée à cette parole, et n'accueillerait pas l'avis qu'il faut offrir des prières

[1] Πρὸς τοὺς ἔξω. On voit par la suite du passage que la pensée de l'orateur se reporte spécialement sur l'époque où vivait l'apôtre ; du reste, une partie de son auditoire avait vu Julien.

pour un païen, au moment de la célébration des mystères, voyez ce qu'ajoute l'apôtre, et quel avantage il signale afin que son avis soit reçu. « Afin », dit-il, « que nous passions une « vie paisible et tranquille ». C'est-à-dire que le salut de ceux-là, c'est pour nous le repos; c'est ainsi que, dans l'épître aux Romains, les engageant à obéir aux princes, il dit qu'on le doit faire, non-seulement par nécessité, mais aussi par conscience. Car c'est pour l'utilité commune que Dieu a établi les puissances. Ne serait-il donc pas déraisonnable qu'ils marchent à la guerre et dressent des armées, afin que nous vivions en sécurité et que nous ne fassions pas même de prières pour ceux qui s'exposent aux périls et aux fatigues de la guerre? Ce n'est donc point flatterie, mais justice. Car s'ils n'étaient point préservés dans les périls et n'acquéraient point d'honneur à la guerre, nous serions dans le trouble et les alarmes; nous serions obligés, s'ils étaient massacrés par l'ennemi, ou de marcher nous-mêmes aux combats, ou de fuir et d'errer en tous lieux. Ils sont pour nous comme des remparts qui gardent en paix les habitants d'une ville. — « Des demandes, des prières, « des supplications, des actions de grâces ». Nous devons en effet rendre grâces à Dieu, même pour le bien qui arrive aux autres; de ce qu'il fait lever le soleil sur les méchants et les bons, et donne la pluie aux justes et aux injustes. Voyez-vous que ce n'est pas seulement par la prière, mais par les actions de grâces qu'il nous unit comme en un seul corps? Car celui qui est obligé de remercier Dieu du bonheur de son prochain, est obligé de l'aimer, d'être animé envers lui de sentiments de bienveillance. Et si nous devons rendre grâces pour le bien qui est fait au prochain, combien plus pour celui qui nous est fait, même à notre insu; pour le bien qui nous est fait avec ou malgré notre volonté, et même pour ce qui nous paraît fâcheux, car Dieu dispose tout pour notre bien.

2. Que toute prière soit donc pour nous accompagnée d'actions de grâces. Mais s'il nous est ordonné de prier pour notre prochain, non-seulement fidèle, mais aussi infidèle, réfléchissez combien il est criminel de prononcer des imprécations contre nos frères. Que direz-vous? L'apôtre vous a ordonné de prier pour vos ennemis et vous maudissez votre frère. Ce n'est pas lui, c'est vous que vous maudissez, car vous irritez Dieu en prononçant des paroles impies : Faites-lui sentir ceci, faites-lui cela, frappez-le, rendez-lui le mal qu'il me fait. Loin des disciples du Christ de telles paroles : ils sont faciles et doux; loin d'une bouche qui est jugée digne de recevoir de tels mystères. Qu'elle ne prononce rien d'amer, rien de dur; la langue sur laquelle vient reposer le corps divin, gardons-la pure, en ne lui faisant point proférer d'imprécations. Car, si les médisants n'hériteront point du royaume de Dieu, combien plus ceux qui maudissent. Celui qui maudit se rend nécessairement coupable d'offenses envers son prochain. Prier l'un pour l'autre et s'en rendre coupable sont choses incompatibles; l'imprécation et la prière sont séparées par un abîme. Vous priez Dieu d'être miséricordieux envers vous et vous maudissez un autre homme? Si vous ne pardonnez, il ne vous sera point pardonné; et non-seulement vous ne pardonnez pas, mais vous priez Dieu de ne pas pardonner. Comprenez-vous cet excès de malice? S'il n'est point pardonné à celui qui ne pardonne pas, comment le serait-il à celui qui supplie le Maître commun de ne pas remettre la dette? Ce n'est pas à votre ennemi que vous nuisez, mais à vous-même. Non, si Dieu allait vous exaucer priant pour vous-même, vous ne serez point exaucé, parce que vous priez d'une bouche criminelle; cette bouche est vraiment criminelle et impure, pleine de toute infection et de toute impureté. Vous deviez trembler à cause de vos péchés, et ne faire effort que pour obtenir grâce, et vous venez vers Dieu pour l'exciter contre votre frère? Ne craignez-vous donc point? Ne vous inquiétez-vous point pour vous-même? Ne voyez-vous pas à quelle issue vous arrivez?

Imitez au moins les enfants qui vont à l'école : lorsqu'on demande à leur division compte de ce qu'elle a appris, et que tous sont châtiés pour leur paresse, qu'ils sont l'un après l'autre examinés sévèrement et accablés de coups, chacun meurt de peur; et quand un de ses condisciples l'aurait battu cent fois, l'élève n'a pas le loisir de se mettre en colère, mais la crainte l'occupe tout entier; il ne s'adresse point à son maître, mais n'a qu'une seule chose en vue, c'est d'entrer et de sortir sans être frappé; c'est là le seul point dont il s'occupe; quand il est parti, il ne pense même pas, tant il est content, si son camarade l'a

battu ou non. Et vous qui êtes là, songeant à vos péchés, vous ne frémissez pas, parce que vous vous rappelez les actions des autres ? Et comment implorez-vous Dieu? En demandant qu'il sévisse contre votre frère, vous empirez votre situation, vous ne permettez pas que Dieu vous pardonne vos fautes. Comment, en effet, dit-il, si tu veux que je demande un compte sévère des torts qu'on a eus envers toi, comment me demandes-tu de te pardonner tes propres offenses envers moi? Apprenons enfin à être chrétiens. Si nous ne savons pas prier, ce qui est doux et bien facile, comment saurons-nous le reste? Apprenons à prier comme des chrétiens. Ce ne sont pas là des prières de chrétiens, mais de juifs; celles du chrétien, tout au contraire, c'est de demander pardon et miséricorde pour les offenses commises envers lui. « Nous sommes maudits, « et nous bénissons », dit l'apôtre; « nous « sommes persécutés, et nous le supportons; « nous sommes calomniés, et nous prions ». (I Cor. IV, 12, 13.)

Ecoutez ce que dit Etienne : « Seigneur, ne « leur imputez point ce péché ». (Act. VII, 59.) Non-seulement il n'a point lancé d'imprécation contre ses bourreaux, mais il a prié pour eux; et vous, non-seulement vous ne priez pas pour vos ennemis, mais vous les maudissez. De même donc qu'il est digne d'admiration, vous, vous êtes un misérable. Qui admirons-nous, dites-moi? Ceux pour qui Etienne priait, ou l'auteur de cette prière? Celui-ci assurément. Et si nous pensons ainsi, combien plus Dieu lui-même. Tu veux que ton ennemi soit châtié? Prie pour lui, mais non dans cette pensée, non pour l'atteindre; cet effet sera produit, mais ne le fais pas dans ce but. Bien que ce saint personnage souffrît injustement cette persécution, il priait pour ses bourreaux; tandis que nous souffrons souvent de la part de nos ennemis des maux que nous méritons. Et si, souffrant contre toute justice, il n'a point osé maudire; bien plus, s'il n'a pas osé ne point prier pour ses ennemis, nous qui souffrons avec justice et qui cependant, non-seulement ne prions point pour les nôtres, mais les maudissons au contraire, de quel châtiment ne sommes-nous pas dignes? Vous paraissez blesser votre ennemi, mais en réalité c'est en vous-même que vous enfoncez l'épée, puisque vous ne permettez point que le juge se montre miséricordieux pour vos péchés, en cherchant à l'irriter contre ceux des autres : « On usera envers vous de la mesure dont « vous aurez usé envers les autres, et vous « serez jugés comme vous aurez jugé ». (Matth. VII, 2.) Soyons miséricordieux, afin que nous obtenions de Dieu miséricorde.

3. Je voudrais que, ne vous bornant point à entendre ces paroles, vous fussiez fidèles à les observer. Maintenant elles ne vous laissent qu'un souvenir, et bientôt il sera lui-même effacé; quand vous vous serez dispersés, si quelqu'un de ceux qui ne sont pas venus ici vous interroge sur ce que nous avons dit, les uns ne sauront que dire, d'autres sauront seulement répondre quel a été le sujet de l'homélie, savoir que le prédicateur a dit qu'il ne faut point avoir de ressentiment, mais au contraire prier pour ses ennemis; ajoutant qu'ils ne chercheront point à reproduire toute la suite de mes paroles, car ils ne sauraient s'en souvenir; d'autres se souviennent de quelques minces lambeaux. C'est pourquoi je vous invite, si vous ne tirez nul profit de mes discours, à ne point vous attacher à m'entendre. Car que vous en revient-il, sinon un jugement plus sévère, un châtiment plus rigoureux, pour demeurer dans le même état après tant d'avertissements? Dieu nous a donné une formule de prière afin que nous ne demandions rien de terrestre et d'humain. Vous savez, vous qui êtes fidèles, ce qu'il faut demander, et dans quel sens est conçue toute la commune prière. Mais il n'est pas dit, dans cette prière, me répondrez-vous, que nous devons prier pour les infidèles. C'est que vous ne connaissez pas la force de cette prière, sa profondeur et le trésor qu'elle renferme; si l'on y pénètre, on l'y trouvera. Car lorsque l'on dit dans sa prière : « Que votre volonté soit faite sur la « terre comme au ciel », c'est là le sens qui se trouve caché dans cette parole. Comment cela? C'est qu'au ciel il ne se trouve ni infidèle ni prévaricateur. Si donc il n'était question que des fidèles, cette parole n'aurait pas de sens; car si les fidèles devaient seuls accomplir la volonté de Dieu, et qu'elle fût enfreinte par les infidèles, elle ne serait point accomplie comme dans le ciel. Et quoi encore? Au ciel, il n'est point de pervers; qu'il n'en soit donc plus sur la terre; attirez-les tous, mon Dieu, à votre crainte, faites des anges de tous les hommes, quand ils seraient nos ennemis et ceux de l'empire.

Ne voyez-vous pas combien chaque jour Dieu est blasphémé? Combien il est outragé par les infidèles et par les chrétiens, en paroles et en actions? Eh bien! a-t-il pour cela éteint le soleil, voilé la lune, brisé le ciel, bouleversé la terre, desséché la mer, fait disparaître les sources des eaux, troublé les airs? Nullement, mais il fait au contraire lever le soleil, tomber la pluie, pousser les fruits, et il nourrit chaque année les blasphémateurs, les insensés, les criminels, les persécuteurs, non un jour ni deux ou trois jours, mais durant toute leur vie. Imitez-le, efforcez-vous de le faire suivant l'humaine puissance. Vous ne pouvez pas faire lever le soleil? Ne dites pas de mal de vos ennemis. Vous ne pouvez leur donner la pluie? Ne les injuriez pas. Vous ne pouvez les nourrir? Ne les insultez pas dans l'ivresse. De votre part ces bienfaits suffiront. En Dieu, la bienfaisance envers les ennemis se manifeste par des actes; manifestez-la du moins par des paroles : priez pour votre ennemi, et ainsi vous serez semblable à votre Père qui est dans les cieux. Mille fois nous avons parlé de ce sujet, et nous ne cessons point de le faire; que seulement il s'opère quelque progrès. Nous ne nous engourdissons point, nous ne nous lassons point de parler, nous ne nous décourageons point, vous seulement ne paraissez pas vous dégoûter de nous entendre. Or, on paraît se dégoûter quand on ne tient nul compte des discours que l'on entend, car celui qui s'y conforme, veut les entendre encore, n'y trouvant point un sujet d'ennui, mais des éloges. Le dégoût ne vient que de ce qu'on n'observe point ce qu'on entend; c'est ainsi que le prédicateur devient à charge.

Dites-moi, si un homme fait l'aumône et entend un sermon sur l'aumône, non-seulement il n'hésite pas à venir l'écouter, mais il s'y plaît comme si l'on racontait et publiait ses bonnes actions. De même, nous aussi, c'est parce que nous n'avons nulle patience, parce que nous ne pratiquons point cette vertu, que nous montrons de l'aversion pour de tels discours; si notre pratique y était conforme, ils ne nous déplairaient pas. Si donc vous ne voulez pas que nous vous soyons à charge et odieux, conformez-vous à nos avis, montrez-le par vos actions, car nous ne cesserons point de revenir sur le même sujet jusqu'à ce que vous soyez convertis. Oui, c'est par zèle et tendresse pour vous que nous agissons ainsi; c'est aussi à cause du péril qui nous menace nous-même. Le trompette doit sonner : quand nul ne marcherait à l'ennemi, il remplit son devoir. Ce n'est donc pas pour aggraver votre châtiment que nous agissons ainsi, mais pour dégager notre responsabilité. Ensuite notre charité pour vous nous anime; nos entrailles sont saisies et déchirées, quand de tels péchés se produisent. Mais qu'il n'en soit point ainsi. Ce que nous vous demandons là n'exige ni dépense, ni longue route, ni sacrifice de richesses; il ne faut que vouloir, qu'un mot, qu'un acte de volonté. Gardons notre bouche, mettons-y une porte et un verrou, afin de ne pas prononcer une parole qui déplaise à Dieu. C'est notre intérêt même plutôt que l'intérêt de ceux pour qui nous prions. Réfléchissons que celui qui bénit son ennemi se bénit lui-même, et que celui qui le maudit se maudit lui-même; que celui qui prie pour son ennemi prie pour soi plutôt que pour lui. C'est ainsi que nous pourrons réaliser ce progrès et obtenir les biens promis, que je souhaite à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, à présent et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

AFIN QUE NOUS MENIONS UNE VIE PAISIBLE ET TRANQUILLE, EN TOUTE PIÉTÉ ET RETENUE. CAR VOILA CE QUI EST BEAU ET DIGNE, AUX YEUX DE DIEU NOTRE SAUVEUR, QUI VEUT QUE TOUS LES HOMMES SOIENT SAUVÉS ET ARRIVENT A RECONNAÎTRE LA VERITÉ. (II, 2-4 JUSQU'A 7.)

Analyse.

1. Il y a trois sortes de guerres, celle que nous font les étrangers, celle que les concitoyens se font entre eux, celle que nous nous faisons à nous-même : celle-ci est la pire des trois.

2. Il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ.
3. Exhortation à l'aumône. — Néant des richesses.

1. Si l'apôtre veut que les guerres des nations, les combats et les troubles s'apaisent, et s'il exhorte, pour ce motif, le prêtre à faire des prières pour les rois et les princes, à bien plus forte raison les simples fidèles doivent le faire. En effet, il y a trois sortes de guerres qui sont cruellement douloureuses : la première, quand nos soldats sont combattus par les Barbares; la seconde, quand, pendant la paix, nous combattons les uns contre les autres; la troisième enfin, quand chacun combat contre lui-même; et celle-ci est la plus douloureuse de toutes. Celle des Barbares ne saurait nous nuire beaucoup. Que vous feraient-ils? Ils égorgent, ils tuent; mais ils ne nuisent point à l'âme. La seconde même, si nous le voulons, ne nous fera point de mal. Quand d'autres nous attaqueraient, nous pouvons demeurer en paix, car écoutez ce que dit le Prophète : « Au lieu de m'aimer, ils me calomniaient, « mais moi je priais » (Ps. CVIII, 4); et encore : « Avec ceux qui haïssaient la paix, j'é» tais pacifique » (Ps. CXIX, 7); et : « Ils m'at« taquaient gratuitement ». Mais pour la troisième, on ne peut échapper au péril. Car lorsque le corps est en lutte contre l'âme, lorsqu'il éveille de fâcheuses passions, arme les voluptés, suscite l'entraînement de la colère ou de l'envie, il est impossible, si cette guerre n'est réprimée, d'obtenir les biens promis; mais nécessairement celui qui laisse durer ce trouble, tombe, reçoit des blessures, et cette guerre enfante la mort de l'enfer. Il nous faut donc chaque jour vivre dans la sollicitude et la vigilance, afin que cette guerre ne naisse point en nous, ou, si elle naît, qu'elle ne persiste point, mais soit apaisée et assoupie. Car quel avantage auriez-vous, si, la terre jouissant d'une paix profonde, vous étiez en guerre contre vous-même? C'est la paix avec nous-même qu'il est nécessaire d'avoir; si nous la possédons, rien du dehors ne pourra nous nuire.

Mais la paix du pays y contribue notablement; c'est pourquoi le texte dit : « Afin que « nous menions une vie paisible et tranquille». Mais celui qui est troublé pendant la paix est bien malheureux. Voyez-vous que l'apôtre parle de cette sorte de paix, de la troisième? C'est pour cela qu'en disant : « Afin que nous « menions une vie paisible et tranquille », il ne s'arrête pas là, mais ajoute : « En toute « piété et retenue». Or, on ne peut vivre dans la piété et la retenue sans jouir de cette paix. Car lorsque des raisonnements inquiets troublent notre foi, quelle paix pouvons-nous avoir? Lorsque nous sommes agités par le souffle du libertinage, quelle paix pouvons-nous avoir? Il veut donc prévenir la pensée qu'il parle d'une paix terrestre, quand il dit : « Afin que nous menions une vie paisible et « tranquille »; car, en ce sens, une vie paisible et tranquille peut être menée par les gentils, les gens déréglés, ceux qui se livrent à la mollesse et aux plaisirs. Sachez donc qu'il ne parle point de celle-là, mais de celle que l'on trouve dans la piété et la retenue. Car cette autre vie est pleine d'embûches et de combats, l'âme étant chaque jour atteinte par le trouble des raisonnements; ce n'est donc point d'elle qu'il parle, mais de celle qui réside en toute piété.

« En toute piété », dit-il, pour que l'on ne pense pas qu'il s'agit seulement de la croyance, mais aussi de la conduite; car c'est là qu'il faut chercher la piété. Que gagnent ceux qui, pieux quant à leur foi, sont impies dans leur conduite? Et pour ne pas douter qu'il y ait aussi là de l'impiété, écoutez ce bienheureux dire autre part : « Ils avouent connaître Dieu, et ils le nient « par leurs actes » (Tit. I, 16); et aussi : « Il « a nié sa foi et est pire qu'un infidèle » (I Tim. V, 8); ailleurs : « Si quelqu'un est « nommé frère et est impudique, ou avare, « ou idolâtre » (I Cor. V, 11), celui-là n'honore pas Dieu. L'Ecriture dit aussi que « Celui « qui hait son frère ne connaît pas Dieu». (I Jean, II, 9.) Vous voyez combien il y a de sortes d'impiété. C'est pourquoi l'apôtre dit : « En « toute piété et retenue». Car ce n'est pas l'impudique seul qui manque de retenue; mais l'homme cupide, l'homme sans frein méritent le même reproche; il y a là une passion non moindre que la volupté. Celui donc qui ne la réprime pas est un homme sans frein, car on appelle ainsi celui qui ne refrène pas ses passions. Je donnerai donc ce nom à l'homme colère, à l'envieux, à l'avare, au perfide, à tous ceux qui vivent dans le péché; tous sont sans retenue ni modération. « Car voilà ce qui est beau et digne aux yeux « de Dieu notre Sauveur ». Et qu'est-ce? C'est

de prier pour tous; voilà ce que Dieu accueille, voilà ce qu'il veut, lui « qui veut que tous les « hommes soient sauvés et arrivent à recon« naître la vérité ».

2. Imitez Dieu : puisqu'il veut que tous soient sauvés, vous devez apparemment prier pour tous; s'il a souhaité que tous le fussent, souhaitez-le aussi. Et s'il en est ainsi, priez, car c'est pour de tels objets qu'il faut prier. Voyez-vous comment l'apôtre a de toutes parts fait pénétrer dans nos âmes le devoir de prier même pour les païens? Il nous montre l'avantage immense que nous en retirons, en disant: « Afin que nous menions une vie paisible « et tranquille »; il nous montre aussi ce motif bien supérieur, que cela plaît à Dieu et que nous devenons ainsi semblables à lui, en ayant le même vouloir que lui. Cela devrait suffire pour faire honte même à une bête féroce. Ne craignez donc pas de prier pour les païens, Dieu lui-même le veut; craignez seulement de maudire, car c'est là ce qu'il ne veut pas. Et s'il faut prier pour les païens, il est clair qu'il faut aussi prier pour les hérétiques, car nous devons le faire pour tous les hommes, et non les persécuter. Oui, il est beau de prier pour eux : n'ont-ils pas avec nous une même nature? Dieu loue et agrée l'amour et la tendresse que nous avons les uns pour les autres. Mais, dira-t-on, si le Seigneur a cette volonté, qu'a-t-il besoin de nos prières? Il est fort utile aux païens et aux hérétiques que nous les fassions; elles les entraînent à nous aimer et vous empêchent vous-mêmes de vous aigrir : tout cela est propre à les attirer à la foi. Car beaucoup d'hommes se sont éloignés de Dieu par animosité contre les hommes. C'est là le salut dont parle l'apôtre, quand il dit : « Notre « Sauveur qui veut que tous les hommes « soient sauvés » : c'est là le salut véritable; tout autre est peu de chose et n'a que le nom et le titre de salut. — « Et arrivent à re« connaître la vérité ». La vérité, c'est la foi en lui. L'apôtre, en effet, a d'abord averti Timothée d'exhorter les hommes à ne point enseigner de nouvelles doctrines. Et pour qu'il ne trouve pas en eux des ennemis, pour qu'il n'engage pas de luttes contre eux, que lui dit-il encore? Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à reconnaître la vérité. Il ajoute : « Il n'y a qu'un seul Dieu, « et qu'un seul médiateur entre Dieu et les « hommes (5) ». Il a dit : « Arrivent à recon« naître la vérité », montrant ainsi que la terre n'en est point en possession; puis : « Il « n'y a qu'un seul Dieu », et non plusieurs, comme le croient les gentils. Pour montrer que Dieu veut que tous soient sauvés, il ajoute qu'il a envoyé son Fils comme médiateur. Eh quoi, le Fils n'est-il pas Dieu? Oui, certes. Pourquoi donc l'apôtre dit-il : Un seul? Par opposition aux idoles et non au Fils, car il parle à la fois ici de la vérité et de l'erreur. Mais le médiateur doit participer à ceux dont il est le médiateur; l'essence de la médiation est de tenir et de participer à tous deux; s'il tient à l'un et est séparé de l'autre, il n'est pas médiateur. Si donc il ne participe pas à la nature du Père, il n'est point médiateur, mais séparé. Car de même qu'il participe à la nature humaine, parce qu'il est venu parmi les hommes, il participe à celle de Dieu, parce qu'il est venu de Dieu. Puisqu'il est le médiateur de deux natures, il ne peut en être isolé. Comme un lieu intermédiaire entre deux autres les a tous deux pour voisins, de même en doit-il être pour celui qui est le lien entre deux natures. S'il s'est fait homme, il n'en était pas moins Dieu. Simplement homme, il n'aurait pu être médiateur, car il fallait qu'il traitât avec Dieu même; simplement Dieu, il ne l'aurait pu encore, car ceux pour qui il se faisait médiateur ne l'auraient pas reçu.

Car de même que dans un autre endroit l'apôtre dit : « Il n'y a qu'un Dieu le Père... et « un Seigneur Jésus-Christ » (I Cor. VIII, 6), ainsi en ce passage même, il dit un Dieu et un médiateur. Il ne met pas « deux », car il parlait ici du polythéisme et ne voulait pas que personne abusât du mot « deux » pour supposer deux dieux; il a dit « un » et puis encore il dit « un ». Voyez-vous quelle précision de langage on trouve dans l'Ecriture! Un et un sont deux, mais nous ne prononcerons pas ce mot, bien que le raisonnement nous y invite. Ici vous ne dites pas : Un et un, deux. Vous dites ce que le raisonnement ne vous suggère pas. S'il est né, il a souffert. « Il n'y a », dit-il, « qu'un « seul Dieu et qu'un seul médiateur entre Dieu « et les hommes, c'est Jésus-Christ, qui est « homme, qui s'est donné comme rançon pour « tous ». (I Tim. II, 5, 6.) Eh quoi? pour les païens aussi? Il est le Christ et il est mort pour eux, et vous, vous ne consentez pas à prier pour eux! Comment donc, me dira-t-on, n'ont-ils pas cru? Parce qu'ils ne l'ont pas voulu;

mais, ce qu'il avait à faire, il l'a fait. Le « témoignage » dont parle l'apôtre (Ibid.), c'est sa passion. Car il est venu rendre témoignage à la vérité du Père, et il a été égorgé. En sorte que non-seulement le Père lui rend témoignage, mais lui aussi au Père. « Pour moi », dit-il, « je suis venu au nom de mon Père ». (Jean, v, 43.) Et ailleurs : « Nul n'a jamais vu « Dieu ». (I, 18.) Et encore : « Afin qu'ils vous « connaissent, vous le seul Dieu véritable » (XVII, 3); et : « Dieu est esprit ». (IV, 24.) Il a donc rendu témoignage jusqu'à la mort « en « son temps », c'est-à-dire au temps opportun.

3. « C'est pourquoi j'ai été placé comme pré« dicateur et apôtre (je dis la vérité, je ne « ments point); docteur des nations dans la foi « et la vérité (7) ». Puis donc que le Sauveur a souffert pour les nations, et que c'est aussi pour être docteur des nations que j'ai été mis à part, pourquoi ne priez-vous pas pour les gentils? Il réclame la confiance, comme ayant été mis à part pour être le docteur des nations; car les apôtres s'étaient montrés bien lents à cet égard. Il ajoute « docteur des nations, « dans la foi et la vérité ». — « Dans la foi » ; ne pensez pas que ce soit un leurre, car il dit aussi : « Dans la vérité »; ce n'est point une fraude. Vous voyez que la grâce s'étend; chez les juifs on ne faisait point de prières pour un tel but; mais maintenant la grâce s'est étendue. « Docteur des nations dans la foi et la « vérité». — « Qui s'est donné comme rançon». Comment a-t-il été livré par son Père? C'est que sa bonté l'a voulu. Qu'est-ce que cette rançon? Il devait punir ces hommes; ils devaient périr; mais à leur place il a livré son propre fils, afin que la croix fût prêchée.

C'en est assez pour attirer tous les hommes et pour faire connaître la charité du Christ; car de tels bienfaits sont immenses et inénarrables. Il s'est immolé lui-même pour ses ennemis, pour ceux qui le haïssent et se détournent de lui. Ce qu'un homme ne ferait pas pour ses amis, pour ses enfants, pour ses frères, le Maître l'a fait pour ses serviteurs; et non un maître de la même espèce qu'eux, mais un Dieu pour des hommes et pour des hommes coupables. Ce qui ne se fait pas pour ses semblables, s'est fait alors, et nous, objets d'une telle charité, nous semblons nous y refuser, nous n'aimons pas le Christ. Il s'est immolé pour nous, et nous le voyons d'un œil distrait privé de nourriture; il est malade, il manque de vêtements et nous n'y prenons pas garde. Quelle colère, quels châtiments, quel enfer ne mérite pas une telle conduite? Quand il n'eût rien fait que daigner s'approprier les souffrances des hommes, que nous dire : J'ai faim, j'ai soif, n'était-ce pas assez pour nous entraîner tous? Mais, ô tyrannie des richesses, ou plutôt, ô perversité de leurs esclaves volontaires, de telles pensées ont peu de pouvoir; nous sommes lâches et dissolus, abjects et terrestres, charnels et insensés; car ce ne sont pas les richesses qui ont cette puissance. Que peuvent-elles? Dites-le-moi; elles sont muettes et inanimées. Si le diable, si le mauvais génie ne peut rien sur nous, malgré toute sa malice et bien qu'il trouble tout, quelle force possèdent les richesses? Quand vous voyez de l'argent, pensez que c'est de l'étain. Mais vous ne le pensez pas? Pensez alors, ce qui est vrai, que c'est de la terre, car il fait partie de la terre. Mais ce raisonnement ne fait point impression sur vous? Pensez donc que nous mourrons, nous aussi; que beaucoup de ceux qui l'ont possédé n'en ont tiré presque nul profit; qu'un grand nombre de ceux qui s'en sont enorgueillis sont devenus cendre et poussière, qu'ils subissent aujourd'hui les plus rigoureux châtiments, et que bien des hommes qui reposaient sur des lits d'ivoire sont maintenant beaucoup plus misérables que ceux qui avaient des vases de terre et de verre, plus dénués que ceux qui vivaient dans la fange. Mais cela réjouit la vue? Il est bien d'autres objets qui le peuvent davantage. Les fleurs, l'air pur, le ciel, le soleil la réjouissent bien plus. L'argent se rouille au point que quelques-uns ont montré qu'il est noir, comme on le voit, puisqu'il noircit la serviette qui l'essuie : rien de semblable dans le soleil, dans le ciel et dans les étoiles. Les fleurs ont un aspect bien plus agréable que la couleur de l'argent. Ce n'est donc pas son éclat qui vous enchante, c'est la cupidité, c'est l'injustice; c'est là ce qui séduit les âmes et non l'argent lui-même.

Chassez la cupidité de votre âme, et vous verrez que ce qui vous paraît si digne d'estime, est plus méprisable que la boue. Chassez la passion : quand ceux qui ont la fièvre aperçoivent une eau bourbeuse, ils désirent s'en abreuver, comme si c'était une source; ceux dont la santé est bonne ne désirent de l'eau

que par intervalles. Eloignez la maladie, et vous verrez les choses comme elles sont réellement; et pour vous prouver que je ne ments point, je puis en produire beaucoup d'exemples. Eteignez le feu qui vous brûle, et vous verrez que tout cela est moins précieux que des fleurs. L'or est beau ; oui, mais dans l'aumône, pour le soulagement des malheureux, et non pour un vain usage, non pour être enfoui dans un coffre ou dans la terre, non pour être étalé sur les mains, les pieds et la tête. S'il a été découvert, ce n'est point pour en lier l'image de Dieu, mais pour délivrer les captifs; c'est ainsi que vous en ferez vraiment usage ; délivrez le captif au lieu d'en lier cette image libre de ses mouvements. Car pourquoi, s'il vous plaît, préférer à tout un objet de si peu de valeur ? Si c'est de l'or, en forme-t-il moins une chaîne? est-ce donc dans le choix de la matière que consiste le lien? D'or ou de fer, c'est toujours une chaîne, si ce n'est que l'une est encore plus lourde que l'autre. Mais pourquoi vous paraît-elle légère? C'est à cause de votre cupidité, du désir d'attirer tous les regards, ce dont une femme devrait plutôt rougir. Comme preuve de cette parole, chargez-la de chaînes d'or et envoyez-la dans un désert, où elle ne trouvera personne pour la regarder : bientôt ce lien lui paraîtra pesant et insupportable. Redoutons, mes bien-aimés, d'entendre ces redoutables paroles : « Liez-lui « les mains et les pieds ». (Matth. XXII, 13.) Pourquoi dès ce monde vous lier ainsi vous-mêmes? Un prisonnier n'est pas enchaîné des mains et des pieds. Et cela ne vous suffit donc pas? Pourquoi lier votre tête, pourquoi environner votre cou de tant de liens? J'omets les soucis qui en résultent, la crainte, les tourments, les querelles avec son mari pour de pareils objets, quand on les demande, le supplice que l'on éprouve, si l'on en perd quelqu'un. C'est donc là le bonheur, dites-le-moi? Afin de plaire aux yeux d'un autre, vous subissez volontairement les liens, les soucis, les périls, les chagrins, les querelles de chaque jour. N'est-ce pas là un sort digne à tous égards de blâme et de réprobation? Je vous en conjure, n'agissons point ainsi, mais dégageons-nous de tout lien d'iniquité; rompons le pain à celui qui a faim, accomplissons toutes les œuvres qui peuvent nous donner assurance en présence de Dieu, afin d'obtenir les biens promis, en le Christ Jésus Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, à présent et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

JE VEUX DONC QUE LES HOMMES PRIENT EN TOUT LIEU, EN ÉLEVANT DES MAINS INNOCENTES, SANS COLÈRE NI DISCUSSION ; ET DE MÊME AUSSI LES FEMMES, VÊTUES AVEC CONVENANCE, SE PARANT AVEC PUDEUR ET RETENUE, SANS FRISURES, SANS OR, SANS PERLES NI HABITS LUXUEUX, MAIS COMME IL SIED A DES FEMMES QUI ANNONCENT LA PIÉTÉ PAR LEURS BONNES ŒUVRES. (II, 8-10.)

Analyse.

1. On peut prier partout sous la loi de grâce, contrairement à ce qui avait lieu sous la loi de Moïse. — Contre le luxe des femmes.
2 et 3. Contre les vierges dont la mise est trop étudiée.

1. « Lorsque vous prierez», dit le Seigneur, « ne soyez pas comme les hypocrites, qui ai« ment à prier debout dans les synagogues et « aux angles des places publiques, afin d'être « vus par les hommes. En vérité, je vous le « dis, ils reçoivent ici leur récompense. Mais « vous, lorsque vous priez, entrez dans votre « chambre, fermez la porte et priez votre « Père dans le secret ; il vous le rendra publi« quement ». (Matth. VI, 5, 6.) Pourquoi donc Paul dit-il : « Je veux que les hommes prient « en tout lieu, en élevant des mains pures, sans « colère ni discussion ? » N'y a-t-il pas contradiction entre ces deux textes? A Dieu ne plaise; mais plutôt parfaite conformité. Et comment donc? D'abord il faut expliquer ce que veulent dire ces mots : « Entrez dans votre cham« bre », et ce que prescrit l'apôtre; s'il faut prier

en tout lieu, ou s'il ne faut pas prier à l'église, ni dans aucune autre partie de sa maison que celle-là. Que signifie ce texte? Le Christ nous enseignant ici à fuir la vanité, ne nous dit pas absolument de prier dans un lieu secret; mais de faire nos prières sans ostentation. De même que, lorsqu'il dit : « Que votre main gauche « ne sache pas ce que fait votre main droite » (Ibid. 3), il ne parle pas de nos mains, mais il exprime l'humilité par une hyperbole; de même il enseigne ici la même chose dans un langage figuré. Par là donc, il n'a pas limité la prière à un lieu déterminé, mais il nous a enseigné une seule chose : à fuir l'ostentation. Et Paul dit ceci pour distinguer la prière des chrétiens de celle des juifs. Voyez en effet comment il s'exprime : « En tout lieu, élevant « des mains innocentes » ; ce qui n'était point permis aux juifs. Car il ne leur était point permis de se présenter devant Dieu, pour offrir des sacrifices et accomplir les cérémonies du culte, ailleurs que dans un lieu unique, où de toutes les contrées de la terre chacun devait accourir pour accomplir dans le temple des cérémonies saintes. Paul nous donne un conseil tout différent, et nous délivre de cette contrainte; car notre loi n'est point telle que la loi des juifs. De même qu'il nous prescrit de prier pour tous, puisque le Christ a souffert pour tous et que l'apôtre prêche pour tous; de même il est bon de prier partout; et désormais ce n'est plus au lieu, mais à la manière dont on prie qu'il faut prendre garde. Priez partout, dit-il, partout élevez des mains innocentes; voilà ce qui vous est demandé.

Qu'est-ce que des mains innocentes? des mains pures; et qu'est-ce que des mains pures? non pas celles qui sont lavées avec de l'eau, mais celles qui sont pures d'avarice, de rapine, de meurtres, de violences. — « Sans « colère ni discussion » : Que veut dire cela? Qui donc se met en colère quand il prie? L'apôtre veut dire sans animosité. Que la pensée de celui qui prie soit pure, dégagée de toute passion; que personne ne se présente devant Dieu avec de la haine dans le cœur, avec un esprit chagrin et discutant avec soi-même. Que veulent dire ces derniers mots? écoutons-le : c'est qu'il ne faut point mettre en doute si nous serons exaucés : « Tout ce que vous de« manderez avec foi », dit le Seigneur, « vous le « recevrez » (Matth. XXI, 22); et ailleurs : « Lors« que vous serez debout pour prier, pardonnez « et il vous sera pardonné ». (Marc, XI, 25.) Voilà ce qu'est une prière faite sans discussion. Et comment, me direz-vous, pourrai-je croire que j'obtiendrai l'objet de ma demande? Oui, vous l'obtiendrez si vous ne demandez rien qui soit contraire à ce que Dieu est résolu d'accorder, rien qui soit indigne de sa royauté, rien de temporel, mais seulement des choses spirituelles, et si vous vous présentez devant lui sans colère, avec des mains pures et innocentes. Des mains innocentes sont celles qui pratiquent les œuvres de miséricorde. Si vous vous présentez ainsi devant Dieu, vous obtiendrez toutes vos demandes. « Si vous », dit le Seigneur, « tout mé« chants que vous êtes, savez donner de bonnes « choses à vos enfants, combien plus votre « Père qui est dans les cieux ». (Matth. VII, 11.) La discussion dont parle l'apôtre, c'est le doute.

« Et de même aussi les femmes », ajoute l'apôtre; je veux, dit-il, que, sans colère et sans discussion, elles conservent leurs mains innocentes, ne cèdent point à leurs désirs, à la rapacité, à l'avarice. Et que penser de celles qui, ne se livrant pas elles-mêmes aux rapines, en font commettre par leurs maris? Mais Paul demande des femmes quelque chose de plus. « Qu'elles se parent », dit-il, « avec pudeur et re« tenue, d'une façon convenable, sans frisures, « sans or, sans perles, mais comme il sied à des « femmes qui annoncent la piété par leurs bon« nes œuvres ». De quelle parure veut-il parler? D'une toilette honorable, convenable, exempte de superfluité; car c'est ainsi qu'elles observeront la loi de la réserve. Quoi donc! vous venez prier Dieu et vous vous couvrez de bijoux et de frisures! allez-vous donc danser? vous rendez-vous donc à des noces? ou assistez-vous à une fête mondaine? C'est là que les bijoux, les frisures, les riches vêtements ont leur place; maintenant il n'en est nul besoin. Vous êtes venue pour supplier, pour demander le pardon de vos fautes, la miséricorde pour vos offenses, pour fléchir votre Maître par vos prières. Pourquoi donc vous parer? Tel n'est point l'appareil d'une suppliante. Comment pouvez-vous gémir et pleurer, persévérer dans votre prière, quand vous êtes ainsi chargée d'ornements? Si vous pleurez, vos larmes feront rire ceux qui vous verront, car les bijoux d'or ne conviennent point à celle qui pleure; n'est-ce pas comédie

et spectacle que de faire sortir des larmes d'un cœur où réside tant d'amour du luxe et tant de vanité ? Mettez de côté toute cette comédie : on ne se joue point de Dieu. Tout cela convient aux mimes et aux danseurs qui figurent sur la scène, mais nullement à une femme pudique.

2. « Avec pudeur et retenue ». N'imitez donc pas les femmes perdues, car c'est par de telles parures qu'elles séduisent leurs amants ; c'est là ce qui fait naître tant de soupçons contre tant de femmes et sans nul avantage, car cette mauvaise renommée n'engendre pour autrui que du mal. La femme impudique, eût-elle bonne renommée, n'en tirera aucun avantage, quand celui qui juge les actions cachées produira tout au grand jour ; de même la femme honnête, si elle acquiert la réputation d'adultère par les soins qu'elle donne à son extérieur, ne tirera point avantage de son honnêteté, car sa renommée a perdu des âmes. Que puis-je faire, direz-vous, si un autre me soupçonne ? C'est que vous y donnez occasion par votre parure, par vos regards et par votre tenue. C'est pour cela que Paul insiste sur la toilette et sur la pudeur. Mais s'il retranche ainsi ce qui n'est que marque d'opulence, l'or, les perles, les vêtements somptueux, combien plus les artifices de la coquetterie, le fard, la peinture des yeux [1], la démarche molle, la voix énervée [2], un œil langoureux et impudique, les voiles, les tuniques d'une forme si étudiée, et les ceintures d'un travail encore plus exquis, les chaussures faites avec tant d'art. Il a entendu bannir tout cela, quand il a dit : « Vêtues avec convenance », et : « Avec pudeur » ; car ce sont là des parures qui conviennent à l'impudeur et à l'effronterie.

Supportez ce discours, je vous prie, car le prédicateur énonce des reproches sans déguisement, non pour blesser et faire souffrir, mais pour éloigner du troupeau tout ce qui lui est contraire. Et si l'apôtre défend tout cela aux femmes mariées et riches qui vivent dans l'opulence, combien plus à celles qui ont adopté la virginité. Mais, dira-t-on, quelle vierge porte des bijoux et des frisures ? Elles apportent tant de recherches dans leurs simples vêtements que la parure n'est rien auprès. On peut, avec des vêtements peu coûteux, avoir plus de recherche qu'une femme couverte de bijoux. Une robe d'un beau bleu, serrée avec soin par la ceinture, comme celles des danseuses du théâtre, en sorte qu'elle ne soit ni gonflée à droite ni retirée à gauche, mais que les deux côtés de la taille soient parfaitement symétriques, avec des plis nombreux sur la poitrine, ne charmera-t-elle pas plus que des vêtements de soie ? La chaussure d'un noir bien brillant, terminée en pointe, sera d'une perfection artistique et aura peine à contenir le pied ? Le visage ne sera pas fardé, mais lavé bien à loisir et l'on couvrira le front d'un voile plus blanc que le visage lui-même, puis par dessus on jettera un voile flottant dont la couleur noire ressortira sur le blanc. Et que dirait l'apôtre de ces yeux roulant sans cesse, de ce nœud de la ceinture qui tantôt se cache et tantôt se découvre, de manière à faire ressortir l'art avec lequel la ceinture est enlacée, tandis que le voile est relevé autour de la tête ? Les mains, comme celles des acteurs tragiques, sont gantées avec tant de soins, que le gant ne semble faire qu'un à la main. Que dirait-il encore de cette démarche et de ces manières plus capables que tous les bijoux de séduire ceux qui les voient ? Craignons, mes biens-aimés, d'entendre aussi, nous, ce que le Prophète disait aux femmes des Hébreux préoccupées de leur parure extérieure. « Au « lieu d'une ceinture vous vous ceindrez d'une « corde, et votre tête, aujourd'hui parée, sera « chauve ». (Isaïe, III, 24.) Ainsi, cette toilette est plus dangereuse que les bijoux ; bien d'autres s'y sont étudiées pour être vues et captiver ceux qui les regardaient. Ce n'est point là une faute légère, mais une arme capable d'irriter Dieu et de corrompre les vierges.

3. Vous avez le Christ pour époux, pourquoi voulez-vous gagner des amants parmi les hommes ? Le Christ vous condamnera comme adultères. Pourquoi n'adoptez-vous pas la parure qui lui convient, celle qu'il aime : la pudeur, la retenue, la décence, un vêtement modeste ? le vôtre est celui d'une femme déshonorée. On ne reconnaît plus les femmes impudiques et les vierges ; voyez à quelle inconvenance celles-ci sont arrivées. Une vierge doit être dépourvue de recherche, simple et sans art, et celle-ci invente mille artifices pour parer son extérieur. Laisse là cette folie, femme, donne tes soins à la parure intérieure

[1] Cet usage existe encore chez les femmes turques.

[2] Comme les « Incroyables » du Directoire, qui avaient horreur des consonnes.

de ton âme, car cette parure extérieure est opposée à la parure intérieure. Celui qui se préoccupe du dehors dédaigne ce qui est intérieur, comme celui qui dédaigne le dehors met tous ses soins à parer son âme. Ne me dites pas : Ah ! je ne porte qu'un vêtement usé, une chaussure de vil prix, un voile sans valeur ; quelle est donc cette parure ? Ne vous trompez point vous-même. On peut, je vous l'ai dit, se parer ainsi plus qu'avec une toilette somptueuse ; on le peut fort bien avec une étoffe usée, mais aux formes élégantes et taillées pour séduire, auxquelles s'adapte une chaussure noire et brillante. — Mais je ne le fais point dans une pensée impudique. Vous pouvez me le dire, mais que direz-vous à Dieu qui pénètre au fond de votre pensée même ? Vous ne le faites pas dans une pensée impudique ? Mais pourquoi ? Le faites-vous pour être admirée ? Et vous n'avez pas honte, vous ne rougissez pas de vouloir être admirée pour un tel motif. Mais non, direz-vous encore, je le fais tout simplement et non dans ce but. Dieu connaît la vérité de ce que vous nous dites. Ce n'est pas à moi que vous avez à rendre compte, c'est à Dieu présent partout, Dieu qui a scruté votre action, Dieu devant qui tout est à découvert et au grand jour. C'est pour cela que nous vous parlons ainsi, afin de vous dérober à ce compte redoutable.

Craignez le reproche adressé par le Prophète aux femmes d'Israël : « Les filles de Sion ont « étudié leur démarche et mesuré leurs pas ». (Is. III, 16.) Vous avez un grand combat pour lequel il faut des exercices d'athlète et non le soin de sa parure, la force du pugiliste et non une vie efféminée. Ne voyez-vous pas les pugilistes, les athlètes ? s'occupent-ils de leur démarche et de leur toilette ? Nullement ; mais négligeant tout cela, couverts d'un vêtement imbibé d'huile, ils ne songent qu'à une chose : frapper et ne pas être atteints. Le démon est là, grinçant des dents, cherchant de tous côtés à vous perdre, et vous demeurez embarrassée dans cette parure satanique. Je ne veux rien dire de cette voix étudiée qu'affectent un si grand nombre, ni de leurs parfums et de leurs molles recherches. C'est pour cela que les mondaines vous raillent. La dignité de la virginité est perdue ; personne ne considère une vierge avec l'honneur qui lui est dû, car elles-mêmes se sont exposées au mépris. Ne fallait-il pas qu'elles fussent admirées dans l'Eglise de Dieu comme des êtres descendus du ciel ? Et maintenant elles sont méprisées par leur faute et non par celle des vierges sages. Car vous, qui deviez être crucifiée, lorsqu'une femme qui a un mari et des enfants, qui est à la tête d'une maison, vous verra plus avide de parure qu'elle-même, comment échapperez-vous à ses railleries et à son dédain ? Quel soin, quel empressement ! Avec vos vêtements peu coûteux vous l'emportez sur l'opulence, vous êtes mieux parée qu'une femme couverte de bijoux. Vous ne cherchez pas ce qui vous convient, vous poursuivez avec ardeur ce qui vous messied, quand vous devriez produire des bonnes œuvres. C'est pour cela que les vierges sont moins honorées que les femmes mondaines, car elles ne produisent pas d'œuvres dignes de leur virginité. Nous ne parlons point ainsi à toutes, ou plutôt nous parlons à toutes : à celles qui méritent des reproches, afin qu'elles deviennent sages, et aux autres pour qu'elles leur inspirent la sagesse. Mais prenez garde qu'après le blâme ne vienne le châtiment, car nous n'avons point parlé dans le but de vous faire de la peine, mais pour vous redresser et pouvoir nous glorifier en vous. Puissiez-vous tous faire ce qui plaît à Dieu et vivre pour sa gloire ; de telle sorte que vous obteniez les biens promis par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

QUE LA FEMME SE LAISSE INSTRUIRE EN SILENCE ET EN TOUTE SOUMISSION. JE NE PERMETS POINT A LA FEMME D'ENSEIGNER, NI D'AVOIR AUTORITÉ SUR L'HOMME ; MAIS QU'ELLE DEMEURE DANS LE SILENCE. CAR ADAM A ÉTÉ FORMÉ LE PREMIER, ÈVE ENSUITE ; ET CE NE FUT POINT ADAM QUI FUT SÉDUIT, C'EST

LA FEMME QUI FUT SÉDUITE ET PRÉVARIQUA ; MAIS ELLE SERA SAUVÉE PAR SA MATERNITÉ, SI ELLES DEMEURENT DANS LA FOI, LA CHARITÉ ET LA SANCTIFICATION, AVEC TEMPÉRANCE. (II, 11-15.)

—

Analyse.

1. Profitant du texte de l'apôtre qui défend aux femmes de parler dans l'église, l'orateur blâme vivement les conversations auxquelles les femmes se livraient de son temps pendant le service divin et pendant le sermon.
2. Importance de la bonne éducation des enfants.

1. Le bienheureux Paul demande aux femmes une grande pudeur, une grande réserve, non-seulement dans la tenue et les vêtements, mais jusque dans la voix. Qu'une femme, dit-il, n'élève pas la voix dans l'église; ce qu'il exprime dans l'épître aux Corinthiens, quand il dit : « Il est honteux qu'une femme parle « dans l'église » (I Cor. XIV, 35) ; et aussi : « La loi dit qu'elles doivent être soumises. Si « elles veulent apprendre quelque chose, « qu'elles interrogent leurs maris chez elles ». (Ibid. 35.) Aujourd'hui au contraire, quel trouble, quelles clameurs, quelles conversations ! Nulle part on n'en entend de si bruyantes ; on les voit causer comme elles ne le font pas sur une place publique, ni dans les bains; on dirait qu'elles viennent à l'église pour se récréer, tant elles s'y livrent toutes à des conversations inutiles. Aussi tout est-il bouleversé ; elles ne songent pas que, si elles ne gardent le silence, elles n'apprendront point ce qu'elles ont besoin de savoir. Si, en effet, le sermon vient au travers d'une conversation engagée et que personne n'écoute l'orateur, quel profit en peut-on tirer ? La femme doit si bien être silencieuse que, comme l'enseigne le texte, elle ne doit parler dans l'église ni des choses temporelles, ni même des choses spirituelles. Voilà sa gloire, voilà sa pudeur, voilà ce qui la parera mieux que ses vêtements; si elle se revêt de cette parure, elle pourra faire ses prières avec une parfaite décence. — « Je « ne permets point à la femme d'enseigner », dit-il. Quelle conséquence a cette parole ? une grande assurément. L'apôtre parlait du silence, de la réserve, de la pudeur ; il ne veut pas, dit-il, que les femmes bavardent ; et, voulant leur enlever toute occasion de le faire, il leur défend d'enseigner, mais leur assigne le rôle de disciples; ainsi par leur silence elles témoigneront de leur soumission. Leur nature est parleuse ; il la réprime ainsi de toute façon.

« Adam », dit-il, « a été formé le premier, « Eve ensuite ; et ce ne fut point Adam qui fut « trompé ; c'est la femme qui fut trompée et « prévariqua ». Mais cela concerne-t-il donc les femmes d'aujourd'hui? Oui, l'homme jouit d'un plus grand honneur ; il a été formé le premier ; et ailleurs l'apôtre a montré cette supériorité quand il a dit : « L'homme n'a « point été formé pour la femme, mais la « femme pour l'homme ». (I Cor. XI, 9). Et pourquoi dit-il cela ? c'est que l'homme doit tenir le premier rang, pour ce motif d'abord, puis à cause de ce qui s'est passé. La femme un jour enseigna l'homme, elle bouleversa tout et le rendit coupable de désobéissance ; aussi Dieu l'a-t-il assujétie, parce qu'elle avait fait mauvais usage de son autorité ou plutôt de l'égalité des rangs. « Tu seras soumise à « ton mari », dit l'Ecriture (Gen. III, 16) ; parole qui n'avait point été dite avant le péché. Mais peut-on dire qu'Adam ne fut pas trompé? car autrement il n'eût pas désobéi. La femme dit : Le serpent m'a trompée (Ib. 13) ; mais Adam ne dit pas : « La femme m'a trompé »; il dit : « Elle m'a donné de ce fruit et j'en ai « mangé ».(Ib. 12.) Ce n'est point un crime semblable d'être séduit par un être de même nature et de même race, ou de l'être par un animal, un esclave, un être inférieur par sa nature ; c'est là être vraiment trompé. L'apôtre dit donc qu'Adam ne fut pas trompé, par comparaison avec la femme, parce qu'elle se laissa tromper par un esclave, un être d'une nature inférieure, et qu'il le fut par un être libre. Et ce n'est point d'Adam qu'il est écrit : « Elle considéra que ce fruit était bon à « manger ; mais c'est la femme qui en « mangea et en donna à son mari » (Ib. 6) ; en sorte qu'il ne prévariqua point par mauvais désir, mais seulement par complaisance pour sa femme. La femme a enseigné une fois et a tout bouleversé ; aussi l'apôtre dit-il : « Qu'elle n'enseigne point ». Mais quelle conséquence tirer pour les autres femmes, s'il en fut ainsi d'Eve? Une grande conséquence,

c'est que leur nature est faible et légère. Et ici il est question de leur nature, car le texte ne dit pas : Eve fut trompée, mais : « La « femme », ce qui est une désignation générale. Quoi donc ! Toute nature féminine a-t-elle prévariqué par elle ? De même que l'apôtre a dit : « Dans la similitude du péché « d'Adam, qui est le type de l'avenir » (Rom. v, 14) ; de même ici il faut entendre que c'est la nature féminine qui a prévariqué.

Mais n'y a-t-il point de salut pour elle? Certes, il y en a. Et comment? Par sa postérité, car ce n'est pas d'Eve que le texte dit : « Si « elles demeurent dans la foi, la charité et la « sanctification, avec tempérance ». Quelle foi? quelle charité? quelle sanctification ? C'est comme s'il eût dit : Ne soyez point abattues, ô femmes, si vous êtes ainsi blâmées; Dieu vous a donné une autre occasion de salut, l'éducation de vos enfants; en sorte que les femmes peuvent obtenir le salut, non-seulement par elles, mais par autrui. Considérez quelles grandes questions sont ici soulevées. La femme trompée prévariqua. Quelle femme? Eve. Est-ce donc elle seule qui sera sauvée par la maternité? Non, mais ce moyen de salut appartient à toutes. La femme a prévariqué; mais, si Eve pécha, tout son sexe sera sauvé par la maternité. Pourquoi, dira-t-on, n'est-ce pas par sa propre vertu; car Eve n'a point fermé la voie aux autres femmes? Et qu'en sera-t-il des vierges? qu'en sera-t-il des femmes stériles? qu'en sera-t-il des veuves qui ont perdu leurs maris avant d'être mères? sont-elles perdues? n'ont-elles plus d'espérance? Et pourtant ce sont les vierges qui sont le plus en honneur. Que veut donc dire l'apôtre?

2. S'il a prescrit la soumission à tout le sexe féminin, par suite de son origine, à cause de l'histoire de la première femme, quand il dit qu'Eve a été formée la seconde et que désormais son sexe doit être soumis; est-ce par une raison toute semblable qu'il enseigne que parce qu'elle a prévariqué, tout son sexe est sous la prévarication? Cela n'est point admissible; car l'un de ces faits est simplement un don de Dieu, l'autre une faute de la femme. Mais il dit que tous sont morts à cause de la faute d'un seul, et qu'il en est de même pour la femme. Qu'elle ne se désole donc point, car Dieu lui a donné une grande consolation, celle de devenir mère. — Mais c'est un fait de l'ordre naturel. — L'autre aussi; mais ce n'est pas seulement l'enfantement naturel, c'est l'éducation de ses enfants qui lui est accordée. — « Si elles demeurent dans la foi, la charité et « la sanctification, avec tempérance ». C'est-à-dire que, si, après leur avoir donné la vie, la femme les forme à ces vertus, elle en recevra une large récompense, parce qu'elle aura formé des athlètes pour le Christ. « Si elles « demeurent dans la foi et la charité ». C'est la vie, telle qu'elle doit être; et il mentionne aussi la tempérance et la régularité. « Cette « parole est fidèle ». (III, 1.) C'est à cela que se rapportent ces mots, et non à ce qui suit : « Si « quelqu'un désire l'épiscopat». On doutait de ce que l'apôtre vient de dire ; aussi ajoute-t-il: « Cette parole est fidèle » ; que les pères jouissent de la vertu des enfants, ainsi que les mères, quand ils les ont élevés comme ils le doivent. Mais qu'arrivera-t-il si la mère est perverse et pleine de vices? tirera-t-elle profit de l'éducation de ses enfants? N'est-il pas vraisemblable qu'elle les élèvera semblables à elle-même? L'apôtre parle ici de la femme vertueuse; et ce qu'il en dit, c'est qu'elle sera largement récompensée et rémunérée de ce qu'elle fait pour ses enfants.

Prêtez donc l'oreille, pères et mères; l'éducation de vos enfants ne sera point pour vous-mêmes une œuvre stérile. L'apôtre dit plus loin : « Elle rend témoignage par ses bonnes « œuvres, si elle a élevé ses enfants »; et il joint cette vertu aux autres. Car ce n'est pas une petite chose que de consacrer au service de Dieu les enfants que l'on a reçus de Dieu. Si les parents jettent une base et un fondement solide, ils recevront une grande récompense, parce qu'ils ne négligent point de corriger leurs enfants. Car Héli a péri à cause des siens, qu'il devait réprimander. Il le faisait, mais non comme il l'aurait dû; ne voulant point leur faire de peine, il les a perdus et lui avec eux. Pères, prêtez donc l'oreille, instruisez vos enfants dans la discipline et l'admonition du Seigneur, avec un soin sévère et vigilant. La jeunesse est difficile à dompter; elle a besoin de beaucoup de surveillants, de précepteurs, d'instituteurs, de gardiens, de gouverneurs; et, avec tout cela, on doit s'estimer heureux de pouvoir la contenir. Elle est semblable à un cheval indompté, à un animal sauvage. Si donc de bonne heure et dès le premier âge, nous lui avons donné de fortes

barrières, nous ne serons point pour cela exempts par la suite de nombreuses peines; mais l'habitude prise deviendra désormais une loi. Ne leur permettons donc point de rien faire de séduisant et de pernicieux; ne les flattons point comme des enfants; prenons soin surtout de les maintenir dans la tempérance, car c'est par le vice opposé que la plupart du temps la jeunesse se corrompt. Là nous avons beaucoup à lutter, beaucoup à veiller. Marions-les de bonne heure, en sorte que leurs épouses les reçoivent chastes et purs; ce seront là les amours les plus vives. Celui qui est plein de réserve avant le mariage le sera bien davantage après; et celui qui, avant le mariage, a fréquenté les courtisanes, en fera de même quand il sera marié : « A l'homme débauché « tout aliment est bon ». (Ecclésiast. XXIII, 24.) Les mariés portent des couronnes, symboles de la victoire, pour signifier qu'ils s'approchent du lit nuptial sans avoir été vaincus, et n'ont point cédé à la volupté. Mais celui qui s'y est lâchement abandonné, pourquoi porte-t-il une couronne, quand il est vaincu?

Que les enfants donc soient exhortés, réprimandés, effrayés, menacés; employons avec eux tantôt un procédé, tantôt un autre. Nous avons en eux un grand dépôt. Pensons donc à eux et faisons tout pour que le démon ne nous les ravisse pas. Aujourd'hui nous faisons tout le contraire. Nous n'épargnons rien pour embellir un domaine et pour le confier à un homme fidèle; nous cherchons l'ânier, le muletier, le gérant, l'intendant le plus dévoué; mais, ce qui pour nous est le plus précieux, confier notre fils à un homme qui saura garder ses mœurs, nous ne nous en inquiétons point; pourtant c'est là ce que nous avons de plus précieux; c'est pour cela que nous avons reçu tout le reste. Nous pensons aux biens à acquérir pour nos enfants, et nous ne songeons point à eux-mêmes : comprenez donc quelle déraison? Formez l'âme de votre enfant, et le reste vous sera donné par surcroît, tandis que, si son âme n'est pas vertueuse, vos richesses ne lui serviront de rien; si au contraire elle est ce qu'elle doit être, la pauvreté ne lui portera nul préjudice. Voulez-vous le laisser riche après vous? Apprenez-lui à être honnête; car c'est ainsi qu'il pourra faire sa fortune, et s'il ne s'enrichit pas, il n'aura rien à envier aux riches. Mais, s'il est vicieux, quand vous laisseriez des millions, vous ne laisserez point un homme capable d'en être dépositaire, mais il resterait au-dessous de ceux qui sont descendus au dernier degré de la misère : pour des enfants sans frein, mieux vaut pauvreté que richesse. La pauvreté défendrait leurs mœurs, même malgré eux; la richesse, le voulussent-ils, ne leur permet point d'être sages, mais les entraîne, les fait tomber, les précipite dans un abîme de maux.

Mères, dirigez avec grand soin vos filles, la garde vous en est facile; veillez à ce qu'elles restent chez elles; avant tout apprenez-leur à être prudentes, retenues, à mépriser les richesses, à ne point aimer la parure, et préparez-les ainsi au mariage. Vous serez ainsi non-seulement leurs protectrices, mais celles des hommes qui doivent les épouser, et non-seulement d'eux, mais de leurs enfants, et même de leurs descendants. Si la racine est saine, les rameaux se développeront comme ils le doivent, et de tout ce bien vous recevrez la récompense. Agissons donc ainsi toujours pour sauver non pas seulement une âme, mais plusieurs âmes par une seule. La jeune fille doit sortir de la maison paternelle pour se marier, comme un athlète sort de la palestre, formée et exercée; il faut que, par sa vertu, elle puisse transformer tout ce qui l'entoure, de même que le levain transforme toute la masse à laquelle on le mêle. Que ses enfants, encore une fois, méritent le respect par leur conduite régulière et sage, en sorte qu'ils soient loués de Dieu et des hommes. Qu'ils apprennent à dompter la gourmandise, à s'abstenir du luxe, à être économes et affectueux; qu'ils apprennent à obéir. C'est ainsi qu'ils pourront procurer une grande récompense à leurs parents; c'est ainsi que tout sera pour la gloire de Dieu et le salut de nos âmes, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

SI QUELQU'UN SOUHAITE L'ÉPISCOPAT, IL SOUHAITE UNE ŒUVRE BONNE. IL FAUT DONC QUE L'ÉVÊQUE SOIT IRRÉPROCHABLE, MARI D'UNE SEULE FEMME ; QU'IL SOIT SOBRE, PRUDENT, DE BONNES MŒURS, HOSPITALIER ; QU'IL SACHE ENSEIGNER, NE SOIT PAS LIVRÉ AU VIN, NE FRAPPE PAS, MAIS SOIT MODÉRÉ, ENNEMI DES QUERELLES, DÉSINTÉRESSÉ, SACHANT BIEN GOUVERNER SA MAISON, ET QUE SES ENFANTS LUI SOIENT SOUMIS AVEC UNE ENTIÈRE RÉGULARITÉ DE MŒURS. (III, 1-4 JUSQU'A 8.)

—

Analyse.

1. De l'épiscopat et des qualités indispensables à un évêque.
2. Le futur évêque ne doit pas être un néophyte, c'est-à-dire un nouveau converti ; il faut aussi qu'il jouisse d'une bonne réputation, même parmi les païens.
3. Des bons exemples. — Pourquoi il y a si peu de gentils qui se convertissent.

1. Avant de descendre au détail des devoirs de l'épiscopat, l'apôtre expose sommairement ce que doit être un évêque, non sous forme d'avertissements à Timothée, mais comme parlant à tous, et réglant la conduite de tous par ses instructions à un seul. Et que dit-il? « Si quelqu'un souhaite l'épiscopat », je ne lui en fais pas un crime, car c'est une autorité tutélaire; si donc quelqu'un a ce désir, non pas seulement parce que c'est un commandement et un pouvoir, mais parce que c'est une autorité tutélaire, je ne le lui reproche pas ; « il « désire une œuvre bonne ». Moïse, en effet, a souhaité la charge et non la puissance, et l'a souhaitée assez pour s'entendre dire : « Qui t'a « constitué chef et juge au-dessus de nous ? » (Exod. II, 14.) Celui qui désire l'épiscopat de cette manière peut le désirer, car l'épiscopat emprunte son nom à la surveillance sur tous. « Il faut », continue l'apôtre, « que l'évêque « soit irréprochable, mari d'une seule femme ». Il ne dit pas ceci pour imposer une loi, de telle sorte que le mariage fût nécessaire pour être évêque, mais pour réprimer un excès ; attendu que, chez les Juifs, il était permis de contracter un second mariage et d'avoir deux femmes en même temps. Car, « le mariage est honorable ». (Hébr. XIII, 4.) Et quelques-uns affirment que par cette parole, l'apôtre exige que l'évêque n'ait jamais eu qu'une femme. — « Irrépro« chable » : en employant ce mot, il a compris toutes les vertus. En sorte que celui qui a conscience de quelques péchés, a tort de désirer l'épiscopat, dont il s'est lui-même exclu par ses œuvres ; celui-là en effet doit être gouverné et non gouverner les autres. Celui qui gouverne doit être plus resplendissant qu'un flambeau et avoir une vie sans tache, en sorte que tous les regards se portent sur lui et sur sa vie. Et ce n'est pas sans dessein que l'apôtre écrit cet avis, mais parce que Timothée devait à son tour établir des évêques; ce sont les avis qu'il donnait à Tite, et c'est dans la prévision que beaucoup désireraient l'épiscopat qu'il énonce ces prescriptions.

« Sobre et vigilant », dit-il, et par là il entend plein de perspicacité, ayant l'œil partout et le regard perçant. Car il est bien des causes qui obscurcissent l'œil de l'intelligence; le défaut de zèle, les préoccupations, l'embarras des affaires, et tant d'objets qui surgissent de tous côtés. L'évêque doit donc être l'homme toujours sur ses gardes, l'homme qui ne s'inquiète pas seulement de ce qui le touche, mais de ce qui touche les autres. Il doit toujours veiller, avoir une âme ardente, respirant le feu, pour ainsi dire, ou plutôt celle d'un chef militaire, qui nuit et jour circule à travers son armée; il doit se fatiguer, être au service de tous et prendre soin et souci de tous. « Pru« dent, de bonnes mœurs, hospitalier ». Ces qualités conviennent aussi aux simples fidèles, en cela ils doivent être les égaux des évêques; aussi pour marquer le propre de l'évêque, l'apôtre ajoute : « Qu'il sache enseigner ». Cette qualité n'est plus exigée du simple fidèle, mais elle doit appartenir avant toutes les autres à celui qui a reçu le dépôt de l'épiscopat. « Qu'il « ne soit pas livré au vin ». L'apôtre ne veut pas dire ivrogne, mais brutal et arrogant. « Qu'il « ne frappe pas ». L'apôtre ne veut pas dire frapper avec les mains. Et que veut-il dire? c'est qu'il est des hommes qui heurtent sans raison la conscience de leurs frères, et c'est, je pense,

de ceux-là qu'il entend parler. — « Point sordide, mais modéré, ennemi des querelles, « désintéressé, sachant bien gouverner sa mai« son, et que ses enfants lui soient soumis avec « une entière régularité de mœurs ». Or, si l'homme qui s'est marié se préoccupe des choses du monde, et si l'évêque ne doit pas s'en préoccuper, comment l'apôtre dit-il : « Mari d'une seule femme ? »

Plusieurs affirment qu'il entendait : « N'ayant « eu qu'une femme » ; mais quand il en serait autrement, on peut être marié, comme ne l'étant pas. L'apôtre a eu raison de faire cette concession à l'état de choses existant alors, et l'on pouvait avec la bonne volonté, en tirer un bon parti. En effet, de même que la richesse laisse difficilement entrée au royaume des cieux, et que bien des riches y sont entrés néanmoins, il en est de même du mariage. Que dites-vous, ô Paul? En parlant des devoirs de l'évêque, vous avez dit qu'il ne doit pas être livré au vin, mais hospitalier, quand vous aviez à faire entendre quelque chose de bien plus grand. Pourquoi n'avez-vous pas dit : L'évêque doit être un ange, et n'être sujet à aucune passion humaine? et ces grands enseignements du Christ que ceux qui sont en dignité doivent observer sans cesse : D'être crucifié, d'avoir toujours son âme entre ses mains? et cette parole du Christ : « Le bon pasteur « donne sa vie pour ses brebis ». (Jean, x, 11.) Et encore : « Celui qui ne prend pas sa croix pour « me suivre, n'est pas digne de moi ». (Matth. x, 38.) Paul a dit : Qu'il ne soit pas livré au vin. Voilà de belles espérances, si ce sont là les avis qu'il faut adresser à un évêque ! Pourquoi ne dites-vous pas qu'il doit être déjà en dehors de la terre? pourquoi prescrivez-vous à un évêque ce que vous avez prescrit aux gens du monde? Que leur dit-il en effet? « Mortifiez « vos membres terrestres ». (Col. III, 5.) « Celui « qui est mort est justifié du péché ». (Rom. VI, 7.) « Ceux qui appartiennent au Christ ont cru« cifié leur chair ». (Gal. V, 24). Et le Christ lui-même a dit : « Celui qui ne renonce pas à « tout ce qu'il possède n'est pas digne de moi ». (Luc, XIV, 33.) Pourquoi donc l'apôtre n'a-t-il pas ici tenu ce langage? Parce qu'on ne pouvait trouver que peu d'hommes semblables à ce modèle, et qu'il fallait un grand nombre d'évêques, pour administrer les églises de chaque cité; car les églises allaient être exposées aux embûches. Aussi parle-t-il d'une vertu médiocre et non d'une vertu céleste et sublime : être sobre, prudent et de bonne mœurs est une vertu commune.

2. « Que ses enfants lui soient soumis avec « une entière régularité de mœurs ». Car il faut que sa maison donne l'exemple. Qui pourra croire en effet qu'un évêque se fasse obéir d'un étranger, s'il ne s'est pas fait obéir de son fils? « Sachant bien gouverner sa mai« son ». Les païens eux-mêmes disent que, qui sait gouverner sa maison deviendra vite un bon administrateur. Il en est en effet d'une église comme de la moindre famille ; et de même que, dans une maison, les enfants, la femme et le mari, au-dessus de tous, forment une hiérarchie d'autorité, de même, dans l'église, on retrouve partout des enfants, des femmes, des serviteurs. Si le chef d'une église a des associés à son pouvoir, le chef de famille a aussi sa femme. S'il lui faut pourvoir à la nourriture des veuves et des vierges, le chef de famille a ses esclaves, ses filles ; seulement une maison est plus facile à gouverner. Celui donc qui ne l'a pas su faire, comment pourra-t-il administrer une église ? « Celui », dit l'apôtre, « qui ne sait pas diriger sa mai« son, comment prendra-t-il soin de l'Eglise « de Dieu (5) ? »

« Que ce ne soit pas un néophyte (6) » ajoute-t-il ; et par là il n'entend pas un homme jeune, mais nouveau dans la doctrine. « J'ai planté », dit-il ailleurs, « Apollon a arrosé; mais c'est « Dieu qui a donné l'accroissement ». (I Cor. III, 6.) C'est donc le nouveau converti qu'il a en vue ; autrement qu'est-ce qui l'empêchait de dire : Un jeune homme ? Pourquoi a-t-il fait évêque Timothée lui-même? Or, Timothée était jeune, puisque l'apôtre dit : « Que personne ne « méprise votre jeunesse ». (I Tim. IV, 12.) Parce qu'il le connaissait pour très-vertueux et d'une conduite parfaite : ainsi il lui rend plusieurs excellents témoignages : « Vous avez « appris les saintes lettres dès votre enfance » ; et encore : « Usez d'un peu de vin, à cause de « vos fréquentes indispositions » ; ce qui prouve que Timothée jeûnait. Il est clair que ces témoignages et ces recommandations ne pouvaient s'adresser qu'à quelqu'un de très-vertueux. C'est parce que beaucoup de gentils embrassaient la foi et se faisaient baptiser, que l'apôtre défend d'élever un néophyte, c'est-à-dire un homme nouveau dans la doctrine, au faîte de l'autorité. Car celui qui deviendrait maître

avant d'avoir été disciple, se laisserait bientôt aller au vertige par l'enflure que fait éprouver le commandement quand on n'a point appris à obéir. C'est pour cela que Paul ajoute : « De « peur que, gonflé d'orgueil, il ne tombe sous « la condamnation du démon (6) », c'est-à-dire sous la peine que celui-ci a encourue par son orgueil.

« Il faut que l'évêque ait aussi un bon té« moignage de ceux du dehors, afin qu'il ne « tombe pas dans l'opprobre et dans le piége « du démon (7) » ; car autrement, il serait outragé par eux. C'est pour un motif semblable qu'il a dit encore : « Mari d'une seule femme », bien qu'il ait dit ailleurs : « Je voudrais que « tous vécussent comme moi dans la conti« nence ». (I Cor. VII, 7.) Mais, afin de ne pas resserrer trop la voie, s'il exigeait une vertu si rigoureuse, il ne demande qu'une vertu modérée. Il fallait en effet préposer un homme dans chaque cité ; car écoutez ce qu'il écrit à Tite : « Afin que dans chaque cité vous éta« blissiez des prêtres, comme je vous l'ai pres« crit (15) ». Mais quoi ? s'il a bon témoignage et flatteuse renommée, mais qu'il ne soit pas ce qu'on pense ? C'est bien difficile, car ce n'est déjà pas sans peine que même avec une vie droite on acquiert une bonne réputation parmi des ennemis ; mais l'apôtre ne s'en est pas tenu là, car il n'a pas dit : « Il faut qu'il « ait un bon témoignage », mais : « Qu'il ait « aussi un bon témoignage » ; comprenant cette condition parmi les autres, et ne l'isolant point. — Mais si l'on en parlait mal sans motif et par envie, d'autant plus qu'il s'agit des gentils ? — Il n'en est point ainsi, mais ceux-là mêmes respectent une vie irréprochable. Comment cela ? dira-t-on. Ecoutez cependant ce que dit l'apôtre de lui-même : « A travers « la mauvaise et la bonne renommée ». (I Cor. VI, 8.) — Ce n'était point sa vie que l'on attaquait, mais sa prédication ; c'est ce qu'il entend par ces mots : « A travers la mauvaise « renommée ». On accusait les apôtres d'être des séducteurs et des magiciens, à cause de leur enseignement, mais on n'attaquait pas leur vie. Pourquoi personne n'a-t-il dit que ce fussent des impudiques, des insolents, des hommes cupides, mais seulement des séducteurs, ce qui ne touchait qu'à leur prédication ? C'est que celui dont la vie brille par la vertu s'attire le respect des païens eux-mêmes, car la vérité impose silence même à nos ennemis.

Et comment tombe-t-il dans le piége ? En tombant souvent dans les mêmes fautes qu'eux. Car, s'il est tel que nous le disons, le démon lui aura bientôt tendu un autre piége et bientôt aussi ils le condamneront. Mais, s'il doit avoir bon témoignage des ennemis, il doit bien plus encore l'avoir des amis. Comme preuve, en effet, qu'une vie irréprochable ne peut être flétrie, écoutez ce que dit le Christ : « Que votre lumière brille devant les hommes, « afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils « glorifient votre Père qui est dans les cieux ». (Matth. V, 16.) Mais quoi, si un homme est poursuivi par la malveillance, si quelque circonstance lui vaut une calomnie ? Cela peut arriver, mais celui-là ne doit pas être élevé en dignité, car il y a beaucoup à craindre. Il faut donc, dit l'apôtre, que le futur évêque ait aussi une bonne renommée même chez les païens, car vos œuvres doivent briller. Et comme un aveugle même ne dirait pas que le soleil est ténébreux, car il aurait honte de combattre le sentiment universel, de même personne ne flétrira un homme parfaitement honnête ; mais les païens pourront le calomnier souvent à cause de sa doctrine ; quant à une vie droite ils ne sauraient l'attaquer ; avec tout le monde, ils en sont frappés et l'admirent.

3. Vivons donc de telle sorte que le nom de Dieu ne soit pas blasphémé. Ne considérons point la gloire humaine et ne nous attirons point une mauvaise renommée, mais gardons une juste mesure. « Vous brillez comme des « flambeaux dans le monde ». (Philip. II, 15.) Dieu nous a envoyés afin que nous soyons des flambeaux et que nous devenions comme un levain, afin que nous instruisions les autres et que nous vivions comme des anges au milieu des hommes, afin qu'étant semblables à des hommes parmi de petits enfants, hommes spirituels parmi ceux de la vie présente, ceux-ci en tirent avantage, et que nous soyons la semence qui produit des fruits abondants. Il ne serait pas besoin de discours si notre vie brillait à ce point ; il ne serait pas besoin de docteurs si nous faisions voir nos œuvres, il n'y aurait plus de païens si nous étions chrétiens comme nous devons l'être, si nous gardions l'enseignement du Christ, si, en butte à l'injustice et à la cupidité, nous bénissions dans les outrages, si nous rendions le bien pour le mal ; car il n'y a pas d'être si farouche

qui ne se ralliât à la piété, s'il en était ainsi chez tous.

Comprenez-le bien : Paul était seul quand il a converti un si grand nombre d'hommes ; si nous lui ressemblions tous, combien de mondes n'aurions-nous pas pu convertir. Voici qu'aujourd'hui les chrétiens sont en plus grand nombre que les païens. Dans les autres arts, un seul maître peut former à la fois une centaine d'apprentis ; ici où nous sommes tant de maîtres et devrions former tant de disciples [1], personne ne se joint plus à nous. Car ceux que l'on veut instruire examinent la vertu de leurs maîtres, et, quand ils nous voient les mêmes désirs, la même ambition qu'à eux-mêmes, celle du pouvoir et de la considération, comment pourront-ils admirer le christianisme ? Ils voient des vies dignes de reproches, des âmes terrestres ; nous sommes comme eux et bien plus qu'eux fascinés par les richesses ; nous tremblons comme eux à la pensée de la mort, nous craignons comme eux la pauvreté, nous nous irritons comme eux contre les maladies ; comme eux, nous aimons la gloire et la puissance, nous nous laissons aller au désespoir de l'avarice, nous courtisons les heureux du siècle [2]. Comment peuvent-ils croire ? par les miracles ? mais nous n'en faisons pas ; par des changements de vie ? mais il n'y en a plus ; par notre charité ? mais on n'en voit nulle part nulle trace. Aussi rendrons-nous compte, non-seulement de nos péchés, mais de la perte des autres.

Revenons de notre égarement, veillons, faisons voir sur la terre la cité céleste, disons que « notre conversation est dans le ciel », (Philip. III, 20.) Montrons-nous sur la terre comme des athlètes. Mais, dira-t-on, il y a eu parmi nous de grands hommes ? Comment le croirai-je, répondra le païen ? Je ne vous vois point faire ce qu'ils ont fait. Et puisqu'il faut aborder ce terrain, nous aussi nous avons de grands philosophes dont la vie fut admirable. Mais montrez-moi un autre Paul et un autre Jean ? Qui ne se rirait de ces raisonnements ? Et qui ne continuera pas à demeurer dans l'ignorance en nous voyant philosophes, non en actions, mais en paroles ? Maintenant chacun est prêt à se faire tuer ou à tuer pour une obole ; pour un vase de terre, vous prononcez mille jugements ; si vous perdez un enfant vous ne vous connaissez plus. Je ne parle pas de ces désordres lamentables, les auspices, les augures, les observations superstitieuses, les thèmes généthliaques, les amulettes, les divinations, les formules d'incantation, les sortiléges ; grands crimes et capables de provoquer la colère de Dieu, quand il nous voit coupables d'une telle audace, après qu'il nous a envoyé son Fils. Eh quoi ! ne faut-il que se lamenter quand à grand'peine une faible part des hommes arrive au salut éternel? Mais ceux qui se perdent l'entendent dire gaîment, parce qu'ils ne subissent pas seuls leur sort, mais se perdent avec un grand nombre. Quelle joie est donc celle-là ? Ils en subiront le châtiment. Ne croyez pas en effet que, comme il arrive sur la terre, il y ait une consolation dans l'autre monde à trouver des compagnons de son malheur. Comment le prouveriez-vous ? Je vais vous rendre la vérité manifeste.

Dites-moi, en effet, si un homme est condamné au feu et qu'il voie son fils brûler avec lui, s'il voit la fumée s'élever de ses chairs, ne ressentira-t-il pas une douleur mortelle ? Si ceux mêmes qui ne sont pas atteints par le mal sont, à ce spectacle, saisis d'horreur et tombent en défaillance, combien plus ceux qui souffrent aussi. N'en soyez pas surpris, car écoutez la parole d'un sage : « Tu as été « atteint comme nous, tu as été compté pour « un d'entre nous ». (Is. XIV, 10.) Il y a de la sympathie entre les hommes, et nous sommes frappés par les maux d'autrui. Sera-ce donc une consolation ou un accroissement de souffrances qu'éprouvera un père en voyant son fils soumis à la même peine que lui ? un mari en voyant sa femme ? des hommes, un autre homme ? Ne sommes-nous pas alors plus douloureusement atteints ? — Mais les peines de l'autre vie ne ressemblent pas à celle-ci. — Non, elles sont bien différentes, car le pleur y sera inconsolable, et tous se verront entre eux, et souffriront ensemble. Dans une famine éprouve-t-on quelque soulagement de ses propres maux, parce qu'on les voit partagés par autrui ? Et que sera-ce, quand ce sont un fils, un père, une épouse, des petits-fils qui subissent la même peine que nous ? Quand nous voyons souffrir nos amis, en éprouvons-nous de la consolation ? Non, non ; mais nos douleurs en deviennent plus intenses. Il y a d'ail-

[1] Manuscrit du musée britannique de Moscou et de la Laurentienne.
[2] Manuscrit de la Laurentienne.

leurs des souffrances trop aiguës pour être soulagées par le partage. Ainsi, qu'un homme soit dans le feu et un autre encore, pourront-ils se consoler entre eux? Dites-moi, je vous prie, si nous sommes saisis d'une fièvre violente, toute consolation n'est-elle pas vaine pour nous? Oui, sans doute; car l'âme, lorsque le mal l'a surmontée, n'a plus le loisir de se prêter à des consolations. Voyez les femmes qui ont perdu leurs maris; combien ne peuvent-elles pas compter de veuves comme elles? Mais leur mal en devient-il moins grand? Ah! ne nous entretenons point d'une telle espérance; trouvons la seule consolation véritable dans le regret de nos péchés et la fidélité à la bonne voie qui conduit au ciel, afin que nous obtenions le royaume des cieux par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire et puissance aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

DE MÊME, QUE LES DIACRES SOIENT PUDIQUES, SINCÈRES, QU'ILS NE SOIENT ADONNÉS NI AU VIN, NI A DES PROFITS HONTEUX, ET QU'ILS GARDENT LE MYSTÈRE DE LA FOI DANS UNE CONSCIENCE PURE. QU'ILS SOIENT AUSSI D'ABORD ÉPROUVÉS, PUIS ADMIS A CES FONCTIONS, S'ILS SONT IRRÉPROCHABLES. (III, 8, 9.)

Analyse.

1. Devoirs des diacres.
2 et 3. De l'usage que l'on doit faire des richesses.

1. L'apôtre, après avoir traité des évêques et les avoir caractérisés, et énoncé les qualités qu'ils doivent avoir et ce dont ils doivent être exempts, passe sous silence l'ordre des prêtres et arrive immédiatement aux diacres. Pourquoi cela? C'est qu'entre les évêques et les prêtres la différence n'est pas grande. C'est que les prêtres ont été institués pour enseigner et pour avoir autorité dans l'église; ce qu'il a dit des évêques s'applique aussi aux prêtres. Ce n'est que par l'ordination que les premiers sont montés plus haut; c'est par là seulement qu'on leur voit un avantage sur les prêtres. — « De même des diacres », il leur demande les mêmes vertus. Et comment les mêmes? D'être irréprochables, prudents, hospitaliers, doux, pacifiques, désintéressés. « Pudiques, sincères », c'est-à-dire, sans vice caché, sans artifices; car rien ne produit la bassesse de l'âme autant que l'artifice, et rien n'est fâcheux dans l'Eglise comme un vice caché. — « Qui ne soient adonnés ni au vin « ni à des profits honteux, et gardent le mys« tère de la foi dans une conscience pure ». Vous le voyez, il a exprimé ce que c'est qu'être irréprochable. Voyez aussi comment il introduit ici l'idée : « Qu'il ne soit pas néophyte ». Car il ajoute : « Et qu'ils soient d'abord éprou« vés »; en sorte que, ce qu'il a exprimé en parlant de l'évêque, il le répète par cette phrase conjonctive, qui ne laisse pas d'idée intermédiaire. Il fait donc entendre là aussi : « Qu'il ne soit pas néophyte ». Ne serait-il pas étrange en effet que, dans une maison, l'on ne confie pas le service intérieur à un esclave nouvellement acheté, avant qu'il ait donné, par une expérience répétée, des preuves de son intelligence, et que, dans l'Eglise de Dieu, celui qui arrive du dehors fût immédiatement admis dans les premiers rangs?

« Que de même les femmes », il parle des diaconesses, « soient pudiques, innocentes de « calomnie, sobres, fidèles en toutes choses « (11) ». Quelques-uns pensent que l'apôtre parle des femmes en général, mais il n'en est point ainsi; comment, en effet, eût-il inséré dans ce qu'il dit ici des préceptes concernant les femmes? Il parle de celles qui possèdent la dignité de diaconesses. « Que les diacres ne « soient maris que d'une seule femme[1] (12) ». Vous le voyez, il demande d'eux aussi cette vertu. Car, s'ils ne sont pas égaux en dignité à l'évêque, ils doivent, comme lui, être irréprochables et purs. « Qu'ils gouvernent bien leurs « enfants et leurs maisons. Car les diacres qui

[1] Il convient de l'entendre aussi des diaconesses, car c'est une chose bien nécessaire, profitable et conforme à la régularité des mœurs « que les diacres ne soient maris que d'une seule personne ».

« auront bien rempli leur charge, obtiendront « un rang honorable et une grande confiance « dans la foi en Jésus-Christ (12, 13) ». Partout il parle du gouvernement des enfants, afin d'éviter au peuple le scandale qui résulterait de cet objet. « Car », dit-il, « les diacres « qui auront bien rempli leur charge, obtiendront un rang honorable », c'est-à-dire un rang plus élevé, « et une grande confiance « dans la foi ». Ceux qui se seront montrés vigilants dans une charge inférieure arriveront promptement aux plus hautes, dit-il.

« Je vous écris ces choses, quoique j'espère « me rendre promptement auprès de vous; « afin que, si je tarde, vous sachiez comment « il faut vous conduire dans la maison de « Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la co- « lonne et le fondement de la vérité (14, 15) ». Craignant que son disciple ne se décourage à la pensée de régler lui-même tout cela, il ajoute que, s'il écrit, ce n'est pas qu'il n'ait point l'intention de venir, et qu'il viendra, mais pour que, s'il tarde, Timothée ne se chagrine pas. Il lui adresse donc cette épître pour le sauver du découragement, il l'envoie aussi pour en réveiller d'autres et les rendre plus zélés; car l'annonce de son arrivée avait un grand pouvoir. Et ne vous étonnez pas si, prévoyant l'avenir par inspiration, il s'en montre ignorant par ces paroles : « J'espère venir, « mais si je tarde », — paroles qui conviennent à celui qui ignore. Car, puisqu'il était conduit par l'inspiration et n'agissait point par son sentiment propre, il devait ignorer cela. « Afin que vous sachiez », dit-il, « com- « ment il faut vous conduire dans la maison « de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la « colonne et le fondement de la vérité »; ce n'est plus là le temple juif. Ces paroles comprennent la foi et la prédication; car la vérité est la colonne et le fondement de l'Eglise.

« Et sans contredit », ajoute-t-il, « c'est quel- « que chose de grand que ce mystère d'amour. « Dieu a été manifesté dans la chair, justifié « dans l'Esprit (16) ». C'est là l'économie de notre salut, c'est-à-dire, l'incarnation. Ne me parlez pas des clochettes (Exod. XXVIII), du Saint des saints, ni du grand prêtre : la colonne du monde, c'est l'Eglise. Méditez ce mystère et vous tremblerez. C'est un mystère, un mystère de piété, sans contredit, et non comme un problème à résoudre, car il n'y a point là de doute. Il n'a, en traitant du sacerdoce, donné aucune de ces règles qu'on voit dans le Lévitique, mais il élève la pensée vers un autre sujet, savoir que l'Auteur du monde a été manifesté dans la chair : « Il a été vu dans la chair », dit-il, « et justifié dans l'Esprit ». L'apôtre veut ici ou rappeler cette parole : « Et la « sagesse a été justifiée par ses enfants » (Matth. XI, 19), ou exprimer que le Christ n'a point commis de fraude, ce que le Prophète exprime en disant : « Qui n'a point « commis de péché, et la fraude ne s'est point « trouvée dans sa bouche ». (Is. LIII, 9.) « Il a « été vu par les anges ». Ainsi les anges n'ont vu qu'avec nous le Fils de Dieu : ils ne le voyaient pas auparavant. Vraiment, c'est là un grand mystère. « Il a été annoncé aux « nations, il a été cru dans le monde ». Partout sur la terre on a entendu et cru cet enseignement; ne pensez pas que ce ne soient là que de vaines paroles. « Il a été élevé « dans la gloire celui que vous voyez élevé « au ciel ». (Act. I, 11.) « Les anges s'appro- « chèrent et ils le servaient ». (Matth. IV, 11.) « Dans toute la terre le bruit s'en est fait « entendre ». (Ps. XVIII, 5.) « Il a été élevé « dans la gloire », sur les nuées.

Considérez, je vous prie, la sagesse du bienheureux apôtre. Lorsqu'il a voulu avertir ceux qui sont jugés dignes du diaconat de ne pas se gorger de boisson, il ne leur a pas dit de ne pas s'enivrer, mais de ne pas être adonnés au vin. Car si ceux qui entraient dans le temple, n'en goûtaient point, combien plus ceux-ci doivent-ils s'en abstenir. Le vin trouble, en effet, même sans conduire jusqu'à l'ivresse; la vigueur de l'âme se détend, l'harmonie des facultés est détruite. Voyez comment l'apôtre appelle toujours mystère, l'incarnation, et c'est avec raison, car elle n'est visible ni pour les regards des hommes ni pour ceux mêmes des anges; et comment l'eût-elle été puisqu'elle s'est manifestée par l'Eglise? C'est pour cela qu'il dit : « Sans contredit c'est un grand « mystère ». Oui, c'en est un grand qu'un homme soit Dieu et qu'un Dieu soit homme; homme, il a été vu sans péché; homme, il s'est élevé au ciel et a été prêché dans le monde; les anges l'ont vu avec nous. C'est donc un mystère. Ne le divulguons point, ne l'exposons point en toute occasion, mais menons une vie qui en soit digne. Ceux à qui les mystères sont confiés sont grands. Si l'empereur nous confiait un secret, dites-moi, ne

nous témoignerait-il pas ainsi une grande amitié? Maintenant Dieu nous a confié ce mystère. Et comment, direz-vous, appeler mystère ce que tous connaissent? Non, certes, tous ne le connaissent pas. On l'ignorait avant qu'il fût révélé, et c'est maintenant qu'il a été manifesté aux hommes.

2. Rendons-nous donc dignes d'être les gardiens de ce mystère. Dieu nous a confié un mystère si grand! et nous, nous ne lui confions pas nos biens. Mais lui-même vous dit de les déposer entre ses mains, où personne ne vous les ravira, où les vers ni les voleurs ne sauraient les atteindre; il nous promet de nous les rendre au centuple, et nous ne le croyons pas. Cependant, quand nous confions un dépôt à un homme, il ne nous rend rien de plus, et, s'il nous le rend tout entier, nous en sommes reconnaissants; nous n'exigeons pas, si un voleur l'a ravi, qu'on nous en tienne compte, non plus que si les vers l'ont rongé. Dieu nous rend ici le centuple, il y joint la vie éternelle dans l'autre monde, et personne ne lui confie ses biens. Mais, dit-on, il tarde à les rendre. C'est la plus grande preuve de sa libéralité que de ne pas nous les rendre dans cette vie, sujette à tant d'accidents, mais ici même il nous rend le centuple. Dites-moi, en effet, Paul n'a-t-il pas quitté le tranchet, Pierre la ligne et l'hameçon, Matthieu son bureau, et la terre n'a-t-elle pas été ouverte devant leurs pas plus que devant ceux des rois? N'est-ce pas à leurs pieds qu'étaient déposées les richesses de tous? Ne les en faisait-on pas les dispensateurs et les maîtres? Les âmes ne leur étaient-elles pas confiées, ne s'en remettait-on pas à leur volonté, se déclarant leurs serviteurs?

Et combien de faits semblables se passent aujourd'hui autour de nous? Combien d'hommes petits et chétifs, ne maniant que le hoyau, ayant à peine la nourriture nécessaire, sont, parce qu'ils portent le nom de moines, élevés à nos yeux au-dessus de tous et honorés par les souverains? Mais c'est peu; songez que ce n'est que le surcroît; le principal nous est dispensé dans le siècle à venir. Méprisez les richesses, si vous voulez posséder des richesses; si vous voulez être riche, faites-vous pauvre. Ce sont là les paradoxes de Dieu : il ne veut pas que vous deveniez riche par vos propres efforts, mais par sa grâce. Renonce à cela pour moi, nous dit-il, occupe-toi des objets spirituels, afin d'apprendre à connaître ma puissance; fuis l'esclavage et le joug des richesses. Tant que tu es retenu par elles, tu es pauvre; lorsque tu les auras méprisées, tu seras doublement riche, parce que tout abondera entre tes mains et parce que tu n'auras plus besoin de ce qu'il faut au commun des hommes. Etre riche, en effet, ce n'est pas posséder beaucoup, c'est avoir besoin de peu : en tant qu'il a des besoins, un roi ne diffère pas d'un pauvre. La pauvreté, c'est avoir besoin de ce qu'on n'a pas; en sorte qu'un roi est pauvre en tant qu'il a besoin de ses sujets. Mais il n'en est pas ainsi de celui qui a crucifié sa chair : il n'a besoin de personne; ses mains suffisent pour le nourrir. « Mes mains « nous ont entretenu, mes compagnons et « moi ». (Act. XX, 34.) Paul exprimait cette pensée quand il disait : « Comme n'ayant rien « et possédant tout » (II Cor. VI, 10), lui que les habitants de Lystre ont honoré comme un Dieu. Si vous voulez obtenir le monde, recherchez le ciel; si vous voulez jouir des biens d'ici-bas, méprisez-les. « Cherchez le « royaume des cieux », dit le Sauveur, « et « tout le reste vous sera donné par surcroît ». (Matth. VI, 33.)

Pourquoi admirer de si petites choses? Pourquoi cet enthousiasme pour ce qui ne mérite aucune estime? Jusqu'à quand serez-vous pauvre et mendiant? Levez vos regards vers le ciel, pensez au trésor qu'il renferme, riez-vous de l'or, apprenez-en l'usage et le prix. La jouissance bornée à la vie présente, à cette vie sujette aux accidents, c'est comme un grain de sable ou plutôt comme une goutte d'eau, comparée à un immense abîme; telle est la vie présente comparée à la vie future. Ce n'est point possession, c'est usage; vous n'êtes pas propriétaire, car, dès que vous aurez expiré, que vous le vouliez ou non, d'autres recevront vos biens et les transmettront encore à d'autres, qui les transmettront à leur tour. Nous sommes tous des hôtes, et le maître d'une maison n'en est que le locataire. Souvent, après sa mort, un autre en jouit plus que lui, et le premier maître n'avait pas une condition différente. Il s'est donné beaucoup de peine pour élever cette demeure et la restaurer; mais la propriété n'est que nominale : en réalité ce que nous avons n'est pas à nous. Nous ne possédons que ce que nous envoyons devant nous dans l'autre monde; ce qui reste

sur la terre appartient, non à nous, mais à notre vie, et souvent même nous abandonne de notre vivant. Ce qui est à nous, ce sont uniquement les biens de l'âme, la miséricorde et la bonté. Les biens matériels, ce sont les choses du dehors, suivant l'expression usitée même chez les païens ; elles sont effectivement en dehors de nous. Sachons donc les faire passer au nombre des biens qui sont à nous. Celui qui sort de ce monde ne peut emporter ses richesses, mais il peut recevoir miséricorde. Envoyons plutôt ces biens devant nous pour nous préparer un tabernacle dans les demeures éternelles.

3. Le nom que nous donnons aux richesses (χρήματα) vient de celui de l'usage (κεχρῆσθαι) et non de la possession : en avoir, c'est en user et non les posséder. Dites-moi combien de maîtres a eus un champ, et combien il en aura. Il est un proverbe bien sage (car il ne faut pas dédaigner les proverbes populaires s'ils contiennent quelque sage pensée) : Champ, dis-moi à combien de gens tu as été, à combien de gens tu seras. Et la même chose doit se dire des maisons et de l'argent. La vertu seule sait nous accompagner dans ce grand voyage et passer avec nous dans l'autre vie. Rompons nos liens, éteignons en nous le désir des richesses, afin de nous attacher à celui des biens futurs. Ces deux amours ne peuvent posséder une même âme. « Car ou « elle aimera l'un et haïra l'autre, ou elle s'at- « tachera à l'un et méprisera l'autre ». (Matth. VI, 24.) Considérez, s'il vous plaît, un homme traînant à sa suite un grand nombre de serviteurs, faisant reculer la foule, couvert de vêtements de soie, porté sur un cheval et dressant la tête. N'en soyez point ébahi : il n'est que risible. De même que vous riez quand vous voyez des enfants jouer au souverain, faites-en de même en ce cas ; l'un ne diffère pas de l'autre, ou plutôt le jeu des enfants est plus acceptable, à cause de la grande simplicité de leur âge. Ils n'en font qu'un sujet de rire et d'amusement, au lieu que cet homme est ridicule et plein d'impudence.

Glorifiez Dieu de ce qu'il vous a éloigné de ce rôle théâtral et de cet orgueil. Si vous le voulez, marchant à pied, vous serez plus élevé que l'homme porté sur un char. Et comment? Parce que, si son corps est quelque peu élevé au-dessus de la terre, son âme y est attachée. « Et ma force s'est attachée à ma chair ». (Ps. CI, 6.) Votre pensée, au contraire, plane dans les cieux. — Cet homme a des serviteurs qui lui font faire place. — Eh bien ! est-ce lui ou son cheval qui est le plus honoré? Quelle pire folie que de chasser des hommes pour qu'un animal ait la voie large devant lui ? — Mais il y a quelque chose de respectable à être porté sur un cheval. Cet honneur lui est commun avec ses esclaves. Il est des gens si orgueilleux qu'ils se font suivre sans aucun besoin. Quoi de plus insensé que ceux-là qui veulent attirer les regards par leurs chevaux, la magnificence de leurs habits, les serviteurs qui les suivent ? Quoi de plus frivole qu'une gloire qui résulte des chevaux et des serviteurs? Etes-vous vertueux? n'usez point de pareilles choses ; que votre parure soit en vous-même et ne provienne pas d'ornements étrangers. Des misérables, des coquins, des gens grossiers, tout homme enfin, pourvu qu'il soit riche, peut en avoir autant. Des mimes et des danseurs vont à cheval et ont un serviteur qui court devant eux ; ils n'en sont pas moins des mimes et des danseurs; leurs chevaux et leurs suivants ne les ont pas rendus vénérables. Lorsqu'un homme entouré de cet appareil ne possède aucun des biens de l'âme, tous ces avantages extérieurs sont vains et sans valeur. De même que tout ce dont on revêt un corps débile et corrompu ne l'empêche pas d'être repoussant et corrompu ; de même ici l'âme ne tire aucun avantage de ces objets extérieurs, mais demeure corrompue, s'entourât-on de mille bijoux. N'en soyons donc point fascinés ; éloignons-nous des avantages qui passent, attachons-nous à de plus grands biens, aux biens spirituels, qui nous rendent vraiment respectables, afin d'obtenir le bonheur à venir. Soyons-en tous jugés dignes en le Christ Jésus Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, à présent et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

L'ESPRIT DIT EXPRESSÉMENT QUE, DANS LES TEMPS ULTÉRIEURS, DES HOMMES S'ÉLOIGNERONT DE LA FOI, S'ATTACHANT A DES ESPRITS D'ERREUR ET AUX ENSEIGNEMENTS DES DÉMONS, AVEC L'HYPOCRISIE DE CEUX QUI PROFÈRENT LE MENSONGE, QUI ONT CAUTÉRISÉ LEUR CONSCIENCE, PROHIBENT LE MARIAGE, ENSEIGNENT L'ABSTINENCE DES ALIMENTS QUE DIEU A CRÉÉS, POUR QUE LES FIDÈLES QUI RECONNAISSENT LA VÉRITÉ, EN USENT AVEC ACTIONS DE GRACES. EN EFFET, TOUTE CRÉATURE DE DIEU EST BONNE, ET L'ON NE DOIT REJETER RIEN DE CE QU'ON REÇOIT AVEC ACTIONS DE GRACES, CAR TOUT OBJET EST SANCTIFIÉ PAR LA PAROLE DE DIEU ET L'ORAISON. (IV, 1-5 JUSQU'A 10.)

—

Analyse.

1. L'hérésie demeure en une fluctuation perpétuelle. — Les manichéens, les encratites, les marcionites.
2, 3. Les observances judaïques ont fait leur temps. — La foi et la piété, tout est là.
4. Contre les avares.

1. De même que ceux ui s'attachent à la foi mouillent sur une ancre solide, de même ceux qui l'ont perdue ne peuvent s'arrêter nulle part, mais, errant çà et là en de nombreuses erreurs, ils sont enfin entraînés aux abîmes de la perdition. L'apôtre l'a déjà exprimé, quand il a dit que quelques-uns ont fait naufrage dans la foi, et maintenant il ajoute : « L'Esprit dit expressément que, dans « les temps ultérieurs, des hommes s'éloigne« ront de la foi, s'attachant à des esprits d'er« reur ». C'est des manichéens, des encratites, des marcionites et de toute cette officine, que parle l'apôtre en disant : « Dans les temps ul« térieurs, des hommes s'éloigneront de la « foi ». Vous voyez que la cause de tous les maux qu'il prédit est l'éloignement de la foi. Et que veut dire le mot « expressément ? » Il veut dire : évidemment, clairement, sans contredit ni discussion. Ne vous étonnez pas, dit-il, si ceux qui se sont éloignés de la foi judaïsent encore ; il viendra un temps où ceux qui auront reçu la foi feront pis ; ils ne s'en prendront plus seulement aux aliments, mais au mariage, appliquant à tous ces objets leurs funestes conseils. Ce n'est pas des Juifs qu'il parle; car comment alors dirait-il : « Dans les « temps ultérieurs » et « s'éloigneront de la « foi », mais bien des Manichéens et de leurs docteurs. Il les appelle esprits d'erreur, et avec raison, car ce sont des esprits d'erreur qui leur inspirent cet enseignement. Et que veulent dire ces mots : « Avec l'hypocrisie de « ceux qui profèrent le mensonge ? » C'est que leurs fausses doctrines, ils ne les débitent pas par ignorance, ne sachant ce qu'ils font, mais par feinte, sachant ce qui est vrai, mais ayant cautérisé leur conscience, c'est-à-dire, ayant une vie perverse. Et pourquoi n'a-t-il prophétisé que ces hérétiques ? Ce ne sont pas les seuls dont le Christ a dit : « Il faut qu'il « vienne des scandales ». (Matth. XVIII, 7.) Et ailleurs il a prédit la zizanie poussant dans le champ du père de famille. Mais admirez la prophétie de Paul. Avant les temps où les choses devaient arriver, il en indiquait le temps même. Ne soyez donc pas surpris, si, maintenant que les doctrines de la foi dominent, quelques hommes s'efforcent de glisser parmi nous ces dogmes funestes ; longtemps après l'affermissement de la foi plusieurs l'abandonnèrent.

« Prohibent le mariage, enseignent l'abs« tinence des aliments ». Mais pourquoi donc ne parle-t-il pas des autres hérésies ? Il y a fait allusion par ces mots : « Esprits d'er« reur » et « enseignements des démons ». Mais il ne voulait pas les semer dès lors dans les âmes ; il a seulement désigné ce qui avait commencé à se produire, ce qui concerne les aliments. — « Que Dieu a créés pour l'usage « des fidèles qui reconnaissent la vérité ». Ne les a-t-il donc pas créés pour les infidèles ? Et comment cela, puisqu'ils s'en écartent eux-mêmes par les lois qu'ils s'imposent ? Mais quoi, la vie sensuelle n'est-elle pas prohibée ? — Energiquement. — Pourquoi, si les aliments sont créés pour que nous en usions ? Parce que Dieu a créé le pain et défendu l'intempérance, créé le vin et défendu l'intempérance,

Ce n'est pas comme impure en elle-même qu'il nous défend la mollesse, mais parce qu'elle énerve l'âme par l'intempérance. « En « effet, toute créature de Dieu est bonne, et « l'on ne doit rejeter rien de ce qu'on reçoit « avec actions de grâces ». Ce que Dieu a créé est bon. « Et tout était très-bon ». (Gen. I, 31.) En disant : Créature de Dieu, il a fait entendre tous les aliments, et d'avance il repousse l'hérésie de ceux qui prêchent une matière éternelle et disent que les aliments en proviennent. Mais, si les créatures sont bonnes, pourquoi ajoute-t-il : Sanctifié par la parole et par l'oraison ? Car ce qui est sanctifié devait être impur. Ce n'est point cela, mais il parle ici contre ceux qui croient que certains objets sont immondes par eux-mêmes. Il établit donc deux principes, l'un que nulle créature n'est immonde, l'autre que si elle l'était vous avez un remède à y apporter. Faites le signe de la croix, rendez grâces, glorifiez Dieu, et toute impureté s'évanouit. Mais, dira-t-on, pouvons-nous purifier ainsi même ce qui est immolé aux idoles ? Oui, si vous ignorez que ce soit immolé aux idoles ; si vous le savez et que vous en usiez, vous serez impur, non parce que l'objet a été immolé, mais parce que, ayant reçu la défense d'avoir rien de commun avec les démons, vous l'avez ainsi violée. Ce n'est pas l'objet qui est impur par sa nature, mais il l'est devenu par suite de votre libre arbitre et de votre désobéissance. La chair de porc n'est-elle donc pas impure ? Non, si on la prend avec actions de grâces, après avoir fait le signe de la croix, et nul autre aliment non plus : c'est la volonté qui est impure, lorsqu'elle ne rend pas grâces à Dieu.

« En présentant cette doctrine à vos frères, « vous serez un bon serviteur de Jésus-Christ, « nourri des paroles de la foi et de la bonne « doctrine que vous avez suivie (6) ». Que veut dire l'apôtre ? Ce qu'il a exprimé en disant que c'est un grand mystère, et que s'abstenir de ces aliments est l'œuvre des démons, parce qu'ils sont purifiés par la parole de Dieu et l'oraison. « Nourri des paroles de la foi et de la « bonne doctrine que vous avez suivie. Eloi- « gnez-vous des fables profanes et dignes de « vieilles femmes ; exercez-vous à la piété (6, « 7) ». « En présentant cette doctrine » : vous voyez que nulle part ici il n'est question de puissance impérieuse, mais de condescendance. « En présentant », dit-il. Il n'a pas dit : En ordonnant, en prescrivant, mais : En présentant. Présentez-la comme si vous donniez un avis ; provoquez des entretiens sur la foi. « Nourri », dit-il encore, montrant ainsi la perpétuité du zèle pour la bonne doctrine.

2. Car de même que nous demandons notre pain quotidien, de même nous recevons sans cesse des paroles de foi, qui sont pour nous une nourriture perpétuelle. « Nourri », c'est-à-dire, les digérant, les retournant sans cesse, les méditant toujours ; car ce n'est pas une nourriture vulgaire. « Eloignez-vous des fa- « bles profanes et dignes de vieilles femmes ». Quelles sont ces fables ? Les observances judaïques. Il les appelle fables ; elles le sont assurément, soit comme ajoutées à la parole de Dieu, soit comme n'étant plus de saison. Ce qui vient en son temps est utile ; hors de là ce n'est plus seulement inutile, mais nuisible. Imaginez un homme de plus de vingt ans venant téter sa nourrice, combien ne se rendrait-il pas ridicule ? Vous voyez donc dans quel sens l'apôtre dit que ces enseignements sont coupables et dignes de vieilles femmes, parce qu'ils sont d'un autre temps et forment obstacle à la foi. Ramener sous la loi de crainte une âme qui s'est élevée plus haut, c'est un précepte coupable. « Exercez-vous à la piété », c'est-à-dire, à une foi pure, à une vie droite, car c'est en cela que consiste la piété. Nous avons donc besoin de nous y exercer. « L'exer- « cice corporel », continue l'apôtre, « n'a « qu'une mince utilité (8) ». Quelques-uns pensent qu'il parle ici du jeûne, mais loin de nous cette pensée ; ce n'est pas là un exercice corporel, mais spirituel. S'il était corporel il nourrirait le corps ; s'il le dessèche et l'amaigrit, il n'est pas corporel. Ce n'est donc point des mortifications du corps que parle ici l'apôtre ; nous avons besoin d'exercer notre âme. L'exercice corporel ne produit pas d'avantage réel, mais seulement quelque utilité pour le corps ; celui de la piété rend du fruit pour l'avenir, et nous le recueillons en ce monde et dans le ciel.

« Cette parole est fidèle (9) », c'est-à-dire vraie, pour ce monde et pour l'autre [1]. Considérez comment Paul ramène partout cette pensée ; il n'a pas besoin de prouver, mais seulement d'affirmer, parce que c'est à Timo-

[1] On lit à la fin du verset précédent : La piété est utile à tout, elle contient la promesse de la vie présente et de la vie future.

thée qu'il s'adresse. Oui, nous vivons ici dans d'heureuses espérances. Celui dont la conscience est sans reproche, qui sans cesse agit avec droiture, se sent heureux, même en ce monde ; de même que le méchant est châtié non-seulement dans la vie future, mais dans celle-ci, vivant sans cesse dans la crainte, n'osant regarder personne avec aisance, tremblant, pâlissant, tourmenté. N'est-il pas vrai que les hommes cupides et voleurs ne sont jamais rassurés sur ce qu'ils possèdent ? Que les adultères, les meurtriers mènent une vie fort misérable, n'osant lever les yeux sans inquiétude même sur le soleil ? Est-ce là vivre ? Non certes; c'est une mort douloureuse. « C'est « pour cela », dit l'apôtre, « que nous suppor« tons les fatigues et les outrages, parce que « nous avons mis notre espérance au Dieu vi« vant, qui est Sauveur de tous les hommes et « surtout des fidèles (10) ». Comme s'il disait : Pourquoi nous imposer tant de peines, si nous n'attendons pas les biens futurs ? Pourquoi tous les hommes nous outragent-ils ? Tout ce que nous avons souffert n'est-il pas terrible ? Et avons-nous souffert en vain tant d'injures, d'outrages et de maux de toute sorte ? Si nous n'avons pas mis notre espérance dans le Dieu vivant, pourquoi les avons-nous supportés ? S'il sauve les infidèles en ce monde, combien plus les fidèles dans l'autre ? De quel salut veut-il parler ? De celui de l'autre vie. — « Qui est le Sauveur de tous les hommes et « surtout des fidèles », ce qui signifie qu'il leur témoigne un soin plus grand. Il a d'abord parlé de cette vie. Et comment, dira-t-on, Dieu est-il le Sauveur des fidèles ? S'il ne l'était pas, il ne les eût pas garantis de leur perte, quand ils sont attaqués de toutes parts. En cette vie il exhorte le fidèle à affronter les dangers, à ne pas se laisser abattre, quand il a un Dieu si bon, à ne pas réclamer une assistance étrangère, mais à tout supporter de bon cœur et avec générosité. Ceux, en effet, qui aspirent aux biens de la vie affrontent les soucis, lorsqu'ils aperçoivent l'espoir d'un gain.

Enfin viendront les derniers temps : « Dans « les temps ultérieurs », a dit l'apôtre, « des « hommes s'éloigneront de la foi, s'attachant « à des esprits d'erreur et aux enseignements « des démons, avec l'hypocrisie de ceux qui « profèrent des mensonges, qui ont cautérisé « leur conscience, prohibent le mariage ». Mais quoi, dira-t-on, ne prohibons-nous pas nous-mêmes le mariage ? Non certes, à Dieu ne plaise, nous ne le défendons pas à ceux qui le désirent, mais ceux qui ne le désirent pas, nous les exhortons à la virginité. Autre chose est prohiber, autre chose est laisser maître de son choix : celui qui impose une prohibition le fait d'une manière absolue ; celui qui exhorte à la virginité comme à quelque chose de plus grand ne prohibe point le mariage ; il s'en tient au conseil. « Prohibent le mariage, en« seignent l'abstinence des aliments que Dieu « a créés, pour que les fidèles, qui reconnais« sent la vérité, en usent avec actions de « grâces ». L'apôtre a bien dit : Qui « recon« naissent » la vérité. L'état ancien n'était qu'une figure : il n'y a pas de viande impure par elle-même ; elle ne le devient que par rapport à la conscience de celui qui en use. Pourquoi Dieu a-t-il interdit aux Juifs tant d'aliments ? Pour réprimer leur grande sensualité. S'il leur eût dit : Ne faites pas de repas sensuels, ils ne se fussent abstenus de rien ; il a donc renfermé cette règle sous l'obligation de la loi, afin de les contenir par une crainte plus grande. Il est évident que le poisson est plus impur que le porc ; cependant Dieu ne l'a pas interdit. Pour savoir combien ils étaient en proie à la sensualité, écoutez ce que dit Moïse : « Le bien-aimé a mangé, il s'est engraissé, il « s'est épaissi, il a regimbé ». (Deut. XXXII, 15.) Il y a aussi une autre cause. Dieu défendait aux Juifs, qui allaient vivre dans un pays resserré, d'user des autres animaux, afin qu'ils fussent contraints de se nourrir de bœufs et d'égorger des brebis, prescription sage à cause d'Apis et du veau ; car Apis était impur, odieux à Dieu, souillé, profane.

3. Mettez ces objets sous vos yeux, méditez-les ; car c'est ce que l'apôtre fait entendre par ces mots : « Nourri des paroles de la foi ». Ne vous bornez pas à exhorter les autres, mais méditez-les vous-même. « Nourri des paroles « de la foi et de la bonne doctrine que vous « avez suivie. Eloignez-vous des fables pro« fanes et dignes de vieilles femmes ». Pourquoi Paul n'a-t-il pas dit : Abstenez-vous, mais : Eloignez-vous ? Ne descendez point à disputer contre ces hommes, mais exhortez ceux qui vous sont confiés à repousser ces doctrines. Car on ne saurait rien gagner à lutter ainsi contre ceux qui se sont détournés de la voie de Dieu, sauf le cas où nous penserions qu'il y eût scandale, parce que nous pa-

raîtrions nous refuser à la discussion, faute de bonnes raisons. « Exercez-vous à la piété »; or la piété a pour objet une vie pure, une conduite excellente. Celui qui s'exerce aux luttes gymnastiques, se conduit en tout comme un athlète, même en dehors du temps destiné aux combats; il supporte les abstinences prescrites et des sueurs fréquentes. « Exercez-vous à la piété », dit le texte; « car « l'exercice corporel n'a qu'une mince utilité; « mais la piété est utile à tout, ayant les pro- « messes de la vie présente et de la vie fu- « ture ». Pourquoi a-t-il rappelé ici l'exercice corporel? Pour montrer, par la comparaison, la supériorité de l'autre, parce que le premier exige de nombreuses fatigues, sans apporter d'avantage qui mérite qu'on en tienne compte, tandis que l'exercice de l'âme en apporte de perpétuels et d'immenses. De même il dit aux femmes de se parer, non avec des frisures, de l'or, des perles et de somptueux vêtements, mais comme il convient à des femmes qui enseignent la piété par leurs bonnes œuvres.

« Cette parole est fidèle et digne d'être reçue « par tous. C'est pour cela que nous suppor- « tons les fatigues et les outrages ». Paul supportait les outrages, et vous les trouvez insupportables? Paul supportait les fatigues et vous voulez vivre dans la mollesse? S'il y eût vécu, il n'eût pas obtenu ces grands biens. Car si les biens précaires et corruptibles de cette vie ne s'acquièrent jamais sans travaux et sans sueurs, à combien plus forte raison les biens spirituels! — Mais, dira-t-on, il en est beaucoup qui reçoivent ceux de cette vie par héritage. — Dans ce cas même, la garde et la conservation des richesses n'est pas dépourvue de peines, et le riche n'éprouve pas moins de fatigues et de chagrins que les autres. Et d'ailleurs combien, après mille fatigues et mille soucis, ont vu s'évanouir leur fortune, assaillis à l'entrée du port par un coup de vent subit et faisant naufrage au plus beau de leurs espérances. Pour nous, rien de semblable : c'est Dieu qui est l'auteur de la promesse et « l'espérance ne « confond point ». (Rom. v, 5.) Ne savez-vous pas, vous aussi, qui vous agitez dans les affaires de la vie, combien, après d'innombrables travaux, n'en ont point recueilli le fruit, soit parce que la mort les a enlevés auparavant, soit parce qu'un revers est survenu, une maladie les a atteints, des calomniateurs les ont attaqués, soit que toute autre cause (les accidents humains sont nombreux) les ait entraînés les mains vides? — Mais, me répondra-t-on, ne voyez-vous pas ceux qui réussissent, ceux qui, avec peu de peine, se procurent de grands biens? — Et quels biens? Des richesses, des maisons, tant et tant d'arpents de terre, des troupeaux d'esclaves, un grand poids d'argent et d'or? C'est là ce que vous appelez des biens? Et vous ne vous couvrez pas le visage? Et vous ne vous cachez pas sous terre, homme instruit dans la philosophie du ciel et qui aspirez aux choses terrestres, qui appelez biens ce qui ne mérite pas qu'on en parle? Si ce sont des biens, il faut donc appeler bons ceux qui les possèdent; car celui qui possède le bien, comment ne serait-il pas bon?

Eh! dites-moi : lorsque ces riches sont injustes et voleurs, dirons-nous qu'ils sont bons? Car, si la richesse amassée par la fraude est un bien, plus elle s'accroît plus on devra juger bon celui qui la possède. L'homme d'une cupidité sans frein est donc un homme de bien, et, si la richesse est bonne, celui qui l'augmente ainsi sera d'autant meilleur qu'il aura fraudé davantage. Voyez-vous la contradiction? — Mais, répondra-t-on, s'il n'a dépouillé personne? — Comment cela se peut-il? la passion est funeste — mais on le peut — non, non cela n'est pas; le Christ l'a témoigné en disant : Faites-vous des amis des richesses d'iniquité. (Luc, xvi, 9.) — Mais quoi, si l'on a reçu l'héritage de son père? — Eh bien, on a reçu le fruit de l'iniquité. Ce n'est pas depuis Adam que sa famille est riche; il est probable que beaucoup de ses ancêtres ont vécu obscurs et qu'il s'en est trouvé un qui s'est enrichi en usurpant le bien d'autrui. — Mais Abraham possédait-il des richesses injustes? et Job, l'homme sans reproche, juste, véridique, pieux, qui s'abstenait de tout mal? Leurs richesses ne consistaient pas dans l'or, dans l'argent ni dans les édifices, mais en troupeaux, et celui-ci fut enrichi par Dieu [1]. Qu'il fût riche en troupeaux, cela résulte manifestement du texte où l'écrivain, énumérant ce qui arriva à ce saint personnage, dit que ses chameaux, ses cavales et ses ânes périrent, mais ne dit pas que l'on vint lui enlever son or. Abraham était riche en serviteurs. Quoi donc, les avait-il achetés? Nullement; c'est pourquoi l'Écriture dit que ses trois cent dix-huit servi-

[1] Θεόπλουτος, *obscurius dictum*, dit ici Field, dans une note. *Montf.: Etiam secundum Deum dives erat.* Mais voyez Job. XLII, 12;

teurs étaient nés chez lui. Il avait aussi des brebis et des bœufs. Comment donc put-il envoyer des bijoux d'or à Rébecca ? C'est qu'il avait reçu des présents de l'Egypte, mais il n'avait commis ni violence ni fraude.

4. Et vous, dites-moi, comment êtes-vous riche ? — J'ai hérité de mes biens. — Et de qui cet autre les a-t-il reçus ? — De mon aïeul. — Et de qui celui-là ? — De son père. — Pourrez-vous, en remontant à plusieurs générations, me montrer que vos richesses sont légitimes ? Non, vous ne le pourrez pas ; il faut que la racine et l'origine soient entachées d'injustice. Et comment ? Parce que Dieu, à l'origine, n'a point créé de riche ni de pauvre ; il n'a pas non plus amené l'un en présence d'une masse d'or, empêchant l'autre de le découvrir, mais il a livré à tous la même terre. Comment donc, lorsqu'elle est commune, l'un en possède-t-il tant et tant d'arpents et l'autre pas une motte ? — C'est mon père, répondez-vous, qui me les a transmis. — Mais de qui les avait-il reçus ? — De ses ancêtres. — Il faut pourtant arriver à un premier terme. Jacob est devenu riche, mais en recevant la récompense de ses peines. Pourtant je ne veux pas creuser cette difficulté ; soit : il y a une richesse légitime, pure de toute rapine ; vous n'êtes pas responsable des gains illicites de votre père ; vous possédez le fruit de la rapine, mais vous n'avez pas volé vous-même. Je vous accorderai même que votre père n'a pas volé non plus, mais qu'il s'est trouvé en possession de cet or, qui a jailli du sein de la terre. Eh bien, la richesse est-elle bonne à cause de cela ? — Non, sans doute, direz-vous, mais elle n'est pas non plus mauvaise. — Elle ne l'est pas, si le riche n'a pas commis de rapines et en a fait part à ceux qui sont dans le besoin ; mais s'il a refusé de le faire, elle est mauvaise et pleine d'embûches. — Mais, tant qu'elle ne cause pas de mal, elle n'est pas mauvaise, quand même elle n'opérerait pas de bien. — Soit ; mais n'est-ce pas un mal que de retenir seul ce qui appartient au Seigneur, que de jouir seul du bien qui est à tous ? et la terre n'est-elle pas à Dieu, avec tout ce qu'elle renferme ? Si donc nos richesses appartiennent au Seigneur du monde, elles sont aux hommes qui sont ses serviteurs comme nous ; car tout ce qui appartient au Seigneur est pour l'usage de tous. Ne voyons-nous pas que, dans les grandes maisons, les choses sont ainsi réglées, c'est-à-dire que la nourriture est également partagée à tous, comme sortant de la provision du maître, et sa maison étant destinée à l'entretien de tous ? Ce qui appartient à l'Etat, les villes, les places, les promenades sont communes à tous ; nous y avons tous part également.

Considérez l'économie divine : Dieu, pour faire rougir les hommes, a mis en commun certains objets, tels que l'air, le soleil, l'eau, la terre, le ciel, la mer, la lumière, les astres, et nous en a fait part également comme à des frères ; le Créateur a donné semblablement à tous des yeux, un corps, une âme, la même nature ; tout provient de la terre, tous proviennent d'un seul homme, tous ont une même demeure. Mais rien de tout cela ne fait honte à notre avarice. Il a mis encore en commun d'autres objets, les bains, les villes, le[s] places, les promenades. Voyez, rien de to[ut] cela n'engendre de luttes, et l'on en jouit [en] paix ; c'est quand un homme essaie de t[irer] à lui et de s'approprier un objet que la q[ue]relle commence ; comme si la nature elle-même s'indignait de ce que Dieu nous ayant réunis pour vivre en société, nous nous querellons pour nous diviser, et dépeçons ces objets pour nous les approprier, pour user des mots : le tien et le mien. C'est alors qu'ont lieu la lutte et la souffrance. Mais, pour les biens communs, ce fait ne se produit pas ; on ne voit ni lutte ni querelle. C'est donc là notre destinée la plus réelle et la plus conforme à la nature. Pourquoi jamais personne n'a-t-il un procès au sujet d'une place publique ? C'est parce qu'elle est commune à tous ; tandis qu'à chaque instant nous en voyons pour une maison ou pour de l'argent. Ce qui est nécessaire nous est offert en commun, mais nous ne savons pas maintenir la communauté dans les objets de mince importance. Dieu nous a livré ceux-là en commun, pour nous apprendre ainsi à jouir en commun des autres ; mais cela même ne suffit point à nous instruire.

Et, comme je le disais, comment celui qui possède la richesse serait-il bon ? C'est impossible ; il ne le devient que s'il en fait part à d'autres ; s'il s'en dépouille, c'est alors qu'il est bon ; tant qu'il la retient, il ne l'est pas. Est-ce donc un bien, ce qui nous fait méchants quand on le conserve, et bons quand on s'en dépouille ? Ce n'est donc pas posséder des trésors, qui est un bien ; c'est quand il ne les a plus

qu'un homme se montre bon. La richesse n'est donc pas un bien, si la refuser, quand vous pouvez la recevoir, vous fait homme de bien. Si donc nous le sommes, en faisant part à d'autres de la richesse, quand nous la possédons, et en ne l'acceptant pas, quand on nous la donne; si nous ne le sommes pas, quand nous la recevons ou l'acquérons, comment serait-elle un bien? Ne l'appelez donc point ainsi. Vous n'êtes pas le maître de votre or, parce que vous le regardez comme un bien, parce que vous vous laissez enchanter par lui. Purifiez votre entendement, ayez un jugement sain, et vous deviendrez alors un homme vertueux; apprenez à connaître les vrais biens. Et quels sont-ils? La vertu, la bonté, voilà les biens; ce n'est pas la richesse. Suivant cette règle, plus vous serez généreux en aumônes, plus vous serez homme de Dieu, en réalité et dans l'estime des hommes; mais non, si vous gardez vos richesses. Devenons vertueux, et afin de l'être et afin d'obtenir les biens futurs en le Christ Jésus, Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

PRESCRIVEZ ET ENSEIGNEZ CELA. QUE NUL NE MÉPRISE VOTRE JEUNESSE, MAIS SOYEZ L'EXEMPLE DES FIDÈLES PAR VOS PAROLES, VOS RELATIONS, VOTRE CHARITÉ, VOTRE FOI, VOTRE CHASTETÉ. JUSQU'A MON ARRIVÉE, APPLIQUEZ-VOUS A LA LECTURE, A L'EXHORTATION, A L'ENSEIGNEMENT. NE NÉGLIGEZ POINT LA GRACE QUI EST EN VOUS, QUI VOUS A ÉTÉ DONNÉE PAR LA PROPHÉTIE, AVEC L'IMPOSITION DES MAINS SACERDOTALES. (IV, 11-14, JUSQU'A V, 7.)

Analyse.

1. Devoirs d'un évêque; de la conduite qu'il doit tenir envers les vieillards et les jeunes gens, envers les femmes âgées et les jeunes femmes, envers les veuves.
2. Devoirs de la veuve.
3, 4. Contre les excès de la table. — Effrayante peinture.

1. Il est des objets qui ont besoin de prescriptions, et d'autres, d'enseignement. Si donc vous commandez là où il faut instruire, vous vous rendrez ridicule, et il en sera de même si vous enseignez là où il faut commander. Ainsi, ne pas être pervers, il ne faut pas l'enseigner, mais l'ordonner, l'interdire avec une grande énergie; ne pas judaïser, c'est matière à prescription. Mais si vous dites que l'on doit répandre ses biens, garder la virginité, si vous discourez sur la foi, alors il faut un enseignement. Aussi Paul établit-il les deux choses : « Prescrivez et enseignez », dit-il. Par exemple, si quelqu'un porte des amulettes ou quelque objet semblable, et sait qu'il fait mal, c'est de prescription qu'il a besoin; s'il l'ignore, c'est d'instruction.

« Que nul ne méprise votre jeunesse », dit-il. Vous voyez que le prêtre doit prescrire, parler avec énergie et non toujours enseigner. La jeunesse est souvent méprisée par le préjugé commun; c'est pourquoi il dit : « Que nul ne méprise votre jeunesse ». Car il faut que celui qui enseigne soit honoré. — Mais, dira-t-on, que devient le mérite de la modération et de la condescendance, si l'on est défendu contre le mépris? Dans les choses qui le concernent lui seul, qu'il souffre le mépris; car c'est ainsi que par la longanimité, l'enseignement chrétien se perfectionne; mais, pour ce qui regarde le prochain, il n'en doit plus être de même, car ce ne serait plus modération, mais, indifférence. S'il tire vengeance des injures qu'il a reçues, des insultes, des trames ourdies contre lui, on a raison de le blâmer; mais, quand il s'agit du salut d'autrui, qu'il parle avec autorité, qu'il unisse l'énergie à la prévoyance : c'est d'énergie qu'il est alors besoin et non de douceur, afin d'éviter un dommage public. Il n'y a pas d'ailleurs de moyen terme : « Que nul ne méprise votre jeunesse »; c'est qu'en effet, si l'on mène une vie contraire à la légèreté de cet âge, au lieu du mépris on s'acquiert une haute estime. « Mais soyez

« l'exemple des fidèles par vos paroles, vos « relations, votre charité, votre foi, votre chas« teté ; — vous montrant en toutes choses un « modèle de bonnes œuvres ». (Tit. II, 7.) C'est-à-dire, soyez un parfait modèle de conduite, et comme une image offerte aux regards de tous, une loi vivante, une règle, un exemplaire de bonne vie, car tel doit être celui qui enseigne. « Par vos paroles » : qu'elles soient donc empreintes d'affabilité, « dans vos rela« tions, dans la charité, la foi » orthodoxe, « la charité », la réserve.

« Jusqu'à mon arrivée, appliquez-vous à la « lecture, à l'exhortation, à l'enseignement ». L'apôtre ordonne à Timothée de s'appliquer à la lecture. Ecoutons-le tous et apprenons à ne pas négliger la méditation des choses divines. Il dit aussi : « Jusqu'à mon arrivée ». Voyez comment il le console, car ce disciple orphelin devait chercher son maître. « Jusqu'à mon ar« rivée, appliquez-vous à la lecture » des Ecritures divines, « à l'exhortation » mutuelle, « à l'enseignement. Ne négligez point la grâce « qui est en vous, qui vous a été donnée par la « prophétie ». C'est de la grâce d'enseigner qu'il parle. « Avec l'imposition des mains sa« cerdotales » ; non du simple sacerdoce, mais de l'épiscopat, car ce n'étaient pas des prêtres qui créaient un évêque.

« Méditez ces choses, arrêtez-y votre es« prit (15) ». Voyez comment il revient auprès de Timothée sur les mêmes exhortations, voulant montrer que tel doit être l'objet principal du zèle de celui qui enseigne. « Veillez sur « vous et sur votre enseignement, ne vous en « laissez pas distraire ». C'est-à-dire, veillez sur vous-même et enseignez les autres. « Car en « agissant ainsi, vous vous sauverez, vous et « ceux qui vous écoutent (16) ». Car celui qui se nourrit des paroles de l'enseignement en recueille le premier les fruits : en avertissant les autres, il atteint son propre cœur. Ce que dit l'apôtre, il ne le dit pas à Timothée seul, mais à tous. S'il parle ainsi à un homme qui ressuscitait les morts, que pourrons-nous répondre? Le Christ a dit : « Semblable à un « père de famille qui tire de son trésor des « choses nouvelles et anciennes ». (Matth. XIII, 52.) Et le bienheureux Paul dit à son tour : « Afin que, par la patience et la conso« lation des Ecritures, nous possédions l'espé« rance ». (Rom. XV, 4.) Surtout il l'a pratiqué lui-même, lorsqu'il s'instruisait de la loi de ses pères auprès de Gamaliel, en sorte que depuis lors il avait dû s'appliquer à la lecture; il s'adressait sans doute les avertissements qu'il adressa depuis à autrui. Vous le voyez sans cesse citer les témoignages des prophètes et en scruter le sens caché. Ainsi Paul s'appliquait à la lecture, et ce n'est pas un mince profit que celui qu'on peut tirer des Ecritures ; mais aujourd'hui nous les négligeons. — « Afin que « votre progrès soit manifeste à tous (15) ». Vous voyez qu'il voulait que son disciple devînt, sur ce point aussi, grand et digne d'admiration, mais que Timothée avait encore besoin de cet avis. « Afin que votre progrès soit « manifeste à tous » ; non-seulement dans sa conduite, mais dans les discours de son enseignement.

2. « Ne réprimandez point un ancien ». (V, 1.) Veut-il ici parler d'un prêtre? je ne le pense pas : il parle de tout homme avancé en âge. Mais quoi ! s'il a besoin d'être redressé? Comportez-vous envers lui, suivant l'avis de Paul, comme envers un père qui aurait commis une faute, parlez-lui de la même façon. « Repre« nez les femmes âgées comme des mères, les « jeunes gens comme des frères, les femmes « jeunes comme des sœurs, en toute chasteté « (2) ». La chose est pénible de sa nature, je dis la nécessité de reprendre ; elle l'est surtout quand il s'agit d'un vieillard ; et, si c'est un jeune homme qui doit le faire, il est trois fois exposé à l'accusation de témérité. La rudesse du fond est adoucie par la douceur de la forme. Car il est possible de reprendre sans blesser, si l'on veut s'y appliquer ; il y faut une grande prudence, mais on le peut. « Les jeunes gens comme des frères ». Pourquoi l'apôtre lui donne-t-il ici cet avis? Il fait entendre par là que la jeunesse est fière. Il faut donc là aussi adoucir la réprimande par la modération du langage. « Les femmes jeu« nes comme des sœurs ». Et il ajoute : « En « toute chasteté ». N'évitez pas seulement des relations coupables, mais toute occasion de soupçon. Comme les rapports avec les jeunes femmes y échappent difficilement, mais que l'évêque doit en avoir, il ajoute : « En toute chasteté ». Mais, Paul, pourquoi adresser cette prescription à Timothée? Je le fais, me répond-il, parce qu'en m'adressant à lui je parle à tous les [illegible]. S'il parle ainsi à Timothée, que chacun de nous comprenne ce qu'il doit être, évitant

[1] Les mots νεωτέρους ὡς ἀδελφούς, sont ici transposés.

toute occasion de soupçon et ne donnant pas l'ombre d'un prétexte à ceux qui veulent nous calomnier.

« Honorez les veuves qui sont véritablement « veuves (3) ». Pourquoi ne parle-t-il pas ici de la virginité, pas même pour dire : Honorez les vierges? Apparemment parce qu'il ne s'en trouvait point alors, ou qu'elles avaient succombé. Car, dit-il, Satan en a entraîné plusieurs à sa suite. « Honorez les veuves qui sont véritable- « ment veuves ». L'on peut donc n'avoir plus de mari et n'être pas veuve. De même que l'on n'est pas vierge, pour vivre en dehors du mariage, mais qu'il faut être irréprochable et toujours appliquée à ses devoirs, de même en est-il de la viduité : ce qui fait la veuve, ce n'est pas la perte d'un époux, mais la vie passée dans la continence, la patience et la solitude. Voilà les veuves que l'apôtre recommande d'honorer avec raison. On doit en effet un grand respect à ces femmes, puisqu'elles sont seules, puisqu'elles n'ont plus un homme pour les protéger ; mais, auprès de la foule, leur état est exposé au blâme et paraît de mauvais augure. Aussi l'apôtre veut-il qu'elles soient grandement honorées par le prêtre ; et ce n'est pas seulement pour cela, mais parce que leur état en est digne.

« Si une veuve a des enfants ou des petits « enfants, qu'elle apprenne d'abord à faire ré- « gner la piété dans sa maison et à rendre ce « qu'elle doit à ses parents (4) ». Voyez la prudence de Paul et comment, dans ses avis, il fait souvent appel à des raisonnements humains. Il n'a point apporté ici une idée grande et sublime, mais quelque chose qui fût accessible à tous : rendre ce qu'elle doit à ses parents. Comment cela ? Vous avez été nourrie, vous avez grandi, vous avez joui de l'honneur qu'ils vous transmettaient. Ils ont quitté ce monde, et vous n'avez pu les payer de retour, car vous ne leur avez donné ni la vie ni la nourriture ; rendez-leur ce bienfait dans leurs descendants, acquittez dans vos enfants votre dette envers eux : « Que ces veuves ap- « prennent d'abord à faire régner la piété dans « leurs maisons ». L'apôtre exprime ainsi par un mot l'accomplissement de tous les devoirs. « Car », dit-il, « cela est favorablement accueilli « de Dieu (4) ». Et comme il a dit : « Qui sont « véritablement veuves », il exprime ce qu'est une véritable veuve. « Celle-là est véritablement « veuve qui vit dans la solitude, espérant en « Dieu et persévérant nuit et jour dans la « prière et l'oraison ; mais celle qui est dans « les délices est morte toute vivante (5, 6) ». Ainsi l'apôtre nous dit : Celle qui n'a pas choisi une vie mondaine, et qui vit dans la viduité, celle-là est véritablement veuve ; celle qui espère en Dieu comme on le doit faire, qui s'adonne à l'oraison et y persévère nuit et jour, celle-là est veuve ; ce qui ne veut pas dire que la veuve qui a des enfants ne le soit pas véritablement, car l'apôtre admire aussi celle qui donne à ses enfants l'éducation qu'elle leur doit, mais il parle ici de celle qui n'a pas d'enfants, qui est seule. Il la console ensuite de ne point avoir d'enfants, en lui disant que c'est ainsi qu'elle est parfaitement veuve, parce qu'elle se trouve privée non-seulement de la consolation que lui eût donnée son mari, mais de celle qu'elle eût reçue de ses enfants ; elle a Dieu pour les remplacer tous. Car celle qui est privée d'enfants n'est pas au-dessous de l'autre ; mais l'apôtre remplit par ses consolations le vide que cette privation lui fait éprouver. Ne vous affligez pas, lui dit l'apôtre, si vous entendez cette parole qu'il faut élever des enfants (4), vous qui n'en avez pas, comme si votre dignité en était amoindrie, car vous êtes véritablement veuve. « Celle qui vit dans les délices est morte toute « vivante ».

3. Plusieurs en effet, ayant des enfants, conservent la viduité, non pour s'interdire les jouissances de la vie, mais plutôt pour en nourrir le goût chez elles, pour vivre avec plus d'indépendance et se donner davantage aux passions du monde ; que leur dit-il ? « Celle qui vit dans les délices est morte toute « vivante ». Quoi ! une veuve ne doit pas vivre dans les délices? Non, vous dit l'apôtre. Si donc la faiblesse de l'âge et de la nature ne rend point nécessaire une pareille vie, mais si cette manière d'agir procure la mort et la mort éternelle, que pourraient alléguer des hommes qui vivent ainsi? C'est avec justice qu'il a dit : « Celle qui vit dans les délices est morte toute « vivante ». Voyons ce que font les vivants, quelle est la condition des morts et dans quels rangs nous devons la placer. Les vivants sont ceux qui font les œuvres de la vie à venir, de la véritable vie. Or, quelles sont les œuvres de la vie à venir, dont nous devons nous occuper sans cesse ? Ecoutez la parole du Christ : « Venez hériter du royaume qui vous a été pré-

« paré depuis la création du monde. Car j'ai « eu faim, et vous m'avez donné à manger; « j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ». (Matth. xxv, 34, 35.) Les vivants ne sont pas distingués des morts seulement par la vue du soleil et des cieux; non, dis-je, ce n'est point ainsi qu'ils diffèrent, mais par la pratique du bien, et s'ils ne le pratiquent pas, ils ne vaudront pas mieux que des morts.

Et, pour vous en instruire, écoutez comment on peut vivre, bien qu'on soit mort. « Dieu », dit l'Evangile, « n'est pas le Dieu des morts, mais « des vivants ». (Matth. xxii, 32.) Mais, dira-t-on, c'est une autre énigme. Eh bien ! éclaircissons-les toutes deux. Celui-là est mort quoique vivant, qui vit dans les délices. Et comment? c'est qu'il ne vit que par son ventre et non par ses autres sens; ainsi il ne voit pas ce qu'il doit voir, n'entend pas ce qu'il doit entendre, ne dit pas ce qu'il doit dire, ce que doivent voir, entendre et dire les vivants; mais, tel qu'un homme qui, étendu sur son lit, ferme les yeux, et rapprochant ses paupières ne s'aperçoit plus de rien de ce qui se passe, tel est cet homme, ou plutôt il est dans un état bien pire. Car le premier est également insensible à ce qui est bon et à ce qui est mauvais; l'autre n'est sensible qu'au mal, et quant au bien il n'en éprouve pas plus l'impression qu'un cadavre. Rien ne l'émeut des choses de la vie future; en cela donc il est mort; sa passion le saisit dans ses bras et l'entraîne comme dans une sombre retraite, dans un lieu obscur, dans un antre impur, et le fait demeurer dans les ténèbres, comme les morts dans leur sépulcre. En effet, quand il passe tout son temps à table ou dans l'ivresse, n'est-il pas dans les ténèbres? n'est-il pas mort? Le matin même où il paraît à jeun, il ne l'est pas franchement; il n'a pas cuvé tout son vin de la soirée, il est en proie au violent désir de la débauche qui va commencer, lui qui passe et la soirée et le milieu du jour dans les festins, toute la nuit et la meilleure partie de la matinée dans un sommeil pesant. Dites-moi, devons-nous compter cet homme au nombre des vivants? Et que dire des tempêtes produites dans l'âme par la volupté, tempêtes qui se répandent jusque dans le corps? De même qu'un amas continu de nuages ne laisse plus passer un rayon de soleil, de même les vapeurs de la volupté et du vin, occupent le cerveau comme un point culminant, y condensent un épais nuage, ne permettent plus à la raison de se manifester et retiennent dans une nuit profonde celui qui est dans cet état. Et encore quelle tempête au dedans !

De même que, quand une inondation se produit et que l'eau franchit le seuil des ateliers, nous voyons ceux qui les habitent s'empresser, pleins de trouble, de saisir des plats, des amphores, des éponges et d'autres objets pour épuiser l'eau et l'empêcher de ruiner les fondements de la maison, de mettre hors d'usage tout ce qu'elle renferme; de même, lorsque la volupté s'est glissée de toutes parts dans une âme, les facultés intellectuelles sont troublées et ne peuvent suffire à la débarrasser de ce qui l'a envahie, parce que l'invasion se renouvelle sans cesse, et que la tempête est terrible. Ne considérez pas le visage qui est riant et illuminé, mais fouillez au dedans et vous verrez un homme plein d'une tristesse qui l'abat. S'il était possible de faire sortir l'âme du corps et de l'exposer sous nos yeux, vous verriez celle du voluptueux, morne, triste, endolorie, exténuée. Plus le corps s'engraisse et s'épaissit, plus l'âme s'exténue, s'affaiblit et s'ensevelit. Et de même que, devant la prunelle de l'œil, si la cornée s'épaissit, elle ne peut plus laisser passer le rayon visuel, le sens de la vue s'altère et la cécité se produit souvent, de même quand le corps est engraissé, il doit obstruer les abords de l'âme. Mais les morts se gâtent et se corrompent, le sang corrompu s'en échappe; de même on voit chez les hommes livrés à la vie sensuelle, le rhume, l'inflammation, la pituite, les hoquets, les vomissements, les éructations; je passe le reste, que j'aurais honte d'énoncer. Car telle est cette tyrannie, qu'elle leur fait faire ce qu'on n'ose pas exprimer.

4. Leur corps aussi laisse échapper la corruption de toutes parts. — Mais ils mangent et boivent? Est-ce donc là le témoignage de la vie humaine, puisque les bêtes aussi mangent et boivent? Quand l'âme est morte, quel besoin est-il d'aliments et de boisson? Quand un corps est devenu cadavre, le vêtement parfumé qui l'enveloppe ne lui sert de rien, et quand une âme est morte, un corps parfumé ne lui sert pas davantage. Si sa pensée ne se préoccupe que de cuisiniers, de maîtres d'hôtel, de boulangers, si elle ne prononce pas une parole de piété, n'est-elle pas morte? Qu'est-ce en effet que l'homme? Les philoso-

phes païens nous disent que c'est un animal raisonnable, mortel, susceptible d'intelligence et de science; mais ce n'est pas par leur témoignage, c'est par l'Ecriture sainte que nous déterminons sa nature. Or, comment la détermine-t-elle? Ecoutez-la : « Il était un homme », et qu'était-il? « juste, véridique, pieux, s'éloi- « gnant de tout ce qui est mal ». (Job, I, 1.) Voilà le type de l'homme. Un autre écrivain sacré nous dit : « C'est une grande chose que « l'homme, et l'homme miséricordieux est un « objet précieux ». Mais ceux qui ne sont pas tels, quand ils seraient doués d'intelligence, et mille fois aptes à la science, l'Ecriture ne les reconnaît pas pour des hommes, mais pour des chiens, des chevaux, des vipères, des serpents, des renards, des loups et des animaux plus odieux que ceux-là, s'il en existe. Si donc tel est l'homme, le voluptueux n'est pas un homme; et comment le serait-il, puisqu'il ne se préoccupe de rien de tel? On ne peut être à la fois voluptueux et sobre : l'un exclut l'autre. Les païens eux-mêmes le disent :

A ventre épais, jamais esprit subtil [1].

L'Ecriture a bien su désigner les hommes dépourvus d'âme par ces mots : « Parce qu'ils « sont chair. » (Gen. VI, 3.) Ils avaient cependant une âme, mais elle était morte. Car de même que nous disons des hommes vertueux qu'ils sont tout âme, tout esprit, bien qu'ils aient un corps, nous pouvons employer l'expression inverse. C'est ainsi que Paul a dit : « Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair » (Rom. VIII, 9), parce qu'ils n'accomplissaient pas les œuvres de la chair. De même les voluptueux ne sont point dans l'âme ni dans l'esprit.

« Celle qui vit dans les délices est morte « toute vivante ». Ecoutez, vous qui passez tout votre temps dans les festins et dans l'ivresse, vous qui n'arrêtez point vos regards sur les pauvres qui languissent et meurent de faim, mais qui mourez sans cesse dans les délices. Vous produisez une double mort par votre intempérance, la mort de ces infortunés et la vôtre; et si vous aviez uni votre superflu à leur misère, vous auriez produit une double vie. Pourquoi donc gonfler votre estomac par vos excès et faire languir le pauvre par sa détresse? Vous gâtez l'un en dépassant la mesure, et c'est outre mesure aussi que vous faites sécher l'autre. Pensez à ce que sont les aliments, comment ils se transforment et ce qu'ils deviennent. Ah! cela vous blesse de m'entendre? eh bien, pourquoi tant d'empressements à en produire plus largement la réalité, en vous gorgeant de nourriture? La nature a ses bornes, et ce qui les dépasse n'accroît pas l'alimentation, mais devient inutile et nuisible. Nourrissez votre corps, ne le tuez pas. Nourriture ne veut pas dire ce qui tue, mais ce qui alimente. L'économie de la digestion est ainsi disposée, je pense, pour que nous ne soyons pas amis de l'intempérance; car si la nourriture ne pouvait devenir inutile et nuisible, nous nous serions sans cesse dévorés les uns les autres : si l'estomac recevait tout ce que nous voulons lui donner, s'il le transformait en notre substance, combien ne verrait-on pas de guerres et de combats? Si en effet, bien que tout ne soit pas absorbé, malgré ce qui se transforme soit en sang, soit en graisse inutile et parasite, nous sommes si avides des plaisirs de la table, si souvent nous consumons dans un festin tout un héritage, que ferions-nous sans cela? Nous nous infectons nous-mêmes en nous livrant à ces excès où notre corps devient semblable à une outre qui laisse échapper le vin [1]. Si les autres en sont incommodés, que ne doivent pas souffrir et le cerveau sans cesse atteint par ces vapeurs, et les vaisseaux obstrués d'un sang qui bouillonne, et le foie et la rate qui doivent le recevoir, et les intestins eux-mêmes? Chose désolante, nous songeons à prévenir l'obstruction des égouts, de peur qu'ils ne regorgent; nous avons grand soin de les dégager avec des crocs et des hoyaux, et, pour ceux de notre estomac, loin de les tenir libres, nous les obstruons et les engorgeons : les immondices montent à la résidence du roi, je veux dire au cerveau, et nous n'y veillons pas. Nous agissons comme si nous n'avions pas là un roi ami de la décence, mais un chien immonde. Le Créateur a relégué au loin ces organes, afin qu'ils ne nous incommodent pas; mais nous troublons son œuvre et gâtons tout par notre intempérance. Mais que dire des maux qui en résultent? Bouchez les canaux des égouts, et vous

[1] Le grec forme un vers iambique trimètre, emprunté sans doute à quelque poète comique.

[1] Sans avoir rien d'alarmant pour la pudeur la plus stricte, la phrase suivante ne peut se traduire qu'en latin et en note : *Eructat aliquis adeo ut vel extra conclave cerebrum audientis concutiat undique e corpore caliginosus effluit quasi e camino fumus, calor intus in putredinem verso.*

verrez bientôt naître la peste. Elle est produite par l'infection qui vient du dehors; mais celle qui est au dedans, qui est concentrée par le corps et n'a point d'issue, ne produit-elle pas mille maux pour le corps et pour l'âme? Ce qu'il y a de terrible, c'est que plusieurs murmurent contre Dieu pour les nécessités auxquelles notre corps est soumis, et eux-mêmes les accroissent. Dieu nous a donné ces lois, afin de nous détourner de l'intempérance, afin de nous persuader même par ces moyens de ne pas nous égarer dans les choses de ce monde. Mais vous ne vous laissez pas même par là détourner de l'intempérance; vous vous y plongez jusqu'au gosier, tant que dure le temps du repas, ou plutôt vous n'attendez pas jusque-là. Le plaisir du goût ne s'éteint-il pas, dès que l'aliment a dépassé la langue et la gorge? La sensation disparaît alors, mais le malaise se prolonge, parce que l'estomac n'opère pas ou opère avec grand'peine.

L'apôtre a donc dit avec raison : « Celle qui « vit dans les délices est morte toute vivante ». Elle ne peut ni se faire entendre, ni entendre, l'âme qui vit ainsi; elle est amollie, sans générosité, sans courage, sans liberté, timide et impudente, vile flatteuse, ignorante, colère, irascible, pleine de tous les maux et privée de tous les biens. « Celle qui vit dans les délices « est morte toute vivante. Et prescrivez-leur « d'être irréprochables ». (I Tim. v, 6, 7.) Vous le voyez, c'est une loi; il ne le livre pas à leur choix. Prescrivez-leur, dit-il, de ne pas vivre dans les délices, car c'est assurément un mal, et l'on ne peut admettre aux mystères ceux qui vivent ainsi : « Prescrivez-leur d'être irré« prochables »; vous voyez donc qu'il met cette conduite au nombre des péchés; car ce qui est libre, quand on ne le pratiquerait pas, n'empêche pas d'être irréprochable. Ainsi, obéissant à Paul, nous aussi nous vous avertissons que les veuves qui vivent dans les délices ne sont pas au nombre des veuves. Car si un soldat qui donne son temps aux bains, aux théâtres et à ses affaires est regardé comme un déserteur, combien plus le doit-on dire des veuves? Ne cherchons point ici notre repos, afin de le trouver dans l'autre vie; ne vivons pas ici dans les délices, afin de jouir dans la vie future des délices véritables, des véritables plaisirs qui ne produisent aucun mal et nous mettent en possession de tant de biens, que je souhaite à vous tous en le Christ Jésus Notre-Seigneur avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

SI QUELQU'UN N'A PAS UN SOIN PRÉVOYANT DES SIENS, ET SURTOUT DE CEUX DE SA MAISON, IL A RENIÉ LA FOI ET EST PIRE QU'UN INFIDÈLE. (V, 8-10.)

Analyse.

1. C'est un devoir rigoureux que de s'occuper du salut de ses proches.
2. Des veuves.
3-5. De la pratique de l'aumône. — Vie admirable des solitaires.
6. Il y a aussi des saints dans la vie commune.

1. Beaucoup pensent que leurs vertus personnelles leur suffisent pour le salut et que, s'ils règlent bien leur propre vie, rien ne leur manque plus pour l'opérer. Ils se trompent, et c'est ce que nous montre l'homme qui avait enfoui son unique talent; il le représenta tout entier, sans perte aucune, et tel que le lui avait confié son maître. C'est aussi ce que nous montre ici le bienheureux Paul, en disant : « Si quelqu'un n'a pas un soin prévoyant des « siens ». Et il entend par là toute sorte de prévoyance, tant pour l'âme que pour le corps, car celle-ci est aussi prévoyance. « Des siens « et surtout de ceux de sa maison », c'est-à-dire de sa famille. « Celui-là », dit-il, « est pire « qu'un infidèle ». C'est ce que dit encore Isaïe, le plus grand des prophètes. « Ne dédaignez « point ceux de votre sang ». (Isaïe, LVIII, 7.)

Car l'homme qui dédaignerait les besoins de ceux qui lui sont proches par la naissance, unis par la parenté, comment serait-il tendre envers les autres? Chacun ne regarderait-il pas comme effet de la vanité la bienfaisance qu'exercerait envers les étrangers celui qui serait dédaigneux et impitoyable pour les siens? Et que penser de celui qui, enseignant la foi aux étrangers, laisse les siens dans l'erreur, quand il lui serait plus facile de les instruire, quand cette bonne œuvre est plus instamment réclamée par la justice? Non certes, dira-t-on, les chrétiens qui laissent sans soins ceux qui leur tiennent de près, ne sont guère charitables. « Et il est », dit l'apôtre, « pire « qu'un infidèle ». Pourquoi? parce que l'infidèle, s'il néglige les autres, ne néglige pas ses proches. Ainsi, celui qui ne remplit pas ce devoir, viole la loi divine et celle de la nature. Mais si celui qui ne prend pas soin de ses proches a renié la foi et est pire qu'un infidèle, quel rang assigner à celui qui commet des injustices envers eux? avec qui le placer? Il a renié la foi; et comment? C'est que, suivant la parole de l'apôtre, « ils professent qu'ils « connaissent Dieu, mais ils le renient par « leurs œuvres ». (Tit. I, 16.) Qu'a prescrit ce Dieu, objet de leur foi? de ne pas négliger ceux de sa famille. Et quelle est donc la foi de celui qui renie ainsi Dieu?

Comprenons-le, nous tous qui, pour épargner nos richesses, dédaignons les besoins de nos proches. Dieu a institué les liens de la parenté afin que nous ayons des motifs multipliés de nous faire du bien les uns aux autres. Quand donc vous ne pratiquez pas une vertu que pratique un infidèle, n'avez-vous pas renié la foi? Car il appartient à la foi, non-seulement de confesser de bouche sa croyance, mais de produire des œuvres qui en soient dignes. La foi et l'incrédulité s'appliquent à chaque objet. L'apôtre donc, après avoir parlé de la mollesse et de la veuve qui vit dans les délices, nous dit qu'elle ne périt pas seulement par sa sensualité, mais parce qu'elle est par là obligée de négliger sa famille. Et cela est vrai, car elle vit pour son ventre, et par là elle périt puisqu'elle renie sa foi. « Est pire qu'un infidèle ». Car ce n'est pas une faute égale que de négliger les besoins d'un parent ou d'un étranger, d'une personne connue ou d'une personne inconnue, d'un ami ou de celui qui ne l'est pas; dans le premier cas le reproche mérité est plus sévère.

« Que la veuve qui sera choisie n'ait pas « moins de soixante ans, qu'elle n'ait eu qu'un « mari et que l'on rende témoignage de ses « bonnes œuvres (9, 10) ». L'apôtre a dit: « Qu'elles apprennent d'abord à faire régner la « piété dans leurs maisons et à rendre ce qu'elles « doivent à leurs parents ». Il a dit ensuite : « Celle qui vit dans les délices est morte toute « vivante ». Il a dit : « Ne pas avoir un soin « prévoyant de ceux de sa maison, c'est être « pire qu'un infidèle ». Il a énoncé les défauts qui rendent une femme indigne de figurer parmi les veuves; il énonce maintenant les conditions qu'elle doit remplir. Mais quoi? la choisirons-nous d'après son âge? Quel est donc ce mérite? car il ne dépend pas d'elle d'avoir soixante ans. Non, ce n'est pas seulement d'après son âge; quand elle l'aurait atteint, si elle ne possède pas les vertus que demande l'apôtre, elle ne doit pas être inscrite parmi les veuves. Mais il va dire pourquoi il exige un âge déterminé, et le motif ne vient pas de lui, mais des veuves elles-mêmes; écoutons donc ce qui vient ensuite : « Aux bonnes œuvres de la« quelle on rende témoignage». Et quelles œuvres? « Si elle a élevé ses enfants ». Ce n'est pas là une œuvre de peu de valeur; car il ne s'agit pas seulement de les nourrir, mais de les élever, comme l'apôtre l'a dit plus haut: « Si les « femmes persévèrent dans la foi, la charité et « la sanctification». (I Tim. II, 15.) Vous voyez comment partout il met le bien fait à ses parents avant le bien fait aux étrangers. Car il dit en premier lieu : « Si elle a élevé ses en« fants », et ensuite : « Si elle a exercé l'hos« pitalité, lavé les pieds des saints, pourvu aux « besoins de ceux qui endurent tribulation, si « elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes « œuvres (10) ». Mais quoi? si elle est pauvre? Elle n'est pas pour cela privée d'élever ses enfants, d'exercer l'hospitalité, de pourvoir aux besoins de ceux qui endurent tribulation. Est-il une veuve plus pauvre que celle qui avait versé deux oboles (Luc, XXI)? Quand elle serait pauvre, elle a une demeure; elle n'habite pas en plein air. « Lavé les pieds des « saints »; ce n'est pas une grande dépense. « Si elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes « œuvres ». A quoi se rapporte ce précepte? Par là elle est exhortée à rendre des services corporels, car les femmes y sont particuliè-

rement propres, comme de dresser un lit, de procurer le repos.

2. Ah! quelle exactitude dans ses devoirs il demande à une veuve; presqu'autant qu'à celui qui est chargé de l'épiscopat. Car ce mot: « Si elle s'est appliquée à toute sorte de bon« nes œuvres », il le prononce, bien qu'elle n'ait pu les accomplir toutes elle-même, mais elle y a pris part, elle en a été l'auxiliaire. Il écarte ainsi d'elle la mollesse, il veut qu'elle soit vigilante, bonne économe, qu'elle persévère sans cesse dans la prière. Telle était Anne. Considérez quelle perfection l'apôtre réclame des veuves, plus grande presque que celle des vierges mêmes, à qui pourtant il demande une perfection bien haute; car lorsqu'il dit: « Ce « qui est honnête et donne toute facilité pour « s'adresser au Seigneur » (I Cor. VII, 35), il comprend en abrégé la vertu tout entière. Vous le voyez, ne pas contracter un second mariage ne suffit pas pour faire une veuve, il faut bien d'autres conditions. Pourquoi en effet ne pas se remarier? Condamne-t-il ce fait? Nullement: ce serait une hérésie; mais c'est qu'il veut qu'elle vaque désormais aux œuvres spirituelles, et qu'elle se consacre tout entière à la vertu. Le mariage n'est point impur, mais il enlève le libre emploi du temps; l'apôtre en effet dit: Pour vaquer (à la prière), et non: Pour se purifier. Et réellement le mariage amène de perpétuelles occupations. Si donc vous ne vous mariez pas, afin de donner votre temps à la crainte de Dieu, et si vous ne le donnez point en effet, vous n'en tirez point l'avantage de donner vos soins aux étrangers, aux saints. Lors donc que vous négligez ces œuvres, il semble que vous vous êtes plutôt éloignée du mariage parce que vous le condamnez. C'est ainsi qu'une vierge qui n'est pas vraiment crucifiée s'est apparemment abstenue du mariage, parce qu'elle le croit coupable et impur.

Vous voyez que l'apôtre parle de l'hospitalité et non de la simple affabilité, mais de la charité empressée, résultant d'une volonté joyeuse, zélée, accomplissant son œuvre comme si elle accueillait le Christ lui-même. Le Christ, en effet, ne veut point que ces soins soient remis à des servantes; il veut qu'ils soient remplis par celles mêmes qui exercent l'hospitalité. « Si j'ai lavé les pieds de mes dis« ciples », dit-il, « combien plus devez-vous le « faire les uns envers les autres ». (Jean, XIII, 14.) Quelque riche que soit une femme, de quelque considération qu'elle jouisse, quand elle serait fière de la noblesse de ses ancêtres, il n'y a pas là tant de distance que du Maître à ses disciples. Si donc vous recevez votre hôte comme le Christ, n'ayez pas honte, mais plutôt soyez glorieuse du soin que vous lui rendez; si vous ne le recevez pas comme le Christ, vous ne le recevez point du tout: « Celui qui vous « reçoit me reçoit », dit-il. (Matth. X, 40.) Si vous ne recevez pas ainsi votre hôte, vous n'aurez point de récompense. Abraham crut accueillir des voyageurs qui passaient, et cependant il ne confia pas tout à ses serviteurs, mais il commanda à sa femme de pétrir de la farine, lui qui avait trois cent dix-huit serviteurs chez lui et parmi eux assurément des servantes; mais il voulait acquérir lui-même avec son épouse la récompense, non des frais seulement, mais des services.

C'est ainsi qu'il faut témoigner son hospitalité, faisant tout par soi-même, afin que nous soyons sanctifiés et que nos mains soient bénies. Si vous donnez aux pauvres, ne dédaignez pas de donner vous-même, car ce n'est pas au pauvre que vous donnez, mais au Christ. Et qui serait assez malheureux pour dédaigner de tendre la main au Christ? C'est là l'hospitalité, c'est là vraiment agir pour Dieu. Mais si vous commandez avec orgueil, quand vous assigneriez le premier rang à votre hôte, ce n'est point là de l'hospitalité. Un hôte demande de grands soins, il faut s'estimer heureux qu'il ne rougisse pas de les avoir reçus. Puisque la nature est telle que l'on rougit d'un bienfait reçu, il faut vaincre la honte par l'empressement des services, et montrer par ses actes et ses paroles que le bienfaiteur est l'obligé et reçoit plutôt qu'il ne donne. C'est ainsi que l'action elle-même s'agrandit par la bonne volonté. Car, de même que celui qui croit subir une perte ou être le bienfaiteur, a tout perdu, celui qui se regarde comme favorisé par la bonne œuvre qu'il accomplit a reçu plus qu'il n'a donné. « Dieu « aime celui qui donne avec joie ». (II Cor. IX, 7.) Vous devez au pauvre plus de reconnaissance qu'il ne vous en doit. S'il n'y avait pas de pauvres, vous n'auriez su effacer la multitude de vos péchés; ils sont les médecins de vos blessures, et leurs mains qu'ils vous tendent sont les remèdes qu'ils vous offrent. La main que le médecin étend vers le

malade, les remèdes qu'il lui présente ne le guérissent pas aussi bien que le pauvre en étendant sa main vers vous et recevant votre aumône ne fait disparaître vos maux. Tels les prêtres, « ils mangeront les péchés de mon « peuple ». (Osée, IV, 8.) Ainsi vous recevez plus que vous ne donnez, c'est le pauvre, plutôt que vous, qui est le bienfaiteur. Vous prêtez à usure à Dieu, non à l'homme; vous accroissez votre richesse au lieu de la diminuer; vous la diminueriez si vous n'y preniez rien pour le donner.

3. « Si elle a exercé l'hospitalité », dit l'apôtre, « si elle a lavé les pieds des saints ». Quels saints? Ceux qui endurent tribulation et non simplement des saints; car on peut être saint et recevoir des hommages universels. Ne vous attachez point à ceux qui sont dans l'abondance, mais à ceux qui sont dans la tribulation, inconnus ou peu connus. Celui qui a fait du bien à l'un de ces petits, c'est à moi qu'il l'a fait, dit le Seigneur. Ne chargez pas ceux qui sont à la tête de l'Eglise de distribuer vos aumônes, servez vous-même les pauvres, afin de ne pas obtenir seulement la récompense de vos dons, mais aussi de vos services; donnez de vos propres mains, semez vous-même votre sillon. Il n'est point ici question d'enfoncer la charrue, d'atteler les bœufs, d'attendre la saison, de fendre la terre, de lutter contre la gelée; tous ces soins laborieux, cette semence en est franche. Car vous semez dans le ciel où il n'y a point de gelée, ni d'hiver, ni rien de semblable; vous semez dans les âmes où nul ne vient ravir le grain, mais où il est gardé sûrement avec le zèle le plus exact. Semez; pourquoi vous priver de la récompense? Et elle est grande, même quand on administre ce qui est donné par les autres. On est récompensé, non-seulement pour donner le sien, mais pour administrer les aumônes d'autrui. Pourquoi ne pas obtenir la récompense? Oui, ce soin est récompensé; écoutez : Les apôtres, comme nous l'apprend l'Ecriture, établirent Etienne pour le service des veuves. Soyez votre propre économe; l'humanité, la crainte de Dieu vous élisent. Cette œuvre, exempte de vaine gloire, donne le repos à l'âme, sanctifie les mains, ruine l'orgueil, enseigne l'amour de la sagesse, accroît le zèle et fait obtenir des bénédictions; c'est la tête chargée de leurs bénédictions, que vous quittez les veuves. Devenez plus zélé dans la prière, inquiétez-vous des saints; je dis les véritables saints, ceux qui vivent dans les déserts et ne peuvent rien demander, se reposant sur Dieu; faites une longue route, donnez par vos propres mains, car, en donnant ainsi, vous pouvez acquérir beaucoup. Vous voyez une tente et une retraite hospitalière, un désert, un monastère. Souvent, en y allant porter des aumônes, vous y donnez votre âme tout entière; vous êtes retenu, vous en devenez captif, vous vivez en étranger au monde. C'est une grande chose que de voir les pauvres. Il vaut mieux, dit l'Ecriture, entrer dans la maison du deuil que dans celle du rire. (Eccl. VII, 3.) Dans celle-ci, l'âme se gonfle. Si vous pouvez rire comme ses habitants, vous devenez à la mollesse; si vous ne le pouvez pas, vous y trouvez un sujet de peine. Rien de semblable dans la demeure du deuil; mais, si vous ne pouvez vivre dans les délices, vous n'êtes point choqué; si vous le pouvez, votre désir est réprimé. La vraie maison de deuil, c'est le monastère; là sont le sac et la cendre, là est la solitude, là jamais le rire ni le tumulte des affaires temporelles, mais le jeûne, un lit d'herbes étendues à terre; là tout est pur de la fumée des viandes et du sang des animaux; tout est exempt de trouble, d'agitation, d'inquiétudes. C'est un port toujours calme; ce sont comme des phares élevés sur les hauteurs pour briller de loin aux yeux des voyageurs, établis auprès d'un port et attirant chacun dans les eaux tranquilles, empêchant le naufrage de ceux qui les aperçoivent et dissipant pour eux les ténèbres. Allez donc trouver leurs habitants, donnez-leur l'hospitalité, présentez-vous aux saints et prosternez-vous à leurs pieds, car il est plus honorable de toucher leurs pieds que la tête des autres. Dites-moi, si quelques hommes embrassent les pieds à des statues, seulement parce qu'elles offrent l'image de l'empereur, vous qui, en la personne de ces hommes, trouvez celle du Christ, ne saisirez-vous pas leurs pieds pour être sauvé? Leurs pieds sont saints, tout vulgaires qu'ils paraissent, et chez les profanes la tête même n'a rien de vénérable. Les pieds des saints ont une grande puissance, car ils apportent le châtiment quand ils en secouent la poussière.

Et, lorsqu'un saint se trouve au milieu de nous, ne rougissons pas d'agir de même.

Tous ceux-là sont saints qui reproduisent dans leur vie l'orthodoxie de la foi ; quand ils ne feraient pas de miracles, quand ils ne chasseraient pas les démons, ce sont des saints. Allez vers les tentes des saints. Pour un saint, se réfugier dans un monastère, c'est comme s'enfuir de la terre au ciel. Vous ne voyez pas là tout ce qu'on voit dans vos demeures ; ce lieu est pur de tout ce qui souille, là règnent le silence et la tranquillité ; on n'y connaît pas le tien et le mien. Mais, si vous y demeurez un jour ou deux, vous éprouverez plus de joie. Le jour vient, ou plutôt, avant le jour, le coq a chanté. Ce n'est point l'aspect d'une maison, où les serviteurs ronflent encore, où les portes sont fermées et où tous les habitants endormis ressemblent à des morts ; où le muletier agite ses clochettes. Là, rien de semblable ; mais tous sans retard cessent pieusement leur sommeil et se lèvent, réveillés par leur supérieur ; alors debout, formant un chœur saint, étendant leurs mains, ils chantent les hymnes sacrées. Il ne leur faut pas comme à nous des heures entières pour secouer le sommeil et la pesanteur de tête. Mais, à peine nous sommes-nous dressés sur nos lits que nous retombons pour étendre longtemps les bras. Plus tard nous nous lavons le visage et les mains, puis nous prenons nos chaussures, nos vêtements, et un long temps se passe.

4. Là, rien de pareil ; point de serviteur pour les appeler ; on se suffit à soi-même ; point tant de vêtements à prendre, point de temps pour secouer le sommeil, mais à peine ont-ils ouvert les yeux que les sobres habitants du monastère sont aussi éveillés que s'ils l'étaient depuis longtemps. Car, lorsque le cœur n'est pas appesanti et incliné vers la terre par la nourriture qui remplit l'estomac, il faut peu de temps pour recueillir ses esprits ; on le fait vite quand on est sobre ; les mains sont propres, le sommeil est bien réglé, on n'y entend pas ronfler ni haleter ; nul ne s'est jeté à bas de son lit ni dépouillé durant le sommeil ; mais ils ont, en dormant, une attitude plus décente que des gens éveillés ; et tout cela grâce à l'ordre parfait qui règne dans leur âme. Ce sont vraiment des saints et des anges parmi les hommes. Leur grande crainte de Dieu ne leur permet pas de s'engourdir dans le sommeil et d'y ensevelir leur intelligence ; mais, en leur procurant le repos, le sommeil ne s'étend qu'à la surface de leur être, et leurs songes ne sont point l'œuvre d'une imagination désordonnée ni étrange.

Mais, comme je le disais, le coq a chanté et aussitôt le supérieur s'est mis en marche ; il a simplement touché du pied chaque moine endormi et les a tous fait lever, car il ne leur est pas permis de se dépouiller pour dormir. S'étant donc levés, ils se tiennent debout, chantant les hymnes des prophètes avec un grand accord et une modulation cadencée. Ni cithare, ni flûte champêtre, ni aucun instrument de musique ne produit des sons tels que ceux que l'on entend lorsque ces saints chantent dans leur solitude, au milieu d'un calme profond ; chants salutaires et respirant l'amour de Dieu. « Durant les nuits, étendez vos mains « vers Dieu » (Ps. CXXXIII), dit l'Écriture ; et ailleurs : « Dès la nuit mon esprit veille vers « vous, ô Dieu, parce que vos commandements « sont une lumière sur la terre ». (Isaïe, XXVI, 9.) Les chants de David produisent des sources de larmes. En effet, lorsque l'on chante : « Je « me suis fatigué dans mes gémissements ; « chaque nuit je laverai mon lit, j'arroserai « de mes larmes ma couche ». (Ps. VI, 7.) — « Je mangeais la cendre comme du pain ». (CI, 10.) — « Qu'est-ce que l'homme pour « que vous vous souveniez de lui ? » (VIII, 5.) — « L'homme est devenu semblable à ce qui est « vain, et ses jours passent comme une om« bre ». (CXLIII, 4.) — « Ne craignez point « quand un homme est devenu riche et quand « la gloire de sa maison s'est multipliée ». (XLVIII, 17.) — « C'est Dieu qui fait habiter « ensemble des hommes dont les mœurs s'ac« cordent ». (LXVII, 7.) — « Sept fois le jour « je vous ai loué pour les jugements de votre « justice ». (CXVIII, 164.) — « Je m'éveillais au « milieu de la nuit pour confesser devant vous « les jugements de votre justice ». (Ib. 62.) — « Dieu, rachetez mon âme de la main de l'en« fer ». (XLVIII, 16.) — « Quand je marcherais « au milieu des ombres de la mort, je ne « craindrais point de mal, parce que vous êtes « avec moi ». (XXII, 4.) — « Je ne craindrai « point la terreur de la nuit, ni la flèche qui « vole durant le jour, ni ce qui marche dans « les ténèbres, ni les mauvaises rencontres, « ni le démon du midi ». (XC, 5, 6.) — « Nous « avons été estimés comme des brebis pour la « boucherie ». (XLIII, 22.) Quand ils chantent avec les anges, car les anges aussi chantent alors avec eux : « Louez le Seigneur du haut

« des cieux » (CXLVIII, 1); et cela à l'heure où nous bâillons, où nous ronflons, où nous sommes étendus sur nos lits et où nous méditons mille fraudes, que penser d'hommes qui emploient si saintement les nuits?

Lorsque le jour va paraître, ils se reposent un peu, et, à l'heure où nous commençons nos travaux, le temps de prendre du repos est venu pour eux. Quand le jour a paru, chacun de nous appelle quelqu'un, calcule l'argent distribué, court à la place, va trouver un magistrat, tremble et craint pour les comptes qu'il doit rendre; un autre se rend sur la scène, un autre à ses occupations. Pour les moines, après qu'ils ont achevé leurs prières du matin et leurs hymnes, ils s'adonnent à la lecture des Ecritures; il en est aussi qui ont appris à transcrire des livres. Chacun se retire dans la chambre qui lui est assignée et s'y tient dans une tranquillité constante, sans que personne bavarde ou même parle. Ils disent Tierce, Sexte, None et les prières du soir, partageant la journée en quatre parts, et à la fin de chacune, ils louent Dieu par leurs hymnes. Tandis que tous les autres hommes dînent, rient, jouent et se gorgent d'aliments, eux s'appliquent à chanter ses louanges. Jamais de temps pour les plaisirs de la table et des sens. Après le repas, ils se livrent aux mêmes occupations, ayant d'abord fait la sieste; car, au lieu que les gens du monde dorment le jour, eux ils ont veillé la nuit. Ce sont vraiment des enfants de lumière. Les gens du monde, après avoir perdu un long temps dans le sommeil, marchent tout appesantis; eux, toujours sobres, restent longtemps sans nourriture, adonnés au chant des hymnes. Quand le soir est venu, les autres vont se baigner ou se reposer; pour eux, ayant achevé leurs travaux, ils s'approchent de la table sans mettre en mouvement une troupe d'esclaves, sans courir la maison, sans désordre; ils ne chargent point leur table de mets somptueux, exhalant l'odeur des viandes, mais les uns se contentent de pain et de sel, d'autres y joignent de l'huile, d'autres, les plus faibles, font usage d'herbes potagères et de légumes. Puis, après être demeurés peu de temps assis et ayant clos la journée par des hymnes, chacun va dormir sur un lit de feuilles fait pour le repos et non pour le luxe.

5. Là, point de crainte des magistrats, point d'orgueil insensé des maîtres, point de terreurs des esclaves, point d'agitation des femmes ni de tapage des enfants, point de multitude de coffres ni de réserve inutile d'habits, point d'or ni d'argent, point de garde ni de précautions, point d'office ni rien de semblable; tout respire la prière, les hymnes, la bonne odeur spirituelle; rien de charnel ne s'y trouve. Ils ne craignent point l'arrivée des voleurs, car ils n'ont rien à perdre; point de richesses, ils n'ont que leurs corps et leurs âmes; si on leur prend la vie, ils n'en éprouvent point de tort, mais plutôt un avantage. « Ma vie, c'est le Christ, et la mort m'est un « gain » (Phil. I, 21) : ils seraient alors délivrés de leurs liens. Vraiment, « la voix de « l'allégresse est dans les tentes des justes ». (Ps. CXVII, 15.) On n'entend là ni sanglots ni lamentations; leur toit est exempt de ces peines et de ces clameurs. Ils meurent dans les mêmes sentiments, car leurs corps ne sont point immortels, mais ils ne pensent pas que la mort soit une mort. Ils accompagnent avec des hymnes ceux qui sont décédés, et ils appellent cette cérémonie une conduite et non des funérailles. Si on leur apprend que tel ou tel est mort, c'est une grande et douce joie; on n'ose pas même dire : Il est mort, mais plutôt : Il a achevé sa carrière. Puis ce sont des actions de grâces, on le glorifie, on se réjouit; chacun prie Dieu d'avoir une semblable fin, de sortir ainsi du combat, pour voir le Christ à la fin de ses combats et de ses travaux. Si quelqu'un d'eux est malade, ce ne sont point des larmes et des lamentations, mais des prières; et souvent ce ne sont pas les soins des médecins, mais la foi seule qui guérit le malade. Mais s'il est besoin de médecins, on trouve là une grande philosophie et une grande fermeté. On ne voit pas auprès du malade une femme qui s'arrache les cheveux, des enfants qui se lamentent d'avance d'être orphelins, des serviteurs qui conjurent le mourant de les léguer à un bon maître; l'âme est libre de ce spectacle et ne pense qu'à se préparer au dernier instant pour paraître devant Dieu agréable à ses yeux. Et si une maladie survient, elle n'a pas pour cause la gourmandise ni l'appesantissement de la tête, mais l'origine en est digne de louange et non de flétrissure : un excès de veilles ou de jeûne ou quelque chose de semblable; aussi est-elle facile à guérir, car il suffit de ne plus se fatiguer pour être délivré de tout.

6. Mais, dira-t-on, où trouver des saints tels que ceux-là pour leur laver les pieds ? Il y en a dans l'Eglise. N'allez point, parce que nous vous avons décrit la vie des solitaires, mépriser les saints qui sont dans les églises. Beaucoup de saints tels que ceux-là vivent au milieu des fidèles ; mais ils sont cachés. Non, ne les dédaignons point parce qu'ils habitent des maisons, parce qu'ils se montrent sur les places publiques, parce qu'ils exercent quelque charge. C'est Dieu lui-même qui l'a prescrit : « Rendez la justice en faveur de l'orphelin, et « faites justice à la veuve ». (Is. I, 17.) La vertu a divers sentiers, de même qu'il y a des perles bien différentes les unes des autres, et que toutes pourtant sont des perles ; l'une est brillante et parfaitement ronde, l'autre n'a pas la même beauté, mais a une beauté d'autre sorte. Comment cela ? De même qu'il est un art de donner au corail de longues branches et des angles bien ciselés, qu'il en est d'une couleur plus agréable à la vue que le blanc, qu'il en est de la nuance verte la plus agréable ; que telle pierre est d'un rouge de sang éclatant, telle autre d'un bleu plus vif que celui de la mer, qu'une autre surpasse la pourpre par son éclat ; que dans les fleurs et dans les couleurs du soleil on peut trouver tant de teintes diverses [1] ; il en est de même des saints, les uns mènent la vie ascétique, les autres édifient les églises. « Si elle a lavé les pieds des saints et « pourvu aux besoins de ceux qui endurent « tribulation ».

Hâtons-nous de le faire, afin de pouvoir nous féliciter au ciel d'avoir lavé les pieds des saints. S'il faut laver leurs pieds, il faut surtout que notre main leur fasse l'aumône. « Que votre main gauche » , dit l'Evangile , « ignore ce que fait votre main droite ». (Matth. VI, 3.) Pourquoi tant de témoins ? Que votre serviteur et votre femme même l'ignorent, s'il est possible. Les scandales produits par le perfide sont nombreux; souvent une femme qui n'a jamais mis obstacle à vos bonnes œuvres s'avise de le faire par vanité ou pour quelque autre motif. Abraham, qui avait une femme admirable, lui cacha qu'il allait immoler son fils parce qu'il ignorait ce qui allait se produire et croyait le sacrifier en effet. Qu'est-ce qu'aurait dit à sa place un homme de sentiments vulgaires ? — Qui donc a jamais fait pareille chose, eût-il dit ? quelle cruauté ! quelle barbarie ! Ce juste ne songea à rien de semblable, son amour pour son fils ne l'égara pas à ce point. Mais sans permettre à la mère de voir une dernière fois son fils, d'entendre ses dernières paroles, de recueillir sa dernière palpitation, il emmena le jeune homme comme un captif. Il n'avait qu'une seule chose en vue, accomplir l'ordre divin. Ni sa femme ni son fils n'étaient présents à sa pensée. L'enfant ignorait ce qui allait arriver, Abraham faisait tous ses efforts pour offrir une victime pure, et pour ne point la souiller par des larmes et des murmures. Isaac lui dit : « Voici le bois et le feu ; où donc est la « brebis ? » (Gen. XXII, 7.) Et que lui répond son père ? « Dieu pourvoira, mon fils, à la vic- « time de son holocauste ». (Ib. 8.) Parole prophétique, car Dieu verra son propre fils offert en holocauste ; et Abraham s'est mis en marche. — Dites-moi : pourquoi lui cachez-vous qu'il doit être immolé ? — C'est que je crains qu'il ne faiblisse et ne paraisse une indigne victime. Vous avez vu avec quelle exactitude il accomplit cette parole : « Que votre main « gauche ignore ce que fait votre main droite » ; c'est-à-dire : ne cherchons point sans nécessité à le faire connaître à ceux qui font partie de nous-même ; il en résulterait bien des maux. On est entraîné vers la vanité, souvent des obstacles se présentent. Cachons-nous donc à nous-même, s'il est possible, afin d'obtenir les biens promis, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Est-ce qu'on connaissait la décomposition de la lumière solaire au IVe siècle ?

HOMÉLIE XV.

MAIS ÉVITEZ LES VEUVES TROP JEUNES; CAR, LORSQU'ELLES SONT SORTIES DES BORNES DE LA MODESTIE CHRÉTIENNE, ELLES VEULENT SE MARIER, ET SONT CONDAMNABLES PARCE QU'ELLES ONT TRANSGRESSÉ LEUR FOI PREMIÈRE. ELLES SONT D'AILLEURS OISIVES ET APPRENNENT A SE PROMENER DE MAISONS EN MAISONS; NON-SEULEMENT OISIVES, MAIS BAVARDES ET CURIEUSES, DISANT CE QU'ELLES NE DEVRAIENT PAS DIRE. JE VEUX DONC QUE LES JEUNES VEUVES SE MARIENT, AIENT DES ENFANTS, GOUVERNENT LEUR MAISON, ET NE DONNENT POINT A L'ENNEMI UNE OCCASION DE DIFFAMATION. CAR DÉJA QUELQUES-UNES ONT ÉTÉ DÉTOURNÉES DE LEUR VOIE, A LA SUITE DE SATAN. (V, 11-15 JUSQU'A 21.)

—

Analyse.

1. Se défier des jeunes veuves. — L'oisiveté enseigne tous les vices.
2. Tout ouvrier mérite un salaire, l'ouvrier de la prédication non moins que les autres.
3, 4. Instabilité et néant des choses humaines.

1. Paul tient grand compte des veuves; il a déterminé leur âge, en disant: « Qu'elle n'ait « pas moins de soixante ans », et fait connaître les qualités qu'elles doivent remplir quand il ajoutait : « Si elle a élevé ses enfants, exercé « l'hospitalité, lavé les pieds des saints ». Maintenant il dit encore : « Evitez les veuves trop « jeunes ». Quant aux vierges, bien que leur état soit bien plus difficile, il ne fait rien entendre, et avec raison. Pourquoi? Parce qu'elles se sont enrolées pour une milice plus haute, et que leur état vient d'une pensée plus sublime. Les mots : « Si elle a exercé l'hospita« lité, lavé les pieds des saints » et tout ce qui s'y rapporte, il les a implicitement compris dans l'application aux bonnes œuvres, et dans cette parole : « Celle qui n'est point mariée « songe au service du Seigneur ». (I Cor. VII, 34.) Et, s'il ne s'étend pas avec détail sur la question du temps, n'en soyez pas surpris; car les conséquences de ce qu'il dit sont fort claires. J'ai dit ailleurs qu'une grande pensée leur a fait choisir la virginité. En outre il s'était déjà produit des chutes, et c'est à l'occasion des coupables que vient cette prescription dont il n'est pas question dans l'autre passage. Qu'il y en ait eu, cela résulte clairement de ces mots : « Car lorsqu'elles sont sorties des « bornes de la modestie chrétienne, elles veu« lent se marier », et de ceux-ci : « Car déjà « quelques-unes ont été détournées de leur « voie, à la suite de Satan ». — « Evitez les veu« ves trop jeunes ». Pourquoi ces mots : « Car « lorsqu'elle sont sorties des bornes de la mo« destie, elles veulent se marier? » Et qu'est-ce à dire : « Sorties des bornes de la modestie? » C'est lorsqu'elles sont coquettes, amollies par les délices; semblables à l'épouse d'un homme de bien, qui l'abandonnerait pour un autre. L'apôtre fait voir par là, qu'elles avaient embrassé la viduité sans une résolution réfléchie. La vraie veuve devient épouse du Christ dans son veuvage. Car c'est lui, dit l'Ecriture, qui est le protecteur des veuves et le père des orphelins. (Ps. LXVII, 5, 6.) L'apôtre fait voir qu'elles n'ont pas vraiment choisi la viduité, mais qu'elles se sont livrées à la mollesse. Il les supporte cependant; mais il dit ailleurs aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés comme « une vierge chaste au Christ pour unique « époux ». (II Cor. XI, 2.) Et, après qu'elles se sont inscrites au nombre des veuves, « elles « veulent se marier, et sont condamnables, « parce qu'elles ont transgressé leur foi pre« mière ». Par leur foi, il entend leur promesse; elles ont menti, abandonné le Christ, trangressé leurs engagements.

« Elles apprennent d'ailleurs à être oisives ». Car ce n'est pas seulement aux hommes que le travail est prescrit; c'est aussi aux femmes, car l'oisiveté enseigne tous les vices. Et ce n'est pas seulement de leurs fautes qu'elles ont à répondre, mais des péchés d'autrui. S'il est inconvenant pour une femme de se promener de maisons en maisons, combien plus à une vierge! « Non-seulement elles appren« nent à être oisives, mais bavardes et cu« rieuses, disant ce qu'elles ne devraient pas « dire. Je veux donc que les jeunes veuves se « marient, aient des enfants, gouvernent leur

« maison ». Qu'arrivera-t-il en effet, si une femme n'a plus à s'occuper de son mari, et que la pensée de Dieu ne la remplisse pas? Elle deviendra naturellement oisive, bavarde et curieuse. Car celui qui ne se préoccupe pas de ce qui le regarde, se préoccupe sans cesse des affaires d'autrui ; de même que celui qui songe à ce qui le concerne n'aura ni souci ni curiosité de ce qui regarde les autres. « Disant ce « qu'elles ne devraient pas dire ». Rien n'est si inconvenant pour une femme que ces recherches d'une vaine curiosité, et non-seulement pour une femme, mais pour un homme, car c'est une grande preuve d'effronterie et d'impudence. « Je veux donc », puisqu'elles le veulent, je le veux aussi moi, « que « les jeunes veuves se marient, aient des en« fants, gouvernent leur maison » et s'y tiennent, car cela vaut beaucoup mieux que de se conduire ainsi. Il fallait se préoccuper du service de Dieu et lui garder fidélité ; mais, puisqu'il n'en est point ainsi, mieux vaut se marier, car Dieu n'est pas renoncé et elles ne contractent pas ces défauts. Une telle viduité ne produit rien de bon, et au contraire, en pareil cas, le mariage a d'heureux effets; il pourra détourner leurs esprits de la langueur et de la paresse. Et pourquoi, voyant la chute de plusieurs, n'a-t-il pas dit qu'elles devaient être l'objet de grands soins pour ne pas tomber dans un tel malheur, mais leur recommande-t-il le mariage? Parce que le mariage n'est pas défendu. « Qu'elles ne donnent point « à l'ennemi une occasion de diffamation », ni de prise aucune ; « car déjà quelques-unes « ont été détournées de leur voie, à la suite « de Satan ». Il s'oppose donc à une viduité pareille, ne voulant pas de veuves trop jeunes qui se rendent coupables d'adultère, ne voulant pas d'oisives qui disent ce qu'elles devraient taire, de curieuses, qui donnent occasion au démon ; si pareille chose n'avait pas eu lieu, il n'aurait pas mis cette opposition.

« Mais, si quelque fidèle a près de lui des « veuves, qu'il pourvoie à leurs besoins, et « que l'Eglise n'en ait pas le fardeau, afin « qu'elle suffise à celles qui sont vraiment « veuves (16) ». Il appelle de nouveau vraiment veuves, celles qui vivent dans la solitude et qui n'ont de consolation nulle part. Le conseil que donne ici l'apôtre est excellent, il produisait deux grands résultats : Les uns trouvaient une occasion de faire le bien en nourrissant ces veuves, — et l'Eglise n'était pas surchargée. Il ajoute fort à propos : « Si « quelque fidèle » ; car les veuves fidèles ne devaient pas être nourries par les infidèles, il ne convenait pas qu'elles eussent besoin d'une telle assistance. Et voyez comment il est peu exigeant. Il ne parle point d'un secours dispendieux, mais dit seulement : « Qu'il pourvoie à leurs « besoins, afin que l'Eglise... suffise à celles qui « sont vraiment veuves ». Le bienfaiteur aura double récompense; car en assistant l'une, il aide aussi les autres, en permettant à l'Eglise de les secourir plus largement. « Je veux que « les jeunes veuves » — Et quoi? vivent dans la mollesse? dans les délices? Nullement; mais « se marient, aient des enfants, gouvernent « leur maison ». Et la gouvernent, comment? Afin que l'on ne pense pas qu'il les engage à une vie molle, il ajoute: « Et ne donnent point « à l'ennemi une occasion de diffamation ». Elles devaient être au-dessus des pensées mondaines; puisqu'elles sont descendues plus bas, qu'elles sachent au moins s'y maintenir.

2. « Que les prêtres qui administrent bien « soient jugés dignes d'un double honneur, sur« tout ceux qui se fatiguent dans la parole et « l'enseignement. Car l'Ecriture dit : Vous ne « lierez point la bouche du bœuf qui travaille « dans l'aire, et : Le travailleur mérite de rece« voir son salaire (18) ». Par l'honneur il entend les soins et l'attention à fournir les objets nécessaires à la vie, comme on le voit par les textes qu'il cite. Lorsqu'il dit : « Honorez les « veuves », il parle de même de pourvoir à leur subsistance ; car il dit aussi : « Afin que l'Eglise « puisse suffire à celles qui sont vraiment veu« ves », et : « Honorez celles qui sont vraiment « veuves », c'est-à-dire qui sont dans la pauvreté, car elles sont d'autant plus veuves. Il cite des paroles de la loi et des paroles du Christ, paroles qui concordent entre elles. Car la loi dit : « Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui « travaille dans l'aire ». (Deut. XXV, 4.) Vous voyez dans quelles conditions il veut que travaille celui qui enseigne. Il n'est point de travail semblable à celui-là, il n'en est point. Voilà le témoignage de la loi; et celui du Christ, le voici : « Le travailleur mérite de recevoir « son salaire ». (Luc, X, 7.) Ne nous attachons pas pour cela seulement au salaire, et le Christ le fait entendre puisqu'il dit : « Celui qui tra« vaille mérite de trouver sa nourriture ». (Matth. X, 10.) En sorte que s'il vit dans la mol-

tesse et le relâchement, il n'est pas digne. Si le bœuf ne travaille pas dans l'aire, s'il ne traîne pas un joug pesant, sous une chaleur étouffante et à travers les épines, s'il ne persévère pas jusqu'à la fin de sa tâche, il n'a pas gagné les aliments qu'on lui laisse prendre. Mais il faut certes que ceux qui enseignent se voient fournir en abondance les objets nécessaires à la vie, afin qu'ils ne succombent pas à la fatigue, et de peur qu'ayant à s'occuper de petites choses, ils ne se détournent des grandes; ils se donneront ainsi aux œuvres spirituelles, sans songer aux besoins de la vie.

Tels étaient les lévites : ils ne pensaient pas aux moyens de vivre; c'était aux laïques à y pourvoir envers eux, et la loi prescrivait de payer la dîme du revenu, les offrandes sur les objets en or, les prémices, les vœux et plusieurs autres objets. Ces avantages étaient justement garantis par la loi à des hommes qui cherchaient les avantages de la vie présente; mais je ne demande pour ceux qui gouvernent les églises rien de plus que la nourriture et le vêtement, afin qu'ils ne soient pas entraînés à y donner leurs pensées. Et qu'est-ce qu'un double honneur? Double de celui des veuves, ou des diacres, ou simplement un grand honneur. Ne nous arrêtons pas à ce mot de double honneur, mais à ce que l'apôtre y a joint : Ceux qui administrent bien. Et quels sont-ils? Ecoutons la parole du Christ : « Le bon pas« teur donne sa vie pour ses brebis ». (Jean, x, 11.) Ainsi bien administrer, c'est ne rien épargner pour prendre soin de son troupeau. Principalement ceux qui travaillent dans la prédication et l'enseignement.—Où sont ici ceux qui disent qu'il n'est pas besoin de parole et d'enseignement? Quand l'apôtre donne de tels avis à Timothée : « Méditez ces choses, atta« chez-vous-y ». Et ailleurs : « Appliquez-vous « à la lecture, à l'exhortation, car, en le fai« sant, vous vous sauverez vous et ceux qui « vous écoutent ». (I Tim. IV, 15.) Voilà ceux que l'apôtre veut que l'on honore plus que tous les autres, et il en donne le juste motif : c'est qu'ils supportent de grandes fatigues. Car lorsque l'un ne veille ni ne médite, mais reste tranquillement assis sans crainte ni soucis, tandis que l'autre se fatigue en occupant son esprit et ses soins, surtout s'il est étranger à la science profane, comment celui-ci ne devrait-il pas être honoré grandement et plus que tous les autres, quand il se donne tant de peines? Il est exposé à bien des langues; l'un l'a blâmé, l'autre l'a loué, un troisième l'a raillé, un quatrième a attaqué sa mémoire ou sa méthode; il lui faut bien de la force pour endurer tout cela. C'est une grande chose pour l'édification d'une église, c'est une chose de grande importance que de savoir enseigner, quand on la gouverne; sans cela bien des choses tombent en ruine. C'est pour cela qu'avec les autres qualités, avec l'hospitalité, la modération, en demandant que l'évêque soit irréprochable, l'apôtre ajoute : « Qu'il sache enseigner ». Le docteur, ce doit être celui qui, par sa vie, enseigne l'amour de la sagesse. Rien de mieux; mais il faut en même temps l'enseigner par ses discours. C'est pour cela que Paul dit : « Surtout ceux qui se fati« guent dans la parole et l'enseignement » ; car, quand il s'agit d'exposer les dogmes, quelle vie saurait suppléer aux paroles? Et quelles paroles? Non celles qui sont pompeuses et revêtues d'ornements profanes, mais des paroles pleines de force, de lumière et de prudence. Ce qu'il faut, ce n'est pas l'art du style et du langage; il faut des pensées, de quelque façon qu'on les exprime; non l'art de la composition, mais seulement la sagesse.

« N'accueillez pas d'accusation contre un « ancien, s'il n'y a deux ou trois témoins (19) ». Faut-il donc accueillir contre un jeune homme, ou contre qui que ce soit, une accusation sans témoignage? Ne faut-il pas prêter l'oreille avec un discernement scrupuleux? Que veut donc dire l'apôtre? Qu'il ne faut accueillir ces sortes d'accusations contre personne, mais surtout contre un ancien. Et il ne parle pas ici de la dignité sacerdotale, mais de l'âge, car les jeunes gens sont plus sujets à faillir que les vieillards. Il est évident par tout ceci que désormais une église est confiée à Timothée, ou même toute la province d'Asie; aussi lui parle-t-il des anciens. — « Ceux qui sont en « faute, réprimandez-les en présence de tous, « afin que les autres en conçoivent de la « crainte (20) ». C'est-à-dire, ne les rejetez pas trop vite, mais examinez tout avec une grande exactitude; et, quand vous vous serez rendu clairement compte de l'affaire, montrez-vous plein d'énergie, afin que les autres deviennent plus retenus. Car, s'il est nuisible de condamner sans raison, ne pas agir contre les fautes manifestes, c'est ouvrir la voie aux autres, pour qu'ils osent en faire autant. Il ne dit

pas seulement de réprimander, mais de le faire avec sévérité, car c'est ainsi que les autres en concevront de la crainte. Pourquoi donc le Christ a-t-il dit : « Va, et reprends ton « frère entre toi et lui seul, s'il a péché contre « toi » (Matth. XVIII, 15), tandis que Paul permet de l'accuser devant l'Eglise ?

3. N'y aura-t-il pas là plus de scandale? Pourquoi ? Il y en aurait davantage si l'on connaissait la faute et non le châtiment. Mais de même que, si les fautes restent impunies, les coupables se multiplient, de même la répression en redresse un grand nombre. C'est ce qu'a fait Dieu, en châtiant aux yeux de tous Pharaon, Nabuchodonosor et bien d'autres ; nous voyons que cités et individus ont porté la peine de leurs crimes. L'apôtre veut donc que tous craignent l'évêque, et il lui donne autorité sur tous. Parce que souvent les accusations proviennent du ressentiment, dit-il, il faut des témoins, des hommes qui discutent contre l'accusé, conformément à l'ancienne loi. « Toute parole doit être appuyée par deux « ou trois témoins ». (Deut. XIX, 15.) « N'ac« cueillez pas d'accusation contre un ancien ». Il n'a pas dit : Ne condamnez pas, mais : N'accueillez pas même d'accusation, ne le traduisez pas en jugement. Mais si deux témoins mentent? Cela est rare, mais on peut l'éclaircir dans le jugement et faire briller la vérité. On doit s'estimer heureux qu'une faute ait deux témoins, car elles se commettent en secret et à la dérobée ; en sorte que c'est là matière à examen approfondi. Mais si les fautes sont reconnues et qu'il n'y ait pas de témoins, mais qu'on ait mauvaise opinion de l'affaire? L'apôtre l'a dit plus haut : « Il faut que l'évê« que ait bon témoignage de ceux du dehors».

Ayons donc l'amour et la crainte de Dieu. Il n'y a point de loi pour le juste, mais la plupart, suivant la vertu par contrainte et non par préférence, retirent de grands fruits de la crainte et répriment souvent leurs mauvais désirs. Ecoutons à cause de cela les menaces qui nous sont faites de l'enfer, afin de recueillir les précieux fruits de cette crainte. Car si Dieu, qui y précipitera les pécheurs, ne nous en eût pas d'avance adressé la menace, un bien grand nombre y fussent tombés. Si en effet, maintenant que la terreur agite nos âmes, il s'en trouve plusieurs qui pèchent si facilement, comme s'il n'y avait pas d'enfer, quels crimes ne commettrions-nous pas si nous n'en avions ni la révélation ni la menace, en sorte, comme je le dis sans cesse, que l'enfer ne montre pas moins l'intérêt que Dieu nous porte que son royaume céleste. L'enfer conspire avec le paradis, puisque la crainte de l'un nous pousse vers l'autre. Ne croyons donc pas que c'est l'œuvre d'un être cruel et impitoyable, mais plutôt l'œuvre de la miséricorde et d'une immense bonté, du zèle avec lequel il veut nous attirer à lui. Si Ninive n'eût pas été menacée par Jonas de sa ruine, cette ruine se serait accomplie ; s'il n'eût pas dit que Ninive serait détruite, Ninive n'aurait pas subsisté ; si nous n'avions été menacés de l'enfer, nous y serions tous tombés; si nous n'avions été menacés du feu, nul n'y eût échappé. Dieu dit le contraire de ce qu'il veut, afin d'accomplir ce qu'il veut : il ne veut pas la mort du pécheur, et il parle de la mort du pécheur, afin qu'il ne se précipite pas dans la mort. Ce n'est pas une simple parole ; il nous montre la réalité, afin que nous l'évitions.

Et pour que personne ne pense que c'est une vaine menace, pour qu'on en connaisse la réalité, ce qui s'est passé en ce monde le rend manifeste. Le déluge de pluie qui a fait périr le genre humain n'est-il pas une image de la géhenne du feu? De même », dit l'Evangile, « que dans les jours de Noé.., il y avait des hom« mes qui se mariaient, des hommes qui don« naient leurs filles en mariage... il en sera de « même alors». (Matth. XXIV, 37, 38.) Il a prédit cet événement longtemps d'avance ; dans l'Evangile encore il le prédit d'avance quatre siècles et davantage[1] ; mais nul ne médite ses menaces, tous les regardent comme des fables et comme un objet de risée ; nul n'a de crainte, nul ne pleure ses fautes, nul ne se frappe la poitrine. Le fleuve de feu bouillonne, la flamme s'élève, et nous, nous rions, nous vivons dans les délices, nous péchons sans crainte. Nul ne fait entrer dans son esprit ce dernier jour, nul ne pense que la vie présente passe, que tout ce que nous voyons n'a qu'un temps, bien que chaque jour les événements nous le crient et nous fassent entendre leur voix. Les morts prématurées, les changements qui ont lieu même pendant notre vie, ne nous instruisent pas, non plus que nos maladies de toute sorte. Et ce n'est pas dans nos corps seulement, mais dans les éléments aussi que l'on

[1] L'orateur s'exprime ainsi parce qu'il parle quatre siècles après Jésus-Christ, dans l'ignorance absolue du temps où viendra le dernier jour.

peut voir les changements se produire : tout nous donne occasion de méditer sur cela même dans notre jeunesse ; partout et en tout l'instabilité est signalée. Ni l'hiver, ni l'été, ni le printemps, ni l'automne ne se sont jamais arrêtés dans leur cours ; ils s'écoulent, ils s'envolent. Mais que dis-je les années et les fleurs? Voulez-vous parler des dignités? des rois qui sont aujourd'hui et ne seront plus demain, des riches, des demeures somptueuses, de la nuit et du jour, du soleil? N'est-il pas souvent éclipsé, disparu dans les ténèbres, caché par un nuage? Rien demeure-t-il de tout ce que nous voyons? Non, rien que notre âme, et nous la négligeons ; nous faisons grand cas de ce qui change, et ce qui demeure à jamais, nous y restons indifférents, comme s'il nous échappait sans cesse. — Un tel est puissant. — Oui, jusqu'à demain, et ensuite il périra ; vous le voyez par l'exemple de ceux qui furent plus puissants que lui et qui ont disparu. La vie est un théâtre, un songe. De même que, chez les acteurs, quand le théâtre est enlevé, la diversité des rôles disparaît, de même que les songes s'envolent aux premiers rayons du matin, de même ici quand notre rôle est achevé dans la vie publique ou privée, tout se dissipe et disparaît. L'arbre que vous avez planté, la maison que vous avez bâtie demeurent après vous ; l'architecte et le laboureur sont enlevés et meurent. Et, quand nous en sommes témoins, cela ne nous change point ; nous disposons tout comme si nous étions immortels, et nous vivons dans le luxe et la mollesse.

4. Ecoutez ce que dit Salomon, qui a éprouvé par lui-même ce que sont les choses de la vie présente : « Je me suis élevé des demeures », dit-il, « j'ai planté des jardins et des parcs, « des vignobles... des piscines... j'ai acquis de « l'or et de l'argent... je me suis procuré des « chanteurs et des chanteuses, des troupeaux « de gros et de menu bétail ». (Eccl. II, 4-8.) Nul n'a joui de tant de délices, nul n'a été si illustre et si sage, nul n'a été maître si puissant, nul n'a connu comme lui les événements passés. Mais quoi ! rien de tout cela ne l'a satisfait, et que dit-il après en avoir joui ? « Va« nité des vanités, tout est vanité ». (Ib. I, 2.) Non pas vanité seulement, mais il s'exprime avec plus d'énergie. Croyons-en, je vous en conjure, un homme qui en a fait l'expérience, écoutons-le et entreprenons des choses où l'on ne trouve pas la vanité, mais où réside la vérité, où tout est solide et stable, où tout est fondé sur la pierre, où rien ne vieillit ni ne passe, où tout est florissant et jeune, où le temps n'a point d'action, où rien ne doit disparaître. Je vous en conjure, désirons sincèrement Dieu, non par la terreur de l'enfer, mais par le désir du royaume éternel. Dites-moi, en effet, qu'y a-t-il de semblable au bonheur de voir le Christ? Rien assurément. Qu'y a-t-il de semblable à la jouissance des biens célestes? Assurément rien. Biens « que l'œil n'a point « vus, que l'oreille n'a point entendus, qui n'ont « point pénétré dans le cœur de l'homme et « que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment ». (I Cor. II, 9.)

Efforçons-nous de les obtenir, et méprisons les biens terrestres. Ne nous plaignons-nous pas souvent de ce que la vie de l'homme n'est rien? Pourquoi donc cet empressement pour un rien? Pourquoi se donner tant de peine pour un rien? Vous considérez des habitations somptueuses; est-ce cette vue qui vous trompe? Levez donc les yeux au ciel, comparez-en la beauté avec ces pierres et ces colonnes, et vous verrez qu'elles ne sont qu'un ouvrage de fourmis et de moucherons. Adonnez-vous à la contemplation, élevez-vous vers les objets célestes, voyez de là ce que sont de somptueux édifices, et vous verrez qu'ils ne sont rien que des jeux de petits enfants. Vous savez que l'air devient plus subtil, plus léger, plus pur, plus transparent, à mesure que l'on s'élève ? C'est dans une semblable région qu'ont leurs demeures, leurs tabernacles ; ceux qui pratiquent les œuvres de miséricorde. Toute habitation terrestre sera détruite à la résurrection, et, avant la résurrection, le temps, dans son cours, la détruit, la dissout, la fait disparaître. Souvent même, avant l'action du temps, dans l'éclat de la nouveauté, un tremblement de terre la renverse, un incendie la dévore ; car il y a des morts prématurées pour les édifices, comme il y en a pour les hommes : souvent, quand la terre est ébranlée, des bâtiments usés par le temps restent en équilibre, et ceux qui brillent de jeunesse, qui sont solides et nouvellement achevés, sont ébranlés et renversés par la foudre seule ; Dieu l'a réglé ainsi sans doute pour que nous ne soyons pas orgueilleux de nos constructions. Voulez-vous ne pas vous laisser décourager? Allez dans ces édifices publics dont vous jouis-

sez comme les autres; car il n'est point de maison, il n'en est point, quelque somptueuse qu'elle soit, qui l'emporte sur les édifices publics; demeurez-y autant qu'il vous plaira, ils sont à vous, à vous comme aux autres; ils sont publics et non privés. Mais cela ne vous satisfait pas, dites-vous. Non, d'abord par l'effet de l'habitude, puis par celui de la cupidité. C'est donc la cupidité qui fait l'agrément d'une chose, et non sa propre beauté. Le plaisir c'est d'être cupide et de vouloir s'approprier ce qui est à tous.

Eh! jusques à quand serons-nous cloués et collés à la terre? Jusques à quand nous roulerons-nous dans la boue comme des vermisseaux? Dieu nous a fait un corps de terre afin que nous l'élevions vers le ciel, et non pour qu'il nous serve à abaisser notre âme elle-même vers la terre; mon corps est terrestre, mais, si je le veux, il devient céleste. Voyez quel honneur Dieu nous a fait, en nous confiant une si grande œuvre. C'est moi, dit-il, qui ai fait le ciel et la terre; je te rends participant de la création : fais de la terre un ciel, tu le peux. On dit de Dieu qu'il fait et qu'il change tout. (Amos, v, 8.) Il a aussi donné cette puissance aux hommes, comme un père plein de tendresse, qui sait peindre, mais qui veut aussi instruire son fils dans cet art. Je t'ai donné, nous dit-il, un corps qui est beau; je te confie l'accomplissement d'une œuvre plus grande : fais une belle âme. J'ai dit en effet : « Que la terre produise l'herbe verdoyante... « et les arbres portant des fruits » (Gen. I, 11); dis aussi, toi : Que la terre produise son fruit, et tout ce que tu voudras faire se produira. Je fais la chaleur et le brouillard; je suis l'auteur du tonnerre et le créateur du vent, j'ai formé le dragon, c'est-à-dire le démon pour me jouer de lui. (Ps. CIII, 26.) Je ne t'ai point envié cette puissance : joue-toi de lui, si tu le veux; car tu peux le lier comme un petit oiseau. Je fais lever mon soleil sur les bons et sur les méchants : imite-moi, fais part de tes biens aux bons et aux méchants. Je suis patient dans les outrages, et je fais du bien à ceux qui me les adressent; imite-moi, car tu le peux. Je fais le bien, non pour en obtenir en retour; imite-moi, et tu ne le feras plus pour obtenir un retour, pour qu'on te le rende. J'ai allumé des flambeaux pour le ciel; allumes-en de plus brillants, car tu le peux; éclaire ceux qui sont dans l'erreur, le bienfait de me connaître est plus grand que celui de voir le soleil. Tu ne peux créer un homme, mais tu peux former un juste, un homme agréable à Dieu. J'ai créé sa substance, embellis sa volonté. Vois combien je t'aime et pour quels grands objets je t'ai donné du pouvoir.

Voyez, mes bien-aimés, quel honneur vous recevez; et cependant il est des insensés, des ingrats qui demandent pourquoi nous sommes maîtres de notre volonté. Dans tous ces objets que nous venons de parcourir, nous pouvons imiter Dieu; il nous serait impossible de le faire si notre volonté n'était pas libre. Je règne, dit-il, sur les anges, et toi aussi par tes prémices. Je suis assis sur un trône royal, et toi aussi par tes prémices [1] : « Il nous a ressuscités et nous a fait asseoir à la droite de « Dieu ». (Ephés. II, 6.) Les chérubins, les séraphins, toute l'armée des anges, les principautés, les puissances, les trônes, les dominations, s'inclinent devant toi à cause de tes prémices. N'accuse pas ton corps, qui jouit d'un honneur si grand, que les puissances incorporelles vénèrent. Mais que dis-je? Ce n'est pas seulement par là que je veux te gagner, mais aussi par mes souffrances. C'est pour toi que l'on m'a craché au visage, que l'on m'a souffleté, que j'ai anéanti ma gloire, et que, descendant du séjour de mon Père, je suis venu vers toi, qui me haïssais, qui te détournais de moi et ne voulais pas entendre mon nom; j'ai couru à ta poursuite afin de te saisir; je t'ai uni et attaché à moi-même; je t'ai dit : Mange ma chair et bois mon sang; je t'élève au ciel et je viens t'embrasser sur la terre. Je ne me suis pas contenté de placer si haut tes prémices, cela ne suffisait pas à mon amour. Je suis descendu sur la terre; et je ne me joins pas seulement à toi, mais je pénètre tout ton être, je suis mangé par toi, je m'amincis peu à peu, afin que la fusion, que l'union soient plus parfaites. Ce qui s'unit demeure dans les limites de sa propre étendue, mais moi je ne fais plus qu'un tout avec toi. Je veux que rien ne nous sépare plus; je veux que nous ne fassions plus qu'un. Sachant cela, sachant la grande tendresse de Dieu pour nous, faisons tout pour ne pas être indignes de si grands dons; obtenons-les tous dans le

[1] C'est-à-dire, l'Homme-Dieu, qui est les prémices de l'humanité, et qui est assis à la droite de Dieu son Père. (J.-B. J.)

Christ Jésus Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

JE VOUS ATTESTE EN PRÉSENCE DE DIEU, ET DE JÉSUS-CHRIST, ET DES ANGES ÉLUS, DE GARDER TOUTES CES PAROLES, SANS PRÉJUGÉ, NE FAISANT RIEN PAR SIMPLE PENCHANT. N'IMPOSEZ PROMPTEMENT LES MAINS A PERSONNE, ET NE VOUS RENDEZ PAS COUPABLE DES FAUTES D'AUTRUI. CONSERVEZ-VOUS CHASTE. CESSEZ DE NE BOIRE QUE DE L'EAU, MAIS FAITES USAGE D'UN PEU DE VIN, A CAUSE DE VOTRE ESTOMAC ET DE VOTRE FRÉQUENT ÉPUISEMENT. (V, 21-23, JUSQU'A VI, 1.)

Analyse.

1. Des ordinations ; qu'elles ne doivent pas se faire trop promptement et sans un examen préalable très-sérieux.
2. Devoirs des serviteurs. — Exhortation morale au service de Dieu.

1. Après avoir parlé des évêques, des diacres, des hommes, des femmes, des veuves, des vieillards et de tous; après avoir montré quels sont les pouvoirs de l'évêque en qualité de juge, l'apôtre ajoute : « Je vous atteste en « présence de Dieu et de Jésus-Christ et des an« ges élus, de garder toutes ces paroles, sans pré« jugé, ne faisant rien par simple penchant ». C'est sur un ton terrible qu'il continue ses prescriptions, car, si Timothée est son enfant chéri, il n'hésite pas pour cela. Celui qui n'a pas craint de dire de lui-même : « Je crains « qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois « réprouvé moi-même » (I Cor. IX, 27), n'aurait pas hésité ni craint en parlant de Timothée. Mais il atteste le Père et le Fils; et pourquoi aussi les anges? C'est un effet de sa grande modestie. Moïse dit de même : « Je prends à « témoin le ciel et la terre » (Deut. IV, 26), pour ne pas prononcer le nom du Seigneur; et il est dit encore : « Ecoutez, précipices et fonde« ments de la terre ». (Mich. VI, 2.) Paul prend le Père et le Fils à témoin de ses paroles, se justifiant devant eux pour le jour à venir, s'il se produit quelque infraction au devoir, comme s'étant acquitté de tout le sien. — « De garder toutes ces paroles sans préjugé, « ne faisant rien par simple penchant »; c'est-à-dire, vous mettant vous-même au rang de ceux qui sont jugés par vous, afin que personne ne vous gagne et ne se rende maître de votre jugement. Et pourquoi dire : « Les anges « élus? » C'est qu'il y en a qui ne le sont pas. Jacob aussi prend à témoin Dieu et la colline. Ainsi nous-même nous prenons souvent à témoin des personnages éminents et d'autres moindres, afin de rendre notre témoignage plus imposant. C'est comme s'il disait : Je prends à témoin Dieu, son Fils et ses serviteurs, des préceptes que je vous ai donnés; c'est en leur présence que je vous les donne; inspirant par là de la crainte à Timothée.

Puis il continue par l'objet le plus opportun, celui qui renferme surtout le salut de l'Eglise, les ordinations. « N'imposez promp« tement », dit-il, « les mains à personne, et « ne vous rendez pas coupable des fautes d'au« trui ». Qu'est-ce à dire : « Promptement? » C'est-à-dire, qu'il ne suffit pas d'une première, d'une seconde, ni d'une troisième épreuve, mais qu'il faut une étude bien des fois répétée et un examen approfondi, car ce n'est pas une œuvre sans péril. Vous serez en effet responsable des fautes du prêtre, si vous êtes l'auteur de leur origine, des fautes qui ont précédé l'ordination et de celles qui la suivront. Parce que vous aurez été à contretemps indulgent pour les premières, vous serez responsable des secondes, dont vous serez la cause, et aussi des fautes passées parce que vous aurez dispensé le coupable du repentir et de la componction. Car de même que vous avez part aux avantages spirituels de vos disciples, vous participez aussi à leurs fautes. — « Conservez-vous chaste ». Il parle ici de la continence. « Cessez de ne « boire que de l'eau, mais faites usage d'un « peu de vin, à cause de votre estomac et de

« votre fréquent épuisement ». Si, à un homme si fort adonné au jeûne, et faisant de l'eau un usage si constant, qu'il se trouve épuisé et fréquemment épuisé, l'apôtre prescrit de se modérer, et si Timothée ne s'y refuse pas, combien plus ne devons-nous pas nous irriter si nous entendons quelque discours qui nous froisse. Et comment, dira-t-on, n'a-t-il pas fortifié l'estomac de son disciple, lui dont les vêtements ressuscitaient les morts? Car il est clair qu'il le pouvait. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? Afin que si nous voyons aujourd'hui de grands hommes, des hommes vertueux affligés de maladies, nous n'en soyons pas scandalisés, car c'est pour leur avantage qu'il en arrive ainsi. Si un ange de Satan a été donné à Paul pour qu'il ne s'enorgueillit point (II Cor. XII, 7), combien plus à Timothée, car ses miracles auraient pu l'entraîner à l'orgueil. Il le laisse donc soumis aux lois de la médecine, afin qu'il modère aussi ses pensées et que les autres ne soient pas scandalisés, mais qu'ils apprennent que Paul et Timothée étaient de notre nature, eux qui ont fait de tels progrès dans la vertu. Car Timothée paraît avoir été maladif, ce que l'apôtre fait entendre quand il dit : « A cause « de votre fréquent épuisement », de l'estomac et du reste du corps. Mais il ne lui permet pas de se remplir de vin sans modération ; il le lui permet pour la santé, non pour la mollesse.

« Les péchés de certains hommes sont ma« nifestes et précèdent le jugement; pour d'au« tres, les péchés suivent (24) ». L'apôtre vient de dire, en parlant des ordinations : « Ne vous « rendez pas coupable des fautes d'autrui ». Mais, dira-t-on, si je les ignore? « Les péchés de « certains hommes sont manifestes et précè« dent le jugement; pour d'autres, les péchés « suivent ». Les péchés des uns sont connus parce qu'ils sont antérieurs au jugement; et ceux des autres non, parce qu'ils sont postérieurs. « De même aussi les bonnes œuvres « sont manifestes, et celles qui ne le sont pas « ne peuvent longtemps rester cachées (25) ».

« Que ceux qui sont sous le joug de la ser« vitude regardent leurs maîtres comme dignes « de tout honneur, afin que le nom et la doc« trine du Seigneur ne soient point blasphé« més ». (VI, 1.) Qu'ils les regardent comme dignes de tout honneur. Ne pensez pas être libre, parce que vous êtes fidèle; mais c'est un acte de liberté que de mieux aimer servir. Car l'infidèle, s'il voit que ses esclaves se comportent avec insolence, parce qu'ils ont la foi, proférera des blasphèmes, en disant que la croyance chrétienne rend séditieux; s'il les voit obéissants, il cédera plus facilement et prêtera mieux l'oreille à la parole de Dieu. Car autrement Dieu et sa prédication seront blasphémés. Mais, dira-t-on, si les maîtres sont fidèles? Même alors il faut être docile, à cause du nom du Seigneur. « Que ceux qui « ont des maîtres fidèles ne les méprisent « point parce qu'ils sont leurs frères, mais « qu'ils les servent avec plus de soin, parce « qu'ils sont fidèles et aimés de Dieu, partici« pant au même bienfait (2) ».

2. Si donc vous avez reçu cet honneur de trouver des frères dans vos maîtres, c'est un devoir plus grand d'être dociles envers eux. — « Antérieurement au jugement ». L'apôtre veut dire que, parmi les mauvaises actions, il en est qui sont ignorées, et d'autres qui ne le sont pas, mais qu'au jour du jugement, ni les bonnes ni les mauvaises ne resteront cachées. Qu'est-ce à dire, antérieurement au jugement qu'elles provoquent? Par exemple, lorsqu'un homme commet des péchés qui le condamnent à l'avance, quand il est incorrigible, quand on espère en vain qu'il se corrigera. Et pourquoi l'apôtre dit-il cela? Parce que, quand ces pécheurs se cacheraient ici-bas, ils ne seront point ignorés dans ce jugement où tout sera mis à nu. Il y a là aussi un grand encouragement pour les justes. Entre les prescriptions précédentes, telles que : Ne faisant rien par simple penchant, etc., et celle-ci : Tous ceux qui sont sous le joug, il y a une suite naturelle, nécessaire; celles-ci sont le développement de celles-là. Celles-ci regardent-elles l'évêque? Oui, sans doute, puisqu'il doit exhorter les serviteurs. Nous voyons partout l'apôtre adresser ses préceptes aux esclaves plus qu'aux maîtres; leur montrant les voies de la soumission, et tenant d'eux un très-grand compte. Aux maîtres il dit : « Renoncez aux menaces ». (Eph. VI, 9.) — Mais pourquoi ces avis? Les infidèles en avaient besoin; mais il ne pouvait s'adresser qu'à ceux qui avaient embrassé la foi; et pour ceux-ci, à quoi bon? Parce que les maîtres donnent plus à leurs serviteurs que les serviteurs à leurs maîtres. Ce sont les maîtres qui paient pour l'entretien de leurs serviteurs, pour leur habillement, pour tous

leurs besoins; en sorte que les maîtres sont plutôt les serviteurs de leurs esclaves, et c'est ce qu'il veut faire entendre, quand il dit : « Parce qu'ils sont fidèles et aimés de Dieu, « participant au même bienfait ». Ils se fatiguent et prennent de la peine pour votre repos; ne doivent-ils pas être grandement honorés de leurs serviteurs?

Mais, s'il a prescrit aux esclaves d'être ainsi obéissants, songez comment nous devons nous conduire envers notre Maître, qui nous a fait passer du néant à l'être, qui nous donne la nourriture et le vêtement. Servons-le au moins comme nos domestiques nous servent. N'y emploient-ils pas leur vie tout entière, pour que leurs maîtres vivent en repos? Leur occupation, leur vie, c'est de prendre soin des intérêts de leurs maîtres. Ne s'en préoccupent-ils pas toute la journée, n'ayant souvent à disposer pour eux-mêmes que d'une petite partie de la soirée? Nous, tout au contraire, nous nous préoccupons sans cesse de nos intérêts; ceux de notre maître ne nous prennent pas la moindre partie du jour; et pourtant il ne nous demande pas ce qui est à nous, comme le font les maîtres à l'égard de leurs esclaves; mais ce que nous faisons pour lui tourne à notre propre avantage. Là, en effet, le travail du serviteur était profitable au maître; ici le service de l'esclave ne profite point au maître, mais au serviteur seul. « Vous n'avez pas be« soin de mes biens », dit le Psalmiste. (Ps. xv, 2.) Car, dites-moi, quel profit revient-il à Dieu que je sois juste? Que perd-il si je suis injuste? Son essence n'est-elle pas inaltérable et impassible? N'est-elle pas au-dessus de la souffrance? Les esclaves n'ont rien à eux; tout est à leur maître, quelque riches qu'ils deviennent, et nous avons bien des choses en propre. Et cet honneur n'est pas tout ce que nous recevons du Roi de l'univers. Quel maître a donné son propre fils pour son serviteur? Aucun; tous donneraient plutôt leurs serviteurs pour leurs enfants. Ici c'est tout le contraire. Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, pour tous ses ennemis, pour ceux qui le haïssent. Les esclaves, quand on leur donnerait des ordres pénibles, ne se fâchent point, mais se montrent pleins de reconnaissance; et nous, nous regimbons en mille occasions. Un maître ne promet point à ses serviteurs de récompenses telles que Dieu nous en promet. Que promet-il, le maître? La liberté qui est souvent plus difficile à supporter que la servitude. Souvent, sous la pression de la faim, on la trouve plus amère, quelque grand qu'en soit le don. Auprès de Dieu, rien de précaire, rien de corruptible; mais que nous promet-il? « Je ne vous « appellerai plus serviteurs, vous êtes mes « amis ». (Jean, xv, 15.)

Rougissons et craignons, mes bien-aimés, nous devrions servir notre maître au moins comme nos domestiques nous servent; mais la plupart du temps nous ne lui témoignons point notre service. Ceux-là sont philosophes malgré eux; ils n'ont que le vêtement et la nourriture; tandis que nous insultons à Dieu par notre mollesse. Si nous n'en recevons pas d'ailleurs, recevons d'eux des leçons de sagesse. L'Ecriture renvoie bien les hommes à l'école, non des esclaves, mais des animaux sans raison, quand elle nous commande d'imiter les abeilles ou les fourmis. Pour moi, je vous exhorte à imiter vos serviteurs : faisons au moins par crainte de Dieu tout ce qu'ils font par crainte de leurs maîtres; car je ne vois pas que vous le fassiez. Bien souvent par crainte ils se laissent insulter et demeurent plus silencieux que n'importe quel philosophe; on les insulte à tort ou à raison, et ils ne répliquent pas; mais ils demandent pardon, souvent sans avoir fait de mal. Ils ne reçoivent que le nécessaire, souvent moins que le nécessaire, et ils prennent patience; ils dorment sur une natte de jonc, ils ne se nourrissent que de pain, toute leur existence est pauvre, et ils ne réclament point, ils ne se fâchent point, parce qu'ils nous craignent. Quand on leur confie de l'argent, ils le rendent tout entier : ne me parlez pas de ceux qui sont pervers, mais ceux qui ne sont pas trop mauvais cèdent à la première menace. N'est-ce pas là de la philosophie? Ne me dites pas qu'ils le font par nécessité, car vous avez, vous aussi, la nécessité d'éviter l'enfer, et cependant vous n'avez point tant de prudence et ne rendez point tant d'honneur à Dieu que ne vous en rendent vos esclaves. Chacun d'eux a sa demeure déterminée, et n'empiète pas sur celle de son camarade, non plus que la cupidité de celui-ci ne lui fait tort. La crainte de leur commun maître les maintient dans le devoir. Rarement un serviteur fait tort à un autre ou en reçoit quelque dommage.

Mais, parmi les hommes libres, le contraire

a lieu ; nous nous déchirons, nous nous dévorons les uns les autres ; nous ne craignons point notre maître, nous ravissons ce qui appartient à des serviteurs comme nous, nous volons, nous frappons, sous ses yeux. Nul esclave ne ferait cela ; s'il frappe, c'est loin des yeux de son maître ; s'il profère des injures, c'est loin de ses oreilles ; mais nous osons tout, et pourtant Dieu nous voit et nous entend. La crainte du maître leur est toujours présente ; à nous, jamais. C'est pour cela que l'on voit partout le bouleversement, la confusion, la corruption ; nous ne réfléchissons point à nos péchés, et, quand nos serviteurs commettent des fautes même les plus petites, nous les examinons toutes avec rigueur. Je ne dis point cela pour enseigner la paresse aux esclaves, mais pour secouer la nôtre, pour réveiller notre nonchalance, afin que nous soyons au moins pour Dieu ce que nos esclaves sont pour nous, eux qui sont de même nature que nous et n'ont point reçu de nous des bienfaits comparables à ceux dont Dieu nous comble. Eux aussi sont libres par nature. La parole : « Qu'ils commandent aux « poissons, etc. » (Gen. I, 26), a été dite aussi pour eux. La servitude ne vient pas de la nature ; elle vient d'un châtiment et de circonstances malheureuses, et cependant ils nous portent un grand respect. Nous leur prescrivons exactement tout ce qui concerne notre service, et la plupart du temps nous nous dérobons à celui de Dieu dont tout l'avantage est pour nous. Car plus nous serons zélés à ce service, plus nous aurons de bonheur et de gain. Ne nous privons point nous-mêmes d'un tel avantage ; car Dieu se suffit et n'a besoin de rien ; récompense et gain retomberont sur nous. Il semble donc que ce ne soit pas Dieu que nous servons, mais nous-mêmes ; obéissons-lui avec crainte et tremblement, afin d'obtenir les biens promis par Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

ENSEIGNEZ CELA, EXHORTEZ A L'ACCOMPLIR. SI QUELQU'UN DONNE UN ENSEIGNEMENT DIFFÉRENT ET N'ACQUIESCE POINT AUX PURES DOCTRINES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, ET A LA SCIENCE QUI EST CONFORME A LA PIÉTÉ, C'EST UN ORGUEILLEUX QUI NE SAIT RIEN, MAIS QUI A LA MALADIE DES RECHERCHES ET DES DISPUTES DE MOTS, D'OU NAISSENT L'ENVIE, LES QUERELLES, LES BLASPHÈMES, LES SOUPÇONS MAUVAIS, LES FROISSEMENTS EXCITÉS PAR DES HOMMES D'UN ESPRIT GATÉ, ÉLOIGNÉS DE LA VÉRITÉ, CONFONDANT LE GAIN ET LA PIÉTÉ [ÉLOIGNEZ-VOUS DE CES HOMMES]. OUI, C'EST UN GRAND GAIN QUE LA PIÉTÉ AVEC LA MODÉRATION DANS LES DÉSIRS. CAR NOUS N'AVONS RIEN APPORTÉ EN CE MONDE, ET IL N'EST PAS DOUTEUX QUE NOUS N'EN POURRONS RIEN EMPORTER. (VI, 2-7 JUSQU'A 12.)

Analyse.

1. Il faut, à celui qui est chargé d'enseigner, de l'autorité et de la douceur. — L'orgueil naît de l'ignorance.
2. La cupidité est ennemie de la foi et du salut.
3. Elle est la racine de tous les maux.

1. Celui qui enseigne n'a pas seulement besoin d'autorité, mais d'une grande douceur ; comme il n'a pas besoin de douceur seulement, mais aussi d'autorité. Tout cela, le bienheureux Paul l'enseigne en disant, tantôt : « Prescrivez et enseignez ceci », tantôt : « Enseignez cela, exhortez à l'accomplir ». Car, si les médecins exhortent leurs malades, non pour revenir eux-mêmes à la santé, mais pour les guérir de leurs maladies et les remettre sur pied, nous devons bien davantage user aussi d'exhortations envers ceux que nous enseignons. Le bienheureux Paul, en effet, ne refuse point de servir, quand il dit : « Nous ne « nous prêchons point nous-mêmes, mais « nous prêchons le Christ Jésus ; et quant à « nous, nous nous regardons comme vos « serviteurs, à cause de Jésus » (II Cor. IV, 5) ; et ailleurs : « Tout est à vous, que ce soit Paul « ou Apollon ». (I Cor. III, 22.) Il sert ainsi de

grand cœur, car ce n'est point une servitude, mais un état meilleur que la liberté. « Celui-là « est esclave », dit l'Ecriture, « qui commet le « péché ». (Jean, VIII, 34.)

« Si quelqu'un donne un enseignement « différent, et n'acquiesce point aux pures « doctrines de Notre-Seigneur Jésus-Christ et « à la science qui est conforme à la piété, c'est « un orgueilleux qui ne sait rien ». Ce n'est donc pas la science qui conduit au vertige de l'orgueil, c'est l'ignorance. Car celui qui connaît la doctrine conforme à la piété, sait parfaitement se modérer; celui qui connaît les saines doctrines n'a pas l'esprit malade. Ce qu'est l'inflammation pour les corps, l'orgueil l'est pour les âmes; nous ne pouvons pas plus dire d'un orgueilleux que d'un homme souffrant d'une inflammation, qu'il se porte bien. Mais est-il donc possible de ne rien savoir en sachant quelque chose? Oui, car celui qui ne sait pas ce qu'il doit savoir, ne sait rien; et l'on voit ici manifestement que l'arrogance naît de l'ignorance. Le Christ s'est anéanti; celui qui sait cela ne s'enflera jamais; car l'homme n'a rien qu'il ne tienne de Dieu; il ne s'enflera donc pas. « Qu'avez-vous que vous n'ayez « reçu? » (I Cor. IV, 7.) Le Christ lui-même a lavé les pieds de ses disciples; qui donc, sachant cela, pourra se gonfler d'orgueil? C'est pourquoi il a dit : « Quand vous aurez « tout accompli, dites : Nous sommes des ser- « viteurs inutiles ». (Luc, XVII, 10.) Le publicain a été loué, seulement pour son humilité, et le pharisien s'est perdu par son arrogance. Celui donc qui s'enorgueillit ne sait rien de tout cela. Le Christ a dit aussi : « Si j'ai mal « parlé, rendez-en témoignage; si j'ai bien « parlé, pourquoi me frappez-vous? » (Jean, XVIII, 23.) L'apôtre dit : « Mais qui a la maladie « des recherches ». Rechercher ces choses, c'est donc être malade; « et des disputes de « mots »; oui, sans doute; car lorsque les raisonnements ont donné la fièvre à une âme, lorsqu'elle est agitée, elle cherche; lorsqu'elle est en santé, elle ne cherche point, elle accepte la foi. La recherche et les disputes de mots ne conduisent à rien. Car ce que la foi seule annonce, quand la recherche veut se charger de le découvrir, elle ne nous le fait pas voir et ne nous le laisse pas comprendre. Si quelqu'un veut trouver, en fermant les yeux, un objet qu'il cherche, ou si, les tenant ouverts, il s'ensevelit dans une fosse et détourne son regard du lieu de ses recherches, il ne pourra rien trouver. C'est ainsi qu'en dehors de la foi, rien ne se découvre, mais il naît inévitablement des troubles. — « D'où naissent les « blasphèmes, les soupçons mauvais »; c'est-à-dire les opinions et les doctrines perverses qui proviennent de ces recherches; alors, en effet, nous soupçonnons au sujet de Dieu ce qu'il ne faut pas. « Les froissements », c'est-à-dire les exercices inutiles de la parole. Ou peut-être encore veut-il dire que, comme les brebis galeuses communiquent leur mal à celles qui sont saines, il en est de même des hommes pervers.

« Eloignés de la vérité, confondant le gain « et la piété ». Vous voyez combien de malheurs l'apôtre nous dit produits par les disputes de mots : l'avidité honteuse pour le gain, l'ignorance, l'orgueil, qui est enfanté par l'ignorance elle-même. — Eloignez-vous de ces hommes, — ne vous rencontrez point avec eux. « Evitez l'hérétique, après une pre- « mière et une seconde réprimande ». (Tit. III, 10.) Il nous montre que leur ignorance même vient surtout de leur négligence. Pourrez-vous persuader des hommes qui luttent pour des richesses? Non, vous ne le pourrez qu'en leur donnant encore, et même ainsi vous ne contenterez point leurs désirs. « L'œil « de l'homme cupide est insatiable; il ne se « contente point d'un résultat partiel ». (Ecclés. XIV, 9.) Il faut donc se détourner de ceux qui sont incorrigibles. Mais s'il avertit celui qui se trouvait dans la nécessité de lutter, de ne pas se rencontrer avec ces hommes et de ne pas se lier avec eux, combien plus nous, qui sommes au rang des simples disciples.

Et comme il a dit que ces hommes confondent le gain et la piété, il ajoute : « Oui, c'est « un grand gain que la piété, avec la modé- « ration dans les désirs »; non lorsqu'on possède des richesses, mais lorsqu'on n'en possède pas. Car, afin que son disciple ne tombe pas dans l'abattement à cause de sa pauvreté, il le relève et le soutient. « Ils la confondent avec « le gain ». Oui, c'en est un, mais d'une autre et meilleure nature. Ayant abaissé l'un de ces avantages, il exalte l'autre. Le gain d'ici-bas n'est rien : il demeure sur la terre, il ne nous suit pas, il n'émigre point avec nous. Qu'est-ce qui le prouve? C'est que nous sommes venus dans la vie sans rien avoir; nous devons donc en partir sans rien emporter; nu est

venu notre corps, nu il s'en ira. Nous n'avons donc pas besoin de superflu ; si nous n'avons rien apporté, nous partirons sans rien avoir, comme le dit l'apôtre. « Si nous avons ici la « nourriture et le vêtement, nous nous con« tenterons de cela (8) ». Il faut manger seulement ce qui suffit à nous nourrir, se vêtir seulement de ce qui suffit à nous couvrir, à envelopper notre nudité; rien de superflu : le premier vêtement venu peut y suffire.

2. L'apôtre ensuite nous excite à nous détacher des biens terrestres. « Ceux qui veulent s'enrichir ». Il ne dit pas simplement : Ceux qui sont riches, mais : Ceux qui veulent l'être. Car il est possible qu'un homme possède des richesses et en fasse un emploi honorable, en les méprisant et les distribuant aux pauvres. Ce ne sont pas ceux-là qu'il accuse, mais ceux qui désirent les richesses. « Ceux « qui veulent s'enrichir », dit-il, « tombent « dans la tentation et dans le piége du démon, « et dans beaucoup de désirs vains et nuisi« bles qui engloutissent les hommes (9) ». Oui, engloutissent, en sorte qu'ils ne peuvent plus se relever, « dans leur ruine et leur perte », et en ce monde et en l'autre. « En effet, la « racine de tous les maux est l'amour de l'ar« gent, dont le désir en a conduit plusieurs à « s'égarer hors de la foi, et à se tourmenter de « nombreuses douleurs (10) ». Ici l'apôtre signale deux malheurs, mais il place le dernier celui qui leur paraît le plus grand, les nombreuses douleurs. On ne peut savoir, sans demeurer près des riches, combien ils font entendre de gémissements et de lamentations.

« Mais vous, homme de Dieu ». C'est là une grande dignité ; car tous les hommes appartiennent à Dieu, mais spécialement les justes, qui ne lui appartiennent pas seulement par leur création, mais par les liens de l'amour. Si vous êtes un homme de Dieu, lui fait-il entendre, ne cherchez pas ce qui est superflu et ne conduit point à Dieu ; mais « fuyez ces « choses », ajoute-t-il, « et recherchez la jus« tice ». L'un et l'autre avec ardeur; car il n'a pas dit : Ecartez-vous, approchez-vous; mais : Fuyez, poursuivez; « la justice », afin de ne pas commettre de fraudes ; « la piété », dans la croyance; « la foi », qui est opposée à la recherche; « la charité, la patience, la dou« ceur (11). Combattez le bon combat de la foi, « atteignez la vie éternelle, (voici le prix), « à laquelle vous avez été appelé, et que vous « avez noblement confessée », dans l'espérance de la vie éternelle, « en présence de nombreux « témoins (12) » ; c'est-à-dire, ne faites pas honte à votre généreuse confession ; pourquoi auriez-vous subi des travaux inutiles ?

Et à quelle tentation, à quel piége l'apôtre dit-il que sont exposés ceux qui veulent s'enrichir ? Cette passion les égare hors de la foi, les environne de périls, et les rend timides. Il parle de désirs vains ; comment leurs désirs ne le seraient-ils pas, quand on leur voit des fous, des nains, non par humanité, mais comme des amusements; quand ils renferment des poissons dans les cours de leurs palais, quand ils nourrissent des bêtes sauvages, quand ils donnent leur temps à des chiens, quand ils parent des chevaux et ne s'en éprennent pas moins que de leurs enfants? Tout cela est vain et superflu ; il n'y a là rien de nécessaire ni d'utile. « Des désirs vains et nuisi« bles ». Quels sont ces désirs nuisibles ? Les passions déraisonnables, le désir du bien d'autrui, la recherche ardente de la mollesse, l'attrait pour l'ivrognerie, pour le meurtre et la perte d'autrui. Beaucoup, poussés par ces passions, ont aspiré au pouvoir et y ont trouvé leur perte ; vraiment, celui qui se conduit ainsi se fatigue pour des objets inutiles, ou plutôt nuisibles. L'apôtre s'est parfaitement exprimé : « Ils se sont égarés hors de la foi » ; car la cupidité, attirant leurs yeux, ne leur permet plus de voir le chemin, et peu à peu les soustrait à la vérité. Car, de même qu'un homme, suivant un chemin bien tracé, et préoccupé de quelque chose, continue de marcher, mais dépasse souvent, sans le savoir, la ville où il se rendait, parce que ses pieds l'ont conduit machinalement et sans but, la cupidité a des effets semblables. « Ils se sont « embarrassés dans de nombreuses douleurs ». Vous voyez ce qu'il fait entendre par : « Se « sont embarrassés ». Ce sont comme des épines : ceux qui y touchent ensanglantent leurs mains et se blessent. C'est ce qu'éprouve celui qui s'engage dans la cupidité : son âme y trouve des chagrins qui l'enveloppent comme un filet douloureux. Combien ces hommes n'ont-ils pas de soucis et de douleurs ? Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Fuyez ces « choses et poursuivez la justice, la piété, la « foi, la charité, la patience, la douceur ». De la charité naît la douceur. L'apôtre loue aussi la hardie sincérité et le courage de son disci-

ple, sa noble confession en présence de nombreux témoins. Il lui rappelle son enseignement : « Atteignez », lui dit-il, « la vie « éternelle ».

Il ne faut donc pas seulement confesser la foi, mais pratiquer la patience, en persistant dans cette confession ; endurer, comme il est juste, un rude combat et des sueurs abondantes, en sorte que l'on n'en dévie point, car les scandales et les obstacles sont nombreux. C'est pour cela que le chemin est étroit et difficile. Il faut donc être léger de bagage et agile ; de tous côtés mille plaisirs se présentent, qui séduisent les yeux de l'âme : plaisirs des sens, des richesses, de la mollesse, de la nonchalance, de la réputation, de la colère, du pouvoir, de l'ambition ; ils se montrent avec un visage éclatant et attrayant, capable de fasciner et d'entraîner ceux qui ne sont pas énergiquement amoureux de la vérité. Car elle est sèche et n'a rien qui séduise. Pourquoi ? Parce qu'elle ne promet de plaisir que pour un temps futur, tandis que ses rivales nous offrent des honneurs, des voluptés, un repos, non pas véritables, mais revêtus de fausses couleurs. Celui donc qui a une âme vulgaire, qui est mou et lâche, s'attache à elles et renonce aux travaux. C'est ainsi que, dans les combats du paganisme, celui qui ne souhaite pas ardemment d'obtenir des couronnes, peut, après la première, s'adonner aux banquets et au vin ; c'est ce que font les pugilistes sans résolution ni courage. Mais ceux qui ont les yeux fixés sur la couronne, préfèrent mille coups, car l'espoir des prix à venir les soutient et les relève.

3. Ecartons-nous donc de la racine des maux, et nous les éviterons tous. « La racine « de tous les maux », dit l'apôtre, « est l'amour « de l'argent ». C'est Paul qui l'a dit, ou plutôt c'est Jésus-Christ. Et voyons comment le témoigne l'expérience même de la vie. Quel est, en effet, le mal qui n'est pas produit par les richesses, ou plutôt, non par les richesses elles-mêmes, mais par la volonté mauvaise de ceux qui n'en savent pas faire usage ? On pouvait s'en servir pour l'accomplissement de ses devoirs et acquérir par leur moyen l'héritage du royaume céleste ; mais aujourd'hui, ce qui nous a été donné pour le soulagement des pauvres, pour alléger le poids de nos péchés, pour honorer Dieu et lui plaire, nous nous en servons contre les malheureux indigents, ou plutôt contre nos propres âmes et pour offenser Dieu. Un homme dépouille son prochain de ce qui est à lui ; il l'a précipité dans la misère, mais il s'est précipité dans la mort ; le spolié sèche de misère, mais le spoliateur se livre à un châtiment sans fin. N'est-il pas aussi malheureux ? Et quel est le mal qui n'en résulte pas ? Les suites n'en sont-elles pas les fraudes, les rapines, les pleurs, les haines, les luttes, les querelles ? On porte la main jusque sur les morts, jusque sur son père et son frère ; on ne respecte ni lois de la nature, ni commandements de Dieu ; tout est bouleversé, en un mot, n'est-ce pas la cupidité qui tyrannise ainsi les hommes ? N'est-ce pas là ce qui a fait établir les tribunaux ? Faites disparaître l'amour des richesses, et la guerre a pris fin, les luttes, les haines, les altercations, les querelles n'existent plus. De tels hommes devraient être chassés de la terre, comme des fléaux publics et des loups. De même que des vents violents et contraires, tombant sur une mer calme, la soulèvent jusqu'aux abîmes et mêlent aux vagues le sable qui se trouve au fond, de même les hommes, amoureux de la richesse, bouleversent le monde. Un tel homme ne connaît point d'ami, que dis-je, d'ami ? Il ne sait pas même qu'il y a un Dieu ; sous l'empire de sa passion, il est devenu insensé.

Ne voyez-vous pas les Titans qui se précipitent, prêts à frapper ? C'est l'image de cette fureur, c'en est l'image fidèle ; ils sont comme les Titans furieux et hors d'eux-mêmes. Si vous mettez leur âme à nu, vous la trouverez dans de semblables dispositions ; ce n'est pas un glaive ou deux qu'elle a saisis, mais des milliers ; elle ne reconnaît plus personne, mais elle est transportée de rage contre tous, elle s'élance et aboie contre tous ; ce ne sont pas des chiens mais des âmes humaines qui sont ses victimes, et contre le ciel même elle pousse d'affreux blasphèmes. De tels hommes ont tout bouleversé, tout perdu, entraînés qu'ils sont par la fureur des richesses. Je ne sais, non je ne sais qui mettre en cause, tant cette peste est universelle ; les uns en sont atteints davantage, d'autres moins, mais tous le sont. Comme un bûcher allumé au milieu d'un bois le détruit et en fait un désert, de même cette passion a dévasté toute la terre : rois, magistrats, citoyens, pauvres, femmes, hommes, enfants, tous enfin sont en son pouvoir. C'est

comme une nuit qui s'est étendue sur le monde; nul ne sort de cet enivrement; mille accusations publiques et privées s'élèvent contre la cupidité, mais personne ne s'en corrige.

Que pourrait-on faire ? Comment éteindre cette flamme ? Eh bien ! quand elle se serait élevée jusqu'au ciel, pour s'en rendre maître il suffit de le vouloir. Comme c'est la volonté qui l'a développée, c'est la volonté qui l'anéantira. N'est-ce pas notre libre arbitre qui en est l'auteur ? Il pourra aussi l'éteindre ; veuillons-le seulement. Et cette volonté, comment naîtra-t-elle en nous ? Si nous considérons combien cette possession est frivole et vaine ; que les richesses ne sauraient nous suivre dans l'autre vie, que même en cette vie elles nous abandonnent souvent ; que cette passion demeure ici, mais que les blessures qu'elle nous a faites, nous les emportons dans l'autre monde ; si nous considérons encore quelle est la richesse des cieux pour la comparer avec celle de la terre, celle-ci nous paraîtra plus vile que de la boue ; si nous voyons qu'elle comporte mille dangers, que le plaisir en est passager et mêlé de dégoûts ; si nous méditons sur la richesse de la vie éternelle, alors nous pourrons mépriser celle du monde ; si nous voyons que celle-ci nous est inutile pour notre renommée, notre santé, tout enfin, mais qu'elle nous abîme au contraire dans notre perte et notre ruine. Ici vous êtes riches et avec de nombreux subordonnés ; là-bas vous arriverez seul et nu. Si nous nous le répétons sans cesse et que nous l'entendions répéter, peut-être guérirons-nous, peut-être échapperons-nous à ce terrible châtiment. Une perle est belle ? Pensez que c'est de l'eau de mer, qu'elle y était d'abord perdue. L'or et l'argent sont beaux ? Pensez donc que c'est de la terre et de la cendre. Les vêtements de soie sont beaux ? mais ils sont tissés par des vers. Cette beauté réside dans l'opinion, dans le préjugé des hommes et non dans la nature ; car ce qui est naturellement beau n'a pas besoin qu'on enseigne à le remarquer.

Si vous voyez une pièce de cuivre simplement recouverte d'or, vous l'admirez en l'appelant de l'or, mais, quand les gens du métier vous auront fait connaître la fraude, l'admiration aura disparu avec l'erreur. Voyez-vous que cette beauté ne réside pas dans la nature ? Et l'argent ? En voyant de l'étain vous l'admirez pour de l'argent, comme du cuivre pour de l'or ; il faut se faire instruire pour savoir si l'on doit admirer. Ainsi, les yeux ne suffisent pas pour le reconnaître. Les fleurs valent mieux ; il n'en est pas ainsi d'elles. Si vous voyez une rose, vous n'avez pas besoin qu'on vous apprenne ce qu'elle est ; vous saurez bien la distinguer de l'anémone ; et de même la violette, le lys, chaque fleur enfin. C'est donc un préjugé que l'admiration dont je parlais. Et, pour vous faire comprendre qu'un préjugé en est la source, dites-moi, s'il plaisait à l'empereur de décréter que l'argent vaut plus que l'or, cet enthousiasme séducteur ne changerait-il pas d'objet ? Ainsi nous sommes partout les jouets de la cupidité et de l'opinion. Qu'il en soit ainsi, que la rareté soit la cause des prix qu'on met aux objets, en voici une preuve. Il est des fruits vendus ici à vil prix et qui sont chers en Cappadoce, plus chers que ceux qui sont précieux chez nous ; il en est de même pour les pays des Sères d'où nous viennent ces étoffes de luxe ; dans l'Arabie et l'Inde, pays des aromates et des pierres précieuses, on signalerait bien des faits semblables. C'est donc un préjugé que cette opinion ; nous n'agissons jamais avec jugement, mais par caprice et à l'aventure. Sortons donc de cette ivresse, considérons ce qui est véritablement beau, ce qui est beau par sa nature, la piété, la justice, afin d'obtenir les biens promis, que je vous souhaite à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

JE VOUS PRESCRIS, EN PRÉSENCE DE DIEU QUI VIVIFIE TOUS LES ÊTRES, ET DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, QUI, SOUS PONCE-PILATE, A RENDU CE MAGNIFIQUE TÉMOIGNAGE, DE GARDER LE COMMANDEMENT SANS TACHE ET SANS REPROCHE, JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST QUE MANIFESTERA EN SON TEMPS LE BIENHEUREUX ET UNIQUE SOUVERAIN, LE ROI DES ROIS ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS, QUI SEUL POSSÈDE L'IMMORTALITÉ ET HABITE UNE LUMIÈRE INACCESSIBLE, LUI QUE NUL HOMME N'A VU NI NE PEUT VOIR, A QUI HONNEUR ET PUISSANCE ÉTERNELLE. AINSI SOIT-IL. (VI, 13-16 JUSQU'A LA FIN.)

—

Analyse.

1. L'apôtre en appelle à Dieu pour donner plus de poids à ses recommandations, et faire ainsi plus d'effet sur l'esprit de son disciple.
2. Adhérer, non à la science humaine, mais à la foi. — Instabilité des choses de ce monde.

1. L'apôtre atteste encore Dieu, comme il l'a fait peu auparavant, pour rendre sa parole plus redoutable et affermir davantage son disciple en lui montrant que ses préceptes ne sont pas des préceptes humains; il veut en effet que recevant ce commandement comme venant du Maître lui-même, et ayant toujours dans la pensée celui qui l'a instruit, ce témoin rendu présent par le souvenir tienne son âme en éveil. « Je vous prescris, en présence du « Dieu qui vivifie tous les êtres ». C'est là un encouragement pour les périls, un souvenir de la résurrection. — « Et du Seigneur « Jésus-Christ qui a rendu témoignage sous « Ponce-Pilate ». Voici encore une exhortation tirée de la personne du Maître. Ce qu'il veut dire, le voici : Ce qu'il a fait, il faut que vous le fassiez aussi. C'est afin que nous marchions sur ses traces qu'il a rendu ce beau témoignage.

Ce que faisait l'apôtre, lorsqu'il disait aux Hébreux : « Portant vos regards vers l'auteur « et le consommateur de la foi, Jésus, qui, au « lieu de la vie heureuse dont il pouvait jouir, « a subi la croix, méprisant la confusion, et « qui est assis à la droite du trône de Dieu; « considérez celui qui a supporté de la part « des pécheurs une telle contradiction, afin « que vos âmes ne se laissent pas abattre à la « fatigue » (Hébr. XII, 2, 3); ce qu'il faisait, dis-je, il le fait ici encore à l'égard de son disciple. C'est comme s'il lui disait : Ne craignez pas la mort, car vous êtes le serviteur de Dieu qui peut vivifier tous les êtres. « Je suis « venu », dit Jésus, « pour rendre témoignage à « la vérité ». (Jean, XVIII, 37.) Et quel est ce magnifique témoignage ? Quand Pilate lui dit : « Etes-vous roi ? » (Ib. 37.) Jésus lui répondit : « Je suis né pour cela ». (Ib. 37.) Et au pontife : « Voyez, ceux-ci m'ont entendu ». (Ib. 21.) Puis, comme on lui demandait s'il était le Fils de Dieu, il répondit : « Tu l'as dit, je le « suis ». Il y a beaucoup d'autres choses encore qu'il affirma et confessa.

« De garder le commandement sans tache « et sans reproche jusqu'à l'avénement de « Notre-Seigneur Jésus-Christ », c'est-à-dire jusqu'à votre mort, jusqu'à votre sortie de ce monde. Mais il ne s'est pas exprimé ainsi; il a dit : « Jusqu'à l'avénement », afin d'animer davantage Timothée. Et qu'est-ce que garder le commandement sans tache ? C'est n'en contracter ni dans sa foi ni dans ses mœurs. « L'avénement que manifestera en son temps « le bienheureux et unique souverain, le Roi « des rois et Seigneur des seigneurs, qui seul « possède l'immortalité et habite une lumière « inaccessible ». De qui l'apôtre dit-il cela ? Est-ce du Père ? est-ce du Fils ? Oui, c'est du Fils. « L'avénement que manifestera en son « temps le bienheureux et unique souverain ». Ces paroles sont pour la consolation de Timothée, afin que les rois de la terre ne lui inspirent ni étonnement ni crainte. — « En son « temps », c'est-à-dire au temps convenable, au temps qu'il faut, afin que Timothée ne se chagrine pas, s'il n'est pas encore arrivé. Mais, pour le manifester, il est seul souverain; il le manifestera donc. « Le bienheureux », celui qui est heureux par lui-même; car il n'y a au ciel rien de douloureux ni de pénible. « Le « bienheureux, unique souverain », par oppo-

sition à la condition des hommes, ou parce qu'il n'a pas commencé d'être ; nous donnons aussi la même épithète à des hommes que nous voulons exalter.

« Qui seul possède l'immortalité ». Le Fils ne la possède-t-il pas, et par lui-même? Et comment ne la posséderait-il pas, étant de la même substance que le Père? — « Et habite « une lumière inaccessible ». La lumière qu'il habite est-elle autre que celle qu'il est? Est-il enfermé dans un lieu? Loin de nous cette pensée. L'apôtre ne veut pas nous l'inspirer, il veut nous faire entendre l'incompréhensibilité de Dieu, voilà pourquoi il se sert de cette expression : « Qui habite une lumière inacces- « sible ». Il parle de Dieu comme il peut. Vous voyez, quand la langue veut exprimer quelque chose de grand, comment la force lui manque. — « Que nul homme n'a vu ni ne « peut voir, à qui honneur et puissance éter- « nelle. Ainsi soit-il ». C'est là une belle théologie et qui devait se trouver ici. Car, ayant pris Dieu à témoin, l'apôtre s'étend sur ce témoin, afin de faire plus d'impression sur son disciple. Gloire à Dieu, c'est tout ce que nous pouvons dire et faire, et non rechercher curieusement quel il est. Si donc sa puissance est éternelle, ne craignez pas ; quand son avénement n'aurait pas lieu encore, honneur et puissance à lui pour toujours.

« Prescrivez aux riches du siècle présent de « ne pas enfler leur cœur (17) ». L'apôtre a dit avec justesse : « Du siècle présent », car il y a aussi les riches du siècle futur. Rien autant que les richesses ne produit l'enflure, la démence de l'orgueil, l'arrogance. Et aussitôt il les rabaisse en disant : « Et de ne pas mettre « leur espoir dans l'incertitude des richesses « (17) ». Car c'est de là que vient la démence de l'orgueil ; celui qui espère en Dieu ne s'enorgueillit point. Comment mettre son espoir en ce qui se déplace sans cesse? car telle est la richesse ; comment espérer en ce qui ne peut inspirer confiance? Mais comment pourront-ils ne pas enfler leur cœur? En considérant que la richesse est instable et caduque, en considérant que l'espérance en Dieu vaut mieux qu'elle, et que Dieu est l'auteur de la richesse elle-même. — « Mais dans le Dieu « vivant, qui nous donne avec magnificence « tout ce dont nous devons jouir (17) ». Oui, tout avec magnificence, voulant parler des saisons diverses de chaque année, de l'air, de la lumière, de l'eau, et de tout le reste. Vous voyez quelle est la magnificence et la libéralité de ses dons. Si vous cherchez la richesse, cherchez une richesse permanente, solide, celle que l'on acquiert par les bonnes œuvres. Et quelles œuvres? — « De faire le « bien », continue l'apôtre, « de devenir riches « en bonnes œuvres, d'être faciles à donner, à « communiquer ce qu'ils possèdent (18) ». L'un est le fait de la fortune, l'autre de la charité ; se montrant affables et doux. « De thé- « sauriser pour eux-mêmes un établissement « glorieux dans l'avenir (19) ». Rien n'est incertain, ni instable, là où le fondement est solide ; mais tout est solide, immuable, fixe et permanent. « Afin d'acquérir la vie éter- « nelle ». Car c'est la pratique des bonnes œuvres qui peut nous en ménager la jouissance.

2. « O Timothée, gardez le dépôt (20) ». Ne l'amoindrissez pas ; il n'est pas à vous, c'est le bien d'autrui qui vous a été confié ; ne le diminuez pas. « Evitant les nouveautés profanes « du langage ». Il y a donc une nouveauté de langage qui n'est pas profane. « Et les opposi- « tions d'une fausse science ». Oui, car là où la foi n'est pas, la science n'est pas ; ce qui naît de raisonnements tout humains n'est pas la science. C'est ainsi que quelques-uns se sont donné le nom de gnostiques, comme s'ils savaient quelque chose de plus que les autres. « Science que quelques hommes promettaient, « mais ils se sont égarés dans la foi ». Vous voyez comment il prescrit encore de ne point se rencontrer avec eux. Evitant, dit-il, les oppositions ; car il en est auxquelles il ne faut pas même répondre. Pourquoi ? parce qu'elles font perdre la foi, parce qu'elles ébranlent la solidité de notre confiance.

Ne nous attachons point à ces doctrines, mais au rocher indestructible de la foi. Ni le choc des fleuves ni celui des vents, ne pourront l'endommager ; nous sommes inébranlables sur ce rocher. Ainsi, durant cette vie, si nous avons choisi celui qui est le fondement véritable, nous demeurons debout, sans rien subir d'effrayant. Celui-là ne subira rien de terrible, qui choisit pour richesse, pour renommée, gloire, honneur et jouissance, ceux de l'autre vie ; ils sont assurés contre tout changement ; mais, en ce monde, tout est sujet à s'altérer, à changer, à se transformer. Car que désirez-vous? la gloire? « Sa gloire ne le suivra point

« au tombeau » (Ps. XLVIII, 18), et souvent elle n'est pas même fidèle à l'homme durant sa vie. Il n'en est pas de même de ce qui tient à la vertu ; là tout est permanent. Celui qui tire son illustration de sa charge, devient un homme vulgaire, quand un autre lui a succédé ; il reçoit des ordres à son tour. Le riche, attaqué par des brigands, des délateurs ou des traîtres, devient pauvre tout à coup. Mais il n'en est point ainsi chez nous : si l'homme tempérant veille sur lui-même, nul ne saurait lui enlever sa tempérance ; personne ne fera un simple sujet de celui qui est souverain de lui-même. Apprenez par un examen attentif que cette autorité est supérieure à l'autre. Car à quoi bon, dites-moi, commander à des peuples entiers, et vivre esclave de ses passions ? Quel dommage y a-t-il à ne commander à personne, étant élevé au-dessus de leur tyrannie ? Ici est la liberté, l'autorité, la royauté, la puissance ; là au contraire est la servitude, quand on aurait la tête chargée de diadèmes. Car lorsqu'on domine en soi-même une multitude de despotes, je veux dire l'amour de l'argent, l'amour des plaisirs, la colère et les autres passions, à quoi servirait un diadème ? La tyrannie des passions est la plus grande ; la couronne même ne saurait nous soustraire à leur empire.

Qu'un homme se trouve esclave chez les barbares, et que ceux-ci, pour mieux constater leur force, lui laissent la pourpre et le diadème, mais lui commandent de porter de l'eau avec eux, de préparer le repas et de remplir toutes les autres fonctions de la servitude, pour s'en faire plus d'honneur et lui infliger plus de honte ; le sort de cet homme sera moins barbare que n'est chez nous le joug imposé par nos passions. Celui qui les méprise se rira aussi des barbares ; mais celui qui se soumet à elles, subira une condition bien plus terrible que ne la lui feraient les barbares. Le barbare, quelle que soit sa force, ne sévira que contre les corps ; mais les passions torturent l'âme et la déchirent de toutes parts. Quelle que soit la force du barbare, il ne peut donner que la mort temporelle, mais les passions donnent la mort éternelle. En sorte que celui-là seul est libre qui est libre dans son âme, et celui-là est esclave qui se soumet à des passions insensées. Quelque inhumain que soit un maître, il ne commandera jamais si durement et si cruellement que les passions. Déshonore ton âme, disent-elles, sans raison ni motif ; offense Dieu, méconnais la nature elle-même ; qu'il s'agisse d'un père ou d'une mère, n'aie point de pudeur, foule-les aux pieds. Tels sont les ordres de l'avarice. Sacrifie-moi, dit-elle, non des veaux, mais des hommes. « Immolez-moi des hommes, car les « veaux manquent ». (Os. XIII, 2.) Ce n'est pas là ce qu'elle dit, mais bien : Quoiqu'il y ait des veaux, sacrifie des hommes et des hommes innocents. Fût-ce ton bienfaiteur, fais-le périr. Sois hostile à chacun, montre-toi l'ennemi commun de tous, de la nature elle-même et de Dieu ; amasse l'or, non pour en jouir, mais pour le garder et pour accroître les tourments. Car il n'est pas possible d'être avare et de jouir de sa fortune ; l'avare craint toujours que son or ne diminue, que ses trésors ne deviennent vides. Fuis le sommeil, dit l'avarice, étend tes soupçons à tous, amis et serviteurs ; retiens le bien d'autrui ; tu vois un pauvre mourant de faim, ne lui fais pas l'aumône, mais, s'il est possible, dépouille-le de sa peau. Parjure, ments, jure, accuse, fais-toi délateur ; ne te refuse ni à marcher dans le feu, ni à t'exposer à mille morts, ni à mourir de faim, ni à lutter contre la maladie.

Ne sont-ce pas là les lois que prescrit l'avarice ? Sois effronté et impudent, sans vergogne et audacieux, coquin et malfaiteur ; ni reconnaissance, ni sensibilité, ni amitié ; sois sans foi, sans cœur, parricide, une bête féroce plutôt qu'un homme. Dépasse le serpent en méchanceté, le loup en rapacité, sois plus farouche que ces animaux ; ne refuse point, s'il le faut, d'imiter la perversité du démon, méconnais ton bienfaiteur. N'est-ce pas là ce qu'elle dit et ce qu'on écoute ? Dieu dit au contraire : Sois ami de tous, doux, aimé de tous, n'offense personne sans nécessité, honore ton père, honore ta mère, jouis d'une réputation pure, ne sois pas un homme, mais un ange ; ne prononce ni une parole impudente, ni un mensonge, bannis-les même de ta pensée ; porte secours aux indigents, ne crois pas nécessaire d'avoir des richesses au prix de la rapine, ne sois ni injuste ni effronté ; mais personne ne l'écoute. Les peines de l'enfer ne sont-elles pas bien méritées ainsi que le feu, et le ver qui ne meurt pas ? Jusques à quand courrons-nous au précipice ? jusques à quand marcherons-nous sur des épines, jus-

ques à quand nous percerons-nous de clous et saurons-nous gré de ces maux? Nous sommes soumis à de cruels tyrans, et nous refusons un bon maître qui n'a point un langage odieux, qui n'est ni fâcheux ni barbare, dont le service n'est pas infructueux, mais qui nous procure des avantages immenses, les biens les plus précieux. Levons-nous donc et convertissons-nous, préparons-nous à bien vivre, aimons Dieu comme nous le devons, afin d'être jugés dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. Félix ROBIOU.

COMMENTAIRE
SUR LA DEUXIÈME ÉPITRE A TIMOTHÉE.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL, APOTRE DE JÉSUS-CHRIST, PAR LA VOLONTÉ DE DIEU, SELON LA PROMESSE DE LA VIE QUE NOUS AVONS EN JÉSUS-CHRIST : A TIMOTHÉE, SON FILS BIEN-AIMÉ, GRACE, MISÉRICORDE ET PAIX DE LA PART DE DIEU LE PÈRE ET DE JÉSUS CHRIST NOTRE-SEIGNEUR. (I, 1-2 JUSQU'A 7.)

Analyse.

1. Tendresse de saint Paul pour son disciple Timothée.
2. Foi héréditaire dans la famille de Timothée. — La grâce est en nous comme un feu qu'il dépend de nous de laisser s'éteindre ou de ranimer.

3 et 4. Que l'homme n'est jamais exempt de peines et de soucis.

1. Pourquoi cette seconde lettre à Timothée? L'apôtre avait dit : « J'espère aller vous trouver « bientôt ». (I Tim. III, 14.) C'est qu'il ne put le faire. Il le console donc par ses lettres, ne pouvant pas le consoler par sa présence. Timothée était peut-être affligé de l'absence de son maître, et aussi de ce qu'il lui avait fallu se charger du gouvernement des âmes. Si grand et si capable que l'on soit, dès qu'on met la main au timon pour gouverner le vaisseau de l'Eglise, on éprouve un embarras étrange à la vue des difficultés qui se soulèvent de toutes parts comme les flots de la mer. Il devait surtout en être ainsi alors que l'on n'était qu'au début de la prédication, alors que tout était encore à faire, alors que l'on ne rencontrait qu'hostilités et périls. Ce n'est pas tout, les hérésies commençaient à se montrer, produites par les docteurs du judaïsme; saint Paul le dit expressément dans sa première épître. Ici il ne console pas seulement son disciple par sa lettre, mais encore il l'appelle près de lui : « Hâtez-vous », lui dit-il, « de venir me trouver « promptement »; et : « En venant, apportez « mes livres et surtout mes papiers ». (II Tim. IV, 8, 13.) Je crois qu'il a écrit cette lettre vers la fin de sa vie : « Je suis », dit-il, « comme « une victime qui a déjà reçu l'aspersion »; et encore : « Dès la première fois que j'ai défendu « ma cause, personne ne m'a assisté ». (II Tim. IV, 6, 16.) Mais il trouve un remède à tout cela, et c'est de ses épreuves elles-mêmes qu'il tire la consolation, et il dit : « Paul, apôtre de Jé« sus-Christ par la volonté de Dieu, selon la pro« messe de la vie qui est en Jésus-Christ ». Dès les premiers mots de sa lettre il relève l'âme de son disciple. C'est comme s'il disait : Ne me parlez pas des dangers d'ici-bas; ils ne font

que nous procurer la vie éternelle qui ne connaît pas les maux, d'où sont bannis la peine, le chagrin et les larmes. Dieu ne nous a pas faits apôtres seulement afin que nous courions des dangers, mais afin que nous mourions après avoir souffert. Raconter ses maux tout au long, c'eût été ajouter au chagrin de Timothée, loin de le consoler; aussi commence-t-il sa lettre par des paroles de consolation : « Selon la promesse de vie qui est en Jésus-« Christ ».

Puisqu'il s'agit d'une promesse de vie, attendez-en l'effet non ici-bas, mais pour plus tard. « Une espérance qui se verrait ne serait plus une espérance ». (Rom. VIII, 24.) — « A « Timothée, son fils bien-aimé ». Non-seulement « à son fils » mais « à son fils bien-aimé ». On peut être un fils et n'être pas un fils bien-aimé. Mais tel n'est pas Timothée, et Paul ne l'appelle pas seulement son fils, mais son fils bien-aimé. Aux Galates aussi il donne le nom de fils, et néanmoins il s'afflige sur leur compte. « Mes « petits enfants », leur dit-il, « que j'enfante « de nouveau ». (Galat. IV, 19.) L'apôtre rend donc un grand témoignage à la vertu de Timothée en l'appelant son bien-aimé. C'est que la tendresse, lorsqu'elle ne vient pas de la nature, vient de la vertu. Ceux qui nous doivent la vie ne sont pas seulement nos bien-aimés par leur vertu, mais encore par l'impulsion de la nature. Mais nos fils selon la foi ne sont pas nos bien-aimés autrement que par la vertu. D'où pourrait venir en effet notre tendresse pour eux ailleurs que de là? Cela est surtout vrai de saint Paul qui ne faisait rien par pure inclination. Ce mot, « mon fils bien-aimé », montre encore que si saint Paul n'a pas été voir son disciple, ce n'est pas qu'il soit fâché contre lui, ni qu'il le méprise, ni qu'il le blâme.

« Grâce, miséricorde, paix de la part de Dieu « et de la part de Jésus-Christ Notre-Seigneur ». C'est le même souhait qu'il avait déjà fait auparavant. Ces mots l'excusent de ce qu'il n'est pas venu voir Timothée. Car en lui disant dans sa première lettre (I Tim. IV, 13 et III, 14), « en « attendant que je vienne », et : « Je me hâte d'al-« ler à vous promptement », il lui avait donné l'assurance qu'il viendrait bientôt. C'est donc à ce sujet qu'il s'excuse tout d'abord. Quant à la cause qui l'a empêché de partir, il ne l'indique pas aussitôt pour ne pas trop affliger Timothée : cette cause, c'était qu'il était retenu captif par César. Il ne l'a dit qu'à la fin de sa lettre lorsqu'il appelle son disciple auprès de lui. Il se garde de l'affliger dès le début, il lui laisse même espérer qu'il le verra. « Je désire « vous voir », dit-il en commençant, et il dit en finissant : « Hâtez-vous de venir vers moi « promptement ». Dès le début donc il le relève de sa profonde tristesse, et il continue par des compliments. « Je rends grâces à Dieu que je « sers depuis mes ancêtres avec une conscience « pure, de ce que sans cesse je fais mémoire « de vous dans mes prières de nuit et de jour, « désirant de vous voir, me souvenant de vos « larmes, afin que je sois rempli de joie ».

Je rends grâces à Dieu de ce que je me souviens de vous, dit-il, tant je vous aime. C'est aimer extrêmement que d'aimer jusqu'à se faire honneur de son amitié. — « Je rends « grâces », dit-il, « au Dieu que je sers ». Comment? « Avec une conscience pure depuis mes « ancêtres ». Sa conscience était toujours restée sans atteinte. Il veut parler ici de sa vie; chez lui le terme de conscience se dit toujours de la vie bonne ou mauvaise. Ou bien encore il veut dire : Nul motif humain ne m'a jamais fait trahir rien de ce que j'ai regardé et désiré comme un bien, même lorsque j'étais persécuteur. C'est dans le même sens qu'il dit : « Mais j'ai obtenu miséricorde parce que j'ai « agi en état d'ignorance et d'incrédulité ». (I Tim. I, 13.) C'est presque dire : Ne soupçonnez rien de malicieux dans ma conduite : grande recommandation pour son caractère, et qui ne permettra pas qu'on se défie le moindrement de son amitié. C'est comme s'il disait : Je ne mens pas, je ne suis pas autrement que je ne dis. Il fait ici son propre éloge parce qu'il y est forcé, comme quelque part dans le livre des Actes. Comme on l'accusait d'être un factieux et un novateur, il parle ainsi : « Et Ananie me « dit : le Dieu de nos pères t'a choisi d'avance « pour connaître sa volonté, et pour voir le « Juste, et entendre la voix de sa bouche, parce « que tu seras son témoin devant tous les « hommes, des choses que tu as vues et enten-« dues ». (Act. II, 14.) De même ici c'est avec raison que, pour ne point passer pour un homme sans amitié comme sans conscience, il fait son propre éloge et qu'il dit : « Sans « cesse je fais mémoire de vous », et non pas simplement, mais, « dans mes prières ». C'est-à-dire, la prière est mon occupation, j'y consacre tout mon temps. Il le déclare en disant : La nuit et le jour j'invoquais Dieu à ce sujet, « je

« désirais vous voir » : Voyez-vous quel ardent désir! quel excès de tendresse! Voyez-vous aussi l'humilité de l'apôtre, qui s'excuse auprès de son disciple? Il montre ensuite qu'il n'agit pas sans raison ni au hasard; il l'a déjà montré, et il le montre encore ici, car il dit : « Me souvenant de vos larmes». Il est vraisemblable que, séparé de son ami, il pleurait, il gémissait plus qu'un enfant que l'on sépare de la mamelle de sa nourrice et que l'on sèvre de son lait. — « Afin que je sois comblé de joie, « je désire vous voir ». Je ne me serais donc pas privé moi-même d'un tel plaisir. Quand je serais un être insensible, cruel, une bête féroce, le souvenir de vos larmes m'aurait encore fléchi. Mais je ne suis pas tel, au contraire, je sers Dieu avec une conscience pure. Bien des motifs donc me poussaient vers vous. Et alors il pleurait. Il énonce encore une autre raison qui emporte avec soi la consolation : « En me rappelant », dit-il, « votre foi qui est « si sincère ».

2. Il ajoute ensuite un autre éloge, savoir que Timothée ne sort pas du milieu des païens, ni des infidèles, mais d'une famille qui sert depuis longtemps le Seigneur. « Foi », dit-il, « qui « a été premièrement en Loïde, votre aïeule, « et Eunice, votre mère ». Timothée était fils d'une juive fidèle. Comment juive? comment fidèle? Elle n'était pas de la race des gentils. Ce fut à cause de son père qui était gentil et à cause des juifs qui étaient en ces lieux, que Paul le prit et qu'il le circoncit. Voyez-vous comme la loi de Moïse commençait à n'être plus observée, puisque ces unions entre juifs et gentils avaient lieu? Remarquez aussi comme saint Paul prouve surabondamment à son disciple qu'il n'a eu pour lui aucun mépris : Je sers Dieu, j'ai une conscience droite, vos larmes me touchent, etc. Ce n'est pas seulement à cause de vos larmes que je désire vous voir, mais encore à cause de votre foi; parce que vous êtes un ouvrier de vérité, et qu'il n'y a pas de fraude en vous. Lors donc que vous vous montrez si digne d'être aimé, étant vous-même si aimant, étant un si sincère disciple de Jésus-Christ, lorsque je ne suis pas moi-même du nombre des insensibles, mais du nombre de ceux qui aiment la vérité, qu'est-ce qui m'aurait empêché de vous aller voir? — « Foi que je suis très-persuadé que vous « avez aussi ». Cette foi est chez vous un bien héréditaire, vous la tenez de vos ancêtres et vous la gardez dans toute sa pureté. Les avantages de nos ancêtres sont les nôtres, lorsque nous partageons leurs vertus, si non, ils sont nuls pour nous ou plutôt ils servent à notre condamnation. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute ces mots : « J'ai la certitude que cette foi est « aussi en vous ». Ce n'est pas de ma part une conjecture, mais j'en ai la persuasion et la certitude. Si donc il n'y a rien d'humain dans votre foi, rien non plus ne pourra l'ébranler.

« C'est pourquoi je vous avertis de rallumer « ce feu de la grâce de Dieu que vous avez « reçue par l'imposition de mes mains ». Ces paroles montrent que celui à qui elles s'adressent est dans un grand abattement et dans une affliction extrême. C'est presque dire : Ne croyez pas que je vous aie méprisé. Sachez bien au contraire que je ne vous ai ni condamné ni oublié. Songez seulement à votre aïeule et à votre mère. Parce que je sais que vous avez une foi sincère, je vous avertis et je vous dis : Vous avez besoin de zèle pour rallumer le feu de la grâce de Dieu. Comme le feu a besoin de bois pour l'alimenter, de même la grâce a besoin de notre zèle pour ne pas s'éteindre. — « Je vous avertis de rallumer ce « feu de la grâce de Dieu que vous avez reçue « par l'imposition de mes mains », c'est-à-dire la grâce du Saint-Esprit que vous avez reçue pour le gouvernement de l'Eglise, pour les signes miraculeux et pour tout le service de Dieu. Car il dépend de nous d'allumer comme d'éteindre ce feu. Aussi l'apôtre dit-il dans un autre endroit : « N'éteignez pas l'Esprit ». (I Thes. v, 19.) Il s'éteint par la nonchalance et la lâcheté, et il s'embrase de plus en plus par la vigilance et l'attention. Il est en vous ce feu, mais il vous appartient de le rendre plus vif; c'est-à-dire alimentez-le avec la confiance, la joie et l'allégresse. Résistez courageusement.

« Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de « timidité, mais un esprit de courage, d'amour « et de sagesse ». C'est-à-dire, nous n'avons pas reçu l'Esprit pour vivre contractés par la peur, mais pour parler avec hardiesse. Car il donne à beaucoup l'esprit de la peur, comme il est dit dans les livres des Rois à propos des guerres. « Et l'esprit de terreur », est-il dit, « tomba sur eux ». (Exod. xv, 16.) C'est-à-dire, il leur inspira de la terreur. Mais vous, au contraire, il vous a donné l'esprit de force et d'amour pour lui. C'est donc là un effet de la grâce, mais non de la grâce seule; il faut que

nous commençions par faire ce qui dépend de nous. Cet Esprit qui fait que nous crions : « Abba, notre Père », nous inspire aussi l'amour pour lui, et l'amour pour le prochain, afin que nous nous aimions les uns les autres. Car de la force et de l'intrépidité naît la charité. Rien ne dissout l'amitié comme la timidité et l'appréhension de trahison. — « Car « Dieu ne nous a pas donné un esprit de timi« dité, mais un esprit d'amour, de force et de « sagesse ». Il entend par sagesse le bon état de la pensée et de l'âme, ou encore il veut dire que l'Esprit nous rend sages, et qu'il nous maintient dans la sagesse, quoiqu'il arrive et qu'il retranche le superflu. Soyons donc sans douleur dans les maux qui nous arrivent, c'est en quoi consiste la sagesse. « Ne vous hâtez « point », est-il dit, « au temps de l'obscurité ». (Eccl. II, 2.) Beaucoup trouvent le chagrin sans sortir de leur maison. Nous avons cela de commun que nous sommes tous dans le chagrin, mais nous différons par les causes de nos douleurs. La peine vient à celui-ci de sa femme, à celui-là de son enfant, à un autre d'un serviteur, à un autre d'un ami, à un autre d'un ennemi, à un autre d'un voisin, à un autre enfin d'une perte qu'il a faite. Les causes de nos peines sont nombreuses et diverses. Il est complétement impossible de trouver quelqu'un qui soit exempt de peine et d'ennui; l'un en a plus, l'autre moins. Ne nous révoltons donc point, et soyons persuadés que nous ne sommes pas seuls dans la peine.

3. Il n'est pas possible, quand on est homme et que l'on est encore dans cette vie fugitive d'ici-bas, que l'on soit sans chagrin. Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, si ce n'est pas demain, ce sera plus tard que viendra le chagrin. De même que l'on ne peut être sans crainte lorsqu'on navigue sur une grande mer, de même il est impossible, tant qu'on est dans cette vie, de ne pas éprouver de dégoût et de peine; je n'excepte pas le riche. Car puisqu'il est riche, nécessairement beaucoup d'occasions sollicitent sa concupiscence. Je n'excepte pas le roi. Car lui-même subit la domination de beaucoup de choses; il ne mène pas tout à son gré; que de choses contrarient sa volonté! C'est l'homme du monde qui fait le moins ce qu'il voudrait. Pourquoi? Parce que beaucoup veulent prendre part à ce qu'il fait. Or, songez dans quel abattement il est lorsqu'il veut faire quelque chose et qu'il ne le peut par crainte, par méfiance, à cause des ennemis, à cause des amis. Souvent, lorsqu'il entreprend quelque chose qui lui plaît, il perd tout le plaisir qu'il y trouve par le grand nombre de ceux qui lui font de l'opposition.

Mais quoi! pensez-vous que du moins ceux qui mènent une vie inoccupée soient exempts de soucis? Il n'en est pas ainsi. L'homme ne peut pas plus être exempt de chagrin qu'exempt de mourir. Combien de désagréments ils endurent nécessairement, que notre discours ne peut vous dévoiler, mais que leur expérience leur fait si bien connaître! Combien ont souhaité la mort au sein même des richesses et des délices! Car les délices ne mettent pas toujours à l'abri de la douleur. Ou plutôt les délices produisent mille peines, des maladies, des dégoûts. Et même sans cela le chagrin naît de lui-même et sans cause. L'âme en cet état se sent chagrine sans savoir pourquoi. Les médecins disent qu'un estomac malade cause des chagrins hors de propos. N'est-ce pas là ce qui nous arrive lorsque nous sommes chagrins sans que nous en sachions le motif? En un mot vous ne trouverez personne qui soit sans chagrin. L'homme qui a moins sujet de se chagriner que nous, s'imagine encore avoir raison de s'affliger autant que nous; parce que ce qui nous touche nous affecte plus que ce qui nous est étranger. Ceux qui souffrent en quelque partie de leur corps se croient toujours les plus affligés du monde; celui qui a mal aux yeux par exemple croit bien qu'il n'y a pas de douleur comparable aux mal d'yeux. A son tour celui qui souffre de l'estomac regarde ce mal comme le plus cruel de tous. Enfin chacun tient pour le pire des maux celui dont il est affligé. Il en est de même du chagrin ; le plus cruel, au jugement de chacun, est toujours le sien propre. On en juge par son expérience personnelle.

Celui qui n'a pas d'enfant ne voit rien de plus malheureux que de n'avoir pas d'enfant. Celui au contraire qui en a beaucoup et qui est pauvre ne trouve rien de pénible comme d'avoir une famille nombreuse, celui même qui n'en a qu'un dira qu'il n'est rien de pire que de n'en avoir qu'un; parce qu'il devient paresseux et qu'il cause à son père un continuel chagrin ; parce qu'on l'aime à l'excès et que c'est rare s'il tourne bien. Celui qui a une belle femme dit qu'il n'est rien de pire que d'avoir une belle femme. C'est une source de

défiance et de périls. Celui qui en a une laide dit que rien n'est pire que d'avoir une laide femme, c'est un objet de dégoût. Le simple particulier ne trouve rien de plus inutile et de plus insipide que sa vie. Le soldat ne voit rien au monde de plus fatiguant et de plus périlleux que le service militaire. Il vaudrait mieux, à l'entendre, vivre au pain et à l'eau que d'avoir tant de rudes travaux à supporter. Celui qui est au pouvoir trouve que ce qu'il y a de plus fâcheux c'est d'avoir à s'occuper des intérêts des autres. Le sujet regarde comme une intolérable servitude la soumission où il se trouve à l'égard du prince.

L'homme marié ne voit rien de pire qu'une femme et que le souci qu'elle donne. Celui qui ne l'est pas ne voit rien de plus triste pour un homme comme il faut que de n'avoir ni femme, ni maison, ni intérieur. Le marchand trouve heureux le laboureur dans sa sécurité; le laboureur trouve heureux le marchand qui s'enrichit. En somme, l'espèce humaine n'est jamais satisfaite, toujours elle se plaint, toujours elle se chagrine. Entendez chaque individu accuser la condition humaine et dire : Ce n'est rien que l'homme, l'homme est un animal condamné au travail et à la peine. Combien envient la vieillesse? Combien d'autres ne voient rien d'heureux que la jeunesse? Tant il y a de tristesse en chaque âge! Lorsqu'on nous trouve trop jeunes, nous disons : Hélas! pourquoi ne sommes-nous pas plus âgés? Et puis, quand notre tête blanchit, on nous entend dire : Où donc la jeunesse s'est-elle envolée? En un mot nous avons mille sujets de chagrins. Il n'existe qu'une seule voie où ces anomalies ne se rencontrent pas, c'est celle de la vertu. Ou plutôt celle-là aussi a ses chagrins, mais chagrins utiles, avantageux, féconds. Ou bien l'on a péché, et touché de componction, on efface ses péchés par ses larmes. Ou bien on compatit à la chute d'un frère, et en le faisant on obtient une récompense considérable. Car Dieu réserve une grande récompense à ceux qui compatissent aux maux de leurs frères.

4. Ecoutez toutes les sages paroles de l'Ecriture au sujet de Job. Ecoutez aussi saint Paul : « Pleurer », dit-il, « avec ceux qui pleurent », et : « Condescendre à la faiblesse ». (Rom. XII, 15, 16.) Partager les chagrins des autres c'est un bon moyen d'y remédier. Quand un homme porte un pesant fardeau, si vous l'aidez vous le soulagez d'autant; il en est de même des fardeaux de l'âme. Quand nous perdons quelqu'un des nôtres, nous ne manquons pas de gens qui nous consolent. Qu'une bête de somme vienne à tomber, nous la relevons, et quand ce sont les âmes de nos frères qui tombent, nous passons avec indifférence. Si nous voyons notre prochain entrer dans un mauvais lieu, nous ne lui barrons point le passage. Si nous le voyons s'enivrer, ou faire n'importe quelle autre action déshonnête, nous ne l'empêchons pas, au contraire, nous faisons comme lui. « Non « seulement », dit saint Paul, « ils font les mê« mes choses, mais encore ils approuvent ceux « qui les font ». On s'associe pour boire et s'enivrer. Associez-vous, ô hommes, mais que ce soit pour proscrire la folie de l'ivresse. Associez-vous pour secourir les captifs et les infortunés. Saint Paul recommandait la même chose aux Corinthiens, en leur disant de faire des collectes pour les pauvres. (I Cor. XVI, 2.) Mais aujourd'hui nous faisons tout en commun pour l'ivresse, les délices et la volupté, lit commun, table commune, vin commun, dépense commune : mais l'aumône, personne ne s'associe pour la faire. C'est ce qu'on aimait à faire au temps des apôtres, les fidèles mettaient en commun tout ce qu'ils possédaient. Je ne vous commande pas de tout mettre en commun ce que vous avez, mais seulement une portion. « Que chacun », dit l'apôtre, « mette de côté, le dimanche, ce qu'il pourra « donner ». (Ibid.) C'est-à-dire, que chacun paie comme un tribut, pour les sept jours de la semaine, et donne l'aumône plus ou moins généreusement. Car en agissant de la sorte « vous ne paraîtrez pas les mains vides devant « le Seigneur ». (Exod. XXIII, 15.)

Si l'on recommandait cela aux juifs, à plus forte raison doit-on le recommander aux chrétiens. Des pauvres se tiennent à l'entrée de nos églises afin que personne n'y entre les mains vides, mais pleines d'aumônes distribuées. Vous entrez ici pour obtenir la pitié, ayez d'abord pitié vous-même de votre prochain. Qui entre plus tard doit davantage. Lorsque nous aurons commencé à nous acquitter, celui qui se présentera ensuite aura davantage à donner. Faites de Dieu votre débiteur; puis ensuite priez-le. Prêtez d'abord, puis réclamez et vous recevrez capital et intérêts. C'est là ce que Dieu désire, loin qu'il s'y refuse. Si vous l'implorez par l'aumône il vous en

sait gré. Faire l'aumône, c'est prêter à intérêt. Faites ainsi, je vous y exhorte. Il ne suffit pas de tendre ses mains pour être exaucé. Tendez vos mains, mais vers les mains de vos frères plutôt encore que vers le ciel. En tendant votre main vers les mains des pauvres, vous atteignez au plus haut du ciel. Car c'est celui qui trône là-haut qui reçoit l'aumône. Tendre ses mains vides, c'est les tendre inutilement. Dites-moi, si le roi, s'approchant de vous revêtu de la pourpre, vous demandait quelque chose, ne lui donneriez-vous pas aussitôt tout ce que vous possédez? Maintenant ce n'est pas un roi de la terre, mais le roi du ciel qui vous implore par la voix des pauvres, et vous l'accueillez par le dédain, et tout au moins vous hésitez à donner! Quel châtiment ne méritez-vous pas? Il ne dépend pas de l'élévation de nos mains ni de la multitude de nos paroles que nous soyons exaucés, mais de nos bonnes œuvres. Ecoutez le Prophète vous dire : « Lorsque vous élèverez vos mains, je détournerai « de vous mes yeux, et si vous multipliez vos « prières, je ne vous écouterai point ». (Isaïe, I, 15.) Au lieu de se taire et de ne pas même oser regarder le ciel, le pécheur parle souvent avec beaucoup de confiance et longuement. « Mais », dit Dieu par le même prophète, « jugez en faveur de l'orphelin et de l'opprimé, « faites justice à la veuve, et apprenez à faire « le bien ». C'est ainsi que nous pourrons être exaucés sans avoir même besoin d'élever nos mains, de rien dire, de rien demander. Efforçons-nous donc d'agir ainsi, afin que nous obtenions les biens qui nous sont promis. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

NE ROUGISSEZ DONC POINT DE NOTRE-SEIGNEUR QUE VOUS DEVEZ CONFESSER, NI DE MOI QUI SUIS SON CAPTIF. MAIS SOUFFREZ AVEC MOI POUR L'ÉVANGILE SELON LA FORCE DE DIEU QUI NOUS A SAUVÉS ET NOUS A APPELÉS PAR SA VOCATION SAINTE, NON SELON NOS ŒUVRES, MAIS SELON LE DÉCRET DE SA VOLONTÉ ET SELON LA GRACE QUI NOUS A ÉTÉ DONNÉE EN JÉSUS-CHRIST AVANT TOUS LES SIÈCLES ; ET QUI A PARU MAINTENANT PAR L'AVÉNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (I, 8-10 JUSQU'A 13.)

Analyse.

1. Ne pas rougir de la croix de notre Sauveur, ni des liens de saint Paul captif pour Jésus-Christ.
2. De l'obéissance due aux pasteurs des âmes.
3. S'examiner soi-même et non les autres.
4. La dignité du sacrifice Eucharistique ne dépend pas de l'homme qui l'offre. — Jésus-Christ est vraiment dans l'Eucharistie.

1. Rien n'est pire que de prendre les raisonnements humains pour règle et pour mesure des choses divines. Quiconque le fera tombera nécessairement du rocher de la foi et sera privé de la lumière. Si les yeux de notre corps ne peuvent supporter les rayons du soleil, s'il est vrai qu'il y aurait péril pour nous à vouloir fixer nos regards sur cet astre ; combien plus celui qui voudrait fixer le faible regard de sa raison sur la lumière éternelle n'en serait-il pas ébloui, sans compter qu'il outragerait le don de Dieu? Voyez Marcion, Manès et Valentin et tous ceux qui ont introduit des hérésies et des doctrines de mort dans l'Eglise de Dieu ; c'est pour avoir voulu mesurer les choses de Dieu à la règle des raisonnements humains qu'ils ont tous eu honte de confesser le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. Cependant rien n'est plus glorieux que la croix de Jésus-Christ, bien loin qu'on doive en rougir. La croix est la plus grande marque d'amour que Dieu ait donnée aux hommes, et il nous a moins bien témoigné combien il nous aime, en créant le ciel et la terre et en nous tirant nous-mêmes du néant, qu'en souffrant le supplice de la croix. Aussi saint Paul se glorifie dans la croix et dit : « A Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon dans la croix de Notre-Seigneur « Jésus-Christ ». (Gal. VI, 14.) Mais l'homme animal, au contraire, celui qui juge de Dieu par l'homme, se scandalise et rougit.

Voilà pourquoi saint Paul prescrit à son disciple et par lui à tous les fidèles de ne pas rougir du témoignage de Notre-Seigneur ;

c'est-à-dire de ne pas rougir de prêcher le Crucifié, mais d'en être fier. Par eux-mêmes, la mort, la prison et les fers sont choses dignes de honte et d'opprobre; mais dès que l'on considère aussi la cause, que l'on envisage le mystère comme il faut, ces mêmes choses deviennent des objets augustes et glorieux. Cette mort de Jésus-Christ a sauvé le monde qui était perdu; cette mort a réconcilié le ciel avec la terre; cette mort a détruit la tyrannie du diable; des hommes elle a fait des anges et des enfants de Dieu. Cette mort a exalté notre nature sur le trône du Dieu de l'univers. Quant aux liens de l'apôtre, ils ont converti des peuples. — « Ne rougissez donc pas du témoi« gnage de Notre-Seigneur, ni de moi qui suis « son captif, mais souffrez avec moi pour l'E« vangile ». C'est-à-dire, quand même vous souffririez les mêmes choses, n'en rougissez pas. C'est là ce qu'il donne à entendre, on le voit, par ce qu'il a dit plus haut : « Dieu nous « a donné l'esprit de force, de charité et de « sagesse » ; on le voit aussi par ce qui suit : « Souffrez avec moi pour l'Evangile ». C'est-à-dire, non-seulement n'ayez pas honte, mais n'ayez pas honte en cas d'épreuve. Il ne dit pas : Ne craignez pas, n'ayez pas peur, mais il dit pour l'exhorter mieux encore : « Ne rou« gissez pas », comme s'il n'y avait plus de danger, une fois la honte surmontée. C'est le seul malheur de la honte que l'on soit vaincu par elle. N'ayez donc pas honte, si moi qui ressuscite les morts, qui opère mille prodiges, moi qui parcours toute la terre pour l'évangéliser, je suis maintenant dans les liens. Ce n'est pas comme un malfaiteur que je suis maintenant dans les fers, mais c'est à cause du Crucifié. Si mon Maître n'a pas eu honte de la croix, moi, je n'ai pas honte de mes liens. Et pour l'exhorter à ne pas avoir honte, il a bien fait de lui rappeler d'abord le souvenir de la croix. Si vous ne rougissez pas de la croix, veut-il dire, ne rougissez pas non plus de mes liens. Si notre Seigneur et Maître a souffert le supplice de la croix, combien plus devons-nous souffrir les liens? Rougir des liens de l'apôtre ce serait aussi rougir de la croix de Jésus-Christ. Car, dit-il, ce n'est pas à cause de moi que je porte ces liens; donc pas de faiblesse, mais partagez mes souffrances, souffrez avec moi pour l'Evangile, littéralement « compatissez à l'Evangile » : il parlait de la sorte non que l'Evangile souffrît aucun dommage, mais afin d'exciter son disciple à souffrir pour l'Evangile.

« Selon la force de Dieu qui nous a sauvés, « et nous a appelés par sa vocation sainte, non « selon nos œuvres, mais selon le décret de sa « volonté, et selon la grâce qui nous a été « donnée en Jésus-Christ avant tous les siè« cles ». Comme d'ailleurs c'était tenir un langage quelque peu dur que de dire : « Souf« frez », il le console en disant : « Non selon « nos œuvres » : c'est-à-dire, ne comptez pas sur votre force mais sur celle de Dieu pour souffrir ces choses. Il dépend de vous de choisir et d'avoir de la bonne volonté, mais c'est Dieu qui vous donnera le soulagement et le repos. Ensuite il montre des marques de la puissance de Dieu. Songez, dit-il, comment vous avez été sauvé, comment vous avez été appelé : c'est la même pensée qu'il exprime ailleurs : « Selon sa vertu qui opère en nous ». Ainsi il fallait une plus grande puissance pour convertir la terre que pour créer le ciel. — Comment donc nous a-t-il appelés par sa vocation sainte? c'est-à-dire qu'il nous a rendus saints de pécheurs et d'ennemis de Dieu que nous étions. Et cela ne vient nullement de nous, mais est un don de Dieu. Si donc Dieu est assez puissant pour appeler, et assez bon pour appeler gratuitement et non comme s'il payait une dette, il ne faut rien craindre. Si voulant nous sauver, Dieu l'a fait gratuitement lorsque nous étions ses ennemis, combien le fera-t-il davantage s'il voit que nous coopérions à notre salut? — « Non selon nos œuvres, mais « selon le décret de sa volonté », c'est-à-dire sans être contraint ni conseillé par personne; il nous a sauvés par une décision de sa volonté propre, par un mouvement de sa bonté personnelle. C'est là ce que veut dire « par un « décret de sa propre volonté ». — « Et selon « la grâce qui vous a été donnée en Jésus« Christ avant tous les siècles ». C'est-à-dire, de toute éternité ces choses avaient été prédéterminées pour être accomplies en Jésus-Christ. Ce n'est pas peu que notre salut soit l'effet d'une résolution éternelle, et non d'une volonté passagère. Comment donc le Fils ne serait-il pas éternel, lui qui a voulu ces choses éternellement?

2. « Et qui a paru maintenant par l'avéne« ment de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a « détruit la mort, et nous a découvert la vie « et l'incorruptibilité par l'Evangile ». Voyez-

vous la puissance, voyez-vous le don qui vient non par nos œuvres mais par l'Evangile? C'est là un sujet d'espérance. Ces deux choses se sont vues dans le corps de Jésus-Christ et se verront dans le nôtre. Et de quelle manière? « Par l'Evangile, pour lequel j'ai été établi « prédicateur, apôtre et docteur des nations ». Pourquoi revient-il sans cesse sur cette idée et s'appelle-t-il ainsi le docteur des nations? Pour faire comprendre, comme je l'ai déjà dit, qu'il fallait aussi annoncer l'Evangile aux gentils. Ne vous laissez pas abattre par mes souffrances, veut dire l'apôtre, la puissance de la mort est anéantie. Je ne souffre pas comme un malfaiteur, mais je souffre pour l'enseignement des nations. Puis il ajoute la raison pour rendre son langage digne de foi. — « C'est aussi pour cette raison que je souffre « ces maux : mais je n'en rougis point ; car je « sais en qui j'ai mis ma confiance et ma foi, « je sais qu'il est assez puissant pour garder « mon dépôt jusqu'à ce grand jour ». — Qu'entend-il par « dépôt? » La foi, la prédication. Celui-là même qui m'a confié ce dépôt, saura le garder intact. Je souffre tout pour que ce trésor ne soit point ravi. Je ne rougis pas de mes maux, il me suffit que ce dépôt soit conservé pur. Peut-être encore par ce dépôt entend-il les fidèles que Dieu lui a confiés ou qu'il a lui-même confiés à Dieu. Maintenant, dit-il, voici que je vous confie au Seigneur. C'est-à-dire, ceci ne me sera pas inutile ; et Timothée me montre le fruit du dépôt. Voyez-vous comme il ne sent même pas ses maux par l'espérance qu'il a de faire des disciples? tel doit être un bon pasteur ; il doit s'occuper des disciples et les compter pour tout. « Main« tenant », dit-il ailleurs, « nous vivons, si vous « vous tenez fermes dans le Seigneur » ; et encore : « Quelle est notre espérance, notre joie, « notre couronne de gloire ? n'est-ce pas vous « devant Notre-Seigneur Jésus-Christ? » (I Thess. III, 8, et II, 19.) Le voyez-vous se préoccuper de ses disciples plus que de lui-même? Il faut en effet que les pères selon la grâce l'emportent sur les pères selon la nature par un plus ardent amour pour leurs enfants. Mais il convient aussi que leurs enfants aient pour eux de la tendresse. « Obéissez », dit le même apôtre, « et soyez soumis à vos conducteurs, sa« chant qu'ils veillent sur vos âmes comme « devant en rendre compte ». (Hébr. XIII, 17.)

Dites-moi, voilà le danger terrible auquel votre pasteur est exposé, et vous, vous ne voulez même pas lui obéir, et cela quand il s'agit de votre intérêt. Il ne lui suffit pas, à lui, de mettre ses propres affaires en bon état, tant que les vôtres sont en souffrance, il est dans l'angoisse, et exposé à rendre doublement compte. Songez que ce n'est pas peu de chose pour un pasteur que d'avoir un compte à rendre pour chacune des âmes dont il est chargé, que d'avoir à trembler pour le salut de toutes. Quels honneurs lui rendrez-vous, quels témoignages d'affection pourrez-vous lui donner qui compensent pour lui de tels dangers? Donnerez-vous pour lui votre vie ; or lui, il donne sa vie pour vous. Et s'il ne la donne pas maintenant en temps opportun, il la perdra plus tard. Et vous, vous lui refusez toute obéissance, même celle qui n'est qu'en paroles. La cause de tous nos maux, c'est que l'autorité des pasteurs est foulée aux pieds. On ne connaît plus ni aucun respect ni aucune crainte. « Obéissez à vos chefs », dit l'apôtre, « et « soyez-leur soumis » ; or, maintenant tout est bouleversé et confondu. Je ne dis pas ceci dans l'intérêt de ceux qui vous conduisent. Que leur revient-il en effet des honneurs que vous leur rendez, excepté votre obéissance? Je le dis dans votre intérêt, mes frères. Les honneurs qu'on leur rend ne leur sont d'aucune utilité pour l'avenir, ils rendront même leur jugement plus sévère. Les injures ne compromettront pas non plus leur avenir, elles serviront au contraire à les justifier. C'est donc votre intérêt que j'ai en vue en toutes choses. Les honneurs que les pasteurs reçoivent de leurs ouailles leur sont même reprochés comme lorsqu'il fut dit à Héli : « Je t'ai tiré de la mai« son de ton père ». On leur tient compte au contraire des outrages auxquels ils sont en butte ; c'est ainsi que Dieu dit à Samuel : « Ce n'est pas toi qu'ils ont méprisé, c'est moi« même ». (I Rois II, 28 et VIII, 7.) En sorte que l'injure leur est un gain, et les honneurs une charge. Ce n'est donc pas, je le répète, dans leur intérêt que je parle, mais bien dans le vôtre. Qui honore le prêtre, honore Dieu. Qui s'accoutume à mépriser le prêtre, s'achemine vers le mépris de Dieu, et il y viendra un jour. « Celui qui vous reçoit me reçoit, dit « Notre-Seigneur ». (Matth. X, 40.) « Honore « ses prêtres », est-il dit encore. Avant d'en venir à mépriser Dieu, les Hébreux commencèrent par mépriser Moïse qu'ils voulaient la-

plus. Quelqu'un qui sera pieux envers le prêtre, le sera à plus forte raison envers Dieu. S'il arrive que le prêtre soit mauvais, Dieu, voyant que pour lui plaire vous honorez même un indigne, vous en récompensera. « Si celui « qui reçoit un prophète comme prophète ob- « tient la récompense d'un prophète » (Matth. x, 41) : il en sera de même pour celui qui honore le prêtre, qui lui accorde soumission et obéissance. Si, lorsqu'il s'agit de l'hospitalité accordée à un inconnu, vous recevez une si grande récompense, il est clair que vous en obtiendrez une beaucoup plus grande pour vous soumettre à ceux à qui Dieu vous commande d'être soumis. « Les Scribes et les « Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse », dit Notre-Seigneur, « faites donc ce qu'ils vous « diront; mais n'imitez pas leurs œuvres ». (Matth. xxiii, 2, 3.) Ignorez-vous ce que c'est qu'un prêtre? C'est un ange du Seigneur. Car les paroles qu'il dit ne sont pas de lui. Si vous le méprisez, ce n'est pas lui que vous méprisez, mais Dieu qui vous l'envoie. — Et qu'est-ce qui me prouve que c'est Dieu qui me l'envoie, direz-vous? — Si vous n'avez pas cette croyance, votre espérance est donc vaine. Car si Dieu n'opère point par l'intermédiaire du prêtre, vous ne recevez pas le baptême, vous ne participez pas aux divins mystères, vous ne recevez pas les eulogies, vous n'êtes pas chrétien.

3. Quoi donc ! direz-vous, est-ce que Dieu les ordonne tous, même les indignes? Dieu ne les ordonne pas tous, mais il opère lui-même par le ministère de tous, même des indignes, pour le salut du peuple. S'il s'est autrefois servi d'un âne, et d'un méchant homme tel que Balaam pour bénir son peuple (Nomb. xxii), pourquoi ne se servirait-il pas d'un prêtre? Qu'est-ce qu'il ne fait pas pour notre salut? Que ne dit-il pas? De quel intermédiaire dédaigne-t-il de se servir? S'il a opéré par le ministère de Judas, et par celui de ces prophètes auxquels il dit : « Je ne vous connais « pas, retirez-vous de moi, vous qui opérez « l'iniquité » Matth. vii, 23) ; si d'autres pécheurs ont chassé les démons en son nom ; à plus forte raison opèrera-t-il par le ministère des prêtres. Si nous devions scruter la vie et la conduite de nos pasteurs, ce serait nous en réalité qui les ordonnerions, et alors tout serait mis sens dessus dessous, les pieds seraient en haut et la tête en bas. Ecoutez ce que dit saint Paul : « Pour moi, je me mets fort peu « en peine d'être jugé par vous, ou par quel- « que homme que ce soit » ; et encore : « Pour- « quoi jugez-vous votre frère ? » (I Cor. iv, 3 ; et Rom. xiv, 10.) Si vous ne devez pas juger votre frère, vous devez encore bien moins juger le prêtre. Si Dieu vous l'a commandé, vous avez raison de le faire, et vous péchez en ne le faisant pas. Mais s'il vous l'a défendu, gardez-vous de le faire ; n'allez pas franchir la barrière des commandements. Après la prévarication du veau d'or, Coré, Dathan et Abiron, et leurs partisans, se soulevèrent contre Aaron. Or, qu'arriva-t-il? vous le savez, ils furent anéantis. Que chacun s'occupe de ce qui le regarde. Si quelqu'un altère le dogme, ne l'écoutez pas, quand ce serait un ange. Si quelqu'un enseigne selon l'orthodoxie, ne faites pas attention à sa vie mais seulement à ses paroles. Vous avez saint Paul pour vous former au bien par ses exemples comme par ses discours.

Mais il ne donne pas aux pauvres, dites-vous, et il administre mal. Qu'en savez-vous ? N'accusez pas avant d'être sûr, craignez le compte que vous aurez à rendre. On juge souvent sur de simples soupçons. Imitez votre Maître, écoutez ce qu'il dit : « Je descendrai et je verrai si « leurs œuvres répondent à ce cri qui est venu « jusqu'à moi, pour savoir si cela est ainsi, ou « si cela n'est pas ». (Gen. xviii, 21.) Etes-vous instruit, vous êtes-vous informé, avez-vous même été témoin, attendez encore le juge : ne prenez pas le rôle de Jésus-Christ. C'est à lui qu'il appartient de s'enquérir, non à vous. Vous n'êtes, vous, que le dernier des esclaves, et non le maître. Vous êtes une des brebis du troupeau, n'examinez pas trop rigoureusement votre pasteur, si vous ne voulez pas avoir à rendre compte des accusations que vous portez contre lui. — Et comment me commande-t-il ce qu'il ne fait pas lui-même, direz-vous ? — Ce n'est pas lui qui vous commande ; si c'est à lui que vous obéissez vous n'aurez pas de récompense. C'est Jésus-Christ qui vous commande. Que dis-je? Il ne faudrait pas même obéir à saint Paul s'il prescrivait quelque chose de son chef, quelque chose d'humain; il faut obéir à l'apôtre portant en lui Jésus-Christ qui parle par sa bouche.

Ne nous jugeons pas les uns les autres, que chacun se juge soi-même et examine sa propre vie. Mais il doit être meilleur que moi, direz-vous. — Pourquoi ? — Parce qu'il est

prêtre. — Est-ce qu'aussi il n'a pas de plus que vous les travaux, les dangers, les combats de chaque jour, et les pénibles soucis? avec tout cela comment pouvez-vous dire qu'il n'est pas meilleur que vous? Et quand il ne serait pas meilleur, est-ce une raison pour que vous vous perdiez? Ces paroles viennent d'un fol orgueil. D'où savez-vous qu'il n'est pas meilleur que vous? — Mais s'il vole, direz-vous, s'il dépouille l'Eglise? — D'où savez-vous cela, ô homme? Pourquoi vous jeter vous-même dans le précipice? Si quelqu'un vous dit: Un tel a revêtu la pourpre; bien que vous en soyez instruit, vous vous bouchez les oreilles. Quoique vous puissiez prouver le contraire, vous vous retirez aussitôt, vous feignez de ne rien savoir, ne voulant pas courir un danger superflu; mais ici vous courez encore au devant. Ces sortes de paroles ne passeront pas sans qu'il en [illegible] demandé compte. Ecoutez ce que dit [illegible] : « Je « vous le déclare, [illegible] que les « hommes auront dite, ils en rendront [illegible] « au jour du jugement ». (Matth. XII, [illegible]) Vous vous flattez d'être meilleur qu'un autre, et pour cette seule pensée d'orgueil, vous ne gémissez point, vous ne vous frappez point la poitrine, vous ne baissez [illegible] [illegible] [illegible] -vous meilleur? Dites-vous, si vous [illegible] meilleur. Si vous parlez, tout est perdu. Si vous vous croyez meilleur, vous ne l'êtes pas; si vous ne le croyez pas, vous avez beaucoup fait pour l'être. Si celui qui était pécheur se retira justifié pour avoir confessé ses péchés, que ne gagnera pas celui qui sans être un grand pécheur, se croira néanmoins tel? Faites l'examen de votre vie. Vous ne volez pas; mais vous ravissez, mais vous extorquez, mais vous faites mille choses de ce genre.

Je ne dis pas ceci pour faire l'éloge du vol, loin de là, je déplore au contraire l'état de ceux qui s'en rendent coupables, s'il en est de tels parmi les ministres de l'Eglise; ce que je ne crois pas. Le vol sacrilége est un crime dont on ne peut dire toute l'énormité. Mais je prends vos intérêts : je ne veux pas que toute votre vertu soit rendue inutile par vos médisances. Quoi de pire qu'un publicain? Or, celui dont parle l'Evangile était réellement publicain et comme tel coupable de mille fautes. Et cependant, que le pharisien dise seulement : « Je ne « suis pas comme ce publicain », et voilà aussitôt tout son mérite perdu. Et vous, si vous dites : Je ne suis pas comme ce prêtre un voleur sacrilége, comment ne perdrez-vous pas tout ce que vous avez de mérite? Si je dis ces choses, et si je me crois obligé d'y insister, ce n'est pas que je m'intéresse à ces coupables, mais c'est que je crains que vous ne perdiez tout le fruit de votre vertu en vous glorifiant vous-même et en condamnant les autres. Ecoutez ce conseil de saint Paul : « Que cha« cun examine bien ses propres actions, et « alors il trouvera sa gloire en lui-même, et « non point en se comparant avec les autres ». (Job, VI, 4.)

4. Dites-moi, lorsque vous êtes blessé et que vous allez trouver le médecin, est-ce que vous négligez d'appliquer le remède et de panser votre blessure, pour vous occuper de savoir si le médecin a lui-même ou s'il n'a pas de blessure? Et s'il se trouve qu'il en ait une, vous en inquiétez-vous? Est-ce que vous négligez pour cela votre propre blessure? Est-ce que vous dites : Il devrait n'être pas malade, étant médecin? Puisqu'il se porte mal, tout médecin qu'il est, je laisse, moi aussi, ma blessure sans la soigner. La malice du prêtre sera-t-elle une excuse pour le fidèle? Nullement. Le mauvais prêtre subira une peine proportionnée à sa malice, sans doute, mais vous aussi vous aurez le châtiment qui vous est dû et qui vous revient; d'ailleurs le maître n'a que le rang du fidèle. « Ils seront tous enseignés par Dieu; et on « ne dira plus: Connaissez le Seigneur; car tout « le monde me connaîtra, depuis le plus petit « jusqu'au plus grand ». (Jean, VI, 45; Isaïe, LIV, 13; Jérém. XXXI, 34.) — Pourquoi donc direz-vous : Préside-t-il? Pourquoi occupe-t-il la place qu'il occupe? — Cessons, je vous en conjure, de médire de nos pasteurs; n'examinons pas maintenant ce qu'ils font, si nous ne voulons pas nous nuire à nous-mêmes. Examinons-nous nous-mêmes, et nous ne dirons du mal de personne. Souvenons-nous avec respect de ce jour où il nous donna le baptême. Quels que soient les vices d'un père, son fils les cache avec soin. « Ne vous glorifiez « point », dit le Sage, « de ce qui déshonore « votre père; car ce n'est pas votre gloire, mais « plutôt votre honte ». (Eccl. III, 12.) Quand même il manquerait de prudence, ayez de l'indulgence. Si cette parole a été dite des

pères selon la nature, elle peut l'être, à plus forte raison, des pères selon la grâce. Respectez celui qui, tous les jours, travaille à vous servir. C'est pour vous qu'il lit les Ecritures, pour vous qu'il orne la maison de Dieu, pour vous qu'il veille, pour vous qu'il prie, pour vous qu'il se tient devant Dieu en l'invoquant, pour vous qu'il administre les choses saintes. Respectez-le en songeant à ces bienfaits, ne l'approchez qu'avec vénération.

Est-il mauvais? dites-moi. Qu'est-ce que cela? Est-ce qu'il faut qu'il ne soit pas mauvais pour vous distribuer les plus grandes grâces? Nullement. Tout s'opère selon votre foi. Un homme juste ne vous servira de rien si vous n'êtes pas fidèle; un méchant ne vous nuira en rien si vous êtes fidèle. Dieu s'est servi de bœufs pour reconduire l'arche, quand il voulut sauver son peuple. Est-ce la vie du prêtre, est-ce sa vertu, qui opère notre salut? Les dons que Dieu nous accorde ne sont pas de nature à pouvoir être produits par la vertu de ses prêtres. Tout vient de la grâce. Le prêtre ne fait qu'ouvrir la bouche et prêter son organe à Dieu qui opère; le prêtre accomplit seulement le symbole. Songez quelle différence il y a entre Jean-Baptiste et Jésus-Christ : Jean dit : « J'ai besoin d'être baptisé par vous », et : « Je ne suis pas digne de délier le cordon de « ses souliers ». (Matth. III, 14; et Jean, I, 26.) Et cependant, malgré cette différence, lorsque Jean baptisa Jésus, le Saint-Esprit descendit, quoique Jean ne disposât point du Saint-Esprit. « Nous recevons tous de sa plénitude », est-il dit. (Jean, I, 16.) Cependant le Saint-Esprit ne descendit pas avant le baptême, et ce n'est pas Jean qui le fit descendre. Pourquoi les choses se passent-elles ainsi? Afin que vous sachiez que le prêtre accomplit un symbole et rien de plus. Jamais il n'y eut autant de distance entre un homme et un autre homme qu'entre Jean et Jésus; néanmoins, Jean baptise Jésus, et le Saint-Esprit descend, afin que vous appreniez que c'est Dieu qui fait et opère tout.

Je vais dire quelque chose qui paraîtra peut-être incroyable, mais ne vous en étonnez point, ne vous troublez pas. L'oblation est la même, qu'elle soit faite par le premier venu, ou par saint Paul, ou saint Pierre. Celle que le Christ donna autrefois à ses disciples était la même que celle que célèbrent aujourd'hui les prêtres. Celle-ci n'est en rien inférieure à celle-là; parce que ce ne sont pas les hommes qui la sanctifient, mais celui-là même qui sanctifia la première. Les paroles que Dieu prononça alors sont les mêmes que celles que le prêtre prononce encore maintenant; l'oblation est donc aussi la même. On en peut dire autant du baptême. Ainsi tout dépend de la foi. Le Saint-Esprit descendit aussitôt sur le centurion Corneille, parce qu'il avait fait ce qui dépendait de lui et témoigné sa foi. Donc le corps de Jésus-Christ est ici comme il était là. Celui qui s'imagine qu'il y a ici quelque chose de moins qu'il n'y avait là, ne sait pas que le Christ est encore présent et que c'est toujours lui qui opère.

Puisque vous savez ces choses, comme je ne vous les dis pas sans motif, mais pour vous corriger de vos défauts, et pour vous rendre plus prudents à l'avenir, conservez soigneusement mes paroles. Si nous nous contentons d'entendre, sans jamais pratiquer, nous ne retirerons aucun profit des prédications. Donnons une entière attention, une attention très-diligente à la parole de Dieu; gravons-la dans notre cœur; ayons-la toujours imprimée dans notre conscience, et ne cessons jamais de renvoyer la gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

PROPOSEZ-VOUS POUR MODÈLE LES SAINES INSTRUCTIONS QUE VOUS AVEZ ENTENDUES DE MOI SUR LA FOI ET LA CHARITÉ QUI EST EN JÉSUS-CHRIST. GARDEZ, PAR LE SAINT-ESPRIT QUI HABITE EN NOUS, LE PRÉCIEUX DÉPOT QUI VOUS A ÉTÉ CONFIÉ. VOUS SAVEZ QUE TOUS CEUX QUI SONT EN ASIE SE SONT SÉPARÉS DE MOI : PHIGÈLE ET HERMOGÈNE SONT DE CE NOMBRE. QUE DIEU DONNE MISÉRICORDE A LA MAISON D'ONÉSIPHORE, PARCE QU'IL M'A SOUVENT SOULAGÉ ET QU'IL N'A PAS ROUGI DE MES CHAÎNES; MAIS QU'ÉTANT VENU A ROME, IL M'A CHERCHÉ AVEC GRAND SOIN ET IL M'A TROUVÉ. QUE LE SEIGNEUR

LUI FASSE LA GRACE DE TROUVER MISÉRICORDE DEVANT LE SEIGNEUR EN CE JOUR. CAR VOUS SAVEZ MIEUX QUE PERSONNE COMBIEN D'ASSISTANCES IL M'A RENDUES A ÉPHÈSE. (I, 13-18.)



Analyse.

1. Que signifie : « *Formam habe sanorum verborum ?* »
2. Que nous avons besoin de miséricorde pour obtenir le salut.
3. Que les jugements de Dieu sont à craindre.

1. Ce n'était pas seulement par lettres qu'il prescrivait à son disciple ce qu'il devait faire, mais encore par l'enseignement oral. On en voit la preuve dans beaucoup d'autres passages, tel que celui-ci : « Soit de bouche, soit « par lettres » ; mais ce passage-ci le démontre encore mieux que tout autre. Il ne lui a donc pas légué un enseignement incomplet, ne le croyez pas ; il lui a communiqué beaucoup d'instructions de vive voix ; ce sont ces instructions qu'il lui rappelle par ces mots : « Proposez-vous pour modèle les saines ins- « tructions que vous avez entendues de moi ». Que veut-il dire par là? Je vous ai tracé, comme ferait un peintre, un portrait de la vertu et de tout ce qui plaît à Dieu ; c'est comme une règle, un archétype, une définition exacte que j'ai déposés dans votre âme. Conservez cela; et quand vous aurez à décider quelque chose concernant soit la foi, soit la charité, soit la chasteté, tirez de là vos exemples. — Vous aurez en vous-même tout ce qui vous sera nécessaire, et vous n'aurez pas besoin de consulter les autres.

« Gardez le précieux dépôt ». Comment? « Par le Saint-Esprit qui habite en nous ». Abandonnée à ses seules forces, l'âme humaine serait incapable, après avoir reçu un tel dépôt, de pouvoir le conserver. Pourquoi? Parce que les voleurs sont nombreux et la nuit profonde. Le diable est toujours là qui nous tend des piéges; nous ne savons ni l'heure ni l'instant auquel il doit fondre sur nous. Comment donc réussirons-nous à garder ce trésor? Par le Saint-Esprit; c'est-à-dire, si nous avons le Saint-Esprit avec nous. Si nous ne repoussons pas la grâce, elle ne nous manquera point. « Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en « vain que travaillent ceux qui la bâtissent. « Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain « que veillent ceux qui la gardent ». (Ps. CXXVI, 1.) Voilà notre rempart, voilà notre garde, voilà notre refuge. — Si le Saint-Esprit habite en nous, s'il garde lui-même le dépôt, qu'est-il besoin de préceptes? C'est afin que nous conservions le Saint-Esprit, que nous le gardions, et que nous ne le fassions pas fuir par nos mauvaises actions. Ensuite, il énumère ses épreuves, non pour décourager son disciple, mais pour affermir son cœur, afin que, si un jour il était lui-même aux prises avec les mêmes épreuves, il n'en fût pas surpris, en considérant son maître, et en se souvenant de tout ce qui lui était arrivé.

Il est vraisemblable qu'aussitôt après son arrestation il se vit abandonné et privé de toute marque de bienveillance de la part des hommes, de tout appui, de tout secours, et qu'il fut trahi par les fidèles eux-mêmes et par ses amis; c'est ce qu'il veut dire par ces mots : « Vous savez que tous ceux d'Asie se « sont éloignés de moi ». Il est probable qu'il y avait à Rome beaucoup d'Asiatiques. Aucun d'eux, dit-il, ne m'a assisté; aucun ne m'a reconnu, tous se sont détournés de moi. Et, admirez l'élévation de son âme, il se contente de marquer le fait, il n'ajoute pas une parole de blâme. Pour celui qui l'a assisté, il le loue et lui souhaite mille biens. Quant aux autres, il ne les maudit pas, il dit simplement : « Phigèle et Hermogène sont de ce nombre. « Que le Seigneur fasse miséricorde à la mai- « son d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent « soulagé, et qu'il n'a pas eu honte de mes « chaînes ; mais qu'étant venu à Rome, il m'a « cherché avec grand soin, et il m'a trouvé ». Voyez comme partout il parle de honte et nulle part de danger, pour ne pas effrayer Timothée, quoique sa situation fût pleine de périls. Il avait offensé Néron par la conversion de quelques-uns de ses familiers. A son arrivée à Rome, dit-il, Onésiphore n'a pas évité ma rencontre, mais il m'a cherché avec empressement et m'a trouvé.

« Que le Seigneur lui donne de trouver « miséricorde devant le Seigneur en ce jour-là. « Vous savez mieux que personne combien « d'assistances il m'a rendues à Ephèse ». Tels

doivent être les fidèles : ils ne doivent se laisser arrêter, ni par la crainte, ni par la honte, ni par la menace, mais s'entr'aider, s'assister, se secourir entre eux, comme font à la guerre les soldats d'une même armée. Car ce n'est pas tant à ceux qui sont dans le péril qu'ils sont utiles qu'à eux-mêmes, puisqu'en participant à leurs maux, ils méritent aussi de participer à leurs couronnes. Par exemple, un ami de Dieu est dans la tribulation; il souffre toutes sortes de peines avec beaucoup de fermeté ; il lutte comme un athlète courageux; pour vous, vous restez à l'abri de toute persécution, vous pouvez cependant, si vous voulez, sans mettre le pied dans le stade, partager la couronne avec l'athlète de Dieu : il vous suffit de l'assister, de lui procurer l'huile de la consolation, de l'encourager, de l'exciter. Et pour vous prouver que je dis vrai, écoutez ce que l'apôtre dit dans une autre épître : « Vous avez bien « fait de vous unir à moi dans la tribulation » ; et encore : « Vous m'avez envoyé à Thessalo« nique une et deux fois de quoi satisfaire à « mes besoins ». (Philip. IV, 14, 16.) Et comment, quoique absents, pouvaient-ils partager ses tribulations? Saint Paul le dit lui-même : « Vous m'avez envoyé une et deux fois de quoi « satisfaire à mes besoins ». Il dit encore au sujet d'Epaphrodite : « Il s'est vu tout proche « de la mort, exposant sa vie, afin de suppléer, « par son assistance, à celle que vous ne pou« viez me rendre vous-mêmes ». (Ibid. II, 30.) De même qu'auprès des rois de la terre, ceux qui combattent ne sont pas les seuls qui soient honorés, mais que ceux qui gardent les bagages ont aussi part aux récompenses, et quelquefois une part égale aux autres, bien qu'ils n'aient pas ensanglanté leurs mains, pas pris l'épée, pas même vu les rangs ennemis; de même en est-il, et à plus forte raison, dans le service de Dieu. Celui qui porte secours au combattant mourant de faim, celui qui l'assiste, qui l'encourage par ses paroles, qui prodigue tous les soins qu'on peut donner en pareille rencontre, celui-là obtient la même récompense que le combattant.

2. En m'entendant parler d'athlète, n'allez pas vous représenter un saint Paul, un homme invincible, mais quelqu'un du commun qui, s'il n'était grandement soutenu et encouragé, ne demeurerait peut-être pas ferme, et n'engagerait peut-être pas même la lutte. De cette manière ceux qui, sans combattre eux-mêmes, sont cause de la victoire remportée, méritent bien de partager la couronne. Faut-il s'étonner si parmi les vivants celui qui prend part aux combats est appelé à partager les récompenses des combattants, lorsque cette sorte de communion n'est pas même interdite avec ceux qui sont morts, couchés dans la tombe, déjà couronnés et qui n'ont plus besoin de rien? C'est saint Paul lui-même qui le dit : « Communiquant avec les mémoires des « saints ». — Comment cela est-il possible, direz-vous ? — Lorsque vous admirez un saint, lorsque vous imitez quelqu'une des belles actions qui l'ont fait couronner, vous participez à ses combats et à ses couronnes.

« Que le Seigneur lui accorde de trouver « miséricorde devant le Seigneur en ce jour« là ». Il a eu pitié de moi, veut-il dire, donc il recevra à son tour miséricorde en ce jour terrible et redoutale, où nous aurons tant besoin de miséricorde. « Que le Seigneur », dit-il, « lui accorde de trouver miséricorde devant « le Seigneur ». Quoi donc, y a-t-il deux Seigneurs? Nullement, nous n'avons qu'un seul Seigneur qui est Jésus-Christ, et qu'un seul Dieu. C'est un des passages dont abusent les marcionites. Mais qu'ils sachent que c'est une manière de parler familière à la sainte Ecriture et qu'elle en use fréquemment. Par exemple elle dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur », et encore : « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon « Seigneur ». (Ps. CIX, 1, et XV, 2); et ailleurs encore : « Le Seigneur fit pleuvoir de la part « du Seigneur ». (Gen. XIX, 24.) Cette manière de parler indique des personnes consubstantielles, et non une différence de nature. L'Ecriture parle ainsi non pour nous faire entendre deux substances différentes l'une de l'autre, mais deux personnes de la même substance l'une et l'autre. Remarquez encore ce que dit l'apôtre : « Que le Seigneur lui accorde.... » Quoi? Rien autre chose que la miséricorde. Comme Onésiphore avait eu pitié de lui, il souhaite que Dieu ait aussi pitié d'Onésiphore. Si Onésiphore, qui s'était exposé aux dangers, avait besoin de miséricorde pour être sauvé, nous en aurons aussi besoin à bien plus forte raison.

Car il sera terrible, deux fois terrible le compte à rendre au Seigneur. — Nous aurons besoin de beaucoup d'indulgence pour ne pas nous entendre dire : « Retirez-vous de moi, « je ne vous connais pas, vous qui opérez l'i-

« niquité »; et encore : « Allez, maudits, au « feu éternel, qui a été préparé pour le diable « et pour ses anges » (Matth. VI, 23 et XXV, 41); et encore : « Il y a un abîme entre vous et « nous » (Luc, XVI, 26); et encore ce mot plein de terreur : « Prenez-le, et le jetez dans les « ténèbres extérieures » ; et encore celui-ci qui n'est pas moins affreux : « Serviteur méchant « et paresseux ». (Matth. XXII, 13 et XXV, 26.) Rien de plus terrible et de plus épouvantable que ce tribunal; et cependant Dieu est doux et clément. Il se nomme le Dieu des miséricordes et le Dieu de la consolation, et il est bon comme personne n'est bon, il est plein de bénignité, de mansuétude et de compassion, et il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. (Ezéch. XVIII, 23.) D'où vient donc, d'où vient que ce jour est rempli de tant d'épouvante? Un fleuve de feu coule devant sa face; les livres où nos actions se trouvent écrites, sont ouverts; ce jour est comme une fournaise ardente; les anges parcourent l'univers en tout sens, partout les feux s'embrasent. — Comment donc peut-on dire que le Seigneur est clément, qu'il est miséricordieux, qu'il est bon? — Il est bon même ainsi; c'est cela même qui montre la grandeur de sa bonté. Car par ce moyen il nous inspire une grande terreur, afin qu'excités par cette raison nous concevions enfin le désir du céleste royaume.

Remarquez comme le témoignage qu'il rend à Onésiphore n'est pas un témoignage ordinaire et tel quel. « Souvent il m'a soulagé », dit-il. J'étais comme un athlète que la fatigue et la chaleur accablent, et il m'a rafraîchi, réconforté. — « Vous savez mieux que per« sonne toutes les assistances qu'il m'a ren« dues à Ephèse ». Il m'a consolé non-seulement à Ephèse, mais aussi à Rome. Tel doit être l'homme vigilant et sobre, ce n'est pas une fois, ni deux, ni trois, qu'il doit travailler, mais toute sa vie. De même que ce n'est pas assez pour notre corps de se nourrir une fois pour subsister ensuite le reste du temps de notre vie, mais qu'il a besoin d'une nourriture quotidienne; de même notre piété veut être chaque jour entretenue par la pratique des bonnes œuvres. Nous avons un grand besoin de miséricorde. C'est pour nous guérir de nos péchés que le bon Dieu a fait tout ce qu'il a fait; pour lui il n'a besoin de rien, c'est pour nous qu'il agit. C'est pourquoi il nous a tout révélé et expliqué, et non-seulement expliqué par des paroles mais confirmé par des œuvres. Certes on pouvait en croire sa parole; mais pour que personne ne s'imagine que l'enfer ne soit qu'une exagération de langage et un vain épouvantail, il ajoute à sa parole la preuve par les faits. Comment cela? en infligeant des châtiments aux particuliers et aux nations. Cette preuve par les faits, il vous la donne tantôt en châtiant Pharaon, tantôt en versant sur la terre les eaux du déluge pour la destruction du genre humain, tantôt en répandant des torrents de feu sur des villes coupables. Et aujourd'hui même que de méchants ne voyons-nous pas punis et châtiés? Ce sont là autant de preuves de l'existence de l'enfer.

3. Pour nous empêcher de nous endormir du sommeil de la négligence, et d'oublier ses paroles, Dieu nous donne des faits pour raviver notre souvenir et nous faire ouvrir les yeux; ainsi il nous montre ici-bas des jugements, des tribunaux, des peines. Quoi! les hommes prendraient tant de souci du juste et de l'injuste, et Dieu le souverain législateur y serait indifférent? Cela n'est pas admissible. Dans les maisons des particuliers, sur la place publique, nous voyons partout des tribunaux. Un père de famille, dans sa maison, juge chaque jour ses serviteurs, il leur demande compte de leurs fautes, punit les uns et pardonne aux autres. Dans les champs, le fermier et sa femme sont jugés tous les jours. Sur son navire le capitaine exerce la justice comme le général d'armée dans son camp. Enfin on voit des tribunaux partout, on en trouverait jusque dans les écoles où le maître juge ses disciples. Dans leur particulier comme en public, partout les hommes exercent la justice les uns envers les autres; nulle part on ne voit la justice négligée, partout au contraire il faut que l'on compte avec elle. Quoi donc, encore une fois! parmi nous la justice portera de tous côtés ses investigations dans les villes, dans les maisons, nul ne sera oublié; et en ce jour-là, lorsque la main de Dieu sera pleine de justice, que sa justice sera comme les montagnes de Dieu, en ce jour-là il ne serait pas tenu compte de la justice!

Et comment ce Dieu qui juge, ce Dieu juste et fort supporte-t-il le mal avec tant de longanimité, et ne le punit-il pas tout de suite? — Tant que nous sommes ici-bas, il a raison d'être patient. Il use de patience pour vous attirer à

la pénitence; mais si vous persistez dans votre malice, « vous amassez un trésor de colère par « votre cœur dur et impénitent ». (Rom. II, 5.) Si Dieu est juste, il rend à chacun son mérite; et il ne laisse pas sans vengeance les victimes de l'injustice; car c'est là même une œuvre de justice. S'il est puissant, il exerce sa justice même après la mort, et au jour de la résurrection, car c'est là l'œuvre de la puissance. Que s'il est patient et tolérant, ne nous en troublons pas, ne disons pas : Pourquoi ne punit-il pas dès maintenant? Il y a longtemps que l'espèce humaine n'existerait plus, si les choses se passaient de la sorte, s'il nous faisait chaque jour expier nos péchés. Il n'y a pas un de nos jours, pas un seul qui ne soit souillé de quelque péché; peu ou beaucoup nous péchons tous les jours. Nul homme n'atteindrait sa vingtième année, si la patiente bonté de Dieu était moins grande, s'il ne nous accordait pas le délai suffisant pour effacer nos péchés. Que chacun de nous donc examine avec une conscience droite tout ce qu'il a fait, qu'il passe en revue toute sa vie, et qu'il juge lui-même s'il n'a pas mérité mille châtiments et mille peines; et lorsqu'il se sentira porté à s'indigner de ce qu'un tel qui fait beaucoup de mal n'en est pas puni sur-le-champ, qu'il songe à ce qu'il a fait lui-même et il ne s'indignera plus. Il y a de certaines injustices qui vous paraissent grandes, parce qu'elles se commettent en des choses importantes et exposées aux regards de tous; mais si vous examiniez bien vos propres injustices, vous arriveriez peut-être à les trouver plus graves. Ravir le bien d'autrui est toujours la même chose, que l'objet ravi soit de l'or ou de l'argent. C'est la même disposition, la même intention dans les deux cas; et celui qui ravit peu n'hésitera pas à ravir beaucoup. S'il n'en trouve pas l'occasion, cela ne dépend pas de lui, mais uniquement du hasard des choses. Le pauvre qui en lèse un plus pauvre que lui, n'hésiterait pas à s'attaquer à un plus riche s'il le pouvait; s'il ne le fait pas, cela dépend de sa faiblesse et non de sa volonté.

Un tel, dites-vous, gouverne et il prend le bien de ceux qui sont soumis à son pouvoir. Et vous, dites-moi, ne prenez-vous rien? Ne me dites pas que celui-là ravit des talents d'or, et vous seulement des oboles. Souvenez-vous qu'il est dit dans l'Evangile que les autres donnaient de l'or, et que la veuve qui ne donnait que deux oboles ne faisait pas une moindre aumône que ceux-là. Pourquoi cela? Parce que c'est la volonté que Dieu juge, et non le don. Et si, à propos de l'aumône, Dieu juge que deux oboles données par la pauvreté valent autant que des milliers de talents d'or offerts par l'opulence, pensez-vous qu'il juge différemment, quand il s'agit du bien d'autrui que l'on dérobe? Cela serait-il conforme à la raison? De même que la veuve en donnant deux oboles égala l'aumône des autres par sa bonne volonté; de même vous, en prenant deux oboles, vous n'êtes pas moins coupable que ceux qui prennent des talents, et s'il faut dire quelque chose d'étonnant, vous l'êtes davantage. L'adultère est également coupable, qu'il corrompe la femme d'un roi, ou celle d'un pauvre homme, ou même celle d'un esclave, parce que la gravité du péché ne se juge point par la différence des personnes, mais par la méchanceté de celui qui le commet. Or, il en est de même en la matière dont nous traitons. Je trouve même plus adultère celui qui va à la première venue, que celui qui s'adresse à la reine. Car ici la richesse et la beauté, et beaucoup d'autres choses attirent; mais là rien de semblable, de sorte que celui qui commet l'adultère dans le premier cas est plus adultère que l'autre.

Autre exemple : De même que le pire ivrogne est celui qui s'enivre de mauvais vin, de même le pire ravisseur du bien d'autrui est celui qui ne dédaigne pas de prendre même les plus petites choses. On peut croire que celui qui prend beaucoup, dédaignerait de prendre peu; mais comment penser que celui qui prend peu s'abstiendrait de prendre beaucoup? Il est donc plus voleur que l'autre. Celui qui ne dédaigne pas l'argent, dédaignera-t-il l'or? Donc lorsque nous accusons nos pasteurs, faisons un retour sur nous-mêmes, et nous trouverons que nous sommes plus voleurs et plus ravisseurs qu'eux, sinon par le fait, du moins par l'intention : or c'est par là qu'il faut juger de ces choses. Dites-moi, si deux hommes étaient amenés devant les juges pour avoir volé, l'un le bien d'un pauvre, l'autre celui d'un riche, ne seraient-ils pas condamnés tous les deux à la même peine? Et le meurtrier, n'est-il pas également meurtrier soit qu'il ait tué un pauvre et un estropié, soit qu'il ait tué un homme riche et beau? Lors donc que nous dirons: Un tel s'est

emparé par fraude du champ d'un tel, songeons à ce que nous faisons nous-mêmes et nous ne condamnerons pas les autres, et nous admirerons Dieu pour sa patience, et nous ne nous indignerons pas de ce que le jugement de Dieu ne fond pas sur eux aussitôt, et nous-mêmes nous serons moins prompts à faire le mal. Nous voyant sujets aux mêmes péchés que les autres, au lieu de nous indigner de leur conduite, nous nous éloignerons nous-mêmes des péchés et nous obtiendrons les biens futurs en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

FORTIFIEZ-VOUS DONC, O MON FILS, PAR LA GRACE QUI EST EN JÉSUS-CHRIST ; ET LES CHOSES QUE VOUS AVEZ APPRISES DE MOI, AVEC DE NOMBREUX TÉMOINS, CONFIEZ-LES AUX HOMMES FIDÈLES QUI SERONT CAPABLES D'EN INSTRUIRE D'AUTRES. POUR VOUS, SOUFFREZ COMME UN BON SOLDAT DE JÉSUS-CHRIST. CELUI QUI EST ENROLÉ DANS LA MILICE NE S'EMBARRASSE POINT DANS LES AFFAIRES SÉCULIÈRES POUR NE S'OCCUPER QU'A PLAIRE A SON GÉNÉRAL. CELUI QUI COMBAT AUX JEUX, N'EST COURONNÉ QUE S'IL COMBAT SUIVANT LA LOI. LE LABOUREUR QUI TRAVAILLE DOIT LE PREMIER AVOIR PART A LA RÉCOLTE DES FRUITS. COMPRENEZ BIEN CE QUE JE VOUS DIS, QUE LE SEIGNEUR VOUS DONNE L'INTELLIGENCE EN TOUTES CHOSES. (II, 1-7.)

Analyse.

1. Garder le dépôt précieux de la foi. — Comparaisons du soldat, de l'athlète, du laboureur.
2. La parole de Dieu n'est pas enchaînée.
3 et 4. Sur la terre ne se trouvent ni la vraie gloire ni les vrais biens. — Parallèle de saint Paul avec Néron.

1. Une chose qui donne beaucoup de confiance dans la tempête à un disciple, c'est que son maître ait fait naufrage et se soit sauvé du péril. Il comprendra désormais que les orages n'arrivent point par le fait de son ignorance, mais par la nature même des choses, ce qui est très-important pour savoir se conduire dans ces rencontres. A la guerre, l'officier d'un rang inférieur s'encourage aussi à la vue de son général qui, après avoir été blessé, reprend ses forces avec le commandement. De même c'était une consolation pour les fidèles de voir l'apôtre souffrir tant de maux sans en être aucunement ébranlé; autrement il n'aurait pas ainsi raconté ses souffrances. Timothée, en apprenant que celui qui avait tant de pouvoir et qui avait conquis le monde, était dans les fers et dans la tribulation, et qu'il ne s'aigrissait ni ne s'indignait point même lorsque les siens l'abandonnaient, Timothée aurait beau souffrir lui-même des maux semblables, il ne pourrait plus les attribuer à la faiblesse humaine ni à son propre état de disciple, et à son infériorité à l'égard de saint Paul; puisque son maître y était lui-même sujet, il devait nécessairement croire qu'ils étaient inhérents à la nature des choses. D'ailleurs l'apôtre agissait de la sorte et racontait ses souffrances pour affermir son disciple et relever son courage. Aussi après avoir raconté ses tribulations et ses épreuves, il conclut en disant : « Vous « donc, mon fils, fortifiez-vous dans la grâce « de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Que dites-vous, saint apôtre ? Vous nous avez fait trembler de crainte, vous nous avez dit que vous étiez dans les fers et dans la tribulation, et que tous se sont détournés de vous ; et comme si vous aviez dit au contraire que vous n'avez point souffert, que personne ne vous a délaissé, vous concluez : « Vous donc, mon fils, forti- « fiez-vous » ; est-ce conséquent ? Certainement, car ces épreuves de l'apôtre sont de nature à fortifier son disciple plus encore que l'apôtre même. Si je souffre ces choses, pourrait dire saint Paul, à plus forte raison devez-vous les souffrir. Le maître les souffre, et le disciple en serait exempt ? Et cet encouragement, il le lui donne avec beaucoup de tendresse, en l'appelant fils et même « mon fils ». Si vous êtes mon fils, imitez donc votre père ;

si vous êtes mon fils, laissez-vous fortifier par mes paroles, ou plutôt non pas tant par mes paroles que par la grâce de Dieu. « Fortifiez-« vous dans la grâce qui est en Notre-Seigneur « Jésus-Christ » ; c'est-à-dire par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est-à-dire encore, tenez ferme, vous savez quel combat vous êtes destiné à soutenir. Lorsqu'il dit ailleurs : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le « sang» (Ephés. VI, 12), il ne parle pas de la sorte pour abattre, mais pour relever le courage des fidèles. Donc, soyez sobre, veut-il dire, veillez, ayez la grâce du Seigneur pour auxiliaire dans vos combats; avec beaucoup de zèle et de bonne volonté faites ce qui dépend de vous.

« Et ce que vous avez appris de moi avec de « nombreux témoins, confiez-le à des hommes « fidèles ». — « Fidèles » et non pas questionneurs et raisonneurs. Qu'est-ce à dire encore « fidèles ? » C'est-à-dire à ceux qui ne trahiront pas la prédication. « Ce que vous avez « appris, entendu, et non ce que vous avez « trouvé par vos propres recherches ». — « Car la foi vient par l'audition, et l'audition « par la parole de Dieu ». (Rom. X, 17.) Qu'est-ce à dire, avec de nombreux témoins ? C'est comme s'il disait : Ces enseignements, vous ne les avez pas reçus secrètement ni en cachette, mais en présence de beaucoup de monde et par une franche prédication. Il ne dit pas : dites-le, mais « confiez-le » comme un trésor que l'on ne confie et dépose qu'avec soin. Voilà encore de quoi inspirer des craintes à Timothée. Ce n'est pas à des fidèles seulement qu'il recommande de confier l'enseignement. Que servirait en effet d'être fidèle si l'on ne pouvait transmettre la foi à d'autres, si, content de ne pas trahir la foi, on ne savait pas faire d'autres fidèles. Il faut donc deux conditions pour former un docteur : qu'il soit fidèle et capable d'enseigner. Voilà pourquoi saint Paul ajoute : « Qui seront capables d'en « instruire d'autres ».

« Pour vous, souffrez comme un bon soldat « de Jésus-Christ ». Quelle grande dignité que celle de soldat de Jésus-Christ ! Considérez les rois de la terre, et voyez quelle estime font d'eux-mêmes ceux qui les servent. Il est d'un soldat du grand Roi de souffrir ; qui ne souffre pas n'est point soldat. Donc, pas d'impatience si vous souffrez, un soldat doit souffrir sans se plaindre, il devrait même se plaindre de ne pas souffrir.

« Celui qui est enrôlé dans la milice, ne « s'embarrasse point dans les affaires séculières « pour ne s'occuper qu'à plaire à son général. « Celui qui combat aux jeux n'est couronné que « s'il a combattu suivant la loi ». Qu'est-ce à dire : « S'il n'a combattu suivant la loi ? » Ce n'est pas assez d'entrer dans l'arène, de se frotter d'huile, d'en venir aux mains, il faut encore garder toute la loi des athlètes, le régime alimentaire, la tempérance et la continence, le règlement de la palestre, il faut en un mot observer tout ce qui est recommandé aux athlètes; la couronne est à ce prix. Et voyez la sagesse de saint Paul. Il a parlé d'athlètes et de soldats pour faire songer d'une part à la mort violente et au sang versé dans les persécutions, et d'autre part pour montrer la nécessité d'être fort, de tout supporter avec courage et de ne jamais cesser de s'exercer.

« Le laboureur qui travaille doit le premier « avoir part à la récolte des fruits ». Il avait cité l'exemple du Seigneur, le sien propre ; maintenant il tire ses comparaisons de l'ordre commun, des athlètes, des soldats ; il indique pour récompense au soldat de plaire à son général, à l'athlète, d'être couronné. Voici encore un troisième exemple qui lui convient à lui surtout. Celui du soldat et celui de l'athlète convenaient aux simples fidèles, mais celui du laboureur convient particulièrement au docteur. Ne soyez pas seulement tel que le soldat, tel que l'athlète, mais encore tel que le laboureur. Le laboureur n'a pas soin seulement de lui-même, mais encore des fruits de la terre. Aussi reçoit-il une large récompense.

2. Par cet exemple tiré de la vie commune, il montre la souveraine indépendance de Dieu qui ne manque de rien, et la distribution libérale de l'enseignement qu'il fait porter à tous. De même, veut-il dire, que le laboureur ne travaille pas pour rien, mais qu'il jouit avant tous les autres de la peine qu'il a prise, ainsi doit-il en être du docteur. Tel est le sens, à moins qu'il ne veuille parler de l'honneur que l'on doit au docteur, mais cela n'est pas probable, car alors pourquoi n'a-t-il pas mis simplement : le laboureur, mais le laboureur qui travaille, qui fatigue ? Il parle aussi de la sorte afin de prévenir l'impatience que pourrait causer le retard de la récompense, comme s'il disait : Vous récoltez déjà, et la récompense est déjà dans le travail lui-même. Après ces exemples du soldat, de l'athlète, du laboureur, après ces paroles

énigmatiques : « Personne n'est couronné, s'il « n'a légitimement combattu », et : « Le la« boureur qui travaille doit le premier avoir « part à la récolte des fruits »; il ajoute : « Com« prenez ce que je dis. Que le Seigneur vous « donne l'intelligence en toutes choses ». Cette forme sententieuse est amenée par les précédents exemples. Ensuite il témoigne sa tendresse à Timothée en ne cessant pas de faire des souhaits en sa faveur, comme s'il craignait pour son cher fils; il dit donc : « Souvenez« vous que Jésus-Christ est ressuscité, qu'il est « de la race de David, selon mon Evangile, « pour lequel je souffre jusqu'aux fers, comme « un scélérat ».

Pourquoi rappelle-t-il ici ces choses? C'est en même temps et pour lancer un trait aux hérétiques, et pour raffermir Timothée, et pour montrer l'avantage des souffrances, puisque notre maître, le Christ, a vaincu la mort par la souffrance. Souvenez-vous de cela, dit-il, et vous aurez une consolation suffisante. « Sou« venez-vous que Jésus-Christ est ressuscité « des morts, qu'il est de la race de David ». Quelques-uns avaient déjà commencé à rejeter l'Incarnation, parce qu'elle suppose en Dieu une grandeur de bonté qui les confondait. Tels étaient les bienfaits de Dieu envers nous, que ces hommes n'osaient les attribuer à Dieu, ni croire qu'il se fût si fort abaissé pour nous. — « Selon mon Evangile ». Il s'exprime souvent de la sorte dans ses épîtres : « Selon mon « Evangile », soit pour faire entendre qu'il fallait lui obéir, soit parce que d'autres prêchaient autre chose. — « Pour lequel je souffre « jusqu'aux fers, comme un scélérat ». Voici que de nouveau il tire de sa propre personne une consolation et un encouragement. Le disciple apprend par là que son maître a souffert et qu'il n'a pas souffert inutilement, deux choses propres à lui donner du courage pour la lutte. Il gagnera à faire de même, comme il perdra à faire autrement. Que servirait-il de montrer les souffrances endurées par le maître, si elles n'étaient d'aucune utilité? L'important c'est qu'elles aient été supportées utilement et dans l'intérêt des disciples.

« Mais la parole de Dieu n'est point enchaî« née ». C'est-à-dire, si nous étions des soldats de ce monde, si la guerre que nous faisons était une guerre sensible, ces fers qui lient nos mains pourraient quelque chose : mais Dieu nous a faits de telle sorte que personne ne peut nous vaincre. Les mains sont enchaînées, mais la langue ne l'est pas. Rien ne peut lier la langue, excepté la timidité et le manque de foi. Tant que nous ne serons ni lâches ni chancelants dans la foi, liez tant qu'il vous plaira nos mains, la prédication restera libre. Par exemple, si vous liez un laboureur, vous empêchez la semence, car c'est avec la main qu'il sème. Mais quand même vous lieriez le docteur, vous n'arrêteriez pas la parole qui se sème non avec la main, mais avec la langue. Notre parole n'est donc pas susceptible d'être assujétie aux liens. Pendant que nous sommes enchaînés, elle court librement. Vous en avez la preuve puisqu'en ce moment nous prêchons, bien qu'enchaîné. C'est là un encouragement pour ceux qui sont libres. Si nous prêchons tout enchaîné, combien plus devez-vous le faire, vous qui êtes libres. Vous m'entendez dire que je souffre comme un malfaiteur, n'en soyez pas abattu. N'est-ce pas merveilleux qu'un homme enchaîné fasse l'œuvre d'un homme libre, que tout lié qu'il est, il triomphe de tout, que tout lié qu'il est, il vainque ceux qui l'ont lié? C'est qu'il s'agit de la parole de Dieu, non de la nôtre; or des liens humains ne sauraient entraver la parole de Dieu.

« C'est pourquoi j'endure tout pour les élus, « afin qu'ils acquièrent aussi le salut qui est « en Jésus-Christ avec la gloire éternelle ». Voici encore une autre exhortation. Ce n'est pas pour moi, dit l'apôtre, mais pour le salut des autres que je souffre ces choses. Je pourrais vivre exempt de danger, je pourrais me délivrer de tous ces maux, si je ne considérais que ma personne. Mais pourquoi enduré-je ces maux? pour le bien des autres, pour que d'autres acquièrent la vie éternelle. Que promettez-vous? Il n'a pas dit : Je souffre pour les hommes quels qu'ils soient, mais « pour les « élus ». Si Dieu lui-même les a choisis, il convient que nous souffrions tout pour eux, « afin qu'eux aussi acquièrent le salut ». Dire « eux aussi », c'est donner à entendre comme nous-mêmes. En effet, Dieu nous a aussi choisis. Et de même que Dieu a souffert pour nous, de même nous souffrons pour eux : c'est donc une dette que nous payons et non une grâce que nous faisons. De la part de Dieu c'était une grâce, puisque ses propres bienfaits n'avaient pas été précédés de bienfaits qu'il eût reçus. Mais de notre part ce n'est qu'une ré-

tribution. C'est parce que nous avons reçu de Dieu des bienfaits, qu'à notre tour nous souffrons pour ses élus afin qu'ils acquièrent le salut. Que dites-vous? de quel salut voulez-vous parler? vous qui ne vous êtes pas sauvé par vous-même, mais qui étiez perdu si un autre ne vous eût sauvé, vous seriez l'auteur du salut de quelqu'un? C'est pour prévenir cette objection qu'il ajoute : « Du salut qui « est en Jésus-Christ, avec la gloire éternelle ». Le présent est dur, mais il ne va pas plus loin que la terre; le présent est misérable, mais il est passager; il est plein d'amertume, mais il ne dure que jusqu'à demain.

3. Tels ne sont pas les vrais biens; ils sont éternels, ils sont dans le ciel. C'est là qu'est la vraie gloire, celle de ce monde n'est qu'un opprobre. Pénétrez-vous de cette vérité, mon cher auditeur, il n'y a pas de gloire sur la terre, la gloire véritable habite dans les cieux. Voulez-vous être glorifié, exposez-vous aux outrages; voulez-vous jouir du bonheur de la liberté, soyez écrasé par l'oppression. Voulez-vous nager dans la gloire et les délices, répudiez tout ce qui est du temps. Oui, l'opprobre est une gloire, et la gloire un opprobre; mettons cette vérité dans tout son jour, afin que nous voyions la face de la vraie gloire. Il n'est pas donné à l'homme de trouver la gloire sur la terre; si vous voulez la rencontrer, c'est par l'opprobre que vous devrez passer. Examinons cette question en considérant deux hommes, l'empereur Néron et l'apôtre saint Paul. Celui-là avait la gloire du monde en partage; celui-ci l'opprobre; celui-là était empereur, il avait fait beaucoup d'exploits et dressé de nombreux trophées. Il était inondé de richesses; des armées innombrables et la plus grande partie de la terre recevaient ses ordres. La capitale du monde était à ses pieds; tout le sénat s'inclinait devant lui; rien n'égalait la splendeur de ses palais. A la guerre, il portait des armes d'or et de pierres précieuses; en temps de paix, il trônait sous la pourpre. Il avait beaucoup de gardes et de doryphores. Il portait les noms de maître de la terre et de la mer, d'empereur, d'Auguste, de César, de prince et de beaucoup d'autres, inventés par l'adulation et la flatterie. Rien enfin ne lui manquait de ce qui fait la gloire de ce monde. Les sages, les potentats et les rois tremblaient devant lui. On savait qu'il était féroce et sans pudeur. Il voulait être dieu; il se mettait au-dessus de toutes les idoles des païens, au-dessus du vrai Dieu lui-même, et se faisait honorer comme un dieu. Quoi de plus grand qu'une telle gloire? Ou plutôt, quoi de pire qu'une telle infamie? Je ne sais comment, par l'effet de la vérité, ma bouche a devancé ma pensée et prononcé la sentence avant le jugement. Mais continuons d'examiner la question au point de vue de la multitude, et selon les idées des païens et des flatteurs. Quoi de plus grand, sous le rapport de la gloire, que d'être regardé comme un dieu? C'est en réalité une grande infamie qu'un homme ait une si folle prétention; mais nous continuons d'examiner la question selon les idées du grand nombre. Rien ne lui manquait donc de ce qui fait la gloire humaine : il était honoré comme un dieu.

Mais mettons en face de lui saint Paul, si vous voulez bien. C'était un homme de Cilicie; or, tout le monde sait la différence qu'il y a entre Rome et la Cilicie. Il était ouvrier en cuir, pauvre, peu instruit de la science profane, ne sachant que l'hébreu, langue méprisée de tous, surtout des Italiens. Ils ont, en effet, moins de mépris pour la langue des barbares, pour celle des Grecs, pour aucune autre que pour celle des Syriens qui ressemble beaucoup à l'hébreu. Il ne faut pas s'étonner s'ils méprisaient l'hébreu, puisqu'ils méprisent même la langue grecque, si belle, si admirable. C'était un homme qui connaissait la faim et la soif, qui allait plus d'une fois dormir sans être rassasié, un homme qui avait à peine de quoi se vêtir. « Dans le froid et la « nudité », dit-il lui-même. (II Cor. XI, 27.) Ce n'est pas tout, il était dans les fers, il y était avec des brigands, des imposteurs, des violateurs de tombeaux, des meurtriers, il y avait été mis par l'ordre de Néron et battu de verges comme un vil malfaiteur; c'est saint Paul lui-même qui le dit. Quel est cependant le plus illustre des deux? N'est-il pas vrai que la multitude a oublié jusqu'au nom de l'empereur, tandis que Grecs, Barbares et Scythes, que les peuples les plus éloignés célèbrent chaque jour le nom de l'apôtre? Mais ne considérons pas encore ce qui a lieu maintenant, et voyons les choses telles qu'elles étaient alors. Encore un coup, quel était le plus illustre, quel était le plus glorieux de ces deux hommes, celui qui avait le corps enfermé dans une chaîne de fer, celui que l'on traînait hors de sa prison avec

la chaîne qui le liait, ou celui qui était vêtu de pourpre, et qui s'avançait avec pompe hors de son palais? Je réponds sans hésiter que c'est le captif. Pourquoi? C'est que le prince, avec toutes ses armées, avec tout son luxe, ne pouvait faire ce qu'il voulait, et que le captif, sous ses simples et pauvres vêtements, exerçait une plus grande autorité que lui. Comment et de quelle manière? Celui-là disait : Ne répands pas la semence de la parole évangélique. Celui-ci répondait : Je ne puis ne pas la répandre, car la parole de Dieu n'est point liée. Et le Cilicien, le captif, le faiseur de tentes, le pauvre, l'homme exposé à souffrir la faim, méprisait le Romain, le riche, le prince, le maître du monde, celui de qui dépendaient tant de vies, et ses nombreuses armées ne lui servaient de rien. Lequel des deux était illustre et glorieux? Celui qui était vaincu sous la pourpre, ou celui qui vainquait dans les fers? Celui qui se tenait en bas et qui lançait des traits, ou celui qui, assis en haut, était en butte aux coups? Celui qui donnait des ordres qui étaient méprisés, ou celui qui ne tenait pas compte des ordres qu'il recevait? Celui qui était vaincu au milieu d'armées innombrables, ou celui qui était vainqueur, quoique seul et sans secours humain? L'empereur donc céda la victoire au captif. Dites-moi donc lequel des deux partis vous embrasseriez? Il ne s'agit pas encore de la vie future; nous ne considérons pas encore la question à ce point de vue. De quel parti voudriez-vous avoir été, de celui de saint Paul, ou de celui de Néron? Je ne dis pas au point de vue de la foi, ce serait trop évident, mais à celui de la gloire, de l'honneur, de l'éclat. Tout cœur généreux préférera le parti de saint Paul, parce qu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Et encore cette victoire est moins étonnante par elle-même que par les circonstances et par l'appareil du vainqueur et du vaincu. Car je veux le redire, et je ne me lasserai pas de le répéter : L'homme enchaîné terrassa l'homme couronné.

4. Telle est la vertu du Christ : une chaîne de fer triomphait de la couronne impériale; un captif, d'un César. Paul, comme un prisonnier, ne portait que des haillons; et ces haillons, avec les fers du prisonnier, attiraient plus les regards que la pourpre. Il était par terre et le front dans la poussière, et néanmoins les yeux des hommes se détournaient du char d'or de l'empereur pour s'arrêter sur lui, et c'était naturel. Car c'était une chose ordinaire de voir l'empereur conduit par un attelage blanc; mais ce qui était nouveau et étrange, c'était de voir un prisonnier parler à l'empereur avec autant de hardiesse et de liberté que l'empereur en mettrait à parler à un vil et misérable esclave. Une foule nombreuse était présente, toute composée des esclaves de Néron. Ils admiraient, non leur prince, mais son vainqueur. Celui que tous ensemble redoutaient, saint Paul seul le foulait aux pieds. Voyez quelle splendeur dans les fers. Que dirons-nous encore? Le tombeau du prince n'est pas même connu; et l'apôtre, effaçant en éclat tous les empereurs, repose dans la ville capitale du monde, là où il a remporté la victoire et dressé son trophée. On ne parle de celui-là que pour le mépriser, même parmi les païens, car c'était un impie; la mémoire de celui-ci est partout accompagnée de bénédictions, même chez nos ennemis. Lorsque la vérité brille, les ennemis mêmes n'ont pas l'impudence de la repousser. S'ils n'admirent pas la foi de saint Paul, ils admirent sa franchise et sa hardiesse. Celui-ci vole tous les jours de bouche en bouche, couronné d'une renommée glorieuse; celui-là ne reçoit partout qu'injures et mépris. De quel côté donc se trouve la gloire?

Mais, à mon insu, je n'ai loué du lion que son ongle, au lieu de dire le plus important. Quel est le plus important? Le bonheur du ciel; la splendeur dont Paul sera revêtu lorsqu'il viendra avec le Roi des cieux, et d'un autre côté l'abaissement de Néron, son état misérable. Si je vous semble dire des choses incroyables et ridicules, vous vous rendez ridicules vous-mêmes, vous qui riez de choses nullement risibles. Si vous ne croyez pas à la vie à venir, croyez-y du moins par la considération des choses passées. Le temps des couronnes n'est pas encore venu, et cependant voyez l'honneur dont jouit déjà le vaillant athlète du Christ; de quel honneur donc jouira-t-il lorsque viendra l'Agonothète avec toutes ses couronnes. S'il est ainsi admiré, lui étranger parmi des étrangers, quel sera donc son bonheur quand il sera parmi les siens? « Maintenant notre vie est cachée avec Jésus-« Christ en Dieu » (Colos. III, 3), et cependant l'apôtre, quoique mort, est plus puissant que les vivants, plus honoré. Lors donc que le

grand jour de la vie sera venu, de quelle abondance de vie et de bonheur ne jouira-t-il pas? C'est pour cela que Dieu le fait jouir de tant d'honneurs qu'il ne demandait pas. S'il a méprisé la gloire du monde lorsqu'il était dans son corps, combien plus doit-il la mépriser maintenant qu'il en est délivré? Dieu l'a encore comblé de toute cette gloire afin que ceux qui n'ont pas foi dans l'avenir se laissent du moins conduire par le spectacle du présent. Je dis que saint Paul viendra avec le Roi des cieux au jour de la résurrection, et qu'il jouira de tous les biens de la vie glorieuse. Mais l'incrédule refuse de me croire, alors j'attire son attention sur le présent pour forcer sa croyance.

Le faiseur de tentes est plus glorieux, plus honoré que l'empereur. Jamais souverain de Rome n'a joui d'autant d'honneurs que l'ouvrier en cuirs. L'empereur Néron gît dans quelque lieu ignoré où il a été jeté au hasard, et l'apôtre Paul occupe le centre de Rome, il en est le maître et le roi. En voyant cela, croyez donc aussi à l'avenir. S'il reçoit maintenant tant d'honneurs là même où il fut maltraité, persécuté, que sera-ce lorsqu'il viendra avec Jésus-Christ? S'il a acquis tant de gloire, quoiqu'il ne fût qu'un simple faiseur de tentes, que sera-ce quand il viendra revêtu de toutes les splendeurs célestes? S'il est parvenu à tant de grandeur, parti de tant de bassesse, où ne montera-t-il point dans le séjour de la gloire? Peut-on éviter de voir les faits? Qui ne serait ému de voir un faiseur de tentes environné de plus d'honneurs que les plus grands monarques de la terre? Si dès ici-bas nous voyons des choses qui surpassent la nature, pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'avenir? Crois donc le présent, ô homme, si tu ne veux pas croire l'avenir; crois les choses visibles, si tu refuses de croire les invisibles. Ajoute foi à ce que tu vois, et de la sorte tu ajouteras foi à ce que tu ne vois pas encore. Si tu t'obstines dans ton incrédulité, ce sera le cas de te dire le mot de l'apôtre: « Nous « sommes purs du sang de vous tous ». (Act. XX, 26.) Nous avons rendu témoignage de toute manière, nous n'avons rien omis de ce que nous devions dire, et vous ne pourrez imputer qu'à vous-mêmes le supplice de l'enfer qui vous attend.

Pour nous, mes chers enfants, imitons saint Paul, non-seulement dans sa foi, mais encore dans sa vie. Pour obtenir la gloire du ciel, foulons aux pieds la gloire de ce monde. Qu'aucune des choses présentes ne nous attache. Méprisons les biens visibles pour obtenir les invisibles; ou plutôt obtenons-les tous en acquérant ces derniers, auxquels principalement nous devons tendre. Puissions-nous tous en être jugés dignes. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

C'EST UNE VÉRITÉ TRÈS-ASSURÉE QUE, SI NOUS MOURONS AVEC JÉSUS-CHRIST, NOUS VIVRONS AUSSI AVEC LUI. SI NOUS SOUFFRONS AVEC LUI, NOUS RÉGNERONS AUSSI AVEC LUI. SI NOUS LE RENONÇONS, IL NOUS RENONCERA AUSSI. SI NOUS RESTONS INCRÉDULES, IL N'EN DEMEURE PAS MOINS FIDÈLE, CAR IL NE PEUT SE RENIER LUI-MÊME. DONNEZ CES AVERTISSEMENTS ET PRENEZ-EN LE SEIGNEUR A TÉMOIN. NE VOUS LIVREZ PAS A DE VAINES DISPUTES DE PAROLES, QUI NE SONT BONNES A RIEN QU'A PERVERTIR CEUX QUI LES ÉCOUTENT. (II, 11-14.)

Analyse.

1. Souffrir avec Jésus-Christ pour régner avec lui.
2. Conserver l'enseignement évangélique dans toute sa pureté; n'y souffrir aucune nouveauté profane.
3. Quels sont les caractères qui distinguent les hommes fermement attachés à la foi.
4. Une mauvaise conscience ne connaît pas de repos. — Il n'est personne qui ne redoute le jugement. — Dieu punit quelquefois les méchants dès cette vie.

1. Beaucoup de personnes faibles succombent sous le fardeau de la foi, et ne peuvent attendre le délai de l'espérance. Ils s'attachent au présent et en tirent des conjectures pour l'avenir. Or, à cette époque, le présent, c'était la mort, c'étaient les supplices, c'était

la prison. Ces apparences n'étaient pas faites pour donner de la confiance, et en promettant une vie éternelle, l'apôtre pouvait rencontrer des incrédules : Quoi! pouvait-on lui dire, est-il bien vrai que je meure alors que je vis, et que je vive alors que je meurs? Vous ne promettez rien pour la terre, et vous donnez tout dans le ciel? Vous ne pouvez pas même donner peu, et vous promettez beaucoup?... Il prévient ces pensées par une affirmation nette et précise, appuyée sur des preuves données d'avance (par exemple il a dit : « Souvenez-vous que le Christ est ressuscité « des morts », c'est-à-dire, que sa mort a été suivie de sa résurrection) : maintenant encore il affirme la même chose en disant : « C'est « une vérité très-assurée que celui qui ob- « tiendra la vie céleste, obtiendra aussi la vie « éternelle ». Qu'est-ce qui le prouve? « C'est « que si nous mourons avec Jésus-Christ, nous « vivrons aussi avec lui ». Se peut-il que partageant ses douleurs et ses travaux, nous ne partagions pas son bonheur? Mais un homme même ne le ferait pas. Comment! quelqu'un aurait volontairement été au supplice avec lui, à la mort avec lui, et lorsque seraient venus des jours meilleurs, il le renierait pour son compagnon? C'est impossible. — Où donc sommes-nous morts avec Jésus-Christ? La mort dont saint Paul parle ici est la mort par le baptême et par les souffrances. En effet, il dit ailleurs : « Portant en tout lieu dans notre « corps la mortification du Seigneur » (II Cor. IV, 10); et encore : « Ensevelis avec lui par le « baptême »; et : « Notre vieil homme a été « crucifié avec lui »; et enfin : « Si nous avons « été entés en lui par la ressemblance de sa « mort, nous y serons aussi entés par la res- « semblance de sa résurrection ». (Rom. VI, 4, 6.)

Mais dans le passage qui nous occupe, c'est surtout de la mort par les souffrances qu'il entend parler, parce qu'il était dans les épreuves lorsqu'il écrivait ces choses. Voici le sens de ses paroles : Si nous mourons par lui, ne ressusciterons-nous pas par lui? Cela est incontestable. — « Si nous souffrons avec lui, nous « règnerons aussi avec lui ». Il n'a pas dit absolument : « Nous règnerons avec lui », mais conditionnellement : « Si nous souffrons avec « lui », indiquant ainsi que ce n'est pas assez de mourir une fois (ce bienheureux apôtre mourait tous les jours), mais qu'il faut une longue patience, vertu qui était surtout nécessaire à Timothée. Commencer n'est rien si l'on ne persévère. Ensuite il a recours à un autre motif; après avoir exhorté par la considération des biens, il exhorte par la considération des maux. Si les pécheurs devaient avoir part aux mêmes biens, ce ne serait plus une consolation. De plus, si ceux qui souffrent avec Jésus-Christ devaient, à la vérité, régner avec lui, mais que ceux qui ne souffrent pas avec lui en fussent quittes pour ne pas régner avec lui, ce serait bien une peine grave, mais dont la multitude ne serait pas très-vivement touchée. C'est pourquoi l'apôtre les menace de quelque chose de plus terrible : « Si nous le « renonçons », dit-il, « il nous renoncera ». La rétribution se fera donc non-seulement par les biens, mais aussi par les maux. Que devra donc souffrir celui que le Fils de Dieu reniera dans son royaume? Songez-y. « Celui « qui m'aura renié, je le renierai moi aussi ». (Matth. X, 33.) Entre ces deux reniements, l'égalité n'est qu'apparente; nous ne sommes que des hommes, et lui est Dieu; c'est tout dire.

2. Tout le mal que nous faisons retombe sur nous, non sur lui que rien ne peut atteindre. C'est ce que l'apôtre indique par ces mots : « Si nous restons incrédules, il n'en « demeure pas moins fidèle, car il ne peut se « renier lui-même », c'est-à-dire, nous avons beau ne pas croire en sa résurrection, il n'en est aucunement lésé. Il est la vérité même, il est infaillible, quoi que nous puissions dire ou ne pas dire. Puisque notre dénégation ne lui fait aucun tort, s'il demande notre confession, c'est donc uniquement dans notre intérêt. Pour lui il demeure le même, quelque chose que nous puissions confesser ou nier. « Pour lui, il ne peut se renier », c'est-à-dire, il ne peut pas ne pas être. Nous, nous disons qu'il n'est pas, parlant contre la vérité. Il n'a pas une nature à cesser d'être, il ne le peut pas; il ne peut pas être réduit à n'être plus. Il demeure à jamais, sa substance est éternelle. N'ayons donc pas d'illusion, et ne croyons pas que nous puissions ni lui procurer quelque avantage, ni lui nuire. Ensuite pour qu'on ne croie pas que Timothée ait besoin de ces instructions pour lui-même, l'apôtre ajoute : « Donnez ces avertissements, « et prenez-en le Seigneur à témoin. Ne vous « livrez pas à de vaines disputes de paroles

« qui ne sont bonnes à rien qu'à pervertir « ceux qui les écoutent ». Prendre le Seigneur à témoin, c'est grave. Si le témoignage même d'un homme n'est pas à mépriser, que sera-ce de celui de Dieu? Par exemple, quelqu'un appelle des témoins dignes de foi pour assister à un contrat ou bien à un testament, est-ce que nul d'entre eux voudra trahir le secret qu'on lui a confié? Non; il le voudrait, que la discrétion à laquelle est obligé un témoin le retiendrait. Qu'est-ce à dire, « Prenant à « témoin? » Il appelle Dieu pour être témoin de ce qu'il dira, de ce qu'il fera. — « Ne vous « livrez pas à des disputes de paroles qui ne « sont bonnes à rien », il ajoute même « à « rien qu'à pervertir ceux qui les écoutent ». Aucun profit et de grands dommages, voilà ce qui résulte de ces disputes. Donnez donc ces avertissements et Dieu jugera ceux qui les mépriseront. Pourquoi donc ce conseil de ne pas disputer? Il connaissait le penchant de la nature humaine pour les contestations et les discussions. Pour s'y opposer, il ne se contente pas de dire : Ne disputez pas; il ajoute, pour que sa défense soit plus terrible : « Pour « la perversion de ceux qui écoutent ».

« Ayez soin de vous présenter devant Dieu « comme un ministre digne de son approba- « tion, comme un ouvrier qui ne rougit point, « et qui sait bien dispenser la parole de vé- « rité ». Ne pas rougir est un commandement qui revient souvent, pourquoi cette insistance de saint Paul à parler de la honte? C'est parce qu'il y en avait plusieurs qui vraisemblablement rougissaient de saint Paul lui-même, qui n'était qu'un faiseur de tentes, et de l'Evangile, en voyant périr ceux qui le prêchaient. Le Christ était mort en croix, saint Paul allait être décapité, saint Pierre, crucifié la tête en bas; et c'étaient les plus méprisables et les plus insolents des hommes qui les traitaient de la sorte. Le pouvoir était dans les mains de ces hommes, voilà la raison de ce commandement : « Ne rougissez pas », c'est-à-dire, n'ayez pas honte de faire tout ce qu'exige la religion, quand même il faudrait pour cela s'exposer à l'esclavage et à tous les supplices. Comment mérite-t-on l'approbation? En travaillant sans rougir à propager l'Evangile, en endurant tout pour cela. « Dispensant en droi- « ture la parole de la vérité ». Ceci n'est pas hors de propos; il y en a beaucoup qui la dénaturent et qui la faussent, en y mêlant leurs propres idées. Le mot dont il se sert [1] signifie trancher selon la droiture. C'est comme si l'apôtre disait : Retranchez ce qu'il y a d'étranger, coupez-le, rejetez-le avec beaucoup de vigueur. Comme l'ouvrier qui taille une lanière, prenez le glaive du Saint-Esprit, et retranchez de toutes parts tout ce qu'il y a de trop, tout ce qu'il y a d'étranger dans la prédication.

« Evitez les profanes nouveautés de paroles ». L'erreur ne sait pas s'arrêter. Dès qu'une nouveauté s'est introduite, elle en provoque toujours de nouvelles. Où voulez-vous que s'arrête l'égarement des esprits une fois sortis du port de l'immuable vérité? — « Car elles pro- « fitent beaucoup à l'impiété : et leurs dis- « cours, comme la gangrène, gagnent de pro- « che en proche ». C'est un mal que rien ne peut contenir dans ses limites, qui avance toujours, et qui finit par tout perdre. L'apôtre montre donc la nouveauté comme une maladie, et quelque chose de pire. Il montre aussi que ces esprits sont d'autant plus incorrigibles que leurs erreurs sont volontaires.

« De ce nombre sont Hyménée et Philète, « qui se sont écartés de la vérité, disant que « la résurrection est déjà arrivée, et qui ont « renversé la foi de quelques-uns ». Il dit très-justement : « Ils profiteront beaucoup à « l'impiété ». Il semble d'abord que ce soit là le seul mal, mais voyez combien d'autres en naissent. Si la résurrection est déjà arrivée, nous voilà premièrement privés de cette grande gloire qui doit en être la conséquence, mais ensuite que devient le jugement, que devient la rétribution? Voilà les bons frustrés du prix de leurs afflictions et de leurs douleurs; voilà les méchants restés sans punition, et ceux qui vivent au sein des plaisirs ont bien raison. Il vaudrait mieux dire qu'il n'y a pas de résurrection que de prétendre qu'elle a déjà eu lieu. — « Et ils renver- « sent », dit-il, « la foi de quelques-uns ». Non de tous, mais de quelques-uns. « S'il n'y « a pas de résurrection, la foi ne se soutient « plus. S'il n'y a pas de résurrection, notre « prédication est vaine », et le Christ n'est pas ressuscité. (I Cor. xv, 14.) S'il n'est pas ressuscité, il n'est pas né non plus, ni il n'est pas monté au ciel. Voyez-vous que de ruines, bien qu'en apparence on ne s'attaque qu'au dogme de la Résurrection? — Mais ne reste-t-il rien à

[1] Ὀρθοτομοῦντα.

faire pour ceux qui ont dévié de la foi? Ecoutez : « Mais le fondement de Dieu reste ferme « ayant pour sceau cette parole : Le Seigneur « connaît ceux qui sont à lui »; et : « Que quiconque invoque le nom de Jésus-Christ, « s'éloigne de l'iniquité ».

3. Cela veut dire que même avant d'être renversés ils n'étaient pas fermes ; autrement ils n'auraient pu être renversés par un premier choc. Adam non plus n'était pas ferme avant sa chute. Ceux dont la foi est solidement plantée, excitent l'admiration des séducteurs, loin de subir leur mauvaise influence. Inébranlable comme un édifice assis sur un fondement solide, telle doit être la foi. « Ayant pour sceau cette parole : Le Seigneur « connaît ceux qui sont à lui ». Que veut dire cette parole tirée du Deutéronome? Elle veut dire que les âmes fermes sont si bien attachées à la foi, qu'elles ne peuvent être renversées ni même ébranlées. A quelles marques les reconnaît-on? Elles ont ces paroles comme écrites sur leurs œuvres ; elles sont connues de Dieu ; elles ne se perdent pas avec la foule ; elles s'abstiennent de l'injustice. « Que quiconque invoque le nom du Sei« gneur, s'éloigne de l'iniquité ». Voilà quels sont les caractères d'une âme solidement fondée en la foi ; elle est comme un fondement solide. Elle est comme une pierre sur laquelle des lettres sont gravées, lettres pleines de sens, lettres qui sont des œuvres. Ayant encore pour sceau indélébile cette parole : « Que « quiconque invoque le nom du Seigneur, « s'éloigne de l'iniquité ». Donc tout homme qui est injuste n'adhère point au fondement. C'est donc une marque d'une foi solide, que de ne pas commettre d'injustice.

Ne perdons point ce sceau et cette marque royale ; gardons notre caractère et notre beauté. Ne soyons pas comme une maison qui tombe en ruine, soyons ce fondement, ce fondement solide dont parle saint Paul, lequel reste immobile dans la vérité. Cela montre que pour appartenir à Dieu, il faut s'éloigner de l'iniquité. Comment, en effet, serait-on à Dieu qui est le Juste par excellence, quand on fait ce qui est injuste, quand on combat Dieu par ses œuvres et qu'on l'outrage par ses actions? Voilà que nous accusons encore une fois l'injustice, et qu'en l'accusant nous excitons contre nous l'inimitié d'un grand nombre. Ce mal est comme un tyran qui a subjugué toutes les âmes ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il se fait obéir non par la contrainte et la force, mais par la persuasion et la douceur ; on lui sait gré de l'esclavage dans lequel il réduit. C'est réellement là ce qu'il y a de plus fâcheux, parce que s'il retenait par la violence et non par l'amour, on échapperait vite à son étreinte. D'où vient qu'on trouve douce une chose en soi si amère? D'où vient au contraire que l'on trouve amère la justice qui est si douce? Cela vient de l'état où sont nos sens. Il y en a de même qui trouvent le miel amer, et qui goûtent avec plaisir des aliments nuisibles. La cause n'en est pas dans la nature des choses, mais dans la perversion du goût. Tout dépend de notre jugement. Une balance qui trébuche ne saurait peser juste. Il en est de même de notre âme. Si le jugement avec lequel elle balance et pèse toute chose n'est pas étroitement et solidement fixé à la loi de Dieu, elle ne peut rien apprécier comme il faut, elle ne fait que vaciller et trébucher à l'aventure.

Si l'on examinait bien exactement, on se convaincrait que l'injustice contient beaucoup d'amertume, non pas seulement pour ceux qui la souffrent, mais aussi pour ceux qui la font souffrir et surtout pour ceux-ci. Sans parler de l'avenir, à s'en tenir au présent, n'engendre-t-elle pas les querelles, les procès, les injures, l'envie et la médisance? Et quoi de plus amer que tout cela? N'est-ce pas aussi l'injustice qui produit les haines, les guerres, les délations? N'est-ce pas elle qui cause le remords qui tourmente l'âme sans relâche? Je voudrais, si c'était possible, tirer pour un instant l'âme injuste de son enveloppe corporelle, vous la verriez d'une pâleur livide, toute tremblante, couverte de confusion, anxieuse et se condamnant elle-même. Quand même nous serions tombés au fond de l'abîme du mal, la faculté de juger que possède notre raison n'en serait pas altérée, elle demeurerait intacte. Personne ne commet l'injustice, parce qu'il trouve beau de la commettre, mais on se forge des prétextes, et il n'est rien qu'on ne tente pour se disculper du moins en paroles. Mais grâce à la conscience on n'y peut jamais parvenir. En apparence, la pompe des paroles, la corruption des princes, la multitude des flatteurs obscurcissent la justice ; mais dans le fond de la conscience il n'y a rien de tout cela, il n'y a pas de flatteurs, il n'y a

pas d'argent pour corrompre le juge. Nous avons en nous un jugement naturel que Dieu nous a donné et qui ne laisse pas obscurcir la justice.

4. Des sommeils pénibles, des images importunes, le souvenir sans cesse renaissant du mal qu'on a fait viennent toujours troubler notre repos. Par exemple, on s'est emparé injustement de la maison d'autrui; la victime de l'injustice n'est pas seule à gémir, l'auteur du vol gémit aussi pour peu qu'il croie au jugement dernier. Celui qui a cette croyance est dans une cuisante inquiétude. Celui même qui ne l'a point n'est pas pour cela exempt de honte et de confusion. Ou pour dire la vérité, il n'est personne soit grec, soit juif, soit hérétique qui ne redoute le jugement. Si ce n'est pas la pensée d'un avenir qui l'inquiète, il tremble encore à l'idée des châtiments de la vie présente; il craint d'être frappé dans ses biens, dans ses enfants, dans ses proches, dans son âme et sa vie; car ce sont là de ces coups que Dieu frappe. Parce que le dogme de la résurrection ne suffit pas pour nous rendre tous sages, Dieu donne dès ici-bas des preuves et des marques signalées de la justice de ses jugements. Un tel qui s'est enrichi en violant la justice, n'a pas d'enfant, un tel périt à la guerre; un autre perd un membre, un autre se voit enlever son fils. Ces peines, il y songe, il se les représente, il vit dans de perpétuelles alarmes. Voyez-vous ce que souffrent ceux qui commettent l'injustice? Croyez-vous que l'amertume manque à leur vie? Supposez qu'il ne leur arrive rien de semblable, est-ce qu'il ne leur reste pas pour les punir le blâme, la haine, et l'aversion de tous les hommes? Tous s'accordent, ceux mêmes qui leur ressemblent, pour les mettre au-dessous des bêtes féroces. Si chacun se condamne soi-même, à plus forte raison condamne-t-on les autres et les appelle-t-on ravisseurs, voleurs, fléaux du genre humain. Quel agrément procure donc la pratique de l'injustice? Aucun, si ce n'est le souci qu'elle donne pour conserver ce qu'elle a fait acquérir; elle ajoute à nos inquiétudes, voilà tout. Plus en effet on amasse de richesses, plus on augmente la cause de ses insomnies.

Que dirai-je des malédictions de ceux qui ont été lésés, de leurs supplications? Et si la maladie survient?... L'impie le plus déterminé, dès qu'il se sent malade, s'inquiète nécessairement de ses injustices en se voyant réduit à l'impuissance. Tant qu'on est plein de santé, une âme adonnée aux voluptés ne sent pas beaucoup ce que la vie a d'amer. Mais lorsqu'elle est sur le point de sortir du corps, lorsqu'elle se voit déjà comme dans le vestibule du redoutable tribunal, alors elle est saisie d'un effroi qui domine tout autre sentiment. Tant que les voleurs sont dans la prison, ils ne tremblent point; mais dès qu'on les amène devant le voile qui cache le tribunal du juge, ils meurent de frayeur. La crainte d'une mort prochaine est comme un feu qui détruit dans l'âme toutes les pensées mauvaises, qui oblige l'homme à devenir sage et à réfléchir sérieusement à l'autre vie; elle exclut l'amour de l'argent, la passion des richesses et tous les désirs charnels. Les fumées de la concupiscence et de la cupidité une fois dissipées, le jugement reprend toute sa clarté et sa pureté. La dureté même du cœur s'amollit sous la pression de la douleur. La sagesse n'a pas de plus grand ennemi que les délices, ni de meilleur auxiliaire que la douleur. Considérez quel peut être à son heure dernière l'état d'un avare enrichi du bien d'autrui. « Une « heure d'affliction », dit le sage, « fait oublier « tous les plaisirs dont on a joui ». (Ecclés. XI, 29.) Quel sera donc l'état de son âme, lorsqu'il songera à ceux qu'il a lésés, volés, frustrés? lorsqu'il verra que d'autres vont profiter de ses injustices, et qu'il va, lui, en rendre compte? Il n'est pas possible que ces réflexions ne se présentent pas à la pensée avec la maladie qui survient : l'âme alors en est bouleversée, tourmentée, épouvantée. Songez quelle amertume! Or cela arrive nécessairement à chaque maladie. Si avec cela il en voit d'autres punis et emportés par la mort, quel surcroît d'angoisses pour lui?

Voilà pour cette vie; mais qui dira les châtiments de l'autre vie, ses vengeances, ses supplices et ses tortures? Nous vous le disons : « Que celui qui a des oreilles pour « entendre, entende ». (Luc, VIII, 8.) Nous revenons souvent là-dessus, non que ce sujet nous plaise, mais parce que nous y sommes forcé. Nous voudrions pouvoir nous dispenser de vous parler jamais de ces choses; nous désirerions du moins qu'il suffît d'une légère application de ce remède pour guérir vos âmes de la maladie du péché; mais puisque vous demeurez dans votre infirmité, il y aurait de ma part lâcheté et bassesse à ne pas user de ce

moyen de guérison, ce serait même de la cruauté et de la barbarie. Si, lorsque les médecins désespèrent de guérir nos corps, nous ne laissons pas que de les encourager et de leur dire : Ne vous rebutez point, jusqu'à ce que le malade ait rendu le dernier soupir faites ce qui dépendra de vous, usez de tous les moyens; ne devons-nous pas à plus forte raison faire de même pour les âmes malades? Une âme peut aller jusqu'aux portes de l'enfer, jusqu'aux dernières limites du vice, et revenir après à résipiscence, se corriger, revenir au bien et acquérir la vie éternelle. Combien en a-t-on vus que dix sermons n'ont pu toucher, et que le onzième a convertis? Ou plutôt, ce n'est pas le onzième tout seul qui a opéré leur conversion, les dix premiers, sans les toucher visiblement, avaient déposé dans leurs âmes une semence qui a enfin porté son fruit. C'est ainsi qu'un arbre recevra dix coups de hache sans branler, et qu'un onzième coup le fera tomber. Cependant ce n'est pas le dernier coup qui a tout fait; s'il a réussi, c'est grâce aux dix premiers. En regardant à la racine on se rend compte de ce fait, mais on ne s'en rend pas compte en regardant le sommet ou même le tronc de l'arbre. C'est la même chose ici. Les médecins appliquent quelquefois de nombreux remèdes sans arriver à aucun résultat, puis un dernier qu'ils emploient amène enfin la guérison. Ce n'est pas cependant le dernier remède qui a tout fait, les autres avaient déjà préparé l'œuvre qu'il a enfin accomplie. Donc si les instructions que nous entendons ne donnent pas immédiatement leur fruit, elles le donneront plus tard; j'en ai la ferme confiance. Le désir que vous témoignez d'entendre la parole de Dieu ne tombera pas en pure perte, ce n'est pas possible. Puissions-nous, nous tous qui avons été jugés dignes d'entendre les enseignements de Jésus-Christ, obtenir les biens éternels! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

OR, DANS UNE GRANDE MAISON, IL N'Y A PAS SEULEMENT DES VASES D'OR ET D'ARGENT, MAIS AUSSI DE BOIS ET DE TERRE; ET LES UNS SONT POUR DES USAGES HONNÊTES, LES AUTRES POUR DES USAGES HONTEUX. SI QUELQU'UN DONC SE GARDE DE TOUT CE QUI EST IMPUR, IL SERA UN VASE D'HONNEUR SANCTIFIÉ ET PROPRE AU SERVICE DU SEIGNEUR, PRÉPARÉ POUR TOUTES SORTES DE BONNES ŒUVRES. (II, 20, 21, JUSQU'À LA FIN DU CHAPITRE).

Analyse.

1. Pourquoi Dieu souffre les méchants dans le monde.
2. Que le serviteur de Dieu s'abstienne des contestations.
3 et 4. Celui qui est assujéti au diable en quelque chose, lui est assujéti en tout. — Exhortation à l'aumône.

1. Pourquoi Dieu laisse-t-il vivre les méchants? pourquoi ne les fait-il pas tous périr? Voilà une question qui jette le trouble dans beaucoup d'esprits. On pourrait donner de cela plusieurs raisons, par exemple que Dieu attend leur conversion, ou qu'il veut par leur punition intimider les autres. Ici saint Paul en apporte une raison très-plausible : il dit que « dans une grande maison, il n'y a pas seule« ment des vases d'or et d'argent, mais aussi « de bois et de terre »; ce qui veut dire : De même que dans une grande maison il faut qu'il y ait différentes sortes de vases, ainsi il faut qu'il y ait dans le monde diverses espèces de personnes. Et lorsqu'il s'exprime ainsi, ce n'est pas l'Eglise, mais le monde qu'il a en vue. N'allez pas en effet appliquer cette parole à l'Eglise. L'Eglise qui est le corps même du Christ, l'Eglise qui est une vierge pure, n'ayant ni souillure ni ride, l'Eglise ne souffre pas des vases de bois ou de terre, elle ne veut que des vases d'or et d'argent. Ce qu'il dit revient à ceci : Ne vous troublez point de ce qu'il y a des méchants, des scélérats, puisque dans une grande maison vous trouvez aussi des vases d'ignominie. Mais tous ces vases, dites-vous, ne sont pas également en honneur; les uns sont pour des usages honnêtes, les autres pour des usages honteux. Cependant ces vases, quelque vils qu'ils soient, ne laissent pas de tenir leur

place et d'avoir leur usage dans cette grande maison. Dieu de même se sert des méchants pour des usages qui leur sont proportionnés dans le monde. Par exemple un amateur de vaine gloire bâtit pour faire parler de lui ; il en est de même du marchand, du cabaretier, du prince, chacun d'eux trouve dans le monde les usages qui leur conviennent ; mais un vase d'or n'est que pour la table du prince. L'apôtre ne veut pas dire pour cela que la méchanceté soit nécessaire ; comment le serait-elle ? Mais il veut dire que les méchants trouvent eux-mêmes leur œuvre à faire dans le monde. Si tous les hommes étaient des vases d'or, on n'aurait pas besoin des méchants. Par exemple, si tous étaient patients et durs, il ne faudrait pas de maisons ; si nul n'était esclave de la volupté, il ne faudrait point tant d'apprêts pour les aliments ; si l'on savait se contenter du nécessaire, on n'aurait pas besoin d'appartements somptueux. Quiconque s'affranchira de ces sujétions sera un vase sanctifié pour un noble usage. Vous le voyez, il ne dépend pas de la nature ni d'une nécessité matérielle que l'on soit un vase d'or ou un vase de terre, cela dépend de notre seule volonté. Si la nature en décidait, dès qu'on serait vase de terre, on ne deviendrait plus vase d'or et réciproquement ; mais du moment que c'est la volonté qui fait tout, il y a de grands changements et d'entières conversions. Paul était d'abord un vase de terre, ensuite il devint un vase d'or. Judas était vase d'or, mais il devint vase de terre. C'est donc l'impureté qui fait les vases de terre : le fornicateur, l'avare sont des vases de terre. — Comment donc saint Paul dit-il ailleurs : « Portant ce trésor dans des « vases de terre ? » (I Cor. IV, 7.) Le vase de terre n'est donc pas à mépriser, puisque selon l'apôtre lui-même, il contient un trésor. — En cet endroit, c'est la matière elle-même dont est fait notre corps, et non sa forme qu'il désigne. Voici ce qu'il veut dire : C'est un vase de terre que notre corps. De même qu'un vase de terre n'est autre chose qu'un peu d'argile passée au feu, de même notre corps n'est non plus qu'un peu de boue solidifiée par la chaleur de l'âme. Que notre corps soit d'argile, rien de plus évident. Souvent il arrive qu'un vase de terre tombe et se brise, notre corps se dissout de même heurté par la mort. Quelle différence y a-t-il entre la terre cuite et les os ? N'est-ce pas même dureté et même sécheresse ? Et les chairs en quoi diffèrent-elles de la boue, ne sont-elles pas aussi molles et humides ? Pourquoi donc, encore une fois, l'apôtre ne prend-il pas en cet endroit le terme « vase « de terre » en mauvaise part ? C'est qu'il y parle de la nature, et que dans le verset que nous interprétons il parle de la volonté.

« Si donc quelqu'un se garde parfaitement « pur », non pas seulement pur, mais « parfaite« ment pur, il sera un vase sanctifié pour l'hon« neur, propre au service du Seigneur ». Les autres donc lui sont inutiles, bien qu'ils aient peut-être leur usage à quelque chose ; mais ils ne sont point « préparés pour toutes sortes de « bonnes œuvres », comme les vases d'honneur qui, même lorsqu'ils ne servent pas, sont bons et susceptibles de servir. Il faut donc être préparé à tout, et à la mort, et au martyre ; il faut être préparé à la virginité et à tous ces sacrifices ensemble. — « Fuyez les désirs des « jeunes gens ». Saint Paul n'entend pas ici seulement les désirs contraires à la chasteté, mais tous les désirs désordonnés. Que ceux qui ont vieilli apprennent ici à ne pas se livrer aux passions de la jeunesse. L'insolence, l'ambition, la cupidité, l'amour charnel, voilà des désirs de jeunesse, désirs insensés, désirs d'un cœur non encore affermi, d'un esprit sans solidité, sans fixité, et qui voltige à tous les souffles du monde. Fuyez les chimères de la jeunesse pour ne pas être pris de ces passions. — « Et suivez la justice, la foi, la cha« rité, la paix avec tous ceux qui invoquent le « Seigneur d'un cœur pur ». Par le mot « jus« tice », saint Paul entend la vertu en général, la piété, la foi, la charité, la douceur. Qu'est-ce à dire, « avec ceux qui invoquent le Sei« gneur d'un cœur pur ? » C'est comme s'il disait : Ne vous fiez qu'à ceux-là seuls, et non à ceux qui invoquent simplement ; fiez-vous à ceux qui invoquent sans déguisement, sans hypocrisie, à ceux qui sont sans fraude, à ceux qui procèdent en tout avec calme et dans la paix, et qui n'aiment pas les querelles. Joignez-vous à ceux-là ; quant aux autres, il ne faut pas se lier avec eux, mais seulement garder avec eux la paix autant que faire se peut.

2. « Quant aux questions impertinentes et « oiseuses, évitez-les, sachant bien qu'elles en« fantent les contestations ». Vous voyez comment partout saint Paul éloigne Timothée des disputes. Ce n'est pas que ce disciple n'eût assez

de lumières pour réfuter l'erreur ; s'il en eût été ainsi, l'apôtre lui aurait recommandé de se rendre capable de confondre l'erreur, comme lorsqu'il lui dit : « Appliquez-vous à la lec« ture : en faisant ainsi, vous vous sauverez « vous-même et ceux qui vous écouteront ». (I Tim. IV, 13.) Mais il savait qu'il est absolument inutile d'engager ces disputes, qui ne peuvent aboutir qu'à des contestations, à des haines, à des insultes, à des injures. Evitez donc ces disputes. Mais il y en a d'autres, il y en a sur les Ecritures et sur d'autres questions. — « Il ne faut pas que le serviteur du Seigneur « combatte ». Il ne doit pas combattre même en contestation. Le serviteur de Dieu doit se tenir éloigné de toute sorte de luttes. Dieu est un Dieu de paix. Comment le serviteur du Dieu de paix vivrait-il dans les combats ? — « Mais il faut qu'il soit doux envers tout le « monde ». Comment cela s'accorde-t-il avec ce qu'il dit ailleurs : « Reprenez-les avec une « entière autorité » (Tit. II, 15) ; et dans la première épître à Timothée : « Que personne « parmi les jeunes gens ne vous méprise » (I Tim. IV, 12) ; et encore : « Reprenez-les for« tement ? » (Tit. I, 15.) C'est que, reprendre ainsi, c'est faire œuvre de mansuétude. Rien ne pénètre plus avant qu'une forte réprimande faite avec modération. On peut, sachez-le bien, on peut frapper plus fortement par la douceur que par la dureté. — « Qu'il soit ca« pable d'instruire » tous ceux qui s'adressent à lui pour le consulter. Saint Paul dit aussi à Tite (III, 10) qu'il faut éviter celui qui est hérétique, après l'avoir averti une ou deux fois.

Il faut aussi qu'il soit « patient ». Ceci est ajouté fort à propos, car rien n'est plus nécessaire que la patience à celui qui instruit les autres, sans elle tout le reste est inutile. Si les pêcheurs qui jettent tout le jour leurs filets sans rien prendre, ne se découragent pas néanmoins, à plus forte raison devons-nous avoir autant de patience qu'eux. Voici en effet ce qui se passe : il arrive très-souvent que par la continuité de l'enseignement, le discours pénétrant jusqu'au fond de l'âme, comme le soc de la charrue en terre, coupe jusqu'à la racine la passion mauvaise qui l'empêchait d'être fertile. A force d'entendre la parole, on en éprouvera nécessairement de l'effet. Il n'est pas possible que la parole évangélique, continuellement entendue, reste sans opérer. Un tel allait peut-être enfin se laisser convaincre au moment où notre découragement est venu tout perdre. La même chose arrive que si un agriculteur ignorant, après avoir planté une vigne, la cultivait une première année, puis une seconde, et encore une troisième, s'attendant toujours à récolter, et, découragé de ne pas trouver de fruit, cessait de la travailler la quatrième année, c'est-à-dire au moment même où sa vigne allait le payer de ses peines.

Saint Paul ne se contente pas encore des qualités qu'il vient d'énumérer, il ajoute : « Il « doit instruire avec douceur ceux qui résis« tent à la vérité ». Pour instruire, la douceur est avant tout nécessaire. Une âme ne profite pas de l'instruction qu'elle reçoit si on la traite avec rudesse. Quelque bonne volonté qu'elle ait, le trouble qu'on lui cause l'empêche de rien retenir. Pour suivre utilement les leçons d'un maître, il faut avant tout être bien disposé en sa faveur. A défaut de cette condition préalable, rien d'utile ni de bon ne se fait. Or, le moyen d'aimer quelqu'un qui vous rudoie, qui vous insulte ? Mais comment cela s'accorde-t-il encore avec le passage déjà cité plus haut : « Quant à l'hérétique, après « l'avoir averti une ou deux fois, évitez-le ? » Il veut parler de l'hérétique incorrigible, de celui dont la perversité est incurable. — « Dans l'espérance que Dieu leur donnera un « jour l'esprit de pénitence pour la connais« sance de la vérité, et qu'ils viendront à ré« sipiscence, se dégageant des filets du diable ». Voici ce qu'il veut dire : Peut-être se convertiront-ils. « Peut-être » marque l'incertitude. Il faut s'éloigner de ceux seulement de qui on peut affirmer qu'ils ne se corrigeront pas, et qui certainement ne reviendront pas de leur égarement. — « Avec douceur ». Vous voyez dans quelle disposition il faut s'approcher de ceux qui veulent s'instruire, et qu'il ne faut pas abandonner les conférences avant la démonstration complète de la vérité. — « Du « diable qui les tient captifs pour en faire ce « qui lui plaît ». L'expression « les tient cap« tifs » est bien choisie, elle fait songer à des poissons retenus enfermés dans les eaux de l'erreur. Ce passage contient aussi une leçon d'humilité. Il ne dit pas : Peut-être pourront-ils se corriger, mais : Peut-être Dieu leur fera-t-il la grâce de se corriger. S'il s'opère quelque chose, ce sera l'œuvre du Seigneur. Vous planterez, vous arroserez, mais c'est lui qui

féconderа et fera porter des fruits. Ne nous flattons donc pas d'avoir converti personne, quand même quelqu'un se serait converti à notre parole. — « Qui les retient captifs pour « en faire ce qui lui plaît ». Ceci ne concerne pas seulement les dogmes, mais aussi la vie et la conduite. Dieu veut que notre vie soit droite. Il y en a de retenus dans les filets du diable à cause de leur vie. Il ne faut pas non plus désespérer d'eux, « dans l'espérance « qu'ils reviendront à résipiscence, et qu'ils se « dégageront des filets du diable où ils sont « maintenant retenus captifs ». — « Dans l'es- « pérance que... » indique assez la longanimité dont il faut user. Le filet du diable c'est de ne pas faire la volonté de Dieu.

3. Qu'un oiseau ne soit point pris par tout le corps dans un filet, mais seulement par un pied, il ne laisse d'être en la puissance de l'oiseleur qui l'a pris ; de même il n'est pas nécessaire pour que le démon nous tienne en son pouvoir, que nous lui donnions prise partout à la fois, c'est-à-dire sur notre foi et sur notre vie, il suffit qu'il ait prise sur notre vie. « Celui qui me dira : Seigneur, Seigneur, « n'entrera pas pour cela dans le royaume des « cieux.... Mais je leur dirai, je ne vous con- « nais pas, retirez-vous de moi, vous qui opé- « rez l'iniquité ». (Matth. VII, 22.) Voyez-vous que la foi ne sert à rien sans les œuvres, puisqu'elle ne fait pas que le Seigneur nous connaisse? Cette même parole : « Je ne vous con- « nais pas », il y aura même des vierges à qui le Seigneur la dira. (Ibid. XXV, 12.) Quel profit retireront-elles donc de leur virginité et de leurs travaux, puisque le Seigneur ne les connaîtra même pas ? C'est partout que nous voyons des personnes irrépréhensibles quant à la foi, punies pour leur mauvaise vie seulement. Nous voyons aussi tout le contraire, c'est-à-dire, des personnes qui se perdent par le défaut de foi, quoique d'ailleurs leur vie soit irréprochable. Ce sont là deux choses qui se complètent l'une l'autre. Vous le voyez donc, nous tombons sous le filet du diable pour ne faire pas la volonté de Dieu. Pour nous jeter en enfer, il n'est pas même besoin de toute une vie passée dans le mal, il suffit d'un défaut s'il n'est pas racheté par un grand nombre de bonnes œuvres. On n'accuse point les vierges folles de fornication, d'adultère, d'envie, de jalousie, d'excès de vin, ni d'infidélité, on ne les accuse que d'avoir manqué d'huile, c'est-à-dire de n'avoir pas fait l'aumône, car c'est ce que signifie l'huile. On accuse aussi ceux qui seront condamnés au dernier jour et à qui l'on dira : « Allez, maudits, au feu éternel », de n'avoir pas donné à manger à Jésus-Christ ; on ne leur parle d'aucun autre crime.

Comprenez-vous donc assez, mes frères, que la seule omission de l'aumône vous fera condamner au feu de l'enfer ? En effet, à quoi pourrez-vous être utiles en ne faisant pas l'aumône? — Vous jeûnez tous les jours? — Mais de quoi servit aux vierges folles de l'avoir fait ? — Vous faites beaucoup de prières ? — Mais la prière est stérile sans l'aumône. Sans l'aumône tout est inutile, tout est impur, et tout le reste de la vertu est en pure perte. « Celui qui n'aime pas son frère « ignore Dieu », dit l'Ecriture. (Jean, III, 10.) Et comment pourriez-vous dire que vous l'aimez, si vous ne voulez pas partager avec lui ce qu'il y a de plus vil et de plus commun ? Vous direz peut-être que vous vivez chastement. Par quelle raison le faites-vous ? Est-ce par la crainte du supplice, ou par votre heureux tempérament ? Si c'est la crainte du supplice qui vous rend chaste, et qui vous fait résister aux feux de l'intempérance, combien plus devrait-elle vous faire pratiquer l'aumône ! Il y a bien moins de peine à mépriser l'argent qu'à dompter la concupiscence. Celle-ci est innée en nous et profondément enracinée dans notre chair ; il n'en est pas de même de la passion de l'argent. Enfin il n'y a que l'aumône et la miséricorde qui nous rende semblables à Dieu. Si elle nous manque, tout nous manque. Jésus-Christ ne nous dit pas : Si vous jeûnez, si vous gardez la virginité, si vous priez, vous serez semblables à votre Père : car Dieu ne fait rien de semblable, et il ne le peut par sa nature ; mais : « Soyez « miséricordieux », dit Jésus-Christ, « comme « votre Père céleste est miséricordieux ». (Luc, VI, 36.) C'est là l'ouvrage de Dieu ; si cela vous manque, que vous reste-t-il ? « Je veux la mi- « séricorde et non le sacrifice », dit encore Dieu. (Osée, VI, 6.) Dieu a fait le ciel, il a fait la terre et la mer. Cela est grand sans doute et digne de sa sagesse infinie : mais rien de tout cela n'a fait autant d'impression à l'homme que son amour infini et sa tendresse incompréhensible. L'univers est assurément une œuvre de sagesse, de puissance et de

bonté, mais ce qui l'est encore beaucoup plus, c'est que Dieu s'est fait esclave pour nous. Voilà ce qui excite surtout notre admiration et notre étonnement. Rien n'attire Dieu à nous comme la miséricorde. Tous les prophètes ne cessent de le répéter sur tous les tons. Mais quand je parle de miséricorde et d'aumône, je n'entends point parler de celle qui se fait de rapines. Ce n'est point là de la miséricorde. L'huile ne sort point de la racine des épines, elle ne sort que de l'olivier; de même l'aumône ne peut sortir de la racine de l'avarice ou de l'injustice et des rapines. Ne ravalez pas l'aumône, ne l'exposez pas au mépris de tout le monde. Si vous ravissez pour faire l'aumône, votre aumône est tout ce qu'il y a de pire. Tout ce qui vient de rapines ne doit point s'appeler charité, mais cruauté, mais inhumanité, mais barbarie qui attaque non-seulement les hommes, mais Dieu même. Si Caïn l'offensa si fort autrefois seulement parce qu'il lui offrait ce qu'il avait de moindre, combien l'offensera plus celui qui lui offre le bien des autres. L'offrande n'est rien moins qu'un sacrifice, c'est un moyen de purification et non une souillure. Vous n'osez prier ayant les mains sales, et vous croyez, en offrant des biens de vos injustices, que Dieu souffrira l'impureté de ces offrandes ? Vous ne pouvez souffrir à vos mains des malpropretés qui sont sans crime, et vous en souffrez dans votre âme qui sont très-criminelles ?

4. N'ayons donc point tant à cœur de faire nos offrandes et nos prières avec des mains nettes, que de n'offrir que des choses qui soient pures. Le contraire serait ridicule. Que diriez-vous, si l'on frottait avec soin une table pour la rendre propre et nette, et qu'on n'y servît ensuite que des choses dont la saleté ferait horreur ? Ne serait-ce pas une moquerie indigne ? Que nos mains soient nettes, à la bonne heure, mais de cette pureté que l'eau ne peut donner, et qui est peu de chose; qu'elles aient cette pureté que la justice seule donne et qui est la pureté véritable. Si elles sont pleines d'injustices, lavez-les mille fois si vous voulez, vous n'y gagnerez rien. « Lavez-vous, soyez purs », dit le Prophète. (Isaïe, I, 16.) Dit-il ensuite : Allez aux fontaines, allez aux bains, allez aux étangs, allez aux fleuves ? Nullement : mais, ôtez, dit-il, la malice de vos âmes. C'est là être pur, c'est là se purifier de ses souillures; c'est là la netteté que Dieu demande. La pureté extérieure sert fort peu, mais la pureté intérieure nous donne accès auprès de Dieu et nous remplit d'une sainte confiance. La pureté extérieure peut se trouver chez les adultères, les voleurs, les homicides, les impudiques, les fornicateurs et les infâmes de toute espèce, et surtout chez eux. Ils ont un soin extrême de cette propreté du corps dont ils sont idolâtres, se parfumant des odeurs les plus exquises, et lavant leur corps qui n'est plus qu'un sépulcre, puisqu'il renferme une âme qui ne vit plus. Ils ont donc la pureté extérieure, mais ils ne peuvent avoir la pureté intérieure. Qu'avez-vous fait de considérable en nettoyant votre corps ? C'est une purification judaïque inutile et superflue, si la pureté intérieure vous manque. Qu'un homme ait le corps plein de pourriture et d'ulcères, il aura beau se laver le corps, ce sera en vain. Si donc l'eau ne peut servir de rien au dehors à un corps corrompu et rempli d'infection, de quoi pourrait-elle servir quand c'est l'âme elle-même qui est remplie de corruption ?

Il nous faut des prières pures; or les prières ne sauraient être pures, lorsque l'âme d'où elles sortent est souillée. Rien en effet ne rend l'âme plus impure que l'avarice et la rapine. Cependant beaucoup de personnes, après avoir commis une infinité de crimes pendant le jour, se lavent le soir, entrent hardiment dans l'église, et lèvent leurs mains pour prier, comme si par cette eau ils en avaient ôté toutes les souillures. Hélas ! si cela était, j'avoue que ces bains où vous allez tous les jours, vous seraient très-avantageux. Je m'y trouverais moi-même souvent, s'ils avaient la vertu de purifier nos péchés. Mais ce sont là des plaisanteries, des niaiseries, des puérilités. Ce n'est point de la saleté des corps, mais de l'impureté des âmes que Dieu a horreur. « Bienheureux », dit-il, « ceux qui sont purs de « cœur (entendez-vous, purs de cœur, non de « corps), parce qu'ils verront Dieu ». (Matth. II, 5, 8.) Et le Psalmiste, que dit-il ? « Créez en « moi un cœur pur, ô Dieu ». (Ps. XII.) « Purifiez votre cœur de la malice », dit Jérémie. (Jér. IV, 14.) Il est très-avantageux de prendre de bonne heure de bonnes habitudes. C'est peu de chose que celle dont nous parlons; cependant l'âme n'ose se présenter devant Dieu pour prier avant que de s'en être

acquittée. Nous nous lavons, et ensuite nous prions comme s'il ne nous était pas permis de prier avant que de nous être lavés. Nous ne prions point Dieu de bon cœur, si nous n'avons auparavant cette pureté des mains; nous croirions l'offenser en priant sans cette précaution, et souiller notre conscience. Si cette coutume qui, comme j'ai dit, est peu importante, a tant de force néanmoins que c'est pour nous une espèce de nécessité de nous en acquitter tous les jours, qui peut douter que si nous avions pris la même habitude pour faire l'aumône avec la ferme résolution de n'entrer point les mains vides dans la maison de prière, nous ne nous en acquittassions avec la même fidélité? et j'ajoute avec la même facilité ? Car la force de l'habitude est extrême, soit dans le bien, soit dans le mal. Quand elle nous entraîne, rien ne nous coûte plus.

Il y en a beaucoup qui ont pris l'habitude de faire sur eux-mêmes des signes de croix continuels. Dès lors ils n'ont plus besoin qu'on les avertisse de le faire, ils le font comme naturellement, et souvent lorsque leur esprit est ailleurs; cette coutume qu'ils ont prise est comme un maître animé qui les avertit et conduit leurs mains dans l'impression de ce signe sacré. D'autres se sont accoutumés à ne jurer jamais, ni de bon gré, ni de force; et alors ils ne peuvent plus jurer. Habituons-nous de même à faire l'aumône et nous n'y trouverons plus aucune peine. Combien aurions-nous besoin de nous fatiguer pour trouver un autre remède qui fût aussi puissant et aussi efficace ? Si, étant aussi chargé de péchés que nous le sommes, nous n'avions cette consolation entre les mains, combien gémirions-nous dans le désir de pouvoir racheter nos péchés avec de l'argent ! Ne donnerions-nous pas de bon cœur tout notre bien pour apaiser la colère de notre juge ? Si dans les grandes maladies, on dit de plusieurs personnes: si l'on pouvait se racheter de la mort, cet homme donnerait tout son bien pour le faire; ne s'y résoudrait-on pas avec beaucoup plus d'empressement encore pour se racheter des rigueurs du jugement suprême ? Admirez quelle est la bonté de Dieu. Il ne vous a pas donné les moyens de vous racheter de la mort temporelle, mais il fait qu'il dépend de vous de vous racheter d'une plus terrible, de la mort éternelle. Ne pensez point, dit-il, à vous conserver une vie si courte et si misérable; travaillez à vous en acquérir une heureuse qui n'aura jamais de fin. C'est cette dernière que je veux vous vendre et non l'autre. Je ne veux pas vous tromper. Je sais, quand vous auriez celle-ci, que vous n'auriez rien : mais je connais le prix de celle que je vous réserve. Je ne ressemble pas à ces marchands qui ne pensent qu'à tromper, et à vendre cher ce qui en soi vaut peu de chose. Ce n'est pas là ma conduite, pour peu de chose, je donne beaucoup.

Dites-moi, si, entrant chez un joaillier, vous voyez là deux pierres, l'une tout à fait commune et de nul prix, l'autre fort précieuse constituant à elle seule une fortune, et que, payant le prix de la pierre commune, vous reçussiez du vendeur la pierre précieuse, feriez-vous à celui-ci un crime de sa générosité ? Point du tout, vous l'admireriez au contraire. C'est ainsi que l'on vous traite. On vous propose deux vies, l'une temporelle et l'autre sans fin. Dieu en est le vendeur; mais il lui plaît de nous livrer celle-ci et non celle-là, pourquoi nous fâcher comme des enfants sans raison de ce que nous recevons la précieuse et non pas l'autre ? — Peut-on acheter la vie avec de l'argent, dites-vous ? On le peut, pourvu que nous donnions de notre bien et non du bien d'autrui. — Mon bien est à moi, dites-vous, — ce que vous volez n'est pas à vous; quand vous diriez mille fois que vous en êtes maître, il ne vous appartient pas. Qu'on mette un dépôt entre vos mains; il est chez vous pendant l'absence de celui qui vous l'a confié; direz-vous pour cela qu'il vous appartient ? Si donc lorsqu'un ami met ce dépôt entre vos mains, et vous sait gré de le vouloir bien garder, vous ne pouvez néanmoins dire qu'il soit à vous, pendant le temps même qu'il est dans votre maison, combien moins pouvez-vous le dire d'un argent que vous enlevez aux autres malgré eux et par violence ? Il leur appartient toujours quoi que vous puissiez dire et faire. Il n'y a que la vertu qui soit réellement à nous. Quant à l'argent, le nôtre ne nous appartient même pas, loin que celui des autres nous appartienne. Il est à nous aujourd'hui, et demain il n'est plus à nous. La vertu au contraire est à nous, car elle ne se perd pas comme l'argent, elle reste tout entière à ceux qui la possèdent. Acquérons-la donc et méprisons les richesses, afin que nous puissions être trouvés dignes des vrais biens. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

OR, SACHEZ QUE DANS LES DERNIERS JOURS, IL VIENDRA DES TEMPS FACHEUX. CAR IL Y AURA DES HOMMES AMOUREUX D'EUX-MÊMES. (III, 1-2.)

—

Analyse.

1. Les derniers jours marqués par l'invasion des méchants : prophétie plusieurs fois répétée par saint Paul.
2-' Ne point mépriser son prochain. — Amour de Dieu et du prochain. — Quelle doit être la vie d'une veuve chrétienne.

1. Saint Paul, dans sa première épître à Timothée, dit que l'Esprit de Dieu déclare expressément que dans les temps à venir « quelques-« uns abandonneront la foi ». (I Tim. IV, 1.) Il répète la même prophétie dans un autre passage de la même épître, et il l'énonce encore une fois ici : « Sachez que dans les derniers « jours il viendra des temps fâcheux ». Non content d'envisager l'avenir, il en appelle encore au témoignage du passé : « De la même « manière », dit-il, « que Jannès et Mambrès se « soulevèrent contre Moïse, etc. » Il a même recours aux raisonnements pour appuyer sa prophétie : « Dans une grande maison », dit-il, « il n'y a pas seulement des vases d'or et d'ar-« gent, etc. » Pourquoi cette prophétie? Afin que Timothée ne se trouble point, non plus que nous, lorsque les méchants prévalent dans le monde. Son raisonnement revient à ceci : S'il y a eu des méchants du temps de Moïse et après Moïse, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il y en ait de notre temps. « Dans les derniers « jours, il viendra des temps fâcheux ». Ce ne sont pas les temps ni les jours eux-mêmes que saint Paul accuse, mais les hommes qu'ils verront naître. Nous nous exprimons aussi de même et nous disons que les temps sont bons ou mauvais, en voulant parler des hommes et de leurs œuvres. Et du premier coup il dévoile la cause de tous les maux, la racine et la source d'où ils proviennent tous, à savoir l'orgueil. Celui que cette passion domine n'a même plus d'yeux pour voir ses propres intérêts. Comment celui qui ne voit pas les intérêts du prochain, qui les néglige comme chose indifférente, pourrait-il voir les siens propres? De même que celui qui a l'œil ouvert sur les intérêts du prochain, pourvoira en même temps aux siens, de même celui qui néglige les intérêts du prochain, ne saura pas voir clair en ce qui le concerne lui-même. Si, en effet, nous sommes les membres les uns des autres, le salut du prochain est en même temps le nôtre puisqu'il contribue à celui de tout le corps : le dommage aussi que subit notre prochain, il ne le subit pas seul, mais il cause une douleur qui se fait ressentir à tout le corps. Si nous ne formons tous qu'un seul et même édifice, l'édifice tout entier est affecté de ce que l'un de nous souffre, comme aussi il se corrobore de tout ce que chacun de nous gagne en force.

C'est ce qui arrive dans l'Eglise. Méprisez-vous votre frère, vous vous faites tort à vous-même, puisqu'un de vos membres souffre un dommage considérable. Si celui qui ne donne pas de son argent aux pauvres va en enfer, que sera-ce de celui qui ne tend pas la main à son frère, lorsqu'il le voit dans un danger spirituel incomparablement plus grave que tous les dangers qui peuvent menacer le corps?

« Il y aura des hommes amis d'eux-mêmes ». L'homme ami de soi-même est réellement celui qui s'aime le moins; l'homme ami de son frère est au contraire celui qui s'aime véritablement. L'avarice naît de l'amour de soi-même, puisque cet amour funeste et mesquin borne et resserre l'amour naturel, qui est large et se répand sur tous les hommes. — « Avides d'argent ». De la cupidité naît l'enflure; de l'enflure, le dédain des autres; de ce dédain, le blasphème; du blasphème, l'orgueil insensé et l'incrédulité. Celui qui s'élève contre les hommes, s'élèvera de même aisément contre Dieu. C'est ainsi que croissent les péchés et que, de petits commencements, ils s'élèvent jusqu'aux grands excès. Celui qui se montre pieux envers les hommes le sera bien davantage envers Dieu; celui qui a de la modestie envers les serviteurs n'en manquera pas envers le maître, et il méprisera bientôt le maître s'il s'accoutume à mépriser les serviteurs.

Ne nous méprisons donc point les uns les autres. C'est une mauvaise école que celle où l'on s'accoutume à mépriser Dieu. Or, mépriser les autres, c'est mépriser Dieu qui nous commande d'avoir des égards les uns pour les autres. Eclaircissons ceci par un exemple. Caïn méprisa son frère, et bientôt après il méprisa Dieu. Voyez la réponse insolente qu'il lui fit : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Esaü de même méprisa son frère, ensuite il méprisa Dieu. C'est pourquoi Dieu dit : « J'aime « Jacob et je hais Esaü ». (Rom. IX, 13.) Saint Paul aussi a dit : « Que personne ne soit forni« cateur et profane comme Esaü ». (Hébr. XII, 16). Les frères de Joseph le méprisèrent et ils méprisèrent aussi Dieu. Les Israélites méprisèrent Moïse et méprisèrent Dieu ensuite. Après avoir méprisé le peuple, les fils d'Héli méprisèrent aussi Dieu. Voyons maintenant le contraire par d'autres exemples. Abraham eut de la considération pour son neveu, il en eut infiniment plus pour Dieu, comme il le montra par le sacrifice de son fils et par toutes ses autres vertus. Abel fut doux et humble envers son frère, il le fut encore plus envers Dieu. Ainsi ne nous méprisons point, mais rendons-nous un honneur réciproque, afin de nous accoutumer à honorer Dieu. Celui qui traite insolemment les hommes n'épargnera pas Dieu même. Mais lorsque l'avarice, l'amour-propre et l'orgueil se rencontrent ensemble dans un homme, la perte n'est-elle pas inévitable? Oui, c'en est fait de lui, et il se plonge dans la fange de tous les péchés. « Ils sont « ingrats », dit l'apôtre. Comment l'avare serait-il reconnaissant? A qui saura-t-il gré de quoi que ce soit? A personne. Il regarde tous les hommes comme autant d'ennemis, puisqu'il voudrait prendre le bien de tous. Quand vous lui donneriez tout ce que vous possédez, il ne vous en saurait aucun gré, il serait fâché que vous n'eussiez pas davantage à lui donner. Quand vous auriez trouvé le secret de le rendre maître du monde entier, il n'en aurait point de reconnaissance. Il croirait n'avoir rien reçu. Son désir est insatiable; car c'est un désir de malade; or les désirs de malades ne se peuvent assouvir.

2. Un homme brûlé de la fièvre peut-il éteindre le désir qu'il a de boire? Plus il boit, plus il veut encore boire. Ainsi en est-il de l'homme passionné pour les richesses jusqu'à la folie, sa passion ne peut jamais être satisfaite. Quoi que vous fassiez pour le contenter, il ne sera jamais satisfait et il ne vous saura aucun gré de vos sacrifices. Sa reconnaissance, il ne saurait l'accorder qu'à celui qui lui donnerait tout ce qu'il désire. Or, qui lui donnera tout ce qu'il désire, puisque ses désirs sont sans bornes? Il ne témoignera donc de reconnaissance à personne au monde. Il n'y a donc rien de plus ingrat qu'un avare. Il n'y a rien de plus insensé que l'homme cupide. Il semble qu'il ait déclaré la guerre à tout le genre humain. Il s'indigne qu'il y ait des hommes. Il voudrait être seul au monde pour tout posséder seul. Voici quels sont ses rêves : Oh! si un tremblement de terre pouvait ruiner la ville et que je survécusse seul au désastre pour être maître de tout! S'il arrivait donc une peste qui détruisît tout hormis l'argent! S'il survenait un déluge, si les eaux de la mer pouvaient se précipiter sur la terre! Voilà les souhaits qu'il forme et mille autres pareils. Il ne lui vient à l'esprit aucune pensée charitable. Il ne s'occupe de rien que de tremblements de terre, de tonnerres, de guerres, de pestes, il souhaite que tous ces maux arrivent. Ame malheureuse, dis-moi, esclave plus vil que les esclaves, si tout était changé en or, est-ce l'or qui t'empêcherait de mourir de faim? Si un tremblement de terre, comblant tes vœux, détruisait tout ce qui est sur la surface de la terre, tu périrais toi-même, puisque tu ne trouverais plus sur la terre désolée de quoi soutenir ton existence. Supposons qu'il n'y ait plus un seul homme sur la terre, et que tout l'or, tout l'argent qui s'y trouve afflue de lui-même dans votre maison, supposons, supposition folle comme leurs rêves, mais enfin supposons que la richesse de tous ceux qui ne sont plus, que leur or, que leur argent, que leurs étoffes de soies ou brochées d'or, que tout cela vienne dans vos mains : que gagneriez-vous? Pourriez-vous éviter la mort, lorsque vous n'aurez plus personne pour cuire votre pain, pour semer vos champs, pour vous défendre des bêtes? Les démons, dans cette solitude effroyable, rempliraient votre âme de mille frayeurs; ils la possèdent dès maintenant, mais alors ils vous feraient tourner l'esprit et mourir enfin.

Je voudrais, dites-vous, qu'il restât quelques laboureurs et quelques boulangers pour me servir. Mais s'ils restaient avec vous, ils voudraient partager ces biens avec vous. Vous ne

le leur permettriez pas, tant votre avarice est insatiable. Voyez, mes frères, combien cette passion rend un homme ridicule, et l'extrémité où elle le réduit. Un avare est jaloux d'avoir un grand nombre de serviteurs, et il ne peut souffrir qu'ils aient le nécessaire pour vivre, parce qu'il craint la dépense. Voulez-vous donc que les hommes soient de pierre? O passion aveugle et méprisable! que de folies, que de troubles et de tempêtes, que d'imaginations ridicules ne causes-tu pas dans les âmes! L'avare a toujours faim, toujours soif. Ayons pitié de lui, mes frères, déplorons son sort. Il n'y a pas de plus cruelle maladie que cette faim incessante que les médecins nomment « boulimie »; on a beau manger, rien ne la peut calmer. Transportez une telle maladie du corps à l'âme, quoi de plus affreux ? Or la « boulimie » de l'âme, c'est l'avarice; plus elle se gorge d'aliments, plus elle en désire. Elle étend toujours ses souhaits au-delà de ce qu'elle possède. Si l'ellébore nous pouvait guérir de cette folie, ne faudrait-il pas tout faire pour s'en affranchir? Il n'y a pas assez de richesses au monde pour remplir le ventre affamé de l'avarice.

Quelle confusion pour nous, mes frères, que certains hommes aiment l'argent beaucoup plus que nous n'aimons Dieu, et que Dieu soit pour nous d'un moindre prix que n'est l'or pour eux? Veilles, lointains voyages, dangers sur dangers, inimitiés et embûches, les hommes bravent tout pour l'amour de l'argent. Et nous, nous ne hasarderions pas de dire une simple parole pour Dieu, ni d'encourir la moindre disgrâce? Quand il faudrait venir en aide à quelque opprimé, comme nous redoutons de nous exposer au ressentiment de quelque grand personnage, comme nous avons peur d'une ombre de péril, comme nous nous hâtons d'abandonner la malheureuse victime de l'injustice! Lorsque nous avons reçu de Dieu le pouvoir de secourir ceux qui en ont besoin, nous laissons ce pouvoir se perdre inutilement entre nos mains, pour ne pas nous attirer de désagréments ni de haines. Cette lâcheté est même réputée sagesse et est passée en proverbe: « Sans raison « faites-vous aimer, mais sans raison ne vous « faites point haïr ». Voilà un propos que le monde a sans cesse à la bouche. Quoi! est-ce donc s'exposer sans raison à la haine que de la faire pour secourir un malheureux? Quoi de préférable à cette haine? L'amitié que l'on s'attire pour Dieu ne vaut pas, à beaucoup près, la haine que l'on encourt à cause de lui. Lorsqu'on nous aime à cause de Dieu, c'est un honneur dont nous lui sommes redevables; Lorsqu'au contraire nous nous faisons haïr à cause de Dieu, c'est lui qui nous doit pour cela une récompense. Quelque amour que les avares montrent pour l'or, ils n'y peuvent mettre de bornes, et dès que nous avons fait la moindre chose pour Dieu, nous croyons avoir tout fait. Nous sommes bien loin d'aimer Dieu autant qu'ils aiment l'or. Ils sont certes bien coupables d'avoir cette folle passion pour l'or; mais que nous sommes nous-mêmes condamnables de n'avoir pas autant d'amour pour Dieu! Cet honneur qu'ils rendent à un peu de terre, car l'or n'est pas autre chose, que nous sommes malheureux de ne pas le rendre au Maître de toutes choses.

3. Considérons, mes frères, cette folle passion, et rougissons de notre indifférence. Que gagnerons-nous à être moins enflammés pour l'or, si nous sommes froids pour Dieu dans nos prières. Les avares méprisent leurs femmes, leurs enfants et même leur salut, et cela sans savoir s'ils réussiront à grossir leur avoir, puisque souvent ils meurent au milieu de leurs plus belles espérances, après avoir travaillé en vain; et nous qui sommes certains d'atteindre l'objet de nos désirs, si nous l'aimons comme il faut l'aimer, nous ne daignons pas même l'aimer ainsi, mais nous sommes froids en tout, froids dans l'amour du prochain, froids dans l'amour de Dieu. Car notre indifférence pour Dieu vient de celle que nous avons pour notre prochain. Il n'est pas possible qu'un homme qui ne sait pas aimer soit capable d'un sentiment noble et viril. L'amour est le fondement de toutes les vertus. La charité, dit Notre-Seigneur, renferme la loi et les prophètes. (Matth. XXII, 40.) Comme lorsque le feu s'est saisi d'une forêt d'épines, il les réduit en cendres, et en purifie la terre; de même le feu de la charité brûle et détruit, partout où il tombe, tout ce qui peut être contraire à la moisson de Dieu, et purifiant la terre de nos âmes, la rend propre à recevoir la semence que Dieu y répand. Là où se trouve l'amour, tous les maux disparaissent. Il n'y a plus d'avarice, cette racine de tous les maux, il n'y a plus d'égoïsme, plus de morgue; qui voudrait, en effet, s'élever au-dessus d'un ami?

Rien ne nous rend si humbles que la charité. Elle nous fait, sans rougir, rendre à nos amis les plus bas services, et même nous leur en rendons grâces. La charité fait que nous n'épargnons pas notre argent, ni même nos personnes pour le bien de nos amis, puisque nous exposons pour eux notre vie. La charité véritable et sincère ne souffre ni envie ni médisance. Bien loin de calomnier nos amis, nous fermons au contraire la bouche à ceux qui les calomnient. La charité met partout le calme et la tranquillité, elle bannit les disputes et les querelles, elle fait régner une paix profonde. « La charité », dit saint Paul, « est l'accomplissement de la loi ». (Rom. XIII, 10.) Il n'y a rien de désagréable en elle. Tous les crimes qui troublent la paix : l'avarice, la violence, les rapines, l'envie, les accusations, le parjure, le mensonge, disparaissent en présence de la charité, puisqu'on ne commet des parjures que pour ravir le bien des autres. Qui voudrait penser à ravir le bien d'un ami ? On est prêt au contraire à lui donner ce qu'on a, et on croit même qu'il nous fait grâce de le recevoir. Vous me comprenez, vous tous qui avez des amis, non pas des amis de nom seulement, mais des amis véritables et que vous aimez autant qu'on doit aimer des amis. Si quelqu'un ignore ces choses, qu'il les apprenne de ceux qui les savent.

Ecoutez un modèle d'amitié tiré de l'Ecriture. Jonathas, fils du roi Saül, aimait David : « Son âme était étroitement unie à la sienne » (I Rois, XVIII, 1), au point que, pleurant sa mort, David disait : « Ton amour m'a saisi « comme l'amour des femmes ; ta mort m'a « fait une blessure mortelle ». (II Rois, I, 26.) Jonathas porta-t-il envie à David? Nullement, et cependant il avait un motif de lui porter envie, puisqu'il voyait qu'il allait devenir roi à son détriment. Il n'éprouva cependant aucun mouvement d'envie. Il ne dit point : Cet homme me chasse du trône de mon père. Il l'aida même à entrer en possession de son royaume. Il résista à son propre père en faveur de son ami. Ce que je dis néanmoins ne doit point le faire passer pour un rebelle ou un parricide ; il ne viola en rien le respect qu'il devait à son père, il se contenta d'empêcher ses piéges et ses injustices. C'était lui témoigner du respect et non lui faire tort, puisqu'il l'empêchait de commettre un meurtre injuste. Il s'exposa même souvent à mourir pour son ami. Il ne l'accusa point, il réfuta même les accusations de son père. Il ne fut pas envieux contre son ami, il l'aida au contraire non-seulement de son bien, mais il lui sauva la vie, il exposa pour lui la sienne propre. Il ne considéra point son père lorsqu'il s'agissait de sauver son ami, parce que Saül avait des desseins criminels que Jonathas détestait. Voilà quelle était l'amitié de Jonathas pour David. Voyons maintenant celle de David pour Jonathas. Il ne put le payer de tout ce qu'il avait fait pour lui, puisque cet ami si bienfaisant mourut avant que lui, David, qui avait reçu ses bienfaits, fût devenu roi. Voyons cependant comment ce juste témoigna son amitié dans la mesure du possible. « Que Jonathas est beau pour moi ; ta mort « m'a fait une blessure mortelle ». Nous trouvons encore d'autres marques de sa tendresse. Il sauva son fils et son petit-fils de mille périls en mémoire de leur père. Il ne cessa jamais de les regarder comme ses propres enfants. Je souhaiterais de vous tous, mes frères, que vous eussiez une tendresse semblable envers les vivants et envers les morts.

4. Que les femmes écoutent ceci, car ce sont les femmes que j'ai surtout en vue lorsque je dis : Envers les morts ; qu'elles écoutent donc, celles qui convolent à de secondes noces, déshonorant ainsi la couche de votre mari mort, de celui que vous avez aimé le premier. Je ne dis pas cela néanmoins pour condamner les secondes noces ou pour faire croire qu'elles soient impures. Saint Paul ne me le permet pas ; il me ferme la bouche lorsqu'il dit : « Si « même elle se remarie, elle ne pèche point ». Cependant voyons aussi la suite : « Mais elle « est plus heureuse, si elle demeure telle « qu'elle est ». (I Cor. VII, 28, 40.) La viduité est bien plus excellente que les secondes noces pour plusieurs raisons. Car s'il vaut mieux ne se point marier, il s'ensuit qu'il vaut mieux ne se marier qu'une fois que plusieurs. Vous m'objecterez peut-être que plusieurs n'ont pu supporter le veuvage et sont tombées en de grands malheurs? Elles y sont tombées parce qu'elles n'ont pas su ce que c'était que la viduité. Elle ne consiste point seulement à ne pas contracter un second mariage, comme la virginité ne consiste point simplement à ne point se marier du tout. Ce qui fait proprement la vierge, c'est la modestie et la prière assidue, et ce qui

fait la veuve, c'est la solitude et une prière continuelle avec l'abstinence des délices. « Celle « qui vit dans les délices », dit saint Paul, « est morte toute vivante qu'elle est ». (I Tim. v, 6.) Si, en demeurant veuve, vous avez la même magnificence dans vos habits et le même luxe et le même faste que vous aviez du vivant de votre mari, il vaudrait mieux vous remarier. Ce n'est pas l'union du mariage qui est mauvaise, mais ces vanités que vous recherchez. Vous fuyez ce qui en soi n'est pas un mal, et vous faites ce qui de soi est mauvais.

C'est la raison pour laquelle quelques veuves s'étaient égarées à la suite de Satan : elles ne savaient pas garder, comme il convient, l'état de veuve. Voulez-vous savoir ce que c'est que la viduité, et quel est son caractère? Ecoutez saint Paul : « Qu'on puisse lui rendre témoi« gnage de ses bonnes œuvres », dit-il, « si « elle a bien élevé ses enfants, si elle a exercé « l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des « saints, si elle a secouru les affligés, si elle « s'est appliquée à toute sorte d'actions pieu« ses ». (I Tim. v, 14.) Si maintenant que votre mari est mort, vous paraissez toujours entourée du faste de la richesse, vous ne savez pas vivre en veuve. Transférez vos richesses dans le ciel, et le poids de votre viduité vous deviendra léger. — Mais si j'ai, dites-vous, des enfants qui doivent hériter du patrimoine de leur père? Apprenez-leur à eux-mêmes à mépriser les richesses. Faites passer vos biens au ciel, et en leur donnant à chacun ce qui leur suffit, apprenez-leur à se mettre au-dessus de leur argent. — Mais si j'ai un grand nombre d'esclaves, dites-vous; si j'ai une multitude d'affaires, de l'or, de l'argent? Comment suffirai-je à l'administration de tant de biens, sans le secours d'un homme? — Ce sont là de vains prétextes, si vous n'aimiez point l'argent, si vous ne vouliez point encore augmenter votre bien, toutes ces raisons disparaîtraient. Il y a bien plus de peine à étaler ses richesses qu'à les conserver. Si vous retranchez l'ostentation, et si vous donnez de vos biens aux pauvres, Dieu étendra sur vous la protection de sa main. Si c'est vraiment le désir de conserver l'héritage de vos pupilles qui vous fait parler de la sorte, et non les prétextes que votre avarice cherche si adroitement, Dieu qui sonde les cœurs saura conserver en sûreté le bien de ces enfants, lui qui vous a commandé de bien élever vos enfants. Il est impossible qu'une maison fondée sur la charité envers les pauvres souffre aucun mal. Quand elle en souffrirait, le succès en serait heureux dans la suite. La charité protégera cette maison mieux que la lance et le bouclier. Voyez ce que le démon dit lui-même à Dieu au sujet du saint homme Job : « Ne « l'avez-vous pas environné, comme d'une « forte muraille, au dedans et au dehors? » Pourquoi? — Job va lui-même vous répondre : « J'étais », dit-il, « l'œil des aveugles, « le pied des boiteux et le père des orphe« lins ». (Job, I, 10; et XXIX, 15.)

Celui qui prend part aux maux des autres, ne sera point abattu de ses maux propres; celui au contraire qui refuse de s'unir à la douleur des autres, sera bien plus rudement frappé de ses propres malheurs. Si, dans le corps, lorsque le pied est blessé, la main ne lui porte point de secours, si elle ne lave point la plaie, si elle n'y applique point de remède pour la guérir, elle sera bientôt elle-même atteinte du même mal, et pour n'avoir pas voulu rendre service à un autre membre lorsqu'elle était exempte de mal, elle se verra elle-même sujette au mal. Le mal se glissant dans tout le corps, viendra enfin jusqu'à la main, pour qui il ne sera plus question de rendre service à un autre, mais de pourvoir à sa propre guérison, à son propre salut. Disons de même que celui qui refuse de compatir aux maux des autres, sera lui-même affligé par le mal. « Vous avez environné Job comme « d'un rempart », dit Satan, « et je n'ose l'at« taquer ». — Mais ce saint homme, direz-vous, éprouva cependant de dures afflictions. — Oui, mais ces afflictions devinrent pour lui la cause de très-grands biens. Ses richesses furent doublées, sa récompense fut augmentée, sa justice grandit, sa couronne s'enrichit de nouveaux rayons, le prix remporté par l'athlète fut plus splendide, en un mot Job vit s'accroître ensemble ses biens spirituels et ses biens temporels. Il perdit ses enfants, il est vrai, mais Dieu lui en rendit d'autres et il se réserva de lui rendre les premiers au jour de la résurrection. Si Job avait recouvré les mêmes, le nombre de ses enfants en eût été diminué; mais outre qu'il en a reçu d'autres, il recevra encore les premiers au dernier jour. Tous ces biens lui furent donnés parce qu'il avait fait l'aumône avec joie. Faisons

donc aussi l'aumône, mes frères, afin que nous obtenions de Dieu les mêmes grâces, par la miséricorde et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

HOMELIE VIII.

OR SACHEZ QUE DANS LES DERNIERS JOURS IL VIENDRA DES TEMPS FACHEUX ; CAR IL Y AURA DES HOMMES AMOUREUX D'EUX-MÊMES, AVARES, GLORIEUX, SUPERBES, MÉDISANTS, DÉSOBÉISSANTS A LEURS PARENTS, INGRATS, IMPIES, ENNEMIS DE LA PAIX ET DE LA CHARITÉ, CALOMNIATEURS, INTEMPÉRANTS, INHUMAINS, SANS AFFECTION, TRAÎTRES, INSOLENTS, ENFLÉS D'ORGUEIL, ET PLUS AMATEURS DE LA VOLUPTÉ QUE DE DIEU. (III, 1-4 JUSQU'AU VERSET 15.)

Analyse.

1. Ç'a été de tout temps que le démon a cherché à opposer le mensonge à la vérité, le mal au bien.
2 et 3. La vie de l'homme est un combat sans trêve.
4, 5. Le saint orateur exhorte à la lecture de l'Ecriture. — Il conjure ses auditeurs de ne pas vouloir examiner trop curieusement les secrets de Dieu, dans la conduite qu'il tient envers les bons et les méchants. — Contre les devins et la vanité de leurs prédictions.

1. Si quelqu'un trouve étrange qu'il y ai aujourd'hui des hérétiques, qu'il considère qu'il en a toujours été ainsi dès le commencement, parce que, de tout temps, le diable a cherché adroitement à mêler le mensonge à la vérité. Dieu, dès le commencement, avait promis à l'homme beaucoup de biens; le démon aussi vint les séduire par ses promesses trompeuses. Dieu leur avait planté un jardin de délices, et le démon leur vint dire : « Vous « serez comme des dieux ». Ne pouvant rien leur donner en effet, il les éblouit par ses promesses : c'est ce que font tous les séducteurs. Après on vit Caïn et Abel, ensuite les fils de Seth et les filles des hommes; puis encore Cham et Japhet, Abraham et Pharaon, Jacob et Esaü, Moïse et les magiciens, les prophètes de Dieu et les faux prophètes, les apôtres et les faux apôtres, Jésus-Christ et l'antechrist. Après la venue du Sauveur on a encore vu la même opposition, et en même temps que les apôtres on voit paraître Teudas, Simon le magicien, Hermogènes, Philète et d'autres. Vous ne trouverez pas une époque où le démon n'ait opposé le mensonge à la vérité. Ne nous scandalisons donc point de voir des hérésies, il y a longtemps qu'elles ont été prédites. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Sachez que dans « les derniers jours il viendra des temps fâ« cheux; car il y aura des hommes amou« reux d'eux-mêmes, avares, glorieux, super« bes, médisants, désobéissants à leurs parents, « ingrats, impies, etc. »

L'ingrat est donc un grand coupable; et cela se comprend. En effet, comment devra se conduire envers les autres hommes celui qui est sans reconnaissance envers son bienfaiteur? L'ingrat est un homme sans foi, l'ingrat est un homme sans entrailles. « Calom« niateurs », dit saint Paul; comme ils ne sentent en eux-mêmes rien de bon, ils trouvent une sorte de consolation à incriminer les intentions des autres, ce qui est pour eux l'occasion de mille péchés. — « Intempérants » de la langue, du ventre et de tout le reste. — « Inhumains ». La dureté et la cruauté viennent de ce qu'on a la passion de l'argent, de ce qu'on s'aime trop soi-même, de ce qu'on est ingrat ou débauché. — « Sans affection, « traîtres, insolents ». Traîtres à l'amitié; insolents et téméraires, c'est-à-dire, ne se soumettant à aucune loi. — « Enflés », c'est-à-dire, remplis d'orgueil. — « Plus amateurs de « la volupté que de Dieu; qui auront une « apparence de piété, mais qui en ruineront « la vérité ». L'apôtre s'exprime presque de même dans son épître aux Romains : « Ils « ont », dit-il, « l'apparence, la forme de la « science et de la vérité dans la loi ». (Rom. II, 20.) Mais là c'est un éloge qu'il décerne, et ici c'est un blâme qu'il inflige, et même un blâme très-sévère. D'où vient cette différence? C'est que le même mot n'est pas pris selon la même acception. C'est ainsi que le mot image se prend dans l'Ecriture, tantôt dans le sens de ressemblance, et tantôt en mauvaise part

pour exprimer quelque chose d'inanimé, un objet de rien. Par exemple, écrivant aux Corinthiens, l'apôtre dit : « L'homme ne doit « point se voiler la tête parce qu'il est l'image « et la gloire de Dieu » (I Cor. XI, 7); et de son côté le Psalmiste dit : « L'homme passe en « image ». (Ps. XXXVIII, 7.)

C'est ainsi que le lion est tantôt pris pour signifier quelque chose de royal et de majestueux, comme dans ce passage : « Il s'est en« dormi comme un lion et comme un lion« ceau, qui le réveillera ? » (Gen. XLIX, 9.) Tantôt pour exprimer quelque chose de mal comme la rapine : « Tel qu'un lion ravisseur « et rugissant ». (Ps. XXI, 14.) Nous ne parlons pas autrement nous-mêmes. L'infinie variété des objets de la nature est telle que, pour les exprimer, nous sommes obligés d'avoir recours à toute sorte d'exemples et de comparaisons. Ainsi, quand nous voulons parler avec admiration d'une belle personne, nous la comparons à une peinture; nous disons d'une belle peinture qu'elle est parlante. Nous n'avons pas la même chose en vue dans les deux cas : dans celui-ci nous considérons la ressemblance, dans celui-là la beauté. Il en est de même du mot de « forme » dont saint Paul se sert, et qu'il prend là pour la figure, l'image, la règle et le modèle de la piété, ici pour une image inanimée, pour une figure morte et une vaine représentation. La foi donc sans les œuvres n'est qu'une apparence sans solidité. Un beau corps, paré des plus belles couleurs, mais sans vigueur, et pareil à ceux que l'on voit sur les tableaux des peintres, telle est la pure foi sans les œuvres. Admettons qu'un homme soit un avare, un traître, un insolent, et que sa foi soit pure, qu'y gagnera-t-il s'il n'a aucune des autres qualités qui font le chrétien, s'il ne pratique aucune œuvre de piété, s'il est plus impie qu'un païen, s'il ne vit que pour la perte de ceux qui le fréquentent, que pour blasphémer le saint nom de Dieu et pour déshonorer par sa conduite la foi dont il fait profession? « Fuyez-les », dit saint Paul. Mais si ces hommes ne devaient venir qu'à la fin des temps, pourquoi l'apôtre recommande-t-il à son disciple de les éviter ? C'est que vraisemblablement il y en avait déjà de tels dès ce temps-là, quoique relativement en petit nombre; mais la vérité est que le conseil d'éviter ces hommes ne s'adresse pas plus à Timothée qu'à nous tous. — « Car de ce nombre sont ceux « qui s'introduisent dans les maisons, et qui « traînent après eux comme captives, des fem« mes de rien, chargées de péchés et possé« dées de diverses passions; lesquelles ap« prennent toujours et n'arrivent jamais à la « connaissance de la vérité (6, 7) ».

2. Voyez-les user de la même fraude que l'antique séducteur. Ils se servent du même instrument dont le démon se servit contre Adam. — « Qui s'introduisent dans les mai« sons », dit l'apôtre, employant une expression qui peint parfaitement l'impudence, la dégradation, la fraude, la basse flatterie. — « Qui traînent après eux comme captives, des « femmelettes ». Est femmelette quiconque se laisse facilement séduire et est loin de la fermeté virile. C'est le propre des femmes de se laisser tromper, ou plutôt c'est le propre non des femmes, mais des femmelettes. — « Char« gées de péchés ». Vous voyez d'où vient qu'elles se laissent facilement séduire; cela vient de la multitude de leurs péchés et du mauvais état de leur conscience. « Chargées « de péchés » est une expression d'une admirable propriété; elle peint non-seulement la multitude des péchés, mais encore le désordre et la confusion. — « Et possédées de di« verses passions ». Ce n'est point le sexe qu'il accuse, il ne dit pas simplement des femmes, mais il ajoute de quelle sorte de femmes il veut parler. — « De diverses passions ». Quelles passions? Il a en vue la mollesse, le dévergondage, la luxure, ainsi que la cupidité, la vanité, la présomption, l'amour des honneurs, et peut-être d'autres passions encore plus honteuses. — « Lesquelles apprennent « toujours, et qui n'arrivent jamais jusqu'à la « connaissance de la vérité ». Ce n'est pas pour les excuser qu'il parle de la sorte, mais bien pour les menacer fortement; car elles ont elles-mêmes enseveli sous la masse de leurs péchés leur intelligence qui en a été aveuglée.

« Comme Jannès et Mambrès résistèrent à « Moïse, ceux-ci de même résistent à la vé« rité ». Qui sont ces hommes, sinon des magiciens du temps de Moïse ? Mais comment se fait-il qu'on ne lit leurs noms nulle part ailleurs ? Il faut que saint Paul ait appris leurs noms soit par la tradition, soit par l'inspiration du Saint-Esprit. — « Ceux-ci de même « résisteront à la vérité. Ce sont des hommes « corrompus dans l'esprit et pervertis dans la

« foi. Mais le progrès qu'ils feront aura ses « bornes ». Leur folie sera rendue visible à tous les yeux comme celle des magiciens. « Mais leur progrès aura des bornes ». Cependant saint Paul dit plus haut (II, 16) que leur impiété n'aura pas de bornes; comment concilier cela? Plus haut il veut dire que les novateurs, une fois qu'ils se seront mis à l'œuvre, ne s'arrêteront plus dans la voie de l'égarement, qu'ils inventeront sans cesse de nouvelles fraudes et de nouveaux mensonges. Ici il déclare qu'ils ne tromperont pas toujours, qu'ils n'entraîneront jamais tout après eux, quelques chutes qu'ils aient d'abord causées, mais que bientôt ils seront démasqués. Que ce soit là sa pensée, ce qui suit le prouve. « Car leur folie sera rendue visible à tous, « comme le fut alors celle de ces magiciens ». Quelque prestige qu'exerce d'abord l'erreur, jamais elle ne subsiste jusqu'à la fin. Telle est la destinée des choses qui ne sont belles qu'en apparence et non en réalité. Elles ont un instant de vogue, puis on en voit le néant, et elles tombent aussitôt. Mais telle n'est pas notre doctrine, vous en êtes témoins, nous ne nous soutenons point par la fraude. Le mensonge n'est pas ce que nous prêchons; qui voudrait mourir pour le mensonge?

« Quant à vous, vous avez été assez long- « temps avec moi pour savoir quelle est ma « doctrine, ma manière de vie, la fin que je « me propose, ma foi, ma tolérance, ma cha- « rité, ma patience, etc. » — « Vous avez été « assez longtemps avec moi, etc. », soyez donc fort. L'apôtre ne dit pas seulement: Vous avez été avec moi, mais: « Vous avez été assez long- « temps avec moi »; tel est le sens du mot dont il se sert. « Quelle est ma doctrine », voilà pour l'enseignement par la parole. — « Quelle est ma manière de vie », voilà pour la conduite et les œuvres. — « Quelle est la « fin que je me propose », voilà pour l'intention et le but pratique. Je ne me suis pas borné à parler, dit-il, j'ai agi; je ne me suis pas contenté d'une sagesse en paroles. — « Quelle est ma foi, ma longanimité »; vous savez que rien ne m'a troublé dans l'accomplissement de ma mission. — « Quelle a été « ma charité », vertu étrangère aux partisans de l'erreur, ainsi que la patience, et vous savez qu'elle a été la mienne. Il usé de longanimité envers les hérétiques, et de patience contre les persécutions.

« Quelles ont été mes persécutions, mes « afflictions ». Voilà deux choses capables d'effrayer un prédicateur de la foi, le grand nombre des hérétiques, et le manque de force pour souffrir les afflictions. Ces hérétiques, il en a déjà beaucoup parlé; il a dit qu'il y en a toujours eu, qu'il y en aura toujours, qu'aucune époque n'en est exempte, qu'ils ne pourront en aucune façon nous nuire; enfin, qu'il y a dans le monde des vases d'or et des vases d'argent. C'est pourquoi il ne parle plus que de ses afflictions. — « Ce qui m'est arrivé à « Antioche, à Icone, à Lystre ». Pourquoi, d'un si grand nombre d'afflictions qu'il avait souffertes, ne rapporte-t-il que celles-ci, sinon parce que son disciple connaissait les autres? Peut-être aussi fait-il une mention particulière de celles-ci par la seule raison qu'elles étaient toutes récentes. Il ne s'arrête pas à énumérer toutes ses tribulations, parce qu'il est ennemi de la vaine gloire et de l'ostentation. Il parle pour encourager et consoler son disciple, et non pour faire étalage de ses mérites. Il s'agit ici d'Antioche, de Pisidie et de Lystre, patrie de Timothée. — « Quelles per- « sécutions j'ai endurées, et comment le Sei- « gneur m'a tiré de toutes ». Voilà deux grands motifs d'encouragement. J'ai montré une généreuse ardeur, dit saint Paul, et Dieu de son côté ne m'a pas abandonné; ma couronne a été d'autant plus glorieuse que j'avais plus souffert. Voilà ce qu'il veut dire par ces mots: « Quelles persécutions j'ai endurées, et com- « ment le Seigneur m'a tiré de toutes ».

3. « Ainsi tous ceux qui veulent vivre avec « piété en Jésus-Christ seront persécutés ». Pourquoi parler de moi en particulier? dit-il, est-ce que tout homme qui voudra vivre dans la piété ne sera pas persécuté? Par persécutions il entend ici les peines et les tribulations de la vie. On ne peut point marcher par le chemin de la vertu et être exempt de chagrin, d'affliction, de douleur, d'épreuves de toutes sortes. Comment en serait-il autrement puisque c'est marcher dans la voie étroite et resserrée, puisqu'il a été dit: « Vous aurez « des tribulations dans ce monde? » (Jean, XVI, 33.) Si de son temps Job a pu dire: « La « vie de l'homme sur la terre n'est qu'une « épreuve continuelle » (Job, VII, 1), combien cela est-il plus vrai encore aujourd'hui?

« Mais les hommes méchants et les impos- « teurs avanceront de plus en plus dans le

« mal, égarant les autres, et s'égarant eux-« mêmes ». Si les méchants sont dans la joie et vous dans les épreuves, ne vous en troublez pas : la nature des choses le veut ainsi. Mon histoire vous apprendra que l'homme qui fait la guerre aux méchants ne peut pas ne pas être dans la tribulation. L'athlète ne peut vivre dans les délices ; le lutteur ne saurait se livrer à la bonne chère. Est-ce qu'un soldat connaît le repos et les délices? La vie présente est un combat, une guerre, une tribulation perpétuelle, une angoisse sans fin, une épreuve, c'est un stade où les luttes sont incessantes. Le temps du repos viendra plus tard, le temps présent est celui des travaux et des fatigues. Est-ce que l'athlète qui est déjà entré dans la lice, qui a déposé ses vêtements et qui s'est frotté d'huile demande à se reposer? Si vous voulez vous reposer, pourquoi êtes-vous entré dans la lice? Il ne vous reste plus qu'à lutter. Est-ce que je ne lutte point, direz-vous? — Non, vous ne luttez point, puisque vous ne domptez pas votre concupiscence, puisque vous ne résistez pas à l'entraînement de votre nature.

« Quant à vous, demeurez ferme dans les « choses que vous avez apprises, et qui vous « ont été confiées, sachant de qui vous les « avez apprises; et considérant que vous avez « été nourri dès votre enfance dans les lettres « saintes qui peuvent vous instruire pour le « salut par la foi qui est en Jésus-Christ». S. Paul donne ici le même avis que David lorsqu'il dit : « Ne soyez point jaloux des mé-« chants ». (Ps. XXXVI, 1.) Demeurez ferme, dit-il, dans les choses non-seulement que vous avez apprises, mais qui vous ont été confiées, et où vous avez vu qu'est la véritable vie. Si vous voyez des apparences contraires à votre croyance, ne vous troublez pas. Abraham voyait des choses contraires à ce qu'on lui avait promis, et néanmoins il n'hésita pas. Dieu lui avait promis que ce serait d'Isaac que sortirait sa postérité; cependant lorsque Dieu lui commanda de lui immoler ce même Isaac, il n'en fut ni ébranlé ni troublé.

Que personne donc, mes frères, ne se scandalise au sujet des méchants. Il y a longtemps que l'Ecriture nous a donné cet avis. Et que penser en voyant les bons dans la joie et les méchants châtiés? — Que les méchants soient châtiés, rien de plus naturel; mais que les bons jouissent d'une prospérité inaltérable ici-bas, c'est ce qui n'est pas possible. Personne n'égalait saint Paul, et néanmoins il passa tout le temps de sa vie dans l'affliction, dans les larmes, dans les gémissements le jour et la nuit. « Avec des larmes répandues jour et nuit », dit-il, « pendant trois ans, je n'ai pas cessé « d'avertir » ; et encore : « Je suis accablé d'af-« faires tous les jours ». (Act. XX, 31 et II Cor. XI, 28.) Il n'était pas aujourd'hui dans la joie, demain dans la douleur; il ne se passait pas un jour sans qu'il souffrît quelque peine. — Cependant saint Paul dit que les méchants avanceront de plus en plus dans le mal. — Oui, mais il ne dit pas qu'ils trouveront le repos; c'est vers le mal que se fait leur progrès. Il ne dit pas qu'ils seront dans la joie. S'il arrive qu'ils soient châtiés, ils le sont pour que vous ne croyiez pas à l'impunité du péché. Comme la menace de l'enfer ne suffit pas pour arrêter notre malice, il nous réveille de temps en temps dans sa bonté par le châtiment temporel.

Si aucun méchant n'était puni, personne ne croirait que Dieu préside aux affaires de ce monde. Si tous étaient punis, personne n'attendrait plus la résurrection, si l'on voyait que tous reçoivent ici-bas leur récompense. Voilà pour quelle raison Dieu tantôt punit et tantôt ne punit point ici-bas. Si les justes sont affligés en ce monde, c'est qu'ils n'y sont qu'en passant, comme des étrangers et des exilés. De plus les épreuves qu'endurent les justes servent à épurer leur vertu. Ecoutez ce que Dieu dit à Job : « Croyez-vous que je vous aie traité « de la sorte pour une autre raison, sinon « afin que vous parussiez juste? » (Job, XL, 3.) Quant aux pécheurs, s'il leur arrive aussi d'être affligés, c'est en punition de leurs iniquités. Rendons grâces à Dieu, quelle que soit la manière dont il nous traite, car c'est toujours pour notre bien. Il n'agit jamais par haine et aversion pour nous, il est toujours mu par une tendre sollicitude pour nos intérêts. Saint Paul dit à Timothée qu'il a été nourri dans les saintes lettres dès le berceau, c'est-à-dire dans l'Ecriture sainte. Puisqu'il a été nourri de cet aliment sacré dès son enfance, sa foi doit s'en être fortifiée au point d'être devenue inébranlable. Elle a eu le temps de pousser d'assez profondes racines pour résister à tous les assauts. Ces saintes lettres, lui dit-il encore, sont capables de vous rendre sage, c'est-à-dire qu'elles le préserveront de toutes les folies où donnent la plupart des hommes.

4. En effet, l'homme qui sait les Ecritures comme il faut les savoir, ne se scandalise jamais; quoi qu'il arrive, il supporte tout avec un généreux courage, tantôt il se réfugie dans la foi et dans la divine providence dont les secrets sont souvent impénétrables, tantôt aussi il découvre les raisons des événements, guidé par les exemples qu'il voit dans les Ecritures. C'est du reste la preuve d'un véritable savoir, que de ne pas céder à une curiosité superflue, que de ne pas vouloir tout savoir. Et si vous voulez, je m'expliquerai par un exemple. Supposons un fleuve, ou plutôt supposons des fleuves, (ma supposition n'est pas gratuite, elle est conforme à la vérité); ils ne se trouvent pas tous également profonds; les uns le sont plus, les autres moins. Les uns peuvent noyer dans leurs eaux profondes et emporter dans leurs tourbillons les imprudents qui s'y aventurent; les autres sont faciles à traverser sans danger. C'est donc une grande sagesse que de ne pas s'exposer également à tous les fleuves, et ce n'est pas une preuve médiocre de science que de vouloir bien ne pas sonder toutes les profondeurs. Vouloir en effet affronter tous les endroits d'un fleuve, c'est montrer qu'on ignore les propriétés des fleuves. Si la facilité avec laquelle vous avez passé un endroit peu profond vous enhardit à tenter le passage aux endroits profonds, vous périrez infailliblement. Il en est ainsi de Dieu; vouloir pénétrer tous les mystères de la divinité, et s'aventurer dans cette recherche, c'est montrer qu'on ignore entièrement ce qu'est Dieu. Encore ma comparaison est-elle insuffisante, car au lieu que dans les fleuves la plupart des endroits sont sûrs et que les tourbillons et les endroits profonds tiennent moins de place que les autres, en Dieu c'est tout le contraire qui est vrai, il est presque partout insondable, et il n'y a pas moyen de suivre la trace de ses œuvres. Pourquoi nous précipiter dans ces abîmes? Sachez seulement que Dieu mène tout par sa providence, qu'il pourvoit à tout, qu'il nous laisse notre libre arbitre, qu'il fait ou permet tout ce qui arrive; qu'il ne veut pas le mal; que tout ne se fait pas par sa seule volonté, mais aussi par la nôtre; que tout le mal se fait par la nôtre seule; que tout le bien s'accomplit et par notre volonté et par sa grâce; enfin que rien ne lui est caché. C'est pourquoi il opère tout le bien.

Instruit de ces vérités fondamentales, instruisez-vous ensuite de ce qui est bien, de ce qui est mal, et de ce qui est indifférent : la vertu est un bien, le péché est un mal; les richesses ou la pauvreté, la mort ou la vie sont des choses indifférentes. De ces instructions passez à celles-ci : Que les bons sont affligés afin d'être couronnés, et les méchants afin de recevoir la peine qu'ils méritent; mais que tous les méchants ne sont point punis en ce monde, de peur que les hommes ne croient point la résurrection; que tous les bons ne sont pas non plus dans l'affliction, de peur que le crime ne passe pour une chose louable et qu'il n'usurpe les hommages dus à la vertu. Que ce soient là vos règles, vos principes, et faites ce que vous voudrez; pourvu que vous les suiviez, vous ne courrez aucun risque. De même qu'il y a chez le grammatiste un nombre de six mille lettres qui servent à toutes espèces d'opérations, et qu'au moyen de ce nombre de six mille lettres on peut, comme le savent ceux qui ont appris à calculer par cette méthode, faire toutes les divisions et toutes les multiplications possibles sans risquer de se tromper; de même celui qui saura bien ces règles, que je vais répéter plus brièvement, pourra s'avancer hardiment dans la vie sans heurter à aucune pierre de scandale. Quelles sont donc ces règles? Que la vertu est un bien, que le péché est un mal, que les maladies, la pauvreté, les embûches qu'on nous tend, les calomnies qui attaquent notre réputation, et autres disgrâces de ce genre, sont des choses indifférentes; que généralement les justes sont ici-bas dans l'affliction; que s'il y en a qui coulent des jours exempts d'affliction, c'est pour empêcher que la vertu ne soit odieuse; que les méchants sont ici-bas dans la joie, parce que Dieu se réserve de les punir ailleurs; que s'il y en a quelques-uns que Dieu punit dès cette vie, c'est pour empêcher que le péché ne passe pour un bien, et qu'on ne croie qu'il demeurera impuni; que tous ne sont pas punis afin de ne pas discréditer le dogme de la Résurrection. Que les hommes les plus vertueux ne sont pas sans quelques fautes qu'ils expient dès ici-bas par leurs souffrances; que les plus pervers peuvent avoir fait quelques bonnes actions dont Dieu les récompense en ce monde afin de n'avoir plus qu'à les châtier dans l'autre; que les actes de Dieu sont la plupart incompréhensibles; qu'il y a entre Dieu et nous une distance infinie. Ayons sans

cesse ces pensées présentes à l'esprit, et quoi qu'il arrive nous ne nous troublerons point. Lisons les Ecritures, et nous y trouverons beaucoup d'exemples semblables, lisons-les, car elles nous instruiront pour le salut, comme dit saint Paul à son disciple, puisqu'elles nous marquent ce que nous devons ou ce que nous ne devons pas faire. Ecoutez ce que dit encore ce bienheureux apôtre dans un autre endroit : « Vous vous flattez d'être le conducteur des « aveugles, la lumière de ceux qui sont dans « les ténèbres, le docteur des ignorants, le « maître des simples et des enfants ». (Rom. II, 19.) Voyez-vous que la loi est la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres? Si l'on peut dire de la loi qui nous a donné la lettre, la lettre qui tue, qu'elle est une lumière, que dira-t-on de la loi qui nous a donné l'Esprit qui vivifie? Si la loi ancienne est une lumière, que sera la loi nouvelle qui nous a révélé de si grands mystères? Que diraient des personnes qui ne connaîtraient que la terre, et à qui on découvrirait tout à coup le ciel et les merveilles qu'il renferme? Or, il n'y a pas moins de différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Le Nouveau Testament nous a fait connaître avec certitude les supplices de l'enfer, le bonheur du ciel, et la sévérité du jugement final.

N'ajoutons pas foi aux jongleries des devins, il n'y a là que de l'imposture. — Mais, direz-vous, si cependant ce qu'ils disent arrive? Cela arrive parce que vous y croyez, si toutefois cela arrive. Mais un charlatan vous tient captif, il est maître de vous, de votre vie, il fait de vous ce qu'il veut. Dites-moi, si un chef de brigands avait entre ses mains et dans sa puissance le fils d'un roi qui se serait donné à lui et qui serait venu volontairement vivre dans sa société, pourrait-il lui dire s'il vivra ou s'il mourra? Assurément il le pourrait; non pas parce qu'il saurait l'avenir, mais parce qu'il serait le maître de laisser vivre ou de faire mourir l'enfant qui l'aurait fait l'arbitre de sa destinée. Il est clair que ce chef de brigands pourrait disposer à son gré de cette vie qu'on lui a livrée, de l'anéantir ou de la laisser subsister. Il peut encore lui dire : Vous serez riche ou vous serez pauvre, parce qu'il peut faire l'un et l'autre. La plus grande partie de la terre s'est elle-même assujétie à la puissance du démon.

5. De plus l'homme qui s'est habitué à ajouter foi aux paroles de ces imposteurs, devient d'une crédulité qui fait admirablement leurs affaires. On ne remarque même pas s'ils se trompent, mais seulement si par hasard ils rencontrent juste. S'il est vrai qu'ils savent prédire l'avenir, amenez-les-moi à moi qui suis fidèle. Ce n'est pas l'orgueil qui me fait parler de la sorte; il n'y a pas assez de mérite à s'affranchir de ces sottises, pour qu'on en soit fier. Je suis plein de péchés, mais je ne crois pas pour cela devoir m'humilier ici; par la grâce de Dieu je me ris de tous ces sortiléges. Je vous le répète, amenez-moi un de vos magiciens, et s'il a quelque vertu prophétique, qu'il me dise ce qui m'arrivera demain, ce que je deviendrai. Je suis sûr qu'il ne parlera pas. Car je suis sous la puissance de mon roi légitime. Le tyran n'a aucun pouvoir sur moi; je me tiens éloigné de ses antres et de ses cavernes; je sers dans l'armée du roi. Mais, direz-vous, un tel a commis un vol, et tel magicien l'a décelé. Cela n'est pas toujours vrai. Ce n'est qu'une plaisanterie, ce n'est qu'un mensonge. Ils ne savent rien; s'ils savent deviner, ils devraient bien employer leur art pour eux-mêmes, et dire que sont devenues les offrandes de leurs idoles qui ont été enlevées, et découvrir tout l'or qui a été fondu. Pourquoi ne l'ont-ils pas prédit à leurs prêtres? Ils ne savent donc rien. Ainsi ils ne peuvent pas dire même un mot pour sauver leurs richesses ni pour prévenir les incendies qui les ont souvent dévorés eux et leurs temples. Pourquoi ne s'occupent-ils pas d'abord de leur propre salut? Si donc ils ont jamais fait une prédiction qui se soit réalisée, ç'a été par pur hasard.

Nous avons des prophètes nous autres, mais ils ne se trompent jamais. On ne les voit point tantôt rencontrer juste, tantôt se tromper, mais dire infailliblement la vérité. Le propre de la vertu prophétique est en effet de ne se tromper jamais. Abstenez-vous donc, mes frères, je vous en conjure, abstenez-vous de ces folies, si vous croyez en Jésus-Christ. Que si vous ne croyez pas en Jésus-Christ, pourquoi vous dégradez-vous, pourquoi vous trompez-vous vous-mêmes? Jusques à quand clocherez-vous des deux jambes? Pourquoi allez-vous à ces devins? Que leur demandez-vous? Dès que vous allez à eux, dès que vous les interrogez, vous vous faites leur esclave. Si vous les consultez, c'est que vous croyez en eux. — Nullement, dites-vous, je les consulte, non parce que j'ai

foi en eux, mais parce que je veux les éprouver. — Vouloir les éprouver, c'est n'être pas encore pleinement convaincu qu'ils mentent, c'est encore en douter. Quand même ils vous diraient : Voici ce qui arrivera, mais faites ceci et vous éviterez le mal qui vous menace, ce ne serait pas une raison pour vous livrer à l'idolâtrie. Mais leur effronterie ne va pas jusque-là. Si leur prédiction se trouve par hasard exacte, qu'y gagnez-vous, sinon une tristesse inutile? Si la prédiction est fausse, et que l'événement ne la justifie pas, cela n'empêche pas le chagrin de vous consumer pour rien.

S'il vous était expédient de connaître l'avenir, Dieu ne nous eût pas envié cet avantage, il ne nous eût pas privés par jalousie, lui qui nous a dévoilé les secrets du ciel. « Je vous ai « fait savoir », dit-il, « tout ce que j'ai appris « de mon Père ; je vous ai annoncé tout ce « que mon Père m'a dit, c'est pourquoi je ne « vous appelle pas serviteurs, mais je vous ap« pelle mes amis ». (Jean, XV, 15.) Pourquoi donc ne nous a-t-il pas fait connaître ces choses, sinon parce qu'il veut que nous n'en tenions aucun compte? Ce qui montre que ce n'est point par envie qu'il nous refuse ces sortes de connaissances, c'est qu'il les communiquait aux anciens, et qu'il faisait par exemple retrouver des ânesses perdues. Il agissait ainsi alors parce qu'il avait affaire à un peuple enfant : pour nous, il veut que nous méprisions ces misères, et il a dédaigné de nous les faire savoir. Que nous apprend-il en échange ? Des vérités que les juifs n'ont pas eu le bonheur d'apprendre. Ces divinations étaient peu de chose. Mais nous, voici ce que nous apprenons : Que nous ressusciterons ; que nous sommes immortels, incorruptibles, qu'une vie sans fin nous est réservée ; que la figure de ce monde passera ; que nous serons ravis dans les nues du ciel ; que les méchants subiront leur juste châtiment, et mille autres choses importantes, qui sont autant de vérités certaines. N'est-il pas plus important de savoir ces choses que de savoir où l'on retrouvera une ânesse perdue ? Voilà que vous avez recouvré votre ânesse ; vous l'avez retrouvée, quel avantage est-ce pour vous ? Ne la perdrez-vous pas de nouveau d'une autre manière ? Si elle ne vous quitte plus, vous la quitterez, vous, à la mort. Quant aux vérités que je vous ai dites, si vous voulez vous en mettre en possession, vous en jouirez éternellement. Voilà ce qu'il nous faut rechercher, les biens qui sont stables, les biens qui sont sûrs. Méprisons les devins, les sorciers, les imposteurs de toute espèce, n'écoutons que Dieu qui sait tout avec certitude, qui possède la pleine connaissance de toutes choses. C'est ainsi que nous saurons tout ce qu'il faut savoir, et que nous obtiendrons tous les biens. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

TOUTE ÉCRITURE QUI EST INSPIRÉE DE DIEU, EST UTILE POUR INSTRUIRE, POUR REPRENDRE, POUR CORRIGER ET POUR CONDUIRE A LA JUSTICE ; AFIN QUE L'HOMME DE DIEU SOIT PARFAIT ET DISPOSÉ A TOUTES SORTES DE BONNES ŒUVRES. (III, 16, 17 JUSQU'A IV, 7.)

Analyse.

1. Utilité des Ecritures inspirées. — Un pasteur doit prêcher sans relâche.
2. Saint Paul devant bientôt mourir se rend à lui-même le témoignage d'avoir bien rempli sa mission.
3. Comment on témoigne que l'on aime l'avénement de Jésus-Christ. — Ce que c'est que cet avénement. — Pour posséder Jésus-Christ, il faut être dégagé des choses de la terre. — Il faut souffrir patiemment les maux qui nous arrivent.

1. Après que saint Paul a exhorté et consolé Timothée de toutes manières, il lui donne maintenant la consolation la plus solide et la plus parfaite de toutes, celle de la sainte Ecriture. Ce n'est pas sans raison qu'il use de cette puissante consolation, car il va dire quelque chose de grave et de pénible. Si Elisée qui demeura auprès de son maître jusqu'au dernier instant, et qui se le vit enlever par une fin miraculeuse, éprouva cependant tant de douleur qu'il déchira ses vêtements, que pensez-vous que dût éprouver Timothée qui aimait tant son maître et qui en était tant aimé, lorsqu'il apprit que ce maître allait bientôt

mourir, et, ce qu'il y a de plus pénible au monde, qu'il ne l'assisterait pas à sa dernière heure? Car nous ne ressentons pas tant de joie du temps que nous avons passé avec nos amis pendant leur vie, que de douleur de n'être pas auprès d'eux au moment de leur mort. Saint Paul a donc soin de consoler son disciple avant de l'entretenir de sa mort. Et encore il n'en parle pas tout uniment, mais en termes choisis, propres à le consoler et à le combler de joie, en lui présentant sa mort, moins comme une mort que comme un sacrifice, comme un départ ou un passage à un état meilleur. « Je suis », dit-il, « comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être « sacrifiée ». (II Tim. IV, 6.)

C'est donc dans cette vue qu'il lui dit : « Toute Ecriture inspirée de Dieu est utile « pour instruire, pour reprendre, pour corriger, et pour conduire à la justice ». Ce qui doit s'entendre de toute l'Ecriture sainte, dans laquelle Timothée avait été instruit dès son enfance. Cette Ecriture, étant inspirée de Dieu, est utile. Qui peut en douter? « Elle est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, afin que l'homme de « Dieu soit parfait et parfaitement disposé à « toutes sortes de bonnes œuvres ». — « Utile « pour instruire ». L'Ecriture nous apprendra ce que nous devons savoir, et nous laissera ignorer ce que nous devons ignorer. Si nous avons des erreurs à réfuter, des désordres à redresser, l'Ecriture nous fournira les principes nécessaires. Elle sera bonne aussi pour consoler et pour encourager. « Pour corriger », c'est-à-dire que nous y trouvons de quoi suppléer à ce qui nous manque. — « Afin que l'homme de Dieu soit parfait ». Ainsi les Ecritures sont un encouragement au bien, destiné à conduire l'homme à la perfection. Sans elles, on n'est point parfait. Au lieu de moi, dit saint Paul, vous aurez la sainte Ecriture qui vous apprendra ce que vous voudrez savoir. S'il écrivait ces choses à Timothée qui était cependant rempli du Saint-Esprit, combien plus les écrivait-il pour nous! — « Parfaitement disposé à toutes « sortes de bonnes œuvres ». Il ne doit pas se contenter d'y prendre part, il doit s'y exercer a la perfection.

« Je vous conjure donc devant Dieu et de« vant le Seigneur Jésus-Christ, qui jugera les « vivants et les morts dans son avénement « glorieux et dans l'établissement de son règne. « d'annoncer la parole ». (IV, 1, 2.) Il jugera donc les pécheurs et les justes, les trépassés et ceux qui vivront encore, et qui seront en grand nombre. Il l'avait effrayé dans sa première épître, en lui disant : « Je vous ordonne « devant Dieu, qui donne la vie à tout ce qui « vit ». (I Tim. VI, 13.) Ici il s'exprime d'une manière plus terrible encore : « Qui jugera les « vivants et les morts », dit-il; c'est-à-dire, qui leur demandera compte de leurs actions. — « Dans son avénement glorieux et dans « l'établissement de son règne ». Quand se fera ce jugement? Lors de la manifestation glorieuse du Fils de Dieu, lors de son second avénement, quand il viendra avec l'appareil du Roi de l'univers. Ce second avénement ne sera pas semblable au premier, il sera environné de gloire; voilà le sens que présente le texte, ou bien il veut dire encore : J'atteste son avénement et son règne, je prends ce juste juge à témoin que je vous ai donné ces avis.

Ensuite pour lui enseigner comment il faut prêcher, il ajoute : « Annoncez la parole; « pressez les hommes à temps, à contre-temps; « reprenez, suppliez, exhortez en toute pa« tience et en vue de l'instruction ». Qu'est-ce à dire : « A temps, à contre-temps? » C'est-à-dire, n'ayez point de temps marqué pour instruire. Que tout temps vous soit propre pour cela; enseignez durant la paix et la tranquillité; enseignez assis dans l'église; enseignez encore au milieu des périls; enseignez en prison, et chargé de chaînes, et à la veille de marcher au supplice, et en y allant, ne cessez jamais de reprendre et de menacer. La réprimande n'est pas hors de propos, même quand elle a déjà profité et produit de l'effet. — « Suppliez », dit-il. Il faut qu'un pasteur agisse comme un médecin, qu'il mette le doigt sur la plaie, qu'il pratique une incision, et qu'ensuite il applique un remède pour adoucir. Si l'une de ces choses est omise, l'autre est inutile. Si vous réprimandez quelqu'un avant de l'avoir convaincu du mal qu'il a fait, vous passerez pour téméraire, et personne ne vous souffrira. Une fois convaincu, il recevra alors une réprimande qui, auparavant, l'eût exaspéré. Mais après que vous aurez convaincu et réprimandé fortement, si vous négligez de supplier, tout est perdu encore une fois; car la réprimande est quelque chose d'intolérable

en soi, lorsqu'elle n'est pas tempérée par la supplication. De même qu'une incision ne serait pas endurée par le patient, quelque salutaire qu'elle fût, si elle n'était accompagnée d'adoucissements; ainsi en est-il de la réprimande. — « En toute patience et en vue de « l'instruction ». Celui qui veut convaincre a besoin de patience pour ne pas croire trop légèrement tout ce qu'on lui dit. Quant à la réprimande il faut qu'elle soit tempérée par la douceur pour se faire accepter. Après avoir dit : « En toute patience », il ajoute : « Et en vue de « l'instruction ». Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire, en témoignez ni colère, ni aversion, ni intention d'insulte comme si vous aviez affaire à un ennemi, gardez-vous-en bien. Au contraire, faites voir à ce pécheur que vous l'aimez, que vous compatissez à sa misère, que vous en avez plus de douleur que lui-même, que vous êtes profondément affligé de son sort. — « En « toute patience et en vue de l'instruction », non pas d'une instruction telle quelle, mais saine.

2. « Car il viendra un temps que les hommes « ne pourront plus souffrir la saine doctrine ». Avant que tout soit renversé et désespéré en eux, hâtez-vous de les prévenir. Voilà pourquoi il disait : Pressez à temps et à contretemps; ne négligez rien pour avoir des disciples dociles. — « Mais cédant à leurs passions, « ils se donneront des tas de docteurs ». Rien de plus énergique que cette expression. « Tas « de docteurs » marque la multitude confuse des docteurs de l'erreur; « ils se donneront » signifie qu'ils les choisiront et les ordonneront eux-mêmes. « Ils se donneront à eux-mêmes « des tas de docteurs, dans leur démangeaison « d'entendre » ; c'est-à-dire qu'ils rechercheront ceux qui parlent pour plaire à l'esprit et pour chatouiller l'oreille. — « Et fermant « l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des « fables ». Il le prévient de ces choses, non pour le jeter dans l'abattement, mais afin de le mettre en état de les recevoir avec courage lorsqu'elles arriveront. Jésus-Christ en a usé de même lorsqu'il a dit à ses disciples : « Ils « vous livreront, ils vous fouetteront, ils vous « traîneront dans leurs synagogues à cause de « mon nom ». (Matth. X, 17.) Notre saint apôtre dit aussi ailleurs : « Je sais qu'il vien« dra après mon départ des loups dévorants qui « n'épargneront pas le troupeau ». (Act. XX, 29.) Il donnait ces avertissements aux prêtres pour les rendre vigilants et pour les exciter à user sagement du temps favorable que Dieu leur donnait encore. — « Pour vous, veillez, « souffrez constamment toutes sortes de tra« vaux ». Voyez-vous que c'était à cette conclusion que tendaient les paroles précédentes? Jésus-Christ, peu avant sa mort, avait dit : « Il « s'élèvera à la fin des temps de faux christs « et de faux prophètes ». Et saint Paul, à la veille de quitter ce monde, dit avec une intention pareille : « Pour vous, veillez, « souffrez constamment... » c'est-à-dire, travaillez, prévenez le fléau avant qu'il arrive, hâtez-vous de mettre les brebis en sûreté, tandis que les loups ne sont pas encore venus.

« Souffrez, travaillez, faites la charge d'un « évangéliste, remplissez tous les devoirs de « votre ministère ». C'est donc faire la charge d'un évangéliste que de souffrir, que de s'affliger soi-même et d'être affligé par les autres. — « Remplissez tous les devoirs de votre « charge ». Ceci est encore un autre motif de travail. — « Car pour moi je suis déjà comme « offert en libation, et le temps de la dissolu« tion de mon être approche ». Il ne dit pas : Mon immolation ; il se sert d'un terme plus fort. Car la victime qu'on immole n'est pas tout entière offerte à Dieu, au lieu que la libation l'est en entier. — « J'ai combattu le « bon combat, j'ai terminé ma course, j'ai « gardé la foi ». Souvent, prenant saint Paul en main, j'ai examiné ce passage, et, sans pouvoir sortir de mon étonnement, je me suis demandé quelle raison avait le saint apôtre de parler de lui-même si avantageusement. « J'ai « combattu le bon combat », dit-il. Cette raison, je crois maintenant l'avoir trouvée, par la grâce de Dieu. Pourquoi donc tient-il ce langage? Il veut consoler l'extrême tristesse de son disciple; il l'engage à prendre confiance, puisque son maître s'en va pour recevoir la couronne qu'il a méritée, puisqu'il a achevé sa tâche, puisqu'il aura une belle et glorieuse fin. Il faut se réjouir, dit-il, et non s'attrister. Pourquoi? Parce que « j'ai com« battu le bon combat ». L'apôtre fait comme un bon père sur le point de mourir, lequel, voyant son fils inconsolable de se trouver bientôt orphelin, lui dirait pour le consoler : Ne pleurez pas, mon fils, j'ai vécu avec honneur, je suis arrivé à une heureuse vieillesse, je puis vous quitter, je vous lègue l'exemple d'une vie sans tache; ma gloire, quand je ne

serai plus, rejaillira sur vous. Le roi lui-même m'a souvent témoigné me savoir gré des services que je lui ai rendus; j'ai remporté des victoires; j'ai mis les ennemis en fuite. Un père qui parlerait de la sorte, ne le ferait point par vanité, mais pour relever le courage de son fils et l'aider à supporter doucement sa mort. Car on ne peut nier que les séparations ne soient pénibles.

Ecoutez de quelle manière saint Paul en parle dans son épitre aux Thessaloniciens : « J'ai été quelque temps séparé de vous de « corps, non de cœur ». (I Thess. II, 17.) Si saint Paul souffrait à ce point quand il était séparé de ses disciples, que croyez-vous que devait éprouver Timothée, sur le point de perdre pour toujours un tel maître? Si ce disciple, pour s'être seulement séparé d'avec saint Paul, de son vivant, répandait tant de larmes que saint Paul dit lui-même (II Tim. I, 4) qu'il ne perdait point le souvenir de ces larmes, et que ce souvenir le remplissait de joie, combien en devait-il verser davantage à sa mort? C'est donc pour le consoler que saint Paul lui écrit ces choses, et toute cette épître est remplie de consolations et forme comme un testament. — « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi » ; combattez bien aussi à mon exemple. Mais est-ce un combat que l'on puisse appeler bon que d'être dans les prisons, dans les chaînes, dans les persécutions? Oui, c'est bien combattre que d'être dans ces souffrances pour Jésus-Christ, et elles seront enfin couronnées. Il n'y a pas de combat comparable à celui-là. La couronne que l'on y acquiert ne se flétrit point. Elle n'est point composée de feuilles d'oliviers; ce n'est pas un homme qui nous la pose sur la tête, ce n'est pas non plus dans une assemblée d'hommes qu'elle nous est décernée, c'est dans un théâtre tout composé d'anges. Dans les combats de la terre, on lutte, on se fatigue durant plusieurs jours; et de longs travaux sont récompensés d'une couronne qui se flétrit en moins d'une heure; et avec son éclat qui s'obscurcit, s'envole en même temps le plaisir qu'elle nous cause. Il n'en est pas de même ici; mais la couronne que l'on reçoit est éternellement brillante, honorable, glorieuse. Réjouissez-vous donc, dit saint Paul à son disciple, car j'entre dans le repos éternel, je sors pour toujours de l'arène des combats. Je l'ai déjà dit, il vaut mieux pour moi mourir et être avec Jésus-Christ. (Philip. I, 23.)

« J'ai achevé ma course ». Il faut donc combattre et courir : combattre en endurant les afflictions, courir non pas en vain, mais en tendant à un but utile. Il est vraiment bon le combat qui n'est pas seulement agréable mais utile au spectateur. C'est aussi une bonne course que celle qui au lieu de ne mener à rien, au lieu de n'être qu'un moyen de montrer sa force et d'acquérir une inutile gloire, élève jusqu'au ciel ceux qui courent. Cette course de saint Paul sur la terre était plus glorieuse et éclairait plus le monde que celle que le soleil accomplit dans le ciel. Mais de quelle manière saint Paul a-t-il achevé sa course? Il a parcouru la terre en commençant depuis la Galilée et l'Arabie, et allant de là jusqu'aux extrémités du monde. « J'ai », dit-il lui-même dans son épître aux Romains, « rempli de l'Evangile de Jésus-Christ tous les « pays qui sont entre Jérusalem et l'Illyrie ». (Rom. XV, 19.) Il parcourait toute la terre avec la vitesse de l'aigle, ou même avec un vol plus rapide et plus merveilleux encore. Car porté sur les ailes de l'Esprit-Saint il passait au travers de mille obstacles, de mille morts, de mille piéges, de mille afflictions. Si son vol n'eût été que celui de l'aigle, il eût pu être abattu et pris; mais soulevé par l'Esprit-Saint il passait par-dessus tous les filets; son vol était celui d'un aigle aux ailes de feu.

« J'ai gardé la foi ». Et cependant combien de choses pouvaient la lui ravir! Les amitiés des hommes, leurs menaces de mort et leurs mauvais traitements. Mais il avait résisté à tout. Par quel moyen? Par la sobriété et la vigilance. Cela pouvait suffire pour consoler ses disciples, mais saint Paul veut bien encore y ajouter les récompenses qu'il attend. — « Il « ne me reste qu'à attendre la couronne de « justice qui m'est réservée, etc ». Ici, par le mot de « justice », il entend toute la vertu. Qu'on ne s'afflige donc point, puisque je m'en vais pour recevoir une couronne que Jésus-Christ lui-même posera sur ma tête. Si je restais en ce monde, c'est alors qu'il conviendrait bien plutôt de pleurer et d'appréhender ma chute et ma perte. — « Cou-« ronne que me donnera en ce jour le Sei-« gneur, ce juste juge, et non-seulement à « moi, mais à tous ceux qui aiment son avéne-« ment ». Ceci encore est fait pour donner de la confiance à Timothée. Cette couronne ré-

servée à tous ne peut manquer à Timothée. Saint Paul ne dit pas : Le Seigneur vous la donnera aussi à vous, mais il la donnera à tous, donnant à entendre qu'il la donnera à plus forte raison à Timothée.

3. Mais comment peut-on témoigner que l'on aime l'avénement de Jésus-Christ? C'est en se réjouissant de sa présence. Celui qui se réjouit de la présence de Jésus-Christ fait tout son possible pour mériter cette joie. Il abandonne, s'il le faut, non-seulement ses biens mais sa vie même pour conquérir les biens éternels, pour se rendre digne et se mettre en état de voir le second avénement avec une sainte confiance, et d'en envisager avec joie l'éclat et la splendeur. C'est là proprement aimer l'avénement de Jésus-Christ. Celui qui l'aime fait tout pour se préparer à lui-même un avénement particulier avant l'avénement général. Et comment faire cette préparation, direz-vous? Ecoutez Jésus-Christ qui vous dit : « Celui qui m'aime gardera mes commande- « ments, et nous viendrons, mon Père et moi, « et nous demeurerons en lui ». (Jean, XIV, 23.) Songez quelle grâce et quelle faveur c'est pour nous, que celui qui doit venir en général pour tous, daigne venir pour chacun de nous en particulier! « Nous viendrons », dit-il, « et nous ferons notre demeure en lui ». Celui qui aime son avénement fera tout pour l'appeler à lui, le posséder et jouir de sa divine lumière. Qu'il n'y ait rien en nous qui soit indigne de sa présence, et bientôt nous le verrons venir se reposer en nous. Cet avénement s'exprime par le mot grec « Epiphanie » qui marque une apparition qui se fait d'en-haut. Recherchons ce qui est au-dessus de nous, hâtons-nous d'attirer sur nous l'éclat des divins rayons. Celui qui tiendra ses yeux abaissés sur les choses d'ici-bas, et qui s'enfouira dans la terre, ne pourra contempler la lumière de ce soleil. Celui qui traîne son âme dans la boue de ce monde, ne pourra fixer le soleil de justice. Il ne luit point sur ceux qui se plongent dans ces épaisses ténèbres.

Levez du moins un peu vos regards en haut, levez-les du fond de cet abîme du siècle ou vous êtes englouti, si vous voulez voir ce soleil et attirer en vous ses rayons divins. Si vous obtenez qu'il vienne déjà en vous, de cette manière, vous le verrez à son second avénement avec une entière confiance. Pratiquez donc la sagesse : ne laissez pas demeurer en vous l'esprit d'orgueil, de peur qu'il ne vous soufflette, selon l'expression de saint Paul, et qu'il ne vous terrasse. N'ayez pas un cœur de pierre, ni rempli de ténèbres pour n'y pas briser votre navire. Pas de fraude : les écueils cachés causent les plus terribles naufrages. Ne nourrissez pas de bêtes féroces, j'appelle ainsi les passions, car il n'y a pas de bêtes féroces plus terribles qu'elles. N'appuyez point votre vie sur les choses qui s'écoulent comme l'eau, afin que vous puissiez demeurer fermes. L'eau n'offre point un fondement solide, c'est sur le roc qu'il faut s'établir pour être fermement assis. L'eau, ce sont les choses de ce monde. « Les eaux sont ve- « nues jusqu'à mon âme », dit le Prophète (Ps. LXVIII, 2); c'est un torrent qui s'écoule. La pierre, ce sont les choses spirituelles. « Vous « avez élevé mes pieds sur la pierre ». (Ps. XXXIX, 3.) Les choses de ce monde ne sont que de la boue et de la fange ; sortons-en, afin de pouvoir jouir de l'avénement de Jésus-Christ. Quelque chose qui nous arrive, supportons tout patiemment. Dans toutes les situations possibles, c'est une suffisante consolation que de souffrir pour Jésus-Christ. Ne cessons pas de nous dire cela à nous-même, et toute douleur disparaîtra comme par enchantement.

Et comment tout souffrir pour Jésus-Christ, direz-vous? — Un homme vous a calomnié pour une raison ou pour une autre, mais non pour Jésus-Christ; eh bien! si vous le supportez avec constance, si vous en rendez grâces, si vous priez pour cet homme, Jésus-Christ regardera tout cela comme étant fait pour lui. Si, au contraire, vous répondez par l'imprécation et par l'indignation, si vous cherchez à vous venger, même sans pouvoir y parvenir, ce n'est plus pour Jésus-Christ que vous souffrez; vous subissez un dommage ; vous perdez volontairement le fruit que vous pouviez recueillir de vos afflictions. Car il dépend de nous de faire servir à notre avantage le mal qui nous arrive ou d'en être lésé; la nature des maux n'y fait rien, tout dépend de notre volonté. Par exemple, Job a souffert de très-grands maux, mais il les a soufferts avec actions de grâces; Dieu l'a déclaré juste, non parce qu'il les avait endurés, mais parce qu'il les avait endurés avec courage. Qu'un autre souffre les mêmes maux que Job, mais qui a jamais tant souffert? qu'il souffre donc des maux infiniment moindres, cependant il

blasphème, il se dépite, il murmure, il maudit, il s'en prend à tout le monde et à Dieu même. Cet homme est jugé et condamné de Dieu, non parce qu'il a souffert, mais parce qu'il a blasphémé. Car il n'a pas blasphémé par la force des choses, mais librement, puisque s'il y avait une nécessité de blasphémer dans la souffrance, Job aurait dû blasphémer; que s'il ne l'a pas fait quoique sous le poids de maux beaucoup plus affreux, il n'y a donc aucune nécessité de le faire, et si on le fait, c'est par un vice de la volonté.

Il faut donc avoir un cœur ferme et généreux. Après cela nous ne trouverons rien de pénible; si au contraire nous avons peu de courage, tout nous sera insupportable. C'est donc notre volonté seule qui fait que les choses nous paraissent accablantes ou légères. Fortifions-la et nous supporterons tout facilement. Quand un arbre a poussé de profondes racines en terre, les plus violentes tempêtes ne peuvent le déraciner. Si au contraire il ne s'attache qu'à la surface, le moindre souffle le renverse. C'est notre image : si la crainte de Dieu pénètre notre chair jusqu'au fond pour nous attacher à lui, rien ne nous ébranlera. Mais si nous ne nous attachons à Dieu que superficiellement, le moindre choc nous fera tomber. C'est pourquoi, je vous en conjure, mes frères, supportons tout ce qui nous arrive avec courage, et imitons le Prophète qui a dit : « Mon âme est fortement attachée « après vous, mon Dieu ». (Ps. LXII, 8.) Voyez comme il s'exprime ; il ne dit pas simplement : Mon âme s'est approchée, mais : « Mon « âme s'est fortement attachée après vous ». Il dit encore dans le même psaume : « Mon « âme a soif de vous ». Il ne dit pas : Mon âme vous a désiré, il s'exprime plus fortement. Il a dit encore dans un autre endroit : « Enfoncez dans ma chair les traits de votre « crainte ». (Ps. CXVIII, 120.) Dieu veut que nous nous attachions à lui de manière que nous ne puissions plus nous en séparer. Si nous nous attachons à Dieu de la sorte, si nous clouons à lui toutes nos pensées, si nous avons soif de lui, tout arrivera à notre gré, et nous obtiendrons les biens éternels en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

TACHEZ DE ME VENIR TROUVER AU PLUS TOT. CAR DÉMAS M'A ABANDONNÉ S'ÉTANT LAISSÉ EMPORTER A L'AMOUR DU SIÈCLE, ET IL S'EN EST ALLÉ A THESSALONIQUE, CRESCENT EN GALATIE, TITE EN DALMATIE. LUC EST SEUL AVEC MOI. PRENEZ MARC ET L'AMENEZ AVEC VOUS, CAR IL ME PEUT BEAUCOUP SERVIR POUR LE MINISTÈRE. J'AI ENVOYÉ TYCHIQUE A ÉPHÈSE. APPORTEZ-MOI EN VENANT LE MANTEAU QUE J'AI LAISSÉ A TROADE CHEZ CARPUS, ET MES LIVRES, SURTOUT MES PAPIERS. (IV, 8-13 JUSQU'A LA FIN.)

Analyse.

1. Saint Paul devant bientôt être conduit au supplice, appelle auprès de lui Timothée pour lui faire ses dernières recommandations. — Saint Luc l'évangéliste est auprès de lui dans sa prison.
2. Saint Paul dit que Dieu l'a délivré de la gueule du lion. — Ce lion c'est l'empereur Néron.
3. Que les apôtres ou ne pouvaient ou ne jugeaient pas à propos de guérir toutes les maladies. — Il ne fallait pas qu'on les prît pour des êtres supérieurs à l'humanité.
4 et 5. Que le meilleur moyen de pourvoir à nos intérêts c'est de travailler à ceux de Dieu. — Le royaume du ciel ne se donne qu'aux violents.

1. On doit se demander pourquoi saint Paul appelle auprès de lui Timothée qui était chargé du gouvernement d'une église et de toute une nation. Il n'agissait point par orgueil puisqu'il dit dans sa première épître être tout prêt à aller trouver son disciple : « Si je tarde à vous « aller voir, c'est afin que vous sachiez com« ment il faut se conduire dans la maison de « Dieu ». (I Tim. III, 15.) Quelle raison avait-il donc de l'appeler? La nécessité l'y forçait, il n'avait pas la liberté d'aller partout où il aurait bien voulu aller. Il était retenu en prison

par l'ordre de Néron, et il allait bientôt mourir. Il ne voulait pas mourir sans voir son disciple à qui vraisemblablement il avait d'importantes recommandations à faire. Voilà pourquoi il lui dit : « Hâtez-vous de me venir « voir avant l'hiver ». (II Tim. IV, 21.)

« Démas m'a quitté, emporté par l'amour du « siècle ». Il ne dit pas : Venez me voir avant que je meure, c'eût été trop triste ; mais il dit : Venez me voir parce que je suis seul, parce que je n'ai personne pour me seconder. Car « Démas m'a quitté, emporté par l'amour du « siècle, et s'en est allé à Thessalonique » ; c'est-à-dire, il s'est épris du repos et de la sécurité, il a mieux aimé vivre commodément dans sa maison que de souffrir avec moi et partager mes dangers présents. Saint Paul parle désavantageusement de Démas seul, non pour flétrir sa réputation, mais pour nous fortifier nous-mêmes, de peur que nous ne faiblissions lorsque nous nous trouvons dans les maux. C'est ce que veut dire ce mot « emporté « par l'amour du siècle ». Saint Paul voulait aussi par ce moyen engager plus fortement Timothée à le venir voir. — « Crescent est allé « en Galatie, Tite en Dalmatie ». Il ne parle point désavantageusement de ceux-ci. Tite était un homme d'une admirable vertu, et saint Paul lui confia le soin d'une grande île, de l'île de Crète.

« Luc est seul avec moi ». On ne pouvait séparer ce disciple d'avec saint Paul, on ne pouvait l'en arracher. C'est lui qui a écrit l'Evangile qui porte son nom, et les Actes des apôtres. Il aimait à travailler et à s'instruire, et était d'une admirable patience. C'est de lui que saint Paul a dit : « Son éloge est dans « toutes les églises, à cause de l'Evangile ». (I Cor. VIII, 18.)

« Prenez Marc et l'amenez avec vous ». Pourquoi? « Parce qu'il peut beaucoup me « servir pour le ministère ». Il ne dit pas : Pour mon repos, mais « pour le ministère » de l'Evangile. Car bien qu'il fût dans les fers, il ne cessait cependant pas de prêcher. Voilà pourquoi il faisait venir Timothée; ce n'était pas pour ses intérêts particuliers, mais pour le bien de l'Evangile, afin qu'aucune crainte ne s'emparât des fidèles à sa mort, ses disciples étant là pour éloigner toutes les causes de trouble et pour consoler les fidèles désolés de la mort de l'apôtre. Je me figure que des personnes considérables avaient embrassé la foi à Rome.

« J'ai envoyé Tychique à Ephèse. Apportez-« moi en venant le manteau que j'ai laissé à « Troade chez Carpus, et mes livres, et surtout « mes papiers ». Ce qu'il nomme ici φελόνην c'était son manteau, d'autres disent que c'était un sac où l'on enfermait les papiers. Mais qu'avait-il besoin de livres lui qui allait paraître devant Dieu? Il en avait un besoin urgent pour les léguer aux fidèles qui les conserveraient pour suppléer à son enseignement. Sa mort fut un coup terrible pour tous les fidèles, mais surtout pour ceux qui en furent les témoins et qui alors jouissaient de sa présence. Il demande son manteau afin de n'avoir pas besoin d'emprunter celui d'un autre : ce à quoi il tenait extrêmement. « Vous savez », dit-il en parlant aux Ephésiens, « que ces mains ont fourni à tout ce « qui m'était nécessaire et à ceux qui étaient « avec moi » ; il dit encore au même endroit : « Qu'il est plus heureux de donner que de re-« cevoir ». (Act. XX, 34, 35.)

« Alexandre, l'ouvrier en cuivre, m'a fait « beaucoup de mal. Que le Seigneur lui rende « selon ses œuvres ». Saint Paul parle encore ici de ses persécutions, non pour accuser Alexandre, ni pour le décrier, mais pour encourager son disciple à souffrir courageusement la persécution de quelque part qu'elle vienne, vînt-elle d'hommes de la dernière condition, d'hommes de rien. Celui qui est maltraité par un homme puissant, trouve immédiatement une consolation dans le haut rang de son persécuteur. Celui qui subit l'injure d'un misérable, en conçoit une plus grande indignation. « Il m'a fait beaucoup de mal », c'est-à-dire il m'a affligé de mille manières, mais ce ne sera pas impunément, dit-il; car le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Plus haut il disait : « Vous savez quelles persécu-« tions j'ai endurées, et comment le Seigneur « m'a tiré de toutes ». (II Tim. III, 11.) Il donne de même ici une double consolation à son disciple : l'une que les maux qu'on lui fait souffrir sont injustes, l'autre que les auteurs de ces maux recevront de Dieu ce que leurs œuvres méritent. Ce n'est pas que les saints se réjouissent des supplices des méchants, mais il est nécessaire pour l'affermissement de la prédication que les faibles reçoivent une espèce de consolation pour se soutenir. — « Gar-« dez-vous de lui parce qu'il a fortement com-« battu la doctrine que j'enseigne », en se

soulevant contre elle, en tâchant de soulever tout le monde. Il ne dit point à Timothée : Punissez cet homme, châtiez-le, persécutez-le, comme il le pouvait en usant de la puissance que la grâce lui donnait. Il se contente de lui dire : « Gardez-vous de lui, laissez à Dieu le « soin de le punir ». Il dit seulement pour la consolation des faibles : « Dieu lui rendra « selon ses œuvres » : parole qui est une prophétie ou une imprécation. Que ce soit pour encourager son disciple qu'il parle de la sorte, on le voit clairement par la suite. Mais écoutons encore saint Paul faire le récit de ses épreuves.

« La première fois que j'ai défendu ma « cause, nul ne m'a assisté, et tous m'ont « abandonné; je prie Dieu de ne le leur point « imputer ». Admirez combien saint Paul ménage ses amis quoiqu'ils lui eussent causé une si sensible douleur en l'abandonnant. Car il y a bien de la différence entre être abandonné par des étrangers ou par des amis. Sa tristesse était extrême. Il ne peut pas dire pour se consoler : Si les étrangers m'attaquent, au moins les miens me soutiennent. Les siens mêmes l'avaient abandonné. « Ils « m'ont tous abandonné », dit-il. Ce n'était pas une faute d'une petite gravité. Si dans la guerre, le soldat qui ne secourt pas son général en péril, et qui se dérobe par la fuite aux coups de l'ennemi, est puni avec raison par les siens pour avoir été cause de la perte de la bataille, pourquoi n'en serait-il pas de même dans la prédication? Mais quelle est cette première fois que saint Paul dit avoir défendu sa cause? Il avait déjà été cité devant Néron, et il était sorti heureusement de cette affaire. Mais ensuite ayant instruit et converti l'échanson de l'empereur, celui-ci lui fit trancher la tête. Mais voici pour le disciple une nouvelle consolation. — « Mais le Seigneur m'a assisté « et m'a fortifié ». Dieu vient toujours au secours de celui qui est abandonné. « Il m'a « fortifié », dit saint Paul, c'est-à-dire il m'a donné la hardiesse, il ne m'a pas laissé tomber dans l'abattement. — « Afin que j'ache« vasse la prédication de l'Evangile ». Admirez l'humilité de l'apôtre. Il m'a fortifié, dit-il, non que je fusse digne de cette grâce, mais afin que je pusse achever la prédication dont j'étais chargé. C'est comme si quelqu'un portait la pourpre et le diadème du roi, et qu'il dût à ces insignes d'être sauvé de quelque péril. — « Afin que toutes les nations l'enten« dissent » ; que tous les peuples reçussent la lumière de l'Evangile et reconnussent combien Dieu veille sur moi.

« Dieu m'a délivré de la gueule du lion, et « le Seigneur me délivrera de toute action « mauvaise ». Voyez combien il avait été près de mourir. Il avait été jusque dans la gueule du lion. C'est ce nom qu'il donne à Néron à cause de sa cruauté, de sa puissance et de la force de son empire. — « Le Seigneur m'a dé« livré, et il me délivrera », dit saint Paul. Si le Seigneur doit encore le délivrer, comment dit-il : « Je suis déjà offert en libation ? » Mais remarquez qu'il dit : « Il m'a délivré de la « gueule du lion ; et il me délivrera » non plus de la gueule du lion : De quoi donc? « De « toute action mauvaise ». C'est vraiment alors que Dieu me délivrera de tout péril, après que j'aurai satisfait à tout ce qui était nécessaire pour la prédication de l'Evangile. Le Seigneur me délivrera de tout péché, il ne permettra pas que je sorte de cette vie avec quelque tache. Avoir la force de résister au péché jusqu'au sang et de ne pas céder, c'est être vraiment délivré d'un autre lion plus à craindre, c'est-à-dire du démon. Cette dernière délivrance est sans comparaison préférable à l'autre par laquelle Dieu ne nous sauve que de la mort corporelle. — « Et me sauvant, « me conduira dans son royaume céleste : « Gloire à lui dans les siècles des siècles. Ainsi « soit-il ». Le véritable salut ne s'accomplira pour nous que lorsque nous serons brillants de gloire dans ce divin royaume. Qu'est-ce à dire, « me sauvera dans son royaume? » C'est-à-dire il me délivrera de toute faute, et me gardera dans ce séjour. C'est être sauvé dans son royaume, que de mourir ici-bas pour ce royaume. « Celui qui hait son âme en ce « monde, la conservera pour la vie éternelle ». (Jean, XII, 25.)— « Gloire à lui, etc. » Voici une doxologie pour le Fils.

« Saluez Priscille et Aquila et la maison « d'Onésiphore », qui était alors à Rome, comme on le voit au commencement de cette lettre : « Que le Seigneur répande sa miséri« corde sur la maison d'Onésiphore, qui étant « venu à Rome m'a cherché avec grand soin. « Que le Seigneur lui donne de trouver en ce « jour-là miséricorde devant le Seigneur ». En le saluant de la sorte, saint Paul excite toute sa famille à imiter la vertu de son chef.

« Saluez Priscille et Aquilas ». Saint Paul parle souvent de ces personnes chez qui il avait demeuré avec Apollon. Il met la femme avant le mari, à ce qu'il me semble, parce qu'elle avait plus de zèle et de foi. C'était elle qui avait pris Apollon chez elle. Ou bien saint Paul les nomme ainsi indifféremment et au hasard. Ce n'était pas une faible consolation pour eux que cette salutation, c'était une preuve de considération et d'affection; c'était en même temps une communication de la grâce. Il n'en fallait pas plus que la salutation de ce grand et bienheureux apôtre pour combler de grâce celui à qui elle était adressée. — « Eraste « est demeuré à Corinthe, j'ai laissé Trophime « malade à Milet ». Nous avons fait connaissance avec celui-ci ainsi qu'avec Tychique dans le livre des Actes. Il les avait amenés de la Judée, et les conduisait partout avec lui, peut-être parce qu'ils étaient plus zélés que les autres. — « J'ai laissé Trophime malade à « Milet ». Pourquoi ne l'avez-vous pas plutôt guéri, saint apôtre? Pourquoi l'avez-vous laissé? Les apôtres ne pouvaient pas tout. Ou bien encore ils ne voulaient pas prodiguer en toute rencontre la grâce dont ils étaient dépositaires, de peur qu'on ne vît en eux plus que des hommes. Nous pouvons faire la même remarque au sujet des justes de l'Ancien Testament. Moïse, par exemple, était bègue, pourquoi ne se débarrassa-t-il pas de ce défaut? Il était exposé à la tristesse et à l'abattement. Il n'entra pas dans la terre de promission.

3. Dieu permettait beaucoup de choses semblables, pour laisser paraître dans ses serviteurs la faiblesse de la nature humaine. Car si nonobstant ces défauts et ces preuves de leur fragilité, les Juifs stupides ne laissaient pas de dire : Où est ce Moïse qui nous a tirés de la terre d'Egypte? que n'auraient-ils point dit et pensé, s'il les avait introduits dans la terre promise? Si Dieu n'avait permis que ce même Moïse tremblât de paraître devant Pharaon, ne l'aurait-on pas pris pour un Dieu? Ne voyons-nous pas que les habitants de Lystre, prenant Paul et Barnabé pour des divinités, voulaient leur sacrifier, de telle sorte que ces apôtres, déchirant leurs vêtements, se jetèrent au milieu de la foule en criant, en disant : « Hommes, que faites-vous là? Nous « sommes des hommes comme vous et sujets « aux mêmes infirmités ». (Act. XIV, 14.) Saint Pierre, voyant les juifs épouvantés du miracle qu'il avait fait en guérissant un homme boiteux dès sa naissance, leur disait aussi : « Israélites, pourquoi vous étonnez-vous, ou « pourquoi nous regardez-vous fixement, « comme si c'était par notre puissance et « notre piété que nous eussions fait marcher « cet homme? » (Act. III, 12.) Ecoutez encore saint Paul dire : « Il m'a été donné un aiguil- « lon de la chair, afin que je ne m'élève « point ». (II Cor. XII, 7.) Mais, dira-t-on, il parle ainsi par humilité. Non, il n'en est rien. Cet aiguillon ne lui a pas été donné seulement pour qu'il s'humiliât; et il ne tient pas seulement ce langage par humilité, mais par d'autres raisons encore. Remarquez en effet que Dieu en lui répondant ne lui dit pas : Ma grâce vous suffit pour que vous ne vous éleviez pas, mais que lui dit-il? « Ma puissance « se montre tout entière dans la faiblesse ». Cette conduite avait deux avantages : les miracles éclataient aux yeux de tous, et c'est à Dieu qu'on les attribuait. A cela se rapporte ce que saint Paul dit dans un autre endroit : « Nous portons ce trésor dans des vases d'ar- « gile » (II Cor. IV, 7), c'est-à-dire, dans des corps passibles et fragiles. Pourquoi? Afin que cette grande puissance qui éclate dans nos œuvres soit reconnue pour appartenir à Dieu et non pas à nous. Si leurs corps n'avaient pas été sujets aux infirmités, on leur eût attribué à eux-mêmes les miracles qu'ils opéraient. On voit encore ailleurs que saint Paul est affligé de la maladie d'un autre de ses disciples, et en parlant d'Epaphrodite, il dit qu'il a été malade jusqu'à la mort, mais que Dieu a eu pitié de lui. On voit encore que cet apôtre a ignoré beaucoup de choses concernant son utilité propre et celle de ses disciples.

« J'ai laissé Trophime à Milet ». Milet est une ville proche d'Ephèse. Saint Paul y avait laissé son disciple lorsqu'il se rendait par mer en Judée, ou dans un autre temps. Après avoir été à Rome, il partit pour l'Espagne. S'il revint de là dans les contrées de l'Orient, nous ne saurions le dire. Nous le voyons donc seul et abandonné de tous. « Démas », dit-il, « m'a « abandonné, Crescent est allé en Galatie, Tite « en Dalmatie, Eraste est demeuré à Corinthe. « J'ai laissé Trophime malade à Milet ».

« Tâchez de venir avant l'hiver. Eubule, « Pudens, Lin, Claudie, et tous les frères vous « saluent ». On sait que ce Lin fut après saint

Pierre le second évêque de l'Eglise romaine. — « Lin et Claudie », dit-il. Les femmes alors étaient pieuses et ferventes, comme Priscille et Claudie dont on parle ici. Elles étaient déjà crucifiées au monde et prêtes à tout souffrir. Mais pour quelle raison, lorsqu'il y avait tant de disciples, saint Paul nomme-t-il ces femmes? C'est sans aucun doute parce qu'elles étaient élevées par leurs sentiments au-dessus des choses de ce monde, parce qu'elles brillaient par leur vertu entre tous les disciples. Son sexe n'est pas pour la femme un obstacle à la vertu. C'est un grand don de Dieu qu'il n'y ait que les choses de ce monde où le sexe de la femme soit pour elle un désavantage; ou, pour dire la vérité, son sexe n'est point un désavantage pour elle-même dans les choses de ce monde. Car la femme n'a pas une petite part dans l'administration, puisqu'elle a pour sa part les affaires domestiques. Sans elle, on peut dire que les affaires publiques mêmes seraient bientôt ruinées. Si elle n'était là pour empêcher le trouble et le désordre de se mettre dans l'intérieur des maisons, les citoyens seraient obligés de rester chez eux et les affaires publiques en souffriraient. Elle n'a donc pas un rôle moins important que l'homme tant dans les affaires du monde que dans les choses spirituelles. Dieu ne lui a pas même ôté la gloire du martyre, et il y en a eu un très-grand nombre qui ont été glorieusement couronnées pour la foi. Elles peuvent même mieux garder la chasteté que les hommes, n'étant pas emportées par des ardeurs aussi violentes. Elles peuvent aussi mieux pratiquer l'humilité, la modestie, et parvenir à cette sainteté « sans laquelle nul ne verra « jamais Dieu ». (Hébr. XII, 14.) On en pourrait dire autant du mépris des richesses et de toutes les autres vertus. — « Tâchez de venir « avant l'hiver ». Comme il le presse! Cependant il ne dit rien pour l'affliger. Il ne dit pas : Avant que je meure, pour ne pas l'attrister, mais « avant l'hiver », de peur que le mauvais temps ne vous retienne. — « Eubule « vous salue, ainsi que Pudens, Lin et Clau« die et tous les autres frères ». Il ne nomme pas les autres, il accorde cet honneur à ceux-ci en considération de leur vertu.

« Que le Seigneur Jésus-Christ soit avec « votre esprit ». Il ne pouvait faire un meilleur souhait que celui-là. Ne vous affligez pas, dit-il, de ce que je vais bientôt mourir. Le Seigneur est avec vous, et non simplement avec vous, mais avec votre esprit : double secours; la grâce de l'Esprit et l'aide de Dieu. Et Dieu ne peut être avec nous sans que la grâce de son Esprit y soit aussi. Si elle nous quittait, comment serait-il avec nous? — « Que « la grâce soit avec nous. Ainsi soit-il ». Saint Paul fait aussi enfin une prière pour lui-même. Il veut dire : Que nous soyons toujours agréables à Dieu, que nous ayons sa faveur et ses dons : avec cela, il n'y aura plus rien de pénible. Celui qui jouit de la vue du prince et qui possède sa faveur, n'a rien à redouter ni à souffrir; de même fussions-nous abandonnés de nos amis, ou tombés dans quelque danger, nous serons insensibles à tout, si cette grâce est avec nous et nous entoure de sa protection.

4. Par quel moyen nous concilier cette grâce? En faisant ce qui plaît à Dieu, et en lui obéissant en tout. Dans les grandes maisons, les serviteurs qui ont le plus de part aux bonnes grâces de leur maître, sont toujours ceux qui, s'oubliant eux-mêmes, ne s'occupent que des affaires de leur maître, mais de toute leur âme et avec ardeur, qui mettent tout en bon ordre non par force et parce qu'on le leur commande, mais par bonne volonté et par affection; qui ont toujours les yeux attachés sur ceux de leur maître; qui courent, qui volent au moindre signe, qui n'ont pas d'affaires ni d'intérêts propres, excepté ceux de leur maître. Le serviteur qui fait de tout ce qu'il a, la propriété de son maître, fait de tout ce qu'a son maître sa propriété particulière. Il commande comme lui dans ses domaines, il est maître comme lui. Les autres serviteurs le respectent; ce qu'il dit, son maître le confirme. Quant aux ennemis, ils le redoutent. Si dans les choses de ce monde, celui qui néglige ses propres intérêts pour prendre ceux de son maître, ne néglige en réalité point ses affaires, mais les avance considérablement, combien cela est-il plus vrai dans les choses spirituelles! Méprisez donc ce qui est à vous, et vous acquerrez ce qui est de Dieu. C'est lui qui vous le commande. Méprisez la terre pour conquérir le ciel. Soyez-y d'esprit et de cœur, et non sur la terre. Faites-vous craindre du côté de l'esprit, non du côté matériel. Si vous vous rendez redoutable du côté du ciel, vous ne le serez pas seulement aux hommes, mais encore aux démons, et

leur prince même ne vous verra qu'en tremblant. Si vous voulez vous faire craindre par vos richesses, les démons vous mépriseront et souvent les hommes. Ce que vous pouvez acquérir sur la terre n'est qu'une récompense vile et servile. Méprisez cela et vous serez grand dans le palais de votre Roi.

Tels étaient les apôtres, pour avoir méprisé une maison servile et les biens de ce monde. Et voyez comme ils commandaient dans le domaine de leur Seigneur et Maître. Qu'un tel, disaient-ils, soit délivré de sa maladie, tel autre, du démon. Liez celui-ci, déliez celui-là. Cela se passait sur la terre et était ratifié dans le ciel. « Tout ce que vous aurez lié sur la « terre, sera lié dans le ciel ». (Matth. XVIII, 18.) Jésus-Christ a donné un plus grand pouvoir à ses serviteurs qu'il ne semblait en avoir lui-même, et il a vérifié ce qu'il avait dit : « Celui qui croit en moi fera de plus grandes « choses que je n'en fais ». (Jean, XIV, 12.) Pourquoi, sinon parce que la gloire de ce que font les serviteurs remonte jusqu'à leur maître, comme parmi les hommes, plus un serviteur est puissant, plus son maître est considéré. Si telle est la puissance du serviteur, dit-on, quelle ne sera pas celle du maître? Mais si un serviteur, négligeant les intérêts et le service de son maître, ne pensait qu'à lui-même, à sa femme, à son fils, à son serviteur et ne travaillait qu'à s'enrichir, et à voler ou attraper par artifice le bien de son maître, n'est-il pas clair qu'il se perdrait bientôt lui-même avec ses richesses mal acquises? Que ces exemples, mes frères, nous rappellent à nous-mêmes et nous empêchent de chercher nos intérêts particuliers, afin d'y pourvoir avec plus de sûreté et d'avantage par le mépris que nous en ferons. Car si nous les négligeons, Dieu s'en occupera; si nous nous en occupons, Dieu les négligera.

Travaillons aux affaires de Dieu et non pas aux nôtres, ou plutôt aux nôtres, puisque les siennes sont les nôtres. Je ne parle pas du ciel matériel, ni de la terre, ni de tout ce qui est dans le monde. Ce sont là des biens qui ne sont pas dignes de lui, et qui appartiennent aux infidèles comme à nous. Quels sont les biens que je dis être les biens de Dieu et les nôtres par lui? C'est la gloire éternelle et le royaume céleste. Saint Paul nous assure que si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui. (II Tim. II, 11.) Nous sommes ses cohéritiers et ses frères. (Rom. VIII, 17.) Pourquoi nous rabaissons-nous vers la terre lorsque Dieu nous relève vers le ciel? Jusques à quand demeurerons-nous volontairement dans notre pauvreté et notre misère? Dieu nous propose le ciel, et nous n'avons des yeux et des désirs que pour la terre. On nous offre le royaume du ciel, et nous aimons mieux la pauvreté sur la terre; on nous offre la vie éternelle, et nous nous consumons à remuer du bois, des pierres et de la terre. Devenez riche, je le veux bien; gagnez et ravissez, il n'y a pas de mal à cela. Il y a un gain qu'on est coupable de ne pas rechercher; il y a vol dont c'est un péché de s'abstenir. Qu'est-ce à dire? « Le royaume des « cieux », dit le Sauveur, « souffre violence, « et ce sont les violents qui le ravissent ». (Matth. XI, 12.) Soyez violent en ce sens; soyez un ravisseur; ce que vous ravissez de la sorte ne diminuera pas. La vertu ne se partage pas, non plus que la piété et le royaume du ciel. La vertu s'augmente à la ravir, c'est le contraire pour les biens corporels. Par exemple, je suppose une cité dans laquelle il y a dix mille citoyens. Si tous ravissent la vertu et la justice, il est clair qu'ils la multiplieront, puisqu'elle sera dans les dix mille tous ensemble. Si au contraire ils ne la ravissent point, ils la diminueront évidemment puisqu'elle ne sera plus nulle part.

5. Comprenez-vous que les vrais biens se multiplient à les ravir, et que les faux biens diminuent? Ne croupissons pas dans une lâche pauvreté, mais enrichissons-nous. La richesse de Dieu consiste dans le grand nombre de ceux qui jouissent de son royaume. « Il est « riche en tous ceux qui l'invoquent ». (Rom. X, 12.) Augmentez donc sa richesse. Vous l'augmenterez si vous ravissez son royaume, si vous le gagnez, si vous l'emportez d'assaut. Il faut réellement pour cela de la violence. Pourquoi? Parce qu'il y a beaucoup d'obstacles à vaincre, les femmes, les enfants, les soucis, les affaires temporelles, après cela les démons, et surtout leur prince, le diable. Il faut donc de la force, il faut de la persévérance. Celui qui fait violence est dans la peine, parce qu'il supporte tout, parce qu'il résiste à la nécessité. Il tente presque à l'impossible. Voilà ce que font les violents, et nous, nous ne tentons pas même le possible,

quand donc obtiendrons-nous quelque chose? Quand posséderons-nous les biens désirables et désirés? « Les violents ravissent le royaume « du ciel ». Il faut réellement de la violence, il faut emporter le ciel de vive force. On ne le gagne pas sans peine, on n'y entre pas sans coup férir. Le violent est toujours sobre, toujours vigilant; il n'a de soins et de pensées que pour ravir ce qu'il désire, et pour épier les occasions.

A la guerre, celui qui veut enlever quelque butin veille toute la nuit, toute la nuit il est en armes. Si pour ravir les biens de cette vie on veille ainsi et on passe toute la nuit sous les armes, comment se fait-il que nous, qui voulons ravir des biens sans comparaison plus désirables et plus difficiles à saisir, les biens spirituels, comment se fait-il que nous dormions même le jour du plus profond sommeil; comment se fait-il que nous soyons toujours sans armes ni cuirasse? Car celui qui demeure dans le péché est un homme qui n'a ni épée ni cuirasse; et celui au contraire qui vit dans la justice est l'homme toujours armé de pied en cap. Nous ne nous revêtons pas de l'aumône comme d'une armure, nous ne tenons pas nos lampes allumées et toutes prêtes, nous ne nous munissons pas des armes spirituelles, nous ne nous informons pas de la voie qui conduit au ciel, nous ne sommes point sobres, ni vigilants, voilà pourquoi nous ne pouvons rien ravir. Celui qui a formé le projet de conquérir une couronne terrestre n'est-il pas prêt à braver mille fois la mort? Néanmoins il s'arme, combine ses plans, et quand il a tout préparé, il marche en avant. Il en est tout autrement de nous, nous voulons ravir tout en dormant, de là vient que nous nous retirons toujours les mains vides.

Jetez les yeux sur les ravisseurs du siècle : voyez comme ils courent, comme ils se hâtent, comme ils renversent tout sur leur passage. Oui, il faut courir; car le démon court après vous, et il crie à ceux qui sont devant vous de vous arrêter. Mais si vous êtes fort, si vous êtes vigilant, vous avez bientôt écarté du pied et de la main tous ceux qui veulent vous prendre, et vous vous échappez comme si vous aviez des ailes. Il ne vous faut qu'un instant pour vous tirer d'embarras, pour traverser la place publique et la foule tumultueuse qui s'y presse, je veux dire la vie d'ici-bas, et pour parvenir dans la région supérieure, c'est-à-dire l'éternité, région où règne le calme, où il n'y a ni tumulte ni obstacle. Quand vous aurez une fois accompli vos violences et enlevé de force ce que vous vouliez, vous n'aurez pas de peine à le conserver, on ne vous l'enlèvera pas. Courons, ne regardons même pas ce qui est devant nos yeux, n'ayons d'autre souci que d'éviter ceux qui veulent nous arrêter, et nous sommes sûrs de conserver intact ce que nous avons ravi. Vous avez, par exemple, ravi la chasteté, n'attendez pas, fuyez, éloignez-vous du diable. S'il voit qu'il ne pourra vous atteindre, il ne vous poursuivra même pas. Autant nous en arrive tous les jours : lorsque nous n'apercevons plus ceux qui nous ont volé quelque chose, nous désespérons de les rejoindre, nous renonçons à les poursuivre et à les faire poursuivre et arrêter, nous les laissons partir tranquilles. Faites de même, courez fort dès le commencement. Dès que vous serez loin du diable, il n'essaiera plus de vous atteindre. Vous pourrez en toute sécurité jouir des biens ineffables que vous avez ravis. Puissions-nous tous les posséder, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, force, honneur et adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. JEANNIN.

COMMENTAIRE
SUR L'ÉPITRE DE SAINT PAUL A TITE.

AVERTISSEMENT.

Les homélies sur l'épître à Tite furent prononcées à Antioche ; Tillemont le prouve très-bien par la citation d'un passage qu'il tire de l'homélie 3e, nombre 2e. Voici ce passage : « Que dire de ces chré« tiens qui jeûnent avec les juifs, qui observent les sabbats ; de ceux qui s'en vont à ces rendez-vous « de superstitions païennes, à Daphné, à la grotte dite de la Matrone, à ce lieu consacré à Saturne dans « la Cilicie ? Dirons-nous qu'ils ont leur bon sens ? Ils ont donc besoin d'une correction sévère ». Ces paroles s'adressent évidemment aux habitants de la ville d'Antioche dans les environs de laquelle se trouvaient le bois de Daphné et la grotte de la Matrone. — On remarque un grand soin dans ces Homélies ; les questions y sont traitées largement. Dans la troisième et dans la cinquième il est question des vices et des crimes des Crétois et des philosophes grecs ; dans la sixième, du martyre accompli dans des circonstances singulières, de deux chrétiens que l'orateur ne nomme pas.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL, SERVITEUR DE DIEU ET APOTRE DE JÉSUS-CHRIST, SELON LA FOI DES ÉLUS DE DIEU ET LA CONNAISSANCE DE LA VÉRITÉ QUI EST SELON LA PIÉTÉ ; SOUS L'ESPÉRANCE DE LA VIE ÉTERNELLE QUE DIEU, QUI NE PEUT MENTIR, AVAIT PROMISE AVANT TOUS LES TEMPS, MAIS QU'IL A MANIFESTÉE EN SON TEMPS PROPRE (SAVOIR) SA PAROLE DANS LA PRÉDICATION QUI M'EST COMMISE PAR LE COMMANDEMENT DE DIEU NOTRE SAUVEUR : A TITE MON VRAI FILS SELON LA FOI QUI NOUS EST COMMUNE, GRACE, MISÉRICORDE ET PAIX DE LA PART DE DIEU ET DE LA PART DE JÉSUS-CHRIST NOTRE SAUVEUR. (I, 1-4.)

Analyse.

1. Différents caractères de l'épître à Tite : qu'il y est souvent question de la grâce de Dieu.
2. Que la prédication doit être accomplie avec confiance. — Ce que c'est qu'un vrai fils dans l'ordre de la grâce.
3. De la difficulté de la charge pastorale. — Malheur à ceux qui élèvent à cette dignité des personnes qui en sont indignes.
4. Que les pasteurs sont en butte à la médisance des peuples, quelques mesures qu'ils prennent pour défendre. Un pasteur peut avoir un soin raisonnable de sa santé.

1. Tite était l'un des plus distingués des compagnons de saint Paul ; s'il n'en avait pas été ainsi, l'apotre ne lui aurait pas confié une île tout entière ; il ne lui aurait pas prescrit de mettre en bon ordre les choses qui restaient à régler, car il dit: « Afin que tu mettes en bon « ordre ce qui reste » ; il n'aurait pas soumis à son jugement tant d'évêques, s'il n'avait pas eu en lui la plus grande confiance. On dit que c'était un jeune homme, parce que saint Paul l'appelle son fils, mais la raison n'est pas convaincante. Je crois que c'est de lui qu'il est fait mention dans les Actes des apôtres. Il était probablement de Corinthe, à moins qu'il n'y en ait eu un autre du même nom. De plus l'apôtre appelle à lui Zénas et il désire qu'Apollon lui soit envoyé, et non celui-ci ; car il témoignait qu'ils auraient plus de courage en présence de l'empereur. Il me semble que saint Paul était en liberté, lorsqu'il écrivit cette épître. Car il ne parle pas de ses persécutions, et sans cesse il revient sur la grâce de Dieu ; on peut le voir à la fin comme au commencement, et c'est là une exhortation à la vertu toute-puissante sur l'esprit de ceux qui croient. N'était-ce pas un grand encouragement pour eux, que de savoir ce qu'ils méritaient, à quel état ils avaient été élevés par grâce, à quelle dignité ils étaient appelés ? Il s'élève aussi contre les juifs ; et s'il s'emporte

contre la nation tout entière, ne vous en étonnez point. Il ne s'y prend pas autrement, lorsqu'il s'agit des Galates. Ne s'écrie-t-il pas : « O Galates insensés ! » Ce ne sont point là les paroles d'une haine injurieuse, mais celles d'un amour ardent. S'il avait agi ainsi dans son intérêt, il serait justement blâmable, mais si c'est par ardeur et par zèle pour la prédication, il n'y a point d'injure. Le Christ lui-même a fait mille reproches aux scribes et aux pharisiens, mais était-ce par un motif intéressé ? non, c'est parce qu'ils perdaient tous les autres. — L'épître est courte, et ce n'est pas sans raison. Par là un hommage est rendu à la vertu de Tite qui nous est représenté comme n'ayant pas besoin de longs discours, mais d'un simple avertissement. Il me semble qu'elle a été écrite avant l'épître à Timothée : il a fait celle-ci vers la fin de sa vie, lorsqu'il était dans les fers; mais au moment où il a composé l'épître à Tite il n'était ni emprisonné, ni enchaîné, car ces mots : « J'ai résolu de « passer l'hiver à Nicopolis », prouvent qu'il n'était pas encore dans les liens; dans son épître à Timothée au contraire il dit souvent qu'il est enchaîné.

Que dit-il donc ? « Paul, serviteur de Dieu « et apôtre de Jésus-Christ, selon la foi des élus « de Dieu ». Voyez-vous comme il se sert indifféremment de ces expressions ? il s'appelle tantôt serviteur de Dieu et apôtre de Jésus-Christ, tantôt serviteur de Jésus-Christ : « Paul, « serviteur de Jésus-Christ ». Ainsi il n'établit aucune différence entre le Père et le Fils. « Selon la foi des élus de Dieu ». Veut-il dire qu'il avait la foi, ou qu'on avait foi en lui ? Je crois qu'il veut dire que les élus lui ont été confiés ; comme s'il disait : Je ne dois pas ma dignité à mes mérites, à mes fatigues et à mes sueurs, mais je dois tout à la bonté de Dieu, qui a mis en moi sa confiance. Ensuite, pour qu'on n'aille pas croire que la grâce se communique sans raison , puisqu'il faut que l'homme y corresponde, et que ce n'était pas sans raison que Paul avait été préféré à d'autres, il ajoute : « Et la connaissance de la vé« rité qui est selon la piété ». C'est parce qu'il avait cette connaissance de la vérité que les élus lui ont été confiés. Mais alors ils lui ont été confiés à bien plus forte raison par la grâce de Dieu, puisque c'est Dieu qui lui a donné cette connaissance. Aussi écoutez Jésus-Christ lui-même : « Ce n'est pas vous qui m'avez « choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis ». (Jean, xv, 16.) De même le bienheureux apôtre saint Paul dit dans un autre endroit : « Je « connaîtrai selon que j'ai été aussi connu » (I Cor. XIII, 12) ; et ailleurs : « Si je puis com« prendre de même que j'ai été compris par « Jésus-Christ ». (Philip. III, 12.) Ainsi, d'abord nous sommes compris, ensuite nous connaissons ; d'abord nous sommes connus, et ensuite nous comprenons ; d'abord nous sommes appelés, et ensuite nous obéissons. Lorsqu'il dit : « Selon la foi », il fait entendre qu'il n'est rien que par les élus. C'est comme s'il disait : C'est pour eux que je suis apôtre, je ne le suis pas pour mes mérites, mais pour l'intérêt des élus. C'est ce qu'il dit ailleurs : « Toutes choses « sont à vous, soit Paul, soit Apollon ». (I Cor. III, 22.)

« Et la connaissance de la vérité qui est « selon la piété ». Il y a en effet une connaissance vraie des choses qui n'est pas selon la piété. Ainsi connaître l'agriculture, connaître les arts, c'est bien véritablement connaître ; mais la connaissance dont il parle, c'est celle qui est selon la piété. « Selon la foi » peut encore avoir été écrit parce qu'ils ont eu la foi comme les autres élus et qu'ils ont connu la vérité : c'est de la foi que vient la connaissance et non des raisonnements. « Sous l'espérance « de la vie éternelle ». Il a dit que la vie présente est toute dans la grâce de Dieu ; il parle maintenant de la vie future, et il met devant nos yeux les récompenses qui nous sont destinées pour les bienfaits que nous avons reçus. Car Dieu veut nous couronner parce que nous avons cru en lui et qu'il nous a dégagés de l'erreur. Vous voyez comme le début de l'épître est rempli de la pensée des bienfaits de Dieu; toute la suite ressemble à ce commencement et elle encourage le juste Tite et ses disciples à supporter les peines. Il n'y a rien en effet de plus utile que de se rappeler sans cesse les bienfaits que Dieu répand soit sur tous les hommes, soit sur chacun de nous. Car si notre zèle s'enflamme, lorsque nous recevons un bienfait d'un ami, ou qu'on nous adresse soit une bonne parole, soit un geste bienveillant, combien plus grande ne doit pas être notre ardeur à obéir, lorsque nous voyons à quels dangers nous avons été exposés, et comment Dieu nous en a toujours délivrés.

« Et la connaissance de la vérité ». Ici il dit « la vérité » par opposition à la figure. Car au-

paravant il y avait bien une connaissance, il y avait bien une piété, seulement elle ne consistait pas dans la vérité, encore moins dans le mensonge, mais dans les images et dans les figures. Il dit très-bien : « Sous l'espérance de « la vie éternelle », parce que l'autre connaissance était pour l'espérance de la vie présente. « Car l'homme qui fera ces choses vivra « par elles ». (Rom. x, 5.) Voyez-vous comme dès le début il donne la mesure de la grâce ? Ceux-là ne sont pas les élus, c'est nous qui le sommes ; et bien qu'autrefois ils aient été appelés les élus, ils ne le sont plus.

« Que Dieu qui ne peut mentir avait promise « avant tous les temps », c'est-à-dire, Dieu ne l'a point promise en changeant sa première pensée, mais il a fait cette promesse dès le principe. C'est ce que l'apôtre a exprimé en beaucoup de passages, comme lorsqu'il dit : « J'ai été mis à part pour annoncer l'Evangile « de Dieu », et ailleurs : « Et ceux qu'il a appe- « lés et ceux qu'il a prédestinés » ; il montre par là notre dignité, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui que Dieu nous aime, mais qu'il nous a aimés auparavant, et il ne faut pas compter pour peu qu'il nous ait aimés auparavant et dès le principe.

2. « Que Dieu, qui ne peut pas mentir, nous « avait promise ». S'il ne peut pas mentir, tout ce qu'il a promis s'accomplira ; s'il ne peut pas mentir, il ne faut pas douter de sa parole, quand même l'accomplissement n'en aurait lieu qu'après notre mort. « Que Dieu, qui ne « peut pas mentir, nous avait promise avant « les temps éternels ». Par cela même qu'il dit : « Avant tous les temps », il montre que cette promesse mérite notre foi. Ce n'est point parce que les juifs ne sont pas venus à la foi, dit-il, qu'il en est ainsi, mais c'est ce qui a été figuré dès le principe. Ecoutez, en effet, ses propres paroles : « Il l'a manifestée dans « son temps propre ». Pourquoi ce retard ? Par une raison providentielle et pour que toutes choses se fissent au moment convenable. « Il « est temps », dit le Prophète, « que l'Eternel « opère ». (Ps. CXVIII, 126.) Par ces mots : « Dans « son temps propre », il faut entendre dans le temps qui convenait, dans le temps qu'il fallait, dans le temps favorable. « Il a manifesté « en son temps propre sa parole dans la prédi- « cation qui m'est commise ». Par là il entend la prédication : car l'Evangile contient toutes choses, les promesses pour le présent et pour l'éternité, la vie, la piété, la foi, tout en un mot. « Dans la prédication », c'est-à-dire ouvertement, avec franchise, car c'est le sens de ces mots : « Dans la prédication ». De même que le héraut élève la voix dans le théâtre en présence de toute l'assistance, de même nous aussi nous prêchons sans rien ajouter du nôtre ; nous ne faisons que répéter ce que nous avons entendu. Car la vertu du héraut consiste à dire à tout le monde comment les choses se sont passées, sans rien retrancher ni ajouter.

Si donc il faut prêcher, il faut le faire avec franchise, autrement serait-ce encore prêcher ? C'est pourquoi le Christ ne dit pas : Parlez sur les toits, mais : « Prêchez sur les toits ». (Matth. x, 27.) Il montre où et comment il faut prêcher. « Qui m'a été commise par le commandement « de Dieu notre Sauveur ». Ces mots : « Qui « m'a été commise », ces autres mots : « Par le « commandement », montrent que la prédication est digne de foi ; que personne donc ne l'entende d'une manière indigne, ni avec dégoût, ni avec impatience. Mais s'il y a commandement, je ne suis pas maître : c'est un ordre que j'exécute. Parmi nos actions, les unes nous appartiennent, les autres, non. Pour ce que Dieu ordonne de dire, nous ne sommes pas maîtres ; mais pour ce qu'il permet, nous sommes libres dans notre parole. Par exemple : « Celui qui dira à son frère, Raca, sera punis- « sable par le conseil », c'est là un commandement ; ou bien : « Si tu apportes ton offrande « à l'autel, et que là il te souvienne que ton frère « a quelque chose contre toi, laisse là ton of- « frande devant l'autel et va d'abord te récon- « cilier avec ton frère, puis viens et offre ton « offrande ». (Matth. v, 22-24). C'est encore là un commandement, un ordre, et si quelqu'un ne s'y conforme pas, il y a nécessité qu'il subisse le châtiment. Mais lorsque Jésus-Christ dit : « Si tu veux être parfait, vends ce que tu « possèdes », ou bien : « Que celui qui peut « comprendre ceci, le comprenne ». (Matth. XIX, 21, 12). Ce n'est pas un commandement, car il laisse l'auditeur libre d'écouter ses paroles, il lui donne à choisir ce qu'il doit faire ou ne pas faire, cela reste en notre pouvoir. Il n'en est pas de même pour les commandements, il faut de toute nécessité les remplir, sous peine d'être puni. C'est ce que saint Paul dit lui-même par ces paroles : « La nécessité m'en est « imposée, et malheur à moi si je n'évangélise « pas ». (I Cor. IX, 16.) Pour moi, je le dirai

bien haut, afin que cette vérité éclate à tous les yeux. Ainsi, si celui qui a été préposé au gouvernement de l'Eglise et qui a été honoré de la dignité d'évêque, n'indique pas au peuple ce qu'il doit faire, il encourt une grande responsabilité; mais le laïque n'est tenu par aucune nécessité de ce genre. C'est pour cette raison que l'apôtre Paul dit : « Selon le commandement de Dieu notre Sauveur ». Et voyez comme la suite s'accorde avec ce que je viens de dire. Paul venait de dire : « Dieu qui « ne ment point »; il dit maintenant : « Par le « commandement de Dieu notre Sauveur ». Si donc il est notre Sauveur, et qu'il nous donne des commandements, par le désir qu'il a de nous sauver, la prédication n'est point une œuvre d'ambition, c'est une mission de foi, c'est un commandement de Dieu notre Sauveur.

« A Tite, mon vrai fils ». Il y a en effet des fils qu'on ne reconnaît point pour ses vrais fils, comme celui dont il est dit : « Si quelqu'un, « qui se nomme frère, est fornicateur, ou avare, « ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ra« visseur, ne mangez pas même avec un tel « homme ». (I Cor. V, 11.) Un tel homme est un fils, mais ce n'est point un vrai fils; c'est un fils, car il a reçu la grâce une fois et il a été régénéré; ce n'est point un vrai fils, car il est indigne de son père, car il se met sous un autre maître. En effet, dans l'ordre de la nature, le vrai fils se distingue du fils illégitime par sa mère, et il porte le nom de son père. Dans l'ordre de la grâce il n'en est pas ainsi, c'est par choix qu'on est fils; aussi appartient-il à celui qui est un vrai fils de ne pas demeurer tel, et à celui qui ne l'est pas, de le devenir. En effet, ce n'est point par la nécessité de la nature que cette question est décidée, c'est par la liberté du choix : de là tant de changements. Onésime, par exemple, était un vrai fils, mais il cessa de l'être pour un temps, parce qu'il devint méchant. Ensuite il le redevint au point que l'apôtre l'appelait ses entrailles.

« A Tite, mon vrai fils, selon la foi qui nous « est commune ». Qu'entend-il par ces mots: « Selon la foi qui nous est commune ? » Après l'avoir appelé son fils et s'être lui-même donné pour un père, pourquoi diminue-t-il et affaiblit-il cet honneur? En voici la raison : « Selon « la foi qui nous est commune », ajoute-t-il, c'est-à-dire, selon la foi je n'ai rien de plus que toi; car elle nous est commune et c'est par elle que toi et moi nous avons été engendrés. Mais alors pourquoi l'appelle-t-il son fils? C'est ou pour montrer seulement qu'il a l'affection d'un père, ou parce qu'il l'a précédé dans l'apostolat, ou parce que Tite a été baptisé par lui. C'est pour cette raison qu'il appelle les fidèles ses fils et ses frères : ses frères, parce qu'ils ont été engendrés par la même foi; ses fils, parce qu'ils ont été engendrés à la foi par son ministère. Lors donc qu'il dit : « Selon la « foi qui nous est commune », il indique qu'il est le frère de Tite.

« Grâce et paix de la part de Dieu le Père et « de Jésus-Christ notre Sauveur ». Après avoir dit : « Mon fils », il ajoute : « De la part de Dieu le « Père », pour élever son âme, et lui apprendre de qui il est fils; il ne se contente pas de dire: « Selon la foi qui nous est commune », il ajoute encore : « De la part de notre Père », et par là il lui montre une fois de plus qu'il est son égal en dignité.

3. Voyez comme il demande pour le maître les mêmes grâces que pour les disciples et la foule des fidèles. C'est qu'il a besoin des mêmes prières, et même il en a plus besoin que les autres, parce qu'il a un plus grand nombre d'ennemis, parce qu'il lui est plus difficile d'éviter la colère de Dieu. Car plus grande est la dignité de celui qui est chargé du saint ministère et plus grands sont ses dangers. Il suffit souvent d'une seule grande œuvre apostolique pour l'élever au ciel, comme aussi d'une seule faute pour le précipiter dans l'enfer. En effet, pour passer sous silence ce qui survient tous les jours, si par amitié ou par quelqu'autre motif, il lui arrive d'élever un indigne à l'épiscopat et de lui confier le gouvernement des âmes dans une grande ville, voyez comme il s'expose aux flammes de l'enfer. Il ne sera pas puni seulement pour toutes les âmes qui périssent, parce que celui qu'il a ordonné manque de piété, mais encore pour toutes les actions de l'évêque indigne. Celui qui dans l'ordre laïque n'était pas religieux, le sera encore bien moins, lorsqu'un tel homme aura le gouvernement des âmes; pour celui qui était pieux auparavant, il lui sera difficile de rester tel sous un indigne pasteur. Car la vaine gloire, l'amour des richesses, l'arrogance ont plus de puissance lorsqu'ils s'autorisent des vices de l'évêque, et de même pour les offenses, les outrages, les insultes et mille autres péchés. Si donc quelqu'un n'est pas

religieux, il le deviendra moins encore dans ces circonstances. Ainsi, lorsqu'on établit un tel homme prince de l'Eglise, on se rend responsable de toutes ses fautes et de toutes celles de la multitude qui lui est confiée. Si quelqu'un scandalise une seule âme, il lui vaudrait mieux qu'on lui pendît une meule d'âne au cou et qu'on le jetât au fond de la mer. Que ne souffrira donc pas celui qui scandalise tant d'âmes, des cités, des peuples entiers, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, de citadins, de laboureurs, ceux qui sont dans sa ville, ceux qui lui sont soumis dans d'autres villes? Si vous dites que sa peine sera triplée, vous ne dites rien, tant sera grand son supplice et son châtiment. L'évêque a donc le plus grand besoin de la grâce et de la paix qui viennent de Dieu ; s'il gouverne la ville sans ce secours, tout est en ruine, tout est perdu, car il n'a pas de gouvernail. Quand il serait habile dans l'art de gouverner, s'il n'a pas ce gouvernail, je veux dire la grâce et la paix qui viennent de Dieu, navires et navigateurs seront submergés.

Aussi, je m'étonne lorsque j'en vois qui désirent un tel fardeau. Homme malheureux, homme infortuné, ne vois-tu donc pas ce que tu désires? Si tu vivais pour toi seul d'une vie inconnue et sans gloire, quand tu commettrais mille péchés, au moins tu n'aurais à rendre compte que d'une seule âme. Voilà à quoi se réduirait ta responsabilité. Mais que tu viennes à obtenir une telle dignité, vois de combien d'âmes tu es responsable au jour du châtiment! Ecoute saint Paul : « Obéissez », dit-il, « à vos conducteurs et soyez-leur sou« mis, car ils veillent sur vos âmes, comme « devant en rendre compte ». (Hébr. XIII, 17.) Et cependant tu désires la dignité du commandement. Quel plaisir trouveras-tu donc dans cette dignité? Je n'en vois pas, car personne dans cette dignité n'est véritablement maître. Comment cela? C'est qu'il est remis à la liberté de ceux qu'on commande, d'obéir ou de désobéir, et s'il veut voir au fond des choses, celui qui a cette ambition, bien loin de marcher vers le commandement, sera l'esclave de mille maîtres, tous opposés dans leurs désirs comme dans leurs paroles. Ce qui est loué par l'un est blâmé par l'autre; ce qui est critiqué par celui-ci, est admiré par celui-là. Qui faut-il écouter? à qui obéir? il est impossible de le voir. L'esclave acheté à prix d'argent s'irrite lorsque son maître lui donne un ordre qui le contrarie, mais toi, lorsque tant de maîtres te donneront les ordres les plus contraires, si tu le supportes avec peine, pour cela même tu seras puni et tu déchaîneras toutes les langues contre toi. Est-ce là, je t'en prie, est-ce là une dignité? est-ce là un commandement? est-ce là un pouvoir?

4. L'évêque ordonne qu'on donne de l'argent; si celui qui lui est soumis s'y refuse, non-seulement il n'en apporte pas, mais pour qu'on ne puisse pas lui reprocher la tiédeur de son zèle, il accuse l'évêque. Il vole, dit-il, il pille, il absorbe la substance des pauvres, il dévore les ressources des indigents. Mets fin à ses injures et dis-lui : Jusqu'à quand médiras-tu? Tu ne veux pas donner d'argent? Personne ne t'y force, personne n'emploie la violence, pourquoi t'emporter en injures contre celui qui te conseille et qui t'exhorte? Mais quelqu'un tombe dans la misère, et il ne lui tend pas la main, soit qu'il ne le puisse pas, soit qu'il ait autre chose à faire. On ne lui fait pas grâce, ce sont de nouvelles récriminations, pires encore que les premières. Est-ce là gouverner? dit-on. Et il ne peut pas même se venger, car les fidèles sont ses entrailles. Or, de même que si les entrailles se gonflent et donnent mal à la tête et à tout le reste du corps, nous n'osons pas nous venger, car nous ne pouvons pas prendre le fer pour les déchirer : de même si quelqu'un de ceux qui nous sont soumis tient cette conduite, et par des accusations de ce genre nous fait souffrir et gémir, nous n'osons pas nous venger, car cela est loin des sentiments d'un père, il nous faut supporter notre douleur, jusqu'à ce qu'ils reviennent à de bonnes pensées.

L'esclave acheté à prix d'argent a une tâche qui lui est imposée; lorsqu'il l'a finie, il est le reste du temps maître de lui-même. Mais l'évêque est tiraillé de toutes parts, on exige de lui beaucoup de choses qui dépassent ses forces ; s'il n'est pas éloquent, ce ne sont que des murmures; s'il est éloquent, ce sont de nouvelles accusations, c'est un homme vain ; s'il ne ressuscite pas les morts, c'est un homme de rien, celui-ci est un juste, mais lui non. S'il prend une nourriture modérée, autres accusations, il devrait suffoquer, dit-on; si quelqu'un l'a vu prendre un bain, nombreux reproches, il n'est pas digne de voir la lumière du soleil. Car s'il fait les mêmes choses que

moi, s'il se baigne, s'il boit et s'il mange, s'il a des habits, s'il prend soin de sa maison et de ses serviteurs, pourquoi est-il élevé au-dessus de moi? Voilà qu'il a des domestiques pour le servir, un âne pour le traîner : pourquoi est-il élevé au-dessus de moi? — Dis-moi donc : ainsi il ne faut pas qu'il ait un serviteur, mais il doit allumer son feu lui-même, aller chercher son eau, couper son bois, aller au marché? quelle honte! Les apôtres, ces saints hommes, ne veulent pas que celui qui est assidu dans la prédication se mette au service des veuves, ils croient que c'est une occupation indigne de lui, et toi tu le rabaisses au nombre de tes domestiques! Mais puisque tu lui traces ainsi sa conduite, pourquoi ne te présentes-tu pas pour t'occuper de ces soins? Dis-moi : ne te rend-il pas de plus grands services que toi qui t'occupes des choses du corps? Pourquoi n'envoies-tu pas ton esclave pour le servir? Le Christ a lavé les pieds de ses disciples : crois-tu donc faire quelque chose de si admirable, parce que tu fournirais à son train de maison? Mais tu n'y fournis pas et tu l'empêches d'y fournir. Quoi donc? est-ce qu'il doit vivre du ciel? Dieu ne le veut pas ainsi. Mais tu vas me dire : Les apôtres ont-ils eu des hommes libres pour les servir? Veux-tu donc savoir comment les apôtres ont vécu? Ils voyageaient, et des hommes, des femmes libres s'employaient corps et âme pour leur donner du repos. Ecoute l'exhortation et les paroles de l'apôtre Paul : « Ayez de l'estime « pour ceux qui sont tels que lui. Car il a été « proche de la mort pour le service de Jésus-« Christ, n'ayant eu aucun égard à sa propre « vie, afin de suppléer au défaut de votre ser-« vice envers moi ». (Philip. II, 29.) Entends-tu ce qu'il dit? Toi cependant tu n'oses pas, je ne dis point supporter un péril, mais même prononcer une seule parole en faveur de ton père spirituel. Mais, dis-tu, il ne doit pas prendre de bains. Pourquoi, dis-moi? où cela est-il défendu? Ce n'est certes pas une belle chose que la malpropreté. Nulle part nous ne voyons qu'on fasse un crime de ces soins, pas plus qu'on ne les admire.

Ce n'est pas sur ces choses, mais sur d'autres que portent les prescriptions faites aux évêques par l'apôtre Paul; il veut qu'ils soient irrépréhensibles, tempérants, décents, hospitaliers, savants dans la doctrine. Voilà ce qu'exige l'apôtre, ce qu'il faut demander à l'évêque et rien de plus. Tu n'es pas plus diligent que saint Paul, que dis-je? tu n'es pas plus diligent que le Saint-Esprit. S'il est violent, adonné au vin, cruel et inhumain, accuse-le; voilà des vices indignes d'un évêque. S'il vit dans la mollesse, tu peux encore lui en faire un crime. Mais s'il prend soin de son corps pour te servir et t'être utile, l'en blâmeras-tu? Ne sais-tu pas que la mauvaise santé du corps ne nuit pas moins à nous-même et à l'Eglise que la mauvaise santé de l'âme? Pourquoi saint Paul s'en occupe-t-il dans son épître à Timothée? « Use d'un peu de vin à cause de ton « estomac et des maladies que tu as souvent ». (I Tim. v, 23.) Voilà ce qu'il dit, car si, pour exercer la vertu, nous n'avions besoin que du seul secours de l'âme, il serait inutile de soigner son corps. Demandons-nous pourquoi nous sommes ainsi nés. Mais du moment que le corps est très-utile, le négliger ne serait-ce pas d'une extrême démence? Car supposons un homme honoré de la dignité épiscopale, chargé du gouvernement de l'Eglise, vertueux et orné de toutes les qualités que doit avoir un évêque, mais d'une santé débile et toujours au lit, à quoi pourra-t-il être bon? Quel voyage pourra-t-il entreprendre? Quelle inspection pourra-t-il faire? Qui pourra-t-il blâmer? Qui pourra-t-il avertir?

Si j'ai tenu ce discours, c'est pour que vous appreniez à ne plus blâmer témérairement vos pasteurs, mais à les entourer de déférence et de respect, et que, si quelqu'un est rempli du désir d'obtenir une telle dignité, la considération de toutes ces accusations éteigne son désir. Car c'est assurément un grand péril et pour lequel il est besoin de la grâce et de la paix de Dieu. Je vous en prie, demandez-la pour nous comme nous la demandons pour vous, afin que les uns et les autres, couronnés par la vertu, nous obtenions les biens qui nous ont été promis en Jésus-Christ qui partage avec le père et le Saint-Esprit la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

LA RAISON POUR LAQUELLE JE T'AI LAISSÉ EN CRÈTE, C'EST AFIN QUE TU METTES EN BON ORDRE LES CHOSES QUI RESTENT A RÉGLER, ET QUE TU ÉTABLISSES DES PRÊTRES DE VILLE EN VILLE, SUIVANT CE QUE JE T'AI ORDONNÉ; NE CHOISISSANT AUCUN HOMME QUI NE SOIT IRRÉPRÉHENSIBLE, MARI D'UNE SEULE FEMME, ET DONT LES ENFANTS SOIENT FIDÈLES ET QUI NE SOIENT PAS ACCUSÉS DE DISSOLUTION, NI DÉSOBÉISSANTS. (I, 5, 6-11.)

—

Analyse.

1. Travaux auxquels se livraient les apôtres. — Devoirs des pasteurs.
2. Portrait de l'évêque tel que le veut saint Paul. — Que saint Paul a eu plus de pouvoir que Platon et tous les philosophes.
3. Combien est difficile le mépris des honneurs.
4. Ce n'est pas l'honneur et la gloire de ce monde que l'on doit rechercher.

1. Toute la vie des anciens était en action et en lutte; il n'en est pas de même de la nôtre, elle est pleine de négligence. Ceux-là savaient qu'ils avaient été mis au monde pour travailler en se conformant à la volonté du Créateur; mais nous, il semble que nous soyons nés pour manger, boire et vivre dans la mollesse, tant nous faisons peu de cas des choses spirituelles! Je ne parle pas des apôtres seulement, mais encore de ceux qui sont venus après eux. Voyez-les donc parcourir tous les pays, et, se livrant tout entiers à cette occupation, vivre toujours sur la terre étrangère : on croirait qu'ils n'avaient pas de patrie sur la terre.

Ecoutez ce que dit le bienheureux Paul : « La raison pour laquelle je t'ai laissé en « Crète » : il semble que se distribuant le monde tout entier, comme ils eussent fait pour une seule maison, ils administraient ainsi toutes choses et étendaient leur vigilance à tous les lieux, l'un se chargeant de telle région et l'autre de telle autre. — « La raison « pour laquelle je t'ai laissé en Crète, c'est « afin que tu mettes en bon ordre les choses « qui restent à régler ». Il ne prend pas un ton de commandement : « Afin que tu mettes « en bon ordre », dit-il. Voyez-vous comme il a l'âme pure de toute jalousie, comme il recherche partout l'intérêt de ses disciples, comme il ne se demande pas si c'est lui ou un autre qui gouvernera? Là où il y avait le plus de dangers et de difficultés il allait en personne mettre les choses en ordre. Mais ce qui rapportait plus de gloire sans mériter autant d'éloges, il le confie à son disciple, j'entends par là l'ordination des évêques et toutes les autres choses qui avaient besoin d'être redressées, ou plutôt, pourrait-on dire, qui avaient besoin d'une plus grande perfection. — Que dis-tu, je t'en prie? Il mettra en bon ordre ce qui t'est soumis, et tu ne regardes pas cela comme une honte ni comme un déshonneur pour toi? Pas le moins du monde, car je ne pense qu'à l'intérêt de l'Eglise; et que ce soit par moi ou par un autre que tout aille bien, peu m'importe. — Tels doivent être les sentiments d'un bon pasteur, il ne doit pas rechercher sa propre gloire, mais l'utilité de tous. — « Et que tu établisses des prêtres de ville en « ville », cela veut dire des évêques, comme nous l'avons expliqué ailleurs. — « Suivant « que je t'ai ordonné, ne choisissant aucun « homme qui ne soit irrépréhensible ». — « De « ville en ville », dit-il, car il ne voulait pas que toute l'île fût à la charge d'un seul, mais chacun devait avoir sa part de soucis et d'inquiétudes. En effet, la fatigue serait moins grande et les fidèles seraient gouvernés avec plus de sollicitude du moment qu'un seul maître ne se contenterait pas de parcourir un grand nombre d'églises, mais que chacune d'elles serait confiée à un évêque et embellie par ses soins.

« Ne choisissant aucun homme qui ne soit « irrépréhensible, mari d'une seule femme, et « dont les enfants soient fidèles, et qui ne « soient pas accusés de dissolution, ni déso- « béissants ». Pourquoi nous offre-t-il ce portrait? Il ferme la bouche aux hérétiques qui condamnent le mariage, en montrant que l'union des époux n'est point blâmable, et qu'elle est au contraire si honorable qu'un homme marié peut monter sur le siége épiscopal. Mais

en même temps il flétrit les incontinents en ne leur permettant pas d'obtenir cette dignité après un second mariage. Car comment l'homme qui n'a gardé aucun amour pour la femme qu'il a perdue, pourra-t-il être un bon pasteur de l'église? Quels reproches ne l'atteindront pas? Vous savez tous en effet, vous savez qu'un mariage en secondes noces, bien qu'il ne soit pas interdit par les lois, offre pourtant matière à de nombreuses accusations. — Ainsi il ne veut point qu'un pasteur se présente devant les fidèles avec une seule tache. C'est pourquoi il dit : « Aucun homme « qui ne soit irrépréhensible ». C'est-à-dire dont la vie soit pure de toute faute et qui n'offre aucune prise à celui qui voudra l'examiner. Ecoutez les paroles de Jésus-Christ : « Si la « lumière qui est en toi n'est que ténèbres, « combien seront grandes les ténèbres mê« mes ». (Matth. VI, 23.) — « Dont les enfants « soient fidèles et qui ne soient pas accusés de « dissolution, ni désobéissants ». Considérons comme il porte sa sage prévoyance jusque sur les enfants. En effet, comment celui qui n'a pu former ses enfants, formerait-il les autres? Si ceux qu'il a eus dès leurs premiers jours avec lui, qu'il a nourris, et sur lesquels la loi et la nature lui donnent autorité, il n'a pas pu les instruire, comment pourra-t-il être utile aux autres? Si le père n'avait pas eu la plus grande négligence, il n'aurait pas souffert que ceux qui étaient sous son autorité devinssent méchants. Il n'est pas possible, non il n'est pas possible qu'après avoir été élevé dès les premières années avec la plus grande sollicitude, qu'après avoir été entouré des plus grands soins, on devienne pervers : car il n'y a pas de défauts naturels que ne puisse vaincre une telle diligence. Si, ne plaçant qu'en seconde ligne l'éducation de ses enfants, un père s'applique à acquérir des richesses et a plus d'amour pour elles que pour sa famille, c'est un homme indigne. Car si malgré la loi de la nature il a eu tant d'insensibilité ou de démence qu'il s'est montré plus inquiet pour ses biens que pour ses enfants, comment pourrait-il monter sur le trône épiscopal et mériter une telle dignité? S'il n'a pas pu corriger ses enfants, quelle insouciance ne peut-on pas lui reprocher? S'il ne s'en est pas occupé, quelle insensibilité ne peut-on point blâmer en lui? Comment donc celui qui n'a pas pris soin de ses enfants, prendra-t-il soin des étrangers? Et l'apôtre ne dit pas seulement que les fils de l'évêque ne doivent pas être dissolus, mais il ne veut pas même qu'on puisse les accuser de l'être ni qu'ils aient une mauvaise réputation. « Car il faut que l'évêque soit irrépréhensible, « comme étant dispensateur dans la maison de « Dieu, non superbe, non colère, non sujet au « vin, non batteur (7) ».

2. Un prince séculier, qui commande par la loi et par la contrainte, ne gouverne pas souvent d'après les désirs de ceux qui lui sont soumis, et c'est naturel. Mais un évêque qui doit son autorité à des gens qui la lui ont accordée de leur plein gré et qui lui sont reconnaissants de l'avoir acceptée, s'il se conduit de telle sorte qu'il ne fasse rien que par ses propres idées, sans rendre aucun compte à personne, il exerce bien plutôt un pouvoir tyrannique qu'une magistrature populaire. « Car il faut », dit l'apôtre, « que l'évêque soit irrépréhensible, comme « étant dispensateur dans la maison de Dieu, « non attaché à son sens propre, non colère ». Comment en effet apprendra-t-il aux autres à vaincre un vice qu'il n'a pas pu s'apprendre à détruire en lui? Sa charge le fera entrer dans nombre de difficultés qui aigriraient et mettraient hors de lui un homme plus patient : elle lui donnera mille occasions de céder à la colère. S'il n'y est pas préparé d'avance, on ne pourra pas le souffrir, et le plus souvent dans l'exercice de son ministère il portera le trouble et la ruine partout. — « Non porté au vin, non « batteur ». Il parle ici de l'évêque qui injurie : or il faut plutôt agir par l'exhortation que par le reproche, mais par l'injure, jamais. Car, dites-moi, quelle nécessité y a-t-il d'injurier? Il faut effrayer par la menace de l'enfer et inspirer une grande terreur. Mais celui qu'on injurie, prend plus d'audace encore et méprise davantage celui qui le traite ainsi. Rien ne porte au mépris comme l'injure : elle déshonore celui qui s'en rend coupable, et ne lui permet pas d'inspirer le respect. Il faut que l'évêque parle avec une grande piété, qu'il rappelle les pécheurs à la pensée du jugement dernier, et que jamais l'injure ne le souille. S'il y en a qui l'empêchent de remplir son ministère, alors il doit agir avec toute son autorité. « Non batteur », dit-il. Le maître est le médecin des âmes, or le médecin ne frappe point, il ranime et guérit celui qui a été frappé.

« Non porté à un gain honteux, mais hos« pitalier, aimant les gens de bien, sage, juste,

« saint, continent, retenant fortement la pa- « role de la vérité comme elle lui a été ensei- « gnée (8, 9) ». Voyez-vous quelle haute vertu il requiert? « Non porté à un gain déshon- « nête », c'est-à-dire montrant un grand mépris pour les richesses. « Hospitalier, aimant « les gens de bien, sage, juste, saint» : il fait entendre qu'il doit abandonner tout son bien à ceux qui ont besoin. « Continent » : il n'entend point par là celui qui se livre au jeûne, mais celui qui réprime les désirs coupables de sa langue, de sa main, de ses yeux. Car la continence consiste à ne se laisser entraîner par aucun vice. « Retenant fortement la pa- « role fidèle de la vérité, comme elle lui a été « enseignée ». Par « fidèle » il veut dire vrai ou qui nous a été transmis par la foi, qui n'a besoin ni de raisonnements ni de recherches. « Retenant fortement ». C'est-à-dire, prenant d'elle un soin inquiet, faisant d'elle toute son occupation. Mais quoi, s'il n'a aucune culture profane? C'est pour cela qu'il dit : « La parole comme elle lui a été enseignée. « Afin qu'il soit capable d'exhorter et de con- « vaincre les contradicteurs » ; il n'est donc pas besoin de l'éclat des expressions, ce qu'il faut c'est l'intelligence, c'est la connaissance des Ecritures, c'est la force des pensées.

Ne voyez-vous pas que saint Paul qui a converti le monde, a eu plus de pouvoir que Platon et que tous les autres ensemble? Mais c'est par les miracles, direz-vous? Ce n'est point par les miracles seuls, car si vous parcourez les Actes des apôtres, vous le verrez en beaucoup d'endroits remporter la victoire même avant tout miracle. — « Afin qu'il soit capable d'exhorter « par la saine doctrine », c'est-à-dire pour protéger les fidèles et pour renverser les ennemis. — « Et de convaincre les contradicteurs », c'est qu'en effet sans cela il n'y a rien. Car celui qui ne sait pas combattre un adversaire, asservir toute intelligence à l'obéissance de Jésus-Christ, et faire tomber les faux raisonnements; celui qui ne sait pas enseigner la vraie doctrine, que celui-là s'éloigne du trône apostolique. Les autres qualités requises on les trouvera dans les fidèles, comme d'être irrépréhensible, d'avoir des enfants obéissants, d'être hospitalier, juste, saint : mais ce qui est surtout le propre du docteur, c'est qu'il puisse instruire par sa parole ; cependant c'est ce dont on ne prend aucun souci aujourd'hui.

« Car il y en a plusieurs qui ne veulent point « se soumettre, vains discoureurs et séducteurs « d'esprits, principalement ceux qui sont de la « circoncision (10), auxquels il faut fermer la « bouche ». Voyez-vous comme il montre la cause de leur perversité? C'est qu'ils voudraient commander au lieu d'être commandés, car c'est là ce que l'apôtre a fait entendre. Si donc tu ne peux pas les persuader, ne leur donne pas les saints ordres, mais impose-leur silence dans l'intérêt des autres. De quelle utilité seraient-ils, s'ils n'obéissent pas, que dis-je, s'ils sont insoumis? Mais pourquoi leur fermer la bouche? C'est qu'il y va de l'intérêt des autres.

« Et qui renversent les maisons tout entiè- « res, enseignant pour un gain déshonnête « des choses qu'on ne doit point enseigner (11) ». Si celui qui a reçu mission d'enseigner, n'est pas capable de les combattre et de leur imposer silence lorsqu'ils se conduisent si effrontément, il deviendra lui-même cause de la perdition de tous ceux qui périront. Car si l'on nous exhorte par ces paroles : « Ne cherche « pas à devenir juge, si tu ne peux détruire « l'injustice » (Ecclés. VII, 6), on pourrait dire ici avec bien plus de raison encore : Ne cherche pas à devenir évêque, si tu n'es pas capable d'une telle dignité ; au contraire, si l'on te forçait à l'être, refuse. Voyez-vous comme partout c'est l'amour de l'argent et le désir d'un gain déshonnête qui est le principe de tous les désordres? « Ils enseignent pour un gain dés- « honnête des choses qu'on ne doit point en- « seigner ».

3. Il n'y a rien que ces vices n'ébranlent, car de même qu'un vent violent, lorsqu'il s'abat sur une mer calme, la trouble jusque dans ses profondeurs, au point que les flots charient le sable, de même ceux-ci, une fois entrés dans l'âme, la bouleversent de fond en comble, l'aveuglent et lui enlèvent sa clairvoyance. Cela est surtout vrai du fol amour de la gloire. Pour les richesses il est facile à qui le veut de les mépriser, mais dédaigner un honneur qui nous est accordé par un grand nombre d'hommes, voilà qui exige un grand courage, une grande philosophie, une âme angélique et qui s'élève jusqu'au sommet du ciel. Il n'y a pas, non il n'y a pas un seul vice qui ait une puissance aussi tyrannique, et qui règne ainsi partout. Car il règne partout, ici plus, là moins, mais partout cependant. Comment pourrons-nous donc le vaincre, sinon tout à fait, au

moins en partie? Ce sera en nous tournant vers le ciel, en ayant l'image de la Divinité sous les yeux, en élevant notre pensée au-dessus des choses de la terre. Toutes les fois que vous vous sentirez tenté du désir de la gloire, pensez que vous l'avez acquise, considérez à quoi elle se termine enfin, et comprenez qu'elle n'est rien. Voyez quels maux elle traîne après elle et de quels biens elle nous prive. Vous supporterez les fatigues, vous affronterez les dangers, mais le prix de vos efforts, mais la récompense vous échappera. Songez que la plupart des hommes sont méchants, et méprisez leur gloire. Car prenez-les un à un, voyez quels ils sont, vous trouverez que les honneurs sont ridicules, et qu'ils sont moins une gloire qu'une honte : ensuite élevez votre pensée vers le trône de Dieu. Lorsque vous aurez fait une bonne action, si vous pensez que vous devez la montrer aux hommes, si vous recherchez des spectateurs pour qu'elle soit vue, songez que Dieu la voit, et réprimez tous ces désirs. Eloignez votre pensée de la terre pour la porter vers le céleste séjour.

Si les hommes vous louent, plus tard ils vous blâmeront, ils vous porteront envie, ils vous déchireront ; supposons qu'il n'en soit rien, du moins leurs éloges ne vous rapporteront aucun avantage. En Dieu rien de semblable : il aime à nous louer de nos bonnes œuvres. Vous avez bien parlé et vous avez été applaudi : quel profit en retirez-vous? Si vous avez été utile à ceux qui vous applaudissent, si vous les avez convertis, si vous les avez rendus meilleurs, si vous les avez guéris de leurs plaies, il faut vous réjouir assurément non pas des éloges qu'ils vous donnent, mais d'une conversion si belle et si merveilleuse. Mais si malgré leurs louanges continuelles et le tumulte de leurs battements de mains, ils ne retirent aucun fruit de ce qu'ils louent, il faut plutôt gémir sur leur sort, en voyant que leurs applaudissements seront leur condamnation. Du moins votre piété sera-t-elle une gloire pour vous? Si vous êtes pieux et que vous n'ayez conscience d'aucune faute, vous devez être content non point de paraître ce que vous êtes, mais d'être ce que vous paraissez. Que si, sans être pieux, vous êtes honoré par les hommes, songez que vous ne les aurez pas pour juges au dernier jour, mais que Celui qui vous jugera connaît les ténèbres et leurs mystères. Oui, si, lorsque vous avez conscience de vos fautes, vous paraissez pur à tous les yeux, non-seulement il ne faut pas vous réjouir, mais bien plutôt devez-vous pleurer et pleurer amèrement sur vous-même, en pensant à ce jour où tout sera révélé, où les ténèbres montreront leurs secrets à la lumière. Vous possédez de la gloire? dépouillez-vous-en, dans la conviction qu'il vous faudra payer ces hommes. Personne ne vous honore? Et bien, vous devez même vous en réjouir : car Dieu n'ajoutera pas un nouveau reproche à tous ceux qu'il vous fera, il ne pourra pas vous blâmer d'avoir joui de la gloire. Ne voyez-vous pas en effet que l'Eternel, dans l'énumération de tant de bienfaits méconnus, met encore ceci en ligne de compte? « J'ai », dit-il par la bouche d'Amos, « suscité quelques-« uns d'entre vous pour être prophètes, et quel-« ques-uns d'entre vos jeunes gens pour être « nazaréens ». (Amos, II, 11.) Ainsi, pour tout le moins vous aurez cet avantage, que vous ne serez pas exposé à de plus grands supplices. Car n'êtes-vous pas honoré en cette vie? êtes-vous méprisé? ne fait-on de vous aucun cas? que dis-je! êtes-vous insulté et outragé? ce dédommagement vous reste, qu'on ne vous demandera pas compte des honneurs que vous auront accordés vos compagnons d'esclavage. Mais vous retirez de là bien d'autres avantages : rabaissé et humilié comme vous l'êtes, vous ne pouvez pas, quand même vous le voudriez, céder à l'orgueil, lorsque vous portez votre attention sur vous-même. Pour celui au contraire qui jouit de grands honneurs, outre qu'il aura de terribles dettes à solder, il se laisse aller à l'arrogance et à la vaine gloire, et il se fait l'esclave des hommes. De plus, à mesure que sa puissance s'étend, il est obligé de faire beaucoup de choses qui lui déplaisent.

4. Convaincus qu'il est préférable pour nous d'agir ainsi, ne recherchons pas les dignités, et si on nous les offre, rejetons-les, faisons effort pour nous en éloigner, et étouffons nos désirs ambitieux. Je le dis à ceux qui gouvernent comme à ceux qui sont gouvernés. Car l'âme qui désire les honneurs et la réputation, ne verra pas le royaume des cieux. Ce n'est pas moi qui le dis, ce ne sont point mes paroles, ce sont celles du Saint-Esprit; elle ne le verra pas, quand même elle aurait pratiqué la vertu. Car, dit l'Ecriture, « ils ont « reçu leur récompense ». (Matth. VI, 5.) Mais

pour celui qui n'a pas eu sa récompense, comment ne verrait-il pas le royaume des cieux ? Je ne défends pas qu'on recherche la gloire, mais je veux que ce soit la vraie gloire, celle qui vient de Dieu : « Sa gloire », dit l'apôtre, « n'est pas des hommes, mais de Dieu ». (Rom. II, 29.) Soyons pieux loin des regards, sans faste, sans appareil, sans hypocrisie. Au loin la toison de la brebis ! Efforçons-nous plutôt d'être des brebis véritables. Il n'y a rien de plus vil que la gloire humaine. Car, dites-moi, si vous voyiez une multitude d'enfants encore à la mamelle, désireriez-vous leurs louanges ? Vous devez avoir ces sentiments à l'égard de tous les hommes pour ce qui concerne les honneurs ; et voilà pourquoi on les appelle une vaine gloire. Voyez les masques que les comédiens portent sur la scène : comme ils sont beaux et brillants ! comme on les a façonnés avec le dernier soin pour leur donner la perfection de la forme ! Pourriez-vous dans la vie réelle me montrer tant de beauté ? Non sans doute. Mais quoi ? votre amour se porte-t-il sur quelque chose de semblable ? Non, dites-vous. Pourquoi ? Parce que ces masques sont vains, et qu'ils imitent, sans l'avoir, la vraie beauté.

Il en est de même de la gloire, et cette beauté qu'elle imite, elle ne l'a pas. Seule la vraie gloire subsiste, c'est celle qui est dans le fond de notre nature. Mais pour celle qui brille au dehors, elle cache souvent la laideur, elle la cache, dis-je, dans les hommes, et souvent jusqu'au soir. Mais détruisez le théâtre, arrachez les masques, et chacun paraît ce qu'il est. N'allons donc pas chercher la vérité pour ainsi dire sur la scène et dans l'hypocrisie. Dites-moi en effet ce qu'il y a d'utile à être vu de la multitude ? C'est une vaine gloire et rien de plus ; car rentrez chez vous, et trouvez-vous seul, la voilà tout entière évanouie aussitôt. Vous vous êtes montré dans l'agora, et tous les regards se sont tournés vers vous : eh bien, et après ? Il n'y a plus rien, elle s'est éclipsée, elle a fui comme la fumée qui se dissipe. Pouvons-nous aimer ainsi l'instabilité même ? Quelle démence ! quelle folie ! ne pensant qu'à une chose, demandons-nous seulement quelles louanges nous donnera Dieu. Si c'est là ce qui fixe notre attention, jamais nous ne rechercherons les honneurs qui viennent des hommes ; et, s'ils viennent d'eux-mêmes à nous, nous les dédaignerons, nous nous en moquerons, nous les mépriserons ; et quand nous trouverons un lingot d'or, nous aurons les sentiments que nous éprouverions devant de la boue. Que personne donc ne vous loue, car cela ne vous servira de rien, et s'il vous blâme, cela ne saurait vous nuire. A la louange qui vous viendra de Dieu sera jointe une récompense, et à son blâme un châtiment : mais de la part des hommes, blâme et louange, tout est vain.

C'est même en cela que nous sommes égaux à Dieu, car Dieu n'a pas besoin des louanges des hommes : « Je ne tire point ma gloire des « hommes », dit-il. (Jean, v, 41.) Est-ce là peu de chose, dites-moi ? Lorsque vous ne pourrez pas arriver à mépriser la gloire, dites-vous qu'en la méprisant vous serez égaux à Dieu et aussitôt vous la mépriserez. Il n'est pas possible que celui qui est esclave de l'honneur, ne le soit pas de toutes choses, il est même plus esclave que les esclaves eux-mêmes. Car nous ne faisons pas faire à nos esclaves tout ce que la gloire exige de ceux qu'elle tient sous ses lois. Elle nous force à dire et à souffrir des choses honteuses, pleines de déshonneur ; et c'est surtout lorsqu'elle voit qu'on lui obéit, qu'elle se montre plus tyrannique dans ses ordres. Fuyons donc, fuyons, je vous en prie, cette servitude. Mais, dira-t-on, comment le pourrons-nous ? Si nous avons de sages pensées sur ce monde, si nous le regardons comme un rêve et une ombre, et rien de plus, nous en viendrons facilement à bout, et nous ne nous laisserons prendre par la gloire ni dans les petites, ni dans les grandes choses. Mais si nous ne la méprisons pas dans les petites, nous succomberons facilement dans les grandes. Ecartons donc loin de nous les sources de cette funeste passion, je veux dire la sottise et la bassesse de l'âme. Si nous prenons des sentiments sublimes, nous pourrons mépriser la gloire qui vient de la multitude, élever notre pensée vers le ciel, et gagner les récompenses éternelles. Puissions-nous les obtenir tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui partage avec le Père et le Saint-Esprit la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

QUELQU'UN D'ENTRE EUX, QUI ÉTAIT LEUR PROPRE PROPHÈTE, A DIT : LES CRÉTOIS SONT TOUJOURS MENTEURS, DE MAUVAISES BÊTES, DES VENTRES PARESSEUX. CE TÉMOIGNAGE EST VÉRITABLE ; C'EST POURQUOI REPRENDS-LES VIVEMENT, AFIN QU'ILS SOIENT SAINS EN LA FOI, NE S'ADONNANT PAS AUX FABLES JUDAÏQUES ET AUX COMMANDEMENTS DES HOMMES QUI SE DÉTOURNENT DE LA VÉRITÉ. (I, 12, 13 ; II, 1.)

—

Analyse.

1. Citation d'un poète grec : sens de cette citation, et pourquoi saint Paul y a recours.
2. Rois-mages, pourquoi conduits par une étoile.
3. En quoi consistent la véritable pureté et la véritable impureté.
4. Que toutes les impuretés marquées autrefois par la loi n'étaient que des figures et des ombres. — Qu'il n'y a proprement que le péché qui soit impur.

1. Il y a ici plusieurs choses à se demander, d'abord, quel est celui qui a parlé ainsi ; ensuite, pourquoi saint Paul s'est servi de ces paroles ; enfin, pourquoi il s'est appuyé sur un témoignage profane. En expliquant encore quelques autres points, nous donnerons ainsi la réponse qui convient. Comme l'apôtre parlait un jour aux Athéniens, il leur cita l'inscription qu'il avait lue sur un autel : « Au « Dieu inconnu », et un peu plus loin il ajouta : « Car nous sommes aussi sa race, selon ce « que quelques-uns même de vos poètes ont « dit ». C'est Epiménide qui parlait ainsi des Crétois, et lui-même était Crétois. Mais il faut vous dire pour quelle raison il a parlé ainsi ; or voici comment les choses se sont passées. Les Crétois ont un tombeau de Jupiter avec cette inscription : Ici repose Zas, qu'on appelle Zeus (Jupiter). Le poète, rapportant cette inscription, trouva une occasion de se moquer des mensonges des Crétois ; mais dans ce qui suit il poussa encore plus loin la moquerie : « O roi, les Crétois t'ont construit un « tombeau, toi cependant tu ne meurs pas, « car tu es immortel ». Si ce témoignage est vrai, voyez combien est grave la conséquence qui en découle. En effet, si le poète est dans la vérité, lorsqu'il leur reproche de mentir parce qu'ils prétendent que Jupiter est mort, et c'est ce que rapporte l'apôtre, le danger est grand. Prêtez ici toute votre attention, je vous prie, mes frères. Le poète dit que les Crétois mentent lorsqu'ils prétendent que Jupiter est mort, et le témoignage de l'apôtre confirme le sien ; donc d'après le témoignage de l'apôtre Jupiter est immortel. Il dit enfin : « Ce témoignage est vrai ». Que devons-nous donc penser ? Ou plutôt comment résoudrons-nous cette difficulté ? Le voici : l'apôtre ne parle pas en son nom, il accepte simplement ce témoignage et il l'applique à leur habitude de mentir. Car pourquoi n'a-t-il pas aussi ajouté : « O roi, les Crétois t'ont construit un « tombeau ? » Cela, l'apôtre ne le rapporte pas, il dit seulement qu'Epiménide a eu raison d'appeler les Crétois des menteurs. Ce n'est pas la seule raison sur laquelle nous nous appuyons pour déclarer que Jupiter n'est pas Dieu. Nous en avons mille autres preuves ailleurs, et nous n'avons pas besoin du témoignage des Crétois. Du reste saint Paul ne dit pas que c'est en ceci qu'ils ont menti. S'ils ont menti, c'est bien plutôt lorsqu'ils ont dit que Jupiter était un dieu ; ils croyaient du reste qu'il y avait encore d'autres dieux. Voilà pourquoi l'apôtre dit qu'ils sont menteurs.

Maintenant il faut rechercher pourquoi saint Paul emprunte des témoignages aux Grecs. C'est que nous les réfutons mieux lorsque nous avons à leur montrer leurs propres témoignages, leurs propres accusations, lorsque nous leur opposons pour les condamner ceux mêmes qu'ils admirent. Aussi l'apôtre dit-il dans un autre endroit : « Au Dieu « inconnu ». En effet, comme les Athéniens n'ont pas eu dès l'origine tous leurs dieux, mais qu'ils en ont reconnu quelques nouveaux dans la suite des temps, par exemple ceux qui leur sont venus des contrées du Nord, et que c'est ainsi qu'ils ont institué le culte de Pan, les petits et les grands mystères,

ils ont été amenés par là à croire qu'il y avait probablement un autre Dieu qui leur était inconnu, et, pour être pieux envers lui, ils lui ont élevé un autel avec cette inscription : « Au Dieu inconnu », comme s'ils avaient voulu dire qu'il y avait peut-être un autre Dieu qu'ils ne connaissaient pas. L'apôtre leur dit donc : Le Dieu que vous avez reconnu d'avance, je viens vous l'annoncer. Quant à ces mots : « Car nous sommes aussi sa « race », c'est Aratus qui s'était ainsi exprimé, en parlant de Jupiter. Après avoir dit d'abord : La terre est pleine de Jupiter, la mer en est pleine, il ajoute : « Car nous sommes aussi sa « race » ; il veut montrer par là, selon moi, que c'est Dieu qui nous a créés. Comment donc saint Paul a-t-il appliqué au Dieu, qui gouverne toutes choses, ce qui avait été dit de Jupiter? Il n'applique pas à Dieu ce qui a été dit de Jupiter ; mais ce qui appartenait à Dieu, ce qu'on ne pouvait pas attribuer raisonnablement à Jupiter, il l'a rendu à Dieu. Ainsi le nom de Dieu n'appartient qu'à Dieu lui-même, et il est injustement donné aux idoles. Du reste sur qui se serait-il appuyé pour leur parler ? Sur les prophètes ? Mais il ne l'auraient pas cru. C'est ainsi que même en s'adressant aux juifs, il ne leur dit rien qu'il tire des Evangiles, il emprunte tout aux prophètes : « Je me suis fait « juif avec les juifs, avec ceux qui sont sans « la loi, comme si j'étais sans la loi ; avec « ceux qui vivent sous la loi, comme si j'étais « sous la loi ». (I Cor. IX, 11.)

2. C'est ainsi que Dieu agit lui-même, comme par exemple dans l'histoire des mages. Car ce n'est point par un ange qu'il les guida, ni par un prophète, ni par un apôtre, ni par un évangéliste. Par quoi donc ? Par une étoile. Comme ils étaient versés dans l'astronomie, c'est par cet art qu'il les prend. C'est ce que nous montrent encore les vaches qui traînent l'arche. Si elles suivent ce chemin, disent les devins, l'indignation de Dieu contre nous est véritable. (I Rois, VI, 9.) Les devins disent-ils donc vrai ? Il s'en faut de beaucoup, mais Dieu les réfute et les confond par leurs propres paroles. Il en est de même pour la pythonisse : car comme Saül avait eu foi en elle, Dieu lui fit annoncer par sa bouche le sort qui l'attendait. (I Rois, XXVIII, 8.) Pourquoi donc saint Paul impose-t-il silence au démon qui disait : « Ces hommes « sont les serviteurs du Dieu souverain et ils « vous annoncent la voie du salut ? » Pourquoi Jésus-Christ lui-même empêche-t-il les démons de parler ? (Act. XVI, 17 ; Marc, I, 25.) C'est parce que saint Paul avait déjà fait des miracles qui avaient témoigné pour lui ; quant à Jésus-Christ ce n'était plus une étoile qui l'annonçait, mais lui-même qui se révélait au monde. Or les démons ne l'adoraient pas, et il ne devait pas souffrir qu'une idole parlât de manière à entraver son action. Mais Dieu laissa parler Balaam sans l'en empêcher : c'est ainsi que toujours il condescend à nos besoins. Vous en étonnez-vous ? Il a souffert qu'on se fît de lui une idée grossière et indigne, par exemple, qu'il était matériel, qu'il était visible. Mais il combat cette opinion par ces paroles : « Dieu est esprit ». (Jean, IV, 24.) C'est ainsi encore qu'il se réjouissait des sacrifices, ce qui ne peut convenir à sa nature, et qu'il aurait proféré des paroles qui ne peuvent s'accorder entre elles, et mille autres choses semblables. C'est que ce n'est jamais sa dignité, mais toujours notre utilité qu'il considère. Un père tient-il compte de sa dignité ? il balbutie avec ses petits enfants, il ne désigne pas les mets, les plats, les coupes par leurs noms grecs, il se sert d'un langage enfantin et barbare, c'est ce que Dieu fait d'une manière plus complète encore. Dans les reproches qu'il adresse par la bouche du Prophète, il se sert de mots que nous puissions comprendre : « Si une nation change de « dieux », dit-il. (Jérémie, II, 11.) Partout dans les Ecritures, les choses mêmes aussi bien que les mots sont mises à notre portée.

« C'est pourquoi reprends-les vivement, afin « qu'ils soient sains en la foi ». Si l'apôtre parle en ces termes, c'est que dans leurs mœurs ils étaient impudents, fourbes, incorrigibles. Ils étaient rongés de mille vices. Aussi comme ils étaient prompts au mensonge, accoutumés à la fourberie, adonnés à leur ventre, plongés dans la paresse, il était besoin de paroles fortes et frappantes. Un tel caractère en effet ne peut pas être mené par la douceur. « C'est pourquoi reprends-les ». Il ne s'agit pas ici de ceux qui sont étrangers à la foi, mais bien des fidèles. « Vive-« ment », ajoute-t-il, c'est-à-dire frappe-les de coups qui fassent des blessures profondes. Il faut se comporter en effet, non pas de la même façon avec tous, mais de différentes manières,

selon la diversité des circonstances. Nulle part en cet endroit il ne se sert de douces exhortations. Car si en adressant de durs reproches à un homme d'un caractère tendre et noble, on le déchire, on le perd, en flattant celui qui a besoin d'être repris avec véhémence, on le corrompt, on l'empêche de se relever. « Afin », dit saint Paul, « qu'ils « soient sains dans la foi ». Etre sain, c'est n'avoir aucun élément impur, aucun élément étranger à notre nature. Que si ceux mêmes qui observent les prescriptions judaïques touchant les viandes, ne sont pas sains dans la foi, mais s'ils sont faibles et malades, « quant à celui qui est faible en la foi, « recevez-le et n'ayez point avec lui de con« testations ni de disputes » (Rom. XIV, 1), que dira-t-on de ceux qui jeûnent avec les juifs, de ceux qui observent le sabbat, de ceux qui vont dans les lieux consacrés par les païens, qui se rendent à Daphné dans la caverne de la Matrone, ou en Cilicie dans le sanctuaire dédié à Saturne? Comment ceux-là seraient-ils sains dans la foi? C'est pour cela qu'il faut leur porter des coups sensibles. Pourquoi l'apôtre n'a-t-il pas la même conduite avec les Romains? C'est qu'ils n'avaient pas les mêmes mœurs et qu'ils avaient une meilleure nature.

« Et qu'ils ne s'arrêtent pas aux fables ju« daïques ». C'est que ces fables sont doublement des fables, et parce qu'elles sont fausses, et parce qu'elles sont sans à-propos; ainsi ce sont de pures fables. Il ne faut pas s'y adonner, et si l'on s'y adonne, c'est se nuire à soi-même. Ce sont donc des fables et des fables inutiles. C'est pourquoi il ne faut pas plus s'adonner aux unes qu'aux autres, car on ne serait plus sain selon la foi. Si l'on croit à la foi, pourquoi ferait-on appel à autre chose, comme si la foi ne suffisait pas? Pourquoi s'asservirait-on, se soumettrait-on à la loi? N'aurait-on pas confiance en la foi? Cela est d'un esprit malade et incrédule; car, lorsqu'on est ferme dans la foi, on ne doute pas; or, agir ainsi, c'est douter.

« Toutes choses sont pures pour ceux qui « sont purs ». Voyez-vous où tendent ces paroles? « Mais rien n'est pur pour les impurs « et les infidèles ».

3. Les choses pures ou impures ne sont donc pas telles par elles-mêmes, elles le sont par l'intention de ceux qui les font. « Mais leur « entendement et leur conscience sont souil« lés. Ils font profession de connaître Dieu, « mais ils le nient par leurs œuvres, car ils « sont abominables, rebelles, et réprouvés « pour toute bonne œuvre ». Ainsi le porc lui-même est pur; pourquoi donc est-il défendu d'en manger, comme si c'était un animal impur? Ce n'est point par sa propre nature qu'il est impur, car toutes choses sont pures. Rien n'est plus impur que le poisson qui se nourrit des corps des hommes, et cependant il est permis d'en manger, il a paru pur. Rien n'est plus impur qu'une poule, puisqu'elle avale des vers; rien n'est plus impur qu'un cerf, car le nom qu'on lui a donné en Grèce vient de ce qu'il dévore des serpents; et cependant il est permis d'en manger. Pourquoi donc défend-on de manger du porc et de certains autres animaux? Ce n'est pas qu'ils soient impurs, mais Dieu a voulu nous priver d'une grande partie des plaisirs du ventre. S'il avait donné cette raison il n'aurait pas persuadé, tandis que les regardant comme impurs, nous avons peur d'en goûter. Qu'y a-t-il, je vous prie, de plus impur que le vin, si vous y faites bien attention? Qu'y a-t-il de plus impur que l'eau? Cependant c'est surtout l'eau qui servait à purifier. Il était défendu de toucher un cadavre, et c'était par des cadavres qu'on se purifiait, car les victimes qu'on immolait étaient des cadavres, et c'est en sacrifiant des victimes qu'on se délivrait de ses fautes. N'étaient-ce pas là des prescriptions puériles? Prêtez-moi votre attention : le vin ne vient-il pas du fumier? En effet, si la vigne pompe l'humidité qui est dans la terre, elle boit en même temps la graisse du fumier qui la couvre. Enfin, si nous voulons y regarder attentivement, tout est impur. Mais si nous y faisons également attention, bien loin qu'il y ait rien d'impur, tout est pur; Dieu, en effet, n'a rien créé d'impur, et il n'y a d'impur que le péché, car il touche l'âme et la souille. C'est là, du reste, un préjugé; « mais rien n'est pur », dit l'apôtre, « pour les impurs et les infidèles, car « leur entendement et leur conscience sont « souillés ».

Comment, en effet, trouverait-on quelque chose d'impur dans ce qui est pur? Mais celui dont l'âme est malade souille tout. Si donc on s'arrête à ce scrupule de vouloir discerner quelles sont les choses pures, et quelles les impures, on ne trouvera rien de pur. Pour ces

personnes, ni les poissons, ni les autres animaux ne sont purs, mais ils sont tous impurs. « Leur entendement et leur conscience sont « souillés ». Mais quoi donc! Tout est impur? Loin de nous cette pensée. Ce n'est pas celle de saint Paul. Il rejette toute l'impureté sur les méchants : Il n'y a rien d'impur, dit-il, si ce n'est eux, si ce n'est leur pensée et leur conscience, et rien n'est plus impur. « Ils font « profession de connaître Dieu, mais ils le « nient par leurs œuvres, car ils sont abomi« nables, rebelles, et réprouvés pour toute « bonne œuvre. Mais toi, enseigne les choses « qui conviennent à la saine doctrine ». Voilà en quoi consiste l'impureté, voilà ceux qui sont impurs, mais ne te tais pas pour cela. Quand ils ne t'écouteraient pas, dit l'apôtre, fais ton devoir; quand ils ne t'obéiraient pas, exhorte-les, conseille-les; et par là, il les accable plus encore. Ceux qui sont fous croient que rien ne reste en place; mais ce ne sont pas les choses qu'ils voient qui leur donnent cette idée, ce sont leurs yeux qui voient ainsi les choses. Car, comme ils sont sans cesse en mouvement et qu'ils sont aveuglés, il leur paraît que toute la terre tourne, tandis qu'elle ne tourne pas et qu'elle reste ferme Cette démence vient de l'état où ils se trouvent eux-mêmes, et non de l'état où se trouvent les éléments. Il en est de même ici : lorsque l'âme est impure, elle croit impures toutes choses. La pureté ne se révèle point par des scrupules superstitieux, mais par la confiance à manger de tout. Car celui dont la nature est pure ose tout, mais celui qui est souillé, n'ose rien.

C'est ce qu'on peut dire encore contre Marcion. Ne voyez-vous pas que la vraie pureté consiste à s'élever au-dessus de toutes ces pensées d'impureté, et qu'au contraire l'impureté consiste à s'abstenir de certaines choses comme impures? Il n'en est pas autrement pour Dieu même : il a osé se faire chair, c'est marque de pureté; s'il ne l'avait pas osé, c'eût été signe d'impureté. Celui qui ne mange pas certaines choses parce qu'elles lui paraissent impures, celui-là est impur et malade; il n'en est nullement de même de celui qui les mange. N'appelons donc pas purs ceux qui ont de vains scrupules : ceux-là sont les impurs; l'homme pur est celui qui mange de tout. Il faut montrer cette piété scrupuleuse en écartant ce qui peut souiller l'âme, car c'est là l'impureté, c'est là ce qui tache; dans tout le reste, il n'y a rien d'impur. Ainsi, avons-nous la bouche malade, tous les aliments nous paraissent impurs, mais cela provient de notre maladie; il faut donc connaître à fond la nature des choses pures et des impures.

4. Qu'y a-t-il donc d'impur? C'est le péché, la méchanceté, l'avarice, la perversité. « La« vez-vous, nettoyez-vous, ôtez de devant mes « yeux la malice de vos actions. — Créez en « moi un cœur pur, ô Dieu. — Retirez-vous « d'au milieu d'eux, séparez-vous, et ne tou« chez à aucune chose souillée ». (Isaïe, I, 16; Ps. L, 12; Isaïe, LII, 11.) Les prescriptions suivantes figuraient les choses pures d'une manière symbolique : « Ne touche pas un ca« davre ». (Lévit. XI, 8.) C'est qu'en effet le péché ressemble à un cadavre d'une odeur nauséabonde. « Le lépreux », dit le Lévitique, « est impur ». (Lévit. XIII, 15.) C'est-à-dire, la variété, la diversité, c'est le péché. C'est ce que font entendre les saintes Ecritures, comme le montre ce qui suit. Si, en effet, la lèpre couvre tout le corps, celui qui en est atteint est pur; si elle ne le couvre qu'en partie, il est impur. Ne voyez-vous point par là que c'est ce qui est varié, ce qui change qui est impur? De même celui qui est atteint d'une gonorrhée est impur dans son âme; considérez comme atteint de gonorrhée celui qui perd de la semence spirituelle de la parole de Dieu. Celui qui n'est pas circoncis est également impur. Il ne faut voir là que des figures, et entendre que celui-là est impur qui n'a pas retranché de son âme la méchanceté. Celui qui travaille dans le jour du sabbat est lapidé; c'est-à-dire, celui qui n'est pas entièrement dévoué à Dieu, périt. Voyez-vous combien il y a de sortes d'impuretés? « La femme qui a ses règles est « impure ». (Lévit. XV, 19.) Pourquoi donc? N'est-ce pas Dieu qui a fait la semence et qui préside à la génération? Pourquoi donc cette femme est-elle impure? Il faut qu'il y ait là un sens caché. Quel est-il? Dieu veut faire naître la piété dans nos âmes et nous éloigner du libertinage. Car si la mère de famille est impure, combien plus la prostituée ne l'est-elle pas? S'il n'est pas très-pur de s'approcher de sa femme, combien n'est-il pas impur de souiller le lit d'autrui? « Celui qui revient d'un « enterrement est impur »; combien plus ne l'est-il pas, celui qui revient du meurtre et de la guerre? On pourrait trouver beaucoup de manières d'être impur, si on voulait les re-

chercher toutes. Mais maintenant nous ne sommes plus soumis à ces prescriptions : du corps, tout est passé à l'âme. Comme les objets matériels sont plus à notre portée, Dieu, pour ce motif, s'est d'abord servi d'images sensibles. Il n'en est plus ainsi, car on ne devait pas s'arrêter à des figures et s'attacher à des ombres, il fallait qu'on possédât la vérité et qu'on la retînt.

L'impureté, c'est le péché, fuyons-le, abstenons-nous-en : « Si tu vas vers lui, il te recevra ». (Ecclés. XXII, 2.) Rien n'est plus impur que la cupidité. Qu'est-ce qui le prouve? Ce sont les faits eux-mêmes. Car, que ne souille-t-elle pas? Elle souille les mains, l'âme, la maison même où elle dépose ce qu'elle a ravi. Pour les juifs, ce vice-là n'est rien. Cependant Moïse transporta les os de Joseph, Samson a trouvé de l'eau dans une mâchoire d'âne, et du miel dans le corps d'un lion mort; Elie a été nourri par des corbeaux et par une femme veuve. Mais quoi, je vous prie, si nous voulions faire attention à tout, y a-t-il rien de plus exécrable que les membranes des livres? Ne les tire-t-on pas des cadavres des animaux? Ainsi, ce n'est pas seulement le débauché qui est impur, mais il en est d'autres plus coupables encore. L'adultère est également souillé. Si l'adultère et le débauché sont impurs, ce n'est pas pour avoir eu un commerce charnel; car, par la même raison, l'homme marié qui s'approche de sa femme serait impur; c'est pour avoir violé le droit, pour avoir cédé à la cupidité, pour avoir dérobé à un frère ce qu'il avait de plus précieux. Ne voyez-vous pas que c'est la perversité qui est impure? Celui qui avait deux femmes n'était pas impur, car David, qui en avait plusieurs, ne l'était pas; mais lorsqu'il s'en donna une seule autre injustement, il se souilla; pourquoi? Parce qu'il avait commis une injustice, parce qu'il s'était laissé aller à la cupidité. Pour le débauché, s'il est impur, ce n'est pas davantage pour avoir eu un commerce charnel, mais pour l'avoir eu contre la loi, parce qu'il viole une pauvre créature; ils se font tort réciproquement, ceux qui ont une femme en commun, et ils renversent les lois de la nature. Car une femme doit n'être qu'à un seul homme. « Ils les créa mâle et « femelle », dit l'Ecriture. « A eux deux, ils ne « seront qu'une même chair ». (Gen. I, 27, et II, 24.) Il n'est pas dit : Plusieurs, mais : « Deux « en une même chair ». Ici donc encore, il y a injustice, et par conséquent cette action est mauvaise. Lorsque la colère passe les bornes, elle rend encore l'homme impur, non point parce qu'elle est colère, mais parce qu'elle passe les bornes. En effet, l'Evangile ne dit pas seulement : « Celui qui se met en colère », mais il ajoute : « Sans cause ». (Matth. V, 22.) Ainsi, en toutes choses, avoir des désirs excessifs, c'est être impur. Car l'impureté vient d'une cupidité insatiable. Veillons donc, je vous en conjure, et devenons véritablement purs pour mériter de voir Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui partage avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, etc.

HOMÉLIE IV.

QUE LES VIEILLARDS SOIENT SOBRES, GRAVES, PRUDENTS, SAINS EN LA FOI, EN LA CHARITÉ ET EN LA PATIENCE. DE MÊME, QUE LES FEMMES AGÉES RÈGLENT LEUR EXTÉRIEUR D'UNE MANIÈRE CONVENABLE A LA SAINTETÉ; QU'ELLES NE SOIENT NI MÉDISANTES, NI SUJETTES AU VIN, MAIS QU'ELLES ENSEIGNENT DE BONNES CHOSES, AFIN QU'ELLES INSTRUISENT LES JEUNES FEMMES A ÊTRE MODESTES, A AIMER LEURS MARIS, A AIMER LEURS ENFANTS, A ÊTRE SAGES, PURES, GARDANT LA MAISON, BONNES, SOUMISES A LEURS MARIS, AFIN QUE LA PAROLE DE DIEU NE SOIT POINT BLASPHÉMÉE. (II, 2-5, JUSQU'A 10.)

Analyse.

1. Les vices des vieillards.
2. Que la concorde d'un époux est un très-grand bien.
3. De l'heureuse influence que peuvent exercer sur leurs maîtres, les esclaves qui vivent en bons chrétiens.
4 et 5. Excellents avis aux serviteurs. — Le saint orateur leur propose l'exemple du patriarche Joseph.

1. La vieillesse a certains vices que n'a pas la jeunesse, et certains autres qui lui sont communs avec elle. Elle est paresseuse, lente, oublieuse, elle a les sens émoussés, elle est colère. C'est pourquoi l'apôtre prescrit aux vieillards d'être sobres et vigilants. Car il y a beau-

coup d'obstacles qui entravent leur vigilance dans cet âge avancé, et tout d'abord cette torpeur des sens que je viens d'indiquer et qui fait qu'ils s'éveillent difficilement, qu'ils se mettent difficilement en mouvement; aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Graves, prudents ». Saint Paul parle donc de la prudence, et cette vertu peut être en quelque sorte appelée la sauvegarde de l'âme. Il y a, oui il y a même parmi les vieillards des hommes qui se laissent emporter à la fureur et à la démence, les uns à la suite de l'ivresse, les autres à cause de leurs chagrins; car la vieillesse nous apporte la pusillanimité. — « Sains en la foi, en la charité et « en la patience ». L'apôtre dit très-bien : « Et en la patience ». C'est là en effet une qualité qui convient particulièrement à la vieillesse.

« De même que les femmes âgées règlent « leur extérieur d'une manière convenable », c'est-à-dire qu'elles fassent briller leur modestie par la manière dont elles s'habillent. « Ni « médisantes, ni sujettes au vin », c'est là en effet surtout le vice des femmes et des vieillards, car lorsque l'âge nous refroidit, nous aimons passionnément le vin. C'est pourquoi l'apôtre s'attache surtout à ce point dans les conseils qu'il donne aux femmes âgées, il veut extirper partout l'ivrognerie, leur enlever ce défaut, et écarter d'elles le rire qui les suit lorsqu'elles ont bu. Les vapeurs du vin leur montent plus facilement à la tête, et attaquent très-vite les membranes du cerveau grâce à l'affaiblissement de l'âge : c'est de là surtout que vient l'ivresse. C'est principalement à cet âge qu'il est besoin de vin, car la vieillesse est débile; mais il n'en faut pas beaucoup, et il en est de même pour les jeunes femmes, non par la même raison, mais parce que le vin allume en elles les désirs coupables. « Qu'elles ensei« gnent de bonnes choses », et cependant l'apôtre leur défend d'enseigner : comment donc le leur permet-il ici lui qui a dit ailleurs : « Je ne permets point à la femme d'ensei« gner? » Mais écoutez ce qu'il ajoute : « Ni « d'user d'autorité sur son mari ». (I Tim. II, 12.) En effet il a déjà autorisé les hommes à enseigner l'un et l'autre sexe; s'il donne maintenant aux femmes le droit d'enseigner, c'est seulement dans la maison; mais nulle part il ne veut qu'elles occupent la première place et tiennent de longs discours, et c'est pour cette raison qu'il ajoute : « Ni d'user d'autorité sur « son mari ». — « Qu'elles enseignent la pru« dence aux jeunes femmes », dit-il.

2. Voyez-vous comment saint Paul met l'union et la concorde dans le peuple? Comment il soumet les jeunes femmes aux femmes âgées? Car par ces jeunes femmes il n'entend pas seulement leurs filles, mais il parle des droits de la vieillesse. Que toute femme âgée, dit-il, apprenne aux jeunes à être modestes, « a aimer leurs maris », c'est là en effet dans une maison la source de tous les biens. « Que « la femme », dit l'Ecriture, « soit en bon ac« cord avec le mari ». (Ecclés. XXV, 2.) S'il en est ainsi, il ne naîtra aucun désagrément. En effet, supposez que la tête vive en bonne intelligence avec le corps, et qu'il n'y ait entre eux aucun dissentiment, tout le reste ne sera-t-il pas en paix? Lorsque les princes vivent en paix, qui oserait troubler la tranquillité publique ? Mais qu'au contraire ils soient en lutte, rien n'est sans trouble. Il n'y a donc rien de préférable à la concorde des époux, elle est beaucoup plus utile que l'or, la noblesse, la puissance et tous les autres biens. L'apôtre ne dit pas seulement : Que les femmes vivent en paix, mais : « Qu'elles aiment « leurs maris ». Une fois que l'amour unira les époux, aucune difficulté ne s'élèvera entre eux, et tous les autres biens naîtront de cette bonne entente. « A aimer leurs enfants », cela est très-bien dit! Car celle qui aime l'arbre, aimera bien plus encore les fruits. « Sages, « pures, gardant la maison, bonnes » : tout vient de l'amour, et si les femmes sont bonnes, si elles prennent soin de leur maison, c'est parce qu'elles aiment leurs maris.

« Soumises à leurs maris, afin que la parole « de Dieu ne soit point blasphémée » : car celle qui dédaigne son mari, n'a pas soin de sa maison non plus; c'est de l'amour que provient la sagesse, c'est l'amour qui termine tout dissentiment; l'amour persuadera facilement le mari, si c'est un gentil, et le rendra meilleur, si c'est un chrétien. Voyez-vous la condescendance de l'apôtre? Il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous arracher aux affaires du monde et le voici maintenant qui prend le plus grand souci du ménage des époux. C'est que si tout est en bon ordre dans la maison, les choses de l'ordre spirituel auront aussi leur place, autrement l'âme elle-même sera ravagée. La femme qui reste chez elle ne peut qu'être sage, la femme qui reste chez elle ne peut qu'être ha-

bile à gouverner sa famille; elle ne s'appliquera pas à vivre dans la mollesse, à dépenser sans motif, ni à faire rien de semblable. « Afin « que la parole de Dieu ne soit pas blasphé« mée ». Le voyez-vous? il pense à la prédication et non aux choses du siècle. Dans son épître à Timothée il y a ces paroles : « Afin « que nous puissions mener une vie paisible « et tranquille en toute piété et honnêteté ». (I Tim. II, 2.) Ici, que dit-il? « Afin que la pa« role de Dieu ne soit point blasphémée ». S'il arrive en effet qu'une chrétienne mariée avec un infidèle ne soit pas vertueuse, il s'élève souvent de là des blasphèmes contre Dieu ; mais si elle a l'ornement de la vertu, la prédication tire gloire et d'elle et de ses bonnes œuvres. Qu'elles m'entendent, celles qui sont mariées avec des hommes pervers ou avec des infidèles ; qu'elles m'entendent et qu'elles sachent que par leurs bonnes mœurs elles les mèneront à la piété. Quand vous ne pourriez pas remporter d'autre victoire, quand vous ne pourriez pas les pousser à partager votre foi en nos saints dogmes, du moins vous leur fermerez la bouche, et ne les laisserez pas tourner leurs blasphèmes contre le christianisme. Cela n'est pas un petit résultat, il est immense, puisque par votre conduite vous leur ferez admirer notre religion.

« Exhorte aussi les jeunes gens à être sobres ». Voyez-vous comme l'apôtre veut toujours que la bienséance soit observée; tout à l'heure il a confié en grande partie aux femmes l'instruction des femmes, en soumettant les jeunes femmes aux femmes âgées, mais pour l'enseignement des hommes, il le remet à Tite. Car rien, non rien ne peut être plus difficile et plus pénible à cet âge, que de triompher des plaisirs coupables. Ni la passion des richesses, ni le désir de la gloire, ni rien enfin ne trouble autant cet âge que l'amour sensuel. Aussi l'apôtre laisse-t-il de côté tout le reste, pour ne s'attacher qu'à ce seul point dans son exhortation. Il ne néglige cependant pas le reste, car que dit-il? « Montre-toi toi-même pour « modèle de bonnes œuvres en toutes choses ». L'entendez-vous? Que les femmes âgées, dit-il, enseignent les plus jeunes, mais toi, exhorte les jeunes gens à être tempérants. Que ta vie soit une éclatante leçon, un exemple de vertu, qu'elle soit exposée à tous les yeux, comme un type qui contienne en lui tout ce qu'il y a de beau et qui puisse donner très-facilement le modèle de toutes les qualités à ceux qui voudront se former sur lui : « Montre-toi toi-même « pour modèle de bonnes œuvres en toutes « choses, en une doctrine exempte de toute « altération, en intégrité, en gravité, en pa« roles saintes qu'on ne puisse pas condamner, « afin que celui qui nous est contraire soit « rendu confus n'ayant rien à dire de nous ».

3. Par « celui qui nous est contraire », il faut entendre le diable et tous ceux qui le servent. Lorsque notre vie est belle, que nos paroles s'accordent avec nos actions, que nous sommes modérés, doux, bienveillants, et que nous ne donnons aucune prise à nos adversaires, n'avons-nous pas les plus grands biens, des biens ineffables? Quelle n'est donc pas l'utilité du ministère de la parole, je ne dis pas de toute parole, mais d'une parole sainte, irrépréhensible et qui n'offre aucune prise à nos adversaires! — « Que les serviteurs « soient soumis à leurs maîtres, leur complai« sant en toutes choses ». Mais voyez ce qui a été dit auparavant : « Afin que celui qui nous « est contraire soit rendu confus, n'ayant au« cun mal à dire de nous ». Il est donc blâmable celui qui sous prétexte de continence sépare les femmes de leurs maris, et de la même manière enlève les esclaves à leurs possesseurs. Ce n'est plus avoir une doctrine saine et irréprochable, c'est au contraire donner prise aux infidèles contre nous, c'est exciter contre nous toutes les langues. — « Que les serviteurs », dit-il, « soient soumis « à leurs maîtres, leur complaisent en toutes « choses, n'étant point contredisants, ne dé« tournant rien, mais faisant toujours paraître « une grande fidélité, afin de rendre honora« ble en toutes choses la doctrine de Dieu « notre Sauveur ». Aussi disait-il avec raison dans un autre passage : « Qu'ils servent « comme s'ils servaient le Seigneur et non « pas les hommes ». (Ephés. VI, 7.) Je veux que vous serviez votre maître avec amour ; cet amour néanmoins vient de la crainte de Dieu, et celui qui, possédé d'une telle crainte, sert fidèlement son maître, recevra les plus grandes récompenses. S'il ne sait ni arrêter sa main, ni contenir sa langue, comment le gentil admirera-t-il notre doctrine ? Si au contraire on voit qu'un esclave, sage en Jésus-Christ, montre plus de force d'âme que les sages du monde, et qu'il sert avec la plus grande douceur sans aucun mauvais senti-

ment, de toute manière il faudra qu'on admire la puissance de la prédication. Car les gentils ne jugent pas de nos dogmes par nos dogmes mêmes, ces dogmes ils les apprécient d'après nos actions et notre conduite. Que les femmes et les enfants soient donc pour eux des docteurs par leur vie et par leurs mœurs.

Chez eux comme partout on convient que les esclaves sont effrontés, difficiles à former et à conduire, et très-peu propres à recevoir l'enseignement de la vertu : ce n'est point par nature qu'ils sont tels, loin de moi cette idée, c'est par leur genre de vie et la négligence des maîtres. Car ceux-ci ne leur demandent qu'une chose, c'est qu'ils les servent; pour leurs mœurs, si par hasard ils essaient de les corriger, ils le font en vue de leur propre tranquillité, et à cette seule fin qu'ils ne leur créent point d'embarras en se prostituant, en volant, en s'enivrant. Aussi comme ils sont négligés et qu'ils n'ont personne qui veille sur eux, il arrive qu'ils se jettent dans un abîme de perversité. Parmi les hommes libres, malgré les instances du père, de la mère, du pédagogue, du nourricier, des compagnons d'âge, malgré la voix même de la liberté, c'est à peine s'il en est qui peuvent éviter le commerce des méchants. Qu'adviendra-t-il donc de ceux qui, privés de tous ces secours, mêlés à des compagnons pervertis, et pouvant fréquenter tous ceux qu'il leur plaît, tandis que personne ne se soucie de leur amitié, je le demande, qu'en adviendra-t-il? C'est pour cela qu'il est difficile qu'un esclave soit homme de bien. Du reste ils ne reçoivent aucun enseignement, ni chrétien, ni profane. Ils ne vivent pas avec des hommes libres, pleins de décence et ayant le plus grand souci de leur réputation. Pour tous ces motifs il est très-rare, il est merveilleux qu'un esclave devienne jamais bon à quelque chose.

Si donc on voit que la prédication a eu la force d'imposer un frein à des hommes si effrontés, et qu'elle les a rendus plus tempérants et plus doux que tous les autres, leurs maîtres, quand ils seraient les derniers pour l'intelligence, concevront une grande idée de la beauté de nos dogmes. Car il est évident que la crainte de la résurrection du jugement dernier et des autres châtiments que nous annonçons pour la vie future, a pris racine dans leur âme et en a chassé la perversité qui y était si puissante. C'est ainsi, en effet, que nous opposons au plaisir que procurent les vices une salutaire terreur. Ce n'est pas sans raison, sans motif que les maîtres tiennent partout compte de ces grands effets : plus leurs esclaves ont été pervers, et plus la puissance de la prédication est admirable dans leur conversion. Quand disons-nous qu'un médecin est digne d'admiration? N'est-ce pas quand il ramène à la santé, quand il guérit un malade désespéré, privé de tout secours, n'ayant pas la force de contenir ses passions intempestives, et s'y abandonnant tout entier ? Voyez encore ce que l'apôtre exige des serviteurs, c'est ce qui peut apporter le plus de tranquillité aux maîtres : « Ni contredisants, ni ne détournant « rien », c'est-à-dire, qu'ils doivent montrer beaucoup de bon vouloir dans tout ce qu'on leur donne à faire, avoir les meilleurs sentiments à l'égard de leurs maîtres et obéir à leurs ordres.

4. Ne croyez pas qu'en continuant à traiter ce sujet, je marche à l'aventure ; car c'est sur les serviteurs que roule tout le reste de mon discours. Ainsi donc, mon ami, ce qu'il te faut penser, c'est que tu sers non pas un homme, mais Dieu, parce que tu es l'ornement de la prédication. De la sorte tu supporteras facilement toutes choses, tu obéiras à ton maître et tu ne te révolteras point parce qu'il sera mécontent et colère sans un juste motif. Songe en effet que ce n'est pas une grâce que tu lui fais, mais que tu suis le commandement de Dieu, et tu te soumettras facilement à tout. Mais ce que je ne cesse de répéter, je le dirai ici encore : Ayez d'abord les biens spirituels, et vous aurez encore par surcroît les biens terrestres. Car si un esclave se conduit ainsi, s'il a tout ce bon vouloir et toute cette douceur, ce n'est pas seulement Dieu qui l'approuvera et qui lui donnera les plus éclatantes couronnes; mais son maître même, à l'égard duquel il agit si bien, quand ce serait un monstre, quand il aurait un cœur de pierre, quand il serait inhumain et cruel, le louera, l'admirera, le préférera à tous les autres, et, tout gentil qu'il sera, le placera à la tête de ses compagnons. Oui, lors même que les maîtres sont infidèles, il faut que les serviteurs tiennent cette conduite, et, si vous le voulez, je vais vous le prouver par un exemple.

Joseph a été vendu au chef des cuisiniers, il suivait la religion juive, et non l'égyptienne. Qu'arriva-t-il donc? Lorsque le maître eut re-

connu la vertu du jeune homme, il ne fit point attention à la différence de leurs croyances, mais il l'aima, le chérit, l'admira, lui confia la direction des autres esclaves, au point qu'il ne savait rien par lui-même de ce qui se passait dans sa propre maison ; Joseph était un second maître, et même il était plus maître que celui qui l'avait acheté, puisque celui-ci ne connaissait pas l'état de ses affaires et que Joseph le connaissait mieux que lui. Lorsque plus tard ce maître crut aux indignes calomnies qu'une femme coupable dirigeait contre lui, il me semble que c'est à cause du respect et de l'estime qu'il avait eus autrefois pour ce juste, qu'il arrêta l'effet de sa colère à la peine de la prison seulement. S'il ne l'avait pas tellement respecté et admiré pour sa conduite d'autrefois, il l'aurait tué aussitôt et lui aurait passé l'épée au travers du corps : « Car la jalousie est une fureur de mari qui « n'épargnera point l'adultère au jour de la « vengeance ». (Prov. VI, 54.) Si telle est la jalousie dans tout mari, combien plus grande ne devait-elle pas être dans celui-ci, qui était Egyptien, barbare, et qui croyait avoir été blessé dans son honneur par celui qu'il avait élevé en dignité? Vous le savez en effet, toutes les injures qu'on nous fait ne sont pas également cruelles, notre indignation s'élève avec plus d'amertume contre ceux qui d'abord ont eu pour nous de bons sentiments, en qui nous avons eu confiance, qui nous ont été fidèles et qui ont reçu de nombreux bienfaits de nous. Le maître de Joseph ne s'est pas dit en lui-même : Quoi donc ? Voilà un esclave que j'ai accueilli ; je lui ai confié toute ma maison, je lui ai donné sa liberté, je l'ai fait plus grand que moi, et c'est ainsi qu'il me répond ! Il ne s'est rien dit de tout cela, tant il était encore tenu par la considération qu'il avait eue pour lui.

Qu'y a-t-il d'étonnant qu'ayant été si honoré dans cette maison il ait inspiré tant d'intérêt même dans les fers ? Vous savez combien sont ordinairement cruels les gardiens des prisons. Ils prélèvent un tribut sur les malheurs d'autrui, et les infortunés que d'autres prendraient soin de nourrir, ils les déchirent pour faire des gains dignes de bien des larmes, avec plus de cruauté que des bêtes féroces. Dans les maux qui devraient émouvoir leur pitié, ils ne voient qu'une occasion de gagner de l'argent. Ce n'est pas tout. Ils n'ont pas la même conduite envers tous ceux qui sont jetés en prison. Car pour ceux qui ont été les victimes de la calomnie, qui n'ont été que diffamés et qu'on a emprisonnés pour cela, il peut leur arriver d'en avoir ensuite pitié. Mais ceux qui ont été jetés dans les fers pour les forfaits les plus odieux, les plus révoltants, ils les déchirent de mille coups. Ainsi ils ne sont pas seulement cruels par nature, ils le sont encore d'après les motifs qui ont fait mettre en prison un infortuné. Qui en effet cet adolescent n'aurait-il pas excité contre lui, lorsqu'après avoir été élevé à une telle dignité, il était soupçonné d'avoir tenté de violer sa maîtresse et d'avoir répondu ainsi à tant de bienfaits ? En s'arrêtant à ces pensées, en voyant les anciens honneurs dont il avait été précipité et les raisons pour lesquelles il avait été jeté dans les fers, le gardien de la prison ne devait-il pas s'attaquer à Joseph avec plus de férocité qu'une bête sauvage ? Mais son espoir en Dieu triompha de tout : c'est ainsi que la vertu sait apaiser les monstres eux-mêmes. La même douceur qui lui avait servi à s'emparer de l'esprit de son maître, lui servit à s'emparer de l'esprit de son gardien. De nouveau, Joseph avait le pouvoir, et il commandait dans la prison comme il avait fait dans le palais. Comme il devait régner, c'est avec raison qu'il a d'abord appris à obéir : même lorsqu'il était esclave il donnait des ordres et il gouvernait la maison de son maître.

5. Ecoutez ce que saint Paul exige de celui qu'on prépose au gouvernement de l'Eglise, il dit : « Si quelqu'un ne sait pas conduire sa « propre maison, comment pourrait-il gou- « verner l'Eglise de Dieu? » (I Tim. III, 5.) Il était bon que celui que Dieu allait élever au gouvernement d'un grand empire, se signalât d'abord par la conduite d'une maison, et ensuite d'une prison que Joseph gouverna, non comme une prison, mais comme une maison. Il consolait toutes les afflictions, et dans son autorité sur les prisonniers il agissait comme s'il se fût agi de ses propres membres. Il ne se contentait pas de tout faire pour les relever lorsqu'ils étaient abattus par les malheurs, mais s'il voyait quelqu'un absorbé dans ses réflexions, il s'approchait pour lui en demander la cause, car il ne pouvait pas voir un homme triste sans essayer aussitôt de le délivrer de sa tristesse : personne n'est si sensible même à l'égard d'un fils. C'est par là qu'a

commencé sa fortune. Il faut en effet faire d'abord ce que nous pouvons, Dieu agit ensuite. Quant à la compassion et à la sollicitude dont il a fait preuve, en voici un exemple : Il vit, dit l'Ecriture, les eunuques mis dans les fers par Pharaon, c'étaient le grand échanson et le grand panetier. « Pourquoi », leur demanda-t-il, « vos visages sont-ils tristes ? » (Gen. XL, 7.) Leur conduite à son égard non moins que ses paroles, prouve sa vertu. Ils ne l'ont ni méprisé parce qu'ils étaient serviteurs du roi, ni repoussé parce qu'ils étaient tristes et affligés, mais ils lui ont raconté toute leur histoire comme à un véritable frère qui savait compatir à toutes les souffrances. Si je suis entré dans ces développements, c'est pour montrer que l'homme vertueux, quand il serait esclave, quand il serait prisonnier, quand il serait dans les fers, quand il serait sous la terre, ne trouvera jamais rien qui puisse triompher de lui.

Voilà ce que j'avais à dire aux esclaves, pourquoi ? Parce que, eussent-ils pour maître une bête sauvage comme l'Egytien, féroce comme le gardien d'une prison, il leur sera cependant possible de les fléchir. Quand leurs maîtres seraient des gentils comme ceux-ci, ils trouveront toujours le moyen de les adoucir. C'est qu'il n'y a rien de plus avenant que les bonnes mœurs, rien de plus agréable et de plus doux qu'un caractère facile, obéissant et ami des convenances : quand on a ces qualités on plaît à tout le monde ; quand on a ces qualités, on ne rougit ni de l'esclave ni de la pauvreté, ni de l'impuissance, ni de la maladie ; car la vertu triomphe de tout, est supérieure à tout. Que si les esclaves ont ainsi tant de force, combien plus encore n'en auront pas les hommes libres ! Appliquons-nous donc à mener une telle vie que nous soyons libres ou esclaves, hommes ou femmes. Par là nous serons aimés de Dieu et des hommes, non des hommes vertueux seulement, mais encore des méchants, et de ceux-ci surtout ; car ce sont ceux-ci qui honorent et respectent le plus la vertu. Les esclaves ne tremblent-ils pas davantage sous des maîtres modérés ? Il en est de même des méchants à l'égard des bons, car ils voient de quels biens ils se privent eux-mêmes. Puis donc que la vertu offre de si grands avantages, suivons-la. Si nous l'acquérons, nous ne trouverons plus rien de pénible, tout nous sera facile, tout nous sera léger. Quand nous devrions passer soit au milieu des flammes, soit au milieu des flots, tout cédera à la vertu, jusqu'à la mort elle-même. Qu'elle excite donc notre émulation et nos efforts pour que nous obtenions les récompenses futures en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE V.

CAR LA GRACE DE DIEU, SALUTAIRE A TOUS LES HOMMES, A ÉTÉ MANIFESTÉE : NOUS ENSEIGNANT QUE, EN RENONÇANT A L'IMPIÉTÉ ET AUX PASSIONS MONDAINES, NOUS VIVIONS DANS CE PRÉSENT SIÈCLE SOBREMENT, JUSTEMENT ET RELIGIEUSEMENT ; EN ATTENDANT LA BIENHEUREUSE ESPÉRANCE ET L'AVÈNEMENT DE LA GLOIRE DU GRAND DIEU ET NOTRE SAUVEUR JÉSUS-CHRIST, QUI S'EST DONNÉ LUI-MÊME POUR NOUS, AFIN DE NOUS RACHETER DE TOUTE INIQUITÉ ET DE NOUS PURIFIER, POUR LUI ÊTRE UN PEUPLE QUI LUI APPARTIENNE EN PROPRE, ET QUI SOIT ZÉLÉ POUR LES BONNES ŒUVRES. (II, 11, 12, 13, 14, JUSQU'A III, 7.)

—

Analyse.

1. Effets de la grâce de Dieu. — Passions mondaines.
2. Contre la cupidité et l'avarice. — Contre ceux qui soutiennent que le Fils est moindre que le Père.
3. Qu'il ne faut pas user de propos injurieux.
4. Etat du monde avant Jésus-Christ, et à ce propos, histoire d'Androgée et de Minos.
5. Nous devons porter tout le monde à la vertu, quelque outrage qu'on nous fasse. — On doit être plus soigneux des maladies de l'âme que de celles du corps.

1. Après avoir exigé des serviteurs une grande vertu (car c'est une grande vertu que d'être en toutes choses un ornement pour la doctrine de Dieu notre Sauveur, et que de ne donner à ses maîtres aucune occasion de se plaindre même pour les plus petites choses), l'apôtre donne

un juste motif de la conduite qu'ils doivent tenir. Et quel est ce motif ? C'est que, dit-il, « la grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, « a été manifestée ». Comment ceux qui ont Dieu pour docteur ne seraient-ils pas tels que je viens de le dire, après avoir déjà trouvé grâce pour mille fautes ? Car vous le savez : entre autres considérations, il y en a une qui a le plus grand poids pour détourner l'âme du mal et la faire rougir d'elle-même, c'est de voir que malgré les mille péchés dont elle doit compte, bien loin d'être punie, elle trouve grâce et obtient mainte faveur. Dites-moi en effet, si quelqu'un après avoir subi mille offenses de la part de son esclave, ne le fait point battre de verges, mais lui accorde son pardon pour tout le passé, lui dit de craindre le châtiment pour l'avenir, lui recommande de prendre garde de retomber dans les mêmes errements, puis le comble de grands biens, y a-t-il quelqu'un selon vous, qui ne change pas de conduite en s'entendant pardonner ainsi ? Ne croyez pas cependant que la grâce s'arrête au pardon des péchés déjà commis ; elle nous prémunit encore pour l'avenir, car c'est là aussi un de ses effets. Si ceux qui font le mal ne devaient jamais être punis, ce ne serait plus là de la grâce, ce serait une manière de nous exciter à courir à notre ruine et à notre perte.

Car « la grâce de Dieu, salutaire à tous les « hommes, a été manifestée : nous enseignant « que, renonçant à l'impiété et aux passions « mondaines, nous vivions dans le présent « siècle sobrement, justement et religieuse« ment, en attendant la bienheureuse espérance « et l'apparition de la gloire de notre grand « Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». Voyez-vous comme à côté des récompenses il place la vertu ? De plus c'est bien là l'effet de la grâce de nous arracher aux biens terrestres pour nous conduire au ciel. L'apôtre nous montre ici deux avénements, et il y en a deux en effet, l'un de grâce, l'autre de rétribution ou de justice. — « Renonçant à l'impiété et aux pas« sions mondaines ». C'est là le résumé de toute la vertu. Il ne dit pas : Fuyant l'impiété, mais : « Renonçant à l'impiété ». Le renoncement montre un grand éloignement, une grande haine, une grande aversion. Détournons-nous, dit-il, de la perversité et des passions du siècle avec toute l'ardeur du zèle que nous mettons à nous éloigner des idoles : car ce sont aussi des idoles que les passions du siècle, que la cupidité : et c'est ce qu'il appelle de l'idolâtrie. Toutes nos passions pour les biens qui regardent la vie présente sont des passions du siècle, tous nos désirs pour des biens qui périssent dans ce bas monde, sont des désirs mondains. Rejetons-les tous, car le Christ est venu pour que nous renoncions à l'impiété : par impiété il entend les fausses doctrines, par passion du siècle il entend une vie coupable. « Afin que nous vivions dans ce « présent siècle sobrement, justement et reli« gieusement ».

2. Voyez-vous ce que je vous dis toujours, c'est que pour être sobre il ne suffit point de s'abstenir de toute fornication, mais qu'il faut encore être pur de tout autre vice ? Ainsi donc celui qui aime l'argent n'est pas sobre. Car de même que l'un aime les plaisirs charnels, de même l'autre aime l'argent, et même celui-ci a moins encore de continence, puisqu'il cède à une moins grande violence. On ne dirait pas d'un cocher qu'il est inhabile, parce qu'il ne saurait pas contenir un cheval impétueux et sans frein, mais parce qu'il ne saurait pas en soumettre un qui serait plein de douceur. Quoi donc, direz-vous, la passion de l'or est-elle moins forte que l'amour des plaisirs charnels ? Cela est évident pour tout le monde, et il y a beaucoup d'arguments à l'appui. D'abord le désir des plaisirs de la chair naît nécessairement en nous, or l'on sait que l'on ne peut se corriger que très-difficilement d'une passion que la nécessité nous impose, car elle a son siége dans notre nature même. En second lieu chez les anciens on tenait très-peu de compte de l'argent, mais on n'avait pas la même indifférence pour les femmes. Si quelqu'un s'approche de sa femme jusque dans la vieillesse, comme le permettent les lois, personne ne l'en blâmera, mais tous reprennent celui qui amasse de l'argent. Parmi les philosophes profanes, beaucoup ont méprisé les richesses sans avoir le même dédain pour les femmes, tellement l'amour qu'elles nous inspirent est tyrannique. Mais puisque nous parlons à l'assemblée des fidèles, n'allons pas chercher nos exemples au dehors, tirons-les de l'Ecriture. Voici ce que dit le bienheureux Paul, en quelque sorte sous forme de précepte impératif : « Ayant la nourriture et le vête« ment, que cela nous suffise ». (I Tim. VI, 8.) Quant aux époux : « Ne vous privez point l'un « de l'autre », dit-il, « si ce n'est par un con-

« sentement mutuel, mais après cela retour- « nez ensemble ». (I Cor. VII, 5.)

Vous pouvez le voir donner souvent des préceptes sur le commerce légitime des époux. Il permet qu'on jouisse de ces plaisirs de la chair, et tolère les secondes noces. C'est là un point qui excite toute sa sollicitude, et jamais il ne châtie pour cela, tandis qu'il condamne partout celui qui a la passion de l'or. Le Christ en effet nous a souvent donné des préceptes sur les richesses, nous engageant à fuir cette peste, mais il n'en est pas de même pour le commerce des époux. Ecoutez ce qu'il dit des richesses : « S'il y en a un qui ne re- « nonce pas à tout ce qu'il a, il ne peut être « mon disciple ». (Luc, XV, 33.) Nulle part il ne dit : S'il y en a un qui ne renonce pas à sa femme, car il savait combien cet amour est fortement enraciné dans la nature. Pour l'apôtre il s'exprime ainsi : « Le mariage est ho- « norable et le lit conjugal sans souillure ». (Hébr. XIII, 4.) En aucun endroit il ne dit que le souci de devenir riche est honorable, bien au contraire. Ecoutez-le dans son épître à Timothée : « Ceux qui veulent devenir riches, « tombent dans la tentation et dans le piége, « et en plusieurs désirs fous et nuisibles ». (I Tim. VI, 9.) Il ne dit pas amasser de l'argent, mais : « Devenir riches », et pour que vous en jugiez par le sens commun, il est nécessaire de donner ici quelques développements. Celui qui une fois s'est vu privé de toute sa fortune n'est plus tenu par la passion de l'or; car rien ne nous donne l'amour des richesses comme leur possession même. Les choses ne se passent pas ainsi pour l'amour des femmes : au contraire beaucoup ont été faits eunuques, mais n'ont pas pu éteindre la flamme intérieure qui les dévorait : c'est que la concupiscence réside dans d'autres organes que ceux dont on les avait privés, et qu'elle est placée dans le fond même de notre nature. Pourquoi ai-je dit tout cela? C'est pour montrer que les hommes cupides sont plus intempérants que les débauchés, parce qu'ils sont troublés par une passion moins forte; encore n'est-ce pas à proprement parler de la passion, c'est de la lâcheté. La concupiscence est si naturelle que ne s'approchât-on point d'une femme, la nature n'en agirait pas moins : mais il n'y a rien de tel pour l'amour de l'or.

« Que nous vivions religieusement dans le « présent siècle ». Quelle espérance avons-nous donc? Quelles récompenses obtiendrons-nous pour nos labeurs? « En attendant », dit-il, « la bienheureuse espérance et l'avéne- « ment » : assurément on ne peut y voir rien de plus heureux, rien de plus désirable : ce sont là des biens que les paroles sont impuissantes à rendre, car ils dépassent la pensée. « En attendant », dit-il, « la bienheureuse es- « pérance et l'avénement de la gloire de notre « grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». Où sont ceux qui prétendent que le Fils est inférieur au Père? « Notre grand Dieu et Sau- « veur », dit-il. Lui qui a sauvé ses ennemis, que ne fera-t-il point lorsqu'il recevra dans le ciel ceux qui auront bien agi? « Notre grand « Dieu ». En disant notre grand Dieu, il ne dit pas à quel point il est grand, il l'appelle grand d'une manière absolue. Au-dessous de lui personne ne pourra véritablement être appelé grand, car il sera grand par rapport à quelque chose, et celui qui est grand par comparaison, n'est pas grand par sa propre nature. Or ici le mot grand est employé sans comparaison.

« Qui s'est donné lui-même pour nous afin « de nous racheter de toute iniquité et de « nous purifier pour lui être un peuple qui « lui appartienne en propre et qui soit zélé « pour les bonnes œuvres », c'est-à-dire un peuple élu et qui n'ait rien de commun avec les autres. « Zélé pour les bonnes œuvres ». Voyez-vous comme on exige de vous les bonnes œuvres? et on ne nous demande pas seulement des bonnes œuvres, on veut que nous soyons zélés, c'est-à-dire que nous nous portions à la vertu avec la plus grande ardeur, avec toute la véhémence désirable. Ainsi, s'il en a arraché plusieurs aux maux qui les accablaient, à l'incurable maladie qui les travaillait, ç'a été un effet de sa bonté. Pour ce qui suivra, c'est notre affaire et la sienne. — « Enseigne ces « choses, exhorte et reprends avec toute auto- « rité. — Enseigne ces choses et exhorte ».

3. Voyez quels préceptes il adresse à Timothée : « Prêche la parole, reprends, censure ». (II Tim. IV, 2.) Il dit ici : « Enseigne ces choses, « exhorte et reprends avec toute autorité ». Comme les Crétois étaient d'un naturel plus indocile, l'apôtre dit à son disciple d'employer la sévérité et de reprendre avec toute autorité. Il y a en effet des péchés qu'il faut réprimer d'autorité. Ainsi pour les richesses, c'est par des exhortations qu'il faut persuader aux

hommes de les mépriser; il faut se servir des mêmes moyens pour engager les auditeurs à être doux et honnêtes. Mais a-t-on affaire à un adultère, à un débauché, à un homme passionné pour les richesses, il est nécessaire d'user d'autorité afin de les convertir. Pour celui qui observe les présages, qui s'adonne à la divination et autres choses semblables, ce n'est pas seulement avec autorité, c'est avec toute autorité qu'on doit les ramener dans la bonne voie. Voyez-vous comme l'apôtre veut que Tite commande avec la plus grande autorité, la plus grande puissance?

« Que personne ne te méprise. Avertis-les « d'être soumis aux principautés et aux puis« sances, d'obéir aux gouverneurs, d'être prêts « à faire toutes sortes de bonnes actions, de « ne médire de personne, de n'être point que« relleurs ». (III, 1.) Quoi donc? N'est-il pas permis de couvrir d'injures ceux qui ont une mauvaise conduite? « D'être prêts à faire tou« tes sortes de bonnes actions, de ne médire « de personne ». Ecoutons cette exhortation : « De ne médire de personne ». Notre bouche doit être pure de toute injure; quand nos accusations seraient fondées, ce n'est pas à nous à les élever, c'est au juge à examiner les choses : « Mais toi, dit-il, pourquoi juges-tu « ton frère? » (Rom. XIV, 10.) Si elles ne sont pas fondées, voyez à quelles flammes terribles vous vous exposez. Entendez l'un des larrons dire à l'autre : « Nous sommes dans la même « condamnation », nous courons les mêmes risques. Si vous dites du mal des autres, bientôt vous-même vous serez en butte à des attaques semblables. C'est pourquoi saint Paul nous avertit en ces termes : « Que celui donc « qui croit rester debout, prenne garde qu'il « ne tombe ». (I Cor. X, 12.)

« De n'être point querelleurs, mais retenus « et montrant une parfaite douceur envers « tous les hommes », c'est-à-dire envers les gentils et les juifs, les criminels et les méchants. Plus haut en effet il nous effrayait en parlant de l'avenir : « Que celui donc qui croit « rester debout, prenne garde qu'il ne tombe »; mais ici il nous exhorte non en parlant de l'avenir, mais en rappelant le passé, c'est ce qu'il fait dans ce qui suit : « Car nous étions « aussi autrefois insensés »; et de même dans l'épître aux Galates : « Nous aussi, lorsque « nous étions enfants, nous étions asservis « sous les rudiments du monde ». (Gal. IV, 3.) C'est comme s'il disait : Tu ne feras de reproches à personne, car toi aussi tu as tenu la même conduite.

« Car nous étions aussi autrefois insensés, « rebelles, égarés, asservis à diverses convoi« tises et voluptés, vivant dans la malice et « dans l'envie, dignes d'être haïs, et nous haïs« sant l'un l'autre ». Nous devons donc être les mêmes avec tous et nous conduire avec douceur. Car celui qui s'est trouvé dans l'état dont parle l'apôtre, et qui ensuite a été délivré, ne doit pas accabler les méchants d'outrages, mais prier pour eux et rendre grâces à Dieu, qui lui a permis, à lui et aux autres, de se délivrer de leurs anciens maux. Que personne ne se glorifie, car tous ont péché. Lors donc que vous voudrez couvrir quelqu'un de boue, interrogez-vous avec équité, pensez à la conduite que vous avez tenue, à l'incertitude où vous êtes sur votre avenir, et retenez votre indignation. Quand vous auriez cultivé la vertu dès vos premières années, vous auriez cependant commis encore beaucoup de fautes; et si vous êtes purs, songez que vous ne le devez point à votre vertu, mais à la grâce de Dieu; car s'il n'avait pas appelé à lui vos aïeux, vous seriez infidèles.

Voyez comme l'apôtre parcourt tout le domaine de la perversité. Dieu ne nous a-t-il pas dispensé mille grâces par les prophètes, par tous les hommes? Et l'avons-nous entendu? « Car nous étions aussi autrefois égarés; mais « quand la bonté de Dieu notre Sauveur et « son amour envers les hommes ont été mani« festés, il nous a sauvés »; comment cela? « Non par des œuvres de justice que nous eus« sions faites, mais selon sa miséricorde, par le « baptême de la régénération et le renouvelle« ment du Saint-Esprit ». Eh quoi! nous étions tellement plongés dans le vice, que nous ne pouvions nous purifier, mais que nous avions besoin de régénération! C'est là en effet une régénération. Car lorsqu'une maison menace ruine, personne n'y met de support, ni ne répare les vieux bâtiments, mais on les renverse de fond en comble pour les relever et les renouveler. Il en est de même de Dieu : il ne répare pas un vieil édifice, il le reconstruit jusque dans ses fondements; c'est ce que veulent dire ces paroles : « Et le renouvellement « du Saint-Esprit »; il nous fait neufs depuis les pieds jusqu'à la tête, comment? par le Saint-Esprit. C'est ce que l'apôtre montre en-

core d'une autre manière en ajoutant : « Lequel « il a répandu en nous abondamment par Jésus-« Christ notre Sauveur ». Ainsi nous avons un grand besoin de la miséricorde de Dieu. « Afin « qu'ayant été justifiés par sa grâce », c'est encore par sa grâce et non par nos mérites, « nous soyons les héritiers de la vie éternelle « selon notre espérance ». Il y a là tout à la fois exhortation à l'humilité et espérance des récompenses futures. Car si Dieu nous a sauvés, lorsque nous étions dans un état tellement désespéré qu'il nous fallait être renouvelés et sauvés par la grâce, puisque nous n'avions pas un seul bien en propre, à combien plus forte raison ne nous sauvera-t-il pas dans l'avenir ?

4. Il n'y avait rien de pire que la férocité humaine avant la venue de Jésus-Christ ; presque tous les hommes étaient en inimitié ou en guerre les uns avec les autres ; les pères égorgeaient leurs fils, les mères entraient en fureur contre leurs enfants : il n'y avait rien de fixe, pas de loi naturelle, pas de loi écrite, tout était dans le plus grand désordre, il y avait continuellement des adultères, des meurtres, et des choses plus odieuses que le meurtre, s'il en est, des vols à chaque moment. Un auteur profane dit : Il semblait que le larcin passât pour vertu, et ce n'est pas étonnant, si l'on voit qu'on adorait un dieu du vol : il y avait souvent des oracles qui ordonnaient de tuer tel ou tel. Raconterai-je un fait qui s'est passé alors ? Androgée, un fils de Minos, étant venu à Athènes, et ayant été vainqueur dans les jeux, subit le supplice et fut tué. Apollon, guérissant le mal par le mal, ordonna que pour le venger on enlèverait quatorze enfants à leurs familles et qu'on les ferait périr. Y a-t-il rien de plus cruel que cette tyrannie? C'est ce qui fut exécuté. Pour satisfaire la fureur du dieu, il se trouva un homme qui égorgea ces enfants, car l'erreur régnait parmi ce peuple. Plus tard ils refusèrent ce tribut et brisèrent ce joug. Si cependant ils avaient eu raison d'égorger ces enfants, il ne fallait pas cesser de le faire ; si, au contraire, c'était une injustice criminelle, comme de fait c'en était une, c'était mal de leur donner cet ordre dans le principe.

On adorait des lutteurs au pugilat ou à la palestre. Il y avait sans cesse la guerre dans les villes, dans les villages, dans les maisons. Les amours contre nature étaient communs, et un de leurs philosophes a porté une loi par laquelle il défendait aux esclaves ces sortes d'amours et de se frotter d'huile, réservant cela comme un privilége honorable aux hommes libres. Aussi le faisaient-ils au grand jour dans leurs maisons. Si on examine tout ce qui les concerne, on trouvera qu'ils ont insulté à la nature elle-même et que personne n'y mettait obstacle. Tout leur théâtre est rempli de crimes de ce genre, d'adultères et de débauches, d'impureté et de corruption. Il y avait des nuits entières passées dans des veillées abominables, et les femmes étaient appelées à ces spectacles. O souillure ! pendant la nuit, sous tous les yeux il y avait de ces veillées, et les vierges se trouvaient parmi des jeunes gens en délire au milieu d'une multitude ivre. Ces veillées se passaient dans les ténèbres, et on y faisait des actions exécrables. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Car nous étions aussi au-« trefois insensés, rebelles, égarés, asservis à « diverses convoitises et voluptés ». Celui-ci, veut-il dire, a aimé sa belle-mère, celle-là a aimé son beau-fils, puis s'est pendue. Car pour l'amour qu'on porte aux enfants, et qu'on appelle la pédérastie, on ne peut pas même en parler. Mais quoi ! voulez-vous voir des fils épouser leurs mères? c'est ce qui s'est rencontré chez eux, et, ce qui est plus grave, cela arrivait par ignorance ; et leur dieu, bien loin de s'y opposer, se riait de voir la nature outragée, quoique les plus illustres personnages fussent en cause. Mais si ceux qu'on devait s'attendre à voir cultiver la vertu, pour tout le moins dans le désir d'arriver à la gloire, sinon pour un autre motif, étaient si enclins à la perversité, qu'a-t-il dû en être, pensez-vous, de ceux qui menaient une vie obscure? Qu'y a-t-il de plus inconstant que ces plaisirs? Voilà une femme qui aime un certain Egisthe, et par condescendance pour cet adultère, elle tue son mari à son retour. Vous connaissez pour la plupart cette histoire. Le fils de la victime fait périr celui qui a souillé la couche de son père, il égorge même sa mère, ensuite il entre en démence et est agité par les furies, puis dans son délire il en tue un autre et lui prend sa femme. Y a-t-il rien qu'on puisse comparer à ces déplorables événements?

J'ai pris du dehors ces exemples pour montrer aux gentils combien de maux ont régné alors sur la terre. Mais, si vous le voulez, je m'en tiendrai aux saintes Ecritures : « Ils im-

« molèrent aux démons leurs fils et leurs « filles ». (Ps. CV, 35.) De leur côté, les Sodomites n'ont péri que pour avoir outragé la nature par de brutales amours. Au commencement même de la venue du Christ, la fille d'un roi n'a-t-elle pas dansé pendant un repas au milieu d'hommes ivres? n'a-t-elle pas demandé un meurtre et reçu pour prix de sa danse la tête d'un prophète? Qui célébrera les bienfaits de Dieu qui a mis fin à ces abominations?

« Dignes d'être haïs et nous haïssant l'un « l'autre ». En effet, lorsqu'on lâche la bride au plaisir, ce désordre doit nécessairement exciter partout des haines; au contraire, là où l'amour est joint à la vertu, personne ne peut rien ravir à personne. Ecoutez ce que dit saint Paul : « Ne vous trompez point vous-mêmes; « ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les « adultères, ni les efféminés, ni ceux qui com« mettent des péchés contre nature, ni les lar« rons, ni les avares, ni les ivrognes, ni les « médisants, ni les ravisseurs n'hériteront « point le royaume de Dieu. Or vous étiez « cela, quelques-uns de vous. (I Cor. VI, 9.) Voyez-vous comme tous les genres de perversité étaient répandus, combien il y avait de ténèbres, et comment toute justice était violée? Car si ceux qui avaient le don de prophétie et qui voyaient d'innombrables vices, soit chez les autres peuples soit dans le leur, ne se modéraient pas cependant, mais commettaient mille fautes nouvelles, que ne devaient pas faire les autres? En Grèce, un législateur a ordonné que les jeunes filles combattraient nues sous les yeux des hommes. Combien n'avez-vous pas gagné en vertu, puisque vous ne pouvez pas même entendre parler de ces choses? Voilà cependant ce dont ne rougissaient pas les philosophes, même l'un d'entre eux et le plus grand, va jusqu'à conduire les femmes à la guerre, et il veut qu'elles soient toutes à tous comme un entremetteur, un proxénète. — « Vivant dans la « malice et dans l'envie ». En effet, si ceux qui s'adonnaient à la philosophie, portaient de telles lois, que dirons-nous de ceux qui ne s'y adonnaient pas? Si ceux qui avaient la longue barbe et le manteau des philosophes, tenaient ce langage, que dirions-nous des autres?

Non, Platon, la femme n'a pas été faite pour être à tous. O vous qui renversez toutes choses, qui vous unissez à des hommes qui vous tiennent lieu de femmes, et qui conduisez à la guerre des femmes qui vous tiennent lieu d'hommes, c'est bien là l'œuvre du diable, que de tout confondre et bouleverser, que de s'attaquer à l'ordre établi dès le commencement du monde, que de changer les lois données par Dieu même à la nature. Dieu en effet n'a accordé à la femme que la garde de la maison, à l'homme il a confié le soin des affaires publiques. Mais toi tu mets les pieds à la place de la tête et la tête à la place des pieds. Tu armes les femmes et tu n'en rougis pas! Mais pourquoi m'arrêter à ce fait? Chez eux, à ce qu'ils racontent, on a vu une mère tuer ses enfants, et ils ne rougissent pas, et ils n'ont pas honte de dire à des oreilles humaines ces faits exécrables.

« Mais quand la bonté de Dieu notre Sau« veur et son amour envers les hommes ont « été manifestés, il nous a sauvés, non par « des œuvres de justice que nous eussions « faites, mais selon sa miséricorde, par le « baptême de la régénération et le renouvel« lement du Saint-Esprit, lequel il a répandu « abondamment en nous par Jésus notre Sau« veur, afin qu'étant justifiés par sa grâce, nous « soyons les héritiers de la vie éternelle, selon « notre espérance ». Qu'est-ce à dire, « selon « notre espérance? » Cela signifie : Puissions-nous avoir le bonheur que nous avons espéré; on peut encore lui donner ce sens : car vous êtes déjà les héritiers. « Cette parole est cer« taine ». Comme il parle des biens futurs et non de ceux de la vie présente, il a soin d'ajouter que ce qu'il dit est digne de foi. Ces choses sont vraies, dit-il, et c'est ce qui a été rendu évident par tout ce qui a précédé. Celui en effet qui nous a délivrés d'une telle iniquité, de tant de maux, nous accordera certainement les récompenses futures si nous persévérons dans la grâce : car c'est la même Providence qui s'étend à tout.

5. C'est pourquoi rendons grâces à Dieu et ne lançons contre les autres ni injures, ni accusations; exhortons-les plutôt, prions pour eux, donnons-leur des conseils, quand même ils nous outrageraient, quand même ils trépigneraient : car il faut s'attendre à cela de la part des malades. Mais ceux qui veulent les sauver, supportent tout, font tout, même lorsqu'ils n'obtiennent aucun résultat, afin de n'avoir pas à se reprocher à eux-mêmes d'avoir rien négligé. Ignorez-vous que souvent, lors-

qu'un médecin désespère d'un malade, quelqu'un des parents de celui-ci lui dit : Donne de nouveaux soins, ne néglige rien, pour que je ne puisse pas m'accuser, me blâmer moi-même, pour que je n'aie pas le moindre motif de m'adresser des reproches. Ne voyez-vous pas tous les soins que les amis et les parents ont pour ceux qui les touchent? Que ne font-ils pas dans leur sollicitude! Ils interrogent les médecins, ils sont toujours là.

Imitons-les, bien que notre inquiétude porte sur d'autres maux. En ce moment si son fils était atteint d'une maladie, un père n'hésiterait pas à entreprendre un long voyage pour l'en délivrer. Mais l'âme est-elle dans un mauvais état, personne n'y prend garde. Tous nous sommes languissants, tous nous sommes mous, tous nous sommes négligents et nous regardons avec indifférence nos enfants, nos femmes, nous-mêmes attaqués par un si grand mal. Ce n'est que plus tard que nous arrivons à en comprendre la gravité : mais songez combien il sera honteux, combien il sera risible de venir dire ensuite : Nous ne nous y attendions pas, nous ne croyions pas qu'il en serait ainsi. Ce ne sera pas seulement honteux, ce sera très-dangereux. Car si dans la vie présente c'est le propre des insensés de ne pas prévoir ce qui arrivera, combien cela n'est-il pas plus vrai encore, lorsqu'il s'agit de la vie future et que nous entendons tant de voix nous donner des conseils et nous dire ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire.

Attachons-nous donc à cette espérance, prenons souci de notre salut, et en toute circonstance, prions Dieu de nous tendre la main. Jusqu'à quand serons-nous négligents ? jusqu'à quand serons-nous indifférents? jusqu'à quand ne ferons-nous aucun cas ni de nous-mêmes ni de nos compagnons d'esclavage ? Dieu a répandu abondamment en nous la grâce du Saint-Esprit. Pensons donc quelle bonté il nous a montrée, et à notre tour montrons-lui un zèle aussi grand ; aussi grand, nous ne le pouvons pas, mais quand il serait plus petit, ne l'en montrons pas moins. Car si après avoir été visités par la grâce, nous retombons dans notre apathie, des supplices plus terribles nous sont réservés : « Si je ne fusse point venu, et que je « ne leur eusse point parlé, ils n'auraient point « de péché, mais maintenant ils n'ont point « d'excuse de leur péché ». (Jean, XV, 22.) Mais loin de nous la pensée qu'on puisse dire cela de nous, puissions-nous au contraire mériter les biens promis à ceux qui aiment Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

HOMÉLIE VI.

ET JE VEUX QUE TU AFFIRMES CES CHOSES, AFIN QUE CEUX QUI ONT CRU EN DIEU AIENT SOIN LES PREMIERS DE S'APPLIQUER AUX BONNES ŒUVRES : VOILA LES CHOSES QUI SONT BONNES ET UTILES AUX HOMMES. MAIS RÉPRIME LES FOLLES QUESTIONS, LES GÉNÉALOGIES, LES CONTESTATIONS ET LES DISPUTES DE LA LOI, CAR ELLES SONT INUTILES ET VAINES. REJETTE L'HOMME HÉRÉTIQUE APRÈS LE PREMIER ET LE SECOND AVERTISSEMENT, SACHANT QU'UN TEL HOMME EST PERVERTI ET QU'IL PÈCHE, ÉTANT CONDAMNÉ PAR SOI-MÊME. (III, 8-15.)

Analyse.

1. Ne pas trop disputer avec les hérétiques.
2. Aller au-devant des besoins des pauvres. — Celui qui fait l'aumône gagne plus que celui qui la reçoit.
3. De la porte étroite, ce que c'est. — Les richesses comparées aux épines.
4. Il faut souffrir avec patience les maux qui nous arrivent. — Histoire de deux martyrs.

1. Après avoir parlé de la bonté de Dieu et de l'ineffable Providence avec laquelle il prend soin de nous, après avoir dit quels nous étions et quels il nous a faits, l'apôtre continue et dit: « Et je veux que tu affirmes ces choses, afin « que ceux qui ont cru en Dieu aient soin les « premiers de s'appliquer aux bonnes œuvres » ; c'est-à-dire, il faut affirmer ces choses et par elles exciter les fidèles à l'aumône. En effet, ces paroles ne nous exhortent pas seulement à l'humilité, elles ne nous enseignent pas seulement que personne ne doit se glorifier, ni injurier autrui ; elles conviennent encore à toutes les autres vertus. Ainsi dans une épître

aux Corinthiens, saint Paul dit : « Vous connaissez la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est rendu pauvre « pour vous, afin que par sa pauvreté vous « fussiez rendus riches ». (II Cor. VIII, 9.) Ainsi donc par la pensée de la providence de Dieu et de son infinie bonté, il les exhorte à la pratique de l'aumône, mais non pas à l'aventure et négligemment, car que dit-il? « Afin que « ceux qui ont cru en Dieu aient soin les premiers de s'appliquer aux bonnes œuvres » : c'est-à-dire qu'ils doivent porter secours à ceux qui sont lésés injustement, non-seulement en leur donnant de l'argent, mais encore en prenant leur défense, protéger les veuves et les orphelins, et remettre en sûreté tous ceux qui souffrent; c'est là en effet « s'appliquer aux « bonnes œuvres ». — « Voilà », dit-il, « les « chosesqui sontbonnes etutiles aux hommes. « Mais réprime les folles questions, les généa-« logies, les contestations et les disputes de la « loi, car elles sont inutiles et vaines ».

Qu'entend-il par ces « généalogies? » Dans une épître à Timothée il en fait mention également en ces termes : « Les fables et les généa-« logies qui sont sans fin ». (I Tim. I, 4.) Peut-être ici et là fait-il allusion aux juifs qui étaient très-orgueilleux d'avoir pour ancêtre Abraham, et qui étaient négligents dans les choses qui les concernaient eux-mêmes. C'est pourquoi il appelle ces généalogies insensées et inutiles, car c'est de la démence que de mettre sa confiance en des choses inutiles.

Quant aux contestations avec les hérétiques, l'apôtre nous recommande de les éviter, pour ne pas nous fatiguer en vain ; car en fin de compte nous n'y gagnerons rien. Lorsqu'il y a un homme assez pervers pour décider que, quoi qu'il arrive, il ne changera pas de sentiment, vous épuiserez-vous en vain à répandre la semence sur la pierre, au lieu d'orner les âmes des fidèles en leur parlant de la charité et des autres vertus? Pourquoi donc l'apôtre dit-il dans un autre endroit : « Afin d'essayer « si quelque jour Dieu leur donnera la repen-« tance » (II Tim. II, 25), tandis qu'ici : « Rejette « l'homme hérétique », dit-il, « après le premier « et le second avertissement, sachant qu'un « tel homme est perverti et qu'il pèche, étant « condamné par soi-même ? » Dans le premier passage il parle de ceux qu'on pouvait espérer de voir se corriger et qui résistaient seulement : mais dès qu'il s'agit d'un ennemi manifeste et connu publiquement pour tel, pourquoi combattre en vain, pourquoi porter vos coups dans le vide? Qu'entend-il par ces mots : « Etant « condamné par soi-même ? » C'est que l'hérétique ne peut pas dire : Personne ne m'a enseigné, personne ne m'a averti. Lors donc que malgré les avertissements il reste le même, il est condamné par son propre jugement.

« Quand j'aurai envoyé vers toi Artémas ou « Tychique, hâte-toi de venir vers moi à Ni-« copolis ». — Que dis-tu, saint apôtre? Tu viens de placer la Crète sous son autorité, et de nouveau tu l'appelles vers toi. — Oui, mais ce n'est pas pour le détourner de ses devoirs, c'est pour lui donner plus de force. — En effet il ne l'appelle pas à lui pour qu'il l'accompagne et le suive partout, écoutez en effet ce qu'il dit : « Car j'ai résolu d'y passer l'hiver ». Quant à Nicopolis, c'est une ville de Thrace. « Envoie devant Zénas, homme de loi, et « Apollon, et prends soin que rien ne leur « manque ». On ne leur avait pas encore confié d'églises à gouverner ; mais c'étaient des compagnons de saint Paul ; Apollon était véhément, il était savant dans les Ecritures et habile à manier la parole. Pour Zénas, puisque c'était un homme de loi, il ne devait pas, diras-tu, être instruit par les autres. Mais ici par « homme de loi » il faut entendre qu'il était versé dans le droit judaïque, et ce que dit l'apôtre équivaut à ceci : Procure-leur tout en abondance, afin que rien ne leur manque. — « Que les nôtres aussi apprennent à être les « premiers à s'appliquer aux bonnes œuvres « pour les usages nécessaires, afin qu'ils ne « soient pas sans fruit. Tous ceux qui sont avec « moi te saluent. Salue ceux qui nous aiment « en la foi (par là il faut entendre ou bien ceux « qui aiment Paul, ou bien les fidèles). Grâce « soit avec vous tous. Ainsi soit-il ».

2. Pourquoi donc, saint apôtre, ordonnes-tu à Tite de fermer la bouche aux contradicteurs, s'il faut les éviter, lorsqu'il font tout pour leur perte? — Saint Paul dit très-bien qu'il ne faut jamais les réfuter en vue de leur être utile : car jamais ils n'en retireront le moindre profit puisqu'ils ont l'âme pervertie. Mais s'ils veulent perdre aussi les autres, c'est alors qu'il faut lutter contre eux, les combattre, et leur résister de toutes ses forces. Si donc tu en vois d'autres se corrompre, et que tu sois dans la nécessité de parler, ne te tais point, ferme-leur la bouche pour guérir ceux qui vont à

leur perte. Un homme qui a du zèle et qui est vertueux, ne peut pas toujours éviter le combat. Seulement qu'il ait soin de se conduire de la manière que je viens de dire. Car souvent l'inoccupation et une philosophie inutile font qu'on donne tous ses soins à la parole : or c'est se préparer un grand châtiment que de parler inutilement lorsqu'il faudrait ou enseigner, ou prier, ou rendre grâces. Il ne faut pas croire que nous devons épargner nos richesses, mais non, nos paroles : il faudrait plutôt encore être économes de celles-ci que de celles-là, et ne pas nous livrer sans réflexion à tout le monde.

Que veulent dire ces paroles : « Qu'ils apprennent à être les premiers à s'appliquer « aux bonnes œuvres? » C'est comme s'il y avait : Qu'ils n'attendent pas que les pauvres aillent vers eux, mais qu'eux-mêmes cherchent avec soin quels sont ceux qui ont besoin de leur aide. En effet, lorsqu'on se soucie des pauvres, c'est de cette manière qu'on s'en soucie, c'est avec le plus grand soin et le plus grand zèle, et, lorsqu'on agit ainsi, il y a moindre profit pour ceux qui acceptent que pour ceux qui donnent : car l'aumône donne accès auprès de Dieu. Au contraire, le combat dont nous avons parlé n'a jamais de fin, parce qu'il est très-difficile de corriger un hérétique. Or, de même que ce serait de la paresse, si l'on ne donnait pas ses soins à ceux dont on peut espérer la conversion, de même ce serait de la folie, ce serait une extrême démence que de perdre son temps auprès de ceux qui sont travaillés d'une maladie incurable : ce serait leur donner plus d'audace.

« Que les nôtres aussi apprennent à être les « premiers à s'appliquer aux bonnes œuvres « pour les usages nécessaires, afin qu'ils ne « soient pas sans fruit ». Remarquez-vous qu'il s'occupe plus de ceux qui donnent que de ceux qui reçoivent? Il pouvait sans doute les passer sous silence pour bien des raisons : mais, dit-il, je prends souci des nôtres. En quoi donc, dites-moi, l'apôtre veille-t-il à leurs intérêts? Le voici : si d'autres qu'eux découvrant ces trésors spirituels de l'aumône, se les appropriaient en nourrissant les docteurs, ils ne feraient, eux, aucun profit, ils resteraient sans fruit. Ainsi, dites-moi, le Christ, qui avec cinq pains a nourri cinq mille hommes, qui avec sept pains en a nourri quatre mille, n'aurait-il pas pu se nourrir lui-même, lui et ceux qui vivaient avec lui? Pourquoi donc se laissait-il nourrir par des femmes? « Il y avait là des « femmes qui le suivaient et le servaient ». (Marc, xv, 41.) Il nous apprend par là qu'il prend soin de ceux qui font le bien. Saint Paul ne pouvait-il pas ne rien recevoir de personne, lui qui de ses propres mains fournissait aux autres leur subsistance? Vous le voyez cependant recevoir et demander; pour quel motif? écoutez : « Ce n'est pas que je recherche des « présents, mais je cherche un fruit abondant « pour votre compte ». (Philipp. IV, 27.) Au commencement, lorsque, vendant tous leurs biens, les fidèles venaient en déposer le prix aux pieds des apôtres, vous voyez les apôtres s'inquiéter plus de ceux qui donnaient que de ceux qui recevaient. S'ils avaient eu peu de souci des pauvres, ils n'auraient pas puni Saphire et Ananie, lorsqu'ils eurent retenu une partie de leur argent. Quelqu'un leur commandait-il de tout donner à l'Eglise? ce n'est pas saint Paul, car il dit : « Non point à regret « ni par contrainte ». (II Cor. IX, 7.) Mais quoi! saint apôtre, veux-tu être un obstacle pour les pauvres? — Nullement, répond-il, mais ce n'est pas à leur intérêt, c'est à celui des bienfaiteurs que je veille en ce moment. Voyez encore le prophète, il ne pense pas seulement aux pauvres lorsqu'il donne les meilleurs conseils à Nabuchodonosor, il ne dit pas seulement : Donne aux pauvres, mais : « Rachète « tes péchés par des aumônes, et tes iniquités « en faisant miséricorde aux pauvres » (Dan. IV, 24); c'est-à-dire : Répands tes richesses non pas seulement pour nourrir les autres, mais pour t'arracher toi-même au châtiment. De même le Christ dit : « Vends ce que tu as et le « donne aux pauvres, puis viens et me suis ». (Matth. XIX, 21.) Voyez-vous ici encore que ce précepte était donné à ceux qui voulaient suivre Jésus? Comme les richesses sont un empêchement pour la vertu, il ordonne de les donner aux pauvres, et apprend à l'âme à être miséricordieuse, à mépriser l'or, à fuir l'avarice; car celui qui apprend à donner à celui qui n'a rien, apprendra ensuite à ne rien recevoir de ceux qui sont riches. C'est par là que nous nous rendons semblables à Dieu. Il y a plus de difficulté à rester vierge, à jeûner, à coucher sur la terre, mais rien n'a autant de force et de puissance que la miséricorde pour éteindre la flamme de nos péchés : c'est de toutes les vertus la plus grande, elle rapproche du souverain Maître lui-même ceux

qui la cultivent, et en cela il n'y a rien que de juste. Car être vierge, jeûner, coucher sur la dure, cela ne profite qu'à celui qui tient cette conduite, nul autre n'est sauvé par là ; la miséricorde au contraire s'étend à tous et embrasse tous les membres de Jésus-Christ. Or il y a bien plus de grandeur dans les belles actions qui s'étendent à tous les hommes que dans celles qui ne servent qu'à un seul.

3. C'est cette compassion pour les pauvres qui est la mère de la charité, de la charité, dis-je, cette vertu qui caractérise le christianisme, qui l'emporte sur tous les autres signes de la foi, et à laquelle on reconnaît les disciples du Christ. C'est le remède de nos fautes; c'est elle qui lave les souillures de notre âme, c'est l'échelle par laquelle nous montons au ciel, c'est elle qui réunit en un seul corps les membres de Jésus-Christ. Voulez-vous savoir quel grand bien est la charité? Au temps des apôtres tous vendaient leurs biens pour leur en apporter le prix qui était ensuite distribué: « Et il était distribué à chacun selon qu'il en « avait besoin ». (Act. IV, 35.) Dites-le-moi, et ici je laisse de côté les biens futurs, car nous ne parlerons pas encore du royaume éternel: voyons seulement les biens de ce monde : dites-le-moi, qui sont ceux qui gagnent à cela? Sont-ce ceux qui reçoivent ou ceux qui donnent? Ceux-là murmuraient et avaient entre eux des altercations, pour ceux-ci ils n'avaient qu'une âme : « Tous en effet n'étaient qu'un « cœur et qu'une âme » ; la grâce était en eux tous, et ce qu'ils faisaient, ils le faisaient avec grande utilité pour eux. Mais ne voyez-vous pas que les autres y gagnaient aussi? Maintenant, dites-moi, au nombre desquels voudriez-vous être? est-ce au nombre de ceux qui se défaisaient de toutes leurs richesses et restaient sans rien, ou au nombre de ceux qui recevaient quelque chose des autres?

Voyez l'utilité de l'aumône : tous les obstacles, tous les empêchements sont enlevés et aussitôt toutes les âmes sont unies : « Tous n'é« taient qu'un cœur et qu'une âme » ; ainsi, quand ce ne serait pas pour faire l'aumône, il serait encore très-avantageux de donner ses richesses. Si j'ai tenu ce discours, c'est pour que ceux qui n'ont reçu aucun héritage de leurs parents, ne soient pas pour cela tristes et chagrins par la pensée qu'ils ont moins de biens que les riches : ils en ont plus, s'ils le veulent. Car il leur sera plus facile de faire l'aumône du peu qu'ils ont, comme cette veuve dont parlent les livres saints; ils n'auront aucune occasion d'entrer en intimité avec leurs proches et ils seront les plus libres du monde: personne ne pourra les menacer de la confiscation, ils seront supérieurs à tous les maux. Ceux qui fuient nus donnent peu de prise à ceux qui veulent les saisir, tandis que celui qui est couvert et chargé de vêtements est facilement pris. Il en est de même du riche et du pauvre. Celui-ci, fût-il pris, échappera facilement; celui-là, fût-il libre, s'embarrassera lui-même dans ses propres filets, dans mille soucis, mille chagrins, mille sujets d'irritation et de colère : toutes ces choses accablent l'âme, mais ce n'est pas tout, il y a encore bien d'autres maux qui viennent à la suite des richesses.

Il est bien plus difficile pour le riche que pour le pauvre de se conduire avec modération; il est bien plus difficile pour le riche que pour le pauvre de vivre avec simplicité et d'éviter la colère. Mais, direz-vous, il aura une plus belle récompense. — Nullement. — Pourquoi? ne surmonte-t-il pas de bien plus grandes difficultés? — Oui, mais ces difficultés, il se les est préparées lui-même, car il ne lui était pas commandé d'être riche, au contraire, c'est lui-même qui se crée mille obstacles, mille empêchements. Les autres ne quittent pas seulement leur argent, ils soumettent encore leur corps à de nombreuses macérations. Car ils marchent dans la voie étroite. Mais toi, non-seulement tu conserves tes biens, tu donnes encore des aliments à la fournaise de tes passions, et tu te mets au milieu de nouveaux embarras. Va donc dans le grand chemin, c'est lui qui reçoit tes pareils; pour la voie étroite elle s'ouvre aux affligés, aux opprimés, à ceux qui n'ont pas d'autres fardeaux que ceux qu'on y peut porter, la miséricorde, la bonté, la probité, la douceur. Si c'est là ce dont tu es chargé, il te sera facile d'y entrer, mais si tu es arrogant, orgueilleux, si tu es chargé d'épines, qu'on appelle les richesses, il te faudra une large voie. En effet, tu ne pourras pas percer la foule sans te heurter à beaucoup d'autres, lorsque tu feras effort pour avancer : il te faudra beaucoup d'espace. Celui qui porte l'or et l'argent véritables, je veux dire les bonnes œuvres, ne blessera point je ne dis pas seulement ceux qui se pressent à côté de lui, mais même ses parents, ceux avec lesquels il vit. Maintenant, si les richesses sont des épines,

que sera-ce du désir de les posséder? Pourquoi emportes-tu avec toi tes biens? Est-ce pour produire une plus grande flamme, en jetant tes fardeaux dans le brasier? N'y a-t-il donc pas assez de feu dans l'enfer? Vois comment trois enfants ont triomphé de la fournaise. Suppose que c'est l'enfer : c'est avec l'affliction qu'ils y tombèrent, liés et enchaînés qu'ils étaient : cependant ils y trouvèrent un large espace libre où ils étaient à l'aise; il n'en fut pas ainsi de ceux qui les entouraient.

4. Même maintenant il se produira quelque chose de semblable, si nous voulons résister avec une force virile aux tentations qui nous assiégent. Si nous avons espoir en Dieu, nous serons en sécurité, large et à l'aise; mais pour ceux qui nous auront persécutés, ils périront. Car, dit l'Ecriture : « Celui qui creuse une « fosse y tombera ». (Ecclés. XXVII, 29.) Qu'ils enchaînent nos pieds et nos mains; la torture même pourra nous délivrer de nos fers. Voyez une chose merveilleuse : voilà des hommes qu'on a liés, le feu les délie. En effet, qu'on livre à des esclaves les amis de leurs maîtres, ceux-ci craignant cette amitié, bien loin de leur faire mal, auront pour eux les plus grands égards; il en est de même du feu : comme il savait que ces enfants étaient les amis de son maître, il rompit leurs fers, les délia et les mit en liberté, il était pour eux comme un tapis sur lequel ils se promenaient, et ce n'est pas sans raison, puisqu'ils avaient été jetés là pour la gloire de Dieu. Si nous sommes torturés, rappelons-nous ces exemples.

Mais, direz-vous, ceux-ci ont été délivrés de leurs tourments, mais il n'en sera pas de même de nous. C'est justice, car les enfants ne sont pas entrés dans la fournaise avec l'espérance d'être délivrés, mais avec la pensée qu'ils allaient mourir. Ecoutez-les en effet : « Il y a « un Dieu dans le ciel qui peut nous délivrer; « s'il n'en est rien, sache, ô roi, que nous ne « servirons pas tes dieux, et que nous ne nous « prosternerons point devant la statue d'or que « tu as dressée ». (Dan. III, 17, 18.) Pour nous, nous mettons une sorte de condition aux épreuves que Dieu nous envoie, nous marquons la limite du temps et nous disons : S'il n'a pas pitié de nous d'ici au temps marqué; voilà pourquoi nous ne sommes pas délivrés. Lorsqu'Abraham allait vers la montagne du sacrifice, il ne croyait pas que son fils serait sauvé, il marchait avec l'intention de l'immoler, et contre son attente il le vit sauvé. Vous aussi, lorsque vous tomberez dans l'adversité, ne demandez pas d'être aussitôt délivrés, disposez votre âme à tout supporter, et bientôt le malheur vous lâchera : car si Dieu vous l'inflige, c'est pour vous instruire. Lors donc qu'une fois nous avons été formés à le supporter patiemment et sans aigreur, il s'éloigne enfin de nous pour toujours, parce que tout est en bon ordre dans notre âme.

Je veux vous raconter un fait qu'il vous sera très-utile et très-profitable d'entendre. Quel est-il? Comme la persécution sévissait et que l'Eglise était troublée par une guerre violente, on se saisit de deux chrétiens, dont l'un était prêt à tout supporter, tandis que l'autre, qui aurait courageusement donné sa tête au bourreau, craignait et redoutait les autres tourments. Voyez comment Dieu a arrangé les choses. Lorsque le juge fut sur son siége, il ordonna qu'on couperait la tête à celui qui était prêt à tout, pour l'autre, il le fit torturer, non pas une ou deux fois, mais dans toutes les villes par lesquelles il passait. Or, pourquoi Dieu a-t-il permis cela? C'était assurément pour donner de la fermeté et de la vigueur au moyen des tourments, à l'âme qui n'avait pas été assez exercée. C'était pour lui enlever toute terreur, afin qu'elle ne craignît pas plus longtemps, qu'elle ne fût point lâche et ne tremblât pas pendant le supplice. De même, c'est au moment où Joseph faisait le plus d'efforts pour sortir de prison, qu'il y était retenu pour plus longtemps; écoutez-le : « J'ai été dérobé du pays des Hébreux », dit-il, « mais souviens-toi de moi auprès de Pharaon ». (Genès. XL, 15.) Pourquoi était-il retenu? C'est pour qu'il apprît qu'il ne fallait pas mettre sa confiance dans les hommes, mais s'en rapporter entièrement à Dieu. Maintenant donc que nous savons cela, rendons grâces au souverain maître, et faisons tout ce qu'il convient, afin de gagner les biens éternels en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui partage la gloire du Père et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉPITRE DE SAINT PAUL A PHILÉMON.

AVERTISSEMENT.

Des contemporains de saint Chrysostome disaient que l'épître à Philémon était un écrit superflu composé pour un intérêt passager et pour un seul homme, Onésime. C'est avec une extrême vigueur que le saint Docteur les réfute. Il montre qu'il est très-important pour notre instruction que nous ayons non-seulement les grandes épîtres de l'apôtre, mais même la relation détaillée de ses moindres actions. Cette épître est commentée avec un soin qu'on trouverait à peine dans ses autres ouvrages.

Quant à la question de savoir si ces trois furent homélies prononcées à Antioche ou à Constantinople, il est à peu près impossible de la résoudre, faute de données d'aucune sorte. Photius dit que les homélies prononcées à Constantinople sont moins soignées que les autres; mais c'est là, on le comprend facilement, une règle trop générale et trop vague pour être sûre et infaillible. Saint Chrysostome combat souvent les marcionites, nous l'avons vu. Ici encore, dans la dernière homélie, il rapporte un argument qu'un homme de cette secte lui avait opposé, et il en donne une remarquable réfutation.

ARGUMENT.

Il faut d'abord dire quel est le sujet de cette épître, et quelles questions s'y rapportent. Quel en est donc le sujet? Philémon était un homme noble et distingué. Qu'il ait été distingué, voici un fait qui le prouve, c'est que toute sa maison était fidèle et qu'elle était même appelée une église. C'est pourquoi saint Paul écrit ces mots : « Et à l'église qui est en « ta maison ». Il témoigne encore qu'on lui accordait une grande obéissance, il ajoute : « Tu as réjoui les entrailles des saints ». De plus il l'avertit, dans cette même épître, qu'il doit lui préparer un logement. Il me semble donc pour toute sorte de raisons que sa maison était l'asile des saints. Cet homme si distingué avait un esclave du nom d'Onésime. Celui-ci, après avoir dérobé quelque chose à son maître, s'était sauvé. Son larcin nous est attesté par ces paroles : « S'il t'a fait quelque « tort, ou s'il te doit quelque chose, je te le « payerai ». Comme il était venu à Rome vers saint Paul, qu'il l'avait trouvé dans les fers et qu'il avait entendu son enseignement, il y reçut le baptême. Ce qui prouve qu'il y a reçu le don du baptême, ce sont ces mots : « Onésime que « j'ai engendré dans mes liens ». (Philém. 2, 7, 18, 10.) L'apôtre écrit donc pour le recommander à son maître, afin que, pour toutes ces raisons, celui-ci ne lui fît subir aucun châtiment et qu'il le reprît comme un homme régénéré.

Mais quelques-uns prétendent qu'il était inutile d'insérer cette épître dans les saintes Ecritures, comme traitant un trop mince sujet et ne concernant qu'un seul homme. Qu'ils sachent, ceux qui font ces reproches, qu'ils sachent qu'ils se rendent eux-mêmes dignes de mille reproches. Car, non-seulement il fallait insérer une si petite lettre écrite sur un sujet si intime, mais bien plus puissions-nous trouver quelqu'un qui nous donne l'histoire des apôtres je ne dis pas sur ce qu'ils ont dit ou écrit, mais encore sur toute leur manière de vivre ; qui nous apprenne ce qu'ils ont mangé et quand ils mangeaient, quand ils sont restés dans les villes, quand ils ont voyagé, ce qu'ils ont fait chaque jour, au milieu de quels hommes ils se sont trouvés, dans quelle maison ils sont entrés; qui enfin nous raconte exactement toute leur vie dans ses moindres détails, tant toutes leurs actions sont pleines d'enseignements utiles pour nous! Mais parce que beaucoup ne comprennent pas l'utilité qu'on peut retirer de là, ils se mettent à blâmer cette épître. Cependant, lorsque nous voyons seulement les lieux où ils ont vécu, où ils ont été enchaînés, bien que ces lieux soient inanimés, nous arrêtons souvent notre pensée sur eux,

nous nous représentons leur vertu, et ainsi nous nous sentons encouragés, nous avons plus d'ardeur. Combien donc cet effet ne serait-il pas plus grand si nous entendions rapporter leurs paroles et toutes leurs actions! Est-ce qu'on ne s'informe pas d'un ami, pour savoir où il vit, ce qu'il fait, où il va? et cela, dites-moi, il ne faudrait pas le savoir, lorsqu'il s'agit des docteurs qui ont enseigné toute la terre! Lorsque quelqu'un vit de la vraie vie de la foi, sa tenue, sa démarche, ses paroles, ses actions, tout en lui est utile à ceux qui en entendent parler, et il n'y a aucun inconvénient à tout savoir.

Maintenant il est bon de vous apprendre pourquoi dans cette épître il est traité d'un sujet tout domestique. Voyez donc combien d'excellents enseignements nous sont donnés par là. L'un, et le premier de tous, c'est que nous devons être diligents sur toutes choses. Si en effet saint Paul a tant de sollicitude pour un fugitif, un larron, un voleur; s'il ne craint pas, s'il ne rougit pas de le renvoyer à son maître avec tant d'éloges, il nous convient bien moins encore d'être négligents dans des circonstances semblables. Le second enseignement, c'est qu'il ne faut pas désespérer des esclaves, même lorsqu'ils en sont arrivés à une extrême perversité. Or, si ce fugitif, ce voleur est devenu assez honnête pour que Paul voulût en faire son compagnon, et qu'il écrivît ceci : « Afin qu'il me servît à ta place », nous devons désespérer bien moins encore des hommes libres. Le troisième enseignement, c'est qu'il n'est pas bien d'enlever aux maîtres leurs esclaves. Car si l'apôtre qui avait une telle confiance en Philémon, n'a pas voulu retenir sans l'aveu de son maître, Onésime qui pouvait lui rendre tant de services dans son ministère, il nous convient bien moins encore de faire ce qu'il n'a pas fait. Plus un esclave est vertueux et plus il est bon qu'il reste esclave, qu'il reconnaisse son maître afin qu'il soit utile à tous ceux qui sont dans la maison. Pourquoi ôter la lumière de dessus le chandelier pour la mettre sous le boisseau? Plût à Dieu qu'on pût faire rentrer dans les villes tous les fugitifs! Mais quoi, dira-t-on, et s'il devenait mauvais? — Comment? dites-le-moi, je vous prie : est-ce parce qu'il est entré dans la ville? Mais pensez-y, s'il était dehors, il serait encore pire. Car celui qui étant dans la ville devient mauvais, deviendrait bien pire, s'il était hors des murs. En effet, au dedans il est libre de toute inquiétude sur son sort, c'est son maître qui a tous les soucis; mais au dehors, les soins qu'il devrait prendre pour pourvoir à sa nourriture l'écarteraient davantage de ses devoirs les plus nécessaires, les plus spirituels. C'est même pour cela que saint Paul, leur donnant un excellent conseil, leur dit : « Es-tu appelé à la foi « étant esclave, ne t'en mets point en peine, « mais quand même tu pourrais être mis en « liberté, fais plutôt un bon usage de ton état » (I Cor. VII, 21), c'est-à-dire continue à être esclave. Car ce qu'il y a de plus nécessaire pour lui, c'est qu'il n'entende point blasphémer le nom de Dieu, comme le dit l'apôtre en ces termes : « Que tous les serviteurs qui sont « sous le joug, sachent qu'ils doivent à leurs « maîtres toute sorte d'honneurs, afin qu'on ne « blasphème point le nom de Dieu et sa doc- « trine ». (I Tim. VI, 1.) Les gentils eux-mêmes devront dire qu'un esclave peut plaire à Dieu, sinon il faudra de toute nécessité qu'on blasphème et qu'on dise : Le christianisme a été introduit dans la vie pour tout renverser; si les esclaves sont enlevés à leurs maîtres, c'est là une grande violence. Que dirai-je de plus? L'apôtre nous enseigne encore que nous ne devons pas rougir de vivre avec des esclaves, pourvu qu'ils soient honnêtes. Si en effet saint Paul, qui l'emportait sur tous les hommes, a dit tant de bien d'Onésime, à plus forte raison devons-nous agir comme lui. Puis donc qu'il y a dans cette épître tant d'utiles enseignements, bien que nous n'ayons pas encore tout dit, quelqu'un pourra-t-il croire qu'il était superflu de la mettre au nombre des Ecritures sacrées? Un tel sentiment ne montrerait-il pas une extrême démence? Prêtons donc toute notre attention, je vous prie, à la lettre écrite par l'apôtre. Déjà elle nous a été fort utile, elle le sera plus encore, si nous l'examinons de près.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL, PRISONNIER DE JÉSUS-CHRIST, ET LE FRÈRE TIMOTHÉE, A PHILÉMON, NOTRE BIEN-AIMÉ ET COOPÉRATEUR, ET A APPIE, NOTRE BIEN-AIMÉE, ET A ARCHIPPE, LE COMPAGNON DE NOS COMBATS, ET A L'ÉGLISE QUI EST EN TA MAISON, GRACE ET PAIX DE LA PART DE DIEU NOTRE PÈRE, ET DE LA PART DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (1, 2, 3.)

Analyse.

1. Toutes les expressions employées par l'apôtre dans le préambule de cette épître sont très-propres à fléchir Philémon.
2 et 3. Le saint nous montre excellemment que nous devons pardonner à nos frères, et l'avantage qui nous revient de cette charité, non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. — Combien sont durs ceux qui ne veulent pas pardonner

1. Cette épître a été écrite à un maître pour un esclave : dès le début saint Paul le rappelle à l'humilité ; il ne veut pas le faire rougir, mais il éteint sa colère, en s'appelant prisonnier, il l'adoucit et le force à rentrer en lui-même, et il fait que les choses de ce monde ne lui paraissent être rien. Si en effet les liens qu'on porte pour le Christ, bien loin d'être une honte, sont une gloire, l'esclavage est beaucoup moins ignominieux. S'il parle ainsi, ce n'est pas pour se glorifier, il fait une œuvre utile, et il montre son autorité, non dans son intérêt, mais seulement pour que Philémon lui accorde plus facilement ce bienfait, que s'il disait, comme il l'a dit ailleurs : C'est pour vous que je suis chargé de ces chaînes. Dans ces dernières paroles il fait voir sa sollicitude, ici il montre son autorité. Il n'y a rien de plus grand qu'une telle gloire, c'est au point qu'il est appelé le stigmatisé de Jésus-Christ : Car, « dit-il, je porte le stigmate de Jésus-Christ ». (Gal. VI, 17.)

« Prisonnier de Jésus-Christ ». C'est en effet pour Jésus qu'il avait été lié. Qui ne serait plein de respect, qui ne serait adouci, en entendant parler des liens de Jésus-Christ? Qui ne donnerait toute son âme bien loin de refuser un seul esclave? — « Et le frère Timothée ». Il en prend un second avec lui, pour que Philémon, ébranlé par les prières de plusieurs, cède plus facilement et accorde le bienfait qu'on lui demande. — « A Philémon, notre bien-aimé « et coopérateur ». S'il est son bien-aimé, il n'y a ni audace ni témérité à se confier en lui, c'est une singulière marque d'amitié. S'il est son coopérateur, il devait non-seulement recevoir une telle prière, mais même en être reconnaissant, car c'est à lui-même qu'il rendra service, puisqu'il bâtit le même édifice que saint Paul. Ainsi, dit l'apôtre, laissons de côté ma prière, il y a une autre nécessité qui te forcera à accorder ce bienfait : car si Onésime est utile à l'Evangile, et que tu sois plein de zèle pour en propager la doctrine, il ne faut déjà plus qu'on te fasse cette demande, c'est toi-même qui dois la faire.

« Et à Appie, notre bien-aimée ». C'était sans doute l'épouse de Philémon. Voyez l'humilité de saint Paul : il s'appuie sur Timothée pour faire sa demande, et il l'adresse non-seulement au mari, mais encore à la femme et à un autre qui était sans doute un ami : « Et à « Archippe, le compagnon de nos combats ». Car il ne veut pas obtenir par un ordre ce qu'il désire, et il ne s'indigne pas, si on n'obéit pas immédiatement à ses exhortations : tout ce qu'un inconnu ferait pour lui, il les prie de le faire, de manière à ce qu'ils s'intéressent à sa demande. En effet il est bon qu'une prière soit non-seulement appuyée par beaucoup de gens, mais encore adressée à beaucoup de personnes, pour qu'on obtienne ce qu'on réclame. C'est pourquoi il dit : « Et à Archippe, « le compagnon de nos combats ». Si tu es son compagnon d'armes, voilà une occasion dans laquelle tu dois encore lui venir en aide. Et Archippe est celui dont il est dit dans l'épître aux Colossiens : « Dites à Archippe : prends « garde à l'administration que tu as reçue en « Notre-Seigneur, afin que tu l'accomplisses ». (Coloss. IV, 17.) Il me semble qu'il a dû être encore un de ceux qui ont été appelés à exercer le saint ministère ; il s'appuie sur lui pour faire sa demande, et il l'appelle son compagnon d'armes, pour que de toute manière il lui prête son secours. — « Et à l'église qui est en ta « maison ». Il ne passe pas sous silence les esclaves, car il savait que souvent les paroles

des serviteurs peuvent changer les sentiments d'un maître, surtout lorsqu'on demande quelque chose pour un esclave; du reste c'étaient peut-être eux qui excitaient le plus Philémon contre Onésime. Il ne veut donc pas qu'ils puissent avoir des sentiments de haine, et il daigne parler d'eux à côté de leur maître. Mais il ne veut pas non plus que le maître s'indigne. Or s'il les avait appelés par leurs noms, peut-être se serait-il indigné; s'il n'avait pas fait mention d'eux, peut-être eût-il été mécontent. Voyez-donc quelle prudence éclate dans la manière dont il en parle, lorsqu'il les juge dignes d'être mentionnés, sans cependant offenser Philémon. Le nom d'église qui leur est donné ne permet pas que les maîtres s'indignent s'ils sont comptés avec leurs esclaves. Car l'Eglise ne connaît pas la différence de l'esclave et du maître; c'est par leurs bonnes ou leurs mauvaises actions qu'elle fait une distinction entre eux. Si donc ils forment une église, ne t'indigne pas de ce que ton esclave est nommé à côté de toi. « En Jésus-Christ il « n'y a ni esclave ni libre ». (Gal. III, 28.)

« Grâce et paix ». L'apôtre rappelle à Philémon ses péchés, en le faisant souvenir de la grâce. Pense, dit-il, combien de fautes Dieu t'a remises, et comment tu as été sauvé par la grâce : imite le Seigneur. Il demande aussi pour lui la paix, et avec raison. Car nous la possédons, lorsque nous imitons le Seigneur, lorsque la grâce reste en nous. Ainsi pour cet esclave qui était sans pitié pour son compagnon de servitude, tant qu'il ne lui redemanda pas les cent deniers, la grâce de Dieu resta en lui; mais lorsqu'il les réclama, elle lui fut enlevée, et il fut lui-même livré aux bourreaux.

2. Pensant à cet exemple, soyons miséricordieux, et pardonnons facilement à ceux qui nous offensent. Les cent deniers, dont il est parlé dans la parabole, ce sont les offenses qu'on nous fait; mais les offenses que nous faisons à Dieu seraient des milliers de talents. Vous savez, en effet, qu'on juge aussi les fautes d'après la qualité des personnes que nous offensons. Par exemple, celui qui offense un simple citoyen, pèche, mais non pas comme celui qui insulte un prince. L'offense croît à proportion que celui qui l'a reçue est élevé en dignité. Si on offense le roi, la faute est beaucoup plus considérable encore. L'injure est la même, à la vérité, mais elle devient plus grave à cause de la dignité de la personne offensée. Mais si celui qui blesse un roi, est livré à un supplice intolérable à cause de la considération qui s'attache à la royauté, combien de talents ne devra pas à Dieu celui qui l'aura insulté ? C'est pourquoi, quand les péchés que nous commettons contre Dieu seraient les mêmes que ceux que nous commettons contre les hommes, ils ne seront cependant pas égaux; il y aura entre eux toute la différence qu'il y a entre l'homme et la divinité.

Mais je trouve un plus grand nombre de fautes encore qui sont très-graves, non-seulement par l'excellence de celui qu'elles blessent, mais par elles-mêmes. C'est une chose horrible que je vais dire, une chose vraiment terrible : il faut la dire cependant, pour qu'ainsi les âmes soient frappées et émues : oui, je vous montrerai que nous craignons les hommes beaucoup plus que Dieu, que nous honorons les hommes beaucoup plus que Dieu! Faites attention en effet : celui qui commet un adultère sait que Dieu le voit, et il le méprise; mais si un homme le voit, il réprime sa concupiscence. Celui qui agit ainsi, celui-là non-seulement estime les hommes plus que Dieu, non-seulement fait une injure à Dieu, mais même, ce qui est plus grave, craint ses semblables et méprise le Seigneur. Car s'il voit un mortel, il éteint la flamme de sa passion, ou plutôt est-ce bien une flamme? non, c'est une insolence. S'il n'était pas permis d'avoir un commerce avec une femme, on aurait droit de dire que c'est une flamme, mais maintenant c'est une insolence, une débauche; voit-il des hommes, sa démence tombe aussitôt, mais il se soucie moins de lasser la longanimité de Dieu. De même cet autre qui vole a conscience de son larcin, et il essaie de tromper les hommes, il se défend contre les accusateurs, il donne une apparence spécieuse à sa défense; mais pour Dieu qu'il ne peut pas tromper, il n'en a nul souci, il ne le craint pas, il ne l'honore pas. Si un roi nous ordonne de ne pas mettre la main sur l'argent d'autrui, ou même de donner nos propres richesses, nous les apportons aussitôt : et quand Dieu nous ordonne de ne pas ravir, de ne pas prendre les biens des autres, nous n'obéissons pas. Ne voyez-vous pas que nous avons plus d'estime pour les hommes que pour Dieu?

Ces mots vous sont pénibles et vous blessent, dites-vous? — Montrez donc par les faits mêmes combien ils vous sont pénibles. Fuyez

les péchés qu'ils désignent, car si vous ne fuyez pas ces péchés, comment pourrai-je vous croire lorsque vous direz : Les mots nous font peur et tu nous accables? — C'est vous qui vous accablez vous-mêmes par vos fautes ; moi je me contente de dire la qualité des péchés que vous commettez, et vous vous indignez : n'est-ce pas déraisonnable? Plaise à Dieu que tout ce que je dis soit faux ! J'aime mieux emporter la réputation d'avoir été injurieux en ce jour, comme vous ayant fait des reproches inutiles et nullement fondés, que de vous voir de ces péchés, accusés au tribunal redoutable. — Maintenant non-seulement vous préférez les hommes à Dieu, mais même vous forcez les autres à faire comme vous : beaucoup y forcent nombre d'esclaves et de serviteurs. On contraint les uns à se marier malgré eux, les autres à rendre des services criminels pour un amour impur, pour des vols, des fraudes et des violences. Ainsi c'est double crime, et ceux mêmes qui agissent malgré eux, ne peuvent pas obtenir le pardon en donnant cette excuse. Si vous faites une mauvaise action malgré vous, pour obéir au prince, l'ordre que vous avez reçu ne vous sera pas une défense suffisante ; mais votre péché devient plus grand, lorsque vous forcez aussi les autres à mal faire. Quelle grâce pourra donc être faite à un tel coupable? Si j'ai dit ces choses, ce n'est pas que je veuille vous condamner ; j'ai seulement voulu montrer combien nous sommes les débiteurs de Dieu. Car si, lors même que nous honorons Dieu autant que l'homme, nous faisons encore injure à Dieu, combien plus grande ne sera pas l'injure lorsque nous lui préférons les hommes? Si les offenses que nous faisons aux hommes deviennent bien autrement graves lorsque nous les faisons à Dieu, combien ne sont-elles pas plus graves encore, lorsque par elles-mêmes elles sont déjà grandes et considérables? Que chacun s'examine attentivement et il reconnaîtra qu'il fait tout pour les hommes. Nous serions bien heureux si nous faisions autant pour Dieu que pour les hommes, pour l'estime que nous attendons d'eux, pour la crainte ou le respect qu'ils nous inspirent. Puis donc que nous avons tant et de si grandes dettes, nous devons mettre la plus grande ardeur à pardonner à ceux qui nous offensent et nous trompent, et à oublier les injures. Car pour se délivrer de ses fautes, il ne faut pas de rudes travaux, de grandes dépenses, ni rien de tel, mais seulement la volonté de l'âme ; il n'est pas besoin d'entreprendre un voyage, de partir pour une autre contrée, d'affronter des dangers, de supporter des fatigues, il suffit de vouloir.

3. Comment, dites-moi, obtiendrons-nous notre pardon pour les fautes qu'il nous paraît difficile d'éviter, si nous ne faisons pas une petite chose qui a tant d'utilité et de profit, et qui n'exige aucun labeur? Vous ne pouvez pas mépriser les richesses? Vous ne pouvez pas donner vos biens aux pauvres? Mais du moins ne pouvez-vous pas vouloir faire une bonne action? Ne pouvez-vous pas pardonner à ceux qui vous ont offensé? Quand vous n'auriez pas tant de dettes à payer et que Dieu vous ferait seulement un précepte du pardon, ne pardonneriez-vous pas? et maintenant que vous avez tant de comptes à rendre, vous ne pardonnerez pas, et cela, lorsque vous savez qu'on vous demande raison des fautes que vous avez commises vous-même! Je suppose que nous allions chez notre débiteur; celui-ci, le sachant, nous entoure de soins, nous reçoit, nous rend des honneurs et nous montre par sa libéralité les dispositions les plus bienveillantes : et cela, ce n'est pas lorsqu'il est débarrassé de sa dette, s'il agit ainsi, c'est pour nous rendre modérés dans nos réclamations : vous cependant, lorsque vous devez tant à Dieu et qu'on vous ordonne de remettre aux autres leurs péchés, pour que les vôtres vous soient remis, vous ne les remettez pas! Pourquoi donc, je vous prie?

Hélas! quelle bonté Dieu a pour nous! mais nous, quelle n'est pas notre malice! notre sommeil! notre paresse! Combien la vertu est facile, et combien elle nous est avantageuse! Combien la malice coûte de fatigues! nous cependant, nous fuyons une chose si légère pour en suivre une qui est plus lourde que le plomb. Il n'est pas besoin pour être vertueux d'avoir de la santé, des richesses, de l'argent, de la puissance, des amis, ni rien de semblable, mais il suffit de vouloir, et c'est tout. Quelqu'un vous a-t-il couvert d'injures et d'opprobres? Pensez que vous-même vous avez beaucoup de pareilles offenses à vous reprocher envers les autres, même envers Dieu, et ainsi remettez-lui sa faute et pardonnez-lui ; pensez que vous dites : « Remettez-nous nos dettes « comme nous les remettons à nos débiteurs ». (Matth. VI, 13.) Pensez que si vous ne les re-

mettez pas, vous ne pouvez pas prononcer ces mots avec confiance ; mais si vous les remettez, c'est une action dont vous pourrez demander qu'on vous tienne compte comme d'une dette que Dieu a envers vous, non qu'elle soit telle par sa nature, mais c'est la bonté de celui à qui nous devons tant, qui l'a rendue telle. Est-ce là de l'égalité ? Comment ? celui qui remet leurs dettes à ses compagnons d'esclavage obtiendra la rémission des péchés qu'il a commis envers le Seigneur ! Oui, nous jouissons d'une telle bonté, car il est riche en miséricorde et en pitié.

Mais pour vous montrer qu'en dehors même de ces considérations, en dehors de cette rémission de vos fautes, par cela seul que vous remettez aux autres leurs péchés, vous retirez vous-même de là un grand profit, voyez combien celui qui agit ainsi a d'amis et comment son éloge est dans toutes les bouches. Ne dit-on pas : C'est un honnête homme, facile à apaiser, qui n'a pas la mémoire des injures et qui est aussi vite guéri que blessé ? Qu'un tel homme vienne à tomber dans quelque malheur, qui n'aura pitié de lui ? qui ne lui pardonnera ses fautes ? qui ne l'exaucera, lorsqu'il demandera une faveur pour autrui ? qui ne voudra être l'ami ou le serviteur d'un homme si bon ? Ah ! je vous prie, agissons ainsi en toutes choses pour cette raison, non-seulement envers nos amis et nos parents, mais même envers nos esclaves : car, dit l'apôtre : « Modérez vos menaces, sachant que le Seigneur « et d'eux et de vous est au ciel ». (Ephés. VI, 9.) Si nous remettons au prochain ses offenses, les nôtres nous seront remises aussi ; elles nous seront remises, si nous faisons l'aumône, si nous sommes humbles, car c'est ainsi encore que nous nous délivrons de nos péchés. En effet, si un publicain, pour avoir dit seulement : « Soyez-moi propice, moi qui suis pécheur » (Luc, XVIII, 13), s'est retiré justifié, combien plus facilement n'obtiendrons-nous pas une grande bienveillance, si nous sommes humbles et contrits ? Confessons nos péchés, condamnons-nous nous-mêmes et nous effacerons une grande partie de nos souillures : car il y a beaucoup de voies pour se purifier. Combattons donc partout le diable. Je n'ai rien dit qui fût difficile, qui fût pénible à faire. Pardonnez à celui qui vous a offensés, ayez pitié des pauvres, humiliez votre âme, et quand vous seriez de grands pécheurs, vous pourrez avoir votre part du royaume éternel, en vous purgeant ainsi de vos fautes, en effaçant ainsi vos taches. Puissions-nous tous, lavés ici-bas de toutes les souillures de nos péchés par le moyen de la confession, obtenir là-haut les biens promis en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui partage avec le Père, la gloire, la puissance, etc.

HOMÉLIE II.

JE RENDS GRACES A MON DIEU, FAISANT TOUJOURS MENTION DE TOI DANS MES PRIÈRES ; APPRENANT LA FOI QUE TU AS AU SEIGNEUR JÉSUS, ET TA CHARITÉ ENVERS TOUS LES SAINTS, AFIN QUE LA COMMUNICATION DE TA FOI MONTRE SON EFFICACE EN SE FAISANT CONNAITRE PAR TOUT LE BIEN QUI EST EN VOUS, PAR JÉSUS-CHRIST. (4, 5, 6, JUSQU'A 16.)

Analyse.

1. Philémon ne peut refuser à Paul la consolation qu'il lui demande, lui qui a l'habitude de consoler les cœurs de tous les fidèles. — L'apôtre de Jésus-Christ pourrait user d'autorité, mais il préfère employer la prière.
2. Philémon n'avait perdu qu'un esclave inutile, et il recouvre un frère très-utile.
3 et 4. De quelle manière un chrétien doit regarder ses serviteurs. — Ne point tirer vanité de ses bonnes œuvres, et particulièrement des actions d'humilité : ce qui néanmoins est fort à craindre. — Considérez à fond l'humilité du Fils de Dieu. — De la bonté de Dieu à notre égard. — Il ne méprise pas le peu de bien que nous faisons.

1. L'apôtre ne demande pas grâce pour Onésime dès le début, il ne le fait qu'après avoir admiré et loué son maître pour ses bonnes œuvres, et lui avoir donné une grande marque de son affection pour lui, en lui disant qu'il se souvient toujours de lui dans ses prières, et que beaucoup d'entre les fidèles trouvaient en lui leur rafraîchissement, et qu'il obéit, qu'il cède aux désirs de tous. C'est alors qu'il arrive enfin à demander cette grâce et

qu'il fait tout pour fléchir Philémon. Si les autres obtiennent ce qu'ils demandent, combien plus ne doit pas l'obtenir saint Paul ; s'il était digne d'être exaucé même en se présentant avant tous les autres, combien plus n'en était-il pas digne en venant après les autres, alors surtout qu'il ne demande rien pour lui-même. Ensuite, comme il ne veut point paraître écrire pour un seul, de peur qu'on ne pût dire que, sans Onésime, il n'aurait pas écrit, voyez comme il donne d'autres causes à son épître, d'abord en parlant de la vertu de Philémon, ensuite en l'invitant à lui préparer un logement. « Apprenant ta charité », dit-il : cela est bien plus beau et bien plus grand que s'il en avait vu lui-même les effets. Car évidemment il fallait qu'elle fût bien supérieure pour qu'elle ait été si connue, et qu'elle fût arrivée jusqu'à lui malgré la grande distance qu'il y a entre Rome et la Phrygie. C'est en effet en Phrygie que devait vivre Philémon ; cela ressort, suivant moi, de ce qu'il est parlé d'Archippe ; or les Colossiens sont Phrygiens, et dans l'épître qui leur est adressée, saint Paul dit : « Quand cette lettre aura été lue parmi « vous, faites qu'elle soit lue aussi dans l'église « des Laodicéens, et vous aussi lisez celle « qui est venue de Laodicée » (Coloss. IV, 16) ; et Laodicée est une ville de Phrygie. « Je de« mande », dit-il, « que la communication de « ta foi montre son efficace ».

Remarquez-vous qu'il donne avant de recevoir, et qu'avant de demander un bienfait, il en accorde lui-même un bien plus grand ? « Afin que la communication de ta foi ait son « efficace en se faisant connaître par tout le « bien qui est en vous par Jésus-Christ ». C'est-à-dire, afin que tu cultives toutes les vertus, afin que rien ne te fasse défaut. La foi en effet est efficace lorsqu'elle se révèle par les œuvres : « La foi qui est sans les œuvres est « morte ». L'apôtre ne dit pas : ta foi, mais : « La communication de ta foi » ; par là il s'unit à lui, il montre qu'ils sont un seul corps, et c'était le meilleur moyen de le fléchir. Si tu es mon compagnon dans la foi, dit-il, tu dois l'être aussi dans les autres choses.

« Car, mon frère, nous avons une grande « joie et une grande consolation de ta charité, « en ce que tu as réjoui les entrailles des « saints ». Il n'y a de meilleur moyen de toucher les hommes que de leur rappeler leurs bonnes actions, surtout lorsqu'on a plus de droits qu'eux au respect. Il ne dit pas : Si tu fais cela pour d'autres, à plus forte raison le dois-tu faire pour moi, mais il le laisse entendre, seulement il s'y prend par une voie plus douce : « Nous avons une grande joie », c'est-à-dire : Tu m'as inspiré de la confiance en toi par les services que tu as rendus aux autres. « Et une « grande consolation », c'est-à-dire, non-seulement nous nous en réjouissons, mais même nous sommes consolés par là ; car ces chrétiens, ce sont nos membres. Si donc il doit y avoir une telle concorde entre les fidèles, que ceux qui sont dans l'affliction se réjouissent par cela seul qu'ils voient les autres éprouver de la consolation, combien plus ne nous réjouirions-nous pas, si tu nous consolais nous-même ? Et il ne dit point : Parce que tu obéis, parce que tu cèdes aux désirs des saints, mais : « Parce que tu as réjoui les entrailles des « saints » : ce sont des expressions plus fortes et plus énergiques, on croirait qu'il parle d'un enfant qui fait l'amour et la joie de ses parents. Cette tendresse, cette affection montre qu'il est aimé passionnément par eux.

« C'est pourquoi, bien que j'aie une grande « liberté en Jésus-Christ de te commander ce « qui est de ton devoir.... » Voyez comme il prend garde qu'aucune des choses qu'il disait même par l'effet de sa grande charité, ne puisse offenser Philémon et le rebuter. C'est pourquoi avant de dire : « De te commander », ce qui est grave, quoique cette parole, si elle est proférée par l'amour, puisse plutôt nous rendre bienveillants, il la corrige longuement, surabondamment par ces mots : « Bien que « j'aie une grande liberté ». Par là il montre que Philémon jouit d'une grande considération auprès de lui ; c'est comme s'il disait : Tu nous as inspiré une grande confiance. Ce n'est pas tout, il ajoute encore : « En Jésus-Christ », et par là il fait entendre que s'il peut lui commander, ce n'est point à cause de sa gloire ni de sa puissance dans le monde, mais en vertu de sa foi en Jésus-Christ. C'est alors qu'il écrit : « De te commander », mais cela ne le contente pas, il met encore : « Ce qui est de ton « devoir », c'est-à-dire une chose qui s'accorde avec la raison. Voyez sur combien de motifs il s'appuie : Tu rends des bienfaits aux autres, dit-il, rends-m'en à moi aussi, et parce que c'est pour le Christ, et parce que c'est une chose conforme à la raison, et parce que c'est là une grâce que la charité ne refuse pas.

C'est pourquoi il ajoute : « L'amour que j'ai « pour toi fait que j'aime mieux te supplier ». C'est comme s'il disait : Je sais qu'en te commandant je ne ferais pas preuve en vain d'une grande autorité, car d'autres ont déjà obtenu de toi de telles faveurs ; mais comme la chose que je te demande me tient fort au cœur, je te prie plutôt. Il montre ainsi deux choses à la fois, c'est qu'il a confiance en lui (du reste il lui a donné un ordre) et qu'il est grandement inquiet sur cette affaire, et c'est pour cela qu'il se sert de la prière . « Bien « que je sois ce que je suis, savoir, Paul, le « vieux Paul ».

2. Oh ! que de raisons puissantes ! « Paul », c'est-à-dire la dignité de la personne ; « le « vieux Paul », c'est-à-dire, le respect dû à la vieillesse ; et ce qui estplus touchant encore, il ajoute : « Prisonnier de Jésus-Christ ». Qui ne recevrait avec des mains suppliantes cet athlète couronné ? En le voyant enchaîné pour Jésus-Christ, qui ne lui accorderait mille faveurs ? Bien qu'il ait d'avance adouci l'âme de Philémon par tant de raisons, il ne prononce pas encore le nom d'Onésime, mais même après de telles sollicitations, il diffère encore. Vous savez en effet quelle est la colère des maîtres contre leurs esclaves fugitifs, et surtout comment elle grandit même chez les plus doux, lorsque cette fuite a été précédée d'un vol. C'est cette colère qu'il a essayé de calmer par tout ce que nous avons vu. Après lui avoir d'abord persuadé qu'il devait être prêt à lui céder en toutes choses, et avoir préparé son âme à toute obéissance, alors il montre ce qu'il demande et il dit : « Je te prie », et cela est élogieux pour lui, « je te prie pour « mon fils que j'ai engendré dans mes liens ».

Ces liens ont encore une grande puissance pour supplier. C'est ici enfin que paraît le nom d'Onésime. Car il n'a pas seulement éteint la colère, il a encore fait naître la joie dans le cœur de Philémon. Je ne l'appellerais pas mon fils, semble-t-il dire, s'il ne m'était grandement utile. Je l'appelle du même nom que j'ai donné à Timothée. De plus, en même temps qu'il montre son amour, il tire du temps où il l'a engendré une grande exhortation. « Je l'ai engendré dans mes liens », dit-il ; c'est afin que par cela même il mérite d'être tenu en haute estime puisqu'il a été engendré au milieu des combats de l'apôtre, au milieu des épreuves qu'il a soutenues pour le Christ. — « Onésime qui t'a été autrefois inu« tile ». Voyez quelle est sa prudence, comment il reconnaît la faute de l'esclave, et par ce moyen apaise la colère du maître. Je sais, dit-il, qu'il t'a été inutile, « mais maintenant il est « bien utile et à toi et à moi ». Il ne dit pas : Mais maintenant il te sera utile, car celui-ci pourrait le nier ; mais il se met lui-même en cause pour rendre dignes de foi les espérances qu'il donne, et il dit : « Mais maintenant il est « bien utile et à toi et à moi ». S'il est utile à Paul qui exige une telle diligence, il le sera bien davantage à son maître.

« Et lequel je te renvoie » : c'est encore un moyen d'éteindre sa colère que de le lui livrer. En effet, si les maîtres s'irritent, c'est surtout lorsqu'on leur demande grâce pour des esclaves qui ne sont pas rentrés chez eux : ainsi de cette manière il l'adoucit davantage. « Reçois-le « donc comme mes propres entrailles » : il ne se contente pas de l'appeler simplement par son nom, il ajoute des paroles persuasives plus tendres encore que le nom de fils. Il a dit : « Mon fils » ; il a dit : « Que j'ai engen« dré » ; c'était surtout pour montrer combien il était naturel qu'il l'aimât, puisqu'il l'avait engendré au milieu des épreuves. Car que notre amour soit surtout très-ardent pour les enfants que nous avons eus dans le malheur, c'est ce qui est manifeste, lorsque nous avons échappé aux dangers, au milieu desquels nous les avons engendrés. C'est ce qu'on voit dans l'Ecriture : « Malheur à Icabod », y est-il dit ; et ailleurs, lorsque Rachel appelle Benjamin, elle dit : « Benjamin le fils de ma douleur ». — « Reçois-le donc comme mes propres entrail« les ». Il montre ainsi toute la grandeur de son amour. Il ne dit pas : Recouvre-le ; il ne dit pas : Ne t'irrite point ; mais : « Reçois-le », c'est-à-dire, il est digne, non de pardon, mais d'honneur. Pourquoi ? C'est qu'il est devenu le fils de saint Paul.

« Je voulais le retenir auprès de moi, afin « qu'il me servît à ta place dans les liens de « l'Evangile ». Voyez-vous après combien de préparations il nous le fait paraître ici comme devant être honoré dans la maison de son maître ? Voyez encore de quelle sagesse l'apôtre fait preuve en ce moment. Voyez comme il dit tout ce à quoi Philémon est tenu envers lui, et combien il l'honore. Tu as trouvé, dit-il, à m'aider comme tu le devais dans mes fonctions par le moyen de ton esclave. Ici il

montre qu'il a eu plus de sollicitude pour le maître que pour le serviteur, puisqu'il lui accorde tant de respect. « Mais je n'ai rien voulu « faire sans ton avis, afin que ce ne fût point « comme par contrainte, mais volontairement « que tu me fisses le bien que je te propose ». Ce qui adoucit le plus celui à qui on fait une prière, c'est de lui dire qu'on pense à une chose très-utile en soi, mais cependant qu'on n'en veut rien faire sans consentement. De là il résulte deux avantages, c'est que l'un y trouve son profit, et que l'autre est plus sûr de réussir. Remarquez encore que l'apôtre ne dit pas : Afin que ce ne fût point par contrainte, mais : « Comme par contrainte ». Je savais, semble-t-il dire, que quand tu n'aurais pas été prévenu d'avance, tu ne te serais pas indigné en apprenant tout à coup ce dont il s'agit : j'ai mieux aimé toutefois user d'une préparation même surabondante « afin que ce ne fût point « comme par contrainte ».

« Car peut-être a-t-il été séparé de toi pour « un temps afin que tu le recouvres pour tou-« jours ». Il a eu raison de dire : « Peut-être », afin que le maître cédât plus facilement. En effet, s'il dit : « Peut-être », c'est parce que la fuite d'Onésime a eu pour cause l'indocilité et la perversité de son caractère, et non pas une juste détermination. Mais il ne dit pas qu'il a fui, il dit « qu'il a été séparé »; il se sert d'une expression adoucie. Encore ne dit-il pas : Il s'est séparé, mais : « Il a été séparé », comme s'il n'avait pas le dessein de s'éloigner pour telle ou telle cause. C'est ainsi que parle Joseph pour défendre ses frères : « Car Dieu « m'a envoyé ici », c'est-à-dire, il a fait tourner à bien leur méchanceté. « Il a été séparé « pour un temps » : ainsi il réduit le temps, il confesse la faute, et il attribue tout à la divine Providence. « Afin que tu le recouvres « pour toujours », c'est-à-dire, afin que tu le recouvres non-seulement dans cette vie, mais dans l'autre, non plus comme un esclave, mais comme étant au-dessus d'un esclave, puisque, tout en restant esclave, il aura pour toi plus d'amour qu'un frère. Ainsi il tire parti et de la supputation du temps et de la dignité d'Onésime, car, dit-il, par la suite il ne s'enfuira plus : « Afin que tu le recouvres « pour toujours », vous le voyez : « Que tu le « recouvres », et non pas : Que tu le reçoives. « Non plus comme un esclave, mais comme « étant au-dessus d'un esclave, comme un « frère bien-aimé principalement de moi ». Tu avais perdu un esclave pour un temps, tu trouves un frère pour toujours, et un frère qui n'est pas seulement le tien, mais encore le mien. Cela a encore une grande force. S'il est mon frère, dit-il, tu ne rougiras point de le reconnaître toi-même pour ton frère. Ainsi en l'appelant son fils, il a montré l'amour qu'il lui portait; en l'appelant son frère, il prouve sa bienveillance et témoigne qu'il le regarde comme son égal.

3. Toutes ces choses n'ont pas été écrites sans motif; l'apôtre veut que nous, maîtres, nous ne désespérions pas de nos esclaves, que nous ne sévissions pas avec violence contre eux, mais que nous apprenions à leur pardonner leurs fautes; il veut que nous ne soyons pas toujours durs, et que nous ne rougissions pas à cause de leur condition, de les accepter en toutes choses comme nos compagnons, s'ils sont vertueux. Paul n'a pas rougi d'appeler Onésime ses entrailles, son frère et son frère chéri, et nous, nous rougirions! Mais qu'ai-je besoin de parler de Paul? Le Maître de Paul ne rougit pas d'appeler nos esclaves ses frères, et nous, nous rougirions! Voyez comme le Seigneur nous honore : nos esclaves, il les appelle ses frères, ses amis, ses cohéritiers : voilà jusqu'où il est descendu. Que pouvons-nous donc faire, pour qu'on puisse dire que nous avons tout fait? Rien, absolument rien : car à quelque degré d'humilité que nous soyons parvenus, nous avons toujours à gagner plus que nous n'avons acquis. Faites attention en effet : tout ce que vous pouvez faire, vous le faites pour des compagnons d'esclavage; mais ce que votre Maître a fait, il l'a fait pour vos esclaves.

Ecoutez et tremblez : que jamais l'humilité ne vous inspire des sentiments d'orgueil. Ces paroles peut-être vous font rire : quoi! l'humilité nous rend orgueilleux! — Ne vous en étonnez pas : elle enorgueillit, à moins qu'elle ne soit sans fard. Comment et de quelle manière? C'est lorsque par l'humilité nous recherchons les louanges des hommes et non celles de Dieu; c'est quand nous sommes humbles pour qu'on nous loue et que nous ayons une haute idée de nous-mêmes : cela en effet vient du diable. Il y a des hommes qui, par cela même qu'ils recherchent une gloire qui ne soit pas vaine, aiment la fausse gloire; et de même il y en a qui, au moment

où ils s'humilient, s'enorgueillissent parce qu'ils ont des sentiments de fierté. Par exemple, il vous vient un de vos frères ou même de vos esclaves, vous le recevez, vous lui lavez les pieds, et aussitôt pleins d'orgueil, nous avons fait, dites-vous, ce que personne ne fait, nous avons rempli un devoir d'humilité. Mais comment donc pourrait-on rester humble? Qu'on se souvienne du précepte de Jésus-Christ : « Quand vous aurez fait toutes les « choses qui vous sont commandées, dites : « Nous sommes des serviteurs inutiles ». (Luc, XVII, 10.) Ecoutez encore l'apôtre, qui a été le précepteur de tout le genre humain : « Pour « moi », dit-il, « je ne me persuade pas d'avoir « atteint le but ». (Philipp. III, 13.) Celui qui a la ferme croyance que, quoi qu'il ait fait, il n'a rien fait de remarquable, celui qui ne pense jamais qu'il soit arrivé au but, celui-là seul peut être humble de cœur. L'humilité a enorgueilli beaucoup de personnes : ne souffrons pas qu'elle produise le même effet sur nous. Vous avez montré de l'humilité dans telle circonstance? Ne vous en faites pas gloire, sinon vous perdrez tout le fruit de votre action. Tel était le pharisien : il se glorifiait de donner aux pauvres la dîme de ses biens, et il la donnait en pure perte. Il n'en fut pas de même du publicain. Ecoutez saint Paul : il dit encore : « Je ne me sens coupable de rien, « mais pour cela je ne suis pas justifié ». (I Cor. IV, 4.) Voyez-vous comment, bien loin de se surfaire, il se rabaisse et s'humilie de toutes les manières, et cela, lorsqu'il avait atteint le faîte de la vertu?

Et ces trois jeunes gens, qui étaient environnés de flammes au milieu de la fournaise, que disaient-ils? « Nous avons péché et nous « avons partagé l'iniquité de nos pères ». (Dan. III, 29.) C'est là ce qu'on peut appeler avoir un cœur contrit. Aussi pouvaient-ils dire : « Mais que la contrition de notre cœur « et l'humilité de notre esprit nous fassent « trouver grâce ». Ainsi, après avoir été jetés dans la fournaise, ils se montrèrent humbles et même plus humbles qu'avant. Car lorsqu'ils eurent vu le miracle qui s'accomplit en leur faveur, la pensée qu'ils étaient indignes d'être sauvés, les conduisit à l'humilité. N'est-ce pas, en effet, lorsque nous avons la persuasion d'avoir reçu de grands bienfaits sans les mériter, que nous nous sentons le plus contristés? Et cependant quel bienfait ont-ils reçu dont ils fussent indignes? Ils se sont livrés eux-mêmes pour être jetés dans la fournaise, ils ont été emmenés captifs à Babylone pour les péchés des autres, car pour eux ils étaient encore très-jeunes, et toutefois ils ne murmuraient pas, ils ne s'irritaient pas, ils ne disaient pas : Quel avantage avons-nous donc à servir le Seigneur? A quoi nous a-t-il servi de l'adorer? Celui-ci est impie, et il a été fait notre maître. Nous sommes châtiés par un idolâtre au milieu d'idolâtres; nous avons été emmenés en captivité; nous avons perdu notre patrie, notre liberté, tous les biens de nos pères; nous avons été faits prisonniers et esclaves, et nous servons un roi barbare. Ils n'ont rien dit de semblable, et que disent-ils donc? « Nous « avons péché, nous avons vécu dans l'ini« quité ». Ensuite, lorsqu'ils prient, ce n'est pas pour eux, c'est pour les autres. « Tu nous « as livrés », disent-ils, « à un roi très-cruel « et très-méchant ». Voyez encore Daniel; jeté dans la fosse aux lions, il dit : « Dieu s'est « souvenu de moi ». (Dan. XIV, 37.) Comment ne s'en serait-il pas souvenu, ô Daniel, puisque tu l'as glorifié devant le roi en disant : « Ce secret m'a été révélé, non point par quel« que sagesse qui soit en moi? » (Dan. II, 30.) Aussi lorsque tu étais jeté dans la fosse aux lions pour n'avoir pas voulu obéir à un ordre impie, comment ne se serait-il pas souvenu de toi? Il s'en est souvenu en effet, et pour cela même. N'as-tu donc pas été livré aux lions à cause de lui? — C'est vrai, dit-il, mais j'ai de grandes dettes envers le Seigneur. — Si Daniel parle ainsi après avoir fait preuve de tant de vertu, nous autres, que dirons-nous donc? Mais écoutez encore David : « Que « s'il me dit : Je ne prends point de plaisir en « toi; me voici, qu'il fasse de moi ce qu'il lui « semblera bon » (II Rois, XV, 25); et cependant il aurait pu rapporter mille bonnes actions qu'il avait faites. Héli dit aussi : « C'est « l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera « bon ». (I Rois, III, 18.)

4. Les esclaves de Dieu doivent montrer leur sagesse en s'en rapportant à lui pour toutes choses, non-seulement lorsqu'ils reçoivent des bienfaits, mais même au milieu des châtiments et des supplices. En effet, nous permettons aux maîtres de frapper leurs serviteurs, car nous savons qu'ils les épargneront, puisqu'ils leur appartiennent : ne serait-il donc pas absurde de croire que Dieu nous

châtie sans nous épargner? Ecoutez saint Paul : « Soit que nous vivions, soit que nous « mourions, nous sommes au Seigneur ». (Rom. XIV, 8.) Il ne veut pas, dit-il, diminuer ses richesses, il sait comment il punit, et ceux qu'il châtie, ce sont ses propres esclaves. Personne ne nous épargne plus que celui qui, lorsque nous n'étions pas encore, nous a fait sortir du néant, qui nous envoie les rayons du soleil, qui nous accorde la pluie, qui inspire notre âme, et qui nous a donné son Fils pour nous racheter.

Voilà ce que je voulais dire, et si j'ai dit toutes ces choses, c'est pour que nous soyons humbles comme il le faut, modérés comme il le faut, et que nous ne trouvions pas dans cette conduite une occasion de nous enorgueillir. Tu es humble et plus humble que tous les hommes. Que ce ne soit pas un motif pour te glorifier toi-même et pour accuser les autres, sinon toute ta gloire s'évanouira. Pourquoi dois-tu être humble? C'est pour éviter l'insolence, mais si ton humilité t'y fait tomber, il eût mieux valu n'être pas humble. Voici en effet ce que dit l'apôtre : « Le péché « m'a causé la mort par le bien, afin que le « péché fût rendu par le commandement « excessivement péchant ». (Rom. VII, 13.) Que s'il te vient la pensée de t'admirer toi-même pour ton humilité, pense jusqu'où Jésus a poussé cette vertu, et tu ne t'admireras pas plus longtemps, tu ne te donneras plus d'éloges, tu te riras de toi-même comme d'un homme qui n'est encore arrivé à rien. Persuade-toi bien que tu es son débiteur en toutes choses; et quoi que tu fasses, rappelle-toi cette parabole : « Quel est celui d'entre « vous qui, ayant un serviteur, lui dise incon- « tinent : Avance-toi et mets-toi à table; et qui « plutôt ne lui dise : Reste là, et prépare-moi « d'abord à souper? » (Luc, XVII, 7.) Sommes-nous reconnaissants à nos esclaves de ce qu'ils nous servent? Nullement. Pour Dieu au contraire, il nous sait gré non pas de ce que nous le servons, mais de ce que nous faisons ce qui nous est utile. Néanmoins n'agissons pas avec l'idée qu'il nous sait gré de nos vertus, et comme si nous voulions qu'il nous en sût gré encore davantage, croyons que nous acquittons une dette; car c'est bien en effet une dette, et tout ce que nous faisons nous le devons. Voilà des esclaves que nous avons achetés à prix d'argent; nous voulons qu'ils vivent toujours pour nous, et que, tout ce qu'ils ont, ils l'aient pour nous : mais celui qui, lorsque nous n'étions pas, nous a tirés du néant, celui qui nous a rachetés de son sang précieux, n'a-t-il pas bien plus de droits à exiger de nous la même chose? Il a donné pour nous un prix qu'un père ne consentirait pas à donner même pour son fils : il a répandu son propre sang. Aussi quand nous aurions des milliers de vies à lui donner en retour, les choses seraient-elles égales? Nullement. Pourquoi? Parce qu'il a agi ainsi sans nous rien devoir, parce que tous ses bienfaits sont un pur effet de sa grâce, tandis que nous, au contraire, nous sommes déjà ses débiteurs. Il était Dieu et s'est fait esclave, il était immortel et il s'est soumis à la mort en s'incarnant; mais nous, quand nous ne lui abandonnerions pas notre vie, la loi de la nature ne nous en forcerait pas moins à l'abandonner un jour : quelques moments après nous la quitterions malgré nous. Je ferai le même raisonnement pour les richesses : quand nous ne les donnerions pas en son nom, la nécessité et la mort nous contraindraient bientôt à les rendre. Il en est de même encore pour l'humilité : quand nous ne nous humilierions pas pour lui, les afflictions, les malheurs, les ordres des tyrans nous humilieraient assez.

Voyez-vous combien grande est la grâce qu'il nous a faite? Il ne dit pas : Que font donc de si grand ces martyrs? Quand ils ne mourraient pas pour moi, ils n'en mourraient pas moins bientôt. Non, mais il leur sait grand gré de vouloir bien quitter de leur propre mouvement cette vie, que la loi de la nature leur enlèverait ensuite malgré eux. Il ne dit pas : Que font donc de si grand ceux qui donnent toute leur fortune en aumônes? malgré eux il faudra bien qu'ils les quittent. Non, mais il leur sait grand gré de cela, et il ne rougit pas d'avouer devant tout le monde, que lui, le Seigneur, il a été nourri par des esclaves. En effet, c'est la gloire du maître que d'avoir des esclaves reconnaissants; c'est la gloire du maître que d'être ainsi aimé de ses esclaves; c'est la gloire du maître que de pouvoir se servir de leurs biens comme des siens; c'est la gloire du maître que de ne pas rougir d'avouer publiquement qu'il en est ainsi. Que cette immense charité du Christ nous inspire donc le plus grand respect et le plus ardent amour. Si humble, si nul que soit un homme, du mo-

ment que nous savons qu'il nous aime, nous nous embrasons d'une belle flamme pour lui, et nous en faisons le plus grand cas. Ains: nous l'aimerons, et lorsque notre Maître suprême nous porte tant d'amour, nous restons froids! Ne soyons pas, je vous en prie, ne soyons pas aussi insouciants, lorsqu'il s'agit du salut de nos âmes. Aimons-le de toutes nos forces, et pour l'amour de lui donnons tout, la vie, la fortune, la gloire avec joie, avec plaisir, avec ardeur, comme si ce n'était pas à lui, mais à nous que nous les offrions. Telle est en effet la loi de l'amour. Les amants croient qu'on leur accorde toutes les faveurs, lorsqu'ils peuvent souffrir pour ceux qu'ils aiment. Ayons donc aussi ces sentiments à l'égard de notre souverain Maître, afin que nous ayons notre part des biens éternels en Jésus-Christ Notre-Seigneur qui partage la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

SI DONC TU ME TIENS POUR TON COMPAGNON, REÇOIS-LE COMME MOI-MÊME. QUE S'IL T'A FAIT QUELQUE TORT, OU S'IL TE DOIT QUELQUE CHOSE, METS-LE-MOI EN COMPTE : MOI, PAUL, J'AI ÉCRIT CECI DE MA PROPRE MAIN, JE TE LE PAYERAI, POUR NE PAS TE DIRE QUE TU TE DOIS TOI-MÊME A MOI. (17, 18, 19, ETC.)



Analyse.

1. Si Onésime a fait quelque tort à son maître, je me porte caution pour lui, dit gracieusement saint Paul.
2. De la miséricorde de Dieu, qui est inséparable de sa justice. — Que Dieu, dans sa bonté, nous fait des menaces pour nous retenir. — Mais si nous regardons ces menaces comme de simples paroles, nous en éprouverons la vérité.

1. Il n'y a pas de meilleur moyen pour persuader que de ne pas demander tout à la fois. Voyez en effet après quels éloges, après quelle longue préparation l'apôtre ose enfin écrire ces paroles. Après avoir dit : C'est mon fils, mon compagnon dans les liens de l'Evangile, mes entrailles, reçois-le comme un frère, regarde-le comme un frère, il ajoute ici : « Comme moi-même ». Et Paul n'en rougit pas. Celui en effet qui ne rougit pas d'être appelé l'esclave des fidèles, et qui même se reconnaît hautement pour tel, peut à bien plus forte raison ne pas redouter d'écrire ces mots. Maintenant que dit-il? le voici : Si tu as les mêmes sentiments que moi, si tu poursuis le même but, si tu crois à mon amitié, reçois-le comme moi-même.

« Que s'il t'a fait quelque tort » : voyez dans quel endroit de l'épître et dans quel moment il lui parle du tort qui lui a été fait; c'est tout à fait à la fin, et après avoir déjà parlé longtemps d'Onésime. Comme ce sont surtout les pertes d'argent qui sont les plus sensibles aux hommes, pour que Philémon ne puisse pas se plaindre à ce sujet (et il est probable en effet que ce qu'on lui avait dérobé était déjà dépensé), l'apôtre place ici ces mots : « Que s'il t'a fait quelque tort ». Il ne dit pas : « S'il t'a volé »; quoi donc ? « S'il t'a fait quel« que tort ». Ainsi il avoue la faute, non toutefois comme une faute d'esclave, mais comme la faute d'un ami envers un ami, en se servant plutôt du mot « tort » que du mot « vol ». « Mets-le-moi en compte », c'est-à-dire, regarde cela comme une dette que je contracte envers toi, « je te le payerai ». Il dit même avec une grâce spirituelle : « Moi, Paul, j'ai « écrit ceci de ma propre main ». Cela est tout à la fois persuasif et gracieux : si Paul ne se refuse pas à donner caution pour Onésime, Philémon ne se refusera pas à le recevoir. Par ce moyen il agit puissamment sur l'âme du maître, et il délivre l'esclave de toute perturbation. « De ma propre main », dit-il : il n'y a rien de plus tendre que ces entrailles de père, rien de plus inquiet, rien de plus zélé. Voyez de quelle sollicitude il est plein pour un seul homme : « Pour ne pas te dire que tu « te dois toi-même à moi ». Comme il eût paru faire injure à celui qu'il priait, s'il n'avait pas osé le supplier pour un vol, et s'il avait désespéré de réussir, il lui adresse, pour éviter

cela, ces paroles adoucies : « Pour ne pas te « dire que tu te dois toi-même à moi ». Il ne dit pas seulement : Tes biens, mais : « Toi-« même ». S'il parle ainsi, c'est un effet de son affection, il se conforme aux lois de l'amitié, il indique qu'il a en Philémon une grande confiance. Voyez-vous comme partout il prend soin et de montrer une grande sollicitude pour Onésime dans ses demandes, et d'empêcher que cela ne paraisse une marque de défiance pour Philémon ?

« Oui, mon frère ». Que faut-il entendre par ces mots : « Oui, mon frère ? » Reçois-le dit-il, car c'est là ce qu'il faut sous-entendre. Il laisse ici de côté le gracieux pour revenir à son sujet, aux choses sérieuses. Du reste, ce qu'il vient de dire est sérieux aussi, car tout ce qui sort de la bouche des saints est sérieux bien que de temps en temps ils puissent employer les grâces du discours. « Oui, mon « frère, que je reçoive ce plaisir de toi en No-« tre-Seigneur ; réjouis mes entrailles en « Notre-Seigneur » : c'est-à-dire accorde la grâce que je te demande, non pas à moi, mais au Seigneur. Par « mes entrailles », il veut dire : Les entrailles de père que j'ai pour toi. Quel rocher ne se laisserait fléchir par ces paroles ? Quel monstre ne se laisserait adoucir par elles, et ne se préparerait à recevoir Onésime avec une véritable tendresse ? Après lui avoir reconnu de si grandes vertus, il ne craint pas de s'excuser une seconde fois. Il ne lui dit pas simplement de l'excuser, il ne le lui commande pas, il ne montre pas de présomption, il s'exprime ainsi : « Je t'ai écrit, étant « persuadé de ton obéissance ». Ce qu'il avait dit au début : « Bien que j'aie une grande li-« berté en Jésus-Christ de te commander », il le répète ici au moment de sceller sa lettre. — « Et sachant que tu feras même plus que je « ne te dis » : c'est encore un moyen de l'exciter que de lui dire cela. Car n'eût-il pas fait plus, au moins il aurait eu honte de ne pas faire autant qu'il lui était demandé, lorsque saint Paul avait de lui cette idée qu'il ferait plus qu'il ne lui disait.

« Mais aussi en même temps prépare-moi « un logement, car j'espère que je vous serai « donné par vos prières ». Ces paroles montrent une grande confiance, mais c'était bien plus encore dans l'intérêt d'Onésime qu'il parlait ainsi ; il voulait que ses maîtres ne fussent pas négligents et que sachant qu'à son retour il connaîtrait parfaitement l'état des choses, ils perdissent tout souvenir du tort qui leur avait été fait, et se montrassent plus bienveillants. C'était une grande grâce, un grand honneur que d'avoir Paul chez toi, et Paul à un tel âge, et Paul après sa sortie de prison ! D'autre part nous avons un témoignage de l'amour que cette maison lui portait, car l'apôtre dit qu'ils priaient pour lui, et il accorde un grand prix à leurs prières. En effet, bien que je sois environné de dangers, dit-il, vous me verrez, si vous priez.

« Epaphras qui est prisonnier avec moi en « Jésus-Christ, te salue » : il avait été envoyé chez les Colossiens, et c'est une nouvelle preuve que Philémon était de ce pays. Il l'appelle son compagnon de captivité et montre par là qu'il était dans une grande affliction ; de sorte que quand il ne l'aurait pas écouté par amour pour lui-même, il aurait dû le faire par affection pour celui-ci. Car celui qui est dans l'affliction et qui néglige ses propres intérêts pour s'occuper de ceux des autres, doit être écouté. En outre, c'est encore un moyen de l'exhorter ; en effet si l'un de ses concitoyens est devenu le compagnon de l'apôtre dans ses fers et dans ses tourments, comment Philémon refuserait-il d'accorder à son esclave la grâce qu'on lui demande ?

Saint Paul ajoute : « Prisonnier avec moi en « Jésus-Christ », c'est-à-dire, pour Jésus-Christ. « Ainsi que Marc, et Aristarque, et Dé-« mas, et Luc mes aides et mes compagnons ». Pourquoi parle-t-il de Luc en dernier lieu, lorsqu'il dit ailleurs : « Luc est seul avec « moi ? » Et Démas, dit-il, est un de ceux qui m'ont abandonné et qui ont aimé le présent siècle. (II Tim. IV, 11, 9.) Bien que ces phrases soient d'une autre épître, il ne faut pas les laisser passer sans discussion, ni les entendre sans attention. Comment peut-il dire que celui qui l'a abandonné salue Philémon ? Car « pour « Eraste », dit-il, « il est resté à Corinthe ». (II Tim. IV, 20.) Il ajoute Epaphras parce qu'il était connu de Philémon et qu'il était de la même ville, et Marc, à cause de son grand mérite : mais pourquoi met-il aussi Démas ? Peut-être qu'il se relâcha lorsqu'il vit autour de lui mille dangers, et c'est ainsi que Luc qui était le dernier serait devenu le premier. Il salue Philémon de leur part pour l'exhorter avec plus de force à l'obéissance, et il les appelle ses coopérateurs pour le forcer par ce

moyen à prêter toute son attention à la demande qui lui est faite. « La grâce de Notre-« Seigneur Jésus-Christ soit avec ton esprit. « Ainsi soit-il ».

2. C'est une prière qui termine cette lettre; or la prière est un grand bien, un bien salutaire, un bien qui garde nos âmes. C'est un grand bien, mais lorsque nos actions sont dignes de la prière, lorsque nous ne nous rendons pas nous-mêmes indignes d'elle. Lors donc que tu auras été trouver un prêtre et qu'il t'aura dit : Mon fils, Dieu aura pitié de toi, ne mets pas ta confiance dans cette parole seulement, mais applique-toi aux œuvres, rends-toi digne de la miséricorde de Dieu. Dieu te bénira, mon fils, si par tes actions tu mérites d'être béni; il te bénira, si tu as de la compassion pour ton prochain, car ce que nous voulons obtenir de Dieu, nous devons d'abord l'accorder à autrui, mais si nous en privons les autres, comment voulons-nous l'obtenir ? « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils « trouveront miséricorde ». (Matth. v, 7.) Si en effet il y a des hommes qui ont pitié des infortunés, Dieu aura plus de miséricorde encore pour eux-mêmes; mais il n'en sera pas ainsi pour ceux qui n'auront pas eu pitié. « Car le jugement sera sans miséricorde pour « ceux qui n'auront pas été miséricordieux ». (Jac. xi, 15.) C'est une bonne chose que la miséricorde : pourquoi donc ne l'accordes-tu pas aux autres? Veux-tu qu'on te pardonne lorsque tu as fait un faute? Pourquoi donc ne pardonnes-tu pas à celui qui a péché? Quoi! tu t'approches de Dieu pour lui demander le royaume des cieux, et toi, lorsqu'on te demande de l'argent, tu n'en donnes pas! Si donc nous n'obtenons pas miséricorde, c'est parce que nous ne sommes pas miséricordieux.

Pourquoi? diras-tu : car ce serait un effet de la miséricorde de Dieu que d'avoir pitié de ceux mêmes qui sont sans pitié. Ainsi celui qui montre de la bienveillance à un homme cruel, farouche, qui a causé mille maux au prochain, celui-là pourrait être appelé miséricordieux? — Pourquoi non, dis-tu? est-ce que le baptême ne nous sauve pas malgré les mille fautes que nous avons commises? — Nous en avons été délivrés, oui, mais ce n'est pas pour que nous recommencions à pécher, c'est pour que nous ne péchions plus : « Si « nous sommes morts au péché, comment y « vivrons-nous encore? Quoi donc! pécherons-« nous parce que nous ne sommes point sous « la loi, mais sous la grâce? A Dieu ne plaise! » (Rom. vi, 2, 15.) Le baptême t'a délivré de tes fautes, mais c'est pour que tu ne retombes plus dans le même péché. Ainsi les médecins qui soignent la fièvre, nous délivrent de son ardeur brûlante, non pas afin que nous abusions de nos forces pour retomber dans le mal et le désordre (car il vaudrait mieux rester malade que de ne sortir de maladie que pour y retomber d'une manière plus fâcheuse), mais afin que, connaissant par expérience notre faiblesse, nous prenions plus de soin de notre santé, et que nous fassions tout ce qui peut lui être utile.

Où est donc, diras-tu, la bonté de Dieu, s'il ne veut pas sauver les méchants? — Ce que j'ai entendu souvent dire par bien des bouches, c'est que Dieu est bon, et il nous sauvera tous sans exception. Mais pour que nous ne nous trompions pas nous-mêmes inconsidérément, je vais tenir une promesse que je me rappelle vous avoir faite à ce propos, et débattre aujourd'hui même cette question devant vous. Il n'y a pas longtemps je vous ai parlé de l'enfer, et je me suis réservé de vous parler une autre fois de la clémence de Dieu : voici le moment opportun pour tenir une promesse.

Que l'enfer soit éternel, c'est, je crois, ce que nous avons sans doute suffisamment démontré par l'exemple du déluge et des maux qui ont frappé les premiers hommes : nous disions qu'il n'était pas possible que le Dieu qui a montré alors cette rigueur, laissât impunis les coupables qui vivent en ce moment. Car s'il a infligé ces châtiments à ceux qui ont péché sous la loi, il ne laissera pas sans punition ceux qui, sous le règne de la grâce, ont commis des fautes bien plus grandes encore. Nous nous demandions donc comment sa bonté, comment sa clémence s'accorde avec les châtiments qu'il inflige; et nous avons remis ce point à un autre jour, pour ne pas fatiguer vos oreilles par la longueur de notre discours. Payons aujourd'hui notre dette et montrons comment Dieu est bon lors même qu'il punit. Ce discours pourrait encore nous être utile pour réfuter les hérétiques : prêtons-y donc toute notre attention.

Dieu nous a créés sans avoir aucunement besoin de nos services : qu'il n'en ait nul besoin, c'est ce qu'il a montré en nous créant si tard; car s'il eût eu besoin de nous, il nous

aurait créés longtemps auparavant. Mais s'il était tout lui-même sans nous, et si nous n'avons été créés que longtemps après, c'est qu'il nous a créés sans nul besoin. Il a fait pour nous le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui existe. Ne sont-ce point là, dites-moi, des preuves de sa bonté? Certes, on pourrait s'étendre longuement sur ce sujet, mais pour nous resserrer, citons seulement ces paroles : « Il fait lever son soleil sur les méchants et « sur les gens de bien, il envoie sa pluie sur « les justes et sur les injustes ». (Matth. v, 35.) N'est-ce point là de la bonté? — Non, me dirat-on. Et en effet je me rappelle qu'un jour je demandais à un marcionite si ce n'était point là de la bonté, et qu'il me répondit : S'il ne nous demande pas compte de nos péchés, il est bon, mais il ne l'est pas, s'il nous en demande compte. Cet hérétique n'est pas ici, mais je vais rapporter ce que j'ai dit alors, et j'en dirai plus encore : car j'ai plus de raisons qu'il n'en faut pour montrer qu'il ne serait pas bon, s'il ne nous demandait pas compte de nos fautes, et que, par cela même qu'il en demande compte, il est bon. Dites-moi, je vous prie, s'il ne nous demandait pas compte de nos péchés, est-ce que notre vie serait encore une vie humaine ? Ne descendrions-nous pas au rang des bêtes ? En effet, lorsque, en dépit de la crainte toujours présente d'avoir à rendre nos comptes et d'être jugé au dernier jour, nous l'emportons sur les monstres marins, en nous dévorant les uns les autres, sur les lions et les loups en nous ravissant les biens les uns des autres; que serait-ce donc si Dieu n'exigeait plus de nous aucun compte, et que nous en fussions persuadés? De quelle confusion, de quel trouble notre vie ne serait-elle pas pleine? Que serait ce fameux labyrinthe dont parle la fable, en comparaison du désordre qui règnerait dans le monde? Ne verrions-nous pas mille iniquités, mille déréglements? Qui aurait encore du respect pour son père, des égards pour sa mère? Est-il un seul plaisir, un seul vice dont on voulût s'abstenir? Je n'exagère pas, et j'essaierai de vous le prouver par l'exemple d'une seule maison.

Vous, qui mettez en question cette vérité, vous avez des esclaves; eh bien, si je leur persuadais qu'ils peuvent secouer le joug, se porter aux derniers outrages sur le corps de leurs maîtres, emporter tous vos biens avec eux, bouleverser tout de fond en comble, engager même une guerre servile, et cela sans que les maîtres emploient la menace ou le châtiment, sans qu'ils se vengent, sans qu'ils les affligent même en paroles, croyez-vous que ce serait de la bonté? Moi je dis que ce serait une extrême cruauté, non-seulement parce que cette inopportune bonté exposerait la femme et les enfants du maître, mais encore parce que les esclaves eux-mêmes se perdraient avant de perdre les autres. Ils s'adonneraient au vin, ils seraient débauchés, impudiques, et plus déraisonnables que les bêtes. Est-ce faire preuve de bonté, dites-moi, que de fouler aux pieds les nobles sentiments des âmes, que de les perdre eux et nous avec eux? Voyez-vous maintenant que c'est être bon que de nous demander compte de nos péchés. Mais pourquoi parler des esclaves? Un homme libre a des fils : qu'il leur permette de tout oser, sans les punir; dites-moi, ne deviendront-ils pas pires que les plus pervers? Ainsi, lorsque parmi les hommes, punir c'est être bon, ne pas punir c'est être cruel, n'en sera-t-il pas de même pour Dieu? C'est donc parce qu'il est bon qu'il a préparé d'avance pour les coupables les peines de l'enfer.

Voulez-vous que je vous montre encore un autre effet de sa bonté? Il est bon non-seulement parce qu'il tient prêt l'enfer, mais encore parce qu'il ne souffre pas que les gens de bien deviennent méchants. Si en effet tous les hommes obtenaient la même récompense, tous seraient méchants; mais il n'en est pas ainsi, et c'est une grande consolation pour ceux qui sont vertueux. Ecoutez en effet les paroles du prophète : « Le juste se réjouira quand il aura « vu la vengeance, il lavera ses mains au sang « du méchant ». (Ps. LVII, 10.) Ce n'est pas que le châtiment le fasse bondir de joie, non, mais craignant de souffrir les mêmes peines, il corrigera sa conduite. Cela prouve donc encore une grande sollicitude pour nous. — Soit, dira-t-on, mais il suffisait de menacer, et et il ne faudrait pas punir. — Lorsqu'il punit, tu prétends que ce ne sont que des menaces, et tu t'en autorises pour être indifférent : s'il n'y avait en réalité que des menaces, ne deviendrais-tu pas plus tiède encore? Les habitants de Ninive n'eussent point fait pénitence, s'ils avaient su que Dieu s'en tiendrait aux menaces; mais comme ils firent pénitence, ils arrêtèrent le bras du Seigneur. Veux-tu donc qu'il n'y ait que des menaces? Cela est en ton

pouvoir, fais des progrès dans la vertu, et la menace n'aura pas d'autre effet, mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu méprises les menaces, tu connaîtras la punition dont tu étais menacé. Si les hommes d'avant le déluge avaient redouté ce dont ils étaient menacés, ils n'auraient pas été châtiés. De même pour nous, si nous craignons les menaces, nous ne serons pas punis. Ah! puissions-nous ne pas l'être, et que la bonté de Dieu fasse que, ramenés à plus de sagesse, nous obtenions les biens ineffables du royaume éternel. Puissions-nous tous nous en montrer dignes par la grâce et le bienfait de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui partage avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. B. A.

COMMENTAIRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR L'ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX HÉBREUX,

PUBLIÉ APRÈS SA MORT, D'APRÈS SES NOTES, PAR CONSTANTIN, PRÊTRE D'ANTIOCHE.

ARGUMENT.

Analyse.

Pourquoi Paul, étant juif, n'a-t-il pas été envoyé vers les juifs. — Pourquoi, à quelle époque et à quelle occasion a-t-il écrit une épître aux Hébreux?

Le bienheureux Paul écrit aux Romains: « Tant « que je serai l'apôtre des gentils, j'honorerai « mon ministère, en tâchant d'exciter de l'émula- « tion dans ceux qui me sont unis selon la chair » (Rom. XI, 13, 14); et ailleurs il dit encore: « Celui « qui a agi efficacement dans Pierre, pour le rendre « apôtre des circoncis, a aussi agi efficacement en « moi pour me rendre l'apôtre des gentils ». (Gal. II, 8.) Donc il était l'apôtre des gentils, ce qui résulte des Actes des apôtres où Dieu lui dit: « Va, « je vais t'envoyer bien loin chez les gentils ». (Act. XXII, 21.) Qu'avait-il de commun avec les Hébreux? Pourquoi cette épître qu'il leur adresse, lui surtout qui leur inspirait une haine évidemment prouvée par plusieurs passages? Ecoutez ce que lui dit Jacques: « Tu vois, frère, combien de « milliers de juifs ont cru, eh bien! ils ont tous en- « tendu dire que tu leur prêches l'apostasie de la « loi » (XXI, 20, 21): et bien des questions lui furent souvent adressées à ce sujet.

Pourquoi donc, dira quelqu'un, versé comme il était dans la loi, en disciple élevé aux pieds de Gamaliel, pourquoi transporté comme il était du zèle de cette loi, et capable par conséquent de confondre ses adversaires, n'a-t-il pas été envoyé par Dieu aux juifs? C'est que toutes ces qualités étaient précisément autant de titres à leur antipathie. Cette antipathie, Dieu la connaissait d'avance; il savait que Paul ne serait pas accueilli par les juifs. Il lui dit donc: « Va trouver les gen- « tils, car les juifs ne recevront pas le témoignage « que tu leur rendras de moi ». (Act. XXII, 18.) Il répondit: « Seigneur, ils savent eux-mêmes que « c'était moi qui mettais en prison et qui faisais « fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient « en vous, et que lorsqu'on répandait le sang de « votre martyr Etienne, j'étais présent, je consentais « à sa mort et je gardais les vêtements de ceux qui « le lapidaient ». (Ibid. XIX, 20.) Il veut montrer et prouver par là qu'on ne croira pas à sa parole. Car il en est ainsi: une nation se voit-elle abandonnée par un homme infime et de nulle valeur, cet abandon ne lui fait pas grand'peine. Mais si le transfuge est un homme distingué et brûlant de zèle qui partageait autrefois ses idées, cet abandon est pour la nation entière un chagrin, un tourment, c'est une atteinte grave portée à ses dogmes. Il y avait encore une chose qui pouvait rendre les juifs incrédules. Pierre et les autres avaient vécu avec le Christ; ils avaient été témoins de ses prodiges et de ses miracles; mais, pour Paul, rien de tout cela n'avait eu lieu. C'était un transfuge qui,

après avoir été avec les juifs, était tout à coup passé dans notre camp, ce qui avait donné beaucoup de force à notre doctrine. Les autres pouvaient passer pour des témoins complaisants qui rendaient témoignage à un maître bien-aimé qu'ils regrettaient; mais lorsque Paul témoignait de la résurrection de Jésus-Christ, il était évident qu'il n'écoutait que la voix de la vérité. Aussi voyez-les à l'œuvre : ils le détestent du fond du cœur; ils excitent contre lui la sédition, ils font tout pour le perdre. Mais, si les juifs incrédules avaient leurs raisons pour lui être hostiles, pourquoi les croyants ne l'aimaient-ils pas ? C'est qu'il était obligé de prêcher aux gentils la religion chrétienne dans toute sa pureté, et, si parfois il se trouvait en Judée, il ne faisait nulle attention au pays où il était. Pierre et ses compagnons prêchaient à Jérusalem, où le zèle de la loi était dans toute sa ferveur; ils devaient donc permettre l'observation de la loi : mais Paul usait d'une grande liberté. Il y avait plus de gentils que de juifs en dehors de Jérusalem. Ce qui les détachait de la loi, ce qui les portait à s'en affranchir, c'est que Paul prêchait le pur christianisme. De là ces avis adressés à Paul, pour l'engager à respecter la multitude : « Tu vois, mon « frère, combien de milliers de juifs ont cru ; eh « bien ! ils te haïssent, parce qu'ils ont ouï dire « que tu prêches aux juifs d'apostasier leur loi ».

Pourquoi donc écrit-il aux juifs, puisqu'il n'est pas chargé de les instruire? Où leur écrit-il? A Jérusalem et en Palestine, selon moi. Mais comment leur écrit-il ? Comme il baptisait sans en avoir reçu l'ordre. Il dit, en effet (I Cor. I, 17), qu'il n'a pas reçu mission de baptiser ; non que cela lui fût interdit, mais c'était un surcroît à son œuvre. Et pourquoi n'écrivait-il pas à ceux pour lesquels il eût voulu être anathème ? (Rom. IX, 3.) C'est ce qui lui faisait dire : « Vous savez que notre frère « Timothée est en liberté, et, s'il vient bientôt, je « viendrai vous voir avec lui ». (Hébr. XIII, 23.) A cette époque, il n'était pas encore prisonnier. Après deux ans de détention à Rome, il sortit enfin de prison. Puis il partit pour l'Espagne, se rendit ensuite en Judée et vit les Juifs. Ce fut alors qu'il revint à Rome, où il fut mis à mort sous Néron. Cette épître est postérieure à celle à Timothée, où il est dit : « Je suis comme une victime que l'on « va immoler » ; et la première fois que j'ai défendu ma cause, nul ne m'a assisté. (II Tim. IV, 6, 16.) Car il a eu bien des luttes à soutenir. Ainsi il écrit aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus « les imitateurs des églises de la Judée ». (I Thess. II, 14.) Et s'adressant aux juifs eux-mêmes, il leur dit : « C'est avec joie que vous avez accepté « le pillage de vos biens ». (Hébr. X, 34.) Voyez comme il a combattu. Ah ! s'ils traitaient ainsi les apôtres, non-seulement en Judée, mais partout où ils les rencontraient, comment auraient-ils traité le reste des fidèles? Aussi voyez quelle est pour ces fidèles la sollicitude de Paul, lorsqu'il dit : « Je vais prêter mon ministère aux saints de Jérusalem » (Rom. XV, 25), lorsqu'il exhorte les Corinthiens à la bienfaisance, en disant que les Macédoniens ont déjà contribué (II Cor. I, 3), en ajoutant que, s'il le faut, il partira, lorsqu'il dit : « Ils nous recommandèrent seulement de nous « souvenir des pauvres, ce que j'ai eu aussi grand « soin de faire ». C'est la même sollicitude qui le guide (Gal. II, 10) ; c'est elle encore qui lui dicte ces paroles : « Il nous donnèrent la main, à Bar« nabé et à moi, en signe d'union, pour que nous « prêchions l'Evangile aux gentils, et eux aux cir« concis ». (Ibid. 9.) Il ne parle pas ainsi des pauvres qui étaient là. Mais il veut nous faire participer à l'œuvre de la bienfaisance qui a ces pauvres pour objet. Il n'en est pas, en effet, de la charité comme de la prédication. Nous n'avons pas chargé les uns de faire la charité aux juifs, les autres de la faire aux gentils. Vous voyez cette sollicitude de Paul, qui s'exerce en tous lieux, et c'était justice. Dans les autres pays où les juifs vivaient pêle-mêle avec les gentils, les choses ne se passaient pas comme en Judée. La Judée avait conservé une apparence de liberté ; les Juifs étaient encore autonomes, et n'étaient pas pleinement soumis aux Romains. Quoi d'étonnant s'ils s'arrogeaient le pouvoir le plus tyrannique ? Si dans les villes appartenant aux gentils, comme à Corinthe, ils frappaient le chef de la synagogue, sous les yeux même du proconsul siégeant à son tribunal, que ne devaient-ils pas faire en Judée ?

2. Vous voyez comme dans ces villes, les juifs traînent les apôtres devant les magistrats, en réclamant contre eux l'assistance des gentils. Chez eux, ils n'agissent pas ainsi, ils convoquent un conseil et punissent ceux qu'il leur plaît. C'est ainsi qu'ils ont fait périr Etienne, c'est ainsi qu'ils ont fait subir aux apôtres le supplice du fouet, sans consulter les magistrats ; c'est ainsi qu'ils auraient fait périr Paul, sans l'intervention d'un tribun. Quand ils se livraient à de pareils excès, l'autorité des pontifes subsistait encore, le temple était debout ; ils avaient conservé leur culte et leurs sacrifices. Voyez Paul au tribunal du grand prêtre. « Je ne savais pas que c'était le grand « prêtre », dit-il (Act. XXIII, 5) ; et cela se passait devant un magistrat romain, tant les Juifs prenaient de licence ! Voyez quel était à cette époque le malheur des fidèles qui habitaient Jérusalem et le reste de la Judée ! Quoi d'étonnant alors, si l'homme qui voulait être anathème pour les incrédules, et qui s'inquiétait si fort des nouveaux convertis, si l'homme qui consentait à partir au besoin, pour leur venir en aide, daigne leur écrire pour les consoler et pour relever leur courage ? Leurs forces et leurs cœurs succombaient sous le poids de leurs tribulations. C'est ce que montre évidemment la fin de cette épître : « Relevez donc », leur dit saint Paul, « vos mains « languissantes et vos genoux affaiblis ». (Hébr. XII, 12.) Et il dit aussi : « Encore un peu de temps, et « celui qui doit venir viendra et ne tardera pas » ; et plus bas : « Si vous n'êtes point châtiés, quand « tous les autres l'ont été, vous êtes donc des bâ« tards et non des fils légitimes ». (Ibid. X, 37, et XII, 8.) En leur qualité de juifs, ils avaient appris de leurs frères qu'ils devaient s'attendre à rencontrer sous leurs pas les biens et les maux, et que la vie était ainsi faite. Maintenant tout leur était contraire. Les biens n'étaient pour eux que des espé-

rances qui devaient se réaliser après leur mort ; les maux, ils les touchaient du doigt, et l'excès de leurs souffrances était bien capable de les abattre.

Voilà pourquoi Paul s'étend sur ce chapitre. Mais nous développerons ce sujet en son lieu ; pour le moment nous nous bornerons à montrer qu'il devait nécessairement écrire à des hommes dont le sort lui causait tant d'inquiétude. Quoiqu'il ne leur ait pas été envoyé pour les motifs que nous connaissons, rien ne l'empêchait de leur écrire. C'est à leur abattement qu'il fait allusion par ces mots : « Relevez vos mains languissantes, « vos genoux qui fléchissent, et marchez dans la « droite voie » ; et il leur dit en outre : « Dieu « n'est pas injuste pour oublier vos œuvres et « votre charité ». (Ibid. XXII, 12, 13, et VI, 10.) Car l'âme ébranlée par des tentations fréquentes, est sujette à sortir du giron de la foi. De là ces exhortations de Paul qui cherche à les raffermir et à les garantir de l'incrédulité. Voilà pourquoi, dans cette épître surtout, il s'étend sur le chapitre de la foi, et leur montre enfin par de nombreux exemples, que leurs pères aussi n'ont pas vu se réaliser ces promesses d'un bonheur immédiat. Puis, afin que dans leur malheur ils ne se crussent point tout à fait abandonnés de Dieu, il les instruit de deux manières. Il les engage d'abord à supporter toutes les tribulations avec courage, ensuite à espérer une palme assurée ; car Dieu ne laissera pas sans récompense Abel et les justes qui lui ont succédé. Puis il leur offre trois sortes de consolations : c'est la passion du Christ qu'il leur offre pour exemple ; le serviteur ne doit pas être mieux traité que le maître ; ce sont les prix que Dieu propose à ceux qui croient en lui : c'est enfin la nature même des tribulations auxquelles ils sont en proie. Pour affermir leurs cœurs, il invoque non-seulement l'avenir qui aurait pu ne pas faire assez d'impression sur eux, mais le passé et l'histoire des malheurs de leurs pères. Et c'est ainsi ce que fait le Christ, lorsqu'il déclare que l'esclave n'est pas plus grand que le maître, lorsqu'il affirme qu'il y a plus d'une place auprès de son père, lorsqu'il ne cesse de crier : Malheur aux incrédules !

L'apôtre fait souvent mention de l'Ancien et du Nouveau Testament, parce qu'il remarquait que c'était là un puissant moyen pour les faire croire à la résurrection. Pour que la passion de Notre-Seigneur ne jette aucun doute sur sa résurrection, il entasse autour de ce dogme les témoignages des prophètes, et apprend à ses auditeurs que c'est notre religion et non celle des juifs qu'il faut vénérer. C'est que le temple était encore debout avec ses sacrifices, et voilà ce qui lui fait dire : « Sortons du camp, en portant l'ignominie de sa « croix ». (Hébr. XIII, 13.) Ici des contradicteurs pouvaient lui dire : Si tout cela est ombre et symbole, pourquoi toutes ces ombres ne passent-elles pas, pourquoi ne s'effacent-elles pas aux rayons de la vérité qui se lève ? Pourquoi l'ancien état de choses est-il toujours florissant ? Il leur fait donc entendre que ce qui n'est point encore arrivé, arrivera en temps et lieu. Il leur fait voir enfin qu'autrefois déjà, et pendant longtemps, ils avaient persévéré dans la foi, au milieu des tribulations. Depuis le temps qu'on vous instruit, leur dit-il, vous devriez déjà être maîtres. — Que nul d'entre vous ne laisse pénétrer dans son cœur le poison de l'infidélité. — « Vous vous êtes rendus les imitateurs de ceux « qui, par leur foi et par leur patience, sont devenus les héritiers des promesses ». (Ibid. V, 12 ; III, 12 ; VI, 12.)

HOMÉLIE PREMIÈRE.

DIEU AYANT PARLÉ AUTREFOIS A NOS PÈRES EN DIVERS TEMPS ET EN DIVERSES MANIÈRES PAR LES PROPHÈTES, NOUS A ENFIN PARLÉ, EN CES DERNIERS JOURS, PAR SON PROPRE FILS, QU'IL A FAIT HÉRITIER DE TOUTES CHOSES, ET PAR QUI IL A MÊME CRÉÉ LES SIÈCLES. (I, 1, 2.)

Analyse.

1. Eloge de saint Paul. — Il est plus grand que les prophètes. — Grandeur du Fils de Dieu.
2. Paul réfute les ariens. — Degrés de la grandeur du Christ.
3. Exhortation à la vertu. — Ce qu'on fait à son prochain, on le fait à Dieu.
4. La médisance, l'envie, l'avarice, la colère retombent sur ceux qui s'en rendent coupables. — Peines de l'enfer. — Exhortation à l'aumône. — Explication de ces paroles de l'Evangile : *Facite vobis amicos ex mamona iniquitatis.*

1. Oui, partout où abonde les péchés, on voit surabonder la grâce. (Rom. V, 20.) C'est ce que fait entendre le bienheureux Paul, en commençant son épître aux Hébreux. Naturellement, les tortures, les persécutions auxquelles ils avaient été en butte de la part des méchants, devaient les rabaisser à leurs propres yeux, au-dessous des autres. Paul leur montre donc que ces persécuteurs mêmes leur ont fait obtenir une grâce surabondante. Au début même de son discours, il éveille l'attention de ses auditeurs, auxquels il dit : « Dieu ayant « parlé autrefois à nos pères en divers temps et en « diverses manières par les prophètes, nous a « enfin parlé, en ces derniers jours, par son propre « Fils ».

Pourquoi Paul ne s'est-il pas comparé aux pro-

phètes? Il les surpassait de toute la grandeur de sa mission. Mais il n'en fait rien et pourquoi? C'est qu'il ne voulait pas se glorifier; c'est que ses auditeurs n'étaient point parfaits; c'est qu'il voulait les relever davantage à leurs propres yeux, et leur montrer leur supériorité : c'est comme s'il disait : Quelle faveur si grande Dieu a-t-il fait à nos pères, en leur envoyant les prophètes? Il nous a envoyé à nous son Fils unique. Ces belles paroles : « En divers temps et en diverses manières », montrent que les prophètes eux-mêmes n'ont pas vu Dieu, tandis que le Fils de Dieu l'a vu. « J'ai », dit le Très-Haut, « multiplié les visions, et entre les « mains des prophètes j'ai pris diverses figures ». (Osée, XII, 10.) Nous avons donc sur nos pères deux avantages : Dieu leur a envoyé les prophètes tandis qu'il nous a envoyé son Fils; les prophètes n'ont pas vu Dieu, et le Fils de Dieu l'a vu. Cette vérité, il ne l'expose pas tout d'abord; il la prouve par ce qui suit, en disant, à propos de l'humanité : « Dieu a-t-il jamais dit à quelqu'un de ses anges : « Tu es mon fils? » et : « Assieds-toi à ma droite « (5, 13)? » Voyez ici l'habileté de l'orateur. Il commence par citer les prophètes, pour montrer notre supériorité. Puis, quand il a bien établi ce fait qui doit être tenu pour constant, il déclare que Dieu a parlé à nos pères, par la bouche des prophètes, et à nous, par la bouche de son Fils unique; et s'il leur a parlé par la bouche des anges (car les anges aussi se sont entretenus avec les juifs), notre supériorité est encore ici la même. Nous avons eu affaire au maître; ils n'ont eu affaire qu'aux serviteurs. Car les anges, aussi bien que les prophètes, sont les serviteurs de Dieu.

C'est avec raison qu'il dit : « Dans ces derniers « temps ». De telles paroles les relèvent et les consolent dans leur accablement. Et ailleurs : « Le « Seigneur est proche, soyez sans inquiétude » (Philip. IV, 6); puis encore : « Maintenant notre « salut est plus proche que lorsque nous avons « cru ». C'est encore ainsi qu'il procède en ce passage. Que dit-il donc? Il dit que l'athlète qui s'est consumé, qui s'est épuisé dans la lutte, dès qu'il apprend la fin du combat, commence à respirer, en voyant arriver le terme de ses fatigues, et le commencement du repos.

« En ces derniers jours, il nous a parlé en son « Fils ». Voici cette parole qui revient. « Par » son Fils, répète-t-il, pour confondre ceux qui veulent que cela s'applique à l'Esprit-Saint. Ici, « en » signifie « par », comme vous voyez. Ces mots, « dans ces derniers temps », ont encore un autre sens. Lequel? Le voici. Il y avait longtemps que nous devions être châtiés, que les grâces nous avaient abandonnés, que nous avions perdu tout espoir de salut, que nous nous attendions à voir fondre sur nous de toutes parts un déluge de maux. C'est alors que Dieu nous a donné davantage. Mais voyez les précautions oratoires de Paul. Il ne dit pas : Le Christ a parlé, quoique le Christ eût parlé en effet. Mais ses auditeurs étaient faibles d'esprit, et ne pouvaient encore entendre ce qui se rapportait au Christ. Il leur dit donc : « Il « nous a parlé en son Fils ». Que dis-tu là, Paul? Dieu nous a parlé par son Fils! Oui sans doute. Mais où donc est la supériorité? Car tu as démontré que l'Ancien et le Nouveau Testament sont d'un seul et même auteur; la supériorité de celui-ci n'est donc pas grande. Voilà pourquoi il poursuit, et il s'explique en ces termes : « Et il nous a « parlé en son Fils ». Voyez comme Paul se met en cause et sur la même ligne que ses disciples, en disant : Il « nous » a parlé. Pourtant ce n'est pas à lui qu'il a parlé, c'est aux apôtres, et par eux, à beaucoup d'autres. Mais il les relève à leurs propres yeux, et leur montre qu'à eux aussi il leur a parlé. Et en même temps ce sont les juifs qu'il attaque; car presque tous ces hommes, auxquels les prophètes ont parlé, étaient de grands coupables et des monstres. Et ce n'est pas encore d'eux qu'il parle, mais il parle des bienfaits de Dieu à leur égard. Voilà pourquoi il ajoute : « Qu'il a institué son héritier universel ». Il parle ici de la chair : et c'est ainsi que David a dit : « Demande, et je te « donnerai les nations pour héritage ». Car ce n'est plus Jacob qui est la part de Dieu; ce n'est plus seulement Israël qui est son lot, mais l'univers est à lui. Que veulent dire ces mots : « Qu'il a insti« tué son héritier? » Ces mots veulent dire qu'il l'a fait maître et Seigneur de toutes choses. C'est aussi ce que dit Pierre dans les Actes. « Dieu l'a fait « Seigneur et Christ ». (Act. II, 36.) Ce nom « d'hé« ritier » a deux significations : il désigne le propre Fils, le véritable Fils de Dieu. Il veut dire aussi que son titre de maître ne peut lui être arraché. « Hé« ritier universel », c'est-à-dire du monde entier. Puis il revient à ce qu'il a dit d'abord : Par lequel il a fait aussi les siècles.

2. Où sont ceux qui disent : Il était quand il n'était pas? Avançant ensuite par degrés, Paul s'élève bien plus haut : « Comme il est la splendeur de sa « gloire et le caractère de sa substance, et qu'il « soutient tout par la puissance de sa parole, après « nous avoir purifiés de nos péchés, il est assis au « plus haut du ciel, à la droite de la souveraine « Majesté (3). Étant aussi élevé au-dessus des anges « que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le « leur (4) ». O qu'elle est grande cette sagesse de l'apôtre! Mais que dis-je? Ce n'est pas la sagesse de Paul, c'est celle du Saint-Esprit qu'il faut admirer ici. Ce n'est pas de son propre fonds qu'il a tiré ces paroles; il n'aurait pas trouvé par lui-même une telle sagesse. Où donc aurait-il appris ce langage? Serait-ce dans son atelier, au milieu de ses peaux, et son couteau à la main? Ah! c'était une inspiration divine qu'un semblable langage. De telles pensées ne pouvaient éclore dans cette intelligence grossière et simple qui ne dépassait pas celle des gens du peuple. Et pouvait-il en être autrement chez un homme dont les facultés étaient concentrées sur son commerce de peaux? C'était donc la grâce de l'Esprit-Saint qui opérait en lui, cette grâce qui choisit, pour montrer sa puissance, les instruments qu'il lui plaît. Voulez-vous amener un enfant jusqu'à une hauteur dont la cime touche au ciel même, vous le conduisez doucement et peu à peu par les pentes inférieures, puis, quand vous l'avez fait monter, vous lui dites de regarder en bas; le voyez-vous saisi de vertige, troublé, comme si ses yeux étaient couverts d'un brouil-

ard, vous le prenez, vous le reconduisez plus bas, et vous lui donnez le temps de respirer, puis, quand il a repris ses sens, vous le faites alternativement remonter et descendre. Cette méthode, le bienheureux Paul l'a appliquée aux Hébreux, et partout, après l'avoir apprise de son Maître. Oui, telle est sa méthode : tantôt il élève, tantôt il abaisse les âmes de ses auditeurs, sans jamais leur permettre de rester longtemps dans le même état. Voyez comme il s'y prend dans ce passage, et combien de degrés il leur fait d'abord gravir. Puis, quand il les a fait monter jusqu'au sommet de la piété, avant qu'un vertige ténébreux ne les saisisse, comme il les fait redescendre, comme il les laisse respirer, en leur disant : « Il nous a parlé « en son Fils » ; et plus bas : « En son Fils qu'il a « institué son héritier universel ». Quand on comprend cette filiation, on reconnaît que c'est le plus beau de tous les titres, et, quel qu'il soit, on reconnaît que ce titre vient d'en-haut.

Voyez comme il commence par placer ses auditeurs à un degré inférieur, par ces mots : « Qu'il a « fait héritier de toutes choses ? » Car cette expression « qu'il a fait héritier » n'a rien de bien relevé. Puis il les fait monter plus haut, quand il leur dit : « Par qui il a même créé les siècles ». Enfin il les fait monter encore et jusqu'à une hauteur au-dessus de laquelle il n'y a plus rien, dans ce passage : « Comme il est la splendeur de sa gloire et « le caractère de sa substance ». Oui : c'est jusqu'aux régions de la lumière matérielle, jusqu'aux régions mêmes de la splendeur qu'il les a fait monter. Mais avant qu'un brouillard couvre leur vue, voyez comme il les fait doucement redescendre, en leur disant : « Comme il soutient « tout par la puissance de sa parole, après nous « avoir purifiés de nos péchés, il est assis au plus « haut du ciel, à la droite de la souveraine Ma« jesté ». Il ne s'est pas contenté de dire : « Il est « assis au plus haut du ciel » ; il a ajouté : « Après « la purification de nos péchés ». Voilà le mystère de l'Incarnation, ce mystère d'humilité. Il s'élève ensuite en disant : « Il est assis au plus haut du « ciel, à la droite de la souveraine Majesté ». Puis il prend un langage plus humble et il ajoute : « Etant « aussi élevé au-dessus des anges que le nom « qu'il a reçu est plus excellent que le leur ». Paul parle ici de ce qui se rapporte à la chair. Par ce mot : Son père l'a « fait » plus grand que les anges ; l'apôtre ne parle point de sa filiation spirituelle ; car sous ce rapport, il n'a pas été fait ni créé, mais engendré. Il parle de sa filiation charnelle ; car sous ce rapport, il a été fait et créé.

Mais pour le moment il n'est pas question de son essence. Jean avait dit : « Celui qui vient « après moi m'a été préféré, parce qu'il était avant « moi ». C'est comme s'il avait dit : Il est plus honoré, plus glorieux que moi. De même ici Paul dit à son tour : « Etant aussi élevé au-dessus des « anges », c'est-à-dire, leur étant aussi supérieur en vertu et en gloire, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. Paul, remarquez-le bien, parle ici de la chair, car ce nom de Dieu-Verbe, il l'a toujours possédé ; ce n'est pas là un héritage qui lui est survenu avec le temps, et il n'est pas devenu meilleur que les anges, à dater du jour où il nous a purifiés de nos péchés ; mais il leur a toujours été supérieur et incomparablement supérieur. Paul parle ici au point de vue de la chair. C'est ainsi qu'en parlant de l'homme, nous le rabaissons et nous l'élevons tour à tour. Quand nous disons : L'homme n'est rien, l'homme est terre, l'homme est poussière, nous prenons l'homme entier par son plus bas côté. Quand nous disons au contraire : L'homme est immortel et doué de raison, il a quelque chose de céleste, nous prenons l'homme entier par son côté le plus noble. Il en est de même du Christ : tantôt c'est ce qu'il y a d'inférieur, tantôt c'est ce qu'il y a de supérieur en sa personne que Paul considère, pour établir le dogme de l'Incarnation et pour montrer en même temps sa nature immortelle.

3. Puis donc que le Christ nous a purifiés de nos péchés, restons purs et immaculés ; cette beauté qu'il nous a donnée, cet éclat, gardons-nous d'en ternir la pureté : point de tache, point de ride, rien qui y ressemble ! Les taches et les rides, ce sont les fautes même légères ; ce sont les médisances, les injures, les mensonges. Mais que dis-je ? Ce ne sont pas là des fautes légères ; ce sont au contraire des fautes graves et tellement graves qu'elles nous font perdre le royaume des cieux. Et voici comment : celui qui traite son frère d'insensé, encourt, est-il dit, le supplice de la géhenne. Or si telle est la peine qu'entraîne une injure qui semble si légère, et qui a l'air d'un jeu d'enfant, celui qui traite son frère d'homme sans mœurs, de misérable envieux, et qui l'accable d'outrages, à quel châtiment ne s'expose-t-il pas ? Quoi de plus affreux que sa situation ? Mais laissez-moi poursuivre, je vous prie. Si ce qu'on fait à la plus infime créature, c'est à Dieu qu'on le fait, si ce qu'on ne fait pas à la plus infime créature, c'est à Dieu qu'on ne le fait pas, n'est-on pas louable ou blâmable, comme si cette créature était Dieu lui-même ? Oui, c'est offenser Dieu que d'offenser son frère ; c'est honorer Dieu que d'honorer son frère.

4. Apprenons donc à notre langue à parler, comme il faut que notre langue, est-il dit, s'abstienne de dire le mal. Nous ne l'avons pas reçue de Dieu pour en faire un instrument d'accusation, d'insulte et de calomnie. Nous devons nous en servir pour chanter les louanges de Dieu, pour en faire l'instrument de la grâce, pour édifier notre prochain, pour lui être utile. Vous avez médit de quelqu'un ? Eh bien ! qu'avez-vous gagné à vous faire tort ainsi à vous-même, à passer pour un médisant ? Le mal, en effet, le mal ne s'arrête pas à celui qui en est victime ; il remonte jusqu'à son auteur. L'envieux, par exemple, en croyant faire tomber les autres dans ses piéges, est le premier à recueillir le fruit de son injustice ; il se dessèche, il se flétrit, et se rend odieux à tout le monde. L'avare dépouille les autres de leur argent, mais il se prive lui-même de toute affection ; que dis-je ? il s'attire les malédictions de tout le monde. Or bonne renommée vaut bien mieux que richesse. L'une n'est pas facile à ôter ; l'autre est facile à perdre. Il y a plus. N'ayez pas de fortune, on ne vous fait pas un crime de votre indigence ; mais si vous n'avez

une bonne réputation, vous voilà en butte au blâme, à la risée, à la haine générale; vous voilà en guerre avec la société. L'homme irascible se punit en se déchirant lui-même avant de châtier celui qui est l'objet de sa colère. Peut-être même est-il réduit à se retirer, après s'être acquis la réputation d'un scélérat et d'un homme abominable, tandis qu'il rend plus intéressante la personne qu'il a attaquée. Quand l'objet de vos médisances, loin de vous rendre la pareille, vous loue et vous admire, c'est son éloge qu'il fait et non pas le vôtre. Car, je l'ai dit plus haut, si la médisance frappe d'abord son auteur, le bien profite d'abord à celui qui le fait. Oui, le bien et le mal que vous faites, commencent, et c'est justice, par tomber sur vous. L'eau salée, aussi bien que l'eau douce, remplit les vases dans lesquels on la puise, sans que sa source diminue; il en est de même du vice ou de la vertu : ils font le bonheur ou la perte de celui dont ils émanent. Voilà la vérité.

Quelle parole pourrait décrire les peines ou les récompenses qui nous sont réservées dans l'autre vie? La parole ici est impuissante. Les récompenses dépassent toute idée et à plus forte raison, toute expression. Les peines ont des noms que nous sommes accoutumés à leur donner. Il y a, dit-on, pour les coupables, du feu, des ténèbres et un ver toujours dévorant, mais il n'y a pas seulement les peines énumérées ci-dessus; il y a des châtiments bien plus terribles encore. Voulez-vous me comprendre? vous devez tout d'abord faire la réflexion suivante. Dites-moi : S'il y a du feu, comment y a-t-il des ténèbres? Voyez-vous combien ce feu est plus terrible que le nôtre; c'est un feu qui ne s'éteint pas. Aussi l'appelle-t-on le feu éternel. Pensons donc quel malheur c'est de brûler sans cesse, d'être plongé dans les ténèbres, de se répandre en gémissements, et de grincer des dents sans qu'on vous écoute. Si un homme bien élevé, jeté dans un cachot, trouve que l'odeur fétide de la prison, les ténèbres et la société des hommes de sang à elles seules, sont plus cruelles que la mort la plus affreuse, qu'est-ce donc, songez-y bien, de brûler toujours en compagnie des assassins qui ont infesté la terre, de brûler sans rien voir, sans être vu de personne, en se croyant seul au milieu de toute cette foule de coupables? Au milieu de ces ténèbres profondes, ne pouvant apercevoir ceux qui seront près de lui, chacun de nous croira être seul à souffrir. Si les ténèbres suffisent pour troubler nos âmes oppressées, que sera-ce, dites-moi, lorsqu'à l'horreur des ténèbres se joindra l'horreur des tourments? C'est pourquoi, je vous en conjure, réfléchissez sans cesse à ces mystères de l'autre vie, et supportez l'ennui que peuvent vous causer mes paroles, pour n'avoir pas à supporter des supplices qui ne sont que trop réels. Car tout ce que je vous dis là s'accomplira de point en point. De tous ceux qui auront mérité d'être punis, pas un seul n'échappera au châtiment. Personne, ni père, ni mère, ni frère, ne pourra obtenir leur grâce, quelque puissante que soit sa parole, quelque grand que soit son crédit auprès de Dieu. « Le frère ne rachète pas; l'homme rachètera-t-il? » C'est Dieu qui donne à chacun selon ses œuvres; ce sont nos œuvres qui feront notre salut ou notre perte.

« Faites-vous des amis avec l'argent de l'injustice »: c'est l'ordre du Seigneur, et nous devons obéir; que le superflu de nos richesses soit versé dans le sein de l'indigence; faisons l'aumône, tandis que nous le pouvons : c'est se faire des amis avec de l'argent : laissons tomber nos richesses entre les mains des pauvres, pour que ce feu tombe et s'éteigne, pour que nous paraissions là-haut avec confiance. Ce ne sont pas ceux qui nous accueillent, ce sont nos œuvres que nous trouverons là-haut pour nous défendre : que nos amis soient incapables de nous sauver, c'est ce que nous apprend ce qui vient ensuite. Pourquoi en effet le Christ n'a-t-il pas dit : Faites-vous des amis, pour qu'ils vous reçoivent dans les demeures éternelles? Pourquoi nous a-t-il indiqué en outre le moyen de nous en faire? Ces mots avec « l'argent « de l'iniquité » prouvent que ce sont nos richesses qui doivent nous faire des amis. Nous voyons par là que l'amitié à elle seule ne pourra nous défendre, si nous ne faisons provision de bonnes œuvres, si la justice ne préside pas à l'emploi de ces richesses, injustement amassées. Ce que nous disons de l'aumône, doit s'appliquer non-seulement aux riches, mais aux pauvres. Celui-là même qui vit d'aumône doit prendre pour lui nos paroles. Car il n'y a pas, non il n'y a pas de pauvre, quelque pauvre qu'il soit, qui ne possède deux petites pièces d'argent. Le pauvre qui prend sur le peu qu'il a pour donner peu de chose, peut être supérieur au riche qui donne plus que lui : témoin la veuve. Car ce n'est pas à l'importance de la somme, mais au moyen et à la bonne volonté de celui qui donne que se mesure l'aumône. Ce qu'il faut toujours avoir, c'est la bonne volonté; ce qu'il faut toujours avoir, c'est l'amour de Dieu. Que ce mobile nous fasse toujours agir, et quelque modeste que soit notre avoir, quelque modeste que soit notre aumône, Dieu ne se détournera pas de nous, et notre offrande sera reçue de lui, comme si elle était riche et magnifique : c'est la bonne volonté, ce n'est pas le don qu'il regarde; et si notre bonne volonté lui paraît grande, le souverain Juge nous accorde son suffrage et nous fait participer aux biens éternels. Puissent-ils devenir notre partage à tous, par sa grâce et sa miséricorde!

HOMÉLIE II.

QUI, ÉTANT LA SPLENDEUR DE SA GLOIRE ET LE CARACTÈRE DE SA PUISSANCE, SOUTIENT TOUT PAR LA PUISSANCE DE SA PAROLE, APRÈS NOUS AVOIR PURIFIÉS DE NOS PÉCHÉS. (I, 3.)

—

Analyse.

1. C'est avec respect que nous devons parler de Dieu — Hérésies de Marcellus et de Photin. — Contre Sabellius et Arius.
2. Hérésie de Paul de Samosate. — Réfutation d'Arius, de Sabellius, de Marcellin, de Photin et de Marcion.
3. Créer le monde est une œuvre moins grande que de le conserver. — Le Fils de Dieu est tel, non-seulement par la grâce, mais par la nature.
4. Exhortation à l'humilité. — Combien les choses de cette vie sont passagères.
5. La condition du pauvre vaut mieux que celle du riche.

1. L'esprit de piété est nécessaire en toute circonstance, mais surtout lorsque l'on parle ou qu'on entend parler de Dieu : la langue en effet ne peut proférer, l'oreille ne peut entendre de parole qui soit à la hauteur de la divinité. Et que dis-je, la langue et l'oreille? notre âme qui leur est bien supérieure ne nous fournit pas des idées bien exactes, quand nous voulons parler de Dieu. Car si la paix de Dieu est au-dessus de toute intelligence, si l'image des biens préparés à ceux qui l'aiment ne peut entrer dans le cœur humain, combien le Dieu de paix lui-même, le créateur de l'univers, ne dépasse-t-il pas mille fois la mesure de notre raison! Il faut donc, avec foi et piété, accepter tous les mystères, et c'est quand notre faible raison ne peut saisir sa parole que nous devons surtout glorifier Dieu, ce Dieu si supérieur à notre intelligence et à notre raison. Car nous avons sur Dieu bien des idées que nous ne pouvons exprimer; nous avançons à son sujet bien des propositions que nous ne pouvons comprendre. Nous savons par exemple que Dieu est partout; mais comment cela se fait-il? nous ne le comprenons pas. Nous savons que c'est une force immatérielle, source de tout bien. Mais quelle est cette force? nous l'ignorons. Ici nous parlons sans comprendre. Il est partout : je l'ai dit; mais je ne le comprends pas. Il n'a pas eu de commencement; je parle encore sans comprendre. Je dis qu'il a engendré un Fils de lui-même, et ici encore je trouve mon intelligence en défaut. Il y a donc de ces choses qu'on ne peut pas même exprimer. L'intelligence conçoit; mais la parole est impuissante. Et tenez; vous allez voir la faiblesse de Paul lui-même, vous allez le voir dans l'impuissance de s'expliquer clairement, et vous frémirez, et vous n'en demanderez pas davantage. Ecoutez seulement. Après avoir parlé du Fils de Dieu et avoir établi qu'il est le créateur, qu'ajoute-t-il? « Qui « était la splendeur de sa gloire et le caractère de « sa substance ». Il faut accepter ces paroles avec piété, en en retranchant tout sens déplacé. « La « splendeur de sa gloire », dit-il. Mais voyez dans quel sens Paul prend ces paroles, et prenez-les dans le même sens que lui. Il veut dire que le Christ tire de lui-même cette splendeur, qu'elle ne peut souffrir d'éclipse, qu'elle n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution. Il y a des hommes qui s'emparent de cette image, pour en tirer des conséquences absurdes. La splendeur, disent-ils, n'est pas une substance, mais elle a une existence dépendante.

O homme! ne prenez pas ainsi la parole de l'apôtre; ne gagnez pas la maladie de Marcellus et de Photin. Paul vous met lui-même sous la main un préservatif contre cette erreur; il ne veut pas vous voir affligé de cette maladie mortelle. Que vous dit-il encore? « Le caractère de sa substance ». Cette parole qu'il ajoute montre que, tout comme le Père, le Fils subsiste en lui-même. Par cette parole, il vous fait voir qu'il n'y a pas entre eux de différence, il met devant vos yeux le caractère propre et original du Fils de Dieu, il vous apprend qu'il subsiste en lui-même dans son hypostase. Après avoir dit que Dieu a créé toutes choses par lui, il lui attribue ici la souveraine autorité. Qu'ajoute-t-il en effet? « Soutenant tout par la parole « de sa puissance ». Par là il veut nous faire toucher du doigt non-seulement le caractère de sa puissance, mais l'autorité souveraine avec laquelle il gouverne tout. Voyez comme il attribue au Fils les qualités du Père. Pourquoi ne s'est-il pas contenté de dire : « Soutenant tout? » Pourquoi n'a-t-il pas dit simplement : Par sa puissance? Pourquoi a-t-il dit : « Par la parole de sa puissance? » Tout à l'heure il s'élevait peu à peu, pour redescendre bientôt; maintenant encore de degrés en degrés, pour ainsi dire, il s'élève bien haut, puis il redescend et nous dit : « Par lequel il a créé les siè« cles ». Voyez comme il sait ici se frayer un double chemin. Pour nous détourner des hérésies de Sabellius et d'Arius, dont l'un ne conserve de Dieu que la substance, dont l'autre partage la nature de Dieu en deux natures inégales, il bat complétement en brèche ces deux systèmes. Et comment s'y prend-il? Il tourne et retourne sans cesse les mêmes idées pour qu'on n'aille pas s'imaginer que le Fils ne procède pas de Dieu, et qu'il lui est étranger. Et n'allez pas trouver son discours étrange, puisque, après une pareille démonstration, il s'est trouvé des hommes qui ont dit que le Christ n'avait rien de commun avec Dieu, qui lui ont donné un autre père, qui le déclarent ennemi de Dieu; que n'aurait-on pas dit, si Paul n'avait pas tenu ce

langage? Obligé de remédier à ces erreurs, il est obligé aussi d'employer un langage plus humble et de dire : Dieu l'a institué son héritier universel, et c'est par lui qu'il a fait les siècles. Puis d'un autre côté, pour ne pas porter atteinte à la grandeur du Christ, il s'élève et parle de sa puissance. Il le met sur la même ligne que le Père, si bien que beaucoup de gens le confondent avec le Père. Mais voyez comme il procède avec prudence. Il pose d'abord et a soin de bien établir ses bases. Puis, quand il a démontré que loin d'être étranger à Dieu, le Christ est le Fils de Dieu, il s'élève sans difficulté aussi haut qu'il veut. Comme en parlant de Jésus-Christ d'une manière sublime il risquait d'en porter plusieurs à le confondre avec le Père, il a soin d'en parler d'abord d'une manière humble, afin de pouvoir ensuite sans danger donner tout son essor à sa parole. Après avoir dit : « Dieu « l'a établi son héritier universel », Dieu par lui a créé les siècles, il ajoute : « Il soutient tout par la « parole de sa puissance ». Celui qui d'un seul mot gouverne l'univers, n'a besoin de personne pour le créer.

2. Cela étant, voyez comme Paul va plus loin, comme il donne au Fils l'autorité. Ces mots « par « qui » se trouvent maintenant supprimés. Comme il a fait par lui-même ce qu'il a voulu, Paul le sépare du Père, et que dit-il? « Dès le commence- « ment du monde, Seigneur, vous avez créé la « terre, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains ». Il ne dit plus « par qui », il ne dit plus : C'est par lui que Dieu a fait les siècles. Et pourquoi donc? Est-ce que les siècles n'ont pas été faits par lui? Certainement; mais ce n'est pas comme vous le dites, comme vous le croyez. Il n'a pas été réduit au rôle d'un instrument incapable d'agir par lui-même, si son Père n'avait mis la main à l'œuvre. De même que le Père ne juge personne et juge, dit-on, par la bouche de son Fils, parce qu'il a engendré en lui le souverain Juge, de même c'est, dit-on, par son Fils qu'il crée, parce qu'il a engendré en lui le créateur. Car si le Fils est engendré du Père, c'est le Père qui a engendré à plus forte raison tout ce qui a été fait par le Fils.

Lors donc que Paul veut montrer que le Fils est engendré du Père, il est obligé de baisser le ton. Mais lorsqu'il veut parler un langage plus élevé, il donne prise aux attaques de Marcellus et de Sabellius. Mais entre ces deux excès qu'elle fuit, l'Eglise suit une ligne intermédiaire. Elle ne se renferme pas dans un humble langage, pour ne pas donner lieu à Paul de Samosate; elle ne plane pas toujours dans les hautes régions et elle nous montre un Dieu qui se rapproche beaucoup de l'humanité, pour éviter les assauts de Sabellius. Paul dit « le Fils » et aussitôt Paul de Samosate l'arrête, en s'écriant : Le Fils soit! comme tant d'autres. Mais Paul a porté à l'hérétique un coup mortel, avec un seul mot, le mot « d'héritier ». Alors Paul de Samosate s'allie sans rougir à Arius; car tous les deux s'emparent de ce mot; l'un pour dire que c'est un témoignage de faiblesse, l'autre pour attaquer ce qui suit. D'un seul mot, en disant : « Par qui il a fait les siècles », Paul a terrassé l'hérétique de Samosate; mais Arius semble encore être fort. Voyez pourtant comme Paul renverse à son tour cet adversaire, en disant : « Qui « étant la splendeur de sa gloire ». Mais voici de nouveaux assaillants, Sabellius, Marcellus et Photin. A tous ces adversaires il porte un seul coup. Il dit : « Il est le caractère de sa puissance et sou- « tient tout par la puissance de sa parole ». Ici c'est encore Marcion qu'il frappe, légèrement il est vrai, mais toujours est-il qu'il le frappe; car, dans tout le cours de cette épître, il le combat. Mais, je l'ai dit plus haut, il appelle le Fils « la « splendeur de la gloire » et avec raison. Ecoutez en effet le Christ, parlant de lui-même : « Je suis », dit-il, « la lumière du monde ». Voilà pourquoi Paul appelle le Christ « la splendeur de la gloire « divine », pour montrer que c'est là aussi le langage du Christ qui est évidemment lumière de lumière. Il ne s'en tient point là; il montre que cette lumière a illuminé nos âmes. Ces mots « splendeur « de sa gloire » veulent dire égalité de substance, propinquité du Fils avec le Père. Pensez à la subtilité de ces paroles. Il ne prend qu'une essence et une substance, pour nous présenter deux hypostases. Il fait de même pour la science de l'Esprit-Saint. Selon lui, la science du Père et celle du Saint-Esprit forment une science unique; car elles ne sont en vérité qu'une seule et même science. De même en ce passage, il se sert d'un seul mot, pour désigner les deux hypostases.

Il ajoute le mot « caractère ». Le caractère est autre chose que le prototype; il n'est pas tout autre, il n'en diffère qu'en ce qui regarde l'hypostase. Car ici le mot « caractère » annonce une similitude, une ressemblance parfaite. Lors donc que Paul emploie ces dénominations de forme et de caractère, que peuvent dire les hérétiques? Mais l'homme aussi a été appelé une image (Gen. I, 26). Quoi donc! Est-ce de la même manière que le Fils? Non, vous dit-on, sachez que l'image n'implique pas la ressemblance parfaite : le mot image appliqué à l'homme signifie une ressemblance compatible avec l'humanité. Ce que Dieu est dans le ciel, l'homme l'est sur la terre, quant à l'autorité. Si sur la terre l'homme est le maître, Dieu est le souverain maître de la terre et du ciel. D'ailleurs l'homme n'a pas été appelé figure, splendeur, forme, ce qui indique l'essence ou une ressemblance essentielle. De même que le terme « la « forme d'esclave » veut dire un homme ayant tous les attributs de l'humanité, ainsi le terme « la forme « de Dieu » ne peut rien signifier autre chose que Dieu. « Qui étant la splendeur de sa gloire », dit Paul. Voyez comment l'apôtre s'y prend. Après avoir dit : « Etant la splendeur de sa gloire », il a ajouté : « Il est assis à la droite de la souveraine Majesté ». Examinez les mots dont il se sert; ici il n'est plus question d'essence. Ni le mot de majesté, en effet, ni le mot de gloire ne rendent bien son idée. Mais il ne trouve pas de mot pour l'exprimer. Voilà ce que je disais en commençant. Il y a bien des choses que nous comprenons, sans pouvoir rendre notre pensée. Car le mot Dieu ne désigne pas l'essence. Mais comment désigner l'essence divine? Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'on ne trouve pas un nom pour cette essence?

Le mot ange en lui-même n'a dans sa signification aucun rapport avec l'idée d'essence. Peut-être en est-il de même du mot « âme », qui, selon moi, a la signification de « souffle ». Ame, cœur, pensée, sont termes synonymes : « Mets en moi un « cœur pur, mon Dieu », dit le psalmiste. Il y a même des cas où le mot « âme » s'emploie dans l'acception « d'esprit ». « Et soutenant tout par la « parole de sa puissance ». Entendez-vous ce qu'il dit?

3. Comment donc, hérétiques, pouvez-vous vous armer de cette parole de l'Ecriture : « Dieu dit que « la lumière soit », pour soutenir que le Père seul a ordonné, que le Fils n'a fait qu'obéir? Mais voilà le Fils qui agit ici par sa parole. « Soutenant « tout », dit l'apôtre ; c'est-à-dire gouvernant tout, arrêtant l'édifice dans sa chute. Ah ! c'est une œuvre aussi grande, que dis-je ? c'est une œuvre plus grande de soutenir le monde que de le créer. Créer, c'est faire quelque chose de rien. Mais arrêter dans sa chute ce qui va tomber dans le néant, rattacher entre eux tant d'éléments, voilà qui est grand, voilà qui est admirable, voilà qui révèle un grand pouvoir. Et comme l'apôtre montre que cette œuvre est facile au Fils par ce seul mot « soutenant ». Il n'a pas dit, gouvernant ; il a emprunté une image ; c'est l'être fort qui remue et porte un fardeau avec un seul doigt. Il montre la pesanteur du fardeau : c'est le monde, et ce fardeau n'est rien pour celui qui le porte. Cette dernière vérité est encore exprimée en ces mots : « Par la parole de sa puissance ». C'est bien dit : car c'est montrer la puissance de cette parole divine différente de la parole humaine qui est si peu de chose. Mais en nous disant que la parole divine soutient le monde, il ne nous dit pas comment ; car il est impossible de le savoir. Il passe à la majesté divine. Et c'est ce qu'a fait saint Jean, qui, après avoir parlé de l'existence de Dieu, parle de la création. Ce que l'évangéliste a fait entendre en disant : « Au commen« cement était le Verbe et tout a été fait par lui » (Jean, I, 1, 3), l'apôtre le dit à son tour et l'exprime clairement en ces termes : « Parce qu'il a même « créé les siècles ». Voilà l'ouvrier qui a fait les siècles et qui subsistait avant tous les siècles. Que dire en présence de ces paroles du Prophète, à propos du Père : « Tu existes depuis le commen« cement des siècles jusqu'à la fin des siècles » (Ps. LXXXIX, 2), si on les compare à ces paroles de l'apôtre, à propos du Fils : « Il existait avant tous les « siècles et il a fait tous les siècles ? » Ne se hâtera-t-on pas d'appliquer au Fils ces mots qui ont été dit du Père : Il existe avant les siècles ? « En « lui était la vie », dit saint Jean, pour faire voir qu'il a la force et le pouvoir de soutenir l'univers, puisqu'il est la vie universelle. Saint Paul tient le même langage : « Il soutient tout par la parole de « sa puissance ». Il ne fait pas comme les philosophes grecs, qui, autant que cela dépend d'eux, le dépouillent de sa force créatrice et de sa Providence, et qui renferment son pouvoir dans un cercle qui s'arrête à la lune.

« Nous ayant par lui-même purifiés de nos pé« chés ». Après avoir parlé de ses œuvres, si grandes, qui sont autant de suprêmes merveilles, Paul nous parle de sa sollicitude pour les hommes. Ce mot : « Soutenant tout » était bien vaste et embrassait tout. Le mot suivant est plus grand encore, car lui aussi il embrasse tout. En tant qu'il a dépendu de lui, le Fils nous a tous sauvés. Jean, après avoir dit : « En lui était la vie », pour marquer sa providence, ajoute : « Et il était la lumière », ce qui revient à ce que dit saint Paul. « Nous ayant « par lui-même purifiés de nos péchés, il est assis « à la droite de la majesté suprême ». Il y a là deux preuves éclatantes de sa sollicitude pour nous : il nous purifie de nos péchés, et il le fait par ses mérites. Que de fois ne le voyons-nous pas se glorifier de cet événement, non-seulement parce que Dieu s'est réconcilié avec les hommes, mais parce que le Fils a été le médiateur de cette réconciliation devenue ainsi de sa part un plus éclatant bienfait. Après avoir dit qu'il s'est assis à la droite du Père, et qu'il nous a purifiés de nos péchés, après avoir rappelé la croix, l'apôtre nous parle de sa Résurrection et de son Ascension. Et voyez ici sa prudence ineffable. Il ne dit pas : On l'a fait asseoir ; il dit : « Il s'est assis ». Puis, pour qu'on ne pense pas qu'il se tient debout, il ajoute : « Qui est l'ange à qui le Seigneur ait jamais dit : « Asseyez-vous à ma droite ? » — « Il est assis à la « droite de la majesté suprême, au plus haut des « cieux ». Que signifie « au plus haut des cieux ? » Veut-il donc renfermer Dieu dans un espace limité? Loin de là. Il ne veut pas nous donner de Dieu une semblable idée. Quand il a dit : « Il est « assis à la droite du Père », il a voulu seulement faire allusion à la dignité de Fils qui égale celle du Père ; et, quand il a dit : « Au plus haut des « cieux », il a voulu non pas renfermer Dieu dans ces limites, mais nous montrer ce Dieu dominant l'univers, et s'élevant jusqu'au trône de son Père ! Comme son Père, il est au plus haut des cieux, et ce trône qu'ils partagent montre qu'ils sont égaux en dignité. Mais, poursuivent les hérétiques, le Père a dit au Fils : « Asseyez-vous à ma droite ». Eh bien ! cela prouve-t-il que le Fils se tenait debout? Voilà ce que les hérétiques eux-mêmes ne sauraient prouver. D'ailleurs Paul ne dit pas que le mot précédent soit un ordre ou une injonction ; il n'a d'autre but que de nous faire voir que le Fils procède d'un principe et d'une cause. Et la preuve, c'est la place à laquelle ce Fils est invité à s'asseoir. Elle est à la droite du Père... Pour désigner l'infériorité, le Père aurait dit : Asseyez-vous à ma gauche.

4. « Etant aussi supérieur aux anges que le nom « qu'il a reçu est plus excellent que le leur ». Le mot « étant » signifie ici « déclaré », pour ainsi dire. Paul le prouve. Comment est-il supérieur aux anges? Par le nom qu'il a reçu. « Voyez-vous que « le nom de Fils désigne ici la parenté légitime ? » Certes, s'il ne se fût agi d'un fils légitime, Paul n'aurait pas tenu ce langage. Pourquoi ? Parce que le Fils n'est légitime qu'à la condition d'avoir été engendré par le Père. Paul confirme donc ici sa parole. Car si le Christ est Fils de Dieu par la grâce, loin d'être supérieur aux anges, il leur serait inférieur. Comment ? c'est que les justes ont aussi été appelés les fils de Dieu, et le nom de fils, quand il ne s'agit pas du Fils proprement dit, du Fils légi-

time, n'est pas un titre de supériorité. Et, pour marquer l'intervalle qui existe entre les créatures et le créateur, Paul s'exprime ainsi : « Qui est l'ange à « qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon fils, je vous « ai engendré aujourd'hui ? » Et ailleurs : « Je serai « son Père, et il sera mon Fils ». Ces paroles marquent la filiation selon la chair. Car le mot : « Je serai « son Père, et il sera mon Fils », fait allusion évidemment à l'Incarnation. Mais cet autre » : Vous êtes « mon Fils », ne prouve qu'une chose : c'est qu'il est de lui. De même qu'il est dit « qui est », ὤν, au temps présent, car cela lui convient admirablement ; de même le mot « aujourd'hui » s'applique, selon moi, à l'Incarnation. Lorsqu'en effet il aborde ce mystère, son langage est plein d'assurance. La chair participe à l'élévation, comme la divinité à l'abaissement. Dieu n'a pas dédaigné de se faire homme; il n'a pas reculé devant cette humiliation réelle ; pourquoi donc n'accepterait-il pas le mot qui l'exprime ?

5. Puisque nous sommes pénétrés de ces vérités, plus de mauvaise honte, plus d'orgueil. Si Jésus qui est Dieu, maître et Fils de Dieu, a daigné prendre la forme d'un esclave, ne devons-nous pas accepter toutes les tâches, même les plus humbles ? Répondez, homme, d'où vient votre orgueil ? Des biens que vous possédez en cette vie ? Mais ils s'éclipsent avant de briller. Des dons spirituels ? Mais c'en est un que de n'avoir pas d'orgueil. D'où vient donc votre orgueil ? De votre droiture ? Ecoutez cette parole du Christ : « Quand vous aurez fait « toutes choses, dites : Nous sommes des serviteurs « inutiles » (Luc, XVII, 10), car nous avons fait ce que nous devions faire. Mais c'est votre richesse qui vous rend orgueilleux. Eh ! pourquoi donc ? Ne savez-vous pas que nous sommes entrés nus dans la vie, et que nous en sortirons nus ? Ne voyez-vous pas que ceux qui vous ont précédés sont partis nus, et dépouillés ? Pourquoi s'enorgueillir de la possession des biens extérieurs ? Ceux qui veulent s'en servir et en jouir, ne s'en voient-ils pas privés, même malgré eux, souvent avant leur mort, toujours au moment de la mort ? Mais, de notre vivant, dites-vous, nous en faisons ce que nous voulons. D'abord on voit rarement les riches jouir de leur fortune, comme ils l'entendent. Et quand on serait assez heureux pour cela, ce ne serait pas là un grand bonheur. Le présent en effet est bien court, quand on le compare aux siècles sans fin.

Tu es orgueilleux de tes richesses, ô homme ! Et pourquoi donc ? C'est un avantage qui t'est commun avec les brigands, avec les voleurs, avec les meurtriers, avec une foule de gens efféminés et corrompus, avec tous les méchants. Pourquoi donc cet orgueil ? Si tu fais de ta fortune un bon usage, tu dois bannir l'orgueil, pour ne pas enfreindre les commandements ; si tu fais un mauvais usage de tes biens, l'orgueil te sied moins encore, puisque tu es l'esclave de ces biens, de ces trésors qui sont devenus tes tyrans. Dites-moi, ce fiévreux qui boit de l'eau avec excès et dont la soif s'éteint un instant pour se rallumer, doit-il s'enorgueillir ? Cet homme qui se forge mille soucis inutiles, doit-il s'enorgueillir ? De quoi vous enorgueillissez-vous, dites-moi ? d'avoir une foule de maîtres ? d'avoir mille soucis ? d'être entouré de flatteurs ? Mais ce sont autant de chaînes que vous avez là. Voulez-vous sentir le poids de ces chaînes, écoutez-moi bien. Les autres passions ont parfois leur utilité. La colère est quelquefois utile. « Colère injuste », dit l'Ecclésiaste, « colère coupable ». (Ecclés. I, 22.) La colère peut donc être juste en certains cas. Ecoutez encore saint Matthieu : « Se fâcher sans « raison contre son frère, c'est s'exposer à la gé« henne ». (Matth. V, 22.) La jalousie et la concupiscence ont aussi leur bon côté : celle-ci quand elle a pour but la procréation des enfants ; celle-là quand elle produit une noble émulation. C'est ce que dit saint Paul. « Il est toujours bien d'être « jaloux de bien faire », et ailleurs : « Choisissez « entre les dons de la grâce et montrez-vous jaloux « d'acquérir les meilleurs ». (Galat. IV, 18 ; I Cor. XII, 31.) Voilà donc deux passions qui peuvent avoir leur utilité. Mais l'orgueil n'est jamais bon ; il est toujours inutile et nuisible. S'il faut s'enorgueillir de quelque chose, c'est de la pauvreté, non de la richesse. Pourquoi ? C'est que l'homme qui sait vivre de peu, est bien plus grand et bien meilleur que celui qui ne le sait pas.

Dites-moi : voilà des gens qui sont invités à se rendre dans une résidence royale ; les uns n'ont besoin en voyage ni de nombreux attelages, ni de serviteurs, ni de parasols, ni d'hôtelleries, ni de chaussures, ni de vaisselles ; il leur suffit d'avoir du pain et de l'eau des sources. Les autres disent : Si vous ne nous donnez pas des charriots et de bons lits, nous ne pouvons pas venir ; nous ne pouvons venir, si nous n'avons pas une suite nombreuse, si nous ne pouvons nous reposer à chaque instant; nous ne pouvons venir, si nous n'avons pas des attelages à notre disposition, et si nous ne passons une partie du jour à nous promener ; et nous avons besoin de bien d'autres choses encore. De ces deux espèces d'hommes, laquelle excitera notre admiration ? Sera-ce la première ? Sera-ce la dernière ? Il est évident que nous réserverons notre admiration pour ceux qui n'ont besoin de rien. Il en est de même ici. Pour faire le voyage de la vie, les uns ont besoin de mille choses, les autres n'ont besoin de rien. Et ce seraient les pauvres qui devraient être orgueilleux, s'il fallait avoir de l'orgueil. Mais, dira-t-on, c'est un être méprisable que le pauvre. Non : ce n'est pas lui qu'il faut mépriser ; ce sont ceux qui le méprisent. Eh ! Pourquoi ne mépriserais-je pas ceux qui ne placent pas bien leur admiration ? Un bon peintre se moquera de tous ceux qui s'aviseront de le railler, si les railleurs sont des ignorants ; il ne fera pas attention à leurs propos ; il se contentera du témoignage qu'il se rend à lui-même : et nous autres, nous dépendrons de l'opinion du vulgaire ! Quelle impardonnable faiblesse !

Aussi sommes-nous méprisables, quand nous ne méprisons pas ceux qui nous méprisent à cause de notre pauvreté, quand nous ne les trouvons pas malheureux. Je passe sous silence toutes les fautes dont la richesse est la source, tous les avantages de la pauvreté. Mais que dis-je ? Ni la richesse, ni la pauvreté ne sont pas elles-mêmes des biens ; elle ne le deviennent que par l'usage qu'on

en fait. La vertu du chrétien brille d'un plus grand lustre dans la pauvreté que dans la richesse. Comment? C'est que dans la pauvreté, il est plus modeste, plus sage, plus respectueux, plus juste, plus prudent; dans la richesse au contraire, la vertu trouve mille obstacles. Examinons les actions du riche, de celui-là surtout qui fait de sa richesse un mauvais usage. Ce ne sont que rapines, fraudes, piéges, violences. Que dis-je? Les passions déréglées, les commerces illicites, les sortiléges, les maléfices, toutes les noirceurs en un mot ne dérivent-elles pas de la richesse? Ne voyez-vous pas qu'il est plus facile d'être vertueux au sein de la pauvreté qu'au sein de la richesse? Et parce que les riches ne sont pas punis ici-bas, n'allez pas croire qu'ils ne commettent pas de fautes. S'il était facile de punir les riches, ils peupleraient les cachots. Mais entre autres inconvénients, la richesse a celui-ci: le riche, qui fait le mal impunément, ne s'arrêtera jamais dans la voie du mal; pour lui, le remède ne sera jamais à côté de la blessure, et nul homme ne pourra lui mettre un frein. La pauvreté au contraire, si l'on veut y regarder, offrira à nos yeux bien des côtés agréables. N'affranchit-elle pas l'homme des soucis, de la haine, des luttes, des rivalités, des querelles, de mille maux enfin?

Ne courons donc pas après la richesse, et n'envions pas le sort de ceux qui la possèdent. Avons-nous de la fortune, faisons-en un bon usage. En sommes-nous privés, n'en gémissons pas, mais remercions Dieu de ce qu'il nous permet d'obtenir facilement la même récompense que les riches, et une plus grande encore, si nous le voulons. Alors notre faible capital nous rapportera un gros revenu. Celui qui rapporta les deux talents ne fut-il pas aussi honoré, aussi admiré que celui qui en rapporta cinq? Pourquoi? C'est que ces deux talents lui avaient été confiés, c'est qu'il sut remplir toutes ses obligations; c'est qu'il rapporta le double de ce qu'on lui avait confié. Pourquoi donc cherchons-nous à nous faire confier des trésors, lorsque nous pouvons retirer autant de fruit d'un modeste dépôt que d'un dépôt considérable; lorsqu'avec moins de peine, nous pouvons obtenir une récompense bien plus grande? Le pauvre renoncera plus facilement à ce qu'il possède que le riche, qui nage dans l'opulence. Ne savez-vous pas que, plus on est environné de richesses, plus on a soif de richesses? Pour éviter ce tourment, ne cherchons pas la richesse et supportons sans peine la pauvreté. Avons-nous de la fortune, servons-nous-en, comme le veut saint Paul: que ceux qui possèdent, soient comme s'ils ne possédaient point, et que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant point, afin d'obtenir les biens promis, et puissions-nous les obtenir avec la grâce de Dieu et par un effet de sa bonté!

HOMÉLIE III.

MAIS APRÈS AVOIR INTRODUIT SON PREMIER-NÉ SUR LA TERRE, IL DIT : QUE TOUS LES ANGES DE DIEU L'ADORENT. ET L'ÉCRITURE DIT DES ANGES : DIEU SE SERT DES ESPRITS POUR EN FAIRE SES ANGES, ET DES FLAMMES ARDENTES POUR EN FAIRE SES MINISTRES. MAIS IL DIT AU FILS : VOTRE TRÔNE, O DIEU, SERA UN TRÔNE ÉTERNEL. (I, 6, 7, JUSQU'A II, 4.)

Analyse.

1. Dieu ne parle pas à son Fils comme à ses anges — Paul réfute les juifs, Paul de Samosate, les ariens, Marcellus, Sabellius et Marcion.
2. Gloire du Christ. — Ministère des anges.
3. Il faut s'attacher à la parole du Christ.
4. Importance de la parole du Christ. — Témoignages rendus à cette parole.
5. Dieu dispense les grâces avec sagesse.
6. La charité est le plus précieux de tous les dons.

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ appelle son avénement dans la chair une sortie. C'est ainsi qu'il dit : « Le semeur est sorti pour semer », et ailleurs : « Je suis sorti de mon Père et me voici ». (Matth. XIII, 3; et Jean, XVI, 28.) Il s'exprime de même en plusieurs passages. Paul au contraire donne le nom d'introduction à cet avénement dans la chair : « Après avoir introduit son premier-né sur la terre ». L'incarnation, chez lui, prend le nom d'introduction. Pourquoi ces expressions différentes pour désigner une même chose, et d'où vient ce langage? On voit clairement ce qu'il signifie. Le Christ appelle son avénement dans la chair une sortie, et il a raison, car nous étions en dehors de Dieu. Voyez les palais des rois. Les prisonniers et ceux qui ont offensé le roi se tiennent en dehors. Celui qui veut les réconcilier avec le prince, ne les introduit pas tout d'abord; il s'entretient avec eux hors de la maison royale et ce n'est que lorsqu'il les a rendus dignes de paraître devant le roi qu'il les introduit. C'est ce qu'a fait le Christ. Il est sorti pour venir à nous, c'est-à-dire, a pris notre chair, il nous a parlé de la part du roi, et il ne nous a introduit devant lui qu'après nous avoir purifiés de nos péchés et nous avoir réconciliés avec le Souverain suprême. Voilà pourquoi il appelle son incarnation une sortie. Paul au contraire l'appelle une « entrée », en se servant d'une figure

empruntée à la situation de l'homme qui hérite, et qui entre dans son héritage. Ces mots « après avoir « introduit son premier-né sur la terre », signifient évidemment « après l'avoir mis en possession « de la terre ». Car il est entré en possession de cette terre aussitôt qu'il a été reconnu Fils de Dieu. Ce n'est pas du Verbe divin, c'est du Christ selon la chair qu'il parle ainsi, et avec raison. Car s'il était dans le monde, selon la parole de Jean, et si le monde a été fait par lui, comment pourrait-il y être introduit autrement que dans la chair? « Et que tous les anges de Dieu l'adorent ». Paul a quelque chose de grand et d'élevé à dire; il prépare donc son discours et dispose ses auditeurs à l'accueillir, en faisant introduire le Fils par le Père. Voyez plutôt: il a dit plus haut que Dieu nous a parlé par son Fils et non par les prophètes; il a montré que le Fils est supérieur aux anges, et cela d'abord par le nom qu'il porte, puis par cette circonstance que le Père introduit le Fils.

Autre preuve de cette supériorité : l'adoration. L'adoration fait éclater toute la supériorité du Christ sur l'ange: c'est celle du maître sur le serviteur. Ce que ferait un introducteur en présentant un grand personnage dans la maison d'un roi, et en ordonnant à tous ceux qui s'y trouveraient de se prosterner devant le nouveau venu, Paul le fait ici en parlant de l'introduction selon la chair du Fils dans le monde et en disant: « Que tous les anges « de Dieu l'adorent ». Quoi! Les anges seuls, et non les autres puissances! Loin de lui ce langage! Ecoutez ce qui suit. « Et des anges il est dit: Dieu « se sert des esprits pour en faire ses anges, et des « flammes ardentes pour en faire ses ministres ». Quant au Fils, il lui dit :« Votre trône sera un trône « éternel ». Quelle différence entre ces deux sortes de langage! Les anges sont créés; le Fils est incréé. Pourquoi dit-il aux anges: Celui qui « fait » des esprits ses anges; et ne s'est-il pas servi de ce mot, en parlant du Fils? Il pouvait cependant exprimer la différence qui les sépare, en ces termes: Il est dit des anges: Celui qui « fait » des esprits ses anges; et du Fils :« Le Seigneur m'a créé », et ailleurs: « Dieu l'a fait Seigneur même et Christ ». Mais ces mots n'ont jamais été appliqués ni au Christ, Fils de Dieu Notre-Seigneur, ni à Dieu le Verbe; ils ne l'ont été qu'au Dieu incarné. Quand Paul veut montrer la vraie différence qui existe entre Dieu et ses ministres, sa parole embrasse non-seulement les anges, mais toute la hiérarchie des ministres célestes. Voyez-vous avec quelle netteté il sépare les créatures du créateur, les serviteurs du maître, l'héritier, le Fils légitime des esclaves? Au Fils il dit : « Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel ». Voilà un des emblèmes de la royauté! La verge de votre royauté est la verge de la justice. Voilà encore un emblème royal! Puis en parlant de Dieu fait homme : « Vous avez aimé la justice et détesté « l'injustice », dit-il, « voilà pourquoi vous êtes « l'oint du Seigneur votre Dieu ». Pourquoi ces mots: « Votre Dieu? » c'est que son langage d'abord si élevé, s'abaisse quand il descend à l'incarnation.

Ici ce sont les juifs, c'est Paul de Samosate, ce sont les ariens, c'est Marcellus, Sabellius et Marcion que Paul attaque à la fois, et voici comment: il frappe les juifs, en démontrant que le Christ est Dieu et homme tout ensemble. Quant aux autres, c'est-à-dire quant aux disciples de Paul de Samosate, il leur montre qu'il s'agit ici de l'éternelle substance et de l'être incréé. A ces mots il a « fait », il oppose ceux-ci: « Votre trône, ô Dieu, « subsiste dans les siècles des siècles ». Aux Ariens il dit que le Christ n'est pas un esclave, et il en serait un, s'il n'était qu'une créature. A Marcellus et aux autres il répond que le Père et le Fils sont deux personnes hypostatiquement distinctes; aux disciples de Marcion, que l'oint du Seigneur dans le Christ, ce n'est pas le Dieu, c'est l'homme. Puis il dit:«D'une manière plus excellente « que vos participants ». Or ces participants, quels sont-ils, sinon les hommes? Cela veut dire que le Christ a reçu l'Esprit de Dieu sans mesure.

2. Voyez-vous comme il joint toujours, dans son langage, la nature increée et l'incarnation? Quoi de plus clair? Voyez-vous la différence qu'il y a entre « créé » et « engendré? » Autrement il n'aurait pas séparé ces deux manières d'être. Autrement, en regard de ce mot: « Il a fait », il n'aurait pas placé, pour les opposer à lui, ces paroles : « Quant « au Fils, il lui a dit: Votre trône, à vous qui êtes « le Dieu de l'univers, sera éternel ». Il n'aurait pas, pour marquer sa prééminence, appelé le Christ du nom de Fils, si ce n'était pas là une marque de distinction. Où serait en effet la différence, où serait la prééminence, si « être créé » était la même chose qu'être engendré? Puis voici ce mot « le Dieu», ὁ Θεός avec l'article. Puis il dit encore : « Seigneur, « vous avez fondé la terre dès le commencement « du monde, et les cieux sont l'ouvrage de vos « mains. Ils périront, mais vous demeurerez; tous « vieilliront comme un vêtement, et vous les chan- « gerez comme un manteau et ils seront changés; « mais vous, vous êtes toujours le même, et vos « années ne finiront pas ». Et pour que ces mots: « Lorsqu'il a introduit son premier-né dans le mon- « de », ne vous fassent pas croire qu'il y a eu un don accordé au Fils dans la suite des temps, il a corrigé plus haut cette expression et il la corrige encore d'un seul mot: « Dans le principe », c'est-à-dire, non pas maintenant, mais dès l'origine du monde. C'est encore un coup mortel qu'il porte à Paul de Samosate ainsi qu'à Arius, lorsqu'il applique au Fils les paroles qui s'appliquent au Père.

Il fait entendre en outre, comme en passant, quelque chose de plus grand encore. C'est à la transfiguration du monde qu'il fait allusion, en disant: « Ils vieilliront, comme un manteau, tu les « rouleras comme un vêtement, et ils seront chan- « gés ». C'est comme dans l'épître aux Romains où il dit qu'il transformera le monde. La facilité avec laquelle cette transformation s'opérera est indiquée par le mot : « Tu rouleras ». Il changera le monde qui sera entre ses mains, comme un vêtement que l'on roule. Si, quand il s'agit de la partie la meilleure et la plus importante de la création, il la transforme avec cette facilité, a-t-il besoin, pour une œuvre moindre, d'une main étrangère? Jusqu'à quand conserverez-vous ce front d'airain? N'est-ce pas une grande consolation de savoir que

le monde ne sera pas toujours le même, et qu'il subira une transformation, un changement complet, tandis que Dieu lui-même jouit d'une existence éternelle et d'une vie sans fin? « Vos années », dit-il, « ne s'évanouiront pas. Et quel est l'ange à qui « Dieu ait jamais dit : Asseyez-vous à ma droite, « jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous « servir de marchepied? »

Voilà en outre un encouragement pour ses auditeurs. Leurs ennemis auront le dessous; car leurs ennemis sont les mêmes que ceux du Christ. Un nouveau signe de la royauté, du partage de la dignité divine, un nouveau signe d'honneur et non de faiblesse, c'est cette colère du Père excitée par les offenses qui s'adressent au Fils. Quelle preuve d'amour et de filiation légitime : c'est bien l'attachement d'un père pour son fils véritable. Celui qui s'irrite ainsi en prenant ses intérêts, comment lui serait-il étranger? « Jusqu'à ce que j'aie réduit « vos ennemis ». Cela revient à ce qui est dit dans le psaume deuxième: » Celui qui habite dans les cieux « se rira d'eux, et le Seigneur les raillera amère« ment. C'est alors qu'il leur parlera dans sa co« lère et que, dans son courroux, il les confondra ». Et ailleurs : « Ceux qui n'ont pas accepté mon rè« gne, conduisez-les devant moi et mettez-les à « mort ». (Luc, XIX, 27.) Ce sont bien là ses paroles: écoutez en effet ce qu'il dit ailleurs : « Que de fois « n'ai-je pas voulu rassembler autour de moi tes « enfants ! et vous ne l'avez pas voulu. Votre mai« son sera donc laissée à l'abandon ». (Luc, XIII, 34.) Et encore : « Le royaume vous sera enlevé, « pour être donné à une nation qui le fera fructi« fier ». Et dans un autre endroit : « Celui qui « tombera sur cette pierre, s'y brisera, et celui sur « qui elle tombera sera broyé». (Matth. XXI, 43, 44.) D'ailleurs, celui qui là-haut doit les juger, a prononcé ici-bas contre eux un arrêt beaucoup plus sévère, pour les punir de leur cruauté envers lui. C'est donc uniquement pour faire honneur au Fils qu'ont été dites ces paroles : « Jusqu'à ce que j'aie « réduit vos ennemis à vous servir de marche« pied ».

« Ne sont-ils pas tous ces esprits qui le servent, « envoyés pour exercer leur ministère en faveur de « ceux qui doivent être les héritiers du salut? » Quoi d'étonnant, dit-il, s'ils sont les ministres du Fils, puisqu'ils doivent s'employer aussi à notre salut, en qualité de ministres? Voyez comme il relève leurs esprits, et comme il nous montre l'excès d'honneur que Dieu nous fait, en ordonnant à ses anges de s'employer pour nous. C'est comme s'il disait : En quoi consiste le ministère des anges ? A servir Dieu pour notre salut. C'est donc une œuvre angélique de tout faire pour le salut de ses frères ; c'est plus encore, l'œuvre du Christ. Mais le Christ travaille en maître à notre salut, et les anges y travaillent, comme serviteurs. Et nous, tout esclaves que nous sommes, nous avons les anges pour compagnons d'esclavages. Pourquoi donc, nous dit-il, lever sur les anges des yeux étonnés? Ce sont les esclaves du Fils de Dieu, et bien souvent c'est pour nous qu'ils sont envoyés, et c'est pour notre salut qu'ils exercent leur ministère; ce sont donc nos compagnons d'esclavage. Songez à cette faible différence qu'il met entre les créatures. Et pourtant elle est grande la distance qui sépare l'ange de l'homme. Mais il les rabaisse jusqu'à nous. C'est à peu près comme s'il disait : C'est pour nous qu'ils travaillent, c'est pour nous qu'ils courent de tous côtés; on pourrait presque dire qu'ils sont nos serviteurs. Etre envoyés partout, dans notre intérêt, voilà leur ministère !

3. A l'appui de cette vérité, les exemples abondent dans l'Ancien Testament; ils abondent dans le Nouveau Testament. Quand les anges annoncent aux bergers la bonne nouvelle, quand ils l'annoncent à Marie, à Joseph, quand ils viennent s'asseoir auprès du monument, quand ils sont envoyés pour dire aux disciples : « Galiléens, « pourquoi restez-vous là les yeux levés vers le « ciel ? » (Act. I, 11.) Quand ils délivrent Pierre de sa prison, quand ils parlent à Philippe, est-ce que ce n'est pas pour nous qu'ils travaillent? Quel honneur n'est-ce pas pour nous de voir le Seigneur se servir de ses anges pour les envoyer aux hommes, comme à des amis, lorsqu'un ange apparaît à Corneille, lorsqu'un ange fait sortir de prison tous les apôtres, en leur disant : « Allez et faites en« tendre au peuple, dans le temple, la parole de vie». Pourquoi en dire davantage? Paul lui-même ne voit-il pas apparaître un ange? Voyez-vous comme les anges nous servent à cause de Dieu, et cela dans les choses de la plus haute importance? Aussi saint Paul dit-il : « Tout vous appar« tient : à vous la vie, à vous la mort, à vous le « monde, à vous le présent, à vous l'avenir ». Le Fils aussi a été envoyé, il est vrai, mais non comme serviteur, non comme ministre, mais comme Fils unique du Père; et son Père et lui n'ont qu'une même volonté. Ou plutôt il n'a pas été envoyé ; car il n'est point passé d'un lieu dans un autre ; mais il s'est incarné. Les anges au contraire changent de lieux, ils abandonnent le séjour où ils sont, pour aller dans celui où ils n'étaient pas. Et c'est pourquoi il leur dit, afin de les encourager : Que craignez-vous? Les anges vous servent.

Après avoir parlé du Fils, de son incarnation, de sa puissance comme créateur, de sa royauté, de son rang égal à celui du Père, de son autorité qui s'étend non-seulement sur les hommes, mais sur les puissances d'en-haut, il exhorte ceux à qui il écrit, en usant de précautions oratoires, en nous présentant sous forme de conclusion le devoir de recueillir avec attention ce que nous avons entendu, et il dit : « Nous devons donc à proportion « nous attacher avec plus de soin aux choses que « nous avons entendues ». Il veut dire qu'il faut s'y attacher avec plus d'attention encore qu'à la loi; mais il a passé le mot de « loi » sous silence. Toujours est-il que son langage est clair, quoiqu'il exprime une conclusion au lieu d'une exhortation et d'un conseil. La forme qu'il emploie était du reste la meilleure. « Car », dit-il, « si la parole « sortie de la bouche des anges est demeurée « stable, si toute transgression, toute désobéis« sance à cette parole a reçu son juste salaire, « comment nous autres échapperons-nous au « châtiment, si nous négligeons un tel moyen de

« salut, la parole que le Seigneur a d'abord laissé « tomber de sa bouche et qui nous a été confir« mée par ceux qui l'ont entendue ? » Pourquoi donc devons-nous nous attacher davantage à ce que nous avons entendu ? Est-ce que les deux doctrines ne viennent pas de Dieu ? Est-ce une attention plus grande que jamais, ou une grande attention qu'il faut ici ? Il n'y a pas là de comparaison, à Dieu ne plaise ! Mais comme l'Ancien Testament devait à sa longue existence une grande autorité, tandis que l'autre était dédaigné comme nouveau, il montre surabondamment qu'il faut être surtout attentif au Nouveau Testament. Comment fait-il pour cela ? Ce qu'il dit revient à ceci : Les deux doctrines viennent de Dieu; mais non de la même manière. Cette vérité, il nous la démontre plus tard. Pour le moment il ne fait qu'y toucher superficiellement et il nous prépare à l'entendre; mais plus tard, il devient plus clair et il dit : « Si la première loi eût été sans défaut », puis encore : « Ce qui est ancien et vieux est bien « près de périr » et beaucoup d'autres choses semblables. Mais il n'ose encore rien dire de tel en commençant son épître; il s'empare d'abord à l'avance de son auditeur et le captive, à force de préparations. Pourquoi donc devons-nous nous attacher davantage à ce que nous avons entendu ? Il nous le dit : « C'est pour que nous ne passions « pas comme l'onde » ; c'est-à-dire , pour que nous ne périssions pas, pour que nous ne tombions pas. Et il nous montre ici le danger de la chute, quand elle arrive par notre négligence, en nous mettant sous les yeux cette eau qui coule et qui remonterait difficilement à sa source. Il emprunte son expression au livre des Proverbes : « Mon fils », y est-il dit, « ne passez pas comme l'onde ». Il nous montre combien il est facile de glisser et combien il est dangereux de tomber, c'est-à-dire combien la désobéissance est périlleuse.

En raisonnant ainsi, il nous montre la grandeur du châtiment. Ce châtiment il le livre à nos recherches sans tirer de conclusion expresse. C'est un moyen de faire accepter sa parole que de ne pas toujours porter soi-même un jugement et de laisser à l'auditeur le soin de prononcer : c'est là un moyen de se concilier sa bienveillance. C'est ce que fait dans l'Ancien Testament le Prophète Nathan; c'est ce que fait le Christ dans l'Evangile selon saint Matthieu, en ces termes : « Que fera-t-il « aux cultivateurs de cette vigne ? » Il force ainsi les auditeurs à prononcer eux-mêmes. Voilà le triomphe de la parole ! Puis, après avoir dit : « Si « la parole des anges a été confirmée », il n'ajoute pas : A plus forte raison celle du Christ le sera. Il omet cette conclusion et se contente de dire : « Comment éviterons-nous le châtiment, si nous « négligeons un tel moyen de salut ? » Et suivez la comparaison dans ses détails. Là, c'est « parole « des anges »; ici c'est ce qui est annoncé par le Seigneur. Là c'est « la parole »; ici c'est le « salut ». Et, pour qu'on ne vienne pas lui dire : Ces paroles, ô Paul, sont-elles bien celles du Christ ? il prévient l'objection et montre qu'il est digne de foi. Il le prouve, en disant qu'il a entendu lui-même ce qu'il rapporte; il le prouve, en s'appuyant sur Dieu lui-même dont il est l'écho et qui parle non-seulement avec sa voix retentissante qui traverse les airs, comme du temps de Moïse, mais en se manifestant par les prodiges et par les événements.

4. Mais que veulent dire ces mots : « Si la pa« role transmise par les anges a été confirmée? » Dans l'épître aux Galates aussi, il dit: « Donné par « le ministère des anges et par l'entremise du « médiateur », et ailleurs : « Vous avez reçu la loi « par l'intermédiaire des anges et vous ne l'avez « pas gardée ». (Gal. III, 19; et Act. VII, 53.) Et partout il est dit que c'est par le moyen des anges qu'elle est donnée. Il y en a qui disent qu'il est fait ici allusion à Moïse; mais cette assertion n'est pas fondée, car il est ici question de plusieurs anges, et ces anges sont ceux qui habitent le ciel. Que dire ? Serait-il ici purement et simplement question du décalogue ? Là c'était Moïse qui parlait et Dieu qui répondait. Veut-on dire que les anges étaient là par l'ordre de Dieu ? Serait-il question de tout ce qui se dit, de tout ce qui se passe dans l'Ancien Testament, comme si les anges y avaient pris part ? Mais pourquoi lisons-nous ailleurs que la loi a été donnée par Moïse, tandis qu'ici elle est donnée par les anges ? Car il est dit : Et Dieu est descendu dans une nuée.

« Si la parole transmise par les anges s'est con« firmée ». Que veut dire « confirmée ? » Fidèlement vérifiée, parce que tout ce qui a été dit est arrivé en son temps. Cela pourrait signifier encore que la puissance de cette parole s'est révélée, et que les menaces de Dieu ont eu leur plein et entier effet. Peut-être encore « parole » a-t-il ici le sens de commandements. Car, en dehors de la loi, un grand nombre d'ordres émanés de Dieu ont été transmis par les anges, à l'époque du deuil par exemple, au temps des Juges et de Samson. Voilà pourquoi c'est le mot « parole » et non le mot « loi » qui est ici employé. Mais, selon moi, Paul entend peut-être ici ce qui s'est fait par le ministère des anges. Partant, que devons-nous dire ? Il y avait alors des anges commis à la garde de la nation tout entière qui était avertie par leurs trompettes retentissantes; à eux de susciter les flammes et d'évoquer les ténèbres. « Toute » transgression, « toute » désobéissance recevait « sa juste récompense ». Il ne dit pas telle ou telle transgression, mais « toute » transgression. Ici nulle injustice ne restait impunie et « juste « récompense » veut dire ici châtiment. Mais pourquoi dit-il récompense ? C'est une habitude de Paul de ne pas faire grand cas des paroles, et d'employer en mauvaise part celles qui se prennent d'ordinaire en bonne part et réciproquement. Ainsi il dit ailleurs : « Asservissant toute intelli« gence à la parole du Christ ». Ailleurs encore il a substitué le mot de récompense à celui de châtiment, et dans le passage suivant, le châtiment devient une rétribution. « S'il est juste », dit-il, « aux yeux de Dieu qu'il rétribue ceux qui « vous affligent en les affligeant, et vous qui êtes « affligés, en vous donnant la paix ! » (II Thessal. I, 6, 7.) C'est-à-dire, la justice n'a pas perdu ses

droits, mais Dieu l'a maintenue et il a frappé les pécheurs, lors même que toutes les fautes n'avaient pas paru au grand jour, bien que les lois établies n'eussent pas été enfreintes.

« Comment donc, nous autres échapperons-« nous, si nous négligeons un tel moyen de « salut ? » Il montre par là que la loi n'était pas un grand moyen de salut. Il a raison de dire « un tel « moyen ». Ce n'est pas des guerres, dit-il, qu'il nous sauvera ; ce n'est pas la terre, ce ne sont pas les biens terrestres qu'il nous donnera ; mais c'est la délivrance de la mort, c'est l'anéantissement du démon, c'est le royaume des cieux, c'est la vie éternelle qu'il nous apporte. Voilà tout ce qui est renfermé dans ce mot : « Un tel salut ». Et pour montrer qu'il est digne de foi, il ajoute : « Qui ayant été premièrement annoncé par le Sei-« gneur même » ; c'est-à-dire que c'est la source de ce salut qui nous l'annonce. Ce n'est pas un homme qui est venu l'annoncer à la terre, ce n'est pas une puissance créée, mais c'est le Fils unique de Dieu lui-même : « La nouvelle nous a été con-« firmée par ceux qui l'ont entendue ». Que veut dire : « A été confirmée ? » Cela veut-il dire rendue croyable ou répandue ? Nous avons un gage de sa vérité, dit-il : c'est que la bonne nouvelle ne s'est pas évanouie, n'a pas eu de fin, elle règne et triomphe, grâce à la vertu divine, à laquelle nous la devons. Que signifient ces mots : « Par ceux qui « l'ont entendue ? Ils veulent dire que ceux qui l'ont recueillie de la bouche du Seigneur nous l'ont confirmée. Voilà qui est grave et bien digne de foi. C'est ce que dit saint Luc, au commencement de son Evangile : « Ainsi que nous l'ont transmise, dès « l'origine, des témoins oculaires et des ministres « de la parole divine ». (Luc, I, 2.) Comment donc s'est-elle confirmée ? Mais, pourrait-on dire, si elle a été inventée par ceux-là même qui l'ont entendue ? C'est pour prévenir une pareille objection, c'est pour montrer que l'homme n'est là pour rien, que saint Paul a ajouté : « Dieu même « leur a rendu témoignage ». Dieu ne leur aurait pas rendu témoignage, s'ils l'avaient inventée. Or à leur témoignage est venu se joindre celui de Dieu qui se manifeste non par ses paroles, non par sa voix qui serait pourtant un témoignage irrécusable, mais par des signes miraculeux, par des prodiges, par les différents effets de sa puissance. Il a raison de dire, « par les différents effets de sa « puissance », pour désigner le grand nombre des grâces. Rien de pareil en effet n'a eu lieu dans les premiers temps; il n'y a eu ni autant de signes, ni des signes si différents ; ce qui revient à dire que nous n'avons pas cru les témoins témérairement et à la légère, et que notre foi s'est appuyée sur des signes et sur des prodiges. Ce ne sont donc pas les hommes, c'est Dieu lui-même que nous avons cru. « Et par la distribution des « grâces du Saint-Esprit qu'il a réparties comme « il lui a plu ». Les magiciens aussi font des prodiges, et les juifs disaient que c'était au nom de Belzébuth que le Christ chassait les démons. Mais leurs prodiges ne ressemblent point à ceux que Dieu opère. Voilà pourquoi il est dit ici : « Par les « différents effets de sa puissance ». Car les prodiges des magiciens n'annoncent point la force et la puissance. Tout cela n'est que faiblesse, chimères, imaginations et futilités. Voilà pourquoi il est dit ici : « Par la distribution des grâces du « Saint-Esprit, qu'il a réparties comme il a voulu ».

5. Ici Paul me semble encore faire allusion à une autre circonstance. Probablement, dans l'assemblée à laquelle il s'adresse, il n'y avait pas beaucoup de gens qui fussent pourvus des grâces divines ; ces dons étaient devenus plus rares, parce que les hommes étaient devenus plus négligents. Voilà pourquoi, afin de les consoler et pour ne pas les laisser tomber dans le découragement, il a attribué toutes ces grâces à la volonté divine. Il sait, dit-il, quel est l'avantage de chacun, et c'est là-dessus qu'il se fonde pour distribuer ses grâces. C'est ce qu'il dit encore dans l'épître aux Corinthiens. « Le Seigneur a donné à chacun « la place qu'il a voulu ». Et ailleurs : « Les dons du Saint-Esprit qui se manifestent au « dehors ont été donnés à chacun pour l'utilité de « l'Eglise ». (I Cor. XII, 18, 7.) Il montre par là que les grâces sont réparties, suivant la volonté du Père. Souvent, à cause de leur vie impure et de leur paresse, bien des gens n'ont eu aucune part aux grâces du Seigneur. Ils ont été quelquefois assez mal partagés, malgré leur existence honorable et pure. Pourquoi cela ? c'est pour qu'ils ne lèvent point une tête orgueilleuse ; c'est pour qu'ils ne s'enflent point, pour qu'ils ne tombent point dans la négligence ou dans la présomption. Car si, même sans la grâce, la conscience que l'on a de la pureté de sa vie, suffit pour donner de l'orgueil, il en est ainsi à plus forte raison, quand le don des grâces vient s'y joindre. C'est pourquoi ce don est le privilége des humbles et des simples, et surtout des simples. « Avec joie », dit-il, « et sim-« plicité de cœur ». (Act. II, 46.) Voilà surtout comme il s'y prend pour les exhorter et pour stimuler leur lenteur. Celui qui est humble en effet, celui qui n'a pas de lui-même une haute idée, redouble de zèle, quand il reçoit le don des grâces; il croit avoir reçu plus qu'il ne méritait; il se regarde comme indigne d'un pareil don. Mais l'homme qui a conscience de son mérite, accepte ce don comme s'il lui était dû, et s'enorgueillit. Dieu a donc consulté l'intérêt de l'Eglise pour dispenser ces grâces. Aussi, voyons-nous, dans l'Eglise, le don de l'enseignement accordé à celui-ci, tandis que celui-là ne peut pas même ouvrir la bouche. Il ne faut pas se chagriner pour cela. « Car les « dons de l'Esprit, qui se manifestent au dehors, « ont été donnés à chacun, pour l'avantage de « l'Eglise ». Si un maître de maison sait à quoi il peut employer chacun de ses serviteurs, à plus forte raison il doit en être ainsi de Dieu qui connaît l'esprit des hommes, et qui sait tout avant qu'ils ne soient nés. Une seule chose doit nous affliger, c'est le péché.

Ne dites pas : Pourquoi n'ai-je pas de fortune ? si j'en avais, j'en ferais part aux pauvres. Peut-être, si vous en aviez, seriez-vous plus ambitieux. Vous parlez ainsi maintenant, mais, si vous étiez mis à l'épreuve, vous seriez un autre homme. Sommes-nous rassasiés, il nous semble que nous

sommes à l'épreuve du jeûne, et bientôt après nous raisonnons autrement. Quand nous ne sommes pas enclins à l'ivrognerie, nous croyons pouvoir surmonter la passion du vin; cette passion s'empare-t-elle de nous, nos idées changent. Ne dites pas : Pourquoi n'ai-je pas reçu le don d'enseigner ? Si je l'avais, j'aurais édifié bien du monde. Si vous l'aviez eu, on vous en aurait peut-être fait un crime; l'envie et la paresse vous auraient peut-être forcé à enfouir votre talent. Vous êtes maintenant à l'abri de leurs attaques, et si vous ne donnez pas votre mesure de froment, on ne vous fera pas de reproche. Si vous n'étiez pas dans la situation où vous êtes, vous auriez mille comptes à rendre. D'ailleurs, vous n'êtes pas absolument dépourvu des grâces du Seigneur. Montrez, dans votre humble situation, ce que vous seriez dans une position plus élevée. Si, « quand vous avez un petit dépôt à conser« ver », est-il dit, « vous ne vous montrez pas « fidèle, que sera-ce quand vous serez dépositaire « d'un trésor ? » (Luc, XVI, 11.) Faites comme la veuve. Elle n'avait que deux oboles et elle a donné tout ce qu'elle possédait. Sont-ce les richesses que vous recherchez ? Montrez que de faibles sommes n'excitent pas votre convoitise, pour que je vous en confie de plus grandes. Si vous n'êtes pas au-dessus de quelques deniers, vous serez encore bien plus faible devant une masse d'or. Dans vos discours, montrez que vous savez adresser à propos une exhortation ou un conseil. Manquez-vous d'éloquence ? manquez-vous d'abondance ? vous pouvez faire cependant ce que fait le commun des hommes. Vous avez un enfant, un voisin, un ami, un frère, des proches; si vous ne pouvez parler en public et développer un sujet devant une grande assemblée, vous avez des auditeurs auxquels vous pouvez donner un bon conseil en particulier. Il n'y a besoin pour cela ni d'éloquence ni de longs développements. Montrez devant un auditoire restreint que, si vous aviez reçu le don de la parole, vous sauriez le cultiver. Si, quand votre œuvre est peu de chose, vous ne déployez aucun zèle, comment vous confierais-je une œuvre importante ? Ce que je vous dis là, chacun est en état de le faire. Ecoutez plutôt saint Paul s'adressant aux laïques : « Edifiez-vous », dit-il, « les uns « les autres, comme vous le faites »; et ailleurs : « Consolez-vous les uns les autres, dans vos entre« tiens ». (I Thess. V, 11 et IV, 17.) Valez-vous mieux que Moïse ? Ecoutez-le et voyez comme il se décourage : « Est-ce que je puis les porter », dit-il, « pour que vous me disiez : Porte-les, « comme une nourrice porte son nourrisson ? » (Nombr. XI, 12.) Que fait Dieu alors ? Il lui retire son esprit pour le donner aux autres, montrant par là que lorsqu'il leur servait de soutien, ce n'était point par lui-même, mais par la grâce du Saint-Esprit. Si vous aviez les dons de la grâce, souvent vous vous élèveriez, souvent vous seriez abattu; vous ne vous connaissez pas vous-même, comme Dieu vous connaît. Ne disons pas : A quoi bon ceci ? Pourquoi cela ? Quand c'est Dieu qui ordonne toutes choses, n'allons pas lui demander des comptes; car ce serait le comble de l'impiété et de la folie. Nous sommes des esclaves, et il y a entre notre maître et nous, esclaves que nous sommes, un intervalle immense; nous ne voyons même pas à nos pieds. N'allons donc pas scruter les desseins de Dieu; conservons précieusement ses moindres dons, ses dons les plus infimes et nous serons considérés. Mais que dis-je ? Parmi les dons du Seigneur il n'y en a pas un qui n'ait son prix. Vous vous plaignez de n'avoir pas le don d'enseigner. Dites-moi, je vous prie, lequel préférez-vous du don d'enseignement ou du don de guérison ? Le don de guérison assurément. Et le don de guérir les maladies, n'est-il pas, selon vous, inférieur au pouvoir de rendre la vue aux aveugles, inférieur au don de résurrection ? Et maintenant dites-moi : ressusciter un mort avec sa parole, n'est-ce pas moins encore que de le ressusciter avec son ombre par le simple contact d'un morceau de linge ? Qu'aimez-vous mieux, dites-moi : ressusciter les morts avec votre ombre, par le « simple contact » d'un morceau de linge, ou avoir le don d'enseigner ? Assurément, répondrez-vous, je préfère avoir le don de ressusciter les morts.

6. Si donc je parviens à vous démontrer que ce dernier don est bien inférieur à l'autre, et qu'en négligeant d'acquérir ce don le plus grand de tous, vous méritez d'être privé de tous les autres, que direz-vous ? Et le don auquel je fais allusion, ce n'est pas à un ou deux hommes, c'est à tout le monde qu'il est permis de l'acquérir. Vous voilà tous ébahis, je le vois, vous voilà frappés de stupeur ! Quoi ! vous pourriez acquérir un don encore plus grand que le pouvoir de rendre la vie aux morts et la vue aux aveugles ! Vous pourriez faire ce qui s'est fait au temps des apôtres ! Voilà qui vous paraît peut-être incroyable ! quel est ce don enfin ? C'est la charité. Mais croyez-moi bien. Car ce n'est pas moi qui parle; c'est le Christ par la bouche de saint Paul. Que dit-il ? « Entre « tous les dons, empressez-vous de choisir les « meilleurs, et je vais vous montrer une voie qui « est encore au-dessus de tout ». (I Cor. XII, 31.) Qu'est-ce à dire : « Encore au-dessus de tout ? » Voici le sens de ces paroles. Les Corinthiens, à cette époque, se faisaient gloire de posséder les dons de la grâce, et ceux qui avaient le don des langues qui est le dernier de tous, étaient gonflés d'orgueil, et se mettaient au-dessus de tout le monde. Paul dit donc : Vous voulez absolument posséder les dons de la grâce. Eh bien ! je vais vous montrer une voie pour y parvenir, et cette voie n'est pas seulement supérieure aux autres; elle est au-dessus de tout. Puis il ajoute : « Quand je parlerais « le langage des anges, si je n'ai point la charité, « je ne suis rien. Et quand j'aurais cette foi vive « qui transporte les montagnes, si je n'ai pas la « charité, je ne suis rien ». (I Cor. XIII, 1, 2.) Voilà ce qui s'appelle un don précieux ! Soyez donc jaloux de l'acquérir. Cela vaut mieux que de ressusciter les morts ! Ce don est de beaucoup au-dessus de tous les dons. Ecoutez plutôt ce que dit le Christ à ses disciples, en s'entretenant avec eux ; « A quoi tout le monde reconnaîtra-t-il que

« vous êtes mes disciples ? à votre charité les uns « pour les autres ». (Jean, XIII, 35.) Ce signe particulier qui les fait reconnaître, il le montre ici. Ce ne sont pas les miracles, et qu'est-ce donc ? C'est la charité qu'ils ont les uns pour les autres. Et ailleurs il dit à son Père : « On reconnaîtra que « vous m'avez envoyé à ce signe : ils ne seront « qu'un ». (Jean, XVII, 21.) Et lui-même dit à ses disciples : « Voici un nouveau précepte que je vous don- « ne, aimez-vous les uns les autres ». (Jean, XIII, 34.)

Il y a donc plus de mérite et de gloire à cela qu'à ressusciter les morts, et c'est justice. Car tous ces dons que nous avons mentionnés, sont des présents de la grâce divine; celui-ci est le fruit du zèle ; c'est l'apanage du vrai chrétien ; c'est le sceau du disciple de Jésus-Christ, de ce disciple que l'on crucifie et qui n'a rien de commun avec la terre. Sans la charité, le martyre même est inutile. Voulez-vous le savoir ? Remarquez bien ceci. Saint Paul divise les vertus en trois classes principales : celle des signes miraculeux, celle de la science, celle qui consiste dans une vie droite. Eh bien ! ces vertus, selon lui, ne sont rien, sans la charité. Comment cela ? je vais vous le dire : « Quand j'aurais distribué « tout mon bien pour nourrir les pauvres, si je « n'ai point la charité, cela ne me sert de rien ». (I Cor. XIII, 3.) Il est possible en effet que celui qui distribue ainsi son bien, ne soit point charitable et ne soit qu'un prodigue. C'est ce qui a été suffisamment développé dans le passage où nous avons parlé de la charité, et nous y renvoyons le lecteur ! Soyons donc jaloux, je le répète, d'acquérir la charité, aimons-nous les uns les autres, et cette voie, à elle seule, nous fera parvenir à la vertu. Tout nous sera facile. Plus de sueurs, tout nous réussira et nous ferons tout avec zèle. Oui, répète-t-il, aimons-nous les uns les autres. Cet homme a deux ou trois amis ; cet autre en a quatre. Mais ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer pour Dieu ; c'est aimer pour être aimé. L'amour qui a Dieu pour cause, ne dérive pas d'un semblable principe. L'homme qui aime pour Dieu regardera tous les hommes comme ses frères. Ceux qui partagent sa croyance, il les aimera comme des frères germains ; quant aux hérétiques, aux grecs et aux juifs qui sont ses frères selon la nature, mais qui sont des membres corrompus et inutiles, il en aura pitié, et se consumera dans les larmes, en déplorant leur sort.

Le moyen de ressembler à Dieu, c'est d'aimer tout le monde et même ses ennemis ; ce n'est pas de faire des miracles. Car Dieu lui-même, si nous l'admirons quand il fait des miracles, nous l'admirons bien davantage encore, quand il manifeste sa bonté et sa patience. Si donc ces vertus sont tellement admirables dans la nature divine, à plus forte raison sont-elles admirables chez l'homme. Montrons-nous donc jaloux d'acquérir la charité, et nous égalerons saint Pierre, saint Paul, et ces hommes qui ont opéré des milliers de résurrections. Oui : nous les égalerons, quand même nous n'aurions pas le pouvoir de guérir une simple fièvre. Mais, sans la charité, quand même nous ferions plus de miracles que les apôtres, quand nous affronterions mille dangers, pour faire triompher la foi, tout cela sera en pure perte. Et ici ce n'est pas moi qui parle ; cette doctrine est celle du nourrisson de la charité, et c'est à lui que nous devons obéir. C'est ainsi que nous obtiendrons les biens qui nous sont promis. Ces biens, puissions-nous tous les acquérir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A lui, au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

CAR DIEU N'A POINT SOUMIS AUX ANGES LE MONDE FUTUR DONT NOUS PARLONS. OR QUELQU'UN A DIT DANS UN ENDROIT DE L'ÉCRITURE : QU'EST-CE QUE L'HOMME POUR MÉRITER VOTRE SOUVENIR ? ET QU'EST-CE QUE LE FILS DE L'HOMME POUR ÊTRE HONORÉ DE VOTRE VISITE ? VOUS L'AVEZ RENDU, POUR UN TEMPS, INFÉRIEUR AUX ANGES. (II, 5, JUSQU'A 15.)

Analyse.

1. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu nous faire connaître d'avance le jour de notre mort ?
2. Le royaume de Dieu. — La gloire du Fils de l'homme. — Les fruits de la croix.
3. L'incarnation et la passion du Christ plus grandes que la création.
4. Le Christ a terrassé la mort et le démon. — Celui qui ne craint pas la mort est libre et grand.
5. Il ne faut pas, dans les funérailles, faire étalage de sa douleur. — Il ne faut pas payer des pleureuses à gages.
6. Il faut se soumettre à l'Eglise. — Il faut savoir supporter les réprimandes.

1. Je voudrais savoir positivement si quelques-uns d'entre vous écoutent comme il faut nos paroles, et si nous ne jetons pas la semence le long de la route. Votre attention nous donnerait plus d'ardeur à poursuivre cet enseignement. Quand personne ne devrait nous écouter, nous parlerons sans doute, parce que nous craignons le Sauveur. Car il est dit : Rendez-nous témoignage devant ce peuple et, s'il ne vous écoute pas, vous n'en serez pas responsable. Mais si j'étais sûr de votre attention, ce n'est pas la crainte qui me ferait parler, mais ce serait avec plaisir que je remplirais

ce devoir. Maintenant, en effet, quand votre inattention serait pour moi sans péril, puisque je fais mon devoir, je me livre à un travail ingrat. A quoi bon, en effet, quand même on ne me reprocherait rien, poursuivre une œuvre qui ne profite à personne? Mais si nous devons trouver en vous des auditeurs attentifs, nous serons encore plus heureux d'obtenir votre attention que d'éviter le châtiment. Comment donc saurai-je que vous m'écoutez? j'observerai ceux d'entre vous qui ne sont pas très-attentifs, je les prendrai à part, je les interrogerai, et si je vois qu'ils ont retenu quelques-unes de mes paroles (je ne dis pas toutes, ce qui n'est pas très-facile, mais seulement quelques-unes), alors évidemment je serai sûr du reste de mon auditoire. J'aurais dû vous prendre à l'improviste, sans vous prévenir. Mais nous serons heureux, si l'épreuve, telle qu'elle est, nous réussit. Car, même de cette manière, je puis encore vous surprendre. Je vous interrogerai, je vous en ai avertis, mais quand vous interrogerai-je? Là-dessus je ne m'explique pas. Peut-être sera-ce aujourd'hui, peut-être demain; peut-être sera-ce dans vingt jours, dans quarante jours, plus ou moins.

C'est ainsi que Dieu ne nous a pas révélé d'avance le jour de notre mort. Sera-ce aujourd'hui? sera-ce demain? sera-ce dans une année entière? sera-ce dans plusieurs années? Là-dessus il nous a laissés dans l'incertitude, afin que, n'étant pas fixés sur ce point, nous restions toujours vertueux. Qu'on ne vienne pas me dire : Il y a quatre ou cinq semaines et plus, que j'ai entendu ces paroles, et je ne puis les retenir. Celui qui m'écoute, je veux qu'il retienne fidèlement mes paroles, qu'elles restent gravées dans sa mémoire et qu'elles n'en sortent pas. Je ne veux pas qu'il les accueille avec dédain. Je veux que vous reteniez mes discours, non pour que vous me les répétiez, mais pour qu'ils vous profitent. Voilà le but que je suis jaloux d'atteindre. Après ce préambule nécessaire, je dois poursuivre la tâche que j'ai commencée. De quoi s'agit-il aujourd'hui?

« Dieu », dit-il, « n'a point soumis aux anges le « monde futur dont nous parlons ». Est-ce qu'il parle d'un autre monde que le nôtre? Cela ne peut être. C'est bien de celui-ci qu'il parle. Aussi ajoute-t-il : dont nous parlons, pour que l'esprit de ses auditeurs ne s'égare pas et n'aille pas en chercher un autre. Mais pourquoi dit-il : Ce monde « futur? » par la même raison qu'il dit ailleurs : « Qui est la « figure de celui qui doit venir ». (Rom. V, 14.) C'est d'Adam et du Christ qu'il parle dans son épître aux Romains, où il appelle, en ayant égard aux temps, le Christ fait homme, un Adam « futur », car il n'était pas encore venu. De même, dans ce passage, après avoir dit : « Lorsqu'il eut introduit « son premier-né dans le monde »; pour qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit d'un monde autre que celui où nous sommes, il montre que c'est bien celui-là qu'il désigne en divers endroits, et notamment ici par cette expression : le monde « futur »; car ce monde devait avoir un commencement; tandis que le Fils de Dieu a toujours existé. Donc ce monde qui allait commencer, il ne l'a pas soumis aux anges, mais au Christ. Que cela ait été dit au Fils, c'est chose certaine, et l'on ne saurait avancer que cela ait été dit aux anges. Puis il apporte un nouveau témoignage de cette vérité, en disant : « Or quelqu'un a dit dans un endroit de « l'Ecriture ». Et pourquoi donc ne pas nommer ici le témoin? Pourquoi cacher le nom du Prophète? Nous répondrons que c'est sa méthode et qu'il l'emploie ailleurs, quand il a recours à tel ou tel témoignage. C'est ainsi qu'il dit : « Quand « il eut envoyé son premier-né sur la terre, il parle « ainsi : Que tous les anges de Dieu l'adorent ». Et ailleurs : « Je serai son père. Et il dit aux an- « ges : Celui qui se sert des esprits pour en faire « ses anges. Et il a dit au Fils : Seigneur, vous « avez créé la terre dès le commencement du « monde ». C'est toujours la même méthode qu'il suit, en disant : « Or quelqu'un a dit dans un pas- « sage de l'Ecriture ». Quand il ne nomme pas, quand il passe sous silence le nom de son témoin, quand il lance ainsi dans la foule une citation, comme si elle était connue de tous, il s'adresse aux Hébreux comme à des hommes versés dans les saintes Ecritures : « Qu'est-ce que l'homme, pour que « vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils « de l'homme, pour que vous laissiez tomber sur « lui vos regards? Vous l'avez rabaissé un peu au- « dessous des anges; puis vous l'avez couronné « d'honneur et de gloire : Vous lui avez donné « l'empire sur les œuvres de vos mains, et vous « avez mis l'univers sous ses pieds ».

2. Ces paroles peuvent s'appliquer au commun des hommes; mais elles s'appliquent plus particulièrement, je crois, au Christ incarné. Car ces mots : « Vous avez mis l'univers sous ses pieds », lui conviennent mieux qu'à nous. Le Fils de Dieu nous a visités, nous qui ne sommes rien, il s'est revêtu de notre humanité, et s'est élevé au-dessus de tous. « Car, en disant qu'il lui a assujéti « toutes choses, Dieu n'a rien laissé qui ne lui soit « assujéti; et cependant nous ne voyons pas en- « core que tout lui soit assujéti ». Voici le sens de ces paroles. Il avait dit : « Jusqu'à ce que j'aie ré- « duit vos ennemis à vous servir de marchepied », et probablement les Hébreux étaient encore dans l'affliction. Alors il leur adresse quelques paroles pour amener un témoignage qui vient confirmer le premier. Pour qu'ils ne pussent pas s'écrier : Comment se fait-il qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied, puisque nous sommes en proie à tant de maux? Il avait déjà, dans le texte précédent, réfuté implicitement cette objection. Ce mot « jusqu'à ce que », en effet, annonçait une délivrance amenée par le temps, et non immédiate. Il revient maintenant encore sur ce point. Parce que tout ne lui est pas encore assujéti, ne croyez pas, dit-il, que les choses resteront dans cet état; car tout doit lui être assujéti : tel est le sens de la prophétie. « En disant qu'il lui a assu- « jéti toutes choses, il n'a rien laissé qui ne lui « soit assujéti ». Comment donc tout ne lui est-il pas assujéti? C'est que tout doit l'être un jour. Si donc tout doit être assujéti au Christ et ne l'est pas encore, n'allez pas vous affliger et vous troubler pour cela. Si tout était fini, si tout était soumis et que vous fussiez toujours en proie aux

mêmes tourments, vous auriez raison de vous affliger. Mais tout n'est pas encore assujéti, nous le voyons : Le souverain n'a pas encore pleinement établi son autorité. Pourquoi donc vous troubler, parce que vous souffrez ? « La bonne nouvelle » ne triomphe pas encore partout; les temps ne sont pas encore accomplis. Autre consolation : Celui qui doit tout assujétir est mort lui-même, et a souffert mille tourments.

« Mais nous voyons que Jésus a été rendu, pour « un peu de temps, inférieur aux anges, à cause « de la mort qu'il a soufferte ». Puis viennent ces belles paroles : « Couronné d'honneur et de gloire ». Voyez-vous comme tout cela s'applique à Jésus? Cette expression « pour un peu de temps » doit s'appliquer à celui qui ne reste que trois jours aux enfers, bien plutôt qu'à nous, créatures éminemment périssables. De même les mots de « gloire et « d'honneur » lui conviennent bien mieux qu'à nous. Ensuite il leur rappelle la croix, dans un double but, afin de leur montrer la sollicitude de Jésus pour l'humanité, afin aussi de les exhorter à tout supporter avec courage, à l'exemple du maître. Si celui que les anges adorent, leur dit-il par là, a consenti pour vous à devenir pendant quelque temps inférieur aux anges, à plus forte raison vous qui êtes inférieurs aux anges, devez-vous tout supporter pour l'amour de lui. Alors il leur montre que c'est la croix qui est la gloire et l'honneur. Jésus lui-même ne l'appelle-t-il pas ainsi, quand il dit : Voici l'heure où le Fils de l'homme va être glorifié ? Si donc, à ses yeux, c'est une gloire de souffrir pour des esclaves, combien doit-il être plus glorieux pour nous de souffrir pour notre maître !

Voyez-vous quels sont les fruits de la croix ? Ne la redoutez pas. Elle vous effraie, et pourtant elle produit de grands avantages. Il nous montre par là l'utilité de la tentation, puis il ajoute : « Afin que, « par la grâce de Dieu, il goutât la mort, pour le « salut de tous les hommes ». — « Afin que, par la « grâce de Dieu », dit-il. Oui, s'il a tant souffert, c'est en vertu d'une grâce que Dieu a faite à tous les hommes. « Dieu », dit saint Paul, « n'a pas épar-« gné son propre Fils, et l'a sacrifié pour nous « tous ». (Rom. VIII, 32.) Ce sacrifice, il ne nous le devait pas ; c'est une grâce qu'il nous a faite. Et dans un autre passage de l'épître aux Romains, il nous dit : « La miséricorde et le don de Dieu se « sont répandus avec bien plus d'abondance sur « plusieurs, par la grâce d'un seul homme qui « est Jésus-Christ ». (Rom. V, 15.) « Pour que, « par la grâce de Dieu, il goutât la mort, pour le « salut de tous ». Oui, pour tous les hommes, et non pas seulement pour les fidèles, car c'est pour tous qu'il est mort. Mais, si tous n'ont pas cru? N'importe : il a rempli sa mission. Cette expression il a « goûté » la mort, est pleine de justesse. Il n'a pas dit : « Afin qu'il mourût » ; car il n'a fait que séjourner dans la mort, il n'a « fait que la « goûter », et sa résurrection a été prompte. Mais ces mots « à cause de la mort qu'il a soufferte », expriment bien la mort véritable. Quant à ces mots « supérieur aux anges », ils font une allusion évidente à la résurrection. Le médecin n'a pas besoin de goûter les remèdes présentés au malade, et cependant, il commence par les goûter, dans sa sollicitude pour ce client qu'il veut déterminer à boire hardiment un breuvage salutaire. Eh bien! ainsi fait le Christ à l'égard de tous les hommes. Il craignaient la mort et, pour les enhardir contre elle, il la goûte, sans nécessité pour lui. Car, dit-il, « voici venir le prince de ce monde, quoiqu'il « n'y ait rien en moi qui lui appartienne ». (Jean, XIV, 30.) Ainsi l'explication de ces mots « par une « grâce de Dieu » et de ceux-ci « il goûtera la mort « pour le salut de tous », se trouve dans ce verset : « Car il était bien digne de Celui pour lequel et par « lequel toutes choses ont été faites, que voulant « conduire à la gloire plusieurs de ses enfants, il « perfectionnât par la souffrance l'auteur de leur « salut ».

3. C'est du Père qu'il parle ici. Voyez-vous comme ces mots « par lequel toutes choses ont été « faites », s'appliquent bien à lui ? Tel n'aurait pas été son langage s'il avait voulu exprimer des idées moins relevées, et s'il n'était ici question que du Fils. Voici le sens de ses paroles : Dieu a fait un acte digne de sa bonté pour nous, en revêtant son premier-né d'un éclat dont rien n'approche, et en l'offrant pour exemple au monde comme un athlète généreux et supérieur à tous. Voyez la différence : Il est le Fils de Dieu et nous aussi, nous sommes les enfants de Dieu ; mais c'est lui qui nous sauve, et c'est nous qui sommes sauvés. Voyez comme tour à tour il nous rassemble et nous sépare. « Voulant conduire à la gloire plusieurs de ses « enfants », dit-il, « il devait perfectionner » par la souffrance celui qui allait être l'auteur de notre salut. La souffrance est donc un moyen d'arriver à la perfection, et une source de salut. Voyez-vous quel n'est pas le partage de ceux que Dieu a abandonnés ?

Dieu a donc particulièrement honoré le Fils, en le faisant passer par la souffrance. Et en effet se revêtir de notre chair pour souffrir, est certes bien plus grand que de créer le monde et de le tirer du néant : ce dernier acte est un bienfait; mais l'autre en est un bien plus grand encore. Et c'est à la grandeur de ce bienfait que Paul fait allusion, par ces mots : « Pour faire éclater, dans les siè-« cles à venir, les richesses surabondantes de sa « grâce, il nous a ressuscités avec lui, et nous a « fait asseoir dans le ciel, en Jésus-Christ. Il fal-« lait bien que Celui par qui et pour qui toutes « choses ont été faites et qui avait conduit à la « gloire de si nombreux enfants, perfectionnât par « la souffrance celui qui devait être l'auteur « de notre salut ». Il fallait que celui qui a tant de sollicitude pour nous, et qui a fait toutes choses, livrât son Fils pour le salut de tous, un seul pour plusieurs. Mais tel n'est pas le langage de Paul : il a employé les mots : « Perfectionner par la souf-« france », pour montrer que, lorsqu'on souffre pour autrui, non-seulement on lui est utile, mais on devient soi-même plus illustre et plus parfait. Il s'adresse à ses disciples pour les encourager. Oui, le Christ a été glorifié, lorsqu'il a souffert, Mais quand je dis qu'il a été glorifié, n'allez pas croire qu'il y ait eu là un accroissement de gloire

pour lui; car la gloire était dans sa nature et rien ne pouvait l'augmenter.

« Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, « viennent tous d'un même Père. C'est pourquoi « il ne rougit point de les appeler ses frères ». Ici l'apôtre honore et console tous ses auditeurs; de tous ces hommes il fait les frères du Christ, puisqu'ils ont le même Père que lui. Puis établissant bien et montrant clairement qu'il parle selon la chair, il ajoute : « Celui qui sanctifie et ceux qui « sont sanctifiés ». Voyez quelle distance il y a du Christ à nous; c'est lui qui sanctifie, c'est nous qui sommes sanctifiés. Et plus haut, saint Paul l'appelle l'auteur de notre salut. « Il n'y a qu'un « Dieu en effet, de qui procèdent toutes choses; « c'est pourquoi il ne rougit point de les appeler « ses frères ». Voyez comme il fait ressortir ici la supériorité du Christ. Dire « il ne rougit point », cela signifie que ce n'est pas de sa part chose toute naturelle de nous donner un pareil nom, mais que c'est l'effet d'une bonté et d'une humilité extrême. Car, bien que nous ayons tous le même Père, toujours est-il que c'est lui qui sanctifie et que c'est nous qui sommes sanctifiés. Quelle différence! Et puis il procède du Père, comme un Fils véritable et légitime qui participe à son essence; tandis que nous, c'est en qualité de créatures tirées du néant que nous reconnaissons Dieu pour Père. La distance entre le Christ et nous est donc bien grande. Voilà pourquoi il dit: « Il ne rougit « pas de les appeler ses frères », en disant : « J'an« noncerai votre nom à mes frères». Car en même temps que notre chair, il a revêtu cette fraternité, suite naturelle de l'incarnation; c'est là une conséquence toute simple. Mais que veulent dire ces mots : « Je mettrai en lui ma confiance? » car cette autre expression : « Me voici, et voici les enfants « que Dieu m'a donnés », est remplie de justesse. Ici c'est comme Père des hommes qu'il s'offre à nous; tout à l'heure c'était comme frère. « J'an« noncerai », dit-il, « votre nom à mes frères ». Puis vient une nouvelle preuve de sa supériorité et de la différence qu'il y a entre lui et nous.

« Comme donc ses enfants sont d'une nature « composée de chair et de sang, il a pris aussi « cette même nature ». La ressemblance, vous le voyez, est tirée de l'incarnation. Que les hérétiques rougissent tous, qu'ils se cachent de honte, ceux qui prétendent que la venue du Christ est une apparence et non une vérité. L'apôtre ne s'est pas en effet borné à dire : « Il s'est fait participant de cette « nature », ce qui aurait pourtant suffi; il a été plus loin et il a dit : « De cette même nature », pour montrer que ce n'est pas là une apparence, une image, mais une fraternité véritable. Autrement, que signifierait le mot « même ? » Puis il nous dit le motif de cette métamorphose providentielle. C'était « afin de détruire par sa mort celui qui « était le prince de la mort, c'est-à-dire le démon ». Voilà où est le miracle! C'est par la mort que le démon a vaincu; c'est par elle qu'il a été vaincu. Cette arme terrible dont il se servait contre la terre, la mort, a été entre les mains du Christ l'instrument de sa perte, preuve éclatante de la puissance du vainqueur! Voyez-vous quel bien la mort a fait?

« Et afin de mettre en liberté ceux que la crainte « de la mort tenait en servitude durant toute leur « vie ». Pourquoi frémir, dit-il? Pourquoi redouter cette ennemie détruite à jamais? Elle n'est plus à craindre. La voilà foulée aux pieds; ce n'est plus qu'un objet digne de mépris, une chose vile et abjecte, ce n'est plus rien. Mais que veulent dire ces mots : « Ceux que la crainte de la mort « tenait en servitude durant toute leur vie? » cela veut dire que redouter la mort, c'est être esclave et prêt à tout supporter pour ne pas mourir. Cela peut vouloir dire aussi que tous les hommes étaient esclaves de la mort et soumis à l'empire de ce monstre qui n'était pas encore détruit. Cela peut signifier aussi que les hommes vivaient dans des transes continuelles, s'attendant toujours à mourir et redoutant toujours la mort, ne pouvant goûter aucun plaisir, à cause de la terreur qui les assiégeait continuellement. Voilà, en effet, à quoi semblent faire allusion ces mots : « Durant « leur vie entière ». Il fait voir ici que les affligés, les bannis, les hommes privés de leur patrie, de leur fortune, et de tous les biens, sont plus heureux et plus libres que ceux qui jadis vivaient dans les délices, que ceux qui n'avaient jamais souffert, que ceux à qui tout réussissait. Ces hommes d'autrefois, durant leur vie entière, étaient sujets à la crainte de la mort, ils étaient esclaves; les hommes d'aujourd'hui au contraire sont délivrés de ces terreurs et rient de ce fantôme qui faisait frémir leurs aïeux. Autrefois nous étions des prisonniers qui devaient être conduits à la mort et qui, en attendant le moment fatal, s'engraissaient dans les délices : voilà ce que la mort faisait de nous.

Aujourd'hui la mort n'est plus à craindre. Nous sommes des athlètes; nous avons à lutter contre les délices, et ce n'est plus à la mort, c'est à la royauté que nous marchons. Quel sort est préférable à vos yeux? Voulez-vous être le prisonnier qui s'engraisse dans son cachot en attendant chaque jour sa sentence, ou l'athlète qui brave la fatigue et la souffrance, pour ceindre enfin le diadème royal? Voyez-vous comme il les ranime, comme il relève leur courage? Il leur montre non-seulement la mort dont le règne est passé, mais notre ennemi implacable, et déclare le démon terrassé par la mort; car l'homme qui ne craint pas la mort est affranchi de la tyrannie du démon. Oui : l'homme qui pour conserver sa vie, donnerait les lambeaux de sa chair et tout au monde, une fois qu'il sera parvenu à mépriser la mort, que craindra-t-il désormais? Le voilà désormais exempt de crainte, au-dessus de tout, le plus libre de tous les êtres! Quand on méprise la vie, en effet, on méprise à plus forte raison tout le reste. Une âme de cette trempe est assurée contre toutes les attaques du démon. A quoi bon, je vous le demande, menacer un pareil homme de la ruine, de l'infamie, de l'exil? Qu'est-ce que tout cela, dit saint Paul, pour celui qui ne tient pas même à la vie? Voyez-vous comme en nous affranchissant de la crainte de la mort, il a brisé la puissance du démon? Car l'homme qui pense sérieusement à la résurrection, comment craindrait-il la mort? Quel danger pourrait le faire frémir? Ne vous abandonnez donc pas

à la tristesse ! Ne dites pas : Pourquoi tous ces maux que nous souffrons? Notre victoire n'en sera que plus brillante, et quel éclat aurait-elle, si la mort n'avait été vaincue par la mort? Le miracle, c'est d'avoir vaincu le démon avec les armes qui faisaient sa force, et voilà ce qui fait ressortir le génie fécond en ressources de son vainqueur ! « Car », dit-il, « ce n'est pas un esprit de faiblesse, « c'est un esprit de force, de charité et de sagesse « que nous avons reçu ». (Rom. VIII, 15, coll.; II Tim. I, 7.) Résistons donc généreusement et moquons-nous de la mort.

5. Mais il me prend envie de gémir, dans toute l'amertume de mon cœur, quand je compare le degré d'élévation auquel le Christ nous a fait parvenir, au degré d'abaissement auquel nous sommes descendus par notre faute. A l'aspect de cette foule qui se frappe la poitrine sur la place publique, qui gémit sur ceux qui sortent de la vie, à l'aspect de tous ces gens qui hurlent de douleur et se livrent à toutes ces lâches démonstrations, croyez-moi, je rougis devant ces grecs, ces juifs, ces hérétiques qui nous regardent, et dont toutes ces manifestations nous rendent la fable. Désormais toutes les méditations philosophiques que je puis faire sur la résurrection, sont en pure perte. Pourquoi? C'est que ce n'est pas à mes paroles que les grecs font attention, c'est à vos actes. Car ils disent aussitôt : Comment trouver un seul homme capable de mépriser la mort, parmi tous ces hommes qui ne sauraient envisager un cadavre? Elles sont bien belles les paroles de saint Paul : oui, elles sont bien belles, elles sont dignes du ciel et de la bonté divine. Que dit-il, en effet? « Et il affran- « chira tous ceux que la crainte de la mort tenait, « durant toute leur vie, dans l'esclavage ». Mais vous empêchez les païens de croire à ces paroles par votre conduite qui est en contradiction avec elles. Et pourtant Dieu nous a prémunis contre cette faiblesse et contre ces mauvaises habitudes. Car, je vous le demande, que veulent dire ces lampes qui brillent? Ces morts, ne les accompagnons-nous pas, comme s'ils étaient des athlètes victorieux? Que signifient ces hymnes? N'est-ce pas Dieu que nous glorifions, que nous remercions d'avoir enfin couronné le lutteur sorti de la lice, de l'avoir affranchi de ses fatigues, de l'avoir reçu dans son sein, en bannissant toutes ses inquiétudes? N'est-ce pas là le sens de ces hymnes, de ces psaumes? Ce sont là autant de manifestations joyeuses. « Quelqu'un est-il dans la joie, qu'il « chante ». (Jac. V, 13.) Mais les grecs ne pensent pas à tout cela. Ne nous parlez pas, disent-ils, de ces hommes qui font les sages, quand ils n'ont rien à souffrir ; car il n'y a rien là de bien grand ni de bien merveilleux ; montrez-nous un homme qui raisonne en philosophe, au sein même de la souffrance, et nous croirons alors à la résurrection. Que les femmes mondaines se conduisent ainsi, il n'y a rien là d'étonnant, bien qu'il y ait aussi du mal à cela. Car on leur demande aussi à elles, cette philosophie du chrétien, témoin cette parole de Paul : « Quant à ceux qui dorment dans « le sein du Seigneur, je ne veux pas vous le « laisser ignorer, mes frères, vous ne devez pas « vous affliger, comme toutes ces personnes qui « n'ont point d'espérance ». (I Thess. IV, 12.) Cela n'est pas écrit pour les religieuses, pour celles qui ont fait vœu de virginité, mais pour les femmes mondaines, pour les femmes mariées, pour les femmes du siècle.

Jusqu'ici pourtant, il n'y a pas grand mal. Mais quand on voit une femme ou un homme soi-disant mort pour le monde, s'arracher les cheveux, pousser de grands gémissements, qu'y a-t-il de plus honteux ? Croyez-moi : il faudrait, pour bien faire, interdire pour longtemps à ces gens-là le seuil de l'église. Ceux qui méritent d'être pleurés en effet, ce sont ceux qui craignent la mort, ceux qu'elle fait frémir et qui ne croient pas à la résurrection. Je crois à la résurrection, me direz-vous, mais je veux suivre la coutume. Pourquoi donc, dites-moi, quand vous partez pour un long voyage, n'en faites-vous pas autant? — Alors aussi, dites-vous, je pleure, je me lamente et j'exprime mes regrets. Mais les larmes des funérailles sont celles de l'habitude, les larmes du départ sont celles du désespoir. Réfléchissez donc aux paroles que vous chantez quand vous pleurez ainsi. « Tourne-toi, « mon âme, vers ce port tranquille ; car Dieu a « répandu sur toi ses bienfaits », et ailleurs : « Je « braverai le malheur, car tu es avec moi », et ailleurs encore : « Tu es mon refuge au milieu « des tribulations qui m'environnent ». (Ps. CXIV, 7 ; XXII, 4 et XXXI, 9.) Réfléchissez au sens de ces paroles que vous chantez. Mais vous n'y faites pas attention ; vous êtes ivre de douleur. Réfléchissez pourtant, réfléchissez avec soin, durant ces funérailles, afin d'être sauvé quand l'heure de vos funérailles à vous, viendra à sonner. « Tourne-toi, « mon âme, vers le lieu du repos; car le Seigneur « a répandu ses bienfaits sur toi ». Quoi donc! Voilà ce que vous dites et vous pleurez! N'est-ce pas là une scène de théâtre, n'est-ce pas là un rôle que vous jouez? Car enfin, si vous êtes bien convaincu de ce que vous dites, votre douleur est gratuite. Si d'un autre côté, tout cela n'est qu'un jeu d'enfant, un rôle que vous jouez, une fable, pourquoi chanter? pourquoi permettre à vos voisins de chanter? pourquoi ne pas les chasser? Mais, direz-vous, ce serait de la folie. Ah ! votre conduite en est une bien plus grande encore... Pour le moment, je me borne à vous avertir. Avec le temps, j'insisterai sur ce point, car j'ai bien peur que cette coutume ne devienne la plaie de l'Eglise. Plus tard, je tâcherai de la déraciner. Pour aujourd'hui je me contente de la dénoncer, et je vous conjure, vous tous, riches et pauvres, femmes et enfants, de vous en défaire.

Puissiez-vous tous sortir de la vie, sans être entourés de tout cet appareil de deuil ! que, d'après la loi de la nature, les pères arrivés à la vieillesse soient conduits à leur dernière demeure par leurs fils; que parvenues à une vieillesse avancée et tranquille, les mères soient conduites par leurs filles, par leurs petits-fils et par leurs arrière-petits-fils, et que votre mort ne soit jamais prématurée. Puissiez-vous avoir ce bonheur ! Je vous le souhaite et je le demande à Dieu pour vous. Je vous en prie, je vous y exhorte : priez Dieu les

uns pour les autres, et que mes vœux soient les vôtres à tous! Si, ce qu'à Dieu ne plaise, votre mort était cruelle (je dis cruelle, non que la mort soit cruelle en elle-même, puisque c'est un sommeil, mais enfin je dis cruelle, pour me mettre à votre point de vue), s'il en était ainsi, et si quelqu'un d'entre vous louait des pleureuses à gages, croyez-moi, car je parle sérieusement et j'y suis bien décidé, croyez-moi, et fâchez-vous, si vous voulez, j'interdirai pour longtemps l'église au coupable. Car si Paul traite les avares d'idolâtres, ils sont bien plus idolâtres encore ceux qui introduisent dans le séjour des fidèles les pratiques de l'idolâtrie. Pourquoi en effet, je vous le demande, appeler des prêtres et des chantres? N'est-ce pas pour vous consoler vous-même, n'est-ce pas pour honorer celui qui est sorti de ce monde? Pourquoi donc l'insulter? Pourquoi le donner en spectacle? Pourquoi ces pratiques théâtrales? Nous venons à vous pour méditer sur la résurrection, pour vous instruire tous, pour apprendre, par honneur pour l'apôtre, à ceux qui ne sont point encore frappés, le moyen de supporter avec courage les coups du sort, et vous nous amenez des personnes qui s'efforcent pour leur part, de détruire notre ouvrage?

6. Quoi de plus odieux qu'une dérision aussi amère? Quoi de plus grave qu'une conduite aussi irrégulière? Rougissez et soyez couverts de confusion. Si vous ne voulez pas changer de conduite, nous ne pouvons souffrir, nous, que ces pernicieuses habitudes s'introduisent dans l'Eglise. « Accusez », est-il dit, « les pécheurs devant « tout le monde ». (I Tim. v, 28.) Oui, nous défendons à ces malheureuses que vous amenez ici, d'assister aux funérailles des fidèles, sous peine de se voir forcées à pleurer, avec des larmes véritables, non pas le malheur des autres, mais leurs propres infortunes. Un père qui aime son fils, quand ce fils se dérange, ne se borne pas à lui interdire la société des méchants, il effraie les méchants. Je vous engage donc à ne pas appeler ces femmes, et je les engage à ne pas se présenter. Et fasse le ciel que nos paroles soient écoutées et que nos menaces ne soient pas vaines! Si, ce qu'à Dieu ne plaise, on méprisait nos avis, nous serions forcé de joindre l'effet à la menace, en vous traitant d'après les lois ecclésiastiques, et en traitant ces femmes, comme elles le méritent. Si quelqu'un accueillait nos paroles avec un mépris insolent, nous lui dirions d'écouter du moins ces paroles du Christ: « Si votre frère a péché contre « vous, allez lui représenter sa faute en particulier « entre vous et lui; s'il ne vous écoute point, pre« nez encore avec vous une ou deux personnes; « s'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise; « et s'il n'écoute pas l'Eglise même, qu'il soit à « votre égard comme un païen et un publicain ». (Matth. XVIII, 15, 16, 17.) Si je dois haïr ainsi celui qui se rend coupable de désobéissance envers moi, je vous laisse à penser la conduite que je dois tenir à l'égard de celui qui est coupable envers Dieu et envers lui-même, puisque vous condamnez la mollesse et l'indulgence dont nous usons envers vous. Si vous méprisez nos liens, que le Christ vous instruise en ces termes: « Tout ce que vous aurez « lié sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce « que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans « le ciel ». (Matth. XVIII, 18.) Malgré notre néant, et tout malheureux, tout digne de mépris que nous sommes, nous ne nous vengeons pas, nous ne vous rendons pas outrage pour outrage, mais nous veillons à votre salut.

Rougissez donc, je vous en supplie, et que votre visage se couvre de confusion; car si l'on souffre la véhémence d'un ami qui s'emporte contre nous, par égard pour le but qu'il se propose, et pour la bienveillance dénuée de hauteur qui lui dicte ses paroles, à combien plus forte raison ne devez-vous pas supporter les reproches d'un maître, surtout quand ce maître ne vous parle point en son nom, surtout quand il vous parle non comme un chef, mais comme un tuteur! Ici en effet nous n'avons pas pour but de faire acte d'autorité, puisque notre désir est que vous ne nous réduisiez pas à vous faire sentir notre pouvoir. Mais nous vous plaignons et nous pleurons sur vous. Pardonnez-nous et ne méprisez pas les liens de l'Eglise; car ce n'est pas l'homme qui lie, c'est le Christ qui nous a donné le pouvoir de lier et qui a voulu que les hommes fussent honorés de ce pouvoir: nous voudrions n'en faire usage que pour délier, que dis-je? nous voudrions que ce dernier acte même ne fût pas nécessaire. Car nous ne voudrions pas qu'il y eût des prisonniers parmi vous; nous ne sommes point assez infortuné et assez misérable pour former un pareil vœu, malgré notre néant. Mais si vous nous imposez un triste devoir, pardonnez-nous. Ce n'est pas de bon cœur, ce n'est pas de plein gré, c'est en gémissant plus que ceux qui sont dans nos liens, que nous vous chargeons de chaînes. Et si vous méprisez nos liens, le jour du jugement viendra vous instruire. Je ne veux pas vous en dire davantage, pour ne pas frapper vos âmes de terreur. Car avant tout, nous vous prions de ne pas nous réduire à une dure nécessité; mais, si vous nous y forcez, nous ferons notre devoir, nous vous chargerons de liens. Si vous les brisez, j'aurai fait ce qui dépend de moi et je ne serai pas en faute. Mais il vous faudra compter avec celui qui m'a donné l'ordre de lier. Que sur l'ordre du roi, un de ses gardes reçoive l'ordre de lier un des assistants et de le charger de chaînes, si le condamné repousse le garde, et non content de cela, brise ses fers, ce ne sera pas le satellite qui sera outragé, ce sera bien plutôt le roi de qui l'ordre émane. Si donc, selon Dieu même, ce que l'on fait à ses fidèles, on le fait à Dieu, les outrages que vous adressez à ceux qui ont reçu mission de vous instruire, remontent jusqu'à lui: c'est comme si vous l'outragiez lui-même.

Mais à Dieu ne plaise que l'un de ceux qui sont dans cette assemblée en vienne à cette extrémité et nous réduise à le lier! Car s'il est bon de ne pas pécher, il est utile de savoir supporter les réprimandes; sachons donc les supporter, étudions-nous à ne pas pécher; mais si nous péchons, sachons supporter la réprimande. Il est bon d'éviter les blessures; mais, en cas de bles-

sure, il faut panser la plaie. Agissons de même ici. Ah ! fasse le ciel que personne ici n'ait besoin des secours de la médecine ! « Car « nous avons une meilleure opinion de vous et « de votre salut, quoique nous parlions de la « sorte ». (Hébr. VI, 9.) Si nous vous avons parlé avec quelque vivacité, avec quelque véhémence, c'est pour plus de sûreté. J'aime mieux en effet passer à vos yeux pour un homme audacieux, cruel et fier, que de vous voir faire quelque chose qui pourrait déplaire à Dieu. Nous avons confiance en lui, et nous croyons que cette réprimande ne vous sera pas inutile ; nous croyons que vous vous corrigerez et que, grâce à ces observations, vous finirez par mériter nos éloges. Puissions-nous vivre de manière à nous rendre agréables à Dieu, de manière à obtenir tous tant que nous sommes, les biens qu'il a promis à ceux qui l'aiment, par la grâce de Jésus-Christ, Notre-Seigneur....

HOMÉLIE V.

CAR IL N'A PAS PRIS LA NATURE DES ANGES, MAIS IL A PRIS CELLE DE LA RACE D'ABRAHAM. C'EST POURQUOI IL A FALLU QU'IL FUT EN TOUT SEMBLABLE A SES FRÈRES. (II, 16, 17, JUSQU'A III, 6.)

Analyse.

1. Dieu s'est montré libéral envers le genre humain.
2. Jésus, apôtre et pontife de notre religion.
3. Exhortation à s'affermir dans l'espérance et dans la foi.
4. Du bonheur des méchants.
5. Il faut, pour la religion, être prêt à tout souffrir.

1. Afin de montrer toute la bonté et toute la tendresse de Dieu pour le genre humain, après avoir dit : « Parce que ses enfants avaient une na« ture composée de chair et de sang, il s'est fait « participant de cette même nature », Paul explique ce passage et continue en ces termes : « Car « il ne prend pas la nature des anges ». Pour que l'on fasse une sérieuse attention à ces paroles, pour que l'on ne regarde pas comme un léger bienfait cette faveur qu'il nous a faite de se revêtir de notre chair, faveur qu'il n'a pas faite aux anges, il dit : « Il n'a pas pris la nature des anges, mais « il a pris celle de la race d'Abraham ». Que signifient ces mots : « Il n'a pas pris la nature de « l'ange ; il a pris celle de l'homme ? » Pourquoi cette expression : « Il a pris ? » Pourquoi ne pas dire : « Il s'est revêtu », mais : « Il a pris ? » C'est une métaphore empruntée à l'homme qui court après un autre, quand celui-ci se détourne : c'est une métaphore empruntée à cet homme qui fait tous ses efforts pour saisir le fuyard et pour prendre celui qui s'échappe. Il a pris la nature de l'homme qui le fuyait et qui s'éloignait de lui. « Car nous nous étions éloignés de Dieu, et nous « étions dans le monde, sans connaître Dieu ». (Ephés. II, 12.) Dieu a poursuivi l'homme qui le fuyait et il a pris sa nature. Il montre que cette conduite de Dieu à notre égard est un effet de sa bonté, de sa tendresse et de sa sollicitude pour nous. C'est comme lorsqu'il dit : « Est-ce que tous « les esprits, ministres de Dieu, n'ont pas été en« voyés pour prêter leur ministère aux héritiers « du salut ? » (Hébreux, I, 14.) Il montre par là toute la sollicitude de Dieu pour la nature humaine, et tous les égards qu'il a pour nous. Ainsi dans le passage qui nous occupe, il met cette vérité dans un jour plus grand encore, au moyen d'une comparaison conçue en ces termes : « Il ne prend pas « la nature des anges ». C'est qu'il y a là un miracle bien capable de nous remplir d'étonnement ; c'est notre chair qui se trouve élevée à ce degré de grandeur et qui devient l'objet de l'adoration des anges, des archanges, des séraphins et des chérubins.

Que de fois, en réfléchissant à ce prodige, j'ai été ravi en extase et quelle haute idée j'ai conçue alors de la nature humaine ! Voilà un magnifique et brillant privilége ! Voilà une sollicitude singulière de Dieu pour l'homme ! Et Paul ne dit pas simplement : Il prend la nature de l'homme ; mais, pour élever l'âme de ses auditeurs, pour leur montrer toute la grandeur et toute la splendeur de leur naissance, il leur dit : « Il prend la nature « de la race d'Abraham ; il fallait donc qu'il fût en « tout semblable à ses frères ». Ces mots « en tout », que veulent-ils dire ? Ils signifient que le Christ a été enfanté et élevé, qu'il a grandi, qu'il a souffert tout ce qu'il fallait souffrir, et qu'enfin il est mort. En un mot, il a été en tout semblable à ses frères. Après avoir longtemps entretenu son auditoire de la grandeur du Christ, de sa gloire suprême, il parle de sa Providence. Et voyez comme sa parole est adroite et puissante, comme il fait ressortir l'attention que le Christ apporte à nous ressembler complétement. O sollicitude de Dieu à notre égard ! Après avoir dit : « Parce que ses « enfants ont une nature composée de chair et de « sang, il s'est fait participant de cette même na« ture », il insiste et dit ici : « Il est devenu sem« blable en tout à ses frères ». C'est comme s'il disait : Lui qui est si grand, lui qui est la splendeur de la gloire, le caractère de la substance divine,

lui qui a fait les siècles, lui qui est à la droite du Père, il a consenti, il s'est étudié à devenir notre frère en tout, et c'est pour cela qu'il a envoyé ses anges et les puissances d'en-haut, qu'il est venu à nous et qu'il a pris notre nature. Voyez tous les bienfaits dont il nous a comblés : il a détruit la mort, il nous a affranchis de la tyrannie du démon, il nous a délivrés de la servitude, il nous a fait l'honneur de devenir notre frère, et il nous a honorés, non-seulement de ce bienfait, mais d'une foule d'autres bienfaits. Il a bien voulu devenir notre grand pontife auprès de son père. Car saint Paul ajoute : « Pour « être envers Dieu un pontife compatissant et « fidèle (17) ». C'est pour cela, dit Paul, que le Christ a pris notre chair. C'est un effet de sa bonté pour les hommes ; il voulait que Dieu eût pitié de nous. Voilà le motif, l'unique motif de sa conduite providentielle. Il nous a vus abattus, mourants, tyrannisés par la mort, et il nous a pris en pitié. « Afin d'expier les péchés du peuple », dit l'apôtre, « afin d'être un pontife compatissant « et fidèle ». — « Fidèle », que veut dire ce mot? Il veut dire : sincère et puissant médiateur. Car le seul pontife fidèle, c'est le fils. Il peut, en sa qualité de pontife, absoudre son peuple de ses péchés. C'est donc pour offrir à Dieu une victime capable de nous purifier et d'expier nos fautes, qu'il s'est fait homme; voilà pourquoi l'apôtre a ajouté :« Envers « Dieu », c'est-à-dire « nos fautes envers Dieu ». Nous étions, dit-il, les ennemis de Dieu, nous étions condamnés, nous étions notés d'infamie; il n'y avait personne pour offrir, en notre faveur, le sacrifice. Il nous a vus en cet état et il nous a pris en pitié. Il ne nous a pas donné un pontife ; mais il s'est constitué lui-même notre pontife fidèle. Puis nous faisant voir en quoi c'est un pontife fidèle, l'apôtre a ajouté : « Afin d'expier les pé« chés du peuple ». — « Car c'est des souffrances « mêmes par lesquelles il a été éprouvé, qu'il tire « la force de secourir ceux qui sont éprouvés (18) ».

2. Voilà le comble de l'humiliation ! Voilà un abaissement indigne d'un Dieu ! « De ses souf« frances mêmes ». C'est de l'Incarnation qu'il parle ici, et peut-être avait-il pour but de raffermir ces âmes faibles. Toujours est-il que voici ce qu'il veut dire : C'est pour souffrir ce que nous souffrons qu'il est venu, et maintenant il connaît nos souffrances, et il les connaît non-seulement comme Dieu, mais comme homme, par l'expérience qu'il en a faite; ses nombreuses souffrances lui ont appris à compatir aux nôtres. Pourtant Dieu ne connaît point la souffrance; mais Paul aborde ici le mystère de l'Incarnation; c'est comme s'il disait : Le corps du Christ lui-même a été en proie à la souffrance. Il sait ce que c'est que l'affliction ; il sait ce que c'est que la tentation et il le sait aussi bien que nous qui avons souffert; car il a souffert lui-même. Mais que signifient ces mots : « Il a la force de secourir ceux qui sont éprouvés ? » C'est comme s'il disait : C'est avec ardeur qu'il nous tendra la main ; car il est compatissant. Comme les Hébreux voulaient avoir sur les gentils une supériorité quelconque, il leur montre, sans blesser les gentils, que voilà précisément ce qui les rend supérieurs à eux. C'est d'eux que vient le salut ; c'est leur nature qu'il a prise d'abord, puisque c'est chez eux qu'il s'est incarné. Car, dit-il, « il ne prend pas la nature des anges ; « il prend la nature de la race d'Abraham ». C'est un honneur qu'il fait au patriarche, et il montre aussi ce que c'est que la race d'Abraham. Il leur rappelle cette promesse qui leur a été faite : « Je « donnerai cette terre à toi et à ta race ». (Genès. XIII, 15.) Un petit mot lui suffit pour leur montrer leur parenté avec le Christ : « Ils sont tous « les enfants d'un même père ». Mais, comme cette parenté n'était pas grande, il y revient et s'arrête sur cette incarnation providentielle, en ces termes : « Afin d'expier les péchés du « peuple ».

Consentir à devenir un homme, c'était nous donner une grande preuve de sollicitude et d'amour. Mais tout n'est pas là ; il y a en outre les biens impérissables qui nous ont été donnés par son moyen. « Pour expier les péchés du peuple ». Pourquoi pas « de la terre ? » N'a-t-il pas porté les péchés de tout le monde ? C'est qu'il parlait aux Hébreux des Hébreux. L'ange ne disait-il pas à Joseph : « Tu l'appelleras Jésus, car il sauvera « son peuple ? » (Matth. I, 21.) Voilà en effet ce qui devait avoir lieu d'abord : il est venu pour sauver d'abord ce peuple, et par lui les autres hommes; quoique le contraire ait eu lieu. C'est ce que disaient aussi les apôtres, dès le commencement. « Par amour pour vous, il a suscité son Fils et l'a « envoyé pour vous bénir ». (Act. III, 26.) Et ailleurs : « Le Verbe du salut vous a été envoyé ». (Act. XIII, 26.) Il montre la noblesse du peuple juif, lorsqu'il dit : « Pour expier les péchés de son « peuple ». C'est ici qu'il tient ce langage; car qu'il ait effacé les péchés du monde entier, c'est ce que prouvent ces mots adressés au paralytique : « Vos péchés vous sont remis », c'est ce que prouvent ces paroles adressées à ses disciples, à propos du baptême : « Allez et instruisez toutes les « nations, et baptisez-les au nom du Père et du « Fils et du Saint-Esprit ». (Matth. IX, 5 et XXVIII, 19.) Après avoir abordé le chapitre de l'Incarnation, Paul entre sans crainte dans les moindres et dans les plus humbles détails ; voyez plutôt : « Ainsi, « mes saints frères, qui avez part à la vocation « céleste, considérez l'apôtre et le pontife de notre « confession dans la personne de Jésus, qui « est fidèle à celui qui l'a établi, comme Moïse « lui a été fidèle en toute sa maison ». (III, 1, 2.)

Il va le comparer et le préférer à Moïse, et il parle en premier lieu des devoirs du sacerdoce ; car tous ses auditeurs avaient de Moïse une haute opinion. Il commence par jeter les germes de la supériorité de Jésus, et part de son incarnation pour arriver à sa divinité ; là nécessairement s'arrêtait la comparaison. Il commence par les mettre comme « hommes » sur la même ligne, et il dit : « Comme Moïse en toute sa maison ». Il ne montre pas tout d'abord la supériorité de Jésus ; il craindrait que son auditoire ne se révoltât et ne se bouchât les oreilles. Car ses auditeurs avaient beau être des fidèles, le souvenir de Moïse était

encore profondément gravé dans leur cœur. « Qui « est fidèle à celui qui l'a établi ». Dans quelle charge l'avait-il établi? Dans la charge d'apôtre et de pontife. Passant ici sous silence son essence et sa divinité, il ne parle que de ses dignités, au point de vue purement humain. « Comme Moïse « en toute sa maison », c'est-à-dire au milieu de son peuple ou bien dans le temple. Il dit ici : « En sa maison », et c'est comme s'il disait : « Au « milieu de ceux qui sont dans cette maison ». Car Moïse était pour le peuple Hébreux comme un intendant, comme un économe. Et, pour prouver qu'il s'agit ici de ce peuple, il a ajouté : « C'est « nous qui sommes sa maison », c'est-à-dire sa chose. Puis voici la supériorité de Jésus mise en pleine lumière : « Il a été jugé digne d'une gloire « d'autant plus grande que celle de Moïse, que « celui qui a bâti la maison est plus estimable que « la maison même (3) ».

3. Et lui-même, dit-il, était de la maison. Il n'a pas dit : L'un était l'esclave, l'autre était le maître; mais il l'a fait entendre discrètement. Si maison, veut dire ici peuple, et si Jésus était du peuple, c'est qu'il était de la maison. Nous aussi nous avons l'habitude de dire : Voilà un homme qui est de la maison. Il dit ici « maison » et non pas « temple », car le temple avait été construit non par Dieu lui-même, mais par les hommes. Quant à celui qui l'a établi, c'est Dieu; il est ici question de Moïse. Voyez comme la supériorité de Dieu est indiquée. Il était fidèle, dit-il, en toute sa maison, et il était de cette maison, c'est-à-dire du peuple. Or, l'ouvrier est plus estimable que l'ouvrage, et l'architecte que la maison. « Et l'architecte de « toutes choses, c'est Dieu (4)». Vous voyez qu'il est question ici du peuple tout entier, et non du temple. « Quant à Moïse, il a été fidèle dans toute « la maison de Dieu, comme un serviteur envoyé « pour annoncer au peuple tout ce qu'il lui était « ordonné de dire (5)». Voilà encore une autre différence qui résulte de l'état de fils et de celui de serviteur. Voyez-vous comme par ce nom de fils il fait entendre que le titre de Fils de Dieu appartient à Jésus en toute propriété ? « Mais le Christ, « comme Fils, a l'autorité dans sa maison (6) ». Voyez-vous comme il distingue et sépare l'œuvre de l'ouvrier, le serviteur du Fils? Celui-ci entre dans le bien de son père, comme Fils de la maison, celui-là comme serviteur. « Et c'est nous qui « sommes sa maison, pourvu que nous conser- « vions jusqu'à la fin une ferme confiance et l'es- « poir glorieux des biens qui nous attendent ».

Ici nouvelle exhortation à résister fortement, à ne pas tomber dans le découragement. Comme Moïse, dit-il, nous serons de la maison de Dieu, si nous conservons jusqu'à la fin une ferme confiance et un glorieux espoir. Celui que la douleur abat dans les épreuves et qui sent son cœur défaillir, n'est pas glorifié; celui qui, tout couvert de confusion, va se cacher, n'a pas la confiance; celui qui est triste n'est pas glorifié. Et puis c'est faire leur éloge que de dire : « Si nous conser- « vons jusqu'à la fin une ferme confiance et l'es- « pérance de la gloire qui nous attend ». C'est montrer que cette confiance et cet espoir sont déjà entrés dans leur cœur. Mais c'est jusqu'à la fin qu'il faut persévérer; il faut savoir non-seulement résister mais avoir une confiance ferme et stable fortement appuyée sur la foi, sans jamais se laisser ébranler par les épreuves. Ne vous étonnez pas si ce mot : « Il a été éprouvé lui-même », rappelle un peu trop la nature humaine. Si, en parlant du Père qui n'a pourtant pas été incarné, l'Ecriture dit : « Le Seigneur a regardé du haut « des cieux et il a vu tous les enfants des hom- « mes » (Ps. XIII, 2); c'est-à-dire, il s'est rendu de toutes choses un compte fidèle et exact; si elle dit : « Je descendrai des cieux et je verrai si leurs « plaintes sont légitimes » (Gen. XVIII, 21); si elle dit : « Dieu ne peut supporter les vices des « hommes », pour exprimer la grandeur de la colère divine, on peut parler à plus forte raison « des épreuves » du Christ dont la chair a connu la souffrance. Comme beaucoup d'hommes pensent que l'épreuve des maux est le meilleur moyen de les connaître, il veut montrer que celui qui a souffert, connaît les souffrances de la nature humaine. « Vous donc, mes saints frères » (donc, c'est-à-dire « par ce motif) « vous qui avez part « à la vocation céleste ». N'en demandez pas davantage, si vous êtes appelés à cette vocation : voilà la récompense! voilà la rémunération ! Ecoutez ce qui suit : « Considérez l'apôtre et le « pontife de notre confession dans la personne « de Jésus-Christ qui est fidèle à celui qui l'a « établi, comme Moïse lui a été fidèle en toute sa « maison ». Que signifient ces mots : « Qui est fi- « dèle à celui qui l'a établi? » Ils signifient : qui pourvoit à tout, qui conduit les siens, qui ne les laisse ni errer au hasard ni s'égarer. « Comme « Moïse, en toute sa maison », c'est-à-dire : Apprenez à connaître ce pontife et vous n'aurez pas besoin d'autre consolation, d'autre exhortation. Il l'appelle apôtre, parce qu'il a été envoyé; il l'appelle pontife de « notre confession », c'est-à-dire de « notre foi ». Il a eu raison de dire : « Comme « Moïse ». Car, comme lui, Jésus a été chargé de conduire et de gouverner son peuple; mais sa mission était plus haute et plus importante. Moïse n'était qu'un serviteur; le Christ est le Fils de Dieu. Celui-là avait sous sa tutelle des étrangers ; celui-ci est le tuteur des siens.

« Pour annoncer tout ce qu'il lui était ordonné « de dire ».Que dites-vous, Paul? Dieu accepte-t-il le témoignage des hommes? Sans doute, il l'accepte. S'il prend à témoin le ciel, la terre et les collines, en disant par la bouche des prophètes : « Cieux, entendez-moi; terre, écoute; car le Sei- « gneur a parlé ; écoutez, vallées et fondements de « la terre » (Isaïe, I, 2 ; Mich. VI, 2), parce que le Seigneur porte son jugement contre son peuple, à plus forte raison peut-il prendre les hommes à témoin. Que veulent dire ces mots : « Pour annon- « cer, pour rendre témoignage? » C'est qu'il faut à Dieu des témoins contre des hommes qui ont abjuré la pudeur. « Le Christ gouverne comme Fils ». Moïse était tuteur d'enfants étrangers; le Christ est le tuteur de sa famille. « Et la glorieuse espé- « rance ». C'est bien dit : car les biens qui leur étaient promis n'étaient encore que des espéran-

ces. Or il faut conserver l'espérance et nous glorifier de ces promesses, comme si elles s'étaient réalisées déjà. C'est pour cela qu'il parle « d'es« pérance glorieuse »; c'est pour cela qu'il ajoute: Conservons-la fermement jusqu'au bout; car c'est l'espérance qui nous a sauvés. Si donc nous lui devons notre salut, et si nous savons attendre patiemment, ne nous affligeons pas des maux présents et ne cherchons pas à voir l'effet des promesses divines ; « car lorsque l'on voit ce qu'on « a espéré, ce n'est plus espérance ». (Rom. VIII, 24.)— Ils sont grands les biens qui nous sont promis, et ce n'est point dans cette vie passagère et périssable que nous pouvons les goûter. Mais pourquoi donc alors nous prédire un bonheur qui ne doit pas être ici-bas notre partage? C'est que Dieu, au moyen de cette promesse, veut ranimer notre âme, affermir et fortifier notre ardeur, relever et fortifier nos esprits. Voilà le but véritable de toutes ces promesses.

4. Gardons-nous donc de nous troubler ; n'éprouvons aucun trouble à l'aspect du bonheur des méchants ; ce n'est point ici-bas que le vice et la vertu sont rémunérés; si cela arrive quelquefois, ce n'est pas pour que justice soit faite ; c'est un avant-goût du jugement, c'est pour que ceux qui ne croient pas à la résurrection rentrent en eux-mêmes. Quand donc nous voyons le méchant dans l'opulence, ne tombons pas dans le découragement; quand nous voyons l'homme de bien dans le malheur, ne nous troublons pas; c'est là-bas que sont les couronnes; c'est là-bas que sont les supplices. D'ailleurs, il est impossible que le méchant soit complétement méchant; il peut avoir quelques qualités : il est impossible aussi que le bon soit parfait; il peut avoir quelques défauts. Quand donc le méchant est dans la prospérité, c'est pour son malheur, sachez-le bien ; c'est pour qu'après avoir reçu ici-bas la récompense du peu de mérite qu'il peut avoir, il reçoive là-bas son châtiment plein et entier. Le plus heureux est celui qui est puni ici-bas de manière à sortir de cette vie éprouvé par la souffrance, pur et irréprochable, après avoir déposé le fardeau de ses péchés. Et c'est aussi ce que nous enseigne Paul, en ces termes : « C'est pour cela qu'il y a « parmi vous bien des malades, bien des infirmes, « et que beaucoup dorment du dernier som« meil »; et ailleurs: « Livrez cet homme à Sa« tan, pour mortifier sa chair, afin que son âme « soit sauvée, au grand jour du jugement ». I Cor. XXI, 30, et V, 5.) Et le Prophète dit : « Il a reçu de « la main du Seigneur un double fardeau de pé« chés. » (Isaïe, XL, 2.) Et David dit ailleurs: « Voyez « mes ennemis; ils se sont multipliés plus que les « cheveux de ma tête, et ils me poursuivent de leur « injuste haine; pardonnez-moi tous mes pé« chés ». (Ps. XXIV, 19, 18.) Et nous lisons ailleurs : « Seigneur, notre Dieu, donnez-nous la paix; « car vous nous avez rendu tout le mal que nous « avons fait ». (Isaïe, XXVI, 12.) Voilà ce qui prouve que les bons expient ici-bas leurs péchés. Pour vous convaincre maintenant que bien des méchants favorisés ici-bas reçoivent dans l'autre vie un châtiment complet, écoutez ces paroles d'Abraham : « Vous avez reçu votre part de bon« heur dans votre vie, et Lazare n'a eu que le mal« heur en partage ». (Luc, XVI, 25.) De quels biens s'agit-il ici? Ces mots : « Vous avez reçu votre part », montrent que le bonheur de l'un, comme le malheur de l'autre, était le paiement d'une dette. Aussi ajoute-t-il : « C'est pourquoi il est dans la « consolation ». Car vous le voyez, il est purifié de ses péchés, « et vous » vous êtes dans les tourments.

Ne nous attristons donc pas, lorsque nous voyons les pécheurs favorisés ici-bas; mais quand nous sommes dans le malheur, réjouissons-nous, car ce malheur est le paiement de nos fautes. Ne cherchons pas le repos; car le Christ a promis l'affliction à ses disciples : et Paul dit : « Tous « ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus« Christ, souffrent la persécution ». (II Tim. III, 12.) Un courageux athlète, au moment du combat, ne recherche pas les biens, les tables bien servies ; une pareille conduite n'est pas celle d'un athlète, mais celle d'un homme mou et efféminé. Un athlète qui combat est tout frotté d'huile, il supporte la poussière, la chaleur, la sueur, les perplexités, les angoisses de la lutte. Voici le moment du combat; donc voici le moment des blessures, de l'effusion du sang, de la douleur! Ecoutez les paroles de saint Paul : « Je ne com« bats pas en lutteur qui frappe dans le vide ». (I Cor. IX, 26.) Songeons que notre vie n'est qu'un combat et jamais nous ne chercherons le repos; jamais nous ne regarderons l'affliction comme un accident nouveau et extraordinaire de notre existence; nous ressemblerons à l'athlète qui ne regarde pas la lutte comme un accident nouveau et extraordinaire pour lui. Il n'est pas temps encore de nous reposer; il faut que nous soyons perfectionnés par la souffrance. Quoique nous ne soyons pas en butte à la persécution, aux vexations, il y a cependant des afflictions journalières qui nous éprouvent; si nous ne savons pas les supporter, comment supporterions-nous la persécution? « Vous n'avez-eu », dit-il, « que des « persécutions humaines ». (I Cor. X, 13.) Ainsi prions Dieu de ne pas subir la persécution ; mais si nous la subissons, sachons la supporter avec courage. Il appartient au sage qui sait garder une juste mesure, de ne pas se jeter à la légère dans le péril; mais il appartient à l'homme courageux, au philosophe de se raidir contre le péril, quand il y tombe. N'allons donc pas nous y jeter légèrement; il y aurait là une audace téméraire, mais, quand nos chefs, quand les circonstances nous appellent, ne reculons pas, il y aurait là de la lâcheté. En un mot, ne courons pas au danger en téméraires, sans cause, sans profit, sans une pieuse nécessité; il y aurait de l'ostentation, un amour de la gloire vain et superflu. Mais pour défendre la religion, bravons mille morts, s'il le faut. N'appelez pas les persécutions, si votre piété ne rencontre rien qui l'arrête. A quoi bon attirer sur vous des dangers superflus et inutiles ?

5. Ce qui me dicte ce langage, c'est le désir que j'ai de vous voir observer les lois du Christ qui nous ordonne de prier Dieu, de ne pas entrer en

tentation, qui nous ordonne aussi de prendre notre croix et de le suivre. Ce ne sont pas là des ordres contradictoires; ce sont des ordres qui s'accordent et qui sont en parfaite harmonie. Préparez-vous, équipez-vous comme un vaillant soldat, soyez toujours en armes, toujours sobre, toujours vigilant, toujours attendant l'ennemi; mais n'allumez pas le flambeau de la guerre; ce ne serait pas d'un soldat, ce serait d'un séditieux. Mais la trompette de la foi vous appelle-t-elle? marchez aussitôt, ne tenez plus à la vie, marchez avec ardeur au combat, enfoncez les bataillons ennemis, frappez le démon au visage, élevez un trophée. Mais si la religion ne reçoit aucune atteinte, si nos dogmes spirituels ne sont point attaqués, si l'on ne vous force point à faire ce qui déplaît à Dieu, ne prenez point de peine superflue. Il faut que la vie d'un chrétien soit une vie sanglante. Oui, il doit être toujours prêt à verser le sang, non pas celui d'autrui, mais le sien: quand il s'agit de verser son sang pour le Christ, il faut être prêt à le verser comme de l'eau; car ce sang qui circule dans nos veines n'est que de l'eau; il faut se dépouiller de sa chair avec autant de facilité que d'un vêtement. Et c'est ce que nous ferons, si nous ne nous attachons pas aux richesses, si nous ne sommes pas esclaves des beaux édifices, de la volupté et des biens de ce monde. Si ceux qui passent leur vie sous les drapeaux mènent une vie d'abnégation, vont où la guerre les appelle, entrent en campagne et supportent de bon cœur toutes les fatigues, ne devons-nous pas, nous, soldats du Christ, nous tenir toujours prêts et équipés, et nous ranger en bataille pour faire la guerre aux vices?

La persécution n'existe plus aujourd'hui, et à Dieu ne plaise qu'elle revienne! Mais nous avons à soutenir d'autres guerres, la guerre de l'avarice, la guerre de l'envie, la guerre des autres passions. C'est à cette guerre que Paul fait allusion, en ces termes: « Nous n'avons pas à lutter contre des « hommes de chair et de sang ». (Ephés. VI, 12, 14.) Cette guerre-là nous menace toujours. C'est pourquoi il veut que nous restions toujours en armes « Soyez donc », dit-il, « toujours armés ». Cette recommandation s'applique même à l'heure présente, et il montre pourquoi il faut toujours être armé. Nous avons une grande guerre à soutenir contre notre langue, contre nos yeux; cette guerre, repoussons-la. Nous avons une grande guerre à soutenir contre nos passions, c'est pourquoi il s'occupe de l'armure du soldat du Christ. « Restez « fermes », dit-il, « ceignez vos reins », et il ajoute: « Avec la ceinture de la vérité ». Pourquoi? C'est que les passions ne sont qu'illusion et mensonge; comme dit quelque part David: « Mes reins étaient « remplis d'illusions ». (Ps. XXXVII, 8.) Ce n'est pas la volupté, ce n'est que l'ombre de la volupté. C'est pourquoi, dit-il, ceignez vos reins avec la ceinture de la vérité, c'est-à-dire de la vraie volupté, de la sagesse, de l'honnêteté.

De là ces conseils qu'il nous donne, en voyant combien le péché est déraisonnable, et dans son désir que tous nos membres soient bien munis de toutes parts: « La colère injuste », dit-il, « ne sera « jamais innocente aux yeux de Dieu ». (Ecclés. I, 22.) Il veut dire que nous prenions la cuirasse et le bouclier. C'est que la colère est une bête féroce toujours prête à s'élancer. Pour la vaincre, pour la contenir, nous avons besoin de mille fossés, de mille barrières. Voilà pourquoi Dieu a construit avec des os presque aussi durs que la pierre, cette partie de l'édifice humain où la colère cherche à se glisser. Il lui a donné une base solide, il l'a entourée d'un rempart; il ne fallait pas qu'en rompant et en brisant tous les obstacles, la colère détruisît tout l'édifice animé. C'est un feu, dit-il, c'est une tempête et, sans toutes ces précautions, aucun de nos membres ne pourrait soutenir ses assauts. Les médecins disent aussi que, pour ce motif, le poumon a été placé au-dessous du cœur. Il fallait que le cœur, environné de parties molles, se reposât en rencontrant ce poumon spongieux, et non les parois dures et résistantes de la poitrine sur lesquelles, dans ses bonds précipités, il aurait pu se blesser. Nous avons donc besoin d'une forte cuirasse, pour tenir continuellement en respect la bête féroce. Il nous faut aussi un casque; c'est sous le casque qu'est le siége du raisonnement d'où dépend notre salut, quand nous agissons bien, et qui fait notre perte, quand nous agissons mal. Voilà pourquoi il dit: « Le casque du salut »; car le « cerveau est mou de sa nature », et voilà pourquoi il est protégé par une sorte de test appelé crâne. La source de tous nos biens et de tous nos maux c'est d'avoir ou de n'avoir pas la connaissance de ce qui nous est utile ou nuisible. Nos pieds et nos mains aussi ont besoin d'armures; mais il ne s'agit pas ici des mains et des pieds du corps; il s'agit des mains et des pieds de l'âme; les unes doivent s'efforcer de remplir leur tâche, les autres doivent aller où il faut. Armons-nous donc ainsi et nous pourrons vaincre nos ennemis et ceindre la couronne de gloire par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur. A lui, au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

HOMÉLIE VI.

C'EST POUR CELA QUE LE SAINT-ESPRIT DIT: SI VOUS ENTENDEZ AUJOURD'HUI SA VOIX, N'ENDURCISSEZ POINT VOS CŒURS, COMME AU TEMPS DE MA COLÈRE ET AU JOUR DE LA TENTATION DANS LE DÉSERT, OU VOS PÈRES ME TENTÈRENT, OU ILS VOULURENT ÉPROUVER MA PUISSANCE, ET OU ILS VIRENT LES CHOSES QUE JE FIS PENDANT QUARANTE ANNÉES. AUSSI ME SUIS-JE IRRITÉ CONTRE CETTE GÉNÉRATION, ET J'AI DIT: ILS SE LAISSENT TOUJOURS EMPORTER PAR L'ÉGAREMENT DE LEURS CŒURS, ILS NE CON-

NAISSENT POINT MES VOIES ; C'EST POURQUOI J'AI JURÉ, DANS MA COLÈRE, QU'ILS N'ENTRERAIENT POINT DANS LE LIEU DE MON REPOS. (III, 7, 8, 9, 10, 11, JUSQU'A IV, 10.)

Analyse.

1. Repos du sabbat, représentation temporelle du repos éternel.
2. L'incrédulité attire la colère de Dieu.
3. Conservons l'espoir tant que nous vivons.
4. Bonheur réservé aux élus dans le royaume des cieux.

1. Après avoir parlé de l'espérance, après avoir dit : « Nous serons de sa maison, si nous conser« vons une ferme confiance en lui et la glorifica« tion de l'espérance », Paul nous montre qu'il faut savoir attendre avec confiance, et il le prouve par les Ecritures. Mais faites attention ; car ce passage est tant soit peu difficile et obscur ; c'est pourquoi nous devons vous exprimer notre opinion et vous exposer en peu de mots le sujet dans son ensemble, avant d'arriver au texte. Vous n'aurez plus besoin de nous une fois que vous connaîtrez le but et le plan de l'apôtre. C'était de l'espérance qu'il parlait; il nous disait qu'il faut espérer dans l'avenir, et que ceux qui auront souffert ici-bas trouveront ailleurs leur récompense, le fruit de leurs fatigues et le repos. Il le prouve en se servant des paroles du prophète, et en nous disant : « C'est pour cela que le Saint-Esprit dit : Si « vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcis« sez pas votre cœur, comme au temps de ma « colère et au jour de la tentation dans le désert, « où vos pères me tentèrent, où ils voulurent « éprouver ma puissance, et où ils virent les cho« ses que je fis pendant quarante jours. Aussi me « suis-je irrité contre cette génération, et j'ai dit : « Ils se laissent toujours emporter par l'égarement « de leurs cœurs, ils ne connaissent point mes « voies ; c'est pourquoi je leur ai juré, dans ma « colère, qu'ils n'entreraient point dans le lieu de « mon repos ». (Ps. XCIV, 8, 9, 10, 11.) Il y a, dit-il, trois sortes de repos. Il y a le repos de Dieu après la création, le repos de la Palestine où les Juifs devaient entrer, pour se reposer de tant de jours d'afflictions et de leurs travaux, enfin (et c'est bien là le repos), il y a le royaume des cieux où les élus se reposent éternellement de leurs travaux et de leurs afflictions. C'est de ces trois sortes de repos qu'il fait ici mention. Et pourquoi cette mention, s'il ne parle que d'un seul? C'est pour montrer que le prophète parle de cette troisième espèce de repos. Le premier, dit-il, il ne s'en occupe pas. Pourquoi remonter jusqu'aux premiers temps? Le repos de la Palestine, il n'en parle pas non plus, puisqu'il est arrivé à sa fin. Reste le troisième repos, et ici nous devons ouvrir l'histoire, pour que nos paroles soient plus claires.

Après la sortie d'Egypte, et les fatigues d'une longue route, après avoir en Egypte, sur la mer Rouge et dans le désert, reçu d'innombrables témoignages de la puissance divine, les Juifs se décidèrent à envoyer des éclaireurs chargés d'explorer la nature du sol. Les éclaireurs revinrent et, pleins d'admiration pour la contrée qu'ils avaient parcourue, ils se répandaient en éloges sur la fertilité du sol, tout en disant qu'il était habité par une nation courageuse et indomptable. Alors les Juifs, peuple ingrat et insensible, au lieu de se souvenir des anciens bienfaits de Dieu qui, lorsqu'ils étaient cernés par tant d'armées égyptiennes leur barrant le passage, les avait arrachés aux périls ; au lieu de penser au rocher du désert, ouvert par la baguette de Moïse, à l'eau jaillissante, à la manne, et à tant d'autres miracles bien faits pour affermir leur foi, perdirent complétement la mémoire. Frappés d'étonnement et de stupeur, ils voulaient revenir en Egypte en disant : Dieu nous a amenés ici, pour nous faire périr avec nos femmes et nos enfants. Dieu donc, dans sa colère contre ces ingrats qui avaient sitôt oublié ses bienfaits, jura que la génération qui avait proféré de telles paroles n'entrerait pas dans le lieu du repos, et tous périrent dans le désert. Plus tard, quand cette génération n'était plus, David disait : « Aujourd'hui, « si vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos « cœurs, comme autrefois dans des jours de « colère ». Pourquoi ? C'est pour que vous ne soyez pas punis comme vos pères, c'est pour que vous ne soyez pas privés du repos.— Il parle ainsi, sans doute en faisant allusion à l'asile du repos véritable. Car, s'ils avaient déjà trouvé le repos, pourquoi leur dirait-il encore : « Aujourd'hui, si « vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos « cœurs, comme autrefois, en des jours de co« lère ? »

Quel est donc ce lieu de repos, si ce n'est le royaume des cieux dont l'image et la représentation est le jour du sabat? Il cite donc, je le répète, le témoignage du prophète en ces termes : « Aujourd'hui, si vous écoutez sa voix, ne vous « endurcissez pas comme en des jours de colère, « comme à l'époque de la tentation dans le désert, « lorsque vos aïeux me tentèrent, firent l'épreuve « de mes puissances et virent, durant quarante « ans, ce que je pouvais faire; c'est pour cela que « je me suis irrité contre cette génération, et j'ai « dit : Leurs cœurs sont toujours égarés : ils n'ont « pas connu mes voies ; et je leur ai juré, dans ma « colère, qu'ils n'entreraient pas dans mon lieu « de repos ». Puis il ajoute : « Prenez garde, mes « frères, que quelqu'un de vous ne tombe dans « un déréglement de cœur et dans une incrédulité « qui le sépare du Dieu vivant (12) ». Car c'est la dureté du cœur qui produit l'incrédulité. Semblables à ces membres raides et couverts d'un calus, qui résistent à la main du médecin, les âmes endurcies résistent à la parole de Dieu. Car il y a

probablement des hommes qui ne croient plus et pour qui les miracles opérés sont comme s'ils n'avaient pas eu lieu ; c'est pour cela qu'il dit : « Prenez garde que quelqu'un d'entre vous ne « tombe dans un déréglement de cœur, et dans « une incrédulité qui le sépare du Dieu vivant ». Quand on parle de l'avenir, on rencontre plus d'incrédules que lorsqu'on parle du passé. Voilà pourquoi il leur rappelle l'histoire et les circonstances dans lesquelles ils ont manqué de foi. Si vos pères, dit-il, ont souffert pour n'avoir pas espéré comme ils le devaient, à plus forte raison, vous, vous souffrirez ; car il s'adresse à eux, aux hommes du temps présent. C'est toujours ce que veut dire ce mot « aujourd'hui ». — « Mais exhor« tez-vous chaque jour les uns les autres, pendant « ce temps que l'Ecriture appelle aujourd'hui (13)»; c'est-à-dire, édifiez-vous les uns les autres, encouragez-vous pour qu'il ne vous arrive pas la même chose qu'à vos pères, « de peur que quelqu'un de « vous, étant séduit par le péché, ne tombe dans « l'endurcissement ».

2. Voyez-vous comme le péché engendre l'incrédulité? Si l'incrédulité produit la vie criminelle, l'âme, arrivée au fond de l'abîme, méprise, et dans son dédain elle ne veut plus rien croire, pour se délivrer de toute crainte. Nous lisons dans le Psalmiste : « Ils ont dit : Le Seigneur ne nous « verra pas, et le Dieu de Jacob n'en saura rien ». (Ps. XCIII, 7.) Et ailleurs : « Nos lèvres sont à « nous, qui donc est notre Seigneur? » (Ps. XI, 5.) Et encore : « Pourquoi l'impie a-t-il irrité Dieu? » (Ps. X, 13.) Et ailleurs : « L'insensé a dit en son « cœur : Il n'y a pas de Dieu. Ils se sont corrompus « et ils ont contracté des penchants abominables ». (Ps. XIII, 1.) Et ailleurs : « La crainte de Dieu n'est « plus devant leurs yeux ». Et ailleurs : « Il a usé de « ruse devant lui; Dieu a découvert et détesté l'ini« quité de l'impie ».(Ps. XXXV, 2, 3.) Le Christ aussi parle en ces termes : « Tout homme qui agit mal « craint la lumière et la fuit ». (Jean, III, 20.) Puis il ajoute : « Nous sommes entrés dans la partici« pation du Christ » : que veut dire ce mot? Nous ne faisons qu'un, lui et nous. Il est la tête, nous sommes le corps, nous sommes ses cohéritiers et nous ne faisons avec lui qu'un même corps. Nous ne sommes qu'un seul corps, dit-il, formé de sa chair et de ses os; « à condition toute« fois de conserver jusqu'à la fin ce commence« ment de substance nouvelle qu'il a mis en « nous ». — « Qu'est-ce que ce « commencement de « substance nouvelle? » C'est la foi par laquelle nous subsistons, par laquelle nous avons été régénérés, par laquelle nous sommes consubstantiels au Christ. Puis il ajoute : « Pendant que l'on « nous dit : aujourd'hui, si vous entendez sa voix, « n'endurcissez pas vos cœurs comme il arriva « au temps du murmure qui excita ma colère « (15) ». — Il y a ici une transposition, voici quelle est la suite des idées : « Craignons donc « que, négligeant la promesse qui nous est faite « d'entrer dans le repos de Dieu, il n'y ait quel« qu'un d'entre vous qui en soit exclu? » (IV, 1.) — « Car on nous l'a annoncé aussi bien qu'à eux « (2) ». — « Pendant que l'on nous dit : Aujour« d'hui si vous entendez sa voix ». — « Aujourd'hui » signifie « en tout temps » : ensuite il dit : « Mais la « parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, « n'étant pas accompagnée de la foi dans ceux qui « l'entendirent (2) ». Il montre pourquoi cette parole est restée inutile ; c'est qu'elle n'était point accompagnée de la foi. Il prouve cette vérité par les exemples qu'il expose : « Quelques-uns », dit-il, « ayant « entendu sa voix, irritèrent Dieu par leurs mur« mures; mais cela n'arriva pas à tous ceux que « Dieu avait fait sortir de l'Egypte (16) ». — « Or qui « sont ceux que Dieu supporta avec peine pendant « quarante ans, sinon ceux qui avaient péché, dont « les corps demeurèrent étendus dans le désert « (17) ? » — « Et qui sont ceux à qui Dieu jurait qu'ils « n'entreraient jamais dans son repos, sinon ceux « qui ne crurent pas en lui (18)? ». — « En « effet, nous voyons qu'ils ne purent y entrer, à « cause de leur incrédulité (19) ».

Après avoir cité le témoignage de l'histoire, il emploie la forme interrogative, pour donner plus d'éclat à sa parole. « Il a dit, en effet, » s'écrie-il, « aujourd'hui si vous écoutez sa voix, n'endurcis« sez pas vos cœurs, comme au jour de sa co« lère ». Quels sont ces cœurs endurcis dont il se souvient? Quels sont ceux qui n'ont pas cru en lui? Ne sont-ce pas les Juifs? Voici le sens de ces paroles : Ils ont entendu comme nous; mais cela ne leur a servi de rien. N'allez donc pas croire qu'il vous suffira d'entendre la parole de Dieu pour en profiter! Eux aussi, ils l'ont entendue, mais sans profit, parce qu'ils n'ont pas cru. Chaleb et Jésus n'ayant pas fait cause commune avec les incrédules, ont évité le châtiment qui leur a été infligé. Et voyez ce qu'il y a ici d'admirable. Il n'a pas dit : Ils n'ont pas fait cause commune ; il a dit : « Ils ne se sont pas mêlés à eux ». Ils se sont séparés de ces séditieux unis dans une même pensée. Ici, selon moi, il nous fait entendre que cette pensée était une pensée de révolte.

« Nous entrerons dans son repos », dit-il, « nous qui avons cru »; et pour confirmer cette proposition, il ajoute : « Dans ce repos dont il « parle en disant : J'ai juré dans ma colère qu'ils « n'entreraient pas dans mon repos », et Dieu parle du repos qui suivit l'accomplissement de ses ouvrages, dans la création du monde (3). On pouvait peut-être lui dire : Cela ne signifie pas que nous n'entrerons pas dans le repos; cela signifie que ces hommes d'autrefois n'y sont pas entrés. Que fait-il, pour prévenir cette objection? Il s'étudie à prouver que ce repos des premiers temps n'empêche pas de parler d'un autre; que ce repos n'empêche pas de parler du repos qui nous attend au royaume des cieux. Il veut donc montrer qu'ils n'ont point obtenu ce lieu du repos. Pour que vous sachiez que c'est bien là ce qu'il veut dire, il ajoute : « Car l'Ecriture dit en quelque lieu, par« lant du septième jour : Dieu se reposa le sep« tième jour, après avoir achevé toutes ses œuvres « (4) ». Et il est dit encore ici : « Ils n'entreront point « dans mon repos (5) ». Vous voyez qu'un repos n'exclut pas l'autre. « Puisqu'il faut donc », dit-il, « que quelques-uns y entrent, et que ceux à qui « la parole en fut premièrement portée, n'y sont

« point entrés à cause de leur incrédulité (6), Dieu « détermine encore un jour particulier qu'il ap- « pelle aujourd'hui, en disant tant de temps après « par David, ainsi que je viens de dire (7) ». Que veut-il dire ici ? Puisque, dit-il, quelques élus doivent entrer dans le repos de Dieu et que les anciens Hébreux n'y sont pas entrés, voici une troisième espèce de repos qu'il établit. Mais comment prouve-t-il que certains élus doivent entrer dans ce repos de Dieu ? Ecoutons-le : « C'est que », dit-il, « après tant d'années », voilà David qui répète : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, « n'endurcissez pas vos cœurs, comme aux jours « de sa colère. Car, si Jésus les avait établis dans « ce repos, l'Ecriture n'aurait jamais parlé, après « cela, d'un autre jour (8) ». Ce langage est clair et nous fait entrevoir quelqu'autre récompense. « Il y a donc encore un sabbat réservé au peuple « de Dieu (9) »; d'où résulte cette conclusion, ce précepte : « N'endurcissez pas vos cœurs ». Car si un sabbat n'existait pas, et s'ils n'étaient pas exposés à subir les mêmes châtiments, à quoi bon ce précepte, à quoi bon cette recommandation de ne pas retomber dans les mêmes fautes, pour ne pas retomber dans le même abîme de souffrances ? Et comment ceux qui étaient en Palestine pouvaient-ils subir les mêmes supplices, s'il n'y avait pas encore un repos ?

3. C'est bien conclure que d'employer le mot de « sabbat », et non celui de « repos », que d'employer ici le nom du jour où le peuple de Dieu courait se réjouir. Le sabbat, selon l'apôtre, c'est le royaume des cieux. Au jour du sabbat, les Hébreux doivent se garder de tout péché, ils ne doivent songer qu'à adorer Dieu, comme faisaient les prêtres; ils ne doivent songer qu'aux œuvres spirituelles. Voilà quelle doit être leur occupation au jour du sabbat : voilà quelle sera l'occupation des élus dans le royaume des cieux. Paul n'a pas précisément tenu ce langage, mais voici ce qu'il a dit : « Celui qui est entré dans le repos de « Dieu se repose aussi lui-même, en cessant de « travailler, comme Dieu s'est reposé après ses « ouvrages (10) ». Dieu, dit-il, s'est reposé après ses ouvrages, et l'homme qui est entré dans le repos de Dieu, se repose comme lui : il leur parlait du repos, et ils voulaient savoir quand ce repos aurait lieu. Il répond donc à leurs désirs, en finissant.

Quant à ce mot « aujourd'hui », il le leur dit pour les sauver du désespoir. Exhortez-vous les uns les autres, dit-il, exhortez-vous chaque jour, tant que vous pouvez dire : « Aujourd'hui ». Cela veut dire que le pécheur même, tant qu'il peut dire « aujourd'hui », doit espérer. Loin de nous le désespoir, tant que nous vivons ! Veillons seulement, dit-il, à ce que notre cœur ne soit jamais en proie à l'incrédulité. Et encore, si cela arrive, ne nous désespérons pas ; mais ranimons-nous. Tant que nous sommes de ce monde ; tant que nous pouvons dire « aujourd'hui », nous avons du temps devant nous. Dans ce passage, il parle non-seulement de l'incrédulité, mais des murmures. « Des « murmures de ces hommes dont les cadavres « sont étendus dans le désert ». (Hébr. III, 17.) Puis, pour que ses auditeurs n'aillent pas s'imaginer que le châtiment du coupable se bornera à la privation du repos, il met devant leurs yeux le supplice qui lui est réservé et il ajoute : « La parole de Dieu « est vivante et efficace, et elle perce plus qu'une « épée à deux tranchants; elle pénètre jusque « dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque « dans les jointures et la moelle des os; et elle « démêle les pensées et les mouvements du « cœur (12) »; c'est du supplice de la géhenne qu'il parle ici. C'est un supplice, dit-il, qui pénètre jusque dans les replis de notre cœur et qui dessèche notre âme. Il ne s'agit point ici de cadavres étendus dans le désert, sans sépulture ; ils ne sont pas privés de la terre ; ils sont privés du royaume des cieux ; ils sont livrés pour toujours à la géhenne ; ils sont livrés à une peine, à un supplice qui n'aura pas de fin.

« Mais exhortez-vous les uns les autres ». (Hébr. III, 13.) Remarquez la douceur de ce langage. Il ne dit pas : Adressez-vous des réprimandes, mais exhortez-vous les uns les autres. C'est ainsi que nous devons nous comporter envers ceux que le chagrin accable : c'est ce qu'il dit dans sa lettre aux habitants de Thessalonique : « Donnez des avis à ceux dont l'âme est in- « quiète ». Quant aux esprits pusillanimes, voici ce qu'il dit : « Consolez ceux qui ont l'esprit « abattu; supportez les faibles ; soyez patients « envers tous ». (I Thess. V, 14.) Que veut dire ce mot « consolez ? » Il veut dire : Ne les faites pas tomber dans le désespoir ; ne leur faites pas perdre courage; car ne pas consoler l'homme que l'affliction accable, c'est le jeter dans l'endurcissement. Il ne faut pas, dit-il, que vous vous endurcissiez dans les piéges du péché. Les piéges du péché sont peut-être les piéges du démon, car c'est tomber dans le piége et l'erreur que de ne rien attendre de l'avenir, que de croire que nous n'avons pas de comptes à rendre, que nous n'expierons pas nos fautes, que nous ne ressusciterons pas un jour. Une erreur encore, c'est l'indifférence ou le désespoir. Une erreur c'est de tenir ce langage : J'ai péché et il n'y a plus d'espoir pour moi. Puis il les fait espérer en leur disant : « Nous sommes entrés « dans la participation de Jésus-Christ ». (Hébr. III, 14.) C'est comme s'il leur disait : Celui qui nous a assez aimés, celui qui nous a assez estimés pour se revêtir de notre chair, ne nous laissera pas périr. Réfléchissons, dit-il, à l'honneur qu'il a daigné nous faire. Le Christ et nous, nous ne faisons qu'un ; gardons-nous donc de ne pas croire en lui.

Et il revient encore sur ce qu'il a dit ailleurs : « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons avec « lui » (II Tim. II, 12), c'est-à-dire : Nous sommes entrés en « participation avec lui », en participation des biens du Christ. Après avoir exhorté ses auditeurs par ces paroles qui leur montrent la récompense et le prix, après nous avoir dit : « Nous « sommes entrés en participation avec le Christ », il les exhorte, en les affligeant et en les inquiétant : « Craignons », dit-il, « que négligeant la « promesse qui nous est faite d'entrer dans le « repos de Dieu, il n'y ait quelqu'un d'entre nous

« qui en soit exclu ». Voici en effet qui est clair et certain. « Ils voulurent éprouver ma puissance « et me virent à l'œuvre durant quarante jours ». Voyez-vous ? Il ne faut pas demander de comptes à Dieu, qu'il nous défende ou non telle ou telle chose, il faut le croire, car Paul accuse ici ceux qui ont tenté Dieu. Exiger de lui des preuves de son pouvoir, de sa Providence, de sa sollicitude, c'est n'être pas encore bien sûr de sa puissance, de sa bonté et de sa clémence. C'est ce qu'il fait entendre aux Hébreux dans cette épître. Peut-être voulaient-ils dans leur tentation, peser et mettre à l'épreuve son pouvoir, sa sollicitude et sa Providence. Voyez-vous aussi comme l'incrédulité irrite Dieu et attire sa colère? Que dit-il maintenant ? « Il y a donc encore un sabbat réservé au « peuple de Dieu ». Voyez comme il raisonne et comme il conclut. Il a juré, dit-il, que vos pères n'entreraient pas dans son repos, et ils n'y sont pas entrés. Puis, longtemps après, il s'adresse aux Juifs et leur dit : « N'endurcissez pas vos « cœurs comme vos pères ». C'est une preuve évidente qu'il s'agit ici d'une nouvelle espèce de repos. Car le repos de la Palestine, nous ne pouvons plus en parler ; les Hébreux y étaient arrivés. Quant au repos du septième jour, il ne peut ici en être question ; c'était une histoire des anciens jours. Il est donc ici question d'un autre repos qui est le repos véritable.

4. Oui : c'est bien là le lieu de repos d'où la tristesse, la douleur et les gémissements sont bannis, où l'on ne connaît plus les soucis, les fatigues, les angoisses, les craintes qui frappent et ébranlent l'âme. En fait de crainte, il n'y a là que la crainte de Dieu, crainte pleine de charmes. On n'entendra point en ce lieu retentir ces paroles : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ». Il n'y a là ni épines, ni ronces. Là, on n'entend pas répéter : « Tu enfanteras dans la douleur. Tu « te tourneras vers ton époux et il sera ton maî« tre ». (Gen. III, 19, XVIII, 16.) Là tout respire la paix, la joie, la gaieté, le plaisir, la bonté, la douceur, l'équité, la charité. Il n'y a là ni rivalité, ni jalousie, ni maladie, ni mort corporelle, ni mort spirituelle, ni ténèbres, ni nuit ; partout le jour, partout la lumière, partout le repos. Là point de fatigues, point de dégoût, là toujours un bonheur nouveau en perspective. Voulez-vous que je vous trace ici l'image du sort réservé aux élus, en ce lieu ? C'est impossible ; mais je m'efforcerai de vous en offrir une ombre. Levons les yeux au ciel, quand il n'y a pas de nuages à l'horizon, quand le ciel nous montre sa coupole azurée; puis, après avoir longtemps contemplé dans l'immobilité de l'extase ce ravissant spectacle, considérons le sol que nous aurons sous nos pieds, sol aussi supérieur à notre sol, que l'or est supérieur à la boue ; puis élevons encore nos yeux vers le pavillon qui s'étend au-dessus de nos têtes. Contemplons là-haut les anges, les archanges, la foule innombrable des puissances immatérielles, le palais même de Dieu, le trône du Père. Mais ici, je le répète, la parole est impuissante à tout décrire, à tout peindre. Il faudrait ici l'expérience et la connaissance qui en est le fruit. Vous figurez-vous, dites-moi, l'existence d'Adam, au milieu du Paradis? Entre cette existence et la nôtre, il y a la distance du ciel à la terre. Mais cherchons une autre comparaison. Que l'empereur aujourd'hui régnant ait le bonheur de soumettre à son sceptre l'univers entier, qu'il soit affranchi des maux de la guerre et des soucis, qu'il soit entouré d'honneurs, qu'il passe sa vie dans les délices, qu'il ait une foule de satellites, que l'or afflue vers lui de tous côtés, qu'il commande l'admiration, quel sera, selon vous, la joie de ce souverain qui verra la guerre disparaître de la surface du globe? voilà ce qui aura lieu alors. Mais nous ne sommes pas encore parvenus à donner une idée exacte du bonheur céleste ; il faut chercher une autre image.

Figurez-vous donc un fils d'empereur qui, après avoir été enfermé dans le sein de sa mère, après être resté dans un état complet d'insensibilité, paraît tout à coup à la lumière, monte sur le trône impérial et se trouve en état de goûter non successivement, mais tout à coup et à la fois toutes les joies du rang suprême : tel sera l'élu de Dieu. Il sera encore comme un captif qui, après avoir été chargé de fer, après avoir été en proie à d'innombrables souffrances, se verrait tout à coup transporté dans un palais. Mais non : cette image n'est pas encore fidèle. Ce bonheur, quoique ce soit un bonheur de roi, celui qui le possède le goûtera avec délices deux ou trois jours ; avec le temps, il y trouvera encore du plaisir ; mais ce plaisir sera moins vif, car ici-bas le sentiment de la félicité, quelle qu'elle soit, s'émousse par l'habitude, là-haut ce sentiment, loin de diminuer, ne fait que croître. Réfléchissez en effet au bonheur de l'âme parvenue à ce séjour où elle a devant elle une félicité sans fin, une félicité immuable et toujours croissante, une immortalité qui ne connaît ni les chagrins, ni les périls, une immortalité pleine de joies spirituelles et de délices innombrables.

Quand nous voyons dans la plaine les tentes des soldats formées de riches tapisseries, quand nous voyons briller les lances, les casques et les boucliers, nous voilà tout ébahis et immobiles d'étonnement ; quand nous voyons le roi traverser le camp avec son armure d'or, et pousser son cheval avec ardeur, rien ne manque à notre admiration. Qu'éprouverons-nous donc, je vous le demande, quand nous verrons les tabernacles des saints dressés pour toujours dans le ciel ? « Ils vous rece« vront », dit l'Evangile, « dans leurs tabernacles « éternels ». Que direz-vous, quand vous verrez tous ces saints plus resplendissants que les rayons du soleil, et environnés non pas de l'éclat du bronze ou du fer, mais de cette gloire dont l'œil de l'homme ne peut supporter les lueurs ? Je parle ici des saints, c'est-à-dire des hommes. Mais que direz-vous, à l'aspect de ces milliers d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins, de trônes, de dominations, de principautés, de puissances dont la beauté surpasse l'imagination? Mais quand cesserai-je d'énumérer des merveilles que l'on ne peut comprendre? « Jamais l'œil n'a vu, jamais « l'oreille n'a entendu, jamais l'esprit n'a pénétré « ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ». (I Cor.

II, 9.) Qu'ils sont donc malheureux ceux qui n'obtiennent pas ce bonheur! Qu'ils sont heureux ceux qui l'obtiennent! Soyons donc du nombre des heureux, pour acquérir la félicité éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il

HOMÉLIE VII.

EMPRESSONS-NOUS DONC D'ENTRER DANS CE REPOS, DE PEUR QUE QUELQU'UN DE NOUS NE TOMBE DANS UNE DÉSOBÉISSANCE SEMBLABLE A CELLE DE CES INCRÉDULES. CAR ELLE EST VIVANTE ET EFFICACE LA PAROLE DE DIEU; ELLE PERCE PLUS QU'UNE ÉPÉE A DEUX TRANCHANTS; ELLE PÉNÈTRE JUSQUE DANS LES REPLIS DE L'AME ET DE L'ESPRIT, JUSQUE DANS LES JOINTURES ET DANS LA MOELLE DES OS; ELLE DÉMÊLE LES PENSÉES ET LES MOUVEMENTS DU CŒUR. NULLE CRÉATURE NE LUI EST CACHÉE, CAR TOUT EST A NU ET A DÉCOUVERT DEVANT LES YEUX DE CELUI AUQUEL NOUS PARLONS. (IV, 11, 12, 13 JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1. Combien la foi est salutaire. — Dangers de l'incrédulité. — Rien n'échappe à l'œil de Dieu.
2. Images énergiques et terribles employées par saint Paul pour peindre la puissance de la parole divine.
3. La miséricorde de Dieu est une munificence royale. — Les vieillards doivent, comme les jeunes gens, courir dans la carrière de la vertu. — Vices des vieillards contemporains de Chrysostome.
4. La vieillesse est honorable par elle-même.

1. La foi est une vertu grande et salutaire; sans elle, nous ne pouvons être sauvés. Mais la foi ne suffit pas, il faut encore mener une vie pure. Voilà pourquoi Paul, s'adressant à ces hommes initiés aux mystères du Christ, leur parle en ces termes : « Empressons-nous d'entrer dans son re« pos ».— «Empressons-nous», dit-il, « appliquons« nous ». La foi ne suffit pas, il faut y joindre une vie pure et un zèle ardent. Car il faut avoir un zèle véritable et ardent pour monter au ciel. Si des hommes qui avaient enduré dans le désert tant de souffrances et de calamités n'ont pas été jugés dignes d'entrer dans la terre promise et n'ont pu atteindre cette terre, parce qu'ils s'étaient livrés à la fornication, comment serions-nous jugés dignes du ciel, nous qui menons une vie inconsidérée, lâche et inactive? Il faut donc avoir beaucoup de zèle. Mais remarquez que, selon lui, la punition du pécheur ne consiste pas uniquement à ne pas entrer dans le repos de Dieu. Il ne s'est pas borné à dire : Efforçons-nous d'entrer dans ce repos, pour ne pas nous voir privés de si grands biens. Il a ajouté quelque chose qui est bien capable d'éveiller nos esprits. Qu'a-t-il donc ajouté? Il a continué en ces termes : « De peur « que quelqu'un ne tombe dans une désobéissance « semblable à celle de ces incrédules »; ce qui veut dire que nous devons nous appliquer, nous arranger de manière à ne pas tomber comme eux. Il nous donne là un exemple de l'incrédulité humaine. Ne tombons pas où ils sont tombés, dit-il. Mais n'allez pas vous appuyer sur ces mots pour croire que Dieu se bornera à vous punir, comme il les a punis; écoutez ce que l'apôtre ajoute : « La parole de Dieu est vivante et efficace; elle « perce plus qu'une épée à deux tranchants; elle « pénètre jusque dans les replis de l'âme et de « l'esprit, jusque dans les articulations, jusque « dans la moelle des os; elle démêle les pensées « et les mouvements du cœur ». Il montre ici la puissance de cette parole de Dieu toujours vivante et immortelle. Ce n'est pas une simple parole, ne le croyez pas, ne vous bornez pas à ce mot : Cette parole est plus perçante qu'un glaive. Voyez comme il poursuit, et apprenez ici pourquoi les prophètes ont été obligés de parler du glaive, de l'arc et de l'épée de Dieu. « Si vous ne vous con« vertissez pas », dit le Psalmiste, « il dirigera « contre vous son glaive; son arc est déjà tendu; « son arc est déjà prêt ». (Ps. VII, 13.)

Si aujourd'hui, après tant d'années, lorsque tant d'événements se sont accomplis, il ne suffit pas à l'apôtre de ce seul mot, la parole de Dieu, pour frapper son auditoire, s'il a besoin de tout cet attirail d'expressions, pour montrer par la comparaison combien la parole de Dieu est puissante, cela était nécessaire à plus forte raison, au temps de prophètes. « Pénétrant jusque dans les replis « de l'âme et de l'esprit ». Que signifient ces mots? Quelque chose de terrible. L'apôtre nous montre la parole de Dieu séparant l'âme de l'esprit ou pénétrant même les substances immatérielles, et ne se bornant pas à percer les corps, comme le glaive. Il montre ici la punition de l'âme, la parole de Dieu qui en fouille les profondeurs et qui pénètre l'homme tout entier. « Elle démêle les « pensées et les mouvements du cœur, et nulle « créature ne lui est cachée ». C'est par là surtout qu'il les épouvante. Vous avez beau avoir la foi, leur dit-il, si cette foi n'est pas accompagnée d'une persuasion pleine et entière, ne soyez pas pleinement rassurés. Dieu jugera ce que vous avez dans le cœur; car c'est jusque-là qu'il pénètre, pour vous examiner et vous punir. Et pourquoi parler des hommes? Passez en revue les anges, les archanges, les chérubins, les séraphins, les

créatures quelles qu'elles soient, tout, pour l'œil de Dieu, est à découvert, tout est clair et manifeste pour lui, rien ne peut lui échapper. « Tout est à « nu et dépouillé devant les yeux de Celui dont « nous parlons ». Ce mot « dépouillé » est une métaphore tirée des victimes écorchées. Quand un sacrificateur, après avoir égorgé la victime, sépare la peau de la chair, il met à nu les moindres fibres qui apparaissent alors à nos yeux : c'est ainsi que, sous l'œil de Dieu, apparaissent clairement et dans un jour complet, les moindres fibres de notre âme. Voyez comme saint Paul a toujours besoin de recourir à des images matérielles; c'est que ses auditeurs étaient faibles d'esprit. Ce qui prouve cette faiblesse, c'est qu'il les traite quelque part d'êtres maladifs, auxquels il faut du lait, auxquels il ne faut pas une nourriture solide. « Tout « est nu et dépouillé », dit-il, « aux yeux de Celui « duquel nous parlons ».

Mais que signifient ces mots : « Dans une déso« béissance semblable à celle de ces incrédules ? » Ils ont pour but de répondre à ceux qui demanderaient pourquoi ces hommes n'ont point vu la terre promise. Ils avaient reçu un gage de la puissance de Dieu et, au lieu de croire en lui, ils ont cédé à la crainte, et, sans que Dieu leur donnât aucun avis qui pût les effrayer, ils ont péri victimes de leur pusillanimité et de leur découragement. On peut dire encore qu'après avoir fait la plus grande partie du chemin, sur le seuil même de la terre promise, en arrivant au port, ils ont sombré. Voilà ce que je crains pour vous, dit l'apôtre, et tel est le sens de ces paroles : « Dans une « désobéissance semblable à celle de ces incré« dules », car eux aussi ils ont beaucoup souffert, et c'est ce qui est attesté par saint Paul, quand il dit : « Souvenez-vous de ces anciens jours où vous « avez été éclairés par les combats que vous avez « eu à soutenir contre la souffrance ». (Hébr. X, 32.) Loin de nous donc la pusillanimité et l'abattement ! Ne perdons pas courage à la fin de la lutte. Il y a des athlètes en effet qui sont tout feu et tout flamme, en commençant le combat, et qui, pour n'avoir pas voulu faire encore quelques efforts, ont tout perdu. L'exemple de vos pères, dit saint Paul, suffit pour vous instruire et pour vous empêcher de souffrir ce qu'ils ont souffert eux-mêmes. Voilà ce que veulent dire ces mots : « Ne tombez pas dans « une désobéissance semblable à celle de ces incré« dules ». Ne nous relâchons pas, dit l'apôtre, ne perdons pas nos forces. Et c'est ce qu'il dit encore en terminant : « Relevez vos mains languissantes et « fortifiez vos genoux affaiblis ». (Hébreux, XII, 12.) « Il ne faut pas », dit-il, « que vous tombiez dans « une désobéissance semblable à celle de ces in« crédules ». C'est là en effet une chute bien réelle. Puis, pour que vous ne vous attendiez pas à subir seulement, comme peine de cette chute, le même genre de mort qu'eux, voyez ce qu'il ajoute : « La « parole de Dieu est vivante et efficace; elle est « plus perçante qu'un glaive à deux tranchants ».

Oui : la parole de Dieu est le mieux affilé de tous les glaives; elle perce les âmes; elle leur porte des coups mortels et leur fait de mortelles blessures. Ce qu'il dit là, il n'est pas nécessaire qu'il le démontre, qu'il le prouve et qu'il l'établisse; l'exemple qu'il cite en dit assez. A quelle guerre en effet, sous quel glaive ont-ils succombé ? Ne sont-ils pas tombés d'eux-mêmes ? Si nous n'avons pas souffert autant qu'eux, ne soyons pas exempts de crainte : tant que nous pouvons dire « aujour« d'hui », relevons-nous et réparons nos forces. Après avoir ainsi parlé, de peur que ses auditeurs, en apprenant ces châtiments de l'âme, ne restent froids et languissants, il ajoute à ces châtiments des peines corporelles, en faisant entendre que Dieu, armé du glaive spirituel de sa parole, fait comme un souverain qui punit ses officiers coupables de quelque grande faute. Il leur ôte le droit de servir dans ses armées, il leur ôte leur ceinturon et leur grade, et les condamne à une peine proclamée par la voix du crieur public. Puis, à propos du Fils, il laisse tomber ces mots terribles : « Celui auquel « nous parlons » : c'est-à-dire, celui auquel nous devons rendre compte. Ainsi ne nous laissons pas abattre, ne nous décourageons pas. Ce qu'il a dit suffisait bien pour nous instruire; mais pour lui, ce n'est point assez et il ajoute : « Nous avons un « grand pontife qui est monté au plus haut du « ciel : c'est Jésus, Fils de Dieu (14) ».

2. Il veut par là soutenir notre courage et voilà pourquoi il ajoute : « Le pontife que nous avons « n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos fai« blesses ». C'est encore pour cela qu'il disait plus haut : Par cela même qu'il a souffert et qu'il a été mis à l'épreuve, il est à même de secourir ceux qui sont éprouvés. Vous voyez qu'il a toujours le même but. Ce qu'il dit là revient à dire : La voie dans laquelle il était entré était encore plus rude que la nôtre; car il a fait l'expérience de toutes les misères humaines. Il avait dit : « Nulle créature ne « lui est cachée », pour faire allusion à sa divinité. Mais, lorsqu'il arrive à l'Incarnation, il prend un langage plus modeste et plus humble. « Nous « avons », dit-il, « un grand pontife qui est monté « au plus haut du ciel », et il montre sa sollicitude pour défendre et protéger les siens, pour les préserver de toute chute. Moïse, dit-il, n'est pas entré dans le repos de Dieu; mais lui, il y est entré, et comment? Je vais vous le dire. Que l'apôtre n'ait tenu hautement dans aucun passage, le langage que je lui prête, il n'y a rien d'étonnant à cela. C'est pour qu'ils ne croient pas avoir trouvé dans l'exemple de Moïse un moyen de défense, qu'il attaque indirectement Moïse lui-même; c'est pour ne pas avoir l'air de l'accuser, qu'il ne dit pas tout cela ouvertement. Car si, malgré sa discrétion, ils lui reprochaient de parler contre Moïse et contre la loi, ils se seraient récriés bien davantage, s'il avait dit : Le lieu de repos dont je parle ce n'est pas la Palestine, c'est le ciel. Mais il ne se repose pas entièrement du soin de notre salut sur le pontife; il veut aussi que nous agissions de notre côté : il veut que nous demeurions fermes dans la foi dont nous avons fait profession. « Ayant », dit-il, « pour « grand pontife, Jésus le Fils de Dieu, qui est monté « au plus haut des cieux, demeurons fermes dans « la foi dont nous avons fait profession ».

Qu'entend-il par là? Il veut dire que nous devons croire fermement à la résurrection, à la

rémunération, aux biens innombrables que Dieu nous promet, à la divinité du Christ, à la vérité de notre foi : voilà les croyances dans lesquelles nous devons rester fermes. Ce qui prouve d'une manière évidente que la vérité est là, c'est le caractère de notre pontife. Nous ne sommes pas encore tombés; restons fermes dans notre foi : quand les événements prédits ne seraient pas encore arrivés, restons fermes dans nos croyances : s'ils étaient déjà arrivés, ce serait un démenti donné aux livres saints. S'ils tardent à s'accomplir, cela prouve encore que les livres saints disent la vérité. Car notre pontife est grand. — « Notre pontife n'est pas tel « qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses ». Il ne peut pas ignorer notre situation, comme tant de pontifes qui ne savent pas quels sont ceux qui sont dans l'affliction, qui ne savent pas ce que c'est que l'affliction. Car, chez nous autres hommes, il est impossible que l'on connaisse les tribulations de celui qui est persécuté, si l'on n'a pas fait soi-même l'épreuve du malheur, si l'on n'a pas souffert. Notre pontife à nous a tout souffert. Il a souffert, il est monté aux cieux, pour compatir à nos douleurs. « Il a éprouvé, comme « nous, toutes sortes de tentations, hormis le « péché». Voyez comme il revient sur ce mot « comme nous »; c'est-à-dire qu'il a été persécuté, conspué, accusé, tourné en ridicule, attaqué par la calomnie, chassé et enfin crucifié. « Il a souffert, « comme nous, toutes sortes de tentations, hormis « le péché ». Il y a encore ici une chose qu'il fait entendre, c'est que les souffrances ne sont pas incompatibles avec l'innocence, et que sans péché on peut souffrir. C'est pourquoi quand il dit « en « prenant un corps semblable au nôtre », l'apôtre ne veut pas dire que cette ressemblance fût absolue, il a voulu seulement parler de l'Incarnation. Pourquoi donc ces mots : « Comme nous ? » Il a voulu faire allusion à la faiblesse de la chair, il s'était fait homme « comme nous», matériellement par là ; mais, en ce qui concerne le péché, sa nature n'était pas la nôtre. « Allons donc « nous présenter avec confiance devant le trône de « la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y « trouver le secours de sa grâce, dans nos be- « soins (16) ». Quel est ce trône de la grâce? C'est ce trône royal dont il est dit: «Le Seigneur a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jus- « qu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir « de marchepied ». (Ps. CIX, 1.) C'est comme s'il disait : Marchons avec confiance, puisque nous avons un pontife exempt de péché, qui a vaincu le monde. «Ayez confiance », dit-il, « j'ai vaincu le « monde » (Jean, XVI, 33); ce qui veut dire qu'il « connu toutes les souffrances, sans connaître le péché. Mais si nous sommes soumis au péché et s'il en est affranchi, comment ferons-nous pour nous présenter avec confiance? C'est qu'il s'agit ici du trône de la grâce et non du tribunal suprême.

« Approchons donc avec confiance », dit-il, « pour recevoir cette miséricorde que nous de- « mandons ». Cette miséricorde est de la munificence; c'est un don royal. « Et afin d'y trouver « le secours de sa grâce, quand nous le deman- « derons à propos ». Il a raison de dire : « Quand « nous le demanderons à propos ». Approchez-vous de lui maintenant; il vous fera grâce et miséricorde, parce que vous arriverez à temps. Mais si vous vous présentez au jour fatal, c'est inutilement; votre arrivée est inopportune; vous ne pouvez plus vous présenter devant le trône de la grâce. Vous pouvez comparaître devant ce trône, tant qu'il est occupé par le souverain dispensateur des grâces, mais une fois que les temps sont accomplis, voilà votre juge qui se dresse devant vous ! « Levez-vous, mon Dieu », dit le Psalmiste, « et « venez juger la terre ». (Psaume, LXXXI, 8.) Disons encore avec l'apôtre : « Approchons-nous « avec confiance », c'est-à-dire, sans avoir de reproche à nous faire, sans hésitation; car celui qui a quelque chose à se reprocher, ne peut pas se présenter avec confiance. C'est pourquoi il est dit ailleurs : « J'ai exaucé votre prière faite en « temps opportun, et je vous ai secouru au « jour du salut ». (Isaïe, XLIX, 8.) En effet, si ceux qui pèchent, après avoir reçu le baptême, ont la ressource de la pénitence, c'est là un don de la grâce : ne croyez point, parce que vous avez entendu dire que Jésus est un pontife, qu'il reste debout ; saint Paul dit qu'il est assis, quoique le prêtre ordinairement ne soit pas assis, mais se tienne debout. Vous voyez que, s'il a été fait pontife, ce n'est pas là un don de la nature, mais un don de la grâce, un effet de son abaissement volontaire et de son humilité. Disons, il en est temps encore : Approchons-nous de lui avec confiance et demandons. Nous n'avons qu'à lui offrir notre foi; il nous accordera tout. Voici le moment des libéralités; qu'on ne désespère pas de soi-même. Il sera temps de désespérer, quand la salle sera fermée, quand le roi sera entré pour voir ceux qui sont assis au festin, quand les patriarches auront reçu dans leur sein ceux qui en sont dignes. Mais aujourd'hui ce n'est pas l'heure du désespoir. Le théâtre est encore là; c'est encore le moment du combat; la palme est encore incertaine.

3. Hâtons-nous donc. C'est Paul qui nous le dit : « Pour moi, je ne cours pas au hasard ». (I Cor. IX, 26.) Il faut courir et courir avec ardeur. Quand on court, on ne fait pas attention aux objets environnants, aux prés dans lesquels on entre, aux chemins arides et âpres que l'on traverse. Quand on court, on ne voit pas les spectateurs, on ne voit que le prix. Qu'on ait autour de soi des riches ou des pauvres, qu'on soit en butte aux moqueries, ou qu'on reçoive des éloges, qu'on vous adresse des outrages, qu'on vous lance des pierres, qu'on pille votre maison, qu'on voie devant soi ses fils, son épouse, n'importe quoi, on n'est pas distrait, à cette vue; on ne fait attention qu'à une chose, à courir, à remporter le prix. Quand on court, on ne s'arrête pas, car la moindre lenteur, la moindre halte peut vous faire perdre tout le fruit de vos efforts. Quand on court, on ne se ralentit pas avant d'arriver au but; que dis-je? C'est quand on est près du but qu'on redouble d'ardeur. Ce que j'en dis s'adresse à ceux qui répètent : Nous nous sommes exercés dans notre

jeunesse; nous avons jeûné dans notre jeunesse; aujourd'hui, nous voilà vieux!.... Ah! c'est alors surtout qu'il faut redoubler de piété. Ne racontez pas en détail vos bonnes actions. Voici le moment de vous montrer jeune et vigoureux, comme si vous étiez dans la fleur de l'âge. Les athlètes qui disputent le prix de la course, quand la vieillesse chenue vient à les glacer, ne sont plus agiles; mais leur vigueur à eux n'est autre chose qu'une vigueur physique.

Mais vous, pourquoi ralentir votre course? Ce qu'il faut ici, c'est la vigueur de l'âme, la vigueur d'une âme toujours éveillée. Or c'est dans la vieillesse que l'âme se fortifie; c'est alors qu'elle a le plus de vigueur; c'est alors qu'elle s'élance. Le corps a beau être fort et robuste; tant qu'il est en proie aux fièvres, aux assauts fréquents et successifs de la maladie, les maladies minent ses forces; mais il les recouvre, quand il est délivré des maladies qui l'assiégent. Il en est de même de l'âme. Tant que dure la jeunesse, elle a la fièvre, elle est en proie à l'amour de la gloire et des plaisirs et à une foule d'autres affections. Mais la vieillesse, en arrivant, chasse tous ces penchants matériels; ses remèdes pour nous en guérir, sont le temps et la philosophie. En détendant les ressorts de la matière, la vieillesse ne permet pas à l'âme de s'en servir, quand même elle le voudrait; mais, comme si elle domptait ses ennemis de tout genre, elle l'élève à des hauteurs que le tumulte des passions ne peut atteindre, elle lui donne un calme profond et lui inspire surtout une terreur salutaire. Mieux que personne en effet les vieillards savent qu'ils doivent mourir et qu'ils sont tout près de la mort. Lors donc que les passions et que les désirs mondains s'éloignent, quand on attend à chaque instant l'heure du jugement, quand cette attente triomphe de notre obstination et de notre désobéissance, comment l'âme, pour peu qu'elle soit bien disposée, ne deviendrait-elle pas plus attentive? Mais quoi? me direz-vous, ne trouve-t-on pas des vieillards plus corrompus que des jeunes gens? Vous considérez ici le vice à ses dernières limites. Ne voyons-nous pas aussi des fous furieux qui d'eux-mêmes vont se jeter dans un précipice? Quand donc un vieillard a les maladies de la jeunesse, c'est un grand mal: un vieillard de cette espèce ne peut pas donner son âge pour excuse; il ne peut pas dire: « Ne vous souvenez plus « des fautes et de l'étourderie de ma jeunesse ». (Ps. XXIV, 7.) Car celui qui, dans sa vieillesse, ne change pas, montre que les fautes de sa jeunesse viennent, non de l'ignorance, non de l'inexpérience, non de l'âge, mais d'un défaut de cœur. Pour avoir le droit de dire: « Ne vous souvenez « plus des fautes de ma jeunesse et de mon inex- « périence », il faut se conduire comme un vieillard doit le faire, il faut que la vieillesse nous change. Mais si, dans notre vieillesse, notre conduite est toujours aussi honteuse, aussi déshonorante, méritons-nous le nom de vieillards, alors que nous ne respectons pas notre âge? Lorsqu'on dit: « Ne vous souvenez pas des fautes de ma jeu- « nesse et de mon étourderie », on parle en vieillard honnête.

Ne perdez donc point l'occasion que vous offre votre vieillesse de faire excuser les fautes de votre jeune âge. N'est-elle pas absurde et inexcusable la conduite de ce vieillard qui s'enivre, qui hante les cabarets, qui va voir les courses, qui monte sur un théâtre, qui court avec la foule, comme un enfant? C'est grande honte et c'est chose bien ridicule d'avoir des cheveux blancs sur la tête, et la légèreté de l'enfance dans le cœur. Si la jeunesse vous outrage, vous parlez aussitôt de vos cheveux blancs. Soyez donc le premier à les respecter. Si vous ne les respectez pas, vous, vieillard, comment voulez-vous que la jeunesse les respecte? Loin de les respecter, vous les couvrez d'opprobre et d'ignominie. Dieu, en vous donnant cette couronne de cheveux blancs, a mis sur votre front un diadème. Pourquoi méconnaître cet honneur? Comment voulez-vous que la jeunesse vous respecte, quand vous êtes encore plus dissipé, encore plus débauché que les jeunes gens? Les cheveux blancs sont respectables, quand celui qui les porte fait ce qu'ils commandent; mais quand le vieillard se conduit en jeune homme, il est, avec ses cheveux blancs, plus ridicule que lui. Comment oserez-vous donner des avis à la jeunesse, vous autres vieillards ivres et dissolus? Ce que j'en dis n'est pas pour accuser tous les vieillards, Dieu m'en garde! je n'accuse ici que le vieillard qui agit en jeune homme. Ceux qui agissent ainsi en effet, fussent-ils centenaires, ne sont à mes yeux que des jeunes gens, de même que les jeunes gens, quand ils seraient tout jeunes, valent mieux, selon moi, que des vieillards, quand ces jeunes gens ont la modestie et la tempérance en partage. Et ce que je dis là n'est pas de moi; c'est l'Ecriture qui établit cette distinction: « Ce qui rend la vieillesse respecta- « ble », dit-elle, « ce n'est pas le nombre des an- « nées, le grand âge; c'est un grand nombre d'an- « nées passées dans la vertu ». (Livre de la Sagesse, IV, 9.)

4. Honneur aux cheveux blancs, non que nous ayons une prédilection pour cette couleur, mais parce que c'est la couleur de la vertu, et parce que cet extérieur vénérable nous fait conjecturer que l'homme intérieur a aussi des cheveux blancs! Mais un vieillard qui donne à ses cheveux blancs un démenti par sa conduite, n'en est que plus ridicule. Pourquoi honorons-nous la royauté, la pourpre, le diadème? C'est que ce sont là les emblèmes du commandement. Mais que ce roi vêtu de pourpre vienne à être conspué, foulé aux pieds par ses satellites, saisi à la gorge, jeté en prison et déchiré, respecterons-nous encore cette pourpre et ce diadème, et ne plaindrons-nous pas cette majesté outragée? N'exigez donc pas qu'on respecte vos cheveux blancs, quand vous les outragez vous-même; c'est vous rendre coupable envers eux que d'avilir une parure si imposante et si précieuse. Mes reproches ne s'adressent pas à tous les vieillards, et ce n'est pas la vieillesse en général que j'attaque, je ne suis point assez insensé pour cela; je m'en prends à ce caractère juvénil qui déshonore la vieillesse; j'adresse ces paroles amères non pas aux vieillards, mais à ceux qui

déshonorent leurs cheveux blancs. Un vieillard est roi, s'il le veut; il est plus roi que le souverain revêtu de la pourpre, s'il commande à ses passions, s'il foule aux pieds les vices, comme de vils satellites. Mais s'il se laisse entraîner, s'il se dégrade, s'il se rend l'esclave de l'avarice, de l'amour, de la vanité, des raffinements de la mollesse, du vin, de la colère et des plaisirs, s'il se parfume les cheveux, si de gaieté de cœur il fait lui-même injure à sa vieillesse, quel châtiment ne mérite-t-il pas? Quant à vous, jeunes gens, n'imitez pas les vices de ces vieillards, vous n'êtes pas excusables non plus, quand vous vous égarez. Pourquoi? C'est que dans la jeunesse on peut être mûr, et s'il y a des vieillards toujours jeunes, il y a des jeunes gens déjà vieux. Les cheveux blancs ne sont pas toujours un préservatif; mais les cheveux noirs ne sont pas un obstacle. Les vices que j'ai signalés sont plus honteux chez un vieillard que chez un jeune homme, sans que, pour cela, le jeune homme vicieux soit complétement à l'abri du blâme. La jeunesse n'est une excuse que lorsque le jeune homme est appelé au maniement des affaires. Dans ce cas son jeune âge et son inexpérience peuvent lui faire pardonner son inhabileté. Mais faut-il déployer une sagesse virile, faut-il triompher de l'avarice, le jeune âge n'est plus une excuse. Il y a des cas en effet où la jeunesse est plus répréhensible que la vieillesse. Le vieillard affaibli par l'âge a grand besoin de se ménager; mais le jeune homme qui peut, s'il le veut, se suffire à lui-même, est-il excusable de se montrer plus rapace qu'un vieillard, d'avoir plus de rancune que lui, de se montrer négligent, de ne pas être plus prompt que le vieillard à protéger les faibles, de parler sans cesse à tort et à travers, d'avoir l'injure et la médisance à la bouche, de se livrer à l'ivrognerie? S'il croit qu'on doit lui passer toute espèce de contravention aux lois de la tempérance et de la continence, il faut remarquer qu'il a de bons moyens d'observer aussi ces deux vertus. En admettant que les désirs et les passions aient plus d'empire sur lui que sur le vieillard, on doit pourtant convenir qu'il a, pour leur résister, plus de moyens, et qu'il peut, comme par magie, endormir le monstre. Ses moyens sont les travaux, la lecture, les veilles et le jeûne.

Nous ne sommes pas des moines, m'objecterez-vous, pourquoi nous tenir ce langage? Eh bien! adressez cette objection à Paul, quand il vous dit : « Persévérez et veillez dans la prière ». (Coloss. IV, 2.) « Ne cherchez point à contenter votre sen- « sualité, en satisfaisant vos désirs ». (Rom. XIII, 14.) Ses avis en effet ne s'appliquent pas seulement aux moines, mais aux habitants des villes. Un homme du monde en effet ne doit avoir sur le moine qu'un seul avantage : celui de pouvoir cohabiter avec une épouse légitime. Il a ce droit-là, mais du reste, il a les mêmes devoirs à remplir que le moine. La béatitude dont le Christ a parlé n'est pas le privilége des moines; autrement le monde aurait péri et nous accuserions Dieu de cruauté. Si la béatitude n'est faite que pour le moine, si l'homme du monde ne peut y atteindre, et si Dieu lui-même a permis le mariage, c'est Dieu qui nous a tous perdus. Si en effet on ne peut, quand on est marié, remplir les devoirs des moines, tout est perdu et la vertu est réduite aux dernières extrémités. Comment donc serait-ce chose honorable que le mariage, quand il devient pour nous un si grand obstacle? Que faut-il conclure? Il faut dire qu'il est possible et très-possible, quand on est marié, de suivre le chemin de la vertu, et de la pratiquer si l'on veut. Ayons une femme; mais soyons comme si nous n'en avions pas; ne nous enivrons pas de nos richesses; usons du monde, sans en abuser. (I Cor. VII, 31.) Si pour certains hommes le mariage est un obstacle, ce n'est pas la faute du mariage, qu'ils le sachent bien; c'est la faute de leur volonté qui leur a fait abuser du mariage. Ce n'est pas non plus la faute du vin, si l'ivresse arrive, c'est la faute de nos goûts dépravés et de l'abus de cette liqueur. Usez avec modération du mariage, et vous occuperez la première place dans le royaume des cieux, et vous jouirez de tous les biens. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur, etc.

HOMÉLIE VIII.

CAR TOUT PONTIFE, ÉTANT PRIS D'ENTRE LES HOMMES, EST ÉTABLI POUR LES HOMMES, EN CE QUI REGARDE LE CULTE DE DIEU, AFIN QU'IL OFFRE DES DONS ET DES SACRIFICES POUR LES PÉCHÉS, ET QU'IL PUISSE ÊTRE TOUCHÉ D'UNE JUSTE COMPASSION POUR CEUX QUI PÈCHENT PAR IGNORANCE ET PAR ERREUR, COMME ÉTANT LUI-MÊME ENVIRONNÉ DE FAIBLESSE. ET C'EST CE QUI L'OBLIGE A OFFRIR LE SACRIFICE DE L'EXPIATION DES PÉCHÉS AUSSI BIEN POUR LUI-MÊME QUE POUR LE PEUPLE. (V, 1, 2, 3, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1. 2 Sacerdoce du Christ.
3. Saint Paul reproche aux Hébreux la faiblesse de leur intelligence.
4. Comment peut-on s'habituer à discerner l'erreur de la vérité. — Devoir du lecteur dans l'église.

1. Saint Paul s'attache maintenant à démontrer combien le Nouveau Testament est préférable à l'Ancien, combien il lui est supérieur, et il commence par exposer les raisons sur lesquelles il se fonde. Sous la loi nouvelle, rien ne parle aux sens, il n'y a pas de représentation matérielle : point

de temple, point de saint des saints, point de prêtre revêtu de l'appareil sacerdotal, point de cérémonies légales; tout est plus élevé, tout est plus parfait. Rien pour le corps; tout pour l'esprit. Or, ce qui est du ressort de l'esprit ne frappe pas les âmes faibles comme ce qui parle aux sens; voilà pourquoi l'apôtre tourne et retourne son sujet de mille manières. Voyez combien il est habile. Il nous représente d'abord le Christ comme prêtre, il ne cesse de lui donner le nom de pontife, et il part de là pour nous montrer combien il diffère des autres pontifes. Il donne la définition du prêtre, il nous montre les caractères et les symboles du sacerdoce réunis dans la personne du Christ. Ce qu'on pouvait lui objecter, ce qui lui faisait obstacle, c'est qu'il n'était ni d'une haute naissance, ni d'une tribu sacerdotale, ni revêtu d'un sacerdoce terrestre. On pouvait donc craindre d'entendre sortir de quelques bouches cette question : Comment se fait-il qu'il soit prêtre? Eh bien! Paul procède ici comme dans l'épître aux Romains. (Rom. IV.) Il s'était chargé de soutenir une thèse difficile; il fallait prouver que la foi opère des effets que n'ont pu opérer la loi, ni toutes les peines et tous les travaux qu'elle imposait. Pour montrer que cet effet s'est produit et qu'il pouvait se produire, il a recours à l'exemple des patriarches et il remonte aux temps anciens. C'est ainsi qu'il entre dans la seconde voie suivie par le sacerdoce, en citant d'abord les anciens pontifes. De même qu'à propos des peines infligées aux méchants, il a cité à ses auditeurs non-seulement la géhenne, mais encore l'exemple de leurs pères; de même ici il commence par leur rappeler les faits présents à leur mémoire. Au lieu de leur montrer le ciel, pour les faire croire aux choses terrestres, il fait le contraire, en considération de leur faiblesse. Il expose d'abord les points de contact que le Christ peut avoir avec les autres pontifes, pour montrer ensuite la supériorité qu'il a sur eux. La comparaison est donc à l'avantage du Christ, puisque sous certains rapports, il y a ressemblance et affinité entre eux et lui, tandis que sous d'autres points de vue, il leur est supérieur. Autrement, à quoi aboutirait cette comparaison?

« Tout pontife pris d'entre les hommes». Voilà une condition qui se rencontre dans le Christ, comme dans les autres. « Est établi pour les hommes, « en ce qui tient au culte de Dieu ». Même observation. « Afin qu'il offre des dons et des sacrifices « pour le peuple». Cela est encore, jusqu'à un certain point, commun au Christ et aux autres. Mais il n'en est pas ainsi du reste. « Afin qu'il puisse être « touché de compassion pour ceux qui sont dans « l'ignorance et l'erreur». Voilà déjà un avantage que le Christ a sur les autres pontifes. « Comme « étant lui-même environné de faiblesse, et c'est « ce qui l'oblige à offrir le sacrifice de l'expiation « des péchés, aussi bien pour lui-même que pour « le peuple». Puis il ajoute : Il a reçu le pontificat, mais il ne s'est pas fait lui-même pontife. Il a encore cela de commun avec les autres pontifes. « Nul ne s'est attribué à soi-même cet honneur; « mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron « (4)». Ici c'est autre chose qu'il s'applique à démontrer, il fait voir que le Christ est l'envoyé de Dieu. C'est ce que le Christ ne cessait de dire, en conversant avec les juifs : « Celui qui m'a envoyé « est plus grand que moi». (Jean VIII, 42.) Et ailleurs : « Je ne suis pas venu de moi-même». Selon moi, ces paroles font allusion aux pontifes juifs qui envahissaient le sacerdoce au mépris de la loi. « Ainsi Jésus-Christ ne s'est pas élevé de lui-même « à la dignité de souverain pontife (5)». Quand donc a-t-il été institué et ordonné pontife? Aaron, en effet, a été souvent institué et ordonné pontife, par la verge, par le feu du ciel, qui consuma ceux qui voulaient lui ravir le sacerdoce. Ici, rien de pareil : non-seulement il n'est pas arrivé malheur aux faux pontifes, mais ils sont en bonne odeur. Comment donc saint Paul prouve-t-il l'ordination de Jésus-Christ? Par les prophéties. Son pontificat n'a rien de matériel et ne tombe pas sous les sens. Ce qui prouve sa dignité de pontife, ce sont les prophéties, la prédiction de ce qui devait arriver, « c'est celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je « vous ai engendré aujourd'hui». Ces paroles se rapportent-elles au Fils de Dieu? Sans doute, c'est de lui qu'il s'agit ici. Mais quel rapport ces paroles ont-elles avec la question qui nous occupe? Elles en ont un très-grand. C'est la démonstration anticipée qu'il a été institué et ordonné pontife par Dieu même.

« Selon qu'il lui dit aussi dans un autre endroit : « Vous êtes le pontife selon l'ordre de Melchisé« dech (6)». A qui s'appliquent ces paroles? Quel est ce pontife qui est selon l'ordre de Melchisédech? Nul autre que le Christ. Tous en effet étaient soumis à la loi; tous observaient le sabbat; tous étaient circoncis. Il ne peut être ici question que du Christ. « Ainsi, durant les jours de sa chair, « ayant offert avec un grand cri et avec des larmes, « ses prières et ses supplications à celui qui pou« vait le tirer de la mort, il a été exaucé à cause « de son humble respect pour son Père (7). Et, quoi« qu'il fût le Fils de Dieu, il n'a pas cessé d'ap« prendre l'obéissance par ce qu'il a souffert (8)». Voyez-vous comme l'apôtre s'applique uniquement à montrer la sollicitude et la haute charité du Christ pour les hommes? Quel est le sens de ces mots : « Avec un grand cri? » On ne trouve nulle part dans l'Evangile qu'il ait adressé cette prière les larmes aux yeux et en poussant de grands cris. Mais ne voyez-vous pas que saint Paul descend ici jusqu'à nous, jusqu'à notre faible intelligence? Il ne lui suffit pas de nous montrer le Christ en prières; il nous le montre poussant de grands cris. « Et il a été exaucé», dit-il, « à cause de son « humble respect pour son Père; quoiqu'il fût le « Fils de Dieu, il n'a pas laissé d'apprendre l'obéis« sance par ce qu'il a souffert. Et étant entré dans « la consommation de sa gloire, il est devenu l'au« teur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéis« sent (9). Dieu l'ayant déclaré pontife, selon l'or« dre de Melchisédech (10)». Il a offert ses prières avec des cris, soit : mais pourquoi avec de grands cris? Il les a même offertes en versant des larmes, dit-il, et il a été exaucé à cause de son respect pour son Père. Qu'ils rougissent, les hérétiques qui nient la réalité de l'Incarnation! Que dites-vous? Quoi!

le Fils de Dieu était exaucé à cause de son respect? Que direz-vous de plus, en parlant des prophètes? Et n'est-ce pas une inconséquence, lorsqu'on a dit : « Il a été exaucé à cause de son respect », d'ajouter ces paroles : « Quoiqu'il fût le Fils de Dieu, il n'a « pas laissé d'apprendre l'obéissance par tout ce « qu'il a souffert ». Peut-on tenir un pareil langage, en parlant de Dieu? Qui serait assez insensé pour cela? Où trouver un homme qui aurait assez peu de raison pour parler ainsi? « Il a été exaucé à « cause de son respect, il a appris l'obéissance par « tout ce qu'il a souffert ». Quelle obéissance? Il avait appris, jusqu'à en mourir, l'obéissance qu'un fils doit à son père? Avait-il donc besoin de faire encore l'apprentissage de l'obéissance?

2. Ne voyez-vous pas qu'il s'agit ici de l'incarnation réelle? Ce qu'il dit là le fait assez entendre. Dites-moi : ne demandait-il point à son Père d'être préservé de la mort; n'était-il pas attristé par cette perspective de la mort? Ne disait-il pas : « Que ce « calice, s'il est possible, s'éloigne de mes lèvres? » Mais, pour ce qui est de la résurrection, il n'a jamais prié son Père; au contraire, il dit lui-même tout haut : « Renversez ce temple, et dans trois « jours, je le relèverai ». Et il dit encore : « Je puis « déposer la vie et la reprendre; personne ne me « l'ôte; c'est moi-même qui la dépose ». (Jean, II, 19, et X, 18.) Qu'est-ce donc et pourquoi priait-il? Et il disait aussi : « Nous allons à Jérusalem, et le Fils « de Dieu sera livré aux princes des prêtres et aux « scribes qui le condamneront à mort et le livre- « ront aux gentils, afin qu'ils le tournent en déri- « sion, qu'ils le fouettent et le crucifient; et il res- « suscitera le troisième jour ». (Matth. XX, 18, 19.) Il n'a pas dit : Mon Père me fera ressusciter. Comment donc peut-on dire qu'il le priât pour le faire ressusciter? Mais pour qui priait-il? Pour ceux qui avaient cru en lui. Ce que dit l'apôtre revient à ceci : Il n'a pas de peine à se faire exaucer. Comme ses auditeurs ne se faisaient pas une juste idée du Christ, il dit qu'il a été exaucé, en tenant le langage que le Christ tenait lui-même, pour consoler ses disciples : « Si vous m'aimiez, vous vous ré- « jouiriez, parce que je vais trouver mon Père « qui est plus grand que moi ». (Jean, XIV, 28.) Comment donc ne s'est-il pas glorifié lui-même, ce Dieu qui a été assez dévoué pour s'annihiler, pour se livrer lui-même? « Il s'est sacrifié pour nos « péchés », dit l'apôtre. (Gal. I, 4.) Et ailleurs : « C'est « lui qui s'est livré, pour nous racheter tous ». (I Tim. II, 6.) Qu'est-ce donc? Ne voyez-vous pas que c'est le Dieu fait chair qui s'humilie? Aussi, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, a-t-il été exaucé, en considération de son respect pour son Père. Il veut montrer, en effet, que l'œuvre qui s'est accomplie a été opérée par lui plutôt que par la grâce de Dieu. Tel était son respect filial et sa piété, dit l'apôtre, que Dieu son Père le respectait. Il a appris à obéir à Dieu. Il montre encore quels sont les fruits de la souffrance. « Et étant entré dans la « consommation de sa gloire, il est devenu l'auteur « du salut éternel pour tous ceux qui lui obéis- « sent ». Or, si lui qui était le Fils de Dieu a profité de ses souffrances pour apprendre à obéir, à plus forte raison nous autres devons-nous mettre à profit un semblable apprentissage. Voyez-vous comme il s'étend sur l'obéissance, afin de parvenir à les persuader? Ils m'ont tous l'air en effet d'être fort disposés à secouer le frein et à se révolter. C'est ce que saint Paul fait entendre par ces mots : « Votre attention s'est refroidie » : Ses souffrances, dit-il, lui ont appris à obéir à Dieu. Et il est entré dans la consommation de sa gloire par la souffrance. C'est donc là ce qui parfait l'homme, et la souffrance est le chemin de la perfection. Non-seulement il s'est sauvé lui-même, mais il a sauvé les autres. « Etant entré dans la consommation de « sa gloire, il est devenu l'auteur du salut éternel « pour tous ceux qui lui obéissent, Dieu l'ayant « déclaré pontife, selon l'ordre de Melchisédech; « sur quoi nous aurions beaucoup de choses à dire, « qui sont difficiles à expliquer, à cause de votre « lenteur et de votre peu d'application pour les « entendre (11) ».

Avant d'en venir aux deux espèces de sacerdoce, il reprend ses auditeurs en leur montrant qu'il abaisse son style pour descendre jusqu'à eux, et qu'il les traite comme des enfants à la mamelle; par conséquent il prend un ton plus humble, approprié aux choses de la chair et il parle du Christ, comme on parlerait d'un homme juste. Voyez, sans garder un silence absolu, il ne s'explique pas complétement; il ne dit que ce qu'il faut pour les engager à mener une vie parfaite et à ne pas se priver d'un haut enseignement; mais il s'arrange de manière à ne pas accabler leur intelligence; et il s'exprime ainsi : « Sur quoi nous aurions beaucoup de choses « à dire, qui sont difficiles à expliquer, à cause de « votre lenteur et de votre peu d'application pour « les apprendre ». C'est parce qu'il a affaire à des auditeurs peu attentifs qu'il lui est difficile de s'expliquer. Car lorsqu'on s'adresse à des auditeurs bornés, dont l'intelligence n'est pas à la hauteur du sujet, il n'est pas aisé de leur bien faire comprendre la vérité. Mais peut-être y a-t-il parmi vous qui m'écoutez, quelques hommes dont la tête se trouble et qui regrettent que la nature de son auditoire ait empêché saint Paul de mieux s'expliquer. Eh bien! à l'exception d'un petit nombre d'auditeurs, vous êtes, je crois, dans le même cas que les Hébreux, et vous pouvez vous appliquer les paroles de l'apôtre. Malgré cela, je vais m'adresser à ce petit nombre d'auditeurs. Saint Paul a-t-il donc abandonné le sujet qu'il traitait ou l'a-t-il repris dans les versets suivants, comme il l'a fait dans l'épître aux Romains? Car là aussi il ferme tout d'abord la bouche aux contradicteurs en ces termes : « O homme, qui donc es-tu, pour répondre « à Dieu? » (Rom. IX, 20.) Mais il résout aussitôt le problème dont il s'agit. Eh bien! ici je crois que, sans garder un silence complet, il ne s'est pas tout à fait expliqué, afin de jeter ses auditeurs dans l'attente. Après les avoir avertis, après leur avoir fait entendre qu'il abordait un grand sujet, voyez comme il les loue et les reprend tout à la fois. Car c'est toujours sa méthode de mêler de douces paroles aux paroles amères. C'est ainsi que, dans son épître aux Galates, il dit : « Vous cou- « riez avec ardeur; qui donc a pu vous arrêter? » (Galat. V, 7.) « Serait-ce donc en vain que vous avez

« tant souffert, si toutefois ce n'est qu'en vain? » (Galat. III, 4.) « J'espère, pour vous, dans le Sei« gneur ». (Galat. III, 10.) Et ici il dit de même : « Nous avons une meilleure opinion de vous et de « votre salut ». (Hébr. VI, 9.) Il fait donc deux choses à la fois : il ne les exalte pas et il ne les laisse pas tomber dans l'abattement. Car si l'exemple d'autrui est propre à exciter l'auditeur et à faire naître dans son âme le sentiment de l'émulation, quand on peut se prendre soi-même pour exemple et qu'on vous engage à être pour vous-même un objet d'émulation, la leçon est encore plus efficace. Voilà ce que saint Paul fait ici : il ne les laisse pas tomber dans l'abattement, comme des réprouvés qui auraient toujours fait le mal; il leur montre que parfois ils ont fait le bien. « Tandis que depuis « le temps qu'on vous instruit, vous devriez déjà « être des maîtres (12) ». Il montre ici qu'il y a longtemps qu'ils ont commencé à croire; il montre aussi qu'ils devraient instruire les autres. Voyez comme il travaille à amener ce qu'il peut avoir à dire du pontife, et comme il diffère toujours ses explications. Ecoutez son début : « Ayant un grand « pontife qui est monté au plus haut des cieux ». Et après avoir passé sous silence l'explication du mot « grand », il reprend ainsi : « Car tout pontife, étant « pris d'entre les hommes, est établi pour les « hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu ». Puis il dit : « Ainsi Jésus-Christ ne s'est pas élevé de « lui-même à la dignité de souverain pontife ». Et après avoir dit: « Vous êtes le prêtre éternel, selon « l'ordre de Melchisédech », il remet encore son explication, pour dire : « Qui durant les jours de « sa chair, a offert ses prières et ses supplica« tions ».

3. Après s'être détourné tant de fois de son but, par forme de réponse et d'excuse, il leur dit : C'est votre faute. Quelle différence en effet? Ils devraient être des maîtres, et ils ne sont que des disciples, les derniers de tous. « Depuis le temps qu'on vous instruit, « vous devriez être des maîtres et vous auriez encore « besoin qu'on vous apprît les premiers éléments, « par lesquels on commence à expliquer la parole « de Dieu ». Ces premiers éléments sont ici la science humaine. Dans les lettres profanes, il faut d'abord apprendre les éléments; ici aussi il faut d'abord apprendre ce qui se rapporte à l'homme. Vous voyez pourquoi il abaisse ici son langage : c'est ce qu'il faisait en parlant aux Athéniens : « Dieu laissant passer ces temps d'ignorance, fait « maintenant annoncer à tous les hommes et en « tous lieux qu'ils fassent pénitence, parce qu'il a « arrêté un jour où il doit juger le monde selon « sa justice, par celui qu'il a destiné à en être le « juge, de quoi il a donné à tous les hommes une « preuve certaine, en le ressuscitant d'entre les « morts ». (Act. XVII, 30, 31.) Lorsque Paul exprime quelque idée haute et sublime, il l'exprime brièvement, tandis que dans cette épître, il s'étend en maint endroit sur l'anéantissement de Jésus-Christ. C'est donc à la brièveté de l'expression que l'on reconnaît chez lui l'élévation de l'idée; et d'autre part l'humilité du langage indique sûrement qu'il ne parle pas du Christ en tant que Dieu. Ici donc, pour plus de sûreté, il emploie un humble langage à exprimer ce qui se rapporte à l'homme. Il avait pour raison l'intelligence de ses auditeurs qui n'étaient pas en état de comprendre des idées plus relevées. C'est ce qu'il voulait dire dans son épître aux Corinthiens, par ces mots : « Puisqu'il « y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est« il pas visible que vous êtes charnels? » (I Cor. III, 3.) Voyez quelle est sa prudence, et comme il s'entend à traiter tous ces malades, dont il est le médecin. La faiblesse des Corinthiens venait en grande partie de leur ignorance ou plutôt de leurs péchés; celle des Hébreux ne provient pas de leurs péchés, mais de leurs afflictions continuelles. C'est pourquoi il emploie des expressions bien propres à faire ressortir cette différence. « N'est-il « pas visible que vous êtes charnels? » dit-il aux Corinthiens. Et il dit aux Hébreux : L'excès de votre douleur a émoussé vos facultés. Les Corinthiens, hommes charnels, n'ont jamais pu supporter l'enseignement spirituel; mais les Hébreux le pouvaient autrefois. Car ces paroles : « Votre « application à m'entendre s'est ralentie », indiquent qu'autrefois leurs âmes étaient saines, fortes et pleines d'ardeur. Et plus tard, il atteste ainsi leur faiblesse : « Vous êtes tombés en enfance; « ce n'est pas une nourriture solide; c'est du lait « qu'il vous faut ».

Dans plusieurs passages et même toujours il appelle « lait » le style qui s'abaisse. « Tandis que « depuis le temps », dit-il, « vous devriez être des « maîtres ». C'est comme s'il disait : Ce qui a produit votre relâchement et votre abattement, c'est le temps qui aurait dû vous rendre forts. Le lait, selon lui, c'est ce style terre à terre qui convient aux simples; cette nourriture ne convient pas à des auditeurs plus avancés, et ce serait pour eux un dangereux régime. Aujourd'hui il ne faudrait plus citer l'ancienne loi et y puiser des comparaisons; il ne faudrait plus nous représenter le pontife sacrifiant et priant avec des cris et des supplications. Voyez comme tout cela est devenu pour nous un objet de dédain; mais alors c'était pour les Hébreux une nourriture qu'ils ne dédaignaient pas. Oui : la parole de Dieu est bien une nourriture qui soutient l'âme. Ecoutez plutôt le Prophète et l'apôtre : « Je ferai en sorte qu'ils soient non pas « affamés de pain, non pas altérés d'eau, mais affa« més de la parole de Dieu. (Amos, VIII, 11.) Je « vous ai donné à boire du lait, au lieu de vous « donner une nourriture solide ». (I Cor. III, 2.) Il n'a pas dit : Je vous ai nourris, montrant par là que ce n'est pas une nourriture solide qu'il leur a donnée, mais qu'il les a nourris comme des enfants qui ne peuvent encore manger du pain; car le breuvage des enfants est leur unique nourriture. Il n'a pas parlé de leurs besoins; mais il a dit : « Vous êtes faits pour vous nourrir de lait, et « non d'aliments solides »; c'est-à-dire : C'est vous qui l'avez voulu; c'est vous qui vous êtes réduits vous-mêmes à cette extrémité, à cette nécessité. — « Car quiconque n'est nourri que de lait, est in« capable d'entendre le langage de la justice; car « il n'est encore qu'un enfant (13) ».

Ce langage de la justice, quel est-il? Je crois qu'il entend par là un plan de vie conforme à la

vertu, et c'est ce que voulait dire le Christ, quand il s'exprimait ainsi : « Si votre justice n'est pas « plus abondante que celle des scribes et des pha« risiens ». (Matth. v, 20.) C'est ce que l'apôtre lui-même veut dire par ces mots : « Si vous ne con« naissez pas le langage de la justice ». Cela signifie : Si vous ne connaissez pas la philosophie d'en-haut, vous ne pouvez pas tendre à la perfection. Peut-être à ses yeux la justice n'est-elle autre chose que le Christ, et la parole élevée et sublime de l'orateur qui parle du Christ. Il les a traités d'esprits faibles et bornés. Pourquoi? Il ne s'est pas expliqué là-dessus. Il leur permet de deviner et il ne veut pas les choquer. Dans son épître aux Galates, au contraire, il a l'air d'être surpris et d'hésiter, et cette forme de style est plus consolante ; elle est d'un homme qui ne s'attend pas au mal. Voyez-vous la différence qui existe entre l'enfance de l'âme et sa perfection? Tâchons donc d'atteindre à cette perfection. Tout enfants, tout jeunes que nous sommes, nous pouvons y atteindre ; ce n'est point ici l'œuvre de la nature, c'est l'œuvre de la vertu. — « La nourriture « solide est pour les parfaits, pour ceux dont l'es« prit, par l'habitude et par l'exercice, s'est accou« tumé à discerner le bien du mal (14) ». Eh quoi? Leurs sens n'étaient-ils pas exercés? Ne savaient-ils pas ce que c'est que le bien, ce que c'est que le mal? C'est que, quand il parle de discerner le bien et le mal, il ne parle pas de ce discernement appliqué aux choses ordinaires de la vie. Ce discernement-là, le premier venu en est capable ; saint Paul parle ici de ce discernement qui distingue les hautes et sublimes doctrines des croyances fausses et abjectes. Le petit enfant ne sait pas distinguer les aliments bons ou mauvais, souvent il avale de la poussière, il prend une nourriture malsaine, il agit en tout sans discernement. Il n'en est pas ainsi de l'homme fait. Oui : ce sont des enfants, ces hommes qui croient sans réfléchir à tout ce qu'on leur dit, qui prêtent indifféremment l'oreille à tous les discours ; saint Paul reproche ici à ses auditeurs de tourner à tout vent, de prêter l'oreille tantôt à l'un, tantôt à l'autre. C'est ce qu'il finit par faire entendre, lorsqu'il dit : « Ne « vous laissez pas séduire par toutes sortes de « doctrines étranges ». Et il sous-entend : « Si « vous voulez distinguer le bien du mal »; car c'est le palais qui juge des mets, et c'est l'âme qui juge des paroles.

4. Et nous aussi, instruisons-nous. En apprenant que cet homme n'est ni gentil, ni juif, n'allez pas en conclure qu'il est chrétien. Car les manichéens et les hérétiques de toutes sortes ont pris le masque du christianisme pour tromper les âmes simples. Mais, si nous sommes exercés à distinguer le bien du mal, nous pourrons appliquer ici notre discernement. Or quels moyens avons-nous de nous exercer? Nous n'avons qu'à écouter sans cesse la parole de Dieu, et qu'à nous fortifier dans la connaissance de l'Ecriture sainte. Quand nous vous aurons mis devant les yeux l'égarement de ces hérétiques, quand aujourd'hui vous aurez entendu parler de leurs erreurs, quand demain vous serez convaincu de la fausseté de leurs doctrines, il ne vous restera plus rien à apprendre, il ne vous restera plus rien à connaître, et si aujourd'hui vous ne comprenez pas, vous comprendrez demain. « Ceux », dit-il, « dont les sens sont exer« cés ». Voyez-vous comme nos oreilles doivent s'habituer à ces enseignements divins, pour se refuser à entendre des doctrines étrangères? « Nous « devons être exercés », dit l'apôtre, « à discerner « le bien et le mal »; c'est-à-dire, que nous devons être habiles à distinguer l'un de l'autre. L'un ne croit pas à la résurrection ; l'autre ne croit pas à la vie future ; un autre dit qu'il y a un autre Dieu ; un autre dit que Jésus-Christ tire son principe de Marie. Voyez comme tous ces hérétiques sont tombés dans l'erreur, faute de garder une juste mesure. Les uns ont été trop loin; les autres se sont arrêtés en route. En voulez-vous un exemple? C'est Marcion qui a donné le signal de l'hérésie. Il a introduit un autre Dieu qui n'existe pas, il est allé trop loin. Voici venir après lui Sabellius qui prétend que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'une seule et même personne. Puis c'est l'hérésie de Marcellus et de Photin qui prêchent la même doctrine. Puis c'est l'hérésie de Paul de Samosate qui avance que Dieu n'a commencé à exister qu'en sortant du sein de Marie. C'est ensuite l'hérésie des manichéens, qui vient après toutes les autres. Et puis c'est Arius; et puis ce sont d'autres hérésies encore.

C'est pour cela que nous avons reçu la foi ; c'est afin que nous ne soyons pas obligés de nous jeter dans ces hérésies sans nombre ; c'est afin que nous n'en soyons pas le jouet et les victimes ; c'est afin que nous regardions comme faux tout ce qu'on pourrait ajouter ou retrancher aux articles de la foi. Ceux qui admettent les mesures légales ne sont pas obligés de recourir laborieusement à une foule de poids et de mesures arbitraires ; ils veulent que l'on s'en tienne aux mesures établies; il en est de même pour nos dogmes. Mais on ne veut pas faire attention aux saintes Ecritures. Si nous y faisions attention, non-seulement nous ne tomberions point dans l'erreur, mais nous délivrerions les hommes abusés et nous les tirerions du péril. Un brave soldat, en effet, n'est pas bon pour lui seul ; il sait défendre le camarade qui est près de lui et le soustraire aux coups de l'ennemi. Mais aujourd'hui on ne connaît pas les saintes Ecritures, malgré toutes les précautions prises par le Saint-Esprit pour que ce dépôt fût conservé. Remontez jusqu'aux premiers temps, et apprenez à connaître l'ineffable bonté de Dieu. C'est lui qui a inspiré Moïse, qui a fait graver ses commandements sur les tables de la loi, qui l'a retenu à cet effet quarante jours sur la montagne, qui l'y a retenu quarante jours encore pour publier sa loi. (Exod. XXXII.) Puis il a envoyé des prophètes qui ont subi des épreuves sans nombre. Voilà la guerre allumée, les prophètes morts, les livres brûlés! Dieu inspire un autre législateur admirable, Esdras, pour exposer sa loi et pour en rassembler les débris. Puis il l'a fait interpréter par les Septante.

Le Christ arrive, il prend les tablettes de la loi, les apôtres vont la publier partout. Le Christ fait

des signes et des miracles. Qu'arrive-t-il ensuite? Après tant de soins, tant de précautions, les apôtres, à leur tour, se mettent à l'œuvre, comme dit Paul : « Toutes ces choses ont été écrites pour « notre instruction, à nous autres, qui nous trou- « vons à la fin des siècles ». (I Cor. x, 11.) Et le Christ disait : « Vous vous trompez, parce que « vous ne connaissez pas les Ecritures ». (Matth. xxii, 29.) Et Paul disait encore : « C'est dans notre « résignation et dans les paroles consolantes des « saintes Ecritures que nous avons confiance » (Rom. xv, 4); et ailleurs : « L'Ecriture sainte, ce « livre si utile, est d'un bout à l'autre une inspi- « ration divine. (II Tim. iii, 16.) Que la parole du « Christ habite en vous et remplisse vos âmes ». (Col. iii, 16.) Et le Prophète dit : « Il méditera la « loi, nuit et jour ». (Ps. i, 2.) Et il dit ailleurs : « Ne vous lassez pas d'expliquer la loi de l'Etre « suprême ». (Ecclés. ix, 23.) Et il dit encore : « Que « vos paroles sont douces pour mon palais ! » (Il ne dit pas : pour mes oreilles, mais « pour mon pa- « lais). Je les trouve plus douces que le miel ». (Ps. xviii, 11.) Et Moïse dit aussi : « Méditez les « saintes Ecritures, en vous levant, en vous repo- « sant, en vous couchant ». (Deut. vi, 7.) C'est ce que dit encore saint Paul dans son épître à Timothée : « Appesantissez-vous sur les saintes Ecri- « tures et méditez-les ». (I Tim. iv, 15.) On pourrait s'étendre à l'infini sur ce chapitre. Et après tout cela pourtant, il y a des gens qui n'ont pas la moindre idée de l'Ecriture sainte. Aussi ne connaissons-nous ni les saines doctrines, ni la justice, ni notre intérêt. Pourtant si l'on veut connaître l'art militaire, il faut en apprendre les règles. Si l'on veut connaître la politique, la science du forgeron ou toute autre, il faut apprendre. Eh bien ! pour acquérir la science qui nous occupe, on ne fait rien de semblable, et cependant il faut bien des veilles pour l'acquérir. Si vous voulez le savoir, écoutez cette parole du Prophète : « Venez, mes enfants, écoutez-moi, et « je vous enseignerai la crainte de Dieu ». (Ps. xxxiii, 12, 14.) La crainte de Dieu est donc une chose qui s'apprend. Puis il est dit : « Quel est « l'homme qui veut vivre? » vivre de la vie d'en-haut. Et ailleurs : « Ne souillez point votre lan- « gue; que vos lèvres ne laissent point échapper « de paroles perfides; détournez-vous du mal et « faites le bien; recherchez la paix ». Savez-vous quel est le prophète, l'historien, l'apôtre ou l'évangéliste qui a dit cela? Je crois que, parmi vous, il en est peu qui le sachent; et ces quelques hommes qui le savent seraient à leur tour en défaut, si je leur citais un autre passage. Tenez, voici la même pensée exprimée en d'autres termes : « Lavez vos « souillures, soyez purs, faites disparaître de de- « vant mes yeux cette perversité que j'aperçois « dans vos âmes; apprenez à faire le bien; re- « cherchez la justice : ne souillez point votre « langue et faites le bien; oui, apprenez à faire le « bien ». (Is. i, 16, 17.) Voyez-vous comme la vertu a besoin d'être enseignée? Plus haut, nous lisons : « Je vous enseignerai la crainte de Dieu ». Ici nous lisons : « Apprenez à faire le bien ».

Savez-vous d'où ces paroles sont tirées? Peu d'entre vous le savent, à ce que je crois. Et pourtant voilà des choses que nous vous lisons deux ou trois fois par semaine. Et, quand le lecteur arrive, il commence par citer le livre dont il cite un fragment : c'est tiré de tel Prophète, de tel apôtre, de tel évangéliste. Il vous le dit, pour vous faire mieux remarquer et retenir le passage, pour que vous en connaissiez la lettre, l'esprit et l'auteur. Mais toutes ces attentions sont peine perdue; vous ne pensez qu'à la vie présente, sans tenir aucun compte des choses spirituelles. Voilà pourquoi les événements même de cette vie présente ne sont pas conformes à ce que vous souhaitez; voilà pourquoi vous trouvez tant d'écueils sous vos pas. Le Christ ne dit-il pas : « Demandez le royaume « de Dieu et vous obtiendrez avec lui tout le « reste » (Matth. vi, 33); c'est-à-dire, que nous obtiendrons tout le reste par-dessus le marché. Mais nous intervertissons cet ordre; c'est la terre que nous cherchons, et avec elle, tous les biens terrestres, comme si les autres nous devaient être donnés par surcroît. Aussi n'avons-nous ni les uns ni les autres. Revenons donc enfin à la raison et désirons les biens à venir; avec eux, les autres nous arriveront. Car, lorsqu'on recherche les choses de Dieu, on obtient aussi nécessairement les biens terrestres, s'il faut en croire la vérité éternelle dont ce sont là les paroles. Recherchons donc les choses de Dieu, pour ne pas tout perdre. Dieu peut nous toucher et nous rendre meilleurs, par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

HOMÉLIE IX.

QUITTANT DONC LES INSTRUCTIONS QUE L'ON DONNE A CEUX QUI NE FONT QUE COMMENCER A CROIRE EN JÉSUS-CHRIST, PASSONS A CE QU'IL Y A DE PLUS PARFAIT, SANS NOUS ARRÊTER A ÉTABLIR DE NOUVEAU CE QUI N'EST QUE LE FONDEMENT DE LA RELIGION, LA PÉNITENCE DES ŒUVRES MORTES, LA FOI EN DIEU, ET CE QU'ON ENSEIGNE TOUCHANT LES BAPTÊMES, L'IMPOSITION DES MAINS, LA RÉSURRECTION DES MORTS ET LE JUGEMENT ÉTERNEL. ET C'EST CE QUE NOUS FERONS, SI DIEU LE PERMET. (VI, 1, 2, 3, JUSQU'A 6.)

Analyse.

1. Avant d'aller plus loin, il faut être bien convaincu des vérités fondamentales de la religion.
2. La foi ferme et sincère conduit à la vie parfaite.
3. Le baptême ne peut être conféré deux fois.

4. A défaut d'un second baptême qui ne peut être conféré, la pénitence est pour nous un moyen de salut. Mais la pénitence, afin de porter ses fruits, doit être accompagnée de la contrition parfaite, du pardon et de l'oubli des injures, et surtout de la charité et de l'aumône.

5. Effets de la pénitence. — La gloire de saint Paul comparée aux vanités de ce monde.

1. Vous avez vu comme il reproche aux Hébreux de vouloir qu'on leur dise toujours la même chose. Et il a raison. Depuis le temps qu'on vous instruit, dit-il, vous devriez être passés maîtres et vous avez encore besoin d'apprendre les principes de la religion. Et vous aussi, j'ai bien peur que vous ne méritiez ce reproche; j'ai bien peur, moi aussi, d'être obligé de vous dire que, lorsque vous devriez être des maîtres, vous n'êtes même pas encore des disciples. Il faut toujours vous répéter la même chose, et vous avez toujours l'air de ne pas entendre. Vous interroge-t-on, un petit nombre d'entre vous seulement, quelques auditeurs faciles à compter sont en état de répondre, et ce n'est pas là un léger inconvénient; car le maître voudrait aller plus loin; il voudrait aborder quelque grand mystère, et la paresse, la négligence de son auditoire ne le lui permettent pas. Voyez les maîtres d'école. Si la leçon roule toujours sur les mêmes éléments, et si l'enfant ne la retient pas, il faudra toujours revenir sur la même chose et la répéter sans cesse, jusqu'à ce que l'enfant sache bien sa leçon. Car ce serait folie d'aller en avant, quand l'écolier n'est pas encore bien pénétré des principes fondamentaux. Il en est de même dans cette assemblée. Si nos redites perpétuelles ne vous servent à rien, nous serons obligé de revenir sans cesse sur les mêmes matières. Si l'enseignement était pour nous une affaire d'ostentation et de vanité, nous nous verrions forcé de passer, de sauter d'un sujet à un autre, sans faire attention à vous, dans l'unique but de nous attirer vos applaudissements. Mais ce n'est pas là notre ambition et nous ne cherchons que l'intérêt de vos âmes. Nous ne cesserons donc de vous répéter les mêmes préceptes jusqu'à ce que vous ayez bien appris à les pratiquer. Nous aurions pu vous entretenir longtemps de la superstition des gentils, des manichéens, des marcionites; nous aurions pu, avec la grâce de Dieu, porter des coups terribles à nos adversaires, mais ce n'est pas là ce qui doit nous occuper, pour le moment. Quand on a affaire à des auditeurs qui ne savent pas encore que l'avarice est un mal, peut-on passer à autre chose et aborder de grands sujets? Que nous venions à bout de vous persuader ou non, nous vous dirons donc toujours la même chose. Nous craignons seulement qu'en écoutant, sans en profiter, des leçons qui seront toujours les mêmes, vous n'en deveniez que plus coupables. Ce que je dis là ne s'adresse pas à tout le monde. Parmi vous, il en est beaucoup, je le sais, qui m'ont toujours écouté avec fruit et qui pourraient accuser à bon droit ceux dont la lenteur et la négligence est un piége tendu à leurs progrès; mais ce piége, ils n'y tomberont pas. Ces mêmes leçons répétées à ceux qui les savent leur seront utiles, car ce que nous savons déjà, à force d'être entendu, nous touche davantage. Nous savons, par exemple, que la charité est une bonne chose, et que le Christ en a souvent parlé; mais ces vérités et les méditations dont elles sont l'objet, nous frappent toujours davantage, quand nous les aurions entendu répéter mille fois. A plus forte raison nous pouvons aujourd'hui vous dire sans manquer d'à-propos : « Quittant les instructions que l'on donne à ceux « qui ne font que commencer à croire en Jésus-« Christ, passons à ce qu'il y a de plus parfait ». Quelles sont ces instructions premières, l'apôtre nous le dit en ces termes : « Ne nous arrêtons « pas à établir de nouveau ce qui n'est que le fon-« dement de la religion, c'est-à-dire, la pénitence « des œuvres mortes, la foi en Dieu, et ce qu'on « enseigne touchant les baptêmes, l'imposition « des mains, la résurrection des morts et le juge-« ment éternel ».

Si ce sont là des vérités premières, il s'ensuit que le fond de tous nos dogmes, c'est la croyance à la nécessité de la pénitence, c'est la foi venant du Saint-Esprit à la résurrection des morts et au jugement éternel. Voilà le commencement, voilà les premières vérités que l'on apprend, alors que la vie n'est pas encore parfaite. Pour apprendre à lire, il faut d'abord apprendre les éléments; pour apprendre à être chrétien, les vérités exposées ci-dessus sont celles qu'il faut connaître avant tout et dont il faut être bien convaincu. Si l'on a besoin encore d'être éclairé là-dessus, c'est que la religion du Christ n'est pas bien établie dans notre cœur; car avant tout, ces vérités fondamentales doivent y être fermement assises. Si après avoir été instruit sur le catéchisme, si, après avoir reçu le baptême, on a encore besoin d'affermir sa foi, et d'apprendre à croire à la résurrection, c'est qu'on ne possède pas encore le fond du christianisme, c'est qu'on a besoin d'y être initié. Pour être persuadé que ces articles de foi sont la base du christianisme et que le reste est l'édifice, écoutez ces paroles du maître : « J'ai jeté le fondement, « un autre bâtit dessus. Si l'on élève sur ce fon-« dement un édifice d'or, d'argent, de pierres pré-« cieuses, de bois, de foin, de paille, l'ouvrage de « chacun paraîtra enfin ». (I Cor. III, 10, 12, 13.) Voilà pourquoi l'apôtre disait : « Ne nous arrêtons « pas à établir de nouveau ce qui est le fonde-« ment de la religion, la pénitence des œuvres « mortes ».

2. Mais que signifient ces mots : « Passons à ce « qu'il y a de plus parfait? » Il veut dire : Elevons-nous jusqu'au faîte; atteignons à la perfection, dans notre vie. L'A est la première lettre de l'alphabet; l'édifice repose en entier sur ses fondements : ainsi la pureté de la vie repose sur une foi sincère. Sans la foi, on ne peut être chrétien; sans les fondements, on ne peut bâtir; sans la connaissance de l'alphabet, on ne peut être grammairien. Mais si l'on s'arrête aux éléments, si l'on s'arrête à la base, sans arriver à l'édifice, où sera le progrès? Eh bien! il en sera de même pour nous autres chrétiens : si nous nous arrêtons aux principes de la foi, nous n'arriverons jamais à la perfection. Et n'allez pas croire que l'on rabaisse

la foi, en lui donnant le nom d'élément; c'est là précisément qu'est sa toute-puissance. Lorsque l'apôtre dit : « Quand on est à la mamelle, on ne « connaît pas encore le langage de la justice, car « on n'est qu'un enfant », il n'appelle pas la foi le lait de la justice; mais, selon lui, douter des premières vérités de la religion, est le propre d'un esprit faible qui a encore besoin de leçons. Ces vérités sont la droite raison elle-même, et nous appelons parfait l'homme qui a la foi et dont la vie est droite. Si maintenant on a une certaine foi qui ne vous empêche pas de commettre des crimes, de douter et d'outrager la doctrine du Christ, on méritera le nom d'enfant; car ce sera rétrograder jusqu'aux éléments. Quand donc nous persisterions dans la foi pendant mille ans, si notre foi n'est pas ferme et stable, nous serons toujours des enfants; car notre vie ne sera pas conforme à notre foi; car nous serons toujours arrêtés aux bases de l'édifice.

Or ce que l'apôtre reprend chez les Hébreux, c'est leur genre de vie, c'est leur foi vacillante, c'est le besoin qu'ils ont d'établir un fondement de pénitence par des œuvres mortes; car l'homme qui passe d'une chose à une autre, qui laisse ceci de côté pour s'attacher à cela, doit nécessairement condamner ce qu'il rejette; il doit s'en détacher pour passer à un autre objet. Si, après cela, il revient toujours au premier principe, objet de ses rebuts, quand donc arrivera-t-il au second? — Et la loi? La loi, nous l'avons condamnée et nous y sommes revenus. Ce n'est pas là changer : car avec la foi, nous avons encore la loi. « Détruisons-« nous donc la loi par la foi? » dit l'apôtre. « A « Dieu ne plaise! nous l'établissons au contraire ». (Rom. III, 31.) Le changement dont il était question était le changement du mal en bien. Pour passer dans le camp de la vertu en effet, il faut commencer par condamner le vice. La pénitence n'avait pas le pouvoir de purifier les convertis voilà pourquoi ils se faisaient baptiser aussitôt après, afin d'obtenir par la grâce du Christ ce qu'ils ne pouvaient obtenir par eux-mêmes. La pénitence ne suffit donc point à la purification; il faut y joindre le baptême. C'est pourquoi on mène encore au baptême le nouveau converti qui a déjà accusé ses péchés.

Mais que signifient ces mots : « Ce qu'on en-« seigne touchant les baptêmes? » Saint Paul ne veut pas dire par là qu'il y a plusieurs baptêmes; il n'y en a qu'un seul. Pourquoi donc parle-t-il au pluriel? C'est qu'il avait dit : « Ne nous arrêtons « pas à établir de nouveau ce qui n'est que le fon-« dement de la religion, c'est-à-dire la pénitence». Et s'il avait passé son temps à leur donner un nouveau baptême, à les instruire encore sur le catéchisme, à leur tracer encore leur ligne de conduite, il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne restassent toujours imparfaits. « L'imposition des mains ». C'est ainsi en effet qu'ils recevaient le Saint-Esprit. « Paul leur imposa les mains, et l'Esprit-Saint des-« cendit sur eux ». (Act. XIX, 6.) « Et la résurrec-« tion des morts ». C'est là un dogme dont il est fait mention dans le baptême et dans le Symbole « Et le jugement éternel ». Pourquoi ces paroles? C'est que probablement leur foi était vacillante, c'est qu'ils menaient une vie coupable et dissolue. C'est pourquoi il leur dit : Veillez sur vous. Il dissipe leur indolence; il éveille leur attention. Ils n'ont pas le droit de dire : Si nous menons une vie dissolue et négligente, nous en serons quittes pour recevoir un nouveau baptême, pour apprendre encore le catéchisme, pour recevoir encore le Saint-Esprit. Ils ne peuvent pas dire : Si nous abandonnons la foi, nous en serons quittes pour laver nos péchés dans le baptême, et nous serons aussi avancés qu'auparavant. Erreur, dit l'apôtre! « Il est impossible que ceux qui ont été une fois « éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont « été rendus participants du Saint-Esprit, qui ont « goûté la parole de Dieu et l'espérance des gran-« deurs du siècle à venir et qui, après cela, sont « tombés, se renouvellent par la pénitence, parce « qu'autant qu'il est en eux, ils crucifient de nou-« veau le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie (4-6)». Remarquez ce début qui est bien fait pour les couvrir de honte et pour les retenir. « Il est im-« possible », dit-il, c'est-à-dire : Ne vous attendez pas à ce qui ne peut pas arriver. Il n'a pas dit : Il ne convient pas, il n'est pas avantageux, il n'est pas permis. Il a dit : « Il est impossible ». Il a voulu leur faire comprendre qu'après avoir été éclairés, c'est-à-dire baptisés une fois pour toutes, ils devaient désespérer de l'être une seconde fois.

3. « Qui ont goûté le don du ciel », ajoute-t-il, c'est-à-dire la rémission des péchés, « qui ont été « rendus participants de l'Esprit-Saint et qui ont « été nourris de la parole de Dieu ». Il est ici question de la doctrine. — « Et de l'espérance des « grandeurs du siècle à venir ». Quelles sont ces grandeurs? Le don des miracles, les gages donnés par le Saint-Esprit. — « Et qui après cela sont « tombés, se renouvellent par la pénitence, parce « qu'autant qu'il est en eux, ils crucifient le Fils « de Dieu et l'exposent à l'ignominie ». — « Se re-« nouvellent par la pénitence ». Eh quoi! Faut-il qu'ils renoncent à la pénitence? non pas à toute pénitence, à Dieu ne plaise! mais au renouvellement qui a lieu par le baptême; car l'apôtre ne s'est pas borné à dire : « Il est impossible qu'ils se « renouvellent par la pénitence », mais il a ajouté : « Parce qu'ils crucifient encore une fois le Fils de « Dieu». — « Se renouveler », signifie devenir un nouvel homme, et il n'y a que le baptême qui puisse opérer ce miracle. « Ta jeunesse », dit le psalmiste, « se renouvellera comme celle de l'aigle ».

La pénitence a pour effet de nous faire dépouiller le vieil homme et de faire des hommes nouveaux de ceux qui étaient retombés dans leurs anciens péchés; mais elle ne peut rendre à l'homme ce premier éclat qui est uniquement l'ouvrage de la grâce. « Parce qu'ils crucifient de nouveau le « Fils de Dieu », dit-il, et « parce qu'ils l'exposent « à l'ignominie ». C'est que le baptême est une croix, dit-il : Grâce à lui, » le vieil homme se « trouve crucifié. Nous mourons, comme le Christ « est mort. Par le baptême, nous avons été ense-« velis avec le Christ ». Si donc il est impossible que le Christ soit crucifié de nouveau, il est impossible que nous recevions un nouveau baptême,

Car s'il est dit que la mort ne prévaudra plus contre lui, s'il est ressuscité, si cette résurrection l'a rendu plus puissant que la mort, s'il a triomphé et terrassé la mort par la mort même, et si, après tout cela, il est crucifié de nouveau, tout ce qu'on vient de dire n'est qu'un tissu de fables ridicules. Celui qui reçoit un nouveau baptême crucifie de nouveau le Christ. Le Christ est mort sur la croix : et nous mourons dans le baptême, non à la chair, mais au péché. Il y a là deux genres de mort différents ; le Christ meurt à la chair et nous au péché. Par le baptême, le vieil homme qui était en nous est enseveli, et c'est un nouvel homme qui ressuscite comme Jésus-Christ est ressuscité après sa mort. Si donc un second baptême est nécessaire, une seconde mort est nécessaire aussi ; car le baptême n'est rien autre chose que la mort du vieil homme et la création d'un homme nouveau dans celui qui est baptisé. L'expression « parce que nous crucifions de nouveau » est belle. Car ces hommes déchus dont il parle, oublieux de la grâce qu'ils ont reçue autrefois, mènent une vie lâche et dissolue, et se conduisent en tout point, comme s'il y avait un nouveau baptême. Il faut donc ici faire bien attention. « Ce don du ciel qu'ils « ont goûté », c'est la rémission des péchés. Il n'appartient qu'à Dieu d'accorder ce don. C'est une grâce qu'il nous fait une fois dans le baptême. « Mais quoi ? Demeurerons-nous dans le péché, « pour donner lieu à une surabondance de grâce ? « à Dieu ne plaise ! » (Rom. VI, 1, 2.) Si, pour être sauvés, il nous faut toujours la grâce, nous ne serons jamais vertueux. Puisque nous sommes si lâches et si négligents, quand la grâce du baptême n'est conférée qu'une fois, comment pourrions-nous renoncer à nos péchés, si nous savions que nous pouvons encore laver cette tache ? Nous n'y renoncerions pas, j'en suis bien sûr.

Saint Paul énumère ici une foule de dons qui viennent de Dieu. Si vous voulez comprendre, écoutez bien : Pécheur, dit-il, Dieu a daigné vous accorder la rémission la plus éclatante. Celui qui était plongé dans les ténèbres, celui qui était l'ennemi déclaré de Dieu, celui dont Dieu s'était détourné avec horreur, celui qui était perdu, celui-là a été tout à coup éclairé, jugé digne de la grâce du Saint-Esprit, des dons célestes, de l'adoption divine, du royaume des cieux, d'autres faveurs encore, de l'initiation à de saints mystères, et tout cela ne l'a pas rendu meilleur. Après avoir obtenu le don du salut et s'être vu honoré, comme s'il s'était distingué par sa vertu, le voilà en état de perdition. Comment donc pourrait-il recevoir encore le baptême ? C'est impossible, et l'apôtre établit cette impossibilité sur deux raisons dont la dernière est la plus forte. Ces raisons quelles sont-elles ? C'est d'abord l'indignité de l'homme qui a abusé de tous les dons que Dieu a daigné lui faire. Un pareil homme ne mérite pas de se renouveler par la pénitence. C'est ensuite que le Christ ne peut être crucifié une seconde fois : car ce serait l'exposer à l'ignominie. Il n'y a donc pas, non il n'y a pas de second baptême. Autrement, il y en aurait aussi un second, un troisième, un quatrième ; car le premier se trouve dissous par le second, le second par le troisième et ainsi de suite à l'infini. « Qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu « et de l'espoir des grandeurs du siècle à venir ». Il n'explique pas ces paroles ; mais c'est comme s'il disait : Vivre comme les anges, se passer des biens de ce monde, savoir que Dieu, en nous adoptant, nous accorde les biens du siècle à venir, avoir en perspective ces sanctuaires où nous serons admis un jour, voilà les fruits du Saint-Esprit et de ses leçons ! Mais quelles sont ces grandeurs du siècle à venir ? C'est la vie éternelle, la vie angélique. Le Saint-Esprit, en nous donnant la foi, nous a déjà donné un avant-goût de tous ces biens. Maintenant, je vous le demande : si l'on vous introduisait dans le palais d'un souverain, si l'on vous confiait toutes les richesses qu'il renferme, et si vous les perdiez, vous les confierait-on de nouveau ?

4. Eh quoi ! dira-t-on, est-ce qu'il n'y a plus de pénitence possible ? Il y en a une, mais ce n'est plus celle du baptême. Cette sorte de pénitence est cependant très-efficace ; elle peut délivrer du fardeau de ses péchés l'homme qui est plongé dans le péché ; elle peut ramener au port celui-là même qui est au fond de l'abîme. Cette vérité est prouvée en maint passage. « Est-ce que celui qui tombe, » ne peut pas se relever ? Est-ce que l'homme qui « tourne le dos à Dieu ne peut pas se retourner « vers lui ? » (Jérém. VIII, 4.) Le Christ, si nous voulons, peut encore se former en nous : Entendez-vous Paul qui vous dit : « Mes petits enfants, « pour qui je sens de nouveau les douleurs de « l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé « en vous ? » (Gal. IV, 19.) Or pour cela, il n'y a qu'une condition à remplir : c'est que la pénitence entre dans nos âmes. Voyez en effet comme Dieu est bon et clément. Nous méritions, dans le principe, toutes sortes de châtiments, pour avoir, malgré les lumières de la loi naturelle et mille faveurs divines, ignoré Dieu et mené une vie impure et immonde. Et Dieu, loin de nous punir, nous a comblés de biens, comme si nous avions fait les actions les plus grandes et les plus belles.

Nous avons encore failli et, loin de nous punir, il nous a apporté un remède à nos maux, la pénitence qui suffit pour détruire et effacer tous nos péchés, pourvu que nous connaissions bien la nature de ce remède et la manière dont il faut l'appliquer. Il faut d'abord nous condamner nous-mêmes et confesser tous nos péchés. « Je vous ai « fait connaître mes fautes et je n'ai pas caché mes « péchés. Je déclarerai hautement, et en m'accu- « sant moi-même, mon impiété au Seigneur, « et vous m'avez pardonné mon impiété ». (Ps. XXXI, 56.) « Commencez par avouer vos péchés, « pour qu'on vous les pardonne ». (Isaïe, XLIII, 26.) « Le juste commence par s'accuser lui-même ». (Prov. XVIII, 17.) Il faut, en second lieu, nous humilier profondément ; car il y a là comme une chaîne d'or dont le premier anneau amène tous les autres. Une bonne confession amène l'humilité ; car, lorsqu'on réfléchit sérieusement à ses fautes, on ne peut s'empêcher d'être humilié. Mais l'humilité ne suffit pas ; il faut ressentir ce qu'éprouvait le saint roi David, quand il disait : « Purifiez mon cœur, ô mon Dieu » ; et lorsqu'il

disait encore : « Dieu ne dédaignera pas la prière « d'un cœur contrit et humilié » (Ps. L, 12, 19), car le pécheur contrit ne s'élève pas lui-même. Loin d'être aggressif, il est prêt à tout supporter. Oui : tel est l'effet de la contrition : l'âme ne se révolte ni contre l'outrage, ni contre les mauvais traitements; l'âme ne s'éveille plus pour la vengeance. Après s'être humilié, il faut prier avec ardeur, il faut verser, nuit et jour, des larmes abondantes : « Toutes les nuits », dit le Psalmiste, « j'arroserai mon lit de mes larmes ». (Ps. VI, 7.) « Je dévorais la cendre comme le pain, et mes « larmes se mêlaient à mon breuvage ». (Ps. CI, 10.) A la prière, il faut joindre l'aumône. C'est l'aumône qui fait produire au remède de la pénitence son plein et entier effet. Les remèdes ordonnés par les médecins se composent souvent de certaines plantes, parmi lesquelles il y en a une qui est plus salutaire que toutes les autres. Il en est ainsi du remède de la pénitence. Parmi les ingrédients qui le composent, il se trouve une plante plus efficace que toutes les autres et qui est tout. Cette plante s'appelle l'aumône. Voici les paroles de l'Ecriture sainte : « Faites l'aumône et « vous serez purifiés ». (Luc, XI, 41.) « L'aumône « et la foi sont les deux grands moyens de purifi« cation ». (Tob. IV, 11.) L'eau éteint le feu et la flamme ; l'aumône étouffe le péché. (Ecclés. III, 33.) Nous devons, outre cela, bannir de notre cœur la colère et les sentiments de vengeance ; nous devons pardonner à tout le monde. « Eh quoi ! » dit l'Ecclésiaste, « l'homme veut que le Seigneur « le guérisse et il garde sa colère contre son sem« blable ! » (Ecclés. XXVIII, 3.) « Pardonnez », dit saint Matthieu, « pour que l'on vous pardonne ». (Matth. VI, 14.) Il faut travailler en outre à la conversion de ses frères. « Allez », est-il dit, « et convertis« sez vos frères » (Luc, XXII, 52), afin que vos péchés vous soient remis. Il faut se conduire convenablement envers les prêtres. « L'un d'entre eux « pèche-t-il, il faut lui pardonner ». (Jac. V, 15.) Il faut défendre et protéger les opprimés, se garder de la colère, se montrer en tout calme et modéré.

5. Eh bien ! avant de connaître quel est le pouvoir de la pénitence pour effacer nos péchés, n'étiez-vous pas inquiets, à l'idée qu'il ne pouvait y avoir deux baptêmes et que vous n'aviez plus rien à espérer ? Mais aujourd'hui que vous connaissez les moyens de faire une bonne pénitence et d'obtenir la rémission de vos péchés, aujourd'hui que vous voyez dans la pénitence, si elle est ce qu'elle doit être, une planche de salut, comment obtenir votre pardon, si vous ne vous souvenez même pas de vos fautes ? Si vous y songez, en effet, votre tâche est accomplie. Quand on a dépassé le seuil, on est dans la maison, de même quand on repasse ses fautes en soi-même, quand on fait, chaque jour, son examen de conscience, on parvient à s'en corriger. Mais si l'on se borne à dire : J'ai péché, sans penser aux diverses espèces de péchés que l'on a commis ; si l'on ne se dit pas : j'ai péché de telle et telle manière, on ne se corrigera jamais. On se confessera toujours et l'on ne songera jamais à s'amender. Commençons, entrons dans la voie de la pénitence et tout ira de soi-même. Ce qu'il y a de difficile, c'est de commencer. Jetons les bases de l'édifice ; le reste ira tout seul.

Commençons donc, je vous en prie : prions avec instance, pleurons sans cesse ou gémissons. Le moindre signe de repentir porte ses fruits. « J'ai vu », dit l'Ecriture, « j'ai vu l'affliction du « pécheur ; il marchait tristement et je lui ai aplani « la voie ». (Isaïe, LVII, 17.) Ayons tous recours à l'aumône, au pardon, à l'oubli des injures, et renonçons à la vengeance, afin d'humilier nos âmes. Si nous ne perdons pas de vue nos péchés, les biens extérieurs ne pourront jamais enfler nos âmes. Les richesses, la puissance, le rang suprême, les dignités, les honneurs n'auront sur nous aucune influence ; quand nous serions assis sur un char royal, nous gémirons toujours avec amertume. Le bienheureux David aussi était roi et il disait : « J'arroserai, chaque nuit, mon lit de mes « larmes ». (Ps. VI, 6.) La pourpre et le diadème ne gâtèrent point son cœur et ne lui donnèrent pas d'orgueil. Il n'oubliait pas qu'il était homme et, comme il avait la contrition, il se lamentait. Les choses humaines, en effet, ne sont que cendre et poussière ; c'est une poussière que le vent dissipe ; c'est une ombre, une fumée ; c'est la feuille qui est le jouet d'un souffle, c'est une fleur, un songe, un bruit qui passe, un air léger qui s'évanouit au hasard ; c'est la plume sans consistance qui s'envole ; c'est l'eau qui s'écoule ; c'est moins que tout cela... Qu'est-ce qu'il y a de grand ici-bas, je vous le demande ? Quelle est la dignité qui vous éblouit ? Est-ce la dignité consulaire, cette dignité qui, dans l'opinion du vulgaire, est le degré suprême de la grandeur ? Mais l'homme qui s'est trouvé revêtu d'une dignité aussi éclatante, l'homme qui s'est attiré tant d'admirateurs, n'est pas plus avancé que celui qui n'est pas consul. Ils sont égaux devant la mort; encore un peu de temps, et tous les deux ne seront plus. Répondez : combien de temps a duré cette splendeur ? Deux jours, l'espace d'un songe. Mais, me direz-vous, un songe n'est qu'un songe. Eh bien ! ce qui se passe ici-bas, en plein jour, n'est-ce pas un songe aussi ? Pourquoi donner un autre nom à ces événements ? Quand le jour paraît, le songe rentre dans le néant ; une fois la nuit venue, ces grands événements du jour ne sont plus rien. Eh bien ! le jour et la nuit ne se partagent-ils point la durée par égales portions ? Si donc ces agréables rêves d'une nuit ne laissent pas de trace pendant le jour, comment les événements de la journée laisseraient-ils pendant la nuit une impression de plaisir ? Vous avez été consul, et moi aussi. La différence entre nous, c'est que vous avez été consul, pendant le jour, et moi pendant la nuit. Qu'en résulte-t-il ? C'est que vous n'êtes pas plus avancé que moi.

Mais, direz-vous peut-être, ce nom de consul que l'on vous donne en réalité ne résonne-t-il pas à vos oreilles avec plus de douceur, et n'a-t-il pas tous les charmes de la renommée ? Eh quoi ! car je veux faire une supposition et m'expliquer plus clairement, une fois que j'aurai dit : Un tel est consul, une fois que je lui aurai donné ce nom, n'est-

ce pas là un mot qui s'envole aussitôt qu'on le prononce? Et certes, la chose a le même sort que le mot. Le consul ne fait que paraître, et il n'est déjà plus. Donnons à ce dignitaire un ou deux ans, trois ou quatre ans, pour rester consul... c'est bien assez. Car où trouver des hommes qui aient été consuls pendant dix ans? Mais il n'en est pas ainsi de Paul. Tant qu'il a vécu, sa splendeur n'a pas été cette splendeur éphémère qui brille un ou deux jours, qui s'éclipse au bout de dix, de vingt ou de trente jours, qui s'efface au bout de dix ans, de vingt ans ou de trente ans. Quatre cents ans ont déjà passé sur sa cendre, et aujourd'hui il est plus illustre encore et bien plus illustre que de son vivant. Et je ne parle ici que de sa gloire terrestre; car la gloire dont il est revêtu dans les cieux, quelle bouche pourrait l'exprimer? Aspirons donc, je vous en prie, à cette gloire céleste; tâchons de l'obtenir; car c'est la seule gloire véritable. Laissons de côté les biens de cette vie, pour trouver grâce et miséricorde devant Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance et adoration, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

LORSQU'UNE TERRE, SOUVENT ARROSÉE PAR LA PLUIE, PRODUIT DES HERBAGES UTILES A CEUX QUI LA CULTIVENT, ELLE REÇOIT LA BÉNÉDICTION DE DIEU; MAIS QUAND ELLE NE JETTE QUE DES ÉPINES ET DES RONCES, C'EST UNE TERRE RÉPROUVÉE QUI EST MENACÉE DE LA MALÉDICTION DU SEIGNEUR, ET A LAQUELLE IL FINIT PAR METTRE LE FEU. (VI, 7, 8, JUSQU'A 12.)

Analyse.

1. La terre dont il est question dans le septième et dans le huitième verset du chapitre VI, c'est l'âme humaine; la pluie, c'est la doctrine céleste. — La crainte du Seigneur ne doit pas abandonner nos âmes.
2. En méditant les paroles du verset 8, on voit que Dieu laisse jusqu'à la fin la porte du salut ouverte au repentir, et que c'est à la persistance dans le mal qu'il réserve ses terribles châtiments.
3. Paul, en parlant aux Hébreux, sait mêler, dans de justes proportions, l'éloge et le blâme. Il rappelle aux Hébreux leur passé; il leur cite l'exemple d'Abraham.
4. La charité du chrétien ne doit avoir rien de mesquin ni d'étroit. — Elle doit s'étendre aux laïques comme aux religieux, aux païens comme aux fidèles. — Il serait honteux pour lui de rester, en fait de charité, au-dessous du bon samaritain.

1. Ecoutons avec crainte la parole de Dieu; écoutons-la avec crainte et avec une crainte profonde. « Servez Dieu avec crainte », dit le Psalmiste, « et « réjouissez-vous devant lui avec terreur ». (Ps. II, 11.) Or, si notre joie et notre allégresse doivent être mêlées de terreur, que sera-ce donc quand nous entendrons des paroles, comme celles de ce chapitre, et quel châtiment ne méritons-nous pas si nous écoutons ces paroles sans émotion? Après avoir dit que l'homme devenu pécheur après le baptême, ne peut en recevoir un second et obtenir, par ce second baptême, la rémission de ses péchés, l'apôtre ajoute aussitôt : « Lorsqu'une « terre, souvent arrosée par la pluie produit des « herbages utiles à ceux qui la cultivent, elle re- « çoit la bénédiction de Dieu. Mais, quand elle ne « jette que des épines et des ronces, c'est une « terre réprouvée qui est menacée de la malédic- « tion du Seigneur, et à laquelle il finit par mettre « le feu ». Tremblez donc, ô mes chers frères. Ces paroles menaçantes ne sont ni celles de saint Paul, ni celles d'un homme; ce sont celles de l'Esprit-Saint, ce sont celles du Christ qui emprunte la voix de l'apôtre. Où trouver ces âmes qui ressemblent à des champs sans épines? Quand nous serions tout à fait purs, il ne faudrait pas encore avoir trop de confiance. Nous devrions toujours craindre, nous devrions toujours trembler de sentir les épines germer dans nos âmes. Mais, quand nous sommes au dedans tout hérissés d'épines et de ronces, d'où nous vient tant de confiance, je vous le demande? Pourquoi tant de paresse et tant de lenteur? Quand on est debout, on doit craindre de tomber. « Que celui qui est « debout prenne garde de tomber, dit saint Paul». (I Cor. X, 12.) A plus forte raison, quand on est tombé, on doit avoir peur de ne plus pouvoir se relever. Si Paul, ce prédicateur de la foi, cet homme juste craint d'être réprouvé (I Cor. IX, 27); nous qui sommes des réprouvés en effet, quel pardon pouvons-nous attendre, quand nous ne craignons pas Dieu, quand nous remplissons nos devoirs de chrétiens par routine et à la légère? Tremblons donc, ô mes chers frères; « car Dieu manifeste sa « colère du haut des cieux ». (Rom. I, 18.) Cette colère éclate non-seulement contre l'impiété, mais contre toute iniquité grande et petite.

Puis saint Paul fait allusion à la bonté de Dieu et à sa clémence. Cette pluie dont il nous parle, c'est la doctrine céleste. Par ce seul mot, il rappelle ce qu'il a dit plus haut : « Vous devriez déjà être des « maîtres ». Dans maints passages de l'Ecriture on rencontre cette comparaison de la doctrine céleste avec une pluie féconde. « J'ordonnerai aux « nuages », dit le Seigneur, « de ne pas laisser « tomber la pluie sur cette vigne ». (Isaïe, V, 6.)

Ailleurs l'amour de la doctrine chrétienne est comparé à la faim et à la soif. (Amos, LV, 11.) Et dans un autre endroit, il est dit encore : « Le fleuve « de Dieu coule à pleins bords ». (Ps. LXIV, 10.) Ces mots « une terre souvent arrosée par la pluie », montrent que les Hébreux ont entendu la parole de Dieu, mais que cette parole a arrosé leurs âmes sans les féconder. Paul semble dire à ses auditeurs : Si vos âmes n'avaient pas été cultivées et arrosées, votre malheur ne serait pas si grand. « Si « je n'étais pas venu », est-il dit, « si je ne leur « avais pas parlé, il n'y aurait pas eu péché de « leur part ». (Jean, XV, 22.) Mais, puisque vous avez reçu en abondance la parole de Dieu, pourquoi ces mauvaises herbes qui ont remplacé les fruits ? « J'attendais des raisins et je trouve des « épines ». (Isaïe, VI, 2.) Vous voyez que dans l'Ecriture, les épines représentent toujours les péchés : « Je me suis tourné et retourné dans « mon malheur, et les épines se sont enfoncées « dans ma chair ». (Ps. XXXI, 4.) C'est que l'épine n'entre pas seulement dans l'âme, elle s'y enfonce. C'est qu'il en est du péché comme de l'épine ; si nous ne l'arrachons en entier de notre âme, le peu qui reste, nous fait souffrir. Que dis-je ? le péché une fois arraché tout entier de notre âme, y laisse de douloureuses cicatrices. Il faut bien des remèdes, il faut un traitement assidu pour opérer la guérison pleine et entière de cette âme blessée et endolorie par le péché. Il ne suffit pas d'extirper le péché, il faut panser et soigner la plaie qu'il a faite. Mais j'ai bien peur que plus encore que les juifs, nous ne devions nous appliquer les paroles de l'apôtre : « Une terre souvent ar« rosée ». Cette parole de Dieu en effet descend sur nous sans cesse, elle imprègne sans cesse nos âmes. Mais, au premier rayon de soleil, toute cette pluie s'évapore, et voilà pourquoi nous ne produisons que des épines. Ces épines quelles sont-elles ? Ecoutons le Christ ; il nous dira que ce sont les préoccupations mondaines et les trompeuses richesses de cette terre qui étouffent la doctrine de Dieu et qui la rendent stérile. (Luc, VIII, 14.) Notre âme, sans cela, serait « une terre fréquemment « arrosée et produisant des plantes utiles ».

2. Il n'y a rien d'aussi utile que la pureté de la vie, rien qui offre un ensemble aussi harmonieux que la vie parfaite, rien qui convienne autant à l'homme que la vertu. « Produisant », est-il dit, « des herbages utiles à ceux qui la cultivent, elle « reçoit la bénédiction de Dieu ». Il rapporte ici tout à Dieu, en attaquant indirectement les gentils qui attribuaient la production des fruits à la fertilité de la terre. Ce n'est pas la main du laboureur, dit-il, c'est l'ordre de Dieu qui lui fait porter ces fruits. « Elle reçoit la bénédiction de « Dieu ». Et voyez comment il s'exprime en parlant des épines. Il ne dit pas « produisant », mot qui entraîne une idée d'utilité ; il dit : « Jetant » des épines. « Est une terre réprouvée », dit-il, « et menacée de la malédiction du Seigneur ». Ah ! combien ces paroles sont consolantes. Elle est menacée d'être maudite ; mais elle ne l'est pas encore. Or, quand on n'est pas encore maudit, quand on n'est encore que menacé, la malédiction peut être loin. Autre consolation : il n'a pas dit : C'est une terre à laquelle il mettra le feu, mais à laquelle il « finit » par mettre le feu. Ce châtiment est réservé à la terre qui continue jusqu'à la fin à être une mauvaise terre. Si donc nous chassons avec le fer et le feu les épines de notre cœur, nous pourrons jouir d'avantages sans nombre, nous pourrons être au nombre des bons, et participer à la bénédiction de Dieu. C'est avec raison qu'il compare les péchés à des ronces ; le péché en effet, annonce partout son contact par des lésions, par des déchirements ; son aspect même est hideux et repoussant. Après les avoir frappés, épouvantés et piqués au vif, il met un baume sur les plaies qu'il leur a faites, pour qu'ils ne soient pas trop abattus ; car des coups trop violents changent la lenteur en apathie. Il ne les flatte pas trop, pour ne pas leur donner trop de confiance, il ne les frappe pas trop, de peur de les abrutir ; mais il mêle, dans de justes proportions, les coups qu'il porte et les remèdes, pour arriver à ses fins. Voici son langage : En vous parlant ainsi, nous n'avons pas pour but de vous condamner, nous ne vous regardons pas comme des natures hérissées d'épines, nous ne craignons même pas que vous soyez jamais ainsi, mais nous aimons mieux vous imposer une crainte salutaire que de vous voir souffrir un jour. Voilà comment saint Paul sait s'y prendre. Il n'a pas dit : Nous pensons, nous conjecturons, nous espérons que vous serez sauvés ; il a dit : « Nous avons confiance en vous », nous attendons de vous une conduite meilleure et plus en rapport avec votre salut. Il écrivait aux Galates : J'espère de la bonté du Seigneur que vous n'aurez pas d'autres sentiments que les miens. (Galates, V, 10.) Il parle ainsi pour l'avenir ; car il avait réprimandé les Galates ; et leur conduite, pour le moment, ne méritait pas ses éloges. Mais dans cette épître aux Hébreux, il parle du présent : « Nous « avons confiance, nous augurons ».

Mais n'ayant pas grand'chose de bon à dire de l'état des juifs, à l'époque où il parle, il cherche dans leur passé des motifs de consolation qu'il leur présente en ces termes : « Dieu n'est pas « injuste pour oublier vos bonnes œuvres et la « charité que vous avez témoignée par l'assistance « que vous avez rendue en son nom et que vous « rendez encore aux saints (10) ». Ah ! comme il sait bien ranimer, raffermir leurs âmes, en leur rappelant le passé, en leur rappelant que Dieu n'a rien oublié ! Le moyen d'éviter le péché en effet, si l'on ne croit pas fermement à la justice des jugements de Dieu, si l'on ne croit pas fermement qu'il récompensera chacun selon ses œuvres ? Sans cette conviction, comment peut-on croire à la justice de Dieu ? Il force donc les Hébreux à tourner leurs regards vers l'avenir. Car l'homme que le présent décourage et désespère, peut encore puiser dans la contemplation de l'avenir une certaine confiance. Voilà pourquoi il écrivait aux Galates : « Vous couriez si bien autrefois. « Qui donc est venu enchaîner votre ardeur ? » Puis : « Avez-vous donc souffert en vain tant « d'épreuves, si toutefois vous les avez souffertes « en vain ? » Dans cette épître aux Hébreux ne leur dit-il pas, d'un ton de reproche qui renferme

aussi un éloge. Depuis le temps que vous apprenez, vous devriez être des maîtres? Eh bien! il dit aussi aux Galates : « Je m'étonne que vous ayez « changé si vite ». Cet étonnement implique un éloge; car lorsqu'on a fait de grandes choses et qu'on ne les fait plus, nous nous étonnons. Voyez-vous maintenant comme, sous l'accusation et la réprimande, l'apôtre s'entend bien à cacher un éloge? Et il ne parle pas en son nom; il parle au nom de tout le monde Il ne dit pas : J'ai confiance, mais : « Nous avons confiance en vous. « Nous augurons mieux de votre salut » : c'est-à-dire de votre conduite à l'avenir ou de la rémunération qui vous attend. S'il a parlé plus haut de cette terre réprouvée qui est menacée de la malédiction et du feu, il prévient toute application que les Hébreux pourraient se faire à eux-mêmes de ces paroles, et il se hâte d'ajouter : « Dieu n'est « point injuste pour oublier vos œuvres et votre « charité », leur montrant par là que ce qu'il a dit plus haut ne s'applique pas directement à eux. Mais si ces menaces ne s'appliquent pas à nous, pourraient objecter ses auditeurs, pourquoi ces paroles qui semblent nous reprocher notre paresse? Pourquoi nous rappeler cette terre qui jette des épines et des ronces? « Nous désirons », dit l'apôtre, « que chacun de vous fasse paraître « jusqu'à la fin le même zèle, afin que votre es- « pérance soit accomplie et que vous ne soyez « point paresseux, mais que vous vous rendiez les « imitateurs de ceux qui, par leur foi et par leur « patience, sont devenus les héritiers des pro- « messes (11, 12) ».

3. Nous désirons, dit-il, et notre désir est bien réel. Mais que désirez-vous, ô saint apôtre? Nous désirons que vous persévériez dans la vertu, non parce que nous condamnons votre passé, mais parce que nous craignons pour l'avenir. Il n'a pas dit : Ce n'est pas votre passé que je condamne, c'est le présent, c'est votre dissolution, c'est la paresse dans laquelle vous êtes tombés. Non, le reproche, il le leur adresse avec douceur et à mots couverts; il ne les frappe pas brutalement. Que dit-il en effet? Il dit : « Nous désirons que chacun de vous fasse paraître jusqu'à la fin le même « zèle ». Paul, en cette circonstance, fait preuve d'un tact admirable. Il ne leur met pas sous les yeux leur tiédeur. « Nous souhaitons que chacun de vous « fasse paraître jusqu'à la fin le même zèle », leur dit-il; c'est-à-dire : Je fais des vœux pour que votre ardeur ne se refroidisse pas, pour que vous soyez maintenant et toujours tels qu'on vous a vus d'abord. Ces ménagements ôtent l'amertume du reproche qui de cette manière est accepté facilement. Et encore ne dit-il pas : Je veux; ce n'est pas un maître qui commande; c'est un père bienveillant qui exprime un souhait. « Nous désirons »; c'est comme s'il s'excusait d'avoir quelque chose de pénible à leur dire. « Nous désirons que « chacun de vous fasse paraître jusqu'à la fin « le même zèle, afin que votre espérance soit ac- « complie ». Quel est le sens de ces mots? L'espérance, dit-il, vous soutient et vous ranime. Ne vous laissez point abattre, ne vous désespérez pas; vos espérances ne seront point vaines. Quand on fait bien, on doit avoir bon espoir, on ne doit jamais désespérer. « Afin que vous ne deveniez point « paresseux ». Il leur a dit plus haut : « Vous êtes « devenus inattentifs ». Mais, en parlant ainsi, il ne s'en prend qu'à leur inattention du moment; maintenant ses paroles ont un autre sens. Il était sur le point de leur dire : Ne persistez pas dans votre tiédeur, mais il leur dit : Gardez-vous de tomber dans la paresse. Il parle pour l'avenir, et ses paroles n'ont rien de compromettant; car on ne peut condamner l'avenir qui n'existe pas encore. Dire à un homme négligent : Maintenant faites diligence et montrez-vous vigilant, c'est peut-être le moyen de le rendre plus négligent et plus paresseux. Mais, quand on dit : « A l'avenir », il n'en est pas ainsi. « Nous désirons », dit-il, « que « chacun de vous fasse paraître le même zèle ». C'est un langage plein de bienveillance; il s'occupe des grands et des petits; il les connaît tous, il ne méprise personne; tous ses auditeurs ont également part à sa sollicitude et à sa considération. C'est ainsi qu'il leur faisait accepter sa parole, quelque sévère, quelque amère qu'elle fût. « Il ne faut pas que vous deveniez paresseux », dit-il, car, si la paresse altère les forces physiques, elle rend l'âme moins ardente pour le bien, elle l'énerve, elle l'affaiblit.

« Imitez », dit-il, « ceux qui par leur foi et par « leur patience sont devenus les héritiers des pro- « messes ». Et ceux-là quels sont-ils? Il vous le dit plus bas. Marchez sur les traces de votre passé. Et, pour qu'ils ne l'interrogent plus à ce sujet, il remonte jusqu'à Abraham le patriarche, il leur montre le beau côté de leur propre histoire, il leur offre, pour affermir leurs âmes, l'exemple du saint patriarche. Il ne veut pas qu'ils se regardent comme une race dédaignée, comme une race sans valeur et abandonnée de Dieu. Il faut qu'ils se pénètrent de cette vérité, qu'il appartient aux âmes nobles et courageuses de traverser les épreuves, et que Dieu s'est servi des grands hommes, pour offrir cet exemple au monde. Il faut, dit-il, tout supporter avec patience; cette patience est encore de la foi. Car si celui qui vous fait une promesse l'accomplit à l'instant même, quelle occasion avez-vous eue de prouver votre confiance en lui? Le mérite n'est plus de votre côté; il est du mien. C'est moi qui ai prouvé tout d'abord ma fidélité à tenir ma parole. Mais si je vous dis : Voilà un don que je vous promets et si je ne vous fais ce don que dans cent ans, sans que, pour cela, vous ne cessiez de compter sur moi, oh! alors, c'est que vous avez confiance en moi, c'est que vous avez de moi l'opinion que je mérite. Vous voyez que l'incrédulité prend souvent sa source, non-seulement dans le désespoir, mais encore dans la faiblesse, dans l'impatience; vous voyez qu'elle ne vient pas de celui qui promet. « Dieu n'est pas in- « juste », dit l'apôtre, « pour oublier la tendre solli- « citude que vous avez témoignée par les assis- « tances que vous avez rendues en son nom et que « vous rendez encore aux saints ». Voyez comme il les ménage et comme il insiste sur ce point. Cette tendre sollicitude, ce n'est pas seulement aux saints, c'est à Dieu même que vous l'avez témoi-

gnée. Tel est le sens de ces trois mots : « En son « nom », c'est comme s'il disait : C'est pour la gloire de son nom que vous avez tout fait, et celui auquel vous avez témoigné cette tendre sollicitude ne vous dédaignera jamais et ne vous oubliera pas.

4. Soyons attentifs à ces paroles, et prêtons aux saints notre assistance, car tous les fidèles sont des saints tant qu'ils restent fidèles. Qu'ils soient laïques et séculiers, peu importe. L'apôtre ne dit-il pas : « Le mari infidèle est sanctifié par une épouse « fidèle, et l'épouse infidèle par un mari fidèle? » Voyez comme la foi sanctifie. Si donc nous voyons un laïque dans le malheur, tendons-lui la main. Que les solitaires qui se sont retirés sur la montagne ne soient pas les seuls objets de notre sympathie. Ils sont saints en même temps par leur vie et par leur foi : Mais, outre ces hommes, il en est d'autres qui sont saints par leur foi, et beaucoup d'autres par leur vie. Entrons dans le cachot du moine; mais pénétrons aussi dans celui du laïque. Le laïque aussi est un saint; le laïque aussi est notre frère. Mais si c'est un pécheur souillé de crimes? Eh bien! n'entendez-vous pas la voix du Christ qui vous dit : Ne jugez pas les autres, pour n'être pas jugés vous-mêmes? (Matth. VII, 1.) Faites cela pour Dieu. Mais que dis-je? Quand cet infortuné serait un païen, il faudrait encore le secourir. Il faut secourir en un mot tous les malheureux, mais surtout les laïques, quand ce sont des fidèles. Ecoutez cette parole de Paul : « Faites du « bien à tout le monde », mais surtout « aux fi« dèles qui servent, comme vous, le Seigneur ». (Gal. VI, 10.) Je ne sais où nous avons pris cette habitude qui s'est introduite chez nous. Mais rechercher exclusivement, pour répandre sur eux ses bienfaits, les hommes voués à la vie monastique, entrer dans mille détails minutieux et dire : Si ce n'est pas un digne homme, si ce n'est pas un juste, s'il ne fait pas de miracles, je ne lui tends pas la main, c'est rapetisser la charité, c'est même l'anéantir avec le temps. Oui : telle est la nature de la charité, qu'il faut la faire même aux pécheurs, même aux coupables. Etre charitable, c'est avoir pitié non-seulement des bons, mais des pécheurs.

Pour vous en convaincre, écoutez cette parabole du Christ : « Un homme qui descendait de Jérusa« lem à Jéricho, tomba entre les mains des vo« leurs ». (Luc, X, 30, etc.) Ils le maltraitèrent et s'en allèrent, le laissant sur la route blessé et demi-mort. Survint un lévite qui aperçut le blessé et qui passa son chemin. Un prêtre en fit autant; il vit ce malheureux et passa outre Mais un Samaritain étant venu à l'endroit où était cet homme, en prit le plus grand soin. Il pansa ses blessures, y versa de l'huile, et l'ayant mis sur un âne, il le conduisit à une hôtellerie, et le recommanda à l'hôte. Et voyez la générosité de ce Samaritain : Je vous rembourserai de tous vos frais, dit-il à l'hôte. Eh bien! dit Jésus à un docteur de la loi, « quel est du lévite, du prêtre ou du Samaritain, « celui qui s'est montré le prochain de cet homme?» Le docteur lui répondit : « C'est celui qui a exercé « la miséricorde envers lui ». « Allez donc », lui dit Jésus, « et faites de même ». Comprenez-vous le sens de cette parole? Il n'y est pas fait mention de la reconnaissance du juif pour le Samaritain, mais de la conduite généreuse de ce dernier. La morale de cette parabole, c'est que notre charité doit être universelle, qu'elle ne doit pas s'étendre uniquement aux fidèles qui servent le Seigneur comme nous. Vous aussi faites comme le Samaritain. Si vous voyez un malheureux, n'en demandez pas davantage ; son malheur est un titre qui lui donne droit à votre assistance. Si vous secourez un âne qui va périr, sans demander à qui il appartient, vous devez à plus forte raison secourir un homme, sans vous demander s'il appartient à Dieu, s'il est juif ou païen. Si c'est un infidèle, c'est une raison de plus pour venir à son secours. S'il vous était permis d'examiner qui il est, et de le juger, toutes vos réflexions pourraient être raisonnables ; mais son malheur vous ôte le droit de l'examiner. Car, s'il ne faut pas s'enquérir curieusement de ceux qui sont dans un état florissant, s'il ne faut pas se mêler des affaires des autres, la curiosité est encore bien plus condamnable, quand elle s'exerce aux dépens d'un malheureux. Mais vous, que faites-vous? Lorsque vous traitez cet homme de méchant et de pervers, est-il dans la prospérité, est-il tout brillant de gloire et de renommée? Non : cet homme est malheureux. Eh bien! respect au malheur; ne traitez pas un infortuné de méchant et de pervers. C'est à celui que l'éclat environne qu'il faut adresser de semblables épithètes. Mais, quand un homme est dans le malheur, quand il a besoin de secours, il y aurait de la cruauté, il y aurait de l'inhumanité à l'appeler méchant et pervers.

Quoi de plus injuste que les juifs? Cependant, tout en les punissant, comme ils le méritaient, Dieu a jeté un regard favorable sur ceux qui avaient pitié d'eux, et il a puni à leur tour ceux qui insultaient et qui applaudissaient à leur malheur. « Ils n'étaient pas touchés », est-il dit, « de « la contrition de Joseph ». (Amos, VI, 6.) Et il est dit encore : « Rachetez les captifs que l'on est en « train d'immoler; pour les racheter, n'épargnez « pas vos richesses ». (Prov. XXIV, 11.) Le livre ne dit pas : Examinez bien cet homme et sachez qui il est : car il est vrai de dire que ces esclaves ont pour la plupart bien des défauts. Mais le livre dit simplement : « Rachetez-les », quels qu'ils soient. Voilà surtout ce qui constitue la charité. Faire du bien à un ami, en effet, ce n'est pas agir en vue de Dieu; mais faire du bien à un inconnu, voilà ce qui s'appelle faire le bien pour Dieu, dans toute la pureté, dans toute la sincérité de son âme. L'Ecriture dit : N'épargnez pas vos richesses ; s'il faut donner tout l'or que vous possédez, donnez-le. Et nous, à l'aspect de nos frères qui périssent, qui se lamentent, qui souffrent, injustement parfois, des tourments mille fois plus cruels que la mort, c'est notre argent, ce ne sont pas nos frères que nous épargnons. Nous ménageons ce qui n'a point d'âme, sans nous inquiéter des êtres animés. Cependant Paul nous dit : « Il faut reprendre avec « douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'es« pérance que Dieu pourra leur donner un jour

« l'esprit de pénitence, pour la leur faire connaître, « et qu'ainsi ils sortiront des piéges du démon qui « les tient captifs, pour en faire ce qu'il lui plaît ». (II Timothée, II, 25, 26.) « Dans l'espoir ». Quelle patience sublime exprimée par ce seul mot! Faisons donc ainsi et ne désespérons de personne. Les pécheurs jettent souvent leurs filets à la mer, sans rien prendre; mais s'ils persévèrent, ils finissent par faire une bonne pêche. C'est pourquoi nous aussi nous ne désespérons pas et nous attendons que nos instructions portent leurs fruits et que ces fruits mûrissent dans vos âmes. Quand le laboureur a semé, il attend un jour, deux jours, bien des jours encore; puis tout à coup il voit de toutes les parts germer la moisson. Cette moisson, nous l'attendons comme lui et nous la recueillerons dans vos âmes, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. BAISSEY.

HOMÉLIE XI.

CAR DIEU, DANS LA PROMESSE QU'IL FIT A ABRAHAM, N'AYANT POINT DE PLUS GRAND QUE LUI PAR QUI IL PUT JURER, JURA PAR LUI-MÊME. (VI, 13, JUSQU'A 19.)

Analyse.

1 et 2. Abraham est cité comme type de l'espérance chrétienne. — Il a vu se réaliser certaines promesses dans le temps; il a attendu la réalisation des autres dans une vie meilleure. — La promesse de Dieu est appuyée de son serment. — Le Père et le Fils s'abaissent à nos usages pour exciter notre foi et notre espérance. — L'espérance est une ancre solide, et Jésus est notre précurseur au ciel.

3 et 4. Le sacrifice que Dieu demande est, avant tout, celui du cœur et l'offrande de la vertu. — Bien noble est aussi le sacrifice du corps, le martyre volontaire de la pénitence. — Le sacrifice de l'argent par l'aumône complète notre holocauste. — Ayons l'intelligence du pauvre. — Vaines excuses pour ne pas donner; reproches cruels faits aux pauvres. — La malignité accuse même les moines mendiants.

1. L'apôtre avait commencé par remuer fortement, par effrayer saintement ses chers Hébreux. Maintenant il leur donne une double consolation: la louange d'abord, et bientôt, ce qui est plus encourageant encore, l'assurance certaine de posséder un jour ces biens qui font l'objet de leur espérance. Et cette consolation il la tire non du présent, mais encore une fois du passé: ce qui était plus persuasif pour eux. De même que pour les effrayer davantage, il leur a fait envisager le châtiment à venir, de même, pour mieux les consoler maintenant, il leur fait entrevoir les récompenses futures. Il montre aussi que la conduite ordinaire de Dieu est non pas de réaliser sur-le-champ ses promesses, mais de les ajourner au contraire longtemps. Et ce plan divin révèle deux intentions: Dieu veut d'abord nous donner ainsi une preuve de sa grande puissance, puis nous exciter à la confiance en lui, afin que vivant au sein des tribulations sans recevoir encore les récompenses promises, nous soyons engagés à ne point défaillir à la peine. Oubliant tous les autres modèles en ce genre, bien qu'il en ait beaucoup, saint Paul met en scène Abraham, tant à cause de la dignité de ce grand homme, que parce que, plus que personne, il a ici donné l'exemple. Il avoue, cependant, à la fin de son épître, que tous les élus de l'Ancien Testament dont il rappelle la mémoire, après avoir contemplé et embrassé de loin les promesses, ne les ont pas reçues toutefois; Dieu n'ayant pas voulu qu'ils fussent couronnés sans nous.

« Car Dieu, dans la promesse qu'il fit à Abraham, « n'ayant point de plus grand que lui-même par « qui il pût jurer, jura par lui-même, et lui dit « ensuite: Soyez assuré que je vous comblerai de « mes bénédictions et que je multiplierai votre « race à l'infini; et ayant ainsi attendu avec pa- « tience, il a obtenu l'effet de ses promesses « (13-15) ». Comment donc l'apôtre, à la fin de cette épître, avance-t-il qu'Abraham même ne reçut point l'accomplissement des promesses, tandis qu'ici, selon lui, sa longue patience lui en obtint l'effet? En quel sens n'a-t-il pas reçu? En quel sens a-t-il obtenu? — C'est qu'il ne s'agit pas des mêmes promesses et récompenses dans les deux passages. Abraham a été, lui, doublement couronné. Des promesses lui ont été faites. Les premières, celles dont il s'agit ici, se réalisèrent dans sa vie après un long délai, mais non pas les secondes; celles-ci regardent un autre avenir; dans les deux cas, au reste, sa longue patience lui en valut l'accomplissement. Voyez-vous que la promesse à elle seule n'a pas tout fait, mais qu'il fallut encore une longue patience? Cette réflexion de l'apôtre est faite pour inspirer aux Hébreux la terreur, en leur apprenant que souvent la promesse se brise contre une honteuse pusillanimité. Et il le prouve par l'histoire de son peuple. C'est par le fait de leur étroitesse de cœur que les Israélites n'ont pas atteint le but de la promesse; Abraham lui sert à montrer tout l'opposé. Quant aux paroles qui terminent son écrit, elles nous apprennent que ceux mêmes dont la longue patience n'a pas été couronnée par le succès, ne se sont pas pour cela découragés

« Les hommes jurent par un plus grand qu'eux-« mêmes, et le serment à leurs yeux doit clore tout « débat important. Or, Dieu ne pouvant jurer par « un plus grand que lui, a juré par lui-même (16) ». C'est vrai. Mais qui est celui qui fit à Abraham ce serment? N'est-ce pas le Fils? Non, dites-vous. — Et pourquoi dites-vous non? — C'est bien certainement lui; mais je ne dispute pas. Car, lorsqu'il se sert lui-même de cette formule de serment: « En vérité, en vérité, je vous le dis », n'est-ce pas, de fait, parce qu'il n'a pas non plus de supérieur par qui il puisse jurer? En effet, aussi bien que le Père, le Fils jure par lui-même, quand il s'exprime ainsi : « En vérité, en vérité, je vous le « dis». L'apôtre rappelle aux Hébreux les formules de serment dont le Christ usait si fréquemment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui « croit en moi ne mourra point éternellement ». Mais que veut dire ceci : « Le serment clôt et « confirme toute controverse ?» — Comprenez que le serment, dans toute discussion, fait évanouir les doutes; et entendez-le, non de telle ou telle discussion, mais de toutes en général. Cependant, même sans ajouter de serment, Dieu doit avoir toute notre foi.

« C'est pourquoi Dieu voulant faire voir avec « plus de certitude aux héritiers de la promesse, « la fermeté immuable de sa résolution, a employé « le serment (17) ». Ces « héritiers » comprennent aussi les chrétiens fidèles, et c'est pourquoi l'apôtre rappelle cette promesse faite à toute la communauté des croyants. Il a, dit-il, employé le moyen du serment. Ce serment qui sert de moyen terme, nous rappelle que le Fils a été intercesseur entre Dieu et nous. « Afin qu'étant appuyés sur ces deux « choses inébranlables par lesquelles il est impos-« sible que Dieu nous trompe... (18) ». Quelles sont ces deux choses? Sa parole et la promesse d'une part, et de l'autre le serment qu'il ajoute à sa promesse. Car, comme chez les humains, le serment paraît plus croyable que la simple affirmation, il a bien voulu le donner par surcroît.

2. Vous voyez que Dieu ne tient pas compte de sa dignité, mais que son but est de persuader les hommes; à ce prix, il permet qu'on parle de lui-même en termes si peu dignes, parce qu'il veut nous convaincre pleinement et sûrement. Dans le fait d'Abraham, l'apôtre nous montre que tout vient de Dieu, et non pas de la longue patience de ce patriarche, puisque Dieu daigne et promettre et jurer. Les hommes jurent par Lui; Dieu aussi jure par lui-même; mais les hommes lui font appel comme à plus grand qu'eux; lui qui ne peut invoquer plus grand que soi, s'invoque cependant. Car il y a une grande différence qu'un homme jure par soi ou jure au nom de Dieu, puisque l'homme n'est aucunement maître de sa chétive personnalité. Or, voyez que ces paroles ne sont pas plus à l'adresse d'Abraham qu'à la nôtre. « Ayons », dit l'apôtre, « ayons une très-solide « consolation, nous qui avons mis notre refuge « dans la conquête des biens qui nous sont pro-« posés par l'espérance ». Ici encore la réalisation des promesses est présentée comme étant l'effet de la patience de l'attente et non pas du serment. Quant à la nature du serment, il la définit en disant qu'on jure par plus grand que soi. C'est parce que les hommes sont incrédules, que Dieu s'abaisse ainsi à nos idées et à nos exemples. Oui, c'est à cause de nous qu'il fait serment, bien que ce soit une indignité de ne pas le croire simplement. C'est dans le même sens qu'il est écrit : « Il a « appris par les épreuves qu'il a subies », parce que aux yeux des hommes, pour être plus digne de foi sur un point, il faut en avoir fait l'expérience. — Qu'est-ce que « l'espérance proposée? » Que le passé, dit-il, nous garantisse l'avenir. Car si une première promesse s'est ainsi réalisée après un long délai, ainsi bien certainement en sera-t-il des secondes promesses. Ce qui est arrivé à Abraham, nous fait foi des biens à venir.

« Espérance qui sert à notre âme comme d'une « ancre ferme et assurée et qui pénètre jusqu'au « dedans du voile, où Jésus comme précurseur « est entré pour nous, ayant été établi Pontife « éternel selon l'ordre de Melchisédech (19, 20) ». Bien que nous soyons encore dans ce monde, et non délivrés de la vie présente, l'apôtre nous montre en possession des promesses. Grâce à l'espérance, en effet, nous sommes déjà dans les cieux. Attendez, nous dit-il, le succès est certain. Et bientôt nous apportant une conviction pleine et définitive; pour mieux dire, s'écrie-t-il, l'espérance vous met déjà en possession. Il ne dit pas : Nous sommes dans le ciel; mais : Notre espérance y est entrée, ce qui est plus vrai et plus persuasif. Telle, en effet, que l'ancre une fois fixée ne laisse plus ballotter follement le navire, mais qu'en dépit des vents qui le battent, cette ancre fixée le rend ferme et immobile, ainsi fait l'espérance. Et voyez quelle justesse dans la comparaison employée par l'apôtre. Il dit une ancre, et non pas un fondement, qui rendrait mal l'idée. Car tout en flottant sur l'eau, tout en ne paraissant avoir ni fermeté, ni stabilité, un navire se maintient sur l'eau comme sur la terre, chancelant et ne chancelant point, tour à tour. Ceux qui sont très-fermes, très-solides, vraiment sages, se trouvent admirablement dépeints dans la parabole du Sauveur : « Ils ont », dit-il, « bâti leur maison sur la pierre ». (Matth. VII, 24.) Mais au contraire ceux qui déjà s'affaissent et veulent être portés par l'espérance, trouvent leur portrait dans ces paroles de saint Paul. Les vagues et l'effort d'une violente tempête secouent une barque; mais l'espérance l'empêche d'être emportée à l'aventure, par les vents qui sans cesse l'agitent. Si donc nous n'avions pas eu cette espérance, déjà depuis longtemps nous aurions sombré. Et ce n'est pas seulement dans les choses spirituelles, c'est aussi dans les nécessités de la vie que vous retrouvez cette salutaire vertu de l'espérance, par exemple : dans le commerce, dans le labour, sous les drapeaux; nul, s'il n'avait devant soi l'espérance, ne pourrait seulement mettre la main à l'œuvre. L'apôtre ne l'appelle pas simplement une ancre, il ajoute ancre ferme et inébranlable, pour montrer quelle fermeté elle procure à ceux qui s'appuient sur elle pour être sauvés. Aussi ajoute-t-il : Qu'elle pénètre jusqu'au dedans du voile, c'est-à-dire qu'elle monte jusqu'au ciel.

A l'espérance l'apôtre ajoute la foi, pour que nous n'ayons pas seulement l'espérance vague, mais la ferme et véritable espérance. Après le serment divin, il place une nouvelle démonstration par les faits eux-mêmes; je veux dire, par ce fait, que Jésus, comme précurseur, est entré pour nous. Un précurseur est précurseur de quelqu'un, comme Jean le fut de Jésus-Christ. Et il ne dit pas seulement : Il est entré, mais : « Où « comme précurseur il est entré pour nous », parce que, nous aussi, nous devons arriver au même terme. La distance ne doit pas même être bien grande entre le précurseur et ceux qui le suivent; autrement il ne serait plus leur précurseur. Le précurseur et les suivants sont nécessairement sur la même route; l'un ouvre la marche, les autres le pressent. « Ayant été établi Pontife éter-« nel selon l'ordre de Melchisédech ». Voilà encore une consolation, puisque notre Pontife est à une telle hauteur et qu'il l'emporte si fort sur ceux des Juifs non-seulement quant au mode du sacrifice, mais quant à la résidence, au tabernacle, au testament, à la personne. Ce qu'on dit ici de Jésus, est dit de Jésus comme homme.

3. Fidèles d'un tel prêtre, nous devons donc nécessairement être d'autant plus parfaits; oui, toute la distance qui sépare Jésus-Christ d'Aaron doit se retrouver entre nous et les Juifs. Voilà qu'en effet au ciel nous avons notre victime, au ciel notre Prêtre, au ciel notre sacrifice. Offrons donc des hosties dignes d'être placées sur un autel semblable, non plus, par conséquent, des bœufs et des brebis, non plus de la graisse et du sang. Ces symboles sont abolis et remplacés par l'introduction d'un culte raisonnable. Et qu'appelé-je un culte raisonnable? Les offrandes de l'âme, de l'esprit. « Dieu est esprit », dit le Seigneur, « et « ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et « en vérité » (Jean, IV, 24), ce qui ne réclame ni le corps, ni les instruments, ni les lieux, mais bien la modestie, la tempérance, l'aumône, le support mutuel, la douceur, la patience. Ces sacrifices ont été figurés déjà dans les siècles passés. « Offrez », dit David, « offrez au Seigneur un sa-« crifice de justice. Oui, je vous sacrifierai une « victime de louanges; — c'est un sacrifice de « louange qui me glorifiera devant Dieu, un es-« prit pénitent est un sacrifice ». (Ps. IV, 6; CXV, 17; XLIX, 23 et L, 19.) — « Que vous demande le Seigneur, « sinon que vous l'écoutiez ?» (Mich. VI, 8.) — « Les « holocaustes offerts pour les péchés ne vous étaient « plus agréables; alors j'ai dit : Je viens pour faire, « ô mon Dieu, votre volonté ». (Ps. L, 18 et XXXIX, 8, 9.) Et en d'autres Prophètes : « Pourquoi m'ap-« portez-vous l'encens de Saba? » (Jérém. VI, 20.) — « Eloignez de moi le son de vos cantiques : je « n'écouterai plus les accents de vos instruments « de musique ». (Amos, V, 23.) « Au lieu de tout cela, « je veux la miséricorde et non le sacrifice ». (Osée, VI, 6.)

Voyez-vous quels sacrifices rendent Dieu propice? Voyez-vous qu'il y a déjà plusieurs siècles que cette sorte d'offrande est sans valeur, tandis qu'une offrande nouvelle y a été substituée? Présentons celle-ci. La première est le fait de la richesse et de ceux qui la possèdent; la seconde est le propre de la vertu. L'une est extérieure, l'autre intérieure. Les premiers venus pouvaient pratiquer celle-là; celle-ci est l'œuvre du petit nombre. Autant l'homme est meilleur et d'un plus grand prix que la brebis, autant notre sacrifice l'emporte sur l'ancien. Ici, en effet, vous apportez votre âme comme victime.

Toutefois il y a d'autres hosties encore, et qui sont à la lettre des holocaustes : j'ai nommé le corps de nos martyrs; en eux, corps et âme, tout est saint. Tout, chez eux, respire un parfum d'agréable odeur. Et vous aussi, si vous le voulez, vous pouvez offrir un sacrifice de ce genre. Pourquoi regretter de n'avoir pu livrer votre corps aux flammes ? Ne pouvez-vous le consumer par un autre feu, par celui de la pauvreté volontaire, par celui de la souffrance? En effet, avoir la faculté de mener vie joyeuse, abondante, délicate, et choisir un régime laborieux et crucifiant, et mortifier ainsi votre corps, n'est-ce pas vraiment offrir un holocauste? Frappez de mort, crucifiez cette chair, et vous recevrez la couronne d'un si noble martyre. Ce que le glaive fait ailleurs, l'ardent héroïsme de votre cœur le reproduit ici. Que l'amour de l'argent ne vous brûle ni ne vous captive; mais que le feu de l'esprit chrétien, au contraire, dévore et consume cette cupidité honteuse et criminelle; qu'elle tombe sous ce glaive spirituel. Voilà un beau sacrifice; il n'a pas besoin d'une main sacerdotale, mais la victime elle-même doit l'offrir; il s'achève dans ce bas monde, mais il monte aussitôt vers les célestes hauteurs. N'admirons-nous pas qu'autrefois le feu, descendant du ciel, dévorait une oblation? Il se peut, aujourd'hui même, qu'il descende encore un feu bien autrement admirable, et qui dévore toute une offrande, ou plutôt, non, qui ne la dévore pas, mais la transporte tout entière au ciel! Loin de réduire nos dons en cendres, cette flamme les offre à Dieu. Telles étaient les offrandes de Corneille dont il est dit : « Vos prières et vos aumô-« nes sont montées jusqu'en la présence et au « souvenir de Dieu ». (Act. X, 4.)

Comprenez-vous ce qu'il y a d'excellent dans l'union de ces deux œuvres? Oui, nous sommes exaucés, quand nous exauçons nous-mêmes le pauvre qui nous prie. « Celui », dit l'Ecriture, « celui « qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre « la prière du pauvre, est certain que Dieu n'en-
« tendra pas non plus ses prières
« Bienheureux qui a l'intelligence
« pauvre et l'indigent : au jour m
« délivrera ». (Ps. XL, 2.) Ce jou
autre chose que celui qui sera si
pécheurs. Mais que veut dire « cel
du pauvre? c'est l'étude de l'indi
zèle à connaître ses souffrances.
aura compris ces souffrances du pauvre, bien certainement en prendra pitié. Si donc vous voyez un nécessiteux, ne passez pas votre chemin, mais plutôt pensez à ce que vous seriez, si vous étiez à sa place. Que ne voudriez-vous pas alors que chacun fît pour vous? Celui qui a l'intelligence, dit l'Esprit-Saint; réfléchissez donc que le pauvre

est comme vous, un homme libre, qu'il partage vos titres de noblesse, que tout est commun entre lui et vous; hélas! et souvent, vous ne le faites pas même l'égal de vos chiens, que vous rassasiez de pain, tandis que lui s'endort avec la faim; souvent cet homme libre est rabaissé, dégradé au-dessous de vos esclaves. — Mais, direz-vous, ceux-ci nous rendent service. En quoi? Ils vous sont utiles? Alors que direz-vous si je vous montre que, bien plus qu'eux, l'indigent travaille pour vos intérêts? Car c'est lui qui sera votre défenseur au jour du jugement; c'est lui qui vous arrachera aux flammes dévorantes. Quel service pareil vous rendent jamais vos esclaves? Quand Tabitha mourut, qui donc la ressuscita, de ses esclaves nombreux ou des pauvres mendiants? Mais vous, de cet homme libre vous ne voulez pas faire l'égal même d'un esclave. Le froid est intense, et le pauvre gît, couvert de haillons, mourant, les dents serrées et grinçantes; horrible tableau fait pour émouvoir! Et vous, bien réchauffé, bien repu, vous passez! Comment voulez-vous que Dieu vous sauve, quand vous serez sous le poids du malheur?

Souvent vous osez dire : « Si c'était moi, si j'avais « surpris quelqu'un à m'offenser beaucoup, volon- « tiers j'aurais pardonné, et Dieu ne pardonne pas! » Oh! ne tenez point ce langage; car voici un homme qui n'a aucunement péché contre vous, vous pouvez le sauver, et vous le méprisez. Si vous le méprisez, comment Dieu vous pardonnera-t-il, à vous qui péchez contre sa Majesté sainte? De pareils méfaits ne méritent-ils point l'enfer? Mais faut-il s'en étonner? Souvent vous prodiguez à un cadavre privé de sentiment, incapable d'apprécier cet honneur funèbre, vous prodiguez, dis-je, les vêtements les plus variés, les tissus d'or et de pourpre; et cet autre corps qui souffre, qui est déchiré, torturé, supplicié par la faim et le froid, vous le méprisez; vous accordez plus à la vaine gloire qu'à la crainte de Dieu. Et plût au ciel que votre dureté n'allât pas plus loin. Mais, dès qu'il s'approche, ce pauvre, vous l'accusez aussitôt : pourquoi, dites-vous, pourquoi ne travaille-t-il pas? Pourquoi nourrir un oisif? Répondez-moi, à votre tour : ce que vous possédez vous-même, le devez-vous à votre travail? ne l'avez-vous pas reçu en héritage de vos pères? En supposant même que vous travaillez, pourquoi cette insulte au prochain? N'entendez-vous pas ce que dit saint Paul : « Celui « qui ne travaille pas ne doit pas manger »; voilà ce qu'il dit; mais il ajoute aussitôt : « Pour vous, « faites le bien, sans jamais vous lasser ».

4. Mais que répondez-vous? — Ce pauvre est un fripon. — Que dites-vous, malheureux? Quoi! pour un pain, pour un vêtement vous l'appelez fripon! — Oui, parce qu'il vend ce qu'il reçoit. — Et vous, disposez-vous toujours sagement de ce que vous avez? Puis, tous les pauvres le sont-ils pour cause de paresse? N'en est-il aucun qui le soit par suite d'un malheur, d'un naufrage, par exemple, ou d'un vol, ou d'un procès injuste, ou d'aventures périlleuses, ou de maladies, enfin par suite de tout autre accident? Et dès que nous entendrons quelqu'un déplorer une semblable infortune; regarder, pauvre et nu, vers le ciel; porter inculte sa longue chevelure, se couvrir de haillons, lui jetterons-nous aussitôt les noms d'imposteur, de vagabond, de trompeur? N'êtes-vous pas honteux de prodiguer cette appellation odieuse? Ne lui donnez rien et ne l'insultez pas. — Mais il a de quoi, me dites-vous, et il joue la misère. — Cette accusation retombe sur vous, et non sur lui. Il sait trop qu'il a affaire à des êtres cruels, à des bêtes féroces plutôt qu'à des hommes; il sait qu'en vain voudrait-il employer le langage le plus touchant, parce qu'il ne gagnerait personne; il lui faut donc nécessairement s'envelopper de dehors plus misérables encore que sa condition même, pour vous briser le cœur. Qu'un homme ose implorer notre charité avec un vêtement honnête : Voilà bien un trompeur, disons-nous; il se présente ainsi pour faire croire qu'il est d'une condition distinguée. Qu'il se montre avec des dehors tout opposés, nous le blâmons encore. Que feront donc ces malheureux? O cruauté! ô insensibilité! Pourquoi montrent-ils leurs membres mutilés? La faute en est à vous. Si nous étions charitables, ils n'auraient pas besoin de semblables moyens; s'ils pouvaient toucher notre cœur au premier abord, ils n'auraient pas recours à ces tristes moyens. Qui, en effet, serait assez misérable pour se plaire à jeter les hauts cris, à se conduire de cette façon dégradée, à pleurer ainsi en public, à se lamenter avec une épouse toute nue, à se couvrir de cendres avec ses enfants? Ces accessoires sont pires que la pauvreté même. Et toutefois ces spectacles, loin de nous inspirer la pitié pour eux, nous fournissent contre eux un prétexte d'insulte. Et nous serons, à notre tour, indignés contre Dieu, parce qu'il n'exauce pas nos prières? Nous serons au désespoir de ne pouvoir le fléchir par nos supplications? Et nous ne frissonnons pas d'épouvante, frères bien-aimés!

Mais, direz-vous, j'ai donné souvent. — Eh bien! ne mangez-vous pas aussi tous les jours? Et bien que vos enfants souvent demandent, les repoussez-vous? O impudence! Vous appelez le pauvre impudent! Vous, qui êtes un ravisseur, vous n'êtes pas impudent sans doute; mais lui, l'humble suppliant, il est impudent, parce qu'il vous demande du pain! Ne réfléchissez-vous donc pas aux exigences de l'estomac? Est-ce que vous ne faites pas tout au monde pour le satisfaire? Ne négligez-vous pas pour lui votre religion? Le ciel, le royaume des cieux, ne vous est-il pas proposé? Mais pour contenter la tyrannie de l'appétit, loin d'en mépriser les exigences, vous supportez tout; voilà l'impudence!

Ne voyez-vous pas ces vieillards mutilés ou boiteux? — Mais, ô délire! Celui-ci, m'objectez-vous, prête à usure tant d'écus d'or; tel autre, tant; et avec cela il mendie! — Vous contez là des fables, des sottises, des folies, dignes d'enfants sans intelligence; les nourrices, en effet, leur font de semblables contes. Eh bien, moi! je n'y crois pas, je refuse d'y croire, et absolument. Quoi! cet homme prête à usure, et comblé de richesses il mendie? Expliquez-moi donc pourquoi? Est-il chose plus honteuse que de mendier? Jusqu'à quand serons-nous cruels et inhumains? Car enfin,

quoi ! sont-ils tous des usuriers? sont-ils tous des fripons? N'est-il point de vrais pauvres? Sans doute, me répondez-vous, il y en a beaucoup. Pourquoi donc ne leur portez-vous pas secours, vous qui examinez de si près leur conduite? Autant de prétextes, autant d'excuses. « Donnez à « quiconque vous demande, et ne vous détournez « pas de celui qui vous veut emprunter. Etendez « votre main, et qu'elle ne soit pas resserrée ». Nous ne sommes pas chargés d'examiner la conduite des pauvres, autrement nous n'aurions pitié de personne. Pourquoi, quand vous priez Dieu, dites-vous : Seigneur ne vous souvenez pas de mes péchés? Quand bien même l'indigent, lui aussi, serait un grand pécheur, appliquez cette parole, et ne vous souvenez pas de ses péchés. Voici le temps de la charité et du pardon, et non pas d'un examen rigoureux et sévère ; de la miséricorde, et non d'un froid raisonnement. Il vous demande sa nourriture : donnez, si vous voulez; sinon renvoyez-le, mais sans chercher cruellement la cause de sa misère et de son malheur. Pourquoi non contents d'être sans pitié vous-mêmes, détournez-vous encore les autres de la charité? Que tel ou tel apprenne de vous que ce pauvre est un trompeur, cet autre un hypocrite, un comédien, ce troisième un usurier; dès lors il ne donne plus ni à ceux-ci, ni à ceux-là ; car il les soupçonne d'être tous pareils. Soyons miséricordieux, non d'une façon telle quelle, mais comme l'est notre Père céleste. Il nourrit les adultères, les débauchés, les charlatans, que dis-je? ceux mêmes qui réuniraient tous les vices. Il en faut de semblables pour composer ce monde immense ; toutefois il donne à tous et la nourriture, et le vêtement; personne ne meurt de faim, à moins par hasard qu'il ne meure ainsi de son choix. Soyons aussi miséricordieux, et venons en aide à quiconque est dans le besoin.

Hélas ! de nos jours, nous sommes arrivés à un tel degré d'inhumanité, que, non contents d'appliquer notre blâme à ces pauvres qui courent les rues et les carrefours, nous n'épargnons pas même les moines. Tel ou tel de ceux-ci, dit-on, est un imposteur. Ne disais-je pas tout à l'heure, que si nous sommes résolus à donner à tous indifféremment, nous serons toujours charitables ; mais que, si une fois nous écoutons une coupable curiosité, nous ne serons plus jamais charitables? Que dites-vous? Pour recevoir du pain, il joue le rôle d'un imposteur ! S'il demandait des talents d'or et d'argent, des habits précieux et magnifiques, un cortége d'esclaves, vous auriez raison de le qualifier d'escroc. S'il ne demande rien de pareil, au contraire, mais seulement la nourriture et le vêtement, ainsi qu'un philosophe, comment alors, dites-moi, comment, pour si peu, l'appeler trompeur? Brisons, mes frères, avec cette curiosité absurde, satanique, pernicieuse. Si cet homme se prétend membre du clergé, s'il se donne le titre de prêtre, faites votre examen alors, soyez curieux de savoir le vrai. Ce n'est pas sans danger qu'en cas semblable on se livre à de tels hommes; il y va de trop précieux intérêts. Mais demande-t-il à manger? Ne cherchez rien au delà ; car vous ne donnez pas, vous recevez. Recherchez, si vous voulez, oui, examinez comment Abraham se montrait hospitalier pour tous ceux qui l'approchaient. S'il avait trop curieusement scruté pour savoir à qui il donnait refuge, il n'aurait pas donné l'hospitalité à des anges. Car, peut-être ne croyant pas qu'ils fussent des anges, les eût-il repoussés avec les autres ; mais recevant tout le monde, il accueillit aussi les anges. Est-ce que Dieu vous donne la récompense d'après la conduite de ceux qui reçoivent votre aumône? Non, mais bien d'après la libre et bonne résolution de votre cœur, d'après votre grande libéralité et générosité, d'après votre bienveillance et bonté. Ayez cela, et vous gagnerez tous les biens. Puisse-t-il nous être donné à tous de les acquérir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel appartient, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

CAR CE MELCHISÉDECH, ROI DE SALEM, PRÊTRE DU DIEU TRÈS-HAUT, QUI VINT AU-DEVANT D'ABRAHAM LORSQUE CELUI-CI REVENAIT DE LA DÉFAITE DES ROIS, QUI LE BÉNIT, A QUI ABRAHAM DONN DE TOUT CE QU'IL AVAIT PRIS, QUI S'APPELLE, SELON L'INTERPRÉTATION DE SON NOM, PRE ROI DE JUSTICE, PUIS ROI DE SALEM, C'EST-A-DIRE ROI DE PAIX, QUI EST SANS PÈRE ET S SANS GÉNÉALOGIE, QUI N'A NI COMMENCEMENT DE SES JOURS NI FIN DE SA VIE, ÉTANT AI DU FILS DE DIEU, DEMEURE PRÊTRE POUR TOUJOURS. (VII, 1, 2, 3, JUSQU'A 10.)

Analyse.

1 et 2. Résumé de l'épître aux Hébreux : comment s'échelonnent les raisonnements de saint Paul. — Melchisédech, par le silence mystérieux de l'Ecriture sur sa naissance et sa mort, était la figure de Jésus comme Verbe éternel. — Décimateur d'Abraham qu'il bénit, il est, à ce double titre, plus grand qu'Abraham ; si telle est la figure, quelle sera la vérité? Lévi même a payé

la dîme au roi de Salem, abaissant ainsi son pontificat devant lui : combien plus devant Jésus, dont Melchisédech n'est que la figure ?

3 et 4. Part de notre libre arbitre dans nos bonnes œuvres, de l'aveu des saintes Ecritures. — Mauvais usage de notre volonté, qui ne s'instruit pas à l'école du malheur d'autrui, et se profane par le péché. — Saint usage de notre liberté par la conversion. — Retour à Dieu qui nous appelle, nous aide et nous purifiera.

1. Saint Paul voulant montrer la différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, dissémine, en plusieurs passages, ses instructions à ce sujet, pour y amener par des préludes, par des essais, qui préparent d'avance les esprits de ses auditeurs. Dès le début de son épître, il a jeté comme une base fondamentale cette vérité : que Dieu a parlé aux anciens dans les prophètes, tandis qu'à nous, c'est dans son Fils ; à eux, de plusieurs manières et en divers temps, à nous, par ce Fils adorable. Ensuite il a dit quel est ce Fils et quelle est son œuvre ; il a exhorté à lui obéir, pour éviter de partager le malheur des Juifs insoumis ; il a dit que Jésus est prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; il a voulu aborder toutefois la question de cette différence essentielle ; et après maintes préparations prudentes, après des reproches adressés à leur faiblesse, mêlés à des encouragements et à des consolations capables de leur rendre confiance ; après les avoir mis en état d'écouter avec docilité ses enseignements, il entreprend enfin de leur expliquer la différence entre Jésus-Christ et leur grand prêtre. Car une âme abaissée et découragée ne peut facilement écouter, comme peut vous en convaincre l'Ecriture quand elle dit : « Et ils n'écoutèrent pas « Moïse à cause de leur abattement ». L'apôtre a donc eu soin de guérir cette maladie de leur âme par ses paroles tantôt terribles, tantôt calmes et charitables ; en sorte qu'il peut maintenant aborder la question de la différence entre les deux rois. Voici donc ce qu'il dit : « Car ce Melchisé« dech, roi de Salem, prêtre du Dieu Très-Haut ». Chose admirable ! dans le type même qu'il choisit, il montre déjà combien est grande la différence. Car, comme je l'ai dit, il emprunte toujours une figure pour concilier la foi à la vérité ; il se sert du passé pour affirmer le présent, à cause de la faiblesse de ses auditeurs. Donc : « Ce Melchisé« dech, roi de Salem, et prêtre du Dieu Très-Haut, « qui vint au-devant d'Abraham, lorsqu'il revenait « de la défaite des rois, et le bénit ; à qui Abraham « donna la dîme de tout ce qu'il avait pris ». Après avoir résumé tout le récit du Livre saint, il l'interprète mystiquement. C'est d'abord le nom de Melchisédech qui attire son attention. « Qui
:, selon l'interprétation de son nom, pre-
:nt Roi de Justice ». En effet, « Sédech »
justice et « Melchi », roi ; d'où Melchi-
i de justice. Voyez-vous, jusque dans
quel choix et quelle exactitude ? Or,
: roi de justice, sinon Notre-Seigneur
t ? — Puis : « Roi de Salem », nom de sa
s est roi de paix, car telle est la traduction de Salem : encore un trait du Christ. Car c'est lui qui nous a faits justes et qui a pacifié tout ce qui est au ciel et tout ce qui est sur la terre. Quel homme est vraiment roi de justice et de paix ? Aucun, à l'exception du seul Jésus-Christ Notre-Seigneur. — Il ajoute bientôt une autre différence : « Sans père, sans mère, sans généalogie, « qui n'a ni commencement, ni fin de sa vie, étant « ainsi l'image du Fils de Dieu, qui demeure prêtre « pour toujours ». Mais ici se présentait un texte qu'on pouvait objecter : « Vous êtes prêtre pour « l'éternité selon l'ordre de Melchisédech », parce que celui-ci était mort, et n'était pas prêtre pour l'éternité. Voyez donc à quel point de vue élevé se place l'apôtre. On va lui objecter : Comment parler ainsi d'un homme ? Aussi, dit-il, je ne prends pas cette parole au pied de la lettre, mais voici ce que je veux dire : Nous ne savons quel père ni quelle mère eut ce prince ; nous ne le voyons ni naître, ni mourir. — Eh bien ! alors, que conclure, dira-t-on ? De ce que nous ne savons rien, s'ensuit-il qu'il ne soit pas mort, qu'il n'ait pas eu de parents ? — Non, vous avez raison d'affirmer qu'il est mort, qu'il a eu des parents. — Comment donc est-il sans père ni mère ? Comment n'a-t-il ni commencement de ses jours, ni fin de sa vie ? Comment ? En ce sens que l'Ecriture n'en dit rien. — Et où va cette remarque ? — A dire que ce prince est sans père, parce qu'on ne donne pas sa généalogie, mais que Jésus-Christ possède ce privilége réellement et en toute vérité.

2. Voici donc un roi qui n'a ni commencement ni fin ; c'est-à-dire, que comme nous ignorons et son commencement et sa fin, parce que ces faits n'ont pas été écrits, ainsi les ignorons-nous de Jésus, non parce que l'Ecriture n'en dit rien, mais parce qu'en réalité il n'a ni l'un ni l'autre. Parce que le premier est la figure, l'Ecriture se tait sur son commencement et sa fin ; et parce que le second est la vérité, il n'a réellement ni commencement ni fin. Ainsi en est-il de leurs noms ; pour l'un, sa royauté de justice et de paix n'est qu'un pur titre sans réalité ; pour Jésus-Christ, il est tout cela véritablement. Comment donc a-t-il un principe ? Vous voyez que le Fils est sans principe, non dans ce sens qu'il existe sans cause, car c'est impossible : il a un père, autrement comment serait-il Fils ? Mais il est sans principe ἄναρχος, en ce sens que sa vie n'a ni commencement ni fin. « Melchisédech est semblable au Fils de Dieu ». Où est la ressemblance ? C'est que de l'un comme de l'autre, nous ne savons ni le commencement ni la fin ; de l'un, il est vrai, parce que ces dates n'ont pas été écrites, et de l'autre, au contraire, parce que ces termes n'existent pas : voilà la ressemblance. Que si cette ressemblance portait sur tous les points, vous ne verriez pas d'un côté la figure, et de l'autre la vérité ; tous deux seraient figures. C'est ainsi que dans les portraits et images, vous trouvez et ressemblance et différence. Les traits et le dessin reproduisent la ressemblance ; mais les couleurs une fois posées, la différence s'accuse évidemment, on voit similitude ici, et là, dissemblance.

« Considérez donc combien grand il devait « être, puisque Abraham même lui donna la dîme « de ce qu'il y avait de meilleur (4) ». Il a fait res-

sortir la justesse de la figure. Enhardi dès lors, il montre qu'elle est plus glorieuse que les réalités juives elles-mêmes. Or, si par cela seul que ce roi portait en lui la figure de Jésus-Christ, il se trouvait ainsi plus grand et plus remarquable non-seulement que les prêtres, mais même que cet Abraham, d'où sortait la tribu des prêtres, que direz-vous de la Vérité? Voyez-vous comme il prouve surabondamment la supériorité de Jésus-Christ? —« Regardez », dit-il, « combien est grand celui à qui Abraham « donna la dîme de ce qu'il y avait de meilleur ». Cette expression « de meilleur », fait allusion aux dépouilles. Et l'on ne peut dire qu'Abraham les ait partagées avec lui, parce qu'il aurait pris part au combat. Paul a soin de vous faire observer que le patriarche était revenu de la défaite des rois, quand il le rencontra. Ainsi, nous dit-il, le prince était chez lui, quand Abraham lui donna les prémices du butin conquis par ses travaux.

« Aussi ceux qui, étant de la race de Lévi, en« trent dans le sacerdoce, ont droit, selon la loi, « de prendre la dîme du peuple, c'est-à-dire de « leurs frères, quoique ceux-ci soient sortis d'A« braham aussi bien qu'eux (5) ». Telle est la dignité du sacerdoce, dit-il, que des hommes égaux à d'autres par les ancêtres, n'ayant avec eux qu'un seul et même père et principe de leur commune famille, se trouvent cependant préférés et privilégiés de beaucoup à l'égard des autres, puisqu'ils prélèvent la dîme sur eux. Or, si vous trouvez un personnage qui reçoive la dîme de ces privilégiés eux-mêmes, n'est-il pas vrai que ceux-ci descendent dès lors au rang des laïques, et que lui prend place parmi les prêtres? Il y a plus : le roi de Salem n'avait pas, du côté de la naissance, l'égalité d'honneur avec eux; il était d'une autre race. Aussi Abraham n'eût-il point donné la dîme à un étranger, s'il n'avait reconnu en lui une grande supériorité d'honneur. Mais, ô ciel! Que vient de démontrer le grand apôtre? Une vérité incroyable, plus étonnante que celle qu'il a énoncée dans l'épître aux Romains. Car dans cette épître, il se contente de déclarer qu'Abraham est le chef et le premier père de notre religion, comme de celle des Juifs. Mais ici il ose plus encore à l'égard de ce patriarche, il montre qu'un incirconcis l'emporte sur lui de beaucoup. Et quelle preuve en donne-t-il? C'est que Lévi a donné la dîme. Abraham, dit-il, en a fait l'offrande. — Et que nous importe, à nous, diront les Juifs? — Mais beaucoup, sans doute, car vous ne pouvez prétendre que les lévites soient au-dessus d'Abraham. « Or, celui qui n'a « point de place dans leur généalogie, prit la dîme « sur Abraham ». Et pour ne point passer légèrement sur ce fait, il ajoute : « Et il bénit celui qui avait reçu « les promesses ». Ces promesses étaient incontestablement la gloire des Juifs : saint Paul montre qu'ils sont inférieurs à cet étranger, en honneur et en gloire, et cela au jugement de tout le monde. « Or, il est incontestable que celui qui reçoit la bé« nédiction, est inférieur à celui qui la donne », c'est-à-dire, d'après l'estimation commune, ce qui est moindre est béni par ce qui est plus grand. Donc ce roi, figure de Jésus-Christ, est plus grand que le dépositaire même des promesses.

« En effet, dans la loi, ceux qui reçoivent la « dîme sont des hommes mortels; au lieu que « celui qui la reçoit ici n'est représenté que comme « vivant (8) ». Mais pour qu'on ne lui dise pas : Pourquoi invoquer ces siècles si lointains? Que fait à nos prêtres, qu'Abraham ait donné la dîme? Parlez de ce qui nous regarde nous-mêmes? il continue et ajoute : « Et pour ainsi dire » (Paul fait bien de ne pas parler affirmativement, de peur de blesser trop ses lecteurs), « pour ainsi « dire, Lévi l'a payée aussi lui-même dans la per« sonne d'Abraham, lui qui la reçoit des autres ». Comment l'a-t-il payée ? — « Parce qu'il était en« core dans Abraham son aïeul, lorsque Melchisé« dech vint au-devant de ce patriarche ». Entendez : Lévi était en lui, bien qu'il ne fût pas encore né; et par son père, il a payé la dîme. Remarquez : il ne dit pas : « Les lévites », mais : « Lévi », choisissant ainsi ce qu'il y a de plus grand pour mieux faire ressortir la supériorité de Melchisédech.

Avez-vous compris quelle distance sépare Abraham de Melchisédech, qui n'est cependant que la figure de notre pontife? Encore l'apôtre nous y fait-il voir une prééminence de pouvoir, et non de nécessité. L'un, en effet, donne la dîme qui est un droit sacerdotal; l'autre donne la bénédiction qui prouve un pouvoir de supériorité et d'excellence. Cette prééminence a passé jusqu'aux descendants. Et voilà comme Paul, par une victoire admirable et glorieuse, renverse l'édifice du judaïsme. Voilà pourquoi il leur disait : « Vous « êtes devenus faibles ». (Hébr. V, 11.) C'était une précaution qu'il prenait pour ne pas les faire regimber, en leur montrant trop brusquement la vérité. Telle est la prudence de Paul; il n'aborde les questions qu'après y avoir préparé les esprits. Car l'esprit humain est difficile à persuader; il demande pour être redressé plus de précautions que les plantes. On ne trouve en celles-ci que la nature des éléments et de la terre, qui obéit aux mains des laboureurs; mais chez nous se rencontre la libre volonté de choisir, qui prend à son gré mille formes changeantes, et opte tantôt pour une chose, tantôt pour l'autre, et qui a toujours une grande pente pour le mal.

3. Il nous faut donc constamment veiller sur nous-mêmes, pour ne jamais sommeiller. « Car », dit le Prophète, « il ne sommeillera pas, il ne « dormira pas, celui qui garde Israël. N'exposez « donc pas votre pied à chanceler ». (Ps. CXX, 4, 3.) Il n'a pas dit : Ne soyez pas ébranlés, mais : N'exposez pas, ne donnez pas : donner, exposer, cela dépend de nous, à l'exclusion de toute autre puissance. Car si nous voulons nous maintenir fermes, debout, immobiles, nous ne serons pas ébranlés. Ces paroles du Prophète insinuent ce sens.

Mais quoi? La puissance même de Dieu n'a-t-elle ici aucune action? — Certainement tout au monde est soumis à la divine puissance, mais de telle sorte que notre libre arbitre n'en est aucunement blessé. — Mais alors, si tout dépend de Dieu, direz-vous, pourquoi nous attribue-t-il la faute? — Aussi bien ai-je dit : De telle sorte ce-

pendant que notre libre arbitre n'en est point blessé. L'œuvre dépend donc à la fois et de son pouvoir et de notre pouvoir. Il faut, en effet, que nous choisissions d'abord le bien, et après notre choix fait, Dieu apporte son concours. Il ne prévient pas nos volontés, pour ne pas anéantir notre liberté. Mais quand nous avons choisi, aussitôt il nous apporte un secours abondant.

Comment donc alors, si tel est notre pouvoir, Paul affirme-t-il que « cela ne dépend ni de celui « qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui « fait miséricorde ? » (Rom. IX, 16.) — Je réponds d'abord que saint Paul ne donne pas ici son sentiment personnel, mais il conclut d'après le but qu'il se propose et d'après les prémisses qu'il a posées. Il vient de dire : « Il est écrit : Je ferai misé« ricorde à qui il me plaira de faire miséricorde, « et j'aurai pitié de celui de qui il me plaira d'a« voir pitié » ; il conclut : « Cela ne dépend donc « ni de celui qui veut, ni de celui qui court ; mais « de Dieu qui fait miséricorde ». — Pourquoi donc alors Dieu nous blâme-t-il, objecterez-vous ? — C'est qu'il est permis de dire du principal auteur d'une œuvre qu'il a fait l'œuvre tout entière. Oui, le premier choix, la volonté est notre fait à nous. Parfaire et conduire l'œuvre à sa fin, est la part de Dieu. Or, comme cette part, qui est de beaucoup la plus importante, se trouve être la sienne, Paul lui attribue tout, et en cela il se conforme à nos idées et à notre langage humain ; nous ne faisons pas autrement, en effet. Par exemple, nous voyons un édifice admirablement construit, nous le rapportons en entier à l'architecte, et cependant la construction n'est pas entièrement de lui, mais des ouvriers aussi, mais du propriétaire qui fournit les matériaux, mais d'une foule d'autres agents. Mais comme l'architecte a plus contribué que personne, nous le disons auteur du tout. C'est ce qui arrive ici. — De même encore, en présence d'une foule où il y a beaucoup de monde, nous disons : Tout le monde est là ; et s'il y a peu de monde, nous disons qu'on ne voit personne. C'est ainsi que Paul a dit dans ce passage : « Cela ne dépend « ni de celui qui veut, ni de celui qui court ; mais « de Dieu, qui fait miséricorde ». Il nous donne ainsi deux grandes et magnifiques leçons. La première, que nous ne devons pas nous enorgueillir de nos bonnes œuvres ; la seconde, qu'il convient d'attribuer à Dieu la cause de nos saintes actions. Malgré votre course empressée, dit-il, malgré le zèle [illegible] déployez, ne regardez pas comme vôtre [illegible] saintement faite. Car si vous n'obtenez pas [illegible] d'en-haut, tout est vain. Toutefois, il [illegible] qu'avec cette aide puissante, vous at[illegible] but de votre effort : mais à la condition [illegible] saurez et courir et vouloir. L'apôtre ne [illegible] en vain courez-vous ! mais : En vain courez-vous, si vous croyez que tout dépend de votre course, si vous n'attribuez encore plus le succès à Dieu. Dieu n'a pas voulu que tout fût son œuvre à lui seul, pour n'avoir pas l'air de nous couronner au hasard ; ni que tout vînt de nous, pour ne pas nous exposer à l'orgueil. Car si, lorsque nous n'avons que la moindre part, nous concevons déjà un sentiment d'orgueil, un vain contentement de nous-mêmes, que ne ferions-nous pas si tout était en notre pouvoir ? Dieu a pris toutes les précautions possibles pour prévenir notre orgueil. Et d'ailleurs de combien de faiblesses sa main adorable nous a entourés, pour briser ainsi notre vaine gloire ? De combien de monstres il nous a environnés ? Car lorsque bien des gens s'écrient : Pourquoi ceci ? A quoi bon cela ? ils parlent contre les desseins de Dieu. Il vous a placés au sein de mille terreurs, et malgré cet état, vous n'avez pas encore d'humbles sentiments de vous-mêmes ; mais au moindre succès qui vous arrive, votre cœur s'enfle jusqu'au ciel !

4. Et voilà ce qui explique ces perpétuelles révolutions et ces misérables chutes, qui ne servent pas même à nous corriger. Voilà pourquoi les morts prématurées, bien que fréquentes, nous laissent encore l'orgueilleuse idée que personnellement nous sommes immortels, comme si le coup fatal ne devait jamais nous atteindre. De là nos rapines, nos attentats à la propriété d'autrui, comme si nous ne devions jamais en rendre compte. Ainsi nous bâtissons, comme si nous avions ici-bas une demeure permanente et éternelle, et ni la parole de Dieu qui retentit tous les jours à nos oreilles, ni les faits journaliers eux-mêmes ne nous servent de leçons. Il n'est pas un jour, pas une heure qui ne nous donne le spectacle de quelques convois funèbres. C'est en vain ! Rien ne peut toucher notre insensibilité. Nous ne pouvons, nous ne voulons même pas nous amender par les malheurs d'autrui. Alors seulement nous rentrons en nous-mêmes, quand seuls nous avons à gémir ; et si Dieu retient la main qui nous frappe, nous relevons aussitôt la nôtre pour commettre le mal.

Personne n'a de goût pour les choses spirituelles ; personne ne méprise la terre, personne ne regarde le ciel. Mais semblables à l'animal immonde dont l'œil abaissé cherche la terre, que son ventre y incline, qui se roule dans la fange, des hommes, et en grand nombre, et sans même en être affectés, se souillent d'une boue sans nom ; car mieux vaut se souiller de fange que de péché. Ainsi souillé, on peut être lavé bientôt et redevenir semblable à celui qui ne s'est pas d'abord plongé dans le bourbier. Mais celui qui se précipite dans le cloaque du péché, y contracte une souillure que l'eau ne saurait effacer, et qui exige bien du temps, une pénitence parfaite, des larmes et des sanglots, plus de gémissements et de plus amers que ceux que vous faites entendre sur les têtes les plus chères. Il est, en effet, telle ordure qui nous arrive du dehors et dont nous sommes bientôt débarrassés ; mais celles-ci naissent au dedans de nous, et c'est à peine si tous nos efforts nous en purifient.

« C'est du cœur en effet », a dit Jésus-Christ, « que sortent les mauvaises pensées, les fornica« tions, les adultères, les vols, les faux témoi« gnages ». (Matth. XV, 19.) Aussi le Prophète s'écriait : « Créez en moi un cœur pur, ô mon « Dieu ». (Ps. L, 12.) Et un autre : « Lave les vices « de ton cœur, ô Jérusalem ! » (Jérém. IV, 14.) Vous voyez ici encore que le bien dépend et de nous et

de Dieu. Et ailleurs : « Bienheureux ceux qui ont « le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ». (Matth. v, 8.) Faisons tous nos efforts pour nous rendre purs; lavons nos péchés. Et comment peut-on les laver, le Prophète nous l'enseigne, en disant : « Lavez-vous, soyez purs; ôtez vos vices de vos « âmes devant mes yeux ». (Is. I, 16.) Devant mes yeux, qu'est-ce à dire? C'est que plusieurs paraissent être exempts de vices, mais devant les hommes; au contraire, aux yeux de Dieu, ils ne sont que des sépulcres blanchis. Et c'est pourquoi il dit : Otez-les tels que je les vois. « Apprenez à « faire le bien, cherchez la justice, rendez-la au « petit et au pauvre, et puis venez et discutons « ensemble, dit le Seigneur. Et quand vos péchés « seraient comme la pourpre, je vous blanchirai « comme la neige; et quand même ils seraient « comme l'écarlate, je vous rendrai blancs comme « la laine ». (Isaïe, I, 17, 18.) Vous voyez que nous devons commencer à nous purifier, et alors Dieu nous purifiera. Car après avoir dit d'abord: « Soyez « purs », il ajoute: « Et moi je vous blanchirai ». Que nul donc, parmi ceux qui sont arrivés au faîte du crime, ne désespère de lui-même. Car, dit le Seigneur, quand même vous auriez revêtu le vêtement et presque la nature même du vice, ne craignez pas. Il ne s'agit pas de couleurs fugitives et sans consistance, mais de celles qui font partie de l'essence même du corps; or, ceux qui en sont imprégnés peuvent retrouver un état tout contraire; car il ne parle pas seulement de les laver, mais de les blanchir comme la neige et comme la laine, afin de nous donner bon espoir.

Quelle est donc la vertu de la pénitence, puisqu'elle nous rend beaux comme la neige, blancs comme la laine, quand bien même le péché aurait déjà envahi et imprégné nos âmes? Etudions-nous donc à devenir purs; Dieu n'a pas fait un commandement difficile : rendez justice à l'orphelin, et traitez la veuve selon le droit. Vous voyez comment Dieu tient compte partout et toujours de la miséricorde et de la protection donnée à ceux qui sont sous le poids de l'injustice. Abordons ces bonnes œuvres et nous pourrons obtenir aussi par la grâce de Dieu les biens à venir. Puissions-nous tous en devenir dignes en Jésus-Christ Notre-Seigneur! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

SI LE SACERDOCE DE LÉVI, SOUS LEQUEL LE PEUPLE A REÇU LA LOI, AVAIT PU RENDRE LES HOMMES PARFAITS, EUT-IL ÉTÉ BESOIN QU'IL PARUT UN AUTRE PRÊTRE, APPELÉ PRÊTRE SELON L'ORDRE DE MELCHISÉDECH, ET NON PAS SELON L'ORDRE D'AARON? (VII, 11, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

Analyse.

1-3. Le sacerdoce lévitique n'a rien perfectionné : aussi l'Ancien Testament lui-même annonçait un sacerdoce nouveau et éternel. — La tribu de Juda est appelée au sacerdoce dans la personne de Jésus-Christ; elle se trouve désormais tribu royale et sacerdotale; mais le pontificat n'a plus de succession charnelle. — La loi de crainte est abrogée et fait place à une loi de meilleure espérance. — Nous n'avons qu'un pontife désormais; il est donc immortel et toujours prie pour nous. — Nous n'avons qu'un seul sacrifice; encore Jésus ne l'a-t-il pas offert pour lui-même, puisqu'il était impeccable.

4 et 5. Beaucoup différaient de recevoir le baptême, et le retardaient jusqu'à leur mort : conduite dangereuse, vrai mépris de la vertu en elle-même. — En se sauvant à la dernière heure, on n'arrive qu'à la dernière place au ciel : quelle honte ! — Pourquoi tarder d'accomplir des commandements si doux, que souvent les vices contraires sont plus pénibles même à la nature ?

1. « Si donc la perfection était l'œuvre du sacer« doce lévitique », dit l'apôtre, etc. Après avoir parlé de Melchisédech, et avoir montré qu'elle était sa prééminence sur Abraham, après avoir ainsi établi une grande différence, il continue à prouver la distance qui sépare les deux Testaments, dont l'un était imparfait, tandis que l'autre est la perfection même. Toutefois, il ne va pas au cœur même de son sujet; il ne raisonne et ne combat d'abord que par la comparaison du sacerdoce et de l'alliance; car pour les incrédules d'alors ces preuves étaient plus saisissables, puisque la démonstration allait porter sur le dépôt même qu'ils avaient reçu.

Il a donc montré que Lévi et Abraham restent bien en arrière de Melchisédech, lequel, même de leur aveu, a eu rang parmi les prêtres. Il part maintenant d'une autre preuve; et d'où? Du sacerdoce chrétien comparé à celui des juifs. Et voyez, je vous prie, son incomparable habileté! La raison même qui, selon toute vraisemblance, devait exclure du sacerdoce Melchisédech qui n'était pas de la race d'Aaron, lui sert au contraire à l'y maintenir et à détrôner les autres. Et pour arriver à cette conclusion, il se pose à lui-même un doute : Pourquoi n'est-il pas dit (prêtre) selon l'ordre d'Aaron? Et voici la solution qu'il donne : Et moi aussi, je me demande pourquoi il n'a pas été selon l'ordre d'Aaron; car c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'il dit : « Si donc la perfection eût été l'œuvre « du sacerdoce lévitique, etc. », et cette parole encore: « Pourquoi dès lors a-t-il été nécessaire », etc., phrase extrêmement significative. En effet, si Jésus-Christ était venu d'abord selon la chair pour être prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et qu'après lui fût survenue la loi avec le sacerdoce d'Aaron, on aurait eu raison de conclure que le second

fait était un perfectionnement qui anéantissait le premier, puisqu'il lui succédait. Mais si Jésus-Christ, au contraire, est postérieur à la loi, s'il a adopté un autre type sacerdotal, il est évident que tout le lévitisme est imparfait; car supposons un instant, dit l'apôtre, que le sacerdoce antérieur à Jésus-Christ, celui d'Aaron, était parfait et ne laissait rien à désirer; pourquoi donc dès lors l'Ecriture nous parle-t-elle d'un prêtre selon l'ordre de Melchisédech et non selon l'ordre d'Aaron? Pourquoi laisser Aaron et introduire un autre sacerdoce, à savoir, celui de Melchisédech, si la perfection se trouvait dans le sacerdoce lévitique, c'est-à-dire, si ce sacerdoce lévitique avait, au complet, toute la doctrine et de la foi et des mœurs? Et remarquez, comme sans dévier d'un pas, l'apôtre avance: Il avait dit «selon l'ordre de Melchisédech» et avait montré que ce sacerdoce était le plus grand, parce que Melchisédech était plus grand qu'Abraham. Puis, il prouve encore la même chose par la considération du temps, en disant que, puisque le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech a paru après celui d'Aaron, c'est qu'il est plus grand.

Mais que signifient ces paroles qui suivent immédiatement : « Sous lequel [sacerdoce] le peuple a « reçu la loi? » Que veut dire « sous lui ? » C'est que par lui le peuple marche, le peuple fait tout par lui : on ne peut dire qu'il ait été donné à d'autres qu'à lui. C'est sous lui que le peuple a reçu la loi, c'est-à-dire, grâce à son ministère. Et l'on ne peut dire que la loi était parfaite, mais non imposée au peuple. Le peuple, dit l'apôtre, a reçu la loi sous lui, c'est-à-dire par son organe et intermédiaire. Qu'était-il donc besoin d'un autre sacerdoce, si celui-là était parfait? « Car le sacer« doce étant transféré, il faut aussi que la loi « le soit ». Si donc un autre prêtre, ou plutôt un autre sacerdoce est devenu nécessaire, il faut aussi nécessairement une autre loi. Ceci est à l'adresse de ceux qui disent : Qu'était-il besoin d'un Nouveau Testament? Il aurait pu prouver ce besoin par les prophètes eux-mêmes : « Voici », disent-ils, «le testament, l'alliance que j'ai faite avec vos « pères». Pour le moment, il n'argue que d'après le sacerdoce. Et voyez comme il brûlait d'arriver à cette conclusion. Il a dit : Selon l'ordre de Melchisédech : c'était rejeter déjà le sacerdoce d'Aaron. Car si un autre sacerdoce a été introduit depuis lors, il a bien fallu aussi qu'il vînt un autre testament. Car il est impossible qu'un prêtre soit sans testament, ni lois, ni préceptes; ou qu'en recevant son sacerdoce, il se serve de l'antique alliance.

On pourrait lui objecter : Comment fut donc prêtre celui qui n'était pas lévite? Mais comme il a établi plus haut comme vérité fondamentale la maxime contraire, il ne veut pas même résoudre une telle objection, et ne lui jette qu'en passant cette réponse : Je vous ai dit que le sacerdoce a été transféré ; donc aussi le testament ; et Dieu ne l'a pas seulement changé dans son mode et dans ses règles, mais même dans la tribu. Comment? C'est que le sacerdoce est transféré d'une tribu à une autre, de la tribu sacerdotale à la tribu royale, de sorte qu'à l'avenir elle réunit sacerdoce et royauté. Or, voyez le mystère. De royale qu'elle était d'abord, elle est maintenant devenue sacerdotale. Ainsi s'est-il fait en Jésus-Christ. Lui qui fut toujours roi, a été fait prêtre quand il prit notre chair, quand il offrit le sacrifice. Voyez-vous le changement? Ce qu'on lui présentait comme une objection, l'apôtre l'établit précisément et par la seule logique des faits. « En effet, celui dont ces « choses ont été prédites », nous dit-il, « est d'une « autre tribu dont personne n'a jamais servi à l'au« tel ; puisqu'il est manifeste que Notre-Seigneur « est sorti de Juda, tribu à laquelle Moïse n'a ja« mais attribué le sacerdoce (13, 14) ». L'apôtre dit donc équivalemment : Et moi aussi je sais qu'il n'a eu aucune part à votre sacerdoce ; que nul de cette tribu ne l'a exercé, comme le montre évidemment cette affirmation : « Nul n'a jamais servi « à l'autel ». Tout est donc transféré. Ainsi était-il nécessaire que la loi ancienne et l'Ancien Testament fussent transférés, puisque la tribu [sacerdotale] elle-même a été changée.

2. Or, voyez comme il va dévoiler une autre différence que celle que lui fournit déjà ce changement de tribu. Il ne lui suffit pas de montrer la différence immense qui résulte de la tribu, de la personne, de la manière, du testament, mais il va la prouver par le personnage figuratif. « Lequel « [Melchisédech] n'est point établi selon la dispo« sition d'une loi charnelle, mais par la puissance « de sa vie immortelle (16) ». — Il a été fait prêtre, dit-il, non pas selon la disposition d'une loi charnelle ; car cette loi, dans sa plus grande partie, n'était point légitime ; et l'apôtre a raison de l'appeler une loi charnelle ; car tous ses réglements étaient charnels. Car voici ce qu'elle commandait : Coupez votre chair, oignez votre chair, lavez votre chair, purifiez votre chair, tondez votre chair, liez votre chair, nourrissez votre chair, donnez le repos à votre chair ; ne sont-ce pas, je vous prie, autant de lois charnelles? Que si vous voulez savoir quels biens elle promettait, écoutez : Longue vie à votre chair, était-il dit, à votre chair lait et miel, paix à votre chair, plaisir à votre chair. C'est d'une telle loi qu'Aaron reçut le sacerdoce, mais non pas certes Melchisédech.

« Et ceci paraît encore plus clairement, en ce « qu'il se lève un autre prêtre selon l'ordre de « Melchisédech (15) ». Qu'est-ce qui paraît clairement? La différence qui est très-grande entre les deux sacerdoces, et l'incontestable prééminence du personnage qui n'a pas été fait prêtre par la disposition d'une loi charnelle. Et qui est celui-ci? Est-ce Melchisédech ? Non, mais Jésus-Christ, qui l'est par la vertu de sa vie immortelle ; ainsi que l'Ecriture le déclare par ces mots : « Vous êtes le « Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (17)», c'est-à-dire, non pour un temps, non pour finir, mais selon la vertu d'une vie immortelle. Par ces paroles, il nous montre que Jésus a été fait prêtre par sa vertu et par celle de son Père, par sa vie qui n'a point de fin. Toutefois, ceci ne s'ensuit pas logiquement de ce qui a été dit plus haut : « Il « n'a pas été fait prêtre par la disposition d'une loi « charnelle »; le raisonnement exigeait : Il l'a été par une loi spirituelle. Mais, par « charnel » l'apôtre entend plutôt temporel, comme quand il dit

ailleurs : Ces lois ne devaient durer que jusqu'à un temps meilleur, elles n'étaient que des justifications charnelles, en attendant la vertu de la vie; c'est-à-dire, en attendant celui qui vit par sa propre vertu. Après avoir dit que la loi subit un changement, et montré la nature de ce changement, il en cherche la cause, satisfaisant ainsi l'esprit humain, qui aime à savoir la cause de tout, et gagnant d'ailleurs ainsi notre confiance, puisqu'il nous apprend la cause et la raison de cette mutation.

« Car la première loi est réprouvée comme étant « impuissante et inutile (18) ». Ici les hérétiques s'élèvent contre nous et nous disent : Voilà Paul qui déclare la loi mauvaise! Mais soyez attentifs et remarquez qu'il ne dit pas : Elle est rejetée comme vicieuse et dépravée, mais comme impuissante et inutile. Il a déjà montré ailleurs cette impuissance, quand il disait par exemple : « Dans cette « loi où était infirme par la chair »; nous étions donc infirmes, et non pas la loi.

« Car la loi n'a rien conduit à la perfection (19) ». Qu'est-ce à dire, elle n'a rien conduit à la perfection ? Elle n'a rendu parfait aucun homme, parce qu'aucun ne lui obéit; et quand bien même on l'eût écoutée, elle n'aurait pu produire la perfection, la vraie vertu. Pour le moment, il n'affirme pas même cela, et se contente de dire qu'elle n'a pas eu de force. Et c'est vrai ; c'était la condition des lettres sacrées mêmes : Faites ceci, ne faites pas cela; elles ne pouvaient que proposer, sans apporter en même temps la force et le pouvoir d'accomplir le précepte. Telle n'est pas la véritable espérance. Pourquoi dit-il « réprouvée ? » Comprenez : Rejetée. Et sur quoi porte ce rejet, il l'indique : « Sur la loi précédente », désignant ainsi la loi [mosaïque] qui a été rejetée à cause de son impuissance. La réprobation, c'est l'abrogation, la destruction de règles qui jusque-là avaient force et vigueur. C'est assez dire que la loi eut dans un temps vigueur et force, mais que plus tard elle fut vouée au mépris, pour n'avoir rien produit. La loi n'a donc servi de rien ? Au contraire, elle eut son utilité, sa grande utilité même, mais elle ne servit aucunement à créer des hommes parfaits; car elle-même n'a rien perfectionné. L'apôtre dit que la loi n'a rien parfait, parce que sous son règne tout était figure, tout était vaine ombre, circoncision, sacrifice, sabbat. Ces institutions n'ont pu arriver jusqu'aux âmes, et partout elles cèdent et se retirent.

« Mais voici que s'introduit une espérance meil- « leure par laquelle nous nous approchons de « Dieu. Et de plus, ce sacerdoce n'est pas établi « sans serment ». Vous voyez qu'ici encore le serment a été nécessaire, et ceci vous explique pourquoi, précédemment, il a discuté avec tant de sagesse cette question du serment de Dieu, et la raison qui le détermine à jurer pour que notre conviction soit plus certaine et plus pleine. — Voici « l'introduction d'une meilleure espérance » : qu'est-ce à dire? La loi aussi avait une espérance, mais non telle que celle-ci, ses observateurs espéraient posséder la terre et ne pas trop souffrir. Et nous, nous espérons qu'en faisant la volonté de Dieu, nous posséderons non pas la terre, mais le ciel, que dis-je? nous espérons bien mieux encore : c'est que nous serons auprès de Dieu, que nous arriverons jusqu'à ce trône de notre Père, et que nous le servirons avec les anges. Car Paul disait plus haut : « Nous entrons jusqu'au-delà du « voile »; mais ici : « Par elle nous approchons « jusqu'à Dieu ».

« Et de plus, ce n'est pas sans un serment de sa « part ». Qu'est-ce à dire : « Et de plus, ce n'est « pas sans un serment ? » C'est cela même : non sans un serment; et voilà une autre différence; car nos promesses ne sont pas sans raison, dit-il. « Car au lieu que les autres prêtres ont été établis « sans serment, celui-ci l'a été avec serment, Dieu « lui ayant dit : Le Seigneur a juré, et son serment « demeurera immuable : Vous êtes le Prêtre éter- « nel selon l'ordre de Melchisédech; tant il est « vrai que l'alliance dont Jésus est le médiateur « est plus parfaite que la première ; aussi y a-t-il « eu autrefois successivement plusieurs prêtres, « parce que la mort les empêchait de l'être tou- « jours ; mais comme celui-ci demeure éternelle- « ment, il possède un sacerdoce qui est éternel « (21-24) ».

L'apôtre établit deux différences : le sacerdoce nouveau, contrairement au sacerdoce légal, n'a pas de fin et s'appuie sur un serment. Il le prouve par Jésus-Christ qui le reçoit et en remplit les fonctions, en effet, selon la vertu d'une vie immortelle. Il démontre le second point par le serment qu'il cite et par la nature même du pontificat; le précédent a été rejeté pour cause d'impuissance; celui-ci reste et demeure parce qu'il est puissant et fort; le prêtre nouveau lui fournit aussi une preuve, et comment? C'est qu'il est seul et unique; et il ne serait pas seul, s'il n'était immortel. Car comme les prêtres ne sont nombreux que parce qu'ils sont sujets à la mort, ainsi dans le cas présent, le prêtre est unique parce qu'il est immortel. Et Jésus est devenu le garant d'une alliance d'autant meilleure, que Dieu lui a juré de le maintenir prêtre à jamais, serment qu'il n'eût point fait, si Jésus n'était vivant.

3. « C'est pourquoi il est toujours en état de « sauver ceux qui s'approchent de Dieu par son « entremise, étant toujours vivant afin d'intercé- « der pour nous (25) ». Vous voyez qu'en parlant ainsi, Paul considère Jésus dans son humanité. En le montrant comme prêtre, il le déclare aussitôt notre intercesseur. Nous affirmer qu'il intercède pour nous, c'est sous-entendre qu'alors il agit comme prêtre. Car de celui qui, à son gré, ressuscite les morts et qui donne la vie comme le Père, comment dit-on qu'il intercède, lorsqu'il devrait sauver? Comment intercède Celui à qui appartient tout jugement ? Comment intercède Celui qui envoie les anges pour jeter ceux-ci dans la fournaise et sauver ceux-là? Aussi l'apôtre dit : « Il peut sauver », et il sauve, parce que lui-même ne meurt point. Et parce qu'il ne meurt pas et qu'il vit à jamais, il n'a pas, selon l'apôtre, de successeur. Et s'il n'a pas de successeur, c'est qu'il peut défendre tous les hommes. Car, en Israël, le pontife, bien qu'admirable, ne durait qu'autant que sa vie même ; ainsi Samuel, ainsi tous ceux qui revêtirent cette dignité ; ensuite, ils n'étaient

plus rien, puisqu'ils mouraient. Pour le nôtre, c'est l'opposé, il sauve à tout jamais. Qu'est-ce à dire : « A tout jamais? » Ceci donne à entendre quelque grand mystère. Ce n'est pas ici-bas seulement, nous répond saint Paul, c'est dans l'autre vie aussi qu'il sauve tous ceux qui par lui s'approchent de Dieu. Comment les sauve-t-il? C'est qu'il est toujours vivant afin d'intercéder pour eux. Remarquez-vous l'humilité de sa très-sainte humanité? Car il ne dit pas qu'une fois par hasard il remplira ce rôle; mais toujours, mais tant qu'il sera besoin, il prie pour eux à tout jamais. Que signifie encore « à tout jamais? » Non-seulement dans le temps présent, mais jusque dans la vie future. Il a donc toujours besoin de prier? Et par quelle convenance s'y soumet-il? Souvent des justes, par une seule prière, ont tout obtenu : et lui doit toujours prier? Pourquoi donc est-il assis sur un trône? Voyez-vous que c'est par condescendance que l'apôtre tient ce langage humble? Voici ce que saint Paul veut nous faire comprendre : Ne craignez pas, dit-il; et ne dites pas : Certainement il nous aime, et il a toute liberté de parler à son Père, mais il ne peut pas toujours vivre. Au contraire, il vit toujours.

« Car il était convenable que nous eussions un « pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans « tache, séparé des pécheurs (26) ». Vous voyez que tout cela est dit de son humanité. Mais quand je dis l'humanité, je parle d'une humanité qui possède la divinité; ne partageant pas Jésus, mais vous donnant facilité de mieux comprendre ce qui convient. Avez-vous vu la différence de pontifes? Il résume ce qu'il a dit plus haut. « Il a été « éprouvé de toutes manières, sauf par le péché, « pour nous ressembler ». Tel convenait-il que fût notre pontife, saint, innocent. Qu'est-ce à dire, « innocent? » Ni méchant, ni trompeur; ce qu'un autre Prophète exprime ainsi : « Le mensonge n'a « pas été trouvé sur ses lèvres ». Qui parlerait ainsi de Dieu, et ne rougirait de dire qu'un Dieu n'est ni menteur ni fourbe? Mais de Jésus selon la chair il convient de déclarer qu'il est saint. « Sans tache » : vous ne direz rien de pareil de Dieu, parce que sa nature est telle qu'elle ne peut être souillée. « Séparé des pécheurs ». Ceci n'indique-t-il qu'une différence, et ne rappelle-t-il pas son sacrifice? Oui, son sacrifice aussi, et comment?

« Qui ne fût point obligé, comme les autres « prêtres, d'offrir tous les jours des victimes, pre« mièrement pour ses péchés, et ensuite pour ceux « du peuple; ce qu'il a fait une fois en s'offrant « lui-même (27) ». Ces paroles sont comme l'introduction à ce qu'il dira touchant l'excellence du sacrifice spirituel. Déjà il a marqué la différence de prêtre et la différence de testament. Il ne l'a pas traitée entièrement : mais il l'a indiquée déjà cependant. Ici, il donne en quelque sorte le prélude du sacrifice même. N'allez pas croire, quand vous entendez parler de Jésus comme prêtre, qu'il remplisse toujours la fonction du sacerdoce. Il a rempli cette charge de sacrificateur une fois, et maintenant il s'est assis pour toujours. Ne pensez pas que parmi les habitants de la cour céleste, il soit debout, agissant comme ministre. C'est là l'œuvre de l'incarnation. En devenant esclave, il devint aussi prêtre et ministre. Mais de même que devenu esclave, il n'est pas demeuré esclave; de même s'il s'est fait ministre, il n'est pas resté ministre : la marque du serviteur, en effet, ce n'est pas d'être assis, mais debout. Ces paroles marquent donc la grandeur de son sacrifice qui, bien qu'unique, a suffi cependant; et bien qu'offert une seule fois, eut une valeur que n'ont pas eue tous les sacrifices du monde. Mais nous n'avons pas encore à traiter ce sujet.

« Il l'a donc fait une fois », ce sacrifice, dit saint Paul. Lequel? Le sacrifice « nécessaire », nous répond-il encore; il lui a fallu trouver une offrande aussi; « non pas pour lui-même » : comment offrirait-il pour lui, étant impeccable? Mais « pour le peuple ». Que dites-vous, ô Paul! Il n'a pas besoin d'offrir pour lui-même, et telle est sa puissance? Certainement, nous répond-il. Car pour vous empêcher de croire que cette affirmation : « Il l'a fait une fois », s'applique aussi à lui, écoutez ce que l'apôtre ajoute « Car la loi établit « pour pontifes des hommes faibles », c'est pourquoi ils offrent toujours pour eux-mêmes; mais celui-là, qui est si puissant, qui n'a pas même de péché, pourquoi offrirait-il pour lui-même? Donc ce ne fut pas pour lui-même, mais pour le peuple qu'il offrit, et qu'il n'offrit qu'une fois.

« Mais la parole de Dieu, confirmée par le ser« ment qu'il a fait depuis la loi, établit pour pon« tife le Fils qui est parfait à jamais ». Parfait, qu'est-ce à dire? Paul n'établit pas d'antithèses rigoureuses. Il disait des autres prêtres qu'ils sont faibles, il ne dit pas que le Fils est puissant, mais « parfait », ce qui comprend la puissance; et vous pourriez ajouter : Voyez-vous que le nom de Fils est ici rappelé par opposition à esclave? Par faiblesse, ici, il entend ou le péché ou la mort. — Mais que veut dire : « A jamais parfait? » Inaccessible à tout péché, non-seulement maintenant, mais toujours. Si donc il est parfait, s'il ne pèche jamais, s'il est toujours vivant, pourquoi offrirait-il pour nous plusieurs sacrifices? Mais il n'insiste pas sur ce point; il s'appesantit seulement sur cette vérité : qu'il n'offre pas pour lui-même.

Puis donc que nous avons un tel pontife, imitons-le, marchons sur ses traces. Plus d'autre sacrifice que le sien : un seul nous a purifiés; au delà, il n'y a plus que l'enfer et le feu. C'est pour cela que Paul remue ciel et terre pour nous répéter que nous n'avons qu'un prêtre, qu'un sacrifice; de peur que s'imaginant qu'il y en a plusieurs, quelqu'un ne pèche avec assurance.

4. Nous tous donc qui avons été admis à la dignité de chrétiens, et qui avons reçu le caractère baptismal, nous tous qui avons eu part au sacrifice, nous tous qui avons participé à la table immortelle, conservons intacte notre noblesse et notre honneur : car une chute ne serait pas sans un immense danger. Quant à ceux qui n'ont pas été ennoblis par de semblables honneurs, qu'ils n'aient pas pour cela une triste confiance. Quand un homme pèche, en effet, avec l'idée de recevoir le baptême au dernier soupir, souvent il ne reçoit

pas cette grâce. Croyez-moi : ce n'est pas pour vous épouvanter que je poursuis ce que j'ai à dire. J'en connais plusieurs à qui ce malheur est arrivé; dans l'espoir et l'attente de ce sacrement de l'illumination, ils péchaient beaucoup ; et au terme de leurs jours, ils sont partis vides et nus. Car c'est pour briser les chaînes du péché et non pour les multiplier, que Dieu a donné le baptême. S'en servir pour pécher plus à l'aise, c'est se créer des raisons de lâcheté et de négligence. Si le bain sacré n'existait pas, tel vivrait avec plus de précaution, parce qu'il n'aurait pas de pardon à espérer. Vous connaissez le détestable principe : Faisons le mal pour que le bien s'ensuive; c'est nous qui pratiquons ce principe et voulons qu'on le répète ! Aussi, je vous en prie, vous qui n'avez pas encore été initiés aux saints mystères, réveillez-vous. Que nul n'aborde la pratique de la vertu en vrai mercenaire, en véritable ingrat; que personne n'y entre comme dans une entreprise pénible et ennuyeuse. Non ! mais approchons avec un cœur allègre, une âme joyeuse ! Quand bien même, en effet, on ne nous proposerait aucune récompense, ne faudrait-il pas être vertueux? Soyons-le donc encore avec l'espoir d'une récompense. N'est-ce pas ici une honte et le comble du déshonneur? Si vous ne me donnez point de salaire, dites-vous, je ne veux être ni modeste ni tempérant. Eh bien ! moi, j'ose vous dire que vous ne serez jamais tempérants ni modestes, si vous voulez l'être pour un salaire. Vous n'estimez point la vertu, si vous ne l'aimez pas. Et toutefois Dieu, à cause de notre infirmité, a bien voulu y attacher une récompense; et nous, même à ce prix, nous n'en essayons point.

Or, supposons, si vous le voulez, qu'un homme meure, après avoir commis des péchés sans nombre, et cependant après avoir reçu le baptême, ce qui, à mon sens, n'arrivera pas de sitôt. Comment cet homme partira-t-il pour le ciel? S'il n'est plus accusé du mal qu'il aura commis; il est certain cependant qu'il ne jouira pas d'une grande confiance. Car après avoir vécu un siècle, il ne montre dans sa conduite qu'un bien, c'est qu'il n'a plus de péchés ; je me trompe, il ne peut même montrer si peu; il est sauvé uniquement par la grâce : or, quand il verra les autres élus couronnés, glorieux, environnés d'honneur et d'estime, quoiqu'il ne tombe pas en enfer, supportera-t-il, dites-moi, l'angoisse et la honte qui tourmenteront son âme?

Un exemple éclaircira ma pensée. Voici deux soldats; l'un est voleur, habitué à l'injustice, ravisseur du bien d'autrui; l'autre, au contraire, se conduit en brave, s'illustre par des hauts faits, se couvre de trophées en trempant ses mains dans le sang des ennemis. Plus tard, quand le moment est venu, on vient le prendre dans le rang où était avec lui le soldat voleur, on le conduit soudain au trône impérial, on le revêt de pourpre, tandis que l'autre est maintenu à sa place vulgaire, et ne doit qu'à la clémence du souverain de n'être pas puni de ses crimes; mais il reste au dernier plan, mais on lui assigne sa place loin de l'empereur : supportera-t-il, dites-moi, le poids de son chagrin et de ses remords, quand il verra ainsi son compagnon d'armes élevé au faîte des dignités, parvenu au comble de la gloire, dictant des lois au monde entier, lorsque lui-même reste au plus bas degré, et ne peut même s'honorer d'avoir échappé au supplice, cet honneur appartenant tout entier à la clémence et au pardon de son prince ! Ah ! quand bien même le souverain l'aurait relâché et lui aurait pardonné ses crimes, il ne vivra que couvert de honte et d'ignominie; il ne sera pas, certes, admiré des autres, car dans le cas d'une grâce semblable, on n'admire pas celui qui la reçoit, mais celui qui l'accorde; plus est grand le don octroyé, plus est affreuse la honte de celui qui en est l'objet, puisqu'il suppose de grands crimes commis.

De quels yeux donc un tel chrétien pourra-t-il voir ceux qui sont dans la cour céleste, et qui montrent et leurs blessures et leurs travaux innombrables, lorsque lui-même ne pourra rien montrer, lorsqu'il ne devra qu'à la bonté et à la clémence de Dieu d'être relâché sain et sauf ? Tel qu'un homicide, un voleur, un adultère prêt à marcher au dernier supplice, et qu'un haut personnage s'est fait donner à discrétion, et qu'il fait tenir à la porte de son palais : le misérable n'osera, d'ailleurs, regarder personne en face, bien qu'après tout il ait échappé au coup fatal : tel sera ce chrétien.

5. Car de ce qu'on appelle ce séjour la cour céleste, n'allez pas croire que tous y occupent le même rang. Dans les cours de nos princes, vous voyez des premiers officiers, et tous ceux qui font cortége au souverain, et toutes sortes de bas officiers, et jusqu'à ces licteurs qui occupent l'emploi appelé de Décan; tous s'y rencontrent, bien qu'entre le licteur et le grand officier, la distance soit immense. Bien plus grandes encore seront les différences dans la cour céleste. Et je ne dis pas cela de moi-même, car saint Paul établit une autre différence bien autrement considérable que toutes celles-là. Les différences qui se remarquent entre les astres, depuis le soleil jusqu'à la lune, jusqu'aux étoiles, jusqu'à la moins brillante de celles-ci, ne sont pas en plus grand nombre ni plus grandes que celles qui existent entre les habitants de la cour divine. Or, qu'entre le grand officier et le licteur il y ait une distance bien moindre qu'entre le soleil et la moindre étoile, c'est chose évidente à tous les yeux; car le soleil éclaire à la fois et réjouit la terre tout entière, et sa lumière éclipse la lune et les étoiles ; et telle petite étoile ne paraît peut-être même jamais et reste perdue dans les ténèbres, car il est bien des étoiles que nous n'apercevons même pas.

Quand donc nous verrons les autres devenir des soleils, tandis que nous irons prendre la place des moindres étoiles, de celles qui ne se devinent même pas, quelle consolation nous restera-t-il ? Ah ! je vous en prie, ne soyons pas ainsi tardifs, lourds et lâches ; ne traitons pas l'affaire du salut dont Dieu est l'enjeu, de façon à la changer en œuvre de loisir; exerçons sur elle un saint négoce, sachons la faire valoir et la multiplier. Car enfin chacun ici, fût-ce un caté-

chumène, chacun connaît cependant Jésus-Christ, chacun apprécie la foi, entend la divine parole, approche plus ou moins de la connaissance de Dieu, et sait la volonté de son maître.

Pourquoi ces délais, ces hésitations, ces retards ? Rien n'est meilleur qu'une vie vertueuse pour ce monde comme pour l'autre, pour les fidèles baptisés et pour les catéchumènes. Car, je vous le demande, quel est le commandement qui soit pour nous lourd et intolérable ? Ayez, Dieu le dit, ayez une épouse et soyez modéré et continent : est-ce donc difficile ? Comment le prétendre, lorsque tant de personnes même sans épouse savent être chastes, non-seulement parmi les chrétiens, mais parmi les gentils ? Une passion que le gentil domine par vanité, ne sauriez-vous l'éviter, vous, par crainte de Dieu ? — « Donnez », Dieu le dit, « donnez aux pauvres suivant « vos moyens » : est-ce un devoir lourd et intolérable ? Mais ici encore les gentils nous accusent, eux qui, par vaine gloire, jettent parfois leur fortune entière à pleines mains. — Ne tenez point de discours obscènes. Est-ce difficile ? Ne devrions-nous pas nous conduire assez honnêtement pour y voir notre propre déshonneur ? C'est le contraire, c'est, veux-je dire, tenir des discours déshonnêtes qui est une difficulté, et vous le voyez avec évidence, par ce fait qu'on a la honte au cœur et la rougeur au front, lorsqu'on a laissé échapper des paroles de ce genre, qu'on ne prononcera pas, à moins d'être ivre. Pourquoi, en effet, une fois assis sur la place publique, n'y faites-vous plus ce que vous vous permettez peut-être à la maison ? N'êtes-vous pas retenu par les témoins qui sont là ? Pourquoi ne le feriez-vous pas même en présence de votre femme ? N'est-ce pas de peur de la couvrir de honte ? Or, ce que vous ne faites pas par respect pour votre épouse, comment ne rougissez-vous pas de le faire en outrageant Dieu ? car il est présent partout, il entend tout. — Gardez-vous de vous enivrer : c'est simple et beau. L'ivresse par elle-même n'est-elle pas un supplice ? Dieu ne vous dit pas : Disloquez votre corps; mais quoi ? Ne vous enivrez pas, c'est-à-dire ne le dégradez pas au point de faire perdre à l'âme sa royauté. Quoi donc ? Faut-il refuser tous les soins à son corps ? Arrière cette doctrine; je ne la prêche pas; Paul a formulé ainsi le précepte : « N'ayez aucun souci de la « chair dans ses mauvais désirs » (Rom. XIII, 14); ne vous prêtez jamais à sa concupiscence. — Ne ravissez pas ce qui n'est point à vous; gardez-vous d'envahir par avarice le bien d'autrui ; ne commettez point de parjure. Faut-il, pour accomplir ces devoirs, beaucoup travailler, beaucoup suer ? — N'accusez pas, est-il dit, ne calomniez pas : est-ce donc pénible ? C'est le contraire qui est pénible. Car lorsque vous prononcez une parole de détraction, vous êtes en danger; vous tremblez d'avoir été entendu par la personne, considérable ou chétive, dont vous avez ainsi parlé. Si c'est un grand de ce monde, vous êtes de fait en danger ; si c'est un petit selon le siècle, il vous rendra la pareille, il vous paiera même avec usure, il vous attaquera par des discours plus malveillants. — Non, sachons vouloir, et aucun précepte ne sera pour nous lourd ni difficile. Mais si nous n'avons pas de volonté, tout ce qui est le plus facile nous paraîtra malaisé. — Quoi de plus facile que de manger ? Mais telle est la mollesse de quelques gens, qu'ils trouvent même cette fonction pénible. Et j'entends plusieurs personnes dire que manger est un travail. Aucune fonction n'est laborieuse, si vous le voulez, car avec la grâce céleste tout repose sur votre volonté. Veuillons donc le bien, afin de gagner aussi les biens éternels, par la grâce et la bonté etc.

HOMÉLIE XIV.

TOUT CE QUE NOUS VENONS DE DIRE SE RÉDUIT A CECI : LE PONTIFE QUE NOUS AVONS EST SI GRAND, QU'IL EST ASSIS DANS LE CIEL A LA DROITE DU TRONE DE LA SOUVERAINE MAJESTÉ. (CHAPITRE VIII EN ENTIER.)

Analyse.

1-3. Grandeurs et humiliations dans Jésus-Christ, ministre d'un nouveau tabernacle qui est le ciel. — Celui-ci n'est pas sphérique ni mobile : courte excursion dans l'astronomie. — Le sacerdoce de la loi nouvelle est tout céleste : admirable idée des sacrements et de la liturgie chrétienne, dont les rites juifs n'avaient que l'ombre et l'ébauche. — L'alliance nouvelle a été prédite ; l'ancienne a été réprouvée d'avance en toutes lettres. — Caractère de la loi de grâce. — Elle n'est pas écrite ; les apôtres n'ont reçu du ciel aucun livre : témoignage écrasant contre le protestantisme. — L'alliance est nouvelle bien que contenant les débris de l'ancienne.

4. La pénitence, l'oubli de mal faire et la réparation des méfaits, rend à l'âme sa première beauté. — La nuit est le temps favorable à la contrition et à la prière. — La prière du matin et du soir est nécessaire, mais surtout le bon emploi de la nuit.

1. Saint Paul mêle dans son discours les humiliations et les grandeurs; il imite en cela son divin Maître. Les choses humbles et basses préparent la voie aux choses sublimes et divines. La vue de celles-ci nous apprend que celles-là étaient un effet de la bonté de Dieu qui voulait

condescendre à notre faiblesse. C'est ce plan général qu'il suit en particulier dans ce passage. Il a commencé par dire que Jésus s'est offert, et puis, nous l'ayant montré comme Pontife, il ajoute : « Voici maintenant le comble et le cou« ronnement de tout ce qui a été dit jusqu'ici ; « nous avons un Pontife si grand qu'il s'est assis « dans le ciel à la droite du trône de la Majesté « souveraine ». Or, être assis n'est pas le propre d'un pontife, mais de celui à qui le sacrifice est offert par le pontife. — « Etant le ministre du « sanctuaire » ; non pas simplement « ministre », mais ministre du sanctuaire; « et du vrai taber« nacle que Dieu a fixé et non pas un homme ». Voyez-vous ici l'abaissement volontaire ? Car l'apôtre n'a-t-il pas établi, au début de son épître, cette différence en faveur du Fils de Dieu, que les anges « sont tous des esprits ministres », et que pour cette raison la parole : « Asseyez-vous à ma « droite », ne leur sera jamais adressée ? Il affirme donc que celui qui s'assied n'est pas un ministre, un simple serviteur. Comment donc ici est-il appelé ministre, et ministre du sanctuaire ? C'est donc comme homme que cette affirmation lui convient.

Quant au « tabernacle », ici, c'est le ciel. Et pour montrer la différence entre ce tabernacle et celui des juifs, il dit que c'est non pas un homme mais Dieu qui l'a fixé. Remarquez comment il élève les âmes des juifs qui ont cru en Jésus-Christ. Vraisemblablement, ils s'imaginaient que nous n'avions point de tabernacle. Voici, leur dit-il, le prêtre, le prêtre vraiment grand, bien plus grand que les pontifes d'Israël, et qui a offert un sacrifice plus admirable. Mais ne va-t-on pas voir ici un vain étalage de mots pour séduire les esprits ? Non, car il leur rend ses affirmations dignes de foi, en les prouvant et par le serment divin, et par le tabernacle nouveau. Sur ce dernier point la différence était déjà éclatante; il leur en fait encore considérer une toute particulière : « Il a été fixé », dit-il, « non de main d'homme, mais par Dieu « même ». Où sont maintenant ceux qui affirment le mouvement du ciel ? Où sont ceux qui disent que sa forme est sphérique ? L'une et l'autre idée sont détruites par ce seul texte : « Or voici le comble « de tout ce qui a été dit ». Le comble, la tête, c'est tout ce qu'il y a de plus élevé. Mais il va rabaisser son langage, et après avoir parlé des grandeurs du Christ, il peut sans crainte parler des abaissements. Pour que vous sachiez donc que ce mot : « ministre », qu'il écrit ensuite, se rapporte à l'humanité de Notre-Seigneur, écoutez comme de nouveau il va le déclarer.

« Car tout pontife », dit-il, « est établi pour offrir « à Dieu des dons et des victimes; c'est pourquoi « il est nécessaire que celui-ci ait aussi quelque « chose qu'il puisse offrir (3) ». En m'entendant dire qu'il est assis, n'allez pas croire qu'il n'ait pas été appelé sérieusement pontife. On dit qu'il est assis pour marquer sa divinité; on dit qu'il est pontife pour montrer sa miséricorde envers nous. L'apôtre insiste avec complaisance sur ce dernier point, il s'y étend davantage. Il craignait que l'idée de la divinité de Jésus-Christ n'empêchât de croire à ses miséricordieux abaissements. Il y revient donc, et comme quelques-uns demandaient : Pourquoi est-il mort? Parce qu'il était prêtre, répond-il; pas de prêtre sans sacrifice; il lui faut donc un sacrifice, à lui aussi. Saint Paul, qui a déclaré d'ailleurs que Jésus est dans le ciel, dit donc et montre de toute manière qu'il est prêtre, rappelant et Melchisédech, et le tabernacle, et le sacrifice offert par Notre-Seigneur. Et, toujours dans le but de prouver le sacerdoce de Jésus-Christ, il construit un nouveau raisonnement :

« S'il avait été prêtre sur la terre », dit-il, « il ne « serait pas prêtre, puisqu'il y avait déjà des prê« tres pour offrir des dons selon la loi (4) ». Si donc il est prêtre, et il l'est certainement, il faut qu'il le soit ailleurs qu'ici-bas. Car s'il était prêtre sur la terre, il ne serait pas prêtre, et pourquoi? parce qu'il n'a jamais offert de sacrifice, et qu'il n'a pas rempli de fonction sacerdotale; et cela se comprend, puisqu'il y avait des prêtres chargés de ces sacrifices. L'apôtre prouve qu'il était même impossible à Jésus-Christ d'être prêtre sur la terre : comment, en effet, dit-il, l'aurait-il pu avant la résurrection?

Maintenant, mes frères, il vous faut élever vos âmes, et contempler la science apostolique de Paul; car voici une nouvelle différence de sacerdoce qu'il nous dévoile. — « Dont le ministère a « pour objet la figure et l'ombre des choses du « ciel ». Que sont ici les choses du ciel? Les choses spirituelles. Car bien que les saints mystères s'accomplissent en ce bas monde, ils sont néanmoins dignes du ciel. En effet, quand on nous met devant les yeux Jésus-Christ tué et immolé; quand l'Esprit-Saint descend; quand ici se rend présent Celui qui est assis à la droite du Père ; quand le bain sacré engendre des enfants de Dieu; quand ceux-ci deviennent concitoyens des habitants du ciel, puisque nous avons là-haut droit de patrie, de cité, puisque désormais ici-bas nous sommes étrangers et voyageurs, comment tous ces mystères ne sont-ils point célestes? Et quoi encore? Nos hymnes ne sont-elles point célestes? Les mêmes chants que font entendre au ciel les chœurs des puissances incorporelles, n'en avons-nous pas l'écho, nous qui sommes sur cette humble terre ? Et notre autel n'est-il pas céleste aussi ? Comment? C'est qu'il n'a rien de charnel; toutes les offrandes qui s'y font, sont spirituelles. Notre sacrifice ne s'évanouit pas en cendre, en graisse, en fumée; mais il ennoblit et glorifie les dons qu'on y présente. N'est-il pas céleste le sacrement qui s'accomplit en vertu de ces paroles adressées aux ministres de tous les temps : « Les péchés seront remis « à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront « retenus à ceux à qui vous les retiendrez? » (Jean, XX, 23.) N'exercent-ils pas un pouvoir céleste, ceux qui possèdent même les clefs du royaume des cieux ?

2. « Leur ministère a pour objet », dit-il, « la figure « et l'ombre des choses du ciel, — comme il fut « répondu à Moïse lorsqu'il construisait le taber« nacle. Voyez », disait le Seigneur, « et faites « tout selon le modèle qui vous a été montré sur « la montagne (5) » ; c'est qu'en effet, l'ouïe est un

moyen plus lent que la vue pour apprendre une chose; ce que nous entendons ne se grave pas dans notre esprit comme ce que nous voyons. « Dieu lui montre toutes choses » ; peut-être ne les lui montre-t-il qu'en modèle et en ombre, peut-être veut-il ici parler du temple. Car il a dit d'abord : « Voyez et faites tout selon le modèle qui « vous a été montré sur la montagne ». N'a-t-il vu que ce qui avait trait à la construction du temple, ou aussi ce qui se rapportait aux sacrifices et à tout en général? Ce second sentiment peut être soutenu sans erreur. Car l'Eglise est céleste, elle n'est rien moins qu'un ciel.

« Au lieu que Jésus a reçu une sacrificature « d'autant plus excellente, qu'il est le médiateur « d'une meilleure alliance (6) ». Voyez combien, dit l'apôtre, le second sacerdoce l'emporte sur le premier, puisque l'ancien n'est que copies et figures, et que le nouveau est la vérité même. Mais cette assertion était peu consolante pour les Hébreux, et ne pouvait leur causer du plaisir; l'apôtre s'empresse donc d'ajouter quelque chose qui devait les combler de joie : « L'alliance nouvelle est établie « sur de meilleures promesses ». Après l'avoir déjà montrée plus grande par le lieu, le prêtre et le sacrifice, il établit maintenant la différence d'alliance. Il avait déclaré plus haut que l'ancienne était faible et inutile, et toutefois remarquez les précautions qu'il prend avant d'en venir à lui faire son procès. Plus haut (VII) avant de prononcer la réprobation du sacerdoce antique, il avait eu soin de parler de l'immortalité du nouveau pontife, à qui ensuite il attribuait cette haute prérogative que « par lui « nous approchons de Dieu ». Ici, ce n'est qu'après nous avoir élevés jusqu'aux cieux, après nous avoir montré que le ciel remplace pour nous le temple, et que le lévitisme ne possédait que les figures de nos saintes réalités; c'est après avoir ainsi relevé le culte nouveau qu'à bon droit dès lors il relève aussi le sacerdoce. — Mais, je l'ai dit, il établit spécialement ce qui doit causer aux Hébreux une joie incomparable, à savoir : « Que notre alliance « repose sur des promesses meilleures ». Et qui le prouve? Ce fait même que l'antique alliance est rejetée, et qu'une autre est introduite à sa place. Si désormais celle-ci a l'empire, c'est parce qu'elle est meilleure; car de même qu'il disait : Si par le sacerdoce lévitique la perfection était atteinte, pourquoi y a-t-il eu besoin qu'un autre prêtre se levât selon l'ordre de Melchisédech; ainsi employant ici le même argument, il dit :

« Car s'il n'y avait rien de défectueux dans la « première alliance, il n'y aurait pas lieu d'en « substituer une seconde. Et cependant Dieu leur « adresse une parole de blâme (7, 8) », c'est-à-dire, si l'alliance n'avait pas eu quelque défaut, si elle avait délivré les hommes de tout péché. Car pour vous convaincre que tel est le sens de ces paroles, écoutez la suite : « Leur adressant un blâme », aux juifs, non à l'alliance, le Seigneur dit : « Il viendra « un temps où je ferai une nouvelle alliance avec « la maison d'Israël et la maison de Juda. Non se- « lon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères au « jour où je les ai pris par la main pour les faire « sortir d'Egypte; car ils ne sont point demeurés « dans cette alliance que j'avais faite avec eux, « et c'est pourquoi je les ai méprisés, dit le Sei- « gneur ». Soit, dira-t-on ; et où est la preuve que cette alliance soit finie? Il l'a déjà fait voir par le prêtre; mais maintenant, il démontre plus clairement et en termes exprès, qu'elle est rejetée. Comment? « Par des promesses meilleures ». Où est, en effet, je vous prie, l'égalité entre le ciel et la terre? Considérez ce terme : Meilleures promesses; il est mis pour calmer les susceptibilités. Il a dit plus haut dans la même intention : « Par cette espérance « nous approchons de Dieu, espérance meilleure », dit-il. (Héb. VII, 19.) En effet, dire meilleures promesses, meilleure espérance, c'est donner à entendre que l'ancienne alliance avait déjà ses promesses et son espérance. Mais ce peuple l'accusant toujours : « Voici », ajoute-t-il, « voici que « des jours viendront, dit le Seigneur, où je con- « sommerai une alliance nouvelle avec la maison « d'Israël et la maison de Juda ». Il ne s'agit pas d'une ancienne alliance quelconque; car, pour qu'on ne pût s'y tromper, il a marqué la date même. Il ne dit pas absolument : Non pas selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères, parce que vous auriez pu répondre qu'il s'agit de celle que Dieu fit avec Abraham ou même avec Noé. Laquelle désigne-t-il donc? Ecoutez : « Non pas selon l'al- « liance que j'ai faite avec leurs pères qui assis- « taient à la sortie »; et Dieu même ajoute : « En « ce jour où je les pris par la main pour les tirer « de la terre d'Egypte; car ils ne sont point de- « meurés dans cette alliance que j'ai faite avec « eux, et c'est pourquoi je les ai méprisés, dit le Seigneur ». Voyez-vous que le mal commence par nous? Ce sont eux qui n'ont point persévéré, dit-il; ainsi la négligence est notre fait. Le bien, je veux dire tous les bienfaits, viennent de Dieu. Ici, il semble lui-même faire son apologie, et il dit pour quelle raison il les abandonne.

3. « Mais voici l'alliance que je ferai avec la « maison d'Israël, après que ce temps-là sera venu, « dit le Seigneur; j'imprimerai mes lois dans leur « esprit et je les écrirai dans leur cœur, et je serai « leur Dieu, et ils seront mon peuple (10) ». Dieu parle évidemment de la nouvelle alliance, puisqu'il a dit : Ce n'est plus selon l'alliance que j'ai faite jadis. Telle est la grande différence des deux alliances; la dernière est écrite dans les cœurs. La différence n'est pas tant dans les commandements que dans la manière de les donner et de les graver. « Mon alliance ne sera plus écrite en lettres », dit-il, « mais dans les cœurs ». Que le juif nous montre la réalisation de cette prophétie à une époque quelconque; mais non, il ne la trouvera pas, car la loi fut de nouveau reproduite en caractères écrits après le retour de la captivité de Babylone. Moi, au contraire, je leur montre que les apôtres n'ont rien reçu par écrit, mais que l'Esprit-Saint a gravé tout dans leur cœur. Aussi Jésus-Christ disait-il : « Quand il sera venu, il vous remettra toutes choses « en mémoire et vous enseignera ».

« Et chacun d'eux n'aura plus besoin d'ensei- « gner son prochain et son frère, en disant : Con- « naissez le Seigneur; parce que tous me connaî- « tront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand;

« car je leur pardonnerai leurs iniquités, et je ne « me souviendrai plus de leurs péchés (11, 12) ». Voici un autre signe : Du petit au grand, dit-il, on me connaîtra; on ne dira plus : Connaissez le Seigneur. Quand donc s'est réalisée cette prédiction, sinon maintenant? car notre grande révélation chrétienne a éclaté partout; et la leur, loin d'être ainsi manifeste, est enfermée dans un étroit recoin. On dit qu'une chose est nouvelle, quand elle est tout autre, ou quand elle montre ce que n'avait pas celle qui l'a précédée. Une chose encore devient nouvelle quand on en retranche une forte partie sans toucher au reste. Par exemple, que quelqu'un répare une maison qui menace ruine, et que sans toucher à l'ensemble de la construction, il en refasse les fondations, nous dirons aussitôt : Il a fait une maison neuve, parce qu'il a enlevé certaines parties qu'il a remplacées par d'autres. Nous disons aussi que le ciel est nouveau, quand, cessant d'être d'airain, il nous verse la pluie; ainsi encore parlons-nous d'une terre qui cesse d'être stérile, sans avoir été changée autrement; ainsi appelons-nous édifice neuf celui dont on retire certaines parties en respectant les autres. Saint Paul a donc eu raison d'appeler nouvelle notre alliance, pour montrer que la précédente a vieilli, étant devenue absolument inféconde. Pour vous en convaincre, lisez les reproches d'Aggée, de Zacharie, de l'ange; lisez spécialement les griefs d'Esdras contre le peuple, comment il fut reçu, lorsqu'ils étaient transgresseurs, et qu'ils ne s'en doutaient même pas.— Voyez-vous comment votre alliance a été violée et supprimée, comment la mienne mérite à bon droit le titre de nouvelle?

Je n'admets pas d'ailleurs que ce texte : « Il y « aura un ciel nouveau » (Isaïe, LXV, 17), ait été dit dans le sens indiqué tout à l'heure. En effet, lorsque Dieu, dans le Deutéronome, annonce que le ciel serait d'airain, il n'a pas ajouté cette antithèse : Si au contraire vous obéissez, le ciel sera nouveau; mais il déclare que c'est parce que les juifs n'ont point gardé la première alliance qu'il en donnera une nouvelle. Je le prouve par ces paroles de l'apôtre lui-même : « Car ce qui était « impossible à la loi, qui était affaiblie par la chair»; et ailleurs : « Pourquoi tentez-vous Dieu, en imposant sur le cou des disciples un joug que ni nos « pères, ni nous-mêmes n'avons pu porter? » (Rom. VIII, 3; Act. XV, 10.) Puisqu'ils n'ont pas persévéré, dit-il. Ceci montre que nous sommes honorés de faveurs plus grandes et plus spirituelles. « Car », dit-il, « leur voix a retenti par toute la terre, et « leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde ». C'est l'explication du texte : « Chacun ne dira plus « à son prochain : Connaissez le Seigneur », et ailleurs : « La terre sera remplie de la connaissance « du Seigneur, comme la mer jadis l'a couverte de « ses flots ». (Habac. II, 14.)

« Or, en appelant cette alliance une alliance nou« velle, il a mis la première au rang des choses « vieillies et passées. Or, ce qui passe et vieillit, « est proche de sa fin (13) ». Voyez comme il a dévoilé ce qu'il a de plus caché, la pensée même du Prophète. Il a honoré la loi, et n'a pas voulu l'appeler vieille en toutes lettres; mais il a dit qu'elle l'était cependant. Car si elle était nouvelle, il ne donnerait pas cette qualification de nouvelle à la nôtre. Ainsi Dieu donnant davantage, dit-il, par là même a mis la précédente alliance au rang des choses antiques. Donc elle se dissout et s'éteint, elle n'est déjà plus. Encouragé par le Prophète, il poursuit utilement ce thème, montrant que notre religion est florissante, par cela seul que l'autre alliance est usée. Prenant ensuite ce terme de chose antique, il en ajoute un autre encore, celui de chose vieillie, et le coup de grâce se déduit aussitôt des qualifications susdites : « Elle est », dit-il, « proche de sa fin ». Ce n'est donc pas, à proprement parler, la nouvelle alliance qui a détruit l'ancienne; c'est que celle-ci vieillit, c'est qu'elle est devenue inutile. Voilà pourquoi il disait : A raison de son impuissance et de son inutilité; et encore : La loi n'a rien mené à la perfection; et : Si la première alliance avait été sans défaut, on ne chercherait pas la place d'une seconde. Qu'est-ce qu'être sans défaut? C'est être utile, puissant. Il parle ainsi, non que la loi doive être accusée positivement; mais, la voyant insuffisante, il s'exprime plus simplement, comme si l'on disait : Votre maison n'est pas sans défaut; c'est-à-dire, elle a quelque vice de construction; elle n'est ni ferme ni solide; votre vêtement n'est pas sans défaut; c'est-à-dire, il s'en va. Il ne dit donc pas que l'alliance antique fut mauvaise, mais qu'elle laissait prise au blâme, aux accusations.

4. Ainsi nous sommes nouveaux, ou plutôt, nous l'avons été, car maintenant nous avons vieilli, et partant nous sommes près de la mort. Toutefois, si nous le voulons, nous pouvons conjurer, réparer cette caducité honteuse. Nous ne le pouvons plus par le baptême, mais nous le pouvons par la pénitence. Si nous avons quelque symptôme de vieillesse, rejetons-le; si déjà nous comptons quelque ride, quelque tache, quelque souillure, sachons tout effacer et recouvrons notre beauté première, afin que le Roi nous aime dans cette beauté renouvelée. Bien que tombés peut-être dans une laideur extrême, il nous est permis de retrouver ce charme et cette grâce dont parle ainsi David : « Ecoutez, ô ma fille, voyez, prêtez l'oreille, « oubliez votre peuple et la maison de votre père, « et le roi sera épris de votre beauté ». Ce n'est pas l'oubli qui fait la beauté de l'âme. Quel oubli est donc ici désigné? L'oubli des péchés. Car le Prophète s'adresse à l'Eglise appelée du milieu des nations païennes, et lui conseille de ne pas se souvenir de ses pères, de ceux sans doute qui sacrifiaient aux idoles; c'est parmi eux, en effet, qu'elle a été choisie. Et il ne lui dit pas : N'en approchez point; mais ce qui est bien autrement fort : N'en concevez plus même la pensée! Ce qui s'accorde avec cet autre passage : « Je ne me sou« viendrai plus même de leurs noms sur mes lè« vres »; et ailleurs : « Puisse ma bouche ne pas « parler des œuvres de ces hommes ! » (Ps. XV, 4 et XVI, 4.) Ceci n'est pas encore d'une grande vertu; ou plutôt c'est une vertu déjà grande, mais non parfaite. Car que dit-il ici? Il ne s'arrête pas à cet avis : Ne parlez pas le langage de vos pères; il

poursuit : Ne leur gardez pas même un souvenir, n'en conservez pas même l'idée. Vous voyez à quelle distance il veut nous éloigner du vice. En effet, qui ne se souvient plus d'une chose, n'y pense pas; qui n'y pense pas, n'en parle pas; qui n'en parle pas, est bien loin de la commettre. Comprenez-vous combien d'étapes il jette entre nous et le péché, combien de haltes, d'intervalles, doivent nous en éloigner ?

Ecoutons donc, nous aussi; oublions nos maux, et non pourtant les péchés que nous avons commis. Car, souvenez-vous-en le premier, dit le Seigneur, et moi, je ne m'en souviendrai plus. Prenons un exemple : Loin d'avoir un souvenir de vol, rendons le bien volé. C'est oublier le vice que de chasser ainsi toute pensée de rapacité sans jamais plus l'accueillir, ayant même souci d'effacer la trace de nos péchés.

Mais comment ainsi oublier le mal? Par le souvenir des bienfaits de Dieu. Si nous avions constamment mémoire de ce grand Dieu, nous pourrions aussi nous rappeler ses bontés. « Heureux », dit le Prophète, « si je me suis souvenu de vous « sur ma couche même, si je méditais alors sur « vous dès le matin ! » (Ps. LXII, 7.) Car toujours sans doute il faut se souvenir de Dieu, mais plus que jamais il le faut à l'heure où notre pensée est dans le silence et le calme, à l'heure où par ce souvenir elle peut se condamner, à l'heure où la mémoire est plus fidèle. Quand ce souvenir nous revient pendant le jour, bientôt d'autres soucis tumultueux chassent la bonne pensée. Durant la nuit, au contraire, nous pouvons nous souvenir toujours, dès que notre âme jouit de la tranquillité, du repos, qu'elle est au port et dans une atmosphère sereine. « Ce que vous dites dans vos « cœurs », ajoute le Prophète, « repassez-le avec « amertume dans votre lit ». (Ps. IV, 5.) Il faudrait sans doute, même durant le jour, conserver ces souvenirs; mais parce qu'alors vous êtes sans cesse inquiets et distraits par les affaires de la vie présente, au moins alors et dans votre lit, souvenez-vous de Dieu et méditez sur lui dès les heures matinales. Si telle est, dès le matin, notre méditation, nous irons ensuite à nos affaires avec une sécurité heureuse; si par la prière tout d'abord nous gagnons l'amitié de Dieu, nous marcherons dès lors sans rencontrer d'ennemi, ou, s'il s'en présente, nous en rirons, ayant Dieu pour nous. La guerre est sur la place publique, les embarras de chaque jour sont autant de combats, de vagues, de tempêtes. Nous avons besoin d'armes; les prières sont des armes puissantes. C'est quand les vents sont favorables qu'il faut tout étudier, pour que la longue journée s'achève sans naufrage n blessure; car chaque jour voit surgir de nombreux écueils, et trop souvent contre eux la barque se brise et s'engloutit.

Voilà pourquoi nous avons besoin de prière, surtout le matin et le soir. Plusieurs d'entre vous souvent ont vu les jeux Olympiques; et non contents d'en être témoins, se sont portés fauteurs et admirateurs de ceux qui concourent, prenant parti l'un pour celui-ci, l'autre pour celui-là. Vous savez que pendant ces jours et ces nuits de combats, le héraut n'a toute la nuit même qu'une pensée, qu'un souci, c'est qu'aucun des combattants ne se conduise d'une manière indigne. Ceux qui patronnent un joueur de trompette, lui conseillent de ne dire mot à qui que ce soit, de peur d'épuiser son haleine et de prêter à rire. Si donc celui qui va lutter en face des hommes y met un soin pareil, bien plus convient-il que nous soyons constamment sur nos gardes et toujours réfléchis, nous dont la vie entière est un combat. Que la nuit donc tout entière soit pour nous une longue veille, une continuelle précaution, de peur que nos démarches de la journée ne prêtent au ridicule; et plût à Dieu que nous ne fussions jamais que ridicules !

Or sachons qu'à la droite du Père siége le Juge du combat; il écoute attentivement s'il nous échappera quelque accent discordant et qui blesse l'harmonie; car il n'est pas seulement juge des faits, mais aussi des paroles. Veillons toute la nuit, ô bien-aimés frères, et nous aussi, si nous voulons, nous aurons des partisans. Près de chacun de nous siége un ange, tandis que nous dormons profondément toute la nuit. Et encore si nous ne faisions que dormir; mais plusieurs alors commettent des turpitudes; les uns courent aux mauvais lieux; les autres prostituent leurs maisons mêmes, en y admettant des courtisanes. Je me tais : car ceux-là n'ont aucun souci de bien combattre. D'autres s'abandonnent à l'ivresse et aux grossières conversations; d'autres aiment le bruit et le trouble; d'autres passent toute la nuit dans une veille criminelle et méditent contre ceux qui dorment des complots détestables; d'autres comptent leurs profits usuraires; d'autres sont rongés de soucis et font tout excepté ce qui convient au bon combat. Aussi je vous prie d'abandonner toute pensée semblable et de n'avoir qu'un but, c'est de recevoir la récompense, d'ambitionner pour nos fronts la couronne, de tout faire enfin pour pouvoir atteindre les biens promis. Puisse-t-il nous être donné d'en jouir par la grâce et bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

HOMÉLIE XV.

CETTE PREMIÈRE ALLIANCE A EU DES LOIS ET DES RÈGLEMENTS TOUCHANT LE CULTE DE DIEU, ET UN SANCTUAIRE TERRESTRE. (IX, 1 JUSQU'A 15.)

Analyse.

1 et 2. Rappel, en quelques mots, des rites anciens : le tabernacle, l'arche et tous les objets qu'on y gardait, accusaient les Juifs. — Sacrifice unique et sanglant par le seul grand prêtre, et son entrée alors, une fois par an, dans le Saint des Saints : image du sacrifice unique et sanglant de Jésus-Christ, et de son entrée définitive au ciel.

3 et 4. Mal du péché en général ; il le compare au cadavre empesté. — Mal de l'avarice, qui se place au-dessous de la prostitution même : détails navrants. — Mal du rire insensé, qui va se moquer de cette doctrine. — Jésus-Christ n'a jamais ri. — Mal spécial du rire dans l'église. — Objurgation spéciale aux femmes.

1. Il a montré par le prêtre, par le sacerdoce, par l'alliance même la fin certaine de celle-ci; il va la prouver enfin par la figure du tabernacle lui-même. Comment? en y distinguant le Saint, et le Saint des Saints. Le Saint contenait les symboles et les signes de la période précédente, puisque tout s'y faisait par divers sacrifices. Le Saint des Saints, au contraire, appartient à notre époque. D'après saint Paul, le Saint des Saints marque à la fois le ciel, le voile du ciel, la chair du Christ qui entre par-delà ce voile, du Christ qui pénètre là par le voile de sa chair. Mais il est à propos de reprendre ce sujet de plus haut. Que dit-il donc?

« La première eut aussi... » Qu'est-ce à dire, la première? La première alliance. « Ses règlements « de culte ». Règlements, qu'est-ce? Des symboles ou des rites; comme s'il disait : Elle les a eus autrefois, elle ne les a plus. Il montre que déjà une alliance a supplanté l'autre : elle eut alors, dit-il. Aussi maintenant, quoique debout encore, elle n'est plus; — elle eut aussi « un sanctuaire du « siècle », c'est-à-dire, séculier, mondain, parce que tous les hommes pouvaient y pénétrer; il y avait un lieu ouvert et commun à tous dans le temple où se voyaient prêtres et simples juifs, prosélytes mêmes, gentils et nazaréens. Et parce que l'entrée en était libre même aux nations étrangères, il l'appelle « mondain », car les juifs n'étaient pas le monde.

« Car dans le tabernacle qui fut dressé, il y avait « une première partie où étaient le chandelier, la « table et les pains de proposition, et cette partie « s'appelait le Saint ». Voilà les symboles du monde. « Après le second voile... » Il y avait donc plus d'un voile; du côté du dehors, en effet, il y en avait un premier... Après le second voile était « le « tabernacle qu'on appelle le Saint des Saints » Vous voyez qu'il l'appelle un tabernacle, une tente, parce qu'on ne fait qu'y passer comme dans une tente; « où il y avait », dit-il, « un encensoir « d'or, et l'arche de l'alliance toute couverte d'or, « dans laquelle était une urne pleine de manne, la « verge d'Aaron qui avait fleuri et les tables de la « loi (4) ». Autant de témoignages éclatants de l'ingratitude des juifs. Ainsi les « tables de la loi » rappelaient que Moïse les avait brisées; « la manne » déposée dans une urne d'or, qu'ils avaient murmuré; « la verge d'Aaron », qu'ils s'étaient révoltés. Les juifs, ingrats et oublieux de si nombreux bienfaits, durent placer ces objets dans l'arche par ordre du législateur, et transmettre ainsi à la postérité le souvenir de leurs méfaits. « Au-« dessus de l'arche, des chérubins de gloire cou-« vraient le propitiatoire (5) ». Qu'est-ce à dire, chérubins de gloire? Comprenez : glorieux, ou bien qui sous Dieu même couvrent le propitiatoire. Saint Paul devait ainsi faire ressortir et exalter ces détails, pour montrer que ce qui va suivre est plus grand encore. « Mais ce n'est pas ici le lieu d'étu-« dier une à une toutes ces choses ». Ceci nous fait comprendre qu'il y avait là non-seulement ce qu'on voyait, mais encore du mystère. De toutes ces choses, dit-il, nous ne devons pas parler en détail, peut-être parce qu'elles exigeraient un long discours.

« Or, ces choses étant ainsi disposées, les prêtres « entraient à toute heure dans le premier taber-« nacle, pour y remplir les fonctions du sacri-« fice (6) ». Comprenez : tout cela existait, mais les simples juifs n'en jouissaient pas, ils ne pouvaient même y plonger la vue. Aussi, ces choses n'étaient pas tant à eux qu'à nous, pour qui ces objets étaient des figures prophétiques.

« Mais dans le second tabernacle, seul, une seule « fois dans l'année le pontife entrait, non sans y « porter du sang qu'il devait offrir pour lui-même « et pour les ignorances du peuple (7) ». Voyez-vous comment les figures ont été comme des pierres d'attente posées d'avance pour l'avenir? L'Apôtre prévient cette objection : Pourquoi un sacrifice unique? pourquoi le grand Pontife n'a-t-il offert qu'une seule fois? Il montre que cet usage datait de loin, et que le sacrifice le plus saint, le plus redoutable était unique. C'était l'antique usage que le grand prêtre n'offrît qu'une fois. Et il ajoute avec raison : « Non sans porter du sang »; il y avait du sang, à la vérité, mais ce n'était pas, celui-là, le sang divin. Le sacrifice d'alors n'avait pas cette importance. Ceci figure le sacrifice à venir que le feu ne doit pas consumer, mais qui s'accomplit surtout par le sang. Car ayant appelé sacrifice le crucifiement, où l'on ne vit ni flamme, ni bûcher, mais seulement une immolation sanglante, il montre que cet antique sacrifice avait un

semblable caractère : il se réduisait à cette oblation sanglante et unique... — « Qu'il devait offrir pour « lui-même et pour les ignorances du peuple ». Il ne dit pas, remarquez-le, pour les péchés, mais pour les ignorances, afin d'abaisser leur orgueil. En effet, il se peut que vous n'ayez pas péché de plein gré; mais, malgré vous, l'ignorance vous a entraînés; personne n'est pur à ce titre. Et partout il fait ressortir qu'il offre « pour lui », pour montrer ainsi que Jésus-Christ est tout autrement saint et grand que le pontife dont se glorifiaient les juifs. Si celui-ci avait été séparé des pécheurs et du péché, comment aurait-il offert pour lui-même? Où tend alors, bienheureux Paul, votre réflexion? à faire entendre que d'être exempt de péché devait être le privilége d'un pontife plus grand, de celui que je veux maintenant vous faire contempler.

« Le Saint-Esprit nous montrant par là que la « voie du sanctuaire n'était pas encore découverte, « pendant que le premier tabernacle existait (8) ». La raison de tout cet arrangement, nous dit-il, était de nous instruire que l'entrée du Saint des Saints, c'est-à-dire du ciel, n'était pas encore ouverte. Voici ce que cela voulait dire : De ce que vous ne pénétrez pas encore dans le ciel, n'allez pas en nier l'existence; car avez-vous même l'entrée du sanctuaire terrestre?

2. « Et cela même n'était qu'une figure pour un « temps d'un instant (9) ». Qu'appelle-t-il temps d'un instant? Celui qui précède l'avénement de Jésus-Christ; car après l'arrivée du Sauveur, il n'y a plus de temps d'un instant. Comment y en aurait-il, puisqu'il est la consommation et la fin des temps? « C'est donc une image » ; autrement dit, « c'est « une figure pour un temps d'un instant, pendant « lequel on offrait des dons et des victimes qui ne « pouvaient rendre parfaits selon la conscience, les « serviteurs de Dieu ». Vous voyez ici la claire explication des paroles qu'il a précédemment écrites : « La loi n'a rien mené à perfection » ; et encore : « Si la première alliance avait été sans reproche ». — « Selon la conscience », qu'est-ce à dire? C'est que les sacrifices d'alors ne détruisaient pas les souillures de l'âme, mais ils n'atteignaient que le corps : « Selon la loi d'un précepte charnel ». (Hébr. VII, 16.) Ils ne pouvaient remettre l'adultère, le meurtre, le sacrilége. Lisez plutôt ces réglements : Mangez ou ne mangez pas telles ou telles choses; autant d'objets indifférents. « Ce culte ne « consistait qu'en des viandes et des breuvages et « en diverses ablutions (10) ». Buvez ceci, dit-il, bien qu'il n'y eût dans la loi aucune prescription sur le boire ; mais son but est de montrer la grossièreté de ces prescriptions. — « En diverses prescri- « ptions charnelles, imposées jusqu'à une époque « d'amendement ». En effet, c'était une justice purement charnelle. L'Apôtre renverse ces sacrifices, qu'il montre avoir été sans vertu aucune, et imposés jusqu'à une époque d'amendement, c'est-à-dire, pour attendre le temps qui devait amender et corriger toutes choses.

« Mais Jésus-Christ s'étant présenté comme pon- « tife des biens futurs, est entré par un tabernacle « plus grand et plus parfait, qui n'a point été fait de « main d'homme (11) ». Il désigne sa chair; et il a raison d'appeler ce tabernacle plus grand et plus parfait, puisque le Dieu Verbe, ainsi que toute la vertu de l'Esprit, habite en lui : « Car Dieu ne lui « donne pas son Esprit avec épargne et mesure » ; ou bien encore, il est plus parfait, en ce sens que le blâme ne tomba jamais sur cette sainte humanité, et qu'elle accomplit largement les plus hautes vertus. « Tabernacle qui n'est point de cette créa- « tion », et c'est en ce sens qu'il est plus grand que l'ancien. Il n'aurait pas été conçu de l'Esprit, si un homme l'avait construit. Il n'est pas non plus de cette création, en ce sens qu'il n'est pas composé de ces éléments créés que nous voyons, mais tout spirituel; en effet, c'est l'Esprit-Saint même qui l'a construit. Voyez-vous comme ce corps sacré est appelé par l'apôtre, tabernacle, voile, ciel? « Par un tabernacle plus grand et plus par- « fait » ; et plus bas : « Par le voile, c'est-à-dire « par sa chair » ; et encore : « Jusqu'au dedans du « voile » ; et ailleurs : « Entrant dans le Saint des « Saints, pour paraître devant la face de Dieu ». (Hébr. VI, 19.) Pourquoi ce langage de l'Apôtre? Pour nous apprendre qu'une même expression peut avoir deux sens, un sens littéral et un sens allégorique. Ainsi le ciel est un voile, parce qu'il cache le Saint; il en est de même de la chair de Jésus que nous dérobe sa divinité, et cette chair qui possède la divinité est en même temps un tabernacle; le ciel est encore un tabernacle, puisque le pontife y réside. — « Or, Jésus-Christ », dit-il, « s'étant présenté comme le pontife ». Il ne dit pas : Etant devenu, mais s'étant présenté, c'est-à-dire étant venu de lui-même pour cette fonction, sans succéder à personne. Et quand il s'est présenté, il n'a pas été fait pontife; il est venu avec le pontificat. Et il ne dit pas qu'il soit venu comme pontife des sacrifices, mais comme pontife des biens futurs; son discours, ici, semble impuissant à tout dire.

« Et il est entré non avec le sang des boucs et des « veaux ». Tout est changé ; « mais c'est avec son « propre sang qu'il a pénétré une fois dans le « sanctuaire », c'est le ciel qu'il nomme ainsi ; « ayant trouvé ainsi pour nous une rédemption « éternelle (12)». Ce mot « trouvé » exprime un de ces mystères profonds, inattendus; on demande comment par une seule entrée, il a trouvé une rédemption éternelle. L'Apôtre poursuit et nous donne les motifs de croire à ce mystère. « Car si « le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion « de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse sanc- « tifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant « une pureté extérieure et charnelle, combien plus « le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit « s'est offert lui-même à Dieu comme une victime « sans tache, purifiera-t-il notre conscience des « œuvres mortes pour nous faire rendre un vrai « culte au Dieu vivant (13, 14)? » Car, dit-il, si le sang du taureau peut purifier la chair, bien plus le sang de Jésus-Christ purifiera-t-il les souillures de l'âme. Et quand vous entendez dire : « Sanctifie », n'allez pas croire à un effet merveilleux. L'apôtre prévient votre erreur, en remarquant et démontrant quelle différence existe entre les deux

sanctifications, et comment l'une est sublime, l'autre grossière ; et il est bien juste, selon lui, qu'il en soit ainsi, puisque d'un côté est le sang du taureau, et de l'autre le sang de Jésus-Christ. Et il ne se contente pas d'une différence de nom ; il établit aussi la manière d'offrir : « Lui », dit-il, « s'est offert à Dieu, par le Saint-Esprit, comme « une victime sans tache » : Victime sans tache signifie pure de tout péché. Et l'expression « par « le Saint-Esprit », veut dire : Non par le feu, ni par tout autre intermédiaire. Ce sang, dit-il, « purifiera notre conscience des œuvres mortes ». — « Œuvres mortes », est une locution très-juste ; car, chez les juifs, si quelqu'un touchait un mort, il devenait impur ; et chez nous toucher une œuvre morte, c'est souiller sa conscience. « Pour nous « faire rendre un vrai culte au Dieu vivant et véri« table », ajoute-t-il. Il montre ici qu'il est impossible que celui qui a des œuvres mortes, serve un Dieu vivant et véritable. Réflexion très-vraie, et qui nous montre le caractère des offrandes que nous devons faire à Dieu : oui, celles que nous présentons, sont vivantes et véritables ; celles qui viennent des juifs, sont mortes et fausses : tout cela est conséquent.

3. Que nul donc n'entre au saint lieu avec des œuvres mortes. Si l'entrée en était interdite à celui qui touchait un cadavre, bien plus l'est-elle à celui qui a des œuvres mortes ; car c'est la souillure la plus honteuse. Or, j'appelle œuvres mortes, toutes celles qui n'ont point la vie, qui déjà exhalent une odeur infecte. De même en effet qu'un cadavre, loin de flatter nos sens, incommode quiconque s'en approche ; ainsi le péché frappe et atteint notre intelligence même, enlève à notre âme tout son repos, y jette le trouble et le bouleversement. On dit que la peste a la malheureuse vertu de corrompre les corps : tel est aussi le péché. Peste affreuse et trop vraie, il ne corrompt pas l'air d'abord, et les corps ensuite, mais il attaque aussitôt l'âme elle-même. Ne voyez-vous pas comme les victimes de la peste souffrent, s'agitent, se roulent, sont brûlées vives, exhalent une odeure repoussante, offrent un aspect révoltant, sont immondes enfin dans tout leur être ? Telles sont, sans le savoir, les victimes du péché.

Car, dites-moi, n'est-il pas plus misérable qu'un fiévreux, celui qui est épris d'amour pour l'argent ou pour la chair ? n'est-il pas plus immonde que les pestiférés, celui qui commet ou qui subit toutes les hontes ? Se peut-il un être plus hideux que l'homme captif de l'avarice ? Les courtisanes, les comédiennes ne tiennent pas une conduite plus abjecte que lui. Je crois même qu'il va plus loin qu'elles dans la honte. Il subit des traitements d'esclave, tantôt s'abaissant à des flatteries sans nom, et tantôt audacieux et fier à l'excès ; mais toujours inégal. Souvent des scélérats, des escrocs, corrompus et abjects, incomparablement plus pauvres, d'une moindre condition que lui, le voient cependant assis à leurs côtés, comme un vil courtisan, tandis que les gens d'honneur et de vertu n'auront que ses insultes, ses outrages, ses insolences. Vous le voyez, du reste, dans les deux cas, impudent et insolent, tour à tour bas à l'excès et arrogant outre mesure.

La femme perdue, elle, se tient enfermée ; son crime est de trafiquer de son corps à prix d'argent. Mais elle a une certaine excuse dans la pauvreté et la faim ; bien que cette excuse soit insuffisante, puisqu'elle pourrait se nourrir en travaillant. L'avare, au contraire, ne reste point chez lui ; il se montre au milieu de la cité, prostituant non pas son corps, mais son âme au démon qui en abuse comme d'une prostituée, et ne la laisse qu'après en avoir joui ; et cela non en présence de deux ou de trois témoins, mais de tout une ville.

La prostituée s'abandonne à qui la paye ; esclave, homme libre, gladiateur, quiconque vient avec de l'argent est bien reçu ; mais sans cet or maudit, l'homme le plus riche et le plus noble n'est point admis. Ainsi fait l'avare : les meilleures pensées, quand l'or n'est pas au bout, sont rejetées ; mais il embrasse pour de l'argent les plus criminelles et les plus impies, il leur sacrifie la beauté de son âme. La fille de joie est par nature laide, noire, grossière, épaisse, sans grâce ni beauté, hideuse : ainsi devient l'âme cupide, dont la laideur ne pourrait se cacher, même sous une couche et un enduit de fard. Une fois parvenue à cette laideur extrême, quelque moyen qu'il imagine, il ne peut la couvrir.

Que l'impudence fait la prostituée, le Prophète même le déclare : « Vous êtes devenue impudente « à la face de tous ; vous avez un front de pros« tituée ». (Jérém. III, 3.) Pareille apostrophe pourrait s'adresser aux avares : vous êtes devenu impudent à la face de tous ; non de tels ou de tels, mais de tous. Comment ? C'est que père, fils, épouse, ami, frère, bienfaiteur, personne n'est respecté par un être ainsi déchu. Et que parlé-je d'ami, de frère ou de père ? Il ne respecte plus Dieu lui-même ; tout ce qu'on en dit lui semble des fables ; affolé par son ivresse, il rit de tout, et ses oreilles se refusent à admettre une parole utile. Au contraire, ô absurdité ! Quel est le langage de l'avare : Malheur à vous, argent, et à ceux qui ne vous possèdent pas ! Oh ! plutôt malheur à ceux qui parlent ainsi, quand même ils parleraient en riant ! Car, dites-moi ; est-ce que Dieu n'a pas fait la terrible menace que vous savez : « Vous ne pouvez servir deux maîtres à la fois ? » (Matth. VI, 24.) Vous croyez réduire cette menace à néant, en prononçant ces blasphèmes, mais malheur à vous ! Paul n'a-t-il pas déclaré que l'avarice est une idolâtrie et l'avare un idolâtre ?

4. Mais vous, par ce rire hardi, vous imitez les femmes insensées et mondaines, et comme celles mêmes qui paraissent sur les planches des théâtres, vous essayez de faire rire les autres. Voilà le renversement, voilà la destruction de tout bien. Nos affaires sérieuses deviennent des sujets de rire, de plaisanteries et de jeux de mots. Rien de ferme, rien de grave dans notre conduite. Je ne parle pas ici seulement aux séculiers ; je sais ceux que j'ai encore en vue ; car l'Eglise même s'est remplie de rires insensés. Que quelqu'un prononce un mot plaisant, le rire aussitôt paraît sur les lèvres des assistants ;

et chose étonnante, plusieurs continuent de rire même jusque pendant le temps des prières publiques. Le démon partout dirige ce triste concert, il pénètre dans tout, il exerce sur tous son empire. Jesus-Christ est méprisé, il est chassé; l'église est regardée comme un lieu profane. N'entendez-vous pas saint Paul s'écrier : « Que « toute honte, toute sottise de langage, toute « bouffonnerie soit bannie du milieu de vous ». Il place ainsi la bouffonnerie au même rang que les turpitudes. Et vous riez toutefois ! Qu'est-ce que la sottise de langage ? C'est dire ce qui n'a rien d'utile. Mais vous riez quand même; le rire sans cesse épanouit votre visage, et vous êtes moine ? Vous faites profession d'être crucifié au monde, et vous riez ! Votre état est de pleurer, et ous riez !

Vous qui riez, dites-moi : où avez-vous vu que Jésus-Christ vous ait donné l'exemple ? Nulle part ; mais souvent vous l'avez vu affligé ! En effet, à la vue de Jérusalem, il pleura ; à la pensée du traître, il se troubla ; sur le point de ressusciter Lazare, il versa des larmes. Et vous riez !

Si ceux qui ne savent pas gémir sur les péchés d'autrui sont dignes de blâme, quel pardon mérite celui qui loin d'être affligé de ses fautes personnelles, ne sait que rire ? Voici le temps du deuil et de l'affliction, le moment de châtier votre corps et de le réduire en servitude, l'heure des sueurs et des combats. Et vous riez ! Et vous ne remarquez pas comme Sara fut reprise pour ce fait ! Et vous n'entendez pas cet anathème de Jésus-Christ : « Malheur à ceux qui rient, parce « qu'ils pleureront ! » (Luc, v, 25.) Voilà pourtant ce que chaque jour vous répétez dans les saints cantiques. Car enfin, quelles paroles exprimez-vous alors, dites-moi ? Dites-vous avec le Prophète : J'ai ri ? Non ; mais que dites-vous ? « Je me suis fatigué à gémir ».

Mais peut-être il en est ici de tellement dissipés, tellement efféminés, que nos reproches les font rire encore, par cela seul que nous parlons de rire. Car le caractère de ce défaut, c'est la folie et l'hébêtement d'esprit; il ne comprend pas, il ne sent pas le reproche. Le prêtre de Dieu est debout, offrant la prière universelle ; et vous riez, sans pudeur aucune ! Lui tout tremblant, offre pour vous des prières ; vous, vous n'avez que du mépris. N'entendez-vous donc pas cette parole de l'Ecriture : Malheur aux moqueurs ! Vous ne tremblez pas ! Vous ne rentrez pas en vous-même ! Quand vous entrez dans un palais, votre allure, votre regard, votre démarche, tout votre extérieur enfin sait s'ennoblir et se composer : mais ici où est le palais véritable, où tout est l'image du ciel, vous riez ! Et pourtant, il est une assistance invisible à vos yeux, je le sais, mais réelle, entendez-le ; c'est celle des anges partout présents, mais qui surtout dans la maison de Dieu font cortége au souverain roi ; tout est rempli de ces puissances spirituelles.

Mon discours s'adresse aussi aux femmes. En présence de leurs maris, elles n'osent pas sitôt se permettre un tel excès ; quand elles rient alors, ce n'est pas constamment, mais à l'heure d'une honnête et nécessaire récréation : mais ici, c'est toujours ! Quoi donc, ô femme, vous mettez un voile sur votre tête, dès que vous prenez place à l'église, et vous riez ! Vous y êtes entrée avec la résolution de confesser vos péchés, de vous prosterner devant Dieu, de prier et de supplier pour les fautes que vous avez eu le malheur de commettre, et dans l'accomplissement de ces devoirs, vous riez ! Comment donc pourrez-vous apaiser votre Juge ? — Mais, dites-vous, le rire est-il donc un péché ? — Non, le rire n'est pas un péché ; mais ce qui est un péché, c'est l'excès, c'est de prendre mal son temps. Le rire nous est naturel, quand par exemple nous revoyons un ami après un long temps d'absence ; ou quand, rencontrant des personnes frappées de vaines terreurs, nous voulons les rassurer et les récréer ; rions alors, mais jamais jusqu'aux éclats, mais point constamment. Notre cœur a besoin de cet épanouissement pour se détendre quelquefois, mais non pour se dissiper. Les désirs de la chair sont naturels aussi ; et toutefois il n'est pas nécessaire absolument d'y obéir, et moins encore d'en user avec excès; nous devons les dominer, loin de dire : c'est naturel, jouissons !

Servez Dieu avec larmes, pour pouvoir laver vos péchés. Je sais que plusieurs se moquent de nous et répètent : Les larmes ! c'est leur premier mot. C'est toujours le temps des larmes. Je sais quelles sont les maximes des hommes sensuels : « Mangeons et buvons ; car demain nous mour« rons ». (I Cor. xv, 32.) Mais rappelez-vous cet oracle : « Vanité des vanités, et tout est vanité ». (Ecclés. I, 2.) Ce n'est pas moi qui parle ici, c'est celui-là même qui goûta de tout plaisir, c'est lui qui dit : « Je me suis bâti des maisons royales ; « j'ai planté pour moi des vignes. Je me suis créé « des viviers et des bains; j'ai eu des serviteurs « et des servantes pour me verser à boire ». (Ecclés. II, 4, 5.) Et après cette énumération, que dit-il ? « Vanité des vanités, et tout est vanité ». Pleurons donc, ô mes bien-aimés, pleurons, pour que nous ayons un jour le rire vrai, la joie véritable au jour de la sainte allégresse. Car l'allégresse d'ici-bas est nécessairement mêlée de tristesse, et l'on ne peut la trouver franche et pure. Mais l'autre sera sincère, exempte de mensonge et de déception, à l'abri de tout piége, sans mélange enfin. Il n'est, au reste, qu'un moyen de l'acquérir : c'est de choisir, dès cette vie, non pas ce qui nous plaît, mais ce qui nous est utile ; c'est de nous attrister bien peu de notre plein gré, mais de supporter avec action de grâces tout ce qui nous arrive. Ainsi pourrons-nous gagner le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

AUSSI EST-IL LE MÉDIATEUR D'UN NOUVEAU TESTAMENT, AFIN QUE SA MORT INTERVENANT POUR LE RACHAT DES INIQUITÉS QUI SE COMMETTAIENT SOUS LE PREMIER TESTAMENT, CEUX QUI SONT APPELÉS DE DIEU REÇOIVENT L'HÉRITAGE QU'IL LEUR A PROMIS. (IX, 15, JUSQU'A 23.)

—

Analyse.

1 et 2. Le nouveau Testament est un testament vrai : ses dispositions, ses lois, ses témoins ; mort du testateur qui le rend définitif. — La mort sanglante de notre testateur figurée par les hosties sanglantes immolées au moment où Dieu consacra le premier Testament. — Magnifique témoignage de la présence réelle. — Preuve du secret chez les premiers initiés ou premiers chrétiens. — La vertu des anciens sacrifices sanglants venait du sang de Jésus-Christ.

3 et 4. La vertu fera de notre cœur un vrai ciel : magnifique comparaison. — Exemples des saints arrivés, dès cette vie, à la hauteur des cieux et plus haut même encore. — Les funambules et bien d'autres, dont la profession est rude et dangereuse, devraient nous faire rougir. — Toujours vouloir et prouver notre volonté en mettant la main à l'œuvre : Dieu nous aidera.

1. Vraisemblablement un certain nombre des plus faibles convertis, étonnés de la mort même de Jésus-Christ, n'avaient pas eu foi en sa promesse. Paul, pour donner à leurs idées une réfutation sans réplique, cite un exemple emprunté aux coutumes les plus communes de la vie. Quel est cet exemple? Le motif même, dit-il, qui doit vous donner confiance et joie, c'est que précisément un testament n'est pas certain, ni valide, ni d'effet définitif pendant la vie, mais bien après la mort du testateur. Voilà pourquoi il avance que Jésus « est médiateur d'un nouveau Testament ». Un testament se fait aux approches de la mort ; son essence est de reconnaître certains héritiers et de déshériter d'autres personnes. Ainsi en est-il ici quant aux héritiers. « Je veux », a dit Jésus-Christ, « qu'ils soient où je suis moi-même ». (Jean, XVII, 24.) Et quant aux déshérités, écoutez son arrêt : « Je ne prie pas pour tous, mais pour « ceux qui, par leur parole, croiront en moi ». (Jean, XVII, 20.) De plus, un testament énonce les dispositions du testateur, et impose aux légataires certaines dispositions, aussi ; ils ont à recevoir telle chose, et à faire telle autre chose. Ainsi, dans ce même cas, Jésus après avoir fait des promesses sans nombre, énonce certains devoirs qu'il exige en retour, quand il dit : « Je vous « donne un commandement nouveau ». (Jean, XVII, 13.) En troisième lieu, le testament doit avoir des témoins. Ecoutez ses paroles à cet endroit : « C'est moi qui rends témoignage de moi-même ; « mais mon Père qui m'a envoyé me rend aussi « témoignage ». Et ailleurs, parlant de l'Esprit consolateur : « C'est lui », dit-il, « qui me rendra « témoignage ». (Jean, VIII, 18 et XV, 26.) Et il envoya ses apôtres en disant : « Soyez mes témoins « devant Dieu ».

« Il est », dit-il, « médiateur de la nouvelle al« liance ». Quel est le droit du médiateur? Il n'a pas en son pouvoir l'objet pour lequel il s'interpose. Autre est cet objet, autre le médiateur. Ainsi l'entremetteur d'un mariage n'est pas le fiancé, mais celui qui aide le fiancé à trouver une épouse. De même, au cas présent, le Fils fut à la fois notre médiateur et celui du Père. Le Père ne voulait pas nous laisser son héritage infini ; irrité contre nous, il nous gardait comme à des ennemis sa rude et légitime sévérité. Jésus, intercédant entre lui et nous, a fléchi son cœur. Et voyez comme il a rempli ce rôle d'intermédiaire. Il porta et reporta les paroles échangées du ciel à la terre, transmit à Dieu l'exposé de nos besoins, s'offrit même à subir la mort. Oui, nous avions péché, nous devions mourir ; mais il mourut pour nous, et nous rendit dignes de paraître sur le testament. Et ce qui établit définitivement cet acte testamentaire, c'est que désormais il ne concerne plus des indignes. Car, dès le commencement, en père affectueux, Dieu nous avait fait un testament : mais devenus indignes, nous n'avions plus à figurer au testament, mais au supplice. Pourquoi, dès lors, dit saint Paul aux Juifs, pourquoi vous glorifier de la loi? Le péché nous a réduits à une si triste condition que désormais le salut nous était impossible, si Notre-Seigneur n'avait pour nous subi la mort ; la loi faible et nulle, aurait été absolument impuissante.

Non content de confirmer ses assertions par la coutume universelle, l'apôtre l'appuie sur les circonstances qui consacrèrent l'antique Testament : Cette preuve est tout à fait choisie pour eux. On lui aurait dit : Mais personne alors ne mourut pour l'établir ; où fut donc le principe de sa solidité, de sa stabilité? Il répond : La consécration de l'antique alliance fut toute semblable. — Comment? — C'est qu'on y versa le sang, comme le sang coule chez nous. Et ne vous étonnez pas si ce n'était pas alors le sang du Messie : Cette alliance ancienne n'était qu'une figure. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « C'est pourquoi le premier Tes« tament lui-même ne fut consacré qu'avec le « sang (18) ». Consacré, qu'est-ce-à-dire? Comprenez établi, confirmé, ratifié. Il fallut donc, dit-il, qu'on vît alors la figure et d'un testament et d'une mort. Autrement, expliquez-moi pour quelle raison le livre du Testament reçoit une aspersion sanglante? Car voici le texte de l'histoire sainte :

2. « Moïse ayant lu devant tout le peuple toutes « les ordonnances de la loi, prit du sang des « veaux et des boucs avec de l'eau, de la laine « teinte en écarlate et de l'hysope et en jeta sur

« le livre même et sur tout le peuple, en disant : « C'est le sang du testament et de l'alliance que « Dieu a faite en votre faveur (19, 20) ». Pour quelle raison, dites-moi, se fait cette aspersion et du livre, et du peuple, sinon parce qu'un sang précieux était figuré ainsi, bien des siècles à l'avance? Pourquoi l'hysope ? Parce que son feuillage épais et spongieux retenait mieux le sang. Pourquoi l'eau? Pour montrer cette purification qui se fait aussi par l'eau. Pourquoi la laine? Pour mieux absorber aussi le sang. Il montre ici que le sang et l'eau étaient la même chose : et en effet le baptême est le symbole de sa passion.

« Il jeta encore du sang sur le tabernacle et sur « tous les vases qui servaient au culte. Selon la « loi, enfin, presque tout se purifie avec le sang, « et les péchés ne sont pas remis sans effusion de « sang (21, 22) ». Pourquoi le mot « presque ? » Pourquoi ce correctif ? Parce que la purification d'alors n'était point parfaite, non plus que la rémission des péchés ; la justification était incomplète et pour une partie très-peu considérable. Chez nous, au contraire, écoutez : « C'est le sang « de la nouvelle alliance qui est répandu pour « vous pour la rémission des péchés ». (Matth. XXVI, 28.) Le livre aujourd'hui est l'âme des chrétiens que Dieu purifie ; les fidèles sont les livres de la nouvelle alliance. Quels sont les vases servant au culte ? Eux encore. Et le tabernacle? Eux toujours. Car « j'habiterai en eux », dit-il, « et je « marcherai en eux ». Mais on ne les aspergeait ni avec la laine ni avec l'hysope? Pourquoi ? Parce que leur purification n'était plus corporelle, mais spirituelle ; le sang même était spirituel ici. Comment ? Parce qu'il ne coula pas des veines d'animaux sans raison, mais d'un corps préparé par le Saint-Esprit. Voilà le sang dont Jésus-Christ, et non plus Moïse, nous arrosa par la parole déjà rapportée : « C'est le sang de la nouvelle alliance « pour la rémission des péchés ». Cette parole tenant lieu de l'hysope imprégnée de sang, nous a tous arrosés. Jadis le corps était purifié extérieurement, ce n'était qu'une purification matérielle. Mais ici la purification toute spirituelle pénètre l'âme et n'est pas une simple aspersion, c'est une source vive qui jaillit dans nos âmes : Ceux qui sont initiés aux saints mystères me comprennent. Moïse ne répandait l'aspersion que sur la surface, et après l'aspersion il fallait se laver de nouveau : On ne pouvait garder longtemps cette rosée de sang. Dans nos âmes il n'en va pas ainsi : le sang se mêle à leur nature ; il les rend fortes et chastes ; il y produit une beauté que le langage humain ne peut expliquer.

L'apôtre démontre encore que la mort du Sauveur n'a pas seulement une vertu confirmative, mais une vertu purificative. La mort, en effet, qui paraissait une exécration, surtout celle qu'on subissait sur une croix, cette mort nous a purifiés, dit-il, et par une purification inappréciable, et pour des faits bien autrement graves. Si les sacrifices antiques ont précédé, c'est en vue de ce sang; ainsi s'explique l'immolation des agneaux, et tout ce qui s'est fait enfin.

« Il était donc nécessaire que ce qui n'était que « figure des choses célestes, fût purifié par le sang « des animaux ; mais que les choses célestes « elles-mêmes le fussent par des victimes plus « excellentes que n'ont été les premières (23) ». Quelles sont ces figures des choses célestes ? Quelles sont les choses que l'apôtre nomme maintenant célestes ? Entend-il par là le ciel, les anges? Non, il désigne ainsi ce que nous avons. Nos saints mystères sont donc dans le ciel, ils sont célestes, bien qu'ils se célèbrent sur la terre. Car les anges, bien que sur terre, sont appelés anges du ciel, et les chérubins sont célestes, bien qu'ayant apparu sur la terre. Apparu, que dis-je ? Ils vivent sur la terre, comme dans le paradis; mais cette circonstance ne fait rien ; ils sont célestes par nature. « Et notre conversation à nous-« mêmes est dans les cieux » (Philip. III, 20), bien que nous habitions ici-bas. — Ainsi, « les choses « célestes mêmes ». C'est la sagesse que nous pratiquons, nous qui sommes appelés là-haut.—« Par « des victimes », ajoute-t-il, « meilleures que les « premières ». Qui dit « meilleur », suppose la comparaison de supériorité avec « bon ». Ainsi alors déjà il y avait des institutions bonnes et des copies de ce qui est au ciel ; et les copies mêmes n'étaient pas un mal, car autrement vous déclarez mauvais les originaux eux-mêmes.

3. Si donc nous sommes tout célestes, si nous sommes montés à cette haute nature, tremblons, et ne faisons plus de cette terre notre demeure. Car dès qu'on le veut sincèrement aujourd'hui, on peut n'être plus sur la terre. Pour y être et n'y pas être à la fois, nous avons un moyen sûr, une méthode certaine. Par exemple : on dit que Dieu est dans le ciel ; comment ? Est-ce parce qu'il y est renfermé comme dans un lieu ? Arrière cette idée ; mais sans que la terre soit déserte et privée de sa sublime présence, il garde une amitié, une familiarité, une union plus intime avec ses anges. Si donc nous sommes proches de Dieu, nous habitons le ciel. Eh ! que me fait en effet le ciel même, quand je contemple le Seigneur du ciel, quand moi-même je serai devenu le ciel ? Or, dit Jésus-Christ, « nous viendrons, mon Père et moi, « et nous ferons en lui notre demeure ».

Ah ! faisons de notre âme un ciel ! Le ciel, de sa nature, est si beau, si joyeux, que l'orage même ne peut l'assombrir ; son aspect ne change pas en réalité ; les nuages amoncelés ne font que le cacher. Le ciel possède le soleil ; nous avons, nous aussi, le Soleil de justice.

J'ai dit qu'il nous est permis de devenir autant de cieux ; et je vois même que nous pouvons surpasser le ciel en beauté, en éclat. Et comment ? Dès que nous posséderons le Dieu du ciel. Le ciel, dans toutes ses parties, est pur, sans tache ; ni la saison mauvaise, ni la nuit ne peuvent l'altérer. Pour éviter aussi de tristes vicissitudes, veillons à ne subir aucune atteinte des afflictions qui nous frappent ou des démons qui nous attaquent : restons purs et sans tache. Le ciel est élevé ; il est loin de la terre ; imitons cette perfection, séparons-nous de la terre, élevons-nous à cette hauteur ; et comment ainsi quitter la terre ? Par les pensées célestes. Le ciel est au-dessus des pluies

et des orages; rien ne le captive. Nous pouvons, si nous voulons, arriver là; et comme il semble souffrir de ces tempêtes, tout en restant en effet impassible, ainsi sachons ne point pâtir, alors même que nous paraissons souffrants. En effet, dans la mauvaise saison, le vulgaire, ignorant la beauté inaltérable de ce dôme céleste, s'imagine qu'il subit des changements; les philosophes au contraire savent qu'il n'en a point souffert; ainsi la patience peut nous rendre immuables jusque dans les souffrances. Plusieurs nous croiront changés et supposeront que la douleur nous a touchés au cœur; mais les sages sauront qu'elle n'a pu nous frapper.

Encore une fois, devenons un ciel : montons à cette hauteur, et de là nous verrons les hommes tout pareils à de pauvres fourmis ; et nous jugerons ainsi les pauvres comme les riches, les grands, l'empereur même; nous ne distinguerons plus ni souverain, ni sujet; nous ne saurons plus ce que c'est que l'or ou l'argent, la soie ou la pourpre. Assis à cette hauteur, nous verrons tout comme des moucherons; pour nous, plus de tumulte, de révolution, de clameur.

Mais comment, direz-vous, comment peut s'élever si haut un mortel qui habite ce bas monde ? Je laisse les paroles pour vous répondre par les faits, et vous montrer des hommes qui ont su arriver à cette sublime élévation. Qui sont-ils ? Paul et ses disciples, qui même en habitant la terre, conversaient dans le ciel. Dans le ciel, que dis-je ? Plus haut que le ciel, dans un autre ciel que celui-ci ; jusqu'à Dieu même ils montaient, ils arrivaient ! « Qui nous séparera », s'écrie-t-il, « de l'a« mour de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation ou « l'angoisse, la faim ou la persécution, la nudité, le danger, le glaive ? » (Rom. VIII, 35.) Et ailleurs : « Nous ne contemplons point désormais les « choses visibles, mais les invisibles ». (II Cor. IV, 18.) Remarquez-vous qu'il n'avait plus de regard pour les choses d'ici-bas ? Et pour vous prouver qu'il était plus élevé que les cieux, je vous citerai sa parole : « Je suis certain en effet que la « mort ni la vie, les choses présentes ni les futures, « la hauteur ni la profondeur, qu'aucune créature « enfin ne pourra nous séparer de l'amour de Jé« sus-Christ ».

4. Voyez-vous comment sa pensée s'élevant au-dessus de tout, le rendait supérieur, non-seulement à toute créature, non-seulement à ce ciel visible, mais à tous les cieux qui peuvent exister ? Avez-vous compris cette élévation d'âme ? Avez-vous vu quel homme admirable était devenu ce faiseur de tentes, quand il l'a voulu, lui qui avait passé toute sa vie dans les rues et les places publiques ? Non, non, avec une ferme volonté rien ne peut arrêter notre vol sublime. Car si nous apprenons parfaitement, si nous pouvons exercer certaines professions dont les résultats étonnent et surpassent le vulgaire, bien plus est-il possible d'atteindre à une perfection qui demande moins de travail. Quoi de plus difficile, de plus pénible, par exemple, dites-moi, que de marcher sur une corde tendue, comme on le ferait sur un sol uni ; et, tout en se promenant dans le vide, de s'habiller et de se déshabiller comme si on était assis sur son lit ? Ces expériences ne nous semblent-elles pas tellement effrayantes, que loin de vouloir les regarder, nous tremblons, nous avons le frisson rien qu'à les apercevoir ? Dites-moi encore, quoi de plus pénible et de plus difficile que de se placer une perche en équilibre sur le front, et de porter sur la pointe un misérable enfant qui fait mille évolutions dangereuses pour l'amusement du public ? Quoi de plus pénible et de plus difficile que de jouer à la paume sur des épées dressées ? Est-il rien de dangereux comme de fouiller en plongeant le fond des mers ? Vous me citeriez vous-mêmes mille autres professions périlleuses.

Or, la vertu est plus aisée que tout cela, quand même une sainte ambition nous porterait à monter jusqu'au ciel. Ici, il ne s'agit que de vouloir, et tout s'ensuit. Il n'est pas permis de dire : Je ne saurais ! Ce serait accuser votre créateur ; car s'il nous a faits trop faibles, et qu'il nous commande cependant, l'accusation retombe sur lui. Comment donc, direz-vous, tant d'hommes ne peuvent-ils pas arriver ? C'est qu'ils ne veulent pas. Et pourquoi ne veulent-ils pas ? C'est lâcheté : s'ils voulaient, certainement ils pourraient. Paul n'a-t-il pas dit : « Je veux que tout homme soit « comme moi-même ? » (I Cor. VII, 7.) Il savait, en effet, que tous peuvent être comme lui; si la chose était impossible, il n'aurait pas écrit cette parole.

Voulez-vous devenir vertueux ? Avant tout, commencez. Car, dites-moi, dans toute profession, dès qu'on veut savoir, suffit-il de vouloir, sans mettre la main à l'œuvre ? Par exemple, quelqu'un veut devenir pilote ; il ne dit pas : Je le veux; c'est insuffisant, en effet; aussi, il commence. Veut-on devenir marchand ? On ne dit pas seulement : Je veux ; on entreprend le commerce. Veut-on voyager au loin ? On ne dit pas seulement : Je veux ; on se met en route. En toutes choses enfin, vouloir ne suffit pas; agir est nécessaire. Et quand vous voulez monter au ciel, vous vous contentez de dire : Je le veux.

On m'objectera que je disais tout à l'heure : Il suffit de vouloir ! Oui, de vouloir avec des actes, de commencer la grande affaire et les saints travaux. Car nous avons un Dieu qui nous seconde et nous aide. Seulement, prenons notre parti, mettons-nous à l'œuvre comme à une chose sérieuse, soyons diligents, soyons appliqués et attentifs, et le reste se fera. Que si nous dormons, si nous attendons en plein sommeil que le ciel s'ouvre, quand donc pourrons-nous saisir ce sublime héritage ? De la volonté, donc, je vous en prie, de la volonté ! Pourquoi toujours traiter uniquement les affaires de cette vie que nous quitterons demain ? Ah ! plutôt, faisons choix de la vertu, qui nous suffira pour les siècles sans fin, où nous serons à tout jamais, où nous jouirons de biens impérissables ! Puissions-nous les gagner tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

HOMÉLIE XVII.

CAR JÉSUS-CHRIST N'EST POINT ENTRÉ DANS CE SANCTUAIRE FAIT DE MAIN D'HOMME, QUI N'ÉTAIT QUE LA FIGURE DU VÉRITABLE, MAIS IL EST ENTRÉ DANS LE CIEL MÊME, AFIN DE SE PRÉSENTER MAINTENANT POUR NOUS DEVANT LA FACE DE DIEU. (IX, 24, JUSQU'A X, 7.)

—

Analyse.

1. Gloire du premier et du second temple juif. — Le ciel est le temple des chrétiens, et leur pontife y entre couvert de son propre sang. — Cette entrée, ce sang, ce temple, cette oblation unique et suffisante, marquent assez la prééminence de Jésus-Christ et de son Testament.
2. Il nous a délivrés de la mort, simple sommeil, en attendant la résurrection. — Il est mort pour tous les hommes, et pour les anges mêmes, dit l'orateur.
3. Un seul sacrifice est désormais suffisant : la multiplicité des victimes chez les Juifs prouve leur impuissance. — Pourquoi la messe quotidienne cependant. — Admirable doctrine dont le concile de Trente n'est que l'écho.
4 et 5. Le nombre des communions n'en fait pas le mérite, mais bien la préparation. — Celle de la sainte quarantaine ne suffit pas, surtout si la communion est suivie de rechutes. — La sainteté est nécessaire. — Voix du diacre, voix du prêtre qui nous crie : Les choses saintes sont pour les saints. — La sainteté consiste surtout à voir juste et à bien vivre. — Longue et belle métaphore tirée de l'œil humain.

1. Un grand sujet d'orgueil pour les juifs, c'était leur temple et leur tabernacle. « Le temple du Sei« gneur », répétaient-ils, « le temple du Seigneur ». (Jérém. VII, 5.) Et, en effet, jamais au monde ne fut construit temple pareil, au point de vue de la dépense et de la beauté; sous tout rapport, enfin. Dieu qui l'avait fait bâtir, avait voulu qu'on le construisît avec beaucoup de magnificence, parce que son peuple se laissait éprendre et attirer par les splendeurs matérielles. Les parois intérieures étaient donc revêtues de lames d'or, et si vous voulez savoir d'autres détails, consultez le second livre des Rois ou le prophète Ezéchiel, vous verrez quelle énorme quantité d'or y fut dépensée.

Le second temple fut encore plus magnifique en beauté et sous bien d'autres rapports. Il n'était pas seulement splendide et vénérable ; il était encore unique, et ses splendeurs attiraient à lui le monde entier. On s'y rendait des confins de la terre habitée, de Babylone comme de l'Ethiopie. Saint Luc fait allusion à ce concours dans les Actes : « Il y « avait », dit-il, « à Jérusalem des Parthes, des « Mèdes, des Elamites, de ceux qui habitent la « Mésopotamie, la Judée et la Cappadoce, le Pont « et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et « la contrée de Lybie qui est autour de Cyrène ». (Act. II, 5.) Ainsi de toute la terre, on s'y était rendu; et le nom du temple était connu au loin.

Que va faire saint Paul? Il va raisonner ici, comme il a fait à propos des sacrifices. Comme en face de ces immolations antiques il a placé la mort de Jésus-Christ, ainsi va-t-il au temple ancien opposer le ciel tout entier. Et non content de cette différence matérielle, il ajoutera que le prêtre de la nouvelle alliance s'est bien plus approché de Dieu. « Jésus-Christ », dit-il, « n'est pas « entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, « mais dans le ciel même, afin de se présenter « maintenant pour nous devant la face de Dieu ».

Il déclare que Notre-Seigneur s'est présenté devant la face de Dieu ; il grandit ainsi le sacerdoce nouveau, non-seulement à raison du ciel où il est, mais aussi pour cette entrée sublime du pontife, qui lui fait contempler non par symbole seulement, mais en face DIEU lui-même. Comprenez-vous maintenant que tout ce qu'il a dit d'humble au sujet de Jésus, il l'a dit par condescendance pour nous? Serez-vous encore étonnés que le divin Sauveur intercède, puisque l'apôtre vous montre en lui le Pontife? « Non cependant qu'il « s'offre souvent lui-même, comme ce grand prêtre « qui entre dans le Saint des Saints tous les ans, « en se couvrant du sang d'une victime étran« gère (25) » ; car Jésus n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, qui n'était que la figure du véritable. Ainsi celui d'à-présent est véritable; l'autre n'était que figuratif. Le temple était construit sur le modèle du ciel des cieux.

Mais que dit l'apôtre? Quoi? S'il n'était pas entré au ciel, il n'aurait pas eu la claire vision de Celui qui est partout et emplit tout? Vous voyez que c'est de Jésus-Christ comme homme que parle l'apôtre. Il dit que « pour nous » il s'est présenté devant la face de Dieu. Qu'est-ce à dire, pour nous? Il est monté, nous dit-il, avec un sacrifice capable d'apaiser le Père. — Mais pourquoi, dites-moi ? Etait-il ennemi lui-même? — Les anges l'étaient, mais non pas lui; car pour ce qui regarde les anges, écoutez l'oracle de saint Paul : « Jésus a pa« cifié tout ce qui était sur la terre et tout ce qui « était au ciel ». (Colos. I, 20.) Il a donc raison de dire que Jésus est entré dans le ciel, afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu. Il s'y présente, en effet, mais pour nous.

« Et il n'y est pas ainsi entré pour s'offrir lui« même souvent, comme le grand prêtre entre « tous les ans dans le sanctuaire, en se couvrant « d'un sang étranger ». Vous voyez comme les différences sont nombreuses. Une fois, lui ; l'autre, souvent; l'un entre avec son propre sang, l'autre avec un sang étranger. Grandes différences. Jésus est donc à la fois sacrifice, prêtre et victime,

S'il n'était pas tout cela, s'il devait offrir plusieurs sacrifices, il faudrait qu'il fût plusieurs fois crucifié : « Autrement », dit-il, « il aurait fallu qu'il « eût souffert plus d'une fois depuis la création du « monde (26) ».

Mais voici une parole profonde et mystérieuse : « Au lieu », dit-il, « qu'il n'a souffert qu'une fois « vers la fin des siècles ». Pourquoi : « Vers la fin « des siècles? » Après de nombreux péchés commis dans le monde. Si tout s'était passé dès le commencement, personne ne l'aurait cru; et son incarnation avec tous ses dévouements devenaient inutiles; Jésus-Christ, en effet, n'aurait pu convenablement mourir deux fois. Mais après un long règne du péché, il convenait qu'il se montrât. C'est, au reste, ce qu'il dit ailleurs : «Où le péché a abon« dé, la grâce a surabondé ». (Rom. v, 20.) « Et « maintenant une seule fois vers la fin des siècles, « il a souffert pour abolir le péché en s'offrant « lui-même pour victime ».

2. « Et comme il est arrêté que tous les hommes « meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés... « (27) ». Après avoir prouvé que Jésus-Christ n'avait pas besoin de subir la mort plus d'une fois, saint Paul nous apprend pourquoi il dut mourir une fois. Il est établi, dit-il, pour tous les hommes de mourir une fois, voilà donc pourquoi il est mort une fois pour tous les hommes. Mais, dès lors, comment? Est-ce que nous ne subissons plus la mort dont il s'agit ici? Sans doute, oui, nous la subissons, mais non pour y demeurer; et déjà ce n'est plus mourir. Car la tyrannie de la mort, sa terrible réalité existe tout entière quand le mort n'a plus pouvoir de revenir à la vie. Que s'il revit après le coup fatal, et surtout s'il retrouve une vie meilleure, non ce n'est plus une mort, c'est un sommeil. Or, comme nous étions condamnés à rester toujours captifs sous cette main de la mort, le Sauveur est mort précisément pour nous délivrer.

« Ainsi Jésus-Christ a été offert une seule fois (28)». Par qui, offert? Par lui-même, ce qui montre en lui non-seulement le prêtre, mais encore la victime et le sacrifice. Ensuite l'apôtre nous donne la raison de cette oblation : « Offert une fois », dit-il, « pour « effacer les péchés de plusieurs ». Pourquoi de plusieurs et non pas de tous? Parce que tous n'ont pas cru. Il est mort pour les sauver tous; il a fait, en ceci, tout son devoir. Cette mort divine équivalait à la mort de tous les hommes; mais elle n'a ni éteint, ni levé les péchés de tous les hommes, parce qu'eux-mêmes s'y sont refusés. Mais qu'est-ce que « lever les péchés? » Cette expression rappelle notre prière à l'offertoire, alors que présentant nos péchés, nous disons : « Que nous « ayons péché volontairement ou involontaire« ment, Seigneur, pardonnez-nous ». Ainsi les lever, c'est nous en souvenir, et en implorer aussitôt le pardon. C'est exactement ce qui s'est fait par Notre-Seigneur. Et quand l'a-t-il fait? Ecoutez sa réponse : « Pour eux, je me sanctifie moi« même ». (Jean, XVII, 19.) Il a enlevé aux hommes leurs péchés et les a offerts à son Père, non pour requérir contre eux, mais pour les leur remettre; « Et la seconde fois il apparaîtra sans pé« ché pour le salut de ceux qui l'attendent sans « péché ». Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'il ne viendra plus pour effacer nos péchés, pour anéantir nos iniquités, pour mourir de nouveau. Car s'il est mort, ce n'est pas qu'il dût ce tribut à la nature, ce n'est pas non plus qu'il eût péché. « Il « apparaîtra », comment? Comme vengeur, pouvait-il dire; mais laissant cette parole, il en prononce une bienheureuse et bien douce : « Il appa« raîtra sans péché, pour le salut de ceux qui « l'attendent », pour que désormais ils n'aient plus besoin de sacrifices; pour les sauver enfin, mais d'après leurs œuvres.

« Car la loi n'ayant que l'ombre même des biens « à venir et non l'image même des choses réelles », c'est-à-dire qu'elle n'en avait pas la vérité. Car jusqu'à ce qu'on pose les couleurs sur un tableau, ce n'est qu'une ébauche; mais quand le dessin a disparu sous la couleur, c'est un portrait. La loi, c'était quelque chose de pareil. Reprenons :

« Car la loi n'ayant que l'ombre des biens à « venir et non la vérité même des choses (enten« dez le vrai sacrifice, la vraie rémission des pé« chés), malgré les mêmes victimes qu'on ne cesse « d'offrir, elle ne peut rendre justes et parfaits « ceux qui s'approchent de l'autel. Autrement on « aurait cessé de les offrir, parce que ceux qui « lui rendent ce culte n'auraient plus senti leur « conscience chargée de péchés, en ayant été une « fois purifiés. Et cependant on y fait mention de « nouveau tous les ans des péchés. Car il est impos« sible que le sang des taureaux et des boucs ôte « le péché. C'est pourquoi le Fils de Dieu entrant « dans le monde, dit: Vous n'avez pas voulu d'hos« tie ni d'oblation; mais vous m'avez formé un « corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes « ni les sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit: Me « voici; il est écrit de moi à la tête du livre : Je « viens, mon Dieu, pour faire votre volonté. Après « avoir dit : Vous n'avez point voulu et vous n'a« vez point agréé les hosties, les oblations, les « holocaustes et les sacrifices pour le péché, qui « sont toutes choses qui s'offrent selon la loi; il « ajoute ensuite : Me voici, je viens pour faire, ô « Dieu, votre volonté. Il abolit ces premiers sa« crifices, pour établir le second ». (X, 1-9.) Vous voyez quelle abondance de preuves. Notre victime est unique, dit-il; les vôtres nombreuses; et leur grand nombre même prouve leur impuissance.

3. En effet, dites-moi, à quoi bon plusieurs victimes, quand une seule suffit? Leur nombre et leur offrande perpétuelle montrent que ceux qui les offrent ne sont pas purifiés. Quand un médicament est fort, capable de rendre la santé et de guérir entièrement la maladie, il suffit de le prescrire une fois pour qu'il opère tout son effet. Et si, prescrit une fois, il a opéré parfaitement, sa force est démontrée par cela seul qu'on ne l'ordonnera plus; son action est évidente, par cela même qu'on n'y fait plus appel. Au contraire, s'il faut le répéter toujours, c'est qu'évidemment il est sans vertu; car le propre d'un spécifique, c'est d'être prescrit une fois et non pas souvent. Appliquez ici cette comparaison. Pourquoi enfin faut-il toujours

les mêmes victimes? S'ils étaient délivrés de tous leurs péchés, pourquoi offrir chaque jour de nouveaux sacrifices? En effet, il était établi qu'on sacrifierait pour le peuple entier tous les jours, chaque soir et même pendant la journée. Cette pratique accusait les péchés des juifs et ne les remettait pas ; elle avouait leur faiblesse et ne manifestait pas sa vertu. Une première immolation avait été impuissante : on en offrait une seconde; celle-ci ne produisait rien elle-même, il en fallait une troisième ; c'était donc une déclaration sans réplique de leurs péchés. Le sacrifice était une preuve du péché, le sacrifice sans cesse réitéré était un aveu de l'impuissance du sacrifice.

En Jésus-Christ, le contraire a lieu. Il a été offert une fois, et à perpétuité ce sacrifice suffit. Aussi l'apôtre, avec raison, appelle les offrandes antiques des « copies » : elles n'ont, de leur modèle, que la figure, et non pas la vertu. C'est ainsi que les portraits ont l'image du modèle, sans en avoir la vertu. L'original et la figure ont quelque chose de commun: ils ont la même apparence, mais non la même force. Ainsi en va-t-il du ciel comparé au tabernacle; il y a similitude entre eux, sainteté de part et d'autre : mais la vertu et le reste ne sont plus les mêmes.

Comment entendre que le Seigneur, par son sacrifice, est apparu pour la ruine du péché? Qu'est-ce que cette ruine ? C'est une sorte d'exclusion avec mépris; le péché n'a plus de pouvoir, il est ruiné, disgracié. Comment encore ? Il avait droit à réclamer notre châtiment, et il ne l'a pas obtenu ; en cela, il est exclu avec violence. Lui qui attendait l'heure de nous évincer tous et de nous détruire, a été lui-même supprimé et anéanti. — Jésus est apparu par son sacrifice, c'est-à-dire, il s'est montré lui-même, il s'est approché de Dieu. Quant aux prêtres des juifs, n'allez pas croire qu'en répétant souvent leur immolation dans une même année, ils le fissent au hasard, et non pas à cause de l'impuissance de leurs sacrifices. Si ce n'était par impuissance, pour quel autre motif agir ainsi ? Quand une plaie est guérie, il n'est plus besoin d'appliquer les médicaments. C'est pourquoi, dit saint Paul, Dieu a ordonné qu'on ne cessât d'offrir par impuissance même de guérir, pour rappeler sans cesse aux juifs la mémoire de leurs péchés.

Mais quoi ? Est-ce que nous n'offrons pas aussi tous les jours? Sans doute, nous offrons ainsi; mais nous ne faisons que rappeler la mémoire de la mort de Jésus-Christ, car il n'y a qu'une hostie et non pas plusieurs. Pourquoi une seulement et non pas plusieurs ? Parce qu'elle n'a été offerte qu'une seule fois, comme il n'y avait qu'un seul sacrifice offert dans le Saint des Saints : or ce sacrifice était la figure du nôtre, de celui que nous continuons d'offrir. Car nous offrons toujours le même, et non pas aujourd'hui un agneau, demain un autre; non, mais toujours le même. Pour cette raison, notre sacrifice est unique. En effet, de ce qu'on l'offre en plusieurs endroits, s'ensuit-il qu'il y ait plusieurs Jésus-Christ ? Non, certes, mais un seul et même Jésus-Christ partout, qui est tout entier ici, et tout entier là, un seul et même corps. Comme donc, bien qu'offert en plusieurs lieux, il est un seul corps et non pas plusieurs corps, ainsi n'avons-nous non plus qu'un seul sacrifice. C'est notre Pontife qui a offert cette victime, qui nous purifie. Et nous offrons maintenant aussi celle qui fut alors présentée et qui ne peut s'épuiser jamais. Et nous le faisons maintenant en souvenir de ce qui se fit alors : « Faites ceci en mémoire de « moi », dit-il. Ce n'est pas à chaque fois une immolation différente, comme le grand prêtre d'alors, c'est la même que nous faisons; ou plutôt d'un seul sacrifice nous faisons perpétuellement mémoire.

4. Mais, puisque j'ai rappelé ce grand sacrifice, il faut que je vous en parle un peu, à vous qui êtes initiés aux mystères ; je dis un peu, parce que je serai court; je devrais dire grandement, à cause de l'importance et de l'utilité de ce sujet, car ce n'est pas moi qui parle, mais le Saint-Esprit. Que dirai-je donc? Plusieurs, en toute une année, ne participent qu'une fois à ce sacrifice; d'autres, deux fois ; d'autres, souvent. Je m'adresse donc à tous les chrétiens, non-seulement à ceux qui sont ici, mais encore à ceux qui demeurent dans le désert; car les solitaires n'y prennent part qu'une fois l'an, souvent même à peine une fois en deux ans. Mais, après tout, qui sont ceux que nous approuverons le plus de ceux qui communient une fois, de ceux qui communient souvent, ou de ceux qui communient rarement? Pas plus les uns que les autres; mais ceux-là seuls qui s'y présentent avec une conscience pure, avec la pureté du cœur, avec une vie à l'abri de tout reproche. Présentez-vous ces garanties? venez toujours! Ne les offrez-vous point? ne venez pas même une fois. Pourquoi? parce que vous y recevriez votre jugement, votre condamnation, votre supplice. N'en soyez pas étonnés : car ainsi qu'un aliment nourrissant de sa nature, mais qui tombe dans un corps rempli déjà d'autres aliments mauvais ou d'humeurs malignes, achève de tout perdre et de tout gâter, et occasionne une maladie ; ainsi agissent nos augustes mystères.

Quoi ! vous jouissez d'une table spirituelle, d'une table royale, et de nouveau votre bouche se souille de fange? Vous parfumez vos lèvres pour les remplir bientôt d'ordure? Dites-moi, lorsqu'au terme d'une longue année vous participez à la communion, pensez-vous que quarante jours vous suffisent pour purifier les péchés de toute cette période? Et même encore, à peine une semaine se sera-t-elle écoulée après votre communion, que vous vous livrerez à vos anciens excès! Or, si après quarante jours à peine de convalescence d'une longue maladie, vous vous permettiez sans mesure tous les aliments qui engendrent les maladies, ne perdriez-vous pas votre peine et vos efforts passés? Car si les forces naturelles subissent elles-mêmes des altérations, combien plus celles de nos résolutions et de notre libre arbitre! Par exemple, la vue est une faculté naturelle; nous avons naturellement les yeux sains, mais souvent une indisposition blesse chez nous ce précieux organe. Si donc ces facultés physiques peuvent

s'altérer, combien plus facilement celles qui dépendent de notre liberté ! Vous accordez quarante jours, peut-être même moins, à la santé de votre âme, et vous croyez avoir apaisé votre Dieu ! O homme ! vous moquez-vous enfin ?

Je parle ainsi, non pour vous éloigner de cet unique et annuel accomplissement d'un devoir, mais parce que je voudrais que tous nous pussions le remplir assidûment. Au reste, je ne suis que l'écho de ce cri du diacre qui tout à l'heure appellera les saints, et qui par cette parole semblera sonder les dispositions de chacun, afin que personne n'approche sans préparation. De même que dans un troupeau où la plupart même des brebis sont saines, s'il s'en trouve qui soient malades, il faut qu'on les sépare des brebis saines, ainsi en est-il dans l'Eglise ; parmi nos ouailles, les unes sont saines, les autres malades, et la voix du ministre de l'autel partout retentissante, les sépare ; et cette voix terrible est l'écho de celle du prêtre qui appelle et attire exclusivement les saints. En effet, il est impossible à l'homme de connaître la conscience de son prochain : « Car », dit l'apôtre, « qui parmi les hommes connaît les « secrets de l'homme, sinon la conscience humaine, parce qu'elle est dans l'homme ? » (I Cor. II, 11.) C'est pourquoi la voix terrible retentit au moment où s'est achevé le sacrifice, afin que personne ne s'approche avec irréflexion et témérité de la grande source des grâces.

Dans un troupeau (car rien ne nous empêche d'exploiter encore cet exemple), dans un troupeau, nous démêlons, pour les enfermer à part, les animaux malades ; nous les retenons dans les ténèbres, nous leur donnons une nourriture spéciale ; nous ne leur permettons ni de respirer l'air frais, ni de se nourrir de l'herbe pure, ni de sortir pour aller boire aux fontaines. Eh bien ! cette voix du sanctuaire est aussi comme une chaîne. Vous ne pouvez dire : J'ignorais, je ne savais pas que la chose eût des conséquences dangereuses. C'est contre cette ignorance surtout que Paul a tonné. Vous direz peut-être : Je ne l'ai pas lu. Cela vous accuse, loin de vous excuser. Vous venez tous les jours à l'Eglise et vous ignorez un point de cette importance !

5. Au reste, pour que vous ne puissiez vous couvrir d'un tel prétexte, le prêtre debout en un lieu éminent, et levant la main, comme le héraut de Dieu, crie à haute voix et d'un ton terrible ; vous l'entendez au milieu d'un silence redoutable appeler d'une voix forte les uns, et repousser les autres : c'est le prêtre, il ne fait pas seulement le geste de la main, mais ses lèvres s'expriment plus clairement, plus nettement qu'une main menaçante. Cette voix pénétrant dans nos oreilles, est comme un bras puissant qui expulse les uns et les chasse dehors, tandis qu'il fait entrer et placer les autres. Dites-moi, je vous prie, aux jeux olympiques, n'avez-vous pas vu se lever le héraut, criant à haute et intelligible voix : Est-il quelqu'un qui accuse tel candidat d'être un vil esclave, un voleur, un libertin ? Or ces combats n'ont rien pour l'esprit, le cœur ni les mœurs ; tout y représente le corps et la force physique. Si donc pour ces exercices purement corporels, on fait une enquête si sérieuse des habitudes et de la conduite, bien plus est-elle requise quand il s'agit entièrement d'un combat de l'âme. Voici donc parmi nous aussi un héraut debout, prêt déjà, non pas à nous prendre et à nous conduire en nous tenant par la tête, mais à nous tenir tous ensemble par notre conscience ; le voici qui ne fait pas appel à des accusateurs contre nous, mais qui nous oblige à nous accuser nous-mêmes. Il ne demande pas : Est-il quelqu'un pour accuser cet homme ? Mais, écoutez ; est-il quelqu'un qui s'accuse lui-même ? Car lorsqu'il dit : Les choses saintes sont pour les saints, il dit quelque chose d'équivalent : Arrière celui qui n'est pas saint ! Il faut, dit-il, non-seulement être pur de péchés, mais être saint. La délivrance et le pardon des fautes ne suffisent pas pour sanctifier ; il faut encore la présence de l'Esprit-Saint, et l'abondance des bonnes œuvres. Je vous veux, ajoute-t-il, non-seulement exempts de souillures, mais déjà splendides de beauté et de blancheur. Car si le roi de Babylone, en choisissant les jeunes gens de la captivité, s'arrêta sur les mieux faits de corps et les plus beaux de visage, bien plus faut-il que les convives de cette table du souverain Roi, brillent par la beauté de leur âme, que l'or éclate sur eux, que leurs vêtements soient irréprochables, leur chaussure royale et toute leur physionomie spirituelle pleine de grâce, qu'ils aient parure d'or et ceinture de vérité. Qu'il approche le chrétien ainsi disposé, qu'il trempe ses lèvres au royal breuvage !

Mais s'il en est un, couvert de haillons, souillé d'ordure, et qu'il veuille avec ce honteux appareil approcher du banquet royal, imaginez quel supplice et quels remords l'attendent, puisque quarante jours ne suffisent pas à laver les péchés commis pendant une longue période de temps. Car si l'enfer ne suffit pas, bien qu'il soit éternel, (il n'est éternel, en effet, que parce qu'il est insuffisant), bien moins doit-on se contenter de ce temps si court de la sainte quarantaine. Ainsi faite, notre pénitence n'est point valide, mais impuissante.

Le divin Roi demande surtout de saints eunuques. Par eunuques j'entends ceux qui ont le cœur pur, sans souillure, sans tache, ceux dont l'âme est élevée ; je leur demande surtout un œil du cœur, doux et pacifique, un œil pénétrant et vif, sévère et attentif, et non pas somnolent et paresseux ; un œil libre et franc, mais non point hardi ni présomptueux ; un œil vigilant et fort, ennemi de la tristesse exagérée autant que d'une gaieté folle et dissipée. L'œil de notre cœur avec toutes ses vertus, sera notre œuvre ; si nous voulons, nous pouvons nous former un regard très-beau et très-pénétrant. Evitons d'exposer cet organe de la vue à la fumée et à la poussière, image trop vraie de toutes les choses humaines ; nourrissons-le d'air pur et vif ; dressons-le à contempler les hauteurs et les sommets sublimes, à plonger dans les milieux calmes, purs, réjouissants : bientôt nous l'aurons à la fois guéri et fortifié, en le baignant dans ces perspectives enchanteresses

Ainsi, avez-vous aperçu des richesses mal acquises et excessives? Ne levez pas les yeux de ce côté : votre organe y trouverait boue et fumée, vapeur malsaine et ténèbres, angoisses cuisantes et ennuis suffocants. Avez-vous vu au contraire un homme juste, content de ce qu'il a, très-large à pardonner, sans souci ni inquiétude des biens présents? Fixez, élevez sur lui votre regard; votre œil n'en deviendra que plus beau et plus clair, si vous le repaissez non de la vue des fleurs, mais plutôt de celle de la vertu, du désintéressement, de la modération, de la justice, de toutes les saintes habitudes. Car rien ne trouble l'œil autant que la mauvaise conscience. « Mon cœur « s'est troublé de colère », dit le Prophète; rien ne répand en effet de plus épaisses ténèbres. Epargnez-lui cette triste épreuve, et vous le rendrez joyeux, vif et fort, et capable de se nourrir toujours de saintes espérances.

Que Dieu nous donne à tous d'acquérir cet œil parfait et de régler ainsi toutes les opérations de notre âme selon la volonté de Jésus-Christ, afin que devenus dignes du chef sublime qui nous commande, nous partions un jour pour son saint rendez-vous. Car il dit : Où je suis, je veux qu'ils soient aussi avec moi, et qu'ils aient la vision de ma gloire. (Jean, XVII, 24.) Puisse-t-il nous être donné de la gagner en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec lequel soient au Père et au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

VOUS N'AVEZ POINT VOULU ET VOUS N'AVEZ POINT AGRÉÉ LES HOSTIES, LES OBLATIONS, LES HOLOCAUSTES ET LES SACRIFICES POUR LE PÉCHÉ, TOUTES CHOSES QUI S'OFFRENT SELON LA LOI. (X, 8, JUSQU'A 18.)

—

Analyse.

1. Les sacrifices étaient abolis dans la volonté de Dieu, quand arriva Jésus-Christ. — La volonté de Dieu ne se confond pas avec son désir : il n'exige pas toujours ce qu'il désirerait de nous. — Pourquoi Notre-Seigneur attend avant de frapper ses ennemis? Qui sont ceux qui encourent son inimitié?

2 et 3. La pauvreté enseignée déjà comme vertu dans l'Ancien Testament, est déclarée comme telle avec bien plus d'évidence dans le Nouveau. — C'est la pauvreté qui donne aux prophètes et aux apôtres leur sublime courage, et à tout homme une sainte liberté. — La pauvreté est une véritable richesse. — Elle vous donne, à vous personnellement, de grandes vertus et des facilités pour le ciel; extérieurement, d'ailleurs, elle vous affranchit du besoin des autres et vous rend plus heureux qu'un roi. — La pauvreté fait des miracles avec saint Pierre, et vous gagne le ciel quand, par amour pour elle et pour les indigents, on s'est dépouillé de tout.

1. L'apôtre a démontré précédemment l'inutilité des sacrifices juifs pour la pureté et la sainteté parfaite de nos âmes; il a fait voir en eux des figures et des images, et encore bien impuissantes. Une objection se présentait : Pourquoi, si c'étaient des figures et des ombres, pourquoi n'ont-ils pas cessé, aussitôt l'avénement de la vérité? Comment, loin d'avoir fini, se célèbrent-ils encore? Il prouve donc maintenant avec évidence qu'ils ne s'accomplissent déjà plus, pas même à titre de copies et de figures, puisque Dieu ne veut plus les accepter. Il n'invoque, au reste, aucun nouvel argument pour les condamner; il lui suffit de produire un témoignage antique autant qu'irréfragable, celui des prophètes qui rappellent aux juifs la fin et la mort imminente de ces rites usés, et qui leur reprochent d'agir avec témérité en toutes choses et de résister toujours à l'Esprit-Saint. Il prouve même clairement que leurs sacrifices n'ont pas cessé du jour où il parle, mais dès celui où Notre-Seigneur entra dans le monde, et même avant son avénement; de sorte que Jésus-Christ n'a pas dû les réprouver ni les abolir, mais qu'aussitôt leur abolition et réprobation, le Messie arriva. Afin que les juifs ne pussent dire : Nous pouvons encore plaire à Dieu sans le nouveau sacrifice, le Christ a attendu pour venir que les anciens sacrifices fussent reconnus inutiles même parmi eux. Voici en effet ce que dit le Seigneur, par la bouche du Prophète : « Vous n'avez plus voulu de sacrifices ni « d'offrandes »; paroles qui anéantissent tous les anciens rites; et après s'être ainsi exprimé en général, il condamne chacun de ces rites en particulier : « Vous n'avez pas agréé les holocaustes « pour le péché », continue-t-il. Tout ce qu'on présentait à Dieu, en dehors du sacrifice, s'appelait offrande.

« Alors j'ai dit : Voici que je viens ». Quel est le personnage désigné ici par le Prophète? Nul autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel en ce passage n'accuse point ceux qui faisaient les offrandes; montrant que, s'il ne les agrée plus, ce n'est pas à cause de leur malice et de leurs péchés, raison qu'il allègue ailleurs pour réprouver leurs présents; mais qu'il les repousse aujourd'hui parce qu'il est d'ailleurs prouvé, parce que l'expérience a démontré que tout ce culte est sans puissance aucune et n'est plus en harmonie avec son époque. N'est-ce pas ajouter une nouvelle raison à celle déjà donnée, de la multiplicité des sacrifices? Mais ce n'est pas seulement cette multiplicité qui, selon lui, en révèle l'impuissance et le néant; c'est ce fait encore, que Dieu n'en veut plus comme étant inutiles et stériles. Aussi dit-il

ailleurs : « Si vous aviez voulu un sacrifice, j'en « aurais offert » (Ps. L, 18); indiquant encore qu'il n'en veut plus. Donc les sacrifices ne sont plus le désir de Dieu, qui en veut au contraire l'abolition, et c'est contre son gré que désormais on les fait.

« Pour faire votre volonté ». Qu'est-ce à dire? Pour me donner moi-même; car telle est la volonté de Dieu, volonté par laquelle nous avons été sanctifiés. Il nous révèle ainsi que la volonté de Dieu, et non pas les sacrifices, purifie les hommes; la continuation des sacrifices n'était donc pas dans la volonté de Dieu. Serez-vous étonnés, au reste, qu'ils ne soient plus maintenant dans le désir de Dieu, lorsque déjà, dès le commencement ils lui étaient plus qu'indifférents? « Car », dit-il dans Isaïe, « qui donc vous a demandé ces offran« des de vos mains? » (Isaïe, I, 12.) — Et toutefois, il les avait commandées ; pourquoi? Pour s'abaisser à leur niveau, comme quand Paul disait : « Je désire que tous les hommes vivent « comme moi dans la continence » (I Cor. VII, 7); ajoutant au contraire : « Je veux que les jeunes « veuves se marient, qu'elles aient des enfants ». (I Tim. V, 45.) Voilà l'expression de deux volontés, mais qui ne sont pas toutes deux son désir, bien qu'il commande dans les deux cas : la première est bien la sienne, et il la déclare sans y apporter de motif; la seconde, bien qu'il l'énonce, n'est pas son désir, aussi en a-t-il formulé la raison, commençant par accuser ces femmes de s'adonner au luxe et au plaisir contre la loi de Jésus-Christ, et ajoutant en conséquence : « Je veux que « les jeunes veuves se marient, qu'elles aient des « enfants ». C'est ainsi que Dieu, s'accommodant à la faiblesse de son peuple, avait réglé son culte. Sa volonté première n'était pas pour ce rite des sacrifices. Ainsi quelque part il déclare qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. (Ezéch. XVIII, 23.) Ailleurs, au contraire, il déclare non-seulement qu'il l'a voulue, mais qu'il l'a désirée. Voilà deux idées contraires : car le désir est une forte volonté. Comment pouvez-vous, ô mon Dieu, refuser ici ce que vous désirez ailleurs, puisque ce désir indique votre volonté plus grande? C'est dans le sens que nous avons dit ici.

« Et c'est cette volonté de Dieu qui nous a « sanctifiés », ajoute-t-il. « Sanctifiés », comment? Lui-même l'explique : « Par l'oblation du corps de « Jésus-Christ qui a été faite une seule fois. Aussi, « au lieu que tous les prêtres se tiennent debout « tous les jours devant Dieu sacrifiant et offrant « plusieurs fois les mêmes victimes ». La position debout accuse donc le serviteur et le ministre; tandis que la position assise indique celui qui reçoit le service et l'hommage. « Celui-ci ayant of« fert une seule hostie pour les péchés, est assis « pour toujours à la droite de Dieu, où il attend ce « qui reste à accomplir : Que ses ennemis soient « réduits à lui servir de marchepied. Car par « une seule oblation il a rendu parfaits pour tou« jours ceux qu'il a sanctifiés. Et c'est ce que « l'Esprit-Saint nous a déclaré lui-même ». Il déclare que ces oblations n'ont plus lieu, et il le démontre par les faits écrits et non écrits. Au reste, il avait cité auparavant le texte du Prophète : « Vous n'avez plus voulu de sacrifice ni d'of« frande ». Il avance aussi que Dieu a remis nos péchés, et il le prouve cette fois par un témoignage d'Ecriture sainte : « L'Esprit-Saint », dit-il, « nous « l'a déclaré lui-même, car après avoir dit : Voici « l'alliance que je ferai avec eux; après que ce « temps-là sera arrivé, dit le Seigneur, j'imprime« rai mes lois dans leur cœur et je les écrirai dans « leur esprit, il ajoute : Et je ne me souviendrai « plus de leurs péchés ni de leurs iniquités : or, « quand les péchés sont remis, il n'y a plus d'obla« tion à faire pour les péchés (10-18) ».

Il a donc remis les péchés, quand il nous a donné son testament; et il nous a donné son testament par son sacrifice. Si donc il a effacé les péchés par ce sacrifice unique, il n'en faut plus même un second. « Il est assis », remarque-t-il, « à la droite de Dieu, attendant le reste ». Quelle est la cause de ce délai? C'est que ses ennemis doivent être placés sous ses pieds. « Car une seule « offrande, d'ailleurs, a rendu parfaits pour toujours « ceux qu'il a sanctifiés ». — Mais, dira peut-être quelqu'un : Pourquoi ne pas prosterner sur-le-champ ses ennemis? — A cause des fidèles qui devaient naître et lui être engendrés. — Mais qu'est-ce qui prouve qu'un jour cet abaissement aura lieu? — C'est cette position assise et majestueuse que lui donne Dieu même. — L'apôtre a donc rappelé le magnifique témoignage de David : « Jusqu'à ce « qu'il place ses ennemis sous ses pieds », et ses ennemis sont les juifs. Après avoir rappelé cette promesse de Dieu au Christ, de réduire ses ennemis à lui servir de marchepied, comme cette promesse ne s'accordait pas avec l'état actuel des choses, puisqu'alors les juifs persécutaient les chrétiens, saint Paul pour rassurer les fidèles, leur parle longuement de la foi dans ce qui suit. Mais encore une fois, qui sont ses ennemis? Les juifs, sans doute, mais aussi tous les infidèles et les démons. Et pour indiquer à demi-mot leur humiliation complète, il ne dit pas qu'ils lui seront soumis seulement, mais qu'ils seront placés sous ses pieds. Gardons-nous donc d'être de ses ennemis, et sachons que les infidèles et les juifs ne sont pas les seuls dans son inimitié, mais aussi tous ceux dont la vie est remplie d'impuretés et de péchés. « Car la prudence de la chair est enne« mie de Dieu ; elle n'est pas soumise, en effet, « elle ne peut même l'être à la loi de Dieu ». Quoi donc? direz-vous; est-ce là un crime? — Et un très-grand. Le méchant, tant qu'il reste dans sa malice, ne peut être soumis à Dieu; mais le repentir qui lui est possible, peut le rendre bon et fidèle.

2. Bannissons donc les pensées et les sentiments charnels. Charnels, qu'entends-je par là? Tout ce qui rend le corps florissant et brillant de santé, et qui apporte à l'âme la laideur et la maladie : comme par exemple, tout ce qu'on appelle richesses, délices, gloire. Le principe charnel se reconnaît tout entier en un mot : c'est l'amour de nos corps. Ne désirons point la richesse, embrassons plutôt la pauvreté, car elle est un grand

bien. — Mais elle rabaisse, dira-t-on; elle dégrade et avilit aux yeux des hommes. — C'est précisément ce dont nous avons le plus besoin, c'est notre plus grand intérêt. « La pauvreté », dit le Sage, « donne l'humilité ». Et Jésus-Christ : « Bienheureux les pauvres de bon gré ! » Quoi ! vous plaindrez-vous d'être sur la voie qui conduit à la vertu? Ignorez-vous que la pauvreté nous donne une grande confiance auprès de Dieu ? — Mais, répliquez-vous, « le Sage a dit que la sa« gesse du pauvre n'est pas estimée » (Eccl. IX, 16); il s'écrie ailleurs : « Seigneur, ne me don« nez pas la pauvreté ! » (Proverb. XXX, 8.) Et : « De cette fournaise de la pauvreté, Seigneur, déli« vrez-moi ! » Mais, s'il est vrai que les richesses comme la pauvreté viennent de Dieu, comment seraient-elles un mal? Comment accorder tout cela ? — Je réponds que l'on parlait ainsi dans l'Ancien Testament, sous l'empire duquel les richesses comptaient pour beaucoup, tandis que la pauvreté était en grand mépris, tellement qu'on voyait en celle-ci une exécration et une malédiction, tandis que celles-là étaient une bénédiction.

Mais voulez-vous entendre l'éloge de la pauvreté? Jésus-Christ même l'a prise pour lui : « Le Fils « de l'homme », dit-il, « n'a pas où reposer sa « tête ». Et parlant à ses disciples : « Ne possé« dez », leur prescrit-il, « ni or, ni argent, ni deux « tuniques ». (Matth. VIII, 20 ; X, 9.) Paul écrivait : « Nous sommes comme n'ayant rien, et possédant « tout ». (II Cor. VI, 10.) Pierre disait à cet homme boiteux de naissance : « Moi, je n'ai ni or ni ar« gent ». (Act. III, 6.) Jusque dans l'Ancien Testament, d'ailleurs, alors que les richesses étaient tant admirées, quels étaient cependant, dites-moi, les hommes admirables? N'est-ce pas Elie, qui ne possédait que son vêtement de peau de brebis? N'est-ce pas Elisée ? N'est-ce pas Jean-Baptiste?

Que nul donc, à raison de sa pauvreté, ne soit humilié à ses propres yeux. Ce n'est pas la pauvreté qui humilie ; c'est plutôt la richesse qui vous condamne à avoir besoin de tant de personnes et vous crée à leur égard mille obligations de reconnaissance. Qui fut plus pauvre que Jacob qui disait : « Si le Seigneur me donne du pain à man« ger et un vêtement pour me couvrir? » (Gen. XXVIII, 20.) Et cependant étaient-ils humiliés de leur pauvreté, Elie et Jean-Baptiste ? Ne parlaient-ils pas au contraire avec beaucoup de hardiesse et de liberté? N'accusaient-ils pas hautement les rois ; l'un, Achab ; l'autre, Hérode ? A celui-ci, Jean disait : « Il ne t'est pas permis de garder la « femme de Philippe ton frère ». (Marc, VI, 8.) A celui-là, Elie répondait librement et hardiment : « Ce n'est pas moi, c'est vous-même et la mai« son de votre père, qui jetez le trouble en « Israël ». (III Rois, XVIII, 18.) Voyez-vous que cette condition même, que leur pauvreté donnait encore une plus grande confiance et une plus grande liberté de parole ?

En effet, un riche n'est qu'un esclave, parce qu'il peut perdre quelque chose, et qu'il prête le flanc par là même à qui veut le maltraiter. Mais celui qui n'a rien, ne craint ni la confiscation de ses biens, ni le bannissement. Si la pauvreté enlevait aux hommes leur liberté de parole, Jésus-Christ n'aurait pas envoyé ses disciples avec cette pauvreté pour seule arme, à une conquête qui exigeait avant tout une parole libre et confiante.

Le pauvre, lui, est fort et courageux; il ne donne pas prise à l'injustice, on ne sait par où le maltraiter ; le riche, au contraire, est attaquable et prenable de tous côtés. Qu'un malheureux traîne autour de lui-même des liens nombreux et prolongés, facilement on l'arrête ; mais il est malaisé de saisir et de retenir un homme nu. La première partie de cette image vous peint le riche : esclaves, argent, vastes domaines, affaires infinies, soins innombrables, ennuis, accidents, besoins, sont autant de chaînes par lesquelles tout le monde peut aisément le prendre et l'arrêter.

3. Que personne donc n'envisage la pauvreté comme une cause d'infamie et de déshonneur. Ayez la vertu, et toutes les richesses de la terre ne vous seront que de la boue, qu'un fétu de paille en comparaison. Embrassons la pauvreté, si nous voulons entrer dans le royaume des cieux : « Vendez », a dit Jésus, « vendez tout ce que vous avez et « donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor « dans le ciel ». Et encore : « Il est difficile à un « riche d'entrer dans le royaume des cieux ». (Matth. XIX, 21, 23.) Voyez-vous que si la pauvreté n'est pas déjà votre patrimoine, il faut tâcher de l'acquérir? tant elle est un bien inappréciable ! Oui, car elle vous mène comme par la main sur le chemin qui conduit au ciel ; elle est comme l'onction des athlètes, comme une gymnastique sublime et merveilleuse, comme un port tranquille. — Mais j'ai de grands besoins, dites-vous, et je ne veux rien recevoir gratuitement de personne. En cela le riche est encore bien plus à plaindre que vous. Peut-être, en effet, ne demandez-vous que le nécessaire; tandis qu'il a, lui, mille raisons honteuses de désirer la richesse, en particulier l'avarice. Les riches ont des besoins nombreux. Que dis-je, nombreux? Souvent ils manifestent des besoins indignes d'eux-mêmes; par exemple, il leur faut faire appel à des soldats, à des esclaves! Le pauvre, lui, n'a pas même besoin de l'empereur, et, pauvre de bon gré, eût-il besoin, il n'est que plus admirable de s'être réduit à l'indigence volontaire, pouvant être riche.

Non, que personne n'accuse la pauvreté d'être la cause de maux sans nombre; ce serait démentir Jésus-Christ qui la déclare, au contraire, la perfection de la vertu, quand il dit : « Si vous voulez « être parfait ».... Il l'a proclamé par ses paroles, il l'a montré par ses exemples, il l'a enseigné par ses disciples. Encore une fois, embrassons la pauvreté : car elle est un grand bien pour les vrais sages. Peut-être déjà me comprend-on parmi mes chers auditeurs, et j'ose croire que plusieurs m'applaudissent. En effet, la grande maladie chez la plupart des hommes est là : telle est la tyrannie de cette passion de l'argent, qu'ils n'auraient pas même le courage de le refuser en paroles, et qu'il est pour eux comme une religion et un dieu. Loin de vous ce malheur, âmes chrétiennes! Sachez que rien n'est riche

comme celui qui volontairement et de grand cœur choisit la pauvreté. Est-ce possible? oui, et j'affirme même, si vous voulez, que celui qui choisit cette pauvreté volontaire est plus riche qu'un roi. Car celui-ci a de nombreux besoins, des ennuis, des craintes, par exemple, pour ses convois militaires qui peuvent manquer; celui-là, au contraire, jouit d'une quiétude parfaite, et loin d'éprouver mille craintes, n'en garde aucune. Or, dites-moi, quel est le vrai riche, de celui qui chaque jour est inquiet, qui pense, qui s'étudie à amasser encore et toujours, et qui craint de manquer un jour; ou de celui qui n'amasse rien, à qui tout suffit et abonde, qui n'éprouve aucun besoin, car la vertu et la crainte de Dieu, et non l'argent, donnent une sainte confiance? L'or possède même le privilége de vous asservir. « Les cadeaux et les « présents », dit l'Ecriture, « aveuglent les yeux « des sages; ils sont dans leurs bouches comme « un frein qui empêche leurs arrêts et leurs ré- « primandes ». (Ecclés. XX, 31.)

Considérez comment Pierre, ce noble indigent, punit le riche Ananie. Car celui-ci n'était-il pas riche; et celui-là, pauvre? Or, écoutez-le parlant avec autorité et disant: « Est-ce bien à tel prix « que vous avez vendu votre champ? » et l'autre humblement répond: « Oui, c'est à ce prix! » (Act. V, 10.) — Mais, dites-vous, qui me donnera d'arriver à la hauteur de Pierre? — Vous pouvez être aussi grand que Pierre, si vous voulez vous dépouiller de tout ce que vous avez. Semez, donnez aux pauvres, suivez Jésus, et vous serez un autre Pierre. — Mais comment? car (me direz-vous) il a fait des miracles. — Est-ce donc là, répondez-moi, ce qui a rendu cet apôtre admirable; et n'est-ce pas plutôt la pleine confiance qu'il a gagnée auprès de Dieu par la sainteté de sa vie? N'entendez-vous donc pas Jésus-Christ déclarer: « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons « vous obéissent; si vous voulez être parfaits, « vendez ce que vous avez et donnez-le aux pau- « vres, et vous aurez un trésor dans les cieux? » (Matth. XIX, 20.) Ecoutez ce que dit Pierre lui-même: « Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, « je te le donne ». (Act. III, 6.) Ceci, voyez-vous, on ne l'a point, quand on a l'or et l'argent. — Mais, répondez-vous, bien des gens n'ont ni le don de Pierre, ni ceux de la fortune! — C'est qu'ils ne sont pas pauvres de leur gré; car tout pauvre vraiment volontaire, possède tous les biens. Encore qu'il ne ressuscite point les morts, encore qu'il ne redresse point les boiteux, il possède, et ce don vaut mieux que ceux du thaumaturge, il possède la confiance en Dieu. De tels pauvres entendront au grand jour ce bienheureux arrêt: « Venez, les bénis de mon Père! (Se peut-il quelque chose de meilleur?) Possédez le royaume « qui vous a été préparé dès la création du monde. « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à man- « ger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; « j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais « nu, et vous m'avez habillé; j'étais malade et en « prison, et vous m'avez visité. Possédez le royaume « qui vous a été préparé dès la création du « monde ». (Matth. XXV, 34-36.) Fuyons donc l'avarice et la cupidité, pour gagner le royaume des cieux. Nourrissons les pauvres, afin de nourrir Jésus-Christ, et de devenir les cohéritiers de ce Sauveur Jésus, Notre-Seigneur, avec lequel soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

AYANT DONC, MES FRÈRES, LA CONFIANCE QUE NOUS ENTRERONS DANS LE SANCTUAIRE PAR LE SANG DE JÉSUS, PAR CETTE VOIE NOUVELLE QUI MÈNE A LA VIE, ETC. (X, 20, JUSQU'A 26.)

Analyse.

1. L'orateur résume les différences déjà trouvées entre le culte israélite et le culte chrétien, et conclut par nous commander la confiance, la foi pleine et entière, et les œuvres saintes. — Il nous recommande une sainte rivalité dans la pratique du bien, une grande droiture dans nos rapports mutuels.
2. L'amour mutuel, plénitude de la loi, n'a qu'une règle: aimer son prochain comme soi-même. — Le pardon des injures est l'application de ce principe. — Nul ne voudrait se haïr: ne haïssons point nos frères. — Le Nouveau Testament et même l'Ancien nous donnent des exemples. — Aimer ses ennemis, c'est au fond s'aimer soi-même et centupler sa récompense.

1. « Ayez confiance », Paul peut nous parler ainsi quand il a montré la différence de pontife, de sacrifice, de tabernacle, de testament, de promesses; différence très-grande en effet, puisque chez les Juifs tout cela est temporel, et chez nous, éternel; que là tout s'efface et tombe; ici, tout est permanent; d'un côté, on voit la faiblesse; de l'autre, la perfection; des ombres et des figures enfin, en face de l'immuable vérité. Ecoutez, en effet: « Ce n'est pas selon la disposition d'une loi « charnelle, c'est en vertu de sa vie immortelle » que Jésus est prêtre, nous dit-il; ajoutant qu'il est écrit ailleurs: « Vous êtes prêtre pour l'éternité »: voilà déjà la perpétuité du sacerdoce. Quant au testament, « celui-là », dit-il », est ancien; or « ce qui passe et vieillit, va bientôt finir ». (Hébr. VII, 16; VIII, 13.) — Le Nouveau possède la rémission des péchés: l'autre n'a rien de semblable: « Car la loi », nous dit-il, « n'a rien mené « à perfection ». (Hébr. VII, 19.) Et encore: « Mon

« Dieu ! vous n'avez voulu ni offrande ni sacrifice ». — Le tabernacle était fait de main d'homme : la main de l'homme n'a point construit le nôtre. — L'un vit couler le sang des boucs, l'autre le sang du Seigneur : en celui-là le prêtre se tient debout; dans notre sanctuaire, il est assis.

Tout étant donc bien moindre d'un côté, et bien plus grand de l'autre, il conclut et nous dit : « C'est pourquoi, mes frères, ayez confiance ». Et pourquoi, confiance? à cause du pardon. Car, dit-il, comme le péché produit et apporte la honte, ainsi la confiance naît et se produit par la certitude que tous nos péchés nous ont été remis. Et ce n'est pas pour cette raison seulement; c'est aussi parce que nous sommes devenus ses cohéritiers et les objets de cette immense charité. — « Dans l'entrée au sanctuaire ». Où, cette entrée? Au ciel, dans une voie et un progrès tout spirituels. — « La voie qu'il a ouverte pour nous », c'est-à dire, qu'il a construite, et par où il est entré tout d'abord. En effet, ouvrir signifie ici commencer d'user. Or il l'a préparée, cette voie, nous dit-il, et lui-même est entré « dans cette « voie nouvelle et vivante ». Il montre ici la plénitude de notre espérance. Cette voie est nouvelle, dit-il; car il veut nous montrer que nous sommes bien plus grandement partagés que les anciens, puisqu'à présent les portes du ciel sont ouvertes, bonheur que n'avait pas l'époque d'Abraham. Et c'est avec raison qu'il l'appelle voie nouvelle et vivante; car l'antique voie était un chemin de mort conduisant aux enfers; celle-ci mène à la vie. Et toutefois il ne l'appelle pas la route de vie, mais la route vivante, c'est-à-dire permanente. — « Par le voile », dit-il, « par sa « chair »; car cette chair sacrée lui ouvrit à lui-même et tout d'abord ce bienheureux chemin, qu'il est dit avoir inauguré, puisqu'avec cette chair, il y est entré le premier. Cette chair, il l'appelle un voile, et à bon droit; car lorsqu'il eut été enlevé dans le ciel, alors tout ce qui est dans les cieux s'est dévoilé.

« Approchons-nous », dit-il, « avec un cœur « sincère ». Qui pourra donc approcher de lui? L'homme saint, armé de la foi et de l'adoration en esprit; — « avec un cœur sincère et dans la plénitude de la foi », parce qu'en effet, rien chez nous n'est visible, ni le prêtre, ni le sacrifice, ni l'autel; bien que, chez les juifs mêmes, le grand prêtre fut invisible aussi, entrant seul au Saint des Saints, tandis que tous les autres, tout le peuple restait dehors. Ici au contraire, non content de montrer que notre prêtre a pénétré dans le sanctuaire, (ce qu'il déclare en ces termes : « Nous « avons aussi un grand prêtre qui est établi sur « la maison de Dieu »), il déclare que nous y entrerons après lui. « Ayons donc », dit-il, « la plé- « nitude de la foi (21, 22) ». Il peut arriver, en effet, que vous croyiez, mais avec des doutes; comme plusieurs même à présent prétendent que tels ressusciteront, et que tels autres ne ressusciteront pas. Ce n'est pas là une foi pleine et entière. Il faut croire comme vous croyez à ce que vous voyez, et bien plus fermement encore; car notre vue peut se tromper même dans les objets qu'elle perçoit; mais dans les enseignements de la foi, l'erreur est impossible. Dans le premier cas, nous écoutons un de nos sens; dans le second, l'Esprit divin est notre maître.

« Ayant le cœur purifié des souillures de la mau- « vaise conscience (23) ». Il enseigne que non-seulement la foi est exigée pour le salut, mais aussi la conduite et la vie vertueuse, et une conscience qui ne se reproche aucune iniquité. A défaut de cet ensemble de dispositions, l'on ne peut recevoir en leur plénitude les choses saintes, car saintes en elles-mêmes, les choses saintes sont surtout pour les saints. Aucun profane n'entre donc ici; Israël se purifiait de corps, nous de conscience. Une sainte aspersion nous est encore permise, celle de la vertu. « Ayant eu aussi le « corps lavé dans l'eau qui purifie ». Il parle ici d'un bain qui ne purifie pas le corps, mais l'âme. — « Car l'auteur de nos promesses est fidèle ». Mais à quelles promesses doit-il être fidèle? C'est que nous avons à sortir d'ici, pour entrer dans un royaume. Au reste, ne sondez pas avec curiosité la parole divine, n'en exigez pas les raisons. Nos saintes vérités requièrent la simplicité de la foi.

« Et ayons les yeux les uns sur les autres pour « nous provoquer mutuellement à la charité et « aux bonnes œuvres, ne nous retirant pas de « l'assemblée des fidèles, comme quelques-uns « ont accoutumé de faire, mais nous exhortant « les uns les autres, d'autant plus que vous voyez « que le jour approche (24, 25) ». — Conformément à ce qu'il dit ailleurs : « Le Seigneur est « proche; soyez sans inquiétude (Philip. IV, 5); « Car aujourd'hui notre salut est plus près de « nous ». Et encore : « Le temps est court ». (I Cor. VII, 29.) — Mais pourquoi faut-il « ne pas « abandonner l'assemblée des fidèles? » C'est qu'il sait qu'une réunion, une congrégation présente, devant Dieu, une force particulière. « Car », a dit le Seigneur, « quand deux ou trois d'entre « vous se rassemblent en mon nom, je suis là, au « milieu d'eux ». Il dit aussi : « Qu'ils ne soient « qu'un, comme nous ne sommes qu'un ». (Jean, XVII, 11.) Et on lit ailleurs : « Tous n'avaient qu'un « cœur et qu'une âme ». (Act. IV, 32.) Et ce n'est pas là le seul avantage d'une réunion; par sa nature, une assemblée chrétienne commande et augmente la charité; et cet accroissement de charité emporte et attire un surcroît de bénédictions divines. « La prière », est-il dit, « se faisait sans « relâche par tout le peuple ». (Act. XII, 5.) — « Comme quelques-uns ont l'habitude de s'isoler » : il ne s'en tient pas à exhorter, il sait reprendre aussi. — « Et ayons les yeux les uns sur les au- « tres pour nous provoquer mutuellement à la « charité et aux bonnes œuvres ». Il sait que déjà leurs réunions suivent cette règle. Comme le fer aiguise le fer, ainsi le rapprochement augmente la charité; et si une pierre broyée contre une autre pierre, fait jaillir le feu, combien plus une âme qui se fond dans une âme! Voyez : il ne dit pas : Pour rivaliser entre vous; mais : « Pour pro- « voquer votre charité mutuelle ». Mais, qu'est-ce que cette provocation de charité? C'est le désir d'aimer et d'être aimé davantage; « et vos bonnes

« œuvres », pour en devenir plus zélés. Car si l'exemple a toujours, bien plus que la parole, la force d'enseigner, vous avez bien des docteurs et des maîtres parmi votre multitude même, puisqu'ils paieront ainsi d'exemple.

« Approchons avec un cœur sincère ». Qu'est-ce à dire? c'est l'horreur de toute hypocrisie, de toute dissimulation. « Malheur », est-il écrit, « au « cœur hésitant, aux mains lâches et paresseuses! » (Ecclés. II, 14.) Qu'aucun mensonge non plus n'ait lieu parmi nous. N'allons pas avoir une parole contraire à notre pensée : c'est là le mensonge. Gardons-nous de la pusillanimité : ce n'est pas la marque d'un cœur vrai. C'est notre défaut de foi qui nous rend pusillanimes. Comment acquerrons-nous la vertu opposée? si nous savons nous former par la foi des convictions inébranlables. — « Ayant le cœur aspergé ». Pourquoi n'a-t-il pas dit : purifié, mais aspergé? Il veut montrer le caractère propre de ce qui fait l'aspersion. Car elle suppose à la fois une œuvre de Dieu et notre œuvre aussi. Asperger et laver la conscience, c'est l'action divine; mais s'offrir à l'aspersion avec sincérité, avec une conviction pleine et assurée qui vient de la foi, c'est notre part. — Ensuite il attribue aussi à la foi une grande vertu, fondée sur sa vérité et sur la force divine de l'auteur des promesses. — Mais que veut dire : « Ayant aussi le « corps lavé par l'eau pure? » Entendez : par l'eau qui donne une pureté vraie, ou encore par l'eau non mêlée de sang. — Ensuite il ajoute un commandement de perfection, c'est-à-dire la charité : « Ne délaissant pas nos saintes assemblées, comme « font plusieurs », qui produisent les schismes. Il le leur défend expressément. « Car le frère secondé « par le frère est comme une ville fortifiée ». (Prov. XVIII, 19.) — « Mais considérons-nous les uns les « autres pour nous provoquer à la charité ». Qu'est-ce que nous considérer mutuellement? C'est imiter nos frères vertueux; c'est avoir les yeux sur eux, pour les aimer et en être aimé. Car la charité est la source des bonnes œuvres. Répétons-le donc : se réunir est chose bien utile; c'est le moyen de rendre la charité plus ardente, et de la charité naissent tous les biens, puisqu'il n'en est aucun que la charité ne puisse produire.

2. Confirmons donc entre nous la charité; « car « l'amour est la plénitude de la loi ». (Rom. XIII, 10.) Aimons-nous les uns les autres, et nous n'aurons besoin ni de travaux ni de sueurs pour nous sauver. Ce chemin, de lui-même, conduit à la vertu. Ainsi qu'un voyageur, dès qu'il a trouvé la tête d'une route publique, se trouve aussitôt conduit par elle et n'a pas besoin d'autre guide : ainsi, pour la charité, saisissez-en seulement le commencement, et ce début vous conduira et vous dirigera.

« La charité », dit saint Paul, « est patiente, elle « est bienveillante; elle ne suppose point le mal ». (I Cor. XIII, 4.) Que chacun de nous réfléchisse en soi-même sur la manière dont il est disposé pour lui-même, et qu'il ait pour le prochain ce même sentiment. Ainsi nul n'est jaloux de soi-même; chacun se souhaite tous les biens; l'on se préfère naturellement aux autres; pour soi l'on est disposé à tout faire. Si nous avons les mêmes sentiments pour le prochain, tous les maux de l'humanité sont guéris : plus d'inimitiés désormais, plus d'avarice, plus de cupidité. Car qui voudrait se frustrer soi-même? Personne; on ferait plutôt le contraire. Dès lors nous posséderons en commun tous les biens, et nous ne cesserons pas de resserrer nos rangs.

Si telle est notre ligne de conduite, le ressentiment des injures n'est plus possible entre nous. Qui pourrait, en effet, se mettre au cœur une haine contre soi-même, et garder le souvenir d'une injure qu'il se serait faite volontairement? Qui voudrait se fâcher contre soi-même? Ne suis-je pas, de tous les hommes, celui à qui je pardonne le plus volontiers? Si donc tels sont aussi nos sentiments à l'égard du prochain, la mémoire des injures est à jamais éteinte.

Mais, direz-vous, est-il possible d'aimer son prochain comme soi-même? — Si cette charité est sans exemple, vous avez le droit de la déclarer impossible. Mais si d'autres l'ont pratiquée, il est évident qu'en ne les suivant pas nous faisons uniquement preuve de lâcheté et de paresse. D'ailleurs Jésus-Christ n'a jamais pu commander ce qui serait impraticable; il s'est vu bien des chrétiens qui ont même dépassé ses lois. — Quels sont ces héros? — Paul, Pierre, tout le chœur des saints. Si j'avance qu'ils ont aimé le prochain, je ne fais que faiblement leur éloge; car ils ont aimé leurs ennemis autant qu'on aime l'ami le plus intime. Quel homme au monde, en effet, libre d'aller prendre la céleste couronne, choisirait l'enfer pour sauver ses amis intimes? Aucun. Et Paul, toutefois, l'a choisi pour ses ennemis, pour ceux qui l'avaient lapidé, pour ceux qui l'avaient battu de verges. Quel pardon pouvons-nous donc attendre, quelle excuse aurons-nous, si nous n'accordons pas même à nos amis la plus faible partie de l'amour que Paul a montré pour ses ennemis?

Avant lui déjà, le bienheureux Moïse demandait à être rayé du livre de vie, à la place d'ennemis qui l'avaient reçu à coups de pierres. (Exod. XXXII, 32.) David aussi, voyant périr ceux qui lui avaient résisté, disait : « C'est moi, leur pasteur, « qui ai péché : mais eux, qu'ont-ils fait? » (II Rois, XXIV, 17.) Et quand Saül fut entre ses mains, loin de vouloir attenter à ses jours, il le sauva, alors même que sa générosité allait le mettre en danger. Or, si l'Ancien Testament a fourni de pareils exemples, quel pardon obtiendrons-nous, nous qui vivons sous le Nouveau, et qui ne savons pas arriver même à la hauteur où ils sont parvenus? « Car si notre « justice n'abonde pas plus que celle des Scribes « et des Pharisiens, nous n'entrerons pas dans le « royaume des cieux ». Et si nous avons moins de justice que ces gens-là mêmes, comment entrerons-nous? « Aimez », dit le Seigneur, « aimez vos « ennemis et vous serez semblables à votre Père « qui est dans le ciel ». (Matth. V, 44, 45.)

Aimez donc votre ennemi. Ce n'est pas à lui que vous faites ainsi du bien, c'est à vous-même. Comment? C'est que vous devenez semblable à Dieu. Aimé de vous, votre prochain n'y gagne

que bien peu; c'est un compagnon de service qui le chérit. Mais vous, en aimant ce compagnon de service, vous y gagnez beaucoup; vous vous rendez pareil à Dieu. Voyez-vous que le bénéfice est à vous et non pas à votre prochain? Car Dieu vous propose la couronne, et non à lui. — Mais qu'arrivera-t-il, si c'est un méchant? — Votre récompense n'en sera que plus grande; vous serez donc reconnaissant à votre ennemi pour la malice qu'il montre encore après vos innombrables bienfaits. Car s'il n'avait été profondément méchant, votre trésor au ciel n'aurait pas si merveilleusement augmenté. Sa malice, qui vous autorisait à ne l'aimer point, est donc vraiment un motif pour l'aimer davantage. Faites disparaître votre adversaire, votre antagoniste, vous détruisez l'occasion que vous avez d'être récompensé. Ne voyez-vous pas comme les athlètes s'exercent avec des corbeilles pleines de sable? Vous n'avez pas besoin de vous imposer ce labeur; la vie est pleine d'occasions qui vous tiennent en haleine et nourrissent en vous la force et le courage. Ne remarquez-vous pas que les arbres sont d'autant plus vigoureux et plus solides, qu'il sont plus fortement battus des vents? Chez nous aussi, avec l'épreuve et la patience, grandira la vigueur. « Car », dit le Sage, « l'homme patient et « longanime abonde en prudence; le pusillanime « au contraire n'apprend ni ne sait rien ». (Prov. XIV, 29.) Comprenez-vous ce magnifique éloge de l'un, cette grave accusation de l'autre? Il est fort ignorant, le paresseux; il ne sait rien. Gardons-nous donc de porter cet esprit étroit et petit dans nos rapports mutuels; car notre malheur ne viendrait pas de ces inimitiés qu'on rencontre toujours, mais bien de notre propre cœur, faible et rancunier. S'il est fort, ce cœur, il supportera aisément tous les orages; aucun ne pourra le faire sombrer; ils contribueront même à le conduire au port tranquille. Puissions-nous y toucher et aborder un jour, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire et honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE XX.

SI NOUS PÉCHONS VOLONTAIREMENT APRÈS AVOIR REÇU LA CONNAISSANCE DE LA VÉRITÉ, IL N'Y A DÉSORMAIS PLUS D'HOSTIE POUR NOS PÉCHÉS; IL NE NOUS RESTE QUE L'ATTENTE EFFROYABLE DU JUGEMENT ET D'UN FEU ARDENT QUI DOIT DÉVORER LES ENNEMIS DE DIEU. (X, 27, JUSQU'A 32.)

Analyse.

1. Après les motifs d'honneur, les raisons de crainte. Toutefois saint Paul n'enseigne pas l'erreur des Novatiens et ne proscrit pas la pénitence, mais seulement l'anabaptisme.
2. L'enfer a un véritable et redoutable feu pour les prévaricateurs, et surtout pour les communicns indignes. — La vengeance réservée et patiente n'en est que plus à craindre.
3 et 4. La richesse est une lourde chaîne, un préjugé. — Un mot aux femmes luxueuses et avares tout à la fois. — La cupidité est un esclavage comparable à celui des Israélites courbés sous le joug de Pharaon. — Ceux-ci emportèrent l'or d'Egypte; nous n'emportons que les verges. — La ruine n'est qu'un mot, pour qui conserve l'action de grâces. — Exemple de Job; sortie contre les femmes. — Pourquoi la richesse n'échoit pas à tous. — Malheur à qui la reçoit et n'en est pas meilleur!

1. Tout arbre dont la plantation et la culture auront demandé la main et les sueurs du laboureur, doit rapporter son fruit, sous peine d'être déraciné et jeté au feu. Cette comparaison s'applique aux âmes qui auront reçu la lumière, c'est-à-dire le baptême. Après avoir été plantés par Jésus-Christ et avoir reçu sa rosée spirituelle, si nous ne donnons aucun fruit, le feu de l'enfer nous attend, avec ses flammes qui ne peuvent s'éteindre. Et c'est pourquoi non content de nous exhorter à pratiquer la charité et à produire les fruits des bonnes œuvres, par les motifs les plus saints et les plus doux, tels que notre entrée assurée dans le ciel et la voie nouvelle que Jésus-Christ nous y a ouverte, saint Paul recommence à nous y exciter, en faisant appel aussi à des motifs plus terribles et plus redoutables. Il venait d'écrire : Ne délaissez pas nos saintes réunions, comme c'est l'habitude de quelques-uns; mais consolez-vous mutuellement, d'autant plus que vous voyez approcher le grand jour, qui suffit, en effet, à lui seul, pour vous consoler de tout. Maintenant il ajoute : « Si nous péchons volontairement après avoir « reçu la connaissance de la vérité », tremblons, car il faut, entendez-le, il nous faut absolument des bonnes œuvres; autrement, « il ne nous reste « plus désormais de victime pour nos péchés ». Comprenez donc. Vous voilà purifié, délivré de vos crimes, monté au rang de fils. Si vous revenez à votre ancien vomissement, il ne vous reste que l'anathème, le feu, et tout ce que rappelle cet arrêt. Car vous n'avez pas une seconde victime.

A ce propos, nous sommes attaqués par l'hérésie qui déclare la pénitence impossible, et par ceux qui diffèrent à recevoir le baptême. Ceux-ci prétendent qu'il y a danger à recevoir le baptême, puisqu'il n'y a point de second pardon; ceux-là déclarent qu'il y a péril à admettre les pécheurs aux saints mystères, puisque le second pardon est impossible. Aux uns comme aux autres, que

dirons-nous? Que saint Paul ici ne détruit ni la pénitence, ni l'expiation qui en est l'œuvre; et qu'il ne prétend ni chasser, ni abattre par le désespoir celui qui est tombé. Paul n'est pas à ce point l'ennemi de notre salut; il ne détruit que l'espoir d'un second baptême. En effet, il ne dit pas : Point de pénitence! plus de pardon! mais simplement: Désormais pas de victime, c'est-à-dire, la croix, qu'il appelle victime, ne se dressera pas une seconde fois. Une seule immolation a rendu parfaits à tout jamais ceux qui se sont sanctifiés, à la différence de l'oblation judaïque et des offrandes multipliées. Tel a été le dessein de l'apôtre, quand parlant de notre victime, il a si fort insisté sur cette vérité, qu'elle est une, absolument une; voulant ainsi, non-seulement montrer l'avantage qu'elle a sur les sacrifices judaïques, mais aussi pour rendre plus vigilants les Hébreux convertis, puisqu'ils ne doivent plus attendre une nouvelle victime comme autrefois sous l'ancienne loi.

« Si nous péchons volontairement », dit-il. Voyez-vous comme Dieu est porté à la clémence? Il s'agit de nos péchés volontaires : nos fautes involontaires obtiennent donc le pardon. — « Après « avoir reçu la connaissance de la vérité », c'est-à-dire de Jésus-Christ ou de tous ses dogmes, — « il ne nous reste plus d'hostie pour nos péchés»; que reste-t-il, au contraire? « Une attente effroya- « ble du jugement, un feu jaloux qui doit dévorer « les ennemis de Dieu ». Ainsi les infidèles n'en seront pas seuls les victimes, mais tous ceux encore qui commettent des actes contraires à la vertu; ou bien entendez que le même feu qui dévorera les ennemis, consumera aussi les enfants rebelles. Puis, pour nous montrer combien ce feu est dévorant, il lui prête une espèce de vie, en déclarant que c'est un feu jaloux qui doit consumer les ennemis. Pareille à une bête féroce irritée, exaspérée, qui n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle ait saisi et dévoré quelqu'un, cette flamme de l'enfer paraît obéir à l'aiguillon de la jalousie cruelle, saisit pour ne plus lâcher, ronge et déchire à tout jamais.

Ensuite l'apôtre nous donne la raison de ces menaces redoutables, et nous prouve qu'elles sont l'effet d'une justice inattaquable. Nous croirons, en effet, plus facilement l'existence du châtiment, quand nous en comprendrons le droit et le motif. « Celui qui a violé la loi de Moïse « est condamné à mort sans miséricorde, sur la « déposition de deux ou trois témoins (28) ». Sans miséricorde, remarque-t-il; ainsi en Israël, ni pardon, ni pitié; et pourtant ce n'est que la loi de Moïse; il est l'auteur d'un grand nombre de ses prescriptions. Que veut dire : « La déposition de « deux ou trois témoins? » Que si deux ou trois personnes attestent la prévarication, aussitôt elle est punie. Si donc, dans l'Ancien Testament, une violation de la loi de Moïse est châtiée immédiatement par le dernier supplice, combien plus chez nous! Aussi conclut-il : « Combien donc « croyez-vous que méritera de plus grands sup- « plices, celui qui aura foulé aux pieds le Fils de « Dieu, qui aura tenu pour chose vile et profane « le sang de l'alliance, et qui aura fait outrage à « l'Esprit de la grâce (29)! »

2. Mais comment un homme foule-t-il aux pieds le Fils de Dieu? C'est quand, admis à participer à ses mystères, il commet, nous dit l'apôtre, un péché grave. Alors n'est-il pas vrai qu'il le foule aux pieds? N'est-il pas vrai qu'il le méprise? Nous foulons aux pieds ainsi ce dont nous ne faisons aucun cas : ainsi les pécheurs ne tiennent aucun cas de Jésus-Christ, et c'est là le caractère du péché. Quoi! vous êtes devenu le corps de Jésus-Christ, et vous le jetez sous les pieds du démon! — « Il a tenu pour vil et profane le sang de l'al- « liance ». Qu'est-ce qu'une chose vile et profane? C'est une chose impure, ou qui n'a rien de plus que la plus vile matière.— « Il a fait outrage à l'Esprit « de grâce »; car ne pas accepter un bienfait, c'est faire outrage au bienfaiteur. Il t'a fait son enfant; tu veux devenir esclave? Il est venu, il a fait en toi son séjour; et tu laisses entrer en ton cœur de coupables pensées? Jésus-Christ a voulu, chez toi, faire sa demeure, avoir une place; et tu le foules aux pieds par le libertinage ou l'ivrognerie? Ecoutons, écoutons, nous qui participons indignement aux saints mystères; nous qui indignement approchons de la table sainte! « Gardez-vous de « donner les choses saintes aux chiens », dit le Seigneur, « de peur qu'ils ne les foulent aux pieds» (Matth. VII, 6); c'est-à-dire de peur qu'ils n'aient pour elles que du mépris et du dégoût. Paul n'a pas seulement répété cette parole; il en a fait retentir une plus redoutable encore, bien capable de terrifier les âmes, et meilleure pour les faire rentrer en elles-mêmes qu'une douce et consolante exhortation. Il montre combien le sang de Jésus-Christ l'emporte sur la loi de Moïse, quel châtiment était infligé aux violateurs de celle-ci, puis il conclut en disant : Jugez vous-mêmes combien plus grande doit être la punition de ceux qui foulent aux pieds le sang de Dieu! Je vois là une allusion aux sacriléges commis contre nos saints mystères; et ce qui suit confirme cette interprétation.

« C'est une chose terrible que de tomber entre « les mains du Dieu vivant; car il est écrit : La « vengeance m'est réservée et je saurai bien la « faire, dit le Seigneur ». Et encore : « Le Seigneur « jugera son peuple (30 et 31) ». Nous tomberons, dit-il, dans les mains du Seigneur, et non pas dans les mains des hommes. Oui, cette main divine vous attend, si vous ne faites pénitence. O terreur! ce n'est rien, après tout, que de tomber aux mains des hommes; et quand nous verrons un homme puni en ce monde, nous dit l'apôtre, ne craignons pas pour lui le présent, tremblons pour son avenir! « Car autant le Seigneur a de miséricorde, « autant est grand son courroux, et sa fureur s'ap- « pesantira sur les pécheurs ». (Ecclés. V, 7.)

Mais l'apôtre nous laisse deviner ici une autre leçon. « La vengeance m'est réservée », dit le Seigneur, « et je saurai la faire! » Cette menace atteint l'ennemi qui vous fait du mal, et non pas vous qui subissez l'injustice. Ceux-ci, au contraire, l'apôtre les console en leur disant, presque en propres termes : Dieu est vivant, il demeure éternellement... Que si ceux-là ne reçoivent pas dès

maintenant leur châtiment, plus tard ils le recevront. Ce sont eux qui doivent gémir, ce n'est pas nous. Nous tomberons dans leurs mains; eux, dans la main de Dieu! Ce n'est donc pas la victime qui est à plaindre, c'est l'oppresseur; comme ce n'est pas l'obligé, en définitive, mais le bienfaiteur, qui reçoit le bienfait.

Instruits de ces vérités consolantes, sachons être faciles à supporter le mal et l'injustice autant que prompts à faire du bien aux autres. Nous arriverons à cette disposition, si nous méprisons l'argent et la gloire. L'homme qui se dépouillera de ces deux passions sera, plus que personne, libre et grand, plus riche même que celui qui revêt la pourpre. Ne voyez-vous pas que de mal fait commettre la passion de l'or? Je ne parle pas des maux qu'engendrent l'avarice et la cupidité, mais de ceux qui naissent du seul amour de l'argent même bien acquis. Qu'un homme, par exemple, soit ruiné, il mène désormais une vie plus pénible que tout genre de mort. O homme! pourquoi ces gémissements? Pourquoi tant de larmes? Est-ce parce que Dieu t'a délivré du triste et inutile souci de garder ton or, ou parce que désormais tu n'es plus assis auprès de ton trésor, dans la crainte et tremblement? Si un étranger t'avait lié à son coffre-fort, te forçant à rester là constamment assis, et à veiller pour les biens d'un autre, tu gémirais, tu serais furieux. Et lorsque spontanément tu t'étais chargé toi-même de chaînes si lourdes, maintenant délivré d'une pareille servitude, tu gémis! Nos douleurs ou nos joies ne sont, en vérité, que préjugés, puisque nous gardons nos richesses, comme si elles étaient la propriété d'autrui.

Un mot maintenant aux femmes. Une femme a-t-elle un vêtement tissu d'or? Avec quel soin elle en secoue la poussière, elle le plie, elle l'enveloppe! Dans la crainte de le gâter, elle n'en jouit presque pas. En effet, en attendant, elle meurt ou devient veuve. La crainte qu'elle a de l'user en le portant trop souvent, fait qu'elle s'en prive pour le ménager. — Mais elle le laissera pour une autre. — Rien n'est moins certain; et d'ailleurs en le laissant à une autre, celle-ci en usera de même. — Au reste, si l'on voulait fouiller ce que recèlent nos opulentes maisons, l'on verrait que maints habits précieux, maints objets recherchés sont plus honorés que leurs propriétaires vivants. Loin de s'en servir constamment, en effet, telle femme craint et tremble pour eux, elle en écarte les vers et tout ce qui peut les ronger, elle les dépose pour la plupart dans les parfums et les aromates, elle n'en permet pas même la vue, mais, d'accord avec son mari, elle ne fait que les ranger et les déranger.

3. Saint Paul, dites-moi, n'a-t-il pas eu raison d'appeler l'avarice une idolâtrie? L'honneur, en effet, que les païens rendent à leurs idoles, ces malheureux le rendent à leurs tissus, à leurs bijoux d'or. Jusques à quand remuerons-nous cette fange? Jusques à quand serons-nous attachés à la boue et aux briques? Comme les enfants d'Israël travaillaient pour le roi d'Egypte, ainsi travaillons-nous pour le démon, qui nous maltraite plus cruellement encore que Pharaon les Hébreux. Ne voyez pas ici une hyperbole. Car plus l'âme l'emporte sur le corps, plus il est triste et pénible de la voir maltraiter par l'avarice qui sans cesse la flagelle, l'inquiète, la tourmente.

Gémissons donc et élevons vers Dieu nos regards suppliants! Il nous enverra non pas Moïse, non pas Aaron, mais sa parole, et une componction salutaire. Dès que cette parole sera venue et aura pénétré nos cœurs, elle nous délivrera d'une cruelle servitude, et nous fera sortir de cette autre Egypte, de cette passion inutile et vainement laborieuse, de cet esclavage sans profit. Au moins les Israélites, sortant d'exil, reçurent de l'or, juste salaire de leurs travaux; mais nous autres, nous sortirons les mains vides, et encore serions-nous heureux si nous n'emportions rien; mais nous emportons avec nous, non les vases d'or et d'argent de l'Egypte, mais ses maux, ses péchés et les supplices dont Dieu les punit.

Apprenons donc à recueillir un vrai profit; apprenons à bien souffrir une injustice : c'est le caractère du chrétien. Méprisons les vêtements d'or, méprisons les richesses, de peur de mépriser notre salut. Méprisons l'argent, oui, et non point notre âme. A elle, en effet, le châtiment; à elle, le supplice un jour. Ces prétendus biens restent sur la terre; notre âme s'en ira ailleurs.

Pourquoi, dites-moi, vous déchirer vous-mêmes et ne pas le sentir? Je parle ici à ces avares, qui sont travaillés du désir de posséder toujours davantage. Mais il est bon de le dire aussi à ceux que les avares exploitent et volent. Supportez, chères victimes, les dommages que les avares vous font subir. Ils se suicident, et ne sauraient vous tuer. Ils vous privent de votre argent; mais ils se privent eux-mêmes de l'amour et du secours de Dieu. Or, dépouillé de cette grâce, possédât-on les richesses du monde entier, on est le plus pauvre de la terre; tandis que le plus pauvre des hommes, s'il jouit de la grâce de Dieu, est certainement le plus riche de tous, puisqu'il peut dire avec le Prophète: « Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera jamais ». (Ps. XXII, 1.)

Si vous aviez, dites-moi, un protecteur haut placé et admirable qui vous aimât extrêmement, qui vous portât intérêt; et si d'ailleurs vous saviez qu'il vivra toujours, que vous ne mourrez pas vous-même avant lui, et qu'il vous fera part de tout ce qu'il a, pour en jouir en toute sûreté comme d'un bien qui vous sera propre et personnel, dès lors vous mettriez-vous en peine de rien acquérir? En vous supposant même dépouillé de tout, ne vous croiriez-vous pas plus riche que personne? Pourquoi donc pleurez-vous? — De n'avoir pas d'argent? Mais pensez que, par là même, l'occasion de pécher vous est ôtée. — D'avoir perdu vos biens? Mais vous avez gagné l'amitié de Dieu. — Et comment l'ai-je gagnée, dites-vous? C'est lui-même qui vous dit : « Pourquoi ne souffrez-vous pas l'injustice » plutôt que de la commettre? Et : « Rendez grâces au ciel de toutes choses »; et : « Bienheureux les pauvres de bon gré! » (I Cor. VI, 7; I Thess. V, 18; Matth. V, 3.) Imaginez donc à quelle hauteur vous êtes dans son amitié, si vous mettez ces conseils en pratique.

En effet, on ne nous demande qu'une chose : c'est de remercier Dieu en tout et toujours; dès lors, nous aurons tout en abondance. Par exemple, avez-vous perdu dix mille livres d'or? Remerciez Dieu tout aussitôt et vous avez gagné cent mille livres par cette parole d'abnégation et de reconnaissance. Car, dites-moi : à quel moment appelez-vous Job bienheureux? Est-ce quand il est propriétaire de tant de chameaux, de tant de gros et menu bétail? N'est-ce pas plutôt quand il fait entendre cette parole ? « Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a « ôté, son nom soit béni ! » (Job, I, 21.) Quand le démon nous veut perdre, ce n'est pas en nous enlevant les richesses, il sait qu'elles ne sont rien ; mais il veut par cette ruine nous forcer à prononcer quelque blasphème. Ainsi agissait-il à l'égard du bienheureux Job; son but unique n'était pas de le réduire à la pauvreté, mais de lui arracher un blasphème. Voyez plutôt quel langage il lui tient par l'épouse même du patriarche. Dès que celui-ci est dépouillé de tout : « Prononcez », lui dit-elle, « une parole contre Dieu, et puis mourez ». — Mais, maudit Satan, tu l'as déjà dépouillé de tout! — Je n'ai pas ainsi atteint mon but. J'ai tout fait pour arriver et je n'ai pu parvenir à le priver aussi du secours de Dieu. Voilà ce que je veux; ce que j'ai fait d'ailleurs n'est rien. Si je n'atteins pas mon but ultérieur, non-seulement Job n'aura subi aucun mal, mais son épreuve lui aura servi.

4. Voyez-vous comment le démon sait le prix de cette ruine spirituelle? Aussi emploie-t-il à cette fin le piége même d'une épouse impie. Ecoutez ici, vous tous qui avez des femmes passionnées pour l'argent, lesquelles vous forceraient à blasphémer contre Dieu ! Souvenez-vous de Job. Mais plutôt voyons, s'il vous plaît, la grande douceur avec laquelle il lui ferme la bouche. « Pourquoi », lui dit-il, « avez-vous parlé comme une femme « insensée? » (Job, II, 10.) En effet, « les mauvais « discours corrompent les bonnes mœurs ». (I Cor. XV, 33.) Toujours, hélas! mais surtout dans le malheur, l'influence des mauvais conseils est grande. Notre âme se sent déjà portée d'elle-même à la colère et au désespoir : combien plus elle y obéit, quand elle rencontre un mauvais conseiller! N'est-elle pas alors poussée au précipice? La femme est un grand bien, comme elle est un grand mal. Remarquez, en effet, comment le démon cherche à faire brèche dans ce mur inexpugnable. La perte de tous ses biens n'a pu l'entamer; cette ruine n'a pas produit contre lui grand effet. Convaincu d'avoir en vain dit à Dieu : « Vous verrez que Job vous « maudira en face» (Job, I, 11), le démon arme l'épouse, pour arriver à vaincre. Vous avez ouï ce qu'il en espérait! Mais cet engin de guerre ne lui a pas réussi.

Ainsi, nous-mêmes, si nous supportons tout avec reconnaissance, nous recouvrerons même nos biens; sinon, du moins aurons-nous une plus magnifique récompense, comme il est advenu à ce cœur de diamant, à ce patriarche qui, après une lutte courageuse et victorieuse, a vu le Seigneur lui donner encore la fortune. Job avait prouvé au démon qu'il ne servait pas Dieu par un motif de vil intérêt; le Seigneur, en retour, voulut bien lui rendre plus qu'il n'avait auparavant. C'est en effet ce qui arrive. Quand Dieu voit que nous ne sommes pas attachés aux biens de la vie, il nous les donne; quand il nous voit préférer les biens spirituels, il nous accorde les biens temporels par surcroît, mais jamais ceux-ci d'abord, de peur que nous n'oubliions les biens spirituels. C'est donc par un ménagement de sa providence qu'il nous refuse les biens du corps, afin de nous en séparer même malgré nous.

Mais non, direz-vous; quand je reçois, au contraire, je suis comblé et je rends grâces plus volontiers! — Cela n'est pas, ô homme ; tu n'en es que plus lâche et plus ingrat. — Mais pourquoi Dieu donne-t-il à d'autres? — Etes-vous bien sûr que c'est lui qui donne? — Qui est-ce, si ce n'est lui? — Leur avarice, leur rapacité sait s'enrichir. — Alors comment Dieu permet-il ces crimes? — Comme il tolère le meurtre, les vols, les violences.— Alors que dites-vous de ceux qui, bien que remplis d'iniquités sans nombre, reçoivent de leurs ancêtres un riche héritage? Comment Dieu les en laisse-t-il jouir? — Comme il fait pour les voleurs, les meurtriers et tous les autres malfaiteurs. L'heure n'est pas venue de les juger, mais bien de régler parfaitement votre conduite. Ce que j'ai dit déjà, je le répète. Ils seront d'autant plus sévèrement châtiés, qu'ayant ainsi reçu tous les biens, ils n'en seront pas devenus meilleurs. Car tous les méchants ne seront pas également punis: ceux qui, couverts des bienfaits de Dieu, demeurent mauvais, seront plus durement châtiés. Mais il n'en sera pas ainsi des hommes qui auront vécu dans la pauvreté. Pour vous convaincre de cette divine justice, écoutez ce que Dieu dit à David : « Ne vous ai-je pas donné tous les biens du roi « votre maître? » (II Rois, XII, 8.) Quand donc vous verrez un jeune homme recevoir sans travail l'héritage paternel et persévérer dans le péché, soyez sûr que son châtiment vient de s'accroître, et son supplice d'augmenter. Ne portons pas envie à de tels misérables, mais rivalisons avec ceux qui savent hériter de la vertu et acquérir les biens de la grâce. « Car, malheur », dit l'Ecriture, « à ceux « qui se confient dans leurs richesses ! » et: « Bien- « heureux ceux qui craignent le Seigneur ! » (Ps. XLVIII, 7 et CXXVII, 1.) De quel côté vous rangez-vous, dites-le-moi? Du côté de ceux qu'elle proclame bienheureux, sans doute? Soyons donc saintement jaloux de ceux-ci et non point des autres, afin d'acquérir, comme les premiers, les biens promis. Puissions-nous les gagner tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, honneur, empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

RAPPELEZ EN VOTRE MÉMOIRE CE PREMIER TEMPS OU, APRÈS AVOIR ÉTÉ ILLUMINÉS PAR LE BAPTÊME, VOUS AVEZ SOUTENU DE GRANDS COMBATS DE SOUFFRANCES, ETC. (X, 32, JUSQU'A XI, 3.)

Analyse.

1 et 2. Après la terreur, l'encouragement. — Louanges adressées aux Hébreux qui ont souffert pour Jésus-Christ, et se sont associés aux souffrances de ses apôtres. — La souffrance voulue, cherchée, subie avec joie, est un héroïsme véritable : c'est celui des apôtres. — La patience est nécessaire toujours; elle naît comme nécessairement de la foi et de l'espérance. — Magnifique idée de la foi.

3 et 4. La foi est appuyée sur les prophéties du Sauveur; celles qui se sont réalisées ne pouvaient l'être humainement; elles garantissent celles qui concernent le jugement à venir. — La fin des temps est proche. — Celle du monde, dit l'orateur, peut n'être pas loin; mais celle de chacun de nous est proche : notre vie est si courte! Tremblons! Il y va de l'enfer! — Nous jouons trop avec le péché, et surtout avec celui de la détraction. — Vains subterfuges pour couvrir la médisance. — Nous répondrons de nos paroles peu charitables au jugement de Dieu.

1. Quand un grand médecin vient de faire à son malade une incision profonde et d'ajouter à ses douleurs une plaie cuisante, il s'empresse de soulager le membre souffrant et de prodiguer à cette âme troublée les secours et les encouragements; bien loin de vouloir trancher de nouveau dans le vif, l'homme de l'art emploie sur la première plaie les médicaments les plus adoucissants, et tout ce qui peut enlever le sentiment de la douleur. Telle est aussi la méthode de Paul. Il lui a fallu secouer fortement ses chers disciples, et les toucher de componction par le souvenir de l'enfer dont il a parlé; il a dû leur déclarer que le prévaricateur qui aura violé la loi de grâce est certain de périr; et il a démontré cette perte assurée par les lois de Moïse; il a même confirmé son dire par d'autres témoignages, et déclaré qu'il est horrible de tomber dans les mains du Dieu vivant. Maintenant, il craint que leur âme, arrivant au désespoir par l'excès de la crainte, ne reste absorbée dans sa douleur; et il les console par les louanges, il les relève par l'exhortation, il leur présente une sainte rivalité avec eux-mêmes.

« Rappelez-vous », leur dit-il en effet, « ce premier temps où, après avoir été illuminés par le « baptême, vous avez soutenu de grands combats « de souffrances (32) ». Douce et puissante exhortation que celle qui est tirée de leurs propres œuvres! Aussi bien faut-il que celui qui débute dans une entreprise, fasse des progrès par la suite. C'est donc comme s'il disait : Au temps de votre initiation, quand vous n'étiez encore que disciples, vous avez montré une ardeur, une générosité d'âme que vous ne montrez plus au même degré. Cette exhortation, vous le voyez, s'appuie sur leurs propres exemples. Et il ne dit pas : Vous avez soutenu des combats, mais de grands combats. Il n'emploie pas seulement le mot tentations, mais celui de combats qui porte avec lui son éloge et tout un ensemble de magnifiques louanges. Ensuite il repasse une à une leurs victoires, développant son thème, redoublant les éloges. Ecoutez :

« Ayant été d'une part exposés devant tout le « monde aux opprobres et aux mauvais traitements (33) ». C'est chose grave, en effet, qu'un opprobre; c'est chose capable de percer le cœur et de bouleverser l'âme, et de répandre les ténèbres dans une raison humaine. Entendez à ce sujet le Prophète : « Mes larmes ont été mon pain « jour et nuit, tant qu'on m'a dit chaque jour : « Où est votre Dieu? « Et encore : » Si mon en« nemi m'avait outragé, je l'aurais enduré ». (Ps. XLI, 4; LIV, 13.) Comme les humains ont surtout la maladie de la vaine gloire, l'opprobre est un piége qui les prend facilement. Et, non content de rappeler les opprobres, l'apôtre témoigne qu'ils ont eu un caractère public de gravité : « Ils ont « été donnés en spectacle ». Lorsque quelqu'un se voit poursuivi de malédictions, sa peine est vive, mais elle l'est beaucoup plus quand elles retentissent devant tout le monde. Pour eux qui avaient quitté les rites si imparfaits du judaïsme, pour passer à une religion parfaite, en sacrifiant les traditions de leurs ancêtres, quel chagrin c'était, dites-moi, que de subir les mauvais traitements de leurs compatriotes, sans pouvoir même se défendre! Bien que vous ayez tant souffert, ajoute-t-il, on ne peut dire que vous ayez fait entendre des plaintes, puisqu'au contraire vous en avez témoigné toute votre joie.

C'est dans le même sens qu'il leur dit : « Et « d'autre part, ayant été compagnons de ceux qui « ont souffert de pareilles indignités, vous avez « compati à ceux qui étaient dans les chaînes « (34) », mettant en scène ici les apôtres. Non-seulement, dit-il, vous n'avez point rougi d'être maltraités par ceux de votre nation, mais vous avez été les compagnons d'autres martyrs encore, qui ont enduré les mêmes souffrances que vous. Vous reconnaissez ici dans saint Paul la voix qui console et qui encourage. Il n'a pas dit : Vous subissez avec moi les afflictions, vous partagez mes combats; mais : « Vous avez compati à ceux qui « étaient dans les chaînes ». Voyez-vous comme il parle de lui-même sans doute, mais aussi d'autres captifs? Vous n'avez point considéré ces chaînes comme des chaînes, leur dit-il, et sans vous effrayer, vous êtes demeurés fermes comme de

courageux athlètes ; et loin d'avoir besoin d'être consolés dans vos tribulations, vous avez su consoler les autres.

« Et vous avez accueilli avec joie le pillage de « vos biens ». Dieu ! quelle foi chez eux, pleine, certaine, convaincue ! Saint Paul fait bien voir la cause de leur fermeté, non-seulement pour les exhorter à de nouveaux combats, mais pour les engager à ne pas déchoir de cette foi sublime. Vous avez vu, dit-il, le pillage de vos biens, et vous l'avez supporté ; car vos regards se portaient alors vers les biens invisibles que vous envisagiez déjà comme visibles ; preuve d'une foi éminente, que vous avez, d'ailleurs, manifestée par vos œuvres. — Mais ce pillage était peut-être, de la part de vos ennemis, un acte de pure violence que vous n'auriez pu empêcher ? Il n'est donc pas évident que vous ayez subi votre ruine pour le motif de la foi ? — Au contraire, c'était si évidemment pour la foi, que vous pouviez, en abjurant votre religion, conjurer ce pillage. Aussi avez-vous fait bien plus encore que de consentir à le subir ; vous l'avez supporté avec joie, ce qui est une vertu toute apostolique et digne de ces grandes âmes dont la joie éclatait jusque sous les fouets. Car il est dit « qu'ils revinrent joyeux de l'assemblée des juifs, « parce qu'ils avaient été trouvés dignes d'être ac- « cablés d'outrages pour le nom de Jésus ». (Act. v, 41.) Au reste, cette joie dans la souffrance révèle dans un martyr l'espoir d'une récompense, et la conviction que loin d'y perdre, il y gagne certainement. Et ce mot : « Vous avez accueilli », montre une souffrance volontiers acceptée. Et pourquoi l'avez-vous choisie et accueillie ? C'est parce que « vous saviez que vous aviez d'autres « biens plus excellents et permanents ». — « Perma- « nents », c'est-à-dire fermes et durables, et non pas périssables comme ceux de la terre. Après les avoir ainsi loués, il dit :

2. « Ne perdez donc pas la confiance que vous « avez, qui doit être récompensée d'un grand prix « (35) ». Que dites-vous, bienheureux Paul ? Vous ne prononcez pas qu'ils ont perdu la confiance, et qu'ils ont à la regagner ; loin de leur ôter ainsi l'espoir, vous dites qu'ils l'ont encore, qu'ils ne doivent pas la perdre ; et ainsi vous les encouragez. Vous l'avez encore, dit l'apôtre. Pour acquérir de nouveau ce qu'on a perdu, il faut plus de travail ; il en faut bien moins pour éviter de perdre ce qu'on possède encore. Aux Galates son langage est tout autre : « Mes petits enfants, pour « lesquels je souffre des douleurs de mère, jusqu'à « ce que Jésus-Christ soit formé en vous ». (Galat. IV, 19.) Il trouvait chez eux plus de paresse et de lâcheté ; aussi avaient-ils besoin d'entendre des paroles plus énergiques. Les Hébreux avaient seulement le cœur faible et découragé ; leur état réclamait donc un discours de guérison et d'encouragement. Ne perdez donc pas, leur dit-il, votre confiance : ils étaient donc en grande faveur auprès de Dieu. « Parce qu'elle doit être récompensée « d'un grand prix ». Qu'est-ce à dire, sinon : nous la recevrons plus tard ? Si donc elle est réservée à une vie future, il ne faut pas la demander à celle-ci. Et de peur qu'on ne lui objecte : Mais nous avons tout sacrifié ! — Il prévient cette difficulté de leur part en disant équivalemment : Si vous savez que le ciel vous garde des biens tout autrement précieux, ne cherchez plus rien ici-bas. Car la patience vous est nécessaire, non pas que vous deviez combattre encore plus, mais pour que vous restiez dans les mêmes combats, et que vous ne jetiez pas à vos pieds la palme que vous tenez déjà. Vous n'avez qu'un besoin donc : c'est de résister, comme vous l'avez fait jusqu'ici afin qu'arrivés au terme de la carrière, vous receviez la récompense promise.

« Car la patience vous est nécessaire, afin que « faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir « les biens qui vous sont promis (36) ». Votre unique et nécessaire devoir est donc de supporter le délai de Dieu, mais non pas de subir de nouvelles luttes. Déjà, leur dit-il, vous touchez à la couronne, vous avez vaillamment tout subi, combats, chaînes, afflictions ; tous vos biens ont été pillés. Que reste-t-il donc ? Désormais vous ne faites plus qu'attendre l'heure du couronnement ; vous ne supportez plus qu'une peine légère, celle du délai de votre couronne à venir. O magnifique consolation ! Il semble qu'on parle à un athlète qui a renversé et vaincu tous ses antagonistes, et qui ne voit plus se lever aucun adversaire pour accepter la lutte ; n'ayant désormais qu'à recevoir la couronne, il s'irrite du temps que le juge du combat met à venir enfin pour placer le laurier sur son front ; impatient, il veut sortir de l'arène et fuir l'amphithéâtre, n'y tenant plus de chaleur et de soif. Que dit donc l'apôtre, dans une circonstance semblable ? « Encore un peu de temps, et celui « qui doit venir viendra, et ne tardera pas (37) ». Pour prévenir ce cri de leur impatience : Quand donc viendra-t-il ? l'apôtre les console par les saintes Écritures. Déjà, dans un autre passage, il encourage ses disciples, en disant : « Notre « salut est plus proche », parce qu'il reste peu de temps à courir. Et il ne parle pas de lui-même, mais d'après les saints Livres. Car, si déjà dans ces temps lointains, on disait : « Encore un peu « de temps, et celui qui doit venir viendra, et ne « tardera pas » (I Rom. XIII, 11), il est évident que le Libérateur est plus voisin encore L'attendre donc, c'est accroître encore la récompense.

« Or, le juste vivra de la foi. Que s'il se retire, « il ne plaira pas à mon cœur (38) ». Exhortation bien pressante qui leur apprend que même après avoir été jusque-là parfaits dans leur conduite, ils perdraient tout par le ralentissement. « Mais quant « à nous, nous ne sommes point les enfants de la « révolte, ce qui serait notre ruine ; mais nous « demeurons fermes dans la foi pour le salut de « nos âmes (39) ».

« Or la foi est la substance des choses que l'on « doit espérer et une pleine conviction de celles « qu'on ne voit point. C'est par la foi que les anciens « Pères ont reçu un témoignage si avantageux ». (XI, 1, 2.) Ciel ! quelle admirable exactitude d'expression ! La foi est la « démonstration », dit-il, « des choses qui ne paraissent pas encore », c'est-à-dire, la conviction pleine de l'invisible. La démonstration, d'ordinaire, ne se dit que d'une

vérité certaine. La foi est donc une vue de vérités non manifestes encore, et l'invisible qu'elle nous révèle doit être admis avec une persuasion aussi certaine que le visible. Ce que nous voyons, il nous est impossible de ne le pas croire ; or, si l'objet de la foi qui échappe à notre œil ne nous paraît pas aussi vrai et plus sûr même que le monde visible, nous n'avons pas la foi. Comme les choses que nous espérons paraissent n'avoir pas de corps ni de consistance, la foi donne une substance et un corps à ces objets de l'espérance ; ou plutôt, elle ne leur donne pas, elle est elle-même leur essence. Prenons un exemple : La résurrection n'est pas encore arrivée ; elle n'a donc pas encore de substance, elle n'existe pas ; mais l'espérance lui crée une subsistance dans notre âme. Voilà ce que veut dire : « La substance des « choses qu'on doit espérer ». Si donc la foi seule a la démonstration de l'invisible, pourquoi voulez-vous voir celui-ci, et vous exposer à perdre la foi, à compromettre ce principe par lequel vous êtes justes, puisque le « juste vivra de la foi? » Si vous voulez être voyants, vous cessez d'être croyants. Vous avez travaillé et combattu, je me plais à le dire ; mais, attendez ! Attendre, c'est la foi ; ne cherchez pas tout ici-bas.

3. Ces paroles ont été dites aux Hébreux ; mais l'avis qu'elles renferment s'adresse à un grand nombre de ceux qui sont ici rassemblés. A qui surtout? A ceux qui ont le cœur étroit et défaillant, à ceux aussi qui manquent de patience. Les uns et les autres ne peuvent voir la prospérité des méchants, ni leurs adversités à eux-mêmes, sans être accablés de tristesse et d'indignation, appelant sur ceux-là le supplice et la vengeance du ciel, en même temps que fatigués d'attendre leur propre récompense.

« Encore un peu de temps », disait saint Paul, « et celui qui doit venir viendra et ne tardera « pas ». Répétons-le, nous aussi, aux lâches et aux paresseux : la punition arrivera certainement, elle viendra, la résurrection même déjà est à nos portes. — Mais qui le prouve, dira-t-on? — Je ne demanderai pas mes preuves aux prophètes. Je ne parle pas seulement à des chrétiens en ce moment, mais mon auditeur fût-il un gentil, j'ai pleine confiance, j'apporte des preuves certaines ; je puis le convaincre, lui aussi ; et comment? Ecoutez-moi.

Jésus-Christ a fait plusieurs prophéties. Si les unes ne se sont pas réalisées, ne croyez pas aux autres ; mais si elles se sont accomplies en tous points, pourquoi douteriez-vous de celles qui restent à accomplir? Lorsqu'une partie de ces prophéties se sont accomplies, il serait aussi déraisonnable de ne pas croire aux autres, qu'il le serait d'y croire, si rien ne s'était encore accompli. Au reste, un exemple va rendre la chose évidente :

Jésus-Christ a dit que Jérusalem serait prise, et qu'elle le serait avec des circonstances inouïes jusqu'alors, et qu'elle ne serait jamais rebâtie : sa prédiction s'est réalisée. — Il a dit qu'une terrible affliction frapperait le peuple juif : elle est arrivée. — Il a prédit l'extension de son Evangile, pareil d'abord au grain de sénevé : et nous le voyons se propager de plus en plus dans l'univers entier.— Il a prédit que quiconque abandonnerait son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, retrouverait son père et sa mère ; et nous voyons ce fait réalisé. — Il a dit à ses disciples : « Vous aurez des tribula-« tions en ce monde, mais ayez confiance, j'ai « vaincu le monde » ; c'est-à-dire, personne ne vous vaincra, et l'événement nous l'a prouvé. — Il a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise, bien qu'elle doive souffrir persécution, et que personne n'éteindra son Evangile : cette prédiction est vérifiée par l'expérience. — Et quand le Seigneur faisait ces prophéties, elles avaient un caractère incroyable. Pourquoi? C'est que l'on ne pouvait y voir que des paroles, et que lui-même n'apportait pas de preuve de l'avenir qu'il annonçait. Aussi ces prophéties n'en sont que plus dignes de foi aujourd'hui. — Il a dit que la fin viendrait après que l'Évangile aurait été annoncé à toutes les nations. Voici qu'en effet nous touchons à la fin ; car la prédication a été faite à la plus grande partie de la terre. (Luc, XIX, 44 ; Marc, XIII, 2 ; Matth. XXIV, 14, 21 ; Luc, XIII, 19 ; Matth. XIX, 29 ; XVI, 18 ; Jean, XVI, 33.)

Donc la fin est proche. Tremblons, mes frères. Mais quoi ! vous qui m'entendez, êtes-vous même inquiets de cette fin redoutable? Et pourtant la voici pour vous déjà imminente et présente. La vie s'achève, pour chacun de nous, et de plus en plus, la mort s'avance. Car, dit l'Ecriture : « La « somme de nos jours l'un dans l'autre est de « soixante-dix ans ; et pour les mieux partagés, « quatre-vingts ans ». Le jour de notre jugement est proche ; tremblons encore une fois. « Le frère « ne rachète pas le frère : quel homme donc vous « rachètera? » Nos regrets seront immenses, dans l'autre vie : « Mais dans la mort, personne ne « pourra louer Dieu ! » Aussi est-il dit : « Préve-« nons sa face, pour le louer » (Ps. LXXXIX, 10 ; XLVIII, 8 ; VI, 6 et XCIV, 2), c'est-à-dire devançons son avénement. De ce côté, nos efforts ont leur prix et leur puissance ; ils ne pourront rien dans l'autre monde.

Dites-moi, je vous prie, si l'on nous renfermait pour un temps assez court dans une fournaise embrasée, ne ferions-nous pas tous les sacrifices pour être délivrés, fallût-il donner toute notre fortune, fallût-il subir l'esclavage? Combien d'hommes sous le poids de maladies graves seraient prêts à donner tout pour guérir, si on leur laissait le choix ! Si donc une maladie, si peu qu'elle dure, nous ennuie et nous tourmente à ce point, que ferons-nous dans cet autre monde où la pénitence même sera impossible?

Que de maux nous accablent, que nous ne sentons même pas ! nous nous mordons les uns les autres, nous nous entre-dévorons par mille injustices, accusations, calomnies, jalousies chagrines de la gloire du prochain. Et voyez quel péché grave ! Quand on veut blesser la réputation du prochain, l'on dit : « Un tel ou un tel a dit « cela ! Que Dieu me pardonne !... Qu'il ne m'exa-« mine pas moi-même ; je ne suis coupable que « d'avoir entendu ». — Mais si vous n'y croyez pas,

pourquoi le dites-vous, enfin? Pourquoi le répétez-vous? Pourquoi à force d'en répandre le bruit, rendez-vous le fait croyable? Pourquoi colporter un mensonge? Vous n'y croyez pas, et vous demandez que Dieu vous épargne son redoutable examen? Ah! plutôt, ne dites rien, taisez-vous, et alors seulement soyez rassuré.

4. Je ne sais vraiment comment cette maladie a pu envahir les hommes. Non, nous ne sommes que des comédiens; nous ne savons rien garder dans notre âme. Ecoutez l'avis du Sage: « Avez« vous entendu un bruit fâcheux? qu'il meure « dans votre sein; ne craignez pas; votre cœur « n'en crèvera point! » Et ailleurs: « L'insensé a « entendu une parole; il est en travail pour la re« dire, comme la femme qui enfante ». (Ecclés. XIX. 10, 11.) Nous sommes si prompts à l'accusation, si disposés à condamner! Ah! quand nous n'aurions pas commis d'autre péché, celui-là suffirait pour nous perdre et nous conduire en enfer. Il nous enveloppe, il nous jette dans un réseau inextricable de fautes sans nombre.

Pour mieux l'apprécier, écoutez le Prophète: « Tu t'asseyais pour parler contre ton frère ». (Ps. XLIX, 20.) — Mais ce n'est pas moi, dites-vous, c'est cet autre. — Non, c'est vous autant que lui. Car si vous n'aviez rien dit, il n'aurait rien appris. Et dût-il même l'apprendre d'ailleurs, au moins ne seriez-vous pas coupable de péché, lorsque votre devoir est de couvrir et de cacher les fautes du prochain. Mais vous, sous prétexte d'aimer la vertu, vous les révélez, et vous êtes moins un accusateur, qu'un hypocrite, un homme en délire, un insensé. Triste habileté! vous vous couvrez de honte autant que votre victime, et vous ne le sentez même pas!

Or, voyez que de maux découlent d'une seule faute! Vous irritez Dieu, vous désolez votre prochain, vous vous rendez digne de l'éternel supplice. N'entendez-vous pas ce que Paul dit au sujet des veuves: « Non-seulement elles sont cu« rieuses et veulent tout savoir; mais encore in« tarissables de la langue et des yeux, elles cou« rent les maisons, et disent ce qui ne convient « pas ». (I Tim. V, 13.) C'est pourquoi, lors même que vous croiriez ce que l'on dit contre votre frère, vous n'avez pas même dans ce cas le droit d'en parler; à plus forte raison, si vous n'y croyez pas.

Ah! plutôt, étudiez ce qui vous regarde; tremblez que Dieu ne vous examine. Car ici vous ne pouvez me répondre: Est-ce que Dieu m'examinera pour des bagatelles? — Je le veux, ce sont des riens; mais pourquoi les colportez-vous? Pourquoi grossir le mal? Cette conduite peut nous perdre; et c'est pourquoi Jésus-Christ disait: « Ne « jugez pas, pour que vous ne soyez pas jugés ». Mais nous ne tenons pas compte même du divin Maître. La punition du pharisien ne nous corrige pas, et ne nous rend ni plus modestes ni plus réservés. Il disait avec vérité, cet orgueilleux: « Je ne « suis pas semblable à ce publicain! » et il le disait sans témoin, et il fut cependant condamné. Si énonçant un fait véritable, et l'énonçant loin de toute oreille étrangère, il fut pourtant condamné; qu'adviendra-t-il à ceux qui vont répétant partout des mensonges, dont ils n'ont aucune preuve, pareils en cela à des femmes frivoles et loquaces? Quel ne sera pas leur châtiment, leur juste punition?

Mettons désormais une porte et une serrure à notre bouche. Ces riens dangereux engendrent des maux sans nombre; des familles sont bouleversées, des amitiés brisées; des misères infinies en résultent. O homme! n'examinez point curieusement les affaires de votre prochain. — Mais vous êtes bavard, c'est votre maladie? — Parlez de vos affaires à Dieu; ce ne sera plus un vice et un danger pour vous, mais un avantage. Racontez-les à vos amis, aux hommes justes, à ceux qui possèdent votre confiance, afin qu'ils prient pour vos péchés. Si vous parlez des faits et gestes du prochain, loin d'y gagner, loin d'en profiter, vous êtes perdu. Si Dieu est votre confident pour tout ce qui vous regarde, vous amasserez une belle récompense. « Je l'ai dit », chantait le Psalmiste: « J'accuserai contre moi-même et à Dieu toutes « mes iniquités! Et vous, Seigneur, vous m'avez « pardonné l'impiété de mon cœur! » Vous voulez juger? Jugez vos œuvres. Personne ne vous accusera plus, si vous vous condamnez vous-même; mais on vous accusera, si vous ne vous jugez pas. Oui, l'on vous accusera si vous ne faites pas votre aveu; on vous accusera si vous n'avez pas de repentir. Voyez-vous quelqu'un s'irriter, s'emporter, commettre quelque péché grave et indigne? Pensez aussitôt à vos propres actions; ainsi vous ne le condamnerez pas sévèrement, et vous vous épargnerez un faix énorme de péchés.

Si nous réglons ainsi notre vie, si nous l'occupons de la sorte, si nous prononçons nous-mêmes notre condamnation, nous ne commettrons peut-être que bien peu de péchés; tandis que cette douceur, cette réserve nous enrichira d'actions honnêtes et glorieuses, et nous fera jouir de tous les biens promis à ceux qui aiment Dieu. Puissions-nous les conquérir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel soient au Père, dans l'unité du Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

C'EST PAR LA FOI QUE NOUS SAVONS QUE LES SIÈCLES ONT ÉTÉ CRÉÉS PAR LA PAROLE DE DIEU, ET QUE TOUT CE QUI ÉTAIT INVISIBLE A ÉTÉ FAIT VISIBLE. (XI, 3, JUSQU'A 7.)

—

Analyse.

1 et 2. L'orateur résume les généralités sur la foi, et la fin de l'instruction précédente. — Il montre que la foi, qui paraît un système en l'air, est la base même de la philosophie. — Celle-ci, en définissant Dieu, est obligée de faire un acte de foi. — Après le monde en général, l'apôtre aborde en particulier l'homme, et surtout les grands hommes. — Magnifique exemple d'Abel, au sujet duquel l'orateur donne des détails qu'on ne trouve pas dans la Genèse. — La foi d'Enoch, que la mort d'Abel aurait dû décourager. — Enoch est d'autant plus méritant qu'à son époque on ignorait la résurrection à venir? Où est Enoch? Où est Elie? Questions purement curieuses que l'Esprit-Saint n'a pas résolues. — Ce qu'il nous apprend suffit à notre instruction et à notre édification.

3. Il faut chercher Dieu avec la même âpreté qu'on met à chercher l'or. — L'obstacle étant la hauteur de Dieu, élevons nos âmes comme le mineur élève les yeux du fond de la carrière ou de la fosse. — Allusion à la prière *Manibus extensis.* — Volons par-dessus les obstacles, comme l'oiseau au-dessus des abîmes. — A cette hauteur, le démon ne peut nous atteindre : ses traits retombent sur lui. — Mais le moyen de repousser ses traits, c'est surtout la douceur. — La colère est mauvaise et puérile.

1. Le caractère de la foi est d'exiger une virilité d'âme, une jeunesse de cœur, une force qui nous élève au-dessus des choses sensibles, et qui laisse loin derrière elle la faiblesse des raisonnements humains. Il est impossible d'être vraiment fidèle, qu'à une condition : c'est qu'on se place au-dessus de toute habitude vulgaire. Or, précisément, les Hébreux avaient laissé faiblir leurs âmes ; après avoir débuté par la foi, ils avaient subi l'influence des événements ; les troubles de cœur et les afflictions du dehors les avaient rendus pusillanimes ; leur déchéance allait croissant. C'est pour les relever et leur rendre le courage, que l'apôtre a fait d'abord appel à leur première vertu, en disant : « Souvenez-vous de vos premiers « jours ». Puis, invoquant l'Ecriture sainte, il leur a dit avec elle : « Le juste vivra de la foi ». (Habac. II, 4.) Enfin, employant aussi le raisonnement, il a défini la foi, « la substance des choses que « nous devons espérer, et la conviction de celles « que nous ne voyons pas encore ».

A présent, il rappelle le témoignage et l'exemple de leurs ancêtres, de ces hommes si grands et si admirables, et leur dit équivalemment : Si pouvant jouir à discrétion des biens de la terre, ils ont cependant fait leur salut par la foi, combien plus cette voie doit-elle être la nôtre ! Notre âme est ainsi faite que quand elle trouve un compagnon de souffrances, elle se calme et respire. Si la communauté d'afflictions console, la communauté de foi a le même avantage : « On se console « mutuellement par la communauté de la même « foi ». Car notre nature humaine est infidèle, défiante à l'excès ; elle ne peut se confier en elle-même, elle craint pour les biens qu'elle croit posséder, elle a grand souci de l'opinion. Que fait donc saint Paul ? Il les relève et les exhorte d'après les exemples de leurs ancêtres, remontant même aux faits précédents et qui sont connus du genre humain. Comme on reprochait à la foi d'être un vain système que l'on ne peut ni prouver ni démontrer, et qui semble même une duperie, l'apôtre fait voir que les plus grandes vérités et les plus grandes vertus sont dues à la foi et non au raisonnement.

Et comment le prouve-t-il, direz-vous ? « C'est « par la foi », avance-t-il, « que nous savons que « le monde a été fait par la parole de Dieu, de « sorte que de l'invisible a jailli le visible ». Il est évident, dit l'apôtre, que de ce qui n'était pas, Dieu a fait ce qui est ; de ce qui ne se peut voir, il a fait ce qu'on voit ; de ce qui n'a ni corps ni consistance, il a fait les corps et les êtres consistants. Et comment est-il évident que la parole divine a tout fait ? Car la raison ne suggère point cette vérité ; elle enseignerait plutôt le contraire, savoir que ce qui ne paraît point vient de ce qui paraît. Ainsi, les philosophes disent que de rien, rien ne se fait, parce que le philosophe, homme animal, n'accorde rien à la foi. Et cependant quand la sagesse humaine proclame une maxime noble et grande, quand, par exemple, elle avance que Dieu n'a point de principe qui le crée ni qui lui donne naissance, aussitôt elle est prise en flagrant délit d'emprunt à la foi : car la raison ne révèle point ce fait, mais plutôt tout l'opposé. Or voyez un peu l'immense folie de ces soi-disant sages. Ils disent que Dieu est incréé, sans principe, ce qui est bien autrement étonnant que d'être tiré du néant : car avancer de Lui qu'il est ainsi sans principe, ainsi incréé, qu'il ne doit sa naissance ni à lui-même, ni à aucun autre, voilà une proposition bien autrement inexplicable que celle qui dit : Dieu a fait de rien tout ce qui est. Il y a en ceci beaucoup de choses que la raison admet sans peine, par exemple, que Dieu a fait quelque chose, que les êtres faits ont eu un commencement, qu'ils ont été vraiment et absolument faits et créés. Mais l'autre vérité proclame Dieu existant par lui-même, spontanément, sans recevoir la naissance, sans avoir eu de commencement, sans être soumis au temps : cette affirmation, dites-moi, n'a-t-elle pas besoin de foi pour qu'on l'admette ?

Cependant l'apôtre n'a pas proposé cette première vérité bien autrement sublime, et il n'a

avancé que la seconde, bien inférieure : « La foi », a-t-il dit, « nous apprend que le monde a été créé « par la parole de Dieu ». Vous objecterez ici : Comment pouvez-vous dire que Dieu d'une parole ait fait toutes choses? Car la raison ne le découvre pas, et personne n'était présent à ce moment de la création. Qui donc la prouve? — La foi, oui, la foi, qui seule ici vous donne l'intelligence; aussi a-t-il dit, que nous le savons par la foi. — Mais par cette expression « la foi », qu'entendons-nous? Que de l'invisible a jailli le visible. Voilà l'objet de la foi.

Après avoir exprimé cette vérité d'une manière générale, l'apôtre la poursuit dans ses applications particulières; car un grand homme est comme un petit univers. Saint Paul le donnera lui-même à entendre dans la suite. En effet, quand il aura fait sa preuve par l'exemple de cent ou de deux cents personnages qu'il va faire comparaître devant nous, il s'apercevra que ce nombre de témoins est petit comme quantité, mais il le grandira en ajoutant que du moins « le monde n'en était pas digne ». (Hébr. XI, 38.)

« C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus « excellente hostie que Caïn (4) ». Remarquez quel personnage il nomme le premier : c'est aussi le premier qui ait souffert, et qui ait souffert de la main de son frère, lequel pourtant est resté impuni, et n'a encouru que la haine de Dieu. Voilà, pour les Hébreux, l'exemple d'une persécution semblable à la leur, puisqu'ils étaient persécutés par leurs frères : « Et vous aussi », avait-il dit, « vous avez souffert les mêmes indignités de « la part même de vos concitoyens ». (I Thess. II, 14.) Et il démontre que ceux-ci, nouveaux Caïns, obéissent à l'envie et à la haine. Abel honora Dieu, et mourut même pour l'avoir honoré; et il n'a pas encore obtenu la résurrection. Abel a signalé son zèle, il a fait tout ce qu'il devait faire; mais ce que Dieu, en retour, doit faire pour lui, Abel ne l'a pas encore reçu. L'apôtre appelle ici « une plus excel-« lente hostie », une hostie plus honorable, plus glorieuse, plus filiale. Et nous ne pouvons pas prétendre, dit-il, qu'elle n'ait pas été acceptée; car elle a été reçue, si bien que Dieu disait à Caïn : « Je te refuse, si tu offres bien, mais que tu par-« tages mal » (Gen. IV, 7); ce qui indique qu'Abel offrit bien et partagea également bien. Et pour tant de justice, quelle récompense a-t-il reçue? Il fut tué de la main de son frère; et la condamnation que son père entendit prononcer pour son péché, Abel, qui s'était conduit saintement, la subit le premier, et fut frappé d'autant plus cruellement qu'il le fut ainsi et le premier et par la main d'un frère. Et ces vertus, il les pratiqua sans exemple précédent qu'il pût contempler. Qui, en effet, aurait-il pu considérer pour s'animer à servir Dieu? Son père ou sa mère? Mais au lieu de reconnaître les bienfaits divins, ceux-ci avaient déshonoré Dieu. Son frère, peut-être? Mais celui-ci, à son tour, outrageait le Seigneur. Il ne puisa donc la vertu que dans son propre cœur. Or, étant digne de tant d'honneur, que souffrit-il cependant? Une mort violente. L'apôtre lui adresse encore une autre louange : « Par sa foi », dit-il, « il reçut le « témoignage qu'il était juste; Dieu lui-même ren-« dant ce témoignage aux offrandes d'Abel; par « cette foi, enfin, il parle encore après sa mort ». Mais quel autre témoignage a-t-il reçu, et qui l'a déclaré juste? C'est le feu du ciel, qui, dit-on, descendit et consuma ses victimes. Car il est dit de lui : « Dieu regarda favorablement Abel et ses sa-« crifices »; et une version ajoute, que Dieu les consuma. Or, quoique ayant rendu par ses paroles et ses miracles ce témoignage à la vertu d'Abel, tout en le voyant périr à cause de sa foi en lui, Dieu ne le vengea pas, et laissa sa mort impunie.

2. Il n'en va pas ainsi de vous, leur dit l'apôtre; n'avez-vous pas en effet, et les prophètes, et les exemples, et d'innombrables consolations, et des miracles, et des prodiges tant de fois opérés? Chez Abel, c'était une foi vraie et pure : car quels miracles avait-il vus, pour croire ainsi aux récompenses à venir? N'est-ce pas la foi seule qui lui fit choisir la vertu?

Mais qu'est-ce que veut dire ceci : « Par la foi, « il parle encore après sa mort? » Saint Paul craignant de pousser les Hébreux au désespoir, montre qu'Abel a reçu déjà en partie un dédommagement. En quel sens? C'est, dit-il, qu'on lui garde un grand honneur, une magnifique estime : l'expression, « il parle encore », donne cela à entendre, et signifie que s'il fut ravi au monde, au moins avec lui ne fut point ravie sa gloire, sa renommée. Non, il n'est pas mort, et vous-mêmes ne mourrez point! Plus auront été cruelles les souffrances d'un saint, plus grande est aussi sa gloire. Comment parle-t-il encore? C'est qu'une marque éclatante de vie, c'est certainement d'être célébré par tous les hommes, admiré partout, regardé comme bienheureux. En portant les autres à la vertu, il parle éloquemment. Un discours fera toujours moins d'effet que ce martyre. Et de même que le ciel nous parle, rien qu'en se dévoilant, ainsi ce grand saint nous prêche dès qu'il se révèle à notre souvenir. Il aurait prêché, il aurait eu mille voix, il vivrait encore, qu'il serait moins admiré qu'il ne l'est encore de nos jours. De telles vertus ne sont pas impunément frappées; elles ne peuvent passer inaperçues ni s'oublier avec les âges.

« C'est par la foi qu'Enoch a été enlevé du « monde, afin qu'il ne mourût pas; et on ne l'y « a plus vu, parce que Dieu l'a transporté ailleurs : « et l'Ecriture lui rend ce témoignage qu'avant « d'avoir été ainsi enlevé, il plaisait à Dieu; or, « il est impossible de plaire à Dieu sans la foi; « car pour s'approcher de Dieu, il faut croire pre-« mièrement qu'il y a un Dieu, et qu'il récom-« pensera ceux qui le cherchent (56) ». L'apôtre révèle ici une foi plus grande que celle d'Abel. Comment? C'est que, bien qu'Enoch ait vécu après lui, l'exemple de sa mort affreuse suffisait pour détourner Enoch de suivre sa voie. En effet, Dieu avait prédit ce meurtre, quand il disait à Caïn : « Tu as péché, ne vas pas plus loin! » Et cependant il ne vengea point cet Abel qu'il honorait. Enoch ne fut point découragé par cette triste histoire; il ne se dit pas à lui-même : Que gagne-t-on à subir les travaux et les dangers? Abel a honoré Dieu, et n'en a point reçu de secours. Car

que servit-il à la victime de Caïn, que celui-ci ait subi une certaine condamnation et un supplice? Qu'y a-t-il gagné pour lui-même? Supposons même que le meurtrier ait été sévèrement puni. Qu'importe à celui qui est mort si prématurément? Enoch ne tint point ce langage, il n'eut point ces pensées; passant par-dessus toutes ces considérations, il comprit que s'il est un Dieu, ce Dieu est nécessairement rémunérateur.

Or, ces anciens ne savaient rien encore de la résurrection. Si donc, avec l'ignorance entière de ce dogme consolant, voyant même tout l'opposé en apparence, ils ont su néanmoins chercher le bon plaisir de Dieu : combien plus y sommes-nous obligés? Car ils n'avaient, eux, ni cette connaissance de la résurrection, ni la facilité de contempler des modèles. Et c'est précisément pour n'avoir rien reçu de Dieu, que ce saint personnage fut agréable à Dieu. Car enfin, répondez-moi : il tenait pour sûr que Dieu est rémunérateur; mais d'où le savait-il? Abel n'avait certes point été rémunéré. Ainsi la raison suggérait de tout autres pensées que celles de la foi; celle-ci disait le contraire de ce qu'on voyait. Donc, vous aussi, chers disciples, s'écrie l'apôtre, si vous n'êtes point rétribués en ce monde, ne vous en troublez pas!

Comment Enoch fut-il « transporté par la foi, « hors de ce monde? » Il plaisait à Dieu, et c'est pourquoi il fut enlevé; et la cause de cette amitié de Dieu pour lui fut sa foi. Car s'il eût ignoré que Dieu lui gardât une récompense, comment l'eût-il servi? « Sans la foi il est impossible de plaire à « Dieu ». Un homme croit ces deux points, l'existence de Dieu et la récompense à venir : il recevra le salaire de ses œuvres. C'est cette foi qui rendit Enoch agréable au Seigneur.

« Car il faut, pour s'approcher de Dieu, croire « qu'il est », et non savoir ce qu'il est. Or si, rien que pour croire à son existence, il faut la foi déjà, et non les raisonnements, comment, par la raison, pourrions-nous comprendre sa nature? — « Et qu'il récompense ceux qui le cherchent ». Si ce second point exige aussi la foi, et non pas seulement la raison, comment, encore une fois, notre raison pourrait-elle comprendre l'essence et les perfections de Dieu? Quel raisonnement pourrait atteindre à ces hauteurs? En effet, il se rencontre des hommes qui attribuent au hasard l'existence même de cet univers. Vous voyez donc que si, sur tous les points, nous ne gardons pas la foi, si elle n'est pas là pour nous faire accepter, je ne dis pas seulement la rémunération à venir, mais la vérité si élémentaire de l'existence de Dieu, tout est perdu pour nous!

Plusieurs demandent comment et pourquoi Enoch fut transporté hors de ce monde, pourquoi il n'est pas mort, non plus qu'Elie, et, supposé qu'ils vivent encore, comment et dans quel état ils vivent; autant de problèmes inutiles à résoudre. Que l'un, Enoch veux-je dire, ait été transféré ailleurs; que l'autre, c'est-à-dire Elie, ait été enlevé, l'Ecriture le déclare. Où sont-ils maintenant, et comment sont-ils, l'Ecriture ne l'a pas dit aussi clairement. C'est qu'en effet, elle ne nous enseigne que les vérités à nous nécessaires. Cette première translation a eu lieu dans les commencements du monde, pour donner au genre humain la double espérance que la loi de la mort serait un jour abrogée et la tyrannie du démon à jamais vaincue. J'ai dit que la loi de la mort serait abrogée : car Enoch fut transféré, non pas après sa mort, mais « pour qu'il ne mourût pas » ; et c'est pourquoi l'apôtre ajoute : Il fut transféré tout vivant, parce qu'il avait plu au Seigneur. Ainsi qu'un père, après avoir menacé son fils, veut tout bas oublier ses menaces, et toutefois soutient son premier mot et y persévère pour le châtier en attendant, et pour le tenir comme averti, laissant ainsi à ses menaces un caractère de durée et d'immutabilité; ainsi notre Dieu, agissant pour ainsi dire à la façon des hommes, au lieu de soutenir son rôle menaçant, a montré dès le commencement que la mort était déjà abrogée, mais il a laissé d'abord le juste Abel subir le trépas, voulant, par l'exemple du fils, effrayer le père. Son dessein étant de montrer que sa sentence première est sérieuse et stable, s'il ne châtie point aussitôt les méchants, du moins il laisse périr cruellement un serviteur qu'il aimait, j'ai nommé ce bienheureux Abel; mais presque aussitôt après celui-ci, il transporte hors du monde Enoch tout vivant. Ainsi, par la mort d'Abel, Dieu imprime la terreur; et par l'enlèvement d'Enoch, il inspire aux hommes un saint zèle, une sainte rivalité à le servir. C'est assez vous dire combien déplaisent à Dieu ceux qui prétendent que tout marche à l'aventure, que le hasard dirige tout, et qui n'attendent pas la rémunération : idée et conduite vraiment païennes. Car, pour ceux qui le cherchent, et par les bonnes œuvres et par la croyance, Dieu saura les récompenser.

3. Nous avons un rémunérateur ; faisons donc tout au monde, pour ne pas être privés d'une récompense qui ne se donne qu'à la vertu. Qui pourrait assez pleurer le mépris que l'on ferait d'une telle récompense, et l'indifférence que l'on témoignerait pour une si glorieuse couronne; car comme Dieu saura payer largement ceux qui le cherchent, ainsi saura-t-il traiter tout autrement ceux qui n'ont point souci de lui.

« Cherchez », est-il écrit, « et vous trouverez ». (Matth. VII, 7.) Or, comment peut-on trouver le Seigneur? Réfléchissez comment on trouve l'or : avec bien des travaux! « J'ai levé mes mains vers « Dieu durant la nuit », disait le Prophète, « et je « n'ai pas été déçu ». (Ps. LXXVI, 3.) Quant à nous, cherchons le Seigneur, comme nous cherchons un objet perdu et de grand prix. N'est-il pas vrai qu'alors nous tournons vers un seul point tout notre esprit? N'examinons-nous pas tous les passants? Reculons-nous devant un lointain voyage? Ne promettons-nous pas de l'argent? Et si c'était un de nos enfants qu'il fallût retrouver, que ne ferions-nous pas? Quelle terre, quelle mer ne verrait nos démarches? Argent, maisons, propriétés, tout serait sacrifié volontiers au prix d'une telle découverte. Et l'avons-nous retrouvé, nous le saisissons, nous l'embrassons, nous ne pouvons le quitter. Pour rentrer en possession d'un si précieux trésor, enfin, aucun sacrifice ne nous paraît

pénible; combien plus, quand il s'agit de Dieu, devons-nous avoir de pareils sentiments, et le poursuivre comme notre bien indispensable, je devrais dire même comme incomparable à tout autre bien? Mais nous sommes si misérables, que je me borne à dire: Cherchons Dieu, comme nous ferions pour l'argent, pour un enfant égaré. Encore une fois, pour cette tête si chère, un voyage vous effraie-t-il, ou n'auriez-vous jamais voyagé pour un motif pécuniaire? Ne sondez-vous pas tous les recoins? Et cet enfant une fois rendu à votre amour, n'êtes-vous pas au comble de la joie?

« Cherchez », est-il dit, « et vous trouverez ». Ce qu'on cherche, surtout quand il s'agit de Dieu, exige un inquiet empressement. Bien des obstacles, en effet, nous arrêtent; bien des ombres nous offusquent, bien des luttes contrarient nos désirs. Par lui-même, le soleil éclate, il s'offre à tout regard, on n'a pas besoin de le chercher. Mais supposons qu'on veuille s'enterrer et qu'on soulève des flots de poussière, il faudra dès lors de vrais et de pénibles efforts pour voir le soleil. Ainsi en sera-t-il, si nous nous plongeons dans les bas-fonds des passions mauvaises, dans les ténèbres qui peuvent troubler le cœur, ou dans les inutiles soucis des affaires temporelles: alors à grand'peine regarderons-nous en haut, à grand peine nous élèverons-nous. Toutefois, l'homme qui se trouve au fond d'une fosse, aperçoit le soleil de plus en plus, à mesure que lui-même élève davantage son regard. Secouons donc, nous aussi, la poussière; perçons les brouillards qui pèsent sur nos têtes. Ils sont si épais et si compacts, qu'ils ne permettent pas à nos yeux de regarder en haut. — Mais, dira-t-on, comment percer ces impénétrables nuages? — En appelant et attirant vers nous les rayons du soleil, de ce soleil de justice qui éclaire les intelligences; en élevant nos mains vers le ciel, car « l'élévation de mes mains », dit le Prophète, « est mon sacrifice du soir » (Ps. CXL, 2), et surtout en élevant à la fois et nos bras et nos cœurs. Vous me comprenez, vous qui êtes initiés aux saints mystères. Peut-être reconnaissez-vous ce que je désigne, vous voyez dans vos pensées ce que je fais entendre à demi-mot. Elevons en haut nos pensées. Je connais, moi, des hommes presque suspendus au-dessus de cette pauvre terre, et qui regrettent de ne pouvoir prendre leur vol vers les cieux, tant ils prient avec un cœur ardent et sublime. Je voudrais que cette image, cette prière, fût la vôtre, à tous et toujours; sinon toujours, du moins souvent; sinon souvent, du moins quelquefois, du moins le matin, du moins chaque soir. Au reste, si vous ne pouvez ainsi garder vos bras étendus et élevés, du moins qu'ainsi s'élève et s'étende la libre ardeur de votre âme. Etendez-la, oui, jusqu'au ciel; si vous voulez en toucher les sommets, et même arriver plus haut, vous le pouvez.

Car notre âme est plus légère, et notre pensée est plus prompte et plus rapide que l'oiseau du ciel, par sa nature. Que si, par surcroît, elle reçoit la grâce que donne l'Esprit divin, Dieu! qu'elle devient vive, agile, capable de tout gravir, incapable de se porter en bas, et surtout de tomber par terre! Procurons-nous ces ailes merveilleuses; grâce à elles, nous pourrons franchir l'océan tumultueux de ce monde. Les oiseaux les plus agiles passent au vol et sans se blesser, les monts et les précipices, les mers et les écueils. Telle est aussi notre âme; une fois qu'elle est pourvue de ses ailes, une fois qu'elle plane au-dessus des misères de la vie, rien désormais ne peut la captiver; elle est plus élevée que tout au monde, et même que les traits enflammés du démon.

Non, le démon ne peut lancer ses traits ni si juste ni si haut, qu'il puisse arriver jusqu'à elle; il prodigue ses flèches, il est vrai, car il est impudent; mais il n'atteint pas le but, mais son dard retombe inutile, et non-seulement inutile, mais redoutable pour sa tête, sur laquelle il revient. Une fois lancée, une flèche doit toujours frapper. Le projectile qui part d'une main d'homme, frappe toujours, ou son adversaire qu'il a visé, ou un oiseau, un mur, un vêtement, une planche; ou du moins il fend l'air: tel est aussi un trait du démon; il faut nécessairement qu'il frappe. S'il ne blesse pas la personne qui sert de point de mire, il déchire la main qui l'a envoyé. Plus d'un exemple nous prouverait que, quand nous n'avons pas souffert de ses coups, c'est lui qui les reçoit tout entiers. Ainsi, pour ne citer que ces deux faits: Il a tenté Job, ne l'a pas atteint, et a reçu le coup; il a assailli Paul, ne l'a pas blessé, et s'est blessé lui-même. Et si nous sommes sages et vigilants, nous verrons ainsi que de pareils faits arrivent partout: dès qu'il frappe, il se blesse lui-même. Mais surtout lorsque nous saurons nous armer contre lui de l'épée et du bouclier de la foi, nous serons en pleine sûreté contre ses assauts, et sans péril d'être vaincus.

Tout mauvais désir est un trait du démon. Plus qu'aucun autre, du reste, la colère est un feu, une flamme qui saisit, mord et embrase. Eteignons-le par la douceur et la patience. Comme un fer rouge plongé dans l'eau perd son feu, ainsi la colère tombant sur une âme douce et patiente, loin de la blesser, lui fait du bien, puisqu'elle en devient plus forte. Point de vertu comparable à la douceur et à la patience. Celui qui en est armé, ne sent plus l'outrage; et comme le diamant que rien ne peut entamer, ainsi devient une âme de cette trempe; elle est au-dessus de tous les traits; car l'homme doux et patient est élevé, si élevé même qu'aucun dard ne peut arriver à sa hauteur.

Un homme s'emporte, riez, vous, non pas en face de lui, de peur de l'irriter davantage, mais riez dans votre âme en vous-même et pour vous. En effet, qu'un enfant nous frappe dans sa petite colère en croyant se venger ainsi, nous rions. Si donc vous riez d'un outrage, vous mettrez entre vous et le furieux la même distance qui sépare un homme d'un enfant. Que si vous vous emportez, vous devenez enfant au contraire; car quiconque s'irrite a moins de sens que ces pauvres petits. Dites-moi, quand l'un d'entre eux s'emporte, n'en rit-on pas, encore une fois? L'homme irrité prête ainsi le flanc. Et s'il est pusillanime, il est insensé,

puisque, selon le Sage, « quiconque est pusillanime manque complétement de sens ». (Prov. XIV, 29.) Et qui manque ainsi de raison, n'est qu'un enfant. Au contraire, ajoute Salomon, « celui qui est patient est aussi très-prudent ». Et c'est pourquoi, mes frères, tendons à cette grande patience, qui procure à l'homme vertueux cette grande prudence, laquelle nous fera gagner les biens promis en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'avec lui soient au Père, en union avec l'Esprit-Saint, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

C'EST PAR LA FOI QUE NOÉ, DIVINEMENT AVERTI, ET APPRÉHENDANT CE QU'ON NE VOYAIT PAS ENCORE, BATIT L'ARCHE POUR SAUVER SA FAMILLE, ET EN LA BATISSANT CONDAMNA LE MONDE, ET DEVINT HÉRITIER DE LA JUSTICE QUI NAIT DE LA FOI. (CHAP. XI, 7-12.)

Analyse.

1 et 2. Exemple de Noé, et de sa foi à la prédiction qui lui annonçait le déluge, tandis qu'un monde railleur et indifférent se moquait de le voir construire l'arche. — Exemple d'Abraham, et de sa foi à la parole de Dieu, qui lui montrait la terre promise à lui et à sa postérité. — Il crut ainsi que Isaac et Jacob, bien qu'ils n'aient pas vu l'accomplissement de la promesse. — En effet, si Dieu a donné aux saints patriarches quelque bien-être terrestre, cette récompense était loin d'acquitter ses promesses divines. — Aussi les saints, dédaignant les biens de la terre, saluaient par avance la cité à venir, comme le navigateur salue le port désiré. — La foi de Sara, son rire désavoué, sa fécondité miraculeuse.

3 et 4. Longue et magnifique supplication où le saint orateur, le père de tant de fidèles, développe sans art et avec un pathétique sublime les motifs les plus touchants de conversion. — Jamais prédicateur n'a poussé des cris plus douloureux ni plus éloquents : mais toute analyse ou résumé est impossible.

1. « C'est par la foi que Noé, divinement averti... » L'apôtre rappelle ici le fait dont le Fils de Dieu parle ainsi, à propos de son second avénement : « Au temps de Noé, les hommes épousaient des « femmes, et les femmes épousaient des maris ». (Luc, XVII, 27.) Voilà du reste un exemple que saint Paul choisit à dessein. Celui d'Enoch rappelait seulement un acte de foi, mais l'histoire de Noé montre à côté d'elle un fait d'incrédulité. La plus sûre manière de consoler et d'exciter celui qui vous écoute, c'est de lui montrer les vrais fidèles en possession du bonheur, et l'incrédule frappé d'un sort contraire. Mais pourquoi dit-il littéralement : « Noé, par la foi, ayant reçu une réponse ?» Comprenez « prédiction » ; car réponse et prophétie sont synonymes dans l'Ecriture. Elle dit ailleurs : « Siméon avait reçu une réponse de « l'Esprit-Saint » (Luc, II, 26) ; et Paul demande dans le même sens : « Que dit la réponse divine ? » (Rom. XI, 4.) Voyez, en passant, que le Saint-Esprit est Dieu : Dieu répond, mais l'Esprit Saint aussi et comme lui. Et pourquoi saint Paul a-t-il choisi ce mot pour Noé ? Afin de montrer dans cette « réponse » une prophétie. — Ayant reçu réponse « de ce qu'on ne voyait pas encore », c'est-à-dire, au sujet du déluge ; par crainte et par précaution, « il construisit l'arche ». La raison ne lui suggérait point cette action. « Car les hommes « épousaient des femmes, et les femmes des maris »; le ciel était serein, rien n'annonçait l'événement, et cependant Noé craignit; car, dit l'apôtre : « C'est par la foi que Noé, divinement averti « et appréhendant ce qu'on ne voyait point en« core, bâtit l'arche pour sauver sa famille ».

Que veulent dire les mots suivants : « Et en la « bâtissant, il condamna le monde ? » — Qu'il le montra digne du supplice, puisque la vue de cette construction ne put porter les hommes ni à s'amender, ni même à se repentir, — « et il devint « héritier de la justice qui naît de la foi », comprenez : Parce qu'il crut à Dieu, il se montra juste et saint. Car cela est comme naturel à un cœur qui aime Dieu franchement et qui regarde par là même ses paroles comme tout ce qu'il y a de plus croyable au monde ; l'incrédulité fait tout le contraire. Il est évident que la foi opère la justice. Or, comme nous avons, nous, la prophétie de l'enfer, ainsi Noé avait-il aussi sa prophétie. Mais on se moquait de lui, alors ; on l'accablait de mépris et de railleries; mais il n'y prêtait aucune attention.

« C'est par la foi que celui qui reçut plus tard « le nom d'Abraham, obéit, en s'en allant dans la « terre qu'il devait recevoir en héritage ; c'est par « la foi qu'il partit sans savoir même où il allait ; « c'est par la foi qu'il demeura dans la terre qui « lui avait été promise, comme dans une terre « étrangère, habitant sous des tentes avec Isaac « et Jacob, qui devaient être avec lui héritiers de « cette promesse (8, et 9) ». Quel modèle, dites-moi, Abraham put-il voir et imiter ? Né d'un père idolâtre et gentil, n'ayant point entendu de prophètes, il ne savait même où il allait. Volontiers les Hébreux devenus chrétiens avaient les yeux fixés sur ces patriarches, supposant qu'ils avaient été comblés des biens de ce monde. Saint Paul montre qu'aucun d'eux n'a reçu la moindre chose, que tous furent absolument privés de ce genre de salaire ; que pas un ne trouva ici-bas sa récompense. Abraham, lui, sortit même de sa patrie et

de ses foyers, et sortit sans savoir où il allait. Et qui s'étonnera du sort fait au père, lorsque ses fils habitèrent le monde aux mêmes conditions que lui? Il ne vit pas s'accomplir la promesse, et toutefois ne se découragea point; Dieu avait dit : « Je te donnerai cette terre, et à ta postérité ». (Gen. XII, 7.) Abraham vit son fils toutefois y habiter précairement; le petit-fils à son tour séjourna sur une terre étrangère, sans se troubler davantage. Abraham, pour sa part, pouvait s'attendre à cette vie nomade, puisque la promesse, embrassant sa postérité, ne devait à la rigueur avoir sa réalisation que dans l'avenir. Encore est-il vrai de dire que la promesse s'adressait aussi à lui : « A toi et à ta postérité », disait-elle, non pas à toi dans la personne de tes enfants, mais à toi et à eux. Et toutefois ni lui, ni Isaac, ni Jacob ne recueillirent le fruit de cette promesse. Jacob servit comme mercenaire; Isaac dut subir plus d'un exil; Abraham sortit de cette terre promise, d'où la crainte le chassait, il lui fallut recouvrer ses biens à main armée; et il eût, d'ailleurs, perdu tout ce qu'il avait, si Dieu ne l'eût secouru. Cela vous explique pourquoi saint Paul a dit : « Abraham, et ceux qui devaient être avec lui héritiers « de la promesse »; et il marque mieux encore cette communauté de leurs épreuves, en ajoutant : « Tous ces saints moururent dans la foi, « sans avoir reçu les biens que Dieu leur avait « promis ».

Deux questions se présentent naturellement à résoudre ici. Comment, après avoir dit que Dieu enleva Enoch, pour qu'il ne vît pas la mort, de sorte qu'on ne le trouva plus, l'apôtre ajoute-t-il ensuite : « Tous ces saints mouraient? » Second problème : « Sans recevoir l'effet des promesses », dit-il; et cependant il déclare que Noé reçut comme récompense le salut de sa famille, qu'Enoch fut enlevé de ce monde, qu'Abel parle encore, qu'Abraham reçut une terre; ce qui ne l'empêche pas de conclure que tous ces saints moururent sans avoir reçu l'effet des promesses de Dieu. Quelle est donc la pensée de saint Paul? Il faut résoudre ces questions l'une après l'autre. « Tous », dit-il, « sont morts dans leur foi »; l'expression « tous », ici, n'est pas absolue dans ce sens que pas un n'ait échappé à la mort; elle signifie seulement, qu'à une exception près, tous en effet l'ont subie, tous ceux dont nous savons le trépas. Quant à la réflexion : « Sans avoir reçu « l'effet des promesses », elle est vraie de tout point; la promesse faite à Noé, n'embrassait pas un lointain avenir.

2. Mais quelles sont les promesses de Dieu? Isaac, en effet, et Jacob après lui, ont eu jusqu'à un certain point les promesses de la terre. Mais Noé, Enoch, Abel, quelles promesses virent-ils se réaliser? C'est donc de ces trois derniers que l'apôtre dit qu'ils n'ont rien reçu. Et si même on veut qu'il leur attribue quelque récompense, n'en était-ce pas une que cette gloire dont Abel hérita, que cet enlèvement dont Enoch fut l'objet, que ce miracle par lequel Noé fut sauvé? Mais tout ce bonheur, loin de remplir les engagements de Dieu, n'était qu'un faible salaire de leurs vertus, et comme un avant-goût des récompenses à venir. Dieu, en effet, dès l'origine du monde, se vit comme forcé, dans l'intérêt du genre humain, à se mettre à la portée des hommes, et à leur donner non-seulement l'avenir, mais quelques biens présents. C'est dans le même dessein que Jésus-Christ disait à ses disciples : « Celui qui aura « quitté maison, frères, sœurs, père et mère, re« cevra le centuple, et possédera la vie éternelle ». Et ailleurs : « Cherchez le royaume de Dieu, et « tout le reste vous sera donné par surcroît ». (Matth. XIX, 29 et VI, 33.) Voyez-vous comment il nous donne ce faible surcroît, afin de ne pas nous décourager? Ainsi les athlètes, pendant la durée de la lutte, reçoivent quelques rafraîchissements; mais ils ne jouissent d'une trêve absolue et d'un repos complet que plus tard, lorsqu'ils ne vivent plus sous le régime, et qu'ils ont enfin droit à toute jouissance. Dieu aussi donne un peu en ce monde; mais l'entier accomplissement de ses promesses est réservé à la vie future; et saint Paul, pour nous enseigner cette vérité, s'est exprimé en ces termes : « Ces saints ne voyant et ne saluant « que de loin les promesses divines ». Il nous fait entendre ici une réalisation mystérieuse de leurs vœux; c'est-à-dire que ces saints ont reçu tout ce que Dieu leur annonçait pour l'avenir : la résurrection, le royaume des cieux et tous les biens que Jésus-Christ venant en ce monde nous a prêchés : voilà, selon l'apôtre, les vraies promesses. Tel est donc le sens de ce passage; ou peut-être signifie-t-il seulement que sans avoir encore reçu tout l'effet des promesses divines, du moins ils sont partis de ce monde avec la confiance et la certitude de les recueillir. Or, la foi seule a pu leur suggérer cette confiance, puisqu'ils ne virent que de loin, selon saint Paul, les réalités même terrestres, dont quatre générations d'hommes les séparaient. Car ce n'est qu'après ce nombre écoulé de générations, qu'ils sortirent enfin de l'Egypte. Mais ils saluaient ces espérances, dit-il, et ils se réjouissaient. Telle était leur intime persuasion de cet avenir, qu'ils le saluaient : métaphore empruntée aux navigateurs, qui aperçoivent de loin le port désiré, et qui avant même d'entrer dans les eaux d'une ville cherchée longtemps, appellent cette cité et l'ont déjà conquise dans leurs désirs.

« Ils attendaient, en effet, la cité bâtie sur un « ferme fondement, et dont le fondateur et l'ar« chitecte est Dieu lui-même (10) ». Vous voyez que, pour ces grands saints, « recevoir », c'était seulement attendre, espérer avec pleine confiance. Si donc avoir confiance, c'est avoir reçu déjà, nous pouvons, nous aussi, recevoir. Bien que non encore en possession, ils voyaient déjà, par le désir, les promesses remplies. Pourquoi tous ces faits allégués? Pour nous donner une sainte honte à nous : car ces patriarches avaient des promesses pour ce monde même, mais ils n'y prêtaient point attention et cherchaient la cité à venir; tandis que nous, à qui Dieu ne cesse de parler de la cité d'en-haut, nous cherchons celle d'ici-bas. Dieu leur a dit à eux : Je vous donnerai les biens présents. Mais bientôt il les a vus, ou plutôt eux-mê-

mes se sont montrés dignes de biens plus nobles, n'ayant pas même voulu se lier à ceux de la terre. Il me semble voir proposer à un sage certaines récompenses puériles, non qu'on veuille les lui faire agréer, mais pour lui donner occasion de montrer sa philosophie, parce qu'il demandera plus et mieux. L'apôtre a ainsi le dessein de nous montrer que les saints avaient à l'égard des choses terrestres, un si noble et si beau détachement, qu'ils ne voulaient pas même recevoir ce qu'on leur en offrait. Et c'est pourquoi leurs descendants les reçoivent, car eux, hélas! sont dignes de la terre.

Mais qu'est-ce que « la cité qui a des fonde« ments solides? » C'est-à-dire que les fondations de ce monde ne méritent pas ce nom, si on les compare avec ceux de la cité dont Dieu est le fondateur et l'architecte. Ciel ! quel admirable éloge de cette cité d'en-haut ! « Sara eut aussi la « foi (11) ». Exemple parfaitement choisi pour faire rougir les Hébreux, puisqu'ils ont montré un cœur plus petit et plus étroit que celui d'une femme. Mais, objecterez-vous, comment, elle qui a ri si malencontreusement, est-elle ici vantée comme fidèle? Ce rire était, en effet, d'une infidèle; mais sa crainte aussitôt prouva sa foi. « Je « n'ai pas ri », s'écria-t-elle ; ce désaveu montre la foi qui rentre dans son cœur, et en bannit l'incrédulité. Donc : « C'est aussi par la foi que Sara « étant stérile, reçut la vertu de concevoir un en« fant, et qu'elle le mit au monde, malgré son « âge avancé ». Qu'est-ce que la vertu de concevoir? C'est-à-dire qu'elle devint féconde, elle qui était déjà comme morte et qui était encore stérile. Il y avait deux obstacles : son âge, car elle était vieille ; sa complexion, car elle était stérile.

« C'est pourquoi il est sorti d'un seul homme et « qui était déjà mort, une postérité aussi nom« breuse que les étoiles du ciel, et que les grains « de sable sans nombre au bord de la mer (12) ». Ainsi cette multitude sortit d'un seul homme, d'après l'apôtre ; c'est dire que non-seulement il rendit mère sa femme Sara, mais qu'elle le fut d'un nombre d'enfants tel que n'en produit pas le sein le plus fécond.— Autant que d'étoiles, ajoute-t-il. Comment, alors, l'Ecriture en a-t-elle fait souvent le dénombrement, elle qui disait : comme on ne peut nombrer les étoiles du ciel, ainsi votre postérité sera innombrable? — Vous verrez ici ou bien un langage hyperbolique, ou bien une allusion à cette postérité réellement incalculable que la génération multiplie tous les jours. On peut dresser, en effet, la généalogie exacte d'une famille, mais de telle ou telle famille déterminée ; tandis que le dénombrement est impossible s'il s'agit de la race tout entière comparée aux étoiles.

3. Telles sont les promesses de Dieu ; telle est la facilité que nous avons d'en gagner la réalisation. Or, si ce qu'il a promis comme par surcroît est cependant si admirable, si magnifique et si splendide, de quelle nature seront les biens dont ceux-ci ne sont que le faible accessoire et comme la surabondance? Quel bonheur est plus grand que d'acquérir ces biens parfaits, et quel malheur plus grand que de les perdre? Un banni, rejeté du sol de sa patrie, un malheureux déshérité, font pitié à tous les hommes : mais celui qui est déchu du ciel, et de tous les biens que le ciel nous garde, n'a-t-il pas droit d'être pleuré avec des torrents de larmes? Hélas ! non ! Il ne mérite point nos pleurs ! On en verse sur la victime de malheurs involontaires ; mais pour celui qui s'y précipite lui-même, par l'abus coupable de son libre arbitre, il mérite plus que nos larmes ; il lui faut nos lamentations et un deuil sans fin, car Notre-Seigneur Jésus-Christ a pleuré Jérusalem, bien qu'elle fût ingrate et impie ; et nous aussi, nous sommes dignes de gémissements sans fin, de lamentations sans mesure. Et quand même l'univers nous prêterait ses rochers, ses arbres, ses plantes, ses animaux terrestres et aériens; quand le monde entier, pour mieux dire en un mot, emprunterait des millions de voix et pleurerait sur nous qui sommes déchus de si grands biens, non, le deuil du monde, cette lamentation universelle, ne serait pas à la hauteur d'une telle infortune !

Quel langage si sublime, en effet, quelle intelligence pourrait expliquer ce bonheur, cette puissance, cette volupté, cette gloire, cette joie, ces splendeurs que « l'œil de l'homme n'a point vues, « que son oreille n'a pas entendues, que son cœur « n'a jamais soupçonnées, et que cependant Dieu « a préparées à ceux qui l'aiment ». (I Cor. II, 9.) L'Ecriture, qui parle ainsi, ne dit pas seulement que cette félicité surpasse notre intelligence, mais que jamais personne n'a pu concevoir les biens que Dieu réserve à ses amis. Et, de fait, de quelle nature ineffable ne doivent pas être des biens que Dieu même veut préparer et créer? Si, aussitôt après nous avoir faits, antérieurement à toute bonne action de notre part, il daignait accorder à notre nature humaine tant de grâces, le paradis, la familiarité de ses entretiens, l'immortalité et la promesse d'une vie bienheureuse et sans aucun chagrin ; que ne donnera-t-il pas à ceux qui pour son service auront fait tant de choses, soutenu vaillamment tant de combats et de souffrances? Pour nous, en effet, il n'a pas épargné son Fils unique, il l'a livré pour nous à la mort. Si donc il a daigné nous honorer de tant de faveurs, alors que nous étions ses ennemis, quelle grâce nous refusera-t-il, une fois son amitié reconquise? Que ne donnera-t-il pas, après nous avoir réconciliés avec lui? Dieu est si riche, et toutefois il ambitionne et désire de gagner notre amitié : et nous, bien-aimés frères, nous n'avons point ce désir !

Que dis-je, Nous ne désirons pas? Ah! nous avons, moins que Dieu même, la volonté de conquérir le bonheur qu'il nous offre. Lui, par des actes inouïs de bonté, a fait preuve de son bon vouloir; et nous, quand il y va de tout nous-même, nous ne savons pas mépriser un peu d'or, lorsque Dieu pour nous a donné son propre Fils. Profitons, enfin, comme il le faut, de ce divin amour; exploitons cette adorable amitié! « Vous êtes mes « amis », nous dit-il, « si vous faites ce que je « vous prescris ». (Jean, XV, 14.) Grand Dieu! de vos ennemis, séparés de vous par la distance de

l'infini, et que vous surpassez d'une manière incomparable, vous faites des amis et vous leur en donnez le nom! Pour une amitié pareille, que ne devrions-nous pas souffrir volontiers? Et pourtant nous bravons les dangers pour gagner une amitié humaine, lorsque, pour celle de Dieu, nous ne dépensons pas même notre argent! Oui, je le répète, notre état mérite les pleurs, le deuil, les gémissements, les lamentations, les sanglots! Déchus de notre espérance, tombés de notre rang sublime, nous nous montrons indignes de l'honneur que Dieu nous a fait. Oublieux et ingrats, après tant de faveurs, dépouillés de tous nos biens par le démon, nous que le Seigneur avait élevés jusqu'au rang d'enfants, de frères, de cohéritiers, nous sommes en tout semblables à ses ennemis les plus outrageux.

Quelle consolation ou espérance pourra nous rester encore? Dieu nous appelle au ciel : et, spontanément, nous nous précipitons en enfer. Mensonge, vol, adultère se répandent sur cette terre. Le sang est versé sur le sang. Des crimes se commettent pires encore que l'assassinat. En effet, que d'opprimés, que de malheureux si tristement ruinés par l'avarice de leurs frères, qui choisiraient volontiers mille morts plutôt que ces excès de misère, et qui déjà se seraient réfugiés dans le suicide, si la crainte de Dieu ne les avait retenus, tant ils désirent se donner le coup fatal! De tels crimes ne sont-ils pas pires que le sang versé? « Malheur à moi », disait le Prophète, « l'homme pieux a disparu de la terre, et parmi « tous les hommes il n'en est plus un seul qui « fasse le bien! » (Michée, VII, 2.) Jetons ainsi sur nous-même ce cri d'alarme et de douleur; mais vous, mes frères, aidez-moi à gémir. Peut-être quelques-uns n'ont-ils encore que le rire à nous opposer. Oh! alors redoublons nos lamentations, en rencontrant parmi nous cette folie, cette démence furieuse, qui ignore jusqu'à son délire, et nous fait rire encore de ce qui devrait nous faire gémir! « O homme! la colère de Dieu se manifeste « sur toute impiété et injustice des hommes! Dieu « viendra manifestement : le feu marchera de- « vant lui, et la tempête horrible le précédera. Un « feu devant sa face brûlera et enflammera autour « de lui tous ses ennemis. Le jour du Seigneur « sera comme une fournaise ardente ». (Rom. I, 18; Ps. XLIX, 3 et XCVI, 3.) Et personne ne réfléchit à ces menaces, et des oracles si redoutables sont méprisés comme des fables; personne, qui veuille les entendre; et tous s'accordent pour en rire et s'en moquer. Par quelle voie pourrons-nous les éviter, cependant? Par où trouver notre salut? Nous sommes compromis, nous sommes perdus, vains jouets désormais de nos ennemis, moqués à la fois et des païens et des démons! Satan, à l'heure qu'il est, relève la tête, il bondit, il triomphe, il s'applaudit, tandis que les anges commis à notre garde sont accablés de tristesse. Personne qui se convertisse : nous perdons ici nos peines, puisqu'à vos yeux nous sommes des charlatans.

4. L'heure est venue par conséquent d'apostropher le ciel, puisque personne n'écoute plus notre voix : il nous faut faire appel aux éléments : « Ciel, « écoutez; terre, prête l'oreille! car le Seigneur a « parlé ». (Isaïe, I, 2.) O vous qui n'êtes pas encore engloutis, donnez la main, offrez le bras à tant d'infortunés; vous dont l'intelligence est saine encore, secourez tant de gens perdus par leur ivresse; sages, secourez les êtres en démence; cœurs fermes et solides, n'oubliez pas les âmes ballottées par leurs passions. Je vous en conjure, sacrifiez tout au salut de cet ami pécheur; et que vos réprimandes et vos supplications n'aient qu'un but, son intérêt. Quand la maladie envahit une maison, les esclaves mêmes dominent leurs maîtres atteints de la fièvre; tant qu'elle est là, en effet, troublant les âmes et menaçant les vies, toute la troupe de serviteurs présents à ce spectacle ne reconnaît plus la loi du maître au détriment du maître. Convertissons-nous, je vous en supplie : guerres de chaque jour, inondations, morts de tous côtés menaçantes et sans nombre, la colère de Dieu, enfin, nous environne de toutes parts. Et l'on nous voit aussi calmes, aussi exempts de crainte, que si nous étions agréables au souverain Maître! Nos mains sont toutes et toujours disposées à s'enrichir par l'avarice; aucune n'est prête à secourir par charité; tous acceptent le rôle de ravisseur, aucun celui de défenseur. Chacun n'a que l'idée fixe d'augmenter ses richesses; aucun, la pensée de venir en aide à l'indigent. Tous n'ont qu'une crainte et la formulent ainsi : Nous ne voulons pas être pauvres! mais personne ne tremble ni ne frissonne, de peur de tomber en enfer. Voilà ce qui mérite nos lamentations, ce qu'on ne saurait trop accuser, trop blâmer!

Je ne voulais pas vous tenir ce langage; mais la douleur m'y force. Oui, pardonnez à cette douleur qui, malgré moi, me fait parler contre mon cœur. Je vois des menaces terribles, des malheurs auxquels on ne peut apporter de consolation; les maux qui nous ont envahis sont au-dessus de tout soulagement humain : nous sommes perdus! « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux « une source de larmes » (Jérém. IX, 1), pour pleurer dignement? Oui, pleurons, mes frères, pleurons et gémissons. Il en est peut-être qui disent : Il ne nous parle que de lamentations, il ne veut que des larmes! Ah! c'est bien malgré mon cœur, croyez-le; c'est bien malgré mon cœur; je voudrais plutôt vous donner continuellement l'éloge et les louanges! Mais c'est maintenant le temps des pleurs! Et ce n'est pas le gémissement qui est pénible, ô mes bien-aimés; c'est plutôt qu'on commette ce qui mérite le gémissement. Ce ne sont pas les larmes qu'il faut éviter, mais les actions qui méritent les larmes. Ne soyez pas punis, et je cesse de gémir; ne mourez point, et mes larmes s'arrêtent. Mais quoi! devant un cadavre vous demandez à tous un tribut de pitié, vous appelez cruels ceux qui ne gémissent point, et vous voulez que je ne pleure pas une âme qui périt! Mais puis-je être père sans pleurer? car je suis votre père, plein de bon vouloir et d'amour. Ecoutez ce cri de Paul : « Mes « petits enfants, que je mets au monde dans la « douleur! » (Gal. IV, 19.) Quelle mère dans l'enfantement pousse des cris plus douloureux? Plût à

Dieu que vous puissiez voir ce feu qui me dévore ; vous avoueriez que je suis brûlé par le chagrin, tout autant qu'une mère ou qu'une épouse jeune encore, et veuve avant le temps ! Celle-ci pleure moins son époux, un père pleure moins son fils, que je ne gémis sur cette multitude des nôtres chez lesquels je n'aperçois aucun progrès dans le bien.

On n'entend retentir que calomnies ou médisances cruelles. Lorsque chacun devrait uniquement se faire un devoir de servir Dieu, on entend dire : Parlons mal d'un tel et d'un tel ; de celui-ci encore qui n'est pas digne d'appartenir au clergé, tant sa conduite est honteuse et déshonorante. Il nous faudrait déplorer nos péchés personnels, et nous jugeons les autres, lorsque nous n'aurions pas ce droit, quand même nous serions purs de tout péché. Car, dit l'apôtre, « qui donc vous dis« tingue ? Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Et « si vous l'avez reçu, comment vous en glorifiez« vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ? » (I Cor. IV, 7.) Et vous, comment jugez-vous votre frère, étant vous-même couvert de plaies sans nombre ? Quand vous aurez répété de lui : C'est un méchant, un pervers, un scélérat, ramenez votre pensée sur vous-même ; sondez-vous, examinez-vous avec soin, et vous regretterez ce que vous aurez dit. Car aucune exhortation au monde, non, aucune ne vaut le souvenir de vos péchés. Si nous pratiquons au reste ces deux points, nous pourrons gagner les biens promis, nous pourrons nous laver et nous purifier. Ayons seulement bien soin d'y penser et de porter là tous nos efforts, mes bien-aimés frères ; livrons-nous en cette vie à la sainte douleur de l'âme, afin d'éviter dans l'autre l'inutile douleur du supplice ; ainsi nous jouirons du bonheur éternel, d'où seront bannis la douleur, le deuil, le gémissement ; ainsi nous atteindrons les biens impérissables qui surpassent toute intelligence humaine, en Jésus-Christ Notre-Seigneur : à lui soit la gloire, aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

TOUS CES SAINTS SONT MORTS DANS LA FOI, N'AYANT POINT REÇU LES BIENS PROMIS, MAIS LES VOYANT ET COMME LES SALUANT DE LOIN, ET CONFESSANT QU'ILS ÉTAIENT ÉTRANGERS ET VOYAGEURS SUR CETTE TERRE. (XI, 13-17.)

Analyse.

1 et 2. L'orateur, contre son ordinaire, commence par une instruction morale, bien qu'il doive finir encore par une homélie de même espèce. — Différence entre les saints et nous ; notre attachement à la terre ; nos vices, condamnés même par nos complices. — Détachement et vertus d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, surtout en face de notre lâcheté qui ne sait ni vivre ni mourir. — En quel sens Dieu s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. — Magnifique développement de ce mot « leur Dieu ».

3. La persévérance est nécessaire si nous ne voulons entendre le terrible *nescio vos*. — Elle l'est tellement que les prêtres, les évêques même, sans la sainteté personnelle, doivent plus que personne redouter ce terrible arrêt. — Moyen de persévérance et de conquête pour la vertu. — Se proposer d'en gagner une par mois, et aller de l'une à l'autre, pas à pas, avec humilité et courage.

1. La première vertu, toute la vertu consiste à vivre dans ce monde comme des hôtes d'un jour et des étrangers, sans nous mêler aux affaires de ces basses régions, en nous détachant de ce monde comme d'un pays inconnu, semblables à ces bienheureux dont il est écrit : « Ils erraient « vagabonds, couverts de peaux de chèvres, in« digents, affligés, persécutés, eux dont le monde « n'était pas digne ». (Hébr. XI, 37.) Ils se déclaraient ainsi étrangers et simples passagers de la vie. Paul, se servant d'une expression bien autrement énergique, ne se considérait pas seulement comme passant et étranger ici-bas, mais comme mort à ce monde déjà mort pour lui. Oui, disait-il, « le monde est crucifié pour moi, « et je suis crucifié pour le monde ». (Gal. VI, 14.)

Nous faisons tout le contraire. Toute notre conduite ici-bas prêterait à croire que nous sommes citoyens de la terre ; nous travaillons comme si nous y étions fixés pour toujours. Les justes n'étaient, pour le monde, que des passagers, que des morts, tandis que, vivant pour le ciel, ils réglaient leur conduite en conséquence ; mais nous, en revanche, nous sommes pour le monde ce qu'ils étaient pour le ciel ; nous sommes pour le ciel ce qu'ils furent pour le monde. C'est pourquoi l'on peut dire que nous sommes morts, puisque nous renonçons à la vie véritable pour nous attacher à cette vie éphémère d'ici-bas. Voilà ce qui attire sur nous la colère de Dieu : il nous proposait de jouir des biens célestes, et nous n'avons pas même voulu nous détacher des biens terrestres. Semblables à ces misérables vers qui changent de lieu sans jamais quitter la boue, nous allons de terre en terre, nous ne voulons pas même sortir un instant de cette fange, et nous soustraire aux affaires humaines. On nous croirait ensevelis dans le sommeil, la léthargie ou l'ivresse, tant notre œil s'effraie en s'ouvrant au jour. Comme ces gens qu'un doux sommeil retient dans leur lit d'abord toute la nuit, puis une partie du jour, sans qu'ils rougissent de donner au sommeil et à la paresse le temps du travail et de l'étude ; de même nous, lorsque le jour approche déjà, que la nuit s'en va, ou plutôt le jour (« Travaillez », est-il dit, « tant qu'il fait jour »), nous faisons en plein jour

les œuvres de la nuit, nous dormons, nous rêvons, nos visions nous charment, les yeux de notre corps et de notre âme se tiennent fermés, nous parlons à l'aventure et même imprudemment; nous resterions insensibles, quand bien même on nous plongerait un fer dans le sein, quand on pillerait tous nos biens, quand on mettrait le feu à notre maison. Il y a plus : nous n'attendons pas que d'autres nous causent ces maux, nous nous les faisons nous-mêmes. Il ne nous coûte rien de nous piquer, de nous frapper, de nous étendre honteusement et à plat ventre, de nous dépouiller de tout honneur et de toute estime ; nous n'avons pas même la précaution de cacher nos hontes, ni de permettre qu'on les cache ; nous vivons en pleine turpitude, exposés aux rires et aux outrages de ceux qui nous voient ou qui nous approchent. Car ignorez-vous que les gens pervers eux-mêmes se moquent de ceux qui leur ressemblent, les condamnent? Dieu nous a donné, en effet, la raison, juge ferme et incorruptible, même en ceux qui sont tombés dans les derniers bas-fonds du vice ; c'est pourquoi les méchants se condamnent eux-mêmes; et si par hasard on les appelle du nom trop honteux qu'ils méritent, on les voit rougir, sentir l'outrage, et prétendre qu'on les insulte. Ainsi, même chez eux, les paroles, sinon les actes, condamnent leur conduite au tribunal de leur conscience; je dirai même que leurs actes en font l'aveu : rien qu'en se couvrant de ténèbres et de secret pour faire le mal, ils montrent clairement ce qu'ils pensent de leur triste vie.

C'est que le vice, en effet, est si manifestement condamnable, que tous, même ceux qui s'y livrent, en sont les accusateurs. La vertu, au contraire, est un bien si noble, que ceux-là même l'admirent, qui n'ont pas le cœur de la pratiquer. Le libertin fera l'éloge de la chasteté; l'avare condamnera l'injustice; l'homme colère admirera la patience, et blâmera comme un vice le ressentiment; le débauché condamne la débauche. — Mais, dira-t-on, comment expliquer qu'on s'abandonne au vice? — Par excès de lâcheté, mais toujours avec la pensée qu'on ne suit pas la bonne voie. Autrement on ne rougirait pas de son œuvre, on ne la désavouerait pas, quand un autre vous accuse. N'a-t-on pas vu de ces esclaves du crime, ne pouvoir supporter le déshonneur, et se suicider? tant est profond en nous ce témoignage intime du bon et de l'honnête! tant le bien moral est plus brillant que le soleil, tandis que son contraire est tout ce qu'il y a de plus repoussant!

2. Les saints étaient des passants et des étrangers : comment cela? En quel endroit Abraham fait-il cet aveu? Il a dû le faire, si l'on en juge par sa vie. Mais David l'a exprimé formellement pour lui; écoutez-le : « Je suis un passager et un « étranger, comme tous mes pères ». (Ps. XXXVIII, 13.) Au reste ces patriarches qui habitaient sous des tentes, qui achetaient jusqu'à leur sépulcre, étaient bien des hôtes et des étrangers, n'ayant pas même un lieu pour ensevelir leur famille. Mais quoi! se disaient-ils étrangers pour la Palestine seulement? Non, mais aussi pour le monde entier. Et c'était vrai : car ils ne voyaient, sur toute la terre, rien de ce qu'ils désiraient, mais rien que des objets absolument étrangers à leurs yeux. Ils voulaient, eux, pratiquer la vertu ; ils ne trouvaient dans ce monde que le vice partout régnant. Tout ici-bas leur paraissait étranger et inconnu. Point d'amis; point d'alliés, à part quelques parents.

Comment encore étaient-ils les hôtes et non les habitants du siècle? C'est qu'ils n'avaient aucun souci des choses d'ici-bas, et qu'ils montraient par leurs paroles et leurs actions ce détachement parfait. Par exemple, Dieu dit à Abraham : Abandonne cette terre qui semble être ton pays, et viens dans un pays étranger (Gen. XII, 1); et lui, sans donner le baiser d'adieu à ceux de sa famille qu'il laissait, quitte sa patrie comme s'il allait quitter une terre étrangère. Dieu lui dit : Immole-moi ton fils (Gen. XXII, 2), et il l'offrit comme s'il n'avait pas eu de fils, et il en fit l'oblation, comme si lui-même n'avait pas été revêtu de notre nature. Sa bourse appartenait à ceux qui s'approchaient de lui; la fortune était pour lui comme rien ; il cédait aux autres la première place; se jetait lui-même dans les dangers, souffrait des maux infinis. Il ne bâtissait pas des maisons splendides, ne cherchait pas les délices, n'avait aucun souci du vêtement ni de toutes les vanités du siècle. Mais il faisait tout pour la cité d'en-haut. On le voyait pratiquer l'hospitalité, l'amour de ses frères, l'aumône, la patience, le mépris des richesses, de la gloire et de toutes les choses présentes. Son fils partageait ses vertus : poursuivi, attaqué à main armée, il cédait, il abandonnait la contrée, s'y regardant comme sur la terre d'autrui; car les étrangers souffrent tout, comme n'étant point du pays. Lui ravissait-on son épouse? Il supportait cette injure, comme étranger encore : il réservait son ardeur pour toutes les choses célestes, déployant à chaque heure la modération, le respect de lui-même, la continence. Devenu père, en effet, il cessa de voir son épouse, qu'il avait choisie, d'ailleurs, lorsqu'il n'avait déjà plus la vigueur de la jeunesse, montrant ainsi qu'en contractant mariage, il avait obéi, non pas à la passion, mais au désir de servir à la promesse de Dieu.

Que dirons-nous de Jacob? ne demandait-il pas uniquement le pain et le vêtement, qui sont bien le nécessaire des passants pauvres, des plus pauvres même parmi eux? Poursuivi et persécuté, ne cédait-il pas? Ne fut-il pas nécessaire? Ne souffrit-il pas à l'infini dans sa pérégrination vagabonde? Par cette résignation à souffrir, les patriarches montraient assez qu'ils cherchaient une autre patrie. Mais, ô ciel! Quel triste contraste! Ils étaient comme la mère qui enfante dans la douleur, désireux de partir d'ici et de revenir à leur vraie patrie; et nous, au contraire, à la première fièvre, oubliant tout, éplorés comme des petits enfants, nous craignons la mort, et nous méritons vraiment d'être ainsi faibles et lâches. En effet, bien loin de vivre ici comme les hôtes d'un jour, bien loin de nous hâter comme marchant à la patrie; nous avons l'air d'aller au supplice, nous sommes dans la douleur, parce que nous n'avons pas usé

comme il faut des choses de ce monde, parce que nous avons renversé l'ordre. Aussi pleurons-nous, quand il faudrait nous réjouir; aussi tremblons-nous, comme des assassins, comme des chefs de brigands, qui, prêts à paraître en jugement, se rappellent leurs forfaits et qui en partant, craignent et frissonnent d'épouvante.

Tels n'étaient pas les saints, mais ils avaient hâte d'arriver à leur fin, mais Paul gémissait de l'attendre. Ecoutez sa parole : « Nous qui sommes « dans cette tente du corps, nous gémissons sous « son poids ». (II Cor. v, 4.) Tel était Abraham et ses saints compagnons dans la vie : étrangers, selon l'apôtre, sur toute la terre, « ils cherchaient « la patrie ». Et quelle patrie? Celle qu'ils avaient quittée? Non. « Qui les empêchait, en effet, d'y « revenir » et d'y garder leur droit de cité? « Ils « cherchaient celle qui est dans les cieux ». Ils avaient hâte de sortir d'ici, et ce sentiment les rendait si agréables à Dieu, « qu'il ne rougissait « pas de s'appeler leur Dieu ».

Ciel! quelle dignité! « Il lui fut agréable de « s'appeler leur Dieu ». Grand apôtre, que dites-vous? Il s'appelle le Dieu du ciel et de la terre, et vous avez montré comme un titre de grandeur pour lui qu'il ne rougit pas de s'appeler leur Dieu? Grand honneur, certes, honneur bien grand pour eux, et qui nous prouve leur grande béatitude aussi! Comment? C'est qu'on l'appelle Dieu du ciel et de la terre, comme on le nomme le Dieu des nations, parce qu'il est de toutes choses l'auteur et le créateur; mais ce nom est appliqué aux saints patriarches dans un autre sens : « Leur » Dieu, il l'est comme on dirait « leur » meilleur ami. Je veux vous rendre cette vérité évidente par un exemple. Voyez ce qui se passe dans les grandes et riches maisons. Leur personnel est souvent commandé par quelques serviteurs choisis parmi les autres, qui sont en grande estime, administrent tout à leur gré, jouissent de la pleine confiance de leur maître, et celui-ci emprunte leur nom. Vous en trouverez plusieurs qui acceptent cette dénomination; que dis-je d'ailleurs? Comme on pouvait désigner le Seigneur non-seulement sous le nom de Dieu des nations, mais de Dieu de toute la terre, en ce sens aussi on pouvait l'appeler le Dieu d'Abraham. Mais vous ne savez pas quelle dignité cache un tel nom, parce que, hélas! nous ne savons pas acquérir un semblable honneur. De même, en effet, qu'aujourd'hui le Seigneur est appelé le Dieu de tous les chrétiens, et que ce nom, malgré sa généralité, est bien trop honorable encore pour notre indignité, pensez au moins quelle est la grandeur d'un personnage, quand le Seigneur est appelé son Dieu, le Dieu de lui seul! Or, le Dieu du monde entier ne rougit pas de s'appeler le Dieu de ces trois patriarches, parce qu'en effet ces trois saints avaient à eux seuls autant de valeur, je ne dis pas que ce monde terrestre seulement, mais qu'une infinité de mondes comme le nôtre! « Car », dit le Sage, « un seul homme « qui fait la volonté de Dieu est meilleur que dix « mille impies ». (Ecclés. XVI, 3.)

Maintenant, qu'ils s'appelassent des passants dans le sens relevé que j'ai dit, la chose est évidente. Au reste, accordons un instant qu'ils se donnaient ce titre simplement parce qu'ils habitaient un pays étranger. Mais alors répondez à David. N'était-il pas, celui-ci, roi et Prophète? ne vivait-il pas dans sa patrie? Pourquoi donc dit-il : « Je ne suis qu'un hôte et un étranger? » Comment expliquer ces noms? Et il ajoute : « Comme tous « mes pères ». Ceux-ci, vous le voyez donc, étaient des étrangers aussi. C'est comme s'il affirmait : Nous avons une patrie, mais ce n'est pas la patrie véritable. — Où donc êtes-vous un passant? — Sur la terre; lui comme eux, eux comme lui.

3. Soyons donc, nous aussi, comme des passagers en ce monde d'un jour, afin que Dieu ne rougisse pas de s'appeler notre Dieu. Car il a honte d'être appelé le Dieu des méchants; autant il est peiné d'être leur Dieu, autant il se glorifie d'être celui d'enfants honnêtes, bons, vertueux. Ne refusons-nous pas de nous laisser appeler les maîtres de serviteurs méchants? Oui, nous les désavouons, et si l'on vient nous dire : Tel individu a commis d'innombrables méfaits, ne serait-il pas votre domestique? — Un « non » énergique est notre réponse; nous repoussons ce titre comme un outrage, parce qu'entre serviteur et maître, les rapports trop intimes et trop fréquents, font rejaillir sur l'un le déshonneur de l'autre : combien plus notre Dieu devra suivre cette même conduite! Les saints patriarches avaient une si noble conduite, étaient si confiants en Dieu et si sincères, que le Seigneur, loin de rougir d'emprunter leurs noms, disait pour se désigner lui-même : « Je suis le Dieu « d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». (Exod. III, 6.) Ah! soyons, nous aussi, mes frères, de ces étrangers dans le monde, de peur que Dieu ne rougisse de nous, oui, qu'il n'en rougisse, hélas! jusqu'à nous livrer aux flammes de l'enfer.

Ainsi furent indignes de lui ceux qui disaient : « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre « nom? n'avons-nous pas fait en votre nom « maints prodiges? » (Matth. VII, 22.) Or, écoutez la réponse de Jésus : « Je ne vous connais pas! » C'est, au reste, la réponse que feraient aussi les maîtres ordinaires qui verraient s'approcher d'eux tels ou tels serviteurs méchants; ils les repousseraient comme le déshonneur même. — Je ne vous connais pas, dira le Seigneur. — Mais comment punissez-vous ceux que vous ne connaissez pas, ô mon Dieu? — Je ne vous connais plus, ai-je dit; en d'autres termes, je vous renie, je vous renvoie!

A Dieu ne plaise que nous entendions jamais cet anathème terrible et mortel! Si des hommes qui chassaient les démons et avaient le don de prophétie, se virent reniés pour n'avoir pas mis leur conduite en harmonie avec leurs paroles, combien plus Jésus-Christ nous reniera-t-il, nous qui n'avons rien de ces grâces extraordinaires? — Mais, direz-vous, comment est-il possible d'être ainsi renié après avoir prophétisé, fait des miracles, chassé des démons? — C'est que vraisemblablement plus tard ils s'étaient pervertis et dépravés, de sorte que leurs vertus précédentes leur devinrent inutiles. Car il nous faut avoir non-seu-

lement des commencements irréprochables, mais une fin plus sainte et plus belle encore. L'orateur, dites-moi, n'a-t-il pas soin de réserver pour la fin de son discours les traits les plus brillants, afin de se retirer couvert des applaudissements de l'auditoire ? Le gouverneur d'une ville ne veut-il pas aussi terminer son administration par des faits glorieux ? Ne faut-il pas que l'athlète se montre de plus en plus grand dans la lutte, et qu'il triomphe jusqu'à la fin, puisque, si, après avoir vaincu tous ses autres adversaires, il l'est enfin lui-même par le dernier, toutes ses victoires deviennent inutiles ? Et quand un pilote a traversé la vaste mer, s'il vient échouer au port, ne perd-il pas tout le fruit de ses peines antérieures ? Un médecin n'a-t-il pas tout perdu si, après avoir sauvé son malade, en lui administrant le dernier médicament, il lui apporte la mort ? Ainsi dans la carrière de la vertu, il faut mettre la fin d'accord avec le commencement, le début avec le terme, ou bien périr absolument et perdre le prix comme ces écuyers qui, entrés en lice avec gloire, avec élan, avec orgueil, perdent courage en approchant du but. Voilà comme on se prive de la palme, et comme à la fin le roi ne vous connaît pas.

Ecoutons ceci, nous tous qui aimons l'argent, puisque c'est la passion la plus désordonnée, « puisque l'amour des richesses est la source de « tous les maux ». (I Tim. VI, 10.) Ecoutons donc, nous qui voulons toujours accroître, élargir nos propriétés ; entendons ces avis, et brisons avec le désir d'amasser toujours ; sous peine d'entendre, comme ces malheureux damnés, l'anathème du désaveu de Dieu. Prenons garde, ouvrons aujourd'hui nos oreilles pour ne pas les ouvrir trop tard alors. Ecoutons avec crainte aujourd'hui, pour ne pas écouter avec le châtiment alors, ce redoutable arrêt : « Retirez-vous de moi, je ne vous « ai jamais connu » (Matth. VII, 23), lors même que vous faisiez des prophéties et que vous chassiez les démons.

L'Ecriture, au reste, nous fait entendre aussi très-probablement que certains prédicateurs comme ceux-là menaient dès le début une vie criminelle ; dans les commencements du christianisme, la grâce opérait même par d'indignes ministres. Si elle a opéré en effet par Balaam, combien plutôt, dans l'intérêt de ceux qu'ils devaient gagner, Dieu daigna employer d'indignes instruments. Toutefois, ni les miracles, ni les prodiges ne purent leur éviter le supplice. Et c'est pourquoi, en vain un mortel aurait été revêtu de la dignité sacerdotale, en vain serait-il parvenu aux plus hauts sommets de la hiérarchie, en vain la divine grâce l'aurait consacré par l'imposition des mains pour répartir toutes les faveurs de Dieu sur ceux qui ont besoin de la défense et de la protection céleste ; lui aussi devrait entendre un jour : Je ne t'ai jamais connu, pas même au jour où ma grâce opérait par toi ! Ciel ! quelle redoutable enquête sur la pureté de conduite doit se faire dans l'autre vie ! Comme, à elle seule, cette pureté suffirait pour nous ouvrir le royaume des cieux ! comme, au contraire, lorsqu'elle manque, c'est assez pour que nous soyons livrés au supplice, quand bien même nous pourrions montrer par milliers les prodiges et les miracles. Il n'est rien, pour combler de joie le cœur de Dieu, comme une conduite de vie irréprochable. Il ne dit pas : « Si vous m'aimez », faites des prodiges ; mais quoi ! que dit-il ? « Observez mes comman« dements ». (Jean, XIV, 15.) Et ailleurs : « Je vous « appelle mes amis », non pas quand vous chassez les démons, « mais si vous gardez mes paroles ». (Jean, XV, 10.) Les miracles sont un pur don de Dieu ; les vertus sont à la fois dons de Dieu et œuvre de notre bon vouloir et de notre application.

Empressons-nous de gagner l'amitié de Dieu, et ne persévérons pas dans son inimitié. Voilà ce que nous ne cessons de vous dire ; voilà un avis que nous nous adressons toujours à nous comme à vous-mêmes ; mais tous nos efforts sont stériles. Et c'est pourquoi je crains. Volontiers j'aurais gardé le silence, pour ne pas augmenter encore vos dangers. Car, toujours entendre et ne jamais pratiquer, c'est irriter Dieu. Mais, si je me tais, je dois redouter un autre danger de mon silence, puisque le ministère de la parole m'a été confié. Que ferons-nous donc pour être sauvés ? Commençons le travail de la vertu, pendant que nous avons le temps. Divisons ce saint travail des vertus à acquérir, comme le laboureur fait pour les travaux des champs. Attaquons, durant ce mois, l'esprit de médisance et d'outrage ainsi que l'injuste colère ; imposons-nous une loi, disons : Aujourd'hui nous ferons chrétiennement telle œuvre. Dans un autre mois, formons-nous à la patience ; dans un troisième, pratiquons telle autre vertu, et quand nous l'aurons conquise jusqu'à en posséder l'habitude, abordons une vertu nouvelle ; toujours, comme à l'école, conservant l'acquis et gagnant tous les jours. Après cette conquête, abordons celle du mépris de l'argent. Il faudra commencer par désaccoutumer nos mains de l'avarice et de la cupidité, pour les dresser ensuite à faire l'aumône. N'allons pas, en effet, confondre au hasard le vice et la vertu, jusqu'à faire servir les mêmes mains au vol et à la charité. Cette vertu étant gagnée, allons à une autre, et toujours ainsi que l'une nous mène à l'autre. « Que les choses « honteuses, les discours ineptes ou bouffons ne « soient pas même nommés parmi vous ». (Ephés. V, 4.) Ne cessons pas de progresser dans le bien. Il ne faut, pour cela, ni dépense, ni fatigue, ni sueur : il suffit de vouloir, et tout est fait. Il n'est point nécessaire d'entreprendre un long voyage, ni de traverser une mer immense ; il n'est besoin que d'un peu d'application, d'un peu de ferveur. Ainsi l'on impose un frein à sa langue et l'on prévient des paroles maladroites et méchantes ; ainsi l'on déracine de son âme la colère, l'impureté, la prodigalité, la cupidité, les parjures, les serments inutiles et continuels. Si nous cultivons ainsi le champ de notre cœur, arrachant d'abord les épines, et jetant ensuite la semence céleste, nous pourrons conquérir les biens promis. Puissions-nous les gagner tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

HOMÉLIE XXV.

C'EST PAR LA FOI QU'ABRAHAM OFFRIT SON FILS ISAAC, LORSQUE DIEU LE VOULUT TENTER, ET QU'IL LUI OFFRIT SON FILS UNIQUE, LUI QUI AVAIT REÇU LES PROMESSES DE DIEU. (CHAP. XI, 17-19.)

—

Analyse.

1. L'orateur, suivant à la lettre trois phrases de saint Paul, fait ressortir avec éclat la foi d'Abraham, foi dans sa vocation, foi dans le sacrifice d'Isaac.
2. Source de tous les biens, la vertu nous met au-dessus de tous les maux : chrétiennement parlant surtout, il vaut mieux souffrir une injustice que de la commettre.
3. La vérité nous enseigne le respect de notre dignité. — C'est s'abaisser que de répondre à une injure.
4. Le respect de notre dignité nous défend de pactiser avec un chrétien criminel ; nous ne devons pas même accepter sa table ; elle est souillée. — Idées neuves et hardies.

1. Elle est grande, en effet, la foi d'Abraham. Jusqu'ici Abel, Enoch, Noé, n'ont eu qu'à combattre leur raison, n'ont dû abaisser et vaincre que le raisonnement humain. Abraham, au contraire, doit non-seulement triompher de toutes les raisons que suggère à l'homme son intelligence, mais montrer une foi plus étonnante encore. Pour lui, les promesses de Dieu semblent combattre les ordres de Dieu, la foi est aux prises avec la foi, Dieu avec Dieu. Rappelons-nous un premier exemple. Le Seigneur lui a dit : « Sors de ta patrie et de ta « famille, et je te donnerai cette terre » (Gen. XII, 1); et loin de lui accorder un héritage en ce pays, il ne lui en donna pas même l'espace que mesure le pas d'un homme. Voyez-vous comme l'événement contredit la promesse ? — Une seconde fois Dieu lui dit : « C'est en Isaac que votre postérité « vivra ». (Genès. XXI, 12.) Abraham le croit, quand tout à coup Dieu donne cet ordre : Sacrifie-moi ce fils, dont la postérité devait remplir le monde entier. Voyez-vous cette contradiction entre l'ordre donné et les promesses? Oui, Dieu commande tout le contraire de ce qu'il a promis, et cependant ce juste ne sourcille pas, et ne répond pas qu'on l'a donc trompé!

Vous autres chrétiens, vous ne pouvez pas prétendre que Dieu vous ait promis la tranquillité et qu'il vous ait donné l'affliction ; Dieu, pour vous, accomplit ce qu'il vous a prédit; et comment? écoutez-le : « Vous aurez l'affliction dans ce monde. Celui « qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, « n'est point digne de moi. Celui qui ne hait pas « sa vie, ne la trouvera point; celui qui ne renonce « pas à tous ses biens pour me suivre, n'est pas « digne de moi. Vous serez conduits à cause de « moi devant les rois et les préfets. Les ennemis « de l'homme se trouveront surtout dans sa fa- « mille». (Jean, XVI, 33; Matth. X, 38, 18, 36; Luc, XIV, 26, 33.) Et de fait, ici-bas, tout est affliction; ailleurs, c'est-à-dire dans la vie future, sera la paix et le repos. Abraham, au contraire, reçut l'ordre de faire lui-même tout l'opposé des divines promesses; et dans cette position si étrange, il n'éprouve ni trouble, ni hésitation, ni même la tentation de se croire trompé. En revanche, vous êtes bouleversés, alors que vos épreuves n'ont rien de contraire aux promesses de Dieu. Le patriarche entend un langage qui dément une prophétie heureuse; et il entend se contredire l'auteur même de la promesse; il ne se trouble pas, il va obéir, comme si tout s'accordait. C'est qu'en effet l'accord existait : les deux paroles divines se combattaient selon l'humaine raison; mais la foi les mettait d'accord. Et comment? L'apôtre lui-même nous l'a enseigné, en disant : « Abraham était per- « suadé que Dieu pouvait le ressusciter d'entre les « morts», comme s'il disait : La même foi qui lui fit croire que Dieu lui donnerait son enfant encore dans le néant, lui persuadait que Dieu le ressusciterait d'entre les morts; il était certain que son fils même immolé revivrait. A n'écouter que la raison humaine, les deux faits étaient, tout simplement, également incroyables : l'un qui lui annonçait qu'un fils naîtrait d'un sein épuisé par la vieillesse, déjà mort, et tout à fait infécond; l'autre qui lui montrait la résurrection possible de son fils immolé. Or, il crut les deux choses avec une égale fermeté, parce que la foi au premier événement préparait à la croyance au second miracle.

Toutefois, remarquez une circonstance : Abraham vit d'abord le fait heureux de cette naissance bénie; l'épreuve et le malheur suivirent et éprouvèrent sa vieillesse. C'est là ce qu'il faut faire observer à ceux qui osent dire : Dieu ne nous a promis le bien qu'après notre mort seulement; peut-être nous a-t-il trompés! On nous révèle ici que Dieu peut ressusciter même d'entre les morts. Que s'il a cette puissance de rappeler de la mort même, il peut aussi remplir tous ses engagements. Et si Abraham, il y a tant de siècles, a cru que Dieu possède ce pouvoir de ressusciter d'entre les morts, combien plus devons-nous en être assurés! Voyez-vous ici la preuve de ce que j'ai avancé déjà, c'est-à-dire, qu'à peine la mort était-elle entrée dans le monde, aussitôt Dieu jeta dans le cœur de l'homme l'espérance de la résurrection, et qu'il lui en donna la persuasion certaine, à ce point que recevant l'ordre d'immoler un enfant, dont il croyait que la postérité remplirait le monde, Abraham était prêt à accomplir ce sacrifice?

Une autre leçon nous est donnée par ce texte que rappelle saint Paul : « Dieu tenta la foi d'A-

« braham ». Quoi donc? Dieu ignorait-il le courage et la droiture de ce grand homme? Il les connaissait assurément. Dès lors, pourquoi les mettre à l'épreuve? Ce n'était pas pour apprendre lui-même la vertu du patriarche, mais pour en révéler au monde l'étonnante grandeur. L'apôtre montre encore aux Hébreux une des causes de nos épreuves, afin qu'ils n'aillent pas regarder la tentation comme une marque d'abandon de Dieu. De nos jours, la tentation ne peut manquer à personne. Un nombre infini de persécuteurs nous tendent des piéges de toutes parts; mais alors ces persécutions n'existaient pas : si donc l'épreuve n'était utile, pourquoi en imaginer une pour ce patriarche? Car cette tentation d'Abraham lui vint directement par ordre de Dieu. Jusque-là sa Providence se contentait de les permettre; à cette heure, elle les commandait elle-même. Si donc la tentation est tellement l'école des parfaits, que Dieu, sans autre motif, veut ainsi exercer ses champions favoris, à bien plus forte raison devons-nous maintenant supporter tout avec courage. Saint Paul s'exprime ici avec quelque emphase, lorsqu'il dit que ce fut « par la foi qu'il offrit Isaac, lorsque « Dieu voulut le tenter » ; il n'avait pas d'autre cause pour se déterminer à un pareil sacrifice.

Et poursuivant son idée : on ne pouvait prétendre, dit-il, que ce patriarche eût un autre fils, dans lequel il attendît l'accomplissement des promesses, et que cette pensée lui donnât plus de confiance à offrir Isaac; « car c'était son fils unique qu'il sa« crifiait, c'était celui qui avait obtenu les pro« messes de Dieu ». Comment, son fils unique? Et Ismaël, de qui donc était-il fils? — C'était, vous dis-je, son fils unique pour ce qui regardait les promesses. Aussi après avoir rappelé son nom d'Isaac, l'Ecriture ajoute « son unique enfant », montrant que c'était de lui qu'il avait été dit : « La race qui portera votre nom, sera celle qui « naîtra d'Isaac ».

Voyez-vous combien saint Paul admire la foi du saint patriarche? Dieu lui a dit, remarque-t-il, qu'Isaac seul continuera sa race; et ce fils, il l'offre en sacrifice. Mais peut-être va-t-on s'écrier qu'il fait là un acte de désespoir, et qu'en exécutant cet ordre, il abjure sa foi? Non, car l'apôtre nous enseigne que la foi lui inspire ce courage; il nous répète qu'il ne cesse d'avoir foi à cette seconde prophétie de Dieu, bien qu'elle parût contredire une prophétie précédente. Cette contradiction, en effet, n'existait pas. Abraham qui ne mesurait pas la puissance de Dieu sur les raisonnements humains, s'en rapportait en tout à la foi seule. Aussi saint Paul n'a pas craint de dire que le patriarche supposait à Dieu assez de puissance pour ressusciter un mort.

« Et ainsi », conclut-il, « Isaac lui fut rendu comme « en figure ». Et comment? c'est qu'un bélier fut immolé, et Isaac sauvé. Il le retrouva donc, grâce à ce bélier qu'il sacrifia en sa place. Tout cela était une figure prophétique du Fils de Dieu qui a été immolé pour nous.

Or, considérez avec moi la bonté infinie de Dieu. Il s'agissait de donner aux hommes une grâce admirable; Dieu n'en veut pas faire le don à titre gratuit, il préfère paraître acquitter une dette. Il détermine donc l'homme à sacrifier son fils, pour le bon plaisir de Dieu, afin de n'avoir pas l'air, ce grand Dieu, de faire beaucoup, lorsqu'il livrera, lui aussi, son Fils adorable; de sorte que l'homme lui ayant donné l'exemple le premier, Dieu ne semble plus faire une grâce, mais payer une dette. Ainsi agissons-nous, nous aussi, à l'égard de nos amis : nous voulons recevoir d'eux n'importe quel présent, pour avoir le droit de leur tout donner; afin d'être ainsi plus fiers d'avoir été obligés, que d'avoir été nous-mêmes généreux; aussi ne disons-nous pas alors : Je lui ai donné ceci; mais : J'ai reçu de lui tel présent.

Le patriarche, dit l'apôtre, le reçut donc en figure, le retrouva grâce à une victime représentative, par ce bélier qui était comme la figure d'Isaac; ou bien encore, il le retrouva après une mort figurée et représentée en son fils bien-aimé; car ce père étonnant avait consommé son sacrifice dans sa volonté, et, dans son cœur, avait immolé Isaac, qui lui fut rendu en récompense de ce courage.

2. Voyez-vous démontrée ici la vérité que j'aime à redire toujours? Oui, quand nous avons fait preuve d'une bonne volonté parfaite, quand nous avons montré le mépris des choses terrestres, alors, et pas auparavant, Dieu nous donne les biens de la terre; il ne veut pas que déjà trop liés à ce bas monde, nous y soyons plus attachés encore en recevant trop vite un tel présent. Brisez vos fers avant tout, semble-t-il dire, et puis vous recevrez, et mon présent ne vous sera pas fait comme à un esclave, mais comme à un homme maître de soi. Méprisez les richesses, et vous serez riche. Méprisez la gloire, et vous serez glorieux. Méprisez le repos et la tranquillité, et l'un et l'autre vous seront donnés; et en les recevant, vous ne les accepterez pas par grâce comme un captif, ou comme un esclave, mais comme un homme libre.

Quand un petit enfant désire quelques jouets de son âge, comme une balle, ou toute autre bagatelle, nous les lui cachons, parce que ces objets pourraient lui faire oublier des devoirs nécessaires. Mais ne désire-t-il plus, méprise-t-il ces jouets, nous les lui donnons avec assurance, sachant qu'ils ne peuvent plus lui faire tort, puisqu'il n'en a plus ce désir qui l'aurait détourné de ses devoirs. Ainsi lorsque Dieu voit que nous ne convoitons plus les biens d'ici-bas, il nous en accorde la jouissance; car, dès lors, nous les possédons comme des hommes faits, des hommes libres, et non plus comme des enfants.

Dédaignez-vous, par exemple, de tirer vengeance de vos ennemis? vous l'obtenez. Ecoutez plutôt la divine parole : « Si votre ennemi a faim, donnez« lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire ». Et en retour : « Si vous faites ainsi, vous amas« serez sur sa tête des charbons de feu ». (Rom. XII, 20.) Méprisez-vous les richesses? Vous y parviendrez, au témoignage même de Jésus-Christ : « Tout homme qui abandonnera père, mère, mai« son, frère, recevra le centuple, et possédera la « vie éternelle ». (Matth. XIX, 29.) Méprisez-vous la gloire, vous l'obtiendrez : Ecoutez encore Jésus-

Christ : « Que celui qui veut être le premier parmi « vous, soit le dernier »; et encore : « Qui s'abaisse, « sera élevé ». (Matth. XX, 26; XXIII, 12.) Que dites-vous, ô mon Dieu ? Si je donne à boire à mon ennemi, je le punis alors ? Si j'abandonne toute propriété humaine, je deviendrai grand ? si je m'humilie, je serai élevé ? — Certainement, répond le Seigneur. Ma puissance est telle que j'arrive au but par les contraires. Je suis riche, et capable de diriger les événements. Ne craignez pas. Ma volonté, loin de se mettre à la remorque des lois de la nature, les mène à son gré. Je suis le moteur souverain de toutes choses, et aucune n'agit sur moi; aussi puis-je les changer et les transformer. Et pourquoi vous étonner de ma puissance dans le monde matériel ? En tout et toujours vous la trouverez semblable. Faites tort, le tort retombera sur vous; subissez l'injustice, l'injustice ne vous a pas atteint. La vengeance que vous vous permettez, vous croyez l'avoir tirée d'un autre, et c'est vous-même que vous frappez ! « Car « celui qui aime l'iniquité », dit le Seigneur, « hait « son âme » : (Ps. XXIX, 24.) Voyez-vous comme le mal ne tombe pas ailleurs que sur vous seul ? C'est pourquoi saint Paul dit : « Pourquoi ne souf- « frez-vous pas plutôt l'injustice ? » (I Cor. VI, 7.) Donc souffrir une injustice, ce n'est pas essuyer un dommage. Vous lancez l'outrage au prochain, et c'est sur vous qu'il retombe.

Bien des gens, au reste, le savent; on les entend se dire dans une dispute : « Il est temps de nous « retirer, vous vous déshonorez ! » Pourquoi? C'est qu'entre vous et l'homme outragé par vous, la différence est grande. Plus vous l'accablez d'insultes, plus il en tire gloire. Que telle soit notre conviction en toutes choses, et nous deviendrons supérieurs aux outrages. Comment? Vous allez le comprendre. Supposé que nous soyons en lutte contre celui qui porte la pourpre, et que nous lui lancions l'outrage : nous penserons à bon droit nous déshonorer ! En effet, nous méritons immédiatement le mépris public : vous l'avouez, n'est-ce pas? Comment donc, vous citoyen du ciel, possédant cette sagesse qui surpasse tout, comment allez-vous compromettre votre honneur en disputant avec un homme dont toutes les idées sont charnelles et terrestres ? Car possédât-il d'incalculables richesses, fût-il investi de la puissance, il ne connaît pas, lui, votre inestimable trésor. Gardez donc de vous couvrir de déshonneur en prétendant le déshonorer. Epargnez non pas cet homme, mais vous-même. Honorez-vous vous-même, et non pas lui. N'est-ce pas un proverbe, que l'on s'honore en honorant les autres ? Et c'est vrai; l'honneur rendu va moins au prochain qu'à vous. Ecoutez une parole du Sage : « Faites honneur à votre âme autant qu'elle « le mérite ». (Ecclés. X, 31.) Qu'est-ce à dire, autant qu'elle-même le mérite? Que si l'on vous vole, vous ne voliez pas; si l'on vous outrage, vous n'outragiez pas ! Dites-moi plutôt : si un pauvre ramassait un peu de boue jetée hors de votre maison, lui feriez-vous un procès en restitution ? Non, certes. Et pourquoi ? de peur de vous déshonorer et de vous voir condamner par tout le monde. C'est ce qui arrive au cas présent. Il est bien pauvre, l'homme riche ; il est d'autant plus véritablement pauvre, que ses richesses sont plus grandes. L'or qu'il vous ravit n'est qu'un peu de boue jetée dans votre cour, et non vraiment placée dans votre maison ; car votre maison, c'est le ciel. Si donc pour si peu de chose vous disputez, vous plaidez, les citoyens des cieux ne devront-ils pas vous condamner et vous bannir de leur patrie, vous si bas, si vil, si abject, que pour un peu de boue vous alliez combattre ? Eh ! le monde entier fût-il à vous, si quelqu'un vous le volait, vous n'auriez qu'à lui tourner le dos !

3. Ignorez-vous qu'en mettant en balance dix mondes comme celui-ci, ou même cent, dix mille, vingt mille univers, ils ne pèseraient pas autant que la moindre partie des biens que le ciel nous garde ? Admirer la terre et ses richesses, c'est déshonorer les célestes trésors; puisque c'est estimer les unes dignes d'être comparées aux autres qui les surpassent infiniment. Il y a plus, c'est se refuser à admirer ceux-ci; comment, en effet, leur réserver quelque part de votre admiration, lorsque ceux-là l'ont ravie jusqu'à vous mettre hors de vous-même. Ah ! tranchons, trop tard sans doute, mais tranchons enfin ces cordes et ces lacs indignes qui ne sont après tout, que des choses terrestres. Combien de temps encore serons-nous courbés, sans regarder au-dessus de nos têtes ? Combien de temps nous ferons-nous une guerre de surprises, comme les bêtes fauves, comme les poissons ? Que dis-je ? les bêtes fauves ne font pas la guerre à ceux de leur espèce, mais aux espèces étrangères. L'ours ne tue pas l'ours ; le serpent ne détruit pas le serpent; chacun d'eux respecte dans les autres sa famille. Et voici une créature de même espèce que vous, partageant tous vos droits, ayant avec vous même sang, même intelligence, même connaissance de Dieu, communauté complète de nature enfin : et c'est vous qui la tuez et la précipitez dans des maux innombrables ! Je le veux ; vous ne la percez pas avec un glaive, vos mains ne se plongent pas dans sa poitrine ouverte ; mais vous faites pire que cela en lui créant de mortels et perpétuels ennuis : en la tuant, vous l'auriez délivrée de soucis. Mais aujourd'hui vous la jetez comme une proie à la faim, à la servitude, aux amertumes de tout genre, à tous les péchés.

Je le dis et ne cesserai de le dire, non certes pour vous déterminer à l'assassinat, ni pour engager à des crimes moindres que le meurtre, mais pour vous ôter la confiance où vous êtes que Dieu n'aura pas à vous punir. « Celui », dit le Sage, « qui enlève au prochain le pain et la nourriture, « devient son meurtrier ». (Ecclés. XXXIV, 24.) Donc arrêtons nos mains, je vous en conjure, ou plutôt étendons-les pour la justice, non par conséquent pour amasser encore par avarice, mais pour verser l'aumône. N'ayons pas une main stérile ni desséchée. Elle est desséchée, la main qui ne fait point l'aumône ; elle est exécrable et impure, celle qui amasse par avarice. Ne mangez pas avec ces mains souillées, vous feriez honte aux convives.

Dites-moi plutôt, je vous prie. Une personne

nous a fait asseoir à sa table au milieu de tapis et de riches couvertures, de tissus de fin lin brodés d'or, dans un splendide appartement; il déploie le luxe d'un personnel nombreux de domestiques empressés; le couvert est en or et en argent; les mets de tout genre et très-rares chargent la table; il nous invite à manger, et voilà que nous le voyons apporter des mains souillées de boue et d'ordure, et s'asseoir auprès de nous : je vous le demande, qui donc supporterait le supplice d'un tel voisinage ? Qui ne se croirait déshonoré ? Tout le monde, j'imagine, éprouverait ce sentiment, et reculerait d'horreur. Et maintenant vous voyez des mains pleines de boue et qui, par là même, souillent les aliments qu'elles touchent, et vous ne fuyez pas ? Et vous ne blâmez même pas ? Et si vous rencontrez cette impudence dans un homme constitué en dignité, vous tenez sa présence à honneur, et vous perdez votre âme en goûtant ces mets abominables ! Car l'avarice est pire que la boue la plus infecte; elle salit corps et âme, elle rend l'un et l'autre bien difficiles à purifier. Et vous qui voyez votre hôte couvert de cette fange, qui souille et remplit ses yeux, ses mains, sa maison, sa table; car les aliments qu'il offre sont plus hideux et plus dégoûtants que l'ordure et que tout ce qu'il y a de plus immonde; et vous vous trouvez simplement très-honoré, et vous vous promettez bien des délices; et vous ne respectez pas même la défense de saint Paul, qui nous permet facilement de nous asseoir, si nous voulons, à la table des païens, tandis qu'il ne nous permet pas même le désir de goûter à celle des avares et de ceux qui s'enrichissent aux dépens du prochain. Il dit, en effet : « Fuyez celui qui s'appelle frère entre vous, si « c'est un fornicateur », désignant ici simplement par frère, tout fidèle, et non pas un moine. Car qu'est-ce qui fait la fraternité ? C'est le bain de la régénération, en vous donnant droit de donner à Dieu le nom de Père. Pour cette raison, un catéchumène, fût-il moine, n'est pas un frère; tandis qu'un fidèle, fût-il mondain et séculier, est frère. « Si donc », dit saint Paul, « celui qu'on nomme « frère » : or, vous savez qu'à l'époque de l'apôtre, il n'y avait pas même vestige de moine; c'est donc aux gens du monde et du siècle que s'adressaient toutes les paroles du saint : « Si celui « qu'on nomme votre frère, est fornicateur, ou « avare, ou ivrogne, vous ne prendrez pas même « votre nourriture avec un homme de cette es- « pèce ». Il n'est pas aussi sévère avec les grecs ou gentils : « Si un infidèle vous invite et qu'il vous « plaise d'y aller, mangez tout ce qu'on vous « donnera » (I. Cor. V, 11; X, 27); tandis qu'il nous exclut de chez un frère dès qu'il est ivrogne.

4. Admirez l'exactitude et la précision de son langage ! Mais nous, non contents de ne pas fuir les ivrognes, nous allons les trouver, heureux de partager ce qu'ils voudront bien nous offrir. Aussi, tout va à la dérive, tout est bouleversé, confondu, perdu ! Car enfin, répondez-moi. Qu'un chrétien de cette espèce vous invite à un repas, vous qu'on regarde comme pauvre, vil et abject; si vous avez le courage de lui dire : Comme ce que vous m'offrez n'est que le fruit de votre avarice, je ne m'abaisserai pas à souiller mon âme ! A ce langage, ne va-t-il pas rougir de honte ? Cela suffirait pour le corriger et lui donner l'idée qu'il est malheureux à cause de ses richesses mêmes; votre pauvreté ferait son admiration, s'il se voyait méprisé par vous de si grand cœur. Au contraire, hélas ! nous sommes devenus les esclaves des hommes, bien que Paul ne cesse de nous crier par tout moyen : « Ne devenez « pas les esclaves des hommes ! » (I. Cor. VII, 23.) Et pourquoi sommes-nous dans cette honteuse servitude à leur égard ? C'est que nous sommes les esclaves de notre ventre, de l'argent, de la gloire, de tous les faux biens, et que pour eux nous livrons la sainte liberté que nous tenons de Jésus-Christ. Or, quel sort enfin doit attendre l'esclave, dites-moi ? Jésus-Christ vous l'apprend : « L'es- « clave ne demeure pas éternellement dans la « maison ». (Jean, VIII, 35.) Voilà un arrêt clair et absolu qui l'exclut du royaume des cieux; car c'est là la maison de Dieu, d'après lui-même : « Il « y a », dit-il, « plusieurs demeures dans la mai- « son de mon Père ». (Jean, XIV, 2.) L'esclave ne demeurera donc point éternellement dans sa maison; et l'esclave, d'après Jésus-Christ, c'est l'esclave du péché; et celui qui ne demeure pas éternellement dans sa maison, éternellement demeure en enfer, sans plus garder aucune consolation.

Hélas ! les choses en sont venues à un tel degré d'improbité et de vice, que des richesses criminelles mêmes se donnent en aumônes, et qu'on les reçoit à ce titre. Aussi la liberté du reproche est morte, nous n'avons plus le droit de blâmer qui que ce soit. Ah ! désormais, nous du moins, sachons, par notre libre parler, éviter la tache qui en résulte pour notre ministère; et vous qui pétrissez cette fange, cessez un métier ruineux, maîtrisez votre appétit en l'éloignant de pareils banquets, et peut-être aurons-nous quelque moyen d'apaiser la colère de Dieu, et de gagner les biens promis. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et le Fils, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

C'EST PAR LA FOI QU'ISAAC DONNA A JACOB ET A ÉSAÜ UNE BÉNÉDICTION QUI REGARDAIT L'AVENIR. C'EST PAR LA FOI QUE JACOB BÉNIT LES ENFANTS DE JOSEPH, ETC. (CHAP. XI, 20-28.)

—

Analyse.

1. Exemple de Jacob, qui, comme juste, a connu l'avenir chrétien, ou du moins la future histoire de ses arrière-neveux. — La tristesse fut le lot de Jacob ; la mélancolie fait le fond du chrétien.
2. La foi de Joseph, entre autres choses, lui inspire de recommander qu'on emporte ses os dans la terre promise. — Faut-il s'occuper d'avance de sa sépulture ? Réponse sublime à cette question.
3. La foi des parents de Moïse brave les édits d'un roi cruel. — Exemples plus communs qui mettent la vertu à notre portée. — Exemple de Moïse affrontant spontanément le mépris pour le salut de ses frères ; idée sublime réalisée par Jésus-Christ.
4 et 5. L'humilité élève au-dessus d'un roi vainqueur les captifs de Babylone. — L'humilité élève jusqu'au rang divin le prophète Daniel. — Digression bizarre. — L'orateur se pose une question et dit qu'il ne la résoudra pas. — Puis il en donne une solution. — Nous croyons que les sténographes auxquels nous devons ces homélies ont été peu fidèles quelquefois, surtout ici.

1. « Bien des justes et des prophètes », disait Notre-Seigneur, « ont désiré voir ce que vous « voyez, et ne l'ont pas vu ; entendre ce que vous « entendez et ne l'ont point entendu ». (Matth. XIII, 17.) Les justes ont-ils donc connu toutes les choses à venir ? Certainement. Car si le Fils de Dieu ne se révélait pas encore à cause de la faiblesse des hommes qui ne pouvaient le recevoir encore, il devait se révéler du moins à ceux qui le méritaient par leur vertu. Saint Paul nous affirme lui-même en ce passage que ces justes savaient l'avenir, c'est-à-dire la résurrection de Jésus-Christ. C'est le sens de sa parole ici : en effet, si ce n'est pas ainsi que l'on veut entendre l'avenir dont il est ici question, il faut alors l'interpréter dans le sens d'un avenir terrestre. Mais alors comment un exilé pouvait-il s'arrêter à des bénédictions purement temporelles ? Autre objection : Si c'est une bénédiction temporelle que Jacob a reçue, pourquoi n'en a-t-il pas obtenu l'effet ? Vous savez en effet que l'on peut dire au sujet de Jacob, ce que j'ai dit d'Abraham : à savoir qu'il ne recueillit point les fruits de la bénédiction, mais qu'ils passèrent à sa postérité. Pour lui-même, il ne jouit de l'avenir que par la foi et qu'en espérance. Son frère Esaü posséda bien plus que lui les fruits temporels de la bénédiction de son père. Car Jacob, lui, passa tour à tour à travers toutes les épreuves : servitude et vie mercenaire, périls et embûches, déceptions et terreurs, c'est l'histoire de toute sa vie, qui lui permit de dire en répondant aux questions de Pharaon : « Mes jours ont été courts et mauvais ». (Gen. XLVII, 9.) Et cependant Esaü vivait en pleine sécurité, il possédait une grande puissance, jusqu'à faire trembler Jacob. Où donc celui-ci moissonna-t-il enfin les bénédictions, sinon dans l'avenir véritable et céleste ?

Vous voyez que de tout temps les méchants ont été en possession des biens présents, et que les justes ont eu un sort tout contraire. Les heureux, parmi ceux-ci, ne sont que de rares exceptions. Ainsi Abraham était juste, et il fut cependant largement partagé du côté des biens terrestres, mais non sans un mélange d'afflictions et d'épreuves. Il avait des richesses à la vérité, mais tout le reste pour lui n'était que tribulations. Et de fait, un juste, si riche qu'il soit, ne peut jamais manquer de chagrin. S'attendant à subir les pertes temporelles, à souffrir l'injustice, à subir bien d'autres ennuis, il vit nécessairement et toujours dans l'affliction ; et lors même qu'il jouit de sa fortune, il n'en jouit pas sans une vertu laborieuse. Pourquoi ? C'est qu'il a toujours une mélancolie, une tristesse intime. Si donc les justes alors vivaient déjà dans la tristesse, combien plus ceux d'aujourd'hui !

« C'est par la foi qu'Isaac donna à Jacob et à « Esaü une bénédiction qui regardait l'avenir (20) ». Esaü était l'aîné, et le père préféra Jacob, comme plus vertueux. Voyez-vous encore l'effet de la foi ? D'où venait, à ce père, la confiance de promettre tant de biens à ses fils, sinon parce que lui-même croyait fermement en Dieu ? « C'est par « la foi que Jacob mourant, bénit chacun des en« fants de Joseph ». Il faudrait ici rapporter d'un bout à l'autre ces bénédictions, pour montrer clairement et la foi de Jacob et son esprit prophétique. — « Et il s'inclina profondément devant « son bâton de commandement (21) ». L'apôtre nous révèle que Jacob avait une telle foi à l'avenir, qu'il témoignait cette foi non-seulement par des paroles, mais par un acte symbolique. Comme une seconde royauté, celle d'Israël devait trouver un jour son chef dans la tribu d'Ephraïm ; pour cette raison Jacob adora le sceptre de commandement de son fils. Comprenez que, malgré sa vieillesse, il s'humiliait devant Joseph, symbolisant d'avance le peuple entier qui devait un jour se prosterner devant lui. Ce fait s'était déjà réalisé, quand il fut adoré par ses frères ; il devait se réaliser plus tard encore par l'histoire des dix tribus. Voyez-vous comme il prédisait un lointain avenir ? Voyez-vous quelle était la foi des patriarches, et comment ils croyaient à l'avenir ?

Vous trouvez dans l'Ecriture tantôt des exem-

ples d'une patience destinée ici-bas à souffrir sans jamais jouir : tels furent Abraham et Abel ; tantôt, vous admirez, comme en Noé, des modèles de la foi en Dieu et en sa Providence rémunératrice. Car le mot de « foi » présente des acceptions différentes, et signifie tantôt une chose, tantôt l'autre. Dans le fait de Noé, la foi s'allie à l'idée de récompense, à l'espérance qu'il y aura des retours heureux, mais qu'il faut combattre avant d'être récompensé. Les événements de la vie de Joseph appartiennent à la foi pure, du moins pour la promesse si expresse de Dieu faite à Abraham : « Je vous donnerai cette terre ainsi qu'à vos des- « cendants ». Joseph la connaissait, cette promesse ; et bien que résidant sur une terre étrangère, bien qu'il ne vît point se réaliser la prédiction, loin de se permettre le découragement, il eut la foi assez ferme et forte pour annoncer la sortie de l'Egypte, et commander qu'on emportât ses os hors de ce pays. Non content de croire pour son compte personnel, il redoublait la foi dans ceux de sa famille, voulant qu'ils se souvinssent toujours de leur sortie prochaine, et leur parlant même, au sujet de sa dépouille mortelle, avec la persuasion intime de ce grand événement, puisque sans cette attente qu'il leur donnait de la sortie d'Egypte, il n'aurait pas fait une semblable recommandation.

C'est, au reste, la réponse à l'objection que font quelques personnes : Voyez, disent-elles, que les justes eux-mêmes se sont occupés de leur monument funèbre ! — Ils s'en sont occupés pour la raison que j'ai dite, et non autrement. Ils savaient « que la terre et toute sa plénitude appar- « tiennent au Seigneur ». (Ps. XXIII, 1.) Moins que personne, il ignora cette vérité, le patriarche qui vécut dans les plus hautes régions de la sagesse, et qui d'ailleurs passa presque toute sa vie en Egypte, d'où par conséquent il aurait pu sortir et regagner son pays, et non pas y rester avec des pleurs, des larmes et des regrets ; et moins encore y faire venir son père. Pourquoi, au contraire, n'y voulait-il pas même laisser sa propre dépouille mortelle ? N'est-ce pas uniquement pour cette raison de foi ?

2. Répondez-moi, d'ailleurs. N'est-il pas vrai que les os de Moïse furent déposés dans une terre étrangère ? Que nous ne savons pas même où sont ceux d'Aaron, de Daniel, de Jérémie, de plusieurs apôtres ? On connaît, en effet, les tombeaux de saint Pierre, de saint Paul, de saint Thomas ; et des autres, bien plus nombreux, on ne sait rien de leur sépulcre. Aussi ne nous affligeons point pour ce sujet : n'ayons pas l'esprit assez étroit, ni le cœur assez faible pour nous soucier de cela. Quel que doive être le lieu de notre sépulture, « la « terre et sa plénitude appartiennent au Sei- gneur ». Il n'arrive que ce qui doit arriver. Tant de pleurs, de sanglots et de larmes sur ceux qui ne sont plus, n'ont leur source que dans la bassesse de l'âme.

« C'est par la foi que Moïse après sa naissance « fut tenu caché pendant trois mois par ses pa- « rents (23) ». Ces justes, vous le voyez, n'espéraient qu'après leur mort l'accomplissement des promesses de Dieu, et leurs espérances n'ont pas été trompées. C'est la réponse à l'objection de quelques personnes qui disent : Les promesses qu'ils ne virent point remplies de leur vivant, le furent après leur mort, sans doute : mais ils ne croyaient pas qu'elles dussent s'accomplir après leur trépas. — Alors, pourquoi Joseph n'a-t-il pas dit : Quoi ! ni moi-même pendant ma vie, ni mon père, ni mon aïeul dont, surtout, Dieu aurait dû respecter la vertu, nul d'entre nous n'a reçu la terre promise ! Comment croire qu'il daignera donner à leurs fils coupables ce qu'il n'a pas daigné octroyer à des ancêtres si saints ? — Non, Joseph ne tint pas ce langage ; sa foi sut vaincre et dominer toute objection.

Saint Paul, jusqu'ici, a parlé d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Jacob, de Joseph, personnages remarqués, admirables, glorieux. Pour mieux encourager les Hébreux, il va chercher ses preuves jusque dans d'autres personnes qui n'eurent rien de remarquable. Que des hommes merveilleux aient tant souffert, en effet, que les Hébreux se soient montrés inférieurs à de si grands modèles, ce n'est pas chose étonnante. Ce qui est grave, c'est qu'ils se soient placés au-dessous de personnes sans nom et sans gloire. Et l'apôtre commence par le père et la mère de Moïse, lesquels n'avaient rien de remarquable, rien qui approchât de ce que fut leur fils. Saint Paul renchérira encore et prouvera l'absurdité de leur manque de foi, en citant l'exemple contraire de veuves et de femmes de mauvaise vie. « C'est par la foi », dira-t-il, « que Rahab, femme débauchée, ne périt point « avec les incrédules, parce qu'elle reçut et sauva « les espions de Josué ». Enfin, l'apôtre rappelle le salaire, non de la foi seulement, mais aussi de l'infidélité, comme dans l'histoire de Noé.

Mais nous avons à revenir sur le fait des parents de Moïse. Un ordre de Pharaon commandait de mettre à mort tous les enfants mâles, et aucun n'échappait au trépas. Comment donc ceux-ci espérèrent-ils sauver leur fils ? Par la foi. Et par quelle foi ? Ils virent, a dit l'Ecriture, la beauté extraordinaire de cet enfant. Sa vue suffit pour leur donner la foi : tant dès le berceau, et jusque dans les langes, ce juste naissant avait reçu de grâces, non pas de la nature, mais de Dieu. Voyez plutôt : l'enfant, dès sa naissance, se fait remarquer non par la laideur ordinaire, mais par une extrême beauté. Et qui l'a produite ? Ce n'est pas la nature, mais la grâce de Dieu, laquelle réveilla aussitôt la pitié dans le cœur de la fille d'un roi d'Egypte, lui donnant même le courage de prendre et d'aimer comme son fils cet enfant étranger.

Cependant quel était le fondement de la foi chez les parents de Moïse ? Etait-ce une merveille si grande que la beauté d'un enfant ? Mais vous, ô Hébreux, vous croyez d'après des faits, et d'autres preuves solides. Quand vous avez souffert avec joie le pillage de vos biens et d'autres maux, c'est par la foi que vous l'avez enduré. Toutefois, après ces preuves de foi, les Hébreux étaient retombés dans le découragement. Aussi l'apôtre leur fait remarquer, dans les parents de Moïse, une foi plus large, plus persévérante, semblable à celle

d'Abraham, capable de croire des choses contradictoires en apparence. « Ils ne craignirent pas », dit-il, « l'édit du roi ». Et cependant cet édit s'exécutait cruellement; leur foi, au contraire, n'était qu'une attente sans motif et sans preuve. Voilà l'exemple des parents de Moïse : et lui-même n'y fut pour rien alors; mais l'apôtre va nous montrer aussitôt le grand exemple du fils aussi, qui dépasse de beaucoup celui des parents :

« C'est par la foi que Moïse devenu grand, re« nonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, « et qu'il aima mieux être affligé avec le peuple de « Dieu, que de jouir du plaisir si court qui se « trouve dans le péché ; jugeant que l'ignominie « de Jésus-Christ était un plus grand trésor que « toutes les richesses de l'Egypte, parce qu'il envi« sageait la récompense (24-26) ». L'apôtre semble dire aux Hébreux : Personne d'entre vous n'a quitté un palais, et un palais glorieux, et des trésors immenses; nul parmi vous n'a méprisé, comme Moïse, l'honneur de pouvoir être le fils d'un roi. Et pour montrer que Moïse a quitté tout cela, non par hasard ou sans réflexion, saint Paul dit : « Moïse y renonça », c'est-à-dire, il prit ces grandeurs en haine et leur tourna le dos. Car, en face du ciel que Dieu lui proposait, c'eût été folie que d'admirer la cour d'Egypte.

3. Et voyez comme saint Paul met tout en lumière. Il ne dit pas que Moïse ait préféré aux trésors des Égyptiens et comme fortune plus belle, le ciel et les biens qu'il nous garde; mais qu'il leur a préféré, quoi donc? l'ignominie de Jésus-Christ; pour lequel il a choisi d'être accablé d'opprobres, plutôt que de vivre dans le repos et la tranquillité d'esprit. Cette conduite portait déjà avec elle-même sa noble récompense. — « Préférant « être affligé avec le peuple de Dieu ». Vous, Hébreux, vous souffrez pour vous personnellement; mais lui, c'est par choix et pour les autres; c'est de sa volonté et par goût qu'il s'est jeté lui-même en des périls si nombreux, lorsqu'il lui était permis de vivre religieusement et de jouir en même temps du bien-être. « Plutôt que de jouir du « plaisir si court qui se trouve dans le péché ». Le péché, selon l'apôtre, était de renoncer à souffrir avec les autres; du moins, Moïse y vit un péché. Si ce grand homme regarda comme un crime de ne point prendre courageusement part à l'affliction commune, l'affliction est donc un grand bien. Il s'y précipita, des splendeurs mêmes d'un palais, et il agit ainsi en prévision de certaines grandes choses, que nous révèlent les paroles qui suivent : « Jugeant que l'ignominie de Jésus-Christ « était un plus grand trésor que toutes les riches« ses des Egyptiens ».

Qu'est-ce que « l'ignominie de Jésus-Christ? » C'est, chers Hébreux, ce que vous souffrez vous-mêmes, ce que Jésus-Christ a souffert; ou bien encore, c'est ce que Moïse souffrit pour Jésus-Christ pendant qu'il endurait les outrages pour cette pierre mystérieuse d'où il tira des torrents d'eau; « cette pierre, en effet, était Jésus-Christ », dit l'apôtre (I Cor. x, 4.) Comment encore l'opprobre de Jésus-Christ? C'est que, pour lui, nous sommes expulsés de nos patrimoines, chargés d'outrages, accablés de souffrances, parce que nous mettons en Dieu notre refuge.

Il est vraisemblable encore que Moïse se sentit bien outragé, quand on lui disait : « Veux-tu donc « me tuer, comme tu as hier tué l'égyptien? » (Exod. II, 14.) L'opprobre de Jésus-Christ, c'est ce qui expose vos jours mêmes, et vous fait supporter la souffrance jusqu'au dernier soupir. Ainsi le Sauveur lui-même était couvert d'opprobres quand on lui disait : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de « la croix » (Matth. XXVII, 40), et que ces paroles sortaient des lèvres de ses bourreaux, de ses compatriotes mêmes, des Hébreux. C'est l'opprobre de Jésus-Christ, que celui que vous essuyez de la part de vos proches et de ceux-là mêmes que vous comblez de vos bienfaits. Moïse, en effet, recevait cet outrage d'un homme qu'il avait sauvé. Relevant donc le courage de ses disciples, saint Paul leur montre des modèles de souffrances dans Jésus-Christ et dans Moïse, ces deux illustres personnages. Il leur fait voir ici que, bien plus que Moïse, Jésus-Christ souffrit l'opprobre, puisqu'en réalité il fut immolé par les siens. Et toutefois, il ne lança pas la foudre; il n'éprouva aucun sentiment pareil; mais accablé d'injures, il supportait tout, à l'heure où en face de lui, ses ennemis branlaient leurs têtes insolentes. Comme donc, très-probablement, les disciples entendaient des malédictions semblables, et qu'ils désiraient leur récompense, l'apôtre déclare que Moïse et Jésus-Christ ont souffert les mêmes épreuves. Le repos et la tranquillité de l'âme, en pareil cas, c'est le péché ; l'opprobre, c'est le parti de Jésus-Christ. Chrétien, que préfères-tu, de cet opprobre de Jésus, ou de ton bonheur et de ta sécurité?

« C'est par la foi qu'il quitte l'Egypte, sans crain« dre la fureur du roi : car il l'affronta, voyant « notre invisible Dieu comme s'il était visible (7) ». Saint apôtre, que dites-vous? « Moïse ne craignit « pas ! » L'Ecriture, au contraire, déclare qu'informé de tout, il craignit, qu'il chercha son salut dans la fuite, qu'il s'enfuit vraiment, qu'il se cacha, que désormais il prit toutes les précautions de la crainte. — Cher auditeur, prêtez la plus grande attention à ce que vous avez entendu. Ces mots : « Sans craindre la fureur du roi », l'apôtre les écrit en vue de ce qui arriva plus tard, quand Moïse se présenta lui-même devant le souverain. Moïse eût prouvé sa crainte, en n'essayant plus de défendre et de sauver sa nation, en refusant même de l'entreprendre; mais dès qu'il ose y mettre la main de nouveau, il est bien l'homme qui se confiait en tout et pour tout à Dieu seul. Il ne dit pas : Le roi me cherche, me poursuit activement, et je n'ai garde, moi, de m'exposer par une nouvelle entreprise. Sa fuite ne fut donc pas un manque de foi.

Mais pourquoi ne pas plutôt rester en Egypte, dira-t-on? — Pour ne pas se jeter dans un péril évident et prévu. Il eût tenté Dieu, puisqu'il se serait précipité de lui-même au milieu des dangers avec cette parole téméraire : Je veux voir si Dieu me sauvera ! Le démon précisément dit à Jésus-Christ: « Jetez-vous en bas ! » (Matth. IV, 6.) Comprenez donc combien est diabolique la témérité, qui se

précipite dans les périls, et qui tente si Dieu la sauvera! — Moïse ne pouvait donc commander et défendre des compatriotes qui lui montraient, après son bienfait même, tant d'ingratitude. C'eût été sottise à lui et délire, que de rester parmi eux.

Moïse donna ces exemples, parce qu'il souffrait en voyant, pour ainsi dire, Celui dont la vue échappe à tout regard humain. Si donc, par l'esprit du moins, nous voyons Dieu; si nous occupons constamment notre pensée de son doux souvenir, tout nous deviendra facile, tout supportable, tout endurable, enfin nous serons supérieurs à tout le monde. Car si la vue d'un ami ou seulement son souvenir vous rend le courage, élève votre âme bien haut, et vous fait tout supporter aisément, par le seul charme de son nom dans votre mémoire; le chrétien, qui toujours applique sa pensée et tourne son souvenir vers Celui qui daigna nous aimer d'un amour si véritable, pourra-t-il jamais sentir même une impression pénible ou redouter quelque danger, quelque terreur? Quand, en effet, aura-t-il un cœur abattu et pusillanime? Jamais: car, si tout nous semble difficile, c'est parce que nous n'avons pas, comme il faudrait, le souvenir de Dieu, et que nous ne le portons pas continuellement dans notre pensée. Il a donc eu raison de nous dire: Vous m'avez oublié; et moi aussi, je vous oublierai; et c'est la double cause de notre malheur, d'oublier Dieu et d'être oubliés de Dieu. Voilà deux choses, en effet, qui sont intimement liées et dépendantes l'une de l'autre, mais qui sont deux néanmoins. Que Dieu nous garde un souvenir, c'est un bien infini; mais c'est un bien efficace aussi, que nous gardions la mémoire de Dieu. Cet effort, de notre côté, nous pousse dans la voie de la vertu, nous y fait marcher et persévérer avec courage jusqu'au bout. Aussi le Prophète disait en ce sens: « Je me souviendrai « de vous, ô mon Dieu, sur les bords du Jourdain, « sur les sommets de l'Hermon et sur ses pauvres « collines ». (Ps. XLI, 7.) Enfin, le peuple captif à Babylone s'écriait: Mon Dieu! je me souviendrai de vous!

4. Repétons donc ces paroles, nous qui habitons aussi Babylone: car bien que nous ne soyons pas au milieu d'ennemis publics, nous nous trouvons en avoir d'autres non moins terribles. Parmi ces captifs, les uns avaient la triste allure de prisonniers; mais d'autres ne sentaient pas même le joug de la captivité: ainsi Daniel, ainsi les trois enfants qui bien qu'entraînés dans les masses prisonnières, en face même du roi qui les avait emmenés en captivité, étaient glorieux et grands sur cette terre barbare: oui, ces nobles captifs recevaient l'hommage de celui qui les avait réduits en captivité. Voyez-vous quelle puissance possède la vertu? Un roi les révérait comme ses maîtres jusque dans leur état d'esclavage; il était donc captif plutôt qu'eux-mêmes. Il eût été moins surprenant de voir ce prince se rendre dans leur pays pour les y vénérer, que de les contempler eux-mêmes, régnant chez leurs vainqueurs. Mais la merveille, c'est qu'après les avoir enchaînés et les ayant sous sa main à titre de captifs, il ne rougit pas de leur rendre en face du monde entier un véritable culte, jusqu'à leur offrir des victimes. Voyez-vous comme les œuvres de Dieu sont toujours glorieuses, tandis que les nôtres n'en sont que l'ombre? Ce roi ignorait assurément qu'il amenait ainsi ses maîtres du fond d'un pays vaincu, et il jeta dans la fournaise ceux qu'il allait tout à l'heure adorer, et ce supplice à eux-mêmes ne leur parut qu'un rêve.

Craignons Dieu, mes frères, craignons Dieu, et fussions-nous réduits en captivité, nous serons plus grands que tout le genre humain. Ayons cette crainte de Dieu, et nous ne sentirons plus d'ennuis, quand même cet ennui s'appellerait pauvreté, maladie, captivité, servitude, quels qu'en soient le nom et la nature enfin. Il y a plus: toutes ces misères produiront pour nous des effets tout opposés. Ils étaient captifs; un roi les révère. Paul fabriquait des tentes, et on voulait lui offrir des sacrifices comme à un dieu. On peut demander ici pourquoi les apôtres refusèrent avec horreur ces sacrifices, jusqu'à déchirer leurs vêtements, jusqu'à pleurer pour détourner les peuples de cette idée, jusqu'à s'écrier enfin: « Que faites-« vous? Nous sommes vos semblables, et des « hommes mortels comme vous » (Act. XIV, 14); tandis que Daniel ne fit rien de pareil. Qu'il fût humble, pourtant, ce Prophète; qu'il ne rapportât pas moins que les apôtres la gloire de toutes choses à Dieu, cela est évident par bien des raisons, mais surtout par l'amour que Dieu lui portait. S'il avait usurpé l'honneur dû à Dieu seul, le Seigneur ne l'aurait pas laissé vivre, loin de lui faire recueillir l'honneur et l'estime. Une seconde preuve de sa vertu, c'est qu'il disait en toute franchise: « Ni moi non plus, ô roi, je ne connais pas « ce mystère par une révélation que je doive à ma « sagesse ». Une troisième preuve enfin, c'est qu'il a pu dire: « Pour mon Dieu, j'étais dans la fosse « aux lions »; et quand un autre Prophète lui apporta de quoi manger: « Le Seigneur », dit-il, « s'est souvenu de moi » (Dan. II, 30; IV, 37); tant il était humble et pénitent. Il était dans la fosse aux lions pour la cause de Dieu, et il s'estimait indigne d'être exaucé de Dieu, d'avoir même place en sa mémoire.

Mais nous, qui osons commettre des péchés exécrables et sans nombre, nous qui sommes les plus coupables et les plus détestables des créatures, nous reculons si Dieu ne nous exauce pas dès notre première supplication. De fait, entre nous et les saints il y a la distance du ciel à la terre, s'il n'y a pas même un abîme plus grand. Eh quoi! Daniel, que dites-vous? Après vos œuvres si saintes et si glorieuses, après ce miracle qui vous sauve des lions, vous vous estimez encore petit et vil! Assurément, nous répond le Prophète; car quoi que nous ayons pu faire, nous sommes des serviteurs inutiles. (Luc, XVII, 10.) Et c'est ainsi que devançant l'Evangile, il en remplit le précepte, et se regarde comme rien. Dieu, disait-il, s'est souvenu de moi. Et voyez encore, dans sa prière, quelle humilité! Comme aussi les trois enfants de la fournaise disaient: « Nous « avons péché; nous avons agi contre vos lois » (Dan. III, 29); partout enfin, ils font preuve d'humilité. Et pourtant Daniel avait mille occasions

de s'élever; mais il savait aussi que toutes ces grâces lui venaient de ce qu'il avait soin de ne pas s'exalter et de ne point gâter son trésor. En effet, parmi toutes les nations, sur toute la terre habitée, on chantait la louange de Daniel, non pas seulement parce qu'un roi s'était prosterné devant lui, ni parce qu'il lui avait offert des libations et tout un culte divin, au moment où ce roi lui-même était honoré comme un Dieu. Cette gloire adorée de Nabuchodonosor est certaine, d'après Jérémie : « Il a revêtu », dit-il, « la terre « comme un manteau ». (Jérém. XXVII, 6.) « Car », dit Dieu ailleurs, « je l'ai donnée à Nabuchodono- « sor mon serviteur ». Or ces textes, et les lettres de ce roi prouvent cependant que Daniel n'était pas admiré seulement dans l'empire de ce prince, mais que ce Prophète était connu partout, qu'il était admiré dans toutes les nations plus encore que si elles l'avaient vu personnellement, surtout après que le roi eût avoué dans sa lettre mémorable, et le miracle opéré pour le Prophète, et l'hommage que lui-même rendait à sa sagesse. « Etes-vous donc », disait l'Ecriture, « plus sage « que Daniel? » Avec tous ces titres de gloire, il était humble jusqu'à désirer de mille fois mourir pour son Dieu.

5. Or, je le demande encore une fois : pourquoi, tout humble qu'il était, n'a-t-il repoussé ni ce culte, ni ces oblations quasi sacrées que lui fit un grand roi? Je ne résoudrai pas ce problème; il me suffit de l'avoir posé. Quant à la solution, je vous la laisse, pour exciter, si je le puis, l'effort de votre intelligence. Je ne veux que vous intimer un commandement ou plutôt un avis : c'est de diriger en tout votre liberté selon la crainte de Dieu, puisque vous avez de si nobles exemples, et que, d'ailleurs, les biens mêmes de la terre seront à nous, si bien franchement nous poursuivons les biens à venir. Que Daniel, en effet, n'ait point agi sous l'inspiration de l'orgueil, nous en avons une preuve évidente dans cette protestation qu'il fait : « Prince, gardez vos présents! » (Dan. V, 17.) Et toutefois une seconde question se présente ici; comment, si prompt à tout repousser en paroles, accepte-t-il l'honneur réellement et en effet, comment se revêt-il du riche collier? Hérode-Agrippa, lui, s'entend applaudir : « C'est la voix « d'un Dieu, disait-on, et non pas celle d'un « homme » (Act. XII, 22); et parce qu'il n'a pas rendu gloire à Dieu, ses entrailles crèvent et se répandent honteusement. Daniel, au contraire, accepte les honneurs divins, et non pas seulement des paroles d'apothéose. Voilà un point nécessaire à expliquer. Dans le fait d'Hérode, les hommes tombaient dans une idolâtrie pire que leur paganisme habituel; dans celui du Prophète, il n'en va pas de même. Comment cela? C'est que l'idée qu'on s'était faite de Daniel rendait honneur à Dieu, puisque le Prophète avait dit précédemment : « Je le sais, mais non d'après la sagesse « que je puis avoir par moi-même ». D'ailleurs, on ne voit pas qu'il accepte ces offrandes, ce culte. Le roi dit bien, sans doute, qu'il faut les offrir : mais il n'est rien moins que certain que cette pensée ait été mise à exécution.

Quant aux apôtres, déjà à Lystre, on amenait les taureaux pour les leur immoler; déjà l'on appelait Barnabé, Jupiter, et Paul, Mercure. Le sacrifice commençait. Daniel accepta le collier, pour se faire reconnaître; mais pourquoi ne paraît-il pas repousser l'offrande sacrée?... Dans le fait apostolique, les païens ne l'ont point réalisée; mais l'attentat sacrilége en fut fait, et les apôtres le condamnèrent... Cependant Daniel devait aussi, ce semble, repousser aussitôt un culte impie? En face des apôtres, se trouvait tout un peuple à édifier; en face de Daniel, un peuple et son roi. Pourquoi donc ne détourna-t-il pas le roi de Babylone de cette idée idolâtrique? Je l'ai dit : c'est que le prince ne lui faisait pas cette offrande comme à un Dieu et pour détruire la vraie religion, mais pour arriver à un fait plus miraculeux. Comment? C'est qu'il fit un édit en faveur du vrai Dieu, le reconnaissant comme le Seigneur. Ainsi, il n'altérait pas l'honneur qui lui est dû. Les habitants de Lystre, au contraire, n'avaient point ces pensées; mais ils regardaient les apôtres comme des dieux, et ceux-ci repoussèrent leurs hommages. Le roi Babylonien commence par adorer Daniel; puis il lui fait l'offrande que vous savez. Or, quand il l'adore, ce n'est pas comme un dieu, mais comme un sage. Puis, il n'est pas certain qu'il lui ait fait des offrandes superstitieuses. Enfin, les eût-il faites, il les a faites sans que Daniel les agréât. Et si vous demandez pourquoi il lui donna le nom de Baltassar, qui est un nom de divinité chez eux, je réponds que cela prouve le peu d'estime que ce peuple avait de ses propres dieux, puisque leur nom, de par l'empereur, est attribué à un captif; puisque ce roi faisait adorer à tout son peuple une statue d'or, et que lui-même adorait un dragon. — Ainsi Babylone renfermait des multitudes tout autrement folles que celles de Lystre. Aussi Daniel ne pouvait-il sitôt les amener au vrai.

Si donc nous voulons gagner tous les biens, cherchons d'abord ceux qui ont rapport à Dieu. Car de même que ceux qui cherchent les faux biens de ce monde, perdent à la fois ceux du temps et ceux de l'avenir, ainsi ceux qui donnent la préférence aux choses de Dieu, gagnent les uns avec les autres. Ne poursuivons donc pas ceux-là, mais plutôt ceux-ci; et nous pourrons de la sorte gagner les biens que Dieu promet, en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE XXVII.

C'EST PAR LA FOI QUE MOISE CÉLÉBRA LA PAQUE ET QU'IL FIT L'ASPERSION DU SANG DE L'AGNEAU, AFIN QUE L'ANGE QUI TUA TOUS LES PREMIERS-NÉS, NE TOUCHAT POINT LES ISRAÉLITES. (CHAP. XI. 28-36.)

—

Analyse.

1-3. En nous rappelant la foi des patriarches, saint Paul n'oublie pas de nous montrer que leurs actions ou les cérémonies de leur religion, sont les préludes et les figures de la religion de Jésus-Christ. — Tel était l'Agneau pascal. — La foi des Hébreux à l'heure où ils sont renfermés entre la mer Rouge et l'armée d'Egypte nous rappelle que le secours de Dieu vient ordinairement à l'heure où tout semble désespéré. — Un mot de la foi de Rahab; un mot plus court encore d'une foule d'autres exemples de foi. — Quelle grande puissance que celle d'un juste : Josué arrêtant le soleil. — Pourquoi il fait plus que Moïse même.

4 et 5. Puissance de la prière, qui nous donne empire non sur le soleil et les astres, mais sur Dieu même. — Beauté de la prière que Jésus-Christ nous a enseignée lui-même, comme un maître apprend l'alphabet à ses élèves. — La prière doit être surtout humble et pénitente comme celle du publicain. — Avouer nos fautes et ne pas souffrir qu'un autre nous les reproche ; refuser les louanges pour qu'on nous les donne encore davantage, c'est un jeu criminel.

1. L'apôtre aime à prouver ou à confirmer sur sa route bien des vérités qu'il sème en passant, découvrant dans le texte sacré mille sens imprévus. Telle est, en effet, la parole de l'Esprit-Saint, qu'elle ne contient pas seulement quelques sens sous une multitude de mots, mais qu'au contraire, sous très-peu de mots elle prête à des interprétations nombreuses et magnifiques. Dans cette étude en forme d'exhortation sur la foi, par exemple, saint Paul nous montre une figure, un mystère, dont la loi de Jésus-Christ possède la vérité. Il dit : « C'est par la foi que Moïse célébra la Pâque et « qu'il fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin « que l'ange qui tuait tous les premiers-nés, ne « touchât point aux Israélites ». Quel est ce sang répandu ? Dans chaque maison, un agneau tombait sous le couteau du sacrifice, et son sang marquait chaque porte et détournait la mort qui moissonnait les Egyptiens. Si donc le sang de l'agneau sauvait les Juifs au milieu même des Egyptiens et d'un fléau si redoutable, combien plutôt serons-nous préservés par le sang de Jésus-Christ qui doit rougir, non plus nos portes, mais nos cœurs. Encore aujourd'hui, en effet, celui qui dévaste et qui tue, ne cesse de circuler au milieu de cette nuit du siècle : armons-nous donc de ce sacrifice tutélaire. Notre onction est appelée par Moïse effusion. Car, nous aussi, nous avons été, par la main de Dieu, tirés de l'Egypte, des ténèbres, de l'idolâtrie. Le rite mosaïque n'était rien en lui-même ; mais son effet était grand, puisqu'il sauvait si bien et si parfaitement un grand peuple. Le rite mosaïque n'était qu'une effusion de sang ; l'effet grand et parfait produisait le salut et la vie, et posait à la mort une défense et un obstacle. L'ange exterminateur craignit le sang, parce qu'il savait de quel autre sang il était la figure ; il recula effrayé à l'idée de la mort du Seigneur ; et voilà pourquoi il ne touchait pas les portes marquées de ce signe. Moïse leur avait dit : Faites cette marque, et ils la firent, et ils y trouvèrent confiance et sûreté. Et vous, qui avez le sang du véritable Agneau, vous n'avez pas confiance ?

« C'est par la foi qu'ils passèrent la mer Rouge, « comme sur une terre sèche ». Paul de nouveau compare un peuple avec un peuple, afin que les Hébreux ne disent pas : Nous ne pouvons être comme les saints. « Par la foi donc, ils passèrent « la mer Rouge comme sur une terre sèche, tandis « que les Egyptiens ayant essayé ce passage, « périrent engloutis dans les flots (29) ». Paul leur remet en mémoire les souffrances de leurs aïeux en Egypte. Pourquoi parle-t-il de la foi de ceux-ci ? C'est qu'en effet ils ont espéré, ils ont demandé avec prières, à Dieu, de passer ainsi la mer Rouge ; ou pour mieux dire, Moïse a prié en ce sens. Voyez-vous comme la foi surpasse toujours les forces humaines, c'est-à-dire notre faiblesse, notre bassesse ? Voyez comme les Israélites avaient en même temps et la foi et la crainte des fléaux meurtriers ; ce sang imprimé à chaque porte et ce passage de la mer Rouge vous le démontrent assez. Au reste cette eau de la mer Rouge fut une affreuse vérité, et non pas une vision, comme le prouva la mort de ces ennemis qui y périrent noyés C'est ainsi que les exécuteurs dévorés eux-mêmes par les lions, et ceux qui furent brûlés près de la fournaise , donnaient une preuve de la vérité de ces drames affreux, et vous démontraient, comme au cas présent, que tel châtiment sauvait et glorifiait les uns, tandis qu'il donnait aux autres une mort affreuse. Telle est, au reste, la puissance bienfaisante de la foi : c'est quand nous sommes arrivés à la dernière extrémité, de sorte qu'on ne voit plus d'issue possible, c'est à cet instant même que nous sommes délivrés, quand même nous serions aux portes de la mort, quand même notre sort semblerait désespéré et que tout semblerait perdu sans remède. Quel espoir restait aux Juifs ? Peuple désarmé, serrés entre les Egyptiens et la mer, il leur fallait ou se noyer dans la fuite en avant, ou retomber en arrière dans les mains des Egyptiens ; et la foi les délivra et les sauva dans ces circonstances de perplexité et d'angoisses. Pour eux, la mer devint comme une route sur le continent ; tandis qu'elle engloutit et dévora les Egyptiens dans ses abîmes. Pour les premiers elle oublia sa nature ;

pour les seconds elle s'armait comme un ennemi.

2. « C'est par la foi que les murailles de Jéricho « tombèrent par terre, après qu'on en eût fait le « tour sept jours durant (30) ». Car le son des trompettes, quand même il retentirait pendant dix siècles, ne peut renverser des murailles ; tandis qu'à la foi rien n'est impossible. Vous voyez que la foi varie ses œuvres, non d'après notre logique ou selon les lois de la nature ; mais qu'elle opère toujours contre toute attente. Donc maintenant encore, tout arrive contre vos prévisions. Saint Paul voulait de toutes manières les amener à croire aux espérances à venir ; son discours tout entier n'a pas d'autre but ; il veut montrer que non-seulement aujourd'hui, mais que dès le commencement, tous les miracles sont nés de la foi et se sont opérés par elle.

« C'est par la foi que Rahab, femme débauchée, « ne périt pas avec les incrédules, parce qu'elle « avait reçu et sauvé les espions de Josué (31) ». Il serait honteux qu'on vous vît plus incrédules qu'une femme perdue. Or elle a entendu ces espions et leurs prophéties, et aussitôt elle y a cru ; et sa foi eut son effet : tous les autres périrent, elle seule fut sauvée. Elle ne s'est pas dit : Je partagerai le sort de la multitude, où j'ai les miens d'ailleurs. Et puis, suis-je donc plus sage que tant d'hommes intelligents qui ne croient point, tandis que j'ose croire, moi ! Non, elle n'a ni dit ni fait comme aurait agi ou parlé probablement tout autre à sa place : elle a cru simplement aux espions et à leurs affirmations.

« Que dirai-je davantage ? Le temps me man-« quera pour continuer ces récits (32) ». L'apôtre désormais ne s'appesantira plus sur des citations nominatives ; terminant par cette femme perdue dont l'exemple suffit pour couvrir les Hébreux d'une honte salutaire, il n'étend plus ses récits, de crainte d'allonger sans mesure son discours ; mais il n'abandonne pourtant pas les exemples, tout en les parcourant avec une extrême sagesse, et évitant ainsi avec soin un double écueil : celui d'ennuyer par la satiété, et celui de supprimer de nombreuses et fécondes leçons. Il ne se tait donc pas tout à fait ; mais il se garde de fatiguer par son discours : il remplit donc un double but. Car lorsqu'on discute avec énergie, si l'on continue quand même et toujours ce genre aggressif, on assomme l'auditeur déjà convaincu, en lui jetant ainsi l'ennui, sans compter que l'on s'expose à passer pour un homme vain que l'envie de briller fait parler, et non pas le seul désir d'être utile, comme cela doit être.

« Que dirai-je donc ? s'écrie-t-il. Le temps me « manquera si je veux parler de Gédéon, de Barac, « de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et « des prophètes ». Quelques-uns font un crime à saint Paul de placer dans ce passage les noms de Barac, de Samson et de Jephté. Mais quoi ! il a bien pu nommer la prostituée, pourquoi pas ceux-ci ? Il ne s'agit pas ici de juger leur vie, mais seulement de savoir s'ils ont brillé par leur foi.

« Et des prophètes, lesquels par la foi ont con-« quis des royaumes ». Vous voyez que l'apôtre ne témoigne pas ici de la beauté de leur vie, ce n'était pas son but ; il ne voulait que parler de leur foi. Car, dites-moi, n'est-ce pas par la foi qu'ils ont tout fait ? Et comment ? par la foi, ils ont conquis des royaumes, Gédéon, par exemple. — « Ils « ont accompli les devoirs de la justice ». Qui est ici désigné ? Toujours les mêmes ; peut-être par la justice, il entend la charité. — « Ils ont reçu « l'effet des promesses ». Je pense que ce trait désigne David. Et de quelles promesses ? De celles qui proclamaient que sa postérité s'assiérait sur son trône. — « Ils ont fermé la gueule des lions, ont « arrêté la violence du feu, ont évité la pointe du « glaive (33, 34) ». Voyez comme ils étaient déjà pour ainsi dire au sein de la mort ; Daniel au milieu des lions ; les trois enfants dans les abîmes de la fournaise ; Abraham, Isaac, Jacob, en diverses épreuves, sans jamais même alors se désespérer. C'est, en effet, le caractère de la foi. Quand tout arrive à la malheure, il faut croire en ce moment-là même, que rien de contraire aux divines promesses n'en sortira, mais qu'elles auront leur effet tout entier : « Ils ont évité le tran-« chant du glaive » ; je pense que ce trait se rapporte encore aux trois enfants. — « Ils se sont « remis de leur infirmité, ont été remplis de force « et de courage dans les combats, ont mis en fuite « les armées des étrangers ». L'apôtre indique, sans donner de date, des faits postérieurs au retour de Babylone. Leur infirmité dont ils se rétablissent, c'est la captivité. Quand les affaires des Juifs étaient désespérées, quand eux-mêmes ressemblaient en tout à des ossements desséchés, eût-on espéré ce retour de Babylone, et non-seulement ce retour, mais un complet recouvrement de leurs forces, qui leur fit mettre en fuite les armées des étrangers ? Pour vous, dit saint Paul aux Hébreux, vous n'êtes pas encore dans cet état désespéré. — Tous ces faits sont des figures de l'avenir.

« Les femmes ont recouvré, par la résurrection, « leurs enfants morts ». L'apôtre ici, parle des prophètes Elie et Elisée, qui, en effet, ont ressuscité des morts. « Les uns ont été décapités ; ne « voulant point racheter leur vie présente, afin « d'en trouver une meilleure dans la résurrection « (35) ». — Mais nous, répondent les Hébreux, nous n'avons pas atteint la résurrection. Eh bien ! je puis vous montrer que ces saints aussi ont passé sous la hache, et qu'ils n'ont point accepté la rédemption de ce supplice, afin de trouver une résurrection meilleure. Pourquoi, en effet, dites-moi, libres de vivre encore, ne l'ont-ils point voulu ? N'est-ce pas parce qu'ils attendaient une vie meilleure ? Eux qui en avaient ressuscité d'autres, ont choisi de mourir, pour gagner une résurrection bien préférable à celle qui rendit des enfants à leurs mères. L'apôtre me paraît désigner ici saint Jean-Baptiste, et saint Jacques. Car l'*apotympanismos*, ici nommé, c'est la décapitation. Ainsi, ils avaient le droit de jouir encore du soleil ; ils pouvaient ne pas accuser les pécheurs, et cependant, après avoir ressuscité des morts, ils préférèrent pour eux-mêmes quitter le monde, afin de gagner une résurrection meilleure.

3. « [illegible] ont souffert les moqueries et les

« fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été tentés en toute « manière (36, 37) ». Il termine par ces exemples, par ceux, remarquez bien, qui sont pour les Hébreux, et plus proches, et plus familiers. La plus grande consolation qu'on puisse vous offrir, en effet, c'est un modèle ayant souffert pour la même cause que vous. Quand même vous présenteriez d'autres traits plus remarquables, si le martyre a eu une autre raison, vous ne pouvez convaincre. Il finit donc son discours par ces saints, qui ont, dit-il, passé par les liens, les cachots, les fouets, les pierres, désignant ainsi la passion de saint Etienne et de saint Zacharie, et il ajoute : « Ils sont morts par le tranchant du glaive ». Que dites-vous, bienheureux Paul? Les uns ont évité, les autres ont subi la mort sous l'épée? Quelle est votre pensée? Louez-vous la mort subie, ou seulement la mort affrontée? Laquelle admirez-vous, de l'une ou de l'autre? L'une et l'autre certainement, répond-il. La mort affrontée, chers Hébreux, c'est pour vous chose tout unie et toute familière; la mort même subie est d'ailleurs la plus grande preuve de foi, et la figure de nos martyres à venir. La foi présente, en effet, ce double miracle : elle fait de grandes choses, elle sait grandement souffrir tout en croyant ne souffrir pas. Et vous ne pouvez dire, continue-t-il, que ces hommes fussent des pécheurs et des gens de rien. Quand vous placeriez en face d'eux le monde entier, j'estime qu'ils l'emporteraient dans la balance de la justice. — Aussi ajoute-t-il : « Que le « monde n'en était pas digne ». Que pouvaient donc recevoir, même en cette vie, ceux dont rien au monde n'était digne? L'apôtre ici relève l'âme de ses disciples, et leur apprend à ne point s'attacher aux choses du présent; il veut que leur cœur espère beaucoup mieux que tous les biens du siècle actuel. Non, le monde entier n'est point digne d'eux. Que désireriez-vous donc ici-bas? Ne serait-ce pas vous avilir que de vous donner ici-bas votre récompense?

Cessons donc, mes frères, d'occuper nos âmes des vanités de ce monde; n'y cherchons point notre récompense; ne soyons pas mendiants à ce point. Car si le monde entier est indigne des saints, pourquoi demandez-vous une partie de ce monde? C'est admirablement vrai : car les saints sont les amis de Dieu. Par le monde, l'apôtre désigne les masses, ou en général, la créature. Ces deux sens se trouvent habituellement employés dans l'Ecriture sainte : Si la création tout entière avec tous ses hommes était mise en comparaison, dit-elle, le juste la dépasserait encore en valeur. Vérité évidente encore. Car dix mille livres pesant de paille ou de foin, n'équivaudraient pas en prix à dix perles; ainsi en est-il de cette masse d'hommes vis-à-vis d'un saint. « Un seul homme qui « fait la volonté de Dieu », dit encore le Sage, « vaut mieux que dix mille impies ». (Ecclés. XVI, 3.) Dix mille n'est pas synonyme d'un grand nombre seulement, mais d'une multitude incalculable.

Voyez quelle puissance c'est, qu'un seul homme juste. « Jésus, fils de Navé, a dit : Que le soleil « reste immobile en face de Gabaon, et la lune « vis-à-vis la vallée d'Elom. Ainsi fut-il fait ». (Josué, X, 12.) Vienne donc ici le monde entier, et même deux, trois, quatre-vingts mondes comme le nôtre : qu'ils parlent ainsi; qu'ils fassent pareille œuvre! Mais ils ne le pourront jamais. L'ami de Dieu, lui, commandait aux créatures de son ami; ou plutôt il n'a fait que prier cet ami divin, et les créatures, servantes de celui-ci, ont obéi; et l'homme de la terre a commandé aux corps célestes. Voyez-vous, au reste, que ces astres sont faits pour l'esclavage, et remplissent un cours tracé d'avance? Le fait de Josué est plus grand qu'aucun miracle de Moïse; il y a une différence à commander à la mer, ou bien à dicter des lois aux cieux mêmes. Le premier prodige est grand, très-grand, mais non égal au second.

Or, écoutez la raison de cette grandeur de Josué ou de Jésus. Il portait dans son nom la figure de Jésus-Christ. Pour cette raison, pour ce nom attribué à l'homme, image du Fils de Dieu, la création dut le respecter. Mais quoi? Ce nom de Jésus ne fut-il donc jamais donné qu'à lui? Non, sans doute; mais ce nom lui fut donné parce qu'il devait être la figure du véritable Sauveur. On l'appelait aussi Ausès d'abord, mais son nom fut changé et ce changement, à son égard, fut une prédiction, une prophétie. C'est lui qui fit entrer le peuple dans la terre promise, comme Jésus nous fait entrer au ciel; la loi, non plus que Moïse, n'avait pas ce pouvoir; ils restèrent dehors. La loi ne pouvait l'ouvrir, mais la grâce seule. Voyez-vous que, dans cet âge dont tant de siècles nous séparent, les figures sont décrites d'avance par le doigt divin? Josué commanda donc à la création, ou, pour mieux dire, à la partie principale, au chef même de la création, tout en restant humble mortel sur la terre, pour que quand vous verrez Jésus lui-même sous les traits de notre humanité, parler avec une autorité sans égale, vous ne soyez ni troublé, ni effrayé. Au reste, Josué, du vivant même de Moïse, battit et mit en fuite les ennemis; et notre Maître aussi, même du vivant de la loi de Moïse, gouverne tout, mais en secret. Mais voyons la puissance des saints.

4. Si sur la terre, ils opèrent de tels prodiges, s'ils y font l'œuvre même des anges, qu'est-ce donc au ciel? Quelle magnificence les y revêt? Peut-être chacun d'entre vous désirerait être capable de commander au soleil et à la lune. Or, pour le dire en passant, que peuvent dire ici ceux qui font du ciel une sphère? Pourquoi Josué n'a-t-il pas dit seulement : Que le soleil s'arrête? Pourquoi ajoute-t-il : Qu'il s'arrête vis-à-vis de Gabaon, et la lune en face de la vallée d'Elom, c'est-à-dire, que le jour soit prolongé? Ce miracle se reproduisit à la demande d'Ezéchias : le soleil même rétrograda. Et toutefois ce miracle étonne alors encore plus que le précédent; il est plus surprenant de voir l'astre reprendre sa route au rebours, que de s'arrêter simplement. Et toutefois, si nous voulons, nous ferons quelque chose de plus grand encore. Car, que nous a promis Jésus-Christ? Que nous arrêterons le soleil et la lune, ou que nous ferons reculer l'astre du jour? Non; mais quoi

« Nous viendrons en lui, mon père et moi, et nous « ferons en lui notre demeure ». (Jean, XIV, 23.) Qu'ai-je donc besoin de miracles sur le soleil et la lune, puisque le Seigneur et Maître de ces brillantes créatures, descend vers moi et y prend même son domicile fixe et constant? Oui, que m'importe tout le reste? En quoi ai-je besoin des astres mêmes? Il sera mon soleil et ma lune, ma lumière enfin ! Car, répondez-moi : si vous étiez admis au palais impérial, que voudriez-vous de préférence? Serait-ce de pouvoir métamorphoser un des objets qui s'y trouvent, ou de vous unir avec le souverain même, et par une amitié si intime, que vous le décideriez à descendre jusque chez vous? Cette faveur ne vous paraîtrait-elle pas bien plus belle que cette autre vaine puissance?

Il ne faut plus s'étonner des miracles du Christ, si Josué, qui n'était qu'un homme, en a fait d'aussi grands par un simple commandement. On répondra que Jésus-Christ ne prie pas son Père, mais qu'il agit par sa propre autorité. — C'est bien; déclarez qu'il ne prie pas son père, et qu'il agit d'autorité; à mon tour, je vous interrogerai, ou plutôt, je vous enseignerai avec certitude qu'il a prié cependant; donc cette prière était le rôle de son abaissement et de son incarnation; car il n'était pas inférieur sans doute à l'autre Jésus, fils de Navé; il pouvait donc nous instruire sans prier lui-même? — Mais voici : Qu'il vous arrive d'entendre un maître de lecture balbutier, épeler les lettres et les syllabes; vous ne direz pas que c'est un ignorant? Et s'il demande : Où est cette lettre? vous savez qu'il n'interroge pas parce que lui-même ignore, mais parce qu'il veut instruire son élève. Ainsi Jésus-Christ priait sans avoir besoin de prière, mais pour vous déterminer à être assidu et appliqué à ce devoir, à prier sans relâche, avec pureté de cœur, avec une extrême vigilance. Et cette vigilance ne consiste pas seulement à vous éveiller la nuit, mais à être encore sobres et purs dans vos prières de la journée. Voilà bien être vraiment vigilant. Car il peut arriver que, tout en priant la nuit, on ne soit encore qu'un être endormi, et que de jour on veille, même sans prier; tel est celui qui dirigera son cœur vers Dieu, pensant avec qui il a l'honneur de s'entretenir, et à qui vont monter ses paroles; celui qui se souviendra que les anges sont là, pénétrés de crainte et de tremblement, tandis que lui-même s'étire et bâille en approchant de Dieu.

Les prières sont des armes puissantes, quand on les fait avec le cœur et l'intention requise. Et pour vous en faire comprendre le pouvoir, jugez-en par ce fait : que l'impudence et l'injustice, la cruauté et l'audace déplacée cèdent pourtant à des prières assidues : témoin l'aveu du juge inique de l'Evangile (Luc, VIII, 6.) La prière triomphe aussi de la paresse; et ce que l'amitié n'obtient pas, une demande assidue et importune l'arrache; s'il ne lui accorde pas la chose à titre « d'ami », dit Notre-Seigneur, « il se lèvera cependant pour la lui « donner, afin de se défaire de ce solliciteur ef« fronté » (Luc, XI, 8); l'assiduité lui fera mériter une grâce dont il n'était pas digne d'ailleurs. « Il « n'est pas bien », disait Notre-Seigneur, « de « prendre le pain des enfants et de le donner aux « chiens. — Sans doute, Seigneur », répondait la chananéenne, « mais les petits chiens pourtant « mangent les miettes qui tombent de la table de « leurs maîtres ». (Matth. XV, 26, 27.)

5. Appliquons-nous donc à la prière. Elle nous fournit, je l'ai dit déjà, des armes puissantes, mais à la condition qu'elle se fasse attentivement et assidûment, sans vaine gloire, avec un cœur pur et une parfaite sincérité. La prière triomphe des guerres mêmes, elle comble de grâces toute une nation bien qu'indigne. « J'ai entendu leur « gémissement », dit le Seigneur, « et je suis des« cendu pour les délivrer ». (Exod. III, 8.) La prière est un médicament de salut, un antidote contre le péché, un remède aux fautes commises. Cette veuve laissée seule au monde, Anne la prophétesse, n'avait pas d'autre occupation que de prier. Nous gagnerons tout, en effet, si nous prions avec humilité, frappant notre poitrine comme le Publicain, empruntant même ses paroles et disant avec lui : « Ayez pitié de moi qui ne suis qu'un « pécheur ».(Luc, XVIII, 13.) Car bien que nous ne soyons pas des publicains, nous avons d'autres péchés non moindres que les leurs. Ne me dites pas que vous avez péché seulement en matière légère : toute matière défendue offre la nature du péché. On appelle homicide tout aussi vraiment l'assassin de petits enfants, que le meurtrier d'un homme fait; on est cupide quand on vole le prochain pour s'enrichir, que les fraudes soient petites, ou qu'elles soient considérables; le ressentiment d'une injure reçue n'est pas une simple faute, mais un grand péché. « Car ceux qui se souviennent avec rancune d'une « injure reçue, prennent une route qui conduit à « la mort » (Ps. XII, 28); « et celui qui sans rai« son se fâche contre son frère, s'expose au feu « de l'enfer » (Matth. V, 22), ainsi que celui qui traite son frère de fou et d'insensé; ainsi enfin qu'une foule d'autres pécheurs. Nous allons même jusqu'à participer indignement à des sacrements merveilleux et redoutables, sans cesser de nous permettre l'envie, la cruelle détraction. Quelques-uns d'entre nous s'enivrent même souvent. Or une seule de ces fautes suffit à nous chasser du céleste royaume; et quand elles s'entassent les unes sur les autres, quelle défense peut nous rester encore?

Oui, mes frères, nous avons besoin, et à un bien haut degré, de pénitence, de prière, de patience, d'attention persévérante, pour gagner enfin les biens qui nous sont promis. Que chacun de nous s'écrie donc : « Seigneur, ayez pitié de moi « qui suis un pécheur ! » Et non-seulement disons-le, mais ayons de notre triste état une vraie et profonde conviction, et si un autre nous accuse d'être, en effet, des pécheurs, ne nous irritons point. Ce pénitent, lui aussi, s'entendit accuser par le pharisien qui disait :« Je ne suis pas comme « ce publicain »; et il ne s'en est ni fâché, ni même piqué. L'autre lui montrait ironiquement sa blessure; lui, il en cherchait le remède. Disons donc, nous aussi : Ayez pitié de moi qui suis un pé-

cheur! et si un autre nous le dit, n'en soyons pas indignés. Que si nous savons nous accuser comme coupables de fautes sans nombre, mais que nous répondions par la colère aux accusations du prochain, évidemment nous n'avons ni humilité, ni confession, mais au contraire, ostentation et vaine gloire. — Comment, direz-vous! Est-ce donc ostentation que de s'appeler pécheur? — Oui, c'est ostentation, puisque nous cherchons jusque dans l'humilité, la gloire et l'estime publiques; nous voulons qu'on nous admire, qu'on nous loue. Ici donc encore nous agissons pour la gloire. Qu'est-ce, en effet, que l'humilité? Consiste-t-elle à supporter les outrages dont on nous accable, à reconnaître nos péchés, à accepter les malédictions? Non; là n'est pas encore l'humilité, mais seulement la candeur et la simple droiture de l'âme. Nous avouons de bouche notre condition de pécheur, notre indignité, et nos autres misères semblables; mais qu'on nous fasse seulement un reproche pareil, nous perdons patience, la colère nous monte! Voyez-vous que notre conduite n'est point une humble confession, pas même un acte de droiture et de franchise? Puisque vous vous êtes déclaré tel, souffrez donc sans colère qu'un autre vous le dise et vous accuse; vos fautes, en effet, deviennent ainsi moins lourdes à votre conscience, quand vous en acceptez le reproche de la bouche des autres; ils prennent sur eux votre propre fardeau, et vous font entrer dans la vraie sagesse.

Ecoutez ce que disait un saint, le roi David, quand Séméi le maudissait. « Laissez-le m'insulter. Le Seigneur le lui a commandé, afin de voir « mon humilité; le Seigneur me rendra le bien « en retour des malédictions que cet homme me « lance aujourd'hui ». (II Rois, XVI, 10.) Et vous qui dites de vous-même tout le mal imaginable, vous vous emportez parce que vous n'entendez pas des lèvres d'autrui un éloge et des louanges réservées à de grands saints! Vous voyez bien que vous jouez indignement dans un sujet qui n'admet pas un tel jeu! Car, c'est repousser la louange par soif d'autres louanges, pour gagner même de plus grands éloges, pour acquérir une plus large admiration. En repoussant ainsi certains compliments, on a en vue de s'en attirer de plus beaux; nous faisons tout dès lors pour la vanité et non pour la vérité; dès lors aussi toutes nos œuvres sont vides et douteuses. Je vous en supplie donc, fuyez désormais, du moins, cette vaine gloire, et vivons selon la volonté de Dieu, pour acquérir un jour les biens promis en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

HOMÉLIE XXVIII.

LES SAINTS ONT ÉTÉ VAGABONDS, COUVERTS DE PEAUX DE CHÈVRES ET DE BREBIS, MANQUANT DE TOUT, AFFLIGÉS, PERSÉCUTÉS. (CHAP. XI, 37, JUSQU'A XII, 3.)

Analyse.

1-3. Vertus d'Elie et des autres saints du désert; leur vie semblable, pour les peines, à celle des Hébreux. — L'exemple des saints nous anime : celui de Jésus-Christ nous transporte.

4 à 7. La souffrance nous est enseignée par la passion de Jésus-Christ et par ses exhortations. — La pauvreté, que saint Paul nous apprend par ses paroles et ses exemples. — L'enfer, indiqué en passant comme le plus grand de tous les maux; le ciel, comme le plus grand de tous les biens. — Le luxe des valets et des équipages surtout pour les femmes. — Très-curieux détails. — Le luxe des vêtements, toujours pour les femmes. — Longue et magnifique apostrophe, où toutes les philippiques modernes peuvent s'inspirer. — La beauté vraie et la virginité de l'âme. — Idées sublimes.

1. Il est un sentiment que j'éprouve toujours, mais surtout quand je réfléchis aux exemples de droiture et de vertu des saints. Je me prends à désespérer de moi, à me décourager, en voyant que nous n'acceptons pas même en rêve d'entreprendre les œuvres et la conduite dont les saints ont fait l'expérience pendant toute leur vie; eux qui ont enduré de perpétuelles afflictions, non-seulement pour l'expiation de leurs péchés, mais par le seul amour de la vertu. Et tenez, étudiez seulement Elie, auquel en ce jour notre sujet nous ramène, car c'est de lui que l'apôtre a écrit : « Les saints « ont été vagabonds sous de pauvres vêtements ». C'est par ce Prophète qu'il clôt la liste des exemples qu'il propose aux Hébreux; et il n'a garde de l'oublier, parce qu'il leur est en quelque sorte un fait personnel et familier. Il vient de dire en parlant des apôtres, qu'on les a vus mourir sous le tranchant de l'épée ou sous les pierres de la lapidation; mais il revient aussitôt à Elie, qui a subi les mêmes épreuves que les Hébreux. Sans doute qu'il ne leur suppose pas autant d'enthousiasme pour les apôtres, et c'est pourquoi il les ramène à ce Prophète qui fut enlevé vivant au ciel et qui avait joui d'une immense admiration, afin d'être plus sûr de les consoler et de les ranimer.

« On les a vus », dit-il, « errants, couverts de « peaux de brebis et de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas « digne (38) ». Ils n'avaient pas de vêtements, remarque-t-il, point de patrie, point de maison, pas même de retraite, tant était grande leur tribulation; semblables, en ce dernier trait, à Jésus-Christ qui disait : « Le Fils de l'homme n'a pas

« un lieu où reposer sa tête ». (Matth. VIII, 20.) Qu'ai-je dit : Pas de retraite ? Ils n'avaient pas même une halte ici-bas. En vain s'étaient-ils réfugiés dans la solitude, ils n'y trouvaient point de repos. Car l'apôtre ne dit pas : Ils séjournaient dans la solitude ; non, mais, arrivés là, ils fuyaient encore ; ils se voyaient chassés de ces lieux, et non-seulement de tout pays habité, mais même des contrées inhabitables ; et l'apôtre rappelle les lieux où ils passèrent, en même temps que les événements qui vinrent les y poursuivre. — « Privés de tout, affligés ». On vous accuse pour Jésus-Christ, dit l'apôtre ; Elie le fut comme vous. Quel grief avait-on contre lui pour l'accuser, le bannir, le poursuivre, le réduire à combattre avec la faim ? Les Hébreux souffraient précisément alors des tribulations de même genre, comme il est raconté ailleurs : « Les dis« ciples résolurent d'envoyer des aumônes à ceux « de leurs frères qui étaient affligés. Ils statuèrent « que chacun, selon son pouvoir, enverrait pour « aider les frères qui habitaient en Judée, en pre« nant sur leur propre nécessaire ». (Act. XI, 29.) « Affligés », ajoute-t-il, c'est-à-dire maltraités, condamnés à de rudes voyages, exposés à maints périls. — « Ils étaient vagabonds » : En quel sens ? Il l'explique : « Errant dans les déserts, « les montagnes, les cavernes et les antres de la « terre ». Semblables, dit-il, à des fugitifs et des émigrants, à des contumaces convaincus de crimes abominables, indignes même de voir le soleil ; et la solitude ne leur procurait point un refuge, mais il leur fallait chercher toujours de nouvelles cachettes, s'enfouir dans la terre, vivre dans une crainte perpétuelle.

« Cependant toutes ces personnes à qui l'Ecri« ture rend un témoignage si avantageux à cause « de leur foi, n'ont point reçu la récompense « promise, Dieu ayant voulu, par une faveur par« ticulière, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'ac« complissement de leur bonheur (39, 40) ». Quelle est donc la récompense d'une foi si grande ? Quel en sera le prix ? Il sera tel qu'aucun discours ne saurait l'exprimer. Car Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment une félicité que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, que le cœur de l'homme ne pourrait comprendre.

« Mais ils ne l'ont pas encore reçue » ; ainsi ils l'attendent encore, après être morts dans des tribulations si douloureuses. Depuis tant d'années qu'ils ont cessé de vivre, ils n'ont pas encore reçu ; et vous seriez affligés de ne pas recevoir déjà, vous qui combattez encore ? Représentez-vous cette position étonnante d'Abraham et de Paul, attendant la consommation de votre bonheur pour recevoir alors leur pleine récompense. Car le Sauveur leur a dit qu'ils ne l'auraient pas, sans que nous soyons là pour la recevoir avec eux, comme un père dit à ses enfants qui ont fini leur travail, qu'ils ne se mettront pas à table avant que leurs frères soient venus. Et toi, tu t'affliges de n'avoir pas encore touché ton salaire ? Que fera donc Abel qui a vaincu avant nous et n'a pas reçu la couronne ? Que fera Noé, qui a vécu dans ces temps lointains, et qui t'attend, toi et ceux qui viendront après toi ? Vois-tu bien que nous leur sommes préférés et que notre condition est plus heureuse que la leur ? Dieu, dit saint Paul, a prévu et préparé pour nous un sort meilleur. Pour qu'ils ne parussent pas, en effet, de meilleure condition que nous-mêmes, s'ils avaient été couronnés les premiers, Dieu a déterminé une époque où nous serons couronnés tous ensemble. Le héros vainqueur tant d'années avant toi, reçoit avec toi la couronne. Admire sa sollicitude et sa bonté. L'apôtre ne dit pas : Afin qu'ils ne fussent pas couronnés sans nous ; mais : « Afin qu'ils ne « reçussent pas sans nous la consommation de « leur bonheur ». Ils ne la recevront qu'alors. Ils nous ont précédés au combat, ils ne nous ont pas devancés pour les couronnes. Dieu ne leur a fait aucun tort, et il nous fait un grand honneur. Pour eux, ils nous attendent comme des frères. Si nous ne sommes tous qu'un seul corps, il y a pour ce corps plus de plaisir à être couronné ensemble que par parties. En ce point même les justes sont admirables de se réjouir du bonheur de leurs frères comme s'il leur était propre. C'est donc encore un désir de leur âme qui se réalise, que d'être ainsi couronnés avec leurs membres. Etre ainsi tous ensemble glorifiés, c'est un plaisir ineffable [1].

2. « Puis donc que nous sommes environnés « d'une si grande nuée de témoins ». (XII, 1.) L'Ecriture, souvent, emprunte des motifs de consolation aux accidents mêmes et aux peines qui nous arrivent. Ainsi on lit dans le prophète Isaïe : « Il vous délivrera de la chaleur, de la sécheresse « et des pluies violentes ». (Isaïe, IV, 6.) Et dans le roi David : « Le soleil ne vous fatiguera pas « pendant le jour, ni la lune pendant la nuit ». (Ps. CXX, 6.) C'est ce que dit ici saint Paul : « Ayant donc « sur nos têtes une si grande nuée de témoins ». Le souvenir de tous ces saints, comparable à un nuage qui donnerait de l'ombre au voyageur exposé, brûlé par un soleil trop ardent, soulage et ranime une âme fatiguée. Et l'apôtre ne dit pas : Un nuage élevé bien haut et loin de nos têtes, mais au contraire, « posé sur nous » ; ce qui est bien autrement agréable, et qui doit, selon lui,

[1] Après avoir donné de nombreux exemples de la puissance de la foi sous l'Ancien Testament, l'apôtre pour conclusion fait voir en quelques mots comment cette vertu néanmoins était encore quelque chose de borné, et jusqu'à quel point la vertu de la foi dans les temps chrétiens lui est supérieure. Tous ces saints personnages, dit-il, ont bien, en vertu de leur foi, obtenu leur justification, mais ils n'ont pas été mis en possession de l'objet des promesses faites à leur foi dans son sens le plus élevé, parce que Dieu avait décrété que l'objet des promesses, dans son sens le plus élevé, le bien le plus excellent, à savoir le royaume du ciel, ne commencerait que plus tard, et qu'il serait également notre partage, afin que tous, nous ici bas, eux dans l'autre vie, nous puissions y entrer, et parvenir enfin tous ensemble à la consommation. Il faut ici prendre la promesse dans son objet le plus élevé, le royaume du ciel, dans toute l'étendue de son acception, depuis son commencement en ce monde jusqu'à sa consommation au jour de la consommation et du jugement. La consommation n'aura lieu qu'en ce jour, parce que ce ne sera qu'alors que s'effectuera la rédemption du corps (Augustin, Jérôme, Chrysostome). Du reste l'apôtre a déjà dit ci-dessus (IX, 8) que tant qu'a subsisté l'ancienne alliance, et que Jésus-Christ n'a point eu consommé son sacrifice, le ciel était fermé ; d'où il suit que les anciens patriarches avaient été, il est vrai, justifiés, mais qu'ils ne pouvaient encore jouir du fruit de la justification ; il a fallu qu'ils attendissent le sacrifice de Jésus-Christ afin d'entrer ensuite avec lui dans le ciel. (J. F. D'Alloli).

nous montrer qu'ainsi placé sur tout notre horizon, il nous procurera plus d'ombre et de sécurité. — Quelle est « cette nuée », et quel, ce nombre de « témoins? » Il s'agit de témoins empruntés soit à l'Ancien, soit au Nouveau Testament. Les premiers aussi ont été vraiment martyrs, témoins attestant avec courage la grandeur de Dieu ; ainsi les trois enfants, ainsi Elie et tous les prophètes.

« Dégageons-nous de tout ce qui appesantit ». Qu'est-ce que tout ce fardeau ? La somnolence, la négligence, tout le bagage, en un mot, des pensées humaines. « Et le péché si facile à environ« ner ». Cette expression a deux sens : Le péché facilement nous entoure et nous assiége; ou bien, et je préfère l'entendre ainsi, le péché facilement sera par nous-même environné et battu ; car, si nous le voulons, il nous est aisé de le vaincre. — « Courons par la patience dans la carrière qui « nous est ouverte ». Il ne dit pas : Combattons, luttons, faisons la guerre ; mais ce qui est plus doux que tout cela, car il ne nous propose qu'une course. Il ne nous dit pas davantage : Soyons les premiers à courir ; mais seulement : Fournissons une carrière soutenue et persévérante, et ne nous montrons pas lâches ni énervés. Courons, dit-il, dans la lice devant nous ouverte.

Enfin la consolation principale, la souveraine exhortation, le premier et le dernier de tous les exemples, l'apôtre le propose, c'est Jésus-Christ. « Jetant les yeux sur Jésus-Christ, l'auteur et le « consommateur de notre foi (2) » ; c'est bien ce que Jésus-Christ disait constamment de lui-même à ses disciples : « S'ils ont appelé le maître Béel« zébuth, combien plus ses serviteurs ! » Et ailleurs : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, « ni l'esclave au-dessus de son propriétaire ». (Matth. x, 24, 25.) Donc, regardons-le, dit saint Paul, afin d'apprendre à courir ; oui, voyons toujours Jésus-Christ. En effet, de même que pour apprendre un art ou pour nous dresser à une lutte quelconque, le regard fixé sur un maître nous grave dans l'esprit ses procédés, et notre vue lui dérobe tous ses secrets ; ainsi, dans la vie présente, si nous voulons fournir notre course, et surtout la fournir honorablement, nous regardons vers Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. Et pourquoi ces deux titres? C'est qu'il nous a donné la foi, qu'il nous en a versé le principe. C'est encore une de ses paroles à ses disciples : « Vous ne m'avez pas choisi ; c'est moi qui ai fait « choix de vous ». (Jean, xv, 16.) Paul disait de même : « Je le connaîtrai alors, comme j'ai été « connu de lui ». (I Cor. xiii, 12.) Et si Jésus a déposé en nous le principe et le germe, c'est lui encore qui nous donnera la fin et le fruit.

« Jésus au lieu d'une vie heureuse et tranquille « qui lui était proposée, a souffert la croix, en mé« prisant la honte et l'ignominie ». Comprenez : qu'il lui était permis de ne pas souffrir, s'il l'eût préféré ; car il n'a pas commis de péché, et le mensonge ne fut jamais trouvé dans sa bouche (Isaïe, liii, 9) ; lui-même l'atteste au saint Evangile : « Le prince de ce monde est venu, mais il « n'a aucune prise sur moi ». (Jean, xiv, 30.) Il était donc libre de ne pas marcher au Calvaire. Car, disait-il, « j'ai le pouvoir de déposer mon « âme et le pouvoir aussi de la reprendre ». (Jean, x, 18.) Si donc, sans nécessité aucune de subir la croix, il a voulu pour nous monter en croix, combien plus est-il juste que nous souffrions tout pour lui ? — La joie lui était proposée, dit saint Paul, et il a subi la mort, « méprisant l'opprobre ». En quoi, ce mépris de l'opprobre? C'est qu'il a choisi, dit l'apôtre, une mort infâme. — Je comprends, direz-vous, qu'il soit mort ; mais pourquoi si honteusement ? — Uniquement pour nous apprendre à regarder comme rien toute gloire qui vient des hommes. Sans avoir jamais été assujéti au péché, il a choisi une mort semblable, pour nous apprendre à être hardis contre elle, à l'estimer comme le néant. — Enfin, pourquoi l'apôtre ne dit-il pas : Méprisant « la tristesse », mais l'opprobre et la honte ? Parce qu'il affronta la mort sans tristesse.

Or, écoutez quelle fut la fin, pour Jésus ? « Et « maintenant il est assis à la droite de Dieu ». Vous voyez le prix du combat que saint Paul décrit autrement ailleurs : « C'est pourquoi Dieu l'a exalté « et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout « nom, de sorte qu'au nom de Jésus, tout genou « fléchit ». (Philip. ii, 9.) Il parle de la sainte humanité de Jésus. Ainsi, bien évidemment, quand même on ne nous proposerait aucun prix de la victoire, un tel exemple suffirait pour nous déterminer à soutenir chacun vaillamment notre lutte et notre combat. Mais maintenant, des récompenses aussi nous sont offertes, et non des prix tels quels, mais de grands, mais d'ineffables prix. Ainsi, quelle que soit la souffrance qui nous ait visités, pensons à Jésus, plutôt même qu'à ses apôtres. Pourquoi ? C'est que toute la vie du Sauveur fut remplie d'amertume. Toujours il entendit d'horribles accusations de folie, de séduction, de faux miracles ; les juifs disaient tantôt : « Cet « homme ne vient pas de Dieu » ; tantôt : « Non, « il séduit les masses » ; tantôt : « Ce séducteur « disait quand il vivait encore : Je ressusciterai « dans trois jours ». Ils l'accusaient de jonglerie et de magie, disant : « C'est par Béelzébuth qu'il « chasse les démons » ; ils le taxaient de fou, de possédé du diable : « N'avons-nous pas raison de « dire qu'il est fou et possédé du démon ? » (Jean, ix, 16 ; vii, 12 ; x, 20 ; Matth. xxvii, 63 ; xii, 24.) Et il entendait cet affreux langage, pendant qu'il les accablait de ses bienfaits, qu'il faisait des miracles, et montrait les œuvres d'un Dieu. Qu'on eût ainsi parlé de lui, s'il n'avait rien fait, on serait moins surpris. Mais qu'enseignant une doctrine de vérité, il s'entendit appeler séducteur ; que chassant les démons, il s'entendît insulter comme possédé du démon ; qu'on l'appelât menteur et hypocrite, lui qui démolissait toute fourberie, n'est-ce pas étonnant et incroyable ? Telles étaient pourtant leurs accusations de tous les jours.

3. Voulez-vous entendre les plaisanteries et les moqueries qu'on lui décochait? La moquerie est bien ce qui nous mord le plus vivement au cœur. Eh bien ! voici, d'abord, contre sa naissance. « N'est-il pas », disaient les juifs, « n'est-il

« pas le fils d'un charpentier? ne connaissons-« nous pas et son père et sa mère? Tous ses frè-« res ne sont-ils pas parmi nous? » (Matth. XIII. 55.) Plaisantant le Seigneur sur sa patrie, ils l' disaient natif de Nazareth, et ajoutaient : « Infor-« mez-vous, et soyez sûr qu'il ne sort point de « Prophète de la Galilée ». (Jean, VII, 52.) Toutes ces calomnies le trouvaient patient toujours! Ils ajoutaient : « L'Ecriture ne dit-elle pas que le « Messie doit venir du bourg de Bethléem? » (Jean, VII, 42.) — Voulez-vous entendre les moqueries insultantes qu'on employait à son égard? Venant, dit l'Ecriture, jusqu'au pied de la croix, ces gens l'adoraient, le frappaient, lui lançaient des soufflets et disaient : « Dis-nous qui t'a « frappé? » Et lui offrant du vinaigre : « Si tu es « le Fils de Dieu », s'écriaient-ils, « descends de la « croix ». (Matth. XXVI, 68 et XXVII, 40.) Déjà un serviteur du grand prêtre lui avait donné un soufflet, et il n'avait répondu qu'un mot : « Si j'ai mal « parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal; mais si « j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Pour mieux l'insulter, ils lui mirent une chlamyde de pourpre et lui crachèrent au visage, sans cesser de l'accabler de questions perfides et de tentations. — Voulez-vous constater les accusations publiques ou secrètes, celles mêmes que ses disciples formulaient contre lui, puisque lui-même leur demandait : « Voulez-vous aussi vous en « aller? Possédé du démon » (Jean, VI, 68, et VII, 20), c'était un mot que prononçaient de lui ceux mêmes qui avaient cru en lui. Enfin, répondez-moi, n'est-il pas vrai qu'il en était réduit à s'enfuir, tantôt en Galilée, tantôt en Judée? Ne fut-il pas dès le berceau ballotté par toutes sortes d'épreuves? Ne fallut-il pas qu'encore enfant, sa mère l'emportât en Egypte? C'est en souvenir de tant de douleurs que saint Paul a dit : « Jetons les « yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de « notre foi, qui, au lieu de la vie tranquille et « heureuse dont il pouvait jouir, a souffert la croix « en méprisant la honte et l'ignominie, et qui main-« tenant est assis à la droite du trône de Dieu ».

Jetons donc nos regards sur lui, et sur ses disciples; lisons les souffrances de Paul; écoutons-le, qui nous dit : « Il nous a fallu grande patience « dans les maux, dans les tribulations, dans les « nécessités pressantes, dans les persécutions, les « angoisses, les plaies, les prisons, les séditions, « les jeûnes, les travaux, la chasteté, la science »; et ailleurs : « Jusqu'à cette heure nous souffrons « la faim et la soif, la nudité et les mauvais traite-« ments; nous n'avons point de demeure stable; « nous travaillons avec beaucoup de peine, de nos « propres mains; on nous maudit, et nous bénis-« sons; on nous persécute, et nous le souffrons; « on nous dit des injures, et nous répondons par « des prières». (II Cor. VI, 4; I Cor. III, 11.) Quelqu'un a-t-il souffert la moindre partie de maux pareils? On nous traite, dit-il, en séducteurs, en infâmes, en êtres vils et qui n'ont rien. Et ailleurs : « J'ai reçu des juifs, en cinq fois dif-« férentes, trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu « de verges par trois fois, j'ai été lapidé une fois, « j'ai passé une nuit et un jour au fond de la mer, « j'ai fait maints pénibles voyages, avec afflic-« tions, angoisses, famine ». (II Cor. XI, 24.) Or, entendez-le vous dire aussi combien une telle vie plaisait à Dieu : « Pour cela j'ai trois fois prié le « Seigneur, et il m'a répondu : Ma grâce te suffit; « car ma puissance éclate dans l'infirmité ». Aussi ajoute-t-il : « Je me complais dans mes infir-« mités, dans les afflictions, les nécessités, les an-« goisses, les plaies, les prisons, afin que la vertu « puissante de Jésus-Christ habite en moi ». (II Cor. XII, 8.) Enfin écoutez la parole même de Jésus-Christ : « Vous aurez l'affliction en ce « monde ». (Jean, XVI, 33.)

« Pensez donc en vous-mêmes à celui qui a « souffert une si grande contradiction des pécheurs « qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne « vous découragiez pas et que vous ne tombiez « point dans l'abattement (3) ». Saint Paul a bien droit de tenir ce langage. Car si les souffrances du prochain nous animent, combien plus d'ardeur et d'amour doit réveiller en nous la passion de Notre-Seigneur? Quel merveilleux effet doit-elle produire? — Et remarquez comment saint Paul, en négligeant le détail des peines du Sauveur, les résume toutes en ce mot : « Contradiction »; soufflets sur les joues, moqueries, insultes, reproches, railleries; l'apôtre ne fait qu'indiquer ces horreurs par ce mot contradiction; et pourtant en dehors de celles-là, il y a toutes celles encore qui ont accompagné son enseignement évangélique.

Pensons, mes frères, pensons toujours à cette vie et à cette passion du Sauveur; occupons-en nos cœurs et le jour et la nuit, sachant que nous en recueillerons des fruits immenses, et des avantages inappréciables. Oh oui! c'est une grande, c'est une ineffable consolation que les souffrances de Jésus-Christ, que celles encore de ses apôtres. Notre-Seigneur savait si bien que cette voie est la meilleure pour la vertu, que sans être obligé, lui, d'embrasser cette route, il y est entré tout d'abord; tant il regardait l'affliction comme une grâce, comme la mère d'un plus grand repos et d'une douce paix dans le monde à venir. Au reste, entendez-le : « Si quelqu'un ne porte pas sa croix et « ne marche pas derrière moi, il n'est pas digne « de moi ». (Matth. X, 38.) Comme s'il disait : Si tu es mon disciple, prouve que tu l'es en effet : imite ton maître. Que s'il est venu par la route de l'application, tandis que tu prétends marcher par celle du repos et des loisirs, non, ce n'est plus sa voie que tu veux suivre, mais un tout autre chemin. Comment le suivre sans être sur ses traces? Comment es-tu un disciple sans marcher derrière ton maître? Paul t'a condamné dans les mêmes termes : « Nous sommes les faibles; et vous, les « forts; nous sommes les gens méprisés; vous, « les honorés! » (I Cor. IV, 10.) Comment est-il raisonnable que nous suivions des directions si opposées quand vous êtes nos disciples, et que nous sommes vos maîtres? Donc la souffrance, mes frères, est une grande puissance : car elle produit ces deux grands effets, qu'elle efface nos péchés et qu'elle nous donne force et vigueur.

4. Mais n'arrive-t-il pas, direz-vous, qu'elle renverse et qu'elle ruine? — Non, la souffrance ne

produit point ces malheurs ; n'en accusons que notre lâcheté. Si nous sommes sobres et vigilants, si nous prions Dieu de ne pas permettre que nous soyons tentés au-delà de nos forces ; si nous nous tenons toujours étroitement attachés à lui, nous serons toujours debout, nous ferons face à l'ennemi. Tant que nous aurons Dieu pour auxiliaire, en vain les tentations souffleront plus impétueuses que tous les vents à la fois, elles ne seront pour nous que pailles et feuilles légères, qu'un rien dissipe au hasard. Ecoutez la parole de Paul : « En « tous ces combats nous sommes vainqueurs ». Et ailleurs : « J'estime que toutes les souffrances « de ce siècle ne sont point dignes d'être compa« rées avec la gloire à venir qui sera manifestée « en nous ». (Rom. VIII, 37 et 18.) Et ailleurs : « Notre tribulation présente, légère en elle-même, « et purement momentanée, nous produira un ex« cès incroyable, un poids ineffable de gloire éter« nelle ». (II Cor. IV, 16.) Remarquez quels périls affreux, quels naufrages, quelles afflictions sans nombre il qualifie de maux légers. Soyez l'émule de ce cœur de diamant enveloppé d'un corps fragile et souffreteux.

Vous êtes dans la pauvreté, peut-être ! Mais non toutefois dans une misère comme celle de Paul, qui luttait avec la faim, la soif et la nudité. Car il ne souffrit point tous ces maux seulement un jour par rencontre, mais continuellement il les endura. Et la preuve ? Vous la trouverez dans sa parole : « Jusqu'à ce jour nous ne cessons de subir la « faim, la soif, la nudité ». (I Cor. IV, 11.) Et cependant quelle gloire il avait déjà acquise dans la prédication, lorsqu'il était encore réduit à toujours ainsi souffrir ! car il avait dépensé vingt années déjà dans l'enseignement de l'Evangile, quand il écrivait ces mots : « Je connais », en effet, dit-il, « un homme qui fut ravi au paradis il y a quatorze « ans, est-ce avec ou sans son corps, je ne sais ». (II Cor. XII, 2.) Et ailleurs : « Trois ans après je « montai à Jérusalem » (Gal. I, 18) ; et dans un autre passage : « Il me serait plus avantageux de mou« rir, que de permettre à personne d'atténuer ma « gloire ». Et ce texte se lie à celui-ci : « Nous « sommes devenus comme les balayures de ce « monde ». (I Cor. IX, 15 ; IV, 13.)

Quoi de plus pénible que la faim, que le froid, que les complots imaginés même par des frères, qu'il appelle de faux frères ? N'osait-on pas l'appeler la peste du monde, un imposteur, un démolisseur ? N'était-il pas déchiré par les fouets cruels? Appliquons à ces exemples, mes frères, nos méditations, nos pensées, nos souvenirs, et jamais nous n'éprouverons de découragement, d'abattement, quand même l'injustice nous opprimerait, quand tous nos biens nous seraient volés et qu'on nous ferait subir des maux à l'infini. Qu'il nous soit donné seulement de trouver au ciel une moisson d'estime et d'honneur, et tout devient supportable. Puissions-nous faire dignement nos affaires d'outre-tombe, et celles d'ici-bas nous paraîtront sans valeur ; quelles qu'elles soient, elles ne sont que des ombres et des rêves.

Car ce qu'on peut attendre ou redouter sur la terre n'a rien de sérieux ni en soi, ni dans la durée. Que voulez-vous comparer, en effet, avec ces terreurs si légitimes et si effrayantes de l'avenir ; avec ce feu qui ne peut s'éteindre ; avec ce ver qui ne peut mourir ? Est-il un mal du siècle qui égale le grincement des dents, les chaînes, les ténèbres extérieures, les fureurs, la désolation, les angoisses de ces supplices ? Mais vous comparez la durée, peut-être ? — Eh ! que font dix mille ans auprès des siècles infinis et interminables ? Ce qu'est une petite goutte d'eau, n'est-ce pas, en présence du grand abîme.

Préférez-vous comparer bonheur avec bonheur? Celui du ciel est infiniment supérieur. « L'œil de « l'homme n'a point vu », dit l'Ecriture, « son « oreille n'a point entendu, son cœur ne pourra « jamais comprendre cette félicité souveraine ». (I Cor. II, 9.) Et sa durée se prolongera dans l'infinité des siècles. Pour elle, par conséquent, ne serait-il pas avantageux d'être mille fois déchirés vivants, tués, brûlés, de subir mille morts enfin, de supporter en paroles et en faits tout ce qu'il y a de plus rude et de plus affreux ? Devrions-nous passer, si c'était possible, toute la vie présente dans les flammes dévorantes, qu'il faudrait ainsi tout accepter pour gagner les biens que Dieu nous garde.

Mais que parlé-je ainsi à des hommes qui loin de consentir à mépriser l'argent, le poursuivent et s'y attachent comme à la seule richesse immortelle, à des hommes qui, pour avoir donné quelque petite chose sur une fortune immense, croient avoir tout fait ? Non, ce n'est pas là l'aumône. L'aumône vraie, c'est le fait de cette veuve qui verse tout généreusement, jusqu'à sa dernière obole. Si vous n'avez pas le cœur de donner autant qu'une pauvre veuve, donnez du moins votre superflu, gardez le nécessaire, et rien au delà : mais personne ne sait faire le sacrifice même du superflu. J'appelle superfluité ce nombreux personnel qui vous sert, ces vêtements de soie qui vous couvrent. Rien n'est moins nécessaire, rien moins utile même que ce dont nous pouvons nous passer pour vivre ; voilà, oui, des superfluités, et pour le dire une fois, de véritables excès.

Voyons toutefois, s'il vous plaît, quel est l'indispensable nécessaire de la vie. Avec deux serviteurs seulement, nous pouvons vivre. Car puisque plusieurs personnes, à nos côtés, vivent sans serviteur aucun, quelle excuse avons-nous, si deux domestiques ne peuvent nous suffire ? Nous pouvons très-bien nous loger dans une maison de briques, pourvu qu'elle ait trois appartements : voilà le suffisant assurément. Car n'y a-t-il pas des pères de famille, ayant femme et enfants, qui se contentent d'une seule habitation ? Or, si vous le voulez absolument, on vous accorde des domestiques.

Mais, dira une grande dame, n'est-il pas honteux pour une personne d'un certain rang, de paraître en public avec deux domestiques seulement? — Arrière cette honte. Non, une femme de haut rang n'a pas à rougir de paraître avec deux domestiques seulement ; mais elle devrait rougir de se montrer avec plus nombreuse escorte. Vous riez peut-être en m'écoutant ici ; eh bien ! je ré-

pête, sa honte devrait être de parader avec toute une escorte. Quoi! pareils à des marchands de moutons, ou à ces cabaretiers qui vendent des esclaves, vous vous feriez une espèce de gloire à paraître avec un nombreux cortége de serviteurs! Faste et vaine gloire, en vérité; lorsque la modestie, en cela, est une preuve de sagesse et d'honorabilité. Non, il ne faut pas que votre dignité se prouve par la multitude de vos suivants : où est la vertu, à posséder toute cette valetaille? Ce n'est certes point une vertu de l'âme; et ce qui ne prouve point une âme vertueuse, ne démontre pas non plus une âme bien née. Quand une dame est contente de peu, elle prouve mieux sa dignité native; quand elle a besoin de tant d'accessoires, elle n'est qu'une servante, plus abaissée même qu'une esclave.

5. Répondez-moi? Les anges ne parcourent-ils pas notre terre habitée, seuls et sans avoir besoin de quelqu'un qui les suive? Et, parce que nous avons ce besoin nous-mêmes, estimerons-nous inférieurs ceux qui peuvent s'en passer? S'il est donc dans la nature de l'ange de n'avoir ainsi besoin ni de laquais, ni de suivant, quelle est, parmi les femmes, celle qui se rapproche le plus de cette nature angélique? Est-ce celle à qui tant de serviteurs sont indispensables, ou celle qui se contente d'en avoir bien peu? Et mieux que cette dernière encore, celle qui n'en a pas du tout, n'a-t-elle pas le bonheur de se montrer sans être remarquée? Etre remarquée, en effet, ne voyez-vous pas que, pour une femme, c'est une honte? Or quelle est celle qui attire les regards de toute une place publique? Est-ce celle qui porte une toilette brillante, ou celle qui est vêtue simplement, sans parure, sans luxe ni apprêt? Laquelle encore fait tourner de son côté tous les yeux de la foule stationnant au forum? Est-ce celle qui se fait traîner par des mules aux housses dorées, ou bien celle qui marche sans appareil, naturellement, mais avec bienséance et distinction? Celle-ci ne passe-t-elle pas inaperçue de tous nos regards, tandis qu'on se presse pour voir l'autre, et que même on se demande : Qui est-elle? D'où sort-elle? Ne parlons pas des jalousies qu'elle excite. Mais, dites-moi seulement : Où est la honte? Est-ce de se faire remarquer ou de passer sans être vue? Quand est-ce qu'il faut rougir davantage : quand tous les yeux sont sur elle, ou quand nul ne l'aperçoit? Quand tout le monde s'informe de ce qu'elle est, ou bien quand on ne s'occupe même pas de sa personne?

Voyez-vous comme nous faisons tout, non pour une sainte honte, mais pour la vaine gloire? Mais, comme il est impossible de nous soustraire entièrement à ces préjugés, qu'il me suffise de vous rappeler que la honte véritable n'est pas là. Le péché! voilà vraiment la chose honteuse, bien que personne ne l'estime ainsi, et qu'on attache plus volontiers l'idée de honte à n'importe quoi plutôt qu'au péché! Quant aux vêtements, femmes chrétiennes, ayez-en pour l'usage et non pour le superflu. Et pour ne pas vous gêner ici la conscience trop étroitement, mon avis et ma déclaration se bornent à proscrire, comme dépassant vos besoins, les parures d'or et les tissus trop fins. Et cet arrêt n'est pas de moi. Pour vous prouver qu'ici vous n'entendez pas mes paroles, écoutez saint Paul qui lui-même prononce, qui défend aux femmes de se parer avec des cheveux frisés, avec de l'or, avec des perles, avec vos vêtements précieux et magnifiques. (I Tim. II, 9.) Dites-nous alors, apôtre de Jésus-Christ, comment elles doivent se parer? Car elles sont capables de dire que les parures d'or sont seules des objets de luxe et de prix; mais que les soieries ne sont ni de prix ni de luxe. Dites-nous donc, comment voulez-vous qu'elles soient parées? — « Quand « nous avons le vêtement et la nourriture, sachons « nous en contenter ». (I Tim. VI, 8.) Donc, que le vêtement soit suffisant pour nous couvrir; Dieu ne nous les a donnés que pour protéger notre nudité. Or, un vêtement peut remplir ce but, quand même il serait de nulle valeur.

Vous riez peut-être, vous qui portez des vêtements de soie : en vérité, le sujet prête à rire! Que commande saint Paul et que faisons-nous? Car je ne m'adresse plus seulement aux femmes, mais aussi aux hommes. Tout ce que nous avons au-delà de la règle apostolique, est superflu. Les pauvres seuls ne possèdent pas de superflu; hélas! peut-être parce qu'ils sont forcés de s'en passer; car s'ils pouvaient s'en procurer, ils ne s'en feraient pas faute plus que les autres. Mais enfin, soit en réalité, soit en apparence et par le sort, ils n'ont pas de superflu.

Portons donc des vêtements qui remplissent simplement leur but. A quoi bon, en effet, y prodiguer l'or? Ces oripeaux conviennent aux acteurs; laissez-leur ce costume; c'est celui aussi des femmes perdues à qui tout convient pour attirer les yeux. Qu'elle se pare, l'actrice qui va paraître sur la scène, celle encore qui est danseuse de profession; tout leur va, pour entraîner les hommes. Mais que la femme qui professe une vraie piété s'éloigne de telles parures, et qu'elle s'en réserve une autre bien plus noble et plus riche.

Oui, femme chrétienne, tu as un théâtre aussi; pour ce théâtre, sache te parer; pour lui, revêts tout un monde d'ornements. Quel est ton théâtre? Le ciel, avec le peuple des anges pour spectateurs, et ce peuple comprend aussi et les vierges, et les femmes du monde ou du siècle. Toute femme qui croit en Jésus-Christ paraît de droit sur ce théâtre. Parlons-y un langage digne de charmer de tels spectateurs. Revêts-toi d'ornements capables de les transporter de joie. Car, dis-moi; si une de ces actrices éhontées, renonçant à ses parures d'or, à ses vêtements somptueux, à son rire effronté, à ses paroles séduisantes et obscènes, prenait tout à coup une robe sans valeur; si elle paraissait sur les planches sans aucun éclat d'emprunt, et qu'on l'entendît parler un langage pieux, religieux, et faire une exhortation à la tempérance et à la pudeur, sans plus un mot qui fasse rougir, est-ce que toute l'assistance ne se lèverait pas d'indignation? Un théâtre comme celui-là ne serait-il pas déserté? ou plutôt ne chasserait-on pas cette convertie, parce qu'elle

ne parlerait plus la langue de ce théâtre satanique?

Eh bien! à votre tour, si vous entrez au théâtre du ciel avec les ornements de la femme perdue, tout le céleste auditoire vous chassera. Il ne faut point là de vêtements d'or, mais d'autres, et bien différents. De quel genre, alors? De ceux dont parle le Prophète : « Elle est entourée de franges « d'or, de splendides broderies » (Ps. XLIV, 14); il ne s'agit point de faire ressortir la blancheur et l'éclat de votre teint, mais d'orner votre âme; car elle seule, au ciel, dispute le prix. « Toute la gloire « de la fille du roi est au dedans d'elle-même », ajoute-t-il. Prenez ces vêtements glorieux, qui doivent vous affranchir d'autres peines sans nombre, mais qui en particulier délivrent un mari d'inquiétude, et vous-même de souci.

6. Une femme est d'autant plus respectable aux yeux de son mari, qu'elle sait davantage restreindre ses besoins. Car l'homme, en général, garde toujours un secret et profond mépris pour ceux qui ont besoin de lui; s'il voit au contraire qu'il ne soit pas indispensable, il rabaisse son orgueil, et bientôt vous traite et vous honore comme un égal. Que votre mari vous voie donc, femmes chrétiennes, n'avoir pas besoin de lui et mépriser même ce qu'il offre; aussitôt, malgré ses hautes prétentions et l'ambition dédaigneuse de son caractère, il vous respectera plus que si vous portiez des ornements d'or, et désormais vous ne serez plus sa servante, comme on l'est nécessairement, comme il faut bien être l'humble sujet de ceux dont on a trop besoin; tandis que si l'on sait se refuser noblement le superflu, on recouvre désormais son indépendance. Qu'il sache donc, votre époux, que lorsque vous lui accordez une certaine obéissance, c'est le motif de la crainte de Dieu qui vous détermine, et non pas les dons qui partent de la main d'un mari. En effet, tant qu'il vous donne beaucoup, en vain lui rendez-vous aussi grand honneur : il croit toujours en mériter davantage; si, au contraire, vous savez vous suffire, il vous est reconnaissant du peu même que vous lui accordez : il n'a rien à vous reprocher. D'ailleurs vous ne le forcez point à voler le bien du prochain pour la triste nécessité de vous suffire.

Sous un autre point de vue, est-il rien de plus déraisonnable que d'acheter des parures d'or, pour les souiller bientôt dans les bains et les places publiques? Encore ces folies dorées s'expliquent-elles pour ces lieux profanes des thermes ou de l'agora; mais elles sont ridicules et insensées, quand on s'en décore pour poser jusque dans l'église. Que vient-elle faire ici avec ces ornements d'or, cette femme qui doit y entrer précisément pour entendre que ni l'or, ni l'argent, ni les habits précieux n'embellissent une vraie chrétienne? Oui, femme chrétienne, pourquoi entrer ici? Serait-ce comme pour combattre saint Paul et pour montrer que quand même il te ferait mille fois la leçon, tu refuses de te convertir? Serait-ce pour nous convaincre que, nous aussi, prédicateurs de l'assemblée sainte, nous perdons notre temps à redire ses avis?

Car, réponds-moi. Qu'un gentil ou qu'un infidèle entende lire ce passage de saint Paul qui interdit aux femmes de se parer avec l'or, l'argent, les perles, les tissus précieux; que cet homme soit d'ailleurs marié à une femme chrétienne, et qu'il l'aperçoive ensuite heureuse de se parer de cette manière, fière de s'entourer d'or pour venir à l'église; ne dira-t-il pas en lui-même, en voyant cette femme qui se pare et se prépare dans son cabinet de toilette : Pourquoi donc fait-elle dans ce cabinet une si longue séance? Pourquoi ces longs apprêts? Pourquoi prend-elle aujourd'hui ses bijoux d'or? Où veut-elle aller enfin? A l'église? Mais qu'y faire? Pour entendre que tout ce luxe est condamné? A cette idée, à ce spectacle, l'infidèle ne va-t-il pas rire, et rire aux éclats? Ne va-t-il pas croire que toute notre religion n'est qu'un jeu et une duperie?

Ecoutez donc, et mes avis et ma prière : laissons aux pompes mondaines ces ornements d'or; laissons-les aux théâtres et aux décors exposés dans les boutiques des marchands; gardons-nous de vouloir ainsi embellir l'image de Dieu; et plutôt rehaussons-la de grâce vraie et de dignité, de cette dignité qui ne s'allie jamais avec le faste et les ornements malséants.

Voulez-vous même gagner l'honneur et l'estime des hommes? Voilà le moyen d'y parvenir. On admirera toujours moins la femme d'un opulent du siècle quand elle portera ces soieries et ce luxe, qu'on rencontre partout, que quand elle se présentera sous une mise simple et commune, avec la simple robe de laine. Ce genre, tout le monde l'admire; cette mise, chacun y applaudit. Car dans cette toilette qui prodigue les broderies d'or et les tissus précieux, la femme riche a bien des rivales; elle surpasse l'une, mais l'autre la surpasse; et dût-elle les vaincre toutes, l'impératrice au moins aura sur elle la victoire. Avec la simplicité, au contraire, elle triomphe de toutes les autres femmes, même de l'épouse d'un roi ou d'un empereur : seule, et jusque dans l'opulence, elle a choisi l'extérieur des pauvres.

Ainsi, supposé que nous aimions la gloire, la voici plus grande et plus pure. Mais je ne parle pas seulement aux veuves et aux riches : les veuves n'auraient l'air d'être modestes qu'à cause de la gêne qu'apporte le veuvage; je m'adresse aussi aux femmes mariées. — Je ne plairai donc plus à mon mari, dira l'une d'elles? — Ah! tu ne désires pas plaire à ton époux, mais à une foule de misérables femmelettes; ou plutôt loin de vouloir leur plaire, tu cherches à les faire sécher de dépit, à faire ressortir leur pauvreté. Que de blasphèmes se prononcent à cause de toi!... Malheur à la pauvreté, s'écrieront-elles; Dieu déteste les indigents; Dieu n'aime pas les pauvres! Une preuve, d'ailleurs, une preuve évidente que tu ne cherches pas à plaire à ton mari, que ce n'est pas là le motif de ta toilette, c'est ta propre conduite en ceci. A peine rentrée dans ton appartement, tu dépouilles aussitôt toutes tes parures, robes, bijoux, perles; tu ne les portes pas chez toi.

Si vraiment vous voulez plaire à vos maris, vous en avez les moyens, je veux dire la douceur,

les prévenances, la sagesse. Croyez-moi bien, femmes chrétiennes, lors même que votre mari montrerait les penchants les plus malheureux et les plus abjects, voici les moyens qui le regagneront : douceur, bonté, modestie, sagesse, mépris d'un vain luxe et d'une dépense exagérée, humilité et soumission. En vain imagineriez-vous mille inventions de toilette, vous ne maintiendrez pas un mari impudique et débauché. Elles le savent, celles qui sont partagées d'époux semblables. En vain voudrez-vous employer la parure ; s'il est incontinent, il est vite adultère ; et s'il est sage et pudique, ce n'est pas votre toilette qui le captive ; c'est au contraire votre modestie. Votre luxe même l'ennuie et l'inquiète, parce qu'il lui donne l'idée que vous êtes esclave de ces vaines parures et d'un monde insensé. J'accorde qu'un mari, doux et modéré, vous respectera et ne vous exprimera point cette pensée ; mais dans son cœur il vous condamne, mais il n'est pas maître d'étouffer un sentiment de jalousie. De jalousie ! ô femme, de jalousie contre vous, et parce que vous l'éveillez vous-même. N'est-ce pas assez pour vous faire repousser à l'avenir tout vain plaisir de luxe ?

7. Peut-être ne m'entendez-vous ici qu'avec chagrin ; peut-être la colère vous fait dire : Voilà qu'il irrite les maris contre leurs femmes ! Non, je ne veux pas irriter les maris ; mais je désire, épouses chrétiennes, que vous-mêmes de bon cœur, vous fassiez ce sacrifice, non pour eux, mais pour vous ; non pour les délivrer de préoccupations jalouses, mais pour vous délivrer vous-mêmes de ces fantômes de la vie mondaine. Vous voulez être belle ; je demande aussi pour vous la beauté, oui, la beauté que Dieu cherche, la beauté qui charme le souverain Roi. Quel ami voulez-vous, Dieu ou les hommes? Si vous êtes ainsi vraiment belle, Dieu sera épris de vos attraits ; si vous avez l'autre beauté sans celle-ci, il vous prendra en horreur, et vous ne serez aimée que par des hommes criminels. Car il ne peut être honnête, celui qui aime une femme enchaînée par le mariage : et c'est le triste effet d'une parure tout extérieure. Autant l'une, celle de votre âme, veux-je dire, gagne le cœur de Dieu, autant l'autre éprend des hommes criminels.

Voyez-vous que votre seul intérêt m'inspire, que je suis dévoué à votre bien, à votre véritable beauté? Ah oui ! vous serez vraiment, d'après moi, et belles et glorieuses ; car la vraie gloire d'une noble femme, c'est que vous ayez pour vous aimer, non pas les hommes du crime, mais Dieu, mais le Seigneur du monde entier. Ayant si haut votre ami principal, à qui ressemblerez-vous ? aux anges mêmes dont vous conduirez les chœurs. Car si la personne aimée du roi est, plus qu'aucune autre, proclamée bienheureuse, quelle sera la dignité de celle que Dieu même aimera d'un amour tendre ? Nommez, si vous le voulez, nommez et comparez l'univers avec cette beauté : l'univers n'en sera jamais digne !

Cultivons donc cette beauté ; ornons-nous de cette parure, pour arriver au ciel, aux banquets de l'Esprit, jusqu'au lit nuptial de cet époux sur lequel aucune mort n'a plus d'empire. La beauté charnelle est attaquée par toute sorte d'ennemis ; gardât-elle son éclat ; fût-elle, par impossible, à l'abri de la maladie et des chagrins, elle ne dure pas vingt ans. Sa céleste rivale, au contraire, garde toujours et sa force et sa fleur. Ici, point de tristes changements à redouter : la vieillesse ne se hâte point de lui apporter les rides ; la mort ne tombe pas sur elle pour la flétrir ; les amertumes de l'âme ne peuvent la corrompre : elle triomphe de tous ses ennemis. La beauté du corps s'est évanouie avant même de paraître ; et pendant qu'elle paraît, elle a peu d'admirateurs. Ne la cultivons pas, mais plutôt aimons et embrassons celle qui doit un jour mettre en nos mains les lampes allumées, et nous conduire jusqu'en la chambre de l'Epoux. Ce bonheur est promis, non pas à la virginité proprement dite seulement, mais aux âmes virginales surtout ; car si les vierges seules y avaient droit, cinq sur dix n'en auraient pas été exclues. C'est donc la récompense de tous ceux qui ont l'âme virginale, de tous ceux qui savent s'affranchir des pensées du siècle, puisque ces idées sont les corruptrices des âmes.

Oui, si nous savons conserver l'intégrité et la pureté de nos cœurs, nous irons là-haut, et là-haut on nous recevra. « Je vous ai fiancés, disait « saint Paul, comme on ferait d'une seule vierge à « un seul mari, comme une chaste épouse pour « Jésus ». (II Cor. XI, 2.) Ces paroles s'adressaient non pas aux vierges seulement, mais à toute l'Eglise, à tous ses fidèles enfants. Gardez-vous une âme sans tâche ? vous êtes vierge, bien que vous ayez un époux ; oui, vous l'êtes, et de cette virginité que je proclame vraie et admirable. La virginité du corps n'est que la compagne, que l'ombre de cette virginité seule véritable.

Cultivons-la, et par elle nous pourrons joyeusement partir au-devant de l'Epoux, et entrer avec nos lampes brillantes de lumière, pourvu que l'huile n'y manque pas, pourvu que faisant fondre et sacrifiant tout vain ornement d'or, nous sachions les convertir en cette huile précieuse qui nourrit la flamme d'une lampe étincelante. Cette huile, c'est la charité envers le prochain. Si nous savons faire part aux autres de tous nos biens, si nous en faisons de l'huile ainsi, nous trouverons alors protection et défense ; nous n'aurons pas à crier au grand jour : « Donnez-nous de « votre huile, parce que nos lampes s'éteignent ». (Matth. XXV, 8.) Nous n'aurons pas à faire appel aux autres, à courir chez ceux qui en vendent, à nous voir exclus, à frapper à la porte, à entendre cette parole qui donne la terreur et le frisson : « Je ne « vous connais pas ! » car il nous reconnaîtra ; car nous entrerons avec cet Epoux, et après avoir pénétré jusque dans la chambre nuptiale de notre Epoux spirituel, nous jouirons de biens ineffables.

En effet, si l'appartement de l'Epoux, ici-bas, est si magnifique ; si les salles de ses banquets sont tellement splendides, que la vue n'en fatigue jamais, combien plus au ciel ! Le ciel, oui, est un lit nuptial ; mais le lit nuptial de l'Epoux est plus beau que le ciel. Et c'est là que nous entrerons ! Et si le lit nuptial de l'Epoux

a tant de beauté, quel sera l'Epoux lui-même?

Mais pourquoi vous ai-je dit de déposer ces ornements d'or pour les donner aux pauvres? Fallût-il, ô femmes, vous vendre vous-mêmes, fallût-il descendre avec vos enfants jusqu'à la servitude, afin de pouvoir être avec cet Epoux, pour jouir de toute sa beauté, pour contempler à jamais ses traits, ne devriez-vous pas gaiement et de grand cœur tout accepter? Pour voir un roi de la terre, souvent nous laissons échapper de nos mains un objet même nécessaire; mais pour contempler ce Roi, votre Epoux, combien plus volontiers il faudrait tout subir! Les biens de ce monde, en effet, ne sont que des ombres: là seulement est la vérité! Oui, pour voir dans les cieux ce Roi, cet Epoux; et surtout pour le bonheur de marcher devant lui, lampe en main, d'habiter près de lui, de résider à tout jamais avec lui, que ne faut-il pas faire; que ne faut-il pas produire; que ne faut-il pas supporter?

Ah! concevons, je vous en supplie, quelque désir vrai de ces biens célestes; désirons cet Epoux immortel. Soyons vierges de la virginité véritable: car Dieu exige la virginité de l'âme. Avec elle entrons aux cieux; mais sans avoir ni tache, ni ride, ni défaut d'aucune sorte, qui nous empêcherait de gagner les biens promis. Puissions-nous y arriver tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

HOMÉLIE XXIX.

VOUS N'AVEZ PAS ENCORE RÉSISTÉ JUSQU'AU SANG, EN COMBATTANT CONTRE LE PÉCHÉ. (CHAP. XII, DU VERSET 4 AU VERSET 11.)

Analyse.

1 et 2. Deux consolations, contradictoires en apparence, et qui se complètent l'une par l'autre. — Les épreuves et les adversités ne sont point une marque d'abandon de Dieu: bien au contraire, elles nous apprennent qu'il est notre vrai Père, et que nous sommes ses véritables enfants. — Dieu nous aime mieux que nos pères mêmes, quand il nous châtie. — Il n'agit point par caprice ni pour son intérêt, mais uniquement pour notre bien.

3 et 4. Tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ont accepté de bon cœur les souffrances de la vie; tous les pécheurs ont passé par les délices, qui ont causé leur perte dans le temps et dans l'éternité. — Les mœurs de nos jours sont, malheureusement, celles de Babylone et de Sodome. — Les hommes s'efféminent par le luxe des vêtements et par la bonne chère; les femmes y perdent leur force et leur beauté, l'âme se pourrit dans ce corps qui s'énerve.

1. Deux manières de consoler, bien contradictoires en apparence, donnent au cœur une force merveilleuse, quand on les présente ensemble: aussi saint Paul les emploie-t-il l'une et l'autre. L'une a lieu, quand nous disons à une âme navrée, que plusieurs avant elle ont beaucoup plus souffert; à cette pensée, l'âme attristée se calme, parce qu'elle aperçoit de nombreux témoins de ses combats; c'est ce moyen qu'employait précédemment saint Paul, lorsqu'il rappelait aux Hébreux leurs propres exemples: « Souvenez-vous, disait-il, de « ces anciens jours, où récemment appelés à la « lumière, vous avez soutenu de grands combats « au milieu de diverses souffrances ». (Hébr. X, 32.) L'autre consolation parle un langage tout opposé; vous n'avez pas, dit-elle, souffert un mal bien grand! Une observation pareille change le cours de vos idées, vous réveille, vous rend plus empressés à souffrir encore. Le premier genre de consolation était un calmant, un topique sur votre âme blessée; le second est un excitant qui ranime une âme affaiblie, relâchée, qui remue un cœur engourdi et terrassé déjà, et le tire d'une première et fâcheuse indécision. Et comme, d'ailleurs, le premier témoignage qu'il leur a rendu pourrait leur donner quelque orgueil, il croit à propos de leur dire cette seconde parole: « Vous n'avez pas « encore résisté jusqu'au sang, en combattant « contre le péché, et vous avez oublié la consolation... » Et, sans poursuivre alors le fil de son discours, il leur a montré d'abord tous ces héros qui ont résisté jusqu'à l'effusion de leur sang; il a ensuite ajouté que les souffrances de Jésus-Christ font notre gloire et la sienne; et après ces préliminaires, il a pu librement continuer sa course et son exhortation entraînante.

C'est dans le même sens qu'il écrivait aux Corinthiens: « Puissiez-vous n'être attaqués que par « une tentation humaine » (I Cor. X, 13), c'est-à-dire petite et supportable. Car pour relever, pour redresser une âme, il suffit de lui inspirer la pensée qu'elle n'a pas encore gravi les plus hauts sommets de la vertu, et de l'en convaincre par les épreuves mêmes qu'elle a traversées déjà. Et voici bien, en effet, ce que dit l'apôtre: Vous n'avez pas encore subi la mort; vous n'avez souffert que jusque dans vos biens et dans votre gloire, que jusqu'à l'exil. Jésus-Christ a pour nous répandu son sang; vous ne l'avez pas même versé pour votre propre compte. Il a combattu, lui, jusqu'à la mort, pour la vérité, et dans votre seul intérêt; et vous n'avez pas encore affronté, vous, des périls où la vie soit en jeu.

« Et vous avez oublié la consolation »...; c'est-à-dire, vous avez laissé tomber vos bras découragés, vous avez été brisés, bien que vous n'eussiez pas encore, ajoute-t-il, résisté jusqu'au sang dans ces combats contre le péché. Cette parole nous montre

que le péché souffle comme l'orage, et qu'il est contre nous armé de toutes pièces. Car l'expression : « Vous avez résisté » s'adresse à des soldats fermes et debout.

« La consolation que Dieu vous adresse comme « à ses fils, en vous disant : Mon fils, ne négligez « pas le châtiment dont le Seigneur vous corrige, « et ne vous laissez pas abattre lorsqu'il vous re- « prend ». Non content de les avoir consolés par les faits, il les encourage surabondamment par les paroles, et leur apporte ce témoignage de l'Ecriture : « Ne vous laissez pas abattre », dit-il, « lors- « qu'il vous reprend ». Ces paroles sont donc de Dieu lui-même. Et ce n'est pas une mince consolation pour nous, sans doute, que de reconnaître ainsi dans les événements les plus fâcheux l'œuvre de Dieu, qui les permet, comme saint Paul l'atteste lui-même : « C'est pourquoi j'ai prié trois « fois le Seigneur, et il m'a répondu : Ma grâce « vous suffit; car ma force éclate davantage dans « la faiblesse ». (II Cor. XII, 8.) Il est donc bien vrai que Dieu permet les épreuves. « Car le Sei- « gneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de « verges celui qu'il reçoit au nombre de ses en- « fants (6) ». On ne peut pas prétendre qu'un seul juste soit sans affliction ; car bien qu'au dehors rien ne paraisse, nous ne savons pas les autres tribulations intimes qu'il subit. Il faut de toute nécessité que le juste passe par ce chemin. C'est la maxime de Jésus-Christ : que la route large et spacieuse conduit à la perdition; tandis que la voie étroite et resserrée mène à la vie. (Matth. VII, 13.) Si donc, par là seulement, on peut arriver à la vie, tandis qu'il est impossible d'y parvenir autrement, concluez que tous ceux qui sont parvenus à la vie, y sont arrivés par la voie étroite.

« Si vous supportez cette rude discipline », continue-t-il, « Dieu vous regardera comme ses en- « fants. Car, qui est l'enfant que son père ne cor- « rige point? » S'il le forme et l'élève, assurément c'est pour le redresser, et non pour le punir, pour se venger de lui, pour le maltraiter. Saisissez cette idée de l'apôtre. Les événements mêmes qui leur auraient fait croire à l'abandon de Dieu, doivent, selon lui, les convaincre qu'ils ne sont point abandonnés de Dieu. C'est comme s'il leur disait : Parce que vous avez subi de si rudes épreuves, vous croyez que Dieu vous a délaissés et qu'il vous hait. Au contraire, si vous n'aviez pas ainsi souffert, vous devriez avoir ce soupçon décourageant. Car si Dieu frappe de verges celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants, il se peut qu'on ne soit pas de ce nombre, si l'on n'est pas ainsi frappé. — Mais quoi? direz-vous : les méchants ne sont-ils donc jamais atteints? — Ils éprouvent aussi des maux, vous répondrai-je : car pourquoi seraient-ils épargnés? Aussi ne vous dit-on pas : Quiconque est frappé est son enfant; mais seulement : Tout enfant est frappé. Vous ne pouvez donc faire cette objection. Car si les coups tombent sur un grand nombre de méchants mêmes, comme sont les homicides, les brigands, les escrocs, les profanateurs de sépultures, ces misérables sont punis pour leurs crimes; et loin d'être flagellés comme de vrais fils, ils sont châtiés comme scélérats. Vous l'êtes, vous, à titre d'enfants. Voyez-vous comme l'apôtre emprunte partout ses arguments consolants? Il en trouve dans les faits de la sainte Ecriture, dans les textes sacrés, dans leurs propres idées, dans les exemples ordinaires de la vie, dans la coutume universelle.

2. « Et si vous êtes en dehors du châtiment disci- « plinaire, dont tous les autres ont eu leur part, vous « n'êtes donc pas du nombre des enfants, mais des « bâtards (8) ». Voyez-vous comme l'apôtre confirme ce que j'ai dit précédemment : qu'il n'est point possible d'être enfant sans être châtié? Le cas présent suit cette loi générale de la famille, où nous voyons, en effet, qu'un père n'a point souci des bâtards, lors même qu'ils n'apprennent rien et qu'ils n'acquièrent aucune illustration, tandis que, pour ses fils légitimes, il craint de les voir se livrer à la paresse et au marasme. Si donc cette privation d'éducation vigoureuse est une note d'illégitimité, il faut se réjouir de subir la discipline, puisqu'on l'applique seulement aux enfants de légitime naissance. Dieu à votre égard se montre comme à ses véritables fils. C'est pour appuyer ce raisonnement que saint Paul ajoute :

« Que si nous avons eu du respect pour les pères « de notre corps, lorsqu'ils nous ont châtiés, com- « bien plus devons-nous être soumis à celui qui « est le Père des esprits, afin de jouir de la vie (9)? » Nouvel et consolant appel aux souffrances que les Hébreux ont subies personnellement. Il avait dit plus haut : « Souvenez-vous de vos anciens jours »; il redit ici dans le même sens : Dieu agit envers nous comme envers des fils. Il n'y a pas à répondre : nous ne pouvons suffire à la peine! Il nous traite comme ses fils, et comme ses fils bien-aimés. Et puisque ceux-ci vénèrent toujours leurs pères selon la chair, comment n'auraient-ils pas la même vénération pour le Père céleste? — Et cette circonstance de dignité ne fait pas la seule différence; il n'y a pas seulement non plus une différence de personnes; vous en trouvez aussi dans la cause et dans la nature même de la discipline. Non, Dieu ne vous redresse pas pour le même motif que l'ont fait vos pères. Car, ajoute l'apôtre :

« Nos pères nous châtiaient comme il leur plai- « sait et pour quelques jours (10) » ; c'est-à-dire que souvent ils se donnaient à eux-mêmes cette satisfaction, sans envisager toujours notre véritable intérêt. Mais, ici, on ne peut faire ce reproche. Dieu n'agit point, en frappant, pour son avantage personnel, mais pour vous, et uniquement pour votre bien. Vos parents ont voulu, avant tout, vous forcer à leur être utiles; souvent même ils ont sévi sans motif. Mais, ici, rien de semblable. Voyez-vous encore comme l'apôtre les console? En effet, notre amitié se donne bien plus volontiers aux personnes qui nous commandent ou nous conseillent sans aucune idée d'intérêt égoïste, et surtout avec un zèle tout dévoué à notre bonheur. Nous reconnaissons l'affection sincère, la seule réelle affection à nous voir ainsi aimés, lorsque nous sommes hors d'état d'être utiles à la personne qui nous aime, qui nous chérit non pour recevoir, mais pour donner. Dieu nous forme, Dieu fait tout, Dieu veut tout au monde, pour nous

rendre capables de recevoir ses biens infinis.

« Nos pères nous ont châtiés pour cette vie éphé« mère seulement et pour leur bon plaisir : mais « Dieu nous châtie autant qu'il est utile, pour nous « rendre capables de participer à sa sainteté ». Qu'est-ce que cette sainteté? C'est la pureté de cœur; qui selon nos forces nous rendra dignes de Lui. Lui-même désire vous la faire accepter, et fait tout pour vous la donner : et vous n'auriez, vous, aucun zèle pour la recevoir? « J'ai dit au « Seigneur», chantait le Prophète, « vous êtes mon « Dieu, parce que vous n'avez aucun besoin de « mes biens ». (Ps. XV, 2.)

Puis, dit l'apôtre, nous avons eu dans nos pères selon la chair des maîtres sages et fermes, et nous les avons respectés : combien plus devons-nous, pour trouver la vie, obéir au Père des esprits, c'est-à-dire au Père des grâces, de la prière, des puissances immatérielles! Si nous mourons sous cet empire de l'obéissance, alors nous vivrons. Et saint Paul remarque avec raison que nos parents ne nous ont formés que pour une vie éphémère et selon leur bon plaisir. Ici, le bon plaisir et l'utile ne se rencontrent pas toujours : tandis que l'utile est nécessairement dans la pensée de Dieu.

3. Ainsi l'éducation par la souffrance est dans notre intérêt; ainsi nous fait-elle entrer en participation de la sainteté. C'est le grand moyen par excellence. En effet, quand la souffrance exclut toute lâcheté, toute convoitise mauvaise, tout amour de ces choses qui nous enchaînent à la vie présente ; quand elle nous change le cœur, jusqu'à nous donner la force de réprouver toutes les vanités de ce monde, — et tel est l'effet des souffrances, — n'est-il pas vrai que la douleur alors est sainte, et qu'elle arrache au ciel toutes ses grâces? Rappelons-nous plutôt et toujours l'exemple des saints et le côté par lequel tous ont brillé. Au premier rang, Abel, Noé n'ont-ils pas été illustres par la douleur? Comment celui-ci n'aurait-il pas souffert en se voyant seul au milieu de cette innombrable multitude de pécheurs? Car, l'Ecriture le dit : « Noé étant seul parfait dans son siècle, plut « à Dieu ». (Gen. VI, 9.) Réfléchissez, en effet, je vous prie, et dites: Si, trouvant aujourd'hui par milliers et des pères et des maîtres, dont la vertu nous sert d'exhortation et d'exemple, nous sommes toutefois désolés à ce point, combien a dû être affligé ce juste isolé dans cette masse immense de perdition? — Mais comme j'ai parlé déjà de ce déluge étrange et incroyable, ne dois-je pas plutôt vous raconter Abraham et ses fréquents pèlerinages, et le rapt de son épouse, et ses dangers, et ses guerres, et ses tentations? Ou bien encore Jacob, et tous les maux terribles qu'il a soufferts, banni de tout pays, travaillant en vain, et dépensant pour d'autres tous ses labeurs? Non, il n'est pas besoin de dénombrer toutes ses épreuves; mais son témoignage s'offre de lui-même à l'appui de nos raisonnements; puisqu'il disait à Pharaon : « Mes jours « sont courts et mauvais; ils n'ont pas atteint en « nombre ceux de mes pères ». (Gen. XLVII, 9.) — Faut-il plutôt vous citer Joseph, ou Moïse, ou Josué, ou David, ou Samuel, Elie, Daniel, tous les prophètes? Vous les verrez tous s'illustrant par les souffrances : et vous, dites-moi, voulez-vous chercher la gloire dans le loisir, le repos, les plaisirs? C'est chercher l'impossible.

Maintenant, vous parlerai-je des apôtres? Mais eux aussi ont surpassé par les souffrances tous leurs devanciers. Pourquoi traiterais-je ce sujet, déjà traité par Jésus-Christ? « Vous aurez », leur disait-il, « l'affliction en ce monde ». Et ailleurs : « Vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le « monde se réjouira ». (Jean, XVI, 33 ; Matth. VII, 14.) La voie qui conduit à la vie est étroite et rude, c'est le Maître de la voie lui-même qui le déclare; et toi, chrétien, tu cherches la voie large? N'est-ce pas absurde? Aussi, par cette route différente tu trouveras non la vie, mais la mort! Toi-même as fait choix du chemin qui doit y conduire.

Mais préférez-vous que je vous cite, que j'énumère devant vous tant de pécheurs qui ont passé leur vie dans les délices? Remontons des plus rapprochés de nous, jusqu'aux plus anciens. Expliquez-moi la perte du mauvais riche plongé dans son abîme de feu; la perte des juifs qui vécurent pour le ventre dont ils faisaient leur Dieu, ne cherchant au désert même que loisir et repos; la perte des hommes encore de l'époque de Noé. N'ont-ils pas péri pour avoir choisi une vie de bonne chère et de dissolution? Ceux de Sodome ne furent-ils pas victimes de leur gourmandise? « Ils se jouaient », dit l'Ecriture, « dans l'abondance de leur pain ». (Ezéch. XVI, 49.) Que si l'abondance du pain amena une telle catastrophe, que dirons-nous de tant d'autres inventions de la friandise et de la bonne chère? — Esaü ne vivait-il pas dans le loisir et la fainéantise? N'était-ce pas le crime aussi de ces enfants de Dieu qui admirèrent la beauté des femmes et coururent ainsi aux précipices de l'enfer? N'était-ce pas la vie de ceux qui se livrèrent à des passions folles et furieuses contre nature? Et tous ces rois païens de Babylone ou d'Egypte n'ont-ils pas tristement fini? Ne sont-ils pas dans les supplices?

Or, dites-moi, nos mœurs d'aujourd'hui sont-elles donc différentes? Ecoutez la parole de Jésus-Christ : « Ceux qui se couvrent de vêtements somp« tueux, sont dans les palais des rois » (Matth. XI, 8); et ceux qui ne s'habillent point ainsi, sont dans les cieux. Un vêtement de mollesse amollit, brise, corrompt un cœur même austère; quand bien même il couvrirait un corps rude et sauvage, il l'aurait bientôt énervé et affaibli sous son tissu voluptueux. Quelle autre cause que celle-là, dites-moi, amollit ainsi les femmes? Serait-ce leur sexe seulement? Non, mais bien leur manière de vivre et leur éducation. Cette façon de les élever à l'ombre, ces loisirs, ces bains, ces onctions, ces parfums de tout genre, ces lits mollets et délicats, font une femme ce que vous voyez! Et pour vous en convaincre, écoutez une comparaison :

Dans quelque oasis du désert, parmi les arbres battus des vents, prenez-moi un rejeton quelconque, et transplantez-le dans un lieu humide et ombragé, vous le verrez bientôt indigne du lieu où il a pris naissance. Que ce fait se vérifie chez nous, les femmes des champs en sont la preuve : plus vigoureuses même que les hommes des villes, on

en a vu qui en terrassaient plusieurs dans la lutte. Or, quand le corps s'est ainsi amolli, il faut bien que l'âme en partage la ruine; les forces de l'un sont, en grande partie, attaquées de la même manière que les facultés de l'autre. C'est ainsi que dans les maladies nous sommes tout changés, parce que nous sommes affaiblis ; et quand la santé revient, il se fait en nous une nouvelle révolution. Quand les cordes d'une lyre se détendent et ne rendent plus qu'un son faible et faux, tout le talent de l'artiste est paralysé, parce qu'il est comme asservi et lié à cet instrument désaccordé : ainsi l'âme souffre maints dommages, subit maintes nécessités sous l'empire de son enveloppe corporelle. Celle-ci a tant besoin de soins absorbants, que l'âme en doit souffrir un rude esclavage. Je vous en supplie donc : créons-nous un corps vigoureux et robuste, et gardons-nous de le rendre faible et maladif.

Ici je ne parle pas seulement aux hommes, mais aux femmes aussi. Pourquoi, ô femmes, énerver vos membres par les délices, et les rendre ainsi chétifs et misérables? Pourquoi, par l'embonpoint excessif, leur ôter toute vigueur? Cet excès n'est point une force, vous le savez, mais une cause d'affaiblissement. Au contraire, laissez toutes délices, conduisez-vous tout différemment, et la beauté physique s'ensuivra au gré de vos désirs, dès que le corps se retrouvera solide et fort. Que si vous aimez mieux l'assiéger de maladies sans nombre, il y perdra sa fleur, il y compromettra tout son tempérament : car alors, vous serez dans un perpétuel chagrin. Or, vous savez que, comme une maison déjà belle, s'embellit encore au souffle riant du zéphyr, ainsi un beau visage doit gagner en beauté, lorsque votre âme lui prête un reflet de sa joie ; tandis que, livrée à la tristesse et au chagrin, elle devra l'enlaidir. Les maladies et les souffrances engendrent la tristesse ; et les maladies viennent de ce qu'on délicate trop le corps. Pour cette raison au moins, croyez-moi, fuyez les délices.

4. Mais, direz-vous, on éprouve du plaisir à s'y livrer. — Oui, mais on y trouve encore plus de peines. Le plaisir ne va pas au-delà de votre langue, de votre palais. Une fois la table enlevée et les mets engloutis, vous n'êtes pas plus heureux que si vous n'aviez pas eu part au banquet ; vous êtes même beaucoup plus mal, puisque vous emportez de ces excès, la pesanteur, l'embarras, une tête alourdie, un sommeil semblable à la mort, souvent même l'insomnie, triste fruit de la satiété, la suffocation , les éructations. Mille fois sans doute, vous avez maudit votre estomac, lorsque vous ne deviez maudire que l'intempérance.

N'engraissons donc point notre corps, et plutôt écoutons la parole de saint Paul : « N'ayez point « de souci de votre chair dans ses mauvais désirs ». (Rom. XIII, 14.) C'est avec raison qu'il signale ainsi les mauvais désirs : car l'aliment de ces convoitises se trouve précisément dans les délices. L'homme qui se livre à leur attrait, fût-il le plus fervent adepte de la sagesse, doit nécessairement subir cette influence du vin et des mets exquis ; nécessairement il s'y énerve, nécessairement il allume en son cœur une flamme maudite ; de là, les prostitutions, de là les adultères. L'amour coupable ne s'engendre pas dans un estomac maté par la faim, pas même dans celui qui sait se borner à une nourriture simplement suffisante, tandis que les penchants obscènes naissent et se forment dans celui qui se livre à la bonne chère. Les vers pullulent dans un sol profondément humide, dans un fumier largement mouillé et arrosé : au contraire, purgée de cette humidité, débarrassée de cet excès, la terre se couvre de fruits ; sans culture même, elle se revêt d'herbages ; cultivée, elle donne toutes sortes de productions : c'est là notre image. Gardons-nous donc de rendre notre chair inutile ou même nuisible ; plantons-y des semences utiles et productives, des arbres qui portent leurs fruits un jour, et gardons-nous de la stériliser par les délices, dont la triste pourriture, au lieu d'une moisson, n'enfanterait que des vers. Telle est, en effet, notre concupiscence native, que si nous l'inondons de délices, elle produit de honteuses, d'infâmes délectations. Peste véritable, que nous arracherons de toute manière, afin de pouvoir gagner les biens qui nous sont promis, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

HOMÉLIE XXX.

TOUTE DURE DISCIPLINE, QUAND ON LA SUBIT, SEMBLE ÊTRE UN SUJET DE TRISTESSE ET NON DE JOIE, MAIS ENSUITE ELLE FAIT RECUEILLIR LES FRUITS PACIFIQUES DE LA JUSTICE A CEUX QUI ONT ÉTÉ AINSI EXERCÉS. (CHAP. XII, 11-13.)

Analyse.

1. Il y a, dans la vertu comme dans le vice, succession de peine et de joie : mais la vertu et les épreuves se couronnent par une joie éternelle. — Racine amère et dure écorce, elles recèlent et produisent des fruits pleins de douceur. — Que cette gymnastique de l'épreuve nous console et nous encourage. — La paix avec tous, la sainteté et surtout la chasteté, sont nos armes principales dans les épreuves.

2 et 3. L'apostolat est un devoir qui incombe à tous les chrétiens. — On peut l'exercer dans la famille, dans le voisinage. — C'est un talent précieux qu'il n'est pas permis d'enfouir. — La correction fraternelle est toujours praticable. — Elle ne requiert point l'éloquence, mais seulement la prudence et la charité, dont elle est la plus belle manifestation.

1. Tous ceux qui boivent une potion amère, n'en ressentent d'abord que l'impression désagréable, et n'en éprouvent que plus tard le bienfait. La vertu et le vice vous font expérimenter aussi cette alternative. L'un vous apporte le plaisir suivi de l'amertume; l'autre vous étreint d'abord le cœur, et bientôt vous comble de joie. Ce n'est pas que je trouve cette comparaison bien juste. Autre chose est, en effet, de passer d'abord par la peine pour arriver au plaisir, ou bien, au contraire, de traverser le plaisir pour finir par la peine. Où est la différence? C'est que, dans un cas, l'attente d'un chagrin qui viendra trop sûrement, diminue le bonheur; tandis que dans l'autre cas, l'expectative d'une allégresse certaine, enlève beaucoup à la tristesse première de votre âme; à tel point que souvent, au cas du vice, la joie n'arrive jamais; tandis qu'au cas de la vertu, la tristesse jamais ne survient. Cette raison de différence n'est point la seule, il en est une autre encore, et bien grande. Comment? C'est que les durées ne sont point égales dans les deux cas, mais qu'en faveur de la vertu, elles sont bien plus larges et bien plus longues. Oui, les choses spirituelles ont ici un avantage évident.

Saint Paul exploite cette considération pour consoler ses chers disciples. Il fait appel ici au sens commun, auquel personne ne peut résister, à la croyance générale que nul ne peut combattre, puisque dès qu'on énonce un fait universellement avoué, tout le monde s'y range, personne ne le contredit. Vous êtes affligés, leur dit-il; la raison explique ce fait; l'épreuve doit avoir cet effet; elle doit produire ce premier résultat. Et c'est dans ce sens que l'apôtre déclare que « toute éducation sévère paraît, pour l'heure présente, un « sujet de tristesse et non pas de joie ». — « Paraît », c'est l'expression justement choisie par l'apôtre; en effet, l'épreuve n'est pas un sujet de chagrin, seulement elle paraît l'être. Et « toute » épreuve en est là; ce n'est pas l'une qui aurait cette apparence, et l'autre qui ne l'aurait point. Non! mais toute épreuve, qu'elle soit purement naturelle ou qu'elle soit spirituelle, semble faite pour votre affliction et non pas pour votre bonheur. Vous voyez que saint Paul raisonne d'après l'opinion commune. C'est un semblant de peine : donc ce n'est pas une peine vraie. Quelle peine, en effet, pourrait vous réjouir? Aucune, pas plus qu'un plaisir véritable ne produira jamais dans un cœur amertume et tristesse : « C'est plus tard, au con- « traire, que l'épreuve fait recueillir en paix les « fruits de la justice, à ceux qui auront été ainsi « exercés ». Les fruits, et non pas seulement le fruit, nous dit-il, pour mieux en montrer la multitude et la moisson. Pour ceux, ajoute-t-il, qui auront été exercés par elle. Qu'est-ce à dire, « exercés? » C'est-à-dire, qui l'auront longtemps subie et supportée avec courage. Comprenez-vous bien la justesse de l'expression? Ainsi l'épreuve est comme une gymnastique qui fortifie l'athlète, le rend invincible dans les luttes, irrésistible dans les guerres. Si tel est l'effet de toute éducation sévère, tel sera le résultat de celle-ci en particulier. On devra donc en attendre bien des avantages, un heureux terme, une paix profonde. Et ne vous étonnez pas, que toute rude qu'elle est, les fruits en soient pleins de douceur; c'est ainsi que dans les arbres, l'écorce est à peu près toujours sans qualité, et pleine de rudesse, lors même que les fruits en sont doux. L'apôtre peut invoquer ici les notions les plus communes. Si donc vous êtes en droit d'espérer une telle récolte, pourquoi gémir? Après avoir supporté les ennuis, pourquoi vous décourager au sein des avantages les plus assurés? Oui, les misères qu'il a fallu souffrir, vous les avez subies; gardez-vous donc d'être ainsi abattus à l'approche de la récompense!

« Relevez donc vos mains languissantes; redres- « sez vos genoux affaiblis; conduisez vos pas par « des voies droites, de peur que quelqu'un chan- « celant, ne vienne à s'égarer, mais que plutôt il « soit guéri (12, 13) ».

Il les harangue comme les héros d'une course, d'une lutte, d'une bataille. Voyez-vous comme il se plaît à les armer, à les réveiller? Marchez droit, leur dit-il; il parle ici de leurs pensées intimes. Marchez droit, cela veut dire : sans douter jamais de Dieu. Car si l'épreuve vient de son amour, si elle ne commence que dans votre intérêt, si elle s'achève par une fin heureuse, si cette conviction vous est prouvée clairement et par les faits et par les oracles sacrés, pourquoi seriez-vous découragés? Laissez cet abaissement du cœur à ceux qui désespèrent, à ceux que ne peut fortifier l'espérance même des biens à venir. Marchez droit et ferme, sans plus chanceler, en retrouvant même votre premier aplomb. Courir en chancelant, c'est chercher l'accident et le mal. Voyez-vous comme il est en notre pouvoir d'être guéris?

« Tâchez d'avoir la paix avec tout le monde, et « de vivre dans la sainteté sans laquelle nul ne « verra Dieu (14) ». L'avis qu'il donnait précédemment : « N'abandonnez pas notre assemblée, notre « réunion » (Hébr. x, 25); il l'insinue ici encore. Car dans les épreuves, rien ne facilite notre défaite, notre déroute, comme de nous éparpiller imprudemment. Vous comprenez le pourquoi : ainsi à la guerre, rompez les rangs, et vos ennemis n'auront besoin d'aucun effort; ils vous auront bientôt pris et enchaînés, s'ils vous trouvent séparés les uns des autres, et par là même affaiblis. « Tâ- « chez », dit-il donc, « d'avoir la paix avec tout le « monde ». Quoi? même avec ceux qui se conduisent mal? Oui, et il le répète ailleurs : S'il est possible, autant qu'il est en vous, ayez la paix avec tous les hommes.

De votre côté donc, dit l'apôtre, entretenez la paix, ne blessant jamais la piété fraternelle, mais acceptant de grand cœur et généreusement tous les mauvais traitements. L'arme la plus puissante dans les tentations, c'est la patience. C'est ainsi

que Jésus-Christ communiquait la force à ses disciples : « Je vous envoie », disait-il, « comme « des brebis au milieu des loups; soyez donc pru-« dents comme des serpents, et simples comme « des colombes ». Eh ! que dites-vous, Seigneur? Nous sommes au milieu des loups, et vous nous commandez d'être comme des brebis, comme des colombes? Bien certainement, répond-il; car le plus sûr moyen de couvrir de honte celui qui nous fait du mal, c'est de supporter courageusement ses injustes attaques, sans aucune vengeance ou d'action ou de parole. Cette conduite nous rend plus vraiment philosophes et nous gagne une plus grande récompense, en même temps qu'elle édifie nos ennemis. — Mais tel ou tel vous a chargé d'outrages! — Vous, chargez-le de bienfaits. Voyez combien vous y aurez gagné. Vous aurez éteint et étouffé le mal, gagné pour vous une récompense, couvert de honte votre adversaire, sans éprouver vous-même aucun dommage sérieux.

Tâchez d'avoir avec tout le monde la paix « et « la sainteté ». La sainteté, qu'est-ce à dire? Il désigne ici la continence, l'honneur des mariages. S'il en est qui ne soit pas marié, dit-il, qu'il reste chaste ou qu'il prenne une épouse; si tel autre est lié par le mariage, qu'il n'aille pas s'oublier, qu'il use de sa femme seulement : car, ici encore est la sainteté. Comment? Le mariage n'est pas la sainteté elle-même; mais le mariage conserve la sainteté qu'engendre la fidélité même, laquelle ne permet pas qu'on se profane avec les femmes perdues. « Le mariage est honorable » (Héb. XIII, 14), et non pas saint absolument. Le mariage est pur, mais il ne communique pas la sainteté, sauf toutefois qu'il empêche de profaner la sanctification qui vient de la foi. « Sainteté sans laquelle nul ne « verra Dieu ». C'est ce qu'il dit aux Corinthiens : « Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni « les adultères, ni les idolâtres, ni les impudiques, « ni les pécheurs contre nature, ni les avares, « ni les voleurs, ni les ivrognes, ni les détrac-« teurs, ni les ravisseurs, n'hériteront du royaume « de Dieu ». (I Cor. VI, 9.) Car comment celui qui a fait de son corps la chair d'une prostituée pourra-t-il être le corps de Jésus-Christ? (Ibid. VI, 15.)

« Prenant garde que quelqu'un ne manque à la « grâce de Dieu, et poussant en haut une racine « d'amertume, n'empêche la bonne semence, et « ne souille l'âme de plusieurs; qu'il ne se trouve « quelque fornicateur ou quelque profane (15, « 16) ». Voyez-vous comme partout l'apôtre confie à chacun de nous le salut de tous? « Ex-« hortez-vous l'un l'autre tous les jours », avait-il déjà dit, « pendant que dure ce temps que l'Écri-« ture appelle aujourd'hui ». (Ibid. III, 13.)

2. Ne jetez donc pas tout le fardeau sur vos maîtres spirituels, ni tous vos devoirs sur vos prélats : vous pouvez, vous aussi, selon l'apôtre, vous édifier les uns les autres. C'est ce qu'il disait aux Thessaloniciens : « Edifiez-vous toujours les uns « les autres, comme déjà vous le faites »; et ailleurs : « Consolez-vous mutuellement par les pa-« roles que je vous adresse ». (I Thess. V, 11.) Tel est aussi le conseil que nous vous donnons en ce moment. Vous pouvez, mieux que nous-même, vous faire réciproquement un grand bien, si vous le voulez. En effet, c'est entre vous que vous vivez et conversez plus souvent; mieux que nous, vous connaissez mutuellement vos affaires; vous n'ignorez pas vos fautes réciproques; vous avez à un plus haut degré l'un pour l'autre la franchise, l'amitié, la familiarité. Toutes ces circonstances sont loin d'être indifférentes dans le rôle d'un maître; elles sont autant d'entrées larges et d'occasions favorables pour instruire; et vous pouvez, plus que nous, reprendre ou encourager. Vous n'avez pas, d'ailleurs, cet avantage seulement : je suis seul, moi, et vous êtes plusieurs; tous et chacun vous pouvez donc être des maîtres spirituels.

C'est pourquoi, je vous en supplie, ne négligez pas d'exploiter cette grâce précieuse. Chacun de vous a une épouse, un ami, un serviteur, un voisin; qu'il sache lui adresser un reproche, lui ménager un avis. Car n'est-il pas déraisonnable que le plaisir ou le besoin puisse faire organiser des banquets et des festins, et fixer certains jours où l'on devra se réunir et compléter par la mutualité ce qui vous manque individuellement; soit, par exemple, qu'on ait à rendre les honneurs funèbres, soit qu'on doive prendre un repas, soit qu'il faille porter secours au prochain, tandis qu'au contraire on ne fait aucune démarche semblable pour enseigner la vertu? Oui, je le répète et je vous en prie : que personne ne néglige ce devoir, à l'accomplissement duquel Dieu attache une grande récompense.

Pour vous en convaincre, apprenez que le Maître spirituel est bien celui qui a reçu les cinq talents de l'Evangile; mais que le disciple, lui, a reçu un talent aussi. Que le disciple se dise : Je ne suis qu'un disciple, moi; je ne cours aucun danger; et qu'ayant reçu de Dieu cette mission générale d'instruire le prochain, il la laisse improductive et l'enfouisse; qu'il n'avertisse jamais, qu'il n'use jamais du droit de parler librement, ne reprenant point, ne conseillant point lorsqu'il le pourrait, mais cachant son talent dans la terre; car un cœur qui cache ainsi la grâce de Dieu n'est que terre et cendres viles; oui, s'il l'enfouit de la sorte ou par paresse, ou par malice, il ne pourra se défendre ni s'excuser devant Dieu en disant : Je n'ai reçu qu'un talent. Tu n'avais qu'un talent, il est vrai; mais tu devais en rapporter un second, et doubler le premier. Quand bien même tu n'en aurais ainsi gagné qu'un seul, tu étais à couvert de reproche. Au serviteur qui rapporte deux talents gagnés, le Maître ne demande pas pourquoi il n'en offrait pas cinq; au contraire, il le déclara digne du même prix que celui qui en avait gagné cinq autres. Pourquoi? c'est qu'il fit valoir dans la proportion de ce qu'il avait entre les mains, et ne laissa point son dépôt stérile; bien qu'ayant moins reçu que le dépositaire des cinq talents, il ne voulut pas, pour cela, être négligent, et profiter de la différence en moins pour se livrer à l'oisiveté. Ainsi ne devais-tu pas non plus regarder le serviteur qui avait reçu deux talents; ou plutôt, oui, tu devais avoir l'œil sur lui; et comme il imita

lui-même, n'ayant que deux talents, le serviteur qui en avait cinq à faire valoir, ainsi devais-tu copier la conduite de ce dépositaire des deux talents. Que si l'on condamne au supplice celui qui posséda de l'argent et ne sut point le répandre en aumônes; comment ne serait-il frappé du dernier supplice, celui qui pouvant à l'occasion donner quelque avis utile, s'abstient de le faire? La première aumône sustente le corps ; l'autre nourrit l'âme ; l'une empêche la mort temporelle, l'autre prévient la mort éternelle.

3. Mais, objecterez-vous, je n'ai pas le talent de la parole. — Il n'est besoin, ici, ni du talent de la parole, ni d'éloquence. Si vous voyez un ami peu chaste, dites-lui : Ce que vous faites est bien coupable; n'en êtes-vous pas honteux? N'en savez-vous rougir? Oui, c'est bien mal! — Mais ignore-t-il, répliquez-vous, que son action soit coupable? — Non, sans doute, il le sait; mais son penchant l'entraîne. Les malades aussi savent que l'eau froide est pour eux une boisson dangereuse : mais ils ont besoin qu'une main charitable les retienne. Celui qui est sous l'empire d'une souffrance, ne peut pas sitôt se suffire dans sa maladie. Pour le soigner, il est besoin de ta santé même; et si ta parole ne peut le contenir, veille sur ses démarches, arrête-le, peut-être retournera-t-il sur ses pas! — Mais que gagnera-t-il à n'agir ainsi qu'à cause de moi, et seulement parce que je l'aurai retenu? — Ne sois point si subtil. En attendant mieux et de toute manière, détourne-le d'une action coupable ; qu'il s'habitue à ne point courir au précipice, qu'il soit contenu par tes bons offices ou par tout autre moyen, c'est toujours un gain immense! Quand tu l'auras habitué, en effet, à ne pas prendre cette route fatale, quand il commencera dès lors à respirer un peu sagement, tu pourras ensuite lui apprendre qu'il faut agir ainsi en vue de Dieu, et non pas en vue de l'homme.

Ne prétends pas corriger tout ensemble et d'un seul coup, ce serait tenter l'impossible ; mais procède doucement, petit à petit. Si tu le vois fréquenter les lieux où l'on boit avec excès, les banquets où l'on s'adonne à l'ivresse, ne crains pas de l'y suivre; et, à ton tour, prie-le de te rendre le service d'une salutaire réprimande, en cas qu'il aperçoive en toi-même quelque faiblesse. Car ainsi s'adressera-t-il à lui-même un reproche, en voyant que tu as besoin ainsi d'être repris, et que tu aimes à le secourir non pas comme un redresseur universel de ses torts, non pas comme un docteur infaillible, mais comme un frère et un ami. Dis-lui donc : Je t'ai servi en te rappelant tes propres intérêts; en retour, si tu aperçois en moi quelque défaut, retiens-moi, redresse-moi; si tu me vois colère, si tu me reconnais avare, arrête-moi, tu me comprends, par un avis !

Et voilà l'amitié ; et c'est ainsi qu'un frère aidé par son frère, ressemble à une place fortifiée. (Prov. XVIII, 19.) Manger et boire ensemble ne fait pas l'amitié, sinon celle des brigands et des assassins. Mais si nous sommes de vrais amis, si vraiment nous nous portons un mutuel intérêt, rendons-nous réciproquement de tels services, qui nous amèneront à une amitié sérieusement utile, et nous empêcheront de dériver vers l'enfer. Que l'ami réprimandé ne s'affecte point : nous sommes des hommes et nous avons des défauts. Que le moniteur non plus n'avertisse jamais avec une idée d'ironie ou de triomphe, mais en secret, avec douceur et bonté. C'est lui surtout qui a besoin d'une grande douceur, pour bien convaincre qu'il fait une opération charitable. Ne voyez-vous pas avec quelle douceur infinie les médecins procèdent quand il faut brûler et trancher au vif? Bien plus doit-il agir ainsi, celui qui reprend son prochain : la réprimande fait bondir plus vivement encore que le fer et que le feu. Les médecins s'étudient par-dessus tout à ne pratiquer une incision que le plus doucement possible; ils s'arrêtent quelque peu, ils laissent au malade le temps de respirer. Ainsi doit-on pratiquer la réprimande, pour ne pas révolter ceux qui la reçoivent. Dussions-nous d'ailleurs y gagner des outrages, y recevoir même quelque blessure, ne refusons point de la faire. Les malades qu'on travaille par le fer crient beaucoup et bien fort contre le chirurgien, lequel n'a point souci de leurs clameurs, et ne pense qu'à les sauver. Ainsi devons-nous, pour donner un avis utile, faire tout au monde et tout supporter, en vue de la récompense qui nous est proposée. « Portez », est-il dit, « portez les fardeaux les uns des autres, et « ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-Christ ». (Galat. VI, 2.) Et c'est ainsi, en effet, que nous réprimandant ou nous supportant les uns les autres, nous pourrons édifier complétement le corps de Jésus-Christ. C'est ainsi que vous allégerez notre labeur pastoral, et que vous nous seconderez en toutes choses et nous donnerez la main; ainsi formerons-nous une vaste association où tous travailleront pour le salut commun, et chacun toutefois pour son propre salut. Soyons donc fermes et constants à porter le fardeau du prochain, à nous donner de mutuels avis, afin de gagner les biens promis en Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père, etc.

HOMÉLIE XXXI.

EFFORCEZ-VOUS D'AVOIR LA PAIX AVEC TOUT LE MONDE, COMME AUSSI LA SAINTETÉ, SANS LAQUELLE PERSONNE NE VERRA DIEU. (CHAP. XII, 14-17.)

—

Analyse.

1-3. L'amour du prochain, vrai caractère du christianisme. — Jésus-Christ est mort pour tous et pour chacun de nous. — Le péché est une véritable amertume, sans compensation ni douceur. — La gourmandise d'Esaü lui fait sacrifier son droit d'aînesse : tout esclave du ventre l'imite et s'avilit. — L'inutile pénitence d'Esaü doit faire trembler les justes, mais ne doit pas décourager les pécheurs. — Double langage de l'apôtre à ce sujet.

3 et 4. Vraie et fausse pénitence, prouvée par la conduite subséquente de saint Pierre et de David, d'une part ; et de Judas, d'Esaü, de Caïn, d'autre part — La vraie pénitence se reconnaît aussi dans le souvenir continuel du péché qu'on a une fois commis. — La pénitence se prouve par la confession à Dieu et au juge. — Par le souvenir et l'aveu de nos péchés, nous obtenons l'oubli et l'amnistie de Dieu, qui, autrement, manifestera publiquement nos fautes. — Tableau saisissant de cette manifestation solennelle du jugement dernier.

1. Le vrai christianisme se reconnaît à plusieurs caractères ; mais plus que tout autre, mieux qu'aucun, la paix entre nous, l'amour réciproque le révèle évidemment. Aussi Jésus-Christ a-t-il dit : « Je vous donne ma paix » ; et encore : « Tout le « monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples, « si vous vous aimez les uns les autres ». (Jean, XIV, 27 ; XIII, 35.) C'est là ce qui fait dire à saint Paul : « Efforcez-vous d'avoir la paix avec tout le « monde, et la sainteté », c'est-à-dire l'honnêteté, « sans laquelle personne ne verra Dieu ».

« Veillant à ce que personne ne manque à la « grâce de Dieu (15) ». Pareils aux voyageurs qui cheminent en grande caravane pour une route très-longue, veillez, dit-il, à ce que personne ne reste en arrière. Je ne vous demande pas seulement que vous marchiez vous-même, mais encore que vous ayez l'œil sur les autres pour qu'aucun ne manque à la grâce de Dieu. Il appelle grâce de Dieu les biens à venir, la foi à l'Evangile, la vie chrétienne et parfaite : car tout cela est un don de la divine grâce. Et ne me dites pas, continue-t-il, qu'après tout c'est un seul homme qui périt : pour ce seul homme même, Jésus-Christ est mort ; et vous ne tiendriez pas compte de celui qui a coûté la vie à votre Sauveur ? « Veillant », c'est le mot de l'apôtre ; entendez : examinant avec scrupule, considérant, cherchant à savoir, comme on aime à s'enquérir des santés faibles, et vous observant en tout et toujours « de peur que quelque racine amère poussant en haut ses rejetons, n'empêche » la bonne semence. C'est une citation du Deutéronome (XXIX, 18), empruntée d'ailleurs par métaphore au règne végétal. Gardez-vous, dit-il, de toute racine d'amertume, dans le même sens qu'il écrit ailleurs : « Un peu de levain aigrit toute la « pâte ». (I Cor. V, 6.) Je ne réprouve pas seulement le péché même, mais aussi la ruine spirituelle qui en dérive. Ainsi, supposé qu'il se montre semblable racine, ne permettez pas qu'elle pousse un seul rejeton ; tranchez au vif, pour l'empêcher de produire ses fruits, et d'infecter, de souiller le prochain.

« Gardez donc », dit-il, « qu'aucune racine d'a« mertume poussant en haut ses rejetons, n'em« pêche » la bonne semence, « et ne souille » l'âme de « plusieurs ». Qu'il a raison d'appeler le péché une amertume ! Rien de plus amer, en effet, que le péché. Ils le savent ceux qui, après l'avoir commis, sèchent et se consument de remords, et ressentent une amertume affreuse, si affreuse même qu'elle pervertit en eux le jugement et l'intelligence. Car c'est la nature de l'amertume de vous ôter tout autre sentiment. Racine d'amertume est une expression aussi très-exacte : il ne dit pas, en effet, racine amère, mais d'amertume. En effet, il se peut qu'une racine amère porte des fruits suaves, tandis que jamais on n'en recueillera sur une racine d'amertume, sur ce qui est le principe, la base même de l'amertume. Ici, tout est nécessairement amer, sans douceur aucune ; tout porte avec soi une sensation désagréable et repoussante, tout est odieux et abominable. — « Et ne souille l'âme de plusieurs », c'est-à-dire, prévenez le mal, retranchez de votre société les gens sans pudeur.

« Qu'il ne se trouve aucun fornicateur, ou aucun « profane, comme Esaü, qui vendit son droit « d'aînesse pour un seul repas (16) ». Esaü fut-il donc jamais fornicateur ? Il ne le fut pas positivement ; cette expression est placée ici par opposition à ce mot précédent : « Tendez à la sainteté ». Quant à la qualification de profane, elle semble bien atteindre Esaü. Que nul donc ne soit, comme lui, un profane, c'est-à-dire un esclave du ventre et de l'appétit, un être charnel, capable de vendre les biens spirituels, « puisqu'il vendit », en effet, « son droit d'aînesse pour un seul repas » ; sacrifiant ainsi bassement cet honneur qu'il tenait de Dieu, et livrant en échange d'un plaisir misérable l'honneur et la gloire la plus insigne.

Pareille honte doit peser sur tous les hommes qui sont ainsi abominables, ainsi grossiers et impurs. Le débauché n'est donc pas le seul impur au monde ; l'être glouton et esclave du ventre ne l'est pas moins. Lui aussi subit l'esclavage de sa passion ; lui aussi, pour y satisfaire, s'assujétit à l'avarice, au vol, à mille actions basses et désho-

norantes; abaissé sous la tyrannie de ce vice, souvent il blasphème, et ne tient aucun compte de son droit d'aînesse, puisque tout entier à son bonheur charnel, il sacrifie jusqu'à ce droit sublime.

Concluez que le droit d'aînesse nous appartient, et non plus aux Juifs. Cette comparaison, d'ailleurs, se rapporte, dans la pensée de l'apôtre, à l'épreuve qu'ont subie ces chers Hébreux. Il leur fait entendre que le premier est devenu le dernier, et que le second a gagné le premier rang. L'un est monté par sa fermeté et sa patience; l'autre est descendu par sa lâche sensualité.

2. « Car sachez que désirant, mais trop tard, « son héritage de bénédiction, il fut réprouvé. Il « ne trouva pas, en effet, lieu au repentir, bien « qu'ayant demandé avec larmes à être bénit (17) ». Que signifie ce texte ? Faut-il y voir la pénitence même réprouvée ? Non, sans doute. Mais alors, comment Esaü ne trouva-t-il point place au repentir ? Comment cette place ne s'est-elle point trouvée pour lui, s'il s'est condamné lui-même, s'il a poussé d'amers sanglots ? C'est que toutes ces démonstrations n'étaient point la pénitence, pas plus que ne le fut cette douleur de Caïn, évidemment démentie par son fratricide; ainsi les cris d'Esaü n'étaient pas ceux du repentir, comme ses idées de meurtre en donnèrent la preuve. Lui aussi, dans son cœur du moins, fut l'assassin de Jacob. « Le temps de la mort de mon père viendra », disait-il, « et je tuerai mon frère Jacob ». (Gen. XXVII, 41.) Ses larmes ne purent donc pas lui donner un vrai repentir. L'apôtre ne dit pas absolument qu'il n'obtint rien par sa pénitence, mais qu'avec ses larmes mêmes, il ne trouva point place à la pénitence. Pourquoi ? C'est qu'il ne fit pas pénitence selon les conditions essentielles à un vrai repentir. La pénitence est là tout entière, en effet; il ne s'est point repenti comme il l'aurait fallu. Les paroles de l'apôtre ne peuvent autrement s'expliquer. En effet, (si la pénitence est inutile), pourquoi exhorter à la conversion les Hébreux attiédis ? Comment les réveiller, dès qu'ils étaient devenus chancelants, languissants, découragés ? Car tous ces symptômes annonçaient une chute commencée.

L'apôtre me paraît faire allusion ici à certains fornicateurs qui auraient existé parmi les Hébreux, bien que pour le moment il ne veuille pas les désigner et les reprendre; il feint même de ne rien savoir, afin qu'eux-mêmes se corrigent. Car il faut d'abord feindre d'ignorer le mal, et n'apporter la réprimande que plus tard et s'ils y persévèrent, de façon à ne pas leur ôter la pudeur du crime. C'est la conduite que tint Moïse à l'égard de Zambri et de Chasbitis.

« Il ne trouva point place à la pénitence »; il ne trouva pas la pénitence. Est-ce parce qu'il commit de ces péchés qui sont trop énormes pour qu'on en fasse pénitence ? Est-ce plutôt parce qu'il ne fit pas une digne pénitence ? Il est donc, en effet, quelques péchés trop grands pour qu'on en puisse faire pénitence. C'est ce que l'apôtre dit ailleurs : Ne tombons point par une chute incurable. Tant que notre malheur se borne à une marche boiteuse, le boiteux facilement se redresse : mais si nous sommes renversés complétement, quelle ressource nous est laissée ? — Ainsi parle l'apôtre avec ceux qui ne sont pas encore tombés; il les épouvante avant la chute, et affirme que celui qui est tombé n'a plus de consolation à attendre. Mais à ceux qui sont tombés toutefois, il tient un langage tout contraire, de peur qu'ils ne se précipitent dans le désespoir : « Mes chers petits « enfants », leur crie-t-il, « vous que j'enfante de « nouveau avec douleur, jusqu'à ce que Jésus-« Christ soit formé en vous ! » Et ailleurs : « Vous « qui cherchez votre justification dans la loi « (de Moïse), vous êtes déchus de la grâce ». (Gal. IV, 19; V, 4.) Voilà qu'il atteste leur entière déchéance. — C'est qu'en effet le fidèle qui est debout, dès qu'il entend proclamer que le pardon est impossible à celui qui tombe, devient plus ardent au bien, plus ferme, plus stable dans sa résolution. Mais si vous tenez un langage aussi énergique à l'égard de l'homme tombé, jamais il ne se relèvera. Que peut-il espérer, en se convertissant ?

« Esaü », ajoute l'apôtre, « non-seulement « pleura, mais il chercha la pénitence ». Ainsi la pénitence n'est pas réprouvée dans le texte où il dit qu'il n'a pas trouvé place au repentir. Il veut seulement les prémunir, les rendre fermes et stables, pour qu'ils ne tombent jamais. Maintenant, que ceux qui ne croient pas à l'enfer, se souviennent de ce trait; que ceux qui n'ont pas foi à la punition du péché, réfléchissent ici et se demandent pourquoi Esaü n'obtint pas son pardon ? C'est qu'il ne fit point pénitence comme il l'aurait fallu.

3 Voulez-vous un exemple de pénitence parfaite ? Ecoutez celle de Pierre après son reniement. L'évangéliste nous raconte sa conduite par un seul trait : « Il sortit », dit-il, « et pleura amère-« ment ». Un péché aussi énorme lui fut donc remis, parce qu'il fit pénitence comme il le devait. Et pourtant le sacrifice sanglant n'avait pas encore été offert; la victime n'avait pas encore été immolée ; le péché n'avait pas encore été détruit, et continuait à exercer son règne et sa tyrannie. Mais il faut que vous sachiez que ce reniement fut l'effet moins de sa lâcheté que de l'abandon de Dieu, qui voulut le dresser à connaître la juste mesure des forces humaines, à ne jamais résister aux paroles que lui adressait son maître, à ne jamais s'élever au-dessus des autres; à savoir que sans Dieu nous ne pouvons rien faire, et « Que si le « Seigneur ne bâtit point la maison, en vain tra-« vaillent ceux qui la construisent ». (Ps. CXXVI, 1.) Ecoutez donc comment Jésus-Christ l'avertit spécialement, l'admoneste nommément et seul : « Simon, Simon, Satan a demandé de te cribler, « comme on crible le froment; mais moi j'ai prié « pour toi, pour que ta foi ne défaille point [1] ». (Luc, XXII, 31, 32.) Car, comme très-probablement Pierre se complaisait en lui-même et s'élevait en

[1] En lisant ce passage tout entier, on en tirera la conclusion toute contraire à celle qu'y a cherchée le Jansénisme. On dira, avec saint-Augustin, parlant du Dieu juste et bon : *Non deserit, nisi deseratur.* Et la prière spéciale de Jésus-Christ pour Simon prouvera encore que cet abandon de Dieu n'est certes point un refus de la grâce.

son cœur, parce qu'il avait la conscience d'avoir plus que ses frères l'amour pour Jésus-Christ; pour cette raison, Dieu permet qu'il pèche et renie son Maître. Mais aussi, pour ce fait, il pleure amèrement; et la conduite qu'il tient ensuite, se conforme à ses pleurs amers. Car que n'a-t-il pas fait en ce sens? Il s'est jeté dans des périls sans nombre, et a donné mille preuves de sa force d'âme et de la solidité de son courage.

Judas aussi a fait pénitence, mais d'une façon déplorable, puisqu'il a fini par une strangulation volontaire. Esaü aussi a fait pénitence, comme je l'ai dit; ou plutôt il n'a point fait pénitence, puisqu'il a versé des larmes d'orgueil et de fureur plutôt que de repentir, comme sa conduite subséquente l'a trop prouvé. Le bienheureux David a fait pénitence, et ses paroles nous le déclarent: « Je laverai chaque nuit mon lit de mes pleurs; « j'arroserai ma couche de mes larmes » (Ps. VI, 7): et le péché ancien qu'il avait une seule fois commis, il le pleurait après tant d'années, après tant de générations, comme si son malheur avait été d'hier.

C'est qu'en effet le vrai pénitent ne doit point se livrer à la colère, à la fureur, mais garder l'attitude brisée d'un condamné de la veille, qui n'a plus le droit d'ouvrir la bouche, dont la sentence est prononcée, que la miséricorde seule peut sauver encore, qui reconnaît son ingratitude publique envers le souverain bienfaiteur, et s'avoue enfin un réprouvé digne de tous les supplices imaginables. Rempli de ces pensées, il n'éprouvera ni colère, ni indignation; mais il s'épanchera en pleurs, en gémissements, en sanglots et le jour et la nuit.

Le vrai pénitent, encore, ne devra jamais oublier son péché, mais prier Dieu de vouloir bien ne plus se souvenir de cette faute, dont il gardera, lui, toujours la mémoire. Ici, en effet, si nous nous souvenons, Dieu oubliera; sachons, oui, nous accuser franchement et nous punir sévèrement, et nous apaiserons notre Juge. Le péché que vous aurez confessé, déjà s'atténue; il s'aggrave au contraire, si vous n'en faites l'aveu.

Que le péché se double, en effet, d'ingratitude et d'effronterie, dès lors ses progrès sont irrésistibles: car comment pourrait-on veiller à ne point faire de chute nouvelle, si l'on ignore même qu'on ait péché dans une première occasion? Ainsi, je vous en prie, gardons-nous de nier nos péchés; évitons pareille impudence, de peur de la payer à regret et bien chèrement un jour. Caïn entendit cette parole de Dieu: « Où est ton frère Abel? » Il y répondit: « Je ne sais; suis-je donc le gardien « de mon frère? » (Gen. IV, 9.) Voyez-vous comme il aggrava son crime? Ainsi n'avait pas agi son malheureux père, qui, interrogé par le Seigneur en ces termes: Adam, où es-tu? avait répondu en tremblant: « J'ai entendu votre voix, et j'ai craint « parce que je suis nu, et je me suis caché ». (Gen. III, 9.)

C'est un grand bien que de se souvenir constamment de ses péchés; aucun remède n'est plus efficace contre une faute commise que d'en garder toujours la mémoire; et d'ailleurs, rien ne contribue davantage à vous arrêter sur le chemin du vice. La conscience ici regimbe, je le sais, et ne se laisse point ainsi flageller par le souvenir de ses misères: mais sachez dompter votre cœur et lui serrer le frein. Pareil au coursier sauvage, difficilement il se soumet; il ne veut pas se persuader qu'il ait péché: et dans cette répugnance, évidemment on reconnaît l'œuvre de Satan. Mais nous, convainquons-le de ses crimes, pour le décider aussi à faire pénitence, et pour le sauver du supplice par l'acceptation de ce remède salutaire.

Comment esperez-vous, dites-moi, mériter le pardon de vos péchés, si vous ne les avez pas encore confessés? Certes, par son état même, le pécheur est trop digne de pitié et de miséricorde. Mais, si vous n'avez pas même l'intime persuasion que vous ayez péché, comment croiriez-vous devoir implorer miséricorde, lorsque jusque dans vos crimes, vous gardez l'impudence? Persuadons-nous bien que nous avons péché. Ne le disons pas de bouche seulement, mais de cœur et de conviction. Non contents même de nous avouer pécheurs, examinons nos fautes en détail, déclarons-les toutes et chacune spécialement. Je ne vous dis pas de vous affliger en les déclarant, ni de vous accuser en face de vos frères; mais simplement d'obéir à cette parole du Prophète: « Déclarez à Dieu toutes vos voies ». (Ps. XXXVI, 5.) Confessez donc vos péchés à Dieu; confessez vos péchés au Juge, avec une prière, sinon des lèvres, au moins du souvenir, et implorez ainsi sa miséricorde.

Si vous gardez ainsi constamment la mémoire de vos péchés, jamais vous n'aurez de haine contre le prochain, jamais vous ne conserverez le ressentiment des injures. Je ne dis pas seulement: Si vous avez l'intime persuasion que vous êtes un pécheur; cette pensée ne vous donne pas, à beaucoup près, l'humilité et le mépris de vous-même, autant que le fera un examen personnel et spécial de chacune de vos fautes. Grâce à ce perpétuel souvenir de vos misères, vous ne haïrez plus, vous ne garderez point rancune, vous n'aurez ni colère, ni expressions de malédictions; vous ne serez plus orgueilleux; vous n'éprouverez plus de rechutes dans les mêmes fautes; vous serez plus ardent au bien.

4. Voyez-vous combien d'avantages découlent de ce souvenir de nos péchés? Gravons-les donc dans nos cœurs. Notre âme, je le sais, ne souffre pas volontiers un souvenir si amer; mais contraignons-la de l'accepter; faisons-lui en cela violence. Mieux vaut pour elle éprouver maintenant le remords inséparable de cette pensée, que de subir le châtiment réservé au dernier des jours. Oui, si vous en avez mémoire aujourd'hui, et si vous les offrez constamment à Dieu avec une prière persévérante pour en être délivrés, vous les aurez bientôt détruits. Mais si vous les oubliez maintenant, alors et malgré vous, il faudra vous en souvenir, quand ils seront déclarés publiquement, quand ils seront produits solennellement à la face du monde entier, des amis comme des ennemis, en présence même des anges. Car ce n'est pas à David seulement que l'Esprit-Saint a dit: « Ce

« que tu as fait en secret, moi je le manifesterai « à tous ». (II Rois, XII, 12.) Dieu, ici, nous parlait à tous et à chacun. Tu as craint les hommes, nous dira-t-il, et tu les a respectés plus que Dieu même; sans souci du Dieu qui te voyait, tu as rougi seulement des regards humains. Car ces yeux des hommes, ajoute-t-il, c'était la crainte des hommes. Aussi, et pour ce sentiment même, tu seras puni; je serai ton accusateur, je mettrai tes crimes sous les yeux du monde entier.

Que telle soit la vérité, qu'en ce grand jour nos péchés doivent être produits aux regards de tous comme sur un théâtre, à moins que dès maintenant nous ne les effacions par un souvenir persévérant; vous le comprendrez, rien qu'à savoir comment sera solennellement accusée la cruauté, l'inhumanité de ceux qui n'auront pas eu pitié de leurs frères. « J'ai eu faim », dit Jésus-Christ, « et vous ne m'avez pas donné à manger ». (Matth. XXV, 42.) Quand est-ce que retentiront ces paroles ? Est-ce dans quelque recoin obscur ? Est-ce en secret ? Non, non ! Quand sera-ce donc? C'est à l'époque où le Fils de l'homme viendra dans toute sa gloire, quand il aura rassemblé devant lui toutes les nations, quand il aura séparé ceux-ci d'avec ceux-là, c'est alors que, devant le monde comme témoin, il prononcera, et qu'il placera les uns à sa droite et les autres à sa gauche, d'après l'arrêt. « J'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné « à boire ».

Voyez encore comme, en présence de tous, il prononce contre les vierges folles : « Je ne vous « connais pas ». Car ce partage de cinq vis-à-vis de cinq autres ne doit pas être pris à la lettre de ce chiffre; il désigne encore les vierges méchantes, cruelles, inhumaines, toutes celles enfin de semblable catégorie. Ainsi encore, en face de tout le monde, et spécialement en présence de ses deux compagnons qui avaient reçu, celui-ci deux talents, celui-là jusqu'à cinq, l'enfouisseur de son talent unique s'entend appeler : « Serviteur mau« vais et paresseux » (Matth. XXV, 26); et le maître fait connaître ces dépositaires, non-seulement par les paroles qu'il leur adresse, mais par le traitement qu'il leur inflige. Dans le même sens, l'évangéliste a écrit : « Ils verront celui qu'ils ont percé ». (Jean, XIX, 37.) Car à la même heure tous, justes et pécheurs, ressusciteront; à la même heure aussi Jésus-Christ se montrera pour les juger.

Pensez donc à ce que deviendront alors ceux sur qui pèsera la honte, la douleur ; ceux qui se verront traînés en enfer, au moment où les autres recevront la couronne. « Venez », dit-il aux uns, « venez, les bénis de mon père ; possédez le « royaume qui vous a été préparé depuis la créa« tion du monde ». Et aux autres, au contraire : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu qui a « été préparé pour le démon et pour ses anges ». (Matth. XXV, 34-41.)

Non contents d'entendre ces arrêts, plaçons sous nos yeux ce tableau, figurons-nous que le juge est là, qu'il prononce la sentence, qu'il nous envoie à ce redoutable feu. Quels seront alors nos sentiments ? Quelle sera notre consolation ? Que nous dira cette séparation effrayante ? Que répondrons-nous quand on nous accusera de rapine et de vol ? Quelle excuse pourrons-nous apporter ? Quelle apologie honnête présenter? Aucune. Mais fatalement il faudra nous voir enchaînés, le front courbé de honte, traînés à la bouche de ces fournaises ardentes, à ce fleuve de feu, à ces ténèbres, à ce supplice éternel, sans pouvoir invoquer personne pour nous délivrer. Car « on ne peut », est-il écrit, « on ne peut passer d'ici là » ; entre nous et les élus, l'abîme est immense (Luc, XVI, 26) ; le voulussent-ils, il ne leur serait pas permis de le franchir ni de nous tendre la main; il faut de toute nécessité souffrir à tout jamais, sans que personne vous soit en aide, fût-il votre père, votre mère, quel qu'il soit enfin, quand même il jouirait d'un grand crédit auprès de Dieu. « Car le frère », dit le Prophète, « ne rachète « point son frère : un homme en rachèterait-il « un autre ? » (Ps. XLVIII, 8.)

Puis donc qu'il ne nous est permis d'attendre notre salut de personne, si ce n'est de nous-mêmes, aidés toutefois d'abord de la bonté et de la miséricorde de Dieu, je vous en prie, faisons tout au monde pour que notre vie soit pure et parfaitement réglée, exempte surtout d'une première tache; sinon, après une première tache même, ne nous endormons point; et plutôt, persévérons dans la pénitence, les larmes, les prières, l'aumône, pour effacer nos souillures.

Mais que ferai-je, dira quelqu'un, si je n'ai pas de quoi donner l'aumône ? — Si pauvre que vous soyez, vous avez bien sans doute un verre d'eau froide ; vous avez bien deux oboles; vous avez deux pieds pour visiter les malades et pénétrer dans les prisons; vous avez un toit pour recevoir les étrangers. Car il n'y a pas, non, il n'y a pas de pardon pour qui ne fait point l'aumône, pour qui ne sait pas user de miséricorde. Nous vous le répétons constamment, afin que nos constantes redites produisent enfin quelque mince effet. Nous tenons ce langage moins dans l'intérêt de ceux à qui vous ferez du bien, que pour votre avantage à vous-mêmes ; vous ne leur donnez que des biens présents, tandis que vous recevez les biens célestes. Puissions-nous les acquérir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel appartiennent au Père, dans l'unité du Saint-Esprit, la gloire, l'honneur, etc.

HOMÉLIE XXXII.

VOUS NE VOUS ÊTES PAS APPROCHÉS MAINTENANT D'UNE MONTAGNE SENSIBLE ET TERRESTRE, NI D'UN FEU BRULANT, D'UN NUAGE OBSCUR ET TÉNÉBREUX, DES TEMPÊTES, ETC. (CHAP. XII, 18-29.)

—

Analyse.

1 et 2. Caractère de la loi antique : majestueuse terreur qui accompagne la promulgation de la loi, et fait trembler le peuple et Moïse lui-même. — Sens mystérieux et symbolique de cet appareil déployé au mont Sinaï. — Raison de chaque circonstance. — La loi nouvelle plus grande, bien que plus accessible. — Circonstances qui l'accompagnent et qui se révèleront surtout dans les splendeurs de l'éternité.

3. Le monde passe, le sol tremble ; nous passons plus vite encore que ce monde si menacé : bâtissons ailleurs une maison permanente, dont les pauvres, assistés par nous, seront les constructeurs. — L'aumône est comparée à une reine qui entre librement dans le ciel, à la colombe dont Dieu admire la beauté ; à l'aigle endormi au pied du trône royal, et qui nous protége contre le jugement de Dieu. — L'aumône est un devoir, puisque Dieu nous a fait miséricorde à nous-mêmes. — D'ailleurs, toujours possible, elle peut offrir le denier de la veuve aussi bien et mieux que l'or du riche. — Offrande des chevelures pour le temple.

1. Il était vraiment grand et terrible, ce Saint des Saints qu'abritait l'ancien temple; terrible avait été de même l'appareil déployé au mont Sinaï, ce feu, ces ténèbres, cette sombre nuée, cette tempête dont l'Ecriture a dit que le Seigneur se montra sur le Sinaï au milieu des flammes, de la tempête et des nuées épaisses. Le Nouveau Testament ne fut publié avec aucune circonstance semblable ; Dieu le donna simplement par la parole. Voyez toutefois comme l'apôtre compare le cortége même extérieur des deux alliances; et comme, avec raison, il donne tout l'avantage des circonstances mêmes à notre sainte loi. Déjà, quant au fond même, il a surabondamment prouvé, il a évidemment démontré la différence des deux Testaments, et la réprobation de l'Ancien ; dès lors, quant aux circonstances mêmes, il arrive à les juger facilement. Or, que dit-il ?

« Vous n'avez pas approché, en effet, aujourd'hui, « au pied d'une montagne visible, auprès d'un feu « ardent, d'un tourbillon, d'une sombre nuée, « d'une tempête; vous n'avez pas entendu le son « de la trompette et le retentissement des paroles, « que ceux qui les entendirent refusèrent d'écou- « ter, en suppliant que la voix n'ajoutât pas un « mot de plus. Car il ne pouvait supporter la ri- « gueur de cette menace : Si une bête même tou- « che la montagne, elle sera lapidée (18-20) ».

Terrible appareil, dit l'apôtre, si terrible même, qu'Israël ne put se résigner à en être témoin et qu'aucun animal même n'osa gravir la montagne. Mais toutes ces circonstances redoutables n'étaient pas comparables à celles que l'avenir devait révéler. En effet, qu'est-ce que le Sinaï comparé au ciel? Qu'est-ce que ce feu sensible en comparaison du Dieu qui échappe à nos sens? Car notre Dieu à nous, dit l'Ecriture, est un feu dévorant. — « Que Dieu ne nous parle pas, criait ce peuple; « que ce soit plutôt Moïse qui nous parle ». (Exod XX, 19.) « Car ils ne pouvaient supporter », dit l'apôtre, « ce terrible arrêt : Qu'une bête même « qui touchera la montagne, soit lapidée; et le « spectacle qui s'offrait était si terrible, que Moïse « dit lui-même : Je suis tout tremblant et tout « effrayé (21) ». Etonnez-vous encore que l'Ecriture attribue au peuple ce même sentiment, lorsque le législateur même qui avait pénétré dans la nuée sombre où Dieu habitait, s'écriait à son tour : Je suis effrayé et tout tremblant !

« Mais vous vous êtes approchés de la montagne « de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jéru- « salem céleste, d'une troupe innombrable d'anges, « de l'Eglise des premiers-nés qui sont écrits dans « le ciel, de Dieu qui est le juge de tous, des es- « prits des justes qui sont dans la gloire ; de Jésus « qui est le médiateur de la nouvelle alliance, et « de ce sang dont l'aspersion parle plus avanta- « geusement que le sang d'Abel (22-24) ».

Vous voyez par quels traits il montre la supériorité de la nouvelle alliance à l'égard de l'ancienne. — Au lieu de la Jérusalem terrestre, la céleste Jérusalem : vous vous êtes approchés, vous, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste. — Au lieu de Moïse, Jésus : Jésus, dit-il, est le médiateur de la nouvelle alliance. — Au lieu du peuple israélite, les anges : L'innombrable multitude des anges, dit-il. — Mais, quels premiers-nés désigne-t-il par l'expression : L'Eglise des premiers-nés ? Il entend tous les chœurs des fidèles, qu'il appele aussi les esprits des justes parfaits. Ainsi, poursuit-il, ne vous livrez pas au chagrin ; voilà ceux avec qui vous serez un jour.

Mais quel est le sens de la phrase : « De ce sang « dont l'aspersion parle plus avantageusement que « celui d'Abel ? » Le sang d'Abel a-t-il donc parlé? Certainement, répond-il, et comment ? Paul encore vous le dit : « C'est par la foi qu'Abel offrit à « Dieu une hostie plus excellente que celle de « Caïn, et que grâce à cette victime, il fut déclaré « juste ; c'est à cause de sa foi, qu'il parle encore « après sa mort ». Dieu lui-même le dit : « La voix « du sang de ton frère crie jusqu'à moi ». Tel est donc le sens du texte, à moins qu'on ne lui donne celui-ci : le sang d'Abel est encore célébré dans le monde, mais bien moins toutefois que celui de Jésus-Christ. Car le sang divin a purifié le monde,

et il fait entendre une voix d'autant plus éclatante et plus significative, que la réalité l'emporte sur la figure, en fait de témoignage.

« Prenez garde de ne pas mépriser celui qui « vous parle ; car si ceux qui ont méprisé « celui qui leur parlait sur la terre, n'ont pu « échapper à la punition, bien moins l'éviterons-« nous, si nous rejetons celui qui nous parle du « ciel ; lui dont la voix alors ébranla la terre, « et qui a fait pour le temps où nous sommes, une « nouvelle promesse, en disant : J'ébranlerai en-« core une fois, non-seulement la terre, mais aussi « le ciel. Or, en disant : Encore une fois, il déclare « qu'il fera cesser les choses muables, comme « étant faites pour un temps, afin qu'il ne demeure « que celles qui sont pour toujours. C'est pourquoi « commençant déjà à posséder ce royaume, qui « n'est sujet à aucun changement, conservons la « grâce, par laquelle nous puissions rendre à Dieu « un culte qui lui soit agréable, étant accompagné de « respect et d'une sainte frayeur. Car notre Dieu est « un feu dévorant (25-29) ». Si l'appareil antique est terrible, le nouveau est beaucoup plus admirable et plus glorieux. Nous n'y voyons plus les ténèbres, les nuées sombres, la tempête. Et si l'on demande pourquoi Dieu se montrait alors par le feu, il me semble que cette circonstance indiquait figurément l'obscurité de l'Ancien Testament, et cette loi mosaïque si voilée, si enveloppée d'ombres épaisses. On comprenait par là d'ailleurs que le législateur doit, au besoin, être terrible et capable de punir les transgresseurs.

2. Mais pourquoi le son de la trompette ? C'était l'occasion nécessaire, puisqu'elle retentit d'habitude pour annoncer un roi. Elle doit se faire entendre encore, bien certainement, au second avénement du Seigneur. Nous serons tous, dit l'apôtre, réveillés par la trompette, de sorte que la puissance de Dieu produira cette résurrection générale. Au reste, ce son de la trompette ne signifie qu'un fait ; c'est que tous, nous devrons ressusciter. Mais, en Israël, tout était réellement tableaux et voix ; tandis que dans l'avenir qui devait suivre, tout est pour l'intelligence seule, tout invisible. — Le feu n'avait non plus d'autre sens, sinon que Dieu même est un feu. Car, dit l'apôtre, « notre Dieu est un feu dévorant ». — La nuée sombre, les ténèbres, la fumée, montrent aussi qu'il s'agit d'une loi redoutable ; c'est dans la même pensée qu'Isaïe a dit : « Le temple fut « rempli de fumée ». — Pourquoi la tempête du Sinaï ? Pour montrer la paresse et la lâcheté du genre humain. Il lui fallait de ces coups de tonnerre pour le réveiller ; aussi, ne se trouvait-il aucun homme assez stupide, assez alourdi, pour ne pas relever son âme vers les idées célestes, à l'heure où se produisaient ces faits terribles, alors que Dieu portait sa loi. — Enfin, Moïse parlait, et Dieu lui répondait. Il fallait, en effet, que cette voix de Dieu se fît entendre ; voulant présenter sa loi par l'organe de Moïse, il devait d'abord montrer ce Prophète comme digne de foi. D'ailleurs, on n'apercevait point Moïse à cause de cette sombre nuée ; on ne pouvait non plus l'entendre à cause de la faiblesse de sa voix. Que restait-il donc, sinon que Dieu parlât lui-même, que sa voix s'adressât au peuple et fît écouter ses lois divines ?

Mais rappelons-nous notre premier texte : « Car « vous ne vous êtes point approchés d'une mon-« tagne sensible, d'un feu ardent, du son de la « trompette, et de cette voix que ceux qui l'enten-« dirent s'excusèrent d'entendre, ne voulant plus « qu'elle prononçât un mot ». Les Israélites furent donc cause que Dieu se montra dans notre chair. Car, que disaient-ils ? « Que Moïse nous parle, et « que Dieu cesse de nous parler ».

Les orateurs qui procèdent par comparaisons, rabaissent plus que de droit les sujets étrangers, pour montrer que le leur est bien plus grand. Je me plais à croire, au contraire, que ces faits de l'Ancien Testament sont admirables, puisqu'ils sont les œuvres de Dieu et les démonstrations de sa puissance ; et cependant je démontre que notre histoire, à nous, présente plus et mieux à notre admiration. Nos mystères sont doublement grands, puisqu'ils sont plus glorieux et plus nobles, et toutefois d'un accès bien plus facile. C'est ce que saint Paul écrit aux Corinthiens : « Nous voyons, « nous, à face découverte, la gloire du Seigneur » ; tandis que Moïse couvrait son visage d'un voile. Ainsi, dit l'apôtre, nos pères n'ont pas été honorés à l'égal de nous. Car, quel honneur leur fut accordé ? Celui de voir ces ténèbres et cette nuée, et d'entendre la voix divine. Vous l'avez entendue, vous aussi, cette voix, non pas à travers la nue, mais par l'organe d'un Dieu fait chair. Loin d'être troublés et bouleversés alors, vous êtes restés debout devant sa face, vous avez conversé avec votre médiateur.

D'ailleurs, par les ténèbres du Sinaï, l'Écriture nous montre quelque chose de tout à fait invisible : « Une noire nuée », dit-elle, « était sous « ses pieds ». Alors Moïse même tremblait ; maintenant, il n'est personne qui tremble. Alors, le peuple se tint au bas de la montagne ; mais nous, loin de rester en bas, nous montons au-delà des cieux, nous approchons de Dieu même, à titre d'enfants, mais non pas comme Moïse. — Là, on ne voit que désert ; chez nous, c'est la cité, c'est l'assemblée de milliers d'anges ; c'est la joie et l'allégresse qu'on nous montre, au lieu de ces nuages, de ces ténèbres, de cette tempête ; c'est « l'Église des premiers-nés qui sont inscrits dans « les cieux ; c'est Dieu, juge de tous les hommes ». Là n'approchèrent jamais les Israélites ; ils se tinrent bien loin en arrière, Moïse comme les autres : vous, au contraire, vous vous êtes approchés. — Toutefois, l'apôtre leur imprime la crainte, en ajoutant : Vous voici aux pieds du Dieu, juge de tous les hommes, de celui dont le tribunal s'élève, non-seulement pour les juifs et pour les fidèles, mais pour le monde entier. — « Les esprits « des justes parfaits » désignent ici les âmes de tous les bons. — « Jésus, médiateur du Nouveau « Testament, et l'aspersion de son sang », rappellent notre justification du péché. — « De ce « sang qui parle mieux que celui d'Abel ». Si le sang même peut parler, à plus forte raison peut et doit vivre votre Sauveur mis à mort autrefois.

Mais quel est son langage ? L'Esprit, répond saint Paul, « l'Esprit parle par des gémissements ineffables ». (Rom. VIII, 26.) Comment donc s'exprime-t-il ? C'est qu'en descendant au fond d'un cœur sincère, il le réveille, et lui prête même une voix.

« Gardez-vous de refuser d'entendre ce langage », c'est-à-dire, ne le repoussez jamais. « Car, si ceux qui ont méprisé celui qui leur parlait sur la terre... » De qui parle ici saint Paul ? Il semble désigner Moïse, et faire ce raisonnement : Si ceux qui ont méprisé un législateur terrestre, n'ont pu échapper au châtiment, comment nous soustraire nous-mêmes à celui qui, du haut du ciel, nous impose ses lois ? Toutefois, il n'enseigne pas, Dieu nous garde de le croire ! que ces législateurs soient différents ; il ne nous en montre pas deux dans ce texte, mais seulement que l'un apparaît terrible, quand sa voix tombe des hauteurs célestes. Au fond, c'est le même, pour Israël et pour nous ; mais, chez les Juifs, il est avant tout redoutable. L'apôtre nous montre donc la différence, non pas de donateur, mais seulement de donation. Et quelle est la preuve de ce fait ? C'est la suite même des paroles apostoliques. Car, dit-il, si pour avoir refusé d'entendre celui qui leur parlait sur la terre, ils n'ont pas échappé au châtiment, bien moins éviterons-nous celui qui nous parle du haut du ciel. Mais quoi ? Celui-ci est-il donc autre que le premier ? Non, car autrement, comment l'apôtre dirait-il que la « voix » du premier « ébranlait alors la terre même ? » Et de fait, la voix du législateur antique ébranla la terre.

« Et c'est lui qui a fait pour le temps où nous « sommes une nouvelle promesse, en disant : « J'ébranlerai encore une fois, non-seulement la « terre, mais aussi le ciel ». Or, en disant : « Encore une fois », il déclare qu'il fera cesser les choses muables, comme étant faites pour un temps. Ainsi tout le rite antique devra disparaître de la scène, et se transformer en une loi meilleure par l'œuvre d'en-haut. C'est ce que le texte donne à comprendre ici. Pourquoi donc, ô fidèle, te désoler de souffrir sur cette terre non permanente, et d'être affligé dans un monde qui passe si vite ? Si les derniers jours de ce monde devaient être ceux de la paix et du bonheur, on concevrait qu'à la vue de cette fin heureuse, on fût affligé et impatient. — « Afin », dit saint Paul, « que les choses « immuables demeurent seules enfin ». Quelles sont ces choses immuables ? Celles de l'avenir éternel.

3. Agissons donc uniquement et en tout pour acquérir cette vie ineffable, pour jouir de ces biens infinis. Oui, je vous en prie et vous en conjure, n'ayons pas d'autre ambition. Personne ne voudrait bâtir dans une ville dont la ruine serait certaine et prochaine. Répondez-moi, en effet : si l'on venait vous prédire que telle cité sera ruinée dans un an, et telle autre jamais, bâtiriez-vous dans celle qui devrait périr ? C'est pourquoi je vous dis maintenant : N'édifions rien en ce monde ! Tout y doit bientôt tomber et périr. Mais que parlé-je de cette ruine d'objets extérieurs ? Avant cette ruine nous périrons nous-mêmes, nous serons rudement frappés, nous sortirons de ce monde si menacé. Pourquoi bâtir sur le sable ? Bâtissons sur le roc ; quel que soit dès lors le choc imminent, notre édifice demeure irrésistible ; il se dresse inexpugnable.

Rien de plus sûr, en vérité : car dans ce lieu suprême, il n'est point d'accès aux attaques ennemies, tandis que ce triste séjour de la terre y est constamment exposé. Ici, en effet, les tremblements de terre, les incendies, les irruptions des ennemis, nous arrachent tout vivants au monde, et souvent nous emportent dans sa ruine. Que si le sol qui nous porte reste intact, il y a toujours quelque maladie pour nous enlever bientôt, ou pour nous empêcher de jouir si nous y restons. Car quel plaisir peut-on goûter dans ce séjour des maladies, des calomnies, des jalousies, des complots incessants ?

Fussions-nous à l'abri de ces maux, souvent nous sommes peinés et désolés de n'avoir point d'enfants, de sorte qu'à défaut de ces chers héritiers à qui nous laisserions nos propriétés, nous souffrons cruellement de travailler pour d'autres. Souvent même notre héritage échoit à nos ennemis, non-seulement après notre décès, mais même de notre vivant. Est-il donc rien de plus malheureux que de travailler pour des ennemis, que d'amasser pour soi des péchés sans nombre afin de leur laisser, à eux, le bonheur d'une vie tranquille ? Nos cités offrent de nombreux exemples de ce genre, et je m'arrête de peur d'affliger ceux qui sont ainsi privés de postérité ; mais je pourrais en désigner plusieurs par leur nom ; je pourrais vous redire plus d'une triste histoire, et vous montrer plusieurs maisons dont la porte s'est ouverte aux ennemis mêmes de ceux qui avaient sué pour les édifier et les embellir. Et ce ne sont pas seulement les maisons, mais les serviteurs, mais souvent l'héritage tout entier qui est ainsi échu à des ennemis. Ainsi vont les choses humaines.

Dans les cieux, au contraire, vous n'avez à redouter rien de semblable ; ainsi vous n'avez pas à craindre qu'après le décès d'un juste, son ennemi ne se présente et ne lui ravisse son héritage. Là, en effet, plus de mort, plus d'inimitié possible, rien enfin que les tabernacles éternels des saints ; et parmi ces bienheureux, tout est bonheur, joie, allégresse. Car, dit le Prophète, « les cris d'allé« gresse retentissent dans les tentes des justes ». (Ps. CXVII, 15.) Leurs demeures sont éternelles et ne connaissent point de fin ; elles n'éprouvent ni le ravage des temps, ni les changements de propriétaires ; mais elles s'élèvent dans une jeunesse et une beauté perpétuelles. La raison le proclame : en effet, là, rien de corruptible ni que la mort puisse attaquer ; tout est immortel et inaccessible aux coups du trépas.

Pour un tel édifice, versons à pleines mains notre argent. Il n'est besoin ni d'architectes ni d'ouvriers. Les mains des pauvres nous édifient ces palais, bien qu'ils soient boiteux, aveugles, mutilés : ils sont ici les constructeurs. N'en soyez pas surpris, puisque ce sont eux qui nous gagnent un trône même, et nous procurent l'entière confiance en Dieu.

L'aumône en effet, est, de tous les arts, le meilleur et le plus utile à ceux qui savent l'employer. Amie de Dieu, toujours proche de lui, elle est admise facilement à tout demander pour ceux qu'elle adopte, pourvu que nous ne lui fassions pas d'injustice à elle-même. Or, c'est lui faire injure, que d'être aumôniers de biens volés. Que si, au contraire, l'aumône est pure et véritable, elle communique à ceux qui savent l'épancher, une merveilleuse confiance : tant est grande sa puissance, pour ceux mêmes qui ont péché ! Elle brise leurs fers, dissipe les ténèbres, éteint le feu, tue le ver rongeur, et leur épargne les grincements de dents. Devant elle, les portes des cieux s'ouvrent en toute sécurité. Et comme, lorsqu'une reine fait son entrée, aucun des gardes qui veillent aux portes du palais n'osera jamais s'enquérir de cette majesté ni de ses démarches, et qu'au contraire tous lui feront un humble accueil ; ainsi est reçue l'aumône, parce qu'elle est une véritable reine et qu'elle rend les hommes semblables à Dieu, selon qu'il est écrit : « Soyez miséricordieux, « comme votre Père céleste est miséricordieux ». (Luc, VI, 36.)

Prompte et légère, armée de ses ailes d'or, l'aumône peut prendre un vol qui réjouit les anges. C'est d'elle que le Prophète a dit, « que le plu« mage de la colombe est argenté ; et que son dos « reflète l'éclat de l'or pâlissant ». (Ps. LXVII, 14.) Semblable à cette colombe vivante et illuminée d'or, elle prend son essor; son aspect est souriant, son regard est plein de douceur, et d'une beauté que rien ne dépasse au monde. Le paon lui-même, avec ses splendeurs incontestables, n'est rien auprès d'elle, tant cette habitante des cieux est belle et ravit l'admiration. Son regard toujours s'élève au ciel ; Dieu l'entoure de sa gloire ineffable; c'est une vierge aux ailes d'or, splendidement parée, et dont les traits respirent la candeur et la mansuétude. C'est l'aigle, aussi puissant que léger, et qui dort au pied du trône royal ; dès que Dieu nous juge, elle retrouve son vol et se montre pour nous couvrir de ses ailes et nous sauver du supplice.

L'aumône ! Dieu la préfère aux sacrifices. Souvent il en parle, tant il l'aime : « Elle recueillera », dit-il, « la veuve, l'orphelin et le pauvre ». Dieu aime à emprunter d'elle son plus doux nom, d'après David qui appelle « le Seigneur bon, mi« séricordieux, patient, clément à l'infini, toujours « vrai ». (Ps. CXLV, 9 ; CII, 8 ; CXLIV, 8.) Tandis qu'un autre Prophète s'écrie : « La miséricorde « de Dieu règne sur la terre ; c'est elle qui a « sauvé le genre humain ». (Ps. LVI, 12.) En effet, s'il n'avait eu pitié de nous, tout aurait péri. Cette miséricorde nous a réconciliés avec lui quand nous étions ses ennemis ; elle nous a comblés de grâces innombrables ; elle a décidé le Fils même de Dieu à se faire esclave, à s'anéantir pour nous.

Ah ! saintement jaloux, mes frères, imitons une vertu qui nous a sauvés ; aimons-la ; estimons-la plus que l'argent, et, si l'or nous manque, ayons du moins le cœur miséricordieux. Rien ne caractérise le chrétien, autant que l'aumône ; rien n'est admiré de l'incrédule, ou pour mieux dire, de tout le monde, comme notre charité miséricordieuse. Nous-mêmes, d'ailleurs, nous avons besoin de cette miséricorde, puisque chaque jour nous disons à Dieu : « Ayez pitié de nous selon « votre grande miséricorde ». (Ps. XXIV, 7.) Commençons par la pratiquer nous-mêmes; mais non ! jamais nous ne commençons, puisque Dieu d'abord a montré sa miséricorde envers nous : mais, bien chers frères, suivons cette trace divine. Car si les hommes aiment à rendre pitié pour pitié à celui même qui s'est couvert de crimes, mais qui a été miséricordieux, le Seigneur, bien plus que nous, adopte cette conduite.

Ecoutez la parole du Prophète : « Pour moi », dit-il, « je suis dans la maison de Dieu comme « l'olivier qui porte son fruit ». (Ps. LI, 10.) Rendons-nous semblables à l'olivier. De tous côtés les préceptes divins nous pressent : il ne suffit pas qu'on soit l'olivier, il faut être celui encore qui porte son fruit. Il y a des gens qui ont quelque miséricorde, qui, dans l'intervalle de toute une année, donnent une fois, ou qui sont aumôniers chaque semaine seulement, ne donnant presque rien. Par leurs actes de miséricorde, voilà des oliviers, sans doute ; mais à des actes aussi peu larges, aussi peu généreux, vous ne reconnaissez pas des oliviers féconds. Quant à nous, soyons fertiles toujours !

Je l'ai dit souvent, et je le répète aujourd'hui : ce n'est pas l'importance absolue de ce qu'on donne qui constitue la grandeur de l'aumône, mais bien la volonté et le cœur de celui qui donne. Vous connaissez l'histoire de la veuve ; car il est toujours utile de rappeler cet exemple, afin que le pauvre ne désespère pas de lui-même, à la vue de cette femme qui laissait tomber dans le tronc ses deux oboles. Quand on rebâtit le temple, on vit des gens offrir leurs cheveux mêmes, et ces humbles donateurs ne furent point repoussés. Si possédant de l'or, ils avaient fait cette offrande de leur chevelure seulement, ils méritaient d'être maudits ; mais s'ils n'ont fait ce sacrifice que parce que cette aumône seule leur était possible, Dieu les a bénis. C'est ainsi que Caïn fut réprimandé, non pas pour avoir offert des choses sans valeur, mais parce qu'il offrit ce qu'il avait de moindre dans ses propriétés. Car « maudit soit », dit un Prophète, « celui qui possède une victime mâle et « sans défaut, et qui offre à Dieu une bête ma« lade ». (Malach. I, 14.) Il ne réprouve pas absolument celui qui présente peu, mais celui qui possède et se montre avare. Donc, celui qui ne possède rien n'est point non plus coupable ; que dis-je ? sa moindre aumône a droit à la récompense. Car est-il plus pauvre sacrifice que celui de deux oboles ? Est-il un don plus misérable que celui d'une chevelure ? Est-il offrande plus vile que celle d'une petite mesure de farine ? Et cependant ces présents ne furent pas moins appréciés de Dieu que les veaux et l'or. Chacun est agréé de Lui en proportion de ce qu'il a, et non en proportion de ce qu'il n'a pas : car, dit l'Ecriture, soyez bienfaisant selon ce que votre main possède.

Je vous en prie donc, épanchons sur les pau-

vres, avec un cœur joyeux, nos biens, si chétifs qu'ils soient. Nous recevrons la même récompense que ceux qui auront donné davantage ; que dis-je ? nous serons récompensés plus que ceux qui auront prodigué l'or. Si nous suivons cette conduite, nous aurons droit aux trésors ineffables de Dieu ; pourvu que non contents d'écouter, nous agissions ; non contents de louer, nous nous mettions à l'œuvre. Puissions-nous y arriver tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec lequel, etc.

HOMÉLIE XXXIII.

C'EST POURQUOI, COMMENÇANT A POSSÉDER CE ROYAUME IMMUABLE, CONSERVONS LA GRACE, PAR LAQUELLE NOUS PUISSIONS RENDRE A DIEU UN CULTE QUI LUI SOIT AGRÉABLE, ÉTANT ACCOMPAGNÉ DE RESPECT ET DE PIÉTÉ. CAR NOTRE DIEU EST UN FEU DÉVORANT. (CHAP. XII, 28 ET 29 JUSQU'A XIII. 16.)

Analyse.

1 et 2. Avis spirituels : Faire son salut avec crainte. — Exercer l'hospitalité, la charité, la pureté. — Obéir à l'autorité, qui représente Jésus-Christ et sa doctrine toujours invariables. — Sens mystique de l'immolation de certaines victimes hors du camp d'Israël. — Jésus, aussi, a souffert hors de Jérusalem ; sortons de ce monde et suivons-le jusqu'au calvaire. — Saint Jean Chrysostome revient sur chacun des avis spirituels déjà donnés. Il insiste sur la licité du mariage et de ses droits, sur la confiance en Dieu, sur l'avantage infini que la foi possède vis-à-vis du raisonnement.

3 et 4. Sortons de ce monde, comme Jésus sort de Jérusalem, portant la croix ; offrons par lui nos souffrances à Dieu. — Rendons-lui-en grâces, comme d'autant d'occasions de vertu. — La voie du ciel est étroite, on n'y entre qu'en se rapetissant par l'humilité, en se détachant de tout par la résignation.

1. « C'est pourquoi commençant à posséder ce « royaume immuable ». Saint Paul déjà disait ailleurs : « Les choses visibles sont temporelles ; mais « les invisibles sont éternelles » (II Cor. IV, 18) ; et de cette réflexion il tirait un motif de nous consoler dans les maux que nous supportons durant la vie présente : c'est la même pensée, c'est la même conclusion qu'il fait valoir ici. « Conser« vons la grâce », c'est-à-dire, rendons grâces à Dieu, et demeurons fermes et fidèles ; car non-seulement nous ne devons pas murmurer à raison du présent, mais nous sommes obligés de garder la plus vive reconnaissance à raison de l'avenir promis. « La grâce, par laquelle nous puissions « rendre à Dieu un culte qui lui soit agréable ». Comprenez : c'est ainsi qu'il nous faut servir Dieu, nous efforçant de lui plaire, lui rendant grâces en toutes choses, comme dit ailleurs l'apôtre : « Agissez en tout sans murmure et sans dis« pute ». (Philipp. II, 14.) Car ce qu'on fait en murmurant, on en retranche le mérite, on en perd le salaire, comme il est arrivé aux Israélites ; car vous savez comme ils ont été punis à cause de leurs murmures ; et c'est ce qui lui fait dire : « Ne murmurez point ! » Il vous est donc impossible de servir Dieu de manière à lui être agréables, si vous ne lui rendez grâces de tout événement, des jours d'épreuves comme des temps de calme. « Avec crainte et respect », c'est-à-dire, sans jamais nous permettre une parole d'orgueil ou d'impudence, mais au contraire nous maîtrisant toujours sous la loi et la pratique du respect. C'est ce que nous recommande cette expression : « Avec crainte et respect ».

« Conservez toujours la charité avec vos frères. « Ne négligez pas d'exercer l'hospitalité ; car c'est « en la pratiquant que quelques-uns ont reçu pour « hôtes des anges, sans le savoir ». (Chap. XIII, 1, 2.) Voyez-vous comme l'apôtre leur recommande de garder leur ligne actuelle de conduite, sans leur enjoindre autre chose ? Ainsi, il ne dit pas : Aimez vos frères, mais : « Conservez votre charité à « l'égard de vos frères ». Et il ne dit pas non plus : Soyez hospitaliers, comme s'ils ne l'étaient pas déjà ; mais seulement : « N'oubliez pas la sainte « hospitalité ! » car la tribulation fait négliger trop facilement ce devoir. Puis, ajoutant un motif bien capable de les exciter à le remplir, il ajoute : « C'est en la pratiquant que quelques-uns « ont reçu pour hôtes des anges, sans le savoir ». Comprenez-vous quel fut pour eux et l'honneur et l'avantage ? Qu'est-ce à dire : « Sans le savoir ? » c'est-à-dire que sans reconnaître les anges, ils leur donnèrent l'hospitalité. Ainsi c'était pour Abraham une grande récompense déjà d'avoir reçu, sans qu'il s'en doutât, des anges mêmes pour hôtes. S'il les avait connus comme tels, sa conduite n'aurait rien d'admirable. Quelques interprètes pensent que l'apôtre en ce passage fait aussi allusion à Loth.

Souvenez-vous de ceux qui sont dans les « chaînes, comme si vous étiez vous-mêmes en« chaînés avec eux ; et de ceux qui sont affligés, « comme étant vous-mêmes dans un corps mortel. « Que le mariage soit traité de tous avec hon« nêteté, et que le lit nuptial soit sans tache ; car « Dieu condamnera les fornicateurs et les adul« tères. Que votre vie soit exempte d'avarice ; soyez « contents de ce que vous avez (3-5) ». Vous voyez comme saint Paul aime à parler fréquemment de la sainte continence. Soyez, a-t-il dit déjà, soyez zélés pour la paix et l'honnêteté. Et ailleurs : Point de fornicateurs, point de profanes parmi vous ! Et ici : Dieu jugera les fornicateurs et les adultères.

Partout la défense est accompagnée d'une sanction pénale ; vous en serez convaincus en étudiant la suite de son discours. Ainsi, quand il a dit : « Soyez zélés pour garder avec tout le monde la « paix et l'honnêteté », il ajoute aussitôt : « Sans « cette vertu, personne ne verra Dieu ». (Hébr. XII, 14.) Et de même ici : « Dieu jugera les fornicateurs « et les adultères », dit-il, après avoir établi d'abord : que le mariage doit être traité par tout le monde avec honnêteté, et que le lit nuptial doit être sans tache ; le châtiment dont il menace les transgresseurs, justifie la loi qu'il vient de promulguer. Car si le mariage est une concession divine, Dieu est en droit de punir la débauche, Dieu a le devoir de châtier l'adultère. L'apôtre combat ici, d'ailleurs, les hérétiques. Remarquez toutefois encore qu'il ne dit pas : Qu'il n'y ait point de fornicateurs parmi vous ! Il s'est servi d'une expression plus générale ; il n'a donné qu'une exhortation qui n'a pas l'air de s'adresser aux Hébreux spécialement, mais « tout le monde. « Que votre vie soit exempte « d'avarice ; soyez contents de ce que vous avez ». Il ne dit pas : Ne possédez rien ; mais seulement : N'ayez point d'avarice dans votre conduite ; c'est-à-dire : Que votre cœur soit libre ; que tous montrent une âme haute et sage ; et nous la montrerons telle, si loin de chercher le superflu, nous nous attachons uniquement au nécessaire. Il leur avait déjà rendu témoignage en ce point : « Vous avez « subi avec joie », disait-il, « le pillage de vos « biens ». (Hébr. X, 34.) Autant d'avis pour prévenir en eux l'avarice : « Soyez contents », ajoute-t-il, « de ce que vous avez » ; et aussitôt il ajoute une parole consolante, afin que jamais l'espérance ne leur manque : car c'est Dieu même qui a dit : « Je ne vous délaisserai point, je ne vous aban- « donnerai point. C'est pourquoi nous disons avec « confiance : Le Seigneur est mon secours ; je ne « craindrai point ce que les hommes pourront me « faire (6) ». C'est une nouvelle consolation dans leurs épreuves. « Souvenez-vous de vos guides ». C'est un avis que l'apôtre brûlait déjà de leur faire entendre, et qui lui faisait dire : Gardez la paix avec tous. C'était l'avertissement qu'il adressait de même aux Thessaloniciens, leur recommandant de traiter leurs conducteurs avec grand honneur. Donc, dit-il, « souvenez-vous de vos conducteurs « qui vous ont prêché la parole de Dieu ; et considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur « foi (7) ». Quelle est ici la suite du raisonnement? Elle est évidente et parfaite. Considérez, dit-il, leur conduite, c'est-à-dire leurs vie et mœurs, et imitez leur foi : car la foi vient de la pureté de la vie et se démontre par là. On peut entendre aussi par cette foi, la fidélité et la fermeté de la conduite. Comment cela? C'est que leur croyance ferme aux récompenses à venir les a maintenus dans cette droiture de vie et de mœurs. Car ils n'auraient jamais montré une telle pureté de vie, s'ils n'avaient eu pour les réalités à venir que doute et hésitation d'esprit. Aussi l'apôtre leur recommande-t-il une foi semblable.

2. « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il « sera le même dans tous les siècles. Ne vous « laissez pas emporter à une diversité d'opinions « et à des doctrines étrangères. Car il est bon d'af- « fermir son cœur par la grâce, au lieu de s'ap- « puyer sur des discernements de viandes, qui « n'ont point servi à ceux qui les ont observés « (8, 9) ». Jésus-Christ était « hier » ; entendez : pendant tout le temps passé ; il est « aujourd'hui », c'est le temps actuel ; « dans tous les siècles », c'est l'avenir et l'éternité. Comprenez encore : vous l'avez entendu nommer Pontife, mais non pas Pontife pour cesser de l'être jamais : car il est toujours le même. Peut-être certains hommes oseront prétendre que le crucifié n'est pas le Christ qui est attendu, qu'un autre que lui viendra : mais saint Paul nous dit que le Christ d'hier et d'aujourd'hui est le même pour tous les siècles ; c'est déclarer évidemment que le Messie déjà venu, viendra de nouveau, que le même était, est et sera dans l'éternité. A l'heure même où nous sommes, les juifs prétendent qu'un autre viendra, et comme ils se sont eux-mêmes privés du Christ véritable, ils tomberont dans les filets de l'antechrist. « Ne « vous laissez pas aller à des doctrines toujours « variables et étrangères ». Les fausses doctrines varient, et, de plus, sont étrangères. L'apôtre savait, en effet, qu'à ces deux titres le danger et la ruine doivent naître sous les pas de ceux qui se laissent entraîner. « Car il est bon d'affermir son « cœur par la grâce, au lieu de s'appuyer sur des « discernements de viandes, qui n'ont point servi « à ceux qui les ont observés ». L'apôtre indique ici certaines gens qui introduisaient des distinctions dans les aliments. La foi rend tout aliment pur : il est besoin de foi, et non de telle ou telle nourriture.

« Car nous avons un autel dont ceux qui servent « dans le tabernacle n'ont pas pouvoir de manger ». Nous avons une victime, nous aussi, et qui ne ressemble pas à celle du judaïsme, tellement que le grand pontife d'Israël n'a pas le droit d'y participer. L'apôtre venait de dire : N'observez plus de distinction d'aliments, et semblait un démolisseur de son autel même. Mais il reprend cette défense en sous-œuvre. Croyez-vous, dit-il, que nous ne sachions pas discerner nous-même entre une viande et une autre? Nous discernons, et avec plus de soin que personne ; et nous ne donnerions pas même à vos prêtres notre aliment sacré.

« Car les corps des animaux, dont le sang est « porté par le pontife dans le sanctuaire, pour « l'expiation du péché, sont brûlés hors du camp. « Et c'est pour cette raison que Jésus, devant « sanctifier tout le peuple par son sang, a souffert « hors de la ville (11, 12) ». Voyez-vous ce type lumineux ? « Hors du camp, hors de la ville ». Oui, les victimes qu'on offrait pour le péché, n'étaient que figuratives, et toutefois on les brûlait en holocauste hors du camp ; Jésus par conséquent a dû souffrir hors de la ville, puisqu'il s'offrit pour nos péchés. A nous donc aussi d'imiter celui qui pour nous voulut subir la mort; à nous de sortir de ce monde, ou plutôt des vaines affaires de ce monde ; en d'autres termes, soyons étrangers au monde ; vivons en dehors des choses de la terre. C'est dans ce sens que l'apôtre ajoute clairement : « Sortons « donc aussi hors du camp, et allons à lui, en

« portant l'ignominie de sa croix (13) », c'est-à-dire en souffrant comme lui, et nous mettant en communion de tribulations avec lui. Pareil au condamné à mort, il a été traîné hors de Jérusalem au supplice ; n'ayons pas honte nous-mêmes de sortir de ce monde. C'est ce que l'apôtre laisse à entendre dans ces expressions : Sortir hors du camp, hors de la ville. « Car », dit-il, « nous n'avons « pas ici-bas de demeure permanente ; mais nous « cherchons celle où nous devons habiter un jour. « Offrons donc par lui sans cesse à Dieu une hostie « de louange, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui « rendent gloire à son nom (14, 15) ». — « Par « lui », dit-il, comme par les mains d'un pontife, car il l'est comme homme et dans sa chair. — « Des lèvres », ajoute-t-il, « qui glorifient son « nom » : comme s'il disait : N'ayons aucune parole de malédiction, d'insolence, de présomption, d'impudence, d'orgueil ; mais que la pudeur et les convenances règlent tous nos discours et toutes nos actions. Au reste, l'apôtre ne fait point sans motif de telles recommandations aux Hébreux ; il sait que leurs cœurs sont livrés à l'affliction, et que, sous cette influence, l'âme souvent rejette tout espoir, dépouille toute pudeur. Et c'est, dit-il, ce que nous ne ferons jamais ; répétant ainsi une pensée que plus haut il exprimait ainsi : « N'abandonnez point nos réunions » ; tel est, en effet, le moyen d'agir en tout avec pudeur et sagesse ; car il est plus d'un péché que nous évitons de commettre, ne fût-ce que par respect de nos semblables.

3. « Enfin souvenez-vous d'exercer la bienfai« sance et la communion des biens (16) ». C'est ce que Paul disait alors, et c'est aussi ce que je vous répète aujourd'hui ; et je ne m'adresse pas seulement aux frères ici rassemblés, mais aux absents eux-mêmes. Personne n'a pillé vos biens. Or l'apôtre dit : Supposé même que l'on vous ait ainsi dépouillés, montrez-vous encore hospitaliers avec ce qui vous reste. Quelle excuse aurons-nous donc à l'avenir, quand ces disciples entendent un tel langage après ce pillage de leurs biens ? Et remarquez que l'apôtre dit ici : « N'oubliez pas d'exercer « la bienfaisance », après avoir dit : « L'hospitalité » ; n'indiquant pas, par conséquent, tantôt un précepte, tantôt un autre, mais un seul et même précepte sous des expressions différentes. Il ne dit pas : N'oubliez pas de recevoir les étrangers, mais : N'oubliez pas l'hospitalité ; c'est-à-dire non-seulement recevez, mais aimez l'étranger. Il n'a pas parlé non plus ici d'une récompense à venir et déposée par avance au ciel ; craignant qu'une simple expectative ne les endorme davantage, il parle d'une récompense déjà donnée : grâce à l'hospitalité, dit-il, plusieurs, à leur insu, ont accueilli des anges.

Mais revenons sur nos pas. Le mariage », dit saint Paul, « est honorable en tout, ainsi qu'un lit « nuptial sans tache ». Comment le mariage est-il honorable ? C'est, répond-il, qu'il maintient et conserve le fidèle dans la chasteté. Il condamne ici implicitement les juifs, qui regardaient comme impure l'union des corps, disant que l'homme qui sort ainsi de la couche nuptiale ne peut être pur. L'œuvre de la nature ne peut être abominable, ô Juif ingrat et sans raison ; le péché ne peut être que l'œuvre de la volonté libre et consentante. Que si le mariage est honorable et pur, comment l'usage de ses droits pourrait-il souiller l'homme ?

« Que nos mœurs soient exemptes d'avarice ». Un trop grand nombre de gens, après avoir épanché généreusement tous leurs biens, veulent les retrouver sous forme d'aumône ; c'est pourquoi l'apôtre dit : Point d'avarice ! Ne cherchez rien au-delà du besoin, du nécessaire ! — Mais quoi ? Peut-être n'avons-nous pas même cet indispensable nécessaire ? — Mensonge, dit l'apôtre, mensonge évident : car Dieu même a dit, et il ne peut nous tromper : « Je ne vous délaisserai point, je ne « vous abandonnerai point » ; de sorte que nous puissions dire aussi : « Le Seigneur est mon pro« tecteur ; je ne craindrai point ce que l'homme « voudrait me faire ! » (Ps. CXVII, 6.) Comme si l'apôtre disait : Vous avez une promesse divine, ne doutez pas un instant ! Il s'est engagé : Ne chancelez pas ! Et cette parole : Je ne vous abandonnerai pas, comprend non-seulement les besoins d'argent, mais tous les besoins. « Le Seigneur est mon pro« tecteur ; et je ne craindrai pas ce que l'homme « voudrait me faire » : parole du prophète, que l'apôtre emprunte avec raison pour mettre comme un sceau à sa propre affirmation, et pour redoubler en nous cette confiance qui rend le désespoir impossible. Répétons donc, nous aussi, ces assurances divines dans toutes nos épreuves. N'ayons pour les choses humaines qu'un sourire de mépris ; tant que nous aurons la faveur de Dieu, personne ne nous pourra vaincre. Comme l'amitié de tous les hommes nous serait inutile, si Dieu est notre ennemi ; par contre, avec sa seule amitié, le monde entier peut nous faire la guerre, sans que nous soyons même atteints. Aussi, continue le Prophète, « je ne craindrai pas ce que l'homme « peut me faire ».

« Souvenez-vous de vos conducteurs qui ont « annoncé la parole de Dieu ». Je crois que l'apôtre recommande encore ici la charité reconnaissante et secourable ; c'est là que tend cette remarque : Ils vous ont annoncé la parole de Dieu ; — « Et considérant quelle a été la fin de leur vie, « imitez leur foi ». — « Considérant », qu'est-ce à dire ? étudiant constamment, examinant avec réflexion, avec raisonnement, avec scrupule, avec toute ardeur et bonne volonté. L'apôtre choisit à bon droit l'expression : « Examinant la fin de leur « vie », c'est-à-dire une vie jusqu'au bout sage et pure, une vie qui mérite une fin heureuse. « Jésus-« Christ était hier, il est aujourd'hui et sera le « même dans tous les siècles ». C'est-à-dire : N'allez pas croire qu'il ait fait des miracles, et qu'il n'en fasse plus aujourd'hui. Il est toujours le même ; et parce qu'il est le même, on ne pourrait assigner aucun temps où pareille puissance ne soit plus à lui. C'est peut-être à cette perpétuité du Christ que pensait l'apôtre en écrivant : « Souvenez-vous de « vos conducteurs ; et ne vous laissez pas entraîner « par des doctrines variées et étrangères ». — « Etrangères », entendez : à des doctrines différentes de celles que nous vous avons enseignées ;

« variées », comprenez : à des enseignements de tous genres; qui, en effet, n'ont rien de stable, mais qui se contredisent, surtout quand il s'agit des aliments purs ou non. L'apôtre ajoute, en vue de ce dernier point : « Car il est bon d'affermir son « cœur par la grâce, et non par tels aliments » : car ici surtout est la variété, ici l'étrangeté de doctrine. Il invective donc contre ces discernements de viandes, et montre que cette vaine observance a précipité les Hébreux dans une véritable hétérodoxie, puisqu'elle les a portés à admettre des enseignements contradictoires et nouveaux. Remarquez toutefois qu'il n'ose pas les accuser expressément, mais seulement par insinuation. Car lorsqu'il dit : « Ne vous laissez pas entraîner à des « doctrines variées et étrangères » ; et : « Il est bon, « en effet, d'affermir son cœur par la grâce et non « par tels ou tels aliments », il ne fait que répéter équivalemment la maxime de Jésus-Christ : « Ce « n'est pas ce qui entre dans l'homme qui souille « l'homme » (Matth. XV, 11); démontrant que c'est la foi, au contraire, qui est tout au monde, et que si elle vous affermit, elle vous met le cœur en sûreté. Oui, la foi seule donne à l'âme force et fermeté; tandis que les raisonnements n'y jettent que le trouble : c'est qu'aussi le raisonnement est l'opposé de la foi.

« Ces vaines observances », continue-t-il, « n'ont « point servi à ceux qui les ont pratiquées ». A quoi sert, en effet, une vaine observance, sinon, surtout, à vous perdre, sinon à placer sous le joug du péché celui qui la pratique? S'il faut des observances, cherchez et suivez celles qui peuvent être utiles à qui les embrasse. Une bonne observance, ce sera la fuite du péché, la droiture du cœur, la piété envers Dieu, la foi vraie et pure. — « Celles-là « n'ont point servi à ceux qui les ont suivies », c'est-à-dire, gardées même le plus constamment. L'unique observance doit être de s'abstenir du péché. A quoi sert tout le reste, si quelques-uns même des plus zélés se rendent assez criminels pour ne pouvoir participer aux sacrifices? Voilà donc des hommes que rien ne sauvait devant Dieu, malgré ce zèle ardent pour leurs pratiques religieuses; aucune ne leur servait absolument, parce qu'ils n'avaient pas la foi. — L'apôtre continue en déclarant l'abolition du sacrifice d'après son caractère purement figuratif, et revenant ainsi à son grand principe. « Car », dit-il, « les corps des ani« maux » dont le sang est porté par le pontife dans « le sanctuaire pour l'expiation du péché, sont « brûlés hors du camp; et c'est pour cette raison « que Jésus, devant sanctifier le peuple par son pro« pre sang, a souffert hors de la porte de la ville ». Ainsi les sacrifices anciens n'étaient que la figure des nôtres, et Jésus-Christ a tout accompli, en souffrant hors de Jérusalem. L'apôtre fait entendre aussi dans ce passage que Jésus-Christ a souffert de son plein gré; d'ailleurs ces sacrifices anciens n'étaient pas institués simplement pour eux-mêmes, ils n'étaient que figuratifs, et l'économie de la divine Passion hors des murs de la cité sainte s'y peignait d'avance. Ainsi notre Maître a souffert hors de la ville : mais son sang a été porté jusqu'aux cieux.

4. Vous le voyez : nous communions au sang qui était porté dans le sanctuaire, dans le vrai Saint des saints, au sacrifice dont seul le grand Pontife avait droit de jouir ; nous avons part à la Vérité même. Prenons garde, toutefois, que si, sans participer aux outrages de notre divin Maître, nous avons notre part de salut et de sainteté, ces outrages, cependant, ont été les vraies causes de notre sanctification. Donc, comme il a subi l'opprobre, attendons-nous à le subir; et si, avec lui, nous « sortons dehors », avec lui un jour nous ne ferons qu'un. Mais qu'est-ce que cet avis : « Sor« tons dehors, et allons à lui? » — Partageons ses souffrances, supportons ses opprobres. Ce n'est pas sans mystère qu'il a souffert « hors de la « porte », mais pour nous apprendre à porter sa croix, nous aussi, à demeurer en dehors du monde, à nous faire un devoir d'en rester ainsi éloignés; à nous soumettre enfin aux outrages qu'il a subis comme un condamné vulgaire.

« Et par lui, offrons un sacrifice à Dieu ». Quel est ce sacrifice? L'apôtre même l'interprète « du « fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom », c'est-à-dire de prières, d'hymnes, d'actions de grâces, car tel est le fruit des lèvres. Les juifs offraient des brebis, des bœufs et des veaux et les donnaient au prêtre. Quant à nous, n'offrons rien de semblable, mais l'action de grâces, et s'il se peut, en toutes choses, l'imitation de Jésus-Christ. Que tel soit le produit de nos lèvres. « Souvenez« vous d'exercer la charité et de faire part aux au« tres de vos biens : car c'est par de semblables « hosties qu'on se rend Dieu favorable ». Mettons ce sacrifice aux mains de Notre-Seigneur, pour qu'il les offre au Père; l'offrande ne peut parvenir, en effet, que « par le Fils », ou plutôt par le cœur contrit. Cette recommandation s'accommode à la faiblesse de fidèles encore peu instruits. Car, bien évidemment, au Fils même la grâce appartient : autrement comment aurait-il droit à l'égalité d'honneur avec son Père? Or, dit Jésus-Christ, « il faut « que tous honorent le Fils, comme ils honorent « le Père ». (Jean, V, 23.) Si donc la gloire du Père peut se séparer de la glorification du Fils, où est l'égalité d'honneur?

« Le fruit des lèvres qui glorifient son nom », c'est l'action de grâces à lui rendues, en mémoire de tout ce qu'il a souffert pour nous. Supportons avec reconnaissance, pauvreté, maladie, tout au monde enfin ; lui seul connaît ce qui est de notre intérêt véritable. En effet, « nous ne savons ce que « nous devons demander à Dieu ». (Rom. VIII, 26.) Que si nous ignorons quel doit être l'objet même de nos demandes, comment, à moins que l'Esprit de Dieu ne nous le suggère, connaîtrions-nous nos vrais intérêts? Efforçons-nous donc d'offrir en toutes choses l'action de grâces, de supporter tous les événements avec générosité de cœur. Quand nous sommes en proie à la pauvreté, à la maladie, rendons grâces à Dieu ! Rendons-lui grâces, quand la calomnie nous assaille, quand l'injustice nous éprouve. Voilà, en effet, autant de moyens qui nous rapprochent de Dieu, qui font même de Lui notre débiteur, tandis que le bonheur et les joies nous rendent ses débiteurs et ses obligés. D'ail-

leurs, les chances heureuses nous procurent souvent un jugement plus sévère, tandis que les épreuves contribuent à expier nos péchés. Celles-ci forcément nous inclinent à la charité, à la pitié pour nos frères ; tandis que celles-là nous élèvent par l'orgueil, nous rabaissent par la paresse, nous disposent à sourire à mille fantômes de présomption en nous-mêmes, et enfin nous ôtent toute énergie. Aussi le Prophète s'écriait : « Il m'est « bon que vous m'ayez humilié, afin que j'ap« prenne les ordonnances de votre justice ». (Ps. CXVIII, 71.) Lorsque Ezéchias se vit couvert des bienfaits de Dieu et délivré de tout mal, alors son cœur s'enfla : mais quand il devint malade, aussitôt il s'humilia, et dès lors se rapprocha de Dieu. — « Quand le Seigneur frappait son peu« ple », dit l'Ecriture, « alors celui-ci le cherchait, « se convertissait, lui faisait retour dès le matin » (Ps. LXXVII, 34) ; « mais dès que Dieu eût comblé « et engraissé de biens ce peuple chéri, il le vit « récalcitrant ». (Deuté. XXXII, 15.) « En effet, on « reconnaît Dieu quand il exécute son jugement ». (Ps. IX, 17.)

C'est donc un grand bien que l'affliction : car la voie du salut est étroite, et c'est l'affliction qui nous met dans l'étroit sentier. Qui n'est point affligé ne peut entrer. Celui qui sait ainsi s'affliger et se réduire à l'étroit, est aussi celui qui jouit du vrai repos ; mais celui qui s'enfle, n'entrera jamais, et sera encore serré, si j'ose le dire, comme le bois sous l'effort du coin. Ecoutez comme saint Paul entra de son gré dans cette voie étroite. « Je « châtie mon corps », nous dit-il, « et je le réduis « en servitude ». Châtie-le donc aussi, pour pouvoir entrer. — L'apôtre rendait à Dieu, dans toutes ses afflictions, de perpétuelles actions de grâces. Et toi, es-tu frappé dans ta fortune ? La ruine, au fond, t'a mis au large. Es-tu déchu de ta gloire ? Autre affranchissement. Es-tu victime de l'hypocrisie ; et, des crimes dont tu es innocent, ont-ils obtenu créance contre toi ? Sache te réjouir et t'applaudir. « Car », a dit le Seigneur, « vous serez « bienheureux quand les hommes vous accable« ront d'opprobres et diront faussement contre « vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouis« sez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une « grande récompense vous est réservée dans les « cieux ». (Matth. V, 12.)

Pourquoi vous étonner des afflictions, et vouloir être délivrés des épreuves ? Paul aussi, demanda sa délivrance ; il en fit l'objet de nombreuses prières à Dieu, et ne l'obtint pas. Car en disant : « Je l'ai demandée par trois fois », il veut dire, souvent. « Et Dieu m'a répondu », ajoute-t-il : « Ma grâce vous suffit ; car ma force éclate dans « les infirmités ». (I Cor. XII, 8.) Il appelle ici infirmités les souffrances. Or, qu'est-il arrivé ? Heureux d'avoir reçu cette réponse, l'apôtre supporta ses peines avec reconnaissance, et s'écria : « Aussi « bien je suis fier dans mes infirmités mêmes », c'est-à-dire je place dans les afflictions, mon plaisir et mon repos. Ainsi, rendons grâces de toutes choses, heureuses ou affligeantes ; ne murmurons pas, ne soyons pas ingrats. Oui, mon frère, dis-le sincèrement, toi aussi : « Je suis sorti nu du sein de « ma mère, et nu je dois m'en aller un jour ». (Job, I, 21.) Tu n'es pas venu au monde avec la gloire ; ne cherche point la gloire ; car tu es entré dans la vie avec une complète nudité, non-seulement de fortune, mais de gloire et de bonne renommée. Pense aux maux infinis que souvent a produits la richesse, ou plutôt écoute ici les oracles de Jésus-Christ : « Il est plus facile à un chameau d'entrer « par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer « dans le royaume des cieux ». (Matth. XIX, 24.) Vous voyez à quels biens infinis la richesse fait obstacle ! Et vous cherchez à vous enrichir ! Et pauvres, vous n'êtes pas heureux de voir pour vous l'obstacle renversé ! Oui, la voie qui conduit au royaume est étroite ; autant sont grandes les richesses, autant elles apportent et d'enflure et de tristes bagages. Aussi Jésus-Christ dit-il : « Ven« dez ce que vous avez » (Matth. XIX, 21), pour que l'étroit sentier vous reçoive. Pourquoi désirer l'argent ? Dieu vous l'a retiré, pour vous affranchir d'un véritable esclavage. Un vrai père, souvent, quand il a constaté que son fils s'est perdu par une honteuse fréquentation, et que d'ailleurs il n'a pu par ses avis lui persuader de la rompre, agit lui-même et chasse cette créature bien loin. L'argent trop abondant est une attache de ce genre. Aussi prenant en main nos intérêts, et nous sauvant du malheur que l'or entraîne, le Seigneur nous enlève cet or maudit. Ne regardons pas, en conséquence, la pauvreté comme un mal : le seul mal, c'est le péché ; le seul bien, c'est de plaire à Dieu. Cherchons plutôt la pauvreté ; poursuivons-la avec amour. Ainsi saisirons-nous le ciel ; ainsi gagnerons-nous les biens promis. Puissions-nous y arriver tous, etc.

HOMÉLIE XXXIV.

OBÉISSEZ A VOS CONDUCTEURS ET SOYEZ-LEUR SOUMIS, AFIN QU'AINSI QU'ILS VEILLENT POUR LE BIEN DE VOS AMES, COMME DEVANT EN RENDRE COMPTE, ILS S'ACQUITTENT DE CE DEVOIR AVEC JOIE, ET NON EN GÉMISSANT ; CE QUI NE VOUS SERAIT PAS AVANTAGEUX. (XIII, 17 JUSQU'A LA FIN.)

Analyse.

1 et 2. Prélude sur l'obéissance en général. — Dangers de l'anarchie. — Distinction entre l'autorité et l'homme qui en est revêtu. — Les Hébreux n'ont que de bons chefs spirituels. — Ceux-ci, quand on leur désobéit, ont une seule et redoutable

manière de se venger : c'est de gémir ; Dieu se fera leur vengeur. — Terrible passage sur le salut des prêtres parvenus par ambition. — Derniers vœux de saint Paul en faveur des Hébreux. — Il leur souhaite la concorde et la grâce de Dieu.
3. Nous pouvons résister à la grâce ; elle n'habite pas dans un cœur avec l'esprit du monde. — La grâce est comme le vent qui enfle les voiles d'un navire ; mais il faut que la voilure soit tendue, et, de même, que notre cœur soit résolu. — Une demi-volonté n'est qu'une toile d'araignée ; tandis qu'un cœur ferme tient bon contre toutes les épreuves. — Rien ne résiste au feu : rien non plus ne résiste à un cœur enflammé.

1. L'anarchie est partout un mal, une source de calamités infinies, un principe de désordre et de perturbation ; mais elle est d'autant plus pernicieuse dans l'Eglise en particulier, que chez elle le pouvoir est plus grand et plus sublime. Supprimez le chef d'orchestre, le chœur ne connaît plus l'harmonie ni le concert ; enlevez à une armée son général, l'ordre est brisé, la discipline anéantie dans les bataillons ; arrachez le pilote à sa barre, le vaisseau fera naufrage ; séparez du troupeau le pasteur, tout est dispersé : ainsi l'anarchie est un mal, une cause de ruine. Mais, en retour, la désobéissance des sujets n'est pas un moindre mal ; car elle produit les mêmes malheurs. Un peuple qui n'obéit plus à son chef, ressemble à un peuple sans chef ; il est même pire encore. En effet, on pardonne, dans un cas, à ceux qui ne savent se garder du désordre et des excès ; dans l'autre cas, loin d'excuser, on punit.

Mais, objectera-t-on peut-être, il y a un troisième mal, c'est d'avoir un mauvais chef. Je le sais ; ce n'est pas un petit malheur ; c'est pis, alors, bien pis même que l'anarchie. Mieux vaut n'être conduit par aucun guide, que de l'être par un mauvais. Livré à soi-même, on peut se jeter dans le péril et l'on peut aussi y échapper ; mais, mal conduit, on ira nécessairement à la malheure, on sera entraîné au précipice.

Comment donc saint Paul dit-il : « Obéissez à « vos conducteurs et soyez-leur soumis ? » ayant déclaré précédemment : « Considérant la fin de « leur vie, imitons leur foi », c'est seulement après cela qu'il ajoute : Obéissez, soyez soumis ? — Donc, objecterez-vous, que faire ? Et si le chef est mauvais, faudra-t-il ne pas obéir ? — Mauvais, dites-vous; mais en quel sens ? Si c'est : mauvais du côté de sa foi, fuyez-le, oui, évitez-le, non-seulement s'il n'est qu'un homme, mais quand même il serait un ange descendu du ciel ! Si c'est au contraire : mauvais du côté de sa conduite, n'approfondissez pas ce point. Ne croyez pas, du reste, que cette distinction m'appartienne ; je l'emprunte à la divine Ecriture. Ecoutez l'oracle de Jésus-Christ : « Les scribes et les pharisiens « sont assis sur la chaire de Moïse ». (Matth. XXIII, 2.) C'est après avoir fait contre eux de graves accusations qu'il prononce ces paroles : « Ils sont « assis sur la chaire de Moïse ; faites donc tout ce « qu'ils vous disent; mais ne faites pas ce qu'ils « font ». Ils sont en dignité, vous dit-il, bien que leur vie soit impure ; vous, n'étudiez pas leurs mœurs, mais leur enseignement.

En effet, leurs mœurs ne peuvent causer aucun dommage spirituel à personne. Pourquoi ? c'est que, par elles-mêmes, elles sont évidemment mauvaises à tous les yeux ; et que ce maître, fût-il mille fois mauvais, n'enseignera jamais le mal. Du côté de la foi, au contraire, leur perversité est moins évidente pour les masses, et le docteur mauvais en ce genre ne craindra pas d'enseigner l'erreur. Aussi le précepte : « Ne jugez pas, et « vous ne serez pas jugés », s'entend de la conduite, et non de la foi. Le contexte le prouve : « Car, pourquoi », dit Jésus-Christ, « voyez-vous « une paille dans l'œil de votre frère, tandis que « vous ne remarquez pas la poutre qui est dans « votre œil ? Faites donc tout ce qu'ils vous « disent ». (Matth. VII, 1.) Faire est la fonction de la conduite et non de la foi. Voyez-vous que Notre-Seigneur ne parle pas là des dogmes, mais de la vie et des œuvres ?

Quant aux maîtres des Hébreux, saint Paul les a loués, en disant : « Obéissez à vos conducteurs, « et soyez-leur soumis; car eux-mêmes veillent « pour le bien de vos âmes, comme devant en « rendre compte ». Que les chefs donc ici l'entendent aussi bien que les sujets : autant il est requis d'obéissance dans les gouvernés, autant les gouvernants doivent-ils se montrer vigilants et modérés. Car, enfin, répondez : le maître veille, lui, sa tête est menacée, il est exposé aux dangereuses conséquences de vos fautes, et c'est à cause de vous qu'il est soumis à des craintes si redoutables ; et vous, sujet, vous seriez assez lâche, assez dépourvu de cœur, assez misérable pour lui refuser l'obéissance ? Aussi l'apôtre ajoute : « Obéissez, afin que vos maîtres s'acquittent « de leur devoir avec joie, et non pas en gémis« sant, ce qui ne vous serait pas avantageux ». Voyez-vous ici, qu'un maître, même méprisé, n'a pas le droit de se venger ? — Mais n'est-ce pas une terrible vengeance contre vous que ses pleurs et ses gémissements ? — Sans doute. Car le médecin, méprisé de son malade, ne peut pas, il est vrai, se venger de lui ; mais il peut sur lui pleurer et gémir. Et si vous le faites gémir ainsi, c'est Dieu qui le vengera sur vous. Car si nous gagnons Dieu à notre cause lorsque nous pleurons nos péchés, combien plus quand nous gémissons sur l'insolence et le mépris des autres ? Or, voyez-vous toutefois que Dieu ne permet pas au maître d'éclater en injures ? Comprenez-vous la haute sagesse de cette loi ? On ne peut que gémir, bien qu'on soit ainsi méprisé, et foulé aux pieds, bien qu'on vous crache au visage. Ne doutez pas un instant que Dieu ne soit votre vengeur : le gémissement est plus redoutable qu'aucune vengeance ; car lorsque l'homme gémissant n'a rien gagné par ses pleurs, ceux-ci crient à Dieu ; et de même que quand un précepteur n'est plus écouté par un enfant, l'on appelle un autre homme qui saura bien le punir plus sévèrement ; ainsi en est-il au cas actuel.

Mais, ô ciel ! quel péril redoutable ! Et que dire aux misérables qui se précipitent vers cet abîme infini de supplices ? Pasteur, tu rendras compte de tous ceux que tu diriges, hommes, femmes, enfants ; c'est à ce terrible feu que tu exposes ta

tête. Je m'étonne qu'un seul de ceux qui gouvernent puisse être sauvé, surtout qu'en présence de telles menaces d'une part, d'une telle lâcheté de l'autre, j'en vois quelques-uns accourir encore et se jeter sous ce redoutable fardeau du gouvernement de la maison de Dieu! Car s'il n'est point d'excuse ni de pardon pour ceux-mêmes qui s'y sont laissés traîner par force, dès que d'ailleurs ils gouvernent mal ou avec négligence; car Aaron fut traîné au pontificat par violence, et cependant il a été en péril; car Moïse, aussi, fut en danger, bien qu'ayant souvent refusé le pouvoir; car Saül enfin, qui avait reçu un autre genre d'autorité malgré ses refus, joua son éternité aussi, pour avoir abusé de sa puissance : combien plus sont donc exposés ceux qui mettent tant d'âpreté à la conquérir, et qui ont eu l'audace de s'y précipiter? Un ambitieux de cette espèce, bien plus que personne, se prive par avance du pardon. Il ne peut que craindre, que trembler, et sous le poids du remords, et sous le faix du pouvoir; de telles gens ne doivent pas refuser pour une fois seulement, qu'on les traîne à l'autel, ou qu'on ne les y traîne pas; ils ne peuvent que fuir en prévision de la grandeur d'une dignité pareille. Quant à ceux qui s'y sont laissés prendre malgré eux, toujours doivent-ils être pieux et vigilants; qu'ils évitent tout excès de pouvoir; qu'ils agissent en tout dans l'ordre et le droit. Je conclus : si vous pressentez le fardeau, fuyez, bien persuadés que vous êtes indignes d'un tel honneur; et si vous l'avez reçu de vive force, n'en soyez ni moins vigilants, ni moins modestes; montrez en tout un cœur pur et humble.

2. « Priez pour nous, car nous osons dire que « notre conscience ne nous reproche rien, n'ayant « point d'autre désir que de nous conduire sainte« ment en toutes choses (18) ». Voyez-vous comme il prend ici le ton de l'apologie? On dirait qu'il écrit à des gens indisposés contre lui, à des frères qui le méprisent et le regardent comme un transgresseur de la loi, et qui ne peuvent même entendre prononcer son nom. Lui, cependant, qui veut exiger de ces hommes dont il est haï, les mêmes sentiments que vous demanderiez à ceux qui vous aiment, il a soin de leur dire pour cette raison : « Nous osons dire que notre conscience « ne nous reproche rien ». Non, dit-il, ne m'objectez aucun grief; ma conscience ne me désapprouve en rien; aucun remords ne me dit que je vous aie tendu le moindre piége. Nous osons dire que notre conscience est pure en tout; n'ayant point d'autre désir que de nous conduire saintement, non-seulement aux yeux des païens, mais même à vos yeux; nous n'avons rien fait par duperie, rien par hypocrisie. Car il est vraisemblable que des calomnies de ce genre le poursuivaient. Qu'on l'eût, en effet, accusé faussement, saint Jacques même en est témoin, quand il dit : « Ils ont entendu dire que vous enseigniez la « désertion de la loi ». (Act. XXI, 21.) Ainsi, dit saint Paul, je ne vous écris pas ceci en ennemi, mais en ami sincère; et il le prouve par ce qui suit :

« Et je vous prie avec instance de le faire, afin « que Dieu me rende plus tôt à vous (19) ». Une telle prière révélait dans l'apôtre un tendre amour pour eux; d'autant plus que, non content de prier simplement, il les suppliait en toute instance. — Afin que je vienne bientôt chez vous, disait-il. C'était faire preuve d'une conscience sans reproche, que de montrer un tel empressement à les revoir, et d'implorer aussi pour lui-même leurs prières. Pour le même motif, après s'être recommandé ainsi à leur piété, il leur souhaite à son tour toutes sortes de biens.

« Que le Dieu de paix... » C'est son premier mot, et il l'écrit parce que des dissensions s'élevaient parmi eux. Si donc, dit-il, notre Dieu est un Dieu de paix, gardez-vous de faire schisme avec nous. — « Le Dieu qui a tiré du sein de la terre le « Pasteur de toutes les brebis » : allusion à la résurrection. — « Le Pasteur si grand » : nouvelle qualification à Jésus-Christ. Ensuite son discours se poursuit de nouveau et s'achève en leur garantissant la résurrection : « Par le sang du Testament « éternel, Jésus-Christ Notre-Seigneur (20) ».

« Que ce Dieu vous rende complétement dispo« sés à toute bonne œuvre, afin que vous fassiez « sa volonté, faisant en vous ce qui lui est agréa« ble (21) ». L'apôtre leur rend encore un bien beau témoignage. Car ce qui ne doit être que complété, possède déjà un digne commencement et reçoit ensuite le complément. Il prie pour eux, ce qui indique un cœur affectueux et ami. Et remarquez que dans ses autres épîtres, il commence par où il finit ici, par la prière. « Qu'il fasse en vous « ce qui est agréable à ses yeux, par Jésus-Christ, « auquel est la gloire aux siècles des siècles. Ainsi « soit-il. Je vous supplie, mes frères, d'agréer ce « que j'ai écrit pour vous consoler; car je ne vous « ai écrit qu'en peu de mots (22) ». Vous voyez qu'il leur écrit ce qu'il n'a écrit à personne : « Je « vous ai », dit-il, « écrit en peu de mots »; c'est-à-dire, je n'ai pas voulu vous fatiguer par de longs discours. Je pense que les Hébreux n'étaient pas fort mal disposés à l'égard de Timothée; aussi l'apôtre le leur recommande : « Sachez », dit-il, « que votre frère Timothée a été renvoyé; et s'il « vient bientôt, j'irai vous voir avec lui (23) ». Timothée avait été « renvoyé » : d'où? De la prison, je crois, où il avait été jeté; sinon, d'Athènes, car les Actes ont consigné ce fait. « Saluez de ma « part tous ceux qui vous conduisent et tous les « saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la « grâce soit avec vous tous. Ainsi soit-il ».

Vous voyez comment l'apôtre nous montre que la vertu n'est pas produite ni par l'œuvre de Dieu absolument, ni par nous seulement. « Que Dieu « vous rende », dit-il, « accomplis en toute œuvre « bonne », et le reste; c'est assez dire : vous avez déjà la vertu, mais vous avez besoin de la posséder complète. En ajoutant d'ailleurs : « En toute parole « et œuvre bonne », il fait entendre que tout doit être droit en nous, la vie et les croyances. — Que Dieu fasse en vous ce qui est agréable « devant « lui », dit-il avec raison; « devant lui », car faire ce qui plaît devant Dieu, c'est la perfection de la vertu, selon ce que dit aussi le Prophète : « Selon la pureté de mes mains devant

« ses yeux ». (Ps. XVII, 25.) — Après avoir si abondamment écrit, il déclare qu'il a dit peu de choses encore, en comparaison de ce qu'il devait dire. C'est une remarque qu'il fait ailleurs : « Comme je vous ai déjà écrit en peu de paroles, « où vous pourrez comprendre en les lisant quelle « est l'intelligence que j'ai du mystère de Jésus-« Christ ». (Ephés. III, 3.) — Or, voyez sa prudence. Il ne dit pas : Je vous supplie de supporter une parole d'avertissement, mais « de consolation », c'est-à-dire d'encouragement, d'exhortation. — Personne, ajoute-t-il, ne pourra se dire fatigué de la longueur de mes discours. Quoi donc? Etait-ce donc là le motif qui leur avait fait prendre saint Paul en aversion? Evidemment non. Aussi n'est-ce pas ce qu'il veut montrer; il ne veut pas dire : Vous êtes des esprits faibles et lâches; car tel est le caractère de ceux qui ne peuvent supporter un long discours. — « Sachez que Timothée votre « frère est renvoyé; et s'il vient bientôt, j'irai « vous voir avec lui ». Réflexion qui suffit à leur persuader d'être bien humbles, puisqu'il se prépare à leur rendre visite avec son disciple. — « Saluez « tous vos chefs et tous les saints ». Voyez combien il les honore en leur écrivant pour leurs supérieurs. — « Nos frères d'Italie vous saluent. « Que la grâce soit avec vous tous. Ainsi soit-il ». La grâce étant le bien commun de tous, il en fait son dernier souhait.

Or, comment la grâce est-elle avec nous? C'est quand nous ne faisons point outrage à ce divin bienfait ; c'est quand nous ne sommes point lâches en face d'un don si précieux. Qu'est-ce que la grâce? La rémission des péchés, notre purification, car elle-même est en nous. Que si quelqu'un lui fait outrage, peut-il dès lors la conserver? Ne la perd-il pas aussitôt? Par exemple, Dieu vous a pardonné vos péchés, mais comment avec vous demeurera cette grâce, cette estime de Dieu, cette opération de l'esprit, si vous ne la retenez pas par vos bonnes œuvres? Car la cause de tous les biens en nous, c'est précisément cette habitation continuelle de la grâce du Saint-Esprit dans nos âmes; c'est elle qui se fait notre guide en toutes choses, comme aussi, dès qu'elle nous échappe, elle nous laisse éperdus et comme dans un désert.

3. Gardons-nous donc de la repousser; car il est en notre pouvoir qu'elle demeure ou qu'elle se retire. Elle reste, quand nos pensées ont trait au ciel; elle s'en va, quand nos idées s'attachent aux choses de cette vie. C'est l'esprit « que le monde », dit Jésus-Christ, « ne peut recevoir, parce qu'il ne « le voit pas ni ne le connaît pas ». (Jean, XIV, 17.) Il appelle « monde » une vie mauvaise et honteuse. Comprenez-vous qu'une vie mondaine ne peut le posséder? Il nous faut donc dépenser beaucoup d'efforts pour le retenir en nous, de sorte qu'il soit l'intendant et le directeur de tous nos biens, et qu'il nous établisse dans une ferme tranquillité, dans une paix abondante.

Poussé par un vent favorable, un navire ne sent point d'arrêt, ne craint point de naufrage, tant que souffle cette aide puissante et persévérante. Rentré au port, il va rapporter et aux matelots et aux passagers une belle part de gloire; aux uns, il octroie le repos et leur permet de ne plus se courber sur les rames; aux autres, il fait oublier toutes les craintes, et leur laisse comme un magnifique spectacle, le souvenir de son fortuné voyage. Ainsi en est-il de l'âme secondée par le Saint-Esprit; elle est plus forte que toutes les vagues que soulèvent les peines de la vie; elle fend la route qui porte au ciel, avec plus de vitesse encore que l'heureux navire; car elle n'est point poussée par le vent, mais elle a des voiles, des voiles pures que le Paraclet daigne gonfler; elle chasse de sa pensée tout ce qui pourrait l'amollir et l'énerver. Car de même que le vent qui tombe sur une voile lâche et mal tendue, n'a sur elle aucune prise; ainsi le Saint-Esprit, rencontrant une âme énervée, n'y accepte pas un long séjour : il exige, au contraire, du ton et de la vigueur.

Il nous faut donc acquérir cette ardeur de l'âme, cette vivacité, cette force résolue des œuvres. Ainsi, vaquons-nous à la prière? Que ce soit avec une énergique tension de l'âme, déployant notre cœur vers le ciel, non pas avec des cordages matériels, mais à l'aide d'une ferme et vive résolution. Exerçons-nous la miséricorde avec les pauvres? Ici encore, il faut une tension vigoureuse, pour que la voilure ne se relâche jamais sous le choc des soucis domestiques, de précautions pour les enfants, d'inquiétudes pour l'épouse, d'une crainte personnelle de la pauvreté. Que si nous raidissons notre cœur de tous côtés par la sainte espérance des biens immortels, il sera disposé dès lors à recevoir le souffle puissant de l'Esprit divin; dès lors il ne sera plus frappé par les créatures éphémères et misérables d'ici-bas; ou, s'il en subit encore le choc, loin d'en être blessé, il repoussera par sa fermeté, il abattra par sa résistance leur attaque impuissante.

Mais, répétons-le : il faut savoir nous raidir vigoureusement. Car nous aussi nous naviguons sur une mer immense et découverte, remplie de monstres, hérissée d'écueils, féconde pour nous en orages, et qui du calme le plus profond, passe subitement aux plus cruelles tempêtes. Si donc nous voulons faire une navigation facile et sans péril, il nous faut tendre nos voiles, c'est-à-dire, raidir notre libre arbitre.

Au reste, cette fermeté de vouloir, suffit à nous sauver. Abraham, en effet, dès qu'il eut ainsi dirigé vers Dieu tous ses désirs, dès qu'il se fut armé d'une volonté disposée à tout, Abraham eut-il besoin d'autre secours? Non; « mais il crut en « Dieu, et sa foi lui fut réputée à justice ». (Gen. XV, 16.) Or, la foi, c'est le propre caractère d'une volonté généreuse. Il offrit son Fils; et bien qu'il ne l'ait pas immolé, il reçut la même récompense que s'il l'avait réellement sacrifié ; et quoique n'ayant pas accompli cette immolation, il en reçut le prix.

Procurons-nous donc une voilure immaculée et toujours neuve, et non pas usée et vieillie; « car « tout ce qui est ainsi vieux et fatigué touche déjà « à une fin misérable ». (Hébr. VIII, 13.) Point de ces voiles trouées qui laisseraient échapper le souffle de l'Esprit. « Car l'homme animal n'est « point capable », dit saint Paul, « des choses qui

« sont de l'Esprit de Dieu ». (I Cor. II, 4.) Pas plus qu'une toile d'araignée ne peut supporter l'effort du vent, une âme adonnée aux soucis de cette vie, un homme animal ne saurait recevoir la grâce de l'Esprit. Nos convictions flottantes n'offrent aucune différence d'avec ces toiles fragiles; elles ont seulement, comme elles, un air de consistance, mais leur trame est privée de toute résistance.

Ah! que plutôt, si nous sommes sages, nos âmes ne présentent rien de semblable! Dès lors, quel que soit le choc, nous retenons tout le souffle de la grâce, et nous demeurons supérieurs à tout, plus forts que toute attaque. Donnez-moi un homme vraiment spirituel, et laissez tomber sur lui tous les maux les plus effrayants, aucun ne pourra l'abattre. Que dis-je? Que sur lui fondent ensemble pauvreté, maladies, outrages, malédictions, opprobres, plaies et supplices de tout genre, dérisions et insultes de toute espèce; vous le croirez vraiment en dehors et au-dessus de ce bas monde, et affranchi de toutes les souffrances du corps, tant il se rira de tout cet ouragan.

Que ce ne soient pas là des paroles en l'air, plusieurs exemples de nos jours mêmes m'en fourniraient certainement la preuve : dussé-je n'invoquer que ceux qui ont choisi la retraite au désert. — Ceux-là, direz-vous, n'ont rien d'étonnant. — Eh bien! je réponds qu'il en est d'aussi héroïques, et que vous ne soupçonnez pas, jusqu'au sein des cités. Et, s'il vous plaisait, je pourrais vous en montrer quelques-uns parmi ceux qui ont vécu jadis. Pour vous en convaincre, rappelez-vous seulement saint Paul. Est-il une atrocité qu'il n'ait pas soufferte? un mal qu'il n'ait pas subi? Or, il supportait tout avec courage. Et nous aussi, étendons vers le ciel les efforts de notre âme; remplissons-la de ce désir de Dieu; précipitons-nous dans ce foyer de l'Esprit, sauvons-nous par cette flamme même. Armé d'une flamme, en effet, personne ne craindrait une rencontre d'homme, de bête féroce, de mille filets tendus; tout reculerait, tout lui ferait place, aussi longtemps que durerait ce feu; car la flamme est irrésistible, le brasier est insoutenable, tout s'y consume. Revêtons ce beau feu, et renvoyons toute gloire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel appartiennent au Père, en l'unité du Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé COLLERY.

FIN DU ONZIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

CITÉS OU COMMENTÉS PAR S. JEAN CHRYSOSTOME.

Chaque citation est indiquée par trois nombres : le premier, en chiffres arabes, indique le verset de l'Ecriture sainte ; le second, en chiffres romains, indique le volume de saint Jean Chrysostome ; et le troisième, en chiffres arabes, la page où se trouve la citation.

—

* Ces chiffres indiquent le chapitre.

EXODE.

LÉVITIQUE.

II ROIS.

III ROIS.

IV ROIS.

* Ces chiffres indiquent le Psaume.

PROVERBES.

ISAIE.

JÉRÉMIE.

OSÉE.

JOEL.

AMOS.

—

MARC.

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

VII.

IX.

X.

XI.

XII.

XIII.

XIV.

XV.

XVI.

—

LUC.

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

VII.

VIII.

ACTES DES APOTRES.

—

ÉPITRE AUX ROMAINS.

Iʳᵉ ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

IIe ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

—

ÉPITRE AUX GALATES.

—

ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS.

—

ÉPITRE AUX PHILIPPIENS.

—

ÉPITRE AUX COLOSSIENS.

Ire ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

IIe ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

Ire ÉPITRE A TIMOTHÉE.

IIe ÉPITRE A TIMOTHÉE.

ÉPITRE A TITE.

ÉPITRE A PHILÉMON.

ÉPITRE AUX HÉBREUX.

ÉPITRE DE SAINT JACQUES.

I[re] ÉPITRE DE SAINT PIERRE.

FIN DE LA TABLE DES TEXTES CONTENUS DANS LES ONZE VOLUMES DE CHRYSOSTOME.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

NOTA. Les chiffres romains indiquent les tomes, les autres chiffres indiquent les pages. On n'a répété avant l'indication des pages les chiffres qui désignent le tome, que quand il y avait changement de volume. Pour éviter les répétitions, on a renvoyé aux articles qui traitent du même sujet sous une autre dénomination.

Nature de Dieu.

Jésus-Christ homme.

Jésus-Christ législateur.

Vie et mort de Jésus-Christ.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE ONZIÈME VOLUME.

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS.

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX COLOSSIENS.

COMMENTAIRE SUR LA Ire ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

COMMENTAIRE SUR LA IIe ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

COMMENTAIRE SUR LA Ire ÉPITRE A TIMOTHÉE.

COMMENTAIRE SUR LA II[e] ÉPITRE A TIMOTHÉE.

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE A TITE.

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE A PHILÉMON.

COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX.

Fin des Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome.

Arras. — Imp. Sueur-Charruey, Petite Place, 20 et 22.

